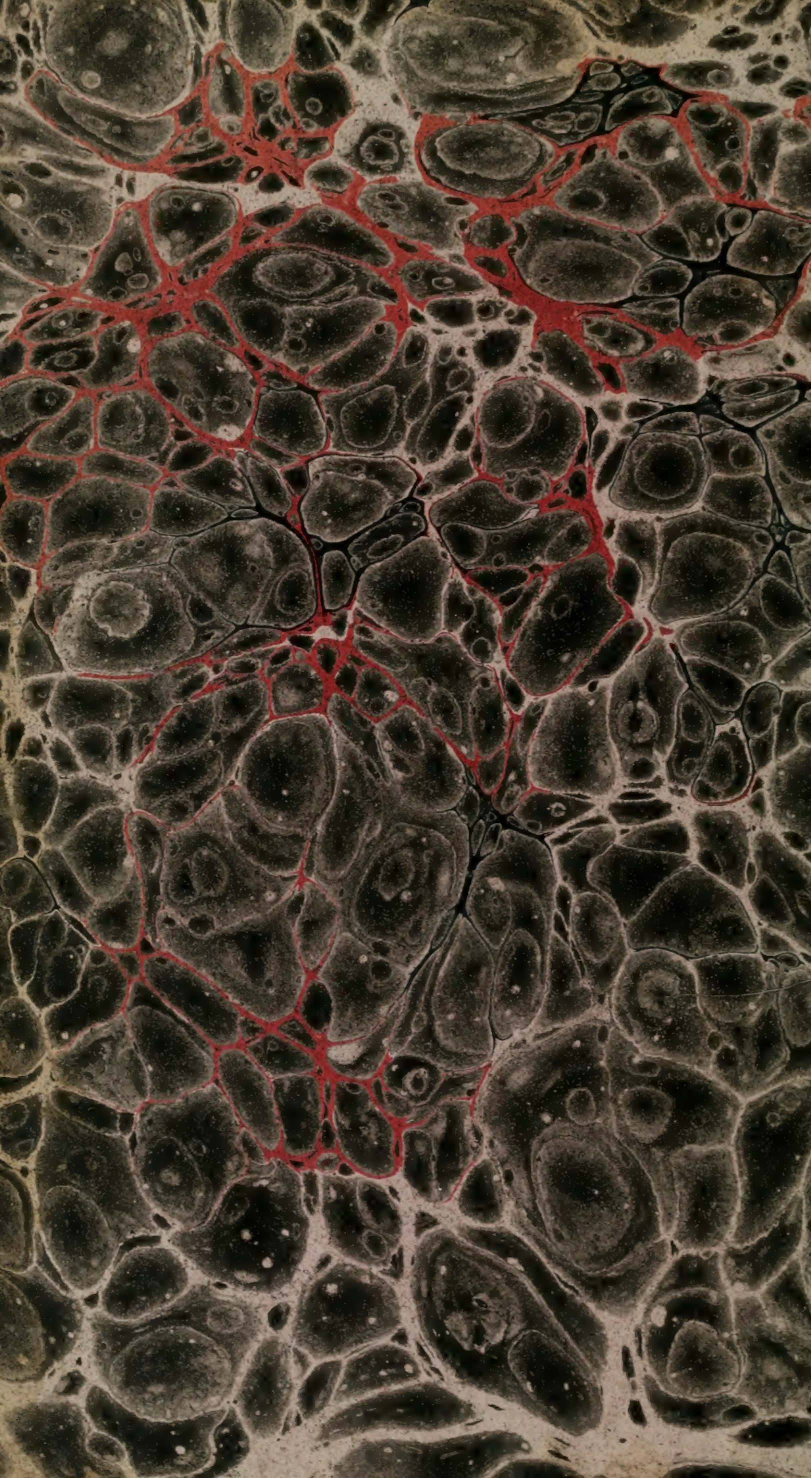
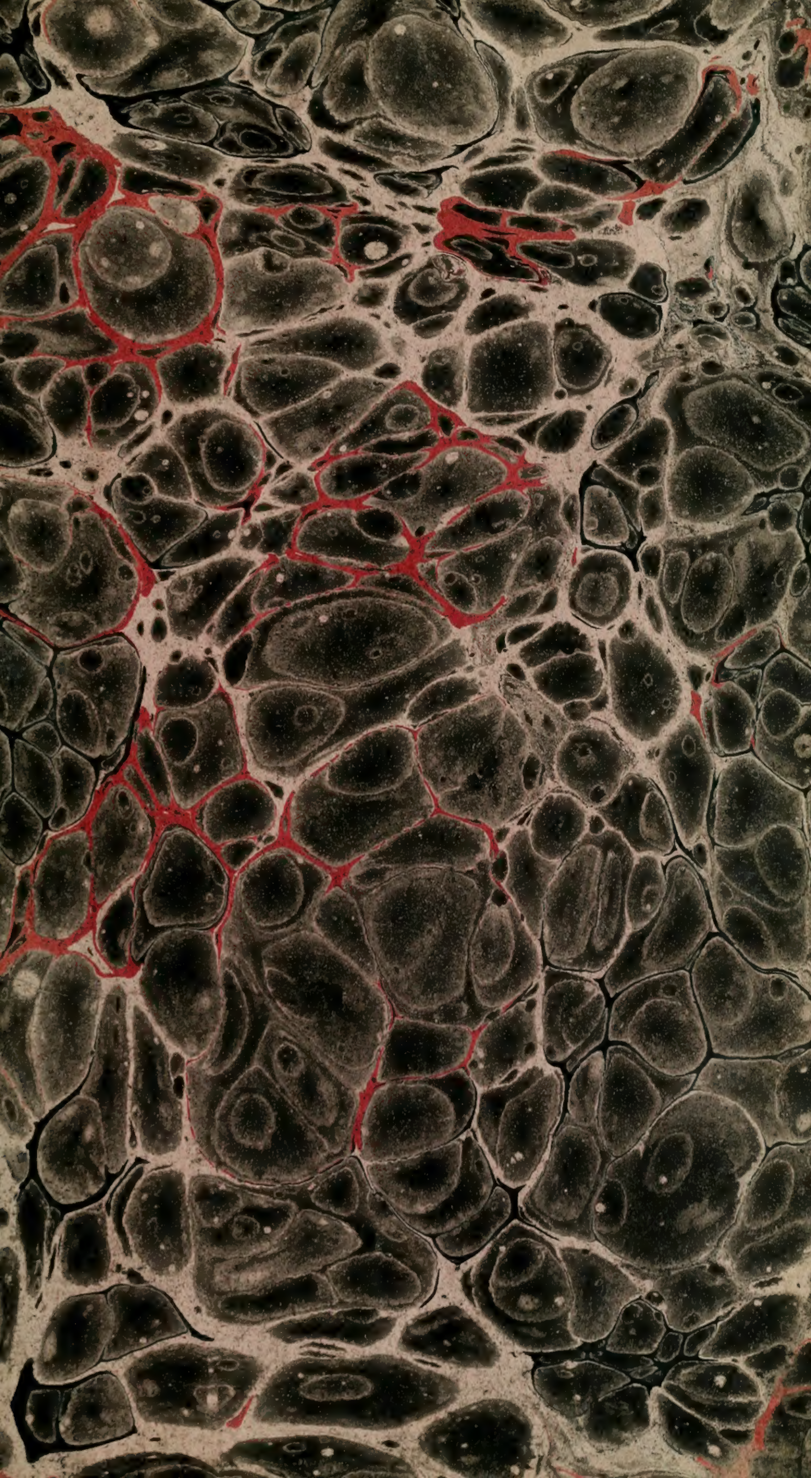






N. Lévesque ptre

1400 Lessius condamné par Louvain et
Douay com semipélagien comme condamna la
condamnation des 2 universités St fr. de S
approuva les opinions de Lessius sur la gr
opposée a St thomas
9 Innocent 3 auteur du veni Ste Spiritus et probablement
du Stabat mater — il fit beaucoup et avec zèle

DICTIONNAIRE

valoir sa puissance temporelle qu'il augmenta

HISTORIQUE.

I—K—L

61 Il ē douteux si St Jacques le mineur
était un des 12 apôtres — il y aurait
3 Sts Jacques

109 Jean 22 fut près de supprimer l'ordre
des frères mineurs
108 Jean 22 se nomma pape lui-même

Danses ordonnées en Engleterre les jours de D. et de f
Sang de St Sauvier a Naples
Sancourt a fourni les 2/3 et plus de l'Encyclop
St J. Damascène ne croyoit q le St Esp. proc
Le nombre oratoire
revolution en perse et au Mogol au 18e sie
auteur de chimag
je n'achète pas si cher un repentir
Il faut apprendre le latin en latin; La pronon
des auteurs latins
origine de la chirurgie au 13e siècle ; tien
entre les médecins et les barbiers
montois célèbre musicien
grand homme de Cambron
Exemple de cruauté inouie
Leibnitz auroit voulu un seul chef ~~et sp.~~
et un seul du temporel, une langue uni
Ninon fameuse libertine du dernier
Les arts mécaniques valent mieux q tous les sistêmes
Les éclipses de Soleil pourroient bien être une pre
portrait des anciens philosophes. Ce qu'il faut pe
Lulli admirable Musicien Mort singulièrement
11e siècle, origine ou établissement des Curés au paro
Jean 22 se nomma lui même Pape
Bulle Sabbatine attribuée a Jean 22 et suppos
cependant l'Eg. a approuvée la confrairie du Scap.
Desfller suppose la 4e proposition de 1662
l'Eglise de france le nom d'Eglise gallicane
35 — 33 2 Dauphins vertueux mourant
tous les 2 avec soupçon d'empoisonnem
père de Louis XV et l'autre son fils aniqu

DICTIONNAIRE HISTORIQUE, OU HISTOIRE ABRÉGÉE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LE GÉNIE, LES TALENS, LES VERTUS, LES ERREURS, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

PAR L'ABBÉ F. X. DE FELLER.

SECONDE ÉDITION, CORRIGÉE ET BEAUCOUP AUGMENTÉE.

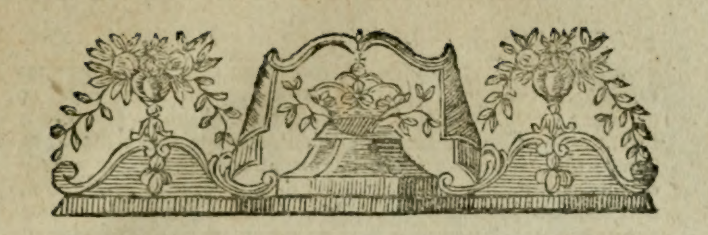
Convenientia cuique. HOR. A. p.

TOME CINQUIEME.

A LIEGE,

DE L'IMPRIMERIE DE FR. LEMARIÉ, LIBRAIRE, RUE SOUS-LA-TOUR.

1797.



DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

I

IAMBE, fille de Pan & d'Echo, fut servante de Metanire, femme de Celeüs, roi d'Eleusine. Personne ne pouvant consoler Cérès, affligée de la perte de sa fille Proserpine, elle sut la faire rire par ses bons mots, & adoucir sa douleur par des contes plaisans dont elle l'entretenoit. On lui attribue l'invention des *Vers ïambiques*.

IAPIX, fils de Dédale, conquit une partie de la Pouille ou Apulie; ce qui fit donner le nom d'*Iapigie* à cette contrée d'Italie.

IASIUS, fils de Cerite, roi de Toscane ou Etrurie, disputa, après la mort de son pere, avec son frere Dardanus, pour la succession du trône, & fut la victime de cette querelle jalouse. Le pere d'Atalante, laquelle se signala à la chasse du sanglier de Calydon, s'appelloit aussi *Iasius*. Tout cela appartient à l'histoire des tems fabuleux.

IBAS, évêque d'Edesse dans le 5e. siecle, fut d'abord Nestorien, & ensuite orthodoxe. Il écrivit dans le tems qu'il étoit infecté par l'erreur, à un Persan, nommé Maris, une *Lettre* qui fut quelque tems après une source de disputes. Il blâmoit dans cette *Lettre* Rabulas son prédécesseur, d'avoir condamné injustement Théodore de Mopsueste, auquel il prodiguoit les louanges. Dans le siecle suivant, Théodore, évêque de Césarée en Cappadoce, conseilla à Justinien, pour donner la paix à l'Eglise, de condamner les *Ecrits* de Théodore de Mopsueste, les *Anathêmes* que Théodore avoit opposés aux anathêmes de S. Cyrille, & la *Lettre* d'Ibas. C'est ce qu'on appella l'*affaire des trois chapitres*. Ce prince les fit condamner dans le 5e.

concile général, tenu à Constantinople l'an 553 ; mais la personne & la foi d'Ibas n'y furent point flétries. La condamnation de cette Lettre éprouva même des difficultés, parce qu'on prétendit qu'elle avoit été approuvée par les légats du pape dans le concile de Chalcédoine ; mais les légats ne s'étoient arrêtés qu'à la maniere dont Ibas s'exprimoit, touchant son attachement à la foi & sa soumission aux décisions de l'Eglise ; & n'avoient pas prétendu approuver tous les détails de cette Lettre : *Lectâ Ibæ epistolâ, novimus eum esse orthodoxum.* Le pape Vigile s'exprimoit encore plus clairement, en disant qu'Ibas corrige à la fin de sa lettre tout ce qu'elle peut avoir de défectueux : *Si quid erravit, id sub finem corrigit.* C'est donc l'orthodoxie personnelle de cet auteur, & point celle de sa *Lettre* qui avoit été reconnue au concile de Chalcédoine. *Voy.* PÉLAGE I, VIGILE.

IBERNON, (André) Espagnol, religieux de St. François, de la réforme de St. Pierre d'Alcantara, né l'an 1534, se distingua par sa charité, son abnégation, & toutes les vertus de son état, qui le firent béatifier par le pape Pie VI, en 1791.

IBRAHIM, empereur des Turcs, fut tiré de prison en 1640, pour être mis sur le trône après la mort de son frere Amurat IV, dont il eut tous les vices, avec plus de foiblesse & nul courage (*voyez* HUSSEIN). Ce fut cependant sous son regne que les Turcs conquirent Candie. Une aventure singuliere attira les armes Ottomanes sur cette isle. Six galeres de Malte s'emparerent d'un grand vaisseau Turc, & vinrent avec leur prise mouiller dans un petit port de l'isle, nommée Calismene. On y trouva un enfant qu'on crut être un fils du grand-seigneur ; ce qui parut le prouver, c'est que le Kislar-Aga, chef des eunuques noirs, avec plusieurs officiers du serrail, étoit dans le navire ; & que cet enfant étoit élevé par lui avec des soins & des respects. Cet eunuque ayant été tué dans le combat, les officiers assurerent que l'enfant appartenoit à Ibrahim, & que sa mere l'envoyoit en Egypte. Il fut long-tems traité à Malte comme fils du sultan ; mais ayant été instruit dans la foi chrétienne, il se fit Dominicain (*voy.* OSMAN). On l'a connu long-tems sous le nom du P. *Ottoman ;* & les Freres-Prêcheurs se sont toujours glorifiés d'*avoir eu le fils d'un sultan dans leur ordre.* La Porte ne pouvant se venger sur Malte, qui de son rocher inaccessible brave la puissance Turque, fit tomber sa colere sur les Vénitiens. Elle leur reprochoit d'avoir, malgré les traités de paix, reçu dans leur port la prise faite par les galeres de Malte. La flotte Turque aborda en Candie. On prit la Canée en 1645. Ibrahim, livré à la mollesse & aux plaisirs du serrail, n'eut aucune part à cette conquête. Les Janissaires, ne pouvant plus souffrir un maître si foible, le déposerent (& le firent même étrangler, à ce que disent quelques historiens) en 1649.

IBYCUS, poëte lyrique

Grec, florissoit vers l'an 540 avant J. C. On dit qu'il fut assassiné par des voleurs, & qu'en mourant, il prit à témoin une troupe de grues qu'il vit voler. Quelque tems après, un des voleurs ayant vu des grues, dit à ses compagnons : *Voilà les témoins de la mort d'Ibycus.* Ces paroles ayant été rapportées aux magistrats, les voleurs furent mis à la question, avouerent le fait, & furent pendus. D'où vient le proverbe : *Ibyci Grues.* Ce poëte avoit laissé des ouvrages, dont il ne nous reste que des fragmens, recueillis avec ceux d'Alcée par Henri Etienne.

ICARE, (*Icarus*) fils de Dédale, prit la fuite avec son pere, de l'isle de Crete, où Minos les persécutoit. On prétend que, pour se sauver plus promptement, ils inventerent les voiles de vaisseau. Ce fait a donné lieu aux poëtes de feindre que Dédale avoit ajusté des ailes de cire à Icare son fils. Les historiens ajoutent que ce jeune-homme fit naufrage. Les poëtes ont imaginé que le soleil avoit fondu ses ailes, & qu'il étoit tombé dans la mer, qui fut depuis nommée la *Mer d'Icare* ou *Icarienne*, comme Ovide le dit dans ses Tristes :

Icarus Icarias nomine fecit aquas.

On connoît ces beaux vers d'Horace :

Tentavit vacuum Dedalus aera
Pennis non Homini datis.
Cœlum ipsum petimus stultitiâ.

Voyez DANTE & OLIVIER DE MALMESBURY.

ICTINUS, célebre architecte Grec, l'an 430 avant J. C., bâtit plusieurs temples, entr'autres celui de Minerve à Athenes, & celui d'Apollon Secourable dans le Péloponnese. Ce dernier édifice passoit pour un des plus beaux de l'antiquité, mais il faut savoir qu'en fait de temples, les Païens n'ont jamais rien eu de bien grand, ni de bien magnifique. *Voyez* les *Temples anciens & modernes*, par l'abbé May, p. 8 & 18. — *Journ. hist. & litt.* 15 juin 1780, p. 280.

IDACIUS, évêque Espagnol dans le 5*e*. siecle, laissa une *Chronique*, qui commence à la 1*re* année de l'empire de Théodose, & qui finit à la 11*e*. de celui de Léon, en 467. On lui attribue encore des *Fastes Consulaires*, imprimés plusieurs fois. Le P. Sirmond a publié ces deux ouvrages à Paris, en 1619, in-8°.

IDATHYRSE *ou* INDATHYRSE, roi des Scythes Européens, succéda à son pere Saülie, & refusa sa fille en mariage à Darius, fils d'Hystaspes, roi de Perse. Ce refus causa une guerre très-vive entre ces deux princes. Darius marcha contre Idathyrse, avec une armée de 700,000 hommes ; mais ses troupes ayant été défaites, il fut obligé de repasser dans la Perse. Idathyrse est nommé *Jancire* par Justin, l. 2, c. 6.

IDE, (Sainte) comtesse de Boulogne en Picardie, née l'an 1040, de Godefroi le Barbu, duc de Lorraine, épousa Eustache II, comte de Boulogne. Elle en eut Eustache III, comte de cette ville ; le célebre Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine, & Baudouin, qui suc-

céda à son frere au royaume de Jérusalem : outre plusieurs filles, dont l'une épousa l'empereur Henri IV. Elle mourut saintement le 13 avril 1113. *Voyez* GODEFROI de Bouillon.

IDIAQUEZ, François) décédé à Bologne le 1 septembre 1790, en odeur de sainteté, âgé de 79 ans, étoit le fils ainé de l'illustre maison des ducs de Grenade d'Ega, dont il abandonna de bonne heure & les honneurs & les richesses, pour entrer dans la société des Jésuites. Il fut recteur du noviciat, du séminaire & du college de Villagarcie, ensuite de celui de Salamanque, puis provincial de la province de Castille. Malgré les instances de sa famille, il ne voulut jamais abandonner ses freres, dont il a toujours été le vrai pere, & qu'il a suivis par-tout dans leur disgrace & dans leur exil, vivant dans un parfait mépris du monde & dans l'exercice de toutes les vertus. On est occupé à écrire l'histoire de sa vie, qui contiendra bien des choses dignes d'admiration.

IDIOT ou *le Savant* IDIOT, auteur que l'on a souvent cité ainsi, avant que le P. Théophile Raynaud eût découvert que Raymond Jordan, prévôt d'Uzès en 1381, puis abbé de Celles au diocese de Bourges, est le véritable auteur des ouvrages qui se trouvent dans la Bibliotheque des Peres, sous le nom d'*Idiot*. Raynaud les a publiés à Paris, l'an 1654, in-4°. Cette collection contient 6 liv. *de Méditations*, *Traité de la B. V. Marie*, *Traité de la Vie religieuse*, & *l'Œil mystique*.

IDMON, fameux devin parmi les Argonautes, étoit fils d'Apollon & d'Asterie. Il mourut dans son voyage, comme il l'avoit prédit.

IDOMENÉE, roi de Crete, étoit au siege de Troie. S'etant mis en mer pour s'en retourner dans son royaume, il fit vœu, pendant une tempête, de sacrifier la premiere chose qui se présenteroit à lui, s'il en échappoit. Ce prince se repentit bientôt d'avoir fait un tel vœu ; car il rencontra son fils dès qu'il arriva à terre, & l'immola. Ce sacrifice fut cause d'une peste si cruelle, que ses sujets indignés le chasserent. Il alla fonder un nouvel empire dans la Calabre, y bâtit la ville de Salente, & rendit son peuple heureux. L'aventure d'Idomenée a fourni le sujet d'une tragédie à Crébillon, & d'un bel épisode à Fénélon dans son *Télémaque*.

IDOTHÉE, fille de Prothée, enseigna à Ménélas le moyen d'obliger son pere de lui découvrir un expédient pour sortir de l'isle, où il étoit retenu avec ses compagnons, à son retour de Troie, & ce qui devoit lui arriver. — IDOTHÉE fut aussi le nom d'une des nymphes qui prirent soin de l'enfance de Jupiter.

IGNACE, (S.) disciple de S. Pierre & de S. Jean, fut ordonné évêque d'Antioche l'an 68, après S. Evode, successeur immédiat de S. Pierre en ce siege. Il gouverna son église avec le zele qu'on devoit attendre d'un éleve & d'un imitateur des Apôtres. Rien n'égala l'ardeur de sa charité, la vivacité de sa foi, & la profondeur de son humilité. Toutes

ces vertus parurent avec éclat dans la 3e. persécution qu'éprouva le Christianisme sous le regne de Trajan. Ignace parut & parla devant l'empereur, avec toute la grandeur d'ame d'un héros chrétien, & reçut de la bouche même de ce prince, qu'on ne cesse de nous donner pour un modele de justice & d'humanité, l'arrêt d'une mort cruelle & barbare. Envoyé d'Antioche à Rome pour y être mangé par les bêtes, il vit S. Polycarpe à Smyrne, parcourut différentes églises, écrivit à celles qu'il ne put visiter, encourageant les forts & fortifiant les foibles. Lorsqu'il fut arrivé à Rome, il s'opposa aux fideles qui vouloient l'arracher à la mort. Entendant les lions qui, pressés de la faim, rugissoient après leur proie : « Je » suis, dit-il, le froment de » Jesus-Christ, pour être moulu » par les dents des bêtes, & de» venir un pain pur : *Frumentum Christi sum; dentibus bestiarum molar, ut panis mundus inveniar.* Exposé à deux lions, il les vit venir sans trembler, leur servit de pâture, & rendit son ame à Dieu l'an 107 de J. C. Les fideles eurent soin de recueillir ses ossemens pour les porter à Antioche. Nous avons de lui *VII Epîtres*, qu'on regarde comme un des plus précieux monumens de la foi & de la discipline de la primitive Eglise. Elles sont écrites avec beaucoup de chaleur, de force & d'élévation. Elles sont adressées aux Smyrnéens, à S. Polycarpe, aux Ephésiens, aux Magnésiens, aux Philadelphiens, aux Tralliens & aux Romains. C'est dans cette derniere qu'il exprime vivement son desir du martyre, & sa crainte d'être épargné par les lions, *comme ils ont*, dit-il, *respecté d'autres martyrs.* Il va jusqu'à dire qu'il les provoquera : *Quod si venire noluerint, ego vim faciam, ego urgebo;* & craignant le scandale de cette disposition, il rassura les chrétiens par le témoignage de sa conscience : *Ignoscite, filioli, quid mihi prosit, ego scio.* Ce que l'on peut dire à ce sujet, c'est que les Saints envisageoient leur arrêt de mort comme sanctionné de Dieu même; & sans plus raisonner sur la loi de la conservation personnelle, ils ne songeoient qu'à le subir le plutôt & le plus sûrement possible (*voyez* APOLLINE). C'est dans la même Epître qu'on lit ces belles paroles : *Nunc incipio Christi esse discipulus, nihil de his quæ videntur, desiderans, ut Jesum Christum inveniam. Ignis, crux, bestiæ, in me veniant: tantùm ut Christo fruar.* Les meilleures éditions que nous ayons de ces Epîtres, sont : celle de Cotelier dans ses *Patres Apostolici*, en grec & en latin, Amsterdam, 1698, in-folio, avec des dissertations d'Usserius & de Pearson; & celle de 1724, donnée par le Clerc, & augmentée des remarques de ce savant. Outre ces 7 Epîtres, il y en a quelques autres sous le nom de S. Ignace; mais elles sont supposées.

IGNACE, (S.) fils de l'empereur Michel Curopalate, monta sur la chaire patriarchale de Constantinople en 846. Il y brilla par ses lumieres & ses vertus. Le zele avec lequel il reprenoit les désordres de Bardas, tout-puissant à la cour

d'Orient, irrita tellement ce courtisan, qu'il fit mettre à sa place Photius, ordonné contre toutes les loix en 857. Cet indigne successeur du saint patriarche, assembla un concile à Constantinople en 861 pour le condamner. Il s'y trouva 318 évêques, parmi lesquels on comptoit deux légats du pape, qui demanderent qu'on fît venir Ignace. L'empereur Michel, dit l'*Ivrogne*, le *Néron* de l'empire d'Orient, le presécuteur de l'homme apostolique, & le protecteur de l'eunuque intrus, ne consentit qu'Ignace vînt, qu'à condition qu'il paroîtroit en habit de moine. Il eut à y souffrir les insultes & les outrages les plus cruels, tant de la part du prince, que de celle des légats, qui contre les ordres exprès du pape, se rendirent coupables de la prévarication la plus odieuse, & du reste de l'assemblée, qui, n'ayant pu obtenir qu'il donnât sa démission, le dépouilla de ses habits, & le renvoya couvert de haillons. La cruauté de Michel ne fut pas satisfaite de cet affront public. Il le fit enfermer dans le tombeau de Copronyme, & le livra à trois hommes barbares pour le tourmenter. Après l'avoir défiguré à force de coups, ils le laisserent long-tems couché presque tout nu sur le marbre, au plus fort de l'hiver. Pendant les 15 jours qu'il y fut, dont il passa la moitié sans manger, ils imaginerent mille supplices différens pour vaincre sa constance. N'ayant pu y réussir, l'un d'eux lui prit la main de force, & lui fit faire une croix sur le papier, qu'il porta ensuite à Photius. Celui-ci y ajouta ces mots : « Ignace, indigne patriarche de Constantinople, je confesse que je suis entré irréguliérement dans le siege patriarchal, & que j'ai gouverné tyranniquement ». L'empereur le fit relâcher sur ce prétendu aveu, & lui permit de se retirer au palais de Pose, que l'impératrice, sa mere, avoit fait bâtir. L'illustre persécuté en appella au pape Nicolas I, qui, indigné de la conduite de ses légats, déclara nulle sa déposition & l'ordination de son persécuteur. Le saint évêque ne vécut pas moins dans l'exil. Mais lorsque Basile le Macédonien fut monté sur le trône impérial, il rappella Ignace & relégua Photius l'an 867. Le 4e. concile général de Constantinople, assemblé deux ans après à cette occasion, anathématisa celui-ci, & avec lui tous ceux qui ne voulurent pas abandonner sa cause. Ignace ne survécut pas long-tems à son triomphe. Cet illustre vieillard mourut en 877, à 80 ans. Trois jours après, Photius, qui avoit flatté Basile par une fausse généalogie, reprit possession de la chaire patriarchale. C'est sous le patriarchat d'Ignace que le Christianisme commença à s'établir en Russie, mais il n'y fit de grands progrès que le siecle suivant. *Voyez* WLODOMIR.

IGNACE DE LOYOLA, (S.) né au château de ce nom en Biscaye, l'an 1491, de parens nobles, fut d'abord page de Ferdinand V. Il porta ensuite les armes sous le duc de Najara contre les François, qui vouloient en vain retirer la

Navarre des mains des Espagnols. Le siege ayant été mis devant Pampelune en 1521, le chevalier Biscayen fut blessé d'un éclat de pierre à la jambe gauche & d'un boulet de canon à la droite. Une *Vie des Saints* qu'on lui donna pendant sa convalescence, lui fit naître le dessein de se consacrer à Dieu. La galanterie romanesque l'avoit occupé jusqu'alors. Né avec une imagination vive, il la porta dans la religion. Les mœurs de son pays & de son tems jeterent sur les commencemens de sa dévotion une apparente singularité. Quand il fut guéri, il se rendit à Notre-Dame de Montserrat, se retira ensuite dans une grotte près de Manreze, où il s'abandonna à toutes les rigueurs de la pénitence, & partit pour la Terre-Sainte, où il arriva en 1523. Le pieux pélerin, de retour en Europe, étudia, quoique âgé de 33 ans, dans les universités d'Espagne. Son zele & sa piété qui prenoient quelquefois un air extraordinaire, lui susciterent des traverses. Il passa à Paris en 1528, & recommença ses humanités au college de Montaigu, mendiant son pain de porte en porte pour subsister, & s'exerçant dans toutes les pratiques de l'humilité & de la mortification chrétienne. S'il parut quelquefois donner dans un genre d'excès, c'est, dit un homme judicieux, que les Saints dans la premiere ferveur de leur conversion & de leur pénitence, sont emportés au-delà des loix ordinaires de la morale, & qu'il est déraisonnable de juger leurs actions sur les regles de la vie commune : *Sanctorum dicta vel facta, maximè in ipso fervore pœnitentiæ, ad accuratam normam exigenda non sunt.* Il fit ensuite sa philosophie au college de Ste. Barbe, & sa théologie aux Dominicains. Ce fut à Ste. Barbe qu'il s'associa, pour l'établissement d'un nouvel ordre de religieux, François Xavier, Pierre le Fêvre, Jacques Lainez, Alfonse Salmeron, Nicolas-Alfonse Bobadilla, Simon Rodriguez. Les premiers membres de la société se lierent par des vœux en 1534, dans l'église de Mont-Martre, où l'on voit un monument qui perpétue la mémoire de cet événement. Ils passerent ensuite à Rome, où Ignace présenta au pape Paul III un projet de son Institut. Le fondateur en espéroit de si grands avantages pour l'Eglise, qu'il ne voulut jamais entrer dans l'ordre des Théatins, quelques instances que lui fît le cardinal Cajetan. Ignace ajouta aux trois vœux de pauvreté, de chasteté & d'obéissance, un 4e. vœu d'obéissance au pontife Romain, relativement à la prédication de l'Evangile dans toutes les plages de la terre. Paul III confirma son institut en 1540, sous le titre de *Compagnie de* JESUS. Ignace avoit donné ce nom à sa nouvelle milice, pour marquer que son dessein étoit de combattre les infideles, les hérétiques, tous les ennemis de l'Eglise Catholique, sous la banniere de J. C. Ses enfans prirent ensuite le nom de *Jésuites*, du nom de l'*Eglise de* JESUS qu'on leur donna à Rome. Ignace, élu en 1541 général de la famille, dont il étoit le pere, eut la

satisfaction de la voir se répandre en Italie, en Espagne, en Portugal, en Allemagne, dans les Pays-Bas, dans le Japon, dans la Chine, en Amérique. François Xavier & quelques autres missionnaires formés dans sa société, porterent son nom jusqu'aux extrémités de la terre. Sa compagnie, qui n'avoit pas encore pu pénétrer en France, y eut un établissement en 1550, l'année même que Jules III donna une nouvelle bulle de confirmation. Elle y essuya de grandes traverses. Le parlement de Paris, la Sorbonne, l'université, alarmés de ses privileges & de ses constitutions, s'éleverent contre elle. La Sorbonne donna un décret en 1554, par lequel elle la jugea plutôt née pour la *ruine* que pour l'*édification* des fideles. La patience & les fruits étonnans que produisoit partout le nouvel institut, dissiperent peu-à-peu ces orages. Le saint fondateur mourut content le 31 juillet 1556, à 65 ans. Il étoit, suivant ses historiens, d'une taille moyenne, plus petite que grande. Il avoit la tête chauve, les yeux pleins de feu, le front large & le nez aquilin. Il étoit resté boiteux, de la blessure qu'il avoit reçue autrefois au siege de Pampelune; & quoiqu'il se fût fait recasser la jambe pour en cacher la difformité, elle demeura plus courte que l'autre. Il avoit vu l'accomplissement de trois choses qu'il desiroit le plus : la compagnie confirmée par les souverains pontifes; le livre des *Exercices spirituels*, approuvé du Saint-Siege, & les *Constitutions* publiées dans tous les lieux où ses enfans travailloient. Sa compagnie avoit déjà 12 provinces, qui avoient au moins cent colleges, sans les maisons professes. On comptoit, vers le milieu du 18e. siecle, environ 20,000 Jésuites; mais leur nombre diminue tous les jours, depuis qu'ils ont été supprimés par le pape Clément XIV (*voyez* son article). L'histoire des causes qui opérerent cette destruction n'appartient peut-être point à ce siecle; la postérité les appercevra dans un jour plus distinct, quand le tems les aura mises à la distance qui fait leur vrai point de vue. On a vu ces religieux accueillis dans les cours de l'Europe, jouir de la confiance des rois, se faire un grand nom par leurs études & par l'éducation qu'ils ont donnée à la jeunesse, aller réformer les sciences à la Chine, rendre pour un tems le Japon chrétien, & donner des loix admirables aux sauvages du Paraguay. « Il est » glorieux pour la société, dit » Montesquieu, d'avoir été la » premiere qui ait montré dans » les contrées de l'Amérique » l'idée de la Religion jointe à » celle de l'humanité. Un sen» timent exquis pour tout ce » qu'elle appelle *honneur*, & » son zele pour la Religion lui » ont fait entreprendre de gran» des choses, & elle y a réussi. » Elle a tiré des bois des peu» ples dispersés, elle leur a » donné une subsistance assu» rée, elle les a vêtus, & » quand elle n'auroit fait par-là » qu'augmenter l'industrie par» mi les hommes, elle auroit » fait beaucoup ». — « Les » Jésuites, dit l'abbé Raynal,

» les plus philosophes de ceux » qui ont annoncé la foi aux » barbares, sont toujours prêts » à souffrir le martyre quand il » le faut ». Grotius, tout protestant qu'il étoit, a rendu hommage à leurs talens & à leurs mœurs : *Mores inculpatos, bonas artes ;* au sujet desquels il disoit « que la sainteté de » leur vie, & le désintéresse» ment avec lequel ils don» noient une excellente édu» cation à la jeunesse, leur » avoient concilié les respects » du public » : *Magna in vulgum autoritas, propter vitæ sanctimoniam, & quia non sumptâ mercede juventus litteris, sapientiæque præceptis imbuitur.* » Cet arbre antique & majes» tueux, ajoute un auteur plus » récent, frappé de la foudre, » a été desséché jusques dans » ses racines, & ses derniers » rameaux sont épars sur la » terre. La jeunesse nombreuse » qui se reposoit sous son » ombre, a-t-elle trouvé ail» leurs un aussi sûr abri ? Que » devient-elle, que deviendra» t-elle, dans un siecle comme » le nôtre » ? On a remarqué que l'extinction de cet ordre célebre avoit précédé l'époque des révolutions religieuses & civiles, qui font l'étonnement de l'Europe ; soit que le philosophisme ait regardé la destruction de cet obstacle comme indispensablement nécessaire à ses succès ; soit que les travaux & les services de ce grand corps tombant avec lui, par une conséquence naturelle, le cours de la séduction devînt plus libre, & la défense des vrais principes, plus rare & plus pénible. On peut voir les *Vies* de cet illustre fondateur par Maffei & par Bouhours, deux de ses enfans ; elles sont bien écrites ; la premiere présente toutes les graces & la pureté du langage de l'ancienne Rome. Ignace laissa à ses disciples deux livres également célebres : I. Les *Exercices spirituels*, au Louvre, 1644, in-fol. Ils ont été traduits en françois, & dans presque toutes les langues de l'Europe. On a prétendu que cet ouvrage existoit 150 ans avant lui, dans la bibliotheque du Mont-Cassin, où le saint espagnol avoit eu occasion de le voir. Mais comment concilier cette assertion avec le silence absolu qu'on a gardé sur la prétendue ancienneté de cet ouvrage, dans le tems où le livre des Exercices faisoit tant de bruit ? L'attribution qu'on en fait à Garcias Cisneros, abbé de Montserrat, est amplement réfutée dans le *Journ. hist. & litt.*, 1 juin 1783, p. 185. — 1 janvier 1783, p. 11. II. Des *Constitutions*, qui faisoient dire au cardinal de Richelieu, qu'avec des principes si sûrs, des vues si bien dirigées, on gouverneroit un empire égal au monde. Quelques écrivains ont imaginé de les attribuer à Lainez, second général des Jésuites. Il y a, selon eux, trop de pénétration, de force d'esprit, de profonde politique pour qu'elles puissent être d'Ignace, qui n'étoit point savant & ne passoit pas pour un brillant génie : comme si la piété éclairée par l'esprit de Dieu, & la vertu constamment pratiquée, ne donnoient point à une raison droite & saine, à l'homme solide & vrai, plus

de lumiere & d'énergie que toutes les spéculations humaines. Cette attribution à Lainez est d'ailleurs réfutée par le fait & la préexistence reconnue de ces constitutions, puisque dès 1540 elles avoient été solemnellement approuvées, qu'elles ont servi de regles & de loix à des milliers de religieux, jusqu'à la mort du saint fondateur. Ces Constitutions parurent pour la 1*ere.* fois en 5 parties, à Rome, en 1558 & 1559, in-8°. La derniere édition est de Prague, 1757, 2 vol. petit in-fol. Il y a sur le même objet: *Regula Societatis JESU*, 1582, in-12; & le *Ratio studiorum*, 1586, in-8°., rare. Le dernier a été imprimé avec des changemens, en 1591, in-8°. Le Bénédictin Constantin Cajetan, le même qui avoit revendiqué les *Exercices spirituels*, comme un ouvrage de Garcias Cisneros son confrere, prétend dans son *Vindex Benedictinorum*, que S. Ignace avoit pris sa regle sur celle de S. Benoit, & qu'elle avoit été composée au Mont-Cassin par 4 Bénédictins. Mais ce conte ridicule fait assez voir ce qu'il faut penser de l'autre. *Voyez* LAINEZ & STANDONCK.

IGNACE, &c., DE GRAVESON, *voyez* GRAVESON.

IGNACE-JOSEPH DE JESUS MARIA, *voyez* SANSON (Jacques).

IGOLINO DE MONTECATINI, né vers l'an 1348, professa la médecine dans l'université de Pise, pendant près de 25 ans, & écrivit le premier sur les bains de Pise, vers l'an 1410. Cette ville passée sous la domination de Jean Galeazzo, duc de Milan, il se démit de ses emplois & se transféra à Lucques, où il fut accueilli par Paul Guinigi, chef de cette république. De là, Igolino passa peu de tems après au service de Malatesta, seigneur de Pesaro, avec une pension de 500 florins d'or. On a de ce savant, outre un Traité sur les bains de la Toscane, un autre ouvrage plus étendu, sous le titre de *Balneorum Italiæ proprietatibus ac virtutibus*, qui fut remis en un latin plus pur, & adressé au duc de Ferrare Bosco d'Este; on le trouve dans la collection des auteurs *De Balneis*, imprimée en 1553, à Venise, par les Giunti. D'après l'inscription sépulcrale qui étoit à *Sta. Maria Novella* de Florence, il paroît qu'Igolino termina ses jours en 1425.

ILDEFONSE *ou* HILDEPHONSE, disciple de S. Isidore de Séville, d'abord abbé d'Agali, ensuite archevêque de Tolede, fut l'ornement de cette église pendant 9 ans qu'il la gouverna. Il mourut en 667, laissant plusieurs ouvrages, dont le seul qui nous reste est un *Traité de la Virginité perpétuelle de Marie.*

ILIA, *voyez* RHEA-SYLVIA.

ILLHARRART DE LA CHAMBRE, *voyez* CHAMBRE (François Illharrart de la).

ILLYRICUS, (Flaccus) *voy.* FRANCOWITS.

ILUS, 4*e.* roi des Troyens, fils de Tros, & frere de Ganymede & d'Assaracus, aïeul d'Anchise, reçut ordre de l'oracle de bâtir une ville au lieu où se coucheroit le bœuf, dont lui avoit fait présent Bysis, roi de Phrygie. C'est la ville qui fut appellée *Ilium* de son nom.

Ilus continua, contre Pelops, fils de Tantale, la guerre que Tros avoit déclarée à Tantale, & le chassa de ses états. Il régna 54 ans.

IMBERT, (Jean) né à la Rochelle, avocat, puis lieutenant-criminel à Fontenay-le-Comte, mourut à la fin du 16*e*. siecle, avec la réputation d'un des plus habiles praticiens de son tems. On a de lui: I. *Enchiridion Juris scripti Galliæ*, traduit en françois par Théveneau, 1559, in-4°. II. Une Pratique du Barreau, sous le titre de *Institutiones Forenses*, in-8°, 1541. Guenoys & Automne ont fait des remarques sur ces livres, qui ont été beaucoup consultés & cités autrefois.

IMBERT, (Barthélemi) né à Nismes en 1747, annonça de bonne heure de brillantes dispositions pour la poésie, & débuta par le *Jugement de Pâris*, qui avoit fait concevoir de lui de flatteuses espérances; mais elles n'ont pas été réalisées par les ouvrages qu'il a donnés dans la suite. Les principaux sont un recueil de *Fables* & de *Contes*; deux Comédies & une Tragédie. Le défaut de l'auteur est, s'il est permis de parler de la sorte, une redondance de facilité, dont la réflexion & l'étude l'auroient garanti, en lui apprenant à être sévere à lui-même; mais il aimoit la société & les plaisirs, & ces deux écueils dangereux pour tout homme de lettres, ne peuvent qu'étouffer les plus heureuses dispositions. « Serons-nous accusés d'être » trop séveres, dit l'auteur des » *Trois Siecles*, si nous remarquons que dans certaines de » ses *Fables*, le naturel n'est » pas toujours aussi bien saisi » qu'il pourroit l'être; que ce » qu'on appelle les mœurs » dans les animaux, n'est pas » d'accord avec les idées que » nous en avons; que la mora» lité vient quelquefois trop » brusquement, & n'est ni aussi » juste, ni aussi saillante que le » récit le promettoit; & que » parmi ses *Historiettes*, il y en » a plusieurs dont la trivialité » du sujet n'est ni rachetée par » la nouveauté des tours, ni » par l'agrément du style ». Une censure plus grave & plus méritée, est celle qui regarde la licence qui regne tant dans ces *Contes* ou *Historiettes* que dans d'autres poésies de l'auteur. Il a rédigé, pendant quelques années, la partie littéraire du *Mercure* & celle du *Journal Encyclopédique*. Sa plume s'est aussi exercée sur des matieres de gouvernement & de politique. Il est mort à Paris, le 25 août 1790.

IMBYSE, (Jean d') est célebre dans l'histoire de la conjuration des Flamands contre l'Espagne. C'étoit un homme fier, avare, ambitieux; mais comme Gand lui devoit ses fortifications & plusieurs établissemens, il s'étoit attiré l'amour & l'estime du peuple Gantois. On le fit consul. Il profita de l'autorité que sa charge lui donnoit, pour faire révolter les Gantois contre les Catholiques, en 1579. Non contens d'avoir confisqué tous les biens du clergé, ils les firent vendre à l'encan, démolirent les monasteres & les églises, & abolirent entiérement l'exer-

cice de la Religion Catholique. Leur but étoit non-seulement de se soustraire à la domination Espagnole, mais même à celle des états. Ils engagerent Bruges & Ypres dans leur parti, & y mirent des gouverneurs, aussi-bien que dans la ville de Dendermonde, d'Oudenarde, d'Alost, & dans toutes les autres petites places de Flandre. Ils rassemblerent toutes les cloches des églises, & en y joignant du cuivre & de l'airain, fondirent un nombre de canons très-considérable. Mais le prince d'Orange s'étant rendu maître de Gand, en chassa le brouillon qui l'avoit fait révolter. Quelque tems après, Imbyse voulant rentrer dans le devoir & dans l'obéissance du roi d'Espagne, son souverain, les rebelles lui firent son procès, & il fut décapité en 1584.

IMHOFF, (Jean-Guillaume) fameux généalogiste, d'une famille noble d'Allemagne, mort en 1728, avoit fait une longue étude des intérêts des princes, des révolutions des états, & de l'histoire des grandes familles de l'Europe. On a de lui divers ouvrages : I. *De notitia Procerum Germaniæ*, Tubinge, 1732 & 1734, 2 vol. in-fol. II. *Historia Genealogica Italiæ & Hispaniæ*, Nuremberg, 1701, in-fol. — *Familiarum Italiæ*, Amsterdam, 1710, in-fol. — *Familiarum Hispaniæ*, Leipsig, 1712, in-fol. — *Galliæ*, 1687, in-fol. — *Portugalliæ*, Amsterdam, 1708, in-fol. — *Magnæ Britanniæ cum appendice*, Nuremberg, 1690 & 1691, 2 parties in-fol. III. *Recherches sur les Grands d'Espagne*, Amsterdam, 1707, in-8°. *Voyez* les titres de ces différens ouvrages, plus détaillés dans les tomes 10 & 14 de la *Méthode pour l'Histoire* de Lenglet.

IMOLA, *voyez* JEAN D'IMOLA & TARTAGNI.

IMPERIALI, (Jean-Baptiste) né à Vicence en Italie, l'an 1568, mort en 1623, exerça la médecine dans sa patrie avec beaucoup de succès. La république de Venise, la ville de Messine & plusieurs autres, s'efforcerent de l'enlever à Vicence ; mais il préfera toujours ses concitoyens aux étrangers. Ce médecin cultiva aussi la poésie ; il tâchoit d'imiter Catulle, & n'en approchoit que de fort loin. Nous avons de lui : *Exoticarum exercitationum libri duo*, Venise, 1603, in-4°.

IMPERIALI, (Jean) fils du précédent, né en 1602, est plus connu que son pere dans les facultés de médecine & dans la république des Lettres. On a de lui : I. *Musæum historicum*, in-4°, Venise, 1640. C'est un recueil d'éloges historiques. II. *Musæum Physicum, sive De humano ingenio*, imprimé avec le précédent.

IMPERIALI, (Joseph-René) cardinal, né à Genes en 1651, mort à Rome en 1737, à 86 ans, fut employé par les papes dans diverses affaires, & les termina toujours avec succès. Dans le conclave de 1730, il ne lui manqua qu'une voix pour être pape. Sa mémoire est précieuse aux gens-de-lettres, par le présent qu'il fit au public, en mourant, de sa riche bibliotheque. C'est un des ornemens de Rome.

INA, roi de Westsex en

Angleterre, se rendit célebre par ses différentes expéditions contre la plupart de ses voisins qui troubloient sa tranquillité. Il affermit celle de ses états par des loix pleines de sagesse (publiées par Spelman). En 726, après un regne glorieux de 37 ans, il alla à Rome en pélerinage, y bâtit un college Anglois, & assigna pour son entretien un sou par année, sur chaque maison de son royaume. Cette taxe, appellée *Romescot*, fut étendue depuis, par Offa, roi de Mercie, sur toutes les maisons de la Mercie & de l'Estanglie; & comme l'argent qu'elle produisoit, se délivroit à Rome le jour même de S. Pierre, on nomma cette taxe le *Denier S. Pierre*. Les papes prétendirent dans la suite, que c'étoit un tribut que les Anglois devoient payer à S. Pierre & à ses successeurs (*voy.* ETHULPHE). Il abdiqua la couronne à la sollicitation de la reine, qui embrassa avec lui la vie monastique à Rome. Henschenius a publié la *Vie* d'Ina, sous le 6 février, dans les *Acta Sanctorum*.

INACHUS, 1er. roi des Argiens dans le Péloponnese, vers l'an 1858 avant J. C., fut pere de Phoronée, qui lui succéda; & d'Io, qui fut aimée de Jupiter.

INCARNATION, (Marie de l') *voyez* AURILLOT.

INCHOFER, (Melchior) Jésuite, né à Guntz dans le comté d'Eisenstadt, dans la basse Hongrie, en 1584, professa long-tems à Messine la philosophie, les mathématiques & la théologie. En 1630 il publia un livre in-fol. sous ce titre: *Epistolæ B. MARIÆ Virginis ad Messinenses veritas vindicata.* Cet ouvrage, réimprimé à Viterbe, in-fol, 1632, & dans lequel il croyoit avoir démontré que la Ste. Vierge avoit écrit aux citoyens de Messine, lui attira des tracasseries. Obligé d'aller à Rome pour se justifier des accusations qu'on avoit intentées contre lui, il en fut quitte en réformant le titre de son livre, & en y faisant quelques changemens. Il passa plusieurs années à Rome, aimé & estimé, & mourut à Milan le 28 septembre 1648. On a de lui diverses productions; entr'autres: I. *Annalium Ecclesiasticorum regni Hungariæ Tomus primus*, 1644, in-fol., ouvrage plein de recherches: il n'y a que ce tome 1er. II. *Historia trium Magorum*, 1639, in-4°. III. Plusieurs Ouvrages sur l'Astronomie & la Physique, dont on voit le catalogue dans le *Memoria Hungarorum* d'Alexis Horanyi. IV. *De sacra Latinitate*, 1638, in-4°. V. On lui attribue l'ouvrage traduit en françois, & imprimé à Amsterdam en 1722, in-12, sous le titre de *Monarchie des Solipses;* mais d'autres prétendent que ce livre est de Jules-Clément Scotti, ex-jésuite. Quoi qu'il en soit, c'est un tableau de la politique de cette société, telle que l'auteur la concevoit. L'abbé Bourgeois, qui étoit à Rome lorsque l'ouvrage parut pour la 1re. fois, prétend qu'Inchofer, ayant été condamné à mort par le général & les assistans des Jésuites, fut enlevé la nuit, & conduit assez loin par des chevaux tout prêts au-delà du Tibre; mais

qu'ayant été ramené par ordre du pape Innocent X, on le vit le lendemain matin au college des Allemands. On peut consulter sur cette anecdote, que le P. Oudin a réfutée, & qui n'avoit pas besoin de l'être, le tome 35 des *Mémoires de Nicéron*, depuis la page 322 jusqu'à 346... Inchofer est le seul Jésuite que l'auteur du *Dictionnaire critique* en 6 volumes (l'abbé Barral) ait loué de bon cœur. Il dit avec sa douceur ordinaire : *Que le P. Oudin se débat comme un énergumene, pour enlever l'ouvrage à Inchofer, & le donner à Scotti, un autre de ses confreres.* Mais qu'importe, après tout, que cet ouvrage soit de l'un ou de l'autre? Est-ce bien la peine de dire des injures à un homme estimable, pour un mauvais livre? Au reste, l'original de ce livre fut imprimé à Venise en 1652, avec le nom d'*Inchofer.*

INDAGINE, *voyez* JEAN de Hagen.

INDATHYRSE, *voyez* IDATHYRSE.

INGALBERGE, *voyez* ENGELBERGE.

INGELBURGE *ou* ISBERGE, fille de Valdemar I, roi de Danemarck, épousa Philippe-Auguste, roi de France, en 1193. Ce prince conçut pour elle, dès le jour même de ses noces, une aversion invincible; & sous prétexte de parenté, il fit déclarer nul, dès le 4e. mois, son mariage, dans une assemblée d'évêques & de seigneurs, tenue à Compiegne. Un si prompt changement marquoit beaucoup de légéreté dans le mari, ou de grands défauts dans l'épouse. Le roi, sans s'en expliquer, reléga la reine à Etampes; & 3 ans après il se remaria avec Agnès de Meranie. Ingelburge se plaignit au pape; & après 2 conciles, l'un tenu à Dijon en 1199, l'autre à Soissons en 1201, le roi craignant l'excommunication, fut obligé de reconnoître sa femme. Il ne la reprit pourtant qu'au bout de 12 ans, & lui laissa 10,000 livres par son testament. Cette princesse mourut à Corbeil en 1236, à 60 ans, avec les sentimens de piété qui l'avoient animée pendant sa vie. Elle fut enterrée dans l'église d'un monastere qu'elle avoit fondé près de cette ville, où l'on voit encore son épitaphe :

Hic Jacet Isbergis, regum generosa propago,
Regia, quòd Regis fuit uxor, signat imago.
Flore nitens morum, vixit patre rege Danorum
Inclyta, Francorum regis adepta torum.
Nobilis hujus erat, quod in ortis sanguine claro
Invenies rarò, mens pia, casta caro
Annus millenus aderat deciesque vicenus,
Ter duo, terque decem, cùm subit illa necem.

INGENUUS, (*Decimus Lælius*) gouverneur de la Pannonie, distingué par ses talens militaires, se fit déclarer auguste par les troupes de la Mœsie en 260. Les peuples le reconnurent, dans l'espérance que son courage les garantiroit des incursions des Sarmates. L'empereur Gallien ayant appris la révolte d'Ingenuus, marcha contre lui, & le vainquit près de Murse. Le vainqueur fit paf-

ser au fil de l'épée la plus grande partie des peuples & des soldats de la Mœsie; & il écrivit, à cette occasion, à un de ses officiers : " Tuez, massacrez, » pourvu que cela ne paroisse » pas trop odieux; & que ma » colere vous enflamme ».... On ignore quel fut le sort d'Ingenuus; les uns disent qu'il fut tué par ses soldats après la victoire de Gallien; d'autres assurent qu'il se donna lui-même la mort. Il n'avoit porté le dangereux titre d'empereur que pendant quelques mois.

INGOULT, (Nicolas-Louis) Jésuite, né à Gisors, mort en 1753, à 64 ans, cultiva le talent de la chaire. Après avoir été applaudi dans la capitale, il prêcha le carême à la cour, en 1735, & ne reçut pas moins d'éloges qu'à Paris. La précision, la justesse des plans, la connoissance des mœurs, caractérisoient ses Sermons; mais l'on trouvoit un peu d'affectation dans son style & dans ses gestes. C'est lui qui a publié le tome 8e. des *Nouveaux Mémoires des Missions de la Compagnie de JESUS dans le Levant*, 1745, in-12. Il y a quelques-uns de ses discours dans le *Journal Chrétien*.

INGUIMBERTI, (Dominique-Joseph-Marie d') né à Carpentras le 16 août 1683, entra dans l'ordre de St. Dominique, & s'y rendit habile dans les sciences ecclésiastiques. Le desir d'une plus grande perfection, joint à quelques mécontentemens, l'engagea à prendre l'habit de Cîteaux dans la maison de Buon-Solazzo, où son mérite le fit parvenir aux premieres charges. Envoyé à Rome pour les affaires de son monastere, il s'acquit l'estime de Clément XII. Ce pontife le nomma archevêque de Théodosie *in partibus*, & évêque de Carpentras, le 25 mai 1733. Son discernement & ses lumieres éclaterent dans cette place, autant que sa charité. Il vécut en simple religieux; mais les richesses qu'il épargna, ne furent ni pour lui, ni pour ses parens. Il institua les pauvres ses légataires universels; il fit bâtir un vaste & magnifique hôpital; il recueillit une très-riche bibliotheque, & la rendit publique. Ce généreux bienfaiteur des lettres & de l'humanité mourut à Carpentras en 1757, des suites d'une attaque d'apoplexie, dans la 75e. année de son âge. Dès sa plus tendre jeunesse, on vit en lui les prémices d'une piété éminente, qui ne se démentit point. On lui reprocha quelques singularités; mais elles ne firent aucun tort à sa vertu, si elles en firent à son caractere. M. Piganiol de la Force (dans sa Description de la France) dit, en parlant de Carpentras : » Qu'il n'a vu de remarquable » dans cette ville, que l'*Evé*» *que*, & la *Bibliotheque* que » ce prélat y a fondée ». Inguimberti est connu dans la république des lettres par divers ouvrages. Les principaux sont : I. *Genuinus character Reverendi admodùm in Christo Patris D. Armandi Johannis Buttilierii Rancæi*, in-4°, Rome, 1718. II. Une *Traduction* en italien de la *Théologie religieuse*, ou *Traité sur les devoirs de la vie monastique*, Rome, 1731, 3 vol. in-fol. III. Une autre *Traduc-*

tion dans la même langue, *du Traité* du P. Petit-Didier, *sur l'infaillibilité du Pape*, Rome, 1732, in-fol. IV. Une *Edition des Œuvres* de Barthélemi des Martyrs, avec sa *Vie*, 2 vol. in-fol. V. La *Vie séparée*, 1727, 2 vol. in-4°, &c., &c.

INGULFE, Anglois, d'abord moine de l'abbaye de St. Vandrille en Normandie, & ensuite abbé de Croiland en Angleterre, mort l'an 1109, avoit été secrétaire de Guillaume le Conquérant. Il a laissé une *Histoire du Monastere de Croiland*, depuis 626 jusqu'en 1091. Nous l'avons dans le recueil des Historiens de cette nation, par Savil, Londres, 1596, in-fol. L'édition qu'en donna Thomas Gale en 1684, est beaucoup plus ample & plus correcte. Ingulfe avoit encore écrit un livre *de la Vie & des Miracles de S. Gutlac*, qui n'est point parvenu jusqu'à nous.

INNOCENS. On appelle de ce nom, dans l'Eglise, les enfans qu'Hérode fit mourir à Bethléem & dans les environs, depuis l'âge de deux ans & audessous. Ce tyran espéroit envelopper dans ce massacre le nouveau roi des Juifs, dont il avoit appris la naissance par les Mages. Le culte des Innocens est très ancien dans l'Eglise, qui les a toujours regardés comme les fleurs des Martyrs. L'hymne qu'elle leur a consacrée, tirée de Prudence, est pleine de graces naïves & touchantes, & feroit honneur aux poëtes les plus célebres dans le genre naturel & tendre.

Salvete flores martyrum,
Quos vitæ ipso in limine
Christi insecutor sustulit,
Seu turbo nascentes rosas.

Vos prima Christi victima,
Grex immolatorum tener,
Aram sub ipsam simplices
Palmâ & coronis luditis.

Voltaire n'a pas fait difficulté d'assurer qu'aucun ancien auteur n'a parlé du massacre des Innocens : cet écrivain superficiel & téméraire n'avoit qu'à ouvrir Macrobe, qui en parle de la maniere la plus précise, *Saturn*, l. 2. c. 4, auteur, à la vérité, du 4*e*. ou 5*e*. siecle, mais qui en parle d'après les païens comme son récit le témoigne. Il se prévaut du silence de Flave Josephe, qui cependant n'a rien d'étonnant, comme Lardner & Hoffmann l'ont démontré. On peut consulter aussi la Dissertation de M. Wolborth : *Cur Josephus cædem puerorum Bethlemicorum silentio præterierit*, Gottingue, 1768. L'auteur observe : 1°. Qu'on ne peut exiger d'aucun écrivain, pas même d'un annaliste, qu'il rapporte sans réserve, tous les faits qui sont arrivés de son tems. 2°. Les auteurs contemporains ne rapportent pas toujours les mêmes faits : il y en a dans Suétone qui ne sont pas dans Tacite ; & Dion-Cassius en a qu'on ne trouve ni dans l'un ni dans l'autre ; chacun d'eux pourtant est croyable dans ce qu'il dit. 3°. Le massacre des Innocens s'accorde parfaitement avec le caractere que Josephe donne à Hérode. L'auteur rapporte à ce sujet quantité de meurtres & autres barbaries de ce roi sanguinaire. 4°. Il y a de l'injustice à argumenter du silence d'un auteur sacré

ſacré, ſur-tout lorſque celui-ci a pour lui des motifs de crédibilité plus forts & plus nombreux. 5°. Il eſt certain qu'Hérode ne pouvoit ſouffrir ceux à qui la Providence & l'opinion publique étoient favorables: l'auteur donne des preuves convaincantes de cette aſſertion. 6°. Il s'en faut infiniment que le maſſacre des Innocens ait été auſſi nombreux que le prétend le chevalier Marino; & il eſt impardonnable pour Voltaire & Carpzou, d'avoir pris pour objet de leur critique la Légende qui porte à 15 mille le nombre des enfans maſſacrés; vu que Bethléem étoit une petite ville; que ſes *environs* ne doivent pas être pris dans le ſens d'une fort grande étendue, & qu'Hérode en vouloit précisément aux enfans nés vers l'époque de l'apparition de l'étoile (*Secundùm tempus quod exquiſierat à Magis*). Si on ajoute à tout cela que le maſſacre s'eſt opéré avec tout le ſecret que la choſe comportoit, comme tous les meurtres ordonnés par les tyrans; l'on concevra ſans peine qu'un écrivain peut avoir ignoré cet événement, ou l'avoir enviſagé comme un objet de peu d'importance, en comparaiſon des aſſaſſinats dont ce monſtre s'eſt rendu coupable: mais quelque raiſonnables que ſoient ces obſervations, on trouvera peut-être dans l'infidélité de l'hiſtorien Joſephe, & ſa lâche politique, d'autres raiſons de ſon ſilence.

INNOCENT I, (S.) natif d'Albane, élu pape d'un conſentement unanime en 402, après Anaſtaſe I, condamna les Novatiens & les Pélagiens, éclaira le monde chrétien par ſes lumieres, autant qu'il l'édifia par ſes vertus. Il vit Rome en proie aux barbares, & le paganiſme rouvrir ſes temples. Ces malheurs hâterent ſa mort, arrivée à Ravenne en 417. Quelques mois auparavant, il avoit écrit à S. Jerôme, pour le conſoler des horribles violences exercées par les Pélagiens contre les perſonnes pieuſes, dont il prenoit ſoin. Nous avons de ce ſaint pontife pluſieurs *Lettres* dans les *Epîtres des Papes* de D. Couſtant, in-fol. Elles ſont écrites à différens évêques qui le conſultoient ſur la diſcipline eccléſiaſtique, & réclamoient ſon aſſiſtance dans les divers beſoins de leurs égliſes. Rien de plus remarquable que la maniere dont les Peres du concile de Mileve lui expoſent, comme au pere commun des fideles & au ſurveillant général, l'état déplorable des égliſes d'Afrique & de Paleſtine, ravagées par les Pélagiens. *Quia te Dominus gratiæ ſuæ præcipuo munere, in ſede apoſtolicâ collocavit, talemque noſtris temporibus præſtitit, ut nobis potiùs ad culpam negligentiæ valeat, ſi apud tuam Venerationem, quæ pro eccleſia ſuggerenda ſunt, tacuerimus, quàm tu ea poſſis vel faſtidioſè vel negligenter accipere; magnis periculis infirmorum membrorum Chriſti paſtoralem diligentiam quæſumus adhibere digneris.* Si ces recours à Innocent prouvent l'opinion que tous les évêques du monde avoient du ſiege de Rome, les réponſes que leur faiſoit le pontife, expriment bien l'idée qu'il en avoit lui-même. *Diligenter & congruè*, dit-il aux

Peres de Mileve, *apostolico consulitis honori, honori inquam illius, quem, præter illa quæ sunt extrinsecùs, sollicitudo manet omnium ecclesiarum, interrogantes super anxiis rebus quæ sit sequenda sententia, antiquæ scilicet regulæ formam secuti, quam toto semper ab orbe mecum nostis esse servatam.* On sait que c'est à lui que S. Jean-Chrysostome interjeta appel de la sentence du conciliabule du Chêne, que le pontife prit sa défense, qu'il cassa l'inique sentence, & que son jugement fut respecté dans toute l'Eglise. On étoit cependant bien loin alors des fausses décrétales, que l'ignorance des sectaires modernes nous donne comme la source des appels à Rome. *Voy.* APIARIUS, ATHANASE, ZOSIME, GRÉGOIRE, LÉON, &c.

INNOCENT II, appellé auparavant *Grégoire*, de la maison des Papis ou Paperescis, chanoine-régulier de Latran, cardinal-diacre de Saint Ange, étoit Romain. Il monta sur la chaire pontificale l'an 1130, après Honorius II. Il ne fut élu que par une partie des cardinaux; l'autre partie donna la tiare au petit-fils d'un Juif nommé *Pierre de Léon*, qui se fit appeller *Anaclet II*. Celui-ci fut reconnu par les rois d'Ecosse & de Sicile; mais Innocent II le fut par le reste de l'Europe. Ce pontife, opprimé à Rome, se réfugia en France, l'asyle des papes persécutés. Il y tint plusieurs conciles, à Clermont, à Rheims, au Puy, &c. De retour à Rome, après la mort de l'antipape Anaclet, & l'abdication de son successeur Victor IV, il célébra le second concile de Latran, en 1139, composé d'environ mille évêques, & y couronna empereur le roi Lothaire. Un auteur contemporain, rapportant la harangue que le pape prononça à l'ouverture de ce concile, lui fait dire entr'autres choses: » Vous savez que Rome est » la capitale du monde; que » l'on reçoit les dignités ec» clésiastiques par la permis» sion du pontife Romain, & » qu'on ne peut les posséder » légitimement sans sa permis» sion ». Après le concile, le pape marcha contre Roger, roi de Sicile, qui venoit de subjuguer la meilleure partie de la Pouille. Il fut fait prisonnier par ce prince, & ne recouvra la liberté qu'en donnant à son vainqueur l'investiture de ce royaume. Innocent II mourut en 1144. On rapporte un serment qu'il faisoit prêter aux avocats, par lequel il paroît qu'il y avoit alors à Rome des juges & des avocats gagés par le pape pour exercer leurs fonctions gratuitement. *Voyez* son *Histoire* par D. de Lannes, Paris, 1741, in-12.

INNOCENT III, (appellé auparavant *Lothaire Conty*) natif d'Anagnie, de la maison des comtes de Segni, étoit connu par son savoir qui lui avoit mérité le chapeau de cardinal. Il fut élevé sur la chaire de S. Pierre en 1198, après Célestin III. Son premier soin fut d'unir les princes chrétiens pour le recouvrement de la Terre-Sainte, & de s'opposer aux hérétiques, & sur-tout aux Albigeois qui désoloient le Languedoc, sous la conduite de Raimond, comte de Toulouse.

Il marqua autant de zele pour les mœurs que pour la foi. Philippe-Auguste ayant fait divorce avec Ingelburge, il mit en interdit le royaume de France; il excommunia Jean Sans-Terre, usurpateur du royaume d'Angleterre, & assassin de l'héritier légitime, qui exerçoit une violente persécution contre les ecclésiastiques, & l'empereur Othon qui avoit envahi les terres de l'Eglise. La souveraineté temporelle des papes, reçut sous lui des accroissemens considérables : la Romagne, l'Ombrie, la Marche d'Ancone, Orbitello, Viterbe, reconnurent le pape pour souverain. Son autorité devint plus absolue dans Rome, le pouvoir du sénat fut diminué, le titre de consul fut aboli. Innocent donna au préfet de Rome l'investiture de sa charge, qu'il ne recevoit auparavant que de l'empereur. Innocent III se signala encore par la convocation du 4*e*. concile général de Latran en 1215. Ce concile est compté pour le 12*e*. œcuménique. Ses décrets sont fameux chez les canonistes, & ont servi de fondement à la discipline observée depuis. Le 3*e*. canon défend *d'établir de nouveaux ordres religieux*, » de peur que la trop grande » diversité d'habits & de regles » n'apportât de la confusion » dans l'Eglise ». Ce fut cependant sous le pontificat d'Innocent III, que l'Eglise vit naître les enfans de S. Dominique & de S. François, les Trinitaires & quelques autres. Innocent mourut en 1216, avec la réputation d'un des plus pieux & des plus grands pontifes qui ait été assis sur le siege de Pierre. S'il ne connut pas toujours les limites précises qui séparoient sa puissance de la puissance temporelle, c'étoit l'effet naturel de la jurisprudence généralement reçue de son tems (*voyez* GRÉGOIRE VII). Dès sa jeunesse, il s'étoit fait admirer par ses talens; & aussi-tôt qu'il fut pape, il les employa à rétablir le bon ordre, & à faire régner la justice. Il la rendoit toujours par lui-même dans les consistoires publics, dont il rétablit l'usage, & qui attirerent à Rome bien des causes célebres. D. Baluze a publié en 1680 les *Lettres* de ce pape, en 2 vol. in-fol. Elles sont intéressantes pour la morale & pour la discipline. On a encore de lui : Trois livres remplis de piété & d'onction : *De contemptu mundi, sive De miseria humanæ conditionis*, dont on a plusieurs éditions, une entr'autres de Paris, 1645, in-18. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Cologne, 1575, in-fol.; à Venise, 1578. C'est de lui qu'est la prose *Veni sancte Spiritus*, que des écrivains ont attribuée sans fondement à Robert I, roi de France. Innocent III passe aussi pour être auteur de l'*Ave, mundi spes, Maria;* & du *Stabat Mater dolorosa*, que d'autres attribuent à Jacopone da Todi, & quelques-uns à S. Grégoire.

INNOCENT IV, (*Sinibalde de Fiesque*) Génois, fut d'abord chancelier de l'Eglise Romaine. Grégoire IX l'honora de la pourpre en 1227. Il fut pape en 1243, après la mort de Célestin IV. Il obtint le pontificat dans le tems des querelles de Fréderic II avec la cour de

Rome. Cet empereur avoit été fort uni avec Innocent, lorsqu'il n'étoit que cardinal; ils se brouillerent dès qu'il fut pape, le devoir d'Innocent l'emportant sur l'amitié, & les entreprises continuelles de Fréderic contre le siege de Rome, le faisant regarder comme un ennemi irréconciliable. Innocent IV, retiré en France, convoqua en 1245 le concile général de Lyon, dans lequel Fréderic fut excommunié, & (selon la jurisprudence du tems) déposé (*voyez* FRÉDERIC II). S. Louis, à qui l'empereur se plaignit, n'approuva point la déposition de ce prince. Il entreprit de le réconcilier avec le pape, & l'on croit que ce fut le principal sujet de la conférence qu'il eut avec lui à Cluni, à la fin de l'année; mais ce fut sans succès. Cependant Fréderic menaçoit de venir à Lyon à la tête d'une puissante armée, *afin*, disoit-il, *de plaider lui-même sa cause devant le pape.* Ce pontife étoit comme prisonnier dans cette ville. On avoit déjà pris plusieurs particuliers, qui avoient voulu attenter à sa vie. Son palais étoit pour lui un cachot; il s'y faisoit garder nuit & jour. La croisade que ce pontife fit prêcher contre Fréderic, nuisit beaucoup à celle de la Terre-Sainte; parce que le pape accordoit la même indulgence, pour y exciter davantage. Cette croisade causa de grands mouvemens en Allemagne. Dans quelques villes on se souleva ouvertement contre les exécuteurs des ordres du pape. Marcellin, évêque d'Arezzo, prélat guerrier, qu'Innocent avoit mis à la tête d'une armée contre l'empereur, fut pris & pendu par ordre de ce prince. La mort de Fréderic, arrivée en 1250, termina ce différend. Le pape quitta Lyon l'année suivante, après y avoir demeuré 6 ans & 4 mois. De retour en Italie, il fut appellé à Naples pour recouvrer ce royaume. Ses troupes furent battues par Mainfroi, & cette défaite hâta sa mort, arrivée en 1254, à Naples même. Ce pape étoit profond dans la jurisprudence; on l'appelloit le *Pere du Droit.* Il a laissé *Apparatus super Decretales*, in-folio, souvent réimprimé. On prétend que c'est lui qui a donné le *Chapeau rouge* aux cardinaux.

INNOCENT V, (*Pierre de Tarentaise*) né dans cette ville, entra dans l'ordre de S. Dominique, devint archevêque de Lyon, cardinal, & enfin pape le 21 février 1276, & mourut le 22 juin de la même année, laissant des *Notes* sur les *Epîtres de S. Paul*, sous le nom de *Nicolas de Goram*, Cologne, 1478, in-fol., & des *Commentaires* sur le *Livre des Sentences*, imprimés à Toulouse, en 1652. Ses ennemis lui imputerent des erreurs; mais S. Thomas d'Aquin, son confrere, le justifia.

INNOCENT VI, (*Etienne d'Albert*) cardinal-évêque d'Ostie, puis grand-pénitencier, naquit près de Pompadour, dans la paroisse de Beissac, au diocese de Limoges. Il parvint à la papauté en 1352, après Clément VI. Il diminua beaucoup la dépense de la maison du pape, renvoya les bénéficiers dans leurs bénéfices, fit une

constitution contre les commendes, protégea les gens-de-lettres; fonda, 4 ans après son exaltation, la Chartreuse de Villeneuve, près d'Avignon, & travailla avec ardeur à concilier les rois de France & d'Angleterre. Il mourut en 1362, & fut enterré dans la Chartreuse qu'il avoit fondée & qu'il avoit choisie pour le lieu de sa sépulture. On a quelques *Lettres* de lui dans le *Thesaurus* de Martenne.

INNOCENT VII, (*Côme de Meliorati*) né à Sulmone dans l'Abruzze, évêque de Bologne, fut élu pape en 1404, par les cardinaux de l'obédience de Boniface IX, qui espéroient qu'il n'auroit rien tant à cœur que de faire cesser le schisme; mais à leur grand regret, bien loin de travailler à une si bonne œuvre, il souffroit avec peine qu'on lui en parlât. On choisit 12 notables de Rome, à la sollicitation du roi de France, qui devoient supplier le pape de travailler à la réunion: ils s'acquitterent avec zele de leur commission, mais infructueusement. Louis Meliorato, neveu du pape, eut l'audace de les faire arrêter, & d'en massacrer plusieurs inhumainement. Cette barbarie causa une émeute dans Rome. Innocent se retira à Viterbe, d'où il revint ensuite, se raccommoda avec les Romains, & mourut en 1406, regardé comme un savant jurisconsulte.

INNOCENT VIII, (*Jean-Baptiste Cibo*) noble Génois, Grec d'extraction, fut d'abord cardinal-évêque de Melfe. Il mérita & obtint la tiare en 1484, par le succès avec lequel il avoit rempli plusieurs commissions importantes. Il parut fort zélé pour la réunion des princes chrétiens contre les Turcs; & se fit remettre entre les mains Zizim, frere de Bajazet II: action qui valut à Pierre d'Aubusson le chapeau de cardinal. Avant que d'être dans les ordres, il avoit eu deux enfans, dont il ne négligea point la fortune durant son pontificat. Une attaque d'apoplexie le ramena à lui-même, & il mourut en 1492, témoignant un grand mépris pour les vanités de ce monde.

INNOCENT IX, (*Jean-Antoine Facchinetti*) né à Bologne en 1519, monta sur la chaire de S. Pierre le 29 octobre 1591, & mourut le 30 décembre suivant. Il s'étoit signalé au concile de Trente, & avoit été fait cardinal par Grégoire XIII.

INNOCENT X, (*Jean-Baptiste Pamphile*) Romain, successeur du pape Urbain VIII, en 1644, à l'âge de 72 ans, eut de grands démêlés avec les Barberins, qu'on accusoit d'avoir abusé de leur crédit sous le pontificat précédent, & se rendit célebre par sa Bulle contre les cinq propositions de Jansenius. Elle fut publiée le 31 mai 1653. Les propositions y sont qualifiées chacune en particulier. Les 3 premieres sont déclarées hérétiques; la 4*e*. fausse & hérétique; & la 5*e*. sur la mort de J. C., fausse, téméraire & scandaleuse. Innocent X mourut le 6 janvier 1655, à 81 ans. Ce pontife avoit beaucoup d'élévation d'esprit, de feu & de vivacité, de sagesse

& de discernement. Ferme dans les rencontres les plus épineuses, il étoit inébranlable dans ses résolutions; mais il ne les prenoit qu'après y avoir bien pensé. Il étoit sobre, vivant de peu, haïssant le luxe, aussi précautionné contre les dépenses superflues que magnifique dans celles qui étoient nécessaires; ce qui lui donna moyen de laisser sept cent mille écus qui n'étoient pas soumis à la bulle de Sixte: épargne dont il y a très-peu d'exemples. Il aimoit tendrement ses sujets, & faisoit rendre une exacte justice. Enfin on n'auroit peut-être point de défauts à lui reprocher, s'il avoit été un peu plus indifférent sur les intérêts de sa famille.

INNOCENT XI, (*Benoît Odescalchi*) naquit à Côme, dans le Milanez, en 1611. Après avoir passé par différentes dignités, il fut élu pape en 1676. Il avoit porté les armes avant de porter la tiare; mais son caractere n'en fut ni moins doux, ni moins agréable. Il ne lui resta de son ancien métier qu'une certaine roideur, qui ne savoit pas s'accommoder au tems. Il résista à Louis XIV, dans les disputes de la régale: il soutint fortement les évêques qui disputoient ce droit à ce monarque. La querelle devint si vive, qu'il refusa des bulles à tous les François nommés aux bénéfices, après les assemblées du clergé de 1681 & 1683, de façon qu'à sa mort il y avoit plus de 30 églises qui manquoient de pasteurs. Il ne montra pas moins de fermeté dans la dispute sur les franchises du quartier des ambassadeurs, qui donnoient lieu à toutes sortes d'abus & d'excès; tous les princes, à l'exemple de l'empereur, en approuverent l'abolition; Louis XIV seul, par un entêtement peu digne d'un prince sage, s'obstina à vouloir les maintenir aux dépens de la sécurité publique; & envoya à Rome Lavardin de Beaumanoir, qui avec une troupe de 800 hommes armés, s'y conduisit en brigand plutôt qu'en ambassadeur. Le pape de son côté recourut trop légérement aux peines spirituelles, dans une affaire purement temporelle. En 1689, Innocent s'unit avec les alliés contre Louis XIV, & hâta par-là, sans le vouloir, la chute de Jacques II, que la France protégeoit contre Guillaume, prince d'Orange. Cependant sur ce point même, le maréchal de Berwick, fils naturel de Jacques, a justifié le pontife. Innocent XI, après avoir condamné les erreurs de Molinos & des Quiétistes, & fourni à l'empereur Léopold de grands secours contre les Turcs, mourut en 1689, avec la réputation d'un homme de bien, qui a plus d'esprit que de savoir, plus d'activité que de discernement, autant d'inhabileté à placer sa confiance, que de répugnance à la révoquer, avec une roideur inflexible dans le caractere, & une rigidité de vertu qui lui montre la gloire de Dieu, dans l'exécution de tout ce qu'il a une fois résolu dans des intentions pures. « S'il » n'est point de pape, dit un » historien, que les Jansénistes » aient tant exalté, c'est qu'il » est naturel de régler son estime sur son intérêt. Il n'y a

[Il] existe une prophétie sur la revolution fran:
le retablissement des Bourbons attribuée a
[illegible]

» point de mal qu'ils n'aient dit » d'Alexandre VII, irrépro- » chable dans ses mœurs, ainsi » que des autres papes qui les » ont condamnés; & point de » louanges qu'ils n'aient pro- » diguées à Innocent XI, qui » n'a publié aucune bulle con- » tre eux. Ce n'est pas toute- » fois qu'il approuvât leur doc- » trine : la censure qu'il a faite » de leur Nouveau-Testament » de Mons, & de plusieurs au- » tres productions de même » espece, en est une preuve » qui n'en demande point d'au- » tre. Mais ils avoient enfin » trouvé le secret d'échapper » à son zele, en gagnant quel- » ques personnes qui avoient » surpris sa confiance ». Le peuple Romain lui a reproché d'avoir resserré, par une trop grande économie, la circulation de l'argent, & d'avoir accumulé des trésors; mais il doit lui rendre cette justice, que ses richesses ne passerent pas dans les mains de sa famille; qu'il pouvoit le disputer à Sixte V pour la sobriété de sa table & la modicité de ses dépenses personnelles: il débarrassa la Chambre d'une foule de charges onéreuses; il rétablit les affaires, & mit en bon ordre les finances de l'Etat, sans mettre de nouvelles impositions sur la tête de ses sujets: s'il eût eu des vues plus exactes ou plus vastes, il eût pu faire plus de bien; mais ce n'est pas une raison pour lui contester ou oublier celui qu'il a fait.

INNOCENT XII, (*Antoine Pignatelli*) Napolitain d'une famille distinguée, employé dans plusieurs affaires importantes, succéda en 1691 à Alexandre VIII. Ce qu'Innocent XI n'avoit pu faire pour l'abolition du népotisme, celui-ci l'exécuta en 1692. Après avoir pris toutes ses mesures, dont la plus efficace fut l'attrait de ses vertus, il fit souscrire par tout le sacré college une bulle solemnelle, qui ôtoit toute distinction extraordinaire aux neveux des papes, avec obligation aux cardinaux présens & futurs de la confirmer par serment à chaque conclave, & à tout nouveau pape, d'en faire de même. Fidele à ses principes, il répandit sur les pauvres, qu'il n'appelloit pas en vain *ses neveux*, tous les biens que ses prédécesseurs n'avoient que trop souvent prodigués à leurs proches. Il avoit toujours joui d'une haute réputation, & son pontificat ne la démentit point. Son élection fut une fête pour les Romains, & sa mort un deuil public. Son pontificat fut marqué par la condamnation du livre des *Maximes des Saints*, de l'illustre Fénélon, mais sur-tout par l'heureuse fin du différend qui subsistoit entre le Saint-Siege & la France depuis 1682, époque des quatre articles condamnés en 1690 par Alexandre VIII. Innocent accorda les bulles aux nouveaux évêques, qui lui avoient écrit une lettre de soumission pour lui témoigner la douleur de ce qui s'étoit passé; lettre qui fut regardée par quelques écrivains, comme une rétractation des quatre articles; ce que d'autres ont fortement nié, puisque ce ne fut pas tout le clergé, mais seulement les nouveaux évêques qui écrivirent au pape. Cependant

comme la lettre fut écrite ensuite d'un arrangement préalable entre Innocent & Louis XIV, & qu'elle devint publique sans aucune réclamation de la part des autres évêques, il n'est pas étonnant qu'on l'ait regardée comme un désaveu général; d'autant plus que la conduite que les évêques de France ont depuis constamment tenue à l'égard du Saint-Siege, particuliérement à l'égard des décisions doctrinales, n'est pas du tout conforme aux quatre articles (*voy.* SOARDI). Quoi qu'il en soit, il est dit dans cette lettre: *Ad pedes S. V. provoluti, profitemur & declaramus nos vehementer quidem, & supra omne id quod dici potest, ex corde dolere de rebus gestis in comitiis prædictis, quæ S. V., & ejusdem prædecessoribus summoperè displicuerunt; ac proindè quidquid in iisdem comitiis circa ecclesiasticam potestatem, pontificiam autoritatem, decretum censeri potuit, pro non decreto habemus, & habendum esse declaramus.* Innocent mourut en 1700, dans sa 86e. année, comblé de bénédictions. L'Etat de l'Eglise lui doit la fondation de plusieurs hôpitaux, & l'agrandissement des ports d'Anzio & de Nettuno.

INNOCENT XIII, (*Michel-Ange Conti*) Romain, le 8e. pape de sa famille, fut élu en 1721, & mourut en 1724, sans avoir eu le tems de signaler son pontificat par des actions éclatantes. Les maladies dont il fut affligé depuis son exaltation, ne lui permirent pas de faire tout ce que son zele lui inspiroit. A son avénement au trône pontifical, il fit présent au prince Stuart, fils de Jacques III, d'une pension de 8000 écus romains. Comme on le pressoit à l'heure de la mort de remplir les places vacantes dans le sacré college, il répondit: *Je ne suis plus de ce monde.*

INO, fille de Cadmus & d'Hermione, fut la 3e. femme d'Athamas, qui s'étant imaginé qu'elle étoit lionne, tua Léarque & Mélicerte, ses deux enfans, qu'elle croyoit être des lionceaux. Ino se précipita de désespoir dans la mer, mais Neptune la métamorphosa en nymphe. On croit que Mélicerte en échappa. Le romancier tragique la Grange-Chancel a puisé dans cette fable le sujet d'une tragédie.

INSTITOR, (Henri) Dominicain Allemand, nommé par Innocent VIII, en 1484, inquisiteur général de Mayence, de Cologne, de Treves, &c., composa, avec Jacques Sprenger, son confrere, le traité connu sous le titre de *Malleus maleficarum*, Lyon, 1484; & réimprimé plusieurs fois depuis, in-8º & in-4º. On a encore de lui un traité: *De Monarchia*, & un autre, *Adversùs errores circa Eucharistiam*, Leipsig, 1495, in-4º. Il mourut en Italie au commencement du 16e. siecle.

INTAPHERNES, fut l'un des sept principaux seigneurs de Perse qui conspirerent ensemble, l'an 521 avant J. C., pour détrôner le faux Smerdis qui avoit usurpé la couronne. Ce seigneur, fâché de n'avoir pas obtenu le sceptre, s'étant soulevé, Darius le condamna à la mort avec tous ses parens, complices de sa révolte. Avant

l'exécution, la femme d'Intaphernes alloit tous les jours à la porte du palais de Darius, implorer sa miséricorde. Ce roi touché de ses larmes, lui accorda la liberté de celui de ses parens qu'elle aimeroit le mieux. Cette dame infortunée, ne pouvant obtenir tout ce qu'elle souhaitoit, demanda la vie de son frere : Darius étonné voulut savoir la raison de ce choix : » Je puis trouver, lui dit-elle, » un autre mari & d'autres en» fans; mais mon pere & ma » mere étant morts, je ne puis » avoir d'autres freres ». Le roi, admirant cette réponse, pardonna à son fils aîné & à son frere, qu'il fit mettre en liberté. Intaphernes & les autres complices périrent par le dernier supplice.

INTERIAN DE AYALA, (Jean) religieux de la Merci, & docteur de l'université de Salamanque, mort à Madrid en 1730, à 74 ans, est principalement connu par un *Traité* sur les erreurs où tombent la plupart des peintres lorsqu'ils peignent des sujets pieux. Il leur donne des avis pour les éviter. Son ouvrage est intitulé : *Pictor Christianus eruditus*, in-fol., Madrid, 1720. Jean Molanus a donné *Historia Imaginum*, qui sert au même but. On a encore de lui des *Poésies* & d'autres écrits. Sa versification est facile, naturelle, mais trop prosaïque.

INVEGES, (Augustin) né à Siacca en Sicile, se fit Jésuite, enseigna la philosophie & la théologie, quitta ensuite la société, & mourut à Palerme en 1677, à 82 ans, après avoir publié une *Histoire de la ville de Palerme*, 1649, 1650 & 1651, en 3 vol. in-fol., en italien, dont le 3e. est rare; & l'*Historia Paradisi terrestris*, 1651, in-4°. On a encore de cet écrivain l'Histoire de la ville de Cacabe en Sicile, aujourd'hui Cacamo, sous le titre de *La Cartagine Siciliana*, &c., imprimé à Palerme en 1661, in-4°. Il dit dans cet ouvrage « que les ha» bitans de Cacamo & ceux de » Palerme furent ceux qui chan» terent le premier motet des » Vêpres Siciliennes, avec l'ap» plaudissement général de tous » les historiens ». *Y Cacamosi coi Panormitani nel Vespro Siciliano cantarono il primo motetto con molto applauso di tutti gli Scrittori.* Voyez PHILIPPE III, roi de France.

IO ou ISIS, fille d'Inachus & d'Ismene. Jupiter la métamorphosa en vache, pour la soustraire à la vigilance de Junon; mais cette déesse la lui demanda, & la donna à garder à Argus. Mercure endormit cet Argus au son de sa flûte, & le tua par ordre de Jupiter. Junon envoya un taon qui piquoit continuellement Io, & la fit errer par-tout : d'où vient qu'Horace l'appelle *Io vaga.* Les Egyptiens dresserent des autels à cette divinité vagabonde, sous le nom d'*Isis.* Jupiter lui donna l'immortalité, & lui fit épouser Osiris. On représente Isis portant sur sa tête, ou de grands feuillages bizarrement assemblés, ou une cruche, ou des tours, ou des creneaux de murailles, ou un globe, ou un croissant, ou une coëffure très-basse. Assez souvent on la trouve dans les anciens monumens avec un enfant qu'elle tient sur ses ge-

noux, ou à qui elle présente la mamelle. Dans d'autres figures, elle est toute couverte de mamelles, & on l'appelle *Isis multimammia*, & sous cette forme elle paroît être la même que Cybele, représentant la fécondité & les richesses de la nature.

IODAMIE, prêtresse de Minerve. Etant entrée pendant la nuit dans le sanctuaire du temple, la déesse la pétrifia en lui montrant la tête de Méduse.

IOLA, (François-Joseph) Jésuite Espagnol, né en 1703 à Villavidane, dans le royaume de Léon, s'est fait connoître par un traité sur l'éloquence chrétienne, sous ce titre : *Vie du célebre Prédicateur, frere Gerundio de Campasas*, publié en espagnol en 1758. C'est plutôt une satyre contre les prédicateurs ineptes, mais qui renferme indirectement de bons préceptes. Comme on crut que cet ouvrage pouvoit affoiblir le respect dû au ministere de la chaire, l'auteur reçut défense de publier la suite. Cependant M. Baretti, connu par son *Voyage de Rome à Gênes*, apporta à Londres le manuscrit du second tome, & traduisit en anglois l'ouvrage entier. Il y en a une autre traduction par M. Bertuch, qui n'a pas manqué d'y joindre des préjugés de secte, & de prétendus bons mots contre les catholiques. Iola s'étoit déguisé sous le nom de *François Lobon de Salazar*. Il mourut à Bologne le 2 novembre 1781 : dans son épitaphe, il est appellé *in oratoriâ Tullius, in historiâ Livius, in lyricis ac ludicris Horatius*.

IOLAS ou IOLAÜS, fils d'Iphiclus & neveu d'Hercule, fut le compagnon des travaux de ce héros. On dit qu'il brûloit les têtes de l'Hydre à mesure qu'Hercule les coupoit. Hébé, pour récompense de ce service, le rajeunit à la priere d'Hercule, qu'elle avoit épousé dans le ciel.

IOLE, fille du second lit d'Euryte, roi d'Œchalie, fut aimée d'Hercule, qui la demanda en mariage. Iole lui ayant été refusée, il l'arracha à son pere, qu'il tua, & emmena avec lui sa conquête, après avoir précipité du haut d'une tour son frere Iphite. Déjanire, femme d'Hercule, fut si irritée de cette passion, qu'elle envoya à son volage époux la chemise empoisonnée de Nessus, don fatal qui fit périr le héros.

ION, fils de Xuthus & de Créuse, fille d'Erecthée, épousa Hélice, dont il eut plusieurs enfans, & régna dans l'Attique, qui fut assez long-tems appellée Ionie de son nom. — On cite aussi un ION, poëte de Chio, dont les Tragédies sont perdues.

IOXUS, petit-fils de Thésée, fut le pere des Ioxides en Carie, qui observoient des pratiques singulieres dans leurs sacrifices : entr'autres, de n'arracher ni de brûler jamais des asperges & des roseaux, auxquels ils rendoient une espece de culte.

IPHICLUS, fils de Philacus & de Periclimene, & oncle de Jason, fut célebre par sa grande agilité. Il fut un des Argonautes, & accompagna son neveu à la conquête de la toi-

fon d'or. — Il y eut un autre IPHICLUS, fils d'Amphitryon, & frere utérin d'Hercule. Il mourut d'une blessure qu'il reçut en combattant avec Hercule contre les Eléens. — Un des princes Grecs qui allerent au siege de Troie, avoit aussi ce nom : ce dernier fut pere de Protésilas.

IPHICRATE, général des Athéniens, fils d'un cordonnier; de simple soldat, parvint au commandement général des armées. Il battit les Thraces, rétablit Seuthès, allié des Athéniens, & remporta des avantages sur les Spartiates, l'an 390 avant J. C. Il se rendit principalement recommandable par son zele pour la discipline militaire. Il changea l'armure des soldats, rendit les boucliers plus étroits & plus légers, allongea les piques & les épées, & fit faire des cuirasses de lin, préparé de façon qu'il se durcissoit, & devenoit, dit-on, aussi difficile à pénétrer que le fer. La paix étoit pour lui l'école de la guerre; c'étoient tous les jours de nouvelles évolutions. Ses soldats, tenus en haleine par de fréquens exercices, étoient toujours prêts à combattre. Ce général épousa la fille de Cotys, roi de Thrace, & mourut l'an 380 avant J. C.

IPHIGÉNIE, fille d'Agamemnon & de Clytemnestre, fut nommée par Calchas pour être la victime qu'il falloit sacrifier à Aulide, afin d'obtenir le vent favorable que les Grecs attendoient pour aller au siege de Troie. Agamemnon la livra au grand prêtre, & dans le moment qu'on alloit l'égorger, Diane enleva cette princesse, & fit paroître une biche en sa place. Iphigénie fut transportée dans la Tauride, où Thoas, roi de cette contrée, la fit prêtresse de Diane, à laquelle ce prince cruel faisoit immoler tous les étrangers qui abordoient dans ses états. Oreste, après le meurtre de sa mere, contraint par les furies qui l'agitoient à errer de province en province, fut arrêté dans ce pays, & condamné à être sacrifié. Mais Iphigénie, sa sœur, le reconnut dans l'instant qu'elle alloit l'immoler, & le délivra, aussi-bien que Pylade, qui vouloit mourir pour Oreste. Ils s'enfuirent tous trois, tuerent Thoas, & emporterent la statue de Diane. Quelques savans pensent que la fable de ce sacrifice, est tirée de l'histoire de la fille de Jephté & du sacrifice d'Abraham.

IPHYTUS, fils de Praxonides, & roi d'Elyde dans le Péloponnese, étoit contemporain du fameux législateur Lycurgue. Il rétablit les Jeux-Olympiques 442 ans après leur institution par Hercule, vers l'an 884 avant J. C. *Voyez* IOLE.

IRAIL, (Augustin-Simon) prieur de Saint-Vincent-les-Moissac, né au Puy-en-Velay en 1719, est connu par un ouvrage qui a excité de justes murmures, intitulé : *Querelles littéraires.* On y trouve l'histoire des démêlés des écrivains les plus célebres, anciens & modernes ; il est assez bien écrit, & contient un grand nombre d'anecdotes singulieres, propres à le rendre amusant; mais la vérité, la justice

& le bon goût y sont presque toujours sacrifiés à Voltaire, dont l'abbé Irail a élevé un des petits-neveux. Le lecteur même un peu éclairé n'y peut méconnoître, en plusieurs endroits, la touche & les idées de l'historien du *Siecle de Louis XIV* : ce qui a fait croire à quelques personnes, qu'il avoit eu grande part à cet ouvrage. Quoi qu'il en soit, le style n'en est pas toujours soutenu; tous les faits n'en sont pas exacts, ni les jugemens équitables. On diroit que le but de l'auteur est de justifier Voltaire de tous les torts qu'on lui reproche à l'égard des gens-de-lettres, qu'il a si cruellement outragés, & de le placer au-dessus de tous les écrivains ses prédécesseurs, dans les différens genres de littérature qui ont exercé sa plume. On lui attribue encore l'*Histoire de Miss Honora, ou le vice dupe de lui-même*, roman imité de l'anglois, 1766, 4 vol. in-12. Nous ignorons l'année de sa mort.

IRENE, impératrice de Constantinople, célebre par son esprit, sa beauté & ses forfaits, naquit à Athenes, & épousa l'empereur Léon IV en 769. Après la mort de son époux, Irene gagna la faveur des grands, & se fit proclamer Auguste avec son fils Constantin V Porphyrogenete, âgé de 9 ans & quelques mois. Elle établit sa puissance par des meurtres. Les deux freres de son mari ayant formé des conjurations pour lui ôter le gouvernement, elle les fit mourir l'un & l'autre. L'empereur Charlemagne menaçoit alors l'empire d'Orient : Irene l'amusa par des promesses, & voulut ensuite s'opposer à ses progrès par les armes; mais ses troupes furent battues dans la Calabre en 788. L'année d'auparavant elle avoit fait convoquer le 2e. concile de Nicée, qui imprima la derniere flétrissure aux Iconoclastes, depuis si long-tems en faveur, & si enorgueillis de leur puissance. Presque tous ces hérétiques se rétracterent, & le respect dû aux images fut rétabli. Cependant Constantin, son fils, grandissoit; fâché de n'avoir que le nom d'empereur, il ôta le gouvernement à sa mere, qui le reprit bientôt après, & qui, pour régner plus sûrement, le fit mourir. Cette atrocité ne demeura pas impunie : Nicéphore s'étant fait déclarer empereur, relégua cette barbare dans l'isle de Lesbos, où elle mourut en 803. Le caractere de cette princesse est assez difficile à développer : chez elle la vertu & le vice se succédoient; mais le vice dominoit, & sur-tout l'ambition. *Voyez* son *Histoire* écrite par M. l'abbé Mignot, 1762, in-12; & *Histoire du Bas-Empire*, tom. 14, liv. 66. Elle a fourni le sujet de la derniere tragédie de Voltaire, piece foible & froide, marquée par l'âge des glaces, & qui est entrée au tombeau avec lui.

IRENÉE, (S.) disciple de S. Polycarpe & de Papias, qui eux-mêmes avoient été disciples de S. Jean l'Evangéliste, naquit dans la Grece vers la fin du premier ou au commencement du second siecle, & fut envoyé dans les Gaules l'an 157. Il fut d'abord prêtre dans

l'églife de Lyon, & fuccéda enfuite à Pothin, martyrifé fous l'empire de Marc-Aurele l'an 177. Devenu le chef des évêques des Gaules, il en fut la lumiere & le modele. La querelle qui s'éleva entre les évêques Afiatiques & le pape Victor I, donna occafion à Irenée de faire briller fes talens & fon amour pour la paix; il n'oublia rien pour la rétablir. Le fujet de la difpute rouloit fur la célébration de la pâque. Les évêques d'Afie prétendoient qu'on devoit toujours la célébrer le 14e. jour de la lune de mars; Victor I & les évêques d'Occident foutenoient, au contraire, qu'elle ne devoit être célébrée que le dimanche fuivant. Les évêques d'Afie tinrent plufieurs conciles fur ce fujet, & perfifterent à vouloir retenir leur ancien ufage. Le pape condamna leur réfiftance; il forma même le deffein de les excommunier.; mais dans la crainte d'irriter le mal, il propofa fon deffein aux évêques. S. Irenée, au nom des évêques des Gaules, l'exhorta à ufer de fon autorité avec modération. Les Proteftans, & en particulier le miniftre Jurieu, difent que le pape Victor excommunia les évêques d'Afie; mais toute leur preuve confifte dans le titre du 24e. chapitre du 5e. livre de l'Hiftoire Eccléfiaftique d'Eufebe, titre qui ne fe trouve pas dans l'original grec, & qui d'ailleurs n'eft nullement conforme à ce qui eft contenu dans le chapitre. La ville de Lyon devint par les foins d'Irenée, une de celles où le Chriftianifme floriffoit le plus; auffi fut-elle diftinguée des autres, lorfque la 5e. perfécution s'éleva. Un très-grand nombre de Chrétiens, à la tête defquels fut Irenée, fouffrirent le martyre. Le faint prélat fcella de fon fang la foi de J. C. l'an 202. Il nous refte de cet illuftre martyr quelques ouvrages, d'un plus grand nombre, qu'il avoit écrits en grec, & dont nous avons une verfion latine qui eft très-eftimable, quoique le ftyle en foit embarraffé & peu poli. Il paroît qu'elle fut faite du vivant de S. Irenée. Son ftyle, autant qu'on en peut juger, eft ferré, net, plein de force, mais fans élévation. Il dit lui-même, qu'on ne doit point rechercher dans fes ouvrages la politeffe du difcours, parce que, demeurant parmi les Celtes, il eft impoffible qu'il ne lui échappe plufieurs mots barbares. Son érudition étoit profonde. Il poffédoit les poëtes & les philofophes, & étoit furtout verfé dans l'hiftoire & dans la difcipline de l'Eglife. Il avoit retenu une infinité de chofes que les Apôtres avoient enfeignées de vive voix, & que les Evangéliftes ont omifes. Difciple de Papias, il étoit millenaire comme lui. Il croyoit qu'avant le jugement dernier, J. C. régneroit mille ans fur la terre avec fes élus, dans la jouiffance des plaifirs fpirituels: mais il étoit bien éloigné du fentiment de Cérinthe & des autres hérétiques qui prétendoient que ces plaifirs feroient charnels. On croit qu'il donna dans cette opinion, en combattant les explications allégoriques fur lefquelles les hérétiques s'appuyoient: il tomba

dans l'excès contraire, & prit trop à la lettre quelques passages de l'Ecriture qui décrivent, sous diverses figures, la gloire de l'Eglise & la félicité éternelle (*voyez* PAPIAS). Son principal ouvrage est son *Traité contre les Hérétiques*, en 5 livres. C'est en même tems une histoire & une réfutation des différentes erreurs, depuis Simon le magicien jusqu'à Tatien. Il établit contre eux le grand principe qui sera à jamais la terreur de l'hérésie : « C'est que » toute maniere d'expliquer » l'Ecriture-Sainte, qui ne s'ac» corde point avec la doctrine » constante de la tradition, doit » être rejetée ». — « Quoique » l'Ecriture, dit ce saint doc» teur, soit la regle immuable » de notre foi, néanmoins elle » ne renferme pas tout. Comme » elle est obscure en plusieurs » endroits, il est nécessaire de » recourir à la tradition, c'est» à-dire à la doctrine que J. C. » & ses Apôtres nous ont » transmise de vive voix, & » qui se conserve & s'enseigne » dans les églises ». Un endroit des ouvrages de S. Irenée, qui a donné beaucoup d'humeur aux Protestans, est celui où après avoir cité contre les hérétiques la tradition des Apôtres, conservée par leurs successeurs dans les différentes églises, il établit la supériorité de l'Eglise Romaine sur toutes les autres. « Nous nous bornerons, dit-il, à citer la tradi» tion & la foi prêchée à tous » dans l'Eglise Romaine, cette » Eglise si grande, si ancienne, » si connue de tous ; que les » glorieux Apôtres S. Pierre & » S. Paul ont fondée & éta» blie ; tradition qui est venue » jusqu'à nous par la succes» sion des évêques : nous con» fondons ainsi ceux qui par » goût, par vaine gloire, par » aveuglement ou par malice, » forment des assemblées illé» gitimes. Car il faut qu'à cette » Eglise, à cause de son émi» nente supériorité, se con» forme toute autre église, » c'est-à-dire les fideles qui » sont de toutes parts ; parce » que la tradition des Apôtres » y a toujours été observée » par ceux qui y viennent de » tous côtés ». L'édition la plus recherchée des ouvrages de S. Irenée, est celle du P. Massuet, Bénédictin de S. Maur, en 1710, in-fol., avec les fragmens de S. Irenée, cités dans tous les auteurs anciens ; de savantes dissertations, & des notes pour éclaircir les endroits difficiles. Celle que Grabe, habile protestant, publia à Oxford en 1702, ne mérite pas l'estime des savans catholiques. Il a souvent altéré le texte de son auteur ; il y a joint aussi des notes qui le défigurent par leur hétérodoxie. Depuis cette édition, Pfaffer, luthérien, a donné, in-8°, à La Haye, en 1715, *IV Fragmens* en grec & en latin, qui portent le nom de S. Irenée, d'après un manuscrit de la bibliotheque de Turin. On peut consulter sur ce Pere de l'Eglise, le tome 2 de l'*Histoire des Auteurs Ecclésiastiques* de Dom Cellier ; & sa *Vie* par D. Gervaise, 2 vol. in-12.

IRENÉE : c'est le nom de deux saints martyrs, différens du précédent. Le 1er., diacre de Toscane, confessa au prix

de son sang la foi de J. C. l'an 275, sous l'empire d'Aurelien. L'autre, évêque de Sirmich, fut une des victimes de la cruelle persécution de Dioclétien & de Maximien : il souffrit la mort en 304.

IRETON, gendre de Cromwel. Il commandoit l'aile gauche de la cavalerie dans la bataille de Nazeby, donnée le 14 juin 1645. Le prince Robert, qui lui étoit opposé, le battit. Ireton fut blessé & fait prisonnier : mais le roi ayant perdu cette bataille, & ayant été obligé de fuir & d'abandonner ses prisonniers, Ireton recouvra la liberté. Lorsque le parlement d'Angleterre rappella Cromwel d'Irlande en 1650, celui-ci laissa son gendre dans ce pays-là, avec la qualité de son lieutenant & de lord député. Ireton prit, après le départ de Cromwel, les villes de Waterford & de Limmerich. La prise de la derniere lui coûta la vie. Il y gagna une maladie pestilentielle, dont il mourut en 1651. Son corps fut transporté en Angleterre, & inhumé dans un magnifique mausolée, à Westminster, parmi les tombeaux des rois. En 1660 les cadavres d'Olivier Cromwel, d'Ireton, de Bradshaw, &c., furent tirés de leurs tombeaux, & traînés sur une claie au gibet de Tiburne, où ils furent pendus depuis dix heures du matin jusqu'au soleil couchant, & ensuite enterrés sous le gibet.

IRICI, (Jean-André) *voyez* EUSEBE de Verceil.

IRIS, fille de Thaumas & d'Electre, & sœur des Harpies, fut messagere de Junon : cette déesse la métamorphosa en arc, & la plaça au ciel en récompense de ses services. C'est ce qu'on appelle l'*Arc-en-Ciel*. Virgile la peint ainsi :

> *Iris croceis per cœlum roscida pennis*
> *Mille trahens varios adverso sole colores.*

IRMINE, (Sainte) fille de Dagobert, a donné son nom à un célebre monastere, que son pere fonda à Treves, & dont elle fut la premiere abbesse.

IRNERIUS, WERNERUS *ou* GUARNERUS, célebre jurisconsulte (Allemand suivant les uns, & suivant d'autres, Milanois), après avoir étudié à Constantinople, enseigna à Ravenne, ensuite à Bologne, l'an 1128. Il eut beaucoup de disciples, devint le pere des *Glossateurs*, & fut appellé *Lucerna juris*, quoique les Glossateurs aient répandu plus de ténebres que de lumieres sur le droit. On le regarde comme le restaurateur du droit Romain. Il eut beaucoup de crédit en Italie, auprès de la princesse Mathilde. Il engagea l'empereur Lothaire, dont il étoit chancelier, à ordonner que le droit de Justinien reprît son ancienne autorité dans le barreau, & que le Code & le Digeste fussent lus dans les écoles. Irnerius fut le premier qui exerça en Italie cette profession. Il mourut avant l'an 1150, à Bologne. Ce jurisconsulte introduisit dans les écoles de droit, la cérémonie du doctorat. Cet usage passa dans le reste de l'Europe. Les écoles de théologie l'adopterent. On prétend que l'université de Paris

s'en servit la 1re. fois à l'égard de Pierre Lombard, qu'elle créa docteur en théologie.

IRUROSQUE, (Pierre) Dominicain du royaume de Navarre, docteur de Sorbonne en 1297, s'appliqua tellement à l'étude, qu'il en perdit la vue. Son principal ouvrage est une Harmonie Evangélique, imprimée en 1557, in-fol., sous ce titre: *Series Evangelii.*

IRUS, gueux du pays d'Ithaque, faisoit les messages des amans de Pénélope. Ayant insulté Ulysse, qui s'étoit présenté à la porte du palais sous la figure d'un mendiant, ce héros indigné lui porta un si grand coup de poing, qu'il lui brisa la mâchoire & les dents, dont il mourut. Son nom sert quelquefois d'antonomase pour dire un gueux, un misérable, comme dans ce vers:

Irus & est subitò, qui modò Crœsus erat.

ISAAC, fils d'Abraham & de Sara, naquit l'an 1896 avant J. C., sa mere étant âgée de 90 ans, & son pere de 100. Il fut appellé Isaac, parce que Sara avoit ri lorsqu'un ange lui annonça qu'elle auroit un fils. Isaac étoit tendrement aimé de son pere & de sa mere; il étoit fils unique, & Dieu le leur avoit donné dans leur vieillesse. Le Seigneur voulut éprouver la foi d'Abraham, & lui commanda de l'immoler l'an 1871 avant J. C. Le saint patriarche n'hésita point d'obéir; mais Dieu touché de la foi du pere & de la soumission du fils, arrêta, par un ange, la main d'Abraham: événement mémorable qui présente une des grandes leçons que la Divinité puisse faire aux hommes, & exprime la nécessité de sacrifier à Dieu ce que nous avons de plus cher, pour être digne de lui, & fixer sur nous le cours de ses bénédictions. Quand Isaac eut atteint l'âge de 40 ans, Abraham songea à le marier. Eliezer son intendant, envoyé dans la Mésopotamie, pour y chercher une femme de la famille de Laban son beau-frere, amena de ce pays Rebecca, qu'Isaac épousa l'an 1856 avant J. C. Il en eut deux jumeaux, Esaü & Jacob. Quelques années après, il survint dans le pays une grande famine, qui obligea Isaac de se retirer à Gérare, où régnoit Abimelech. Là, Dieu le bénit, & multiplia tellement ses troupeaux, que les habitans & le roi lui-même, jaloux de ses richesses, le prierent de se retirer. Isaac se retira à Bersabée où il fixa sa demeure. C'est-là que le Seigneur lui renouvella les promesses qu'il avoit faites à Abraham. Comme il se vit fort vieux, il voulut bénir son fils Esaü; mais Jacob, par les conseils de Rebecca, surprit la bénédiction d'Isaac, qui étoit aveugle, & qui la confirma lorsqu'il en fut instruit. Ce saint patriarche, craignant que Jacob ne s'alliât, à l'exemple de son frere, avec une Chananéenne, l'envoya en Mésopotamie pour y prendre une femme de sa race. Il mourut peu de tems après, l'an 1716 avant J. C., à 180 ans. *Voyez* ABRAHAM.

ISAAC, (S.) solitaire de Constantinople au 4e. siecle, avoit sa cellule auprès de cette ville, qu'il édifioit par ses vertus

tûs & qu'il étonnoit par ses prophéties. Il prédit à l'empereur Valens, prêt à porter les armes contre les Goths, qu'il périroit dans cette guerre. Ce prince se vengea de la prédiction, en faisant enfermer le prophete pour le faire mourir à son retour; mais il fut tué dans une bataille en 378. Isaac sortit de prison, & rentra dans sa cellule; il ne la quitta que pour se trouver au concile de Constantinople en 381. L'empereur Théodose lui donna de grandes marques d'estime. Le saint solitaire rassembla tous ses disciples dans un monastere au bord de la mer, où il eut le bonheur & la gloire de guider leurs vertus. Il rendit son ame à Dieu sur la fin du 4e siecle.

ISAAC COMNENE, empereur Grec, fut proclamé en 1057 par les officiers-généraux de Michel Stratiotique, qu'ils chasserent du trône. Simple particulier, il s'étoit signalé par plusieurs exploits guerriers; monarque, il veilla sur ses ministres, réforma une partie des financiers; mais s'étant attribué les biens de l'Eglise, cette action irrita le clergé & le peuple contre lui; & le mécontentement fut encore plus grand, lorsqu'il eut envoyé en exil le patriarche Michel Cerularius, qui cependant l'avoit mérité à plus d'un égard. Frappé d'un éclair qui le fit tomber de cheval à la chasse, il se retira l'an 1059 dans le monastere de Stude, après avoir cédé l'empire à Constantin Ducas, qu'il croyoit le plus digne de gouverner. Il mourut deux ans après.

ISAAC L'ANGE, empereur Grec, fut mis à la place d'Andronic Comnene en 1185, après avoir fait mourir cruellement son prédécesseur. Il sembla vouloir réparer les maux qu'il avoit faits; il rappella les exilés, les rétablir dans leurs biens. Mais cette lueur se dissipa bientôt: il déshonora le trône, & tout le monde conspira contre lui. Alexis, son frere, gagna l'esprit des officiers, & se fit proclamer empereur. Isaac, à cette nouvelle, se sauva: mais on l'arrêta, & on lui creva les yeux l'an 1195. Après la mort d'Alexis, il sortit de prison pour remonter sur le trône; il mourut peu de tems après, en 1204. C'étoit un prince voluptueux, mou & indolent, pusillanime à la tête des armées, enfant dans le conseil.

ISAAC LEVITE, (Jean) savant Juif, né l'an 1515, se fit chrétien & enseigna la langue hébraïque à Cologne, où il mourut en 1577. Il défendit l'intégrité du texte hébreu, & écrivit contre Guillaume Lindanus, pour prouver que les Juifs ne l'ont point altéré.

ISABEAU, *voyez* ISABELLE de Baviere.

ISABELLE, fille de Philippe le Bel, roi de France, naquit l'an 1292. Elle fut mariée en 1308 à Edouard, prince de Galles, depuis roi d'Angleterre. C'étoit une femme voluptueuse qui, après diverses aventures, fut enfermée par ordre de son fils Edouard III, dans le château de Rising, où elle mourut au bout de 28 ans de prison.

ISABELLE *ou* ISABEAU DE BAVIERE, femme de Charles VI, roi de France, étoit fille d'Etienne, dit le Jeune, duc de Baviere, & fut mariée à

Amiens le 17 juillet 1385. Les historiens François la peignent comme une marâtre, qui avoit étouffé tous les sentimens qu'elle devoit à ses enfans, & comme un flambeau fatal, qui alluma la guerre dans le royaume. Etroitement unie avec le duc d'Orléans, qui tiroit à lui toutes les finances du royaume, elle fut accusée d'en envoyer une partie en Allemagne, & d'employer l'autre à satisfaire son luxe & ses plaisirs; tandis que le roi, les princes & les princesses ses enfans manquoient de tout. Le connétable d'Armagnac s'étant rendu maître du cœur du roi, inspira à ce prince de la jalousie contre la reine, qui fut envoyée prisonniere à Tours. Le dauphin, son fils, donna les mains à cet exil. Cette princesse violente se vengea bientôt après du connétable. Ayant brisé ses fers, elle s'unit avec le duc de Bourgogne; Paris fut pris, & les Armagnacs furent, avec tous leurs partisans, exposés aux fureurs d'une milice sanguinaire de la lie du peuple, que la reine autorisoit. Le connétable fut massacré le 12 juin 1418, & Isabelle en témoigna une joie insolente. Après la mort du roi, arrivée le 22 octobre 1422, elle vécut dans une espece d'obscurité, & mourut à Paris dans l'hôtel de St-Paul, en 1435, âgée de 64 ans. *Voyez* HENRI V, roi d'Angleterre. Elle a été enterrée à S. Denys, où elle a un tombeau près de celui de son époux Charles VI, & une statue de marbre. « On » prétend, dit le P. Daniel, » que dans ce monument d'hon» neur, la figure de louve qu'on » a mise à ses pieds, n'y est » que comme un symbole de » son méchant cœur, & pour » faire souvenir les siecles fu» turs de sa dureté, ou plutôt de » sa cruauté & des maux qu'elle » causa à tout le royaume ».

ISABELLE DE CASTILLE, reine d'Espagne, fille de Jean II, naquit en 1451. Elle épousa en 1469 Ferdinand V, roi d'Arragon, & hérita des états de Castille en 1474 (*voyez* HENRI IV l'Impuissant). On lui opposa sa niece Jeanne, qui avoit des prétentions sur ce royaume; mais le courage d'Isabelle & les armes de son mari la maintinrent sur le trône, sur-tout après la bataille de Toro en 1476. Les états de Castille & d'Arragon étant unis, Ferdinand & Isabelle prirent ensemble le titre de roi d'Espagne (*voyez* FERDINAND V). « Aux » graces & aux agrémens de » son sexe, dit M. Désor» maux, Isabelle joignoit la » grandeur d'ame d'un héros, la » politique profonde & adroite » d'un ministre, les vues d'un » législateur, les qualités bril» lantes d'un conquérant, la » probité d'un bon citoyen, » l'exactitude du plus integre » magistrat ». Elle se trouvoit toujours au conseil. Son époux ne régnoit point à sa place; elle régnoit avec son époux. Isabelle voulut toujours être nommée dans tous les actes publics. La conquête du royaume de Grenade sur les Maures, & la découverte de l'Amérique, furent dues à ses encouragemens. On lui a reproché d'avoir été dure, fiere & jalouse de son autorité; mais ces qualités réfléchies n'étoient pas des dé-

fauts dans les circonſtances & les vues de la reine, elles furent auſſi utiles à ſa patrie, que ſes vertus & ſes talens. Il falloit une telle princeſſe pour humilier les grands, ſans les révolter; pour conquérir Grenade, ſans attirer toute l'Afrique en Eſpagne; pour détruire les vices & les ſcélérats de ſon royaume, ſans expoſer la vie & la fortune des gens de bien. L'Eſpagne la perdit en 1504. Elle mourut d'hydropiſie à l'âge de 54 ans, ne laiſſant qu'une fille nommée *Jeanne*, qu'elle avoit mariée avec Philippe, archiduc d'Autriche, pere de Charles-Quint. Iſabelle étoit preſque toujours à cheval, & cet exercice lui fut funeſte. Avant que de mourir, elle fit jurer à Ferdinand, dont elle avoit toujours été extrêmement jalouſe, qu'il ne paſſeroit pas à de ſecondes noces. Le pape Alexandre VI confirma aux deux époux en 1492, pour eux & pour leurs ſucceſſeurs, le titre de *Rois Catholiques* qu'Innocent VIII leur avoit donné. Ils méritoient ce titre par leur zele pour la Religion Catholique, qui leur fit établir en Eſpagne, l'an 1480, l'inquiſition. Ce tribunal préſerva l'Eſpagne des nouvelles héréſies, & des guerres civiles qu'elles enfanterent dans toute l'Europe. Il n'a jamais condamné à mort, mais prononcé ſeulement ſur l'héréſie ou l'orthodoxie des perſonnes accuſées. L'autorité civile a agi quelquefois en conſéquence avec trop de rigueur : mais Charles III a remédié à ces excès de ſévérité; & les inquiſiteurs, plus ſages & plus modérés qu'on ne les peint ordinairement, ont ſecondé ſes vues. L'on doit conſulter, ſur ce qui regarde l'inquiſition, l'*Etat préſent de l'Eſpagne*, par l'abbé de Vayrac : perſonne n'en a parlé avec plus d'équité & de vérité. Nous dirons ſeulement que ni en Eſpagne, ni en aucun pays catholique, l'inquiſition contre les hérétiques quelconques n'a jamais été comparable en rigueurs & en illégalités à celle que les Anglois & d'autres nations ont exercée contre les ſectateurs de la vraie foi, de la religion de leurs peres, autoriſée dans leur pays depuis un grand nombre de ſiecles par toutes les loix divines & humaines. *Voyez* LIMBORCH, LUCIUS III, TORQUEMADA, &c.

ISABELLE-CLAIRE EUGÉNIE d'Autriche, fille de Philippe II, roi d'Eſpagne, & d'Elizabeth de France, épouſa en 1598 Albert, fils de l'empereur Maximilien II, & vint aux Pays-Bas, dont Philippe leur avoit abandonné la ſouveraineté, avec le conſentement des Etats. Dans cette Ceſſion, Philippe dit que « c'eſt pour » le bien & repos deſdits pays, » & que c'étoit le vrai chemin » pour parvenir à une bonne » & ſolide paix, & ſe délivrer » d'une ſi ennuyeuſe guerre, » de laquelle ils ont été tra- » vaillés par un ſi long eſpace » d'années, & conſidérant, ce » qu'à tous eſt notoire, que le » plus grand bonheur qui peut » advenir à un pays, eſt de » ſe trouver régi & gouverné » à la préſence de ſon prince » & ſeigneur naturel; Dieu » eſt témoin des peines & ſoins » qu'avons eu ſouvent de ne » l'avoir ainſi pu faire perſon-

» nellement » (*voyez* ALBERT) Après la mort de son époux, arrivée en 1621, Isabelle gouverna seule pendant 12 ans, & mourut en 1633, âgée de 67 ans. Sa douceur, sa prudence, sa justice l'ont rendu chere au peuple, & son nom est encore en vénération dans ces provinces. Sa piété étoit si solide & si soutenue, que son palais ressembloit plus à un monastere qu'à une cour. M. Schaw, Anglois, dans son *Essai sur les Pays-Bas Autrichiens*, ne cesse de parler du bonheur des Belges sous le gouvernement d'Albert & d'Isabelle; il admire sur-tout le courage & la fermeté, la sagesse & la modération de cette princesse; mais comme protestant, il n'a pu s'empêcher de l'accuser d'avoir été superstitieuse (c'est-à-dire, chrétienne & pieuse). Si cela étoit, on ne pourroit que bénir la *superstition* qui rend les peuples heureux, qui fait chérir & bénir les princes; tandis que la philosophie ne produit rien de tout cela, &, comme Schaw le remarque lui-même, ne fait qu'effrayer, ronger, détruire & bouleverser. « Albert & Isa-» belle, dit cet auteur, conti-» nuerent à régner sur cette » partie des Pays-Bas, qui re-» connoissoit leur autorité, sa-» voir les Pays-Bas Autrichiens » & François d'aujourd'hui. Ces » provinces prospérerent sous » leur gouvernement, qui fut » heureux. L'archiduc possédoit » à un degré éminent les ver-» tus pacifiques qui contri-» buent tant au bonheur du » genre-humain : il employa » avec succès le tems du repos » qui suivit la treve avec la » Hollande, à rétablir ces pro-» vinces qui avoient été agi-» tées & désolées par une guerre » de 40 ans. Les bonnes loix » des anciens princes furent » rétablies; on en fit de nou-» velles qui furent avanta-» geuses au pays. L'*Edit per-» pétuel*, loi fort respectée dans » les Pays-Bas Autrichiens, » fut l'ouvrage de ce regne, » sous lequel la jurisprudence » fut réglée & la tranquillité » des citoyens assurée. La pu-» reté des mœurs, l'ordre » régnerent à la cour d'Isa-» belle & d'Albert, & la sa-» tisfaction que ressentoit le » peuple en voyant ses souve-» rains dans le pays, étoit » augmentée par les vertus de » ces princes, & par la dou-» ceur & l'équité de leur admi-» nistration. Les sciences & » belles-lettres fleurirent sous » ce regne. On compta alors » dans la Belgique plusieurs » hommes fameux par leur » érudition, & les archiducs ne » négligerent rien pour l'avan-» cement & l'encouragement » des lettres & des arts ».

ISABELLE, *voyez* ELIZABETH.

ISABELLE DE HONGRIE, *voyez* GARA.

ISAÏE ou ISAIAS, le premier des IV Grands Prophetes, étoit fils d'Amos, de la famille royale de David. Il prophétisa sous les rois Osias, Joatham, Achaz & Ezéchias, depuis l'an 735 jusqu'à 681 avant J. C. Le Seigneur le choisit dès son enfance pour être la lumiere d'Israël. Un Séraphin prit sur l'autel un charbon ardent, & en toucha ses levres pour les purifier. Ezéchias étant dange-

reusement malade, Isaïe alla de la part de Dieu lui annoncer qu'il n'en releveroit pas. Dieu touché par les prieres & les larmes de ce prince, lui renvoya le même prophete, qui fit en sa présence rétrograder de dix degrés l'ombre du soleil sur le cadran d'Achaz, pour gage de sa guérison miraculeuse. Le roi Manasses, successeur d'Ezéchias, eut moins de vénération pour Isaïe. Choqué des reproches que le saint prophete lui faisoit de ses impiétés, il le fit fendre par le milieu du corps avec une scie de bois, l'an 681 avant J. C. Il avoit pour lors environ 130 ans. Isaïe parle si clairement de J. C. & de l'Eglise, que suivant l'expression de S. Jerôme *on croit lire l'Evangile plutôt qu'une prophétie*. Les choses plus rapprochées de son tems, sur lesquelles il parle en homme inspiré, sont particuliérement trois grands événemens. Le 1*er*. est le projet que Phacée, roi d'Israël, & Razin, roi de Syrie, formerent, sous le regne d'Achaz, de détrôner la maison de David. Le 2*e*. est la guerre que Sennacherib, roi d'Assyrie, porta dans la Judée au tems d'Ezéchias, & la défaite miraculeuse de son armée. Le 3*e*. est la captivité de Babylone, & le retour des Juifs dans leur pays. Isaïe passe pour le plus éloquent des prophetes. Son style est grand & magnifique, ses expressions fortes & toujours assorties à la chose. « On » chercheroit en vain, dit l'abbé » Joubert, qui a si bien écrit » sur l'éloquence des Livres-» Saints, dans les auteurs, soit » sacrés, soit profanes, une » élévation de style, telle que » celle qui se montre dans les » écrits d'Isaïe. Tout y est » noble, grand, aisé & cou-» lant. Tout y est exposé & » varié suivant les sujets. Isaïe » a-t-il à toucher l'aimable ou » le tendre? on diroit que son » pinceau ne s'est jamais exercé » que dans le gracieux. Traite-» t-il le grand ou le terrible? » le ciel & la terre paroissent » avec leur plus riche parure, » pour rendre hommage à leur » Créateur, & s'ébranlent, » pour ainsi dire, sous sa main, » pour servir sa colere. On croit » voir le Dieu des armées ran-» ger & conduire lui-même les » guerriers qu'il a formés, pour » venger la gloire de son nom. » On croit entendre le fracas » des villes, des empires, des » nations entieres, qu'ébranle » & que foudroie son bras tout-» puissant. Qu'Isaïe s'éleve, » ou qu'il s'abaisse, c'est tou-» jours avec dignité : s'il étend » ses descriptions, ses images » sont toujours animées du » même feu; s'il les resserre, » des traits fortement pronon-» cés font entendre tout ce » qu'auroit dit un plus long » détail; s'il console, c'est la » compassion même & la ten-» dresse la plus ingénieuse qui » parlent. Rien de plus pres-» sant que ses raisonnemens & » ses exhortations : la lumiere » & la prudence dictent ses » avis; la terreur accompagne » ses menaces ». S. Jerôme dit que ses écrits sont comme l'abrégé des Saintes-Ecritures, & un précis des plus rares connoissances; qu'on y trouve la philosophie naturelle, la morale & la théologie. Parmi les Com-

mentaires de ce prophete, on distingue celui de Gaspar Sanctius & celui de D. Calmet. Ceux de Campège & de Vitringa sont recherchés parmi les protestans. On a publié en 1789, *Isaïe, traduit en françois avec des notes & des réflexions morales & dogmatiques*, Paris, 5 vol. in-12; ouvrage posthume du P. Berthier, que les hommes savans & pieux ont accueilli avec un empressement bien mérité. On reproche néanmoins à l'auteur d'avoir eu trop de confiance dans quelques nouveaux hébraïsans.

ISAM, *voyez* HISCHAM.

ISAMBERT, (Nicolas) célebre docteur & professeur de Sorbonne, natif d'Orléans, enseigna long-tems la théologie dans les écoles de Sorbonne, & mourut en 1642, à 77 ans. On a de lui des *Traités de Théologie* & un *Commentaire sur la Somme de S. Thomas* en 6 vol. in-fol. qui prouvent autant de savoir que de zele pour l'orthodoxie.

ISAURE, (Clémence) fille aussi spirituelle qu'ingénieuse, institua dans le 14e. siecle les *Jeux-Floraux* à Toulouse sa patrie. On les célebre tous les ans au mois de mai. On prononce son éloge, & on couronne de fleurs sa statue de marbre qui est à l'hôtel-de-ville. Cette fille illustre laissa un prix pour ceux qui auroient le mieux réussi dans chaque genre de poésie : ces prix sont une *violette* d'or, une *églantine* d'argent, & un *souci* de même métal. Catel a prétendu que Clémence étoit un personnage imaginaire; mais il a été réfuté par Dom Vaissette. *Voyez* l'*Histoire du Languedoc* de ce Bénédictin, tom. 4, pag. 198; & sur-tout la note 19 à la fin du même vol. pag. 565. On peut aussi consulter les *Annales de Toulouse*, par la Faille, & le *Mémoire* imprimé en 1776 au nom de cette société littéraire. Dans le tems d'Isaure, la fondation d'une académie & d'un prix académique étoient une chose louable, un moyen précieux de dissiper l'ignorance & la barbarie. Dans ce siecle, ce n'est qu'une source de pédanterie de plus, un renforcement de frivolité, de vaines prétentions, & souvent d'une fatale subversion en matiere de croyance, de mœurs & de science. On a vu des écrivains fort au-dessous du médiocre, être de 23 académies, & étaler cette ridicule énumeration à la tête de leurs inepties. *Voyez* PIRON.

ISBOSETH, fils de Saül, régna pendant 2 ans assez paisiblement sur les dix tribus d'Israël, lorsque David régnoit à Hébron sur celle de Juda. Abner, général de son armée, auquel il étoit redevable de la couronne, souffrant impatiemment une juste réprimande qu'il lui fit, passa au service de David, & le fit reconnoître pour roi par les dix tribus, l'an 1048 avant J. C. Quelque tems après, deux Benjamites assassinerent Isboseth dans son lit, & porterent sa tête à David. Ces misérables croyoient faire leur fortune par ce présent; mais le généreux monarque fit tuer les deux meurtriers, & fit faire de magnifiques funérailles à Isboseth. Le regne de ce prince fut en tout de 7 ans & demi.

ISDEGERDE I, roi de Perse, succéda à Sapor son aïeul,

dont il n'imita pas les vertus. Il fut débauché, avare & cruel. Il fit la guerre aux empereurs d'Orient, qui refusoient de lui payer le tribut que ses ancêtres exigeoient d'eux. Théodose le Jeune traita de la paix avec ce prince. La Religion Chrétienne fit de grands progrès en Perse sous son regne ; mais le zele indiscret d'un évêque nommé Abdas, excita une persécution, qui commença en 414 & qui dura près de 30 années. Cet évêque avoit renversé le temple consacré au feu. Isdegerde lui ordonna de le rebâtir, mais il le refusa, comme il le devoit (*voyez* ABDAS). La mort d'Isdegerde arriva vers l'an 420. Il éprouva, suivant les historiens Persans, les effets de la vengeance divine. Il fut tué, disent-ils, par un coup de pied d'un beau cheval, trouvé par hasard à la porte de son palais, & qui disparut dès qu'il eut rué contre le prince. — Il y a deux autres rois de Perse du même nom, dont le dernier fut vaincu & dépouillé de sa couronne par Omar, l'an 636.

ISÉE, orateur célebre, né à Chalcis dans l'isle d'Eubée, passa à Athenes vers l'an 344 avant J. C., & y fut disciple de Lysias & maître de Démosthenes. Ce prince de l'éloquence grecque s'attacha à lui plutôt qu'à Isocrate, parce qu'il mettoit dans ses discours plus de force & de véhémence, tandis que l'autre prodiguoit les fleurs : mais d'un autre côté il se livroit à des discussions, arides & ingrates, qui ont fait dire à un critique, qu'*Isée est un de ces écrivains qu'on loue volontiers pour être dispensé de le lire*. Nous avons dix *Harangues* de lui dans les anciens *Orateurs Grecs* d'Etienne, en 1575, in-fol. *Voyez* ANDOCIDES.

ISÉE, autre orateur Grec, vint à Rome à l'âge de 60 ans, vers l'an 97 de J. C. Pline le Jeune dit dans ses *Lettres* qu'il ne se préparoit jamais, & qu'il parloit toujours en homme préparé. Ses ouvrages sont perdus.

ISELIN, (Jacques-Christophe) *Iselius*, né à Bâle en 1681, obtint la chaire d'histoire & d'antiquités de cette ville, ensuite celle de théologie & la place de bibliothécaire, & mourut en 1737, à 56 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : I. *De Gallis Rhenum transeuntibus Carmen heroïcum*, 1696, in-4°. II. *De Historicis Latinis melioris ævi Dissertatio*, 1696, in-4°. III. Un grand nombre de *Dissertations* & de *Harangues* sur différens sujets. IV. Plusieurs Ouvrages de controverse, pleins des préjugés de sa secte.

ISIDORE DE CHARAX, auteur Grec du tems de Ptolomée Lagus, vers l'an 300 avant J. C., a composé divers *Traités historiques*, & une *Description de la Parthie*, que David Haeschelius a publiée. Elle peut être utile. On la trouve aussi dans les *Petits Géographes* d'Oxford, 1703, 4 vol. in-8°.

ISIDORE D'ALEXANDRIE, (S.) né en Egypte vers l'an 318, passa plusieurs années dans la solitude de la Thébaïde & du désert de Nitrie. S. Athanase l'ordonna prêtre, & le chargea de recevoir les pauvres & les étrangers. Cette fonction lui a fait donner le nom d'*Isidore*

l'Hospitalier. Il joignit à une vie austere, un travail continuel. Il défendit avec zele la mémoire & les écrits de S. Athanase contre les Ariens. Isidore se brouilla dans la suite avec Théophile d'Alexandrie, pour n'avoir pas voulu se prêter à ses vues, contre Pierre, archiprêtre d'Alexandrie, & ce patriarche le chassa du désert de Nitrie & de la Palestine, avec 30 autres solitaires. Il se réfugia à Constantinople l'an 400, où il fut très-bien reçu de S. Chrysostome. La protection ouverte que celui-ci accorda à Isidore, le justifie pleinement de l'accusation d'Origénisme. Théophile se réconcilia dans la suite avec Isidore qui mourut en 403, à 85 ans.

ISIDORE DE CORDOUE, évêque de cette ville sous l'empire d'Honorius & de Théodose le Jeune, composa des *Commentaires sur les Livres des Rois.* Il dédia cet ouvrage vers 412 à Paul Orose, disciple de S. Augustin. On le nomme aussi *Isidore l'Ancien*, pour le distinguer d'*Isidore le Jeune*, plus connu sous le nom d'*Isidore de Séville.*

ISIDORE DE PELUSE, (S.) ainsi nommé, parce qu'il s'enferma dans une solitude auprès de cette ville, florissoit du tems du concile général d'Ephese, tenu en 431; & mourut en 440, avec une grande réputation de science & de vertu. S. Chrysostome avoit été son maître, & il fut un de ses plus illustres disciples. Nous avons de lui *V Livres de Lettres* en grec, & quelques autres ouvrages, dont la meilleure édition est celle de Paris, donnée par André Schot en 1638, in-fol., en grec & en latin. Le style en est précis, élégant & assez pur. Plusieurs points de morale, de théologie & de discipline ecclésiastique y sont éclaircis, ainsi que plusieurs passages de l'Ecriture. On y trouve beaucoup de solidité & de précision. Ce Saint est connu aussi sous le nom d'*Isidore de Damiette*, les auteurs confondant quelquefois cette ville avec Peluse (*voyez* le *Dict. Géog.*).

ISIDORE DE SÉVILLE, (S.) fils d'un gouverneur de Carthagene en Espagne, fut élevé par son frere Léandre, évêque de Séville. Après la mort de ce saint prélat, il fut choisi pour son successeur en 601. Pendant près de 40 ans qu'il tint le bâton épiscopal, il fut le pere des pauvres, la lumiere des savans, le consolateur des malheureux & l'oracle de l'Espagne. Il mourut en saint, comme il avoit vécu, l'an 636. Le concile de Tolede, tenu en 653, l'appelle le *Docteur de son siecle* & le *nouvel ornement de l'Eglise.* Isidore avoit présidé à un grand nombre de conciles assemblés de son tems, & en avoit fait faire les réglemens les plus utiles. On a de lui plusieurs ouvrages, qui décelent beaucoup de savoir, mais qui manquent quelquefois de goût. Les principaux sont: I. *XX Livres des Origines* ou *Etymologies.* S. Isidore n'avoit pas mis la derniere main à cet ouvrage; Braulion, évêque de Sarragosse, le retoucha, & lui donna la forme dans laquelle il est aujourd'hui. Cet ouvrage traite de presque toutes les sciences divines & humaines. II. Des *Com-*

mentaires sur les livres historiques de l'Ancien-Testament; ils ne sont pas assez littéraux. Nous n'avons qu'une partie de ces Commentaires. III. Un *Traité* assez curieux *des Ecrivains Ecclésiastiques*. IV. Un *Traité des Offices Ecclésiastiques*, intéressant pour les amateurs de l'antiquité & de l'ancienne discipline. Isidore y marque *VII Prieres du Sacrifice*, qui se trouvent encore avec le même ordre dans la *Messe Mozarabique*, qui est l'ancienne Liturgie d'Espagne, dont ce Saint est reconnu pour le principal auteur. L'édition du *Missel*, 1500, in-fol. & celle du *Bréviaire*, 1502, in-fol. imprimés par ordre du cardinal Ximenès, sont fort rares (*voyez* ORTIZ). On a fait paroître à Rome, en 1740, in-folio, un *Traité* sur cette Liturgie. V. Une *Regle*, qu'il donna au monastere d'Honori, où il recommande le travail des mains, disant « que » ceux qui veulent lire sans » travailler, profitent mal de » la lecture qui leur ordonne le » travail ». Ce qu'il ne faut cependant pas prendre avec trop de généralité & de rigueur, comme l'a prouvé le P. Housta dans ses remarques sur l'*Histoire Ecclésiastique* de Fleury. VI. Une *Chronique depuis Adam jusqu'en* 626. VII. Une *Histoire des Rois Goths, des Vandales & des Sueves*, dont on n'avoit qu'une partie dans les éditions de ses Œuvres. Le P. Florès l'a publiée toute entiere dans sa *Spana Sagrada*, tom. 6. La meilleure édition de ces différens ouvrages est celle de Dom du Breüil, Bénédictin, Paris, 1601, in-fol., & Cologne, 1618. VIII. Une précieuse *Collection de Décrétales*, encore en manuscrit, examinée & vérifiée par le savant P. Burriel (*voyez* ce mot). Elle commence par ces mots : *Canones sancti & magni*, &c., & comprend les conciles Grecs. Celui de Nicée est à la tête. Les canons qu'on nomme *apostoliques*, ne s'y trouvent pas. Viennent ensuite les conciles d'Afrique, puis ceux de France & d'Espagne qui terminent la premiere partie. La seconde contient les Décrétales des papes, & commence par deux Lettres de S. Damase à Paulin d'Antioche; celles de S. Clément, Lin, Clet, Lucius, Melchiades, &c., n'y sont pas. Après les Lettres de Damase suivent celles de Sirice (par lesquelles Denis *le petit* a commencé sa Collection) & celles des autres jusqu'à S. Grégoire-le-Grand, contemporain de S. Isidore (*voyez* l'article suivant). Nous avons une *Vie* de ce Saint par Lucas, évêque de Tuy en Galice.

ISIDORE MERCATOR *ou* PECCATOR, est, selon toute apparence, le même que le précédent qui, par humilité, prenoit le nom de *Peccator*, dont par erreur les copistes auront fait *Mercator* : car jamais on n'a pu avoir aucune notice sur ce prétendu *Isidorus Peccator*. On ne sait ni sa patrie, ni sa qualité, ni sa naissance, ni sa mort, ni aucune de ses actions. On ne connoît que sa Collection des Décrétales; & comme cette Collection est originairement & fondamentalement celle de S. Isidore de Séville, il n'est pas raisonnable

de supposer un Isidore différent de ce saint & savant évêque. Cette Collection, telle que nous l'avons fait connoître dans l'article précédent, a été, à la vérité, successivement augmentée de plusieurs conciles & décrétales; mais elle est toujours la *Collection d'Isidore de Séville*, comme celle de Denis *le petit* ne laisse pas, quoique beaucoup augmentée, d'être celle de Denis *le petit.* « Ces additions, » dit le P. Burriel, ne diminuent en rien l'autorité & » l'authenticité de cette Collection, parce qu'elles sont » toutes authentiques, & on » ne peut pas dire pour cela » que S. Isidore n'en soit l'auteur, puisque ces additions » se faisoient successivement » à la Collection, formée de » la même maniere qu'on ajoute » aujourd'hui au Bréviaire les » Saints nouveaux. Ceci ne se » faisoit pas sans autorité légitime, le respect qu'on avoit » alors pour ces Canons & » cette Collection, étant si » grande comme tout le monde » sait, & qu'on peut prouver » par plusieurs témoignages. » C'est ainsi que S. Julien de » Tolede, ses évêques provinciaux, & les procureurs des » autres métropolitains d'Espagne, n'ont point trouvé de » marque plus sublime d'honneur à faire aux actes du » sixieme synode général, pour » les faire publier & recevoir » comme constitution dogmatique de toute l'Eglise, que » d'ordonner de les placer dans » le *Codex Canonum* à la suite » du concile de Chalcédoine, » comme en effet il fut ordonné » dans les Canons 5, 6 & 7 du » quatorzieme concile de Tolede. Par la même autorité » on ajoutoit les conciles particuliers, comme on le voit » dans le Prologue du neuvieme » concile de Tolede... De la » même maniere que Denis » *le petit* est reconnu pour » auteur de la Collection par » lui faite, quoique Adrien I » l'augmenta de plusieurs additions, & que la Collection » ainsi ajoutée par Adrien, » est attribuée malgré cela à » Denis *le petit*, parce que » les additions n'ont point altéré le fond, l'ordre & la » symétrie de l'ouvrage Dionysien; de même quoiqu'après la mort de S. Isidore » on ait ajouté à la Collection » quelques conciles postérieurs » au Saint, on ne doit pas » pour cela lui ôter la gloire » d'auteur de la Collection; » & on ne doit pas non plus laisser d'appeller, & nommer ce » Code, *Collection d'Isidore*, » parce qu'on y trouve des » additions postérieures à sa » mort, quand celles-ci n'ont » point altéré la substance, la » distribution & l'arrangement » de son ouvrage ». Interpolée ensuite par un inconnu, elle est encore la *Collection* d'Isidore de Séville, puisque le fond, le plan & la disposition en subsistent, & que c'est évidemment cette Collection qui, mal-adroitement retouchée & amplifiée, a été répandue en Allemagne durant le 8*e*. & 9*e*. siecle. C'est à tort que quelques écrivains, & particuliérement le compilateur Febronius, ont prétendu que cette Collection avoit produit des changemens dans la hié-

rarchie & la discipline ; & agrandi l'autorité du pape. Car 1°. on s'accorde à croire que cet éditeur ou interpolateur a vécu dans le 8*e.* siecle; son ouvrage ne fut connu que vers 790 (*). Il est reconnu que les papes Innocent I, Grégoire le Grand, Léon le Grand ont exercé dans toute l'Eglise une autorité plus vaste, plus ferme, plus éclatante que la plupart de leurs successeurs. Les hérétiques même en conviennent. Casaubon admire en particulier l'énergie du pontificat de Léon (*Exercit. XV ad Annal. Baron*). Avant eux & dès les premiers siecles, le pape S. Clément, disciple de S. Pierre, adresse des lettres pleines de force aux Corinthiens (sans que leur évêque s'en formalise), pour les reprendre des dissentions qui les divisent. S. Irénée enseigne que c'est au siege de Rome qu'il faut recourir pour s'instruire de la tradition apostolique ; & de toutes les parties du monde chrétien, on porte à Rome les causes les plus importantes. Si les évêques proscrivent les erreurs dans les conciles, c'est toujours à Rome qu'ils demandent la confirmation de leurs décrets. Si les évêques d'Orient demandent la confirmation de leurs élections à leurs patriarches, les élections des patriarches demeurent aussi toujours soumises au siege de Rome, auquel ils envoient leurs professions de foi; & les papes refusent de les confirmer, lorsqu'ils jugent les élections irrégulieres ou les professions de foi insuffisantes. S. Athanase, Paul de Constantinople, Marcel d'Ancyre, Asclepas de Gaze en appellent à Rome des sentences portées contre eux par des conciles; Jules I casse les sentences, & restitue les évêques à leurs sieges. Innocent I rétablit S. Jean-Chrysostome sur le siege de Constantinople, & annulle le décret du concile du Chêne qui l'a déposé, &c., &c. Alors Isidore n'étoit pas encore au monde; il devoit s'écouler quelques siecles avant qu'il y vînt. 2°. Si on en croit le fameux abbé Schmidt dans son *Histoire des Allemands*, regardée par les partisans des nouveaux systêmes, comme un livre national & classique, ce n'est pas du tout pour élever le pape, mais pour soustraire les évêques à l'empire des métropolitains, qu'Isidore a compilé ou fabriqué ses Décrétales. » Isidore, dit-il, osa attaquer » les juges mêmes des évêques, » c'est-à-dire, les métropoli- » tains ; & tâcha d'anéantir

(*) Riculphe, archevêque de Mayence, en fit diverses copies qu'il répandit en Allemagne & en France. Quelques critiques font Riculphe auteur de cette Collection : ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a d'abord paru à Mayence, comme l'a prouvé le P. Zaccaria, & non en Espagne, comme l'ont avancé des écrivains peu instruits (à moins qu'on ne l'entende du fond même de la Collection). Car puisque dans toute l'Espagne on ne trouve & qu'on n'a jamais trouvé un seul exemplaire manuscrit de la Collection interpolée, puisqu'on ne l'y connoissoit pas avant l'invention de l'imprimerie; il est tout-à-fait déraisonnable d'attribuer cette altération à un écrivain Espagnol.

» leur pouvoir, afin que les » évêques fussent libres & en » sûreté, & pour ainsi dire, » inviolables. On se trompe » beaucoup, si l'on croit que » son dessein étoit d'élever » l'autorité du pape. Il ne les » faisoit plus grands, qu'afin » de rendre les métropolitains » plus petits ». Avant M. Schmidt, Charles Blasco, dans un savant *Commentaire sur les Canons d'Isidore*, avoit établi la même opinion, à cela près qu'il croyoit, & avec raison, l'autorité du pape également propre à consolider celle des métropolitains, en même tems qu'elle les empêchoit d'en abuser. Selon Blasco, le but du collecteur des Décrétales étoit d'établir un métropolitain à Mayence avec les prérogatives de patriarche; le tout par l'autorité papale, destinée par Jesus-Christ à donner la sanction à toute autorité subalterne dans le gouvernement de l'Eglise; & pour rassurer les évêques contre la puissance des métropolitains, il leur montroit dans le pape un moyen sûr de la contenir. 3°. Le compilateur ou interpolateur, quel qu'il soit, a-t-il vraiment poussé l'imposture & le triste talent de la falsification aussi loin qu'ils le disent? Gardons-nous bien de le croire; nous adopterions la plus étrange absurdité. Quoique plusieurs de ces Lettres soient suspectes à cause de la fausseté des dates, à cause des noms des papes, à qui on les attribue, ou à cause des titres d'archevêques, qui n'étoient pas encore en usage dans les tems où l'on suppose qu'elles ont été écrites; on ne peut pas conclure delà, qu'elles sont indistinctement & généralement fausses quant au fond; car est-il bien surprenant qu'un compilateur peu éclairé dans la critique, ait adopté des écrits infideles pour les dates ou pour les noms des papes? Est-il surprenant qu'il ait substitué mal-à-propos le titre d'archevêque à celui d'évêque, pour les sieges qui avoient le titre d'archevêché dans le tems où il écrivoit? « Faut-il s'étonner, dit » un critique aussi savant que » raisonnable, si dans le tems » où l'imprimerie n'existoit pas, » où les exemplaires manuscrits étoient rares, & plus rarement collationnés avec les » originaux; où les documens » épars manquoient d'ensemble » & de suite, sans nom d'auteur, » & mêlés confusément avec » les ouvrages des autres; où » les copistes s'occupoient à » réunir tout ce qui avoit quelque rapport; où les savans » ajoutoient des notes & des » réflexions, qui ensuite ont » passé dans le texte, & subs- » tituoient aux anciens mots, » des mots plus connus & plus » assortis à l'état des choses, » &c.; faut-il s'étonner, si dans » un tel tems il s'est formé des » collections où nous trouvons de grands défauts & » des faussetés, sans que l'esprit d'erreur ou l'envie de » tromper y ait eu la moindre » part »? Enfin est-il croyable qu'un imposteur ayant dessein de surprendre la bonne foi des églises, & de leur faire adopter des lettres supposées, n'eût pas observé au moins la vraisemblance sur la discipline qui s'étoit observée jusqu'alors?

Est-il croyable que ce rédacteur eût pu, au moyen d'une suite de Décrétales, jusqu'alors ignorées, persuader à toute l'Eglise Occidentale, qu'elle avoit suivi jusqu'à ce tems un usage contraire à celui qu'elle avoit toujours pratiqué effectivement, & cela sur un fait aussi important, aussi public que celui du gouvernement général de l'Eglise, & dont il devoit rester encore beaucoup de monumens authentiques? On peut dire que cette derniere réflexion sur-tout est péremptoire. Pour la combattre, il faudroit supposer qu'un aveuglement général & subit eût frappé tous les esprits; que les évêques, les princes & les peuples, ont passé tout-à-coup à un oubli des choses passées, plus parfait que celui que produisoit l'eau du Léthé. Mais outre l'extravagance d'une pareille supposition, il y a de plus ici une erreur contre la foi. Quelque illusion que puisse produire un recueil de fausses Décrétales, il est impossible, il est contre la divine parole, contre l'assistance promise du Saint-Esprit, que l'Eglise en fasse depuis dix siecles la base & la regle de ses opérations, des décrets de ses conciles, de l'état général de sa discipline & de sa hiérarchie. Le prétendre avec Febronius & les docteurs d'Ems, c'est livrer l'épouse de Jesus-Christ à l'esprit de subversion & de désordre, c'est tomber dans la dangereuse & criminelle folie dont parle S. Augustin : *Si quid per totum orbem frequentat Ecclesia, quin sit faciendum, disputare apertissima insania est.* — Le célebre Morin, homme profondément instruit dans les affaires de discipline & d'hiérarchie, établit la même regle d'une maniere lumineuse & pathétique : *Insolentissima igitur est insania, non modò disputare contra id quod videmus universam Ecclesiam credere, sed etiam contra id quod videmus eam facere. Fides enim Ecclesiæ non modò regula est fidei nostræ, sed etiam actiones ipsius actionum nostrarum; consuetudo ipsius consuetudinis quam observare debemus.* Præf. Comment. hist. de admin. Sacram. Pœnit. — Enfin, quand il seroit vrai que les Décrétales d'Isidore auroient apporté quelque changement dans la discipline, il en faudroit conclure précisément qu'elles ont été l'occasion (nullement le fondement, le titre & la sanction) d'une réforme avantageuse; que l'Eglise a cru s'en bien trouver, & que cette révolution dans la discipline rentre dans la considération générale des vicissitudes qu'elle a essuyées, & qui toutes tiennent à un gouvernement, dont l'Esprit-Saint dirige les moyens & assure la conservation. C'est la conclusion du savant Thomassin, qui d'ailleurs a peut-être attribué trop d'influence aux fausses Décrétales : *In usu & exercitio variatum est, non in potestate, quæ & in Conciliis Provincialibus suo modo & in Romanis Pontificibus pro eorum summo principatu eadem semper intacta atque illibata viget : erumpit autem & exercetur non eodem semper modò;* SED PRO LOCORUM TEMPORUMQUE ET RERUM OPPORTUNITATE, PRO ECCLESIÆ SIVE

UTILITATE, SIVE NECESSITATE: HÆC CERTISSIMA NORMA EST CONCILIANDÆ ANTIQUÆ ECCLESIARUM DISCIPLINÆ CUM NOVA.

ISIDORE DE ST-JOSEPH, selon les uns de Douay, selon d'autres de Dunkerque, embrassa l'ordre des Carmes à Douay l'an 1622. Il enseigna avec réputation la philosophie & la théologie aux Pays-Bas, & la controverse à Rome; fut fait consulteur du Saint-Office, procureur-général de la congrégation d'Italie de son ordre en 1650, & définiteur-général en 1656. Il étoit versé dans les langues & dans l'histoire de son ordre. Il mourut à Rome l'an 1666. On a de lui: I. *Vita & Epistolæ spirituales Joannis a Jesu Maria Carmelitæ*, Rome, 1649, in-24. II. *S. Gregorii decapolitæ sermo nunc primùm editus*, grec & latin, avec des notes, Rome, 1642. III. Une *Histoire des Carmes de la Congrégation d'Italie*, publiée en 1671, en 2 vol. in-fol., par le P. Pierre de Saint-André.

ISIDORE DE ISOLANIS, Dominicain Milanois, dans le 16e. siecle, s'est rendu célebre par ses opinions singulieres & hardies, qu'il a répandues dans ses ouvrages. Les principaux sont: I. *De imperio militantis Ecclesiæ*, ouvrage rare & curieux. II. *Disputationum Catholicarum libri v.* Il y traite de l'Enfer, du Purgatoire & des Indulgences. Ce livre est plus recherché que le précédent. III. *De Principis institutione.* Ces trois ouvrages furent imprimés à Milan en 1517, in-fol.

ISIS, *voyez* Io.

ISLE-ADAM, *voyez* VILLIERS.

ISMAËL, fils d'Abraham & d'Agar, naquit l'an 1910 avant J.C. Ayant un jour maltraité son frere Isaac, Sara sollicita Abraham de le chasser avec sa mere Agar, & ses instances furent appuyées d'un ordre du Seigneur. Ces deux infortunés se retirerent dans un désert, où Ismaël étoit près de mourir de soif, lorsqu'un ange du Seigneur apparut à Agar. Il lui montra un puits plein d'eau, dont il but. Ils continuerent leur chemin, & s'arrêterent au désert de Pharan. Ismaël épousa une Egyptienne, dont il eut 12 fils, desquels sortirent les 12 Tribus des Arabes, qui subsistent encore aujourd'hui. Ses descendans habiterent le pays qui est depuis Hevilla jusqu'à Sur. Ismaël se trouva à la mort d'Abraham, & le porta avec Isaac dans la caverne du champ d'Ephron. Ismaël mourut en présence de tous ses freres, l'an 1773 avant J. C. C'est de lui que sont descendus les Arabes, les Agaréniens, les Ismaélites, les Sarrasins, & quelques autres peuples. Mahomet, dans son Alcoran, se fait gloire d'être sorti de la famille d'Ismaël. « Il » semble, dit un auteur moderne, que le peuple de Dieu » doit toujours avoir les enfans » d'Ismaël pour ennemis, que » cette race est destinée à combattre les Chrétiens comme » les Juifs, & que le Seigneur » a résolu de s'en servir pour » châtier les uns & les autres, » conformément à ce passage » de S. Paul: *Quomodò tunc » is qui secundùm carnem natus » fuerat, persequebatur eum qui*

» *secundùm spiritum : ità & » nunc.* Galat. 4 ». D'autres ont observé que les Arabes toujours indépendans, jamais asservis, redoutables par une vie errante & militaire, dépouillant ou rançonnant tout ce qui les approche & tout ce qu'ils peuvent atteindre, plus invincibles dans leurs tentes & leurs camps volans que les autres peuples dans leurs forteresses; semblent réaliser encore aujourd'hui le caractere & la destinée d'Ismaël & de sa postérité. *Hic erit ferus homo; manus ejus contra omnes, & manus omnium contra eum; & è regione universorum fratrum suorum figet tabernacula.* Gen. 16.

ISMAËL I, fut le premier sophi de Perse. Il étoit petit-fils d'Usum-Cassan. Il rétablit l'empire Persan, en se disant descendu d'Ali, gendre du faux prophete Mahomet, & en donnant une nouvelle explication à l'Alcoran. C'est ce qui a formé deux sectes parmi les Mahométans, qui se regardent mutuellement comme hérétiques. Ismaël commença son regne vers l'an 1505, & mourut en 1523, après avoir remporté diverses victoires sur ses ennemis. Pour établir plus solidement son trône, il sollicita les princes chrétiens de joindre leurs armes aux siennes contre les Ottomans; mais le tems des croisades étoit passé. Ses successeurs prirent, à son exemple, le titre de *Sophi*, non parce qu'il signifie *Sage* en grec, mais parce que ce mot en langue persienne veut dire *Laine*. C'est de cette matiere que les princes Persans faisoient leur turban.

ISMAËL II *ou* SCHAH ISMAEL, sophi de Perse, succéda à Thamas en 1575. On le tira de sa prison pour le mettre sur le trône. Il s'y affermit par la mort de 8 de ses freres qu'il fit égorger; mais après un regne de 2 ans, il fut empoisonné par une de ses sœurs, parce qu'il paroissoit avoir trop d'inclination pour la religion des Turcs, que les Persans regardent comme des hérétiques. Il avoit plus de 50 ans.

ISMENIAS, excellent musicien de Thebes. On dit qu'ayant été fait prisonnier par Athéas, roi des Scythes, il joua de la flûte devant ce prince, qui se moquant de l'admiration de ses courtisans, dit tout haut qu'*il préféroit les hennissemens d'un cheval, aux sons de la flûte d'Ismenias.* Voyez ATHÉAS.

ISOCRATE, né à Athenes l'an 436 avant J. C., fils d'un artiste de cette ville, qui faisoit des instrumens de musique, devint, dans l'école de Gorgias & de Prodicus, un des plus grands maîtres d'éloquence; mais il ne put jamais parler en public dans les grandes affaires de l'état: sa timidité & la foiblesse de sa voix l'en empêcherent. Ne pouvant le faire lui-même, il l'apprit aux autres. Il ouvrit à Athenes une école d'éloquence, qui fut une pépiniere d'orateurs pour toutes les parties de la Grece. Si ses leçons furent utiles aux disciples, elles ne furent pas moins lucratives pour le maître. Isocrate amassa plus d'argent qu'aucun sophiste de son siecle, quoiqu'il n'exigeât rien des citoyens d'Athenes. Le fils d'un roi lui donna 60,000 écus pour un

Discours, où il prouvoit très-bien qu'*il faut obéir au Prince*. Mais bientôt après il en composa un autre, où il prouvoit au *Prince* qu'*il doit faire le bonheur des sujets*. On venoit à lui de toutes parts. Egalement doué du talent de bien écrire & de celui de bien enseigner, il donnoit à la fois le précepte & l'exemple. Il parloit très-peu devant les gens frivoles & dissipés ; se trouvant à la table du roi de Salamine, & les convives le pressant de fournir à la conversation, il s'en excusa en ces termes : *Ce que je sais n'est pas ici de saison, & ce qui est ici de saison, je ne le sais pas*. Dans ce qui nous reste de lui, on voit un style doux, coulant, agréable, plein de graces. Ses pensées sont nobles, mais trop délayées. Un critique judicieux l'a appellé *Sophiste enchanteur, écrivain académique très-fleuri, très-harmonieux, mais froid, languissant, amoureux de paroles, & qui énerve ses pensées en voulant les embellir*. Il est le premier, suivant Cicéron, qui ait introduit dans la langue grecque ce nombre, cette cadence, cette harmonie, qui en fait la premiere des langues. La nouvelle de la défaite des Athéniens par Philippe, à la bataille de Chéronée, le pénétra d'une douleur si vive, qu'il ne voulut pas survivre au malheur de sa patrie. Il mourut de douleur l'an 338 avant J. C., à 98 ans, après avoir passé quatre jours sans manger. Nous avons de lui 31 *Harangues*, traduites de grec en latin par Jérôme Wolfius. Toutes les *Œuvres* d'Isocrate furent imprimées par Henri Etienne, in-fol. 1593. Elles contiennent ses *Harangues* & ses *Lettres*. L'emprimeur y joignit la traduction de Wolfius, ses remarques propres, & quelques fragmens de Gorgias & d'Aristide. On estime aussi l'édition des Aldes, 1513 & 1534, in-folio ; & celle de Londres, 1748, in-8°. On a donné à Cambridge, pour l'usage des classes de l'université, une excellente édition de 14 Harangues choisies d'Isocrate, in-8°. Les littérateurs pourront consulter les Recherches de l'abbé Vatry sur les autres écrits qu'Isocrate avoit composés. On les trouve dans le tom. 13*e*. des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. L'abbé Auger a donné une traduction en françois des *Œuvres* d'Isocrate, Paris, 1781, 3 vol. in-8°.

ISRAËL, (S.) fut prévôt de la collégiale de St-Junien en Limousin, puis grand-chantre de Dorat dans la même province, où il avoit embrassé l'institut des chanoines-réguliers. Il mourut le 22 décembre 1014. Son corps fut levé de terre en 1659. Nous avons de lui : I. Une *Histoire de Jesus-Christ* en vers & en langue vulgaire, que l'on a faussement attribuée à un Isaac, abbé d'Esterp, dans le nouveau Glossaire de du Cange. Cet ouvrage prouve que la langue romanciere étoit en usage avant le 12*e*. siecle. Le P. Labbe a publié dans *Bibl. nov. Mss.* tome 2, la *Vie* du B. Israël, qui fut écrite quelques années après sa mort.

ISSACHAR, 5*e*. fils de Lia, & le 9*e*. des enfans de Jacob. Ses descendans sortirent d'E-

gypte au nombre de 54,400 combattans. Sa tribu s'adonna à l'agriculture. Ce patriarche étoit né l'an 1749 avant J. C; on ne sait pas la date de sa mort.

ISTHUANFI, (Nicolas) vice-palatin de Hongrie, né dans un château, près de Cinq-Eglises, l'an 1538, & mort en 1615; a laissé l'*Histoire* de ce royaume, depuis 1490 jusqu'en 1608. Elle vit le jour à Cologne, in-folio, en 1622. Cette Histoire est d'autant plus estimable, qu'Isthuanfi avoit été employé par Maximilien II & Rodolphe II dans les affaires les plus importantes. Elle est très-bien écrite, exacte & pleine d'intérêt, d'une latinité pure & très-élégante. L'auteur étoit un homme de bien, aussi distingué par ses vertus que par ses connoissances. La continuation jusqu'à l'an 1718, par Jacques Ketteler, qu'on voit dans l'édition de Cologne, 1724, est fort inférieure à tous égards à l'ouvrage de l'historien Hongrois.

ITHACE, évêque d'Ossobona en Espagne, montra beaucoup de zele contre les Priscillianistes; mais ayant abusé de son crédit près de l'empereur Maxime, pour les faire condamner à mort, il encourut l'indignation publique, & plusieurs évêques se séparerent de sa communion. *Voyez* PRISCILLIEN & S. MARTIN.

ITTIGIUS, (Thomas) savant professeur de théologie à Leipsig, travailla aux Journaux de cette ville avec succès, & mourut en 1710, à plus de 66 ans. Il avoit du savoir & des vertus, & il eut de la réputation dans son pays. On a de lui: I. Un *Traité sur les incendies des Montagnes*, Leipsig, 1671, in-8°. II. Une *Dissertation sur les Hérésiarques des tems apostoliques*, 1703, in-4°: elle est très-estimée. III. Une *Histoire des Synodes nationaux tenus en France par les Prétendus-Réformés*, 1705, in-4°. IV. Une *Histoire Ecclésiastique des deux premiers siecles de l'Eglise*, 1709 & 1711, 2 vol. in-4°. V. Des *Œuvres Théologiques*. Tous ces ouvrages sont en latin. On les connoît peu en France. La plupart sont remplis de préjugés puisés dans la secte que l'auteur professoit.

ITYS ou ITYLE, fils de Térée, roi de Thrace, & de Progné, fille de Pandion, roi d'Athenes, fut massacré par sa propre mere, qui le fit manger à son mari, pour se venger de ce qu'il avoit enlevé sa sœur Philomele.

IVAN, *voyez* IWAN.

IVELLUS, *voyez* JEWEL.

IVES ou YVES, (S.) *Ivo*, né dans le territoire de Beauvais, d'une famille noble, fut disciple de Lanfranc, prieur de l'abbaye du Bec, & se distingua tellement par sa piété & par sa science, qu'il devint abbé, puis évêque de Chartres en 1092. Il s'éleva avec zele contre le roi Philippe I, qui avoit pris Bertrade de Montfort, femme de Foulques le Rechin, comte d'Anjou, après avoir quitté la sienne, Berthe de Hollande. Il gouverna son diocese avec sagesse, y fit fleurir la discipline ecclésiastique, & mourut le 21 décembre 1115, à 80 ans. On a de lui: I. Un

Recueil de Décrets Ecclésiastiques. Les fausses Décrétales y sont mêlées avec les vraies. Il transcrit ordinairement le Recueil de Burchard de Worms, comme celui-ci avoit transcrit celui de Reginon. II. Un grand nombre d'*Epîtres*, & d'autres ouvrages fort utiles pour connoître la discipline de son tems. Toutes ses *Œuvres* ont été imprimées à Paris en 1647, in-folio, accompagnées de remarques savantes & utiles, & d'une *Vie* de ce Saint, tirée de ses écrits, & de divers monumens du tems, par Jean Fronteau. Cette Vie est insérée dans les *Acta Sanctorum*, avec des remarques du P. Henschenius. Outre le Recueil des Décrets Ecclésiastiques & les Epîtres, cette collection renferme *Micrologus de ecclesiasticis officiis*, des Sermons, & une courte Chronique des rois de France.

IVES, *voyez* YVES.

IVETEAUX, (Nicolas Vauquelin, seigneur des) poëte François, né à la Fresnaye, château près de Falaise, d'abord lieutenant-général de Caen, charge dans laquelle il avoit succédé à son pere (*voyez* FRESNAYE), fut nommé précepteur du duc de Vendôme, fils de Gabrielle d'Estrées, & ensuite de Louis XIII, encore dauphin. Sa vie licencieuse le fit renvoyer de la cour avec des bénéfices, dont il se défit, sur les reproches que le cardinal de Richelieu lui fit de la corruption de ses mœurs. Soulagé du poids d'un état dont il n'avoit ni le goût, ni les vertus, il vécut en épicurien, & mourut, dit-on, de même : mais d'autres assurent, d'après M. Huet, qu'il mourut dans des sentimens de repentir. Ce fut en 1649, à l'âge de 90 ans, dans une maison de campagne, près de Germigny, château des évêques de Meaux. On a de lui : I. *Institution d'un Prince*, en vers ; ouvrage écrit avec jugement & avec énergie, & plein des plus belles leçons de la morale. II. Des *Stances*, des *Sonnets* & d'autres poésies dans les *Délices de la Poésie Françoise*, 1620, in-8°, qui ne sont pas celles des gens de goût.

IWAN V *ou* JEAN ALEXIOWITZ, zcar de Russie, second fils de Michaëlowitz, né en 1651, fut disgracié de la nature. Il étoit presque privé de la vue & de la parole, & sujet à des convulsions. Il devoit succéder à la couronne après la mort de son frere Fœdor Alexiowitz, arrivée en 1682 ; mais on résolut de l'enfermer dans un monastere, & de donner le sceptre à Pierre son frere, né d'un second mariage. La princesse Sophie, leur sœur, espérant de régner sous le nom d'*Iwan*, excita une sédition pour lui conserver le trône. Après bien du sang répandu, on finit par proclamer souverains les deux princes Iwan & Pierre, en leur associant Sophie en qualité de corégente. Ce gouvernement partagé ne dura que 6 ans. Sophie ayant, dit-on, projetté en 1689 de sacrifier le czar Pierre à la soif de régner seule, la conspiration fut découverte, & la princesse enfermée dans un couvent. Dès ce moment Pierre régna en maître. Iwan n'eut d'autre part au gouvernement, que celle de voir son

nom dans les actes publics. Il mena une vie privée & tranquille, & mourut en 1696. Ce prince laissa 5 filles, dont la 4e., Anne, mariée en 1710 au duc de Courlande, monta depuis sur le trône de Russie.

IWAN VI de Brunswick-Bévern, fut déclaré czar après la mort de sa grande-tante Anne Iwanova, le 29 octobre 1740. Il descendoit de la sœur de cette princesse, fille comme elle du czar Jean V, frere aîné de Pierre le Grand. Ernest, duc de Biren, favori d'Anne, devoit avoir la régence sous la minorité de ce jeune prince, qui n'avoit que 3 mois. Mais quelques semaines après, le duc de Biren fut destitué, & la régence fut déférée à Anne de Mecklenbourg, duchesse de Brunswick-Bévern, mere du jeune empereur. Le 6 décembre 1741 Iwan fut détrôné, & enfermé dans la forteresse de Schlusselbourg. La princesse Elizabeth Petrowna, fille de Pierre le Grand, qui fut déclarée impératrice, étant morte en 1762, & son neveu Pierre III ayant été déposé 6 mois après, la princesse Catherine d'Anhalt-Zerbst, son épouse, monta sur le trône. C'est sous le regne de cette princesse que le malheureux Iwan fut assassiné par son gardien le 16 juillet 1764. Cette affaire délicate n'a pu être encore bien éclaircie. C'est un de ces événemens dont le vrai point de vue est réservé à la postérité.

IWANOVA, *voyez* ANNE.

IXION, roi des Lapithes, refusa à Déionée les présens qu'il lui avoit promis, pour épouser sa fille Dia : ce qui obligea ce dernier à lui enlever ses chevaux. Ixion dissimulant son ressentiment, attira chez lui Déionée, & le fit tomber par une trape dans un fourneau ardent. Il eut de si grands remords de cette trahison, que Jupiter le fit mettre à sa table pour le consoler. Ses premieres fautes ne le corrigerent pas. Il osa aimer Junon, & tâcha de la corrompre; mais cette déesse en avertit son époux, qui, pour éprouver Ixion, forma une nue bien ressemblante à Junon, & la fit paroître dans un lieu secret où Ixion la trouva. Il ne manqua pas alors de suivre les mouvemens de sa passion. Delà le proverbe : *C'est la nuée d'Ixion*, pour dire une illusion, une vaine jouissance. Alors Jupiter, trop convaincu de son dessein, foudroya ce téméraire, & le précipita dans les enfers, où les Euménides l'attacherent avec des serpens à une roue qui tournoit sans cesse.

J

JAAPHAR BEN TOPHAIL, *ou plutôt* JOAPHAR, *voyez* ce mot.

JABEL, fils de Lamech & d'Ada, de la famille de Caïn, fut le pere des pasteurs qui habitoient la campagne sous des tentes; c'est-à-dire, qu'il inventa la maniere de faire paître les troupeaux, en les conduisant de contrée en contrée, sans demeure fixe, & sans autre habitation que des tentes, comme depuis ont fait les Scythes, les Nomades & les Arabes Sénites. Le nom de *Pere* se prend souvent pour maître, chef, instituteur.

JABELLY, (Barthélemi) originaire de la Marche, avocat au parlement de Paris dans le 17*e*. siecle, y suivit le barreau avec succès. On a de lui les *Coutumes de la Marche expliquées*, &c. Cet ouvrage estimé a été réimprimé à Paris en 1744, in-12.

JABIN, roi d'Asor, fit, avec 3 rois ses voisins, une ligue contre Josué. Ce général, comptant sur la protection du Seigneur, alla au-devant de l'armée ennemie, la tailla en pieces, fit couper les jarrets aux chevaux, & brûler les chariots de guerre. Josué alla ensuite assiéger Jabin dans sa capitale. Elle fut prise, détruite, & le roi & tout son peuple, dont les mœurs & les abominations en tout genre avoient fixé la malédiction du ciel, passés au fil de l'épée. Un de ses descendans, nommé JABIN comme lui, entreprit de le venger 200 ans après, l'an 1285 avant J. C. Il s'assujettit d'abord les Israélites; mais Dieu suscita Barac & Débora pour délivrer son peuple de la servitude. Sisara, lieutenant de Jabin, perdit la bataille & la vie. Jabin, voulant venger la mort de son général, subit le même sort. Sa ville capitale fut, pour la 2*e*. fois, détruite & rasée entiérement.

JABLONOWSKI, (Alexandre-Joseph Prusse de) palatin de Novogorod, se retira à Leipsig, durant les troubles de sa patrie, & mourut dans cette ville le 1 mars 1777. Il unissoit de vastes connoissances à une naissance très-distinguée, & s'est rendu célebre par l'établissement & la fondation d'une société qui porte son nom à Leipsig, & qu'il a comblée de ses bienfaits. *Voyez* ISAURE.

JABLONSKI, (Daniel-Ernest) théologien protestant, né à Dantzig en 1660, exerça le ministere dans diverses villes d'Allemagne. Il devint ensuite conseiller ecclésiastique de Berlin, & président de la société des sciences de cette ville. Il mourut en 1741, après avoir fait paroître beaucoup de zele contre les Athées & les Déistes, & après avoir travaillé longtems, & avec le succès qu'il devoit prévoir, à la réunion

des Calvinistes & des Luthériens (*voyez* HOME). On a de lui des *Homélies*, des *Traités Théologiques*, l'édition d'une *Bible*, des *Réflexions sur l'Ecriture-Sainte*, & des *Versions* latines d'auteurs anglois, &c.

JABLONSKI, (Paul-Ernest) professeur en théologie & pasteur de Francfort-sur-l'Oder, mort en 1757, à 64 ans, a éclairci divers articles de la langue & des antiquités égyptiennes. Son ouvrage le plus connu en ce genre est intitulé : *Pantheon Ægyptiacum.* C'est un traité sur la religion des Egyptiens, publié en 1750, 3 vol. in-8°., à Francfort-sur-l'Oder. On a encore du même auteur : I. *De Memnone Græcorum*, Francfort, 1753, in-4°., avec figures. II. *Institutiones Historiæ Ecclesiasticæ*, 2 vol. in-8°., &c.

JACCETIUS *ou* DIACETIUS, (François Catanée) habile philosophe platonicien & orateur, né à Florence en 1466, fut disciple de Marsille Ficin. Il lui succéda dans sa chaire de philosophie, & mourut à Florence en 1522. On a de lui un *Traité du Beau;* un autre *de l'Amour;* des *Epîtres*, & plusieurs autres ouvrages imprimés à Bâle en 1563, in-fol. Il laissa 13 fils. L'un d'eux se mêla de poésie, & s'avisa d'entrer dans une conspiration contre le cardinal Julien de Médicis, qui lui fit trancher la tête.

JACKSON, (Thomas) théologien Anglois, président du college de Christ à Oxford, ensuite doyen de Pétersborough, naquit à Witton, dans la province de Durham, en 1579, & mourut en 1640. On a recueilli ses ouvrages en 1693, en 3 vol. in-fol. On y trouve une *Explication du Symbole*, estimée des Anglicans.

JACOB, célebre patriarche, fils d'Isaac & de Rebecca, naquit vers l'an 1836 avant J. C. Sa mere avoit plus d'inclination pour lui que pour Esaü son frere, à cause de la douceur de son caractere & de son attachement aux affaires domestiques. Esaü lui vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, & Jacob lui enleva ensuite la bénédiction que son pere vouloit lui donner (*voyez* REBECCA). Obligé de fuir la colere de son frere, il passa en Mésopotamie, auprès de Laban son oncle. Dans la route, s'étant arrêté en un lieu favorable pour se reposer, il vit en songe une échelle mystérieuse, dont le pied touchoit à la terre & le haut au ciel. Les anges montoient, descendoient, & Dieu paroissoit au haut : vision qui exprimoit la communication admirable & consolante du ciel avec la terre, celle sur-tout que Dieu se proposoit d'établir avec son peuple choisi, les tendres soins de sa providence & le ministere des anges, employé au salut des hommes. Le patriarche étant arrivé chez Laban, s'engagea à servir sept années pour avoir Rachel, sa fille, en mariage. Il la lui promit, mais il lui donna Lia à sa place; c'étoit l'aînée de ses filles. Et pour avoir la cadette, Jacob s'obligea de servir encore sept autres années. Le Seigneur consola Lia de l'indifférence que son époux avoit pour elle, en la rendant féconde : elle eut quatre enfans; savoir,

Ruben, Siméon, Lévi & Juda. Rachel étant jusques-là stérile, & Lia ayant cessé d'avoir des enfans, elles donnerent leurs servantes à Jacob, qui les prit comme des épouses du second ordre, & eut des enfans de chacune d'elles; savoir, de Bala, servante de Rachel, deux fils, l'un appellé Dan, & l'autre Nephthali; & de Zelpha, servante de Lia, deux autres fils, Gad & Aser. Lia donna encore à Jacob deux fils, Issachar & Zabulon, & une fille nommée Dina. Jacob servoit depuis près de 20 ans Laban son beau-pere. Cet homme injuste, après lui avoir promis des récompenses, voulut lui enlever le bien acquis à la sueur de son front. Le saint homme fut obligé de sortir promptement de chez lui, courant risque d'éprouver toute sa colere; mais le Seigneur changea bientôt le cœur de son beau-pere, & ils firent alliance ensemble. Le saint patriarche lutta ensuite contre un ange, qui changea son nom de Jacob en celui d'Israël, nom qui signifie *fort contre Dieu* & qui est resté aux Hebreux: combat mystérieux qui figuroit l'espece de violence que feroient à la justice de Dieu, souvent irrité, les intérêts du peuple d'Israël, la priere de ses chefs & de ses prêtres; & la constance avec laquelle sa providence en dirigeroit la destinée malgré les obstacles que ce peuple y mettroit lui-même: de-là Jacob, devenu en quelque sorte victorieux, demanda pour prix la bénédiction de l'ange: *Non dimittam te donec benedixeris mihi.* Ce patriarche retiré à Béthel, perdit Rachel, qui l'avoit fait pere de Joseph, & qui mourut en accouchant de Benjamin. Il en ressentit une douleur extrême, & cette douleur fut augmentée par la perte de Joseph (le plus chéri de ses enfans) qu'il crut mort, & que ses freres avoient vendu à des marchands Madianites. Ayant appris ensuite que ce fils si pleuré étoit premier ministre en Egypte, il l'y vint trouver l'an 1706 avant J. C. Il y vécut 17 ans; & sentant approcher la fin de ses jours, il fit promettre à Joseph qu'il porteroit son corps dans le sépulcre de ses peres. Il adopta Manassès & Ephraïm, fils du même Joseph. Il donna aussi à ses enfans une bénédiction particuliere; &, perçant dans l'obscurité des siecles futurs, il prédit à ses fils ce qui devoit leur arriver. Le saint vieillard mourut de la mort des justes, l'an 1689 avant J. C., âgé de 147 ans. Joseph fit embaumer le corps de son pere, & obtint du roi la permission de le porter dans la terre de Chanaan, pour l'enterrer dans le tombeau de ses peres. On auroit tort de reprocher à Jacob & aux autres patriarches, l'incontinence, parce qu'ils eurent plusieurs femmes; l'ancienne loi ne la leur défendoit pas, & la sainteté de l'Evangile n'avoit pas encore réduit le mariage à des regles plus séveres & plus assorties à l'état naturel & primitif des choses. M. Baer, dans une savante dissertation *sur les Athlantiques*, Francfort & Leipsig, 1777, a tâché de prouver que Jacob est le chef des Athlantiques, & que l'Athlantide n'est autre chose que la

Judée. Quelque paradoxale que paroiſſe cette opinion du premier abord, elle devient impoſante par le développement que l'auteur lui donne. *Voyez* SÉSOSTRIS.

JACOB, fanatique Hongrois, apoſtat de l'ordre de Cîteaux, excita en 1212, ſur une prétendue viſion, une multitude d'enfans en Allemagne & en France, à ſe croiſer pour la Terre-Sainte. Ils partirent tous avec l'empreſſement de leur âge; mais ils n'allerent pas loin. La plupart s'égarerent dans les forêts & dans les déſerts, où ils périrent de chaud, de faim & de ſoif. Jacob, la trompette de cette émigration, étoit alors fort jeune. Devenu vieux, il ne fut pas plus ſage. S. Louis ayant été pris en 1250 par les Sarraſins, Jacob ſe mit de nouveau à faire le prophete. Il cria dans tous les carrefours de Paris, que « la Ste. Vierge lui » avoit commandé de prêcher » la croiſade aux bergers & » aux payſans, & qu'elle lui » avoit révélé que c'étoient eux » qui devoient délivrer le roi». Des pâtres & des laboureurs commencerent à le ſuivre à grandes troupes. Il les croiſa, & leur donna le nom de *Paſtoureaux*. A ces premiers croiſés qui s'enrôlerent avec lui par ſimplicité, ſe joignirent des vagabonds, des voleurs, des bannis, des excommuniés, & tous ceux qu'on appelloit alors *Ribaux*. La reine Blanche, chargée de la régence en l'abſence de ſon fils, les toléra pendant quelque tems, dans l'eſpérance qu'ils pourroient délivrer le roi. Mais lorſqu'elle apprit qu'ils prêchoient contre le pape, contre le clergé, & même contre la foi, & qu'ils commettoient des meurtres & des pillages, elle prit la réſolution de les diſſiper. Elle y réuſſit plutôt qu'elle n'auroit oſé l'eſpérer. Le bruit s'étant répandu que les Paſtoureaux venoient d'être excommuniés, un boucher tua d'un coup de coignée Jacob, chef de cette multitude, comme il prêchoit un jour avec ſon imprudence ordinaire. A ſon exemple on les pourſuivit par-tout, & on les aſſomma comme des bêtes féroces.

JACOB BEN-NEPHTHALI, rabbin du 5*e*. ſiecle, inventa, dit-on, avec Ben-Aſer, les points hébreux vers l'an 476. Ils étoient l'un & l'autre l'ornement de l'école de Tibériade.

JACOB AL-BARDAI *ou* ZANZALE, diſciple de Sévere patriarche d'Antioche, fut ſurnommé *Bardai*, de la ville Bardea dans l'Arménie, dont il étoit natif, & fut un des principaux apôtres de l'Eutychianiſme dans la Méſopotamie & dans l'Arménie. C'eſt de lui, à ce qu'on prétend, que les Eutychéens prirent le nom de *Jacobites*, quoique quelques ſavans croient que ce nom leur a été donné d'un autre JACOB, également diſciple de Dioſcore & d'Eutychès.

JACOB BEN-HAIIM, rabbin du 16*e*. ſiecle, publia la *Maſſore* dans toute ſa pureté, à Veniſe, en 1525, 4 vol. in-fol. Il l'accompagna du texte de la *Bible*, des *Paraphraſes Chaldaïques*, & des *Commentaires* de quelques rabbins ſur l'Ecriture.

JACOB, (Louis) né à Châlons-sur-Saône en 1608, entra dans l'ordre des Carmes, fut bibliothécaire du cardinal de Retz, ensuite d'Achille de Harlay, alors procureur-général, & depuis premier président, & fut honoré du titre de conseiller & aumônier du roi. Il mourut chez ce magistrat en 1670, après avoir publié plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve plus d'érudition que de critique. Comme il étoit naturellement bon & crédule, il se reposoit avec trop d'assurance sur la bonne foi d'autrui. C'est ce qui lui a fait souvent citer, comme de belles bibliotheques, des cabinets très-médiocres. Ses principaux écrits sont : I. *Bibliotheca Pontificia*, Lyon, 1643, in-4°, réimprimée en 1647 : compilation mal digérée & inexacte, sur les papes & les antipapes jusqu'à Urbain VIII, avec un Catalogue des écrits publiés pour ou contre eux. Le P. Cosme de Villiers, dans la *Bibliotheque des Carmes*, dit que cet ouvrage a donné de justes sujets à la critique des savans ; puisqu'il est défiguré par un grand nombre de fautes, touchant les ouvrages & les auteurs dont il y est fait mention ; des Catholiques y sont mis au nombre des hérétiques, & des hérétiques au nombre des Catholiques. II. *Traité des plus belles Bibliotheques*, Paris, 1644, in-8° ; aussi savant, mais aussi inexact que le recueil précédent. III. *Bibliotheca Parisina*, in-4°, pour les années 1643, inclus 1650 ; ce sont des catalogues des livres imprimés à Paris. IV. *De claris Scriptoribus Cabillonensibus*, 1652. V. *Gabrielis Naudæi Tumulus*, Paris, 1659, in-4°. C'est un recueil des éloges que les savans ont fait de Naudé, & le catalogue de ses ouvrages. VI. *Bibliotheca Gallica universalis*, pour les années 1643 à 1653. Ces catalogues sont moins inexacts que les autres ouvrages du P. Jacob. On prétend qu'ils ont donné la premiere idée des Journaux. VII. Il a encore publié plusieurs ouvrages qui regardent son ordre ; & on en conserve un grand nombre de manuscrits.

JACOB-JEAN, Arménien, natif de Zulpha, étoit en 1641 chef des menuisiers du roi de Perse. Il est auteur de plusieurs inventions de méchanique ; & dans un voyage qu'il fit en Europe, il conçut si bien tout ce qui regarde l'art de l'imprimerie, qu'il en dressa une à Ispahan, & qu'il fit lui-même les matrices des caracteres dont il s'est servi. On y imprima en arménien les *Epîtres de S. Paul*, les *Sept Psaumes Pénitenciaux*, & on avoit dessein d'imprimer toute la Bible ; mais on ne put trouver le moyen de bien composer l'encre. D'ailleurs cette imprimerie ôtoit le pain à beaucoup d'écrivains, qui faisoient des plaintes continuelles pour empêcher l'établissement de ce nouvel art qui détruisoit leur métier. La charge de *Chef des Menuisiers* ne peut être exercée que par un Mahométan, & ce fut par un privilege particulier que Jacob-Jean fut maintenu dans cet office, à cause de l'excellence de son génie. Le roi le sollicita souvent d'embrasser la religion de Mahomet ; mais cet

habile homme ne voulut jamais renoncer au Christianisme, quelques promesses qu'on lui pût faire.

JACOB DE MONTFLEURY, *voyez* MONTFLEURY.

JACOBÆUS OLIGER, né à Arhus, dans la presqu'isle du Jutland, en 1650, voyagea dans une partie de l'Europe, fut nommé professeur de médecine & de philosophie à Copenhague par le roi de Danemarck, & ensuite conseiller de justice. Il mourut en 1701, à 51 ans, regardé comme bon mari, bon maître, bon ami, mais d'une humeur mélancolique. On a de lui divers ouvrages de physique, de médecine & de poésie. Ceux du premier genre sont: I. *Compendium institutionum medicarum*, 1684, in-4°. II. *De Ranis & Lacertis Dissertatio*, 1686, in-8°. III. *Musæum Regium, sive Catalogus rerum tàm naturalium quàm artificialium, quæ in Basilica Bibliothecæ Christiani Quinti Hafniæ asservantur*; Copenhague, 1696, in-folio: livre curieux. Il avoit épousé une fille du célebre Thomas Bartholin.

JACOBATIUS, (Dominique) évêque de Lucera, fut employé en diverses affaires importantes par Sixte IV, & par les papes suivans. Léon X le fit cardinal en 1517. Il mourut en 1527, à 84 ans. On a de lui un *Traité des Conciles* en latin, fort cher, mais inexact, & qui n'est recherché que par les bibliomanes. C'est le dernier volume de la collection des conciles du P. Labbe. La premiere édition est de Rome, 1538, in-folio; mais on n'estime que l'édition de Paris, faite pour le recueil qu'on vient de citer.

JACOBEL, hérétique du 15e. siecle, natif de Mise en Bohême, curé de la paroisse de S. Michel à Prague, & disciple de Jean Hus, prétendit que l'usage du calice étoit absolument nécessaire dans la communion.

JACOBUS, (Magdalius) nommé *Jacobus Goudanus*, parce qu'il étoit de Goude en Hollande, se fit Dominicain, s'appliqua à l'étude des langues savantes, & mourut vers 1520. Ses principaux ouvrages sont: I. *Ærarium poëticum*, Cologne, 1506, in-4°. II. *Correctorium Bibliæ, cum difficilium dictionum interpretatione & compendium Bibliæ*, Cologne, 1508, in-4°. III. *Flavii Josephi liber de imperatrice Ratione, è græco latinè versus*, Cologne, 1517, in-4°. La traduction du P. François Combefis est préférée à celle-ci.

JACOPONE DA TODI, ancien poëte Italien, ami & contemporain du Dante, naquit à Todi d'une famille noble: son vrai nom étoit *JACOPO de' Benedetti*. Après avoir vécu long-tems dans le monde, devenu veuf, il distribua ses biens aux pauvres, & entra dans l'ordre des Freres-Mineurs, où par humilité il voulut toujours rester frere convers. Il a composé des *Cantiques sacrés*, pleins de feu & d'onction, qui sont encore admirés aujourd'hui en Italie, malgré la bigarrure de son style chargé de mots calabrois, siciliens & napolitains. On a de lui quelques autres Poésies du même genre en latin, & on le croit auteur de

la prose *Stabat Mater*, que d'autres attribuent au pape Innocent III, & d'une Prose rimée sur la vanité des choses humaines : *Cur mundus militat*, &c. Ce poëte mourut fort vieux en 1306, & la réputation de sainteté qu'il s'étoit acquise pendant sa vie, lui mérita après sa mort le surnom de *Bienheureux*, que les Italiens lui donnent. L'édition la plus ample de ses *Cantiques spirituels*, est celle de Venise, 1617, in-4°, avec des notes.

JACQUELOT, (Isaac) fils d'un ministre de Vassy, naquit en 1647. Il fut donné pour collegue à son pere dès l'âge de 21 ans. Après la révocation de l'édit de Nantes, il passa à Heidelberg, de là à La Haye. Le roi de Prusse s'étant rendu dans cette ville, & l'ayant entendu prêcher, l'appella à Berlin pour être son ministre. Il accompagna ce titre d'une forte pension, dont Jacquelot jouit jusqu'à sa mort, arrivée en 1708, à 61 ans. On doit à ce ministre plusieurs ouvrages bien raisonnés, mais qui manquent de méthode & de précision. I. Des *Dissertations sur l'existence de Dieu*, Amsterdam, 1697, in 4°. L'auteur démontre cette vérité par l'histoire universelle, & par la réfutation d'Epicure & de Spinosa. Il y a beaucoup de raison & de littérature dans cette production, mais peu d'ordre. II. Trois ouvrages contre le Dictionnaire de Bayle, avec lequel il eut des démêlés fort vifs, terminés par la mort du lexicographe ; le 1*er*. a pour titre : *Conformité de la Foi avec la raison*, in-8° ; le 2*e*, *Examen de la Théologie de M. Bayle*, in-12 ; & le 3*e*, *Réponse aux Entretiens composés par M. Bayle*, in-12. III. Des *Dissertations sur le Messie*, 1699, in-8°. On y trouve de bonnes remarques ; mais les citations y sont trop confuses & trop multipliées. IV. Un *Traité de l'inspiration des Livres sacrés*, 1715, in-8°, en 2 parties ; la 1*ere*. est pleine de force. V. *Avis* sur le *Tableau du Socinianisme* : ouvrage de Jurieu, lequel suscita une violente persécution contre son censeur. VI. Des *Sermons*, 2 vol. in-12. On y remarque, comme dans ses autres ouvrages, de l'esprit, de la pénétration, du savoir ; mais son extrême vivacité l'empêchoit d'y mettre toute la méthode nécessaire. VII. Des *Lettres aux Evêques de France*, pour les porter à user de douceur envers les Réformés, demande que la conduite des prélats sembloit avoir prévenue.

JACQUES, (S.) le *Majeur*, fils de Zébédée & de Salomé, fut appellé à l'apostolat avec son frere Jean l'Evangéliste, par J. C., tandis qu'ils raccommodoient leurs filets à Bethsaïde leur patrie. Ils furent témoins, avec S. Pierre, de la transfiguration du Sauveur sur le mont Thabor. Après la résurrection de Jesus-Christ, les deux freres se retirerent en Galilée, & revinrent à Jérusalem avant la Pentecôte, où ils reçurent le Saint-Esprit avec les Apôtres. On croit que S. Jacques sortit de la Judée avant les autres Apôtres, pour porter l'Evangile aux Juifs dispersés & aux nations. Les Espagnols prétendent qu'il prêcha dans leur pays. Il revint en Ju-

dée, & y signala son zele avec tant d'ardeur, que les Juifs l'ayant dénoncé à Hérode-Agrippa, ce prince le fit mourir par le glaive l'an 44 de J. C. S. Jacques fut le premier Apôtre qui reçut la couronne du martyre. On voit à Jérusalem une église bâtie sous son invocation, à 300 pas de la porte de Sion. C'est une des plus belles & des plus grandes de la ville. A main gauche, en entrant dans la nef, il y a une petite chapelle, qui est le lieu où l'on croit que ce S. Apôtre eut la tête tranchée, parce qu'il faisoit autrefois partie de la place du marché public. Cette église appartient aux Arméniens schismatiques, qui y ont un monastere bien bâti, où il y a toujours un évêque & 12 ou 15 religieux, qui y font le service ordinaire. On dit que l'église & les logemens ont été bâtis par les rois d'Espagne pour y recevoir les pélerins de leur nation. Le corps de S. Jacques fut enterré à Jérusalem; mais on prétend que peu de tems après, ses disciples le porterent en Espagne, & le déposerent à Iria Flavia, aujourd'hui El-Padron, sur les frontieres de Galice. On découvrit ces reliques sous le regne d'Alfonse le Chaste; on les transporta dans une ville voisine, qu'on nomma *Giacomo Postolo*, qu'on a abrégé en *Comopostolo*. Le P. Cuper a rassemblé (*Acta Sanctorum*, *t. 6*, *julii*) un grand nombre de témoignages pour prouver la tradition de l'Eglise d'Espagne. Il la fait remonter fort haut, & la confirme par le témoignage de S. Jerôme, de S. Isidore, par d'anciennes Liturgies, & par les livres arabes d'Anastase, patriarche d'Antioche. Il est remarquable que l'histoire des Apôtres en général soit si peu connue, que les disciples de J. C. illustrés par des exploits tout autrement admirables que ceux de César & d'Alexandre, & dont le courage & les lumieres ont produit une révolution générale, subsistante depuis 18 siecles, & qui subsistera jusqu'à la fin du monde, ne soient connus (si on excepte ce qui en est dit dans l'Ecriture & dans quelques anciens Peres) que par des annales obscures & des actes apocryphes. On diroit que la Providence a voulu renforcer en quelque sorte la splendeur de l'Evangile en lui-même, en jettant un voile sur la vie des grands hommes qui l'ont établi dans le monde, pour ne laisser subsister que la certitude & l'authenticité des Livres-Saints, & fixer toute l'attention des Chrétiens sur le grand événement de leur rédemption & l'adorable Consommateur de cet ouvrage divin. « Si nous » ignorons, dit un judicieux » écrivain, le détail des actions de ces conquérans de » J. C., nous n'ignorons pas » leurs conquêtes, quand nous » voyons en si peu de tems des » églises établies par-tout ».

JACQUES, (S.) le *Mineur*, frere de S. Jude, fils de Cléophas & de Marie, sœur de la sainte Vierge, fut surnommé *le Juste* à cause de ses vertus. JESUS-CHRIST ressuscité lui apparut en particulier. Quelques jours après l'Ascension, il fut choisi pour gouverner l'église de Jérusalem. Il

parla le premier après S. Pierre, dans le concile tenu en cette ville l'an 40 ou 50; & s'en rapportant au sentiment du prince des Apôtres, il le confirma par des raisons pleines de sagesse & de force. S. Paul l'appelle une des colonnes de l'Eglise. Ananus II, grand-sacrificateur des Juifs, le fit condamner & le livra au peuple. Eusebe, après Hégésippe, dit que les Juifs l'ayant pressé de désavouer publiquement la doctrine de J. C., il l'avoit soutenue avec une merveilleuse constance; & que cette confession faite sur les degrés du temple, mettant en fureur les Pharisiens ses principaux ennemis, ils le précipiterent en bas. Un foulon acheva de le tuer d'un coup de levier, l'an 62 de J. C. Flave-Josephe dit qu'Ananus le livra au peuple pour être lapidé; mais cette circonstance se concilie aisément avec le récit de la mort tel que nous le rapportons; soit que le peuple lui ait effectivement jeté des pierres, soit que dans sa fureur il ait prévenu le supplice décerné. Le même historien juif ajoute que tous les gens de bien furent indignés de cette cruauté. Ce passage est sur-tout remarquable par les rapports qu'il a avec celui qui regarde J. C., & sur lequel on a tant disputé, sans contester celui-ci, qui forme un très-fort préjugé en faveur de l'authenticité de l'autre. *Cæsar de Festi morte accepto nuntio, Albinum in Judæam misit præsidem. Junior Ananus, audax & ferox ingenio, tempus opportunum se nactum ratus, mortuo Festo, Albino adhuc, agente in itinere, concilium judicum advocat; statutumque coram eo fratrem Jesu Christi, Jacobum nomine, & unà quosdam alios, reos impietatis peractos, lapidandos tradidit: quod factum omnibus in eâ civitate bonis & legum studiosis vehementer displicuit* (Joseph. l. 20, Ant. c. 8). Il nous reste de ce S. Apôtre une *Epître*, qui est la premiere entre les Canoniques. Elle est adressée aux tribus d'Israël dispersées; c'est-à-dire aux fideles d'entre les Juifs, qui étoient répandus en diverses provinces. Il combat principalement l'abus que plusieurs personnes faisoient du principe de S. Paul, qui dit que « c'est la foi, & non les œuvres de la loi, qui nous rend justes devant Dieu ». S. Jacques y établit fortement la nécessité des bonnes œuvres. On lui attribue encore une *Liturgie*, dont parle S. Procle, patriarche de Constantinople, ainsi que le concile *in Trullo*. Mais il n'est pas vraisemblable qu'elle soit de lui, quoiqu'elle soit d'une très-haute antiquité. Elle fut traduite en latin par Léon Tuschus, qui y joignit celles de S. Basile & de S. Jean-Chrysostome. Claude de Sainctes y ajouta des dissertations & des notes savantes. Ce recueil, rare & curieux, fut imprimé à Anvers en 1560, in-8°. On trouve aussi la Liturgie de S. Jacques dans les *Apocryphes* de Fabricius. — Quelques auteurs attribuent l'*Epître* Canonique à S. Jacques le Majeur, mais ce sentiment est peu fondé & peu suivi. — Cajetan, Grotius, Hammond, & les Bollandistes, en distinguant Jacques, fils d'Alphée (Matth. x. 3. Luc vi.

75), d'avec Jacques, fils de Cléophas, reconnoissent trois Saints Jacques, dont le 3e. est ce dernier, frere (c'est-à-dire cousin) du Sauveur, évêque de Jérusalem, qui, selon eux, n'a pas été du nombre des douze Apôtres, quoique S. Paul lui donne ce nom dans l'Epître aux Galates (chap. I, 19), parce qu'il en avoit le zele; qu'il en remplissoit les fonctions, & jouissoit de la plus grande considération dans l'Eglise. Ce qui forme un grand préjugé pour l'opinion commune, c'est que dans le Canon de la Messe, piece de l'antiquité la plus respectable, on ne fait mention que de deux Jacques, & que certainement le troisieme, quand même il n'auroit point été des 12 Apôtres, y eût été placé avant S. Lin, S. Clément, &c. On ne trouve aussi nulle part la fête d'un S. Jacques distingué des deux Apôtres.

JACQUES, (S.) évêque de Nisibe, sa patrie, & docteur de l'Eglise Syrienne, se fit un nom immortel par la charité héroïque & le zele éclairé qu'il fit éclater, lorsque les Perses assiégerent cette ville en 338 & 350. Ce saint prélat mourut peu de tems après. Il avoit assisté au concile de Nicée. Il reste de lui *XVIII Discours*, où plusieurs points de morale, de théologie & de discipline ecclésiastique sont éclaircis; Rome, 1756, in-fol., en arménien & en latin par Nicolas Antonelli, chanoine de l'Eglise de Latran, avec des notes & une dissertation *De Ascetis*, longue & savante. S. Athanase les appelle des monumens de la simplicité & de la candeur d'une ame apostolique. S. Jacques avoit confessé la foi durant la persécution de Maximin II; c'est un illustre témoin de la tradition du 4e. siecle. Joseph Assemani a donné dans sa *Bibliotheque Orientale* quelques *Lettres* du même Saint.

JACQUES, (S.) hermite de Sancerre, ainsi appellé par les étrangers, quoique sa solitude fût à *Saxiacum*, fort éloignée de Sancerre, étoit grec de naissance. Après divers voyages, il vint en France l'an 859, & mourut dans la solitude de *Saxiacum*, vers 865.

JACQUES, premier patriarche des Arméniens, s'est fait un nom principalement par une *Version* en arménien *de la Bible*. Il n'en est cependant pas l'auteur; car elle est plus ancienne: mais on lui en doit la publication; il envoya pour cet effet l'évêque Oscan en Europe. Elle fut imprimée en Hollande, in-4°., l'an 1666.

JACQUES I, roi d'Arragon, surnommé le *Guerrier*, monta sur le trône en 1213, après la mort de son pere Pierre le Catholique. Plusieurs grands seigneurs avoient profité de sa minorité pour se soustraire à l'autorité royale; il les défit. Il conquit ensuite les royaumes de Majorque & Minorque, de Valence, & plusieurs autres terres sur les Maures qui les avoient usurpées. Peu de regnes ont été aussi glorieux & aussi agités que le sien. Il voulut se faire couronner au concile de Lyon par Grégoire X, mais ce pape ayant exigé qu'il rendît hommage au Saint-Siege de la couronne d'Arragon comme

avoient fait plusieurs de ses prédécesseurs, il renonça à l'honneur du couronnement, pour conserver l'indépendance de sa couronne; cependant il traita cette affaire si délicatement, que le pape n'en fut point offensé. Il mourut à Valence en 1276, après 63 ans de regne. Avant d'expirer, il céda la couronne à son successeur, & se revêtit de l'habit de l'ordre de Cîteaux, faisant vœu de mourir dans le cloître, si sa santé se rétablissoit. Son excessive foiblesse pour le sexe lui causa de violens chagrins, de la honte & des remords.

JACQUES II, roi d'Arragon, fils de Pierre III, & petit-fils du précédent, succéda à son frere Alfonse III en 1291. Il soumit la Sicile, sur laquelle il avoit des prétentions par sa mere Constance de Sicile. Il fut moins heureux dans une guerre qu'il entreprit contre les Maures & contre les Navarrois. A une assemblée des états du royaume, il fit ordonner que l'Arragon, Valence & la Catalogne seroient irrévocablement unis à la couronne. Il mourut à Barcelone en 1327, après 36 ans de regne. Ce prince vivra dans la mémoire des hommes, par son courage, sa grandeur d'ame, son équité & sa modération. Dans une succession qui lui étoit échue & qu'on lui contestoit, au-lieu d'employer l'autorité, il eut recours, comme un simple citoyen, au grand-justicier du royaume.

JACQUES I, roi d'Ecosse, fils de Robert III, fut pris, en passant en France, par les Anglois, qui le tinrent 18 ans en prison, & ne le mirent en liberté qu'en 1424, à condition qu'il épouseroit Jeanne, fille du comte de Sommerset. Il fit punir quelques-uns de ceux qui avoient gouverné le royaume durant sa prison; & fut assassiné dans son lit, en 1437, par les parens de ceux qu'il avoit fait punir: il fut percé de 26 coups d'épée. On assure que ce prince se déguisoit quelquefois en habit de marchand, pour apprendre par lui-même comment se gouvernoient ses officiers.

JACQUES II, roi d'Ecosse, succéda à Jacques I, son pere, à l'âge de 7 ans. Il donna du secours au roi Charles VII contre les Anglois, punit rigoureusement les seigneurs qui s'étoient révoltés contre lui, & fut tué au siege de Roxburg d'un éclat de canon, en 1460, à 29 ans, & le 22*e*. de son regne. Marie de Gueldre, femme courageuse, épouse de ce roi, vint au siege & fit emporter la place. Jacques étoit un prince actif & courageux, ennemi implacable des Anglois, contre lesquels il ne cessa de faire des tentatives.

JACQUES III, roi d'Ecosse, monta sur le trône après Jacques II, son pere. Séduit par quelques astrologues, il fit arrêter ses deux freres Jean & Alexandre. Le premier fut massacré; & le second s'étant enfui, arma contre lui, le prit prisonnier, & le délivra ensuite. Mais ses cruautés ayant irrité ses sujets, ils se révolterent contre lui. Il fut tué dans une bataille qu'ils lui livrerent en 1488, à 35 ans.

JACQUES IV, roi d'Ecosse, prince pieux & amateur de la justice, succéda à Jac-

ques III, son pere, à l'âge de 16 ans, défit les grands du royaume qui s'étoient révoltés contre lui, prit le parti de Louis XII, roi de France, contre les Anglois, & fut tué à la bataille de Floddenfield en 1513. On dit que sa dévotion l'avoit porté à s'entourer d'une chaîne, à laquelle il ajoutoit une boucle toutes les années. C'est un des plus grands rois qu'ait eu l'Ecosse.

JACQUES V, roi d'Ecosse, n'avoit qu'un an & demi lorsque Jacques IV, son pere, mourut. Sa mere, Marguerite d'Angleterre, eut part au gouvernement pendant sa minorité : ce qui causa des troubles, qui ne furent appaisés, que quand le roi voulut gouverner par lui-même à l'âge de 17 ans. Jacques V ayant amené 16,000 hommes au secours de François I, contre Charles-Quint, François lui donna par reconnoissance Magdelene, sa fille aînée, en mariage, en 1535. Cette princesse étant morte 2 ans après, Jacques V épousa en secondes noces Marie de Lorraine, fille de Claude, duc de Guise, veuve de Louis d'Orléans, duc de Longueville. Il mourut le 13 décembre 1542, laissant Marie Stuart pour héritiere, dont la reine étoit accouchée seulement 8 jours auparavant. Ce prince, ami de la justice, de la paix & de la religion, défendit les autels contre les réformateurs qui vouloient les renverser.

JACQUES VI, roi d'Ecosse, dit I*er.* depuis qu'il fut roi d'Angleterre & d'Irlande, étoit fils de Henri Stuart, & de l'infortunée Marie Stuart. Cette reine étoit enceinte de 5 mois, lorsque son conseiller Rizzio fut poignardé à ses yeux. La vue des épées nues & sanglantes fit sur elle une impression, qui passa jusqu'au fruit qu'elle portoit. Jacques I, qui naquit 4 mois après cette funeste aventure, en 1566, trembla toute sa vie à la vue d'une épée nue, quelque effort que fit son esprit pour surmonter cette disposition de ses organes (preuve de fait, entre mille autres, contre les physiciens qui nient l'influence de l'imagination des meres sur les enfans qu'elles portent). Après la mort d'Elizabeth qui l'avoit nommé son successeur, il monta sur le trône en 1603, & régna sur l'Ecosse, l'Angleterre & l'Irlande. Ce prince, fils d'une mere si catholique, signala son avénement à la couronne par un édit qui ordonnoit à tous les prêtres catholiques, sous peine de mort, de sortir d'Angleterre. Ceux qui les receloient étoient également mis à mort comme criminels de leze-majesté. On n'entendoit parler que d'exécutions, & le sang des seigneurs catholiques couloit tous les jours sur les échafauds, dans presque toutes les villes des trois royaumes. Quelques furieux résolurent en 1605 de finir ce carnage, en exterminant d'un seul coup le roi, la famille royale, & tous les pairs du royaume. Ils résolurent de mettre 36 tonneaux de poudre sous la chambre où le roi devoit haranguer le parlement. Tout étoit prêt ; on n'attendoit que le jour de l'assemblée pour exécuter ce forfait. Une lettre anonyme qu'un

des conjurés écrivit à un de ses amis pour le détourner de l'assemblée, fit soupçonner la conspiration. On visita tous les souterrains, & l'on trouva à l'entrée de la cave, qui étoit au-dessous de la chambre, un artificier habile, qui peu d'heures après devoit faire jouer la mine & anéantir le parlement. La crainte arracha tout le secret de la conspiration à ces malheureux. Quelques-uns des conjurés furent tués en se défendant; plusieurs sortirent du royaume; huit furent pris & exécutés (*voyez* les articles de GARNET & d'OLDECORN). » Quelques écrivains, dit » Ladvocat, *Dictionnaire historique*, ont accusé les Jésuites d'avoir eu part à cette » conjuration; mais M. Antoine le Fevre de la Boderie, » dans ce tems-là ambassadeur » de France en Angleterre, » & depuis beau-pere de M. » Arnaud d'Andilly, les justifie pleinement de cette accusation dans ses *Négociations* (imprimées en 1749) ». Plusieurs auteurs ont écrit que cette conspiration avoit été imaginée par le ministre Cécil, & qu'il en fit lui-même proposer artificieusement le plan par des personnes de confiance à des Catholiques, qu'il savoit être au désespoir des cruautés qu'on exerçoit contre eux. M. Higgons, dans son *Coup-d'Œil sur l'Histoire d'Angleterre* (édit. de La Haye, 1727, p. 252) en parle dans ces termes: » Quelques-uns assurent que » ce complot fut formé à coups » de marteau dans les forges » de Cécil, qui l'avoit d'abord » préparé pour le regne d'Elizabeth; mais qui prévenu » par la mort de cette princesse, résolut de le mettre » en œuvre sous le regne de » Jacques I, dans le dessein » de soulever à un tel point » la nation contre les Catholiques, qu'elle les chassât » tous, & qu'il pût ensuite » s'emparer de leurs biens; » que pour y réussir, il se » servit, de ses émissaires secrets, qui engagerent quelques têtes chaudes à entreprendre vivement cette affaire, sans qu'ils sussent que » le plan du complot venoit » de lui en droiture. Mais je » veux bien que cela ne soit » pas certain: toujours est-il » indubitable que la cour de » Londres fut informée de » cette trahison par la voie » de France & d'Italie, long-tems avant la prétendue découverte, & que Cécil qui » savoit toute l'affaire, fut celui qui fabriqua cette lettre » à milord Montaigle, pour » faire paroître quelque chose » de merveilleux dans cette » découverte, & donner lieu » au roi d'admirer ses talens ». M. Challoner, évêque de Dibra, vicaire apostolique à Londres, dans des *Mémoires* imprimés à Londres en 1741, & l'auteur de la *Grammaire politique*, parlent de la même maniere de cette conjuration. La terreur que Jacques répandit parmi les Catholiques, ne le fit pas respecter des Presbytériens, ni des Anglicans, moins encore des nations étrangeres. Son regne fut méprisé au-dehors & au-dedans. Etant à la tête du parti protestant en Europe, il ne le soutint pas contre

contre les Catholiques, dans la grande crise de la guerre de Bohême. Jacques abandonna son gendre l'électeur palatin, négociant quand il falloit combattre; trompé à la fois par la cour de Vienne & par celle de Madrid; envoyant toujours de célebres ambassades, & n'ayant jamais d'alliés. Son peu de crédit chez les nations étrangeres contribua beaucoup à le priver de celui qu'il devoit avoir chez lui. Son autorité en Angleterre éprouva un grand déchet, par le creuset où il la mit lui-même, en voulant lui donner trop de poids & trop d'éclat. Il ne cessoit de dire à son parlement, que « Dieu » l'avoit fait maître absolu; » que tous leurs privileges » n'étoient que des concessions » de la bonté des rois ». Par-là il excitoit les parlemens à examiner les bornes de l'autorité royale & l'étendue des droits de la nation. Ce fut dans celui de 1621 que se formerent les deux partis, si connus, l'un sous le nom de *Torys* pour le roi, l'autre sous le nom de *Wighs* pour le peuple. L'éloquence pédantesque du roi ne servit qu'à lui attirer des critiques séveres. On ne rendit pas à son érudition toute la justice qu'il croyoit mériter. Henri IV ne l'appelloit jamais que *Maître Jacques*, & ses sujets ne lui donnoient pas des titres plus flatteurs. Ce qui aliéna sur-tout le cœur de ses sujets, ce fut son abandonnement à ses favoris. Un Ecossois nommé *Carr* le gouverna absolument, & depuis il quitta ce favori pour George de Villiers, connu sous le nom de *Duc de Buckingham*, comme une femme abandonne un amant pour un autre. Il mourut en 1625, à 59 ans, après 22 ans de regne, avec la réputation d'un prince plus indolent que pacifique, d'un roi pédant & d'un politique mal-habile. On auroit dit qu'il n'étoit que passager du vaisseau dont il étoit, ou devoit être le pilote. « Jacques I, dit un historien, prince à petites idées, » & qui croyoit s'agrandir en » sortant de sa sphere, rendit une ordonnance, pour » autoriser les danses & les » jeux, qui servoient de délassement au peuple les jours » de fêtes. Il fut rigoureusement enjoint aux évêques & » aux magistrats de tenir la » main à l'exécution, comme » à une chose de premiere » importance. Aussi le roi alléguoit-il deux raisons de premier ordre, savoir, la crainte » de rendre les protestans stupides, & l'espérance d'attirer » à eux les papistes. Vues merveilleuses pour les progrès » du pur Evangile! Quoi de » plus beau que d'y attirer les » hommes, en les faisant danser sous l'abri des loix & sous » l'attache de la Religion ». On reconnoît dans cette conduite de Jacques celle de tous les oppresseurs de la Religion, de la liberté & des loix, celle des tyrans de Rome & de la Grece : les fêtes & les jeux étoient toujours appellés au secours de la violence, pour distraire & étourdir la multitude, pour l'aveugler sur les maux publics. Jacques est le premier qui a pris le titre de roi de la Grande-Bretagne. On ne peut

lire sans indignation la patience avec laquelle il souffrit l'insolence de Buchanan, qui osa lui dédier un livre où cet auteur soumet les rois au jugement de leurs sujets, & à des peines dont la plus sévere n'est pas la déposition. Ce que cet historien mercenaire écrit faussement touchant Marie-Stuart, devoit trouver dans le cœur d'un fils un peu plus de vivacité contre le calomniateur d'une mere. On a de lui : I. Quelques ouvrages de controverse, intitulés bizarrement & écrits de même : *Le triple coin pour le triple nœud ; Tortura torti* : celui-ci est contre Bellarmin, qui dans un de ses ouvrages avoit pris le titre de *Matthæus tortus*. II. *La vraie Loi des Monarchies libres*. III. Des *Discours au Parlement*. Ses ouvrages prouvent que son génie étoit un peu au-dessus du médiocre : sans être un auteur méprisable, ce n'étoit point un homme sublime. Il commenta aussi l'*Apocalypse*, & voulut prouver que le *Pape est l'Antechrist*. Ses ennuyeuses productions furent recueillies à Londres en 1619, in-fol.

JACQUES II, roi d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, né à Londres en 1633, de l'infortuné Charles I & de Henriette de France, fut proclamé duc d'Yorck dès le moment de sa naissance ; mais les cérémonies de la proclamation furent différées jusqu'en 1643. Les horreurs des guerres civiles l'obligerent de se sauver en 1648, déguisé en fille. Il passa en Hollande, de là en France, où il se signala sous le vicomte de Turenne ; & ensuite en Flandre, où sa valeur n'éclata pas moins sous don Juan d'Autriche & le prince de Condé. Charles II, son frere aîné, ayant été rétabli sur le trône de ses peres, Jacques le suivit en Angleterre, & fut fait grand-amiral du royaume. Il remporta en 1665 une victoire signalée, après un combat très-opiniâtre sur Opdam, amiral de Hollande, qui périt dans cette journée avec 15 ou 16 vaisseaux. Généralissime des deux armées navales de France & d'Angleterre en 1672, il fut vaincu par l'amiral Ruyter ; mais il montra beaucoup de courage dans sa défaite. Jacques II, digne du trône par son courage & ses vertus, y monta après la mort de son frere en 1685. Attaché à la Religion Catholique depuis sa jeunesse, il résolut de la rétablir & réparer toutes les injustices que les sectaires lui avoient fait essuyer. Il révoqua le serment du *Test*, par lequel on abjuroit la présence réelle de J. C. dans l'Eucharistie. Cette loi inique, impie & absurde, qui excluoit des charges & du parlement tous ceux qui refusoient de s'y soumettre, avoit été portée contre les Catholiques sous le regne de Charles II. Jacques accorda ensuite la liberté de conscience à tous ses sujets, afin que les Catholiques pussent en jouir sans jalousie. Le Jésuite Peters, son confesseur, fut accusé de n'avoir pas assez modéré le zele du monarque, & de l'avoir poussé dans le précipice : plusieurs écrivains l'ont justifié de ce reproche ; & la chose n'étoit certainement pas difficile. Jacques a-t-il fait couler des ruisseaux de sang pour

ſoutenir la vraie Religion, comme Éliſabeth, Jacques I & Henri VIII en firent couler pour établir le proteſtantiſme? Il ſe borna à demander pour ceux de ſa communion, cette tolérance tant prêchée par nos philoſophes, mais qu'ils tranſforment en *fanatiſme*, en *ſuperſtition*, dès qu'on la réclame pour le vrai culte (*voyez* FERDINAND II, PHILIPPE II). Les hérétiques, déjà alarmés, acheverent de s'aigrir par le ſpectacle d'un nonce qui fit ſon entrée publique à Londres. Guillaume de Naſſau, prince d'Orange, ſtathouder de Hollande, & gendre de Jacques II, appellé par les mécontens pour régner à ſa place, vint détrôner ſon beau-pere en 1688. Dans ces circonſtances, Jacques garda la modération la plus grande. Après avoir renouvellé aux mécontens la promeſſe d'aſſembler un parlement libre, il leur dit: » Si on a quelque choſe de plus » à demander, je ſuis prêt à » l'accorder. Et ſi après cela » quelqu'un de vous n'eſt pas » ſatisfait, il n'a qu'à ſe déclarer. Je veux bien accorder » des paſſe-ports à ceux qui » voudront aller trouver le » prince d'Orange, afin de leur » épargner la honte d'une trahiſon ». C'eſt Rapin-Thoyras lui-même, qui rapporte ce diſcours, qui ne produiſit aucun effet ſur un peuple égaré. Le monarque détrôné alla chercher un aſyle en France, après s'être vu chaſſé de ſa maiſon, arrêté priſonnier à Rocheſter, inſulté par la populace, & après avoir reçu les ordres du prince d'Orange dans ſon propre palais. Jacques II alla deſcendre à Paris chez les Jéſuites: il étoit, dit-on, Jéſuite lui-même; étant encore duc d'Yorck, il s'étoit fait aſſocier à cet ordre par quatre Jéſuites Anglois; mais c'eſt un conte fondé ſur ce faux préjugé, que tout ce qui eſt zélé catholique eſt jéſuite, on tient en quelque choſe au jéſuitiſme. Louis XIV lui donna en 1689 une flotte & une armée pour aller conquérir ſon royaume. Il paſſa en Irlande, où milord Tyrconell maintenoit encore l'autorité royale; mais Guillaume l'en chaſſa bientôt. Jacques II fut battu à la bataille de la Boyne en 1690, & ſa défaite aſſura la couronne à l'uſurpateur. Le monarque détrôné, déſeſpérant de recouvrer ſon royaume, paſſa le reſte de ſes jours à Saint-Germain, ſe conſolant de ſes revers par les principes de la religion & de la bonne philoſophie. Il y vécut des bienfaits de Louis XIV, & d'une penſion de 70 mille francs, que lui faiſoit ſa fille Marie, reine d'Angleterre, après lui avoir enlevé ſa couronne. Il mourut le 16 ſeptembre 1701, à 68 ans, détrompé de toutes les grandeurs humaines. Il dit à ſon fils, quelques heures avant de mourir: » Si jamais vous remontez ſur » le trône de vos ancêtres, par» donnez à tous mes ennemis, » aimez votre peuple, conſer» vez la Religion Catholique, » & préférez toujours l'eſpé» rance d'un bonheur éternel » à un royaume périſſable ». Il fit enſuite approcher les ſeigneurs proteſtans & ſes domeſtiques de la même religion, qui ſe trouverent dans ſa chambre. » Il les exhorta, dit l'auteur de

» sa Vie, chacun en particulier, » à embrasser la Religion Catholique, les assurant que » s'ils suivoient l'avis qu'il » leur donnoit, ils ressentiroient la même consolation » que lui dans l'état où ils le » voyoient. Sur-tout il leur fit » remarquer que le témoignage » qu'il rendoit en ce moment » à l'Eglise, étoit le témoignage d'un mourant ». Jacques II avoit peu de génie pour les affaires, mais beaucoup de bonne volonté & de zele pour le bien. On disoit de lui, en le comparant à son frere : « Charles pourroit tout voir s'il le » vouloit, & Jacques voudroit » tout voir s'il le pouvoit ». Son attachement à la France contribua beaucoup à sa chute, parce qu'il souleva contre lui l'Espagne, l'Empire, la Hollande, & les Anglois même, que l'humeur trop guerriere & les succès de Louis irritoient ou inquiétoient. « Jamais, dit » le maréchal de Berwick (fils » naturel de Jacques), l'intention du pape Innocent XI, » de l'empereur & du roi d'Espagne, ne fut de détrôner le » roi d'Angleterre; & pour » preuve, Don Pedro Ronquillo, ambassadeur d'Espagne à Londres, dans une » audience particuliere qu'il » demanda exprès, fit entrevoir clairement au roi que » l'orage le menaçoit ; mais » en même tems il l'assura, au » nom de la maison d'Autriche, » que s'il vouloit entrer dans » la ligue, il n'y auroit rien » à craindre, & que tout l'effort se tourneroit contre la » France ». Sa vie privée fut un spectacle des principales vertus de l'homme & du chrétien. Dépourvu d'argent, se contentant d'une nourriture frugale, fort ingénu, franc, droit & sincere, il eut des amis d'autant plus vrais qu'ils étoient sans espérance & sans prétention. On a publié sa *Vie*, Bruxelles, 1740, in-12, sagement écrite. On trouve à la fin quelques-unes de ses *pensées*, dont celle-ci qui est en forme de priere, nous a paru la plus remarquable. « Je vous rends, » ô mon Dieu! de très-humbles actions de graces de » m'avoir ôté mes trois royaumes. Vous m'avez réveillé » par-là de la léthargie du » péché. Si vous ne m'aviez » retiré de ce malheureux état, » j'étois perdu pour jamais. Je » vous remercie encore, mon » Dieu, de ce qu'il vous a » plu me bannir dans un pays » étranger, où j'ai appris les » devoirs du Christianisme, & » où je me suis efforcé de les » remplir ». Ce monarque laissa un fils, Jacques III, mort à Rome le 2 janvier 1766 : prince cher à la Religion & à l'humanité, par ses vertus & sa piété éclairée. Le prince Charles-Edouard, mort à Rome en 1788 (*voyez* EDOUARD Charles), & Henri-Benoît, cardinal d'Yorck, sont les derniers rejetons de cette famille illustre & infortunée; victime, comme tant d'autres, des nouvelles sectes que l'imprudence des souverains laisse germer dans l'état, & qui préparent à leurs successeurs les catastrophes les plus funestes.

JACQUES DE VORAGINE *ou* JACQUES DE VARAZE, né dans l'état de Genes, vit le

jour vers 1230. Il se fit Dominicain, fut provincial & définiteur de son ordre, & ensuite archevêque de Genes en 1292. Il édifia cette église par ses vertus, & tâcha de l'instruire par ses ouvrages. Le plus connu est intitulé : *Légende dorée.* Ce prélat plus pieux qu'éclairé, mourut en 1298. La 1re. édition en latin de sa *Légende* est de Cologne 1470; la traduction italienne de Venise est de 1476 ; la 1re. édition de la traduction françoise, par Jean Batallier, est de Lyon, 1476. Ces trois éditions sont in-fol., & fort rares. Les Protestans ont fait de cette Légende une espece de triomphe contre les Catholiques, en décriant cet ouvrage, comme si ceux-ci étoient intéressés à le défendre. Ce n'est pas aux Protestans qu'on en doit la premiere critique : Claude d'Espences, docteur de Paris, Melchior Canus, Jean-Louis Vivès l'appellerent une *Légende de fer*, &c., dès le 16e. siecle. Elle a été désapprouvée par le P. Bérenger de Landore, général des Dominicains, mort en 1330, qui chargea le P. Bernard Guidonis d'en publier une autre, fondée sur de meilleurs actes. Il y a cependant quelques savans qui ne la trouvent pas aussi méprisable que les Protestans nous la représentent (*voyez* Bollandus, *Prologus ad Acta Sanctorum*, p. 19, §. 4; & le P. Touron, Histoire de son ordre, pag. 594 & 603). (*Voyez* CATHERINE, ROCH). On a encore de cet écrivain une *Chronique de Genes*, publiée dans le tom. 26 du receuil des *Ecrivains d'Italie*, par Muratori; & un grand nombre de *Sermons*, 1589, 1602, 2 vol. in-8°.

JACQUES DE VITRI, naquit dans un petit bourg de ce nom, près de Paris. Il fut curé d'Argenteuil. Frappé de la réputation de piété que s'étoit acquise Marie d'Oignies, il se retira aux Pays-Bas, dans le monastere de ce nom, & s'y fit chanoine-régulier. Il suivit ensuite les Croisés dans la Terre-Sainte, fut fait évêque d'Acre, *autrement* Ptolémaïde, puis patriarche de Jérusalem, obtint le chapeau de cardinal & l'évêché de Frascati. Employé en diverses légations, il y montra beaucoup de talent & de zele. Il mourut à Rome en 1244, & ordonna que son corps seroit transporté à Oignies, sur la Sambre, monastere où il avoit embrassé la vie religieuse, & où l'on voit son tombeau en pierre de touche. On a de lui : I. Trois livres de l'*Histoire Orientale & Occidentale*, en latin. Les 2 premiers parurent à Douay avec la Vie de l'auteur, 1597, & le 3e. dans le Traité *de Cruce* du P. Gretzer. Jacques Bongars a inséré le premier & le troisieme dans les *Gesta Dei per Francos*, Hanau, 1611. Dom Martenne a fait imprimer un troisieme livre de l'*Histoire Orientale* dans le 3e. vol. des Anecdotes, différent de celui publié par Gretzer, & y a joint quatre *Lettres* du même prélat, qui n'avoient pas vu le jour. II. *Vie* de la pieuse *Marie d'Oignies*, insérée dans la *Vie des Saints* de Surius, & dans les *Acta Sanctorum.* On conserve le manuscrit dans le monastere d'Oignies. III. Des *Sermons sur les Evangiles & les Epîtres*, Anvers, 1575.

JACQUES DE TERAMO ; *voyez* PALLADINO.

JACQUES VALENCE, *voy.* PARÈS.

JACQUES DE CLUSA, *voy.* CLUSA.

JACQUES, (Frere) *voyez* BAULOT (Jacques).

JACQUET, (Pierre) avocat au parlement de Paris, mort à Grenoble sa patrie, au mois d'avril 1766, se fit ordonner prêtre à l'âge de plus de 60 ans. Il donna des preuves de son savoir dans différens ouvrages, dont quelques-uns n'eurent qu'un succès médiocre. Nous avons de lui : I. Un *Commentaire sur la Coutume de Touraine*, 1761, 2 vol. in-4°, auquel il substitua le titre de *Commentaire sur toutes les Coutumes*, 1764, 2 vol. in-4°. II. *Traité des Fiefs*, 1762, in-12. III. *Traité des Justices de Seigneur & des Droits en dépendans*, 1764, in-4°. IV. *La Clef du Paradis, ou Prieres Chrétiennes*, 1765, in-12 & in-18.

JADDUS ou JADDOA, souverain pontife des Juifs, dont le pontificat est célebre par un événement singulier, rapporté par l'historien Josephe, mais dont on ne trouve aucune trace dans la Bible, parce qu'aucun livre saint ne correspond à cette époque. Alexandre-le-Grand, irrité contre les Juifs qui n'avoient pas voulu fournir des vivres à son armée pendant le siege de Tyr, vint à Jérusalem dans le dessein de se venger de leur refus. Jaddus eut recours à Dieu, qui lui ordonna d'aller au-devant d'Alexandre, revêtu de ses habits pontificaux, lui promettant d'adoucir le cœur du roi. En effet, Jaddus étant sorti à la tête de ses prêtres & de son peuple, Alexandre se jeta aux pieds du grand-prêtre, & adora le nom de Dieu écrit sur la lame d'or qu'il portoit au front. Parmenion lui demanda la raison d'une telle conduite. Ce prince lui avoua que, lorsqu'il étoit encore en Macédoine, plein du projet de la guerre contre les Perses, ce même homme devant lequel il s'étoit prosterné & revêtu des mêmes habits, lui avoit apparu en songe, & l'avoit exhorté à passer l'Hellespont, l'assurant que son Dieu lui feroit vaincre les Perses. Ensuite ce conquérant étant entré dans la ville, Jaddus lui montra les prophéties de Daniel, qui prédisoient la destruction de l'empire des Perses par un roi de Grece. Alexandre partit de Jérusalem, après y avoir sacrifié, & avoir comblé les Juifs de ses bienfaits. Jaddus tenoit le pontificat vers l'an 333 avant J. C.

JÆGER, (Jean-Wolfgang) théologien Luthérien, né à Stutgard en 1647, d'un conseiller du duc de Wirtemberg, eut la charge de son pere, & passa par divers emplois jusqu'en 1702, qu'il fut nommé professeur en théologie, chancelier de l'université, & prévôt de l'église de Tubinge. Ce savant mourut en 1720, après avoir donné plusieurs ouvrages au public. Les plus connus sont: I. Une *Histoire Ecclésiastique, comparée avec l'Histoire Profane*, Hambourg, 1709, 2 vol. in-fol. II. Un *Systême* & un *Abrégé de Théologie.* III. Plusieurs *Traités de Théologie mystique*, où il attaque Poiret,

Fénélon, &c., 2 vol. in-8°. IV. Des *Observations* sur *Puffendorf*, & sur le traité du *Droit de la Guerre & de la Paix* de Grotius. V. Un *Traité des Loix*, in-8°. VI. *Examen de la Vie & de la Doctrine de Spinosa.* VII. Une *Théologie morale.* Tous ces ouvrages sont en latin.

JAFER EL SCADECK, étoit le 6e. des Imans, ou descendans d'Ali, à qui les Persans prétendent que le califat appartenoit légitimement. Ce fut lui qui ordonna que le Chrétien, le Juif ou l'Idolâtre qui se feroit Mahométan, jouiroit, comme héritier universel, de tout le bien de sa famille, à l'exclusion de ses freres & de ses sœurs; & même qu'il lui seroit permis de faire telle part qu'il lui plairoit, à son pere & à sa mere encore vivans. Cette loi, qui subsiste encore aujourd'hui, est un monument de l'intolérance la plus barbare, & en même tems le moyen le plus odieux de faire des prosélites. Quelle religion que celle qui attache sa propagation à de telles atrocités!

JAGELLON, roi de Pologne, *voyez* LADISLAS V.

JAHEL, héroïne Juive, épouse d'Haber le Cinéen. Sisara, général de l'armée des Chananéens, ayant été défait par Barac, se cacha chez cette femme, qui le tua en lui enfonçant un clou dans la tête, l'an 1285 avant J. C. : action qu'on ne sauroit justifier, si l'on ne savoit à quel point les abominations & les cruautés des Chananéens avoient allumé la colere du ciel, & quelle fut la proscription sévere prononcée contr'eux par Dieu même; proscription dont les Israélites furent les exécuteurs (*voyez* JOSUÉ, DAVID, AGAG, &c.). Il paroît du reste qu'en recevant Sisara chez elle, Jahel n'avoit pas envie de le tuer, & que la pensée ne lui en vint que lorsqu'elle le vit endormi, espérant finir une guerre cruelle & délivrer les Israélites d'un ennemi implacable.

JAI, *voyez* JAY.

JAILLE, *voyez* COUSTUREAU.

JAILLOT, (Alexis-Hubert) géographe ordinaire du roi de France, s'adonna d'abord à la sculpture; mais ayant épousé la fille d'un enlumineur de cartes, il prit du goût pour la géographie. Les Sansons lui céderent la plus grande partie de leurs dessins, qu'il fit graver avec autant de netteté que d'exactitude. Il ne cessa d'augmenter son recueil jusqu'à sa mort, arrivée en 1712. Les *Cartes* qui concernent la France, entrent dans un grand détail, & sont la plupart exactes. Celle de la Lorraine est la meilleure qui ait été faite jusqu'ici sur ce pays. Ses descendans ont marché sur ses traces. — Jean-Baptiste Renou de Chauvigné, de Paris, épousa une des petites-filles de Jaillot, & prit ce nom; il devint géographe ordinaire du roi de France, & mourut le 5 avril 1780, après avoir publié : *Recherches critiques, historiques & topographiques sur la ville de Paris, avec le plan de chaque quartier;* 1772, 5 vol. in-8° avec des plans : ouvrage savant, plein de recherches, & par-là peu agréable à des esprits superficiels.

JAÏR, juge des Hébreux l'an 1209 avant J. C. Sous lui ce peuple fut réduit en servitude par les Philistins & les Ammonites, en punition de son idolâtrie. Jaïr jugea les Juifs pendant 22 années, en comprenant celles de leur esclavage, qui dura 18 ans.

JAMBELLI, (Fréderic) Mantouan, un des plus habiles ingénieurs & un des plus savans destructeurs des hommes, que son siecle ait produits, fut envoyé au secours d'Anvers par la reine Elizabeth, lorsque le prince de Parme mit le siege devant cette ville en 1585. Il inventa plusieurs machines pour détruire les travaux des assiégeans; mais la persévérance des Espagnols & les expédiens par lesquels ils prévenoient ou réparoient les dégâts de ses machines, les rendirent inutiles aux assiégés qui furent obligés de se rendre.

JAMBLIQUE, nom de deux philosophes platoniciens. Le 1er. disciple d'Anatolius & de Porphyre, étoit de Chalcide, le 2e. d'Apamée en Syrie. Julien l'Apostat écrivit à celui-ci plusieurs lettres. Ce prince étoit admirateur de l'un & de l'autre; mais il poussa çette admiration trop loin, car il égale le premier à Platon, le philosophe le plus éloquent de l'antiquité. Il est assez étrange que ceux qui ont travaillé sur Jamblique, confondent ensemble ces deux philosophes. Quoiqu'ils aient porté le même nom, qu'ils aient vécu à-peu-près dans le même pays, & qu'ils aient eu tous deux un Sopatre pour disciple ou pour ami, il étoit néanmoins aisé de les distinguer par le tems : l'un étoit mort sous Constantin, & l'autre sous Valens. Nous avons une *Histoire de la Vie & de la Secte de Pythagore*, sous le nom de *Jamblique*, Amsterdam, 1707, in-4°; mais on ne sait lequel des deux en est l'auteur. On est dans le même embarras par rapport à l'écrit contre la *Lettre de Porphyre, sur les Mysteres des Egyptiens*, Oxford, 1678, in-fol. Il avoit déjà été publié avec d'autres *Traités philosophiques*, Venise, 1497, in-fol. Cet ouvrage est un traité de théologie, dans lequel le Platonisme est ajusté sur le Christianisme, la philosophie ayant cherché dans tous les tems à se parer des lumieres de la Religion. Les *Remarques sur l'Arithmétique* & le *Traité du Destin* de Nicomaque, publiées en latin à Arnheim, 1668, in-8°, passent pour être du Chalcidien.

JAMBRI, dont la famille faisoit sa demeure à Medaba, assassina Jean, frere de Judas Machabée & de Jonathas. Mais Jonathas en tira vengeance sur ses enfans dans le tems qu'ils menoient en grande pompe la fille d'un des plus qualifiés des Arabes, qui devoit épouser l'un d'eux. Il se cacha avec une troupe de soldats, & extermina cette race d'assassins.

JAMÈS, (Thomas) *Jamesius*, docteur d'Oxford & premier bibliothécaire de la bibliotheque Bodleïenne, né à Newport en 1571, mort en 1629, avec une grande réputation de savoir; étoit un homme atrabilaire & mélancolique. Il est principalement connu par le *Catalogue des Manuscrits de la Bibliotheque d'Oxford*, & par

un *Traité de l'Office de Juge chez les Hébreux & chez les autres peuples*, in-4°. Il a écrit aussi contre l'Eglise Romaine & contre les Jésuites. Il a voulu prouver dans un écrit particulier, 1626, in-4°, qu'il y avoit beaucoup de falsification dans le texte des saints Peres; mais ces preuves ont fait peu d'impression sur les gens sensés. C'est dans les mêmes vues qu'il composa en 1600, in-4°, le *Bellum Papale*, mais avec aussi peu de succès. Cette espece de satyre qui fut imprimée à Londres, fut faite pour relever les différences qu'il y a entre l'édition de la Vulgate donnée par Sixte V, & celle donnée par Clément VIII (*voyez* BIANCHINI, BUKENTOP, AMAMA, CASTRO Léon de). Il s'étoit mis en tête que les Catholiques avoient corrompu l'Ecriture, les Conciles & les Peres pour les ajuster à leurs sentimens; il écrivit presque toute sa vie pour montrer ces prétendues corruptions, voulut même engager le parlement d'Angleterre à le seconder dans son entreprise, & ne fit que prouver au public son étrange prévention sur cet objet, & en même tems la conformité de la croyance catholique avec tous les livres & monumens de l'antiquité sacrée : car cette conformité devoit lui paroître bien évidente & bien incontestable, pour l'engager dans l'absurde systême d'une falsification générale. On croit que James est auteur d'une autre critique intitulée : *Fiscus Papalis*, *seu Catalogus Indulgentiarum & Reliquiarum urbis Romæ*, Londres, 1617, in-4°; plusieurs l'attribuent à Guillaume de Cambridge.

JAMES, (Robert) médecin Anglois, né à Kinverston en 1703, s'est fait autant connoître par sa poudre fébrifuge que par ses ouvrages, dont le principal est un *Dictionnaire de Médecine*, 1743, 3 vol. in-fol., traduit en françois, & imprimé à Paris en 6 vol. in-fol. Il mourut le 23 mars 1776.

JAMIN, (Nicolas) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, natif de Dinan en Bretagne, passa une partie de sa vie à Paris, fut fait prieur de S. Germain-des-Prés, & mourut le 9 février 1782. Ceux qui sont attachés à la Religion, lui savent gré de ses productions, qui sont : I. *Pensées théologiques, relatives aux erreurs du tems*, 1768, in-12. Le choix des matieres, la précision & l'exactitude avec laquelle elles sont traitées, rendent cet ouvrage intéressant. L'auteur y ayant établi des maximes qui confondoient la *petite église*, les partisans de cette secte, qui ne sont pas rares dans la congrégation dont il étoit membre, eurent le crédit de faire supprimer l'ouvrage, par arrêt du conseil en 1769. II. *Le fruit de mes lectures* : c'est un recueil de beaux passages de différens auteurs. III. *Placide à Scholastique, sur la maniere de se conduire dans le monde*, 1775, in-12. IV. *Traité de la lecture chrétienne*, 1774, in-12. V. *Placide à Maclovie*, ou Traité des scrupules. Voyez le *Journ. hist. & littér.* 15 juillet 1774, p. 70.

JAMYN, (Amadis) poëte François, contemporain & ami du poëte Ronsard, né dans le

16e. siecle à Chaource en Champagne, mort vers l'an 1585, fut secrétaire & lecteur ordinaire du roi Charles IX. On trouve dans les ouvrages de ce poëte, de la facilité & du naturel. On le préfere même à Ronsard, quoique celui-ci ait une réputation bien plus étendue. Ses *Œuvres Poétiques*, imprimées en 1577 & 1584, 2 vol. in-12, consistent en pieces morales. On a encore de lui une *Traduction* des 13 derniers livres de l'*Iliade* d'Homere; celle des 11 premiers est de Hugues de Salel, 1580, in-8°. Jamyn avoit beaucoup voyagé dans sa jeunesse, & avoit parcouru la Grece, les isles de l'Archipel, l'Asie mineure, &c.

JANCIRE, *voyez* IDA-THYRSE.

JANET, (François CLOUET, dit) peintre François, florissoit sous les regnes de François II, Charles IX & Henri III. Son talent étoit la miniature. Il excelloit aussi à peindre le portrait. Ronsard en a fait l'éloge dans ses Poésies.

JANIÇON, (François-Michel) né à Paris en 1674, d'un avocat au conseil, passa en Hollande, s'y maria, & travailla long-tems aux gazettes d'Amsterdam, de Roterdam & d'Utrecht. Mais son imprimerie ayant été supprimée à cause d'un écrit imprimé chez lui, il se retira à La Haye, où il eut le titre d'agent du landgrave de Hesse. Il y mourut en 1730, à 56 ans, d'une attaque d'apoplexie. On a de lui, outre un tas de gazettes : I. La *Bibliotheque des Dames*, traduite de l'anglois, de Richard Stéele, un des auteurs du *Spectateur*, en 2 vol. in-12, 1717 & 1719. III. La Traduction d'une mauvaise Satyre contre les moines & les prêtres, publiée sous le titre burlesque de *Passe-Partout de l'Eglise Romaine, ou Histoire des tromperies des Prêtres & des Moines en Espagne*, Londres, 1724, 4 vol. in-12. L'ouvrage original est écrit en anglois par Ant. Gavin, prêtre Espagnol qui s'étoit fait ministre anglican. IV. *Etat Présent de la République des Provinces-Unies & des Pays-Bas qui en dépendent*, &c, 1729 & 1730, 2 vol. in-12. Ouvrage qui n'est pas exempt de défauts.

JANSENIUS, (Corneille) né à Hulst en Flandre, l'an 1510, mourut évêque de Gand en 1576, à 66 ans. Il eut cet évêché en 1568, à son retour du concile de Trente, où il avoit fait éclater son savoir & sa modestie. Il avoit été auparavant curé de S. Martin de Courtray, & ensuite professeur de théologie à Louvain, & doyen de S. Jacques de la même ville. Nous avons de lui : I. Une excellente *Concorde des Evangélistes*, in-fol. II. Des *Commentaires sur les Psaumes, les Proverbes, le Livre de la Sagesse, l'Ecclésiastique, & sur les Evangiles*. Tous ces ouvrages sont écrits en latin avec beaucoup de solidité & d'érudition, & sont généralement très-estimés. Le nom des deux *Jansenius* étoit *Jansen*, dont ils firent *Jansenius* en le latinisant suivant la coutume de leur siecle.

JANSENIUS, (Corneille) né en 1585 dans le village d'Accoy, près de Léerdam en Hollande, de parens catholiques, se rendit à Paris en 1604, après

avoir étudié à Utrecht & à Louvain. L'abbé de Saint-Cyran le plaça chez un conseiller, pour être précepteur de ses enfans. La même façon de penser sur certaines matieres théologiques, unirent étroitement ces deux hommes. Saint-Cyran appella Jansenius quelque tems après à Bayonne, où ils étudierent ensemble pendant plusieurs années, cherchant dans S. Augustin, ce qui n'y étoit point, mais croyant ou voulant l'y trouver (*voyez* VERGER DE HAURANE). Le jeune théologien, revenu à Louvain en 1617, prit le bonnet de docteur en 1619, obtint la direction du college de Sainte Pulcherie, & enfin une chaire d'Ecriture-Sainte en 1630. C'est dans ce tems qu'il se signala contre Gisbert Voet (*voyez* ce mot). L'université de Louvain le députa deux fois auprès du roi d'Espagne pour faire révoquer la permission accordée aux Jésuites de professer les humanités & la philosophie dans cette ville; on le lui accorda. Pour mériter les graces de son souverain, il publia un livre contre la France, intitulé : *Mars Gallicus*, 1633, in-12; traduit en françois par Ch. Hersant, 1638, in-8°. Cet ouvrage, écrit avec chaleur, fut composé à l'occasion de l'alliance que les François avoient faite avec les puissances protestantes. L'auteur y fait un portrait peu avantageux de la France, de ses alliances, de ses traités, & des motifs de ses guerres. Peu après la publication de ce livre, il fut nommé à l'évêché d'Ypres par Philippe IV; il fut sacré en 1636, & il gouverna cette église jusqu'en 1638, qu'il mourut frappé de la peste. Ce prélat laissa des *Commentaires sur les Evangiles*, in-4°.; sur *le Pentateuque*, in-4°.; sur *les Proverbes*, *l'Ecclésiaste*, Louvain, 1644, in-fol., pleins d'érudition, & écrits avec netteté. II. Lettres à l'abbé de Saint-Cyran, trouvées parmi les papiers de cet abbé, & publiées sous ce titre : *Naissance du Jansénisme découverte*, ou *Lettres de Jansenius à l'abbé de St.-Cyran, depuis l'an 1617 jusqu'en 1635*; Louvain, 1654, in-8°. III. L'ouvrage si célebre, & trop célebre, qui porte pour titre : *Cornelii Jansenii Episcopi*, *Augustinus*, *in quo hæreses Pelagii contra naturæ humanæ sanitatem*, *ægritudinem*, *medicinam*, *recensentur*; Louvain, 16-0, & Rouen, 1652, in-fol. Cette derniere édition est augmentée d'un *Ecrit*, où Jansenius fait le parallele des sentimens & des maximes de quelques théologiens Jésuites, & des principes des Sémi-Pélagiens de Marseille, sans assez distinguer ce qu'il y a dans les écrits de ces Marseillois, d'opposé à la saine doctrine d'avec ce qui peut se concilier avec elle. Il doit y avoir à la fin le traité *De statu Parvulorum sine baptismo decedentium*. L'auteur dit avoir travaillé 20 ans à ce livre, & avoit lu, pour le composer, dix fois tout S. Augustin, & 30 fois ses traités contre les Pélagiens. Mais bien des écrivains prétendent que cet étalage de travail & de lecture n'est qu'une petite industrie, pour détourner l'attention des plagiats faits à Calvin. « Car c'est dans cet » hérésiarque, disent-ils, que

» Jansenius a pris ses opinions : » mais comme d'un côté il ne » vouloit pas avouer une telle » source, & que de l'autre » Calvin prétendoit avoir pris » toutes les idées sur la grace » dans S. Augustin ; Jansenius » a cru qu'il étoit tout simple » de faire à ce saint docteur » honneur de son systême. Il » est certain que la fameuse dis- » tinction de l'*adjutorium quo* » & de l'*adjutorium sine quo* » *non*, répétée 70 fois par Jan- » senius & dont il fait la base » de ses preuves, se trouve » tout du long & avec la même » emphase dans Calvin, ainsi » qu'une multitude de choses » que Jansenius nous donne » comme originales & décou- » vertes par lui dans S. Au- » gustin ». Ce prélat, soit qu'il espérât qu'un examen solemnel donneroit une nouvelle considération à son livre, soit que par sa soumission au S. Siege, il voulût réparer ce que la conscience lui reprochoit à cet égard ; écrivit peu de jours avant sa mort au pape Urbain VIII, qu'il soumettoit sincérement à sa décision & à son autorité l'*Augustinus*, qu'il venoit d'achever ; & que si le saint Pere jugeoit qu'il fallût y faire quelques changemens, il y acquiesçoit avec une parfaite obéissance. Cette *Lettre* fut supprimée par ses exécuteurs testamentaires, Calenus & Fromond (*voyez* ces mots). Selon toutes les apparences, on n'en auroit jamais eu aucune connoissance, si après la réduction d'Ypres, elle n'étoit tombée entre les mains du grand Condé, qui la rendit publique. Jansenius, quelques heures avant de mourir, & dans son dernier testament, soumit encore & sa personne & son livre au jugement & aux décisions de l'Eglise Romaine. Voici les propres termes qu'il dicta une demi-heure avant d'expirer : *Sentio aliquid difficulter mutari posse ; si tamen Romana Sedes aliquid mutari velit, sum obediens filius, & illius Ecclesiæ in qua semper vixi, usque ad hunc lectum mortis, obediens sum. Ità postrema mea voluntas est. Actum sextâ maii 1638.* On voit clairement par ces paroles que Jansenius ne contestoit pas, comme ses disciples, l'infaillibilité dans les faits dogmatiques, ni même l'infaillibilité du souverain Pontife. Ainsi cet évêque devint chef de parti sans le vouloir, au moins dans ses derniers momens. Si ses liaisons avec St.-Cyran & quelques autres anecdotes ont fait croire le contraire, ses dernieres paroles doivent être regardées comme une rétractation de ce qui avoit précédé, & ses disciples prouvent bien par leur conduite qu'ils ne sont pas en tout de l'avis de leur maître. Tout son systême se réduit, suivant un auteur Jésuite, à ce point capital : « Que depuis » la chute d'Adam, le plaisir » est l'unique ressort qui remue » le cœur de l'homme ; que ce » plaisir est inévitable quand il » vient, & invincible quand il » est venu. Si ce plaisir est cé- » leste, il porte à la vertu : » s'il est terrestre, il détermine » au vice ; & la volonté se » trouve nécessairement en- » traînée par celui des deux qui » est actuellement le plus fort. » Ces deux délectations, dit » l'auteur, sont comme les deux

» baſſins d'une balance ; l'un » ne peut monter ſans que l'autre » ne deſcende. Ainſi l'homme » me fait invinciblement, quoique » que volontairement, le bien » ou le mal, ſelon qu'il eſt » dominé par la grace ou la » cupidité. Delà il s'enſuit, » *qu'il y a certains commandemens* » *mens impoſſibles, non-ſeulement* » *ment aux infideles, aux aveugles* » *gles, aux endurcis ; mais aux* » *fideles & aux juſtes, malgré* » *leur volonté & leurs efforts,* » *ſelon les forces qu'ils ont, &* » *que la grace, qui peut rendre* » *ces commandemens poſſibles,* » *leur manque* ». Cette analyſe n'a pas paru exacte à quelques partiſans de Janſenius. L'abbé Racine en a donné une autre dans ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique ; mais les hommes les plus fameux de ce parti ont reconnu que la doctrine des deux délectations étoit évidemment celle de l'évêque d'Ypres. M. Arnauld n'avoit aucun doute là-deſſus, quoique par une réſiſtance qui peut étonner dans un diſciple, il rejetât cette baſe de la nouvelle doctrine. Après avoir differté ſur cette matiere d'après les principes de S. Auguſtin, tels qu'il les concevoit, » on ne voit point dans tout » cela, ajoute-t-il, de *qualitas* » *fluens*, ni d'*actus indeliberatus*, » *tus*, dans lequel M. d'Ypres » a fait conſiſter ſa délectation » victorieuſe. En quoi certainement » nement il s'eſt trompé : mais » il eſt de la prudence de ne » le point mettre en jeu, & » de ne ſe point faire un mérite » rite de ce qu'on l'abandonne » en cela. C'eſt ce que j'ai » empêché fort à propos que » ne fît M. du Til (Hennebel) ». *Lett. de M. Arnauld*, tom. 7, pag. 146. Un auteur moderne a cru que le ſyſtême de Janſenius n'étoit qu'un plagiat fait au prédeſtinatianiſme des Turcs. » Il ſeroit poſſible de prouver, dit l'auteur *des Vœux d'un ſolitaire* (M. Bernardin de S. Pierre) » que la plupart des opinions » nions qui en différens tems » ont bouleverſé l'Europe, ſont » venues des pays lointains. » Le Janſéniſme, par exemple, » paroît nous avoir été apporté » de l'Orient par les croiſades » avec la peſte & la lepre : du » moins on trouve les maximes » du janſéniſme dans des théologiens » logiens Mahométans cités » par Chardin. La peſte & la » lepre ne ſubſiſtent plus chez » nous, mais le janſéniſme dure » encore, & fait même, dit-on, » des progrès en Eſpagne ». Dès que le livre de Janſenius parut, la guerre fut allumée dans l'univerſité de Louvain. L'on vit paroître de petites brochures & de gros livres pour & contre. Urbain VIII crut mettre la paix en défendant, l'an 1642, l'ouvrage, comme renouvellant les propoſitions condamnées par ſes prédéceſſeurs (*voyez* BAÏUS) ; mais la guerre terminée ou du moins aſſoupie en Flandre, paſſa en France, & y fut beaucoup plus vive. La Sorbonne cenſura 5 Propoſitions extraites de l'*Auguſtinus*. Innocent X les condamna peu après en 1653. Les Janſéniſtes crurent éluder la Bulle en diſtinguant entre le ſens hérétique & le ſens orthodoxe. Ils prétendirent que ces 5 Propoſitions n'étoient point dans l'ouvrage de l'évêque Flamand ; ou que ſi elles y étoient, on leur

donnoit un mauvais ſens. Le pape Alexandre VII foudroya ces diſtinctions par une Bulle du 16 octobre 1656. Il y déclare que *les 5 Propoſitions ſont tirées du livre de Janſenius, & qu'elles ont été condamnées dans le ſens de cet auteur.* Ce pape agiſſoit de concert avec le plus grand nombre des évêques de France. Les Janſéniſtes accablés du poids de l'autorité par l'adhéſion du corps épiſcopal, dirent que ces Bulles ne renfermoient qu'un ſimple réglement de diſcipline, qui n'exigeoit qu'un ſilence reſpectueux (qu'ils n'ont cependant point gardé); ils eurent recours à la diſtinction du *droit* & du *fait;* mais cette diſtinction fut formellement proſcrite par la Bulle de Clément XI, *Vineam Domini Sabaoth*, donnée en 1705; Bulle qui a reçu l'autorité d'un jugement infaillible par l'adhéſion de l'Egliſe univerſelle & particuliérement de l'Egliſe Gallicane. Les évêques de cette Egliſe, non contens d'un formulaire qu'ils avoient déjà fait, en dreſſerent un ſecond. En voici les termes: *Je condamne, de cœur & de bouche, la doctrine des 5 Propoſitions contenues dans le livre de Cornelius Janſenius; laquelle doctrine n'eſt point de S. Auguſtin, que Janſenius a mal expliqué.* Cette formule fit une foule de rebelles, & encore plus d'hypocrites, ou plutôt elle ſervit à faire connoître les uns & les autres. On en exigea la ſignature de tous ceux qui prétendoient aux ordres & aux bénéfices. Mais ces ſages précautions ne purent ramener les obſtinés ni corriger l'indocilité de ces nouveaux ſectaires. Fruit amer d'un fanatiſme dont il eſt d'autant plus difficile de deviner la vraie cauſe, que dans la doctrine de Janſenius rien ne paroît propre à faire des proſélytes. Un hiſtorien philoſophe, très-oppoſé aux Jéſuites, & qu'on ne peut ſoupçonner de partialité ni de prévention, après avoir expoſé les attraits que pouvoit avoir pour les peuples la doctrine de divers héréſiarques, ajoute: » Rien de tout cela ne ſe trouve » dans les opinions qui partagent aujourd'hui la France; » il ne s'agit que de vérités » abſtraites, de ſubtilités qui » paſſent de bien loin la portée du vulgaire, & que la » plupart de ceux mêmes qui » en diſputent, n'entendent » pas. Loin d'adoucir le joug, » on l'aggrave; on fait du tribunal de la pénitence un tribunal de terreur ou de vengeance; on paroît ne reconnoître pour vraies pénitences, que ces pénitences fabuleuſes, du moins outrées & » exceſſives (*c'eſt un philoſophe qui parle*), dont on a fait la » peinture dans la vie des Peres » du déſert; on ne parle que » de rigueur, que d'auſtérités, » que de renoncement, au » même tems qu'on prouve, » que toutes ces bonnes œuvres » ſont des dons de Dieu auſſi » gratuits, auſſi indépendans » des diſpoſitions de l'homme, » que la pluie l'eſt par rapport » à la terre; on ne parle que » de charité, que d'amour de » Dieu, au même tems qu'on » le repréſente comme un maître dur & impérieux, qui » veut moiſſonner, ou il n'a » pas ſemé, qui punit, parce

» qu'on n'a pas reçu ce qu'il n'a pas jugé à propos de donner, ce qu'il a refusé, ce qu'il a même ôté; & on veut persuader que le plus grand effort & la perfection de l'amour est d'aimer celui, sur l'amour duquel on ne peut compter; on veut que l'homme se reproche avec amertume de cœur de n'être pas vertueux, lors même qu'on s'efforce de lui prouver que la vertu n'est pas plus en son pouvoir, que la beauté & la laideur de son visage, que la grandeur ou la petitesse de sa taille; en un mot, on veut qu'il se croie coupable, parce que Dieu ne l'a pas tiré de la masse de perdition, où on prétend que tout le genre-humain a été enveloppé par la faute de celui dont il tire son origine... Il est visible que ces opinions n'ont rien par elles-mêmes qui flatte & qui attire : pourquoi donc les suit-on? pourquoi tant d'opposition contre l'autorité qui les condamne & les proscrit? pourquoi cette prédilection pour ceux qui s'y attachent?... Est-il possible que des corps éclairés n'aient pas fait les réflexions que je viens de proposer, qu'ils se soient laissé séduire comme des femmes? qu'ils aient véritablement adopté ces sentimens? Quel est donc leur dessein? je crois l'entrevoir; mais je me donnerai bien de garde de m'expliquer à cet égard, c'est aux Puissances qui y sont particuliérement intéressées à le prévoir & à l'empêcher, si elles peuvent ». *Vie du Duc d'Orléans*, par Mr. L. M. D. M., t. 2, p. 231. « C'est, dit le Dauphin, duc de Bourgogne, dans un *Mémoire* écrit de sa main, & publié par ordre de Louis XIV, « c'est une cabale très-unie & des plus » dangereuses qu'il y ait jamais eu ». *Vie du Dauphin*, t. 2, p. 228. Le célebre Talon, cet avocat général qu'on peut considérer comme le philosophe du barreau, dans un Discours adressé aux chambres assemblées, le 23 janvier 1687, disoit que le Jansénisme étoit *une faction dangereuse qui n'avoit rien oublié pendant trente ans, pour diminuer l'autorité de toutes les puissances ecclésiastiques & séculieres, qui ne lui étoient pas favorables.* Nous finirons cet article par la réflexion d'un auteur moderne (l'abbé Berault-Bercastel, *Hist. de l'Egl., tom. 20*) aussi judicieusement présentée que pleine de vérité. « Le jour marqué » pour la pleine effusion des » miséricordes du Seigneur sur » son Eglise, n'étoit pas arrivé. La foi du vrai fidele » devoit même être mise à » des épreuves toutes nouvelles. Le huguenotisme n'étoit pas abattu, que de sa » souche si malheureusement » féconde, il sortit un rejeton » nouveau, foible & rampant » d'abord dans la poussiere des » écoles & des cloîtres, évitant le grand jour, & rougissant lui-même de son » origine. Mais en vain s'efforça-t-il d'étendre les ombres du mystere jusques sur » son nom : au premier trait » de son tableau, il n'est personne qui ne le reconnoisse,

» Rejeton du Calvinisme, Calvinisme mitigé, ou plutôt » mutilé, ou simplement dégagé de l'impiété sacramentaire; du reste il est à peine » un point de doctrine, en » quoi son patriarche differe » de celui des Calvinistes, si » ce n'est que l'oracle de Geneve ôte au concile même, » l'autorité que la nouvelle » branche de la réforme refuse » aux pasteurs qui le composent. Chacun peut nommer » à présent la secte, qui se » donnant pour un fantôme, » prend son nom pour une » injure ». *Voyez* ALEXANDRE VII, CLÉMENT XI, FILLEAU, MONTGERON, PARIS, MARANDÉ, RICHER, VERGER.

JANSON *ou* JANSONIUS, (Jacques) né à Amsterdam en 1547, docteur de Louvain, professeur en théologie, & doyen de l'église collégiale de S. Pierre, mourut le 20 juillet 1625. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur les *Pseaumes*, in-4°, sur le *Cantique des Cantiques*, in-8°; sur *Job*, in-fol.; sur l'*Evangile de S. Jean*, in-8°, & sur le *Canon de la Messe*. II. *Institutio Catholici Ecclesiastæ*. III. *Enarratio Passionis*. IV. Quelques *Oraisons funebres*. On y chercheroit en vain la vraie éloquence. Les Commentaires sur l'Ecriture & ce qu'il a donné sur la Liturgie, prouvent qu'il étoit bien loin d'avoir les connoissances nécessaires pour réussir dans ces genres de travail. Plusieurs écrivains, entr'autres M. Danès, disent qu'il avoit épousé le sentiment de Baïus. Si Janson suivit quelque tems ce systême, il le combattit ensuite par diverses theses qu'il a soutenues publiquement.

JANSON, *voyez* FORBIN & JENSON.

JANSSENS, (Herman) Récollet, né à Anvers l'an 1685, passa par toutes les charges de son ordre, & mourut pieusement à Anvers le 5 avril 1762. On lui doit : I. *Prodromus sacer*, Anvers 1731, in-4°. Il y donne des regles pour traduire l'Ecriture-Sainte, & montre les défauts des traductions flamandes. II. *Explanatio rubricarum Missalis Romani*, &c., Anvers, 1757, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est plus estimé que le précédent.

JANSSON, *voyez* BLAEU & ALMELOVEEN.

JANUA *ou* JANUENSIS, (Jean de) ainsi nommé de Genes sa patrie : *voyez* BALBI.

JANVIER, (S.) évêque de Bénévent, étoit, selon la plus commune opinion, de Naples. Il souffrit le martyre, & eut la tête tranchée vers l'an 305, à un mille de Pouzzoles, durant la persécution de Dioclétien. La translation de ses reliques se fit à Naples vers l'an 400; elles furent transférées ensuite à Bénévent vers l'an 825, & enfin déposées dans la cathédrale de Naples le 13 janvier 1497. Il y a une chapelle dite le *Trésor*, dans laquelle on garde le chef de ce Saint, avec son sang renfermé dans deux phioles de verre fort anciennes. Le sang est congelé & de couleur noirâtre. Lorsqu'on approche les phioles près de la tête, le sang se liquéfie, & cette liquéfaction est suivie d'une ébullition. Quand on a retiré

retiré le ſang & qu'il n'eſt plus en préſence du chef, il redevient ſolide. On fait cette cérémonie avec beaucoup de pompe le jour de la fête de S. Janvier, le 19 de ſeptembre; & le premier dimanche de mai, jour où l'on célebre la tranſlation de ce Saint de Pouzzoles à Naples. Le pape Paul II parle de la liquéfaction & de l'ébullition du ſang de S. Janvier, ſous le regne d'Alfonſe I d'Arragon, en 1450. Ange Caton qui floriſſoit en 1474, & d'autres auteurs de ce ſiecle, en font mention. Les Proteſtans n'ont jamais nié ce phénomene; pluſieurs voyageurs de leur communion l'atteſtent comme témoins oculaires; leurs efforts pour l'expliquer naturellement ont été juſqu'ici parfaitement vains; comme on le prouve dans une Diſſertation inſérée dans le *Journal hiſtorique & littéraire*, 15 novembre 1779. *Voyez* auſſi le *Journal* du 15 juillet 1788, p. 421 — 15 mai 1789, p. 97. On peut conſulter encore Baronius, *Annal. ad an. 305*, & *Annot. ad Martyr. Rom. ad 19 ſept.* Pic de la Mirandole, *lib. de Fide*; Benoit XIV, *de Canoniſ. lib. 4*; Melchior Corneus, *Defenſ. miracul. adv. Danhawerum*; & les *Acta Sanctorum*, *tom. 1, martii.*

JANVIER, (Ambroiſe) Bénédictin, né à Ste-Suſanne, dans le Maine, en 1614, ſe rendit habile dans la langue hébraïque. Après avoir profeſſé pendant pluſieurs années dans ſon ordre avec réputation, il mourut à Paris, dans l'abbaye de S. Germain-des-Prés, le 22 avril 1682, à 68 ans. On a de lui: I. Une *Edition des Œuvres de Pierre de Celles*. La preface de cette édition eſt du P. Mabillon. II. Une *Traduction latine du Commentaire* hébreu de David Kimchi *ſur les Pſaumes*, 1669, in-4°.

JANUS, I*er*. roi d'Italie, commença d'y régner avant qu'Enée vînt s'y établir. Il étoit fils d'Apollon & de Créuſe, fille d'Erecthée, roi des Athéniens. Xiphus, mari de Créuſe, l'adopta ſans le connoître. Janus vint avec une puiſſante flotte aborder en Italie, en poliça les peuples, leur apprit la religion, & bâtit ſur une montagne une ville qu'il appella de ſon nom *Janicule*. Dans le tems qu'il ſignaloit ſon regne parmi des peuples barbares, Saturne, chaſſé de l'Arcadie par Jupiter, aborda dans ſes états, & y fut reçu en ami. Janus, après ſa mort, fut adoré comme une divinité, & c'eſt la premiere de celles que ces peuples invoquoient. Romulus lui fit bâtir dans Rome un temple, dont les portes étoient ouvertes en tems de guerre, & fermées en tems de paix: delà ces beaux vers de Virgile, où le monſtre de la guerre enchaîné eſt ſi bien dépeint:

Diræ ferro & compagibus arctis
Claudentur Jani portæ: Furor impiobus intùs
Sæva ſedens ſuper arma, & centum vinctus ahenis
Poſt tergum nodis, fremet horridus ore cruento.

Son temple avoit 12 portes, qui déſignoient les 12 mois de l'année. Des médailles qui ſont à la bibliotheque du roi de France, le repréſentent avec

quatre visages, qui marquent les 4 saisons. On le peignoit communément avec deux visages, tenant un bâton de la main droite, & une clef de la gauche.

JANUS PANNONIUS, *voyez* PANNONIUS.

JAPHET, fils aîné de Noé, né l'an 2448, eut 7 fils, Gomer, Magog, Madaï, Javan, Tubal, Mosoch & Tiras, dont la postérité peupla, suivant quelques savans, une partie de l'Asie & toute l'Europe. C'est de ce fils de Noé, que les poëtes ont fait leur Japet, fils du Ciel & de la Terre, & roi des Thessaliens, qui de la nymphe Asie eut Hesper, Atlas, Epiméthée & Prométhée. C'est du moins le sentiment de plusieurs mythologistes, qui n'a rien d'étonnant pour ceux qui savent que l'Ecriture-Sainte & les Traditions primitives sont des sources où les Païens ont continuellement puisé. *Voyez* OPHIONÉE.

JARCHAS, le plus savant des philosophes Indiens, appellés *Brachmanes*, & grand astronome, selon S. Jerôme, fut trouvé enseignant dans une chaire d'or, par Apollonius de Tyane, lorsque celui-ci alla aux Indes.

JARCHI, (Salomon) célebre Rabbin, connu aussi sous les noms de *Raschi*, de *Jarki*, d'*Isaaki*, vit le jour à Troyes en Champagne, l'an 1104. Il voyagea en Europe, en Asie, en Afrique, & devint très-habile dans la médecine & dans l'astronomie, dans la *Mischne* & dans la *Gemare*. Il mourut à Troyes en 1180, à 75 ans. On a de lui des *Commentaires* sur la *Bible*; sur la *Mischne*; sur la *Gemare*; sur le *Pirke-Avoth*: qui se trouvent dans la *Bible Hébraïque* d'Amsterdam, 1660, en 4 vol. in-12. Sa nation les reçut avec applaudissement, & les estime encore beaucoup; mais l'on sent assez que cette estime prouve très-peu de chose. *Voyez* JUDA-KAKKADOSCH.

JARD, (François) prêtre doctrinaire, né à Boulene, près d'Avignon, en 1675, mort en 1768, a donné: *La Religion Chrétienne méditée dans le véritable esprit de ses maximes*, 6 vol. in-12, qui a eu du succès. Ses *Sermons*, publiés en 1768, 5 vol. in-12, ont moins réussi, parce que le style en est froid, & que le fonds n'a rien de neuf.

JARDIN, (Carle du) *voyez* DUJARDIN & HORTA.

JARDINS, (Marie-Catherine des) naquit à Alençon, vers l'an 1640. Après avoir été trois fois mariée, elle se dévoua à la galanterie, & elle vécut dans cet état jusqu'à sa mort, arrivée en 1683. Ses *Œuvres* en vers & en prose, ont été recueillies, 1702 à 1721, en 12 vol. in-12. On y trouve plusieurs romans: *Les désordres de l'Amour*; le *Portrait des foiblesses humaines*; *Cléonice*; *Carmente*; les *Galanteries Grenadines*; les *Amours des Grands-Hommes*: *Lysandre*; les *Mémoires du Serrail*; les *Nouvelles Africaines*; les *Exilés de la Cour d'Auguste*; les *Annales galantes*: bagatelles écrites avec vivacité, mais la plupart d'une maniere trop libre & parfaitement romanesque. Elles ont

fait perdre le goût des longs romans; mais elles n'ont pas donné le goût des bons ouvrages de ce genre. Ses ouvrages poétiques sont encore inférieurs à sa prose. Sa versification est foible & languissante. Elle est appellée quelquefois *madame de Villedieu*, du nom de son premier mari.

JARED, fils de Malaléel, & pere d'Henoch, qu'il engendra dans sa 162e. année. Il mourut âgé de 962 ans, 2582 avant J. C.

JARNAC, (Guy Chabot de) est célebre par l'avantage qu'il remporta en 1547 sur la Châteigneraye, & qui a donné lieu à ce proverbe : *C'est un coup de Jarnac*, pour signifier un coup imprévu & que l'on ne songeoit pas à parer. On trouve le Cartel de ces deux combattans dans les *Essais sur Paris*, tom. 1. Le détail du combat est rapporté à l'article CHATEIGNERAYE (la) : *voyez* ce mot. Mais un trait honorable à Jarnac, qui n'y est pas, c'est que le roi Henri II, vaincu par la modestie de ce seigneur, lui dit en l'embrassant : *Vous avez combattu en César, & parlé en Aristote.*

JAROPOL, duc de Kiovie, ville de l'Ukraine, porta, par ses mauvais conseils, tous les seigneurs de Russie à conspirer contre Boleslas III, roi de Pologne, vers l'an 1126. Ceux-ci, sous prétexte d'amitié, envoyerent une ambassade à ce roi, qui se trouva tout-à-coup investi de ses ennemis. Le Palatin de Cracovie, qui commandoit la plus grande partie de la cavalerie de Pologne, s'étant retiré au premier bruit de cette surprise; le roi Boleslas, non moins indigné de cette lâcheté que de la perfidie de ces traîtres, lui envoya une *peau* de lievre, une *quenouille* avec du lin, & une *corde*. C'étoit pour lui faire connoître par ces symboles, qu'il s'étoit rendu semblable à un lievre par sa fuite; qu'il devoit plutôt manier les armes des femmes, que celles des hommes; & qu'enfin, pour récompense de sa lâcheté, il méritoit le dernier supplice, que la corde lui signifioit. Ce Palatin, au désespoir de ces reproches, se pendit dans une église aux cordes des cloches : & depuis ce tems-là, le Châtelain de Cracovie a toujours précédé le Palatin, soit pour la dignité, soit pour l'autorité.

JARRIGE, (Pierre) Jésuite de Tulles en Limousin, assez bon prédicateur pour son tems, quitta son ordre en 1647, & se sauva en Hollande. Les états-généraux lui firent une pension. Cet apostat publia peu de tems après un livre exécrable, intitulé : *Le Jésuite sur l'échafaud*, in-12. C'est un des plus sanglans libelles que la vengeance ait enfantés. Le P. Ponthelier, confrere de ce misérable, étoit alors à La Haye auprès d'un ambassadeur. Il se conduisit avec tant d'adresse & de prudence, qu'il engagea Jarrige à rentrer dans le sein de l'Église Catholique. Retiré chez les Jésuites d'Anvers en 1650, il composa une ample rétractation de tout ce qu'il avoit avancé dans son *Jésuite sur l'échafaud*. Il le traita d'*avorton que sa mauvaise conscience avoit conçu, que la mélancolie avoit formé, & que la vengeance avoit*

produit. Cette rétractation fut imprimée à Anvers, en 1650, in-12; on y fit deux réponses pleines d'aigreur & de mauvaises raisons. Jarrige, de retour en France, eut le choix de rentrer dans la Compagnie, ou de vivre en prêtre séculier. Il choisit ce dernier parti, & se retira à Tulles, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1670.

JARRY, (Laurent Juilliard du) né vers 1658 à Jarry, village près de Xaintes, s'adonna de bonne heure à la chaire & à la poésie. Il prêcha avec applaudissement à Paris & en province; & quoique poëte médiocre, il travailla assez bien dans ce genre, pour mériter deux couronnes de l'académie françoise, en 1679 & en 1714. L'auteur de la *Henriade*, alors fort jeune, composa cette derniere année pour le prix, & fut vaincu par l'abbé du Jarry. Le poëme couronné, assez médiocre du côté de la poésie, étoit encore défiguré par une méprise assez singuliere en matiere de physique, & même de simple géographie. Un de ses vers commençoit par *Pôles glacés, brûlans*, &c. Le vainqueur & même les juges furent très-plaisantés dans le tems, sur-tout par le vaincu, qui n'a jamais pardonné à ceux qui lui ont été préférés, ou à ceux qui se sont décidés pour cette préférence. L'abbé du Jarry avoit encore remporté le prix de l'académie en 1683, ou du moins il le partagea avec la Monnoye. Les deux pieces ayant eu un égal nombre de suffrages, l'académie fit frapper deux médailles, chacune valant la moitié du prix, & elles furent données aux deux auteurs. On a de du Jarry: I. Des *Sermons*, des *Panégyriques*, & des *Oraisons funebres*, en 4 vol. in-12, qui, sans être du premier mérite, ont des beautés; entr'autres, l'*Oraison funebre de Fléchier.* II. Un *Recueil de divers Ouvrages de piété*, Paris, 1688, in-12. III. Des *Poésies chrétiennes, héroïques & morales*, Paris, 1715, in-12: la versification en est foible. IV. Le *Ministere Evangélique*, ou *Réflexions sur l'éloquence de la chaire*, in-12, Paris, 1726; pleines de bonnes observations. Il mourut en 1730, dans son prieuré de N. D. du Jarry, au diocese de Xaintes.

JARS, (Gabriel) né à Lyon en 1732, d'un pere intéressé dans les mines du Lyonnois, montra beaucoup de goût pour la métallurgie. M. Trudaine, qui en fut informé, le fit entrer dans les ponts & chaussées. Il y prit les connoissances propres à l'emploi auquel on le destinoit; c'étoit de perfectionner l'exploitation des mines de France, par l'inspection de celles de l'étranger, & les différentes manieres de les exploiter. En 1757 il visita les mines d'Allemagne avec M. Duhamel, & en 1760, celles du nord. Il fut reçu de l'académie des sciences en 1768, & mourut en 1769. Son frere a publié ses observations, sous le titre de *Voyages Métallurgiques*, Lyon, 1774, in-4°, ouvrage estimé.

JASON, fils d'Eson & d'Alcimede. Eson en mourant le laissa sous la tutelle de Pélias son frere, qui le donna à élever au centaure Chiron. Ce

prince étant devenu grand, gagna tellement l'affection des peuples, que Pélias chercha tous les moyens de le perdre, pour s'assurer du trône. Il persuada à Jason qu'il falloit entreprendre la conquête de la Toison-d'or, espérant qu'il n'en reviendroit pas. Le bruit de cette expédition s'étant répandu partout, les princes Grecs voulurent y avoir part. Ils partirent sous ses drapeaux pour la Colchide, où cette Toison étoit pendue à un arbre, & défendue par un dragon monstrueux. On les appella *Argonautes*, du nom de leur vaisseau, nommé *Argo*. Aussi-tôt que Jason fut arrivé en Colchide, il s'attacha à Médée, magicienne, qui lui donna une herbe pour endormir le dragon. Il tua ce monstre, emporta la Toison, & revint la présenter à son oncle Pélias. Il avoit enlevé, avec sa conquête, Médée, à laquelle il la devoit; mais son amour & son apparente reconnoissance ne survécut guere au succès qui en étoit l'objet. S'étant retiré chez Créon, roi de Corinthe, il abandonna sa bienfaitrice pour épouser la fille de ce roi (*voyez* CRÉUSE). Médée irritée (après avoir conseillé aux filles de Pélias de tuer leur pere, & de le faire bouillir dans une cuve d'airain, leur faisant espérer qu'elles le rajeuniroient), massacra elle-même ensuite les enfans qu'elle avoit eus de Jason, & les lui servit par morceaux dans un festin. Ayant de plus empoisonné toute la famille royale de Créon, excepté Jason qu'elle laissoit vivre pour lui susciter continuellement de nouvelles traverses, elle se sauva dans les airs sur un char traîné par des dragons ailés. Cependant Jason s'empara de Colchos, où il régna tranquillement le reste de ses jours. Comme toute cette prétendue histoire est de 69 ans antérieure au siege de Troie dont la réalité est encore un problême), on comprend combien peu elle mérite l'attention des lecteurs solides. Plusieurs mythologistes ont cru y voir des faits & des personnages déguisés, & en ont donné diverses explications, mais en général peu satisfaisantes.

JASON le CYRÉNÉEN, écrivit l'*Histoire des Machabées*, en 5 liv. *Voyez* le livre II des *Machabées*, 2, 24.

JASON, frere d'Onias, grand-prêtre des Juifs, acheta d'Antiochus Epiphanes la grande sacrificature, & en dépouilla son frere l'an 175 avant J. C. Dès qu'il en fut revêtu, il tâcha d'abolir le culte du Seigneur dans Jérusalem; mais à peine eut-il exercé 2 ans le souverain pontificat que Menelaüs, de la tribu de Benjamin, le supplanta à son tour, en gagnant Antiochus par une plus grande somme. Jason, forcé de céder, se retira chez les Ammonites. Il s'y tint caché, jusqu'à ce que le bruit de la mort d'Epiphanes s'étant répandu, il sortit de sa retraite, entra à main armée dans Jérusalem, d'où il chassa Menelaüs, & exerça toutes sortes d'hostilités contre ses citoyens. Le bruit de la prétendue mort du roi s'étant dissipé, il fut contraint de sortir de la ville, & erra quelque tems chez les Arabes, d'où il passa en Egypte. Ne s'y

croyant point en sûreté, il se retira à Lacédémone, comme dans une ville alliée; mais il y mourut misérablement, & dans un tel abandon, que personne ne voulut prendre soin de sa sépulture.

JASON *de Thessalonique*, logea chez lui l'Apôtre S. Paul. Les Juifs de la ville souleverent le peuple, & vinrent fondre sur la maison de Jason, dans le dessein d'enlever Paul & Silas. Ne les ayant pas trouvés, ils saisirent Jason, & le menerent aux magistrats, qui le renvoyerent après en avoir reçu des assurances satisfaisantes. Il paroît, par l'Epître aux Romains, que Jason étoit parent de S. Paul. Les Grecs le font évêque de Tharse en Cilicie, & honorent sa mémoire le 28 avril.

JATRE, (Matthieu) religieux Grec du 13*e*. siecle, dont on a deux ouvrages considérables en vers grecs, d'une mesure qui est plus propre pour la poésie que pour la musique. L'un roule sur *les Offices de l'Eglise de Constantinople*, & l'autre sur *les Officiers du Palais* de la même ville. Le P. Goar les fit imprimer en 1648, in-fol. en grec & en latin, avec des notes.

JAVAN, 4*e*. fils de Japhet, fut pere des Ioniens, ou des Grecs qui habitoient l'Asie mineure. Il eut pour fils Elisa, Tharsis, Cethim & Dodanin ou Rhodanim, qui peuplerent l'Elide, la Cilicie, la Macédoine, & le pays de Dodone ou de Rhodes.

JAUCOURT, (Le chevalier Louis de) étudia la médecine sous Boerhave, & prit à Leyde le degré de docteur; quoique résolu, dit-il, de ne tirer de cette démarche d'autre avantage, que celui de pouvoir secourir de pauvres malheureux. Le Stathouder voulut le fixer à La Haye, en qualité de gentilhomme & de médecin de sa cour; mais les promesses de cour ne pouvoient guere toucher un homme « sans besoin, sans desirs, sans ambition, sans intrigue, & qui s'étoit bien promis d'assurer son repos par l'obscurité de sa vie studieuse ». C'est ainsi que Jaucourt se peint lui-même: sa vie a montré que le portrait est assez ressemblant. Ses études ne se bornerent pas à la médecine; les antiquités, les mœurs des peuples, la morale, la littérature furent aussi les objets de son application. On a de lui: I. *Recherches sur l'origine des Fontaines*, en latin, in-4°. II. *Dissertation anatomique sur l'Allantoïde humaine*, en latin, in-4° & in-8°. III. Traduction en latin de l'*Organe de l'Ouie*, par du Verney, in-4°. IV. *Vie de Leibnitz* à la tête des *Essais de Théodicée*. Il travailla à la publication du *Musæum Sebæanum*, avec l'auteur de cet ouvrage (*voy.* SEBA ALBERT), & fut associé aux auteurs de la *Bibliotheque raisonnée*, depuis le commencement de ce journal jusqu'en 1740; mais ce qui lui a acquis le plus de célébrité, c'est le service qu'il a rendu aux entrepreneurs de l'*Encyclopédie*. Il a fourni lui seul les deux tiers de cette immense compilation: ses articles sont caractérisés par la netteté, la méthode, le style facile & agréable. Son zele pour

ce prétendu dépôt des connoissances humaines, ne l'a point entraîné dans le langage amphigourique & souvent antichrétien de la plupart des encyclopédistes; on dit qu'il eut à se plaindre de leur ingratitude : quoi qu'il en soit, le chevalier de Jaucourt eût ajouté à sa gloire s'il s'étoit rendu plus sévere dans le choix des matériaux, & s'il avoit indiqué les sources où il les puisoit ; ou plutôt il auroit gagné dans l'estime des gens de bien, s'il avoit isolé ses connoissances, & s'il ne s'étoit pas associé à des hommes qui, selon le chef même de cette entreprise bruyante, *ont entassé pêle-mêle les choses bonnes & mauvaises, excellentes & détestables.* Il avoit composé un *Lexicon medicum universale ;* mais ce manuscrit, prêt à être imprimé en 6 vol. in-fol., à Amsterdam, périt avec le vaisseau qui le portoit en Hollande. Il mourut à Compiegne, en 1780.

JAVELLO, (Chrysostome) savant Dominicain Italien, enseigna la philosophie & la théologie à Bologne avec beaucoup de succès, & mourut vers 1540. On a de lui : I. Une *Philosophie.* II. Une *Politique.* III. Une *Œconomie Chrétienne.* IV. Des *Notes sur Pomponace.* V. D'autres ouvrages, imprimés en 3 vol. in-fol., Lyon, 1567, & in-8°, 1574. Toutes ces productions sont médiocrement bonnes.

JAUFFROI, (Etienne) prêtre de la doctrine chrétienne, né à Ollioules, diocese de Toulon, mort le 30 mai 1760, étoit plein de vertus & de lumieres. On a de lui : I. Des *Statuts Synodaux publiés dans le Synode général tenu à Mende en 1738 ;* 1739, in-8°. II. *Conférences de Mende*, 1761, in-12.

JAULT, (Augustin-François) né à Orgelet en Franche-Comté, se fit recevoir docteur en médecine, & fut professeur en langue syriaque au college-royal à Paris. Il a traduit : I. Les *Opérations de Chirurgie* de Scharp, 1742, in-12. II. *Recherche critique sur la Chirurgie* du même, 1751, in-12. III. *Histoire des Sarrasins*, d'Ockley, 1748, 2 vol. in-12. IV. Le *Traité des Maladies Vénériennes*, d'Astruc, 1740, 4 vol. in-12. V. Le *Traité des Maladies venteuses*, de Combalusier, 1754, 2 vol. in-12. VI. Le *Traité de l'Asthme*, de Floyer, 1761, in-12. VII. Il a travaillé à la nouvelle édition du *Dictionnaire Etymologique* de Ménage. Ce savant avoit des connoissances très-variées, & ses traductions sont en général exactes. Il mourut en 1757, à 50 ans.

JAUSSIN, (Louis-Amand) apothicaire à la suite de l'armée de Corse, se fit connoître du public par des *Mémoires historiques* sur les principaux événemens arrivés dans cette isle, en 2 vol. in-12, 1759. Quoique cet ouvrage ne soit qu'une compilation mal digérée, il y a des recherches & des choses curieuses. L'*Histoire des révolutions de Corse*, par l'abbé Germanès, Paris, 1776, 3 vol. in-12, a fait tomber ces *Mémoires* dans l'oubli. Nous avons encore de Jaussin un *Traité sur la Perle de Cléopatre*, in-8° ; & un *Mémoire sur le Scorbut*, in-12. Il mourut à Paris en 1767.

JAY, (Guy-Michel le) sa-

vant avocat au parlement de Paris, étoit très-versé dans les langues. C'est lui qui fit imprimer une *Polyglotte* à ses dépens. Cet ouvrage, en lui acquérant de la gloire, ruina sa fortune ; il eût pu la conserver & l'augmenter considérablement, s'il avoit voulu laisser paroître sa Bible sous le nom du cardinal de Richelieu, jaloux de la réputation que le cardinal Ximenès s'étoit faite par un ouvrage de ce genre. A un défaut de complaisance, le Jay ajouta une imprudence ; il mit sa Polyglotte à un trop haut prix, & refusa d'en laisser 600 exemplaires aux Anglois, qui n'en vouloient donner que la moitié de la somme qu'il exigeoit. Ceux-ci chargerent Walton de l'édition d'une Polyglotte beaucoup plus commode, & firent tomber celle de le Jay (*voyez* la *Bibliotheca sacra* du P. le Long, tom. 1, p. 34). Le Jay, devenu vieux & pauvre, embrassa l'état ecclésiastique, fut doyen de Vezelai, obtint un brevet de conseiller-d'état, & mourut en 1675 (il ne faut pas le confondre avec Nicolas LE JAY, baron de Tilly, garde-des-sceaux, & premier président au parlement de Paris, mort en 1640, après avoir rendu des services signalés à Henri IV & à Louis XIII). La *Polyglotte* de Guy-Michel le Jay est en 10 vol. très-grand in-fol. C'est un chef-d'œuvre de typographie ; mais elle est incommode par la grandeur excessive du format & le poids des volumes. Elle a de plus que la Polyglotte de Ximenès, le syriaque & l'arabe. Elle parut depuis 1628 jusqu'en 1645.

JAY, (Claude le) *Jaius*, né à Annecy en Savoie, un des premiers compagnons de S. Ignace, se joignit à ce saint fondateur en 1535, étant déjà prêtre & théologien. En 1540 il fut envoyé en Allemagne avec Nicolas Bobadilla, pour y travailler au maintien de la foi catholique, attaquée par les nouvelles sectes. Bobadilla ayant été obligé de quitter ce pays, pour avoir attaqué avec trop de zele l'*Interim* de Charles-Quint, le Jay resta seul chargé de cette mission immense. Il s'en acquitta avec un succès éclatant à Worms, Ratisbonne, Ingolstadt, Ausbourg ; mais sur-tout en Autriche, & mourut à Vienne en 1552. Le roi Ferdinand lui avoit vainement offert l'évêché de Trieste.

JAY, (Gabriel-François le) Jésuite, né à Paris en 1662, régenta la rhétorique au college de Louis-le-Grand pendant plus de trente ans, & s'acquit l'estime de ses éleves par sa science, sa piété & son caractere doux & honnête. Il étoit collegue du P. Jouvenci, & mourut à Paris l'an 1734. On a de lui : I. Une *Traduction* en françois des *Antiquités Romaines* de Denys d'Halicarnasse, & *Bibliotheca Rhetorum*, Paris, 1725, 2 vol. in-4°. C'est une collection des œuvres classiques de ce savant littérateur, qui contient bien des choses peu analogues au titre ; elle renferme : I. *Rhetorica*, divisée en 5 livres ; c'est peut-être l'ouvrage le plus méthodique & le plus clair que nous ayons sur cette science. II. *Orationes sacræ*, pleines d'éloquence &

d'une latinité pure ; mais moins riches en choses & en idées qu'en paroles. III. *Orationes panegyricæ ;* ce sont des harangues, dont la plupart sont à la louange de la nation Françoise. IV. Des *Plaidoyers*, les uns en latin, les autres en françois. V. *Epistolæ.* VI. *Fabulæ.* VII. *Poëtica.* VIII. *Tragediæ*, dont quelques-unes sont traduites par l'auteur même, en vers françois. IX. Des *Comédies* en latin. On a fait un grand nombre d'éditions de la *Rhétorique*, qui est devenue un livre classique dans bien des colleges.

JEAN, surnommé GADDIS, fils de Mathathias, & frere des Machabées, fut tué en trahison par les enfans de Jambri, comme il conduisoit le bagage des Machabées ses freres, chez les Nabuthéens leurs alliés.

JEAN-BAPTISTE, précurseur de JESUS-CHRIST, fils de Zacharie & d'Elizabeth, naquit l'an du monde 4004, environ 6 mois avant la naissance du Sauveur. Un ange l'annonça à Zacharie son pere, qui, n'ajoutant pas assez foi à ses paroles, parce qu'Elizabeth, sa femme, étoit avancée en âge & stérile, perdit dès le moment l'usage de la voix. Cependant Elizabeth devint enceinte. Lorsque la Ste. Vierge alla la visiter, Jean-Baptiste tressaillit dans les entrailles de sa mere. Il se retira dans le désert, & y vécut d'une maniere très-austere. Son habillement étoit fait de poil de chameau, & sa nourriture n'étoit composée que de miel sauvage & d'une espece de sauterelles, qui dans ces provinces fournissent un aliment aux pauvres. L'an 29 de J. C. il commença à prêcher la pénitence le long du Jourdain, & baptisa tous ceux qui vinrent à lui. La sainteté de sa vie fit croire aux Juifs qu'il étoit le Messie ; mais il leur dit « qu'il étoit la voix » de celui qui crie dans le dé» sert ». JESUS-CHRIST étant allé se faire baptiser, il le montra à tout le monde, en disant « que c'étoit l'Agneau » de Dieu, la victime par ex» cellence ». Son zele fut la cause de sa mort. Ayant repris avec force Hérode-Antipas, qui avoit épousé Hérodias, femme de son frere, ce prince le fit mettre en prison au château de Macheronte. Quelque tems après il eut la foiblesse de le sacrifier à la fureur de cette femme, qui sut profiter d'une promesse indiscrette qu'Antipas avoit faite à Salomé, fille d'Hérodiade. S. Jerôme dit qu'Hérodias lui perça la langue avec une aiguille de tête, pour se venger après sa mort de la liberté de ses paroles. Les disciples de Jean ayant appris sa décollation, vinrent enlever son corps. L'Evangile ne marque pas où ils l'enterrerent ; mais du tems de Julien l'Apostat, on montroit son tombeau à Samarie. L'historien Juif, Flave-Josephe, a rendu témoignage à la sainteté de Jean-Baptiste, & attribue à sa mort la défaite de l'armée d'Hérode ; témoignage que tous les critiques reconnoissent, si on excepte le seul Blondel, qui paroît en douter sans aucune raison (*).

(*) *Apud Judæos fuit opinio, justâ ultione Numinis deletum Herodis*

La fête de S. Jean est de la plus haute antiquité dans l'Eglise. Il a été un tems que l'on célébroit 3 Messes ce jour-là, comme à la fête de Noël. Comme S. Jean-Baptiste vécut dans la retraite & dans la mortification, S. Jerôme & S. Augustin l'appellent *Monachorum Princeps*, & cette dénomination qui est juste, suffit pour rendre respectable un genre de vie, qui par son but & ses œuvres, fixe la haine des siecles irréligieux & corrompus.

JEAN L'ÉVANGÉLISTE, né à Bethsaïde en Galilée, étoit fils de Zébédée & de Salomé, & frere cadet de S. Jacques le Majeur. Leur emploi étoit de gagner leur vie à la pêche. Jean n'avoit que 25 à 26 ans, lorsqu'il fut appellé à l'apostolat par le Sauveur, qui eut toujours pour lui une tendresse particuliere; il se désigne lui-même ordinairement sous le nom du *Disciple* que JESUS aimoit. Il étoit vierge, & c'est pour cette raison, dit S. Jerôme, qu'il fut le bien-aimé du Sauveur; qu'à la Cene il reposa sur son sein, & que JESUS-CHRIST sur la Croix le traita comme un autre lui-même. Le Sauveur lui donna des marques singulieres de son amour, en le rendant témoin de la plupart de ses miracles, & sur-tout de sa gloire au moment de la Transfiguration. Ce disciple fut le seul qui l'accompagna jusqu'à la Croix, où JESUS-CHRIST lui laissa en mourant le soin de la Ste. Vierge. Après la Résurrection du Sauveur, Jean le reconnut le premier, & fut un de ceux qui mangerent avec lui. Il assista au concile de Jérusalem, où il parut comme une des colonnes de l'Eglise, selon le témoignage de S. Paul. Ce saint Apôtre alla prêcher l'Evangile dans l'Asie, & pénétra jusque chez les Parthes, auxquels il écrivit sa premiere *Epître*, qui portoit autrefois ce titre. Il fit sa résidence ordinaire à Ephese,

---

exercitum, propter Joannem, qui Baptista cognominatus est. Hunc enim Tetrarcha necavit virum optimum, Judæos excitantem ad virtutum studia, & imprimis pietatis ac justitiæ, simùlque ad Baptismi lavacrum... Cùmque magni concursus ad eum fierent, plebe talis doctrinæ avidâ, Herodes veritus, ne tanta hominis autoritas defectionem aliquam pareret, quod viderentur nihil non facturi ex ejus consilio, judicavit satius esse, priusquam novi aliquid exoriretur, illum tollere, quàm rebus turbatis seram pœnitentiam agere. Itaque vinctum missum in Machæruntem..... illic occidi imperat. Quod factum secuta est Judæorum existimatio ab irato Deo perditum esse Herodis exercitum (Joseph. lib. 18, Ant. c. 7). Une observation qui prouve évidemment qu'aucun chrétien n'a inséré ce passage, c'est que Josephe donne une raison toute différente de l'assassinat de S. Jean, que celle qu'on lit dans l'Evangile, & qu'un chrétien n'eût ni ignorée ni dissimulée. Le grand crédit que Jean avoit sur le peuple, & le danger de l'entraîner dans quelqu'émeute, est sans doute le prétexte dont Hérodias se servit pour le perdre, n'ayant garde de dire le véritable motif; mais l'Evangile n'en parle pas. Ce n'est donc pas là que le passage de Josephe a été pris.

fonda & gouverna plusieurs églises. Dans la persécution de Domitien, vers l'an 95, il fut mené à Rome, & plongé dans de l'huile bouillante, sans en recevoir aucune incommodité. Il en sortit plus vigoureux, & fut relégué dans la petite isle de Pathmos, où il écrivit son *Apocalypse* : livre mystérieux & qui, sous diverses figures, annonce la destinée de l'Eglise Chrétienne (*voyez* ALCAÇAR); l'obscurité qui enveloppe plusieurs de ses passages, n'empêche pas qu'on y découvre la lumiere & l'onction de l'esprit de Dieu. « Ceux qui ont le » goût de la piété, dit M. » Bossuet, trouvent un attrait » particulier dans cette admi- » rable révélation de S. Jean. » Malgré les profondeurs de » ce divin livre, on ressent en » le lisant une impression si » douce, & tout ensemble si » magnifique de l'esprit de » Dieu; il y paroît des idées si » hautes du mystere de JESUS- » CHRIST, une si vive re- » connoissance du peuple qu'il » a racheté par son sang, de » si nobles images de ses vic- » toires & de son regne, avec » des chants si merveilleux » pour en célébrer les gran- » deurs, qu'il y a de quoi » ravir le ciel & la terre. » Toutes les beautés de l'E- » criture sont ramassées dans » ce livre : tout ce qu'il y a » de plus touchant, de plus » vif, de plus majestueux dans » la loi & dans les prophetes, » y reçoit un nouvel éclat, » &c. ». Les sectaires de tous les siecles ont fait sur ce livre divin des Commentaires fanatiques, parmi lesquels on distingue ceux de Jurieu de Newton, & *Les sept Ages de l'Eglise*, attribué à un moine convulsionnaire, Paris, 1785, 2 vol. in-12. Nerva, successeur de Domitien, ayant rappellé tous les exilés, Jean revint à Ephese. Ce fut dans cette ville qu'il composa son *Evangile*, à la sollicitation des évêques d'Asie, pour réfuter les erreurs de Cérinthe & d'Ebion, qui soutenoient que J. C. n'étoit qu'un homme. Nous avons encore de lui trois *Epîtres*, qui sont au nombre des livres canoniques : la 1re., citée autrefois sous le nom des Parthes; la 2e., adressée à Electe, & la 3e. à Caïus. Jean vécut jusqu'à une extrême vieillesse; & ne pouvant plus faire de longs discours, il ne disoit aux fideles que ces paroles : *Mes petits enfans, aimez-vous les uns les autres.* Ses disciples, ennuyés d'entendre toujours la même chose, lui en parlerent; & il leur répondit : *C'est le précepte du Seigneur, & si on le garde, il suffit pour être sauvé.* Enfin ce saint Apôtre mourut à Ephese, d'une mort paisible, sous le regne de Trajan, la centieme année de J. C., âgé d'environ 94 ans. On le surnomme *le Théologien*, à cause de la sublimité de ses connoissances & de ses révélations, & sur-tout du commencement de son Evangile ; car les autres Evangélistes ont rapporté les actions de la vie mortelle de J. C. ; mais Saint Jean s'éleve comme un aigle au-dessus des nues, & va découvrir, jusque dans le sein du Pere, le Verbe de Dieu égal au Pere.

JEAN, surnommé MARC,

disciple des Apôtres, étoit fils d'une femme nommée Marie, qui avoit une maison dans Jérusalem, où les fideles & les Apôtres s'assembloient ordinairement. Jean-Marc s'attacha à S. Paul & à S. Barnabé, & il les accompagna dans le cours de leurs prédications, jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à Perges en Pamphylie, où il les quitta pour retourner à Jérusalem. Quelques années après, Paul & Barnabé se disposant à retourner en Asie, Barnabé voulut prendre avec lui Jean-Marc, qui étoit son parent : mais Paul s'y opposant, ces deux Apôtres se séparerent, & Marc suivit Barnabé dans l'isle de Chypre. On ignore ce que fit Jean-Marc depuis ce voyage, jusqu'au tems qu'il se trouva à Rome, en l'an 63, & qu'il rendit de grands services à S. Paul dans sa prison. On ne connoît ni le genre, ni l'année de la mort de ce disciple; mais il y a assez d'apparence qu'il mourut à Ephese, où son tombeau fut depuis fort célebre.

JEAN, (S.) martyr de Nicomédie au commencement de la persécution de Dioclétien. On croit que c'est lui qui arracha l'édit des empereurs contre les Chrétiens, & fut rôti sur un gril le 24 février 303. Eusebe & Lactance ne nomment point le Chrétien qui fit cette action, ils disent seulement qu'il étoit d'une qualité distinguée; Usuard & Adon l'appellent *Jean*, & en font mention au 7 septembre, de même que le martyrologe Romain. Eusebe dans son Histoire, liv. 8, chap. 5, & Nicephore, liv. 7, chap. 5, parlent de la constance de sa foi, & des tourmens cruels qu'on lui a fait souffrir. Quelques agiographes le nomment *George*, & croient que c'est le saint qu'on honore sous ce nom (*voyez* GEORGE). L'action de ce saint martyr, considérée en elle-même, a été censurée par quelques moralistes, qui ne l'ont excusée que par la charité & le zele pour la foi, qui l'ont provoquée; mais si on la compare à celle de Mathathias, on trouvera qu'elle n'a pas besoin d'excuse, qu'elle est exactement dans le même genre, & qu'elle lui cede même en vigueur & en éclat. Il y a bien cette différence, que Mathathias agissoit au nom & par le vœu d'une nation en corps, ayant ses droits & ses loix, & que les Chrétiens de l'empire Romain étoient comme des particuliers soumis aux loix générales; mais sous Dioclétien, les Chrétiens étoient tellement répandus & multipliés, que leur Religion pouvoit déja être considérée comme nationale.

JEAN-CALYBITE, (S.) naquit d'une illustre famille de Constantinople. Son pere se nommoit Eutrope & sa mere Théodore. Ils l'éleverent de bonne heure à l'étude des sciences. S. Jean-Calybite quitta secretement, à l'âge de 12 ans, la maison de son pere, & alla se faire religieux dans un monastere des Acemetes. Six ans après, le desir de revoir ses parens le fit retourner à Constantinople. Comme il y revenoit, ayant rencontré un pauvre fort mal vêtu, il lui donna ses habits, & se revêtit des haillons dont ce pauvre étoit couvert. En cet état, il alla se cou-

cher devant la maison de son pere, & obtint des domestiques la permission de se faire une cabane sous la porte de la maison pour s'y retirer. Il y vécut ainsi, sans être reconnu de personne, exposé au mépris & au rebut de tout le monde. Cependant le pere, touché de la patience avec laquelle ce malheureux supportoit sa pauvreté, lui envoyoit tous les jours les choses nécessaires à la vie. Enfin S. Jean-Calybite étant sur le point de mourir, se découvrit à son pere & à sa mere, en leur disant : *Je suis ce fils que vous avez si long-tems cherché.* Il leur témoigna en même tems sa reconnoissance, & rendit l'esprit un instant après, vers l'an 450. Il fut surnommé *Calybite*, formé d'un mot grec qui signifie *chaumiere, petite loge.* L'analogie des circonstances de la vie de ce Saint & de celle de S. Alexis, les a fait confondre jusques-là, que des auteurs ont dit que ce n'étoit qu'un même Saint connu sous differens noms; cependant les Bollandistes ont tâché de prouver que c'étoient deux Saints différens, *Acta Sanctorum*, *tom. 4*, *julii*, & *Comm. ad januar. græcum metricum, tom. 1*, *maii.* Voyez aussi Joseph Assemani, *In Calend. univ. tom. 6*, & *Biblioth. Orient. tom. 1.*

JEAN-CHRYSOSTOME, (S.) né à Antioche en 344 d'une des premieres familles de la ville, y ajouta un nouveau lustre par ses vertus & son éloquence, qui le fit surnommer *Chrysostome*, c'est-à-dire, *bouche d'or.* Après avoir fait ses études avec succès, il voulut suivre le barreau; mais la grace ayant parlé à son cœur, il quitta toutes les espérances que le monde lui donnoit, pour s'enfoncer dans un désert. Il choisit, pour le lieu de sa retraite, les montagnes voisines d'Antioche. Se trouvant encore trop près du monde, il s'enferma dans une grotte, où il passa 2 ans dans les travaux de l'étude & les exercices de la pénitence. Ses maladies l'ayant obligé de revenir à Antioche, Melece l'ordonna diacre, & Flavien son successeur l'éleva au sacerdoce en 383. Ce fut alors qu'il fut chargé du soin de prêcher la parole de Dieu : fonction qu'il remplit avec d'autant plus de fruit, qu'à une éloquence touchante & persuasive, il joignoit des mœurs célestes. Ses vertus le firent placer sur le siege de Constantinople après la mort de Nectaire, en 398. Son premier soin fut de réformer le clergé. Il déracina l'abus qui s'étoit introduit parmi les ecclésiastiques, de vivre avec des Vierges qu'ils traitoient de sœurs adoptives, ou sœurs Agapetes, c'est-à-dire, charitables. Ce bon pasteur donna l'exemple en tout à son troupeau. Il chassa les loups de la bergerie; il se réduisit à une vie pauvre; il fonda plusieurs hôpitaux; il envoya des prêtres chez les Scythes, pour travailler à leur conversion. La véhémence avec laquelle il parloit contre l'orgueil, le luxe & la violence des grands; son zele pour la réformation du clergé & pour la conversion des hérétiques, lui attirerent une foule d'ennemis : Eutrope, favori de l'empereur; le tyran Gaynas, à qui il refusa une église pour les Ariens; les sectateurs d'Arius, qu'il fit ban-

nir de Conſtantinople. Ces hommes pervers ſe réunirent tous contre le ſaint archevêque, qui eut encore un autre adverſaire dans la perſonne de Théophile, patriarche d'Alexandrie, prélat eſtimable à bien des égards, mais qu'un zele outré contre les Origéniſtes animoit contre Chryſoſtome, s'imaginant qu'il les favoriſoit. Théophile avoit chaſſé du déſert de Nitrie quatre abbés, & S. Iſidore d'Alexandrie pour cauſe d'Origéniſme; S. Jean les avoit admis à la communion, après avoir examiné leur Apologie, & exigé d'eux la condamnation expreſſe des erreurs qu'on leur imputoit. Théophile en fut vivement piqué. L'occaſion de ſe venger ſe préſenta bientôt. Chryſoſtome crut que ſon miniſtere l'obligeoit de s'élever contre les injuſtices de l'impératrice Eudoxie & de ſon parti : il en parla indirectement dans un *Sermon* ſur le luxe des femmes. Ses ennemis ne manquerent pas d'envenimer ſes paroles auprès de l'impératrice, qui dès-lors conçut une haine mortelle contre le ſaint prélat. Il ſuffit d'être haï des princes, pour l'être bientôt des courtiſans. Quelques-uns de ceux-ci inventerent des crimes, préſenterent des mémoires. Eudoxie les appuya; elle fit tenir le fameux conciliabule du Chêne en 403. L'archevêque y fut condamné par Théophile d'Alexandrie, qui s'étoit rendu à Conſtantinople avec un grand nombre d'évêques d'Egypte qui lui étoient entiérement dévoués. L'empereur lui donna ordre de ſortir de Conſtantinople; l'archevêque déclara qu'il n'abandonneroit point l'Egliſe confiée à ſes ſoins par la Providence, à moins qu'on ne l'y forçât. On eut effectivement recours aux voies de fait; & comme le peuple étoit toujours attaché à ſon paſteur, on envoya le ſamedi-ſaint une troupe de ſoldats pour le chaſſer de l'égliſe; ils s'y porterent à de ſi grands excès, que les Lieux-Saints en furent enſanglantés. Le ſaint prélat, après ſa condamnation, écrivit au pape Innocent I, pour le prier de déclarer nulles toutes les procédures faites contre lui, puiſqu'on y avoit violé toutes les regles de la juſtice. Théophile de ſon côté, envoya au pape les actes du conciliabule du Chêne. A la ſeule inſpection de ces actes, Innocent découvrit qu'ils étoient l'ouvrage de la cabale; & manda Théophile de venir à un concile, où l'on jugeroit l'affaire conformément aux canons de Nicée; mais l'empereur & Eudoxie trouverent le moyen d'en éluder la tenue. Le ſaint archevêque étoit encore à Conſtantinople. Il fut chaſſé de ſon ſiege, & l'empereur lui envoya l'ordre de partir pour le lieu de ſon exil; mais il ne dura pas long-tems. La nuit qui ſuivit ſon départ, il arriva un tremblement de terre ſi violent, que le palais en fut ébranlé. Eudoxie effrayée, pria l'empereur de rappeller l'archevêque. Jean-Chryſoſtome revint donc dans ſon égliſe. Il y fut reçu aux acclamations de tout le peuple, & reprit les fonctions de ſon miniſtere, malgré la ſentence du conciliabule. A peine avoit-il été 8 mois en repos depuis ſon retour, qu'on dreſſa à Conſ-

tantinople une ftatue en l'honneur de l'impératrice. Elle fut élevée dans la place, entre le palais où fe tenoit le fénat, & l'églife de Ste. Sophie. A la dédicace de cette ftatue, le préfet de la ville, manichéen & demi-païen, excita le peuple à des réjouiffances extraordinaires, mêlées de fuperftition. Il y eut des danfes, des farceurs qui s'attiroient de grands applaudiffemens, & des cris dont le fervice-divin étoit troublé. Le pontife ne put fouffrir ces défordres, il en parla avec fa liberté ordinaire, & blâma non-feulement ceux qui les faifoient, mais ceux qui les commandoient. Eudoxie offenfée réfolut d'affembler un nouveau concile contre lui; plufieurs évêques, gagnés par les libéralités de la cour, furent fes accufateurs. Arcadius, connoiffant la fainteté du prélat, dit à l'un d'eux que cette affaire lui donnoit de grandes inquiétudes. L'évêque dévoué à Eudoxie lui répondit : *Seigneur, nous prenons fur notre tête la dépofition de Jean.* Le Saint fut condamné, chaffé de l'églife le lundi 10 juin 404, & envoyé en Bithynie. Son exil fut fuivi d'une horrible perfécution contre tous ceux qui défendoient fon innocence. On imagina différens prétextes pour verfer le fang, comme on avoit fait fous les empereurs païens. Jean-Chryfoftome fouffrit beaucoup dans fon exil; toute fa confolation fut dans les lettres que lui écrivoit le pape Innocent I, & les plus grands évêques d'Occident, qui prenoient part à fon infortune. L'empereur Honorius écrivit inutilement en fa faveur à fon frere Arcadius. Enfin, après une longue détention à Cucufe, lieu défert & dénué de toutes les chofes néceffaires à la vie, on le transféra à Arabyffe en Arménie. Comme on le menoit à Pythionte fur le Pont-Euxin, il fut fi maltraité des foldats qui le conduifoient, qu'il mourut en chemin à Comane, le 14 feptembre 407, âgé d'environ 63 ans, après 9 & demi d'épifcopat & plus de trois années d'exil. S. Jean-Chryfoftome a été une des plus grandes lumieres de l'Orient. Ses principaux ouvrages font : I. Un *Traité du Sacerdoce*, qu'il compofa dans fa folitude. L'excellence du facerdoce chrétien, la fublimité de fes fonctions, la fainteté requife en ceux qui les exercent, la dignité de l'épifcopat, la grandeur & la multiplicité des devoirs qu'il impofe, le zele, la prudence, la capacité, enfin toutes les qualités qu'il exige de ceux qui y font élevés; tels font les objets qui occupent S. Chryfoftome dans cet ouvrage, qui eft d'autant meilleur, que l'auteur donna, durant tout le cours de fa vie, la leçon & l'exemple. II. Un *Traité de la Providence*, où il montre que Dieu gouverne tout par fa providence; que les afflictions entrent dans l'économie de fa miféricorde, à l'égard des élus, & que les plus rudes épreuves font des moyens de falut, pourvu que l'on en faffe un bon ufage. III. Un *Traité de la Divinité de J. C.* Il la prouve par les merveilles que fa grace opere. IV. Des *Homélies fur l'Ecriture-Sainte.* S. Jean-Chryfoftome l'avoit

étudiée depuis son enfance jusqu'aux derniers jours de son épiscopat. Un grand nombre d'autres *Homélies* sur différens sujets. On peut regarder cet illustre Pere comme le Cicéron de l'Eglise Grecque. Son éloquence ressemble beaucoup à celle de ce prince des orateurs latins. C'est la même facilité, la même clarté, la même abondance, la même richesse d'expressions, la même hardiesse dans les figures, la même force dans les raisonnemens, la même élévation dans les pensées. Tout porte l'empreinte, chez l'un & chez l'autre, de ce génie heureux, né pour convaincre l'esprit & toucher le cœur. Quelque grand homme que soit S. Augustin, on n'a pas assez loué S. Chrysostome en le comparant à lui, du moins pour l'éloquence de la chaire. Celle du Pere Latin est défigurée quelquefois par les pointes, les jeux de mots, les antitheses qui faisoient le goût dominant de son pays & de son siecle. Celle du Pere Grec auroit pu être entendue à Athenes & à Rome, dans les plus beaux jours de ces deux républiques. « Il n'y eut » peut-être jamais, dit un cri» tique, d'orateur plus ac» compli que S. Chrysostome. » Quelle clarté! rien chez lui » n'embarrasse le lecteur: on le » comprend sans peine & sans » étude. Qu'on cesse de nous » vanter l'harmonie des pé» riodes d'Isocrate. Elle n'est, » cette harmonie, qu'un assem» blage puéril de mots artis» tement compassés, lorsqu'on » la compare à la douceur in» comparable qui résulte dans » S. Chrysostome, d'une ex» pression aussi heureuse qu'ai» sée & naturelle. Qui connut » jamais comme lui cette dé» licatesse & cet atticisme qui » caractérisent plus ou moins » les célebres écrivains de la » Grece ? Quelle beauté & » quelle élégance dans les » tours ! Quelle fécondité dans » le choix des mots, qui cou» lent comme d'une source in» tarissable ! Est-il obligé de » traiter plusieurs fois le même » sujet, jamais il ne se copie, » il est toujours original. La vi» vacité de son imagination lui » fournit une multitude d'ima» ges & de fleurs dont il em» bellit chaque période. Rien » de tiré dans ses métaphores » & ses comparaisons ; elles » sortent du fond même du su» jet, & ne servent qu'à don» ner plus de force aux dis» cours, & à l'imprimer plus » avant dans l'esprit. Habile » dans la connoissance des res» sorts qui font mouvoir les » passions, il les excite à son » gré, & selon la nature de » la matiere qu'il traite. Son » style toujours approprié au » sujet, est, quand il le faut, » simple, fleuri, sublime, tem» péré. Ses discours ne sont » pas également châtiés. Mais » ceci venoit bien moins du » défaut de préparation, que » des langueurs de la maladie, » de l'embarras des affaires, » & de ces inégalités qu'é» prouvent quelquefois les plus » beaux génies. Aux talens qui » font le grand orateur, il » joignoit la profondeur du plus » habile dialecticien. Delà cette » supériorité avec laquelle il » résout les difficultés les plus » captieuses, & pousse l'erreur

» jusques dans ses derniers retranchemens : supériorité qui » éclate sur-tout dans les ouvrages polémiques que ce » Pere composa contre les Juifs, » les Anoméens & quelques » autres hérétiques. On ne peut » plus lui comparer les plus cé» lebres philosophes de l'antiquité. Il l'emporte autant sur » eux, que la morale évangé» lique l'emporte sur celle qui » part de l'esprit humain ». De toutes les éditions des ouvrages de S. Jean-Chrysostome, les plus exactes & les plus complettes sont celle de Henri Savil, en 1613, 8 tom. in-fol., tout grec; celle de Commelin & de Fronton du Duc, en grec & en latin, 10 vol. in-fol., & celle de dom de Montfaucon, 1718 à 1734, en 13 vol. in-fol., en grec & en latin. Cette derniere édition est enrichie de la *Vie* du saint docteur, de préfaces intéressantes, de notes, de variantes; quelques critiques ont trouvé cependant qu'elle n'étoit pas assez exacte, ni dans un ordre commode pour les lecteurs. Dom Montfaucon a adopté la traduction latine du P. Fronton du Duc, & n'a traduit que les ouvrages qui ne l'avoient point été par le Jésuite. On desireroit que ce qui est de lui, fût d'un style plus élégant & approchât davantage de la beauté originale. Plusieurs des ouvrages du célebre évêque de Constantinople, ont été traduits en françois. Nicolas Fontaine a traduit ses *Homélies sur la Genese*. 2 vol. in-8°.; sur *S. Matthieu*, 3 vol. in-4°. ou in-8°.; celles *sur S. Paul*, 7 vol. in-8°. Il fut obligé de se rétracter, parce qu'il avoit fait parler le saint docteur en nestorien. Le P. de Bonrecueil a traduit ses *Lettres*, 2 vol. in-8°. Maucroix a traduit ses *Homélies au peuple d'Antioche*, in-8°. Bellegarde a traduit ses *Sermons* choisis, 2 vol. in-8°.; ceux sur les *Actes* des Apôtres, 1 vol. & ses *Opuscules*, 1 vol. in-8°. : en tout 19 vol. in-8°. Nous avons deux *Vies* de ce Saint : la première par Hermant, écrite d'un style un peu enflé, mais d'ailleurs très-estimable; la seconde par Tillemont, écrite plus simplement & avec une exactitude que rien n'égale. Celle-ci se trouve dans le tome XI de ses *Mémoires*.

JEAN *le Nain*, (S.) abbé & solitaire, ainsi nommé à cause de la petitesse de sa taille, se consacra dans la solitude de Sceté au travail, au jeûne, à la priere, aux exercices de piété. Un frere lui demandant à quoi servoient les veilles & les jeûnes? « Elles servent, répondit» il, à abattre & humilier l'a» me; afin que Dieu, la voyant » abattue & humiliée, en ait » compassion & la secoure ». S. Jean le Nain avoit aussi coutume de dire que « la sûreté » du moine est de garder sa » cellule, de veiller sur soi, » & d'avoir toujours Dieu pré» sent à l'esprit ». Il mourut vers le commencement du 5e. siecle.

JEAN *le Silentieux*, (S.) ainsi nommé à cause de son amour pour la retraite & pour le silence, naquit à Nicopolis, ville d'Arménie, en 454, d'une famille illustre. Quand il fut maître de son bien, il bâtit un monastere, où il se retira avec dix autres personnes. L'arche-

vêque de Sébaste l'ordonna ensuite évêque de Coloni. Cette dignité n'apporta aucun changement à sa façon de vivre. Il continua toujours de pratiquer la vie monastique. Neuf ans après il quitta secretement son évêché, & se retira dans le monastere de S. Sabas, dont il devint économe. Il mourut vers 558, âgé de 104 ans.

JEAN CLIMAQUE, (S.) du nom de son livre qu'il intitula *Climax*, surnommé aussi le *Scholastique* & le *Sinaïte*, naquit dans la Palestine vers 523. A l'âge de 16 ans il se retira dans la solitude, & malgré sa résistance, il fut élu abbé du Mont-Sinaï vers l'an 580. Dans cette place il fit paroître tant de piété & de sagesse, qu'il fut aimé & admiré de tous les religieux : mais il retourna dans sa cellule l'an 584, quelque instance qu'on fît pour le retenir. Il mourut l'an 605, âgé de 80 ans. Nous avons de lui un livre intitulé: *Climax*, ou l'*Echelle des Vertus*. Il le composa pour la perfection des solitaires, & il peut servir à celle des gens du monde. Cet ouvrage, plein d'excellens principes de piété, renferme quelques histoires édifiantes, qui donnent de la force à ces principes. L'Echelle est composée de trente degrés, dont chacun comprend une vertu. Ambroise le Camaldule, l'abbé Jacques de Billi & le P. Rader l'ont traduit de grec en latin. Nous en avons une version en françois, avec la *Vie* du Saint, par Arnaud d'Andilli, 1 vol. in-12. La meilleure édition de l'original est celle de Paris en 1633, in-fol., avec la traduction latine de Rader.

JEAN, (S.) dit l'*Aumônier*, à cause de ses charités extraordinaires, étoit de l'isle de Chypre, dont son pere avoit été gouverneur. Il fut élevé l'an 610 sur le siege patriarchal d'Alexandrie, après Théodore. Sa tendresse compatissante pour les misérables éclata sur-tout dans la famine qui désola son peuple en 615, & dans la mortalité qui la suivit. La crainte qu'il eut des malheurs qui menaçoient la ville d'Alexandrie & l'Egypte, qui tomberent peu de tems après sous la domination des Perses, le fit résoudre à quitter sa ville épiscopale pour se retirer en Chypre. Il mourut à Limisso, que l'on appelloit alors Amathonte, lieu de sa naissance, l'an 616, à 57 ans. Son testament fut aussi édifiant que court; le voici : « Je vous rends » graces, mon Dieu, de ce » que vous avez exaucé ma » priere, & qu'il ne me reste » qu'un tiers de sou, quoiqu'à » mon ordination j'aie trouvé » dans la maison épiscopale » d'Alexandrie environ 4000 » livres d'or, outre les sommes » innombrables que j'ai reçues » des amis de J. C. C'est pour» quoi j'ordonne que ce peu qui » reste soit donné à vos ser» viteurs ». Ce testament nous fait voir quelles étoient les richesses de l'Eglise d'Alexandrie, & rend plus vraisemblable ce qu'on dit des aumônes immenses du patriarche Jean. L'ordre dit de *St.-Jean de Jérusalem*, tire son nom de ce Saint.

JEAN DAMASCENE, (S.) ou *de Damas*, savant prêtre, fut instruit dans les sciences par un religieux Italien, nommé

Côme, qui avoit été fait prisonnier par les Sarrasins. Le calife le prit pour son premier ministre : mais il quitta cet emploi, & se retira au monastere de S. Sabas, près de Jérusalem, y pratiqua toutes sortes de vertus, & y mourut vers l'an 760, & selon quelques-uns l'an 780, à 84 ans. Nous avons de lui : I. *Quatre Livres de la Foi Orthodoxe*, dans lesquels il a renfermé toute la théologie, d'une maniere scholastique & méthodique ; ce qui lui a donné chez les Grecs le même rang que Pierre Lombard & S. Thomas parmi nous. On y voit qu'il croyoit que le St.-Esprit procédoit du Pere seulement, & non du Fils ; article sur lequel l'Eglise n'avoit pas encore définitivement prononcé. II. Plusieurs *Traités Théologiques*. III. Des *Hymnes*. IV. Une *Dialectique* & une *Physique*. V. *Dispute entre un Chrétien & un Sarrasin*. On lui attribue, mais sans fondement, *Liber Barlaam & Josaphat, Indiæ regis*, sans date ni lieu d'impression, mais imprimé vers 1470, in-folio, rare ; il y en a plusieurs traductions françoises, anciennes & peu recherchées. Sa critique n'étoit pas assez forte ni éclairée pour l'empêcher d'adopter quelquefois de pieuses fables : telle que la délivrance de Trajan par les prieres du pape S. Grégoire le Grand, & que Jean de Jérusalem, qui vécut dans le 10*e*. siecle, ôta prudemment des ouvrages de Jean Damascene. Quelques critiques protestans disent que ce Pere n'a pas fait scrupule d'employer le mensonge pour défendre la vérité. C'est une calomnie. On ne doit point taxer de mensonge un écrivain qui est quelquefois mal servi par sa mémoire, ou qui cite de bonne foi des faits apocryphes, mais communément reçus comme vrais ; il peut pécher par défaut d'exactitude, sans manquer pour cela de sincérité. On comprend que c'est la défense des saintes images qui attira à S. Damascene ces politesses de la part des protestans : cependant les plus distingués parmi eux ont rendu justice à l'érudition, à la science de la théologie, à la netteté & à la précision qui se font remarquer dans les ouvrages de ce Pere. Le reproche de Pélagianisme que lui fait Basnage, ne montre que la mauvaise humeur ou le peu de réflexion de ce caustique censeur. La meilleure édition de ses ouvrages est celle du P. le Quien, 1712, in-fol. 2 vol. grec & latin. Cette édition a reparu à Vérone en 1748 avec des améliorations.

JEAN, surnommé Malala, étoit d'Antioche. Il écrivit au commencement du 10*e*. siecle une *Chronique* depuis le commencement du monde jusqu'au tems de Justinien. Elle a été imprimée à Oxford en latin & en grec l'an 1691, in-8°. avec des notes par Edmond Chilmead.

JEAN, (S.) archidiacre de Capoue, né d'une famille noble de cette ville, se distingua par sa piété & ses mœurs exemplaires. Les moines du Mont-Cassin réfugiés à Teano, parce que leur monastere avoit été brûlé par les Sarrasins, élurent Jean pour leur abbé. Il prit l'habit monastique, car c'étoit

l'usage, que quand on prenoit un séculier pour abbé, il commençoit par se faire moine, & fut béni par le pape Jean X. Il attira ses moines de Teano dans la ville de Capoue, où il leur bâtit un vaste monastere, acheva aussi de rebâtir celui du Mont-Cassin, & mourut à Capoue l'an 934. On a de lui une *Chronique* des dévastations & des malheurs qu'a souffert le Mont-Cassin, & des prodiges qui y ont été opérés. On le croit aussi auteur d'une *Chronique* des derniers comtes de Capoue, publiée par Camille Peregrin dans son Histoire des Princes de la Lombardie.

JEAN CAPISTRAN, *voyez* CAPISTRAN (S. Jean de).

JEAN DE MATERA, (S.) né à Matera dans la Pouille, vers 1050, de parens illustres, s'illustra lui-même par ses prédications & par ses miracles. Il institua sur le Mont-Gargan, vers 1118, un ordre particulier qui ne subsiste plus, & qu'on a appellé l'*Ordre de Pulsano.* Il mourut le 20 juin 1139, à 69 ans, & fut canonisé par la voix du peuple.

JEAN DE MATHA, (S.) né en 1160 à Faucon, bourg de la vallée de Barcelonette en Provence, reçut le bonnet de docteur à Paris, où il avoit étudié avec succès. Sa piété l'unit avec le S. Hermite Félix de Valois; ils fonderent de concert l'*Ordre* de la *Sainte-Trinité* pour la rédemption des captifs. Innocent III l'approuva, & leur donna solemnellement en 1199 un habit blanc, sur lequel étoit attachée une croix rouge. L'instituteur fit ensuite un voyage en Barbarie, d'où il ramena 120 captifs. Il mourut peu de tems après à Rome en 1213, à 61 ans. Le pape Innocent III, en lui donnant l'habit de son ordre, avoit confirmé sa regle. Elle porte, entr'autres choses, que les freres réserveront la 3e. partie de leurs biens pour la rédemption des captifs. L'ordre des Trinitaires fit en peu de tems de grands progrès en France, en Lombardie, en Espagne, & même au-delà de la mer. Le moine Alberic, qui écrivoit 40 ans après, dit qu'ils avoient déjà jusqu'à 600 maisons, entre lesquelles étoit celle de S. Mathurin, nommée auparavant l'*Aumônerie de S. Benoît*, qui leur fut donnée par le chapitre de l'Eglise de Paris. C'est de cette maison que leur est venu en France le nom de *Mathurins.* Voyez les *Annales* de cet ordre, publiées à Rome en 1683, in-fol.

JEAN DE MEDA, (S.) né à Meda auprès de Côme en Italie, devint supérieur de l'ordre des *Humiliés*, qui n'étoit alors composé que de laïques, & y introduisit des ecclésiastiques & des prêtres. Il mourut saintement en 1159. L'ordre des *Humiliés* ne subsiste plus.

JEAN COLOMBIN, (S.) noble Siennois, instituteur de la congrégation des *Jesuates.* Ce nom leur fut donné, parce qu'ils avoient toujours à la bouche le nom de *Jesus.* Cet ordre, approuvé par Urbain V en 1367, fut supprimé par Clément IX en 1668. Le saint instituteur mourut en 1367. Son ordre s'appelloit aussi les *Jesuates de S. Jerôme*, parce qu'il avoit recommandé à ses disciples une dévotion particuliere

à ce Saint. La *Vie* de ce Saint a été écrite par le pieux Morrigia, général des Jesuates, mort l'an 1604.

JEAN DE DIEU, (S.) naquit en 1495 à Montemajor-el-Novo, petite ville de Portugal, d'une famille si pauvre, qu'il fut obligé de servir de domestique pour pourvoir à sa subsistance. Un sermon du bienheureux Jean d'Avila le toucha tellement, qu'il résolut de consacrer le reste de sa vie au service de Dieu & des malades. Le zele du saint homme suppléa à tout, & vainquit tous les obstacles qu'on lui opposa. Il acheta une maison à Grenade; & du sein de la pauvreté, on vit sortir cette magnifique maison d'hospitalité, qui subsiste encore aujourd'hui, & qui a servi de modele à toutes les autres. C'est-là que Jean jeta les premiers fondemens de son institut, approuvé par le pape Pie V en 1572, & répandu depuis dans toute l'Europe. Le saint homme mourut en 1550, à 55 ans. Il n'avoit point laissé d'autre regle à ses disciples que son exemple; ce fut Pie V qui leur donna celle de S. Augustin. Ce pontife y ajouta quelques autres réglemens, pour donner la stabilité à cette congrégation, appellée l'*Ordre de la Charité* : congrégation qui secourt l'humanité, & déploie plus de bienfaisance réelle dans une seule ville, que la secte des philosophes qui l'a toujours à la bouche, dans le monde entier. « Cet ordre, dit » un auteur judicieux, semble » avoir été institué exprès à la » naissance du protestantisme, » pour démontrer contre les » réformateurs l'utilité & la » nécessité des vœux monastiques. Des hommes à gages » rendroient-ils des services » aussi constans, aussi généreux, » aussi purs que les *Freres de* » *la Charité?* Et sans le vœu » par lequel ils s'y engagent, » auroient-ils le courage d'y » employer toute leur vie? La » prétendue réforme, avec ses » belles idées de perfection, » a-t-elle trouvé un moyen de » suppléer aux bonnes œuvres » pratiquées par les religieux » hospitaliers »?

JEAN DE LA CROIX, (S.) né à Ontiveros, bourg de la vieille Castille, prit l'habit de Carme au couvent de Medina-del-Campo, & lia une étroite amitié avec Sainte-Thérese. Il vint avec elle à Valladolid, où il quitta l'habit qu'il portoit pour prendre celui de Carme-Déchaussé. Après avoir travaillé à la réforme de plusieurs couvens, il fut envoyé à Avila, pour être confesseur des Carmelites, & pour les porter à se réformer. Les religieux de cet ordre le firent enlever & mener à Tolede, où ils le renfermerent dans un cachot. Il y demeura 9 mois, & en fut enfin tiré par le crédit de Sainte-Thérese : mais les supérieurs de la réforme, qui vouloient qu'on abandonnât la conduite des Carmelites, lui susciterent de nouvelles affaires. Il mourut dans le couvent d'Ubeda le 14 décembre 1591, âgé de 49 ans. Il a laissé des livres de spiritualité en espagnol, & traduits en italien & en latin, intitulés : *La Montée au Mont-Carmel*; la *Nuit obscure de l'Ame*; la *Flamme vive de l'Amour*; le *Cantique du divin Amour*. Ces ou-

vrages ſont écrits d'un ſtyle obſcur &, pour ainſi dire, myſtérieux ; on y trouve les principes d'une myſticité incompréhenſible à beaucoup de perſonnes. « L'auteur, dit un judicieux théologien, explique » les opérations du Saint-Eſprit, dans les impreſſions » ſurnaturelles, & tous les degrés de l'union divine dans » la priere. On ne peut décrire » les communications ſecretes » d'une ame dans cet état, & » il n'y a que ceux qui les ont » éprouvées qui ſoient capables de s'en former une idée. » C'eſt pour ces perſonnes que » le Saint a écrit les ouvrages » dont nous parlons. Ils leur » feront ſans doute utiles : mais » ils pourroient devenir nuiſibles à ceux qui ne ſont point » dans le même cas, & qui » ſont facilement les dupes de » leur imagination ; ils le deviendroient ſur-tout aux enthouſiaſtes qui abuſent de ce » qu'ils n'entendent point, » pour étayer leurs illuſions ». Le P. Berthier, dans ſes *Réflexions Spirituelles*, a conſacré onze *Lettres* à l'explication des Œuvres de S. Jean de la Croix : il prétend y trouver trois choſes : « 1°. Une logique des plus » préciſes ; 2°. un eſprit éclairé » des lumieres divines ; 3°. un » don d'inſtruction qui ne ſe » dément nulle part ». Nous venons de voir que tout le monde n'en porte pas un jugement ſi favorable. Tout ce que l'on peut dire, c'eſt que la ſcience des voies interieures eſt la plus difficile, la plus profonde de toutes, & la plus admirable, comme dit le Prophete ; qu'il eſt difficile de la réduire en regle ; & quand on y parviendroit, ôteroit-on à Dieu la puiſſance des exceptions ? *Mirabilis facta eſt ſcientia tua ex me, confortata eſt, & non potero ad eam.* (Voyez ARMELLE, CATHERINE DE SIENNE, FÉNÉLON, GUYON, RUSBROCK, TAULERE, &c.). Le P. Maillard, Jéſuite, a traduit en françois les Œuvres de S. Jean de la Croix, Paris, 1694, après y avoir fait divers retranchemens. Le P. Honoré de Sainte-Marie & le P. Doſithée de St. Alexis, religieux du même ordre, ont donné la *Vie* de ce Saint. Celle du P. Doſithée a été imprimée à Paris en 1727, 2 vol. in-4°. M. Collet a écrit auſſi la *Vie* de ce Saint, Paris, 1769, in-12.

JEAN DE CHELM, ainſi appellé, parce qu'il étoit évêque de Chelm en Pologne. Il rempliſſoit, dit-on, ce ſiege au commencement du 16e. ſiecle. L'auſtérité de ſa vie s'étoit répandue ſur ſon caractere, & la ſévérité de ſon zele approchoit beaucoup de l'amertume. C'eſt pour cette raiſon qu'on lui attribue un traité ſingulier & peu commun, imprimé en 1524, à Landshut en Baviere, in-folio, ſous ce titre : *Onus Eccleſiæ, ſeu Excerpta varia ex diverſis auctoribus, potiſſimùmque Scripturâ ; de afflictione, ſtatu perverſo, & neceſſitate reformationis Eccleſiæ.* C'eſt une déclamation contre les abus qui s'étoient gliſſés dans l'Egliſe, & une eſpece de ſatyre contre les mœurs des eccléſiaſtiques : elle eſt recherchée par les curieux. Ce livre ayant paru en 1531 à Cologne, in-fol., & en 1620, in-4°, ſous un titre un peu diffé-

rent, quoiqu'essentiellement le même, quelques bibliographes en ont fait deux ouvrages distingués, dont ils ont attribué un à Jean de Chiemsée en Baviere. L'édition de 1524 étant de Landshut, il est assez vraisemblable que c'est ce dernier *Jean* qui en est l'auteur. On peut même soupçonner que Jean de Chelm n'est qu'un personnage imaginé, d'après le nom de Jean de Chiemsée, mal lu & mal interprété. Quoi qu'il en soit, ce livre qui a paru aussi sous le titre abrégé : *De corrupto statu Ecclesiæ*, est peu de chose : beaucoup de zele & d'érudition, mais peu de goût & de discernement. Il se seroit peut-être perdu sans les Protestans, qui ont cru acquérir un trésor dans cette satyre contre le clergé : comme si les fautes des ministres du Seigneur pouvoient autoriser les hérésies & les schismes. Quelques bibliographes l'attribuent à Jacques de CLUSA ; d'autres à Nicolas CLEMANGIS (*voyez* ces mots).

JEAN I, Toscan, monta sur la chaire de S. Pierre après Hormisdas, en 523. L'empereur Justin ayant publié un édit qui ordonnoit aux Ariens de remettre aux évêques catholiques, les églises qu'ils leur avoient enlevées; Théodoric, protecteur de l'Arianisme, s'en vengea sur les orthodoxes. Il fit enfermer Jean dans une dure prison à Ravenne, où il mourut en 526, regardé comme un martyr. Les deux *Lettres* qui portent le nom de ce saint pape, sont visiblement supposées.

JEAN II, surnommé *Mercure*, Romain, fut pape après Boniface II, en janvier 533. Il approuva cette fameuse proposition, qui avoit fait tant de bruit sous Hormisdas : *Unus de Trinitate passus est*, ajoutant *in carne*, afin que cette proposition ne révoltât point les personnes peu instruites ; elle avoit souffert de grandes difficultés, & avoit été quelque tems supprimée, à cause de l'abus que les Eutychiens en faisoient : le pape Hormisdas se refusa constamment aux prieres des moines Scythes, qui en demandoient l'approbation, mais les Nestoriens se prévalant de cette suppression, & les moines Acemetes la combattant avec une ardeur qui les rendoit suspects de cette derniere hérésie, Jean crut devoir approuver une proposition qui présentoit réellement un sens orthodoxe. Il mourut en mai 535. *Voyez* S. ALEXANDRE, fondateur des Acemetes.

JEAN III, surnommé *Catelin*, né à Rome, pape après Pélage I, le 18 juillet 560, montra beaucoup de zele pour la décoration des églises, & mourut le 13 juillet 573.

JEAN IV, de Salone en Dalmatie, tint un concile à Rome, où il condamna l'*Ecthese* d'Heraclius, qui ne tarda pas de se rétracter (*voyez* son article). Jean fut élu pape en décembre 640, & mourut en octobre 642.

JEAN V, Syrien, digne d'occuper le Saint-Siege par son zele, sa douceur & sa prudence, y monta en juillet 685, & mourut en août 687.

JEAN VI, Grec de nation, monta sur la chaire pontificale après Sergius, le 28 octobre 701, & mourut le 9 janvier 705.

JEAN VII, Grec, pape après le précédent en 705, mort en 707, ternit son pontificat par sa complaisance pour l'empereur Justinien. Ce prince avoit à cœur de faire confirmer, par le pape, les canons du concile de Trulle, ou Quini-Sexte, qui s'étoit assemblé par son ordre. Sergius, un des prédécesseurs de Jean, n'avoit jamais voulu y souscrire, quelqu'instance que lui en eût fait l'empereur. En effet, le pape n'avoit eu aucune part à sa convocation; & il n'y avoit assisté ni en personne, ni par ses légats. Sous le pape Jean il renouvella ses instances. Il envoya les actes de ce concile à Rome, avec une lettre adressée au pape, par laquelle il le conjuroit d'assembler un concile, de confirmer ce qu'il approuveroit dans ces actes, & de rejeter le reste; mais le pape Jean VII, dit l'abbé Fleury après Anastase, *craignant de déplaire à l'empereur, lui renvoya ces volumes sans y avoir rien corrigé.* Ce qu'il fit de mieux, fut le rétablissement de S. Wilfride, archevêque d'Yorck, dans son siege.

JEAN VIII, Romain, pape après Adrien II, en 872, couronna empereur Charles le Chauve en 875. Il vint en France en 878. Il se rendit à Troyes, où il tint un concile, & où il reconnut solemnellement Louis le Begue, non comme empereur, mais comme roi. La nouvelle qu'il eut des ravages que les Sarrasins faisoient en Italie, l'obligea de repasser les Alpes; il fut même contraint de leur payer un tribut annuel de 25,000 marcs d'argent. Dans le même tems, il se laissa fléchir aux prieres de Basile, empereur d'Orient, & tromper par les artifices de Photius. Persuadé par une lettre de cet intrus, de la prétendue violence qu'il disoit lui avoir été faite pour rentrer dans le siege de Constantinople, & par des lettres supposées sous le nom de plusieurs évêques, où le pape étoit prié de le recevoir, il reçut le fourbe à sa communion, & consentit qu'il occupât le siege, qui depuis tant d'années faisoit l'objet de son ambition. Cette complaisance surprit tous les orthodoxes, & a fait dire au cardinal Baronius que c'est ce qui a sans doute donné occasion au vulgaire de s'imaginer que Jean VIII étoit femme, & que c'est là le fondement de la fable de la papesse Jeanne (*voyez* BENOÎT III). Photius, par une longue trame d'impostures & de fourberies, vint à bout de faire tenir un concile nombreux à Constantinople en 879, dont il régla toutes les opérations selon ses vues. Il y présenta les lettres du pape, qui, quelque favorables qu'elles pussent lui être, ne l'étoient pas encore assez à ses yeux; les lettres qu'il présenta, étoient altérées & bien différentes des originaux; les Grecs en conviennent eux-mêmes (*voyez* Beveridge, *Pandectæ, can. apost. & conc.*). Le pape ayant ensuite envoyé Marin en qualité de légat à Constantinople, pour s'informer exactement de tout ce qui s'étoit passé au concile de Photius, apprit le mystere d'iniquité: il déclara nul, de l'autorité pontificale, ce synode où ses légats intimidés ou corrompus par Photius, avoient,

par une insigne perfidie, directement agi contre les ordres qu'ils avoient reçus dans leurs instructions, & excommunia en même tems le faussaire Photius. Ce pontife mourut peu de tems après en 882, après avoir gouverné l'Eglise pendant dix ans. Nous avons de lui *320 Lettres*, par lesquelles on voit qu'il prodiguoit tellement les excommunications, qu'elles passoient en formules. Il dérogea à l'ancienne discipline, en commuant les pénitences en pélerinages.

JEAN IX, natif de Tivoli, diacre & moine de l'ordre de S. Benoît, successeur du pape Théodore II, au mois de juillet 898, mourut en novembre 900.

JEAN X, évêque de Bologne, puis archevêque de Ravenne sa patrie, succéda à Landon. Il monta sur le trône pontifical en 914 par le crédit de Theodora la Jeune, femme puissante & sa maîtresse. Ce pontife étoit plus propre à manier les armes que la crosse. Il défit les Sarrasins qui désoloient depuis quelque tems l'Italie. Il fut chassé de son siege par Gui, duc de Toscane, à la persuasion de Marosie, femme de ce duc, & sœur de Theodora. Cette femme le haïssoit, parce qu'il avoit été l'amant de sa sœur. Gui fut soutenu par les Romains, qui étoient indisposés contre le pape, parce qu'il laissoit gouverner sous son nom Pierre son frere, qui s'étoit rendu odieux aux principaux de cette ville. Ils couvroient leur haine d'un prétexte spécieux, disant qu'il étoit inhabile à posséder ce siege par la même raison que le pape Formose, puisqu'il avoit quitté le siege de Ravenne pour monter sur celui de Rome, & que les translations étoient défendues. Quoique la mémoire de ce pontife ne soit pas en grande vénération, on a tout lieu de croire qu'il a expié ses fautes par la pénitence. Il témoigna en plusieurs occasions le vif repentir qu'il en avoit, & exhorta des personnes charitables à joindre leurs prieres aux siennes pour fléchir la colere de Dieu. On l'enferma dans un cachot, où, selon Luitprand, on l'étouffa en 928, en lui pressant un oreiller sur la bouche.

JEAN XI, fils, non du pape Sergius III, comme Luitprand l'avance sur des bruits populaires; mais selon l'opinion la plus vraisemblable, d'Albéric, duc de Spolette, & de Marosie (la même qui fit périr Jean X): fut fait pape à 25 ans, par le crédit de sa mere, en 931. Marosie, monstre de lubricité & d'ambition, ayant épousé Hugues, roi d'Italie, après la mort de Gui, duc de Toscane, son 2*e*. mari; Albéric, son fils, la fit enfermer, avec le pape Jean XI, son frere utérin, dans le château Saint-Ange. Jean XI mourut dans cette prison en 936, victime de l'ambition de sa mere & de la cruauté de son frere.

JEAN XII, Romain, fils d'Albéric patrice de Rome, nommé *Octavien*, succéda à la dignité & à l'autorité de son pere, quoique clerc. Il se fit élire pape en 956, & prit le nom de Jean XII. C'est le premier pape qui ait changé de nom à son avénement au pontificat; il n'avoit que 18 ans

lorsqu'il fut élu. Bérenger s'étant alors fait couronner roi, tyrannisoit l'Italie. Jean XII implora le secours d'Othon I, qui passa les monts & vengea le pontife. Jean couronna l'empereur, & lui jura sur le corps de S. Pierre une fidélité inviolable; mais cette fidélité ne fut pas de longue durée. Il s'unit avec le fils de Bérenger contre son bienfaiteur. Othon revint à Rome, fit assembler un concile en 963. L'indigne pontife fut accusé de plusieurs crimes, entr'autres, » d'avoir paru l'épée au côté, » la cuirasse sur le dos & le » casque en tête; d'avoir bu à » la santé du diable; d'avoir » donné à ses maîtresses le gou» vernement de plusieurs vil» les, les croix & les calices de » l'église de S. Pierre ». On le déposa & on mit à sa place Léon VIII (*voyez* ce mot). Le pape déposé, rentra pourtant dans Rome après le départ de l'empereur. Il se vengea, en faisant mutiler les deux principaux moteurs de sa déposition, & en leur faisant couper la langue, le nez & les doigts. Il assembla ensuite un concile, pour casser les actes de celui qu'on avoit convoqué contre lui. Ses infortunes ne l'avoient pas corrigé; il fut assassiné peu de tems après, en 964, par un mari dont il avoit souillé le lit. Luitprand attribue sa mort à une autre cause. Il raconte que « les » démons le frapperent si rude» ment un soir qu'il étoit cou» ché avec une femme, qu'il » en mourut 8 jours après ». Le grand nombre de vertueux & saints pontifes qui ont occupé le siege de Rome, doit faire oublier le petit nombre de ceux dont les mœurs ont contrasté avec leur état. J. C. nous avertit expressément que les chefs de la Religion ne sont pas impeccables, & que leurs fautes ne prouvent rien contre le culte dont ils sont les ministres, ni contre la doctrine dont ils sont les dépositaires: *Super cathedram Moysi sederunt Scribæ & Pharisæi: omnia ergò quæcumque dixerint vobis, servate & facite; secundùm opera verò illorum nolite facere.* Matth. 23. — *Voyez la fin de l'article* ALEXANDRE VI.

JEAN XIII, Romain, fut élu pape en 965 par l'autorité de l'empereur, contre le gré des Romains. Pierre, préfet de Rome, le fit chasser en 966. Othon fit pendre douze des principaux auteurs de la sédition, & livra Pierre au pape, qui le fit fouetter & promener par la ville assis à rebours sur un âne, & l'envoya en exil. On raconte que pendant qu'Othon étoit à Rome, le démon s'empara d'un des seigneurs de sa suite. On eut recours à la Chaîne de S. Pierre, qu'on lui mit autour du cou, & il fut guéri. Thierri, évêque de Metz, témoin du miracle, se saisit aussi-tôt de la chaîne, protestant qu'il se feroit plutôt couper la main, que de lâcher sa prise. Le pape le satisfit en lui donnant un chaînon. Jean mourut en 972.

JEAN XIV, évêque de Pavie & chancelier de l'empereur Othon II, obtint la papauté après Benoît VII, en novembre 983. Il quitta le nom de Pierre qu'il avoit auparavant, par respect pour le prince des Apôtres, dont aucun des

successeurs n'a porté le nom. Après trois mois de pontificat il fut mis en prison au château Saint-Ange, par l'anti-pape Boniface VII (*voyez* ce mot), & y mourut de misere ou de poison, le 20 août 984.

JEAN XV, Romain, fils de Robert, fut élu pape après Jean XIV l'an 985; mais soit qu'il soit mort avant son ordination, ou pour d'autres raisons, on ne le compte parmi les papes que pour faire nombre. Il étoit savant, & avoit composé divers ouvrages.

JEAN XVI, Romain, fut mis sur le Saint-Siege après la mort de l'anti-pape Boniface VII, & celle de Jean XV, en 985. Il canonisa S. Uldaric, évêque d'Ausbourg, le 3 février 993, & c'est le premier exemple de canonisation solemnelle. Jean XVI eut beaucoup à souffrir du patrice Crescentius, qui s'étoit emparé de l'autorité dans Rome. Il n'oublia rien pour maintenir ou rétablir la paix entre les princes chrétiens, & mourut d'une fievre violente l'an 996.

JEAN XVII, nommé auparavant *Siccon*, Romain; d'une famille illustre, fut élu pape après la mort de Sylvestre II, le 13 juin 1003, & mourut le 7 décembre de la même année. — Il faut le distinguer de l'anti-pape JEAN XVII, nommé auparavant *Philagathe*, auquel les gens de l'empereur Othon III couperent les mains & les oreilles, & arracherent la langue, en 998. *Voyez* OTHON III & GRÉGOIRE V.

JEAN XVIII, nommé auparavant *Fasan*, Romain, successeur de Jean XVII, le 26 décembre 1003. Sur la fin de sa vie, il abdiqua la papauté pour se retirer à l'abbaye de S. Paul de Rome, où il embrassa la vie monastique. Il mourut le 18 juillet 1009.

JEAN XIX, fils de Grégoire, comte de Tusculum, & frere du pape Benoît VIII, lui succéda en juin 1024. Il couronna l'empereur Conrad II en 1027. Deux rois, Rodolfe de Bourgogne & Canut d'Angleterre, assisterent à cette cérémonie. Il mourut en mai 1033. Sous son pontificat, les Grecs corrompirent la plupart des prélats de la cour Romaine, dans le dessein d'obtenir le titre d'*Œcuménique* pour le patriarche de Constantinople.

JEAN XXI, auparavant *Pierre Julien*, Portugais, fils d'un médecin & médecin lui-même, devint évêque de *Tusculum* ou Frascati, cardinal, & enfin pape en 1276. On devoit le nommer Jean XX, puisque le dernier pape du même nom étoit Jean XIX; mais comme quelques-uns ont compté pour pape Jean, fils de Robert, & qu'ils ont aussi inséré l'anti-pape Philagathe, on a nommé celui-ci Jean XXI. Il envoya des légats à Michel Paléologue, pour l'exhorter à observer ce qui avoit été résolu au concile de Lyon, tenu sous Grégoire X, & révoqua la constitution de ce pape, touchant l'élection du souverain pontife (*voyez* GRÉGOIRE X). Ce pape disoit à ses amis, qu'il *se promettoit une longue vie*; mais il fut écrasé, environ 8 mois après son élection, par la chute d'un bâtiment qu'il faisoit construire à Viterbe. Il ex-

pira le 16 mai 1277. On a de lui des Ouvrages de philosophie, de médecine & de théologie.

JEAN XXII, naquit à Cahors d'une bonne famille, & non d'un cordonnier, comme l'assurent presque tous les historiens. Son nom étoit *Jacques d'Euse.* Il avoit beaucoup d'esprit, & il le perfectionna par l'étude. Charles II, roi de Naples, instruit de son mérite, le donna pour précepteur à son fils. De dignité en dignité il parvint à la pourpre, & enfin à la papauté. Il fut élu à Lyon en 1316. Les cardinaux ne pouvant s'accorder après la mort de Clément V, résolurent, dit-on, de s'en rapporter à lui pour le choix du nouveau pontife. Il se nomma lui-même, en disant : *Ego sum Papa...* Jean XXII érigea diverses abbayes en évêchés, & fit des métropoles de plusieurs villes épiscopales. Toulouse devint un archevêché ; on lui donna pour suffragans Montauban, Lavaur, Mirepoix, Saint-Papoul, Rieux, Lombez & Pamiers. Les évêchés de Saint-Flour, de Vabres, de Castres, de Tulle, de Condom, de Sarlat, de Luçon, de Maillezais (aujourd'hui transféré à la Rochelle), furent érigés. Le pontificat de Jean XXII fut troublé par plusieurs querelles. On détaillera la premiere dans l'article de l'empereur LOUIS de Baviere. La seconde éclata vers l'an 1322. Un Bérenger enseigna, d'après je ne sais quel Béguard, mis à l'inquisition de Toulouse, que *J. C. ni les Apôtres n'avoient rien possédé, ni en commun, ni en particulier.* C'étoit, selon lui, un article de foi. Les Franciscains demanderent à cette occasion, *s'ils pouvoient dire que leur potage leur appartînt lorsqu'ils le mangeoient ?* Les uns soutenoient l'affirmative, les autres la négative. L'affaire fut portée au pape, qui voulut bien perdre son tems à l'examiner. Les Cordeliers assemblés alors à Pérouse pour leur chapitre général, au-lieu d'attendre la décision du pontife, se déclarerent pour la non propriété, & la firent enseigner par leurs docteurs (*voyez* OCCAM). Une autre querelle occupoit depuis quelque tems les principaux membres de l'ordre. Leur habit devoit-il être blanc, gris, noir, court ou long, de drap ou de serge ? Le capuchon devoit-il être pointu ou rond, large ou étroit ? Ces questions qui dérivoient de l'attachement de l'ordre à son fondateur, & du desir de se conformer à son costume, devinrent ridicules par l'importance qu'on y attachoit, par la véhémence, & pour mieux dire la fureur, avec laquelle les opinions s'entrechoquoient. Elles produisirent autant de chapitres, de congrégations, de bulles, de manifestes, de livres, de satyres, que s'il eût été question du bouleversement de l'Europe, ou de la destruction du Christianisme. Elles furent décidées, après de longs débats, par les grands hommes de l'ordre au chapitre de Pérouse. Jean XXII, offensé de ce que les Freres Mineurs avoient prévenu son jugement, condamna leurs décisions par ses Extravagantes, *Cùm inter*, &c. Les Cordeliers, irrités de leur côté, embrasserent le parti de l'empereur,

brouillé alors avec le pape. Ils traiterent celui-ci d'hérétique, & ne cesserent de déclamer contre lui. Quelques-uns de ces fanatiques périrent dans le bûcher. Jean XXII résolut même d'abolir l'ordre entier, & il l'auroit fait, s'il avoit pu se dissimuler les services que l'Eglise en avoit reçus, & continuoit d'en recevoir malgré les écrits de quelques-uns de ses membres. La 3e. dispute qui agita son pontificat, fut celle de la *Vision béatifique* ; ce fut le jour de la Toussaint de l'année 1331, qu'il développa dans un sermon ses sentimens sur cette matiere. » La récompense des Saints, » dit-il, avant la venue de » J. C., étoit le sein d'Abra» ham ; après son avénement, » sa Passion & son Ascension, » leur récompense jusqu'au jour » du jugement est d'être sous » l'autel de Dieu, c'est-à-dire, » sous la protection & la conso» lation de l'humanité de J. C.; » mais après le jugement ils se» ront sur l'autel, c'est-à-dire, » sur l'humanité de J. C. ». Le pape répéta la même doctrine dans deux autres sermons qui firent beaucoup de bruit ; quoique dans le fond il ne voulût parler que d'une augmentation de gloire après la résurrection. Il assembla un consistoire, dans lequel il déclara qu'il n'avoit jamais prétendu rien définir dans cette question, & que ce qu'il en avoit dit, il ne l'avoit dit que comme orateur, & s'expliqua de plus très-nettement en faveur de la vraie doctrine. Il mourut à Avignon en 1334. Ce pontife avoit l'esprit pénétrant & capable des plus grandes affaires. On loue sa sobriété & son amour pour l'étude ; mais il ternit ces qualités par son emportement, & sur-tout par son avarice, si on croit Villani ; mais il est bon de se souvenir que Villani étoit une créature de Louis de Baviere, qu'il lui avoit dévoué sa plume, & qu'en général il n'est pas exempt de prévention & de haine. On a de Jean XXII plusieurs ouvrages, sur-tout sur la médecine, science dans laquelle il excelloit. I. *Thesaurus Pauperum* : c'est un traité de remedes, imprimé à Lyon en 1525. II. Un *Traité des maladies des Yeux.* III. Un autre *sur la formation du Fœtus.* IV. Un autre *de la Goutte.* V. Des *Conseils pour conserver la santé.* VI. On lui attribue l'*Art transmutatoire des Métaux*, qui se trouve dans un recueil imprimé à Paris en 1557, in-12 ; mais il y a grande apparence que ce livre n'est pas de ce pape. On a encore de lui un grand nombre de *Lettres* & de *Bulles* mieux écrites que la plupart des ouvrages de son tems. Celles qui sont d'un style incorrect & barbare, paroissent supposées. On lui attribue la fameuse bulle Sabbathine, contenant des indulgences accordées aux Carmes & à leurs affiliés ; mais c'est une piece supposée, comme l'ont prouvé différens critiques. *Multæ tribuuntur romanis pontificibus constitutiones*, est-il dit dans une these, composée en 1677 par M. Chamillard, syndic de Sorbonne, *quæ ab iis non emanarunt. Bulla quoque quæ vulgò dicitur* Sabbathina, *supposititius videtur Joannis XXII partus* : assertion que le P. Papebroch a prouvée par toutes les lumieres d'une critique sa-

vante & impartiale. On peut consulter aussi le Pere Noël Alexandre, qui a traité amplement le même sujet dans son *Hist. Eccl. sæc. XIII*, *dissert. XI*, *art.* 2.

JEAN XXIII, (Balthasar Cossa) Napolitain, étudia en droit à Bologne, fut camérier de Boniface IX, qui le créa cardinal, & l'envoya en qualité de légat à Bologne, & fut élu pape après la mort d'Alexandre V, durant le grand schisme. Il promit de renoncer au pontificat, si Grégoire XII, & Pierre de Lune, qui se faisoit appeller Benoît XIII, se désistoient de leurs prétentions. Il ratifia cette promesse le 2 mars 1415, dans une session du concile de Constance. L'empereur l'avoit engagé à cette démarche : il s'en repentit bientôt. Il n'étoit venu à Constance qu'à regret; & en regardant cette ville avant que d'arriver, il avoit dit à ses compagnons de voyage : *Je vois bien que c'est ici la fosse où l'on attrape les renards.* Ayant résolu de prendre la fuite, il fut secondé par Fréderic, duc d'Autriche, qui donna un tournoi pour favoriser le dessein du pontife. Jean XXIII s'échappa dans la foule, déguisé en palefrenier. Il fut saisi à Fribourg, & transféré dans un château voisin. Le concile commença à instruire son procès. On l'accusa de crimes si odieux, qu'il n'y a guere d'apparence qu'il les eût tous commis; mais la paix de l'Eglise exigeoit qu'il fût déposé; il le fut le 29 mai 1415, & la sentence fut suivie de la prison à Heidelberg, où il fut retenu pendant plus de 3 ans. Martin V sollicita, à la priere des Florentins, son élargissement auprès du comte palatin, dans les états duquel il étoit détenu prisonnier. Ayant été relâché en 1419, il se rendit à Florence, s'y jeta aux pieds de Martin, & le reconnut pour le vrai souverain pontife; ce spectacle tira les larmes des yeux des cardinaux, qui lui étoient même les plus opposés. Le pape l'accueillit avec beaucoup de bonté, le fit doyen du sacré college, & lui donna une place distinguée dans les assemblées publiques. Cossa ne jouit pas long-tems de ces honneurs. Il mourut 6 mois après, en novembre 1419. Quelques reproches qu'on ait faits à ce pontife, on ne peut lui refuser beaucoup de courage dans l'adversité. Loin de se prévaloir du grand nombre d'amis qui s'offroient à faire un parti pour lui dans les derniers jours de sa vie, il sacrifia sa fortune au repos de l'Eglise, & mourut en philosophe chrétien. Il fit dans la prison, où il avoit été enfermé, des vers qui prouvent qu'il avoit de l'esprit & du goût pour les lettres. Quelques auteurs, en remarquant que ce pape avoit été déposé, quoique reconnu pour vrai pape, en ont tiré des conséquences qui, dans d'autres circonstances, ne pourroient être que des erreurs. Quoique la plupart des prélats deposans reconnussent Jean XXIII pour vrai pape, ils n'ignoroient pas que sa légitimité étoit douteuse dans une grande partie du monde chrétien : ils savoient d'ailleurs que ce qui étoit sage & légal dans un cas extrême où il s'agit du

ſalut public de l'Egliſe ou de l'état, ne peut nullement ſe généraliſer : & que dans la rigueur même de la ſubordination civile & militaire, il y a des cas qui repouſſent la loi établie. *Voyez* GASSION.

JEAN d'Antioche, patriarche de cette ville en 429, tint un conciliabule en 431, dans lequel il dépoſa S. Cyrille d'Alexandrie & Memnon d'Epheſe. Dieu lui ouvrit les yeux dans la ſuite. Il ſe réconcilia avec S. Cyrille, anathématiſa l'héréſiarque Neſtorius, & mourut en 442.

JEAN LE JEUNEUR, ainſi nommé à cauſe de ſes grandes auſtérités, patriarche de Conſtantinople en 582, prit la qualité d'*Evêque Œcuménique* ou univerſel, contre laquelle les papes Pélage & Grégoire-le-Grand s'éleverent avec force (*voyez* PHOCAS). Ce patriarche mourut en 595, regardé comme un homme vertueux ; mais aigre, hautain & opiniâtre. Il étoit d'une charité apoſtolique, & donnoit tout aux pauvres. Après ſa mort, on ne lui trouva qu'une robe uſée & un méchant lit de bois. L'empereur Maurice le prit, & ce prince couchoit deſſus, lorſqu'il vouloit faire pénitence. On trouve le *Pénitenciel* de Jean le Jeûneur, à la fin du traité *De Pœnitentiâ* du P. Morin.

JEAN, fils de Meſua, médecin Arabe ſur la fin du 8*e*. ſiecle, laiſſa des Ouvrages imprimés en latin à Veniſe, 1602, in-folio. — Il eſt différent de JEAN, fils de Serapion, autre médecin Arabe, qui vivoit vers 1070. Ses *Œuvres* ont paru à Veniſe, in-fol., 1497, & réimprimées en 1550.

JEAN de *Bergame*, (S.) fut placé ſur le ſiege épiſcopal de cette ville vers l'an 656, pour ſa ſcience & ſa vertu conſommées, & l'occupa très-fructueuſement l'eſpace de 27 ans. Les Ariens déchiroient alors l'Egliſe : il s'éleva avec force contre eux, & en toucha un grand nombre, qui de perſécuteurs devinrent partiſans de la vérité. Mais il fut la victime de ſon zele : les chefs des Ariens, furieux & jaloux de voir diminuer leur nombre, firent aſſaſſiner ce ſaint homme en 683.

JEAN de *Bayeux*, évêque d'Avranches, puis archevêque de Rouen, laiſſa un livre des *Offices Eccléſiaſtiques*, publié en 1679, par le Brun des Marêts, in-8°., avec des notes & des pieces curieuſes. Ce prélat ſe démit de ſon archevêché, & mourut en 1079, dans une maiſon de campagne, où une attaque violente de paralyſie l'avoit obligé de ſe retirer.

JEAN de *Salisbury* ou *Sarisbery*, voyez ce dernier mot.

JEAN, premier ſecrétaire de l'empereur Honorius, s'empara de l'empire après ſa mort, arrivée en 423. Secondé par Caſtin, général de la milice, il devint maître de l'Italie, des Gaules & de l'Eſpagne. Théodoſe le Jeune, à qui cette riche ſucceſſion appartenoit, la céda à ſon couſin Valentinien III, qu'il envoya en Italie, avec Placidie, mere de ce jeune prince, à la tête d'une armée nombreuſe. Mais Jean ayant eu le tems de former un corps de troupes, ſe défendit vigoureuſement, & fit même priſonnier Ardebure, le plus illuſtre des généraux Romains.

Il traita ce général avec bonté, & lui laissa une liberté dont celui-ci profita pour détacher de son parti ses principaux officiers. Ardebure chargea ensuite secrétement Aspar, son fils, de venir assiéger Ravenne, où Jean étoit enfermé. Le siege fut formé, & Ardebure livra Ravenne & se saisit de l'usurpateur. Placidie lui fit couper la main qui avoit porté le sceptre; & après l'avoir fait promener sur un âne, couvert de haillons & suivi de farceurs qui l'insultoient, il fut conduit à la place du Cirque, où on lui trancha la tête, à la vue d'une immense populace. Cette scene se passa vers le milieu de juillet 425. Jean avoit environ 45 ans.

JEAN I, surnommé ZIMISCÈS, d'une famille illustre, étoit officier des légions d'Orient. Il poignarda l'empereur de Constantinople Nicéphore Phocas en 969, & occupa le trône après lui. Quoiqu'il y fût monté par un crime, il gouverna non en usurpateur, mais en roi. Il remporta des victoires signalées sur les Russes, les Bulgares & les Sarrasins. Il avoit pris plusieurs places sur ceux-ci, & se préparoit à se rendre maître de Damas, lorsqu'il fut prévenu par la mort. En passant par la Cilicie, il fut frappé d'étonnement à la vue de quantité de maisons magnifiques, & ayant appris qu'elles appartenoient à l'eunuque Basile, son grand-chambellan, il poussa un profond soupir, & dit : *Il est bien triste que les travaux des Grecs ne servent qu'à enrichir un eunuque!* Basile, craignant que l'empereur n'en vînt des plaintes aux effets, & ne lui fit rendre compte de sa conduite, engagea un échanson, à force de promesses, à mettre du poison dans le breuvage de l'empereur. Ce crime fut exécuté, & Zimiscès mourut le 10 janvier 976. Il fut enterré dans l'église du Sauveur qu'il avoit fait bâtir. C'est lui qui fit graver le premier sur la monnoie l'image de J. C., avec cette inscription : *JESUS-CHRIST, Roi des Rois.*

JEAN II, (COMNENE) empereur de Constantinople, surnommé *Calo-Jean* à cause de sa beauté, monta sur le trône après Alexis Comnene, son pere, l'an 1118. Il combattit les Mahométans, les Serviens & plusieurs autres barbares, sur lesquels il remporta de grands avantages. Il voulut reprendre Antioche sur les François, mais il ne put y réussir. Ayant échoué devant cette ville, il vécut à Constantinople en bon prince, répandant des bienfaits sur le peuple, pardonnant à ses sujets rebelles, même à ceux qui avoient attenté à sa vie, bannissant le luxe de sa cour, & se montrant en tout le modele des rois & des hommes. Il mourut en 1143, d'une blessure qu'il s'étoit faite à la chasse par une fleche empoisonnée. Un médecin lui ayant fait espérer, dit-on, de conserver sa vie, s'il vouloit se résoudre à se laisser couper la main : *Non, non*, dit-il, *je n'en ai pas trop de deux pour manier les rênes de mon vaste empire.*

JEAN III, (DUCAS) empereur à Nicée, en 1222, tandis que les Latins occupoient le

le trône impérial de Constantinople. Il avoit épousé Hélene, fille unique de Théodore Lascaris, qui l'avoit désigné pour son successeur. Il régna en grand prince. Les Latins ne purent rien contre lui, & il fit tout contr'eux. Il recula les bornes de son empire par ses victoires, rendit son peuple heureux, & vécut toujours avec frugalité. Ce prince sage disoit, « que » les dépenses d'un monarque » étoient le sang de ses sujets; » que son bien étoit le leur, » & qu'il devoit l'employer » pour eux ». Il écrivit à Grégoire IX pour la réunion des Grecs & des Latins. Il procura les conférences de Nicée & le concile de Nymphée; mais tout cela n'aboutit qu'à faire connoitre de plus en plus l'obstination & la mauvaise foi des Grecs. Il fut pleuré à sa mort, arrivée en 1255, à 62 ans.

JEAN IV, (Lascaris) fils de Théodore le Jeune, lui succéda dans le mois d'août 1259, à l'âge de 6 ans: mais le despote Michel Paléologue arracha le sceptre impérial à cet enfant empereur, & lui fit crever les yeux le jour de Noël de la même année.

JEAN V, (Cantacuzene) ministre & favori d'Andronic Paléologue le Jeune, s'empara de l'empire après sa mort. Ce prince lui ayant recommandé en mourant Jean & Emmanuel, ses deux fils, Cantacuzene se fit déclarer empereur en 1345, à la place de ses pupilles. Si on croit ce qu'il rappote dans son Histoire, il y fut forcé par les grands & par l'armée, qui ne vouloient point les deux jeunes princes. Il entra à Constantinople les armes à la main, força le jeune Jean Paléologue à épouser sa fille, & à partager le souverain pouvoir avec lui. Cet arrangement rétablit la paix pour quelque tems. La jalousie ayant fait reprendre les armes au gendre contre son beau-pere, celui-ci fut vaincu & contraint de s'enfermer dans un monastere du Mont-Athos. Il s'y retira de bonne grace en 1355, & y vécut en philosophe. Ce qui prouve assez bien qu'effectivement il ne s'étoit pas porté de lui-même à usurper l'empire. Ses sujets le regretterent; il avoit eté plutôt leur pere que leur maitre. Il fut grand prince, bon politique, excellent général. Il joignit à ces qualités beaucoup d'esprit. Il fit cependant une faute, en donnant une de ses filles à Orcan, sultan des Turcs: ce fut un prétexte pour ce prince, non-seulement de se saisir de tout ce que les Grecs possédoient encore en Asie, mais même de prendre plusieurs places en Europe. On a de Cantacuzene une *Histoire de l'Empire d'Orient*, depuis 1340 jusqu'en 1354. Elle est écrite avec beaucoup d'elégance, mais peut-être avec trop peu de vérité, du moins dans les événemens qui le regardent. Il y rappelle à tout propos ses services. Il fait parade d'éloquence dans de longs discours qu'il s'attribue, ou qu'il met dans la bouche des autres. Un écrivain moderne l'a accusé « de n'a» voir été qu'un comédien en » matiere de religion »; mais son ouvrage dépose par-tout contre cette accusation. Son *Histoire* a été imprimée à Paris

en 1643, in-fol., grec & latin, avec des Scholies de Jacques Pontanus & de Gretser, & traduite quelque tems après par le présidentCousin.On a encore de lui quatre *Apologies* contre Mahomet, & trois *Discours*, Bâle, 1543, in-fol., grec & latin ; & d'autres ouvrages.

JEAN VI, (PALÉOLOGUE) succéda à son pere Andronic le Jeune, en 1341, dans l'empire de Constantinople. Il n'eut d'abord que la qualité d'empereur, par l'usurpation de Jean Cantacuzene; mais ayant contraint l'usurpateur à se démettre, il occupa seul le trône. Son regne fut très-malheureux. Son fils Andronic se révolta contre lui. Son indolence & son peu de vigueur furent cause que les Génois se rendirent maîtres de l'isle de Lesbos, & Amurat I de la ville d'Andrinople. Il mourut en 1391, avec le mépris de ses sujets & de ses ennemis.

JEAN VII, (PALÉOLOGUE) empereur de Constantinople, monta sur le trône en 1425, après la mort de son pere Emmanuel, & ne fut pas plus heureux que lui. Les Turcs augmenterent leurs anciennes conquêtes par de nouvelles victoires. Ils prirent Thessalonique l'an 1431, & Jean craignit avec raison que son empire ne fût bientôt leur proie. Il ne pouvoit espérer du secours que des Latins ; c'est ce qui lui fit souhaiter l'union de l'Eglise grecque avec la latine. Le pape Eugene IV le sut, & lui envoya des légats pour le maintenir dans ce dessein, & lui faire savoir qu'il avoit indiqué un concile à Ferrare. Jean y vint lui-même l'an 1438, suivi de plusieurs prélats & princes Grecs, & y fut reçu avec une magnificence extraordinaire. Le concile ayant été transféré à Florence, à cause de la peste, l'union des Grecs & des Latins y fut conclue l'an 1439, d'une maniere solemnelle & bien glorieuse pour l'Eglise Romaine. L'empereur retourna ensuite en Orient, & mourut en 1448, après un regne de 29 ans. Les chagrins que lui causerent les agitations de son empire, hâterent sa mort. Le zele qu'il avoit fait paroître pour l'extinction du schisme & la réunion des Eglises, ne produisit rien de durable; « soit, dit un » auteur, que ce zele ne fût pas » sincere & qu'il fût dicté seule» ment par des intérêts poli» tiques, soit que le fanatisme » des schismatiques & le trop » grand crédit de Marc d'E» phese ne lui permissent pas » d'affermir ce salutaire ouvra» ge par l'autorité impériale ». *Voyez* EUGENE IV.

JEAN, dit le *Bon*, fils de Philippe de Valois, roi de France en 1350, commença son regne par faire couper la tête, sans aucune forme de justice, au comte d'Eu, connétable. Cette violence, au commencement d'un regne, dit le président Hénault, aliéna tous les esprits, & fut cause en partie des malheurs du roi. Charles d'Espagne de la Cerda, qui avoit la charge du comte d'Eu, fut assassiné peu de tems après par le roi de Navarre, Charles le Mauvais. Ce prince étoit irrité de ce qu'on lui avoit donné le comté d'Angoulême, qu'il demandoit pour la dot de sa femme, fille du roi Jean,

Ce dernier monarque s'en vengea en faisant trancher la tête à 4 seigneurs, amis du Navarrois. Des exécutions aussi barbares ne pouvoient produire que des cabales; & ces cabales mirent le royaume sur le bord du précipice. Charles, dauphin de France, ayant invité le roi de Navarre de venir à Rouen à sa réception de duc de Normandie, le fit arrêter en 1356. Cette détention réunit contre la France les armes de Philippe, frere du roi de Navarre, & celles d'Edouard III, roi d'Angleterre. Edouard, prince de Galles, fils du monarque Anglois, connu sous le nom de *Prince Noir*, s'avança avec une petite armée, jusqu'à Poitiers, après avoir ravagé l'Auvergne, le Limousin & une partie du Poitou. Le roi Jean accourt à la tête d'un corps nombreux, l'atteint à Maupertuis à 2 lieues de Poitiers dans des vignes, d'où il ne pouvoit se sauver, & lui livre bataille le 19 septembre 1356, malgré les offres que faisoit Edouard de rendre tout & de mettre bas les armes pour 7 ans. Cette journée, connue sous le nom de *Bataille de Poitiers*, fut fatale au roi Jean. « Exemple » mémorable, dit un auteur, » de l'incertitude du succès » dans la guerre, & terri» ble leçon pour ceux qui, » croyant tenir la victoire dans » leurs mains, oublient dans » leur orgueil le Dieu des » armées, qui seul peut la » fixer ». Il fut entiérement défait avec une armée de plus de 40 mille hommes, quoique les Anglois n'en eussent que 12,000. Les principaux chevaliers de France périrent, le reste prit la fuite. Le roi, blessé au visage, fut fait prisonnier, avec Philippe, un de ses fils. Le prince Noir mena ses deux prisonniers à Bourdeaux & à Londres, où il les traita avec autant de politesse que de respect. La prison du roi fut dans Paris le signal de la guerre civile. Le dauphin, déclaré régent du royaume, le vit presque entiérement révolté contre lui. Il fut obligé de rappeller le même roi de Navarre, qu'il avoit fait emprisonner. Le Navarrois n'arrive à Paris que pour attiser le feu de la discorde. Marcel, prévôt des marchands, à la tête d'une faction de paysans, appellée *la Jacquerie*, fait massacrer Robert de Clermont, marechal de Normandie, & Jean de Conflans, maréchal de Champagne, en présence & dans la chambre même du dauphin. Les factieux s'attroupent de tous côtés, & dans cette confusion, ils se jettent sur tous les gentilshommes qu'ils rencontrent. Ils portent leur fureur brutale jusqu'à faire rôtir un seigneur dans son château, & à contraindre sa fille & sa femme de manger la chair de leur époux & de leur pere. Marcel, dans la crainte d'être puni de tous ses crimes par le régent qui avoit investi Paris, alloit y mettre le comble en livrant la ville aux Anglois, lorsqu'il fut assommé par Jean Maillard d'un coup de hache en 1358. Dans ces convulsions de l'état, Charles de Navarre aspiroit à la couronne. Le dauphin & lui se font une guerre sanglante, qui ne finit que par

une paix ſimulée. Enfin le roi Jean ſortit de ſa priſon de Londres. La paix fut conclue à Brétigni en 1360. Edouard exigea pour la rançon de ſon priſonnier environ 3 millions d'écus d'or, le Poitou, la Xaintonge, l'Agenois, le Périgord, le Limouſin, le Quercy, l'Angoumois & le Rouergue. La France s'épuiſa. Le roi Jean compta 600 mille écus d'or pour le premier paiement; mais n'ayant pas de quoi payer le reſte de ſa rançon, il retourna ſe mettre en ôtage à Londres, & y mourut en 1364, à 54 ans. Dans ce tems de barbarie la foi des traités étoit tout autrement reſpectée qu'elle ne l'a été depuis. « Jean étoit certainement un preux chevalier, dit Saint-Foix; mais d'ailleurs un prince ſans génie, ſans conduite, ſans diſcernement; n'ayant que des idées fauſſes ou chimériques; d'une facilité étonnante avec un ennemi qui le flattoit, & d'un entêtement le plus orgueilleux avec des miniſtres affectionnés, qui oſoient lui donner des conſeils; impatient, fantaſque, & ne parlant que trop ſouvent avec humeur au ſoldat ». Ses principales qualités furent la bravoure, la générosité & la franchiſe. Il diſoit que « ſi la foi & la vérité étoient bannies du reſte du monde, elles devroient ſe trouver dans la bouche des rois ». Il inſtitua en 1351, ou, ſelon d'autres, il rétablit l'ordre de l'*Etoile*, qui fut, dit-on, inſtitué par le roi Robert.

JEAN SANS-TERRE, ainſi nommé, parce que ſon pere ne lui avoit point donné d'apanage, roi d'Angleterre, 4e. fils du roi Henri II, fut uſurpateur de la couronne en 1199, ſur Artus de Bretagne, ſon neveu, à qui elle appartenoit. Ce prince ayant voulu le chaſſer du trône dont il s'étoit emparé, fut pris dans Mirebeau en 1202. Le vainqueur fit enfermer le vaincu dans la tour de Rouen, & le poignarda, dit-on, de ſa main. Les Etats de Bretagne demanderent juſtice à Philippe-Auguſte de ce meurtre, commis dans ſes terres. L'accuſé, ajourné à la cour de Paris, ayant refuſé de comparoître, fut condamné comme rebelle & par contumace, & toutes ſes terres ſituées en France furent confiſquées au profit du roi. Philippe ſe mit bientôt en devoir de profiter du crime du roi ſon vaſſal. Jean, endormi dans les plaiſirs & dans la molleſſe, ſe laiſſa prendre la Normandie, la Guienne, le Poitou, & ſe retira en Angleterre, où il étoit haï & mépriſé. Son indolence fut ſi grande, que, ſur le rapport qu'on lui fit des progrès du roi de France: *Laiſſez-le faire*, dit-il, *j'en reprendrai plus en un jour, qu'il n'en prendra en une campagne.* Abandonné de tout le monde, il crut regagner le cœur de ſes ſujets, en ſignant 2 Actes, le fondement de la liberté, & la ſource des guerres civiles de l'Angleterre. Le premier fut nommé la *Grande Charte*, le ſecond la *Charte des Forêts*. Pour comble de malheurs, les mauvais traitemens qu'il fit aux eccléſiaſtiques, le brouillerent en

1212 avec le pape Innocent III. Ce pontife mit l'Angleterre en interdit, & défendit à tous les sujets de Jean de lui obéir. Il ne sortit de l'abyme où les foudres du Vatican l'avoient jeté, qu'en soumettant sa personne & sa couronne au Saint-Siege. Après que Jean eut été battu en plusieurs rencontres, & que le roi Philippe-Auguste eut gagné sur lui la bataille de Bouvines en 1214, ils appellerent Louis, fils du même Philippe, & le couronnerent à Londres le 20 mai 1216. Jean en conçut un si grand désespoir, que, s'il en faut croire Matthieu Paris, il fut prêt à suivre Miramolin, roi des Sarrasins, & à se faire Mahométan, s'il le délivroit de ses miseres. Il crut rétablir ses affaires en pillant les églises, & venoit de dépouiller celles des provinces de Suffolk & de Norfolk; mais les soldats employés à cette expédition périrent presque tous, avec cet immense butin, dans les sables de Wellstram. Le roi avoit pris les devans; mais, si plus heureux que Pharaon, il échappa au naufrage, du moins n'y survécut-il guere, puisque cinq jours après il mourut, privé de toute consolation, l'an 1216; les uns disent de poison, les autres, pour avoir trop mangé de pêches. A l'instant ses domestiques le dépouillerent de tout ce qui l'environnoit, & ne lui laisserent pas même de quoi couvrir son cadavre. Ce prince, que ses inquiétudes, ses crimes & ses malheurs ont rendu célebre, manquoit également des vertus qui honorent le diadême & les conditions privées; & il réunissoit les vices de tous les états.

JEAN III, roi de Suede, fils du fameux Gustave Wasa, succéda l'an 1568 à Eric XIV, son frere aîné, que ses cruautés avoient fait chasser du trône. Les premiers soins qui l'occuperent, furent le rétablissement de la tranquillité publique dans son état, & un traité de paix avec le Danemarck. A la sollicitation de sa femme Catherine, fille de Sigismond, roi de Pologne, il travailla aussi à rétablir dans la Suede la Religion Catholique, que son pere en avoit bannie; les conseils des grands du royaume, un caractere foible & indécis, & la mort de la reine, le rengagerent dans le Luthéranisme qu'il avoit abjuré; & cet exemple du souverain acheva d'affermir ses sujets dans la nouvelle religion, qui, à la faveur de l'ignorance & du déréglement des mœurs, avoit déja jeté de profondes racines. Jean III mourut l'an 1592, après un regne de 25 ans. *Voyez* GARDIE (Pontus).

JEAN II, fils de Henri III, fut proclamé roi de Castille en 1406, à l'âge de 2 ans. Dès qu'il fut en état de porter les armes, il se vit obligé de les prendre contre les rois de Navarre & d'Aragon. Il mit ces princes dans la nécessité de lui demander la paix, qu'il leur accorda; mais il n'en jouit pas long-tems: car il fut obligé de tourner ses armes contre les Maures de Grenade. Le roi de ces Infideles, qui lui devoit son rétablissement, l'attaqua bientôt par une ingratitude criante. Jean l'en fit repentir; il lui tua

12,000 hommes en 1431, & ravagea les environs de Grenade. On dit qu'il auroit emporté cette ville, si Alvarès de Luna son favori, & connétable de Castille, corrompu par l'argent des Maures, n'eût détourné ce coup. Ce favori, qui excita pendant plusieurs années des troubles dans la Castille, eut depuis la tête tranchée. Le roi Jean mourut en 1454, à 50 ans. On dit que, sur la fin de ses jours, *il regrettoit amérement d'être roi*, & qu'*il auroit voulu être le fils du dernier des hommes*. Il avoit bien raison, car le trône l'avoit amolli, & il s'étoit laissé dominer par des favoris sanguinaires & avides.

JEAN II, roi de Navarre, succéda l'an 1458 à son frere Alfonse dans l'Aragon. Il soutint long-tems la guerre contre Henri IV, roi de Castille. Ce prince mourut à Barcelonne en 1479, dans sa 82*e*. année. Il avoit conservé, dans un âge si avancé, une partie de la vigueur & même des vices de la jeunesse; car on rapporte qu'il avoit encore une maîtresse. Habile guerrier, politique éclairé, il n'eut, avec ces qualités, que de foibles succès. Il étoit trop inquiet, trop vif, trop précipité dans ses démarches ambitieuses, pour donner à ses projets le tems de mûrir. Quoique ce prince fût porté à la galanterie, & même à la débauche, il étoit mari crédule & jaloux. Il réunissoit sur sa tête les couronnes d'Aragon, de Navarre & de Sicile. Par son testament il laissa l'Aragon & la Sicile à Ferdinand & à ses descendans, soit mâles, soit filles, même du côté des femmes, en cas que ce prince mourût sans postérité masculine. A l'égard de la couronne de Navarre, elle étoit dévolue, par les anciennes conventions, à sa fille Dona Léonore, comtesse de Foix, qui n'en jouit pas longtems. Elle mourut à Tudele, le 10 février 1479, après avoir fait un testament, par lequel elle institua pour son héritier, François-Phœbus, son petit-fils, âgé de onze ans, & mit le royaume de Navarre sous la protection de la France.

JEAN, roi de Bohême, fils de l'empereur Henri VII, de la maison de Luxembourg, fut élu à l'âge de 14 ans, en 1309, au préjudice de Henri, duc de Carinthie, que ses tyrannies rendirent insupportable aux Bohémiens. Il épousa Elizabeth, fille du roi Venceslas, & fut couronné avec elle à Prague. Il soumit la Silésie, & donna de grandes marques de son courage dans la Lombardie en 1330, 1331 & 1332. Il avoit été appellé auparavant en Pologne, par le grand-maître des Porte-Croix de Prusse; & après avoir défait les Lithuaniens Païens, il prit le titre de roi de Pologne. Jean perdit un œil dans cette expédition, & dans la suite il vint *incognito* à Montpellier, pour demander des remedes aux docteurs de cette célebre université, où un médecin juif lui fit perdre l'autre. Cette perte ne l'empêcha pas d'aller à la guerre. On rapporte que Casimir, roi de Pologne, l'envoya défier de s'enfermer tous deux dans une chambre, & de décider leurs querelles le poignard à la main. Le roi Jean lui fit réponse: « Qu'il devoit au-

» paravant se faire crever les » yeux, afin qu'ils pussent com- » battre à armes égales ». Jean mena du secours en France au roi Philippe de Valois, & se trouva à la bataille de Créci, que les François perdirent le 26 août 1346. Tout aveugle qu'il étoit, il combattit fort vaillamment, après avoir fait attacher son cheval par la bride à celui de deux de ses plus braves chevaliers; & il s'avança si fort dans la mêlée, qu'il y fut tué. Son corps fut transporté en la ville de Luxembourg, où on lui érigea un beau mausolée dans l'abbaye de Munster. Les flammes qui détruisirent ce monument durant ces derniers siecles, épargnerent son corps qu'on voit encore aujourd'hui dans la chapelle de l'abbé.

JEAN I, roi de Portugal, surnommé le *Pere de la Patrie*, étoit fils naturel de Pierre, dit *le Sévere*. Il fut élevé sur le trône l'an 1383, au préjudice de Béatrix, fille unique de Ferdinand I son frere. Jean I, roi de Castille, qui avoit épousé cette princesse, lui disputa la couronne; mais il fut obligé d'y renoncer après la perte de la bataille d'Alinbarota. Tranquille de ce côté-là, le roi de Portugal tourna ses armes contre les Maures d'Afrique, leur prit Ceuta & d'autres places. Il mourut en 1433, à l'âge de 83 ans.

JEAN II, roi de Portugal, dit le *Grand* & le *Parfait*, né le 3 mai 1455, succéda à son pere Alfonse V en 1481. Quelques seigneurs de son état lui donnerent beaucoup de peine au commencement de son regne; mais il dissipa leurs desseins, & fit mourir les chefs, entr'autres, Ferdinand, duc de Bragance, auquel il fit couper la tête. Il se trouva à la prise d'Arzile & de Tanger en 1471, & se signala à la bataille de Toro contre les Castillans en 1476. Ses actions éclatantes lui acquirent le nom de *Grand*; & l'exactitude qu'il eut à faire observer la justice, lui fit donner celui de *Parfait*. Il dit un jour à un juge avide & indolent: *Je sais que vous tenez vos mains ouvertes & vos portes fermées; prenez garde à vous!*... Jean II eut le malheur de perdre son fils unique, qu'il aimoit tendrement: « Ce qui me console, disoit-il, c'est qu'il » n'étoit pas propre à régner; » & que Dieu, en me l'ôtant, » a montré qu'il veut secourir » mon peuple »; parlant ainsi, dit un historien Portugais, parce que son fils aimoit beaucoup les femmes, & que cette passion, plus que toutes les autres, est incompatible avec une administration ferme & sage. Ce monarque favorisa de tout son pouvoir les colonies de Portugal en Afrique & dans les Indes, & mourut en 1495, à 41 ans. C'est en parlant de lui, qu'un Anglois disoit à Henri VII: « Ce que j'ai vu de plus » rare en Portugal, est un prince » qui commande à tous, & à » qui personne ne commande ».

JEAN III, roi de Portugal, successeur d'Emmanuel son pere, héritier de ses vertus, de son bonheur, & de son zele pour la foi, commença à régner en 1521. Il découvrit le Japon par ses vaisseaux en 1542, envoya S. François Xavier dans les

Indes, & mourut d'apoplexie en 1557 à 55 ans. Il rendit son nom respectable, par son amour pour la paix, & par la protection qu'il accorda aux sciences & aux savans; mais sur-tout à la Religion, dont il eut les progrès extrêmement à cœur: une multitude de nations infideles lui doit les lumieres du Christianisme, qui les ont tirées de l'ignorance & de la barbarie. Les deux Indes sont remplies de monumens de sa piété & de ses soins pour l'instruction des peuples. Jamais prince n'a mieux connu la vraie regle des impôts. Quand ses ministres lui proposoient d'en établir quelqu'un, il disoit: *Examinons d'abord s'il est nécessaire.* Quand ce point étoit éclairci: *Voyons à présent*, ajoutoit-il, *quelles sont les dépenses superflues.* Il sut connoître les hommes & les employer. Econome pour lui-même, il étoit très-généreux pour le bien public. Le Portugal lui doit un grand nombre d'établissemens utiles. Il mit la derniere main à la forteresse nommée *la Tour de Bélem*, bâtie par son pere, édifice admirable, construit au milieu du Tage, qui sert en quelque sorte de citadelle à Lisbonne, & assure la navigation du fleuve, en même tems qu'il en maintient les regles, & fait respecter les loix du commerce. Il acheva aussi le magnifique palais & monastere de Bélem, où il est enterré avec Catherine, sœur de Charles-Quint, son épouse. On lit sur son tombeau:

Pace domi, belloque foris, moderamine miro,
Auxit Joannes tertius imperium,
Divina excoluit, regno importavit Athenas,
Hic tandem situs est rex patriæque parens.

JEAN IV, dit *le Fortuné*, fils de Théodore de Portugal, duc de Bragance, naquit en 1604. Les Espagnols s'étoient rendus maîtres du Portugal, après la mort du roi don Sébastien & du cardinal Henri, en 1580; & l'avoient gardé sous les regnes de Philippe II, Philippe III & Philippe IV. Il se forma sous ce dernier roi, une conspiration contre l'Espagne. Les Portugais, lassés d'une domination étrangere, donnerent la couronne à Jean de Bragance. Il fut proclamé roi en 1640, sans le moindre tumulte; un fils ne succede pas plus paisiblement à son pere. Un Castillan, témoin du triomphe de Bragance & des transports de Lisbonne, ne put s'empêcher de s'écrier en soupirant: *Est-il possible qu'un si beau royaume ne coûte qu'un feu de joie à l'ennemi de mon maître?* Cet ennemi ne s'étoit prêté qu'en tremblant à la conjuration; il avoit eu besoin que son épouse, Louise de Guzman, lui inspirât toute sa fermeté & sa grandeur d'ame, pour l'élever au-dessus de lui-même. Philippe IV tâcha en vain de reconquérir un royaume que la foiblesse & l'insouciance de ses ministres lui avoit fait perdre. Le nouveau roi mourut à Lisbonne en 1656, d'une rétention d'urine. La France ne contribua pas peu à le maintenir sur le trône.

JEAN V, successeur de Pierre II, né en 1689, fut proclamé roi de Portugal en 1707. Il prit le parti des alliés dans la

guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne ; & combattit pour l'archiduc Charles d'Autriche avec divers ſuccès. Depuis la paix d'Utrecht, en 1713, il ne s'occupa plus que des moyens de faire fleurir le commerce & les lettres dans ſon royaume. Son gouvernement ſage & prudent, & ſes vertus généreuſes & patriotiques, firent le bonheur de ſes ſujets. Ils le perdirent en 1750. Joſeph de Bragance, ſon fils, monta ſur le trône après lui.

JEAN V & VI, czars de Ruſſie ; *voyez* IWAN.

JEAN SANS-PEUR, comte de Nevers, puis duc de Bourgogne, né à Dijon en 1371, ſignala ſa valeur à la bataille de Nicopolis en 1396, contre Bajazet, qui fut vainqueur dans cette journée. Le comte de Nevers fut fait priſonnier avec plus de 600 gentilshommes, que le héros mahométan fit tous maſſacrer en ſa préſence, à l'exception de quinze, pour leſquels il exigea 200,000 ducats de rançon. Le comte de Nevers ayant ſuccédé, en 1404, aux états de Philippe le Hardi, ſon pere, vint à la cour de France, & y eut de grands démêlés avec le duc d'Orléans, qu'il fit aſſaſſiner entre les 7 & 8 heures du ſoir, le 23 novembre 1407. Le lendemain il aſſiſta à ſes funérailles, le plaignit & le pleura ; mais voyant qu'on alloit faire des perquiſitions exactes, il s'enfuit en Flandre. Revenu enſuite avec mille hommes, il oſa faire trophée de ſon crime, qu'un docteur de l'univerſité de Paris entreprit de juſtifier (*voy.* PETIT, Jean). Cela n'empêcha pas que le duc de Bourgogne n'eût à ſoutenir pendant ſept ans une guerre civile contre les freres & les amis du duc aſſaſſiné. Sa faction s'appelloit des *Bourguignons ;* & celle d'Orléans étoit nommée des *Armagnacs*, du nom du comte d'Armagnac, beau-pere du duc d'Orléans. Celle des deux qui dominoit, faiſoit tour-à-tour conduire au gibet, aſſaſſiner, brûler ceux de la faction contraire. Jean Sans-Peur, ayant ſurpris Paris en 1418, y fit un maſſacre horrible des Armagnacs, & s'empara de toute l'autorité. L'année d'après il ſe réconcilia avec le dauphin, depuis Charles VII, après s'être uni contre lui avec le roi d'Angleterre & le roi Charles VI ſon pere. Cette réconciliation eut des ſuites funeſtes. Le dauphin, gouverné par Tannegui du Chaſtel, ménagea une entrevue avec le duc de Bourgogne ſur le pont de Montereau-faut-Yonne. Chacun d'eux s'y rendit avec dix chevaliers. Jean Sans-Peur y fut aſſaſſiné par Tannegui, aux yeux du dauphin, le 10 ſeptembre 1419. Ainſi le meurtre du duc d'Orléans fut vengé par un autre meurtre encore plus odieux, parce qu'il fut plus médité, & plus ſolemnellement oppoſé à toutes les regles de la bonne foi & de l'honneur.

JEAN DE FRANCE, duc de Berry, comte de Poitou, né l'an 1340 du roi Jean & de Bonne de Luxembourg, ſa 1re. femme, ſe ſignala à la bataille de Poitiers, à celle de Roſebecq, & en divers autres combats. Il eut part pendant quelque tems à l'adminiſtration des affaires, & eſſuya des revers qu'il ſoutint avec fermeté. Il ſe déclara l'an

1410 pour la maison d'Orléans contre celle de Bourgogne. Il mourut à Paris l'an 1416, & fut enterré dans la sainte chapelle de Bourges, qu'il avoit fait bâtir.

JEAN V, duc de Bretagne, surnommé le *Vaillant* & le *Conquérant*, resta paisible possesseur du duché de Bretagne après la bataille d'Aurai en 1364. Charles VI entreprit de le dépouiller; mais sa noblesse le défendit. Charles VI se réconcilia avec lui, & voulut ensuite lui faire la guerre, pour avoir donné retraite à Craon, assassin du connétable de Clisson; mais ce monarque tomba en démence en marchant vers la Bretagne. Jean V mourut à Nantes en 1399. Ce prince étoit extrême en tout, aimant jusqu'à la folie, haïssant jusqu'à la fureur, & ne revenant jamais de ses préventions. C'est lui qui institua l'ordre militaire de l'*Hermine*. Ce qu'il y avoit de particulier dans cet ordre, c'est que les dames pouvoient en être.

JEAN VI, duc de Bretagne, pair de France, dit le *Bon* & le *Sage*, succéda à Jean son pere, à l'âge de dix ans. Il se fit tellement aimer de ses sujets, que le comte de Penthievre l'ayant fait prisonnier, toute la noblesse de Bretagne prit les armes & lui fit rendre la liberté. Il servit bien Charles VII, roi de France, contre les Anglois, & mourut en 1442, avec la réputation d'un prince bien fait, magnifique dans ses habits, dans ses meubles & dans sa dépense, honnête, juste & charitable; mais trop facile & trop bon. Il avoit épousé Jeanne, fille de Charles VI, roi de France.

JEAN V, le dernier des comtes d'Armagnac qui ait joui des droits régaliens. Ayant épousé sa propre sœur, il fut chassé de ses états par Charles VII, à la sollicitation du pape, indigné de cet inceste. Il se réfugia en Espagne avec sa sœur, dont on ne parla plus. Louis XI, qui prenoit à tâche de défaire tout ce que son pere avoit fait, rétablit le comte d'Armagnac dans ses états; mais celui-ci étant entré dans la Ligue du *Bien public*, le roi, sous divers prétextes, confisqua ses domaines, & envoya contre lui un corps de troupes, qui l'assiégea dans Leytoure. Pendant un pour-parler, la place fut prise d'assaut & le comte tué dans son palais en 1473. Charles I, son fils, qu'il avoit eu de la sœur du comte de Foix, fut amené prisonnier à Paris en 1483. Il fut rétabli dans ses droits, mais seulement pour l'utile, & fut privé de la souveraineté. Charles termina ses jours en 1497 sans enfans légitimes. Il institua son héritier le duc d'Alençon, qui mourut sans lignée en 1525; ses possessions furent réunies à la couronne. L'Armagnac passa cependant à Henri d'Albret, roi de Navarre, qui avoit épousé la duchesse d'Alençon. Henri étoit grand-pere de Henri IV, roi de France, qui réunit l'Armagnac à la couronne.

JEAN, comte de la Marche, *voyez* JEANNE II, reine de Naples.

JEAN D'ORLÉANS, comte de Dunois & de Longueville, fils naturel de Louis d'Orléans,

assassiné par le duc de Bourgogne, naquit en 1403, & commença sa carriere par la défaite de Warwick & de Suffolck, qu'il poursuivit jusqu'à Paris. Orléans ayant été assiégé par les Anglois, il defendit courageusement cette ville, & donna le tems à Jeanne d'Arc de lui amener du secours. La levée du siege fut suivie d'un grand nombre de succès. Le comte de Dunois eut presque tout l'honneur d'avoir chassé les ennemis de la Normandie & de la Guienne. Il leur donna le coup mortel à Castillon, en 1451, après avoir pris sur eux Blaye, Fronsac, Bourdeaux, Bayonne. Charles VII dut son trône à son épée. Ce monarque ne fut pas ingrat à l'égard de Dunois. Il lui donna le titre de *Restaurateur de la Patrie*, lui fit présent du comté de Longueville, & l'honora de la charge de grand-chambellan de France. Louis XI ne l'estima pas moins. Le comte de Dunois entra, sous le regne de ce prince, dans la Ligue du *Bien public*, & en fut l'ame par sa conduite & son expérience. Il mourut en 1468.

JEAN D'AUTRICHE, *voyez* JUAN.

JEAN *Philoponos*, dit le grammairien, d'Alexandrie, & l'un des plus bruyans philosophes du 7e. siecle, avoit obtenu par son crédit auprès d'Amrou, général du calife Omar I, que la fameuse bibliotheque d'Alexandrie seroit sauvée du pillage; mais Omar ayant ordonné qu'on la brûlât, Jean eut le déplaisir de voir porter & distribuer tous les livres aux bains de cette grande ville, où ils servirent pendant six mois à entretenir le feu. C'étoit un des principaux Trithéites, & même le chef de cette secte, puisque pour obliger les partisans de cette hérésie à déclarer clairement leur croyance, on les obligeoit de dire anathême à *Philoponos*. Le Trithéisme consistoit à reconnoître trois natures en Dieu. Ces inconsidérés raisonneurs voulant s'éloigner de Sabellius, qui ne reconnoissoit qu'une personne en Dieu, donnerent dans l'erreur opposée. Pierre Faydit & Antoine Oehmbs, ont renouvellé dans ces derniers tems l'hérésie des Trithéites. Le dernier publia à ce sujet un traité *de Deo uno & Trino*, Mayence, 1789, condamné & savamment réfuté par un *Jugement* de l'université de Cologne, 1790, in-8° (*voyez* FAYDIT). On a de Philoponos un ouvrage sur la *Création du Monde*, Vienne, 1630, in-4°; & plusieurs *Traités* sur Aristote, en grec & en latin, Vienne, 1536, 15 tomes in-fol.

JEAN *de Parme*, frere Mineur, docteur régent dans l'école de Paris, puis général de son ordre en 1247, fut envoyé en qualité de légat en 1249, auprès de l'empereur Jean Vatace, qui desiroit la réunion des Grecs avec les Latins. L'*Evangile Eternel*, ouvrage qui contient quelques erreurs de l'abbé Joachim touchant l'unité de l'essence divine & d'autres objets, lui ayant été attribué, il fut déposé dans le chapitre général de son ordre l'an 1256, & l'ouvrage condamné par l'université de Paris & par Alexandre IV.

JEAN SCOT, *voyez* SCOT.

JEAN D'ANANIE *ou* D'ANAGNIE, archidiacre & professeur en droit canon à Bologne, dont on a des *Commentaires sur les Décrétales*, in-fol. & un volume de *Consultations*, aussi in-fol., mourut avec de grands sentimens de piété en 1455.

JEAN DE BRUGES, peintre, *voyez* BRUGES.

JEAN D'IMOLA, disciple de Balde l'ancien, enseigna le droit avec beaucoup de réputation, & mourut en 1436. On a de lui des *Commentaires sur les Décrétales & sur les Clémentines*, in-fol. & d'autres ouvrages estimés autrefois.

JEAN DE MONTRÉAL, *voy.* MULLER.

JEAN CORVIN, *voyez* HUNIADE.

JEAN DE HAGEN, *de Indagine*, savant Chartreux, mourut en 1475 en odeur de sainteté. Il avoit pris l'habit à Erfort, à 25 ans, & il en passa environ 35 dans son ordre. Ses Ouvrages roulent sur des sujets de piété. Ils sont en grand nombre & manuscrits.

JEAN DE RAGUSE, natif de la ville de ce nom, Dominicain, devint docteur de Sorbonne, président du concile de Bâle, & fut chargé d'aller plusieurs fois à Constantinople, pour la réunion des Grecs avec les Latins. Il fut ensuite évêque d'Argos dans la Morée, & mourut vers 1450. On a de lui: I. Un *Discours* prononcé au concile de Bâle, dans l'Histoire de ce concile. II. Les *Actes de sa Légation à Constantinople*, dans les actes du concile de Bâle. III. Une *Relation* de son voyage d'Orient, dans *Léon Allatius*.

JEAN DE CASTEL-BOLOGNESE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, & qui s'appelloit Bernardi, célebre graveur, travailla pour le pape Clément VII, & pour l'empereur Charles-Quint. Il grava sur de petites pierres, l'*Enlevement des Sabines*, des *Bacchanales*, des *Combats sur mer*, & d'autres grands sujets.

JEAN MILANOIS, composa, suivant la plus commune opinion, au nom des médecins du college de Salerne, un livre de médecine en vers latins. Il contenoit 1239 vers, dont il ne reste que 372. Ce livre, connu sous le nom d'*Ecole de Salerne*, & dans lequel on trouve plusieurs observations fausses, parmi un plus grand nombre de vraies, a été publié plusieurs fois. Les médecins ont fait différentes remarques sur cet ouvrage. Les meilleures sont celles de René Moreau, Paris, 1625, in-8°. On l'a traduit en françois, en prose & en vers. Jean de Milan florissoit dans le onzieme siecle.

JEAN DE PARIS, fameux Dominicain, docteur & professeur en théologie à Paris, & célebre prédicateur, prit la défense du roi Philippe le Bel, contre le pape Boniface VIII, dans son traité *De Regia potestate & Papali*... Ayant avancé en chaire quelques propositions qui ne parurent pas exactes, sur le dogme de la présence réelle du corps de J. C. dans l'Eucharistie, il fut déféré à Guillaume, évêque de Paris. Ce prélat lui défendit de prêcher & d'enseigner. Il en appella au pape, & alla à Rome pour s'y défendre; mais il mourut peu

de tems après, en 1304. On a de lui : I. *Determinatio de modo existendi corporis Christi in Sacramento altaris*, Londres, 1686, in-8°. II. *Correctorium doctrinæ Sancti Thomæ*. Le jugement n'y égale pas toujours la science.

JEAN LE TEUTONIQUE, Dominicain, natif de Wildeshusen dans la Westphalie, mort en 1252, fut pénitencier de Rome, puis évêque de Bosnie, & 4e. général de l'ordre de S. Dominique. On lui attribue une *Somme des Prédicateurs* & une *Somme des Confesseurs* ; imprimées, la premiere à Reutlingen, 1487, in-folio, & la 2e. à Lyon, 1515, aussi in-fol. ; mais le P. Echard soutient que ces deux ouvrages sont de JEAN de Fribourg, appellé aussi *le Teutonique*, autre Dominicain, mort en 1313. L'un & l'autre eurent un nom dans leur siecle.

JEAN DE LEYDEN, ainsi nommé du lieu de sa naissance (& dont le nom est BULCOLD ou BÉROLD) n'est connu que par son fanatisme. Il étoit tailleur. Il s'associa avec un boulanger & un ministre protestant, nommé *Rotman*, & devint chef des Anabaptistes. Le boulanger, appellé JEAN MATTHIEU, changea son nom en celui de *Moyse*. Il envoya douze de ses disciples, qu'il appella ses apôtres, se vantant d'être envoyé du Pere Eternel pour établir une nouvelle Jérusalem. Ces fanatiques se rendirent maîtres de Munster en 1534, & y exercerent des indignités & des atrocités incroyables. Les magistrats & autres citoyens honnêtes s'étant opposés à leur fureur, furent massacrés ou expirerent dans des tourmens raffinés. Cet imposteur insensé prenoit le nom de *Roi de Jérusalem & d'Israël*, & ne régnoit que par des massacres, des cruautés & des abominations inouies. Il espéroit d'établir sa puissance sur les débris de celle des potentats de l'Europe ; mais l'évêque de Munster l'ayant pris avec les principaux ministres de sa frénésie, il les fit mourir par de rigoureux supplices en 1536, après les avoir promenés quelque tems dans les pays circonvoisins, pour répandre la terreur dans l'ame des fanatiques, qui troubloient alors tous les états de l'Europe, mais particuliérement l'Allemagne. *Voyez* MUNCER.

JEAN ANDRÉ, *voyez* ANDRÉ.

JEAN, moine de l'abbaye de Haute-Selves, est auteur d'un très-ancien roman, intitulé : *Historia Calumniæ novercalis quæ* SEPTEM SAPIENTUM *dicitur*, Anvers, 1490, in-4° ; le même, traduit en françois, Geneve, 1492, in-folio : l'un & l'autre rares & peu assortis à la profession de l'auteur. Bocace en a imité plusieurs Contes, & le roman d'Erastus en a été tiré. Le président Fauchet croit que le poëte Hebers l'a mis en vers françois, vers 1220. Il se trouve aussi dans la bibliotheque du roi de France, & dans celle d'Anet. On attribue au même moine, l'*Abusé en Cour*, en vers & en prose, Vienne, 1484, in-fol., rare ; mais d'autres l'attribuent, avec plus de vraisemblance, à René, roi de Sicile.

JEAN DE LA CONCEPTION, (le Pere) réformateur des Trinitaires-Déchaussés d'Espagne,

naquit à Almodovar, dans le diocese de Tolede, en 1561; & mourut en odeur de sainteté à Cordoue, en 1613, après avoir fondé 18 couvens de sa réforme, & les avoir édifiés par ses vertus.

JEAN D'UDINE, ville capitale du Frioul, naquit en 1494. Son goût pour la peinture se perfectionna sous le Giorgion à Venise, & à Rome sous Raphaël. Il excelloit à peindre les animaux, les fruits, les fleurs & les ornemens; c'est aussi le genre dans lequel Raphaël l'employoit. Il a très-bien réussi dans les ouvrages de stuc : c'est à lui qu'on attribue la découverte de la véritable matiere dont les anciens se servoient pour ce travail. Jean d'Udine fut beaucoup occupé à Rome, où il mourut l'an 1564, en finissant de peindre une loge pour le pape Pie IV. Ses dessins sont très-recherchés par ceux qui aiment les ornemens d'un grand goût.

JEAN DE JESUS-MARIE, Carme-Déchaussé, né à Calaruega au diocese d'Osma en Espagne, l'an 1564, passa par toutes les charges de son ordre, & mourut le 28 mai 1615, avec la réputation d'un religieux plein de mérite & de vertus. S. François de Sales, Bellarmin, Bossuet en ont parlé avec éloge. On a de lui : *Disciplina Claustralis*, Cologne, 1650, 4 vol. in-fol. Ils renferment des commentaires sur l'Ecriture-Sainte, & un grand nombre d'ouvrages ascétiques.

JEAN DE SAINT-JEAN, *voy.* MANOZZI.

JEAN DE GISCALA, *voyez* GISCALA.

JEAN SOBIESKI, *voyez* SOBIESKI.

JEAN, *voy.* MAÎTRE-JEAN.

JEAN GERBRAND de Leyden, *voyez* LEYDEN.

JEAN NÉPOMUCENE, *voyez* NÉPOMUCENE.

JEANNE D'ARAGON, *voy.* ARAGON.

JEANNE, épouse de Chusa, intendant d'Hérode-Antipas, tétrarque de Galilée, étoit une des femmes qui suivoient J. C. dans ses voyages, & qui l'aidoient de leurs biens. C'étoit un usage parmi les Juifs, que les femmes fournissoient la table & les vêtemens à ceux qu'ils regardoient comme leurs maîtres dans la religion & la piété. Jeanne suivit J. C. au calvaire, & fut témoin de ce qui s'y passa. Elle assista aussi à sa sépulture, & fut une de celles qui allerent au tombeau porter des aromates, & à qui N. S. apparut comme elles en revenoient.

JEANNE, reine de France & de Navarre, femme de Philippe le Bel, fille unique & héritiere de Henri I, roi de Navarre, comte de Champagne; fonda à Paris, en 1303, le college de Navarre, & mourut l'année d'après à Vincennes, à 33 ans, avec la réputation d'une femme aussi vertueuse que spirituelle. Plusieurs auteurs l'ont accusée d'infidélité à l'égard de son mari, & d'avoir séduit des écoliers de Paris pour satisfaire sa passion; mais Gaguin & Jean de Launoy traitent cela de pure calomnie. Le comte de Bar étant venu fondre en Champagne l'an 1297, elle y courut à la tête d'une petite armée, & épouvanta tellement le comte,

qu'il se rendit sans coup férir. Il ne sortit de prison qu'à des conditions très-dures, entr'autres : de rendre à la reine, comme comtesse de Champagne, hommage pour le comté de Bar, qu'il croyoit indépendant.

JEANNE DE BOURGOGNE, reine de France, fille d'Othon IV, comte palatin de Bourgogne, & femme de Philippe le Long, mourut à Roye en Picardie l'an 1325, après avoir fondé à Paris le college de Bourgogne. Elle fut accusée d'adultere en 1313, & condamnée, peu de tems après, à finir ses jours en prison, dans le château de Dourdan; mais son époux la reprit un an après, persuadé de son innocence, ou feignant de l'être.

JEANNE DE FRANCE, (la Bienheureuse) institutrice de l'ordre de l'Annonciade, fille du roi Louis XI, naquit en 1464. Louis, duc d'Orléans, son cousin connu depuis sous le nom de *Louis XII*, l'épousa en 1476, & fit dissoudre son mariage en 1498, par le pape Alexandre VI, alléguant qu'il avoit été contracté sans liberté. Jeanne souffrit cet opprobre avec résignation. Elle se retira à Bourges, où elle fonda l'ordre de l'*Annonciation*, ou de l'*Annonciade*. La regle a été formée sur les dix vertus de la Sainte Vierge : chasteté, prudence, humilité, verité, dévotion, obéissance, pauvreté, patience, charité & compassion. L'habit en est singulier. Le voile est noir, le manteau blanc, le scapulaire rouge, la robe grise & la ceinture de corde. Il y en a plusieurs monasteres en France & dans les Pays-Bas. Le pape Alexandre VI en 1501, & Léon X en 1517, confirmerent par leurs brefs cet institut. Jeanne de France fonda aussi un college en l'université de Bourges, & mourut saintement l'an 1504. Le pape Benoît XIV l'a béatifiée en 1743. Le P. d'Attichi publia sa *Vie* en 1625, in-12. Elle est fort mal écrite & en fait desirer une autre.

JEANNE I, reine de Jérusalem, de Naples & de Sicile, fille de Charles de Sicile, naquit vers 1326. Elle n'avoit que 19 ans lorsqu'elle prit les rênes du gouvernement. Elle étoit mariée alors à André de Hongrie. La haine qu'elle avoit pour son époux étoit si connue, que ce prince ayant été cruellement assassiné, elle fut violemment soupçonnée d'être complice d'un meurtre si horrible. Devenue veuve par ce crime, elle épousa Louis de Tarente, qui en étoit l'auteur en partie. Cependant Louis de Hongrie, frere d'André, s'avançoit pour venger la mort de son frere sur Jeanne, qui avoit été jugée innocente dans un consistoire tenu à Avignon, auquel elle assista. Le roi de Hongrie appella de ce jugement, & ne répondit à la lettre que Jeanne lui écrivit pour se justifier, que ces mots, dignes d'un Spartiate : « Jeanne, » votre vie déréglée, l'autorité dans le royaume retenue, la vengeance négligée, » un mariage précipité, & vos » excuses, prouvent que vous » êtes coupable ». Ce prince s'avançoit toujours, & Jeanne fut obligée de fuir avec son nouvel époux en Provence,

dont elle étoit comtesse. Ce fut alors qu'elle vendit au pape Clément VI, Avignon & son territoire, pour 80,000 florins d'or. De retour à Naples, elle perdit son second mari, & donna bientôt la main à un 3e., mort peu de tems après. Enfin, à l'âge de 46 ans, elle se remaria pour la 4e. fois à un cadet de la maison de Brunswick. C'étoit choisir plutôt un mari qui pût lui plaire, qu'un prince qui pût la défendre. Comme elle n'avoit point d'enfans, elle adopta son parent Charles de Duras. Elle l'avoit fait élever avec beaucoup de soin, lui avoit fait épouser sa niece, & le regardoit comme son fils. Cependant ce prince ingrat, soulevé par le roi de Hongrie, se révolta contre Jeanne. La reine de Naples, à la sollicitation de Clément VII qui tenoit le pontificat à Avignon, dans le tems qu'Urbain VII le tenoit à Rome, transféra son adoption à Louis de France, duc d'Anjou, fils du roi Jean. Ce changement alluma la guerre. Charles de Duras, furieux, se rendit maître de Naples & de Jeanne, après avoir remporté une victoire signalée en 1381. Ce monstre fit étouffer sa bienfaitrice entre deux matelas. L'abbé Mignot a publié son *Histoire*, 1764, in-12, elle est bien écrite, mais peu exacte; Jeanne y est représentée sous des couleurs trop favorables.

JEANNE II, reine de Naples, succéda à son frere Ladislas en 1414. Veuve de Guillaume d'Autriche, elle épousa Jean, comte de la Marche. Ses sujets l'avoient engagée à se remarier, pour mettre fin à la vie scandaleuse qu'elle menoit avec Pandolphe son favori. Son nouvel époux fit mourir Pandolphe & enfermer la reine. Les Napolitains l'ayant délivrée, son mari s'enfuit à Tarente, & fut enfermé à son tour dans le château de l'Œuf. Martin V s'entremit pour accommoder les deux époux; Jean sortit de prison, mais n'ayant pas d'autorité, & ne pouvant souffrir la vie scandaleuse de son épouse, il se retira en France, où il se fit cordelier, & mourut saintement en 1436. Jeanne continua à scandaliser ses sujets, & mourut en 1434, après avoir adopté Alfonse, roi d'Aragon, puis Louis d'Anjou, & enfin derechef Alfonse d'Aragon.

JEANNE D'ALBRET, reine de Navarre, naquit en 1531. Fille de Henri II d'Albret, elle fut mariée en 1548 à Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, prince indolent, inquiet, toujours flottant entre les différens partis qui agitoient alors la France. Jeanne d'Albret profita du caractere de son mari pour abjurer la religion de ses peres & s'attacher à la secte de Calvin. Elle bannit entiérement la Religion Catholique du Béarn; & tandis que les huguenots ne prétendoient en France qu'à la tolérance, ils affichoient dans le Béarn l'intolérance la plus cruelle. Il se fit à Orthez & à Pau un horrible massacre des Catholiques. « Il seroit à souhaiter, dit un auteur, que » l'histoire n'eût conservé le » nom de cette princesse que » comme mere de Henri IV ». Elle mourut en 1572.

JEANNE D'ARC *ou* DU LYS, appellée

appellée ordinairement *la Pucelle d'Orléans*, naquit l'an 1412 à Domremy, près de Vaucouleurs, en Lorraine, d'un payſan appellé Jacques d'Arc. A 17 ans elle crut voir S. Michel, l'ange tutélaire de la France, qui lui ordonnoit d'aller faire lever le ſiege d'Orléans, & de faire ſacrer enſuite à Rheims le roi Charles VII. Ses viſions engagerent ſes parens à la préſenter à Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs. Ce gentilhomme ſe moqua d'abord de la Pucelle, & l'envoya enſuite au roi, après avoir cru reconnoître en elle quelque choſe d'extraordinaire. Elle dit à ce prince ce qu'elle avoit dit à Baudricourt, ſur les apparitions de l'archange S. Michel, & ſur ſa miſſion contre les Anglois. On crut que, pour s'aſſurer de la vérité, il falloit d'abord ſavoir ſi elle étoit *pucelle*. La belle-mere du roi la fit examiner, en ſa préſence, par des ſages-femmes, qui la trouverent vierge. Il fut même décidé qu'elle n'étoit pas encore ſujette aux incommodités ordinaires de ſon ſexe, quoiqu'elle eût alors 17 ans, ou ſelon d'autres 27. Après l'examen des ſages-femmes, elle ſubit celui des docteurs. Tous conclurent que Dieu pouvoit bien confier à une fille des deſſeins, qui dans l'ordre ordinaire des choſes, ſemblent demander la valeur d'un homme. Le parlement, à qui le roi la renvoya, fut un peu plus difficile; il la traita de folle, & oſa lui demander un miracle. Jeanne lui répondit qu'à Orléans elle ne manqueroit pas d'en faire. Les Anglois aſſiégeoient alors cette ville, & étoient ſur le point de la prendre. Charles, qui en la perdant eût perdu ſa derniere reſſource, crut devoir profiter du courage d'une fille, qui paroiſſoit avoir l'enthouſiaſme d'une inſpirée & la valeur d'un héros. Jeanne d'Arc, vêtue en homme, armée en guerrier, entreprit de ſecourir la place, parla à l'armée au nom de Dieu, & lui communiqua la confiance dont elle étoit remplie. Elle marcha enſuite du côté d'Orléans, y fit entrer des vivres, & y entra elle-même en triomphe. Un coup de fleche, qui lui perça l'épaule dans l'attaque d'un des forts, ne l'empêcha pas d'avancer : *Il m'en coûtera*, dit-elle, *un peu de ſang; mais ces malheureux n'échapperont pas à la main de Dieu* : & tout de ſuite elle monta ſur le retranchement des ennemis, & planta elle-même ſon étendard. Le ſiege d'Orléans fut bientôt levé; les Anglois furent battus dans la Beauce; la Pucelle ſe montra par-tout une héroïne. Le premier article de ſa miſſion rempli, elle voulut accomplir le ſecond. Elle marcha vers Rheims, y fit ſacrer le roi en 1429, & aſſiſta à la cérémonie, ſon étendard à la main. Charles ſenſible, comme il le devoit, aux ſervices de cette fille guerriere, ennoblit ſa famille, lui donna le nom *du Lys*, & y ajouta des terres pour pouvoir ſoutenir ce nom. De ſages hiſtoriens ont cru que cette fille extraordinaire eût dû s'arrêter là, & que l'objet de ſa miſſion, tel qu'elle l'avoit annoncé elle-même, étant rempli, elle devoit ſe retirer de la cour &

de l'armée. Mais la vanité, peut-être une liberté voisine de la licence, ou la répugnance de se dépouiller d'une autorité & d'une importance qui ne pouvoient manquer de la flatter beaucoup, l'empêcherent de prendre ce parti. Elle cessa bientôt d'être heureuse; elle fut blessée à l'attaque de Paris, & prise au siege de Compiegne dans une sortie. Ce revers fit disparoître l'étonnement & la vénération dont elle avoit pénétré tout le monde, jusqu'à ses ennemis. On s'avisa de l'accuser, suivant l'esprit du siecle, d'être sorciere. Les prédicateurs le prêcherent par-tout, & l'université de Paris le confirma. Cauchon, évêque de Beauvais, cinq autres prélats François, un évêque Anglois, un frere prêcheur, & cinquante docteurs, la jugerent à Rouen. Il faut convenir que dans les divers articles allégués à sa charge, il y a des particularités remarquables; que dans l'ensemble des accusations & des preuves, il y avoit de quoi faire illusion à des juges dont l'esprit n'étoit point dans un état de tranquillité & d'impartialité parfaites. Dès qu'on eut fini les interrogatoires, on mena la Pucelle au cimetiere de S. Ouen de Rouen, à la vue du peuple, & on la condamna l'an 1431 comme *sorciere*, *devineresse*, *sacrilege*, *idolâtre*, *blasphémant le nom de Dieu & des Saints*, *desirant l'effusion du sang humain*, *ayant du tout dépouillé la pudeur de son sexe*, *séduisant les princes & les peuples*, &c. Jeanne parut sur le bûcher avec la même fermeté que sur les murs d'Orléans. On l'entendit seulement invoquer JESUS. Les Anglois eux-mêmes pleurerent sa mort. Charles VII ne fit rien pour la venger; il fit seulement intervenir ses parens, dix ans après, pour demander au Saint-Siege la revision du procès. Calixte III réhabilita sa mémoire, & la déclara *Martyre de sa religion*, *de sa patrie & de son roi*. Ses juges déshonorerent leur raison & leur équité par son supplice. Ils violerent le droit des gens, en la condamnant, tandis qu'elle étoit prisonniere de guerre. Il n'y a point d'histoire où l'on ait fait entrer plus de merveilleux que dans celle de Jeanne d'Arc. C'est une pauvre bergere que le Ciel tire de l'obscurité, pour soutenir le trône des rois de France contre les usurpations des Anglois. Un ange descend pour lui annoncer sa mission. Elle la prouve aux incrédules, en reconnoissant le roi confondu dans la foule des courtisans, & en devinant ses plus secrettes pensées. Cette fille de 17 ans fait des prodiges de valeur, dans l'âge où les hommes n'ont pas acquis toute leur force. Elle succombe ensuite, & subit le plus cruel supplice; mais sa mort est aussi merveilleuse que sa vie. Tous ses juges meurent d'une mort *vilaine*, comme dit Mézerai; & sur son bûcher elle prédit aux Anglois les malheurs qui les accablerent ensuite. Son cœur se trouve tout entier dans les cendres, & on y voit s'envoler du milieu des flammes une colombe blanche, symbole de son innocence & de sa pureté. Ce n'est pas tout : on la

fait revivre après sa mort, & on lui fait épouser un seigneur Lorrain. On ne marche qu'à tâtons dans presque toutes les histoires, mais sur-tout dans celle-ci, parce que les historiens n'ont rien oublié pour y répandre les ténebres. Que n'a-t-on pas dit pour prouver que Jeanne avoit échappé au supplice du feu? Que ne dit-on pas encore? Cette partie de l'histoire de Jeanne d'Arc est sur-tout singuliere. On la condamne à être brûlée vive, pour satisfaire l'animosité des Anglois; mais comme elle n'étoit pas assez coupable pour mériter ce supplice, on lui substitue une malheureuse qui avoit mérité une mort aussi infame. Voilà un récit bien arrangé; mais peut-il prévaloir contre les *Actes* du procès, rapportés par du Haillan & par d'autres historiens; contre le *Jugement* des commissaires délégués par le pape pour la justification de cette illustre héroïne; contre l'*Apologie* que le chancelier de l'université fit de sa mémoire en 1456? Tous ces gens-là auroient-ils ignoré cette aventure surprenante? &, s'ils l'avoient sue, à quoi bon tant de soins pour la laver de l'infamie du supplice?... Mais il y a quelques familles, dira-t-on, qui prétendent venir de la Pucelle d'Orléans. Mais n'y en a-t-il pas, dans toute l'Europe, qui ont le sot orgueil de se faire descendre des héros de la Fable? Les croit-on sur leur parole? Qu'il y ait des familles qui appartiennent à la Pucelle, cela peut être, en ligne collatérale; mais cela paroît évidemment faux, en ligne directe. Il est vrai que, quelques années après son supplice, il parut en Lorraine une aventuriere qui se disoit la *Pucelle d'Orléans*, & qui, à la faveur de ce beau nom, épousa un seigneur des Armoises. Mais n'a-t-on pas vu des faux Demetrius en Russie? Le seigneur des Armoises aura épousé aussi la fausse Jeanne, qu'il prenoit pour la véritable. Il aura, sans doute, découvert le mensonge dans la suite; mais son amour-propre lui aura dit de garder le secret pour lui, & il aura toujours donné à sa femme aventuriere le nom respectable de la vengeresse du nom françois. Voilà l'origine de tous les actes qu'on nous produit sous le nom *des Armoises* & de *Jeanne du Lys*. C'est la vanité qui les a écrits, & une vaine curiosité qui les déterre. On a remarqué avec raison que Jeanne d'Arc étoit destinée à donner lieu à toutes les singularités. Ce n'est pas une chose à oublier, que le sort des deux poëtes qui l'ont chantée parmi nous. L'un (Chapelain) s'occupe pendant 30 années à la célébrer; & lorsqu'après un si long travail il fait paroître son *Poëme*, il passe pour le dernier des versificateurs, après avoir été le chef du Parnasse François. L'autre (Voltaire) ne perd pas, à la vérité, sa réputation de poëte, mais il acquiert celle d'écrivain éhonté par des tableaux dont l'Arétin auroit rougi.... *Voyez* l'*Histoire de Jeanne d'ARC, vierge, héroïne & martyre d'état*, en deux petits vol. in-12, publiée par l'abbé Lenglet du Fresnoy en 1753, & réimprimée en 1775, en 3 parties, sous ce

titre : *Histoire de Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans.*

JEANNE, (la Papesse) *voyez* BENOIT III.

JEANNIN, (Pierre) simple avocat au parlement de Dijon, parvint par ses talens & sa probité aux premieres charges de la robe. Il entra dans la ligue catholique, pour abattre la ligue protestante conjurée contre la Religion & l'état, & fut l'envoyé de cette confédération auprès de Philippe II. Mais Henri IV sut se l'attacher & l'admit dans son conseil. Il lui donna en même tems la charge de premier président au parlement de Bourgogne, à condition qu'il en traiteroit avec un autre. Dès ce moment Jeannin fut le conseil, & si on l'ose dire, l'ami de Henri IV, qui trouvoit en lui autant de franchise que de prudence. Il fut chargé de la négociation entre les Hollandois & le roi d'Espagne, une des plus difficiles qu'il y eut jamais. Il en vint à bout en 1609, & fut également estimé des deux partis. Scaliger, témoin de sa prudence, & Barneveldt, l'un des meilleurs esprits de ce tems-là, protestoient qu'ils sortoient toujours d'auprès de lui meilleurs & plus instruits. Le cardinal Bentivoglio dit qu'il l'entendit parler un jour dans le conseil avec tant de vigueur & tant d'autorité, » qu'il lui sembla que toute la » majesté du roi respiroit dans » son visage ». La reine-mere, après la mort de Henri IV, se reposa sur lui des plus grandes affaires du royaume, & lui confia l'administration des finances. Il les mania avec une fidélité, dont le peu de bien qu'il laissa à sa famille fut une bonne preuve. On dit qu'un prince, cherchant à l'embarrasser en lui rappellant sa naissance, lui demanda, *de qui il étoit fils ?* Il répondit : *De mes vertus.* Réponse pleine d'égoisme, qui, si elle est vraie, n'honore pas sa modestie, & qui acheve de prouver que les grands hommes ont toujours quelque grand foible. Il mourut en 1622, à 82 ans. Nous avons de lui des *Mémoires* & des *Négociations*, publiés à Paris, in-folio, en 1659; chez les Elzevirs, même année, 2 vol. in-12, & en 1695, 4 vol. in-12. Ils sont estimés, & nécessaires à ceux qui veulent apprendre à traiter les affaires épineuses.

JEBB, (Samuel) docteur en médecine, né à Nottingham, exerça sa profession avec succès, & trouva encore le loisir de se livrer à plus d'un genre d'étude. Il mourut dans le comté de Derby en 1772. Il a publié : I. Une *Bibliotheque littéraire.* II. Une *Vie de Marie*, *Reine d'Ecosse*, 1725, in-8°. III. Une édition d'*Aristide*, grecque & latine, avec des notes savantes, & la *Vie d'Aristide*, Oxford, 1722, 1730, 2 vol. in-4°. (*voyez* ARISTIDE). IV. Une édition *de Græcis illustribus* de H. Hody, avec la vie de l'auteur & des dissertations, Londres, 1742, in-8°. V. *Joannis Caii de Canibus Britannicis*, 1729, in-8. VI. Une bonne édition de l'*Opus majus* de Roger Bacon, Londres, 1733, in-fol.

JEBUS, fils de Chanaan, pere des Jébuséens, qui donnerent leur nom à la ville de Jérusalem, d'où ils furent chassés par David.

JECHONIAS, fils de Joachim, roi de Juda, fut placé sur le trône à dix-huit ans, vers l'an 599 avant J. C. Il ne jouit du trône que peu de tems. Nabuchodonosor ayant pris Jérusalem, le mena en captivité à Babylone. Il demeura dans les fers jusqu'au regne d'Evilmerodac, l'an 562 avant J. C., qui l'en tira pour le mettre au rang des princes de sa cour. On ne sait ce qu'il devint depuis. Il est appellé *Stérile* par le prophete Jérémie, parce qu'en punition de ses crimes & de son idolâtrie, aucun de ses enfans ne régna à Jérusalem. Sedecias, son oncle, fut mis sur le trône après lui.

JEFFERY de Montmouth, (Arthur) vivoit dans le 12*e*. siecle, du tems de Henri I, roi d'Angleterre; il fut fait évêque de S. Asaph, dans le pays de Galles, en 1152. Il a écrit en latin l'*Histoire* de son tems; elle se trouve dans *Rerum Britannicarum scriptores* de Commelin, Heidelberg, 1587. On l'a traduite en anglois, Londres, 1718, in-8°.

JEFFREYS, (Georges) littérateur Anglois, mort en 1755, à 77 ans, s'est fait connoître dans son pays par des *Mélanges* en prose & en vers, 1754, 2 vol. in-4°.

JÉHU, fils d'Hanani, fut envoyé vers Baasa, roi d'Israël, pour l'avertir de tous les maux qui arriveroient à sa maison. Ce prince irrité de cette prédiction, le fit mourir l'an 930 avant J. C.

JÉHU, fils de Josaphat & 10*e*. roi d'Israël, commença à régner environ l'an 885 avant J. C. Il tua Joram, roi d'Israël, d'un coup de fleche, & fit mourir Ochosias, roi de Juda. Jezabel, femme d'Achab, ayant insulté Jéhu, lorsqu'il entra dans la ville de Jezrahel, ce prince la fit jeter par la fenêtre. Il donna ordre ensuite qu'on fît mourir tous les fils & les parens d'Achab, & tous ceux qui avoient eu quelque liaison avec ce prince. Ayant trouvé sur le chemin de Samarie 42 freres d'Ochosias, il les fit massacrer. Il rassembla ensuite tous les prêtres de Baal dans le temple de cette fausse divinité, sous prétexte de célébrer en son honneur une solemnité extraordinaire, les y fit tous égorger, brisa la statue, & détruisit le temple. S. Augustin observe que cette action de zele & de justice ne justifie pas le mensonge qui l'accompagna; & qu'aux actions les plus saintes & même inspirées de Dieu, rapportées dans les saintes-lettres, l'humanité toujours foible & sujette à l'erreur, a souvent associé des circonstances & des moyens qui ne doivent point partager les éloges dus à l'action en elle-même: observation importante & qu'il ne faut pas perdre de vue dans la lecture de l'Ecriture & de l'histoire des Saints... Le Seigneur satisfait du zele de Jéhu contre l'idolâtrie, & de l'exactitude avec laquelle il avoit exécuté l'arrêt de la justice divine contre la maison d'Achab, lui promit que ses enfans seroient assis sur le trône d'Israël jusqu'à la 4*e*. génération. Cette prédiction fut accomplie dans la personne de Joachaz, Joas, Jéroboam & Zacharie. Ce prince, qui avoit paru si zélé à exécuter les ordres

de Dieu, se laissa aveugler par l'orgueil, & tomba lui-même dans l'idolâtrie. Dieu l'en punit en le livrant à Hazaël, roi de Syrie, qui désola son royaume, tailla en pieces tout ce qu'il trouva sur les frontieres, & ruina tout le pays de Galaad que possédoient les enfans de Ruben, de Gad & de Manassès. Il mourut l'an 856 avant J. C., après 28 ans de regne. *Voyez* REBECCA.

JENINGEN, (Philippe) né à Aichstat en Franconie, en 1642, entra chez les Jésuites en 1663, & se livra avec zele aux travaux évangéliques. Marchant sur les pas du saint Apôtre des Indes, il demanda à passer chez les Barbares pour leur enseigner la foi chrétienne; mais n'ayant pu l'obtenir de ses supérieurs, il se consacra à des missions constantes & pénibles, dans une grande partie de l'Allemagne & de la Suisse: il mourut à Elwangen, en 1704, laissant sa mémoire en grande vénération dans toutes les provinces où il avoit exercé les travaux du saint ministere. Sa *Vie* écrite en allemand & en latin, a été imprimée à Ingolstadt, à Munich & à Ausbourg, 1673, in-4°.

JENINS, *voyez* JENYNS.

JENKINS, (Léoline) jurisconsulte Anglois, né en 1623, professa le droit avec distinction, fut employé en diverses négociations, entr'autres à Cologne en 1673, à Nimegue en 1678; il résida ensuite en qualité de ministre plénipotentiaire à La Haye, & parvint enfin dans sa patrie à la charge de secrétaire d'état en 1680. Il mourut le 1 septembre 1685. On a publié ses *Négociations*, 1724, 2 vol. in-fol.

JENISCHIUS, (Paul) d'Anvers, est connu par son livre intitulé: *Thesaurus animarum*, qui le fit bannir de son pays. Jenischius mourut à Stutgard, en 1647, à 89 ans, avec la réputation d'un homme versé dans les langues & dans les sciences.

JENSON, (Nicolas) célebre imprimeur & graveur de caracteres à Venise dans le 15e. siecle, étoit originairement graveur de la monnoie de Paris. Dans les premieres années du regne de Louis XI, le bruit de la découverte de l'imprimerie, inventée à Mayence, commençant à se répandre, il fut envoyé dans cette ville par ordre du roi, pour s'instruire secrettement dans cet art. C'est ce qu'on lit dans un ancien manuscrit sur les monnoies de France, qui paroît avoir été composé & écrit dans ce tems même, & dont voici le passage original. » Ayant su qu'il y avoit à » Mayence, gens adroits à la » taille des poinçons & carac» teres, au moyen desquels se » pouvoient multiplier par im» pression les plus rares manus» crits; le roi, curieux de tou» tes telles choses & autres, » manda aux généraux de ses » monnoies y dépêcher per» sonnes entendues à ladite » taille, pour s'informer secret» tement de l'art, & en enlever » subtilement l'invention: & » y fut envoyé Nicolas Jen» son, garçon sage, & l'un » des bons graveurs de la mon» noie de Paris ». Dans un autre manuscrit à-peu-près semblable, que possédoit feu M. Ma-

riette, il eſt dit en marge, dans une note qui ſe rapporte à l'année 1458 : « Que Charles VII, » informé de ce qui ſe faiſoit » à Mayence, demanda aux » généraux de ſes monnoies » une perſonne entendue pour » aller s'en informer, & que » ceux-ci lui indiquerent Ni- » colas Jenſon, maître de la » monnoie de Tours, qui fut » auſſi-tôt dépêché à Mayence; » mais qu'à ſon retour en » France, ayant trouvé Char- » les VII mort, il étoit allé » s'établir ailleurs ». Voilà deux leçons différentes, dont la derniere ſemble mériter la préférence, en ce qu'elle explique au moins comment Jenſon, après avoir été envoyé à Mayence aux frais du roi, s'en fut porter à Veniſe les fruits de ſon induſtrie, au-lieu d'en enrichir ſa patrie. Quoi qu'il en ſoit, Jenſon ſe fit une grande réputation dans les trois parties de la typographie; c'eſt-à-dire, la taille des poinçons, la fonte des caracteres & l'impreſſion : talens que peu d'artiſtes ont réunis. C'eſt lui qui le premier imagina & détermina la forme & les proportions du Caractere Romain, tel qu'il exiſte aujourd'hui dans les imprimeries. Malgré les progrès de l'art, on admire encore à préſent l'élégance & la propreté de ſes caracteres, & ſes éditions ſont recherchées avec empreſſement de tous les amateurs d'éditions anciennes. La premiere ſortie des preſſes de Jenſon, eſt celle du rare ouvrage intitulé : *Decor Puellarum*, in-4°, datée de 1461, mais par erreur, & qui eſt véritablement de 1471, parce qu'il y eſt queſtion d'un autre livre italien, imprimé in-4° par le même, en 1471, avec ce titre : *Luctus Chriſtianorum ex Paſſione Chriſti.* Jenſon imprima, la même année, un autre petit livre in-4°, en italien, également intitulé : *Gloria Mulierum*, qui paroît une ſuite naturelle du *Decor Puellarum.* Pluſieurs éditions d'auteurs latins & autres ſuivirent celles-ci juſqu'en 1481, que l'on peut conjecturer être l'année de ſa mort, puiſqu'il paroît avoir ceſſé d'imprimer vers ce tems-là. Cet article ſuffit pour réfuter tout ce qu'on a dit pour placer l'invention de l'imprimerie à Strasbourg (*voyez* GUTTEMBERG); car ſi Strasbourg avoit eu des imprimeurs avant Mayence, Charles VII & Louis XI y euſſent envoyé des obſervateurs auſſi-bien, & plutôt que dans une ville plus éloignée, qui n'avoit que la gloire de l'imitation.

JENSON, *voyez* JANSON.

JENYNS, (*Soame*) né à Londres le 1 janvier 1704 (vieux ſtyle), d'une ancienne famille de la province de Sommerſet, fut élevé avec ſoin ſous les yeux de ſa mere, femme vertueuſe, fille du chevalier Pierre Soame de Hayden en Eſſex (dont il joignit le nom au ſien, ſelon un uſage aſſez commun en Angleterre). Après avoir fait de bonnes études au college de Cambridge, & s'être fait connoître par quelques ouvrages, il fut choiſi en 1742, un des repréſentans au parlement pour la province de Cambridge, & continua pendant 38 ans à repréſenter, ſoit la province, ſoit la ville capitale. En 1755, le roi le nomma un des

ſeigneurs commiſſaires prépoſés au commerce & aux plantations; il remplit cette place juſqu'à la diſſolution de ce bureau, décrétée par acte du parlement. Il mourut le 18 décembre 1787, ayant été marié ſans laiſſer de poſtérité, emportant les regrets de tous les bons citoyens, & ſur-tout des pauvres qu'il ſoulageoit avec une bonté exemplaire. M Cole, écuyer, a donné en 1790 une édition complette de ſes ouvrages, en 4 vol. grand in-8°. Celui qui a fait le plus de bruit, eſt ſon *Examen de l'Evidence intrinſeque du Chriſtianiſme*, ouvrage profondément penſé, où l'on trouve des vues auſſi ſaillantes que ſolides ſur la vérité de l'Evangile, & ſur le véritable eſprit du Chriſtianiſme. M. le Tourneur en a donné une traduction imparfaite, où l'original a été ſubſtantiellement mutilé, & ajusté aux idées quelquefois foibles ou fauſſes du traducteur. Une édition plus fidelle eſt celle de Liege, 1779, in-12, avec des notes où pluſieurs réflexions de l'auteur ſont développées & confirmées, & d'autres préſentées ſous le vrai point de vue, qui doit les mettre à l'abri de la critique. Les auteurs de l'Année Littéraire, & le miniſtre proteſtant, Maclaine, ayant mal ſaiſi & cenſuré mal-à-propos quelques aſſertions inconteſtablement vraies, ont été réfutés dans le *Journal hiſt. & littér.*, 15 ſeptembre 1779, pag. 94. — 1 mai 1780, pag. 8.

JEPHTÉ, ſucceſſeur de Jaïr dans la judicature des Hébreux, tourna ſes armes contre les Ammonites vers l'an 1187 avant J. C. Pour obtenir la victoire, il fit vœu de ſacrifier la premiere tête qui ſe préſenteroit à lui après le combat. Ce fut ſa fille unique, que Philon nomme *Seïla*. Il accomplit ſa promeſſe deux mois après. Les ſaints Peres ſont partagés ſur le droit & ſur le fait de ce vœu ſi extraordinaire de Jephté. Pluſieurs l'ont condamné comme téméraire, & ſon exécution comme impie & cruelle; ils prétendent qu'il eſt contre la loi naturelle & contre la loi divine, d'immoler un homme comme une victime: Delà ce jugement laconique & ſévere d'un ſaint Pere: *Imprudens vovit, crudelis implevit.* Quelques-uns diſent, pour juſtifier ce vœu, que le maître de la vie & de la mort, l'avoit inſpiré à Jephté, pour éprouver ſa fidélité, & en avoit exigé l'accompliſſement, pour donner aux peuples une grande idée des engagemens contractés avec Dieu, ſans qu'on puiſſe lui demander raiſon de cet ordre, iſolé & extraordinaire, ni en tirer aucune conſéquence. D'autres enfin, & c'eſt l'opinion la plus vraiſemblable, ſuppoſent que l'immolation de la fille de Jephté ne fut que ſpirituelle, que Jephté conſacra la virginité de ſa fille au Seigneur, & qu'il l'obligea de paſſer le reſte de ſes jours dans la continence. Cette explication eſt favoriſée par le texte ſacré: *Cùmque abiiſſet cum ſociis ac ſodalibus ſuis, flebat virginitatem ſuam in montibus* (Judic. XI), & confirmée par ce paſſage du 2e. liv. des Machabées, chap. 3, pag. 19: *Sed & virgines quæ concluſæ erant, procurrebant ad Oniam.*

Jephté mourut l'an 1181 avant J. C.

JÉRÉMIE, prophete, fils du prêtre Helcias, natif d'Anathoth, près de Jérusalem, commença à prophétiser sous le regne de Josias l'an 629 avant J. C. Les malheurs qu'il prédisoit aux Juifs, & la sainte liberté avec laquelle il reprenoit leurs désordres, les mirent si fort en colere contre le prophete, qu'ils le jeterent dans une fosse pleine de boue, d'où un ministre du roi Sédécias le fit retirer. On eut bientôt l'occasion d'admirer l'esprit de Dieu qui l'animoit. Il avoit prédit la prise de Jérusalem: cette ville se rendit effectivement aux Babyloniens l'an 606 avant J. C. Nebuzardan, général de l'armée de Nabuchodonosor, donna au prophete la liberté, ou d'aller à Babylone pour y vivre en paix, ou de rester en Judée. Le prophete préféra le séjour de la derniere pour conserver le peu de Juifs qui y étoient demeurés. Il donna de bons avis à Godolias, gouverneur de Judée; mais cet homme imprudent les ayant négligés, fut tué avec ceux de sa suite. Les Juifs, craignant la fureur du roi de Babylone, voulurent chercher leur sûreté en Egypte. Jérémie fit tout ce qu'il put pour s'opposer à ce dessein, & fut enfin contraint de les suivre avec son disciple Baruch. Là il ne cessa de leur reprocher leurs crimes avec son zele ordinaire; il prophétisa contre eux & contre les Egyptiens. L'écriture ne nous parle point de sa mort; mais on croit que les Juifs, irrités de ses menaces continuelles, le lapiderent à Taphné, l'an 590 avant J. C. Les *Prophéties* de Jérémie contiennent 51 chapitres. Ce prophete, dit S. Jerôme, est simple dans ses expressions, sublime dans ses pensées; mais cette simplicité offre souvent des termes forts & énergiques. Il y a quelques visions symboliques, faciles à expliquer. C'est une espece de langage typique, alors en usage en Asie, & qui par sa nature étoit plus propre à faire impression sur les peuples, que des vérités dépourvues d'images sensibles & frappantes (*voy.* ÉZÉCHIEL). Ses *Threni* ou Lamentations, sont un chef-d'œuvre de complainte sur la destruction de Jérusalem, dont les traits sont d'une application heureuse & frappante dans toutes les catastrophes des empires & des peuples frappés de la main de Dieu, sur-tout de ceux qui professant sa loi & son culte, ont fini par l'abandonner & à être abandonnés eux-mêmes aux instrumens de la divine vengeance (*voyez le Journal hist. & littér.*, 1 mars 1790, p. 390. — 1 avril 1791, p. 530). Jérémie est honoré par les Grecs & par les Latins; il n'y a point d'endroit dans l'Occident où sa fête soit célébrée avec plus de pompe qu'à Venise.

JÉRÉMIE, métropolitain de Larisse, fut élevé l'an 1572 sur la chaire patriarchale de Constantinople, à l'âge de 36 ans. Les Luthériens lui présenterent deux fois la *Confession* d'Ausbourg, dans l'espérance de la lui faire approuver; mais il la combattit de vive voix & par écrit. Il ne paroissoit pas même éloigné de réunir l'Eglise Grecque à la Romaine, &

avoit adopté la réformation du calendrier de Grégoire XIII. Ses envieux en prirent occasion de l'accuser d'entretenir relation avec le pape, & le firent chasser de son siege en 1582. Il fut relégué dans l'isle de Rhodes. On a imprimé sa *Correspondance* avec les Luthériens, en grec & en latin, à Wittemberg, 1584, in-fol. Un Catholique l'avoit déjà publiée en latin, en 1581. Ce prélat mourut après 1585. *Voyez* SOCOLOVE.

JÉROBOAM I, fils de Nabath, de la tribu d'Ephraïm, plut tellement à Salomon, que ce prince lui donna l'intendance des tribus d'Ephraïm & de Manassès. Le prophete Ahias lui prédit qu'il régneroit sur 10 tribus. Salomon, pour empêcher l'effet de cette prédiction, donna ordre de l'arrêter; mais il s'enfuit en Egypte, où Sésach lui donna un asyle, & il y demeura jusqu'à la mort du roi, jaloux de sa grandeur future. Roboam, successeur de Salomon, fut le tyran de son peuple; dix tribus se séparerent de la maison de David, & firent un royaume à part, à la tête duquel elles mirent Jéroboam vers l'an 972 avant J. C. Ce nouveau roi, craignant que si le peuple continuoit d'aller à Jérusalem pour y sacrifier, il ne rentrât peu-à-peu dans l'obéissance de Roboam son prince légitime, fit faire 2 *Veaux d'or*. Il plaça l'un à Béthel, l'autre à Dan, ordonna à ses sujets de les adorer, & leur fit défense d'aller désormais à Jérusalem. Ce prince sacrilege éleva au sacerdoce les derniers du peuple, qui n'étoient pas de la tribu de Lévi, établit des fêtes solemnelles à Béthel comme à Jérusalem, & réunit dans sa personne la dignité du sacerdoce à la majesté royale. Un jour qu'il faisoit brûler de l'encens sur l'autel de Béthel, un prophete vint lui annoncer que cet autel seroit détruit; qu'il naîtroit un fils de la race de David, nommé *Josias*, lequel égorgeroit sur cet autel tous les prêtres qui y offriroient de l'encens. Il ajouta que, pour preuve qu'il disoit la vérité, l'autel alloit se fendre en deux à l'heure même. Jéroboam ayant étendu la main pour faire arrêter le prophete, sa main se sécha, & l'autel se fendit aussi-tôt. Alors le roi pria l'homme de Dieu d'obtenir sa guérison, & sa main revint à son premier état. Ce prodige ne changea pas le cœur de Jéroboam; ce qui paroîtroit incroyable si, par des exemples aussi terribles que multipliés, on ne connoissoit jusqu'où va l'aveuglement & l'endurcissement des impies. Il mourut dans ses crimes, après 22 ans de regne, l'an 954 avant J. C. Sa maison fut détruite & exterminée par Baasa, selon la prédiction d'Ahias de Silo.

JÉROBOAM II, fils de Joas & roi d'Israël comme lui, rétablit le royaume d'Israël dans son ancienne splendeur. Il monta sur le trône l'an 826 avant J. C., reconquit les pays que les rois de Syrie avoient usurpés & démembrés de ses états, & réduisit dans son obéissance toutes les terres de delà le Jourdain jusqu'à la Mer-Morte. La mollesse, la somptuosité régnoient dans Israël avec l'idolâtrie. On adora non-seulement

les *Veaux d'or* à Béthel, mais on fréquenta tous les *Hauts-Lieux* du royaume, où l'on commit toutes sortes d'abominations. Dieu fit prédire l'extinction de sa famille par les prophetes Osée & Amos; ses succès militaires se terminerent à la bataille de Jezrahel; les Assyriens défirent son armée, une partie de son peuple fut conduite en captivité. Jéroboam mourut l'an 784 avant J. C., après 41 ans de regne. Sa mort fut suivie d'une anarchie de douze ans.

JEROME, (S.) *Hieronymus*, naquit à Stridon sur les confins de la Dalmatie & de la Pannonie, vers l'an 340. Eusebe, son pere, y tenoit un rang distingué. Après avoir fait donner à son fils une excellente éducation, il l'envoya à Rome, où il fit des progrès rapides dans les belles-lettres & dans l'éloquence. Au retour d'un voyage dans les Gaules, il se fit baptiser à Rome (Martianay & Fontanini disent qu'il avoit reçu le baptême à Rome, avant de voyager dans les Gaules). Entiérement consacré à la priere & à l'étude de l'Ecriture, il vécut en cénobite au milieu du tumulte de cette ville immense, & en saint au milieu de la corruption & de la débauche. De Rome il passa à Aquilée, & d'Aquilée dans la Thrace, dans le Pont, la Bithynie, la Galatie & la Cappadoce. Après avoir parcouru & édifié ces différentes provinces, il s'enfonça dans les déserts brûlans de la Chalcide en Syrie. Les austérités qu'il y pratiqua paroîtroient incroyables, s'il ne les rapportoit lui-même. Il avoit résolu de consumer ses jours dans cette affreuse solitude; mais les moines qui habitoient le même désert, venant sans cesse le tourmenter pour lui demander compte de sa foi, & le traitant de Sabellien, parce qu'il se servoit du mot d'*Hypostase*, pour exprimer la nature divine, il passa à Jérusalem & de là à Antioche. Paulin, évêque de cette ville, l'éleva au sacerdoce; mais Jerôme ne consentit à son ordination, qu'à condition qu'il ne seroit attaché à aucune église. Plusieurs légendaires ont dit qu'il n'offrit jamais le sacrifice de l'autel, par humilité : mais pourquoi se seroit-il donc fait ordonner? Aussi M. Ladvocat, après de bons critiques, rejette ce fait, comme dénué de vraisemblance. Le desir d'entendre l'illustre S. Grégoire de Nazianze, le conduisit à Constantinople en 381. Il se rendit l'année suivante à Rome, où le pape Damase le chargea de répondre en son nom aux consultations des évêques sur l'Ecriture & sur la morale. Un grand nombre de dames Romaines, illustres par leur esprit & par leur vertu, Marcelle, Albine, Læta, Aselle, Paule, Blesille, Eustochie recevoient journellement de lui des leçons sur les saintes-lettres. Ces liaisons éveillerent l'envie, & l'envie excita bientôt l'imposture. On imputa au saint solitaire un crime contre la pureté. Les accusateurs, étant mis à la question, avouerent leur calomnie, & rendirent hommage à son innocence. Mais le docteur résolu de se dérober à l'envie & au mensonge, quitta Rome

& il se retira à Bethléem. Il s'y appliqua à conduire les monasteres que Sainte Paule y avoit fait bâtir, à traduire l'Ecriture, & à réfuter les hérétiques. Il écrivit le premier contre Pélage, & foudroya Vigilance & Jovinien. Pélage s'en vengea, en excitant une persécution contre son vainqueur. Cet héréfiarque étoit soutenu par Jean de Jérusalem, ennemi de S. Jerôme, avec lequel il s'étoit brouillé au sujet des Origénistes. Ce Saint avoit rompu pour la même dispute avec Rufin, autrefois son ami intime; Théophile d'Alexandrie les raccommoda, mais ce ne fut pas pour long-tems. S. Jerôme, malgré ses grandes vertus, avoit les défauts de l'humanité. Il mit dans ses disputes, & sur-tout dans celle-ci, beaucoup d'aigreur; il traita Rufin avec hauteur, pour ne pas dire avec emportement. Quand on lit les injures dont il l'accable, on est surpris que des invectives si fortes soient sorties d'une bouche si pure; mais elles tenoient à la véhémence de son style, bien plus qu'à la disposition de son cœur. La rigidité de son caractere, augmentée encore par une vie dure & sévere, donnoit quelquefois à son zele une espece d'âpreté qui influoit sur son éloquence. Accoutumé d'ailleurs à confondre les hérétiques avec une ardeur digne de sa foi, il ne distinguoit pas toujours assez ses adversaires. Ce Saint n'en est pas moins illustre, pour avoir été homme. Il couvrit ses défauts par l'éminence de ses vertus; & à sa mort, arrivée en 420, dans la 80e. année de son âge, l'Eglise eut à pleurer un de ses plus beaux ornemens, & un de ses plus zélés défenseurs. Aucun écrivain ecclésiastique de son siecle ne le surpassa dans la connoissance de l'hébreu, & dans la variété de l'érudition. Son style pur, vif, élevé seroit admirable, s'il étoit moins inégal & moins bigarré. De toutes les éditions qu'on a faites des ouvrages de ce Pere; la meilleure est celle de dom Martianay, Bénédictin de la congrégation de S. Maur, en 5 vol. in-folio, publiés depuis 1693 jusqu'en 1706. Cette édition n'a pas été éclipsée par celle de M. Villarsi, Véronne, 1734, onze vol. in-fol. Les principales productions renfermées dans cet excellent recueil, sont: I. Une *Version latine de l'Ecriture* sur l'hébreu, que l'Eglise a depuis déclarée authentique sous le nom de *Vulgate*. Les plus habiles des protestans, qui certainement ne sont pas suspects dans la matiere présente, donnent les plus grands éloges à cette version & à son auteur. Théodore de Beze, dans sa préface du Nouveau-Testament, qui a paru en 1559, la préfere hardiment à toutes les autres versions latines, & il blâme Erasme de l'avoir rejetée, parce qu'elle differe quelquefois des manuscrits grecs de notre tems. Il lui montre qu'elle est faite dans ces endroits sur de meilleurs manuscrits. Jean Boys, chanoine d'Ely en Angleterre, prend également la défense de la Vulgate contre plusieurs censures injustes, qui sont échappées à Erasme & à Beze lui-même. Boys a composé cet ouvrage

par ordre de son évêque, le savant Lancelot Andrews. Paul Fagius, dans le chapitre IV de sa *Traduction de la Paraphrase Chaldaïque*, s'éleve avec force contre ceux qui critiquent la Vulgate, sous prétexte qu'elle ne répond pas toujours littéralement au texte hébreu imprimé. « Les censeurs n'observent » pas, dit-il, que lorsque l'au» teur de la Vulgate s'éloigne » de notre hébreu, c'est qu'il a » suivi ou les Septante, ou le » *Paraphraste Chaldéen*, ou » quelque savant rabbin (qui » avoient à leur disposition de » meilleurs manuscrits). La dis» sonance de la Vulgate d'avec » l'hébreu d'aujourd'hui, est » donc fondée en raison. Elle » n'est pas l'effet du hasard, & » elle n'annonce pas un traduc» teur téméraire & mal-ha» bile ». Louis de Dieu compare dans son *Commentaire sur les Evangiles*, les versions syriaque, arabe, & les autres versions orientales, avec notre Vulgate, & les traductions latines d'Erasme & de Beze. » Je ne croirai pas, dit-il dans » sa *Préface*, m'être trompé, » si j'avance que l'auteur de la » Vulgate quel qu'il soit, est » savant & même très-savant. » Je conviens qu'il a ses solé» cismes & ses barbarismes; » mais je ne puis m'empêcher » d'admirer sa fidélité & son » jugement, même dans les en» droits où il paroît barbare ». Enfin, « il n'y a pas de ver» sion, au jugement de Gro» tius, qui soit plus éloignée de » toutes sortes de préjugés que » la Vulgate, parce qu'elle est » très-ancienne & antérieure à » tous les schismes d'occident» (*voyez* AMAMA, BUKENTOP, BIANCHINI, HOUBIGANT). Un des fruits les plus précieux de cette version, est d'être une excellente réfutation de droit & de fait, des extravagances & de la témérité des hermeneutes modernes, & de déposer, ainsi que la version des Septante, contre toutes les innovations imaginées par des hébraïsans ignares ou corrompus (*voyez* ELÉAZAR, MASCLEF, PTOLOMÉE). Nous avons six livres de la Vulgate, qui ne sont pas de la traduction de S. Jerôme : les *Psaumes*, *Baruch*, *la Sagesse*, *l'Ecclésiastique*, le premier & le second livre des *Machabées*. Ils sont tirés de l'ancienne Vulgate, laquelle a été faite sur le grec, qu'on appelle *des Septante*. Tout le reste de notre version latine est de la main du saint docteur. Il faut cependant en excepter quelques passages, & même des versets entiers qui s'y sont glissés de l'ancienne Vulgate, surtout pour les Livres des Rois, & les Proverbes de Salomon. On y remarque aussi quelquefois plusieurs versions d'un même texte. II. Des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ancien & du Nouveau-Testament. III. Des *Traités polémiques* contre Montan, Helvidius, Jovinien, Vigilance, Pélage, Rufin & les partisans d'Origene. IV. Un *Traité de la Vie & des Ecrits des Auteurs Ecclésiastiques*, qui a été d'un grand secours aux bibliographes modernes. Il y comprend même les apôtres & les évangélistes, & parle de leurs ouvrages. V. Une *Suite* de la *Chronique d'Eusebe*. VI. Des *Lettres*. Elles con-

tiennent les vies de quelques ſaints ſolitaires, des éloges, des inſtructions morales, des réflexions ou des diſcuſſions critiques ſur la Bible. Elles avoient été publiées par Pierre Caniſius, & on en a fait un grand nombre d'éditions. Il regne dans la plupart une chaleur & une élévation de ſtyle étonnante, qui les fait lire avec autant de plaiſir pour la maniere que pour les choſes. VII. *Hiſtoire des Peres du Déſert*, Anvers, 1628, in-folio. VIII. Un *Martyrologe* qui lui eſt attribué, Lucques, 1668, in-fol. On a traduit ſes Lettres, 3 vol. in-8°, 1713. On repréſente quelquefois S. Jerôme en habit de cardinal, parce qu'il en ſembloit à quelques égards remplir les fonctions près du pape Damaſe qui l'eſtimoit, & employoit utilement ſes ſervices. Le P. Dolci a écrit la *Vie* de ce ſaint docteur, toute extraite de ſes écrits; Ancône, 1750.

JEROME DE PRAGUE, ainſi nommé du lieu de ſa naiſſance, fut le plus fameux diſciple de Jean Hus. Il avoit étudié à Paris, à Cologne, à Heidelberg, & avoit été reçu maître-ès-arts dans ces trois univerſités. La ſubtilité de ſon eſprit jointe à la corruption de ſon cœur, lui fit embraſſer les erreurs de Jean Hus. Cet hérétique ayant été arrêté au concile de Conſtance, Jerôme vint pour l'y défendre, & fut empriſonné comme lui. On l'engagea à ſe rétracter; mais ayant appris avec quelle obſtination ſon maître étoit mort, il eut honte de ſa docilité. Dans une 2e. audience que le concile lui accorda, il déſavoua ſa rétractation, & déclara qu'il étoit réſolu d'adhérer, juſqu'à ſon dernier ſoupir, à la doctrine de Wiclef & de Jean Hus, exceptant pourtant les opinions de l'héréſiarque Anglois ſur l'Euchariſtie. Le concile ayant tenté vainement de le ramener à la vérité, condamna cet enthouſiaſte, & le livra au bras ſéculier. Le magiſtrat civil le fit brûler le 1er. de juin 1416. Le Pogge, Florentin, témoin de ce ſupplice, en a fait l'hiſtoire dans une lettre à Léonard Arétin, où il paroît preſqu'auſſi enthouſiaſte que Jean Hus & Jerôme. Il y compare le fanatique Hus au philoſophe Socrate. Qui auroit cru que la philoſophie & le fanatiſme euſſent des rapports ſi marqués? Les écrits de Jerôme ont été recueillis avec ceux de ſon maître (*voyez* l'article de Hus, Jean). — Il y a eu un autre JERÔME de Prague, pieux ſolitaire; qu'il ne faut pas confondre avec le diſciple de Jean Hus, contre lequel il s'éleva, & dont il déteſtoit les erreurs.

JEROME DE STE-FOI, juif Eſpagnol, nommé auparavant *Joſué Lurchi*, reconnut, par la lecture des livres hébreux, que JESUS-CHRIST eſt le vrai Meſſie, prédit par les prophetes. Il embraſſa le Chriſtianiſme, & reçut à ſon baptême le nom de *Jerôme de Ste.-Foi.* Il devint enſuite médecin de Pierre de Lune, qui prenoit le nom de Benoît XIII. Cet anti pape étant dans le royaume d'Aragon en 1412, alors le ſeul lieu de ſon obédience; Jerôme lui inſpira le deſſein de ſignaler ſon zele en attaquant les Juifs par une conférence publique, indiquée

à Tortose en Catalogne. Elle commença le 7 février 1413, en présence du pape, de plusieurs cardinaux, d'un grand nombre d'évêques, & de savans théologiens. Le Nasi, ou le chef des Synagogues d'Aragon, y étoit présent, avec les plus savans rabbins de ce royaume. Jerôme de Ste.-Foi leur prouva que le Messie étoit venu, & que Jesus-Christ en avoit rempli parfaitement les caracteres. La conférence ne finit que le 10 mai 1413. Jerôme de Ste.-Foi présenta le 10 novembre de la même année, à l'anti-pape, son *Traité* sur les erreurs dangereuses qui sont dans le *Talmud* contre la loi de Moyse, contre le Messie & contre les Chrétiens. Ce livre fit tant d'impression sur les Juifs, qu'il s'en convertit au Christianisme environ 5000 (*voyez* JOSEPH ALBO). Le *Traité* de Jerôme de Ste.-Foi a été imprimé à Francfort en 1602, & inséré dans la Bibliotheque des Peres.

JEROME, (S.) *voyez* EMILIEN.

JEROME, (Dom) *voyez* GÉOFFRIN.

JÉSABEL, JÉSID, *voyez* JÉZABEL, JÉZID.

JESSENIUS DE JESSEN, (Jean) noble Hongrois, né à Nagi-Jessen, village dans le comté de Turocz en Hongrie, l'an 1566, s'appliqua à la médecine, & enseigna cette science à Wittemberg & à Prague avec succès. Les empereurs Rodolphe II & Mathias l'honorerent du titre de leur premier médecin. Il ternit la gloire que sa science lui avoit acquise par la plus noire trahison. Il se rangea du parti des rebelles pour déposer Ferdinand II, & alla en Hongrie animer ses compatriotes à la révolte; mais il paya de sa tête ce crime de félonie l'an 1621. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur la médecine; les principaux sont: I. *De Plantis.* II. *De cute & cutaneis affectibus.* III. *Anatomiæ abs se solemniter celebratæ Historia.* Cette Histoire anatomique est estimée, quoiqu'il n'ait presque fait qu'abréger Vesal. IV. *Institutiones Chirurgicæ*, aujourd'hui d'aucun usage. On a encore de lui *Vita & mors Tychonis-Brahei*, Hambourg, 1601, in-4°. Il avoit été l'ami particulier de cet astronome.

JESUA LÉVITE, Rabbin Espagnol, auteur d'un livre utile pour l'intelligence du Talmud, intitulé: *Les voies de l'Eternité*, dont Bashuisen a donné une bonne édition à Hanovre en 1714, in-4°, en hébreu & en latin. Il florissoit au 15e. siecle.

JESUS, fils de Sirach, né à Jérusalem, auteur du livre de l'*Ecclésiastique*, qu'il composa vers l'an 234 avant J. C. Un autre JESUS, son petit-fils, le traduisit en grec, & cette version nous a fait perdre le texte hébreu. Le livre du fils de Sirach est plein de grandes vérités, & d'une excellente morale, exprimées avec une onction & une vivacité de sentiment, que la froide philosophie n'a jamais su imiter. *Voyez* SALOMON.

JESUS, fils de Joïada, *voy.* JONATHAS.

JESUS-CHRIST, le Sauveur du monde, fils de Dieu, & Dieu lui-même. Conçu par l'opération du Saint-Esprit dans

le sein de la Vierge Marie, il naquit dans une étable à Bethléem. La Vierge & Joseph son époux s'étoient rendus dans cette ville, pour se faire inscrire lors du dénombrement ordonné par Auguste, l'an du monde 4004. Aussi-tôt après sa naissance, des anges l'annoncerent aux bergers, par les premieres paroles de ce beau Cantique, dont depuis tant de siecles retentissent les temples chrétiens : *Gloria in altissimis Deo & in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis.* Une étoile apparut en Orient, & amena des Mages qui vinrent adorer ce Dieu enfant (*voyez* MAGES). Il fut circoncis le 8*e.* jour, & le 40*e.* sa mere le porta au temple. Hérode, soupçonneux & cruel, fit mourir tous les enfans de 2 ans & au-dessous (*voyez* INNOCENS) : il comptoit y envelopper celui que les Mages lui avoient annoncé comme le *Roi des Juifs ;* mais Joseph, averti par un ange, s'étoit retiré avec la mere & l'enfant en Egypte, d'où il ne revint qu'après la mort du tyran. Ils demeuroient à Nazareth, d'où ils alloient tous les ans à Jérusalem pour célébrer la Pâque. Ils y menerent JESUS à l'âge de 12 ans ; il y resta à leur insu, & s'en étant apperçus dans le chemin, ils retournerent à Jérusalem, où ils le trouverent dans le temple au milieu des docteurs, qu'il étonnoit par ses questions autant que par ses réponses. C'est tout ce que l'Evangile nous apprend de J. C. jusqu'au moment de sa manifestation. Il croissoit en sagesse, en âge & en grace, étant soumis à sa mere & à celui qu'on croyoit être son pere. Comme ils étoient obligés, par leur pauvreté, de travailler en gagnant leur vie, on ne peut douter que J. C. ne leur ait témoigné son obéissance, en travaillant avec eux. C'étoit sans doute le métier de charpentier qu'il exerçoit, puisque les Juifs lui en donnent le nom. L'an 15 de Tibere, Jean-Baptiste, qui devoit lui préparer les voies, commença à prêcher la pénitence. Il baptisoit, & J. C. vint à lui pour être baptisé. Au sortir de l'eau, le St.-Esprit descendit sur lui en forme de colombe, & on entendit une voix qui dit : *Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.* Il fut conduit par le St.-Esprit dans le désert, y passa 40 jours sans manger, & voulut bien y essuyer les attaques de l'esprit de ténebres. Il commença alors à prêcher l'Evangile. Accompagné des 12 Apôtres qu'il avoit appellés, il parcourut toute la Judée, & la remplit de ses bienfaits, confirmant les vérités qu'il enseignoit par des miracles. Les démons & les maladies lui obéissent, les aveugles voient, les paralytiques marchent, les morts ressuscitent. Mais il falloit que le Christ souffrît, & satisfît par ses souffrances à la justice de Dieu, réparât la nature humaine, & méritât aux hommes les graces qui les rendissent purs & saints ; graces qui, en vue de ce sacrifice futur, avoient été accordées aussi aux justes de l'ancienne loi. La jalousie des pharisiens & des docteurs de la loi, le fit condamner à un supplice infame ; un de ses disciples

ciples le trahit, un autre le renia, tous l'abandonnerent. Le pontife & le conseil condamnerent J. C., parce qu'il s'étoit dit le *Fils de Dieu.* Il fut livré à Ponce-Pilate, président Romain, & condamné à mourir attaché à la croix; il offrit le sacrifice qui devoit être l'expiation du genre-humain. A sa mort le ciel se couvrit de ténebres (*voyez* PHLÉGON), la terre trembla, le voile du temple se déchira, les tombeaux s'ouvrirent, les morts ressusciterent; l'Homme-Dieu, mis en croix, expira le soir du vendredi 3 avril, le 14 de Nisan, l'an 29 ou 30 ou 31 de l'ere vulgaire, l'an 33 de sa vie (&, selon quelques chronologistes, l'an 33 de l'ere & 36 de sa vie (*). Son corps fut mis dans le tombeau, où l'on posa des gardes. Le 3e. jour, qui étoit le dimanche, J. C. sortit vivant du sépulcre. Il apparut d'abord à plusieurs saintes femmes, ensuite à ses disciples & à ses apôtres. Il resta avec eux pendant 40 jours, leur apparoissant souvent, leur faisant voir par beaucoup de preuves qu'il étoit vivant, & leur parlant du royaume de Dieu. Il n'y a pas dans tous les faits historiques, qui composent les annales des hommes, un événement mieux prouvé que la résurrection de J. C. Quarante jours après sa résurrection, il monta au Ciel en présence de ses disciples, leur ordonnant de prêcher l'Evangile à toutes les nations, & leur promettant d'être avec eux jusqu'à la fin du monde. Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas d'exposer les preuves sur lesquelles la Religion chrétienne est fondée: Bossuet, Huet, Abbadie, Bergier, le Franc de Pompignan, & plusieurs autres grands écrivains ont épuisé cette matiere. Il nous suffira de dire que, dans ce siecle où l'impiété triomphe, il s'est trouvé des philosophes qui n'ont pu s'empêcher de reconnoître la sublimité de la morale de l'Evangile. Voici ce que dit l'un d'entr'eux (J. J. Rousseau). Le passage est long; mais il est d'une beauté & d'une vérité frappante. « La sainteté de » l'Evangile parle à mon cœur. » Voyez les livres des philoso- » phes avec toute leur pompe: » qu'ils sont petits auprès de » celui-là! Se peut-il qu'un » livre, à la fois si sublime & » si simple, soit l'ouvrage des » hommes? Se peut-il que celui

(*) Voyez l'*Art de vérifier les dates*, ou le *Journ. hist. & litt.*, 15 mai 1784, p. 107. Ceux qui veulent connoître les raisons de l'ancienne & commune opinion qui fixe la mort de J. C. à l'année 33 de son âge, peuvent consulter le cardinal Noris, le P. Pagi, les *Acta Sanctorum*, *tom.* 5 *junii*, p. 404, & la Dissertation qui se trouve à la fin du *Commentarius hist. crit. in Lucam & Joannem*, &c., défendu par maniere de these à Louvain, & imprimé chez Jacobs, 1764; Danès, *Notio temporum*; Petau, *de Doctrinâ temporum*, &c.: mais quelque systême de chronologie que l'on adopte, il y aura toujours entre l'ere vulgaire & la naissance de J. C. trois, quatre ou cinq ans de différence, pour des raisons qu'il n'est pas de la nature de cet ouvrage de rechercher.

» dont il fait l'hiſtoire, ne ſoit » qu'un homme lui-même? » Eſt-ce-là le ton d'un enthou- » ſiaſte ou d'un ambitieux ſec- » taire? Quelle douceur, quelle » pureté dans ſes mœurs! » Quelle grace touchante dans » ſes inſtructions! Quelle élé- » vation dans ſes maximes! » Quelle profonde ſageſſe dans » ſes diſcours! Quelle pré- » ſence d'eſprit, quelle fineſſe » & quelle juſteſſe dans ſes » réponſes! Quel empire ſur » ſes paſſions! Où eſt l'homme, » où eſt le ſage qui peut agir, » ſouffrir & mourir ſans foi- » bleſſe & ſans oſtentation? » Quand Platon peint ſon Juſte » imaginaire, couvert de tout » l'opprobre du crime, & » digne de tous les prix de » la vertu, il peint, trait pour » trait, J. C.: la reſſemblance » eſt ſi frappante, que tous les » Peres l'ont ſentie, & qu'il » n'eſt pas poſſible de s'y trom- » per.... Socrate mourant ſans » douleur, ſans ignominie, ſou- » tint aiſément juſqu'au bout » ſon perſonnage; &, ſi cette » facile mort n'eût honoré ſa » vie, on douteroit ſi Socrate, » avec tout ſon eſprit, fût » autre choſe qu'un ſophiſte. » Il inventa, dit-on, la morale. » D'autres avant lui l'avoient » miſe en pratique; il ne fit » que dire ce qu'ils avoient » fait; il ne fit que mettre en » leçons leurs exemples. Ariſ- » tide avoit été juſte, avant » que Socrate eût dit ce que » c'étoit que juſtice; Léonidas » étoit mort pour ſon pays, » avant que Socrate eût fait » un devoir d'aimer la patrie; » Sparte étoit ſobre, avant » que Socrate eût loué la ſo- » briété; avant qu'il eût défini » la vertu, la Grece abondoit » en hommes vertueux. Mais » où JESUS avoit-il pris chez » les ſiens cette morale élevée » & pure, dont lui ſeul a donné » les leçons & l'exemple? La » mort de Socrate, philoſo- » phant tranquillement avec » ſes amis, eſt la plus douce » qu'on puiſſe deſirer; celle de » JESUS expirant dans les tour- » mens, injurié, raillé, mau- » dit de tout un peuple, eſt » la plus horrible qu'on puiſſe » craindre. Socrate, prenant » la coupe empoiſonnée, bénit » celui qui la lui préſente & » qui pleure; JESUS, au milieu » d'un ſupplice affreux, prie » pour ſes bourreaux. Oui, ſi » la vie & la mort de Socrate » ſont d'un ſage, la vie & la » mort de JESUS ſont d'un » Dieu. Dirons-nous que l'hiſ- » toire de l'Evangile eſt in- » ventée à plaiſir? Non, ce » n'eſt pas ainſi qu'on invente, » & les faits de Socrate, dont » perſonne ne doute, ſont » moins atteſtés que ceux de » JESUS-CHRIST. Au fond, » c'eſt éluder la difficulté, ſans la » détruire. Il ſeroit plus incon- » cevable que pluſieurs hom- » mes d'accord euſſent fabri- » qué ce livre, qu'il ne l'eſt » qu'un ſeul en ait fourni le » ſujet. Jamais des auteurs juifs » n'euſſent trouvé ni ce ton, » ni cette morale, & l'Evan- » gile a des caracteres de vé- » rité ſi grands, ſi frappans, » ſi parfaitement inimitables, » que l'inventeur en ſeroit plus » étonnant que le héros ». Un philoſophe Anglois a démontré la Divinité de J. C., & la vérité de la Religion par la

ſeule excellence de ſa doctrine, & le ſimple récit de ſes actions, tel qu'on le voit dans l'Evangile (*voyez* JENYNS). Ceux qui ont voulu comparer ſa morale, ou pour mieux dire, l'enſeignement complet & fini de ſes dogmes & de ſes loix, à quelques froides maximes, éparſes & arbitraires des philoſophes, manquent bien certainement de jugement ou de bonne foi (*voyez* CONFUCIUS, EPICTETE, MOURGUES). L'enſemble de ſa doctrine, la liaiſon intime & la dépendance mutuelle de toutes ſes parties, la totalité d'un enſeignement qui embraſſe tout ce qui tient au ciel & à la terre, qui prend l'homme dans toutes les circonſtances, & toujours par ſon cœur & ſa conſcience, repouſſent tout parallele avec les apophtegmes inſignifians des prétendus légiſlateurs moraux, ſans ſanction & ſans titre. Puiſque ſans parler des miracles & des preuves de fait que J. C. donnoit de ſa miſſion, toutes ſes leçons étoient fondées ſur l'éternelle & inconteſtable vérité de l'immortalité de l'ame & de la vie future, énoncée de la maniere la plus touchante & la plus ſenſée, garantie par la divine parole, reçue & profeſſée avec cette ineffable perſuaſion dont le nom même n'étoit pas connu. Car la Foi eſt une choſe tellement ſublime & divine, que les philoſophes de l'antiquité dans leurs longues ſpéculations ſur la morale, ſur les facultés & les diſpoſitions de l'eſprit humain, n'ont rien découvert qui lui reſſemble; ils n'avoient aucun mot pour en exprimer l'idée; car le mot grec ou latin que nous rendons par celui de *Foi*, ne fut jamais employé par aucun auteur païen dans un ſens qui eût du rapport à celui qu'il a dans l'Evangile, où il exprime une humble, docile & franche diſpoſition d'eſprit à croire en Dieu, une ferme confiance en lui, en ſes révélations & en ſes promeſſes. La Foi eſt la baſe, & pour employer l'expreſſion de S. Paul, la *ſubſtance* de notre eſpérance, & la lumiere qui nous découvre les choſes inviſibles. *Eſt autem Fides ſperandarum ſubſtantia rerum, argumentum non apparentium.* On ne peut lire ce que cet Apôtre dit de la Foi, dans le chap. XI de ſon Epître aux Hébreux, ſans chérir ce don divin au-deſſus de toutes les poſſeſſions, ſans en être pénétré, & ſans préférer ſes myſtérieuſes obſcurités à toutes les connoiſſances humaines. Sans elle, les vérités même les plus graves n'ont aucune conſiſtance; c'eſt la Foi qui les tire de la folâtre & mobile lumiere de la raiſon, pour leur donner la ſanction & la ſtabilité (*voyez* MONTAGNE, ROUSSEAU, SHAFTESBURY). Enfin la doctrine de J. C. a eu pour objet, des choſes dont les ſages profanes n'avoient aucune idée, & dont ils ne pouvoient avoir l'idée, ſans devenir muets & ſans perdre tous les motifs de leur enſeignement. Telle eſt l'idée du *monde* que J. C. nous a donnée d'une maniere ſi claire & ſi profonde « C'eſt, » dit un philoſophe chrétien, » une choſe très-remarquable » que le mot & l'idée de » *mundus* dans le ſens de l'E» vangile. Cet être ſi réel &

» si connoissable, n'est devenu, pour ainsi dire, manifeste & sensible que depuis J. C. Les anciens moralistes n'en ont pas parlé, parce qu'ils étoient eux-mêmes du monde; parce que leur vaine & fastueuse morale, leurs vertus de commande & de parade, n'avoient rien que de conforme & de parfaitement assorti à l'esprit du monde : ils ne pouvoient donc en faire un être moral, différent de celui qu'ils prétendoient établir. Mais J. C. nous a découvert l'espace immense que le monde, dans sa plus haute sagesse, laissoit entre ses leçons & celles de l'Evangile. Aussi le chrétien le moins instruit connoît-il le monde; il sait très-bien dire : *Voilà ce que c'est que le monde; voilà comme nous trompe le monde; tels sont les mensonges & les illusions du monde, les fausses vertus & l'hypocrisie du monde.* Langage inconnu à tous les sages de l'antiquité, & même à tous les sages modernes qui ont abjuré leur foi. C'est dans ce sens qu'il est dit : *Princeps hujus mundi jam judicatus est.* Joan. XIV, 11; & plus clairement encore : *Nunc judicium est mundi.* Joan XII, 31 ». Un autre caractere de la doctrine de J. C., est la haine que le monde lui porte, tandis que toutes les erreurs sont bien accueillies ou envisagées avec indifférence. Cette distinction ne peut que servir à caractériser la vérité, à la distinguer, à la rendre connoissable pour quiconque la cherche sincérement; à prouver son efficace, son action puissante sur l'esprit & le cœur, cette empreinte de la lumiere divine, si odieuse à la scélératesse & à l'impiété. « Que de réflexions, » dit un sage observateur, cette haine fait naître dans l'esprit du chrétien, instruit de ce que l'Evangile nous apprend de la haine réservée à son auteur, à sa doctrine & à ses ministres. Haine du monde contre J. C. & son ouvrage, si long-tems, si fortement annoncée & si terriblement réalisée! Nos philosophes se sont-ils jamais avisés de concevoir quelque haine contre Mahomet, Confusius, Zoroastre, &c? Ces noms-là, au contraire, ne leur sont-ils pas chers & ne sont-ils pas l'objet de leurs hommages? Je sens que je ne puis bien exprimer le résultat de cette réflexion. C'est peut-être le motif de crédibilité le plus persuasif & le plus touchant ». Les nations infidelles, les Païens, les Mahométans, ont reconnu les miracles & la sagesse divine de J. C. Un poëte Musulman a parlé de sa morale dans ces termes :

„ Le cœur de l'homme affligé tire toute sa consolation de vos paroles.

„ L'ame reprend sa vie & sa vigueur en entendant seulement prononcer votre nom.

„ Si jamais le cœur de l'homme peut s'élever à la contemplation des mysteres de la Divinité,

„ C'est de vous qu'il tire ses lumieres pour les connoître, & c'est vous qui lui donnez l'attrait dont il est pénétré. *Bibliot. Orient., art. Issa ebn. miriam.*

JESUS, est le nom d'un homme, qui avant la prise de Jérusalem par Tite, & même avant le commencement de la guerre, annonça le malheur des Juifs avec une persévérance & une force incroyable. « Quatre » ans avant la guerre déclarée, » dit Josephe, il se mit à crier: » *Une voix est sortie du côté de* » *l'orient, une voix est sortie* » *du côté de l'occident, une voix* » *est sortie du côté des quatre* » *vents, voix contre Jérusa-* » *lem & contre le Temple, voix* » *contre les nouveaux mariés &* » *les nouvelles mariées, voix* » *contre tout le peuple* ». Depuis ce tems, ni jour ni nuit il ne cesse de crier : *Malheur, malheur à Jérusalem!* Il redoubloit ses cris les jours de fête. Aucune autre parole ne sortit jamais de sa bouche : ceux qui le plaignoient, ceux qui le maudissoient, ceux qui pourvoyoient à ses nécessités, n'entendirent jamais de lui que cette terrible parole : *Malheur à Jérusalem!* Il fut pris, interrogé, & condamné au fouet par les magistrats : à chaque demande & à chaque coup, il répondoit, sans jamais se plaindre : *Malheur à Jérusalem!* Renvoyé comme un insensé, il couroit tout le pays, en répétant sans cesse sa triste prédiction. Il continua durant sept ans à crier de cette sorte, sans se relâcher, & sans que sa voix s'affoiblît. Au tems du dernier siege de Jérusalem, il se renferma dans la ville, tournant infatigablement autour des murailles, & criant de toute sa force : *Malheur au Temple, malheur à la ville, malheur à tout le peuple!* A la fin il ajouta, *malheur à moi-même!* & en même tems il fut emporté d'un coup de pierre lancé par une machine. » Il sembloit que la vengeance » divine, dit Bossuet, s'étoit » comme rendue visible en cet » homme qui ne subsistoit que » pour prononcer ses arrêts; » qu'elle l'avoit rempli de sa » force, afin qu'il pût égaler » les malheurs du peuple par » ses cris; & qu'enfin il devoit » périr par un effet de cette » vengeance qu'il avoit si long-» tems annoncée, afin de la » rendre plus sensible & plus » présente, quand il en seroit » non-seulement le prophete » & le témoin, mais encore » la victime. Ce prophete des » malheurs de Jérusalem s'ap-» pelloit *Jesus*. Il sembloit que » ce nom de salut & de paix, » devoit tourner aux Juifs, » qui le méprisoient en la per-» sonne de notre Sauveur, à » un funeste présage; & que » ces ingrats ayant rejeté un » Jesus qui leur annonçoit la » grace, la miséricorde & la » vie, Dieu leur envoyoit un » autre Jesus qui n'avoit à leur » annoncer, que des maux ir-» rémédiables, & l'inévitable » décret de leur ruine pro-» chaine ».

JÉTHRO, surnommé *Raguel*, sacrificateur des Madianites, reçut Moyse dans sa maison, le garda tout le tems qu'il fut obligé de se cacher, de crainte que Pharaon ne le fit mourir, & lui fit épouser sa fille Sephora. Lorsque Moyse eut délivré les Israélites, Jéthro alla au-devant de son gendre, vers l'an 1490 avant J. C., & lui amena sa femme & ses enfans. Il lui conseilla de choisir des personnes prudentes, ca-

pables de former un conseil sur lequel il pourroit se décharger d'une partie des affaires dont il étoit accablé. Il lui enseigna ensuite l'art de discipliner ceux qui étoient destinés à porter les armes. Attrapan, dans *Eusebe*, le nomme roi d'Arabie, sans doute parce que dans ce pays, la royauté étoit jointe au sacerdoce.

JEUNE, (Jean le) naquit à Poligni en Franche-Comté, l'an 1592, d'un pere conseiller au parlement de Dole. Il renonça à un canonicat d'Arbois, pour entrer dans la congrégation naissante de l'Oratoire. Le cardinal de Berulle eut pour lui les bontés qu'a un pere pour un enfant de grande espérance. Le P. le Jeune se consacra aux missions, pendant 60 ans que durerent ses travaux apostoliques. Il perdit la vue en prêchant le carême à Rouen, à l'âge de 35 ans. Cette infirmité ne le contrista point, quoiqu'il fût naturellement vif & impétueux. Le P. le Jeune eut d'autres infortunes. Il fut deux fois taillé de la pierre, & on ne l'entendit jamais laisser échapper aucune parole d'impatience. Les plus grands prélats avoient tant d'estime pour sa vertu, que le cardinal Bichi le servit à table durant tout le cours d'une mission. La Fayette, évêque de Limoges, l'engagea en 1651 à demeurer dans son diocese. Le P. le Jeune y passa toute sa vie, & y établit des Dames de la Charité dans toutes les villes. Dans sa derniere maladie qui fut longue, il reçut souvent la visite des évêques de Limoges & de Lombez. On lui avoit permis de dire la Messe, quoiqu'il fût aveugle; mais il ne voulut jamais user de cette permission, dans la crainte de commettre quelqu'irrévérence en célébrant les saints mysteres. Il mourut à Limoges le 19 août 1672, à 80 ans, en odeur de sainteté. Son humilité étoit admirable. Plusieurs seigneurs de la cour, étant arrivés à Rouen, où il prêchoit le carême, le prierent de leur prêcher son plus beau Sermon; mais il se contenta de leur faire une instruction familiere, touchant les devoirs des grands, & touchant l'obligation de veiller sur leurs familles & leurs domestiques. Les conversions que ce directeur, sagement sévere, opéroit, étoient solides & persévérantes. Sa réputation étoit si grande, qu'on venoit de fort loin pour se mettre sous sa conduite. On a de lui des *Sermons*, en dix gros volumes in-8°, Toulouse, 1688. Ils furent traduits en latin, & imprimés à Mayence sous ce titre: *Johannis JUNII Deliciæ Pastorum, sive Conciones*, in-4°. Le célebre Massillon puisa dans l'étude de ce prédicateur, non cette facilité & cette chaleur qui le caractérisent (ce sont des talens qu'on ne doit qu'à la nature), mais des matériaux pour plusieurs de ses discours. *Ce sermonaire*, disoit-il, *est un excellent répertoire pour un prédicateur, & j'en ai profité.* Le P. le Jeune est simple, touchant, insinuant; on voit qu'il étoit né avec un génie heureux & une ame sensible. Le recueil de ses *Sermons*, qu'on appelle quelquefois *Sermons du P. Aveugle*, est devenu peu commun. C'est par cette lecture que Benoît-Joseph Labre, mort en

odeur de sainteté à Rome, en 1783, s'est senti particuliérement animé à l'exercice des vertus chrétiennes. On a encore de lui une traduction du *Traité de la vérité de la Religion*, in-12, imprimé en Hollande.

JEWEL, (Jean) *Ivelus*, écrivain Anglois, se fit protestant sur la fin du regne de Henri VIII, & fut exclus du college d'Oxford sous la reine Marie. Après la mort de cette princesse, il quitta l'Italie, où il s'étoit enfui, & retourna en Angleterre. On lui donna alors l'évêché de Salisbury. On assure qu'il avoit beaucoup de mémoire; mais ses variations ne prouvent pas qu'il eût autant de jugement.

JÉZABEL, fille d'Ithobal, roi de Sidon, & femme d'Achab, roi d'Israël. Ce fut elle qui porta le roi, son époux, à abolir entiérement dans ses états le culte du vrai Dieu, pour y substituer celui de Baal. Elie, le seul qui eût osé résister à cette reine impie, fut contraint de prendre la fuite, & de se retirer sur la montagne d'Horeb. Le même roi, ayant envie de posséder la vigne d'un nommé Naboth, qui la lui refusa; Jézabel suscita de faux témoins, & le fit condamner à être lapidé. Achab demeura en possession de la vigne; mais Dieu, pour punir Jézabel, éleva sur le trône de Samarie Jéhu. Ce prince la fit jeter du haut d'une fenêtre, & les chiens dévorerent tellement son corps, qu'ils ne laisserent que le crâne, les pieds, & l'extrémité des mains, l'an 884 avant J. C. — Il est parlé dans l'Apocalypse d'une Jézabel, qui faisoit la prophéteste, & sous ce faux titre prêchoit des erreurs. Elle y est menacée d'une maladie mortelle, si elle ne fait pénitence de ses péchés, comme tous ceux qui participeront à ses erreurs. Il est assez difficile de dire qui étoit cette Jézabel: c'étoit apparemment quelque femme puissante qui protégeoit les Nicolaïtes, qui est nommée ainsi par Antonomase.

JÉZID I, 5e. calife, ou successeur de Mahomet, & le second de la race des Ommiades, régna après la mort de son pere Moavia, l'an 680; mais il n'en imita pas le courage & les grands desseins. Son unique plaisir étoit de composer des vers d'amour. La seconde année de son regne, les Arabes de Cufa élurent pour calife Hussein, second fils d'Ali. Jézid leva une puissante armée, & fit tuer Hussein en trahison, comme ils étoient près de se donner bataille dans la plaine de Cazaballa, aux environs de Cufa. Jézid persécuta ensuite toute la race d'Ali, & fit mourir une partie de la noblesse d'Arabie. Ces exécutions cruelles le rendirent odieux à tous les peuples. Après la mort de Hussein, Abdallah, fils de Zobaïr, qui étoit de la famille d'Ali, souleva toute la Perse contre Jézid, qu'il peignit comme un homme plus capable d'être poëte que d'être roi. Le regne de ce lâche prince ne dura que 3 ans & 9 mois: il mourut l'an de J. C. 683.

JOAB, fils de Sarvia, sœur de David, frere d'Abisaï & d'Azaël, fut attaché au service de David, & commanda ses armées avec succès. La pre-

miere occafion où il fe fignala, fut le combat de Gabaon, où il vainquit Abner, chef du parti d'Isbofeth, qu'il tua enfuite en trahifon. Il monta le premier fur les murs de Jérufalem, & mérita par fa valeur d'être confervé dans l'emploi de général qu'il poffédoit déjà. Il marcha contre les Syriens qui s'étoient révoltés contre David, les mit en fuite, & s'étant rendu maître d'un quartier de la ville de Rabbath fur les Ammonites, il fit venir David, pour qu'il eût la gloire de cette conquête. Joab fe fignala dans toutes les guerres que ce monarque eut à foutenir. Mais il fe déshonora en affaffinant Abner & Amafa. Il réconcilia Abfalon avec David, & ne laiffa pas de tuer ce prince rebelle dans une bataille, vers l'an 1023 avant J. C. David, en confidération de fes fervices, & par la crainte de fa puiffance, ne févit pas contre lui; mais en mourant il commanda à fon fils Salomon de le punir. Ce jeune prince, miniftre de la vengeance de fon pere, fit tuer le coupable, qui avoit pris parti contre lui pour fervir Adonias, aux pieds de l'autel où il s'étoit réfugié, croyant y trouver un afyle, l'an 1014 avant J. C.

JOACHAZ, roi d'Ifraël, fuccéda à fon pere Jéhu l'an 856 avant J. C., & régna 17 ans. Le Seigneur, irrité de ce qu'il avoit adoré les dieux étrangers, le livra à la fureur d'Azaël & de Bénadad, rois de Syrie, qui ravagerent cruellement fes états. Ce prince, dans cette extrémité, eut recours à Dieu, qui l'écouta favorablement. Joas, fon fils & fon fucceffeur, rétablit les affaires d'Ifraël, & remporta durant fon regne plufieurs victoires fur les Syriens.

JOACHAZ, fils de Jofias, roi de Juda, fut élu roi après la mort de fon pere, l'an 610 avant J. C. Il avoit 23 ans lorfqu'il monta fur le trône. Il ne régna qu'environ 3 mois à Jérufalem, & fe fignala par fes impiétés. Néchao, roi d'Egypte, au retour de fon expédition contre les Babyloniens, rendit la Judée tributaire; & pour faire un acte de fouveraineté, fous prétexte que Joachaz avoit ofé fe faire déclarer roi fans fa permiffion, au préjudice de fon frere aîné, il donna le fceptre à celui-ci. Le roi détrôné mourut de chagrin en Egypte, où il avoit été emmené.

JOACHIM *ou* JOAKIM, fils de Jofias & frere de Joachaz, fut mis fur le trône de Juda par Néchao, roi d'Egypte, l'an 610 avant J. C. Il déchira & brûla les livres de Jérémie, & traita avec cruauté le prophete Urie. Il fut détrôné par Nabuchodonofor, & mis à mort par les Chaldéens, qui jeterent fon corps hors de Jérufalem, & le laifferent fans fépulture, vers l'an 600 avant J. C.

JOACHIM, fils du précédent; *voyez* JECHONIAS; c'eft le même.

JOACHIM, (S.) fut, felon une pieufe tradition, époux de Ste. Anne, & pere de la Ste. Vierge. On ne fait rien de fa vie, & l'Ecriture-Sainte ne fait aucune mention formelle de S. Joachim. Mais il eft très-apparent que Heli, dont il eft parlé

dans le chap. 3 de S. Luc comme pere de S. Joseph, est ce même Joachim, pere de Marie, & beau-pere de Joseph; car Joachim, Heli, Eliacim, &c., sont les mêmes noms dans l'Écriture (*voyez* AFRICAIN, Jules). Le seul livre ancien qui parle expressément de S. Joachim, est traité d'apocryphe par S. Augustin. L'Eglise Grecque fait la fête de S. Joachim dès le 7e. siecle; mais elle n'a été introduite que fort tard dans l'Eglise latine. On prétend que ce fut le pape Jules II qui l'institua.

JOACHIM, natif du bourg de Celico, près de Consenza, voyagea dans la Terre-Sainte. De retour en Calabre, il prit l'habit de Cîteaux dans le monastere de Corazzo, dont il fut prieur & abbé. Joachim quitta son abbaye avec la permission du pape Luce III, vers 1183, & alla demeurer à Flore, où il fonda une célebre abbaye, dont il fut le premier abbé. Il eut sous sa dépendance un grand nombre de monasteres, qu'il gouverna avec sagesse, & auxquels il donna des constitutions approuvées par le pape Célestin III. L'abbé Joachim fit fleurir dans son ordre la piété & la régularité, & mourut en 1202, à 72 ans, laissant un grand nombre d'Ouvrages, Venise, 1516, in-fol. dont quelques propositions touchant la nature divine, la Trinité & la durée de l'Evangile de J. C. furent condamnées dans la suite au concile général de Latran en 1215, & au concile d'Arles en 1260. Les plus connus sont les *Commentaires sur Isaïe*, sur *Jérémie* & sur l'*Apocalypse*. On a encore de lui des *Prophéties*, qui ont fait autrefois beaucoup de bruit, & que dom Gervaise, dans l'*Histoire de l'Abbé Joachim*, 1745, 2 vol. in-12, prétend avoir été accomplies.

JOACHIM II, électeur de Brandebourg, fils de Joachim I, né en 1505, succéda à son pere en 1532. Il embrassa la doctrine de Luther en 1539. Ses courtisans & l'évêque de Brandebourg suivirent son exemple. L'électeur Joachim acquit par ce changement les évêchés de Brandebourg, de Havelberg & de Lebus, qu'il incorpora à la Marche. Il n'entra point dans l'union que les Protestans firent à Smalcalde, se montra assez indifférent aux progrès de cette secte, & se tint en repos, tandis que les guerres de religion désoloient la Saxe & les pays voisins. L'empereur Ferdinand II lui vendit le duché de Crossen dans la Silésie; & son beau-frere Sigismond-Auguste, roi de Pologne, lui accorda en 1569, le droit de succéder à Albert-Fréderic de Brandebourg, duc de Prusse, au cas qu'il mourût sans héritiers. Le regne de Joachim II fut doux & paisible. On l'accusa d'être libéral jusqu'à la prodigalité, & d'avoir le foible de l'astrologie. Il mourut en 1571, du poison qu'un médecin juif lui donna.

JOACHIM, (George) surnommé *Rheticus*, parce qu'il étoit de la Valteline, qui faisoit partie de l'ancienne *Rhetia*, enseigna les mathématiques & l'astronomie à Wittemberg. Dès qu'il fut instruit de l'hypothese de Copernic, il l'alla voir, & embrassa son opinion. Ce fut lui, qui, après la mort de cet astronome, publia ses ouvrages.

Il a soin d'avertir que malgré la vraisemblance de la nouvelle hypothese, il faut bien se garder de la regarder comme une chose démontrée; il croit que ceux qui pensent autrement n'ont pas étudié la chose à fond : *Quibus aliud videtur, rem penitùs non attigerunt.* Il mourut en 1576, à 62 ans. On a de lui des *Éphémérides*, selon les principes de Copernic; & plusieurs autres ouvrages sur la physique, la géométrie & l'astronomie : ils ont eu du cours autrefois.

JOANNITZ, *voyez* CALO-JEAN.

JOAPHAR *ou* ABOUGIAFAR, philosophe Arabe, contemporain d'Averroës, est le même, selon quelques-uns, qu'Avicennes. Il composa dans le 12*e*. siecle le *Roman* philosophique de *Haï, fils de Jockdhan*, dans lequel il regne une fiction ingénieuse. L'auteur y montre, en la personne de son héros, par quels degrés on peut s'élever de la connoissance des choses naturelles à celle des surnaturelles. Edouard Pocoke, le fils, a donné une bonne version latine de cet ouvrage, sous le titre de *Phliosophus autodidactus*, ou *le Philosophe instruit par lui-même.* Ces auteur est appellé par quelques-uns *Jaaphar ben Tophail.*

JOAS, fils d'Ochosias, roi de Juda, échappa, par les soins de Josabeth sa tante, à la fureur d'Athalie sa grand'mere, qui avoit fait égorger tous les princes de la maison royale. Il fut élevé dans le temple sous les yeux du grand-prêtre Joïada mari de Josabeth. Quand le jeune prince eut atteint sa 7*e*. année, Joïada le fit reconnoître secrettement pour roi par les principaux officiers de la garde du temple. Athalie, qui avoit usurpé la couronne, fut mise à mort l'an 883 avant J. C. Joas, conduit par le pontife Joïada, gouverna avec sagesse; mais lorsque ce saint homme fut mort, le jeune roi, séduit par les flatteurs, adora les idoles. Zacharie, fils de Joïada, le reprit de ses impiétés; mais Joas, oubliant ce qu'il devoit à la mémoire de son bienfaiteur, fit lapider son fils dans le parvis du temple. Dieu, pour punir ce crime, rendit la suite de la vie de ce prince aussi triste que le commencement avoit été heureux. Les Syriens, avec une petite poignée de gens, défirent son armée, & le traiterent lui-même avec la derniere ignominie. Après être sorti de leurs mains, accablé de cruelles maladies, il n'eut pas même la consolation de mourir paisiblement; trois de ses serviteurs l'assassinerent dans son lit : ainsi fut vengé le sang du fils de Joïada qu'il avoit répandu. Ce prince régna 40 ans, & mourut l'an 843 avant J. C.

JOAS, fils de Joachaz, roi d'Israël, succéda à son pere dans le royaume qu'il avoit déjà gouverné 2 ans avec lui. Il imita l'impiété de Jéroboam. Elisée étant tombé malade de la maladie dont il mourut, Joas vint le voir, & parut affligé de le perdre. L'homme de Dieu, pour le récompenser de ce bon office, lui dit de prendre des fleches, & d'en frapper la terre. Comme il ne frappa que 3 fois, le prophete lui dit que s'il fût allé jusqu'à la 7*e*, il auroit en-

tiérement ruiné la Syrie, Joas gagna contre Bénadad les trois batailles qu'Elisée avoit prédites, & réunit au royaume d'Israël les villes que les rois d'Assyrie en avoient démembrées. Amasias, roi de Juda, lui ayant déclaré la guerre, Joas le battit, prit Jérusalem, & fit le roi lui-même prisonnier. Il le laissa libre, à condition qu'il lui payeroit un tribut; & il revint triomphant à Samarie, chargé d'un butin considérable. Il y mourut en paix, peu de tems après cette victoire, & après un regne de 16 ans, 826 avant J. C.

JOATHAM, le plus jeune des fils de Gédéon, échappa au carnage qu'Abimélech, fils naturel de Gédéon, fit de ses autres freres. Du haut d'une montagne, il prédit aux Sichimites les maux qui les attendoient, pour avoir élu roi Abimélech l'an 1233 avant J. C. Il se servit, pour leur rendre leur ingratitude plus sensible, de l'ingénieux *Apologue* du figuier, de la vigne, de l'olivier & du buisson.

JOATHAM, fils & successeur d'Ozias, autrement Azarias, 759 ans avant J. C., prit le maniement des affaires, à cause de la lepre qui séparoit son pere de la compagnie des autres hommes. Il ne voulut pas prendre le nom de roi, tant que son pere vécut. Il fut fort aimé de ses sujets, pieux, magnifique, & bon guerrier. Il remporta plusieurs victoires, remit Jérusalem dans son ancien éclat, imposa un tribut aux Ammonites, & mourut l'an 742 avant J. C. après un regne de 16 ans.

JOB, célebre patriarche, naquit dans le pays de Hus, entre l'Idumée & l'Arabie, vers l'an 1700 avant J. C. C'étoit un homme juste, qui élevoit ses enfans dans la vertu, & offroit des sacrifices à l'Être-Suprême. Pour éprouver ce saint homme, Dieu permit que tous ses biens lui fussent enlevés, & que ses enfans fussent écrasés sous les ruines d'une maison, tandis qu'ils étoient à table. Tous ces fléaux arriverent dans le même moment, & Job en reçut les nouvelles avec une patience admirable. *Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté*, dit-il; *il n'est arrivé que ce qui lui a plu : que son saint nom soit béni!* Le démon, à qui Dieu avoit permis de tenter son serviteur, fut au désespoir de la constance que Job opposoit à sa malice. Il crut la vaincre, en l'affligeant d'une lepre épouvantable qui lui couvroit tout le corps. Le saint homme se vit réduit à s'asseoir sur un fumier, & à racler avec des morceaux de pots cassés le pus qui sortoit de ses plaies. Le démon ne lui laissa que sa femme, pour augmenter sa douleur, & tendre un piege à sa vertu. Elle vint insulter à sa piété, & traiter sa patience d'imbécillité; mais son époux se contenta de lui répondre : » Vous avez parlé comme une » femme insensée; puisque nous » avons reçu les biens de la » main de Dieu, pourquoi n'en » recevrions-nous pas aussi les » maux »? Trois de ses amis, Eliphaz, Baldad & Sophar, vinrent aussi le visiter, & furent pour Job des consolateurs importuns. Ne distinguant pas

les maux que Dieu envoie à ses amis pour les éprouver, de ceux dont il punit les méchans, ils le soupçonnerent de les avoir mérités. Job, convaincu de son innocence, leur prouva que Dieu affligeoit quelquefois les justes pour les éprouver, les humilier, les perfectionner, ou pour quelqu'autre raison inconnue aux hommes. Le Seigneur prit enfin la défense de son fidele serviteur, & rendit à Job, ses enfans, une parfaite santé, & plus de biens & de richesses qu'il ne lui en avoit ôtés. Il mourut vers l'an 1500 avant J. C., à 211 ans. Quelques-uns, parmi lesquels on est fâché de compter les Capucins de Paris, disciples de M. l'abbé du Villefroy (*voyez* ce mot), ont douté de l'existence de Job, & ont prétendu que le livre qui porte son nom, étoit moins une histoire véritable, qu'une parabole; mais ce sentiment est contraire, 1°., à Ezéchiel & à Tobie, qui parlent de ce saint homme comme d'un homme véritable : 2°., à S. Jacques, qui le propose aux Chrétiens comme un modele de la patience avec laquelle ils doivent souffrir les maux : 3°., au torrent de toute la tradition des Juifs & des Chrétiens. Quelques-uns attribuent son livre à Moyse, d'autres à lui-même, d'autres à Isaïe, & il est difficile de décider cette question. Il est écrit en langue hébraïque, mêlée de plusieurs expressions arabes, ce qui le rend quelquefois obscur. Il est en vers, & l'antiquité ne nous offre point de poésie plus riche, plus relevée, plus touchante que celle-ci. Les vers ne sont pas assujettis à une cadence réglée, mais ils sont animés par le feu du génie, par les expressions nobles & hardies, qui font l'ame de la poésie d'Homere & de Virgile. Bacon admiroit les profondes connoissances en philosophie & en physique, renfermées dans ce livre. *Si quis eximium illum Jobi librum diligenter evolverit, plenum illum & tanquàm gravidum naturalis philosophiæ mysteriis deprehendet. Exempli gratiâ, circa cosmographiam, & rotunditatem terræ, circa astronomiam & asterismos, circa generationem, rem metallicam*, &c., de Augm. Scient. p. 25. On y trouve de plus des maximes d'une sagesse profonde & sublime, de grandes & magnifiques idées de la divinité, qu'on chercheroit en vain chez les anciens poëtes abandonnés à leur imagination & aux rêves d'une ridicule mythologie. Toutes les expressions de Job dans la peinture qu'il fait de ses malheurs, ne doivent pas être prises dans le sens rigoureux de la lettre. Il paroît que le saint homme a donné quelquefois à sa douleur un essor trop vif, & qu'il se reproche cette faute aux chap. 39 & 42. Nous avons de savans Commentaires sur le livre de Job, mais il y en a peu qui se fassent lire avec plus de plaisir & d'édification que celui de l'abbé Duguet, quoique l'auteur ne s'attache pas toujours assez au sens littéral; défaut qu'il répare par une érudition bien amenée, un style plein d'onction, des applications & des allusions aussi heureuses que pieuses.

JOBERT, (Louis) Jésuite

Parisien, littérateur & prédicateur, mort dans sa patrie en 1719, à 72 ans, est célebre par sa *Science des Médailles*, réimprimée en 1739, en 2 vol. in-12, par les soins de M. de la Bastie, mort en 1742, qui l'a enrichie d'un grand nombre d'observations. Le P. Jobert a fait aussi quelques Livres de piété.

JOCASTE, *voyez* ŒDIPE.

JOCONDE *ou* JUCONDE, *voyez* GIOCONDO.

JODELLE, (Etienne) sieur de Limodin, né à Paris en 1532, fut l'un des poëtes de la *Pleyade*, imaginée par Ronsard. Sa *Cléopatre* est la premiere de toutes les tragédies françoises. Elle est d'une simplicité fort convenable à son ancienneté. Point d'action, point de jeu, grands & mauvais discours par-tout. *Didon* suivit *Cléopatre* & fut aussi applaudie, quoiqu'elle ne valût pas mieux. Il donna encore des *Comédies*, un peu moins mauvaises que ses *Tragédies*. Henri II l'honora de ses bienfaits; mais ce poëte, qui faisoit consister la philosophie à vivre dans les plaisirs & à dédaigner la grandeur, négligea de faire sa cour, & mourut dans la misere, en 1573, à 41 ans. Le *Recueil* de ses Poésies fut imprimé à Paris en 1574, in-4°., & à Lyon en 1597, in-12. On y trouve: I. Deux tragédies, *Cléopatre* & *Didon*. II. *Eugene*, comédie. III. Des *Sonnets*, des *Chansons*, des *Odes*, des *Elégies*, &c. Quoique ses poésies françoises aient été estimées de son tems, il faut avoir aujourd'hui beaucoup de patience pour les lire. Il n'en est pas de même de ses poésies latines. Le style est pur, plus coulant, & de meilleur goût. Jodelle s'étoit rendu habile dans les langues grecque & latine; il avoit du goût pour les arts, & l'on assure qu'il entendoit bien l'architecture, la peinture & la sculpture.

JOEL, fils de Phatuel, & le second des 12 petits Prophetes, prophétisa vers l'an 789 avant J. C. Sa *Prophétie*, écrite d'un style véhément, expressif & figuré, regarde particuliérement la dévastation de la Judée par les Chaldéens, & sous ce type, la destruction de Jérusalem par les Romains, la fin du monde, le jugement universel, les peines de l'enfer pour les réprouvés, & la gloire éternelle pour les justes. S. Pierre, dans les *Actes des Apôtres*, en applique un passage considérable à la révolution qui établit le Christianisme sur la terre. Sa Prophétie est en hébreu, & est divisée en trois chapitres.

JOHNSON, (Benjamin) poëte Anglois, fils d'un maçon de Westminster, cultiva les Muses en maniant la truelle. Shakespear, ayant eu occasion de le connoître, lui donna son amitié. Johnson fut le premier poëte comique de sa nation, qui mit un peu de régularité & de bienséance sur le théâtre. C'est principalement dans la comédie qu'il réussissoit. Il étoit forcé dans la tragédie, & celles qui nous restent de lui, sont assez peu de chose. Ses pieces manquent de goût, d'élégance, d'harmonie & de correction. Servile copiste des anciens, il traduisit en mauvais vers anglois, les beaux morceaux des auteurs Grecs & Romains. Son

génie ſtérile ne ſavoit les accommoder, ni à la maniere de ſon ſiecle, ni au goût de ſa patrie. Ce poëte mourut en 1637, à 63 ans, dans la pauvreté. Ayant fait demander quelques ſecours à Charles I, ce prince lui envoya une gratification modique. *Je ſuis logé à l'étroit*, dit-il à celui qui lui remit la ſomme; *mais je vois, par l'étendue de cette faveur, que l'ame de ſa majeſté n'eſt pas logée plus au large.* On ne mit que ces mots ſur ſon tombeau: *O! rare Ben Johnſon!* Le recueil de ſes ouvrages parut à Londres, 1716, en 6 vol. in-8°., & 1756, 7 vol. in-8°. — Il faut le diſtinguer de Thomas JOHNSON, Anglois comme le premier, auteur de quelques ouvrages de littérature, entr'autres de *Notes* aſſez eſtimées ſur quelques Tragédies de Sophocle. Il mourut vers l'an 1730.

JOHNSON, (Samuël) né dans le comté de Warwick en 1649, fut condamné à une amende de 500 marcs & à la priſon juſqu'au paiement de cette ſomme, pour avoir compoſé un libelle furieux contre le duc d'Yorck, ſous le titre de *Julien l'Apoſtat;* mais le roi Guillaume caſſa cette ſentence, le fit élargir, & lui accorda de fortes penſions. Il faillit d'être aſſaſſiné en 1692, & il n'échappa aux coups des aſſaſſins qu'à force de prieres. Ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-fol., à Londres. Ils roulent ſur la politique & ſur la juriſprudence angloiſe. Son *Traité ſur la grande Chartre*, qu'on trouve dans ce recueil, eſt curieux.

JOHNSON, (Samuel) né à Liethfeld, dans le comté de Stafford, en 1709, ſe fit connoître par le *Rambler*, ouvrage eſtimé de ſes compatriotes, qui contribua beaucoup à fixer une langue qui juſques-là n'avoit pas paru avoir de regles ſûres & uniformes. Un ouvrage tout différent, intitulé: *The Rambler* ou *Le Rôdeur*, dans le goût du *Spectateur* d'Adiſſon, a eu auſſi beaucoup de ſuccès, ainſi que le *The Idler* ou *L'Oiſif.* On a encore de lui: I. Un *Voyage en Ecoſſe*, curieux & plein d'humeur contre les Ecoſſois. II. Des *Vies des principaux Poëtes Anglois*, remplies de détails intéreſſans & d'une excellente littérature. III. D'autres ouvrages en proſe moins importans, & quelques pieces de poéſie, où il y a plus d'eſprit que de talent poétique. Cependant quelques allégories, inſérées dans le *Rambler*, prouvent que l'auteur avoit une imagination riante & quelquefois poétique. Il mourut à Londres en 1784. Milord Cheſterfield en a fait le portrait ſuivant: « Il y a un homme » dont je reconnois, j'eſtime & » j'admire le caractere moral, » les profondes connoiſſances » & le talent ſupérieur; mais il » m'eſt ſi impoſſible de l'aimer, » que j'ai preſque la fievre » quand je le rencontre dans » une ſociété. Sa figure, ſans » être difforme, ſemble faite » pour jeter de la diſgrace & » du ridicule ſur la forme hu- » maine. Sans égard à aucune » des bienſéances de la vie » ſociale, il prend tout, il fait » tout à contretems. Il diſpute » avec chaleur, ſans aucune » conſidération pour le rang,

» l'état & le caractere de ceux » avec qui il dispute. Ignorant » absolument toutes les nuances » ces du respect & de la familiarité, il a le même ton & » les mêmes manieres avec ses » supérieurs, ses égaux & ses » inférieurs; & il est par conséquent absurde avec au moins » deux de ces trois classes » d'hommes. Seroit-il possible » d'aimer un tel homme? Non! » tout ce que je puis faire est » de le regarder comme un » respectable Hottentot ».

JOHNSON, *voyez* BEHN.

JOHNSTON, (Arthur) né à Caskieben près Aberdéen en Ecosse, passa une partie de sa vie à voyager, fut reçu docteur en médecine à Padoue, revint dans sa patrie en 1632, & mourut à Oxford en 1641. Sa *Paraphrase des Psaumes* en vers latins, souvent réimprimée, lui a acquis une espece de célébrité, mais qui n'approche pas de celle que Buchanan a si bien méritée dans le même genre.

JOHNSTON, (Jean) naturaliste, né à Sambter dans la grande Pologne en 1603, parcourut tous les pays de l'Europe, & mourut dans sa terre de Ziebendorf, dans le duché de Lignitz, en Siléfie, l'an 1675. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue ses *Histoires des Poissons*, des *Oiseaux*, des *Insectes*, des *Quadrupedes*, des *Arbres*, &c., en 5 vol. in-fol., 1650, 1653 & 1662. Cette édition, qui est la 1re., est aussi rare que recherchée. Ce livre est en latin. On a encore de lui un traité *De Arboribus & Fructibus*, Francfort-sur-le-Mein, 1662, in-fol. C'est, de toutes les productions de cet infatigable naturaliste, la meilleure & la moins commune. Tous ses ouvrages ont été réimprimés en 10 tom. in-fol, 1755 à 1768. — Il ne faut pas le confondre avec Guillaume JONSTHON, Ecossois, mort en 1609, dont on a un *Abrégé* de l'*Histoire* de Sleidan.

JOIADA, grand-prêtre des Juifs, éleva avec soin Joas, fils du roi Ochosias, dans le temple, le plaça sur le trône de ses peres, fit mettre à mort la reine Athalie qui avoit usurpé le sceptre de David, renouvella l'alliance de Juda avec le Seigneur, l'an 883, mourut peu après, & fut inhumé par ordre de Joas en considération de ses services, dans le sépulcre des rois de Jérusalem. *Voyez* JOAS roi de Juda, & JOSABETH.

JOINVILLE, (Jean, sire de) sénéchal de Champagne, d'une des plus anciennes maisons de cette province, étoit fils de Simon, sire de Joinville & de Vaucouleurs, & de Béatrix de Bourgogne, fille d'Etienne III, comte de Bourgogne. Il fut un des principaux seigneurs de la cour de S. Louis, qu'il suivit dans toutes ses expéditions militaires. Comme il ne savoit pas moins se servir de la plume que de l'épée, il écrivit la *Vie* de ce monarque. Nous avons un grand nombre d'éditions de cet ouvrage, entr'autres une excellente par les soins de Charles du Cange, qui la publia avec de savantes observations en 1668. Il faut consulter à ce sujet la *Dissertation* du baron de Bimard de la Bastie, sur la Vie de S. Louis,

écrite par Joinville, dans le tome 15 des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, p. 692; & l'addition du même à cette Dissertation, dans les mêmes *Mémoires*, p. 736 & suiv. On a recouvré depuis quelques années un manuscrit de la Vie de S. Louis, par le sire de Joinville, plus authentique & plus exact que ceux qu'on a connus jusqu'ici. Ce manuscrit est à la bibliotheque du roi. M. l'abbé Sallier l'a fait connoître dans une curieuse *Dissertation* qu'il lut à ce sujet à l'académie des belles-lettres, le 12 novembre 1748; & on l'a suivi dans l'édition de 1761. Le roi S. Louis se servoit du sire de Joinville pour rendre la justice à sa porte. Joinville en parle lui-même dans la Vie de ce monarque. » Il avoit coutume, dit-il, » de nous envoyer les sieurs » de Nesle, de Soissons & » moi, ouïr les plaids de la » porte, & puis il nous en» voyoit quérir & demandoit » comme tout se portoit, & » s'il y avoit aucune affaire » qu'on pût dépêcher sans lui; » & plusieurs fois, selon notre » rapport, il envoyoit quérir » les plaidoyans & les conte» noit, les mettant en raison » & droiture ». On voit, par ce passage tiré de l'ancienne édition, que le françois de l'Histoire de Joinville n'est pas le même que celui que parloit ce seigneur: il se trouve sans altération dans la nouvelle édition de 1761, in-fol., de l'imprimerie royale, donnée par Melot, garde de la bibliotheque du roi. Joinville mourut vers 1318, âgé de près de 90 ans, avec la réputation d'un courtisan aimable, d'un militaire courageux, d'un seigneur vertueux. Il avoit l'esprit vif, l'humeur gaie, l'ame noble, les sentimens élevés.

JOLY, (Claude) né à Paris en 1607, chanoine de la cathédrale en 1631, fit deux voyages, l'un à Munster & l'autre à Rome. De retour à Paris, il fut fait official & grand-chantre. Il parvint jusqu'à l'âge de 93 ans, sans avoir éprouvé les infirmités de la vieillesse, lorsqu'il tomba dans un trou fait dans l'église de Notre-Dame pour la construction du grand-autel. Il mourut de cette chute en 1700, après avoir légué sa nombreuse bibliotheque à son chapitre. Les agrémens de son caractere, la candeur de ses mœurs, son exacte probité, & ses autres vertus, le firent long-tems regretter. Il dut sa longue vieillesse à un régime exact, à son enjouement tempéré par la prudence. Ses principaux ouvrages sont: I. *Traité des restitutions des Grands*, 1680, in-12. II. *Traité historique des Ecoles Episcopales*, 1678, in-12. III. *Voyage de Munster en Westphalie*, 1670, in-12. IV. *Recueil des Maximes véritables & importantes pour l'institution du Roi, contre la fausse & pernicieuse politique du Cardinal Mazarin*, 1652, in-12. Cet ouvrage écrit avec vivacité & avec hardiesse, réimprimé en 1663, avec deux *Lettres* apologétiques de l'ouvrage même, fut brûlé par la main du bourreau en 1665. L'auteur fit imprimer un autre livre relatif à celui-ci; il est intitulé: *Codicile d'or.* C'est un recueil de maximes pour l'éducation d'un prince

ce chrétien, tirées d'Erasme & d'autres auteurs. V. *De l'état de mariage*. VI. *Traditio antiqua Ecclesiarum Franciæ circa Assumptionem B. MARIÆ*, Sens, 1672, in-12. VII. *De reformandis horis Canonicis*, 1644 & 1675, in-12. VIII. *De verbis Usuardi circa Assumptionem B. M. Virginis*, Sens, 1669, in-12, avec une *Lettre* apologétique en latin, pour la défense de cet ouvrage, Rouen, 1670, in-12. Presque tous les ouvrages de ce pieux chanoine sont curieux & peu communs.

JOLY, (Claude) né à Buri dans le diocese de Verdun, d'abord curé de S. Nicolas-des-Champs à Paris, ensuite évêque de S. Paul-de-Léon, & enfin d'Agen, mourut en 1678, à 68 ans, après avoir occupé avec distinction les principales chaires des provinces & de la capitale. Les huit vol. in-8°. de *Prônes* & de *Sermons* qui nous restent de lui, furent rédigés après sa mort par Richard, avocat. Ils sont écrits avec plus de solidité que d'imagination. Le pieux évêque ne jetoit sur le papier que son exorde, son dessein & ses preuves, & s'abandonnoit pour tout le reste aux mouvemens de son cœur. On a encore de lui les *Devoirs du Chrétien*, in-12, 1719. Ce fut lui qui obtint l'arrêt célebre du 4 mars 1669, qui regle la discipline du royaume sur l'approbation des réguliers, pour l'administration du sacrement de Pénitence.

JOLY, (Gui) conseiller du roi au Châtelet, fut nommé, en 1652, syndic des rentiers de l'hôtel-de-ville de Paris. Il suivit long-tems le cardinal de Retz, & lui fut attaché dans sa faveur & dans ses disgraces; mais l'humeur bizarre, soupçonneuse & inconstante de ce fameux intrigant, l'obligea de le quitter. Il laissa des *Mémoires depuis 1648 jusqu'en 1665*. Si l'on en excepte la fin, ils ne sont proprement qu'un abrégé de ceux de son maître, qu'il peint avec assez de vérité. Joly y paroît plus sage dans ses discours, plus prudent dans sa conduite, plus fixe dans ses principes, plus constant dans ses résolutions. Ses *Mémoires*, qui forment 2 vol. in-12, ont été réunis avec ceux du cardinal de Retz. On a encore de lui: I. Quelques *Traités*, composés par ordre de la cour, *pour la défense des droits de la Reine*, contre Pierre Stockmans, célebre jurisconsulte (*voyez* ce mot). II. Les *Intrigues de la Paix*, & les *Négociations* faites à la cour par les amis de M. le prince, depuis sa retraite en Guienne, in-fol., 1652. III. Une *Suite* de ces mêmes intrigues, 1652, in-4°, &c.

JOLY, (Guillaume) lieutenant-général de la connétablie & maréchaussée de France, mort en 1613, est auteur: I. D'un *Traité de la Justice militaire de France*, in-8°. II. De la *Vie de Guy Coquille*, célebre jurisconsulte.

JOLY, (François-Antoine) censeur-royal, né à Paris en 1672, mort dans cette ville en 1753, débuta par quelques pieces de théâtre, & se fit connoître ensuite plus avantageusement par des éditions de *Moliere*, in-4°; de *Corneille*, in-12; de *Racine*, in-12, & de *Montfleuri*, in-12. Il a laissé un ou-

vrage considérable, intitulé : *Le nouveau & grand Cérémonial de France*, gros in-fol., déposé à la bibliotheque du roi.

JOLY DE FLEURY, (Guillaume-François) né à Paris en 1675, d'une ancienne famille de robe, originaire de Bourgogne, fut reçu avocat au parlement en 1695, devint avocat-général de la cour des Aides en 1700, & avocat-général au parlement de Paris en 1705. D'Aguesseau ayant été fait chancelier de France en 1717, Joly de Fleury le remplaça dans sa charge de procureur général, & mourut en 1756, dans sa 81e. année, laissant plusieurs manuscrits : I. Des *Mémoires* qui sont tous autant de Traités sur les matieres qu'ils embrassent. II. Des *Observations*, des *Remarques* & des *Notes* sur différentes parties du droit public françois. III. Les tomes 6 & 7 du *Journal des Audiences* offrent quelques extraits de ses *Plaidoyers*.

JOLY, (Jean-Pierre de) avocat au parlement de Paris & doyen du conseil de M. le duc d'Orléans, naquit à Milhau en Rouergue l'an 1697, & mourut subitement à Paris en 1774. Nous avons de lui une traduction françoise, in-8°, des *Pensées de l'Empereur Marc-Antonin*, & une édition très-exacte du texte grec de ces *Pensées*.

JON, (du) *voyez* JUNIUS.

JONADAB, fils de Réchab, descendant de Jethro, beau-pere de Moyse, aida Jehu à exterminer le culte de Baal, & se rendit recommandable par la sainteté & l'austérité de sa vie. Il prescrivit à ses descendans un genre de vie très-dur, & des privations pénibles, auxquelles la loi n'obligeoit personne, mais qui tendoient d'elles-mêmes à une plus exacte & plus parfaite observation de la loi. Il leur défendit l'usage du vin, des maisons, de l'agriculture & la propriété d'aucun fonds ; & il leur ordonna d'habiter sous des tentes. Les disciples de Jonadab s'appellerent *Réchabites*, du nom de son pere. Ils pratiquerent la regle qu'il leur avoit donnée, durant plus de 300 ans. La derniere année du regne de Joachim, roi de Juda, Nabuchodonosor étant venu assiéger Jérusalem, les Réchabites furent obligés de quitter la campagne & de se retirer dans la ville, sans toutefois abandonner leur coutume de loger sous des tentes. Pendant le siege, Jérémie reçut ordre d'aller chercher les disciples de Réchab, de les faire entrer dans le temple, & de leur présenter du vin à boire. L'homme de Dieu exécuta cet ordre, & leur ayant offert à boire, ils répondirent qu'ils ne buvoient point de vin, parce que leur pere Jonadab le leur avoit défendu. Le prophete prit delà occasion de faire aux Juifs de vifs reproches sur leur endurcissement. Il opposa leur facilité à violer la loi de Dieu à l'exactitude rigoureuse avec laquelle les Réchabites observoient les ordonnances des hommes. Les Réchabites furent emmenés captifs après la prise de Jérusalem par les Chaldéens, & on croit qu'après le retour de la captivité, ils furent employés au service du temple ; qu'ils y exercerent les fonc-

tions de portiers, & même de chantres, sous les Lévites. L'expérience a fait voir encore plus clairement depuis, que les hommes assujettis à des regles & à des observances particulieres, formés à l'amour & à la pratique de la Religion par des leçons & des exercices assortis à une plus grande perfection, sont en général les plus propres aux fonctions du saint ministere. *Voyez* S. NORBERT & EUSEBE de Verceil.

JONAS, fils d'Amathi, 5e. des petits Prophetes, natif de Géthepher dans la tribu de Zabulon, vivoit sous Joas, Jéroboam II, rois d'Israël, & du tems d'Ozias, roi de Juda. Dieu ordonna à ce prophete d'aller à Ninive, capitale de l'empire des Assyriens, pour prédire à cette grande ville que Dieu l'alloit détruire. Jonas, craignant d'exécuter une mission qui lui sembloit dangereuse, s'enfuit, & s'embarqua à Joppé pour aller à Tharse en Cilicie. Une grande tempête s'étant élevée tout-à-coup, les mariniers tirerent au sort pour savoir celui qui étoit cause de ce malheur, & le sort tomba sur Jonas. On le jeta dans la mer, afin que sa mort procurât le salut aux autres; & aussi-tôt l'orage s'appaisa. Dieu envoya un grand poisson pour recevoir Jonas, qui demeura 3 jours & 3 nuits dans le ventre de l'animal. Le poisson le jeta alors sur le bord de la mer, & le prophete ayant reçu un nouvel ordre d'aller à Ninive, obéit. Les habitans, effrayés de ses menaces, firent pénitence, ordonnerent un jeûne public, & le Seigneur leur pardonna. Jonas voyant que Dieu avoit révoqué sa sentence touchant la destruction de Ninive, appréhenda de passer pour un faux prophete, & se plaignit au Seigneur, qui lui fit bientôt comprendre l'injustice de sa plainte, par une de ces leçons typiques, si propres à instruire & à convaincre. Pour le défendre contre l'ardeur du soleil, il fit croître dans l'espace d'une seule nuit, un végétal que l'Ecriture nomme un lierre, & qui est probablement le *Palma Christi*, lequel lui donna beaucoup d'ombre. Mais dès le lendemain, un ver piqua la racine de cette plante, la fit sécher, & laissa Jonas exposé, comme auparavant, à la violence du soleil. Cet événement augmenta l'affliction du prophete, qui, dans l'excès de sa douleur, souhaita de mourir. Alors Dieu, pour l'instruire, lui dit que, « puisqu'il étoit fâché » de la perte d'un lierre, qui » ne lui avoit rien coûté, il ne » devoit pas être surpris de voir » fléchir sa colere envers une » grande ville, dans laquelle il » y avoit plus de 120,000 per» sonnes, qui ne savoient pas » distinguer entre le bien & le » mal ». Jonas revint de Ninive dans la Judée, & S. Epiphane raconte qu'il se retira avec sa mere près de la ville de Sur, où il demeura jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 761 avant J. C. Les *Prophéties* de Jonas sont en hébreu, & contiennent 4 Chapitres. Il y a des mythologistes qui prétendent que la *Fable d'Andromede* a été inventée sur l'histoire de Jonas : sans rien décider sur cette conjecture en particulier, l'on peut dire que presque toute la mythologie,

& même la partie fabuleuse de l'Histoire ancienne, est prise de l'Ecriture-Sainte (*voyez* OPHIONÉE). Jonas jeté dans la mer pour sauver ses semblables, englouti par la baleine & rendu le troisieme jour, est, suivant l'Evangile même, la figure de J. C. Il l'est encore en ce que c'est le seul prophete que Dieu ait envoyé aux Gentils. (*Voy.* JOSEPH, fils de Jacob & de Rebecca). Les savans ont beaucoup disputé sur le poisson qui engloutit Jonas. On a dit que ce n'étoit point une baleine proprement dite, puisqu'on n'en voit point dans la Mer-Méditerranée, où ce prophete fut jeté; que d'ailleurs le gosier des baleines étoit trop étroit, pour qu'un homme y pût passer. Quelques-uns croient que le poisson dont il s'agit, étoit une espece de requin ou de lamie; mais il y a plus d'apparence que c'étoit une *orca*, qui ne sort pas du genre des cétacées. Enfin on a dit que le mot *venter*, qui en général signifie *cavité*, sur-tout dans le langage de l'Ecriture, pouvoit marquer la bouche de la baleine, où il y a de très-grands creux. Et quant à la Mer-Méditerranée, si elle n'a pas aujourd'hui des baleines, elle peut en avoir eu autrefois; la Manche n'en a pas davantage; cependant en 1617, on en a pris une à Schevelingue. Quelques interpretes ont cru que ce poisson pouvoit avoir été formé exprès par celui qui les a fait tous, & se sont appuyés du mot *præparavit*, qui se trouve dans le texte sacré. Quoi qu'il en soit de cette opinion, elle est certainement plus raisonnable que les inepties, qu'un moine, nommé *Thaddée*, professeur à Bonn, & d'autres ignorans se parant du nom d'*Hermeneutes*, ont débitées sur cette matiere.

JONAS, évêque d'Orléans, mort en 842, laissa deux ouvrages estimés. Le premier intitulé: *Institution des Laïcs*, fut traduit en françois par D. Mege, 1662, in-12. Le second a pour titre: *Instruction d'un Roi Chrétien*, traduit en françois par Desmarêts, 1661, in-8°; l'un & l'autre se trouvent en latin dans le *Spicilege* de d'Acheri. Il y a encore de Jonas un *Traité des Miracles* dans la Bibliotheque des Peres, & imprimé séparément, 1645, in-16; & un Traité contre Claude, évêque de Turin, & les Iconoclastes, dédié à Charles le Chauve. Quoiqu'il combatte le sentiment de ceux qui condamnent l'usage des images, il n'en approuve pas le culte. C'est pourquoi Bellarmin avertit qu'il faut lire son ouvrage avec précaution. « On n'y trouve, dit un » critique, de justesse ni dans » les raisonnemens, ni dans les » réflexions; mais à la place de » cela, de froides plaisanteries » & des puérilités, comme lorsqu'il raille son adversaire sur » l'équivoque de son nom, en » lui disant qu'on ne doit pas » s'étonner de ce qu'il ne marche pas droit dans les sentiers de la vérité, puisqu'il » se nomme *Claude*, c'est-à-dire *boiteux*, selon l'étymologie latine: mais c'étoit le » goût du tems ». Ce prélat fut le modele des évêques & l'ornement du 6e. concile de Paris & de celui de Thionville,

JONAS, (Juste) théologien Luthérien, né dans la Thuringe en 1493, mort en 1555, laissa quelques ouvrages remplis des erreurs de Luther, dont il étoit un des plus ardens disciples.

JONAS, (*Arnagrimus*) astronome Islandois, disciple de Tycho-Brahé, & coadjuteur de Gondebrand de Thorlac, évêque de Hole en Islande, refusa cet évêché après la mort de Gondebrand, se contenta d'être ministre de l'église de Melstadt, & mourut en 1649, à 95 ans, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: I. L'*Histoire & la description d'Islande*, Amsterdam, 1643, in-4°, avec la *Défense* de cet ouvrage, estimable pour l'érudition & les recherches. Cette Histoire est en latin. II. *Idea veri Magistratûs*, Copenhague, 1589, in-8°. III. La *Vie de Gondebrand de Thorlac*, en latin, in-4°, &c. Il prétend que l'Islande n'a été habitée que vers l'an 874 de J. C. & que par conséquent elle n'est point l'ancienne *Thulé*; mais on peut l'avoir connue comme tant d'autres plages, avant qu'il y eût des habitans. Il se remaria à l'âge de 91 ans à une jeune fille.

JONATHAS, fils de Saül, est célebre par sa valeur, & par l'amitié constante qu'il eut pour David contre les intérêts de sa maison. Il défit deux fois les Philistins, & eût été mis à mort par Saül, pour avoir mangé contre sa défense un rayon de miel, si toute l'armée ne s'y fût opposée. La guerre s'étant de nouveau allumée quelque tems après entre les Hébreux & les Philistins, Saül & Jonathas se camperent sur le Mont-Gelboé, avec l'armée d'Israël. Ils y furent forcés, leurs troupes taillées en pieces, & Jonathas fut tué l'an 1055 avant J. C. La nouvelle en ayant été portée à David, il composa un *Cantique* funebre, où il fait éclater toute sa tendresse pour son ami. Jonathas est un modele admirable de la générosité & de l'amitié chrétienne. La gloire de David efface la sienne, & il n'en est point jaloux. Quoique héritier présomptif de la couronne, il prend, aux dépens de ses propres intérêts, ceux de l'innocent persécuté. M. l'abbé Bruté a donné un poëme en prose en 4 chants, intitulé: L'*Héroïsme de l'amitié ou David & Jonathas*, Paris, 1776, in-12, plein de sentiment, & écrit dans les bons principes.

JONATHAS, fils de Samaa, neveu de David, eut la gloire de tuer un géant de 9 pieds de haut, qui avoit six doigts à chaque main & à chaque pied.

JONATHAS, qu'on nomme aussi JONATHAN *ou* JOHANNAN, fils de Joïada, & petit-fils d'Eliasib, succéda à son pere dans la charge de grand-sacrificateur des Juifs, qu'il occupa pendant environ 40 ans. Ce pontife déshonora sa dignité par une action barbare & sacrilege. Il avoit un frere, nommé *Jesus*, qui prétendoit parvenir à la souveraine sacrificature par la protection de Bagose, général d'Artaxercès. Jonathas en conçut de la jalousie; un jour que les deux freres se rencontrerent dans le tem-

ple, la dispute s'échauffa si fort, que Jonathas tua Jesus dans le Lieu-Saint.

JONATHAS, surnommé *Apphus*, l'un des plus grands généraux qu'aient eus les Juifs, étoit fils de Mathathias & frere de Judas Machabée; il fut chargé du gouvernement après la mort de Judas, vengea sur les fils de Jambri la mort de Jean son frere, passa ensuite le Jourdain à la nage avec son armée, & força Bacchide, général des Syriens, qui faisoit la guerre aux Juifs, d'accepter la paix l'an du monde 161 avant J. C. Après les victoires qu'il venoit de remporter & la paix conclue, son principal soin fut, sur le plan de Mathathias son pere, de bannir les Juifs apostats, & de rendre à la Religion son ancienne splendeur. La réputation de Jonathas fit rechercher son alliance par Alexandre Balas & Demetrius Soter, qui se disputoient le royaume de Syrie. Il embrassa les intérêts du premier, & prit possession de la souveraine sacrificature, en conséquence de la lettre de ce prince qui lui donnoit cette dignité. Deux ans après, Alexandre Balas ayant célébré à Ptolémaïde son mariage avec la fille du roi d'Egypte, Jonathas y fut invité, & y parut avec une magnificence royale. Demetrius, qui succéda à Balas, le confirma dans la grande sacrificature; mais sa bonne volonté ne dura pas long-tems. Jonathas l'ayant aidé à soumettre ceux d'Antioche soulevés contre lui, Demetrius n'eut pas la reconnoissance qu'il devoit pour un si grand service; il le prit en aversion, & lui fit tout le mal qu'il put. Diodore Tryphon, ayant résolu d'enlever la couronne au jeune Antiochus, fils de Balas, songea d'abord à se défaire de Jonathas. Il l'attira à Ptolémaïde, le prit par trahison, & le fit charger de chaînes; ensuite, après avoir tiré de Simon une somme considérable pour la rançon de son frere, ce perfide le fit mourir avec ses deux enfans, l'an 144 avant J. C.

JONATHAS, tisserand du bourg de Cyrenne. Après la ruine de Jérusalem par Titus, fils de l'empereur Vespasien, il gagna un grand nombre de Juifs & les mena sur une montagne, leur promettant des miracles s'ils le choisissoient pour chef; mais il fut arrêté par Catulle, gouverneur de Lydie. Ce seducteur dit qu'on l'avoit engagé à cette révolte, & nomma Flave Josephe l'historien entre ses complices. Mais comme celui-ci étoit innocent, on ne s'arrêta point aux accusations du calomniateur, qui fut condamné à être brûlé vif. La multitude d'imposteurs qui parut vers le tems de la destruction de Jérusalem, est un accomplissement bien frappant de la prédiction de Jesus-Christ: *Tunc multi pseudo-prophetæ surgent & seducent multos.* Matth. 24.

JONCOUX, (Françoise-Marguerite de) naquit en 1668 d'un gentilhomme Auvergnac, & mourut en 1715, après s'être distinguée par son attachement aux religieuses de Port-Royal, & donné une *Traduction des Notes* de Nicole (caché sous le nom de *Wendrock*) sur les *Provinciales*. Cette version a été imprimée en 4 vol. in-12.

JONES, (Inigo) né à Londres en 1572, mort en 1652, excella dans l'architecture, & fut le *Palladio* de l'Angleterre, où le vrai goût & les regles de l'art étoient presqu'inconnus avant lui. Il fut successivement architecte des rois Jacques I, Charles I & Charles II. C'est sur ses dessins qu'ont été construits la plupart des beaux édifices qu'on voit en Angleterre. On a de lui des *Notes* curieuses sur l'*Architecture* de Palladio, insérées dans une traduction angloise qui en a été publiée en 1742.

JONGH, (du) *voy.* JUNIUS.

JONIN, (Gilbert) Jésuite, né en 1596, mort en 1638, se distingua par son talent pour la poésie grecque & latine, & excella sur-tout dans le lyrique. On remarque dans ses poésies de la vivacité, de l'élégance, de la facilité, & quelquefois de la négligence. On a de lui: I. Des *Odes* & des *Epodes*, Lyon, 1630, in-16. II. Des *Elégies*, Lyon, 1634, in-12. III. D'autres *Poésies* en grec & en latin, 6 vol. in-8° & in-16, 1634 à 1637.

JONSIUS, (Jean) natif de Holstein, mort à la fleur de son âge en 1659, est auteur: I. D'un *Traité* estimé *des Ecrivains de l'Histoire de la Philosophie*, en latin. Dornius, qui en donna une bonne édition en 1716, in-4, à Iene, a continué cet ouvrage jusqu'à son tems. II. *Tractatus de Spartis, aliisque nonnullis, & de ordine librorum Aristotelis*, publié par Grævius dans *Syntagma dissertationum*.

JORAM, roi d'Israël, après son frere Ochosias, l'an 896 avant J. C., étoit fils d'Achab. Il vainquit les Moabites, selon la prédiction du prophete Elisée, & fut dans la suite assiégé dans Samarie par Benadad, roi de Syrie. Ce siege réduisit cette ville à une si grande famine, que la tête d'un âne s'y vendoit 80 sicles. C'est alors qu'arriva une histoire tragique, dont il y a peu d'exemples. Une femme, étant convenue avec une autre de manger leurs enfans, & ayant d'abord fourni le sien, vint demander justice à Joram, contre l'autre mere qui refusoit de donner son enfant. Ce prince, désespéré d'un accident si barbare, tourna sa fureur contre Elisée, & envoya des gens pour lui couper la tête. Mais se repentant bientôt d'un ordre aussi injuste, il courut lui-même pour en empêcher l'exécution; & le prophete l'assura que le lendemain, à la même heure, la farine & l'orge se donneroient presque pour rien. Cette prédiction s'accomplit en effet. Les Syriens ayant été frappés d'une frayeur subite, prirent la fuite en tumulte, & laisserent un très-riche butin dans le camp. Tant de merveilles ne convertirent point Joram; il continua d'adorer les dieux étrangers. Enfin, ayant été blessé dans une bataille contre Azaël, successeur de Benadad, il se fit conduire à Jezrahel. Il y fut percé de fleches dans le champ de Naboth, par Jéhu, général de son armée, qui fit jeter son corps aux chiens dans ce même champ, l'an 884 avant J. C., selon la prédiction du prophete Elie.

JORAM, roi de Juda, succéda à son pere Josaphat l'an

889 avant J. C. Loin d'imiter sa piété, il ne se signala que par des actions d'idolâtrie & de fureur. Il épousa Athalie, fille d'Achab, qui causa tous les malheurs dont son regne fut affligé. A peine fut-il sur le trône, qu'il se souilla par le meurtre de ses propres freres, & des principaux de son royaume, que Josaphat avoit le plus aimés. Il imita toutes les abominations des rois d'Israël; il éleva des autels aux idoles dans toutes les villes de Judée, & excita ses sujets à leur sacrifier. Dieu, irrité de ses impiétés, permit la révolte des Iduméens, qui, depuis les victoires de Judas, avoient toujours été assujettis aux rois de Juda. La ville de Lobna se retira de son obéissance, & ne voulut plus le reconnoître pour souverain. Les Philistins & les Arabes firent une irruption dans la Judée, où ils mirent tout à feu & à sang. Joram fut lui-même attaqué d'une horrible maladie, qui lui causa pendant deux ans des tourmens incroyables, & qui le fit mourir l'an 885 avant J. C., comme le prophete Elie l'avoit prédit. On le priva de la sépulture des rois.

JORDAN, général des Dominicains, né à Borrentrick dans le diocese de Paderborn, gouverna son ordre avec sagesse, & y fit fleurir la science & la piété. Il périt dans la mer, auprès de Satalie, en revenant de la Terre-Sainte, l'an 1237. C'est lui qui introduisit l'usage de chanter le *Salve Regina* après Complies, que les Dominicains chantent toute l'année, tandis que dans l'usage ordinaire on chante successivement *Alma Redemptoris Mater*, *Ave Regina cœlerum*, *Regina Cœli*, & *Salve Regina*. On a de lui une *Histoire de l'origine de son Ordre*, que le P. Echard a insérée dans son *Histoire des Ecrivains Dominicains*.

JORDAN, (Raymond) *voyez* IDIOT.

JORDAN, (Charles-Etienne) né à Berlin en 1700, d'une famille originaire du Dauphiné, remplit les fonctions de ministre de la prétendue-réforme, fut conseiller-privé du grand-directoire françois, curateur des universités, & vice-président de l'académie des sciences de Berlin, où il mourut en 1745. Ses ouvrages ne donnent pas une grande idée de son esprit. Les principaux sont : I. L'*Histoire d'un Voyage littéraire en France, en Angleterre, en Hollande*, semée d'anecdotes satyriques, in-12. II. Un *Recueil de Littérature, de Philosophie & d'Histoire*, in-12, où l'on trouve quelques bonnes remarques & plusieurs minutieuses.

JORDANS *ou* JORDAENS, (Jacques) né à Anvers en 1594, disciple de Rubens, causa de la jalousie à son maître par sa maniere forte, vraie & suave. On dit que Rubens, craignant qu'il ne le surpassât, l'occupa longtems à faire en détrempe des cartons de tapisserie, & qu'il affoiblit ainsi son pinceau fier & vigoureux. Jordans excella dans les grands sujets & dans les sujets plaisans. Il embrassoit tous les genres de peinture, & réussissoit presque dans tous. On remarque dans ses ouvrages une parfaite intelligence du clair-obscur, beaucoup d'ex-

preſſion & de vérité ; ils manquent quelquefois d'élévation & de nobleſſe. Ses principaux tableaux ſont à Anvers & dans quelques autres villes du Brabant & de la Flandre. Il mourut en 1678, à 84 ans. Il étoit gendre du célebre Van-Oort.

JORDANS, (Luc) peintre, ſurnommé *Fa-Preſto*, à cauſe de la célérité avec laquelle il travailloit, naquit à Naples en 1632. Paul Véroneſe fut le modele auquel il s'attacha le plus. Le roi d'Eſpagne Charles II l'appella auprès de lui pour embellir l'Eſcurial. Le roi & la reine prenoient plaiſir à le voir peindre, & le firent toujours couvrir en leur préſence. Jordans avoit une humeur gaie, & des ſaillies qui amuſoient la cour. L'aiſance & la grace avec laquelle il manioit le pinceau, ſe faiſoit remarquer de tout le monde. La reine lui parla un jour de ſa femme, & témoigna avoir envie de la connoître. Le peintre auſſi-tôt la repréſenta dans le tableau qui étoit devant lui, & fit voir ſon portrait à ſa majeſté, qui fut d'autant plus étonnée, qu'elle ne ſe doutoit point de ſon intention. Cette princeſſe détacha dans l'inſtant ſon collier de perles, & le donna à Jordans pour ſon épouſe. Le roi lui montra un jour un tableau du Baſſan, dont il étoit fâché de n'avoir pas le pendant ; Jordans peu de jours après fit préſent d'un au roi, qu'on crut être de la main du Baſſan ; & l'on ne fut déſabuſé, que quand il fit voir que le tableau étoit de lui-même. Tel étoit le talent de Jordans ; il imitoit à ſon gré tous les peintres célebres. Le roi s'attachant de plus en plus à ce ſavant artiſte, le nomma chevalier. Après la mort de Charles II, il revint dans ſa patrie, où il mourut en 1705. Ses principaux ouvrages ſont à l'Eſcurial, à Madrid, à Florence & à Rome. Ses *Tableaux* ſont en trop grand nombre, pour que la plupart ne ſoient pas incorrects ; mais il en a laiſſé quelques-uns de très-finis & très-gracieux.

JORDANUS BRUNUS, *voyez* BRUNUS.

JORNANDÈS, Goth d'origine, fut ſecrétaire des rois Goths en Italie, ſous l'empire de Juſtinien ; ainſi il vivoit en 552 : voilà tout ce qu'on ſait de ſa vie. On a de lui deux ouvrages, dont l'un porte pour titre : *De rebus Gothicis*, dans la Bibliotheque des Peres. Il a été traduit par l'abbé de Maupertuis. Il eſt ſi conforme à l'*Hiſtoire des Goths* par Caſſiodore, qu'on croit que ce n'en eſt qu'un abrégé. L'autre eſt intitulé : *De origine Mundi, de rerum & temporum ſucceſſione*, 1617, in-8°, & dans la Bibliotheque des Peres. On trouve que dans cet ouvrage, Jornandès a beaucoup pris de Florus ſans le citer. Cet auteur eſt d'ailleurs trop partial, ſur-tout dans les endroits où il parle des Goths.

JORTIN, (Jean) théologien Anglican, né à Londres en 1698, paſſa toute ſa vie à écrire & à publier des ouvrages ; il la termina en 1770. Les principaux ſont : I. *Vie d'Eraſme*, Londres, 1758, in-4°. II. *Obſervations ſur les Auteurs anciens & modernes*, 1731, 2 vol. in-8°. III. *Diſſertations ſur*

différens sujets, 1755, in-8°. IV. *Remarques sur l'Histoire Ecclésiastique*, 1751, in-8°, ouvrage entrepris pour y étaler les préjugés de sa secte. V. *Sermons sur la vérité de la Religion Chrétienne*, 1730. Ils sont tous écrits en anglois.

JOSABETH, femme du grand-prêtre Joïada, sauva Joas du massacre que faisoit Athalie des princes du sang de David. *Voyez* JOAS.

JOSAPHAT, fils & successeur d'Asa, roi de Juda, l'an 914 avant J. C., fut un des plus pieux souverains de ce royaume. Il détruisit le culte des idoles, & envoya des lévites & des docteurs dans toutes les provinces de son obéissance, pour instruire le peuple de ce qui concernoit la Religion. Il réforma aussi les abus qui s'étoient glissés dans la police & dans la milice. L'Ecriture reproche cependant à ce prince pieux, d'avoir fait épouser à son fils Joram, Athalie, fille d'Achab, qui fut la ruine de sa maison, & d'avoir entrepris la guerre contre les Syriens avec ce même Achab. Cette guerre fut malheureuse; le roi d'Israël y fut tué. Josaphat, reconnoissant la faute qu'il avoit faite en secourant cet impie, la répara par de nouvelles actions de piété. Mais il fit une nouvelle alliance avec Ochosias, roi d'Israël, & Dieu l'avertit par Eliezer qu'il l'en puniroit, & que leur entreprise contre les Iduméens échoueroit, ce qui arriva en effet. Les Ammonites, les Moabites & les Arabes l'étant venus attaquer, il s'adressa au Seigneur, qui lui accorda la victoire sur ces peuples d'une maniere miraculeuse. Les chantres du temple se mirent à la tête de ses troupes, & commencerent à chanter les louanges du Seigneur. Leurs voix ayant répandu la terreur parmi les Infideles, ils s'entretuerent, & ne laisserent à Josaphat que la peine de recueillir les dépouilles. Ce prince continua le reste de sa vie à marcher dans les voies du Seigneur, sans s'en détourner, & il mourut l'an 889 avant J. C., après 25 ans de regne.

JOSAPHAT, (le Bienheureux) célebre archevêque de Polocz, né en 1588 à Wlodimir en Volhinie, de parens nobles, se distingua par sa piété & son zele pour l'union de l'Eglise Russo-Grecque avec la Latine, à laquelle la plupart des Russes, sujets de la Pologne, venoient d'adhérer. Il entra dans l'ordre de S. Basile, & se consacra entiérement à l'instruction des schismatiques. Elevé sur le siege de Polocz, il combattit l'erreur avec tant d'activité & d'ardeur, que plus d'une fois il fut sur le point d'être, ou assassiné ou précipité dans les flots. C'est dans ces occasions qu'il signaloit sa charité, en embrassant ses ennemis, en les instruisant & les gagnant à J. C. Après des travaux & des dangers sans nombre, il fut attaqué par les schismatiques à Vitepsk, & mis à mort de la maniere la plus cruelle, le 12 novembre 1623, à l'âge de 44 ans. Son corps, jeté dans la riviere, fut retrouvé par les soins de la noblesse Polonoise, & rapporté à Polocz. En 1628, le Saint-Siege députa des commissaires pour

en faire la visite ; ils le trouverent sans corruption, & la plaie de la tête encore saignante. Urbain VIII le béatifia le 14 mars 1641.

JOSAPHAT, *voyez* BARLAAM.

JOSEPH, fils de Jacob & de Rachel, frere utérin de Benjamin. Ses autres freres, envieux de la prédilection que son pere avoit pour lui, & de la supériorité que lui promettoient quelques songes, méditerent sa perte. Un jour qu'il étoit allé de la part de son pere visiter ses freres, occupés au loin dans la campagne à faire paître leurs troupeaux, ils résolurent de le tuer. Mais sur les remontrances de Ruben, ils le jeterent dans une vieille citerne sans eau, à dessein de l'y laisser mourir de faim. A peine fut-il dans la citerne, que Judas, voyant passer des marchands Madianites & Ismaélites, persuada à ses freres de le vendre à ces étrangers. Ils le leur livrerent pour 20 pieces d'argent ; & ayant trempé ses habits dans le sang d'un chevreau, ils les envoyerent tout déchirés & tout ensanglantés à leur pere, en lui faisant dire qu'une bête féroce l'avoit dévoré. Les marchands qui avoient acheté Joseph, le menerent en Egypte, & le vendirent au géneral des armées de Pharaon, nommé Putiphar. Bientôt il gagna la confiance de son maitre, qui le fit intendant de ses autres domestiques. La femme de Putiphar conçut pour lui une passion violente. L'ayant un jour voulu retenir auprès d'elle dans son appartement, le jeune Israelite prit le parti de se sauver en lui abandonnant son manteau, par lequel elle l'arrêtoit : action que les saints Peres regardent comme le fondement de son élévation & des bénédictions de tous les genres, que le Seigneur répandit sur lui. Outrée du refus de Joseph, cette femme voluptueuse rapporta à son mari que l'Hébreu avoit voulu lui faire violence ; & que dans la résistance qu'elle avoit faite, son manteau lui étoit resté entre les mains. Putiphar indigné fit mettre Joseph en prison : mais » la sagesse, dit l'Ecriture, » y descendit avec lui, & ne » l'abandonna pas dans ses » fers : *Descenditque cum eo in foveam, & in vinculis non dereliquit illum.* Le jeune Israélite y expliqua les songes de deux prisonniers distingués qui étoient avec lui. Pharaon, instruit de ce fait, dans un tems qu'il avoit eu un songe effrayant, que les devins & les sages d'Egypte ne pouvoient expliquer, fit sortir Joseph de prison. Cet illustre opprimé, alors âgé de 30 ans, lui prédit une famine de 7 ans, précédée d'une abondance de 7 autres années. Le roi, plein d'admiration pour Joseph, lui donna l'administration de son royaume, & le fit traverser la ville sur un chariot, précédé d'un héraut, criant *que tout le monde eût à fléchir le genou devant ce ministre.* Joseph fit des magasins immenses pour nourrir durant la famine, non-seulement les Egyptiens, mais encore les autres nations. Ses freres étant venus en Egypte pour demander du bled, Joseph feignit de les prendre pour des espions. Il les renvoya ensuite avec ordre

de lui amener Benjamin, & retint Siméon pour ôtage. Jacob refusa d'abord de laisser aller Benjamin, le plus jeune de ses enfans; mais la famine croissant, il fut contraint d'y consentir. Joseph ayant apperçu son jeune frere, fils de Rachel comme lui, qu'un secret sentiment de la nature lui fit reconnoître, ne put retenir ses larmes. Il fit préparer un grand festin pour tous ses freres, qu'il fit placer selon leur âge, & eut des attentions particulieres pour Benjamin. Il se fit enfin connoître à ses freres, leur pardonna & les renvoya, avec ordre d'amener promptement leur pere en Egypte. Jacob eut la consolation de finir ses jours auprès de son fils, dans la terre de Gessen, que le roi lui donna. Joseph, après avoir vécu 110 ans, & avoir vu ses petits-fils jusqu'à la 3e. génération, tomba malade. Il fit venir ses freres, leur prédit que Dieu les feroit entrer dans la Terre-Promise, & leur fit jurer qu'ils y transporteroient ses os. C'est ce qu'exécuta Moyse, lorsqu'il tira les Israélites de l'Egypte; & ce corps fut donné en garde à la tribu d'Ephraïm, qui l'enterra près de Sichem, dans le champ que Jacob avoit donné en propre à Joseph peu avant sa mort. Ce patriarche mourut l'an 1635 avant J. C., après avoir gouverné l'Egypte pendant 80 ans. Il laissa deux fils, Manassès & Ephraïm, de sa femme Aseneth, fille de Putiphar, grand-prêtre d'Héliopolis. Tout le monde connoît son *Histoire*, en prose poétique, par M. Bitaubé. Le P. Gab. Jos. le Jay a tiré de l'Histoire de Joseph le sujet de trois Tragédies touchantes, & particuliérement intéressantes pour les jeunes éleves, par lesquels & pour lesquels elles étoient représentées. Les SS. Peres ont eu soin de faire remarquer les caracteres qui font de Joseph la figure & une image quoiqu'imparfaite de J. C., vendu & trahi par les siens, sauveur de son peuple & de tous les peuples de la terre. C'est effectivement une des plus belles figures de l'Ancien-Testament, qui de l'aveu même des Juifs, nommément de Philon & de Josephe, étoit tout figuratif, comme S. Paul le montre amplement dans son Epître aux Hébreux. « Par ces figures, dit » un théologien exact & profond, Dieu avoit dessein de » rendre sensibles les mysteres » futurs de son Fils, pour ceux » à qui il en donnoit dès-lors » l'intelligence par une lumiere » intérieure, & d'affermir un » jour dans la foi de ces mêmes » mysteres ceux qui, après » l'accomplissement, verroient » le rapport frappant qui se » trouve entre les figures & » ces mysteres : car quoique » ce rapport ait été obscur & » comme voilé avant l'événement, il est certain qu'aujourd'hui l'on ne peut comparer les faits de l'Evangile » avec ceux de l'Ancien-Testament, sans être vivement » frappé de la parfaite conformité que l'on y remarque » aisément, & sans être intimement persuadé que la sagesse divine a eu intention de » représenter les uns par les » autres ». C'est ce qui a fait dire à Tertullien : *Ut verbis ita & rebus prophetatum;* & à S.

Augustin : *Illorum non tantùm lingua, sed & vita prophetica fuit* (voyez JONAS, MOYSE, &c.). Indépendamment de cette allégorie, l'histoire de Joseph fait naître les réflexions les plus religieuses comme les plus sensées. » Que les voies de Dieu sont » admirables (s'écrie un auteur qui a développé admirablement tous les traits de cette histoire touchante) ! « Quelle » force dans les ressorts cachés » de sa Providence ! Il change » la foiblesse en puissance, & » exécute ses desseins par les » obstacles même qu'on lui op» pose ».

JOSEPH, fils de Jacob, petit-fils de Mathan, époux de la Ste. Vierge, & pere putatif de J. C., étoit de la tribu de Juda & de la famille de David. On ne sait point quel fut le lieu de sa naissance ; mais on ne peut douter qu'il ne fût établi à Nazareth, petite ville de Galilée, dans la tribu de Zabulon. Il est constant par l'Evangile même qu'il étoit artisan, puisque les Juifs, parlant de J. C., disent qu'il étoit *Fabri filius*. Il étoit fiancé à la Vierge Marie. Le mystere de l'incarnation du fils de Dieu ne fut pas d'abord révélé à Joseph. Ce saint homme ayant remarqué la grossesse de son épouse, voulut la renvoyer secrettement ; mais l'ange du Seigneur lui apparut, & lui révéla le mystere. Joseph n'eut jamais de commerce conjugal avec la Ste. Vierge. Il l'accompagna à Bethléem, lorsqu'elle mit au monde le fils de Dieu. Il s'enfuit ensuite en Egypte avec Jesus & Marie, & ne retourna à Nazareth qu'après la mort d'Hérode. L'Ecriture dit que Joseph alloit tous les ans à Jérusalem avec la Ste. Vierge pour y célébrer la fête de Pâques, & qu'il y mena J. C. à l'âge de 12 ans. Elle ne rapporte rien de plus de sa vie ni de sa mort. On croit néanmoins qu'il mourut avant J. C. ; car s'il eût été vivant au tems de la passion, on pense que le fils de Dieu, expirant sur la croix, lui eût recommandé la Ste. Vierge sa mere, & non point à S. Jean. On a été longtems dans l'Eglise sans rendre un culte religieux à S. Joseph ; vraisemblablement pour ôter aux infideles l'idée qu'il étoit le pere de Jesus-Christ, ou pour les empêcher d'attribuer ce blasphême aux Chrétiens. Sa fête étoit établie en Orient long-tems avant que de l'être en Occident. On dit que les Carmes sont les premiers qui l'ont célébrée en Europe. Sixte IV l'institua pour Rome, & plusieurs églises ont suivi depuis cet exemple.

JOSEPH-BARSABAS, surnommé *le Juste*, voyez BARSABAS.

JOSEPH *ou* JOSUÉ, fils de Marie & de Cléophas, étoit frere de S. Jacques le Mineur, & proche parent de J. C. selon la chair. L'Ecriture ne nous apprend rien de plus à son sujet.

JOSEPH D'ARIMATHIE, prit ce nom d'une petite ville de Judée, située sur le Mont-Ephraïm, dans laquelle il naquit. Il vint demeurer à Jérusalem, où il acheta des maisons. S. Matthieu l'appelle *Riche*, & S. Marc un noble *Décurion*, c'est-à-dire, conseiller ou sénateur. Cet office lui donnoit entrée dans les plus célebres as-

ſemblées de la ville : c'eſt en cette qualité qu'il ſe trouva chez le grand-prêtre Caïphe, lorſque J. C. y fut mené; mais il ne voulut point conſentir à ſa condamnation. L'Evangile nous apprend que c'étoit un homme juſte & vertueux, du nombre de ceux qui attendoient le royaume de Dieu. Il étoit même diſciple de J. C.; mais il n'oſoit ſe déclarer ouvertement, par la crainte des Juifs. Après la mort du Sauveur, il alla hardiment trouver Pilate, & lui demanda le corps de J. C. pour l'enſevelir; il l'obtint, & le mit dans un ſépulcre neuf qu'il avoit fait creuſer dans le roc d'une grotte de ſon jardin. L'Ecriture ne dit plus rien de Joſeph d'Arimathie; mais on croit qu'il ſe joignit aux diſciples, & qu'après avoir paſſé le reſte de ſa vie dans la ferveur des premiers Chrétiens, il mourut à Jéruſalem.

JOSEPH, beau-frere d'Hérode le Grand, par Salomé, ſa ſœur, qu'il avoit épouſée. Ce roi, en partant pour aller ſe juſtifier auprès d'Antoine, ſur la mort d'Ariſtobule, grand-ſacrificateur, le chargea du gouvernement de ſes états pendant ſon abſence. Il lui ordonna en même tems, ſous le ſceau du ſecret, de faire mourir Mariamne ſa femme, s'il ne pouvoit ſe diſculper. L'imprudent Joſeph découvrit ſon ſecret à Mariamne. Celle-ci le reprocha à Hérode, qui de dépit fit mourir Joſeph, ſans écouter ſes juſtifications.

JOSEPH, ſurnommé l'*Hymnographe*, originaire de Sicile, embraſſa l'état monaſtique & fut ordonné prêtre à Theſſalonique. Il ſouffrit beaucoup pour le culte des images durant la perſécution de l'empereur Théophile, & fut relégué dans l'iſle de Crete, où il reſta juſqu'à l'an 842. Il alla enſuite à Conſtantinople, où S. Ignace lui confia la garde du tréſor de l'égliſe. Il compoſa des *Hymnes* pleines d'onction à l'honneur de la ſainte Vierge & de pluſieurs Saints, & mourut vers l'an 883. Sa *Vie* a été écrite par Théophane, ſon diſciple. Le diacre Jean en a donné une plus étendue, inſérée dans les *Acta Sanctorum*, avril, tom. 1. Les Grecs célebrent ſa fête le 3 avril.

JOSEPH BEN GORION *ou* GORIONIDES, c'eſt-à-dire, fils de Gorion, fameux hiſtorien Juif, que les Rabbins confondent mal-à-propos avec le célebre hiſtorien Joſephe, vivoit vers la fin du 9e. ſiecle, ou au commencement du 10e. Il nous reſte de lui une *Hiſtoire des Juifs*, que Gagnier a traduite en latin, Oxford, 1706, in-4°. Il y en a une édition hébraïque & latine, de Gotha, 1707, in-4°. On voit, par ce livre même, que l'auteur étoit, ſelon toutes les apparences, un Juif du Languedoc. Le premier écrivain qui a cité cet ouvrage, eſt Saadias Gaon, Rabbin célebre, qui vivoit au milieu du 10e. ſiecle.

JOSEPH I, 15e. empereur de la maiſon d'Autriche, 3e. fils de l'empereur Léopold, naquit à Vienne en 1678, fut couronné roi héréditaire de Hongrie en 1687, élu roi des Romains en 1690, & monta ſur le trône impérial après la mort de ſon pere en 1705. L'eſprit du fils

étoit vif & plus actif, plus propre à brusquer les événemens qu'à les attendre, consultant ses ministres & agissant par lui-même. Ce prince soutint avec autant de courage que de succès les droits de sa maison. Il engagea le duc de Savoie, les Anglois & les Hollandois dans ses intérêts contre la France, & fit reconnoître l'archiduc Charles, roi d'Espagne. Il obligea Clément XI, qui paroissoit trop attaché à la France, à lui donner ce titre, en déclarant dépendans de l'Empire beaucoup de fiefs qui relevoient jusqu'alors des papes. Les électeurs de Baviere & de Cologne continuant la guerre contre l'empereur & le corps de l'Empire, Joseph les fit mettre, en 1706, au ban de l'Empire. Dès la victoire de Hochsted, la Baviere étoit devenue une province Autrichienne; mais une conspiration mal conduite aggrava le sort de l'électrice, & de ses enfans, à qui on ôta jusqu'à leur nom. Le duc de la Mirandole, vassal de l'empire, lui ayant donné de grands mécontentemens, il le dépouilla de son fief. Par des victoires multipliées, il devint maître paisible en Italie. La conquête du royaume de Naples & de Sicile lui fut assurée. Tout ce qu'on avoit regardé en Italie comme feudataire, fut traité comme sujet. Il taxa la Toscane à 150 mille pistoles; Mantoue à 40 mille; Parme, Modene, Lucques, Genes, qui s'étoient ligués ou secrettement ou solemnellement avec ses ennemis, furent compris dans ses impositions. La France avoit suscité contre lui le prince Ragotzki, prince de Transilvanie, armé pour ses prétentions & pour celles de son pays. Il fut battu, ses villes prises, son parti ruiné, & lui obligé de se retirer en Turquie. Au milieu de ses succès, Joseph fut attaqué de la petite vérole, & en mourut le 17 avril 1711, à 33 ans. Il n'y a eu guere d'empereurs plus heureux; son regne n'a presqu'été qu'un enchaînement de victoires qui avoient humilié l'ancien ennemi de sa maison: l'Empire lui fut constamment dévoué; les plus grands princes rechercherent son amitié; toute l'Europe considéra sa puissance sans envie; ses généraux étoient les héros de ce tems: au milieu d'une guerre très-compliquée, il sut améliorer ses finances, & ne surchargea jamais ses peuples. Il fut cependant moins aimé que ses prédécesseurs & le frere qui lui succéda (*voyez* CHARLES VI): sa conduite personnelle étant parfois légere, & peu assortie aux principes qui sembloient avoir fixé la vertu dans sa famille.

JOSEPH II, fils de l'empereur François de Lorraine & de Marie-Thérese d'Autriche, naquit à Vienne le 13 mars 1741, & fut porté la même année par sa mere à la diete de Presbourg, où la vue du jeune prince ne contribua pas peu à animer les Hongrois contre la multitude d'ennemis qui assailloit son héritage. Elu roi des Romains en 1764, il succéda l'année suivante à son pere sur le trône impérial. Soit par le motif de s'instruire, soit par principe de santé & le besoin impérieux d'une activité ex-

traordinaire, il parcourut une grande partie de l'Europe, & apprit une multitude de choſes, qu'il réſolut de mettre en exécution après la mort de ſa mere. Le 3 ſeptembre 1771 il eut, à Neuſtadt en Moravie, une entrevue avec le roi de Pruſſe, qui fit beaucoup de ſenſation dans le tems, tant parce que l'Europe s'étonnoit de voir ſe rapprocher deux princes qu'on croyoit être diviſés par des inimitiés interminables, que parce qu'on répandit le bruit que, dans cette occaſion, il avoit adopté pluſieurs idées de Fréderic, & formé le deſſein de les réaliſer dans ſes états. Mais cette opinion a été trouvée fauſſe par le fait; car le roi de Pruſſe n'a preſque donné l'exemple de rien de ce que l'empereur a cru devoir faire chez lui. En particulier, pour ce qui regarde les poſſeſſions eccléſiaſtiques & les maiſons religieuſes, Fréderic a conſtamment manifeſté des principes différens. « L'empe» reur, dit-il dans une lettre » à d'Alembert, continue ſes » ſéculariſations ſans inter» ruption; chez nous chacun » reſte comme il eſt, & je » reſpecte le droit des poſ» ſeſſions ſur lequel la ſociété » eſt fondée » (*voyez* la 226*e*. lettre de cette correſpondance). Une anecdote a rendu cette entrevue remarquable. Un corps nombreux de troupes Autrichiennes campoit à Neuſtadt en Moravie; l'empereur voulut le faire parader & manœuvrer en préſence de Fréderic. La journée étoit belle & le ciel ſerein; mais un grand orage ſurvint ſi rapidement, qu'on ne put ſe retirer ſans être bien mouillé, & l'exercice n'eut pas lieu: *Il faut avouer*, dit Fréderic à l'empereur, *qu'il y a un plus grand maître que nous*. Marie-Thérèſe étant morte le 29 novembre 1780, il prit le gouvernement des provinces héréditaires, mais ne voulut pas ſe faire couronner roi de Hongrie & de Bohême; il fit même enlever, au grand regret des Hongrois, & tranſporter à Vienne la couronne de S. Etienne, gardée dans le château de Presbourg. Ses vues ſur les affaires eccléſiaſtiques, l'autorité épiſcopale, les matieres matrimoniales, les maiſons religieuſes, dont plus de 300 furent ſupprimées, engagerent le pape, après d'inutiles remontrances, de ſe rendre en perſonne à Vienne en 1782. Joſeph le reçut avec beaucoup d'égard & de reſpect, l'écouta & ratifia les concluſions que le pape avec les évêques de Hongrie avoient arrêté ſur les points les plus inquiétans (on peut voir ces concluſions dans le 6*e*. volume des *Réclamations Belgiques*, p. 252). Le pontife partit content; mais ſoit que le monarque eût changé de ſentiment, ſoit que les miniſtres, chargés de l'exécution, fuſſent d'une opinion différente, cette eſpece d'accord reſta ſans effet. Le voyage du pape ne fut cependant pas inutile. « Il eſt inconteſtable, » dit un écrivain proteſtant, » que par ſa préſence, par les » cérémonies touchantes de la » Religion, en un mot, par » tout ce qui peut toucher le » cœur & émouvoir l'ame, il » parvint à raffermir la foi » chancelante,

» chancelante, à lever les » doutes naissans, & à don- » ner au moins pour quelque » tems une nouvelle vigueur » & un nouvel aliment à la » foi catholique dans les pays » Autrichiens ». L'année 1784 fut mémorable par la révolte des Valaques contre leurs seigneurs. Ils dévasterent la Transilvanie & le Bannat de Témeswar d'une maniere horrible. Les nobles & les ecclésiastiques furent massacrés, leurs possessions ravagées, un grand nombre de châteaux & de villages incendiés. Horiah & Gloska (*voy.* ces mots) qui étoient à la tête des rebelles, furent pris enfin par les houssards Siculiens, & finirent par le dernier supplice en 1785. La maniere dont on a parlé de la cause & du but de cette rebellion, est si peu uniforme, & présente d'ailleurs des considérations si délicates, qu'il est plus prudent de laisser la chose sous le voile du mystere, que d'essayer de l'en tirer. Les Hollandois qui, sur une simple sommation, avoient abandonné en 1782 les barrieres qui leur étoient assurées par la paix d'Utrecht, ne furent pas si dociles en 1784 pour la liberté de l'Escaut, que demandoit l'empereur. Ils refuserent de déroger en ce point à la paix de Munster, & tirerent sur le vaisseau impérial, qui avoit entrepris de dépasser les batteries élevées sur les bords du fleuve. Cet événement amena une guerre qui ne produisit aucun événement remarquable, & qui fut terminée par la paix de Fontainebleau, le 8 novembre 1785. L'empereur obtint le fort de Lillo; on fit quelques échanges, & une nouvelle démarcation dans certains endroits des frontieres; mais l'Escaut resta fermé. L'impératrice de Russie ayant entrepris en 1787 le voyage de Cherson, pour visiter ses nouveaux établissemens & ses conquêtes, engagea l'empereur à s'y rendre. Mais à peine y fut-il arrivé, qu'il apprit que l'exécution des nouveaux systêmes en matiere civile & religieuse, avoit produit aux Pays-Bas des mouvemens violens, que la sagesse des Etats avoit empêchés d'éclater en révolte ouverte. Pour ne rien donner au préjugé, nous transcrirons ce que dit à ce sujet l'auteur de la *Vie de Joseph II* (Caraccioli) qui, dans le fait, n'est qu'un panégyrique. » Toujours ardent à réaliser » tout ce qui lui sembloit être » le mieux, l'empereur ne sen- » toit pas le danger d'une in- » novation, & il s'efforçoit » d'aller au delà du bien, » même à travers les difficultés. » Les Brabançons réclamerent » avec force en faveur de leurs » droits, ne voulant ni être » imposés, ni différemment » traités que par le passé. Ils al- » léguerent l'exemple de l'im- » pératrice-reine de Hongrie, » Marie-Thérese, d'heureuse » mémoire, qui avoit toujours » respecté leurs privileges, & » ils rappelloient le serment » qu'avoit fait l'empereur lui- » même de ne leur donner » aucune atteinte. Rien ne » moleste autant les nations, » que le changement de leurs » loix & de leurs usages, com- » me rien ne fatigue autant » les souverains, que la diffé- » rence des privileges & des

» coutumes parmi les sujets » d'un même empire. Il n'y a » pas un seul monarque qui » ne voulût les restreindre à » la même regle, & les assu- » jettir aux mêmes loix. Ce fut » la principale faute de Joseph, » celle qui le fit passer pour » tyrannique aux yeux du pu- » blic; & il faut convenir que » c'est violer en quelque sorte » le droit des gens, que de » vouloir changer les coutu- » mes consacrées par la pres- » cription & par l'usage, à » moins qu'on ne le fasse d'ac- » cord avec la nation ». Le 20 septembre il y eut à Bruxelles un choc entre les troupes de l'empereur & les volontaires Brabançons; & le lendemain le comte de Murray, déclaré gouverneur-général *ad interim*, après le départ de l'archiduchesse Christine pour Vienne, publia la restitution de tous les droits & privileges : mais le monarque ne put se résoudre à la ratifier; & l'on s'attendoit à des opérations séveres, quand il se vit entraîner dans la guerre contre les Turcs. Ceux-ci l'avoient déjà déclarée aux Russes. L'empereur, quoiqu'allié de ceux-ci, restoit encore neutre, lorsqu'il résolut d'enlever Belgrade par un coup de main. Cette tentative manquée le 3 décembre 1787, décida la guerre. Elle se fit d'abord sans aucun succès marqué de part & d'autre. L'armée Autrichienne, retranchée près de Semlim entre le Danube & la Save, perdit un tems précieux, & resta dans l'inaction jusqu'à la prise de Sabacs, le 24 avril 1788. Dubitza arrêta les assiégeans pendant 6 mois; ils y furent défaits le 25 avril : mais la place se rendit le 26 août au général Laudon, qui étoit venu prendre le commandement de l'armée de Croatie. Ce général s'empara ensuite des autres petites places, tandis que le prince de Saxe-Cobourg prenoit Choczim. Mais le grand-visir ayant fait une invasion dans le Bannat, s'empara de l'Antre de Veterani & de plusieurs postes importans. On craignoit qu'après plusieurs combats, où il eut l'avantage, il n'allât faire le siege de Témeswar, lorsqu'il prit le parti de la retraite. L'année suivante fut remarquable par la prise de Belgrade, qui se rendit à Laudon le 7 octobre 1789; mais la santé de l'empereur, qui depuis 3 ans donnoit des présages sinistres, devenoit tous les jours plus chancelante. La commotion que les nouveaux systêmes avoient produite en Hongrie, en Autriche, en Tirol, dans le Milanez, mais sur-tout dans les Pays-Bas, l'affligeoit sensiblement. Dans cette derniere contrée, les choses en étoient enfin venues à une insurrection ouverte; & après l'expulsion des troupes Autrichiennes, les Etats des différentes provinces, excepté Luxembourg, dont la capitale resta en son pouvoir, le déclarerent déchu de la souveraineté. Dans cette extrémité il s'adressa au pape, & réclama son autorité comme celle du pere commun des peuples & des rois, pour faire rentrer ses sujets dans le devoir, promettant de réparer tous les torts qui leur avoient été faits. Le pontife écrivit en effet un Bref très-

touchant aux évêques des Pays-Bas ; mais la révolution y étoit tellement consommée, que la voix des pasteurs d'Israël devint inutile. Le monarque en fut consterné. Son ame, déjà affoiblie par sa situation personnelle, ne put résister à tant de disgraces. Il mourut le 20 février 1790, deux jours après la princesse Elizabeth de Wurtemberg, épouse de l'archiduc François, qu'il chérissoit tendrement, & dont la mort hâta la sienne. Prince plein de courage, d'activité, d'amour pour le travail, voulant le bien, sans toujours en distinguer les moyens ; cherchant les lumieres, mais s'adressant parfois à ceux qui ne pouvoient les donner ; zélé contre les abus, mais enveloppant dans cette dénomination des choses qui ne l'étoient pas ; avide de gloire, mais ne discernant pas dans tous les cas sa véritable splendeur ; instruit de sa puissance, mais la portant hors de ses bornes ; il eût eu un regne heureux, & probablement beaucoup plus long, si ses instituteurs, qui n'ont pas été nommés avec assez de choix, avoient mieux dirigé les heureuses qualités de son cœur & de son esprit ; si au-lieu de l'inquiéter par les creuses spéculations de la philosophie, ils l'avoient bien pénétré de cette maxime d'un de ses plus illustres aïeux (Charles-Quint), que *les gouvernemens établis marchent d'eux-mêmes, & que ceux qui proposent des nouveautés, sont les perturbateurs du repos public ;* ou bien de cette utile & raisonnable leçon que M. Burke donna à son successeur. « Un prince sage » tel que l'empereur doit étudier le génie de son peuple. » Ce prince ne le contrariera » pas dans ses mœurs, il ne » lui enlevera pas ses privi- » leges ; mais il agira d'après les » circonstances où il trouvera » le gouvernement : & tant » qu'il se conduira d'après ces » principes habituels de l'ex- » périence pratique, il sera » l'heureux prince d'un peuple » heureux. Il ne doit pas esti- » mer un denier ce que les » Condorcet, les Raynal, ces » oiseaux blancs & noirs de » la moderne littérature, ces » pies philosophiques, pour- » ront babiller ou gazouiller » sur sa conduite ou son carac- » tere ». Il avoit épousé en 1760 Elizabeth de Parme, dont il eut une fille, morte en bas âge. Après le décès de cette princesse, arrivé en 1763, il épousa en 1765 Marie-Antoinette de Baviere, sœur de l'électeur, morte en 1767. Son frere Léopold, grand-duc de Toscane, lui succéda ; mais ne lui survécut que deux ans.

JOSEPH I, roi de Portugal, de la famille de Bragance, né en 1714, monta sur le trône en 1750, & mourut en 1777, à 62 ans & 8 mois. Le tremblement de terre de 1755, qui engloutit une partie de Lisbonne ; une prétendue conspiration en 1758, qui fit beaucoup de bruit, & qui fit couler bien du sang (*voyez* AVEIRO) ; l'expulsion des Jésuites & la confiscation de leurs biens ; les disputes avec la cour de Rome, qui suivirent cet événement ; enfin la guerre avec l'Espagne en 1762, sont les événemens les plus remarquables de ce

regne, dont les Portugais se souviendront long-tems. Sa fille Marie-Françoise qui lui a succédé, a ramené le calme par l'exil du marquis de Pombal (*voyez* ce mot).

JOSEPH ALBO, savant Juif Espagnol du 15*e*. siecle, natif de Soria, se trouva en 1412 à la fameuse conférence qui se tint entre Jerôme de Ste.-Foi & les Juifs. Il mourut en 1430. On a de lui un livre célebre, intitulé en hébreu : *Sepher Ikkarim*, c'est-à-dire, le *Livre des fondemens de la Foi ;* Venise, 1618, in-folio. Plusieurs savans ont entrepris de le traduire en latin; mais il n'en a encore paru aucune traduction. Il y prétend que *la croyance de la venue du Messie n'est point nécessaire au salut, ni un dogme essentiel.* Il avança, dit-on, cette proposition pour raffermir la foi des Juifs, que Jerôme de Ste.-Foi avoit ébranlée, en prouvant que le Messie étoit venu.

JOSEPH MEIR, savant Rabbin, naquit l'an 1496 à Avignon, d'un de ces Juifs chassés d'Espagne 4 ans auparavant par le roi Ferdinand. Il fut emmené depuis par son pere en Italie, & mourut auprès de Genes en 1554. On a de lui un ouvrage très-rare en hébreu, intitulé : *Annales des Rois de France & de la Maison Ottomane*, Venise, 1554, in-8°. Il est divisé en deux parties : dans la 1*re*. il rapporte les guerres que les François ont soutenues, pour la conquête de la Terre-Sainte, contre les Ottomans. Il prend delà occasion de faire l'histoire de ces deux peuples. Il commence celle des François par Marcomir, Sunnon & Génébalde. Avant de parler des Ottomans, il donne une idée de Mahomet, d'Abubeker & d'Omar. Cette 1*re*. partie finit à l'an 1520. Dans la 2*e*., l'histoire des Ottomans est précédée de celle de Saladin, de Tamerlan, d'Ismaël Sophi & de plusieurs autres Orientaux. Il parle en passant des princes de l'Europe, & termine cette partie à l'an 1555. Son style est simple & convenable à l'histoire.

JOSEPH DE PARIS, célebre Capucin, plus connu sous le nom de *Pere Joseph*, naquit à Paris en 1577, de Jean le Clerc, seigneur du Tremblai, président-aux-requêtes du palais. Le jeune du Tremblai voyagea en Allemagne & en Italie, & fit une campagne sous le nom du *Baron de Maflée*. Au milieu des espérances que ses talens donnoient à sa famille, il quitta le monde pour se faire Capucin en 1599. Après son cours de théologie, il fit des missions, entra en lice avec les hérétiques, en convertit quelques-uns, & obtint les premiers emplois de son ordre. Le cardinal de Richelieu, instruit de son génie, lui donna toute sa confiance, & le chargea des affaires les plus épineuses. Ce fut sur-tout lorsque le cardinal fit arrêter la reine Marie de Médicis, que le Capucin fut utile au ministre. Admis dans un conseil secret, il ne craignit point de remontrer au roi, qu'il pouvoit & qu'il devoit, sans scrupule, mettre sa mere hors d'état de s'opposer à son ministre, chargé du gouvernement & des intérêts du royau-

me. L'auteur de sa Vie lui reproche d'avoir extorqué une rétractation du docteur Richer; mais les circonstances qu'il rapporte de cette rétractation, sont invinciblement réfutées dans le Journal de Trévoux, janvier 1703. Ce zélé Capucin envoya des missionnaires en Angleterre, au Canada, en Turquie, réforma l'ordre de Fontevraud, & établit avec madame Antoinette d'Orléans celui des religieuses Bénédictines du Calvaire. Louis XIII le récompensa de ses services par le chapeau de cardinal; mais il mourut à Ruel en 1638, à 61 ans, avant que de l'avoir reçu. Le parlement en corps assista à ses obseques, & un évêque prononça son oraison funebre. L'abbé Richard a publié deux *Vies* de cet homme singulier; l'une sous le titre de *Vie du Pere Joseph*, 2 vol. in-12; & l'autre, qui n'est qu'une satyre, intitulée: *Le véritable Pere Joseph*, 1704, in-12. Dans la 1re il le peint comme un Saint, & dans la seconde comme un politique artificieux. » Cet homme, dit un historien, » travailla toute sa vie pour » l'Eglise, & assez long-tems » pour l'état; fervent religieux » tandis qu'il resta dans le » cloître, habile politique lorsque le cardinal de Richelieu » l'eut en quelque sorte associé » au ministere, en se déchar» geant sur lui d'une partie des » soins qui en sont inséparables; il donna dans tous les » tems des preuves d'une vertu » rare & d'une capacité con» sommée. Je sais que la satyre » ne l'a pas épargné. Ami & » confident du cardinal de Ri» chelieu, pouvoit-il manquer » de critiques? Sa ferveur & » la confiance du premier mi» nistre, voilà, ce me semble, » ce qui fait tout son crime ».

JOSEPH DE CALASANCE, (S.) fondateur des Ecoles-Pies, naquit à Pétralt, dans le royaume d'Aragon, en 1556, d'une famille noble. Il fit vœu de chasteté dans sa jeunesse, & la passa dans les exercices de la piété. Devenu fils unique par la mort de son frere aîné, il eut quelques contradictions à essuyer de la part de son pere, qui voulut lui procurer un brillant établissement dans le monde. Etant tombé malade & réduit à l'extrémité, il déclara à son pere le vœu qu'il avoit fait, & l'engagea à le laisser suivre sa vocation. Engagé dans les ordres sacrés, Joseph fut le modele du clergé, & plusieurs évêques l'ayant employé dans leurs dioceses, il y fit des fruits merveilleux. Se croyant appellé à un état plus parfait, il passa à Rome, où la vue d'une troupe d'enfans livrés aux vices qu'amene le défaut d'éducation, lui fit prendre la résolution de se donner tout entier à leur instruction. Il s'associa quelques ecclésiastiques, entre lesquels le célebre Dragonetti, âgé de 95 ans, mais fort & vigoureux, qui remplit les exercices de la nouvelle congrégation, jusqu'à l'âge de 120 ans, qu'il mourut en odeur de sainteté. Elle fut érigée en ordre religieux en 1621 par Grégoire XV. Un mauvais sujet y ayant été reçu, porta le désordre de l'orgueil & de la division dans le nouvel établissement, se servit de son crédit pour susciter au

saint fondateur des persécutions de toute espece. Innocent X supprima l'ordre. Le saint fondateur continua toujours ses œuvres de charité à l'égard des pauvres enfans. Il survécut deux ans à ce désastre, & mourut âgé de 92 ans, après avoir prédit le rétablissement de son ordre; ce qui arriva 21 ans après. Clément IX le remit sur le même pied qu'il avoit été approuvé par Grégoire XV. Les fonctions des religieux de cet institut ne furent d'abord que d'enseigner à lire, à écrire, le catéchisme, l'arithmétique, & les élémens de la grammaire; mais en vertu des concessions que leur ont fait plusieurs papes, ils ont dans leurs colleges des cours d'étude réglés, & enseignent aussi les hautes sciences. Joseph de Calasance fut béatifié par Benoît XIV & canonisé par Clément XIII. Sa *Vie* a été composée en italien par le P. Tosetti, & traduite en allemand par le P. Koch; elle est très-bien écrite dans les deux langues. L'auteur est un biographe judicieux, qui parle des vertus chrétiennes & de la gloire des Saints avec autant de discernement que d'édification.

JOSEPH, (Pierre de St-) Feuillant, né en 1594 dans le diocese d'Auch, d'une famille appellée *Comagere*, mort en 1662, publia plusieurs ouvrages de théologie, contre les partisans de Jansenius.

JOSEPH DE CUPERTIN, (S.) ainsi nommé du lieu de sa naissance, petite ville du diocese de Nardo, dans le royaume de Naples, né en 1603 de parens pauvres, entra dans l'ordre des Franciscains conventuels, fut élevé aux ordres sacrés, & se sanctifia par la pratique de toutes les vertus propres à son état. Le procès de sa canonisation fait mention d'un grand nombre de faveurs extraordinaires qu'il reçut de Dieu. Il mourut en 1663 à Osimo & fut canonisé en 1767. Pastrovicchi, religieux du même ordre, a écrit sa *Vie* en 1753; il y a peu de goût & de critique.

JOSEPH, (Ange de St-) Carme-Déchaussé, *voy.* ANGE.

JOSEPH, *voyez* ABOU-JOSEPH.

JOSEPHE, (*Flavius*, & non pas *Flavianus*, comme le supposent ceux qui l'appellent *Flavien* & *Flavian*) né à Jérusalem, l'an 37 de J. C., de parens de la race sacerdotale, montra de bonne heure beaucoup d'esprit & de pénétration. Dès l'âge de 14 ans les pontifes le consultoient. Il fut l'ornement de la secte des Phariséens, dans laquelle il entra. Un voyage qu'il fit à Rome, perfectionna ses talens & augmenta son crédit. Un comédien juif, que Néron aimoit, le servit beaucoup à la cour de ce prince. Cet acteur lui fit connoître l'impératrice Poppée, dont la protection lui fut très-utile. De retour dans la Judée, il eut le commandement des troupes, & se signala au siege de Jotapat, qu'il soutint pendant 7 semaines contre Vespasien & Titus. C'est-là qu'il fut réduit à se cacher dans une caverne profonde, avec 40 des plus braves de sa nation. Vespasien en étant averti, lui fit proposer de se rendre; mais Josephe en fut empêché par ses compagnons, qui le

menacerent de le tuer s'il y consentoit. Ces furieux, pour ne pas tomber entre les mains de leurs ennemis, proposerent de se donner la mort; & Josephe ne réussit qu'avec peine à leur persuader de ne pas tremper leurs mains dans leur propre sang, mais de recevoir la mort par la main d'un autre. Ils tirerent donc au sort, pour savoir qui seroit tué le premier par celui qui le suivoit. Projet qui n'étoit guere plus raisonnable qu'un suicide proprement dit. Josephe eut le bonheur de rester avec un autre, à qui il persuada de se rendre aux Romains. Vespasien lui accorda la vie, à la priere de Titus, qui avoit conçu beaucoup d'estime & d'affection pour lui. Ce prince l'emmena avec lui au siege de Jérusalem. Josephe y exhorta vainement ses compatriotes à se soumettre aux Romains. Après la prise de cette ville, il suivit Titus à Rome, où Vespasien lui donna le titre de bourgeoisie Romaine & le gratifia d'une pension. Titus & Domitien la lui continuerent, & ajouterent aux bienfaits les caresses les plus flatteuses. C'est à Rome que Josephe continua la plupart des ouvrages qui nous restent de lui : I. L'*Histoire de la guerre des Juifs*, en 7 livres. L'auteur l'écrivit d'abord en syriaque & la traduisit en grec. Cette Histoire plut tant à Titus, qu'il la signa de sa main, & la fit déposer dans une bibliotheque publique. On ne peut nier que Josephe n'ait l'imagination belle, le style animé, l'expression noble; il sait peindre à l'esprit & remuer le cœur. C'est celui de tous les historiens Grecs qui approche le plus de Tite-Live; aussi S. Jerôme l'appelloit-il le *Tite-Live de la Grece;* mais s'il a les beautés de l'historien latin, il en a aussi les défauts. Il est long dans ses harangues, & exagérateur dans ses récits. II. *Les Antiquités Judaïques*, en 20 livres : ouvrage écrit avec autant de noblesse que le précédent; mais dans lequel l'auteur a déguisé, affoibli ou anéanti les miracles attestés par l'Ecriture. Il corrompt par-tout ce qui pouvoit blesser les Gentils. Il paroît que Josephe étoit plus lâche politique que bon Israélite. L'intérêt le dirigea dans ses écrits comme dans sa conduite. Il eut la bassesse sacrilege d'appliquer les prophéties sur le Messie à l'empereur Vespasien, tout païen qu'il étoit. III. *Deux Livres contre Apion*, grammairien alexandrin, un des plus grands adversaires des Juifs. Cet ouvrage est précieux par divers fragmens d'anciens historiens que l'auteur nous a conservés. IV. Un *Discours sur le martyre des Machabées*, qui est un chef-d'œuvre d'éloquence; & un *Traité de sa vie*. La meilleure édition de ses ouvrages est celle d'Amsterdam, 1726, en 2 vol. in-fol. en grec & en latin, par Havercamp. Il y en a une autre par Hudson, Oxford, 1720, 2 vol. in-fol. moins estimée. Nous en avons deux traductions en françois, la premiere par Arnauld d'Andilly; la 2*e*. par le P. Gillet : celle-ci est faite avec plus d'exactitude, l'autre est écrite avec plus de force (*voyez* leurs articles). On a beaucoup disputé sur le fameux passage de

Josephe touchant J. C., où cet historien juif reconnoît le législateur des Chrétiens pour le Messie & l'envoyé de Dieu. Quelques-uns l'ont suspecté, » parce que, disent-ils, pour » être conséquent, Josephe eût » dû embrasser le Christia» nisme » : comme si un homme qui avoit eu la lâcheté & l'aveuglement de reconnoître pour Messie l'idolâtre Vespasien, n'avoit pu, sans se faire chrétien, reconnoître cette qualité dans Jesus-Christ. S. Jerôme, Eusebe, Isidore de Péluse, Sozomene, Suidas, Grotius, Huet, Casaubon, Isaac & Gerard Vossius, Usserius, &c., n'ont pas douté que ce passage ne fût de Josephe. On peut voir là-dessus Huet, *Dém. Evang. prop, 3, n°. 11*. Mais s'il n'est pas de lui, il en résulte un argument dont nos incrédules ne s'accommoderont guere. Ou Josephe a parlé de J. C. ou non; s'il en a parlé, qu'on nous montre un passage différent de celui que nous y voyons : s'il n'en a pas parlé, un silence si affecté sur des événemens qui avoient fait tant de bruit dans le monde, annonce plus que tout ce qu'il eût pu en dire. Il parle de S. Jean-Baptiste & de S. Jacques (*), & il auroit oublié leur chef, dont les sectateurs étoient déjà répandus partout & connus de tout l'univers ?

JOSEPIN, *voyez* ARPINO.

JOSIAS, roi de Juda, succéda à son pere Amon, l'an 641 avant J. C., à l'âge de 8 ans. Il renversa les autels consacrés aux idoles, établit de vertueux magistrats pour rendre la justice, & fit réparer le temple. Ce fut alors que l'original du *Livre de la Loi*, écrit de la main de Moyse, fut trouvé par le grand-prêtre Helcias. Sur la fin de son regne, Nechao, roi d'Egypte, allant faire la guerre aux Medes & aux Babyloniens, s'avança jusqu'auprès de la ville de Magedo, qui étoit du royaume de Juda. Josias s'opposa à son passage, & lui livra bataille au pied du Mont-Carmel : il y fut blessé dangereusement, & mourut de ses blessures l'an 610 avant J. C. Le peuple donna à sa mort les marques de la plus vive douleur. Jérémie composa un *Cantique* lugubre à sa louange.

JOSLAIN DE VIERZY, évêque de Soissons, mort en 1152, étoit un des principaux ministres de Louis VII, & un modele de vertu. Il laissa une *Exposition du Symbole & de l'Oraison Dominicale*, qu'on trouve dans la *Collectio maxima* de dom Martenne. Il fonda des abbayes, entr'autres Longpont, assista au concile de Troyes en 1127, & y mérita l'estime du pape Eugene III & de toute la France.

JOSSE, (S.) *Judocus* ou *Jodocus*, illustre solitaire, étoit fils de Juthaël, qui reprit le titre de roi de Bretagne. Son

(*) L'authenticité de ce dernier passage n'est contestée par personne; Blondel suspecte celui qui regarde S. Jean-Baptiste, mais sans aucun motif raisonnable (*voyez* JEAN-BAPTISTE). Origenes les reconnoît tous les deux, dans un tems fort antérieur à la prétendue falsification du texte de Josephe.

frere Judicaël, résolu de quitter le trône pour se donner à Dieu, pria Josse de se charger du gouvernement de ses états & de l'éducation de ses enfans ; mais celui-ci, également détaché des grandeurs mondaines, sortit, déguisé en pélerin de la Bretagne, & alla se cacher à Runiac dans le Ponthieu, où il bâtit une chapelle. Cet hermitage fut changé ensuite en un monastere célebre, qui est à une lieue de la mer, près de Montreuil, diocese d'Amiens, appartient à des Bénédictins, & se nomme *S. Josse-sur-Mer.* Il y mourut saintement en 668. Il y a à Paris une paroisse qui porte son nom, en mémoire du séjour que ce Saint y avoit fait.

JOSSELIN, médecin Anglois dans le 17e. siecle, sous le regne de Charles II, laissa une *Histoire naturelle des Possessions Angloises* en Amérique. Il y rapporte ce qu'il y a de plus rare, avec les remedes dont se servent les habitans du pays, pour guérir les maladies, les plaies & les ulceres.

JOSUÉ, étoit fils de Nun, de la tribu d'Ephraïm. Dieu le choisit, du vivant même de Moyse, pour gouverner les Israélites. Josué succéda à ce divin législateur l'an 1451 avant J. C. Moyse avoit conduit le peuple de Dieu jusqu'au bord du Jourdain. C'étoit-là, selon l'oracle divin, qu'il devoit terminer son ministere & sa vie. La gloire de conduire les Israélites dans la terre promise étoit réservée à Josué. Il avoit fallu jusques-là à ce peuple un législateur. Il leur falloit alors un général & un guerrier ; mais un général qui eût pour ses soldats toute la tendresse d'un pere, & un guerrier qui ne manquât ni des attentions, ni de la vigilance du législateur. Tel étoit Josué. Il envoya d'abord des gens pour examiner la ville de Jéricho. Dès qu'ils lui eurent fait leur rapport, il passa le Jourdain avec toute son armée. Dieu suspendit le cours des eaux, & le fleuve demeura à sec dans une étendue d'environ deux lieues. Peu de jours après ce miracle, Josué fit circoncire tous les mâles qui étoient nés pendant les marches du désert. Il fit ensuite célébrer la Pâque, & vint assiéger Jéricho. Suivant l'ordre de Dieu, il fit faire 6 fois le tour de la ville par l'armée, en six jours différens ; les prêtres portant l'arche & sonnant de la trompette. Les murailles tomberent d'elles-mêmes au 7e. jour. Haï fut prise & saccagée, & les Gabaonites craignant le même sort pour leur ville, se servirent d'un stratagême pour faire alliance avec Josué. Adonisedec, roi de Jérusalem, irrité de cette alliance, s'étant ligué avec 4 autres rois, alla attaquer Gabaon. Josué fondit sur les 5 rois, qu'il mit en déroute. Pour achever sa victoire, il commanda au soleil de s'arrêter, & la nature soumise à sa voix, prolongea le jour de 12 heures entieres ; soit que le soleil suspendit réellement son cours, soit que la terre (dans le systême de sa rotation) demeura immobile, soit que par une merveille plus simple, la lumiere jetée par le soleil, s'arrêta sur l'horizon. « C'étoit, » dit un pieux & solide écri-

» vain, pour manifester sa puissance aux yeux des nations » idolâtres, & pour leur montrer l'absurdité de leur culte, » que Dieu fit alors ce grand » miracle. Rien n'est difficile » au Tout-Puissant. Il a établi » l'ordre constant de l'univers, pour élever l'esprit de » l'homme à la connoissance » de ses perfections invisibles, » par les merveilles visibles » qu'il expose à ses sens. Il » suspendit cet ordre en cette » occasion, pour montrer que » les plus grands prodiges ne » lui coûtent rien ; qu'il est » l'arbitre souverain de toutes » les créatures, & qu'il est » absolument indépendant des » loix de la nature ; parce » que lui seul est l'auteur de » ces loix, que la nature » elle-même n'est autre chose » que sa volonté toute-puissante». L'Ecclésiastique avoit long-tems auparavant exprimé la même observation avec autant d'énergie que de laconisme: *Invocavit altissimum potentem in oppugnando inimicos undique, & audivit illum magnus & sanctus Deus... ut agnoscant gentes potentiam ejus, quia contra Deum pugnare non est facile* (Eccli. 46). Josué, poursuivant ses victoires, prit presque toutes les villes des Chananéens en 6 ans. Il distribua les terres aux vainqueurs, conformément à l'ordre de Dieu, & après avoir placé l'arche d'alliance dans la ville de Silo, il mourut à 110 ans, l'an 1424 avant J. C. Il gouverna le peuple d'Israël pendant 27 ans. Nous avons sous son nom un *Livre Canonique* écrit en hébreu. Plusieurs savans le lui attribuent, mais sans en avoir aucune preuve démonstrative. C'est par ignorance ou par mauvaise foi que des écrivains de ce siecle ont osé reprocher à Josué & aux autres chefs des Hébreux, la rigueur dont ils ont usé envers les habitans de la Palestine, & envers quelques autres peuples; rigueur due aux crimes énormes dont ils s'étoient fait des loix, & qui leur avoient comme passé en nature. Dieu lui-même avoit ordonné cette rigueur : le Deutéronome & le livre de la Sagesse nous en instruisent (*). Pourquoi les Juifs n'auroient-ils pu être les exécuteurs des arrêts que sa justice avoit prononcés contre des nations abominables ?... Le danger que les Juifs, mêlés avec les Idolâtres, ne quittassent bientôt le culte du vrai Dieu, étoit évident ; & le culte du vrai Dieu étoit-il un objet assez peu important pour lui préférer la conservation d'un peuple infame, dont la malice étoit incorri-

(*) Le livre de la Sagesse leur reproche les sacrifices humains, l'infanticide, l'antropophagie & toutes les atrocités qui rendent l'existence d'un peuple odieuse à Dieu & aux hommes : *Illos antiquos habitatores terræ sanctæ tuæ, quos exhorruisti, quoniam odibilia opera faciebant tibi per medicamina & sacrificia injusta ; & filiorum suorum necatores sine misericordiâ, & comestores viscerum hominum, & devoratores sanguinis a medio sacramento tuo, & auctores parentes animarum inauxiliatarum, perdere voluisti per manus parentum nostrorum.* Sap. 12. On peut voir encore *Deut.* 8, *Levit.* 18, &c.

gible?... Les Juifs punissoient la cruauté de ces barbares par la peine du talion. *Je n'ai rien souffert que je n'aie fait souffrir aux autres*, disoit Adonibesech, *Dieu me rend le mal que j'ai fait.* Voyez BEELPHEGOR, DAVID, AGAG, ADONIBESECH, &c.

JOTAPIEN, tyran, qui s'étant soulevé dans la Syrie, sur la fin du regne de l'empereur Philippe, fut défait sous celui de Dece, vers l'an 249. Sa tête fut portée à Rome.

JOUBERT, (Laurent) savant médecin, professeur-royal & chancelier de l'université de Montpellier, naquit à Valence en Dauphiné, l'an 1529, & mourut à Lombez en 1582, médecin ordinaire du roi de France & du roi de Navarre. Il laissa un *Traité contre les erreurs populaires*, 1578, in-8°. Il y a des choses curieuses, dont plusieurs sont bien constatées, & d'autres qui ne méritent guere de croyance. II. Un *Traité du Ris*, 1579, in-8°, 3 parties, avec la cause morale du *Ris* de Démocrite, expliqué par Hippocrate, rare. III. Un *Dialogue sur la Cacographie Françoise*, à la suite du précédent. IV. *De Balneis antiquorum.* V. *De Gymnasiis & generibus exercitationum apud antiquos celebrium*, &c. La plupart de ses écrits latins ont été recueillis en 2 vol. in-fol., Lyon, 1582. Ils roulent presque tous sur la médecine; on en trouve la liste dans les *Notes* de Teissier sur les *Eloges* de de Thou. Ils sont remplis d'érudition; on peut même dire qu'il y en a trop & qu'elle déroge quelquefois au jugement de l'auteur. Laurent Joubert laissa un fils, nommé Isaac JOUBERT, qui a fait une *Apologie de l'Orthographe Françoise*, & qui a traduit quelques ouvrages de son pere.

JOUBERT, (Joseph) Jésuite de Lyon, connu par un *Dictionnaire François & Latin*, in-4°, très-estimé sur-tout pour le latin, qui est pur, & dont les exemples sont tirés des meilleurs auteurs; il ne vaut pourtant pas celui du P. le Brun, qui, en profitant du travail de son confrere, l'a perfectionné. L'auteur mourut vers 1724.

JOUBERT, (François) prêtre de Montpellier, né en 1689, mort le 23 décembre 1763, étoit fils du syndic des états de Languedoc, & avoit lui-même exercé cette charge avant que d'être élevé au sacerdoce. Son attachement aux disciples de Jansenius, le fit renfermer à la Bastille. Il est auteur d'un *Commentaire sur l'Apocalypse*, imprimé en 1762, en 2 vol. in-12, sous le titre d'Avignon. On a encore de lui divers autres ouvrages, dont les principaux sont : I. *De la connoissance des Tems par rapport à la Religion*, in-12. II. *Lettre sur l'interprétation des Ecritures*, in-12. III. *Explication de l'Histoire de Joseph*, in-12. IV. *Eclaircissement sur le Discours de Job*, in-12. V. *Traité du caractere essentiel à tous les Prophetes*, in-12. VI. *Explication des Prophéties de Jérémie, Ezéchiel, Daniel*, 5 vol. in-12. VII. *Commentaire sur les XII petits Prophetes*, 6 vol. in-12, & d'autres ouvrages, dont quelques-uns en faveur du parti où il s'étoit laissé engager.

JOVE, (Paul) historien célebre, né à Côme en Lombardie, d'abord médecin, fut ensuite élevé sur le siege épiscopal de Nocera. Il desira en vain d'être transféré à Côme; Paul III lui refusa constamment cet évêché. François I le traita avec plus de distinction. Il lui écrivit des lettres flatteuses, & lui accorda une pension considérable. Cette pension fut retranchée par le connétable de Montmorenci, sous le regne de Henri II. Paul Jove s'en vengea en maltraitant le connétable dans le 31*e*. livre de son Histoire. Il ne faisoit pas difficulté d'avouer « qu'il avoit » deux plumes, l'une d'or & » l'autre de fer, pour traiter » les princes suivant les fa» veurs ou les disgraces qu'il » en recevoit ». Il paroît par ses Lettres qu'il avoit l'ame extrêmement intéressée. On n'a jamais quêté avec autant d'assurance : il demande à l'un des chevaux, à l'autre des confitures. Cet historien mourut à Florence en 1552, à 70 ans, conseiller de Côme de Médicis. On a de lui : I. Une *Histoire* en XLV livres, qui commence à l'an 1494, & qui finit en 1544; Florence, 1550 & 1552, 2 vol. in-folio. Il y en a une vieille traduction françoise, Lyon, 1552, in-fol. La variété & l'abondance des matieres la font lire avec plaisir. La scene est tour-à-tour en Europe, en Asie, en Afrique. Les principaux événemens de 50 années, décrits avec beaucoup d'ordre & de clarté, forment un corps d'histoire qui pourroit être très-utile, si la fidélité de l'historien égaloit la beauté de la matiere. Pensionnaire de Charles-Quint, & protégé par les Médicis, il parle de ces princes avec des éloges quelquefois outrés. II. *Les Vies des Hommes illustres.* III. *Les Eloges des Grands-Hommes.* On reproche à ces deux ouvrages, ainsi qu'à sa grande *Histoire*, un style trop oratoire, un ton trop enflé; mais ils sont utiles pour la connoissance des faits & dits des hommes célebres. IV. *Vies des douze Visconti, souverains de Milan.* V. Plusieurs autres Ouvrages, dans lesquels on remarque de l'esprit, mais peu de goût & peu de justesse. On a recueilli toutes ses Œuvres à Bâle, en 6 vol. in fol., reliés ordinairement en trois. C'est l'édition la plus complette : elle est de l'an 1578. — Son frere Benoît JOVE, composa plusieurs ouvrages, entr'autres une *Histoire des Suisses ;* & son petit-neveu, Paul JOVE, mort en 1582, cultiva avec succès la poésie italienne.

JOUFFROI, JOFFREDI *ou* GÉOFFROI, (Jean) né à Luxeuil, dans la Franche-Comté, prit l'habit de religieux dans l'abbaye de St-Pierre de Luxeuil, & en devint abbé. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, lui procura l'évêché d'Arras, & sollicita pour lui un chapeau de cardinal. Pie II le promit, à condition que le prélat engageroit le roi Louis XI à supprimer la Pragmatique-Sanction. Jouffroi obtint de ce monarque une déclaration telle que le pape la souhaitoit. Mais Louis XI se repentant de sa facilité, disgracia l'évêque d'Arras. Pour remédier aux maux que sa déclaration pouvoit occasionner

en France, il fit de nouvelles ordonnances touchant les réserves & les expectatives, qui étoient presque le seul avantage que l'abolition de la Pragmatique avoit procuré au souverain pontife; & jusqu'au tems du concordat, la cour de Rome ne put avoir la satisfaction qu'elle desiroit. Cependant Jouffroi recueillit le fruit de sa négociation. Le pape ajouta au chapeau de cardinal, l'évêché d'Alby; mais il n'en jouit pas long-tems, étant mort au prieuré de Rulli, diocese de Bourges, en 1473.

JOVIEN, (*Flavius Claudius Jovianus*) fils du comte Varronien, né à Singidon, aujourd'hui Segedin (quoique d'autres prétendent que Singidon est Belgrade ou Semendria) ville de la Pannonie, l'an 331, fut élu empereur par les soldats de l'armée Romaine, après la mort de Julien l'Apostat, en 363. Il refusa d'abord la couronne impériale, témoignant qu'il ne vouloit point commander à des soldats idolâtres; mais tous lui ayant protesté qu'ils étoient chrétiens, il reçut la pourpre. Les affaires étoient en très-mauvais état; il tâcha d'y mettre ordre, & commença par faire la paix avec les Perses. Quelques auteurs ont blâmé très-mal-à-propos cette démarche, puisque sans cela il ne pouvoit retirer ses troupes du pays où Julien les avoit engagées: & si cette paix fut peu honorable, ce fut la faute de son imprudent & fougueux prédécesseur, & non pas la sienne. Il commanda de fermer les temples des Idoles, & défendit leurs sacrifices. Il eut sur-tout un soin extrême de rappeller S. Athanase, & les autres prélats exilés, & de témoigner aux hérétiques qu'il ne vouloit point souffrir de discorde. Cependant il ne jouit pas long-tems de l'autorité dont il se servoit si dignement. Il mourut à l'âge de 33 ans, dans un lieu appellé Dadastane, entre la Galatie & la Bithynie, en 364, n'ayant tenu l'empire que sept mois & 20 jours. On le trouva étouffé dans son lit, par la vapeur du charbon qu'on avoit allumé dans sa chambre pour la sécher. Jovien avoit été capitaine de la garde prétorienne, du tems de Julien; & ce fut dans ce tems que ce prince, que l'ignorance ou la mauvaise foi nous représente aujourd'hui comme un philosophe tolérant, voulut le faire renoncer à sa religion, ce qu'il refusa généreusement. Son regne fut trop court, pour qu'on puisse connoître s'il auroit été glorieux; mais l'on ne peut douter que Jovien, étant bon chrétien, n'eût été bon prince. L'abbé de la Bletterie a écrit son *Histoire* en 1 vol. in-12.

JOUIN, (Nicolas) né à Chartres, fut banquier à Paris, & y mourut le 22 février 1757, à 73 ans. On a de lui: I. *Procès contre les Jésuites* (celui d'Ambroise Guys), &c., 1750, in-12. II. Les *Sarcelades*, satyres en vers, en faveur des disciples de Jansenius. III. *Le Portefeuille du Diable*, & d'autres fruits de la calomnie & de la luxure, bien propres à faire connoître la secte hypocrite, dont il s'étoit fait le champion.

JOVIN, noble Gaulois, & capitaine plein de bravoure, fut déclaré empereur à Mayence,

l'an 411, dans le tems qu'on assiégeoit le tyran Constantin à Arles. Il dut ce dangereux honneur à la brigue de Goar, Alain, & de Guindicaire, chef des Bourguignons. Il associa à cette dignité son frere Sébastien; mais ils ne jouirent pas long-tems de la pourpre. L'an 413, Ataulphe, roi des Visigoths, qui suivoit le parti de Jovin, l'ayant abandonné, cet usurpateur fut tué dans le tems qu'on le conduisoit à l'empereur Honorius, qui étoit alors à Ravenne, & auquel on porta aussi la tête de Sébastien.

JOVINIEN, moine de Milan, infecta plusieurs monasteres de ses erreurs, après être sorti du sien, où il avoit vécu très-austérement, ne mangeant qu'un peu de pain, buvant de l'eau, marchant nu pieds, portant un habit noir & travaillant de ses mains. Il passa de Milan à Rome, & porta plusieurs vierges à se marier, voilant son libertinage & celui de ses disciples, de la fausse maxime que l'état de mariage est aussi parfait que celui de la virginité, doctrine contraire à celle de Jesus-Christ, & réfutée par l'Apôtre S. Paul. Les erreurs qu'il soutint encore, furent: Que la mere de J. C. n'étoit pas demeurée vierge après l'enfantement; que la chair du Sauveur n'étoit pas véritable, mais fantastique; que les jeûnes & les autres œuvres de pénitence n'étoient d'aucun mérite. Ce moine se conduisoit suivant ces principes. S. Augustin & S. Jerome, qui combattirent ses impiétés & ses relâchemens, lui reprochent son luxe, sa mollesse, & son goût pour le faste & les plaisirs. Jovinien fut condamné à Rome par le pape Sirice, & à Milan par S. Ambroise, dans un concile tenu en 390. Les empereurs Théodose & Honorius l'exilerent; le premier dans un désert, & l'autre dans une isle, où il mourut comme il avoit vécu, vers l'an 412. S. Jerôme exprime son genre de mort d'une maniere si énergique, qu'il seroit bien difficile de la rendre en françois: *Inter phasides aves & carnes suillas non tam emisit spiritum quàm eructavit.* Voy. VIGILANCE.

JOVITA RAPICIUS, né dans le Bressan, est auteur d'un ouvrage divisé en 5 livres sur le nombre oratoire: il parut à Venise l'an 1554, dédié au cardinal Polus, de l'imprimerie de Paul Manuce, fils d'Alde. Quelques gens d'esprit & de lettres regardoient le nombre oratoire comme une chimere, dont l'objet n'a rien de fixe, & varie au gré de nos caprices. Rapicius montre qu'il y a un rhythme, une cadence propre de la prose comme du vers; il donne d'excellentes leçons sur la maniere de le répandre dans le discours, & fait sentir en finissant, les méprises où sont tombés *Philippe Mélanchthon* & *Gerard Bulcodian*, en décidant qu'il étoit impossible ou inutile de donner sur cette matiere des instructions qu'on pût ramener à la pratique.

JOURDAN, (Raimond) vicomte de Saint-Antoine dans le Quercy, parut à la cour de Raimond Bérenger, comte de Provence, & s'y signala par ses talens. Il fit plusieurs pieces de vers pour Mabille de Riez,

dont il étoit devenu amoureux. Cette illustre & vertueuse dame, paroissant insensible à ses feux, il prit le parti de s'éloigner, & se croisa contre Raimond, comte de Toulouse. Le bruit ayant couru qu'il avoit été tué dans cette expédition, Mabille en fut si touchée, qu'elle en mourut de douleur. Le vicomte, de retour, lui fit dresser une statue colossale de marbre dans l'abbaye de Mont-Majour à Arles. Il prit ensuite l'habit de religieux, renonça à la poésie, & mourut vers 1206. Avant sa retraite, il avoit fait un traité de *Lou Fontaumary de las donnas*. Son entrée dans le cloître parut d'autant plus méritoire, qu'il avoit dans le monde la réputation d'un homme qui savoit unir les lauriers de Mars & ceux d'Apollon.

JOUSSE, (Daniel) conseiller honoraire au châtelet d'Orléans, né le 10 février 1704, mort le 26 août 1781, s'est fait une réputation distinguée par ses travaux & ses lumieres en matiere de jurisprudence. Peu d'auteurs ont été plus cités de leur vivant, surtout dans les matieres criminelles. On a de lui : I. *Traité de la jurisdiction des Présidiaux, tant en matiere civile que criminelle, avec un recueil de réglemens*; Paris, 1764, in-12. II. *Nouveau Commentaire sur l'Ordonnance du mois d'avril 1667*, Paris, 1767, 2 vol. in-12; & d'autres ouvrages estimés; mais qui se ressentent néanmoins de la précipitation & de l'esprit compilateur de ce siecle.

JOUVE, (Joseph) Jésuite, né à Embrun en 1701, mort le 2 avril 1758, est auteur d'une *Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares Mancheoux*, Lyon, 1754, 2 vol. in-12. Il s'est déguisé sous le nom de *Vojeu de Brunem*; il y a joint un accord chronologique des annales de la monarchie Chinoise, avec les époques de l'ancienne histoire, depuis le déluge jusqu'à J. C. On prétend que le P. Jouve a tiré cette histoire de l'établissement de la dynastie régnante, des Annales de la Chine du P. de Mailla, qui n'avoient pas encore été imprimées, sources peu propres à donner de la confiance. On a encore du même, *Histoire de Zénobie, impératrice, reine de Palmyre*, Paris, 1758, in-12, sous le nom de *Euvoi de Hauteville*, écrite d'une maniere intéressante, & qui a eu beaucoup de succès.

JOUVENCY, (Joseph) Jésuite Parisien, naquit en 1643, professa les humanités à Caen, à la Fleche & à Paris, avec un succès peu commun, & mourut en 1719 à Rome, où ses supérieurs l'avoient appellé pour y continuer l'*Histoire de la Société*. Il eut des désagrémens, parce qu'il pensoit à-peu-près comme le chancelier de Chiverny, sur le compte de son confrere Guignard (*voyez* ce mot), quoiqu'il détestât la doctrine du tyrannicide, comme il s'exprime lui-même dans cette Histoire : *Hanc doctrinam (Tyrannicidii) detestamur, ut humanis divinisque legibus vetitam.* » Quand on songe, dit un au» teur moderne, que la plus » téméraire des assertions anti» royalistes, imputées aux Jé» suites, n'est pas comparable » pour la hardiesse aux maximes

» de la philosophie, honorées » aujourd'hui comme des vérités, & mises en pratique » par l'assemblée nationale, on » est bien tenté de gémir sur » le sort de l'espece humaine.... » Mânes de Gretser, de Keller, de Busembaum, de Jouvency, dont la justice séculiere a flétri les opinions! » paroissez au milieu de nous, » pour reprocher à un siecle » sans principes, son inconséquence & son injustice. Votre » crime est d'avoir autorisé des » droits vrais ou prétendus » contre les tyrans; le suprême » mérite de la philosophie est » de tourner ses sophismes » contre des souverains justes » & sages.... Imprudens! en » même tems que vous accréditiez peut-être une erreur, » vous respectiez l'ensemble » des vérités antiques de la foi. » Vous étiez chrétiens. Oh! » voilà ce que l'on ne pardonne pas! A la doctrine du » tyrannicide, que n'ajoutiez-vous celle de l'athéisme, & » vous deveniez les oracles de » la politique » (*voyez* SANTAREL). L'ouvrage du P. Jouvency forme la 5e. partie de l'*Histoire des Jésuites*, depuis 1591 jusqu'en 1616, in-fol., imprimé à Rome en 1710. L'historien y traite de la puissance du pape sur le temporel des rois, suivant les principes ultramontains; cela seul suffisoit pour faire condamner cette *Histoire* en France: le parlement de Paris la supprima, & probablement ne se seroit pas contenté d'une simple suppression, si le roi n'eût déclaré qu'il ne vouloit pas qu'on poussât plus loin cette affaire, content de la déclaration faite & dressée à ce sujet par les Jésuites, *après laquelle le roi*, dit l'avocat général (M. Joly de Fleury) dans son Plaidoyer, *les a jugés plus dignes que jamais de la protection dont il les honore.* L'ouvrage du P. Jouvency est écrit avec autant de pureté que d'élégance; il a été continué avec succès par le P. Jules-César Cordara, Rome, 1750, 1 vol. in-fol. En 1713 on imprima à Liege un *Recueil*, in-12, *de Pieces touchant cette Histoire.* Ce recueil n'est pas commun. On a encore du P. Jouvency: I. Des *Harangues latines*, prononcées en diverses occasions, en 2 vol. in-12. II. Un traité *De Arte discendi & docendi*, bon; réimprimé à Paris, in-12, 1778, chez Mrs. Barbou. On trouve dans la partie qui regarde l'enseignement, des réflexions sages, des regles du goût le plus sûr, formé sur les excellens modeles de l'antiquité; des préceptes tracés par la raison & par l'expérience, une méthode claire & mise à la portée de tous les esprits; l'amour de la vertu, le zele pour le progrès des sciences & des bonnes mœurs. Ce qui paroît sur-tout précieux dans l'ensemble des différens avis que le P. Jouvency donne aux éducateurs, c'est la noblesse & la force des motifs qui doivent diriger & soutenir les pénibles travaux de l'instruction; motifs qui ne prennent leur essor & leur activité que dans l'esprit de la Religion Chrétienne, & qui par-là même sont devenus bien rares, & qu'on ne trouve plus que dans un petit nombre d'individus, que le philoso-

phisme

phisme n'a pas subjugués. On ne peut rien ajouter à cette grande leçon, pleine de sentimens, de tendresse, d'une sage & bienfaisante philosophie, & qui seule suffit pour faire un excellent instituteur : *Cernat tanquàm sub personâ latentem, in exiguis corpusculis, divinæ speciem originis, lineamenta cœlestis cognationis, sanguinem Christi; in eisdem pretium crucis, jus regni, hæreditatem æternitatis, contempletur: tùm verò, quàm non modò libenter, sed etiam ambitiosè docendi munus exercebit?* Dans les avis relatifs à la maniere d'apprendre, l'auteur est moins heureux; il paroît qu'il ne connoissoit pas assez la nature de l'esprit humain, les différentes formes & propriétés sous lesquelles il se développe, pour le diriger sûrement dans ses travaux. En suivant ses leçons à la lettre, les génies vifs, rapides & profonds essuyeroient tous les inconvéniens d'une servitude incompatible avec leurs facultés intellectuelles. Le P. Jouvency accumule tellement & fait succéder si rapidement les lectures les plus disparates, qu'il est impossible qu'il n'en naisse de la confusion & du désordre, & que l'esprit privé de sa liberté & du loisir de la réflexion, n'éprouve le malheur de la stérilité au milieu de l'abondance, le dégoût & la satiété dans le sein de la variété & de la plus riche opulence (*voyez* SACCHINI). III. *Appendix de Diis & Heroïbus poeticis.* C'est un excellent abrégé de mythologie. IV. Des *Notes* pleines de clarté & de précision sur *Térence*, *Horace*, les *Métamorphoses* d'Ovide, *Perse*, *Juvenal*, *Martial*, & sur quelques ouvrages de Cicéron. On reconnoît dans tous ces écrits un homme qui s'est nourri des bonnes productions des anciens. La pureté, l'élégance, la facilité de son style, la richesse de ses expressions, l'égalent presque aux meilleurs écrivains de l'antiquité. Tous ceux qui s'intéressent aux belles-lettres & aux bonnes mœurs lui auront une éternelle obligation d'avoir mis les auteurs latins en état d'être lus par la jeunesse, sans aucun danger de se corrompre le cœur en se formant l'esprit.

JOUVENET, (Jean) peintre, né à Rouen en 1644, mort à Paris en 1717, reçut le pinceau de la main de ses peres. Le tableau du Mai qu'il fit à l'âge de 19 ans, & dont le sujet est la *guérison du paralytique*, annonça l'excellence de ses talens. Le Brun présenta ce maître à l'académie, où il fut reçu en 1675. On le nomma depuis directeur & recteur perpétuel. On connoît les 4 morceaux qu'il composa pour l'église de St. Martin-des-Champs. Le roi voulut les voir, & en fut si satisfait, qu'il ordonna à Jouvenet de les recommencer, pour être exécutés en tapisseries. Jouvenet peignit donc les mêmes sujets; mais en homme de génie, sans s'attacher servilement à ses premieres idées. Il se surpassa lui-même dans ces derniers tableaux, qui sont aux Gobelins. Le czar Pierre I, ayant vu les tapisseries qui étoient exécutées d'après lui, en fut frappé, & les choisit pour la tenture que le roi lui avoit offerte. Louis XIV con-

noissoit le rare mérite de Jouvenet; il le chargea de peindre à fresque les 12 Apôtres, au-dessous de la coupole de l'église des Invalides, & l'illustre artiste l'exécuta de la plus grande maniere. Son pinceau fut aussi employé dans la chapelle de Versailles. Un travail excessif altéra sa santé; il eut une attaque d'apoplexie, & demeura paralytique du côté droit. Cependant il dessinoit encore de la main droite, mais avec beaucoup de difficulté. Enfin il s'habitua à se servir de la main gauche. On voit plusieurs magnifiques ouvrages qu'il a exécutés de cette main; entr'autres, le tableau appellé le *Magnificat*, dans le chœur de Notre-Dame de Paris. Ce peintre avoit une imagination vive, beaucoup d'enjouement dans l'esprit, de franchise & de droiture dans le caractere. Son pinceau ferme & vigoureux, la richesse de sa composition, sa grande maniere charment & étonnent le spectateur, sans le séduire par le coloris, qu'il a peut-être un peu trop négligé.

JOUY, (Louis-François de) avocat au parlement & du clergé de France, né à Paris le 2 mai 1714, mort dans la même ville le 6 février 1771, se livra particuliérement aux matieres ecclésiastiques. Il fut chargé des affaires du clergé, & s'en acquitta avec honneur. On a de lui : I. *Principes sur les droits & obligations des Gradués*, in-12, II. *Supplément aux Loix Civiles* dans leur ordre naturel, in-fol. III. *Arrêts de Réglemens recueillis & mis en ordre*, 1752, in-4°. IV. *Conférences des Ordonnances Ecclésiastiques*, 1753, in-4°. Après sa mort on trouva chez lui manuscrits : *Principes & usages concernant les Dîmes*, 1776, in-12; & *la Coutume de Meaux*, ouvrage qu'il avoit déjà mis au jour, & dont il avoit préparé une nouvelle édition.

JOYEUSE, (Guillaume, vicomte de) étoit fils puîné de Jean de Joyeuse, gouverneur de Narbonne, d'une famille illustre. On le destina à l'église, & il eut même l'évêché d'Aleth du vivant de Jean-Paul, son frere aîné; mais comme il n'étoit pas lié par les ordres sacrés, il embrassa depuis la profession des armes. Il servit utilement le roi Charles IX dans le Languedoc, durant les guerres civiles de la religion, fut fait maréchal de France par le roi Henri III, & mourut fort âgé en 1592.

JOYEUSE, (Anne de) fils du précédent, duc & pair, & amiral de France, premier gentilhomme de la chambre, & gouverneur de Normandie, fut un des principaux favoris du roi Henri III, qui lui fit épouser Marguerite de Lorraine, sœur puînée de la reine Louise son épouse. Joyeuse commanda, l'an 1586, une armée dans la Guienne contre les huguenots. Il y remporta quelques avantages, & ne voulut faire aucun quartier à un détachement qu'il surprit au Mont-St.-Eloi. Cette sévérité fut punie bientôt après par une véritable barbarie; car ayant été vaincu à Coutras le 20 octobre 1587, les huguenots le tuerent de sang-froid, en criant *le Mont-St.-Eloi!* quoiqu'il offrît 100 mille écus pour racheter sa vie. Le maréchal de

Joyeuse, inexorable les armes à la main, étoit doux & généreux dans la société. Un jour ayant fait attendre trop long tems les deux secrétaires-d'état dans l'antichambre du roi, il leur en fit ses excuses, en leur abandonnant un don de 100 mille écus que le roi venoit de lui faire.

JOYEUSE, (François de) cardinal, frere du précédent, né en 1562, fut successivement archevêque de Narbonne, de Toulouse & de Rouen. Il fut chargé des affaires les plus épineuses & les plus importantes par les rois Henri III, Henri IV & Louis XIII. Il s'acquit tous les suffrages par sa prudence; par sa sagesse & par sa capacité dans les affaires. Il mourut à Avignon, doyen des cardinaux, en 1615, à 53 ans, après s'être illustré par plusieurs fondations: I. D'un *Séminaire* à Rouen. II. D'une *Maison* pour les Jésuites à Pontoise. III. D'une autre à Dieppe pour les Peres de l'Oratoire.

JOYEUSE, (Henri de) né en 1567 de Guillaume, vicomte de Joyeuse, porta d'abord les armes avec distinction jusqu'en 1587. La perte de sa femme & une vision qu'il crut avoir, le déterminerent à faire profession chez les Capucins, sous le nom de *Frere Ange*. L'année d'après, les Parisiens ayant résolu de députer à Henri III, pour le prier de revenir habiter la capitale, Frere Ange se chargea de la commission, mais ce fut sans succès. Il resta dans son ordre jusqu'en 1592. Le grand-prieur de Toulouse, son frere, s'étant noyé dans le Tarn vers ce tems-là, les Ligueurs du Languedoc l'obligerent de sortir de son cloître pour se mettre à leur tête. Le guerrier capucin combattit vaillamment pour le parti de la Ligue, jusqu'en 1596, qu'il fit son accommodement avec le roi Henri IV. Ce prince l'honora du bâton de maréchal de France; mais quelque tems après il reprit son ancien habit. Le cloître ne fut plus pour lui qu'un tombeau. Livré aux jeûnes, aux veilles & à la plus rigoureuse pénitence, il ne pensa plus au rôle qu'il avoit joué sur le théâtre brillant & fragile du monde, que pour répandre des larmes ameres. Il mourut à Rivoli, près de Turin, en 1608, à 41 ans. Il avoit épousé la sœur du duc d'Epernon, qui ne lui donna qu'une fille, Henriette-Catherine, laquelle épousa en 1599 le duc de Montpensier, & en 1611 le duc de Guise. Elle mourut en 1656, à 71 ans. M. de Callieres a écrit la *Vie de Frere Ange de Joyeuse*. Elle est édifiante, & bien propre à le justifier contre ceux qui, sans raison, ont voulu suspecter la sincérité de sa piété.

JUAN D'AUTRICHE, (Don) fils naturel de l'empereur Charles-Quint, qui déclara ce secret en mourant à Philippe II son fils, naquit à Ratisbonne en 1547. C'est très-calomnieusement, comme l'observe le président Hénault, qu'un forcené a avancé que Charles l'avoit eu de sa propre sœur Marie d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas; il l'a eu d'une Allemande, fille de condition, nommée Barbe Blomberg (& selon quelques-uns, d'une princesse, mais qui ne lui appartenoit en rien),

& cela dans le tems qu'il étoit veuf; car si ce grand & religieux prince ne fut pas toujours à l'abri des foiblesses humaines, il ne viola jamais la foi conjugale. Le jeune prince fut élevé secrettement à la campagne par la femme de Louis Quisciada, grand-maître de la maison de l'empereur. Après la mort de Charles-Quint, Philippe II l'appella à la cour d'Espagne, où il se distingua de bonne heure par sa politesse & sa grandeur d'ame. Philippe II l'envoya en 1570 contre les Maures de Grenade, qu'il réduisit. La haute réputation qu'il acquit dans cette guerre, le fit choisir pour généralissime d'une flotte de près de 300 voiles, que l'Espagne & l'Italie avoient préparée contre les Turcs. Les Chrétiens & les Musulmans en vinrent aux mains le 7 octobre 1571, avec un acharnement sans exemple, vers le golfe de Lépante, proche de ces mêmes lieux où Antoine & Auguste combattirent autrefois pour l'empire du monde. Don Juan par sa valeur força la victoire à se déclarer pour lui; il s'empara de la capitane ennemie, & obligea les Turcs à prendre la fuite. Les vainqueurs prirent 130 galeres, en brûlerent ou coulerent à fond 55, tuerent 25,000 Turcs, parmi lesquels étoit Hali-Bacha leur général, firent 10,000 prisonniers, & délivrerent 15,000 esclaves chrétiens. Don Juan donna le combat malgré Don Louis de Requesens, qu'on avoit chargé de modérer l'ardeur de ce prince intrépide. Il vouloit aller droit à Constantinople; c'étoit le seul parti qu'il avoit à prendre; son conseil s'y opposa. Dans la consternation où étoient les Musulmans, on pouvoit non-seulement se rendre maître de la capitale de leur empire, mais encore chasser de la Thrace & de la Grece ces fiers ennemis des Chrétiens. Don Juan d'Autriche se fit tout d'un coup la plus grande réputation dont jamais capitaine ait joui. « Chaque nation, dit un » historien, ne compte que ses » héros, & néglige ceux des » autres peuples. Don Juan, » comme vengeur de la chré» tienté, étoit le héros de » toutes les nations ». On le comparoit à l'empereur Charles-Quint son pere, dont il avoit la figure, la valeur, l'activité, le génie, & sur-tout l'humanité, la générosité, le zele de la religion qui achevent & assurent les conquêtes. Il mérita sur-tout l'amour & l'admiration des peuples, lorsque deux ans après il prit Tunis, comme Charles-Quint, & emmena le roi prisonnier. Don Juan se couvrit d'une nouvelle gloire en 1576, lorsqu'il eut été nommé gouverneur des Pays-Bas; il se rendit maître de Namur, de diverses places, & défit entiérement les rebelles dans les plaines de Gemblours en 1578. Les ennemis perdirent 6000 hommes dans cette journée, qui, au rapport de Ferréras, ne coûta la vie qu'à deux, & suivant Strada, à 100 Espagnols. Leur général Goignies fut pris avec l'artillerie, les bagages & les drapeaux; le vainqueur profita de la victoire, en soumettant rapidement Louvain, Dieste Nivelle, Philippeville, Lim-

bourg. Une mort prématurée enleva ce héros au milieu de ses conquêtes. Il mourut le 7 octobre de la même année, à 30 ans, sous les murs de Namur, d'une maladie si aiguë & si extraordinaire, que l'on crut que sa mort n'étoit point naturelle; & Strada rapporte que deux Anglois accusés & convaincus d'avoir conspiré contre sa vie, furent mis à mort par ordre d'Alexandre de Parme: cependant, selon M. de Thou, il avoit contracté sa maladie au siege de Philippeville, où il s'étoit prodigieusement fatigué, en partageant avec le soldat les travaux du siege; selon d'autres il mourut de la peste.

JUAN D'AUTRICHE, (Don) fils naturel de Philippe IV, & de Marie Calderona, comédienne, né en 1629, fut grand-prieur de Castille, & commanda en 1647 les armées du roi d'Espagne en Italie, où il réduisit la ville de Naples. Don Juan commanda ensuite en Flandre, puis devint généralissime des armées de terre & de mer contre les Portugais. Il eut quelques succès, & défit en 1661 les Portugais à Badajoz; mais le résultat de l'expédition ne fut pas heureux. Don Juan se flattoit qu'il n'auroit qu'à se présenter, & que le Portugal se soumettroit. Il se croyoit si assuré de le subjuguer, qu'il fit afficher dans Madrid l'état des troupes, de l'artillerie, des munitions de toute espece qu'il avoit préparées pour cette conquête. Il trouva la punition de sa vanité à Extremos, où il fut entiérement défait par le comte de Schomberg en 1663. « C'est » une remarque constamment » vérifiée, dit un historien, que » les généraux présomptueux » ont toujours eu contr'eux le » Dieu des armées, qui seul » dispose de la victoire ». Don Juan eut la principale administration des affaires à la cour du roi Charles-II, & mourut à Madrid en 1679, à 50 ans.

JUAN, (D. Georges) Espagnol, chevalier de Malte, commandeur d'Aliaga, mort à Madrid en 1773, se distingua par ses connoissances dans les mathématiques. Choisi avec D. Antonio de Ulloa, capitaine de frégate, pour accompagner les académiciens François, envoyés l'an 1735 au Pérou pour déterminer la figure de la terre, il publia en espagnol, à son retour, ses *Observations astronomiques* sur l'objet de ce voyage, dans un grand ouvrage, dont la partie historique, rédigée par D. Antonio de Ulloa (*voy.* ce mot & CONDAMINE), a paru traduite en françois, Amsterdam, 1752, 2 vol. in-4°. Il fut aggrégé à l'académie des sciences de Paris, où il vint en 1745, & à celle de Berlin en 1750. On a de lui plusieurs ouvrages sur la marine, en espagnol, très-instructifs.

JUBA I, roi de Mauritanie & de Numidie, succéda à son pere Hiempsal, & suivit le parti de Pompée contre Jules-César. Après la mort de Pompée, il fut défait par César. Ce roi vaincu, si fier avant la bataille, se vit réduit à demander la vie à ses sujets. Il les pria de le sauver; mais aucune ville ne voulant le recevoir, il se fit donner la mort à la fin d'un repas par Petreïus, compagnon de son malheur, l'an 42 avant

J. C. Il avoit gouverné ses peuples en tyran, & ne méritoit pas un meilleur sort. « On » voit, dit M. Turpin de Crissé » dans ses *Notes* sur César, » son désastre & son malheur » avec plaisir, & l'on croit » revivre quand il est prêt » de mourir. On se met sans » peine à la place des habitans » de Zama, qui croyoient tou» jours voir le bûcher où il » vouloit livrer aux flammes » ses sujets, ses femmes, ses » enfans, ses trésors & lui» même ».

JUBA II, fils du précédent, fut mené à Rome, & servit à orner le triomphe de César. Il fut élevé à la cour d'Auguste, qui lui fit épouser Cléopatre la jeune, fille d'Antoine & de la fameuse Cléopatre, & lui donna le royaume des deux Mauritanies & une partie de la Gétulie. Il se signala par les agrémens de son caractere & les connoissances de son esprit. Cet avantage le rendit plus illustre que celui que la couronne lui donnoit.

JUBAL, fils de Lamech & d'Ada, & frere de Jabel, inventa les instrumens de musique (*Genese, IV., 21*).

JUBÉ, (Jacques) né à Vanvres, près de Paris, en 1674, cultiva les langues savantes, & se fit estimer par son érudition. Son attachement au parti de Jansenius remplit sa vie de soins & d'amertumes. Il voyagea dans une partie de l'Europe, & mourut à Paris en 1745. On a de lui les *Journaux de ses Voyages* en manuscrit. L'auteur s'y attache sur-tout à marquer l'état de la Religion dans les différentes contrées qu'il a parcourues.

JUDA, 4e. fils de Jacob & de Lia, naquit l'an 1755 avant J. C. Lorsque les fils de Jacob voulurent mettre à mort Joseph leur frere, il leur conseilla plutôt de s'en défaire en le vendant, & cet avis lui sauva la vie. Juda épousa la fille d'un Chananéen, nommé *Sué*, & il en eut 3 fils, Her, Onan & Séla. Il eut aussi de Thamar, femme de l'aîné de ses fils, dont il jouit sans la connoître, Pharès & Zara. Lorsque Jacob bénit ses enfans, il dit à Juda: *Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le législateur de sa postérité, jusqu'à la venue de* CELUI *qui doit être envoyé, & à qui les peuples obéiront.* Cette prédiction s'accomplit évidemment en la personne de JESUS-CHRIST : car de quelque maniere qu'on l'explique, il reste vrai que la Judée ne cessa d'être un royaume, & le peuple Juif une nation rassemblée en corps, ayant ses chefs, ses loix, jusqu'à l'arrivée de J. C. (*). Juda mourut l'an 1636 avant l'ere vulgaire, âgé de 119 ans. Sa tribu tenoit le premier rang parmi les autres ; elle a été la plus puissante & la plus nombreuse. Au sortir de l'Egypte, elle étoit composée de 74,600

(*) Par la simple transposition d'une virgule, le texte présente une explication plus facile & plus personnellement applicable au Messie. *Non auferetur sceptrum de Juda & dux, de fœmore ejus donec veniat qui mittendus est.* Le sceptre & le chef ne sortiront point de Juda, jusqu'à ce que CELUI qui doit être envoyé, naisse de sa postérité.

hommes, capables de porter les armes. Cette tribu occupoit toute la partie méridionale de la Palestine. La royauté passa de la tribu de Benjamin, d'où étoient Saül & Isboseth, dans la tribu de Juda, qui étoit celle de David & des rois ses successeurs. Les dix tribus s'étant séparées, celle de Juda & celle de Benjamin demeurerent attachées à la maison de David, & formerent un royaume qui se soutint avec éclat contre la puissance des rois d'Israël. Après la dispersion & la destruction de ce dernier royaume, celui de Juda subsista, & se maintint même dans la captivité de Babylone. Au retour, cette tribu vécut selon ses loix, ayant ses chefs; les restes des autres tribus se rangerent sous ses étendards, & ne firent plus qu'un peuple que l'on nomma *Juif*. Les tems où devoit s'accomplir la promesse du Messie étant arrivés, la puissance Romaine, à qui rien ne résistoit, assujettit ce peuple, lui ôta le droit de se choisir un chef, & lui donna pour roi Hérode, étranger & Iduméen. Ainsi cette tribu, après avoir conservé le dépôt de la vraie Religion, & l'exercice public du sacerdoce & des cérémonies de la loi dans le temple de Jérusalem, & avoir donné naissance au Messie, fut réduite au même état que les autres tribus, dispersée & démembrée comme elles.

JUDA-KAKKADOSCH, c'est-à-dire *le Saint*, Rabbin célebre par sa science, par ses richesses & par ses talens, fut, selon les Juifs, ami & précepteur de l'empereur Antonin. Il recueillit, vers le milieu du 2*e*. siecle, les constitutions & les traditions des magistrats & des docteurs Juifs, particuliérement de Hillel, qui l'avoient précédé, & en composa, avec quelques autres docteurs, un livre qu'il nomma *Mischne*, & il le divisa en 6 parties. La 1*re*. traite de l'agriculture & des semences; la 2*e*. des jours de fêtes; la 3*e*. des mariages, & de ce qui concerne les femmes; la 4*e*. des dommages, intérêts & de toutes sortes d'affaires civiles; la 5*e*. des sacrifices, & la 6*e*. des puretés & impuretés légales. Surrhenusius a donné une bonne édition de ce livre en hébreu & en latin, avec des notes, 1698, 3 vol. in-fol. Le *Talmud* ou la *Gemare*, est un commentaire de la *Mischne*.

JUDA-CHIUG, célebre Rabbin, natif de Fez, & surnommé le *Prince des Grammairiens Juifs*, vivoit au 11*e*. siecle. On a de lui divers ouvrages manuscrits en arabe, qui sont très-estimés: entr'autres un *Dictionnaire Arabe*, qui pourroit être fort utile pour l'intelligence de l'Ecriture-Sainte, s'il étoit imprimé.

JUDA, (Léon) fils de Jean Juda, prêtre de Germoren en Alsace, & d'une concubine, entra dans l'ordre ecclésiastique, & embrassa depuis les erreurs de Zuingle. Erasme lui ayant reproché son lâche reniement, s'attira une réponse très-aigre de la part de cet apostat. Juda s'acquit une grande réputation dans son parti, & mourut à Zurich en 1542, à 60 ans. Sa *Version* latine de la *Bible* est celle qui est jointe

aux *Notes* de Vatable. On a de lui d'autres ouvrages qui prouvent son érudition.

JUDA, *voyez* LÉON.

JUDACILIUS se distingua durant le siege que Pompée avoit mis devant Ascoli, sa patrie. Il étoit à la tête d'une troupe de rebelles; il résolut de s'en servir pour donner du secours à la ville assiégée. Dans ce dessein, il avertit ses compatriotes, que dès qu'ils le verroient aux prises avec les Romains, ils fissent une sortie pour le soutenir. Quelques bourgeois d'Ascoli détournerent les autres de seconder Judacilius, & lorsqu'il se présenta devant la ville, aucun des assiégés ne remua. Il ne laissa pas, l'épée à la main, de se faire jour, & d'arriver à la porte de la ville, qui lui fut ouverte. Dès qu'il fut entré dans Ascoli, il fit égorger ceux qui avoient empêché qu'on ne se joignît à lui. Puis ayant invité ses amis à un grand repas; quand la bonne chere & le vin l'eurent un peu échauffé, il se fit apporter une coupe pleine de poison, & l'avala, pour n'être pas témoin de la profanation des temples de sa patrie, & de la captivité de ses compatriotes. Il se fit porter ensuite dans un temple, où il avoit fait préparer son bûcher funebre. Il y mourut au milieu de ses amis, & son corps y fut réduit en cendres. Bientôt après Ascoli se rendit à Pompée.

JUDAS, dit MACHABÉE, troisieme fils de Mathathias, de la famille des Asmonéens, succéda à son pere dans la dignité de général des Juifs l'an 167 avant JESUS-CHRIST. Mathathias le préféra à ses autres enfans, & le chargea de combattre pour la défense d'Israël. Judas ne trompa point ses espérances; secondé de ses freres, il marcha contre Apollonius, général des troupes du roi de Syrie, le défit & le tua. Il tourna ses armes contre Séron, autre capitaine, qui avoit une nombreuse armée, qu'il battit également, quoiqu'avec des troupes fort inférieures en nombre. Antiochus, ayant appris ces deux victoires, envoya contre Judas trois généraux de réputation, Ptolemée, Nicanor & Gorgias. L'armée prodigieuse qu'ils firent marcher en Judée, épouvanta d'abord ceux qui accompagnoient Judas; mais son courage ayant ranimé celui de ses gens, il tomba sur cette multitude, & la dissipa. Lysias, régent du royaume pendant l'absence d'Antiochus, désespéré de ce que les ordres de son prince étoient si mal exécutés, crut qu'il feroit mieux par lui-même. Il vint donc en Judée avec une armée nombreuse; mais il ne fit qu'augmenter le triomphe de Judas, qui l'obligea de retourner en Syrie. Le vainqueur profita de cet intervalle pour rétablir Jérusalem; il donna ses premiers soins à la réparation du temple, détruisit l'autel que les Idolâtres avoient profané, en bâtit un autre, fit faire de nouveaux vases, & l'an 165 avant J. C., 3 ans après que ce temple eut été profané par Antiochus, il en fit célébrer la Dédicace. La paix ne fut pas de durée. Judas fut obligé de reprendre les armes, & eut par-tout

l'avantage : il défit Timothée & Bacchides, deux capitaines Syriens, battit les Iduméens, les Ammonites, défit les nations qui assiégeoient ceux de Galaad, & revint chargé de riches dépouilles. Il n'y eut qu'une seule occasion où la victoire fut disputée, & où plusieurs Juifs périrent dans le combat. Comme on trouva qu'ils avoient péché en emportant des choses consacrées aux idoles, ce que la loi défendoit, « le pieux général envoya, dit l'auteur du second » livre des Machabées, deux » mille drachmes d'argent à Jérusalem, afin qu'on offrît » des sacrifices pour les péchés de ceux qui étoient » morts; car il étoit persuadé » qu'une grande miséricorde » est réservée à ceux qui meurent dans la piété : ainsi c'est » une sainte & salutaire pensée de prier pour les morts; » afin qu'ils soient délivrés de » leurs péchés ». Passage qui prouve le croyance & l'usage des anciens Juifs sur la priere pour les morts, & sur l'existence du purgatoire. Antiochus Eupator, qui avoit succédé à Antiochus Epiphanes, irrité des mauvais succès de ses généraux, vint lui-même en Judée, & assiégea Bethsure. Judas marcha au secours de ses freres. Du premier choc il tua 600 hommes des ennemis; & ce fut alors que son frere Eléazar fut accablé sous le poids d'un éléphant, qu'il tua croyant faire périr le roi. La petite armée de Judas ne pouvant tenir tête aux troupes innombrables du roi, ce général se retira à Jérusalem. Eupator l'y vint assiéger; mais averti de quelques mouvemens qui se tramoient dans ses états, il fit la paix avec le général Hébreu, qu'il déclara chef & prince du pays. Il retourna ensuite en Syrie, où il fut tué par Demetrius qui régna en sa place. Le nouveau roi envoya Bacchides & Alcime, avec la meilleure partie des troupes. Les deux généraux marcherent contre Judas, qui étoit à Béthel avec 3000 hommes. Cette petite armée fut saisie de frayeur à la vue des troupes ennemies; elle se débanda, & il ne resta que 800 hommes au camp. Judas, sans perdre courage, exhorta ce petit nombre à mourir courageusement, fondit sur l'aile droite & fut tué dans la mêlée, l'an 161 avant J. C. Simon & Jonathas, ses freres, enleverent son corps, & le firent porter à Modin, où il fut enterré avec magnificence dans le sépulcre de son pere. Les Juifs eurent à pleurer un héros & un libérateur. Les froids moralistes qui ont prétendu que la guerre, faite à Antiochus, étoit contraire à la soumission due aux rois, méritoient bien d'être eux-mêmes les victimes de sa tyrannie. S'il n'est pas permis aux particuliers de se soulever contre une autorité quelconque, une nation entiere devra-t-elle se laisser massacrer, voir anéantir ses loix & son culte, parce que le caprice du tyran l'ordonnera ainsi? On cite l'exemple des chrétiens qui se laissoient égorger; mais ces chrétiens étoient des particuliers soumis à l'autorité établie, & dont la Religion contrarioit celle de l'empire. « Vous ne

» pouvez, dit à ce sujet un » jurisconsulte éclairé, vous » prévaloir de la conduite des » premiers chrétiens, sous le » regne du paganisme : ils de- » voient s'exclure absolument » de la société publique, toute » vouée aux horreurs de l'i- » dolâtrie, à une impiété plus » détestable encore, & à toute » espece d'abominations. Con- » traints en quelque sorte de » vivre inconnus, ils n'avoient » point une existence civile » dans l'empire Romain, étant » considérés comme des cou- » pables, à cause de la nou- » velle Religion qu'ils profes- » soient & cherchoient à ré- » pandre; ils étoient sous Né- » ron & d'autres monstres » couronnés, dans le cas des » particuliers, que nous conve- » nons ne pouvoir pas résister » au prince. La Sagesse éter- » nelle a fait servir cette situa- » tion des chrétiens à sa gloire : » elle a fait éclater en eux » l'esprit de paix, d'humilité, » d'une charité sans bornes, » d'un détachement héroïque, » d'une douceur & d'une pa- » tience admirable; au milieu » d'un monde corrompu, qui » avoit besoin de ces leçons » & de ces exemples, les » chef-d'œuvres de cet en- » chaînement de miracles qui » devoient terrasser l'incrédu- » lité, adoucir & subjuguer » la férocité, faire taire les » passions & convertir l'uni- » vers. Mais inférer delà » qu'une nation entiere, ses » chefs & ses représentans, » doivent livrer leurs posses- » sions, leur vie, leurs loix & » leur culte, aux caprices & » aux violences d'un tyran ; » c'est ce qui certainement » n'est ni dans les regles de la » bonne logique, ni dans celles » de la bonne justice « (*voyez* BURLAMACHI). M. Bossuet, qu'on ne soupçonnera pas d'affoiblir l'autorité des rois, justifie hautement les Machabées, parce qu'Antiochus vouloit détruire leur religion & la nation même, en la corrompant par les rits idolâtres, pour la mêler & confondre avec les nations infideles. «. Antiochus, dit-il, » ne se proposoit rien moins » que de détruire la nation » avec le culte qu'elle profes- » soit, & en éteindre la mé- » moire, profaner le temple, » y effacer le nom de Dieu, » & y établir l'idole de Jupiter » Olympien. Voilà ce qu'on » avoit entrepris, & ce qu'on » exécutoit contre les Juifs » avec une violence qui n'a- » voit point de bornes.... Lors- » que Dieu ne leur donnoit » aucun ordre d'abandonner » la terre promise, où il avoit » établi le siege de la reli- » gion & de l'alliance, ni ne » leur montroit aucun moyen » de conserver la race d'Abra- » ham, que celui d'une résis- » tance ouverte, comme il » leur arriva manifestement » dans cette cruelle persécu- » tion des rois de Syrie; c'é- » toit une nécessité absolue & » une suite indispensable de » leur religion, de se défen- » dre ». *5e. Avertiss. aux Protest.*, *n.* 24.

JUDAS ESSÉEN, se rendit célebre par quelques prophéties. Il prédit qu'Antigone, premier prince des Asmonéens, périroit dans la tour de Straton. Cependant le jour même

qu'il avoit assuré que le roi mourroit, il parut douter du succès de sa prédiction, parce qu'il savoit que ce prince étoit à Jérusalem, éloigné de la tour de Straton d'environ 25 lieues. Il fut surpris, peu de tems après, d'apprendre que le roi venoit d'être tué dans une chambre du palais, qu'on appelloit la *Tour de Straton* : endroit qu'il avoit nommé sans le connoître, trompé par la ressemblance des noms. C'étoit un saint homme. Quelques savans pensent que ce Judas est le même que l'auteur du *IIe Livre des Machabées.*

JUDAS, fils de Sarriphée, s'étant joint à Mathias, fils de Margalotte, docteur de la loi, persuada à ses disciples & à quelques autres Juifs, d'abattre l'aigle d'or qu'Hérode le Grand avoit fait poser sur le plus haut du temple, en l'honneur d'Auguste. Ce prince cruel le condamna à être brûlé vif. Après la mort d'Hérode, le peuple qui aimoit Judas, demanda à son successeur Archelaüs la punition des auteurs d'un supplice si inhumain; & sur le refus qui en fut fait, il s'éleva une sédition, qu'on ne put éteindre que par le sang de 3000 hommes (Josephe, *Histoire des Juifs*, liv. 17, ch. 8).

JUDAS, chef de voleurs, après la mort d'Hérode le Grand, assembla une troupe de déterminés, avec lesquels il pilla les trésors du roi, & se rendit assez redoutable pour pouvoir aspirer à la couronne (Josephe, *Antiq.* liv. 17, ch. 12).

JUDAS ISCARIOTE, ainsi appellé parce qu'il étoit d'une ville de ce nom dans la tribu d'Ephraïm, fut choisi par J. C. pour être l'un des douze Apôtres; mais il répondit mal au choix & aux bontés de l'Homme-Dieu. Son avarice lui fit censurer l'action de la Magdelene, qui répandoit des aromates précieux sur les pieds du Sauveur, & lui fit livrer aux Juifs le Fils de Dieu pour 30 deniers. Il reconnut ensuite l'atrocité de sa trahison, jeta dans le temple l'argent qu'il avoit reçu d'eux, se pendit de désespoir, & son corps devint, comme dit S. Pierre dans les Actes des Apôtres, un objet d'horreur, en s'ouvrant & présentant le plus affreux spectacle. Casaubon, Jacques Gronovius, Daniel Heinsius ont assez inutilement disserté sur ce phénomene qui, disent-ils, ne résulte pas de la strangulation. On peut voir dans la *Physica Sacra* de Scheuchzer, une explication naturelle, rendue sensible par une estampe pittoresque. Mais il y a plus de vérité peut-être dans ce passage d'un théologien moderne : *Post buccellam, ut ait Scriptura, introivit in eum satanas, quem minimè mirum est devotum ac devolutum sibi cadaver decerpsisse.* Les savans ne sont pas d'accord entr'eux sur la valeur des 30 deniers que reçut Judas. Les hérétiques Cérinthiens honoroient cet apôtre infidele d'une maniere particuliere, & se servoient d'un Evangile qui portoit son nom.

JUDAS DE GAULAN, chef d'une secte avec Sadoc parmi les Juifs, s'opposa au dénombrement que fit Cyrinus dans la Judée, & excita une révolte. Il prétendoit que les Juifs étant

libres, ils ne devoient reconnoître aucune autre domination que celle de Dieu. Ses sectateurs aimoient mieux souffrir toutes sortes de supplices, que de donner le nom de *Maître* ou de *Seigneur* à quelque homme que ce fût (Josephe, *Histoire des Juifs*, liv. 18, ch. 1). Le même Judas est nommé le Galiléen dans les Actes des Apôtres, parce qu'il étoit de la ville de Gamala dans la Gaulanite, petit pays de Galilée.

JUDAS *ou* JUDE, surnommé Barsabas : *voyez* ce mot.

JUDDE, (N.) Jésuite, né à Rouen en 1661, est connu par divers écrits moraux & ascétiques, qui décelent un homme consommé dans les voies de la perfection chrétienne. Après avoir prêché quelque tems avec succès, il fut chargé à Rouen de la direction du second noviciat, où les jeunes Jésuites prêtres, après avoir enseigné les humanités & étudié pendant quatre ans en théologie, étoient formés au ministere apostolique, avant de faire leurs vœux solemnels; il fut ensuite, jusqu'en 1721, supérieur du premier noviciat à Paris, d'où il passa à la retraite de ce même noviciat, & de là à la maison professe, où il mourut en 1735. Le Pere Cheron, Théatin, a publié en 1780 ses *Exhortations sur les principaux devoirs de l'Etat religieux*, Paris, 1780, 2 vol. in-12. En 1781 & 1782, l'abbé Duparc a donné une *Collection complette des Œuvres Spirituelles du P. Judde*, Paris, 7 vol. in-12. Ce qui prévient beaucoup en faveur du Pere Judde, c'est le cas tout particulier que le P. Bourdaloue faisoit de ses lumieres, il souhaita en mourant qu'on lui confiât ses papiers. Mais ce grand prédicateur avoit mis, sans le prévoir, un obstacle à l'exécution de cette demande, ayant suggéré le P. Judde pour un emploi qui, le tirant de la prédication, fixa son attention sur des objets différens.

JUDE, (S.) Apôtre, nommé aussi *Lebbée*, *Thadée* ou *le Zélé*, frere de S. Jacques le Mineur, & parent de J. C. selon la chair, fut appellé à l'apostolat par le Sauveur du monde. Dans la derniere Cene, il lui dit : *Seigneur, pourquoi vous manifesterez-vous à nous, & non pas au monde ?* Jesus lui répondit : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, & mon Pere l'aimera ; & nous viendrons à lui, & nous ferons en lui notre demeure.* Après avoir reçu le Saint-Esprit avec les autres Apôtres, Jude alla prêcher l'Evangile dans la Mésopotamie, l'Arabie, la Syrie, l'Idumée & la Libye. On prétend qu'il reçut la couronne du martyre dans la ville de Beryte, vers l'an 80 de J. C. Nous avons de lui une *Epître*, qui est la derniere des VII Epîtres Catholiques. Il l'écrivit après la prise de Jérusalem, principalement pour les Juifs convertis au Christianisme. Il y attaqua les Nicolaïtes, les Simoniens, les Gnostiques, & les autres hérétiques, qui combattoient la nécessité des bonnes œuvres. On avoit d'abord fait quelque difficulté de mettre cette Epître dans le canon des Ecritures, à cause de la citation du livre apocryphe d'Enoch ; mais elle y est placée communément, dès avant la fin du

4e. siecle. Le passage rapporté par cet Apôtre, peut être réellement d'Enoch, quoique le livre qui le renferme, soit apocryphe, c'est-à-dire, d'une autorité incertaine; la tradition, quelque ancien écrit, ou une inspiration particuliere peuvent avoir appris à S. Jude, que ces paroles sont véritablement d'Enoch. Il a pu d'ailleurs citer un livre célebre & estimé de son tems, pour faire impression sur les esprits, & donner plus d'horreur des hérétiques contre lesquels il écrivoit. Le saint Apôtre dépeint ces imposteurs avec des couleurs fort vives. On y reconnoît trait pour trait les philosophes dogmatisans de notre siecle. C'est avec raison qu'Origene dit de cette Lettre, » qu'elle ne contient que très- » peu de paroles, mais qu'elles » sont pleines de la force & de » la grace du Ciel ».

JUDEX, (Matthieu) né à Tippolswalde en Misnie, l'an 1528, est un des principaux écrivains des *Centuries* de Magdebourg, publiées à Bâle, 1552 à 1574, 8 vol. in-folio; ouvrage destiné à bouleverser toutes les notions de l'histoire ecclésiastique, réfuté par Baronius, Bellarmin, &c. Il enseigna la théologie avec réputation dans son parti, & ne laissa pas d'essuyer beaucoup de chagrin dans son ministere. Il mourut à Rostock le 15 mai 1564. On a de lui plusieurs ouvrages, plus ou moins entachés des préventions & erreurs de sa secte.

JUDITH, *voyez* HOLOPHERNE. Nous nous contenterons de dire que l'action de cette sainte & courageuse veuve ne doit pas être, au moins avec toutes ses circonstances, jugée sur les regles ordinaires de la morale, auxquelles le souverain législateur peut déroger dans des cas que sa sagesse & sa justice peuvent seules déterminer. Il faut observer encore qu'il s'agissoit d'un ennemi particuliérement odieux par une férocité & une brutalité sans exemple, ravageant & détruisant tout, blasphémant le nom de Dieu, vivant & se proposant de placer dans son temple les idoles des nations (*voyez* JÉHU). Il est difficile de fixer le tems auquel cette histoire est arrivée, & il est presqu'impossible, quelque parti qu'on prenne, de satisfaire pleinement à toutes les objections; mais cette difficulté ne doit pas faire recourir à la supposition gratuite de Scaliger & de Grotius, qui prétendent que le livre de Judith n'est qu'une parabole, composée pour consoler les Juifs dans le tems qu'Antiochus Epiphane vint en Judée. L'authenticité du livre de Judith a été contestée; mais tous les doutes doivent être fixés par l'autorité du concile de Trente, qui l'a confirmé dans la possession où il étoit de passer pour inspiré. S. Jerôme nous assure qu'il a été reconnu comme tel par le concile de Nicée. L'auteur, qui est tout-à-fait inconnu, a écrit son ouvrage en langue chaldaïque, & il fut traduit en latin par S. Jerôme; on en a aussi une version en hébreu, en grec & en syriaque. Quelques-uns veulent que ce soit Judith elle-même: d'autres, le grand-prêtre Eliacim, dont il est parlé dans ce livre; mais tout cela est sans

aucune preuve. Montfaucon a donné une savante dissertation sous le titre de *Vérité de l'Histoire de Judith.*

JUDITH, fille de Charles le Chauve, avoit été d'abord mariée à Ethulphe, & ensuite à Ethelrede, rois Anglois. Celui-ci, las de la tyrannie qu'elle vouloit exercer sur lui, la chassa de son lit & de son trône. Revenue en France, elle se fit enlever par Baudouin Forestier de Flandre, qu'elle épousa. Charles le Chauve fit son gendre comte de Flandre vers l'an 870, & ce fut la souche de tous les autres princes de ce nom. Judith étoit galante & impérieuse; ses époux n'étoient que ses premiers esclaves.

JUELLUS, *voyez* JEWEL.

JUENNIN, (Gaspar) prêtre de l'Oratoire, né à Varembon en Bresse, en 1650, mort à Paris en 1713, professa long-tems la théologie dans plusieurs maisons de sa congrégation, & sur-tout au séminaire de St. Magloire. Sa piété & son érudition le firent estimer. On a de lui : I. *Institutiones Theologicæ ad usum Seminariorum*, en 7 vol. in-12. On n'avoit pas vu encore de meilleure théologie scholastique; mais l'auteur y ayant glissé avec beaucoup d'art quelques erreurs nouvellement condamnées, son ouvrage fut proscrit à Rome le 25 septembre 1708, & par plusieurs évêques de France, & notamment par les évêques de Chartres, de Laon, d'Amiens, de Soissons, & par le cardinal de Noailles. Le cardinal de Bissy opposa une critique très-solide à cette théologie. II. *Commentarius historicus & dogmaticus de Sacramentis*, Lyon, 1696, en 2 vol. in-fol., dont l'auteur tira 3 vol. in-12, sous le titre de *Théorie pratique des Sacremens.* III. Un *Abrégé* de ses *Institutions*, à l'usage de ceux qui se préparent aux examens qui précedent les ordinations, un vol. in-12, en latin. IV. *Théologie morale*, 6 vol. in-12. V. *Résolutions des cas de conscience sur la vertu de justice & d'équité*, 4 vol. in-12. Ces deux derniers ouvrages sont pleins de décisions appuyées sur l'Ecriture & sur les Peres, & écrits avec clarté & avec méthode.

JUGURTHA, roi de Numidie, né avec les graces de l'esprit & de la figure, fut élevé à la cour de Micipsa son oncle. Celui-ci ayant démêlé dans son neveu beaucoup d'ambition, lui donna le commandement d'un détachement qu'il envoyoit à Scipion, qui faisoit alors le siege de Numance. Micipsa espéroit qu'il ne reviendroit pas de cette expédition; mais il fut trompé. Jugurtha, courageux sans être téméraire, fit éclater sa valeur, & échappa à la mort. Son oncle l'adopta dans son testament, & le nomma héritier avec ses deux fils, Adherbal & Hiempsal, espérant que les bienfaits du pere l'attacheroient aux enfans; il se trompa encore. Qu'étoit-ce que le tiers d'un royaume pour un ambitieux, tel que son neveu? L'ingrat, le perfide Jugurtha fit mourir Hiempsal, fit la guerre à Adherbal, l'obligea à s'enfermer dans Cirthe sa capitale, l'y réduisit par la famine à se rendre à composition, & le fit périr dans les plus cruels tour-

mens, contre la foi du traité. Adherbal avoit eu recours aux Romains; il étoit venu lui-même se plaindre au sénat: mais l'or de Jugurtha lui en avoit fermé toutes les avenues. Ce prince corrompit les sénateurs & les généraux qu'on envoya contre lui : ce qui lui fit dire, » que Rome n'attendoit pour » se vendre qu'un acheteur, & » qu'elle périroit bientôt, s'il » s'en trouvoit un ». Cecilius Metellus, plus généreux, ne se laissa gagner ni par les promesses, ni par les présens. Il vainquit Jugurtha, & le réduisit à quitter ses états pour aller mendier du secours chez les Gétules & les Maures. Marius & Sylla, qui continuerent la guerre après Metellus, la firent avec le même succès. Bochus, roi de Mauritanie, beau-pere de Jugurtha, le livra à Sylla l'an 106 avant J. C. Le monarque captif, après avoir été donné en spectacle au peuple Romain, depuis la porte triomphale jusqu'au Capitole, attaché au char de triomphe de Marius, fut jeté dans un cachot, où il mourut au bout de six jours. Fin très-peu assortie à ce que l'on voudroit nous faire accroire de la clémence & de l'humanité de ces vainqueurs du monde.

JULES-CÉSAR, *voy.* CÉSAR.

JULES CONSTANCE, pere de l'empereur Julien, & fils de l'empereur Constance-Chlore & de Théodora sa 2*e*. femme, étoit un prince doux & modéré, qui vit sans jalousie le diadême sur la tête de son frere Constantin. Il fut le particulier de son siecle le plus illustre, par sa naissance, par ses richesses, par son crédit; & peut-être le premier sénateur de Rome qui ait fait profession publique du Christianisme. Il avoit été engagé dans le parti du tyran Maxence; mais Constantin victorieux respecta dans ce grand homme les talens supérieurs, & une vertu encore supérieure aux talens. Il le fit consul, préfet, &c. Jules Constance périt l'an 337, dans le massacre que les fils de Constantin firent de leur famille après la mort de leur pere.

JULES, (S.) soldat Romain, servit long-tems avec valeur dans les armées des empereurs, & eut la tête tranchée vers l'an 302, par ordre de Maxime, gouverneur de la basse Mœsie.

JULES I, (S.) Romain, successeur du pape S. Marc le 6 février 337, envoya ses légats au concile de Sardique en 347, & soutint avec force la cause de S. Athanase, qui en avoit appellé à lui comme au chef de l'Eglise & aux juges des évêques (*voy.* APIARIUS, ATHANASE, INNOCENT I). Il mourut, après avoir illustré son siege par la science & les vertus des Saints, le 12 avril 352. On a de lui 2 *Lettres* dans les Œuvres de S. Athanase, & dans les Epîtres des Papes de D. Coustant, qui sont, au jugement de Tillemont, deux des plus beaux monumens de l'antiquité ecclésiastique. Les autres ouvrages que l'on attribue à S. Jules, sont supposés.

JULES II, (Julien de *la Rovere*) né au bourg d'Albizale, près de Savone, l'an 1453, fut élevé successivement sur les sieges de Carpentras, d'Albano, d'Ostie, de Bo-

logne, d'Avignon. Le pape Sixte IV, son oncle, l'honora de la pourpre en 1471, & lui confia la conduite des troupes de l'Etat contre les peuples révoltés en Ombrie. Le cardinal de la Rovere, né avec un génie guerrier, dompta les rebelles. Ses exploits & ses entreprises lui acquirent beaucoup de pouvoir dans Rome. Après la mort d'Alexandre VI, il empêcha que le cardinal d'Amboise ne fût placé sur le trône pontifical, & y fit monter Pie III, qui mourut au bout de 22 jours, & auquel il succéda en 1503. Son premier soin fut de faire construire l'église de S. Pierre; il en posa la premiere pierre en 1506. Cet édifice, le plus beau que les hommes aient élevé à la Divinité, fut bâti sur le Vatican, à la place de l'église construite par Constantin: » Monument » célébré dans toutes les langues, dit un voyageur, & » toujours supérieur à l'idée » qu'on s'en fait, pourvu que » le bon sens regle l'imagination : temple auguste, qui » n'eut jamais d'égal en grandeur, en majesté, en richesse; où la Religion a rassemblé tout ce qui peut servir à animer & à nourrir la » piété; où la curiosité la plus » avide & la plus intelligente, » trouve de quoi se satisfaire, » revient sans cesse aux mêmes » objets, & ne les quitte que » déterminée à revenir encore; » où les artistes en tout genre » les plus critiques & les plus » habiles, viennent admirer & » s'instruire » (*voy.* FONTANA Charles). Des idées différentes occuperent bientôt le pontife. Jules II, qui, comme ses prédécesseurs, auroit voulu chasser les étrangers de l'Italie, cherchoit à renvoyer les François au-delà des Alpes; mais il vouloit auparavant que les Vénitiens lui remissent les villes dont ils s'étoient saisis après la mort d'Alexandre VI. Ces républicains voulurent garder leurs conquêtes; Jules II s'en vengea, en liguant toute l'Europe contre Venise. Cette ligue, connue sous le nom de *Ligue de Cambrai*, fut signée en 1508, entre le pape, l'empereur Maximilien, le roi de France Louis XII, & le roi d'Aragon Ferdinand le Catholique. Les Vénitiens, réduits à l'extrémité, demanderent grace, & l'obtinrent à des conditions assez dures. Ils céderent à Jules une partie de la Romagne. Le pontife n'ayant plus besoin des François, qu'il n'aimoit pas d'ailleurs, parce qu'ils avoient traversé son élection au pontificat, & qu'ils perpétuoient les guerres d'Italie par des prétentions & des vues de conquêtes toujours renaissantes, se ligua contr'eux la même année, avec les Suisses, avec le roi d'Aragon, & avec Henri VIII, roi d'Angleterre. Il fit demander à Louis XII quelques villes qu'il occupoit en Italie, & sur lesquelles le Saint-Siege prétendoit avoir des droits: Louis les refusa, & fut excommunié. La guerre commença vers Bologne & vers le Ferrarois. Le pape assiégea la Mirandole en personne, pour donner de l'émulation à ses troupes. On vit ce pontife septuagénaire, le casque en tête & la cuirasse sur le dos, visiter les ouvrages, presser

ser les travaux & entrer en vainqueur par la breche le 20 janvier 1511. Mais Trivulce, général des troupes Françoises, s'empara de Bologne, & l'armée papale unie à celle des Vénitiens fut mise en déroute. Jules II, obligé de se retirer à Rome, eut le chagrin de voir en passant à Rimini les placards affichés pour intimer l'indiction d'un concile à Pise. Louis XII excommunié en avoit appellé à cette assemblée, qui inquiéta beaucoup le pape. Après diverses citations, il fut déclaré suspens par contumace, dans la 8e. session tenue le 21 avril 1512. Ce fut alors que Jules, ne gardant plus aucune mesure, mit le royaume de France en interdit. Louis XII fit excommunier à son tour Jules II, & fit battre des pieces de monnoie qui portoient au revers: PERDAM BABYLONIS NOMEN: *Je détruirai jusqu'au nom de Babylone:* démarche qu'on ne sauroit excuser, qui marque la passion & l'aveuglement de la colere: Louis pouvoit se défendre & même se venger, sans outrager l'Eglise & le Saint-Siege. Jules opposa au conciliabule de Pise (qu'il ne faut pas confondre avec le célebre concile de ce nom en 1409) le concile général de Latran, dont l'ouverture se fit le 3 mai 1512; mais il n'en vit pas la fin. Une fievre lente, causée, dit-on, par le chagrin de n'avoir pas pu porter les Vénitiens à s'accommoder avec l'empereur, l'emporta le 21 février 1513. Il pardonna en mourant aux cardinaux de l'assemblée de Pise, avec cette restriction, qu'ils ne pourroient assister à l'élection de son successeur. *Comme Julien de la Rovere*, dit-il, *je pardonne aux cardinaux schismatiques; mais comme pape, je juge qu'il faut que la justice se fasse...* Jules II avoit dans le caractere (dit Oderic Rainaldi) un fonds d'inquiétude qui ne lui permettoit pas d'être sans projets, & une certaine audace qui lui faisoit préférer les plus hardis. S'il eût l'enthousiasme propre à communiquer ses passions à d'autres puissances, il manqua de la probité qui rend les alliances sinceres, & de l'esprit de conciliation qui les rend durables. Jean Stella, auteur contemporain dans ses *Vies* des Papes, peint au contraire ce pontife avec les plus belles couleurs; on ne peut rien ajouter à l'éloge qu'il en fait: d'autres historiens en font un portrait affreux. On ne peut guere se fier à ce que les auteurs disent des grands hommes qui ont vécu dans des tems de trouble: chacun en parle selon le parti qu'il a épousé. Au reste, ce que l'on peut assurer, c'est que le sublime de sa place lui échappa; il ne vit pas ce que voient si bien aujourd'hui ses sages successeurs: que le pontife Romain est le pere commun, & qu'il doit être l'arbitre de la paix, & non le flambeau de la guerre. Tout entier aux armes & à la politique, il ne paroissoit chercher dans la puissance spirituelle, que le moyen d'accroître la temporelle. Il n'est pas vrai cependant qu'*il jeta un jour dans le Tibre les clefs de S. Pierre, pour ne se servir que de l'épée de S. Paul*, comme tant d'historiens protestans & catholiques l'ont dit, d'après le témoi-

gnage d'un mauvais poëte satyrique. Les papes n'ont pas conservé tout ce que Jules II leur avoit donné. Parme & Plaisance, détachés du Milanez, furent joints par ce pape au domaine de Rome, du consentement de l'empereur; & ont été séparés depuis. Il fut favorable aux savans, & avoit même une trop bonne opinion de l'influence des Lettres, si un propos qu'on lui prête, est véritable. Il encouragea la peinture, la sculpture, l'architecture; & de son tems les beaux-arts commencerent à sortir des décombres de la barbarie gothique. Le pape Jules II fut le premier qui laissa croître sa barbe, regardant l'usage contraire comme l'effet de la frivolité & de la mollesse. François I, Charles-Quint & tous les autres rois suivirent cet exemple, adopté à l'instant par les courtisans & ensuite par le peuple.

JULES III, (Jean-Marie *du Mont*) né, selon quelques-uns, dans le diocese d'Arezzo, & selon le continuateur de Fleury, à Rome; dans le quartier del Parione, d'une famille originaire de Monte-San-Savino, dans le diocese d'Arezzo, d'où il avoit le nom *Del-Monte*; se fit estimer de bonne heure par ses connoissances en littérature & en jurisprudence. Il eut successivement l'administration de plusieurs évêchés, l'archevêché de Siponte, & enfin le chapeau de cardinal en 1536. Jules, né avec de la fermeté dans le caractere, avoit paru, selon Panvini, avant son pontificat, d'une grande sévérité; mais lorsqu'il eut été placé sur le trône de S. Pierre en 1550, ses mœurs parurent s'altérer, & son amour pour la justice diminua. D'autres auteurs ont porté de ce pape un jugement tout opposé, & ont dit que Jules III depuis son élévation n'eut d'autres plaisirs que ceux qu'il trouvoit dans les affaires & dans le maintien de l'ordre public. Il avoit présidé au concile de Trente sous Paul III: il le fit rétablir & continuer, dès qu'il fut souverain pontife. Il prit les armes ensuite avec l'empereur, contre Octave Farnese, duc de Parme, & mourut en 1555. Ce pontife avoit établi, en 1553, une nombreuse congrégation de cardinaux & de prélats, pour travailler à la réforme de l'Eglise; mais cette congrégation n'eut aucun succès.

JULES AFRICAIN, *voyez* AFRICAIN.

JULES ROMAIN, *voyez* ROMAIN.

JULIA DOMNA, fille d'un prêtre du Soleil, née dans la ville d'Emese en Phénicie, épousa l'empereur Septime-Sévere. Sûre du cœur de son époux, qu'elle avoit enchanté par son esprit & sa beauté, elle se livra à toutes les passions. Ses débauches allerent jusqu'aux derniers excès. Plautien, favori de Septime-Sévere, crut la perdre auprès de l'empereur, en dévoilant ses infamies; mais il périt lui-même. Julia reprit son credit, & recommença ses prostitutions. Après la mort de Sévere, les plaisirs fuirent d'auprès d'elle. Ses deux fils, altérés du sang l'un de l'autre, étoient à tout moment sur le point de se poignarder. Caracalla massacra Ge-

ta, son frere, entre les bras de leur mere commune. Les malheurs de Julia ne la corrigerent pas. Si l'on en croit Spartien, elle se prostitua à Caracalla son fils. Telles étoient les mœurs de ces tems qu'on ose rappeller à des Chrétiens comme des siecles de vertus. Après la mort de cet empereur, elle se laissa mourir de faim à Antioche en 218.

JULIARD, (Guillaume) prévôt de la cathédrale de Toulouse, neveu de la fameuse madame de Mondonville, institutrice des *Filles de l'Enfance*, défendit la mémoire de sa tante contre Reboulet, auteur d'une Histoire de cette congrégation. Il publia deux brochures à ce sujet : I. *L'Innocence justifiée.* II. *Le Mensonge confondu.* L'abbé Juliard mourut en 1737, à 70 ans, après avoir réussi à faire condamner au feu, par le parlement de Toulouse, l'ouvrage de son adversaire. « Juliard étoit connu, dit Ladvocat, par son appel de la bulle *Unigenitus* au futur concile ». *Voyez* MONDONVILLE (Jeanne de).

JULIE, (Ste.) vierge & martyre de Carthage. Cette ville ayant été prise & saccagée en 439 par Genseric, roi des Vandales, Julie fut vendue à un marchand païen, & menée en Syrie. Quelques années après, ce marchand s'étant embarqué avec elle pour transporter des marchandises en Provence, le vaisseau s'arrêta au Cap-Corse, pour y célébrer une fête en l'honneur des fausses divinités. Julie, qui n'y prenoit aucune part, fut citée devant le gouverneur Félix comme chrétienne, & elle reçut la couronne du martyre.

JULIE, fille de César & de Cornélie, passoit pour la plus belle & la plus vertueuse femme de Rome. Son pere la maria d'abord avec Cornelius Cepion; mais il l'engagea ensuite à faire divorce, pour lui faire épouser Pompée, que César vouloit s'attacher par ce lien. Julie fut effectivement le nœud de l'amitié de ces deux grands hommes; mais étant morte en couches l'an 53 avant J. C., on vit bientôt naître ces querelles funestes, qui finirent par la ruine de la république. Pompée avoit aimé tendrement Julie, & tant qu'elle vécut, il parut oublier les armes & les affaires, pour être à son épouse & ne pas troubler la douceur de cette union.

JULIE, fille unique d'Auguste, épousa Marcellus. Son rang lui fit des courtisans, & sa figure des amans. Loin de les dédaigner, elle s'abandonna avec eux aux plaisirs de la débauche la plus effrénée. Devenue veuve, elle épousa Agrippa, & ne fut pas plus sage. Son mari étoit vieux; elle s'en indemnisa, en se livrant à tous les jeunes gens de Rome (*voyez* OVIDE). Après la mort d'Agrippa, Auguste la fit épouser à Tibere, qui ne voulant être ni témoin, ni dénonciateur des débauches de sa femme, quitta la cour. Sa lubricité augmentoit tous les jours; elle poussa l'impudence jusqu'à faire mettre sur la statue de Mars autant de couronnes, qu'elle s'étoit prostituée de fois en une nuit. « Quand les cours & les » trônes, dit un auteur, sont

» souillés par de telles infamies, » que la luxure y est en hon- » neur, ou suivie seulement de » tardives & timides punitions, » on peut assurer que la chute » de l'empire n'est pas loin ». Auguste, honteux enfin de ses excès, l'exila dans l'isle Pandataire, sur la côte de la Campanie, après avoir fait défense à tout homme libre ou esclave d'aller la voir sans une permission expresse. Tibere, devenu empereur, l'y laissa mourir de faim, l'an 14*e.* de J. C. — JULIE sa fille, femme de Lepidus, fut aussi exilée pour ses débauches.

JULIE, fille de l'empereur Titus, fut mariée à Sabinus son cousin-germain. Domitien, son frere, en devint amoureux & elle n'eut point horreur de répondre à sa passion infame. Ce prince étant parvenu à l'empire, fit assassiner Sabinus, pour jouir de son épouse avec moins de contrainte, & répudia en même tems sa femme Domitia. Julie s'étant retirée dans le palais impérial, devint publiquement sa concubine. Mais ayant voulu se faire avorter, pour cacher le fruit de ses amours; le breuvage que Domitien lui fit donner, agit d'une maniere si violente, qu'elle en mourut l'an 80 de J. C., quoiqu'elle fût, dit-on, accoutumée à ce crime. Domitien la plaça au rang des divinités : il en falloit de telles à ce monstre. *Voyez* SABINE.

JULIE, surnommée *Liville*, (*Julia-Junior*) 3*e.* fille de Germanicus & d'Agrippine, née dans l'isle de Lesbos l'an 17 de J. C., fut mariée à l'âge de 16 ans au sénateur Marcus-Vinucius. Elle jouit d'abord d'une grande faveur sous l'empereur Caligula son frere, qui ayant été, dit-on, son premier corrupteur, l'avoit livrée ensuite aux compagnons de ses débauches. Mais ce prince s'étant imaginé qu'elle étoit entrée dans une conspiration contre lui, l'exila dans l'isle de Ponce. Rappellée à Rome par Claude son oncle, l'an 41, elle ne resta pas long-tems dans cette capitale. Messaline, jalouse de son crédit, la fit exiler de nouveau, sous prétexte d'adultere, & massacrer peu de tems après par un de ses satellites. Elle n'avoit pas encore 24 ans. Ses mœurs étoient très-corrompues; & on prétend que le philosophe Séneque fut un de ses nombreux amans, & qu'il fut relégué dans l'isle de Corse pour l'avoir séduite. Tant il est vrai, que dans tous les tems la philosophie abandonnée à elle-même, a fait plus de froids & hypocrites moralistes, que de sages dignes de ce nom.

JULIE DOMNE, *voyez* JULIA.

JULIE, *voyez* DRUSILLE, GONZAGUE & SOEMIAS.

JULIEN, (S.) I*er.* évêque du Mans & l'apôtre du Maine sur la fin du 3*e.* siecle, doit être distingué de S. JULIEN, martyrisé, dit-on, à Brioude en Auvergne, sous Dioclétien. Quoiqu'on ne puisse contester à S. Julien la gloire d'avoir prêché l'Evangile dans le Maine; on n'a aucun monument, ni du tems auquel il a vécu, ni des actions qui signalerent son épiscopat.

JULIEN, (S.) illustre archevêque de Tolede en 680, présida au douzieme concile de Tolede & aux trois suivans. Il

mourut en 690, & laissa : I. Un *Traité contre les Juifs*, dans le livre intitulé : *Testamentum XII Prophetarum*, Haguenau, 1532, in-8°. II. *Pronostica futuri sæculi*, dans la Bibliotheque des Peres. III. *De expeditione Wambæ Regis in Paullum Ducem Narbonensem*, dans les Historiens de France de Duchesne. IV. D'autres Ecrits savans & solides. Il avoit l'esprit aisé, fécond, agréable, & les mœurs douces & pures.

JULIEN, (*Didius-Severus Julianus*) voy. DIDIER-JULIEN.

JULIEN, dit l'*Apostat*, fameux empereur Romain, fils de Jules Constance (frere du grand Constantin) & de Basiline sa 2*e*. femme, naquit à Constantinople en 331. Il pensa périr avec son frere Gallus dans l'horrible massacre que les fils de Constantin firent de sa famille : massacre dans lequel son pere & ses plus proches parens furent enveloppés. Eusebe de Nicomédie, chargé de l'éducation de Julien & de Gallus, leur donna un gouverneur nommé Mardonius, qui tâcha de leur inspirer de la gravité, de la modestie & du mépris pour les plaisirs des sens. Ces deux jeunes princes entrerent dans le clergé, & firent l'office de lecteurs, mais avec des sentimens bien différens sur la religion. Gallus avoit beaucoup de piété ; & Julien avoit en secret du penchant pour le culte des faux dieux. Ses dispositions éclaterent lorsqu'il fut envoyé à Athenes à l'âge de 24 ans. Il s'y appliqua à l'astrologie, à la magie & à toutes les vaines illusions du Paganisme. Il s'attacha sur-tout au philosophe Maxime, qui flattoit son ambition en lui promettant l'empire. C'est principalement à cette curiosité sacrilege de connoître l'avenir, & au desir de dominer, que l'on doit attribuer l'apostasie de ce prince. Constance le fit César l'an 355. Il eut le commandement général des troupes dans les Gaules, & se signala dans cet emploi par sa prudence & son courage. Il remporta une victoire sur 7 rois Allemands auprès de Strasbourg, vainquit plusieurs fois les Barbares, & les chassa des Gaules en très-peu de tems. Constance, auquel il étoit devenu suspect par tant de succès, lui envoya demander, pour l'affoiblir, une partie considérable de ses troupes, sous prétexte de la guerre contre les Perses. Mais les soldats de Julien se mutinerent, & le déclarerent empereur malgré sa résistance. Il étoit alors à Paris, où il avoit fait bâtir un palais, dont on voit encore les restes. L'empereur Constance, indigné contre lui, songeoit aux moyens de le soumettre, lorsqu'il mourut le 3 de novembre 361. Julien alla aussi-tôt en Orient, où il fut reconnu empereur, comme il l'avoit été en Occident. Le luxe, la mollesse, une foule de maux désoloient l'empire ; Julien y remédia avec zele, & fit naître les plus fortes espérances d'un regne heureux ; mais les philosophes, dont il étoit environné, les firent évanouir. Ils lui persuaderent d'anéantir le Christianisme, & de faire revivre l'idolâtrie. Julien ordonna, par un édit général, d'ouvrir les temples du Paganisme. Il fit lui-même les fonctions de souverain pontife, avec

toutes les cérémonies païennes, s'efforçant d'effacer le caractere de son baptême avec le sang des sacrifices. Il assigna des revenus aux prêtres des idoles ; dépouilla les églises de tous leurs biens, pour en faire des largesses aux soldats, ou les réunir à son domaine ; révoqua tous les privileges que les empereurs chrétiens avoient accordés à l'Eglise ; & ôta les pensions que Constantin avoit données pour nourrir les clercs, les veuves & les vierges. Plus adroit que ses prédécesseurs, il ne crut pas d'abord devoir employer la violence pour abolir le Christianisme : il savoit qu'elle avoit donné à l'Eglise une plus grande fécondité. Il affecta même de la douceur envers les Chrétiens, & rappella tous ceux qui avoient été exilés sous Constance, à cause de la Religion. Son but étoit de les pervertir par les caresses, les avantages temporels, & les vexations colorées de quelque prétexte étranger. S'il enlevoit les richesses des églises, c'étoit, disoit-il, pour faire pratiquer aux Chrétiens la pauvreté évangélique ; il leur défendit de plaider, de se défendre en justice, & d'exercer les charges publiques. Il fit plus ; il ne voulut pas qu'ils enseignassent les belles-lettres, sachant les grands avantages qu'ils tiroient des livres profanes pour combattre le paganisme & l'irréligion. Quoiqu'il témoignât en toute occasion un mépris souverain pour les Chrétiens, qu'il appelloit toujours *Galiléens*, cependant il sentoit l'avantage que leur donnoit la pureté de leurs mœurs & l'éclat de leurs vertus ; il ne cessoit de proposer leurs exemples aux prêtres des Païens. Tel fut le caractere de la persécution de Julien ; la douceur apparente, & la dérision de l'Evangile. Il en vint néanmoins ouvertement à des moyens violens, quand il vit que les autres étoient inutiles. Il donna les charges publiques aux plus cruels ennemis des Chrétiens, & les villes furent remplies de troubles & de séditions. Il y eut un grand nombre de martyrs dans la plupart des provinces, & même à sa cour, où par des ordres secrets on se défaisoit des plus illustres partisans du Christianisme. Il fit mourir à Chalcédoine les deux ambassadeurs de Perse, Manuel & Ismaël, parce qu'ils étoient chrétiens. Maris, évêque de cette ville, qui étoit aveugle, lui ayant reproché publiquement ses impiétés, Julien lui répondit en souriant, « que » son Galiléen ne le guériroit » pas de la perte de sa vue ». — *Je loue le Seigneur*, répondit Maris, *d'être aveugle, pour n'avoir pas les yeux souillés par la vue d'un apostat tel que toi...* Julien voulut convaincre de faux la prédiction de notre Seigneur sur le temple de Jérusalem, & entreprit de le faire rebâtir par les Juifs, environ 300 ans après sa démolition par Titus ; mais tous leurs efforts ne servirent qu'à vérifier la parole de J. C. Les Juifs, qui s'étoient rassemblés de tous côtés à Jérusalem, en ayant creusé les fondemens, il en sortit des tourbillons de flammes qui consumerent les ouvriers & l'ouvrage commencé. Les maçons s'opiniâtrerent, à

diverses reprises, à construire les fondemens du temple; mais tous ceux qui oserent y travailler, périrent par les flammes. Ce fait est constaté par Ammien Marcellin, auteur païen très-estimé, & par un grand nombre de témoins authentiques. L'empereur Julien, résolu d'éteindre le Christianisme, vouloit auparavant terminer la guerre contre les Perses. Il fit des préparatifs & des sacrifices sans nombre, & jura, en partant, de ruiner l'Eglise à son retour; mais Dieu la garantit de ses menaces insensées. Ce prince s'étant engagé sans cuirasse dans le premier combat, fut blessé dangereusement. Comme il levoit le bras pour animer ses troupes, en criant : *Tout à nous!* il fut frappé d'un dard qui le blessa à mort. Théodoret & S. Grégoire de Naziance rapportent qu'il prit alors dans sa main du sang de sa blessure, & qu'il s'écria en le jetant contre le ciel : *Tu as vaincu, Galiléen!* Trait que quelques critiques ont révoqué en doute, mais que sa haine contre J. C., & les vains efforts pour détruire le Christianisme, rendent très-croyable, & que M. le Beau, dans son *Histoire du Bas-Empire*, a suspecté sans raison sur le simple silence d'Ammien Marcellin. « Lorsque, dit un critique, à l'autorité de Théodoret, si voisin de ce tems-là, on ajoute celle de S. Grégoire de Naziance, auteur contemporain, écrivain solide & judicieux, & qui connoissoit si bien Julien; lorsque l'on considere que le silence d'Ammien Marcellin ne prouve rien, puisqu'il n'est pas naturel qu'un auteur païen rapporte l'aveu de la victoire de J. C., échappé à son héros mourant; lorsqu'on se rappelle que Julien avoit résolu d'extirper le Christianisme à son retour; que l'édit de persécution étoit déjà envoyé en Afrique, & que les Païens étoient si persuadés de sa prochaine destruction, que Libanius osa demander à un grammairien chrétien : *Que fait maintenant le fils du charpentier?* (1); lorsqu'on songe que les Païens même ont regardé la mort de Julien comme une *vengeance du Christ* (2); lorsqu'on réfléchit à l'exclamation tout-à-fait froide & insignifiante (*Soleil tu as perdu Julien*), que M. le Beau substitue à l'énergique *Vicisti Galilæe!* si bien assorti au caractere de haine que Julien portoit à J. C., si na-

(1) *Il fait un cercueil*, répondit le grammairien.

(2) S. Jerôme, qui étoit âgé de 22 ans quand Julien mourut, raconte qu'au milieu des gémissemens que sa mort arrachoit à l'idolâtrie, il entendit ces paroles de la bouche d'un Païen : "Comment les Chrétiens ,, peuvent-ils vanter la patience de leur Dieu? Rien n'est si prompt ,, que sa colere. Il n'a pu suspendre pour un peu de tems son indignation ,,. Optave de Milet, Théodoret, Sozomene, &c., rapportent des propos semblables. Or, qui ne voit que ce langage des Païens, qui ne croyoient point en la puissance de J. C., ne pouvoit être fondé que sur les dernieres paroles de Julien?

» turellement lié aux circonf-
» tances, si digne du vainqueur
» & du vaincu ; lorsqu'on se
» souvient de la mort d'autres
» ennemis du Christianisme,
» sur-tout de ceux qui ont eu
» contre son divin fondateur
» une haine personnelle, &
» qu'on a vu renouveller ce
» *Vicisti* d'une maniere terri-
» ble, &c. ; lorsque, dis-je, on
» rassemble toutes ces considé-
» rations, on n'hésite point à
» soupçonner de légéreté l'his-
» torien, d'ailleurs très-esti-
» mable, qui a paru révoquer
» en doute une ancienne &
» générale tradition ». Julien employa ses derniers momens à s'entretenir avec le philosophe & magicien Maxime, & expira la nuit suivante, le 26 juin 363, à 32 ans. Il avoit épousé Hélene, sœur de Constance, laquelle mourut à la fleur de son âge. Il n'y a guere de prince dont les auteurs aient parlé plus diversement, parce qu'ils l'ont regardé sous différens points de vue, & qu'il étoit lui-même un amas de contradictions. Il fit paroître des vertus, tant qu'il fut en tutelle, & réduit à trembler continuellement pour ses jours; lorsqu'il fut le maître, il donna l'essor à son caractere. Une dissimulation profonde, une hypocrisie raffinée, dont il avoit contracté l'habitude, fut le voile dont il sut couvrir de très-grands vices... Son courage est incontestable; mais il fut bouillant, téméraire, avide de gloire à un excès puéril. Maître de conclure avec les Perses une paix avantageuse, il eut la folie de vouloir imiter Alexandre; il se laissa tromper par un espion, malgré les remontrances de ses généraux; il exposa son armée à une perte certaine, en faisant brûler sa flotte. Il mit l'Assyrie à feu & à sang; la maniere dont il traita les villes de Diacires, Ozogardane & Maogamalgue, fait horreur. Il fut d'une tempérance exemplaire; mais il poussoit la mal-propreté & l'extérieur cynique à une indécence qui avilissoit l'empereur & le philosophe. Dans les fêtes de Vénus, il ne rougissoit point de se mêler à la troupe des prostituées & des efféminés qui célébroient la déesse; il fit pour les sacrifices des profusions insensées. Ammien Marcellin dit que s'il étoit revenu vainqueur des Perses, l'empire n'auroit pas pu fournir assez de bœufs pour servir de victimes. Il faisoit lui-même les fonctions les plus viles de sacrificateur, & paroissoit continuellement dans l'équipage d'un boucher... Dans plusieurs occasions il donna des exemples de clémence, dans d'autres il montra de la cruauté. Il laissa tourmenter impunément Marc d'Aréthuse, qui lui avoit sauvé la vie pendant son enfance; il paya de la même ingratitude le trésorier Ursulus, qui avoit tenu son parti dans les Gaules : la mort de cet homme irréprochable, fit murmurer tout l'empire. Il fit mourir deux officiers, parce qu'ils étoient demeurés fideles à Constance leur maître. Il ne vengea aucune des cruautés que les Païens exercerent contre les Chrétiens sous son regne, il punit au contraire les gouverneurs de province, qui voulurent les réprimer. Par une

libéralité mal-entendue, il causa une famine à Antioche.... Il étoit d'une application infatigable au travail, il fit plusieurs ordonnances très-sages, & retrancha beaucoup d'abus; mais il en fit naître de nouveaux, & commit plusieurs injustices (*voyez* Ammien Marcellin, liv. 24). A la place des tyrans subalternes qu'il déposséda, il mit en faveur des sophistes, dont l'orgueil, l'insolence & les vexations indignoient tout le monde. L'apostasie, sous son regne, tint lieu de tout autre mérite; on vit un certain Ecebelus, qui avoit été un de ses maîtres, changer trois fois de religion sous trois regnes. Enfin, parmi les philosophes même de ce siecle, qui de Julien ont tenté de faire un héros & un sage, il s'en est trouvé de sinceres qui en ont parlé avec vérité; celui qui a traité *de la Félicité publique*, a porté de ce prince un jugement plus équitable que ses confreres. Il convient que « la maniere dont » on en a parlé, est moins » humuliante pour le faux zele » que pour la philosophie; que » c'étoit un crime de la part » de Julien d'opprimer le Christianisme; qu'au-lieu de montrer sur le trône un philosophe impartial, il ne fit voir » en lui qu'un païen dévot & » fanatique. Je ne sais, dit-il, » quel caractere de comédien » domine dans l'esprit de Julien; tantôt c'est Marc-Aurele, tantôt Trajan, tantôt » Alexandre qu'il s'empresse » de copier. Ses ouvrages sont » ceux d'un sophiste & d'un » rhéteur. Dans ses mœurs, » c'est un stoïcien; au temple, » c'est un idolâtre; & dans » son cabinet, un mauvais platonicien qui cherche à corrompre la doctrine de cette » secte par l'indigne alliage de » la magie ». S. Grégoire de Naziance fait le portrait suivant de sa figure, de ses attitudes & de ses manieres. « Il y a beaucoup de gens, dit-il, qui » n'ont connu Julien, que » lorsqu'il s'est fait connoître » par ses actions, & par l'abus » de la puissance absolue: mais » pour moi, je connus ce que » c'étoit dès que je le vis & » que je le pratiquai à Athenes, » & je ne lui trouvai aucune » marque de rien de bon. Il » portoit la tête au vent, remuoit sans cesse les épaules, » tournoit les yeux de côté & » d'autre à tout moment, avoit » le regard farouche, ne pouvoit tenir ses pieds en place, » enfloit ou retiroit ses narines » à toute heure en signe de » colere ou de mépris; s'exerçoit à dire de bons mots & » des bouffonneries froides, » rioit à gorge déployée, accordoit & refusoit légérement une même chose d'un » moment à l'autre, parloit » sans ordre & sans fondement, faisoit des interrogations importunes & des réponses hors de propos. Mais » pourquoi est-ce que je m'arrête à faire un si long détail » de son extérieur? Pour conclusion, je le connus dès-lors par-là, avant que de le » connoître par ses actions, » & depuis elles n'ont fait que » me confirmer danr mon premier jugement: car ceux » qui étoient alors avec moi, » pourroient rendre témoi-

» gnage, s'ils étoient présens, » que dès que j'eus observé » toutes les manieres, je dis » aussi-tôt, que la république » Romaine nourrissoit un ser- » pent bien dangereux. Je le » dis, & je souhaitai en même » tems d'être menteur; & » sans doute il eût beaucoup » mieux valu que je l'eusse » été, & que l'on n'eût point » vu tant de maux qui ont » désolé toute la terre ». A ces divers portraits de Julien, nous joindrons celui qu'en fait M. le Beau dans son *Histoire du Bas-Empire*: le dernier trait sur-tout est caractéristique. « On » apperçoit, dit-il, dans cette » ame tout le jeu de la vanité. » Avide de gloire comme les » avares le sont des richesses, » il la chercha jusques dans » les moindres objets. Sa tem- » pérance poussée à l'excès, » devint une vertu de théâtre; » une grande partie de ses » sujets ne trouva jamais en » lui de justice : s'il eût été » vraiment le pere de ses peu- » ples, il eût cessé de haïr les » chrétiens, & ne leur eût » pas fait la guerre du mo- » ment qu'il devint leur em- » pereur. Il n'épargna leur vie » que dans ses paroles & dans » ses édits. Julien est le mo- » dele des princes persécu- » teurs, qui veulent sauver » ce reproche par une appa- » rence de douceur & d'é- » quité ». On peut consulter son *Histoire*, très-bien écrite par M. l'abbé de la Bletterie, réimprimée à Paris en 1 vol. in-12. Il nous reste de lui plusieurs *Discours* ou *Harangues*, des *Lettres*, une *Satyre des Césars*; un traité intitulé *Misopogon*, qui est une satyre des habitans d'Antioche, pleine de sarcasmes & de vanité, & quelques autres pieces qui ont été publiées en grec & en latin par le P. Petau en 1630, in-4°. Ezéchiel Spanheim en donna en 1696 une belle édition in-fol. M. l'abbé de la Bletterie en a traduit une partie avec autant de fidélité que d'élégance, dans sa *Vie de Jovien*, en 1 vol. in-12. L'abbé Baudouin, dans une savante explication de l'Apocalypse, publiée en 1784, Paris, 2 vol. in-12, prétend que Julien est le persécuteur, dont le nom est exprimé d'une maniere énigmatique au chap. 13, & que le mot ἀποϛάτυς, devenu son surnom & sa qualité distinctive, donne exactement le nombre 666, comme il conste par le numéraire grec qui se trouve dans tous les dictionnaires.

JULIEN, oncle maternel de l'empereur Julien, comte d'Orient, haïssoit les Chrétiens autant que son neveu; mais il cachoit beaucoup moins sa haine. Altéré de leur sang, il saisissoit toutes les occasions de leur faire subir le dernier supplice. Il fit fermer toutes les églises d'Antioche. N'ayant jamais pu obliger le prêtre Théodoret, économe d'une église catholique, à renier J. C., il le condamna à perdre la tête, après lui avoir fait souffrir des tourmens inouis. Le même jour il se rendit à l'église principale, profana les vases sacrés d'une maniere détestable, qu'il n'est pas permis de raconter, & donna un soufflet à un évêque qui vouloit l'en empêcher. *Qu'on croie mainte-*

nant, dit ce ſacrilege, *que Dieu ſe mêle des affaires des Chrétiens!* L'empereur Julien ayant appris la mort du prêtre Théodoret, au-lieu d'arrêter la cruauté de ſon oncle en le puniſſant, comme il le devoit, ſe contenta de lui en faire quelques froids reproches. « Eſt-ce ainſi, lui » dit-il, que vous entrez dans » mes vues? Tandis que je tra» vaille à ramener les Gali» léens par la raiſon, vous » faites des martyrs ſous mon » regne & ſous mes yeux. Ils » vont me flétrir, comme ils » ont flétri leurs plus odieux » perſécuteurs ». Ce qu'il y a ici de plus étonnant, c'eſt que ce même Julien qui fait ces reproches à ſon oncle, ſavoit faire des martyrs auſſi-bien que lui, & les annales de l'Egliſe en comptent un grand nombre ſous ſon regne (*voy.* l'article précédent). Cet homme ſanguinaire & impie, mourut peu de tems après le martyre de S. Théodoret & la profanation dont nous avons parlé. Sa maladie & ſa mort furent tout-à-fait ſemblables à celles d'Antiochus, au commencement de l'an 363.

JULIEN, gouverneur de la province de Vénetie en Italie, prit le titre d'empereur après la mort de Numerien en 284. Comme il avoit de la bravoure, il ſe maintint pendant quelque tems en Italie contre les troupes de l'empereur Carin. Mais les deux concurrens à l'empire s'étant rencontrés dans les plaines de Vérone, Julien fut vaincu. Les uns diſent qu'il périt dans la bataille; d'autres, qu'il ſe tua lui-même après. Il n'avoit porté la pourpre impériale qu'environ 5 à 6 mois.

JULIEN D'ECLANE, évêque de cette ville, étoit fils de Memorius, évêque de Capoue. Il ſe diſtingua par ſon éloquence & par les graces de ſon eſprit & de ſon ſtyle. Ses talens lui gagnerent le cœur de S. Auguſtin; mais ils ſe brouillerent, lorſqu'il refuſa de ſouſcrire aux anathêmes, lancés en 418 contre les Pélagiens, dans le concile de Carthage. Julien ſe joignit à 17 autres évêques de ſa ſecte pour faire une confeſſion de foi, dans laquelle ils prétendoient ſe juſtifier. Le pape, ſans y avoir égard, le condamna avec ſes complices. Ces fanatiques en appellerent à un concile général; mais S. Auguſtin, un des plus ardens adverſaires du Pélagianiſme, démontra que cet appel étoit illuſoire; ce que ſes prétendus diſciples d'aujourd'hui devroient ſérieuſement méditer. Julien mourut en 450, après avoir été chaſſé de ſon égliſe, anathématiſé par les papes & particuliérement par S. Léon, & proſcrit par les empereurs. On a de lui quelques ouvrages, 1668, in-8°.

JULIENNE, prieure du monaſtere du Mont-Cornillon, près de Liege, naquit en 1193, & mourut à Foſſe en 1258 en odeur de ſainteté. Une viſion qu'elle eut, donna lieu à l'inſtitution de la *Fête du ſaint Sacrement*, qui, célébrée d'abord dans quelques égliſes particulieres, le fut enſuite dans l'égliſe univerſelle (*voyez* URBAIN IV); eſpece de triomphe que la Providence préparoit d'avance, & qui devoit ſubſiſter toujours dans l'Egliſe de Dieu, en réparation des outrages que ce myſtere auguſte

essuyeroit de la part des sectaires des derniers siecles.

JULIUS CANUS, a rendu son nom célebre sous l'empereur Caligula. Ce tyran irrité sans sujet contre lui, l'avertit de se préparer à la mort. *Je vous suis bien obligé, César*, répondit Julius, sans paroître ému. On le conduisit en prison, & lorsqu'on vint le prendre pour le mener au supplice, on le trouva jouant aux échecs. Son jeu étoit plus beau que celui de son compagnon, & afin que celui-ci ne se glorifiât pas après sa mort de l'avoir gagné, il pria le centurion d'être témoin de l'avantage qu'il avoit sur lui. Il se leva ensuite, & suivit l'exécuteur avec une fermeté qui étonna les spectateurs. C'est au moins ce que nous raconte Séneque; mais le fait supposé exactement vrai, prouve bien plus d'ostentation & de vanité puérile que de véritable courage.

JULIUS-CAPITOLINUS, *voyez* CAPITOLIN.

JULIUS-FIRMICUS, *voy.* FIRMICUS.

JULIUS-PAULUS, *voyez* PAUL.

JULIUS-POLLUX, *voyez* POLLUX.

JUNCKER, (Christian) né à Dresde en 1668, se rendit habile dans la science des médailles. Il fut successivement recteur à Schleusingen, à Eysenach & à Altenbourg, où il mourut en 1714, avec le titre d'historiographe de la maison de Saxe-Ernest, & de membre de la société royale de Berlin. La mort subite de sa femme accéléra la sienne. Il a fait un grand nombre de Traductions allemandes d'auteurs anciens; & plusieurs Éditions d'auteurs classiques, avec des notes, dans le goût des éditions de Minellius. On a encore de lui: I. *Schediasma de Diariis eruditorum.* II. *Centuria Fœminarum eruditione & scriptis illustrium.* III. *Theatrum Latinitatis universæ Reghero-Junckerianum.* IV. *Lineæ eruditionis universæ & Historiæ Philosophicæ.* V. *Vita Martini Lutheri & successuum evangelicorum.* Ouvrage qui, lu par un esprit attentif & impartial, fournit les plus fortes réflexions en faveur de l'Eglise Catholique. VI. *Vita Ludolphi*, &c. Sa pauvreté l'obligeoit de travailler un peu à la hâte, & ses ouvrages se ressentent de cette précipitation.

JUNCTES, (les) *voyez* JUNTES.

JUNCTIN, qu'on appelloit *Giuntino* en italien, mathématicien, né à Florence en 1523, avoit été d'abord carme; il apostasia ensuite. Après avoir mené une vie errante, licencieuse & inquiete, il fut accablé, dit-on, sous les ruines de sa bibliotheque, quoiqu'il eût lu dans les astres qu'il mourroit d'un autre genre de mort. On a de lui: I. Des *Commentaires* latins *sur la Sphere* de Sacrobosco, 1577 & 1578, 2 vol. in-8°. II. *Speculum Astrologiæ*, Lyon, 1581, 2 vol. in-folio. III. Un *Traité* en françois *sur la Comete*, qui parut en 1577, in-8°. IV. Un autre sur la réformation du Calendrier par Grégoire XIII, en latin, in-8°. Il mourut en 1590, à Lyon. Il étoit rentré dans l'Eglise Catholique, sans être plus réglé.

JUNGERMAN, (Godefroi) fils d'un professeur en droit de Leipsig, est connu par une *Edition* recherchée d'une ancienne version grecque des sept livres *De la guerre des Gaules* de Jules-César, Francfort, 1606, 2 vol. in-4°; & par une *Traduction* latine des *Pastorales* de Longus, avec des notes, Hanau, 1605, in-8°. On a aussi de lui des *Lettres* imprimées. Il mourut à Hanau, le 16 août 1610.

JUNGERMAN, (Louis) frere du précédent, né en 1572, cultiva avec succès l'histoire naturelle, & s'appliqua particuliérement à la botanique. Il mourut à Altorf en 1653, professeur d'anatomie & de botanique, & directeur du jardin. C'est à lui qu'on attribue *Hortus Eystettensis* (voyez BESLER) *Catalogus plantarum quæ circa Altorfium nascuntur*, Altorf, 164, in-8°. *Cornucopia Floræ Giessensis*, Giessen, 1623, in-4°.

JUNIE, (*Junia Calvina*) différente de Junia Silana, autre dame romaine, fameuse par ses galanteries, descendoit de l'empereur Auguste en droite ligne. Elle joignoit à l'éclat de sa naissance, une rare beauté, mais qui n'étoit pas relevée par la sagesse. Son intimité avec Silanus son frere, la fit accuser d'inceste, & exiler par l'empereur Claude. Elle fut rappellée par Néron, & vécut jusqu'au regne de Vespasien... Racine, dans sa tragédie de *Britannicus*, la peint bien autrement que les écrivains anciens. Comme Britannicus étoit un prince vertueux, le poëte a supposé que son amante avoit les mêmes qualités, & a fait de Junie une vestale digne du cœur de son héros. Une telle licence ne devroit pas être permise, même aux poëtes; outre qu'elle tend à la subversion totale des notions historiques, elle est proscrite par la grande regle d'Horace :

Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge.

JUNIEN, (S.) célebre solitaire, natif de Briou en Poitou, fonda un monastere à Mairé, dont il fut le premier abbé. Il mourut le 13 août 587, le même jour que Ste. Radegonde, avec laquelle il avoit été en commerce de lettres & de spiritualité.

JUNILIUS, évêque d'Afrique, au 6e. siecle. On a de lui deux livres *De la Loi divine, ou Apparat pour l'étude de l'Ecriture-Sainte*, en forme de dialogues, dans la Bibliotheque des Peres.

JUNIUS ou DE JONGHE, (Adrien) né à Horn en Hollande, l'an 1512, mort à Armuyden en 1575, laissa : I. Des *Commentaires* peu connus sur divers auteurs latins. II. Un Poëme en vers prosaïques, intitulé : *La Philippide*, Londres, 1554, in-4, sur le mariage de Philippe II, roi d'Espagne, avec Marie, reine d'Angleterre. III. Quelques *Traductions* d'ouvrages grecs; mais elles sont peu fidelles, & dans la seule version d'Eunapius il a fait plus de 600 fautes. IV. Six livres d'*Animadversorum*, que Gruter a insérés dans son *Trésor critique*. V. *Phalli ex fungorum genere descriptio*, Leyde, 1601, in-4°, Dordrecht, 1652, in-8°. On trouve dans cette

édition des *Lettres* de Junius, mais il n'y a pas de figure. VI. *Nomenclator omnium rerum*, 1567, in-8°. Cet ouvrage est curieux & recherché.

JUNIUS *ou* DU JON, (François) né à Bourges en 1545, se rendit habile dans le droit, dans les langues & dans la théologie, & fut ministre dans les Pays-Bas. Il fut choisi en 1597 pour enseigner la théologie à Leyde, où il mourut en 1602, à 57 ans. On a de lui: I. Une *Version Latine* du texte hébreu de la Bible, qu'il fit avec Emmanuel Tremelius. Elle a souvent été imprimée en différentes formes: celle qui a plus de notes, est d'Herborn, 1643, 4 vol. in-fol. II. Des *Commentaires* sur une grande partie de l'Ecriture-Sainte, &c., publiés à Geneve, 1607, en 2 vol. in-fol.

JUNIUS, (François) fils du précédent, né à Heidelberg en 1589, prit d'abord le parti des armes; mais après la treve conclue en 1609, il se livra tout entier à l'étude. Il passa en Angleterre en 1620, & demeura pendant 30 ans chez le comte d'Arundel. Il mourut à Windsor, chez Isaac Vossius son neveu, en 1678, à 89 ans, laissant ses manuscrits à l'université d'Oxford. On a de lui: I. Un traité *De Pictura Veterum*. Il y a peu de choses dans les auteurs grecs & latins sur la peinture & sur les peintres, qui aient échappé aux recherches laborieuses de l'auteur. La meilleure édition est celle de Roterdam en 1694, in-folio. II. L'*Explication de l'ancienne Paraphrase Gothique des IV Evangiles*, corrigée sur de bons manuscrits, & éclaircie par les notes de Thomas Maréchal, 1665, in-4°. III. Un *Commentaire sur la Concorde des IV Evangiles*, par Tatien, manuscrit. IV. Un *Glossaire* en 5 langues, dans lequel il explique l'origine des langues septentrionales. Ce dernier ouvrage a été donné au public à Oxford, en 1745, in-fol., par M. Edouard Lye, savant anglois. Junius étoit aussi très-versé dans les langues orientales.

JUNON, sœur & femme de Jupiter, & la déesse des royaumes & des richesses, étoit fille de Saturne & de Rhée. Elle échappa à la cruauté de Saturne, qui vouloit dévorer tous ses enfans. Elle épousa ensuite Jupiter, & en eut Ilithye, Mena & Hébé. Elle devint si jalouse, qu'elle l'épioit continuellement, ne cessant de persécuter ses concubines, & même les enfans qu'il en avoit eus. Elles suscita une infinité de traverses à Europe, Sémélé, Io, Latone, & aux autres amantes de Jupiter. Après la défaite des dieux, auxquels elle s'étoit jointe dans leur révolte, Jupiter la suspendit en l'air; & par le moyen d'une paire de mules d'aimant, que Vulcain inventa pour se venger de ce qu'elle l'avoit mis au monde tout contrefait, il lui attacha sous les pieds deux enclumes, après lui avoir lié les mains derriere le dos avec une chaîne d'or. Les dieux ne purent jamais la délier, & solliciterent Vulcain de le faire, avec promesse de lui donner Vénus en mariage. Junon joignoit à sa jalousie un orgueil insupportable. Elle ne put jamais pardonner à Pâris

de ne lui avoir pas adjugé la pomme d'or sur le Mont-Ida, lorsqu'elle disputa de la beauté avec Vénus & Pallas. Elle se déclara, dès ce moment, l'ennemie irréconciliable du nom troyen. Junon, toujours attentive aux démarches de Jupiter, ayant appris qu'il avoit mis au monde Pallas sans elle, & qu'il l'avoit fait sortir de son cerveau, donna toute seule aussi la naissance à Mars. Cette déesse présidoit aux mariages & aux accouchemens. Elle avoit divers noms, selon les raisons pour lesquelles on lui faisoit des sacrifices, & étoit honorée d'un culte particulier à Argos, à Carthage, &c. Les poëtes la représentent sur un char traîné par des paons, avec un de ces oiseaux auprès d'elle. Tel est le personnage absurde, chimérique & abominable, que l'aveugle gentilité a adoré pendant des siecles comme l'épouse du premier des dieux.

JUNTES, célebres imprimeurs d'Italie dans les 15*e.* & 16*e.* siecles. Philippe commença à imprimer à Genes en 1497, & mourut vers 1519. Il eut pour frere, ou cousin, Bernard, qui exerça la même profession avec autant de célébrité. Les éditions grecques de Philippe Junte sont infiniment estimées. Les *Œuvres d'Homere*, 1519, in-8°., sont le dernier livre qu'il imprima. Le *Florilegium diversorum Epigrammatum*, in-8°, fut imprimé par ses héritiers.

JUPITER, la plus grande des divinités du Paganisme, étoit fils de Saturne & de Rhée. Sans entrer dans les détails de tout ce que la mythologie en raconte, nous dirons seulement qu'il étoit regardé comme le Dieu suprême & le maître de tous. On lui éleva des temples superbes par tout l'univers; & on lui donna des surnoms, suivant les lieux où il avoit des autels. Les Egyptiens le nommoient *Jupiter Ammon*, & l'adoroient sous la figure d'un bélier; mais son principal surnom étoit *Olympien*, parce qu'il demeuroit, dit-on, avec toute sa cour sur le sommet du Mont-Olympe. On prétend que Varron avoit compté jusqu'à 300 Jupiters, dont les auteurs de l'antiquité, & sur-tout les poëtes, ont réuni tous les traits pour n'en faire qu'un seul. Une infinité de passages des anciens, prouvent que les Païens, sous le nom méprisable & dégoûtant de *Jupiter*, ont adoré le vrai Dieu. En pesant les attributs, dont le paganisme décoroit cette idole, on ne peut guere s'empêcher d'adopter ce sentiment. Il paroît même certain que *Jovis*, génitif de *Jupiter*, est une corruption de *Jehova*, nom du Dieu d'Israël, qui signifie l'Être existant par lui-même. Mais c'est cette dégénération même de la grande & sublime idée d'un Dieu créateur, qui démontre la nécessité de la révélation & le bonheur de la foi: elle seule conserve les salutaires & importantes vérités que la raison apperçoit, sans pouvoir les maintenir & les défendre de la corruption. *Voyez* EVITERNE.

JUP..N, (Jean-Baptiste) natif de Namur, perfectionna ses talens pour la peinture sous d'habiles maîtres en Italie. Il se

fixa ensuite à Liege, où il se fit connoître par des *Paysages* d'une grande beauté. On regrette ceux qui avoient été faits pour l'hôtel des Etats, & qui furent consumés par un incendie; mais les étrangers se dédommagent en quelque maniere de cette perte, en admirant ceux qui ornent le chœur des Chartreux. Ses sites sont très-heureusement choisis, ses points de vue à travers les forêts, admirables; ses coups de lumiere, d'un grand effet; son feuiller, délicat; ses eaux, presqu'inimitables. Il mourut à Namur l'an 1729.

JURE, (Jean-Baptiste de Saint-) né en 1588, entra chez les Jésuites en 1604, à l'âge de 16 ans, & se distingua par ses travaux continuels pour le salut des ames. Les ouvrages ascétiques qu'il publia, décelent un homme consommé dans les voies de Dieu, & la science des Saints. On estime sur-tout *le Livre des Elus*, ou *Jesus crucifié* (qu'il ne faut pas confondre avec *Jesus-Christ crucifié*, de M. Duguet), Paris, 1771, in-12; *la Connoissance & l'Amour de Jesus-Christ*, réimprimé à Paris en 1791, in-12. Il mourut à Paris en 1657.

JURET, (François) natif de Dijon, chanoine de Langres, mort en 1626, à 73 ans, cultiva l'étude & les belles-lettres avec beaucoup d'assiduité. On a de lui : I. Quelques Pieces de Poésie, qu'on trouve dans *Deliciæ Poetarum Gallorum*. II. Des *Notes* sur *Symmaque*, Paris, 1604, in-4°; sur *Yves de Chartres*, 1610, in-8°; sur *Cassiodore*. Elles sont remplies d'érudition.

JURIEU, (Pierre) fils d'un ministre de Mer, dans le diocese de Blois, & neveu des fameux Rivet & du Moulin, naquit en 1637, & succéda à son pere dans son ministere. Sa réputation le fit choisir pour professer la théologie & l'hébreu à Sedan. L'académie de cette ville ayant été ôtée aux Calvinistes en 1681, il se retira à Rouen, & de là à Roterdam, où il obtint une chaire de théologie. Jurieu, homme d'un zele ardent & emporté, s'y signala par ses extravagances & par ses querelles avec les philosophes de son parti, Bayle, Basnage de Beauval & Saurin. Il se mêla de présages, de miracles, de prophéties. Il osa prédire (dans son *Accomplissement des Prophéties*, 1686, 2 vol. in-12) qu'en 1689 le Calvinisme seroit rétabli en France. Il se déchaîna contre toutes les puissances de l'Europe, opposées au Protestantisme, & fit frapper des médailles qui éternisent sa démence & sa haine contre Rome & sa patrie. C'est avec ce fougueux insensé, que Bayle eut à se battre. Cette guerre eut diverses causes; & la véritable est, sans doute, la jalousie qu'inspira à Jurieu le succès de la critique de l'*Histoire du Calvinisme* de Maimbourg, qu'il avoit censurée en même tems que Bayle. L'abbé d'Olivet a prétendu trouver le principe de la haine de Jurieu, dans les liaisons de Bayle avec madame Jurieu. Cette femme, de beaucoup d'esprit, connut, dit-il, Bayle à Sedan, & l'aima. Son amant vouloit se fixer en France; mais lorsque Jurieu passa en Hollande

lande, l'amour l'emporta sur la patrie, & il alla joindre sa maîtresse. Ils y continuerent leurs liaisons, sans même en faire trop de mystere. Tout Roterdam s'en entretenoit ; Jurieu seul n'en savoit rien. On étoit étonné qu'un homme qui voyoit tant de choses dans l'Apocalypse, ne vît pas ce qui se passoit chez lui. Il ouvrit enfin les yeux. Un cavalier en pareil cas (dit le même académicien) tire l'épée, un homme de robe intente un procès, un poëte fait une satyre : Jurieu fit des livres. Ce procès occupa long-tems la Hollande. Quoi qu'il en soit de ces anecdotes, la contention & la chaleur avec laquelle Jurieu écrivit jusqu'à la fin de ses jours, épuiserent son esprit. Il s'imaginoit que les coliques, dont il étoit tourmenté, venoient des combats que se livroient des cavaliers qu'il croyoit avoir dans le ventre. Il tomba dans l'enfance, & il est fort douteux si ce qu'il faisoit dans cet état de langueur, ne valoit pas autant que ce qu'il avoit fait dans la force de l'âge. Il mourut à Roterdam en 1713, à 76 ans. Les Catholiques & les Protestans, du moins ceux qui sont capables d'équité, se réunissent aujourd'hui dans le jugement qu'on doit porter de ses écrits & de sa personne. Ils conviennent qu'il avoit beaucoup de feu & de véhémence, qu'il étoit capable d'en imposer aux foibles par son imagination; mais ils avouent en même tems que son zele alloit jusqu'à la fureur & au délire, & qu'il étoit plus digne de prêcher à des frénétiques, qu'à des hommes raisonnables. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Traité de la Dévotion*. II. Un écrit sur *la Nécessité du Baptême*. III. Une *Apologie de la Morale des Prétendus-Réformés*, contre le livre de M. Arnauld, intitulé : *Le Renversement de la Morale par les Calvinistes* ; La Haye, 1685, 2 vol. in-8°. IV. *Préservatif contre le changement de Religion*, in-12 ; opposé au livre de l'*Exposition de la Foi Catholique de Bossuet*. V. Des *Lettres* contre l'*Histoire du Calvinisme de Maimbourg*, 4 vol. in-12, & 2 vol. in-4°. VI. D'autres *Lettres* de controverse, contre l'*Histoire des Variations* de Bossuet : ce prélat les a anéanties par ses *Avertissemens aux Protestans*. VII. *Traité de la puissance de l'Eglise*, Quevilli, 1677, in-12; *Le vrai Systême de l'Eglise*, 1686, in-8° ; *Unité de l'Eglise*, 1688, in-8°. Il y prétend qu'elle est composée de toutes les sociétés chrétiennes, qui ont retenu ce qu'il lui plaît d'appeller *les fondemens de la Foi* : comme si tous les hérétiques n'accommodoient pas à leurs idées la nature & le nombre de ces *fondemens*, comme les autres articles de la croyance chrétienne, & qu'on pût adhérer sincérement, & conséquemment, à quelques points de la Religion, en rejetant les autres également consacrés par l'autorité qui donne la sanction à tous. Les fanatiques de tous les siecles, qui ont été proscrits par l'Eglise Catholique, entrent de cette façon dans les dyptiques de Jurieu. Bayle lui-même fut scandalisé de l'indifférentisme ou de l'impiété du ministre protestant, & le mena assez mal dans son

traité : *Janua Cœlorum reserata, cunctis religionibus a celebri admodum viro, domino Petro Jurieu.* Avec l'epigraphe :

Porta patens esto, nulli claudatur honesto.

Mais Jurieu avoit pour cela ses raisons. il étoit au pied du mur par le terrible argument des Catholiques, touchant la perpétuité de l'Eglise, la succession non interrompue des pasteurs, la continuité & la persévérance de la doctrine : il falloit bien compulser les annales du délire & de la scélératesse, pour donner à son parti un air d'antiquité & de succession. VIII. Une *Histoire des Dogmes & des Cultes de la Religion des Juifs*, Amsterdam, 1704, in-12 : livre médiocre. IX. L'*Esprit de M. Arnaud*, 1684, 2 vol. in-12 : satyre caustique & furieuse contre ce chef du parti jansénien, qui avoit porté de violens coups à celui de Calvin. X. *Traité historique d'un Protestant sur la Théologie mystique*, à l'occasion des démêlés de Fénélon avec Bossuet, &c., 1699, in-8°, peu commun. XI. *La Religion du Latitudinaire*, Roterdam, 1686, in-8°. XII. *La Politique du Clergé de France*, 1681, 2 vol. in-12. XIII. *Préjugés légitimes contre le Papisme*, 1685, in-4°. XIV. Des *Lettres pastorales*, 3 vol. in-12, où il souffloit le feu de la discorde entre les nouveaux Catholiques & les Protestans, &c., &c. *Voyez* JACQUELOT.

JURIN, (Jacques) secrétaire de la société royale de Londres, & président des médecins de cette ville, mort en 1750, cultiva avec un succès égal la médecine & les mathématiques. Il contribua à rendre les observations météoro-logiques plus communes, & à répandre l'empirisme de l'inoculation, par les écrits qu'il publia sur cette matiere (*voyez* CONDAMINE). Il eut de violentes disputes avec Michellotti, sur le mouvement des eaux courantes ; avec Robins, sur la vision distincte ; avec Keill & Senac, sur le mouvement du cœur ; & avec les partisans de Leibnitz, sur les forces vives.

JUSSIEU, (Antoine de) secrétaire du roi de France, docteur des facultés de Paris & de Montpellier, professeur de botanique au jardin-royal, naquit à Lyon en 1686. La passion d'herboriser fut très-vive en lui dès sa jeunesse, & lui mérita une place à l'académie des sciences en 1712. Il parcourut une partie des provinces de France, les isles d'Hieres, la vallée de Nice, les montagnes d'Espagne, & il rapporta de ses savantes courses une nombreuse collection de plantes. Devenu sédentaire à Paris, il enrichit les volumes de l'académie d'un grand nombre de *Mémoires* sur le *Café* ; sur le *Kali* d'Alicante ; sur le *Cachou* ; sur le *Macer* des anciens, ou *Simarouba* des modernes ; sur l'*altération de l'eau de la Seine*, arrivée en 1731 ; sur les *Mines de Mercure d'Almaden* ; sur le magnifique *Recueil de Plantes & d'Animaux*, peints sur vélin, qu'on conserve à la bibliotheque du roi ; sur une *Fille* qui n'avoit point de langue & qui parloit cependant distinctement ;

sur les *Cornes d'Ammon*; sur les *Pétrifications animales*; sur les *Pierres* appellées *Pierres de Tonnerre*. C'est lui qui a fait l'*Appendix* de Tournefort, & qui a rédigé l'*Ouvrage* du P. Barrelier, *sur les Plantes qui croissent en France, en Espagne & en Italie*, 1714, in-fol. On a imprimé son Discours *sur le progrès de la Botanique*, 1718, in-4°. A ses occupations littéraires, il joignoit la pratique de la médecine, & il voyoit sur-tout les pauvres de préférence. Il y en avoit tous les jours chez lui un nombre considérable, il les aidoit non-seulement de ses soins, mais de son argent. Il mourut d'une espece d'apoplexie le 22 avril 1758, âgé de 72 ans. — Son frere, Bernard de JUSSIEU, se distingua, comme lui, dans la pratique de la médecine, & par ses connoissances dans la botanique. Ses talens lui procurerent la chaire de démonstrateur des plantes au jardin du roi, & une place à l'académie des sciences de Paris. On lui doit l'édition de l'*Histoire des Plantes*, qui naissent aux environs de Paris, par Tournefort, 1725, 2 vol. in-12. Il est mort en 1777, dans sa 79e. année.

JUSTE ou JUST, (S.) né de parens nobles du Vivarais, pieux & savant évêque de Lyon, quitta ce siege à l'occasion d'un frénétique qui fut mis en pieces par le peuple. Ce malheur lui fut si sensible, qu'il se retira dans les déserts d'Egypte, où il vécut en saint jusqu'à sa mort, arrivée vers la fin du 4e. siecle. Il avoit assisté étant évêque à deux conciles, l'un tenu à Valence en 374, & l'autre à Aquilée en 381... Il y a eu d'autres Saints de ce nom & des personnages illustres; un évêque d'Urgel, mort en 540, auteur d'un petit *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*, inséré dans la Bibliotheque des Peres; & un archevêque de Tolede dans le 7e. siecle; célebre par son savoir & sa piété.

JUSTE-LIPSE, *voyez* LIPSE.

JUSTEL, (Christophe) Parisien, conseiller & secrétaire du roi de France, né en 1580, mort dans sa patrie en 1649, étoit l'homme de son tems le plus versé dans l'histoire du moyen âge. Il possédoit parfaitement celle de l'Eglise & des conciles. C'est sur les Recueils de ce savant homme, que Henri Justel son fils, non moins savant que son pere, mort à Londres en 1693, & Guillaume Voël, publierent la *Bibliotheca Juris canonici veteris*, en 2 vol. in-fol., Paris, 1661. C'est une collection, très-bien faite, de pieces fort rares sur le droit canon ancien. On y trouve plusieurs canons grecs & latins, tirés de manuscrits inconnus jusqu'à lui. On a de lui: I. Le *Code des Canons de l'Eglise universelle*; ouvrage justement estimé. II. L'*Histoire généalogique de la Maison d'Auvergne*, in-fol., pleine de recherches.

JUSTIN, (S.) philosophe Platonicien, de Naplouse (autrefois Sichem) en Palestine, fut converti à la Religion de J. C. l'an 160, par le spectacle touchant de la patience, de la douceur, de la charité, du courage, de toutes les vertus que les Chrétiens faisoient

éclater dans les cruelles persécutions qui éprouvoient leur foi. Quoiqu'il eût embrassé le Christianisme, il garda l'habit de philosophe, nommé en latin *Pallium*. C'étoit une espece de manteau. Tertullien remarque que non-seulement les philosophes portoient cet habit, mais tous les gens-de-lettres. Plusieurs Chrétiens le prirent, non comme philosophes, mais comme faisant profession d'une vie plus austere. La persécution s'étant allumée sous Antonin, successeur d'Adrien, Justin composa une *Apologie pour les Chrétiens*. L'empereur en fut si satisfait, qu'il donna un édit en faveur des Chrétiens. Justin en présenta dans la suite une autre à Marc-Aurele, dans laquelle il prouve la Religion Chrétienne par les mœurs admirables de ceux qui la professoient, par l'accomplissement tout récent des prophéties, & par l'exposition simple & naïve de ce qui se passoit dans les assemblées des premiers Chrétiens. Il dit » que le Christianisme a existé » même avant J. C., parce que » J. C. est le Verbe de Dieu, » & la raison souveraine dont » tout le genre-humain parti- » cipe; & que ceux qui ont » vécu suivant la raison, sont » chrétiens ». Effectivement, on ne peut vivre selon la raison sans se soumettre aux loix de Dieu, sans adhérer à une révélation dont il est l'auteur, & dont il ne refuse pas la lumiere à ceux qui la cherchent de bonne foi. Les Saints de l'Ancien-Testament croyoient au Messie qui devoit venir; & nous croyons au Messie qui est venu. Cette seconde apologie n'eut pas, à beaucoup près, le succès de la premiere. Marc-Aurele avoit un foible étonnant pour les philosophes de sa religion, hypocrites habiles qui abusoient de sa confiance, pour assouvir leurs passions particulieres. Crescent *le Cynique* étoit le plus irrité contre Justin. Ils avoient eu ensemble une conférence, où l'orgueil du Cynique n'eut pas lieu d'être satisfait. Le saint docteur en sentit d'abord les conséquences, puisqu'il annonça que Crescent lui procureroit la mort. Il fut martyrisé à Rome l'an 163, selon le P. Labbe; l'an 167 ou 168, selon Tillement, peu de tems après S. Polycarpe. On peut regarder S. Justin comme le premier ou le plus ancien des Peres de l'Eglise, après les disciples du Sauveur & des Apôtres. Quoiqu'il eût donné beaucoup de tems à la philosophie profane, il parle de nos mysteres avec une exactitude remarquable entre les auteurs de cette premiere antiquité; & il entend bien les Ecritures, excepté ce qui concerne le regne du Messie, qu'il prend dans le sens de ces Millénaires qui ne favorisoient point la corruption des mœurs. Il donne aussi dans de fausses opinions, sur la nature des anges & des démons. Par rapport au mystere de la Trinité, il use d'expressions qui paroissent singulieres. En observant néanmoins la suite des choses avec attention, on reconnoît qu'il n'a prétendu que revêtir des termes philosophiques la doctrine que l'Eglise a constamment enseignée. « Ce » pieux & solide écrivain, dit » un critique moderne, né-

» glige assez habituellement les » ornemens & l'élégance de » la diction ; mais il ravit ses » lecteurs par l'éclat de la lu- » miere, avec lequel il leur » présente la vérité. Ainsi quoi- » que extrêmement persuasifs, » pleins de force & d'instruc- » tion, ses discours sont bien » plus marqués au coin du phi- » losophe qu'à celui de l'ora- » teur. Il paroît avoir eu peur » de corrompre la beauté sim- » ple & naturelle de la philo- » sophie, par des couleurs em- » pruntées de la rhétorique. » Son caractere propre est une » science profonde des matie- » res philosophiques, avec une » vaste érudition, & une am- » ple connoissance de toutes » sortes d'histoires. Comme de- » puis son baptême sur-tout, » il avoit beaucoup plus étu- » dié les maximes des prophe- » tes, suivant l'expression de » saint Basile, que les pré- » ceptes d'Isocrate ou de Dé- » mosthene ; il se rencontre » souvent dans son style un » certain genre de digressions, » & des endroits rompus, qui » demandent une grande ap- » plication pour être bien sai- » sis ». Outre ses deux *Apo- » logies*, il nous reste de lui : I. Un *Dialogue avec le Juif Thryphon*. C'est dans cet écrit qu'il donne dans l'erreur des Millénaires (*voyez* PAPIAS). II. Deux *Traités* adressés aux Gentils. III. Un *Traité de la Monarchie, ou de l'Unité de Dieu.* On lui attribue encore d'autres ouvrages. Les meilleures éditions de S. *Justin* sont : celles de Robert Etienne, en 1551 & 1571, en grec ; celle de Commelin, 1593, en grec & en latin ; celle de Morel, en 1656 ; & enfin celle de dom Marand, en 1742, in-fol. L'authenticité des autres ouvrages qui portent le nom de S. Justin, est justement suspecte, même de la *Lettre à Diognete* (qu'on trouve parmi ses *Œuvres*), qui n'en est ni moins belle, ni moins utile à la Religion, & qui paroît encore antérieure aux écrits de ce saint docteur.

JUSTIN I, empereur d'Orient, naquit en 450 à Bédériane, dans les campagnes de la Thrace. Son pere étoit un pauvre laboureur. Le fils manquant de pain, s'enrôla dans la milice, & quoiqu'il ne sût ni lire, ni écrire, il parvint de grade en grade, par sa valeur & par sa prudence, jusqu'au trône impérial. Il y monta l'an 518 & en parut digne. Son premier soin fut d'examiner les loix. Il confirma celles qui lui parurent justes, annulla les autres, accorda au peuple plusieurs immunités, retrancha beaucoup d'impôts, fit des heureux & sut l'être. Il se déclara pour le concile de Chalcédoine, rappella tous ceux qui avoient été exilés pour la foi, demanda un *Formulaire* au pape Hormisdas, & le fit signer dans un concile tenu à Constantinople; mais le zele de cet empereur devint funeste à l'Eglise, dans le tems même qu'il vouloit la faire triompher : car en poursuivant les Ariens avec trop de chaleur pour réprimer leur audace, il aigrit Théodoric, roi des Ostrogoths, contre les Catholiques d'Occident, qui essuyerent une persécution cruelle. Il mourut en 527, à 77 ans, après avoir nommé

Justinien, fils de sa sœur, pour lui succéder. L'année précédente, sa vieillesse avoit été affligée par un horrible tremblement de terre, qui engloutit presque toute la ville d'Antioche. Cette calamité fut si sensible à l'empereur, qu'il se revêtit d'un sac par esprit de pénitence, & s'enferma dans son palais, pour ne s'occuper qu'à gémir, & à fléchir celui qui éleve & fait crouler les villes & les empires.

JUSTIN II, *le Jeune*, neveu & successeur de Justinien en 565, étoit fils de Vigilantia, sœur de cet empereur. La 2*e*. année de son regne fut marquée par un forfait; il fit étrangler Justin son parent, petit-neveu du dernier empereur, & qui pouvoit avoir quelque droit à l'empire. Il eut la basse cruauté de se faire apporter sa tête & de la fouler aux pieds. Incapable de porter le sceptre, esprit foible, caractere voluptueux, lâche & cruel, prince sans politique & sans valeur, il se laissa gouverner par Sophie son épouse. Cette princesse, ayant raillé sans ménagement l'eunuque Narsès, gouverneur en Italie, celui-ci appella les Lombards (peuple de la Germanie), qui dès-lors commencerent à y régner. Les Perses d'un autre côté ravagerent l'Asie, & Justin n'opposa à leurs conquêtes que de vaines bravades. Il mourut en 578, après avoir régné près de 13 ans. Il étoit sujet depuis 4 ans à des accès de frénésie, qui ne lui laissoient que peu d'intervalles de raison.

JUSTIN, historien latin du 2*e*. siecle, selon l'opinion la plus probable, abrégea la grande *Histoire* de Trogue-Pompée, & par cet abrégé fit perdre, dit-on, l'original. Son ouvrage, instructif & curieux, est écrit avec agrément, & même avec pureté, à quelques mots près qui se ressentent de la décadence de la langue latine. On lui reproche un peu de monotonie. Sa narration d'ailleurs est nette, ses réflexions sages, quoique communes, ses peintures quelquefois très-vives. On trouve chez lui plusieurs morceaux de la plus grande beauté, des harangues éloquentes, mais trop de goût pour l'antithese. On le blâme aussi de rapporter quelques traits minutieux, & quelques faits absurdes; mais c'est le défaut d'un grand nombre d'historiens de l'antiquité. Certains maîtres hésitent de le mettre entre les mains des enfans tout estimable qu'il est, parce que ses expressions ne sont pas toujours modestes. Les meilleures éditions de Justin sont celles de Paris en 1677, in-4°., par le P. Cantel, Jésuite; d'Oxford en 1705, in-8°., par Thomas Hearne; de Leyde, in-8°., & de Paris, chez Mrs. Barbou, 1770, in-12, sur plusieurs manuscrits de la bibliotheque du roi de France. Il y en a une d'Elzevir, 1640, in-12. La 1*re* est de 1470, in-fol. M. l'abbé Paul, qui s'est exercé avec succès sur *Paterculus*, a publié en 1774 une bonne Traduction de *Justin* en 2 vol. in-12, qui n'a pas fait oublier celle de M. de la Martiniere, donnée avec des remarques, Paris, 1694, 2 vol. in-12.

JUSTINE, (Flavia Justina) née dans la Sicile, de Juste, gouverneur de la Marche d'An-

cône, fut mariée au tyran Magnence, mort en 355. Sa beauté & son esprit charmerent Valentinien I, qui l'épousa en 368. Elle fut mere de 4 enfans, Valentinien II, Justa, Galla & Grata. Son fils fut élevé à l'empire en 375, quoiqu'il n'eût que 5 ans. L'empereur Gratien confirma cette élection, & après la mort de ce prince, elle eut en 383 la régence des états de son fils, c'est-à-dire d'une partie de l'empire d'Occident. Son penchant pour l'Arianisme la rendit l'ennemie des évêques orthodoxes. Elle se préparoit à chasser S. Ambroise de Milan, lorsque le tyran Maxime la chassa elle-même de cette ville en 387. Obligée d'abandonner l'Italie, elle se retira à Thessalonique, où elle mourut l'année suivante, dans le tems que Théodose son gendre, vainqueur de Maxime, alloit rétablir Valentinien dans l'empire d'Occident.

JUSTINIANI, (S. Laurent) né à Venise en 1381, 1er. général des chanoines de S. George *in Alga*, en 1424, donna à cette congrégation d'excellens réglemens. Le pape Eugene IV le nomma évêque & premier patriarche de Venise en 1451. S. Laurent Justiniani mourut en 1455, à 74 ans, après avoir gouverné son diocèse avec sagesse. On a de lui plusieurs *Ouvrages de piété*, recueillis à Bresse, 1506, 2 vol. in-fol., & à Venise, 1755, in-fol. La famille de Justiniani en Italie, qu'on écrit aussi & même plus exactement *Giustiniani*, a produit grand nombre de personnes illustres.

JUSTINIANI, (Bernard) neveu du précédent, mort en 1489, à 81 ans, fut élevé aux charges les plus importantes de Venise. Il cultiva les lettres avec succès, & laissa divers écrits. Le plus considérable est une *Histoire de Venise*, depuis son origine jusqu'en 809, in fol., Venise 1492 & 1504; elle est en italien. Il écrivit dans la même langue en 1475, in-4°, la *Vie* de son oncle S. Laurent; c'est un panégyrique.

JUSTINIANI, (Augustin) évêque de Nebbio en Corse, naquit à Genes en 1470, d'une maison illustre, se fit Dominicain à Paris en 1488, & s'y acquit un nom par son habileté dans les langues orientales. Il fut nommé en 1514 évêque de Nebbio, par le pape Léon X. Il assista au 5e. concile de Latran, fit fleurir la science & la piété dans son diocese, & périt dans la mer en passant de Genes à Nebbio, l'an 1536, avec le vaisseau qui le portoit. Son principal ouvrage est un *Pseautier* en hébreu, en grec, en arabe & en chaldéen, avec des Versions latines & de courtes Notes; Genes, 1516, in-fol. C'est le premier Pseautier qui ait paru en diverses langues. L'auteur le fit imprimer à ses dépens. On en tira 2000 exemplaires sur du papier, & 50 sur du parchemin, ou sur du vélin, pour les princes. Il espéroit en retirer une somme considérable pour le soulagement des pauvres; mais peu de personnes acheterent ce livre, quoique tous les savans en parlassent avec éloge. Le titre de cet ouvrage estimable est: *Psalterium Hebræum, Græcum, Arabicum & Chaldæum, cum tribus Latinis*

interpretationibus & glossis. On a encore de lui des *Annales de Genes*, en italien : ouvrage posthume, publié in-fol., en 1537. Il revit le traité de Porchetti, intitulé : *Victoria adversùs impios Judæos*, qui fut imprimé à Paris, in-fol., en 1520, sur papier & sur vélin. Cette derniere édition est recherchée des curieux & peu commune.

JUSTINIANI, (Benoît) né à Genes l'an 1550, se fit Jésuite, & enseigna la théologie à Toulouse, à Messine & à Rome. Clément VIII l'envoya en Pologne avec le cardinal Cajetan, l'an 1596, en qualité de théologien du cardinal. Il mourut l'an 1622 à Rome, dans le college de la Pénitencerie, qu'il avoit gouverné pendant plus de vingt ans. On a de lui des *Commentaires sur l'Ecriture-Sainte*, 3 vol. in-fol.

JUSTINIANI, (Fabio) né à Genes en 1568 de Léonard Taranchetti, qui fut adopté dans la famille de Justiniani, pour n'avoir pas voulu tremper dans la conjuration de Fiesque, mourut en 1627. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire de Rome, & fut en 1616 nommé évêque d'Ajaccio, où il est enterré dans son église cathédrale. On a de lui : I. *Index universalis materiarum Biblicarum*, Rome, 1612, in-fol. II. *Tobias explanatus*, 1620, in-fol.

JUSTINIANI, (le marquis Vincent) de la famille illustre de Bernard Justiniani, fit graver par Blommaërt, Mellan & autres, sa Gallerie, Rome, 1642, 2 vol. in-fol. Il en a été tiré depuis 1750, des épreuves qui sont bien inférieures aux anciennes.

JUSTINIANI, (l'abbé Bernard) de la famille du précédent, donna en italien l'*Origine des Ordres Militaires*, Venise, 1692, 2 vol. in-folio, dont a été extraite l'*Histoire des Ordres Militaires*, Amsterdam, 1721, 4 vol. in-8°, à laquelle se joint l'*Histoire des Ordres Religieux*, Amsterdam, 1716, 4 vol. in-8°.

JUTINIEN I, neveu de Justin l'Ancien, naquit à Tauresium, petit village de la Dardanie, en 483, d'une famille obscure. L'élévation de son oncle produisit la sienne. Il lui succéda en 527. L'histoire lui reproche de s'être ouvert le chemin au trône par l'assassinat infame de Vitalien, favori de Justin, & qui auroit pu être son successeur. L'empire Grec, foible reste de la puissance Romaine, ne faisoit que languir. Justinien le soutint, en étendit les bornes, & lui rendit quelque chose de son ancien éclat. Il mit à la tête de ses troupes le vaillant Bélisaire (*voyez* son article), qui releva le courage des légions, & fit rendre compte aux barbares de ce qu'ils avoient enlevé aux Romains. Les Perses furent vaincus en 528, 542 & 543, les Vandales exterminés, & leur roi Gilimer fait prisonnier, l'Afrique reconquise, les Goths subjugués, les Maures réduits, les dissensions intestines étouffées. Les *Bleus* & les *Verds*, deux factions qui déchiroient l'empire, furent réprimés. Après avoir rétabli la tranquillité au-dedans & au-dehors, il mit de l'ordre dans les loix qui étoient depuis long-tems dans une confusion ex-

trême. Il chargea 10 jurifconfultes, choifis parmi les plus habiles de l'empire, de faire un nouveau *Code* tiré de fes conftitutions & de celles de fes prédéceffeurs. Ce Code fut divifé en 12 livres, & les matieres féparées les unes des autres, fous les titres qui leur étoient propres. Il fut fuivi : I. Du *Digefte ou les Pandectes;* recueil d'anciennes décifions répandues dans plus de 2000 livres. Il fut imprimé à Florence, en 1553, in-fol. qui fe partage en 2 ou 3 vol. Il faut qu'il y ait à la fin 8 feuillets non chiffrés, cottés *e e e e*. On a encore l'édition que M. Pothier en a donnée à Paris, 1748, 3 vol. in-folio, qui eft eftimée. II. Des *Inftitutes*, qui comprennent en 4 livres, d'une maniere claire & précife, le germe de toutes les loix, & les élémens de la jurifprudence. III. Du *Code des Novelles*, dans lequel on recueillit les loix faites depuis la publication de ces différentes collections. Les meilleures éditions de ces ouvrages, réunis fous le titre de *Corpus Juris Civilis*, font : I. Celle d'Elzevir, 1664, 2 vol. in-8°, plus belle que la réimpreffion de 1681. II. Celle avec les grandes Glofes & l'*Index* de Daoyz, Lyon, 1627, 6 vol. in-fol. III. Celle avec les notes de Godefroy, Paris, Vitré, 1628, 2 vol. in-fol. IV. Amfterdam, chez Elzevir, 1663, 2 vol. in-fol. Juftinien, attentif à tout, fortifia les places, embellit les villes, en bâtit de nouvelles, rétablit la paix dans l'Eglife. Il bâtit auffi grand nombre de bafiliques, & furtout celle de Ste. Sophie, ou *de la Sageffe divine*, à Conftantinople, qui paffe pour un chef-d'œuvre d'architecture. Son malheur fut de vieillir fur le trône. Sur la fin de fes jours, ce ne fut plus le même homme. Il devint avare, méfiant, cruel; il accabla le peuple d'impôts, employa les voies les plus iniques pour amaffer des tréfors deftinés à fatisfaire fes fantaifies & fes paffions, ainfi que celles de l'impératrice Théodora & d'Antonine, femme de Bélifaire, ajouta foi à toutes les accufations, voulut connoître de l'affaire des *Trois Chapitres*, perfécuta les papes Agapet, Silvere & Vigile. Il fe précipita, fi on en croit Evagre, dans l'erreur des Aphtartes ou Incorruptibles, branche de l'Eutychianifme, perfécuta le faint patriarche Eutychius, qui tâchoit de le défabufer de cette erreur, & mourut en 565, à 84 ans, haï & peu regretté, même de fes courtifans. Sa femme Théodora, qu'il avoit prife fur le théâtre, où elle s'étoit long-tems proftituée, & qui conferva fous la pourpre tous les vices d'une courtifanne, le gouverna jufqu'à fa mort. Cellarius porte un jugement plus favorable de Juftinien, au moins quant à fa religion; il nie qu'il ait donné dans l'erreur des Incorruptibles; & Danès, dans fa *Notio temporum*, paroît adopter le fentiment de Cellarius. Il a paru à ce fujet un ouvrage plein de recherches, intitulé : *Juftinianus imperator catholicus*, par André Corvin, Vienne, 1767. Il femble que dans ces fortes de conteftations, il faut toujours, quand on le peut, prendre le

parti le plus favorable aux hommes célebres, le plus propre à affoiblir le triomphe de l'erreur en diminuant le nombre des errans. Voyez *Historia universa Romani imperii*, Würtzbourg, 1754, tom. 2, par le P. Dude, Jésuite.

JUSTINIEN II, *le Jeune*, surnommé *Rhinotmete* ou le *Nez-Coupé*, étoit fils aîné de Constantin Pogonat. Il monta sur le trône après son pere en 685, à 16 ans. Il reprit quelques provinces sur les Sarrasins, & conclut avec eux une paix assez avantageuse. Ses exactions, ses cruautés & ses débauches ternirent la gloire de ses armes. Il ordonna à l'eunuque Etienne, qu'il avoit fait gouverneur de Constantinople, de faire massacrer dans une seule nuit tout le peuple de la ville, à commencer par le patriarche. Cet ordre barbare ayant transpiré, le patrice Léonce souleva le peuple, & fit détrôner ce nouveau Néron. On lui coupa le nez, & on l'envoya en exil dans la Chersonnese, en 695. Léonce fut aussi-tôt déclaré empereur; mais Tibere-Absimare le chassa en 698. Celui-ci régna environ 7 ans, au bout desquels Trebellius, roi des Bulgares, ayant rétabli Justinien en 705, Léonce & Tibere-Absimare furent punis de mort. Justinien II continua d'exercer ses cruautés, & régna encore 6 ans depuis son rétablissement. Il fut tué avec son fils Tibere, par Philippique Bardanes, son successeur, l'an 711. En lui fut éteinte la famille d'Héraclius. Justinien fut le fléau de ses sujets & l'horreur du genre-humain. Le peuple sous son regne fut accablé d'impôts, & livré à des ministres avares & lâches, qui ne songeoient qu'à inventer des calomnies contre les particuliers, pour les faire périr & envahir leur patrimoine.

JUVENAL, (*Decius Junius*) poëte latin, d'Aquin en Italie, passa à Rome, où il commença par faire des déclamations, & finit par des satyres. Il s'éleva contre la passion de Néron pour les spectacles, & sur-tout contre un acteur nommé *Pâris*, bouffon & favori de cet empereur. Le déclamateur satyrique resta impuni sous le regne de Néron; mais sous celui de Domitien, Pâris eut le crédit de le faire exiler. Il fut envoyé, à l'âge de 80 ans, dans la Pentapole, sur les frontieres d'Egypte & de Lybie. On prétexta qu'on y avoit besoin de lui pour commander la cavalerie. Le poëte guerrier eut beaucoup à souffrir de l'emploi dont on l'avoit revêtu par dérision; mais, quoiqu'octogénaire, il survécut à son persécuteur. Il revint à Rome après sa mort, & il y vivoit encore sous Nerva & sous Trajan. Il mourut, à ce qu'on croit, l'an 128 de J. C. Nous avons de lui XVI *Satyres*. Son style est fort, âpre, véhément; mais il manque souvent d'élégance, de pureté, & sur-tout de décence. Il y a cependant d'excellentes maximes morales, des réflexions justes & piquantes. Quelques savans l'ont mis à côté d'Horace; mais c'est peut-être le mettre trop haut. On estime la Traduction de ce poëte par le P. Tarteron, & celle qu'en a publiée

M. Dusaulx, Paris, 1782, in-8°.

JUVENCUS, (*Caïus Vectius Aquilinus*) l'un des premiers poëtes Chrétiens, naquit en Espagne d'une famille illustre. Il mit en vers latins *La Vie de JESUS-CHRIST*, en 4 livres, vers 329. Ce poëme est estimable, moins par la beauté des vers & la pureté du latin, que par l'exactitude scrupuleuse avec laquelle il a suivi le texte des Evangélistes. On le trouve dans la Bibliotheque des Peres, & dans le *Corpus Poetarum* de Maittaire. S. Jerôme en cite avec éloge ce vers sur l'adoration des Mages :

Thus, aurum, myrrham, Regique, Hominique Deoque,
Dona ferunt.

JUVENEL DES URSINS, *voyez* URSINS.

JUVENEL DE CARLENCAS, (Félix de) naquit à Pézenas au mois de septembre en 1679. Après avoir fait ses études chez les Peres de l'Oratoire de sa ville, il fit un voyage à Paris, où il demeura une année; il revint chez lui & s'y maria. Il écrivit, pour l'instruction de son fils, les *Principes de l'Histoire*. C'est un vol. in-12, donné au public en 1733, à Paris, chez Alix... Carlencas fit ensuite ses *Essais sur l'Histoire des Sciences, des Belles-Lettres & des Arts*; il y en a eu 4 éditions à Lyon, dont la derniere en 1757, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage, catalogue assez imparfait des richesses littéraires des différens siecles, a eu beaucoup de succès. Il a été traduit en allemand & en anglois. L'auteur mourut à Pézenas, le 12 avril 1760, âgé de 80 ans.

K

KAHLER, (Wigand *ou* Jean) théologien Luthérien, né à Wolmar, dans le landgraviat de Hesse-Cassel, en 1649, fut professeur en poésie, en mathématiques & en théologie à Rinteln, & membre de la société de Gottingen. Il mourut en 1729. On a de lui un grand nombre de Dissertations sur des matieres de théologie & de philosophie, réunies en 2 vol. in-12, Rinteln, 1710 & 1711.

KALDI, (George) né à Tyrnaw en Hongrie, l'an 1570, d'une ancienne famille, refusa la prévôté de Strigonie pour se faire Jésuite, prêcha avec succès à Vienne, enseigna la théologie à Olmutz, & fit bâtir le college de Presbourg, où il mourut le 20 octobre 1634, universellement regretté pour ses belles qualités & ses vertus. Pierre Pazmann, cardinal & archevêque de Strigonie, lui consacra un *Eloge funebre*. On a de lui : I. La *Bible* traduite en hongrois, Vienne, 1622, in-fol. II. Des *Sermons* en hongrois, Presbourg, 1631, in-fol., & plusieurs ouvrages qui sont restés manuscrits.

KALIL, *voyez* PATRONA.

KALTEYSEN, (Henri)

Dominicain, né dans un château près de Coblentz, de parens nobles, parut avec éclat au concile de Bâle. Il y réfuta avec force les hérétiques de Bohême, en 1433. Il devint ensuite archevêque de Drontheim en Norwege & de Césarée. Ce prélat se retira sur la fin de ses jours dans le couvent des Freres Prêcheurs à Coblentz, où il mourut le 2 octobre 1465. Il nous reste de lui un *Discours*, qu'il prononça au concile de Bâle, *sur la maniere de prêcher la parole de Dieu*. C'étoit un des hommes les plus laborieux de son ordre.

KAM KI, *voyez* KANG-HI.

KANDLER, (Jean-Joachim) commissaire de la cour électorale de Saxe, né en 1706 à Sélingstadt, en Saxe, mort en 1776, fut le maître des modeles de la fabrique de porcelaine de Meissen. Il excella dans ce genre. On a de lui un grand nombre d'ouvrages exécutés par lui ou sur ses dessins, & on ne peut rien trouver de plus élégant & de plus moëlleux. Tels sont l'*Apôtre S. Paul*, de grandeur naturelle : *Saint Xavier mourant* ; la *Flagellation du Sauveur* ; les 12 *Apôtres* ; un *Carillon* tout de porcelaine ; divers *Crucifix*, &c.

KANG-HI, empereur de la Chine, petit-fils du prince Tartare, qui la conquit en 1644, monta sur le trône en 1661, & mourut en 1722, à 71 ans. Ce prince outra l'orgueil & le faste des Asiatiques. Sa curiosité n'avoit point de bornes : il vouloit savoir jusqu'aux choses qu'il lui convenoit d'ignorer. Un jour il voulut s'enivrer, pour connoître par lui-même l'effet du vin. C'est cependant ce prince qu'on nous représente comme un sage ; mais c'est qu'à la Chine on mérite ce nom, dès qu'on n'a point tous les vices & les ridicules qui y sont accrédités. Il aimoit les missionnaires, & rendoit justice à la Religion Chrétienne, en faveur de laquelle il donna un édit célebre, qui contient les plus grands éloges de cette Religion divine, la lumiere & la consolation des mortels, & renchérit sur ceux qu'on lit dans l'édit donné par un de ses prédécesseurs en 636, plus de mille ans auparavant. C'est lui qui fit mettre sur l'Eglise chrétienne à Pekin, cette inscription, écrite de sa propre main, qui prouve combien l'idée de Dieu est exactement la même chez toutes les nations, dès le moment que la superstition & les passions ne l'alterent pas : » AU VRAI PRINCIPE DE » TOUTE CHOSE. Il est infiniment bon & infiniment juste ; » il éclaire & soutient ; il regle » tout avec une suprême autorité & avec une souveraine » justice. Il n'a point eu de commencement, & il n'aura pas » de fin ; il a produit toutes » choses dès le commencement ; c'est lui qui les gouverne & qui en est le véritable seigneur » (*voyez* EVITERNE, SAADI). C'est à tort qu'on l'a accusé d'avoir exigé, par une suite de la vanité Chinoise, que dans les cartes géographiques, la Chine fût au milieu du monde : cette ridicule prétention est bien plus ancienne. Le P. Matthieu Ricci avoit déjà dû s'y conformer dans la carte qu'il présenta à

l'empereur Vanli, dans le ſiecle précédent.

KANOLD, (Jean) médecin de Breſlaw, mort en 1729, à 49 ans, laiſſa des *Mémoires* en allemand, *ſur la Nature & ſur les Arts*, très-curieux.

KANTEMIR, *voyez* CANTEMIR.

KAPNION, *voyez* REUCHLIN.

KAPOSI, (Samuel) né en Hongrie d'un miniſtre, parcourut pour étendre ſes connoiſſances, l'Allemagne, la Hollande & l'Angleterre. Doué d'une mémoire extraordinaire, il apprit le grec & l'hébreu en très-peu de tems. De retour dans ſa patrie, il fut fait profeſſeur de l'Ecriture-Sainte à Alba Julia, aujourd'hui Carlsbourg, & mourut l'an 1713, dans un âge peu avancé. On a de lui : I. *Memoriale Hebraïcum*, Coloſwar, 1698, in-8°, & Utrecht, 1738. Ce ſont des vers techniques qui renferment les regles de la langue hébraïque. II. *Breviarium biblicum*, Coloſwar, 1699, & pluſieurs ouvrages manuſcrits.

KAPRINAI, (Etienne) né à Neuheuſel dans le comté de Neitra, en 1714, entra chez les Jéſuites en 1729, enſeigna l'hiſtoire & l'éloquence ſacrée dans l'univerſité de Caſſovie, & ſe fit connoître par pluſieurs ouvrages, où l'érudition marche à côté de l'amour le plus ardent pour la patrie. Car c'eſt particuliérement à tirer de l'oubli les écrits & les monumens qui ont illuſtré la Hongrie, qu'il conſacroit ſes recherches & ſes veilles. Il avoit raſſemblé avec les peines incroyables une collection très-précieuſe de livres, de manuſcrits, de chartes, de médailles, de monnoies, propres à répandre la lumiere dans les annales de cette brave & généreuſe nation. Il s'en ſervit pour donner un grand nombre d'écrits relatifs à cet objet, parmi leſquels on diſtingue : *Hungaria diplomatica temporis Mathiæ de Hunyad Regis Hungariæ*, Vienne, 1767-1772, 2 vol. in-4°. On a encore de lui : I. *De Eloquentiâ ſacrâ generatim*, Caſſovie, 1 vol. in-8°. II. *De Eloquentiâ ſacrâ ſpeciatim, ex veterum ac recentiorum præceptionibus adornata*, Caſſovie, 1 vol. in-8°. III. Un excellent diſcours *ſur la préſence réelle de J. C. dans l'Euchariſtie*, où il preſſe les Calviniſtes par ce dilemme : *Vel Chriſtus eſt in Euchariſtiâ, vel non eſt Deus.* Effectivement, les preuves des deux vérités ſont les mêmes, & ceux qui rejettent la premiere, ne peuvent tenir ſans inconſéquence à la ſeconde : raiſon pour laquelle le Calviniſme dégénere par-tout dans le Socinianiſme (*voy.* LENTULUS, MÉLANCHTHON, SERVET, VORSTIUS). Il eſt mort au commencement de 1786. Le zele pour la pureté de la foi, pour l'inſtruction du peuple chrétien, la franchiſe & les qualités ſociales de cet homme eſtimable, égaloient ſon application & ſon ſavoir.

KARA-MEHEMET, bacha Turc, ſignala ſon courage aux ſieges de Candie, de Kaminieck & de Vienne, & ſe diſtingua au combat donné à Choczim. Après avoir été pourvu du gouvernement de Bude en 1684, il y fit une merveilleuſe réſiſtance contre les impériaux ;

mais il mourut pendant le siege, d'un éclat de canon, qu'il reçut en donnant des ordres sur les remparts. Il avoit peu de tems auparavant fait tuer 40 esclaves chrétiens, en présence d'un officier, qui l'étoit allé sommer de se rendre de la part du prince Charles de Lorraine : action horrible, qui ternit toute sa gloire.

KARA-MUSTAPHA, *voy.* CARA-MUSTAPHA.

KARG, (Jean-Frederic) ministre de Maximilien-Emmanuel, électeur de Baviere, & ensuite chancelier de son frere Joseph-Clément, électeur de Cologne, mort en 1719, est connu par plusieurs ouvrages sur la politique & sur le droit canon. Celui qui lui a donné le plus de célébrité est *Pax religiosa*, Würtzbourg, 1680. L'auteur envisage les religieux comme des corps auxiliaires, envoyés aux ministres de l'Eglise, dont les services & le zele ne peuvent qu'être d'une utilité très-marquée, pourvu qu'ils se déploient selon les regles & les constitutions de la hiérarchie ecclésiastique. Cette idée est heureusement exprimée dans une estampe qui est à la tête de l'ouvrage, où l'on voit dans un navire les Apôtres occupés à tirer un filet si bien rempli, qu'ils sont obligés d'appeller à leur secours des pêcheurs qui étoient dans une barque voisine : *Et annuerunt iis qui erant in aliâ navi, ut venirent & adjuvarent.* Soit que, malgré sa circonspection, l'auteur eût montré quelque partialité contre les religieux, soit que les inquisiteurs de Rome aient jugé l'ouvrage avec un peu de sévérité, l'*Index* des livres défendus a paru avec la *Pax religiosa*, *donec corrigatur*. Le docile auteur a corrigé en effet son ouvrage, & en le corrigeant, il l'a augmenté, il l'a enrichi de plusieurs traits d'érudition. Mais les imprimeurs de Venise, ignorant ces changemens, ont réimprimé en 1778 le livre tel qu'il avoit paru en 1680. Le manuscrit destiné à la nouvelle édition, est dans la bibliotheque de feu M. le baron de Cler, à Liege; le fameux Sébastien Leclerc a gravé la planche qui doit faire le frontispice; le sujet est le même que celui qu'on voit dans l'ancienne édition, mais il est mieux dessiné & exécuté d'une maniere digne de cet artiste célebre. On a encore de lui : *Vues pacifiques sur la réunion des Religions qui divisent l'Allemagne*, Würtzbourg, 1 vol. in-16; une *Vie de S. Jean Népomucene*, Bonn, 1702, in-12, &c.

KARIB-SCHAH, descendoit des anciens rois des Kileks, peuple de la province de Kilan, dans le royaume de Perse. Né avec de l'ambition & du courage, il voulut ôter la possession de cette province à Schah-Sophi, roi de Perse, successeur de Schah-Abbas, qui l'avoit conquise en 1600. Il leva une armée de 14,000 hommes, & prit d'abord la ville de Reicht. Il occupa ensuite toutes les avenues de Kilan; mais le roi de Perse envoya contre lui une armée de 40,000 hommes, qui défirent entiérement la sienne, & se saisirent de sa personne : il fut mené à Casbin, où étoit le Sophi, lequel ordonna qu'on

lui fit une entrée magnifique par dérision, & qu'il fût accompagné de 500 courtisannes, qui lui firent essuyer mille indignités dans cette ridicule cérémonie. Lorsqu'il eut été condamné à mort, on commença son exécution par un supplice assez extraordinaire. Il fut ferré aux pieds & aux mains comme un cheval; & après qu'on l'eut laissé languir ainsi pendant trois jours, il fut attaché au haut d'une perche, & tué à coups de fleches. Le roi tira le premier coup : action bien propre à faire oublier les torts de l'usurpateur.

KAUT, fameux hérétique Anabaptiste, qui s'éleva à Worms vers l'an 1530, & qui pensa plonger le Palatinat dans de nouvelles guerres civiles. Il prêcha avec le même esprit que Muncer. Il annonça qu'il falloit exterminer les princes, & qu'il avoit reçu pour cela l'inspiration infaillible du Très-Haut. Tel étoit le fruit du fanatisme, qui fit éclorre dans ce siecle une multitude de sectes conjurées contre l'Eglise Catholique, & qui en même tems qu'il attaquoit l'ancienne croyance, ébranloit les fondemens de l'ordre civil. On tâcha vainement de gagner ce fanatique par la douceur; & on ménagea vainement ses turbulens disciples. La prison seule & les supplices délivrerent le Palatinat d'une peste qui recommençoit à l'infecter. Tant il est vrai que la rigueur bien dirigée, ne sert pas à propager les sectes (comme de faux politiques l'ont avancé); mais les étouffe dans leur berceau.

KAYE, *voyez* CAÏUS.

KEATING, (Géoffroi) docteur & prêtre Irlandois, natif de Tipperary, mort vers 1650, est auteur d'une *Histoire des Poëtes* de sa nation, traduite de l'irlandois en anglois, & imprimée magnifiquement à Londres en 1738, in-fol., avec les Généalogies des principales familles d'Irlande.

KECKERMANN, (Barthélemi) professeur d'hébreu à Heidelberg, & de philosophie à Dantzig sa patrie, mourut dans cette ville en 1609, à 36 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, recueillis à Geneve, 1614, 2 vol. in-fol., qui ne sont que des compilations. Les plus connus sont deux Traités sur la Rhétorique; le 1er. publié d'abord en 1600, sous le titre de *Rhetoricæ Ecclesiasticæ libri duo*; & le 2e. en 1606, sous le titre de *Systema Rhetoricæ*. Ces deux productions sont assez méthodiques.

KEITH, (George) fameux Quaker, né en Ecosse d'une famille obscure, nioit l'éternité des peines de l'enfer, enseignoit la métempsycose, & plusieurs autres opinions extravagantes. Celle des *deux Christs* (l'un terrestre & corporel, fils de Marie, né dans le tems; l'autre spirituel, céleste & éternel, résidant dans tous les hommes depuis la constitution du monde), lui causa de longues & fâcheuses affaires. Il parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Amérique, semant par-tout ses rêveries, qu'il mêloit avec les vérités les plus augustes. Cet insensé fut plusieurs fois condamné sans vouloir se soumettre. De retour en Europe, en 1694, il parut au synode gé-

néral de la secte des Trembleurs, tenu à Londres la même année, & y fut condamné malgré son enthousiasme & son babil; mais comme l'opiniâtreté est le propre de l'hérésie, il mourut dans ses erreurs.

KEITH, (Jacques) feld-maréchal des armées du roi de Prusse, étoit fils cadet de George Keith, comte-maréchal d'Ecosse, & de Marie Drummond, fille du lord Perth, grand-chancelier d'Ecosse sous le regne de Jacques II. Il naquit en 1698, à Fréterressa, dans le Sherifsdon de Kincardin. Ayant pris parti pour le prétendant avec son frere aîné, & les entreprises de ce prince n'ayant pas été heureuses en 1715, il passa avec son frere en Espagne. Il y fut officier dans les brigades Irlandoises, pendant dix ans. Il alla ensuite en Moscovie, où la czarine le fit brigadier-général, & peu de tems après lieutenant-général. Il signala son courage dans toutes les batailles qui se donnerent entre les Turcs & les Russes sous le regne de cette princesse; & à la prise d'Oczakow, il fut le premier qui monta à la breche, & fut blessé au talon. Dans la guerre entre les Russes & les Suédois, il servit en Finlande en qualité de lieutenant-général. Ce fut lui qui décida le gain de la bataille de Wilmanstrand, & qui chassa les Suédois des isles d'Aland, dans la Mer-Baltique. A la paix conclue à Abo en 1743, il fut envoyé par l'impératrice, ambassadeur à la cour de Stockholm, où il se distingua par sa magnificence. De retour à Pétersbourg, l'impératrice l'honora du bâton de maréchal; mais ses appointemens étant trop modiques, il se rendit auprès du roi de Prusse, qui lui assura une forte pension, & le mit dans sa confiance la plus intime. Il parcourut avec lui la plus grande partie de l'Allemagne, de la Pologne & de la Hongrie. La guerre s'étant déclarée en 1756, Keith entra en Saxe en qualité de feld-maréchal de l'armée Prussienne. Ce fut lui qui assura la belle retraite de cette armée, après la levée du siege d'Olmutz, en 1758. Il fut tué cette même année, lorsque le comte de Daun surprit le camp des Prussiens à Hockirchen. Le général Keith étoit homme de tête & homme de main. Il avoit médité beaucoup sur l'art militaire. — Son frere Georges KEITH, comte-maréchal d'Ecosse, nommé communément *Milord Maréchal*, suivit le parti du prétendant, qu'il quitta ensuite, resta quelque tems en Espagne, à Avignon, à Venise, en Suisse, & mourut en Prusse. Il ne seroit guere connu, sans un éloge que M. d'Alembert s'avisa d'en faire, on ne sait pourquoi, en 1779; piece remplie d'anachronismes, d'assertions fausses, de propos injurieux à de grands princes, & de toutes les petites jolivetés philosophiques. *Voyez* l'Année littéraire, 1779, n°. 12 & 17.

KELLER, (Jacques) *Cellarius*, Jésuite Allemand, né à Seckingen, dans le diocese de Constance, en 1568, mort à Munich en 1631, professa avec distinction les belles-lettres, la philosophie, la théologie, fut confesseur du prince, frere de l'électeur & de la princesse de Baviere,

Baviere, & se signala dans les conférences de controverse. On a de lui divers ouvrages contre les Luthériens & contre les puissances qui faisoient en leur faveur la guerre aux princes catholiques d'Allemagne. Il s'y déguise souvent sous les noms de *Fabius Hercynianus*, d'*Aurimontius*, de *Didacus Tamias*, &c. Son ouvrage contre la France, intitulé : *Mysteria politica*, 1625, in-4°, fut brûlé par sentence du Châtelet, censuré en Sorbonne, & condamné par le clergé de France. Keller n'avoit pu comprendre, sans recourir aux *mysteres de la politique*, pourquoi la France prenoit parti pour les hérétiques en Allemagne, tandis qu'elle les brûloit chez elle : cela étoit effectivement peu facile à comprendre en bonne logique ; & ce que ni le Châtelet, ni la Sorbonne, ni le clergé n'ont expliqué. Le cardinal de Richelieu eût pu le faire, mais il ne l'eût fait, comme Keller, que par les *mysteres de la politique*. On a reproché à Keller quelques maximes contraires à l'indépendance des rois ; & c'est ce qui a fait condamner ses ouvrages au feu par le parlement de Paris. *Voyez* JOUVENCY, SANTATEL.

KELLER, (Jean-Balthasar) né à Zurich en 1638, excellent ouvrier dans l'art de fondre en bronze, jeta en fonte la *Statue* équestre *de Louis XIV*, que l'on voit à Paris dans la place de Louis-le-Grand. Cette statue, haute de 20 pieds, & d'un seul jet, fut terminée le 1er. décembre 1692. Il fut fait inspecteur de la fonderie de l'arsenal, & mourut en 1702. — Jean-Jacques KELLER, son frere, étoit aussi très-habile dans le même art, & mourut commissaire d'artillerie du roi à Colmar en 1700, âgé de 65 ans.

KEMNITIUS, *voy.* CHEMNITZ.

KEMPFER, *voy.* KOEMPFER.

KEMPIS, (Thomas à) né au village de ce nom, diocese de Cologne, en 1380, entra en 1399 dans le monastere des chanoines-réguliers du Mont-Ste.-Agnès, près de Swol, où son frere étoit prieur. Ses actions & ses paroles portoient à la vertu. Doux avec les confreres, humble & soumis avec ses supérieurs, charitable & compatissant envers tous, il fut le modele de cette piété aimable qui change en paradis l'enfer de ce monde. Son occupation principale étoit de copier des ouvrages de piété & d'en composer. Ceux que nous avons de lui respirent une onction, une simplicité, qu'il est plus facile de sentir que de peindre. Les meilleures éditions que nous en ayons, sont celles de Sommalius, Jésuite, à Anvers, 1600 & 1615, 3 vol. in-8°. La plus grande partie de ces excellentes productions a été traduite en françois par l'abbé de Bellegarde, sous le titre de *Suite de l'Imitation de J. C.*, in-24 ; & par le P. Valette, doctrinaire, sous celui d'*Elévation à J. C. sur sa vie & ses mysteres*, in-12. Les titres des originaux sont : I. *Soliloquium animæ*. II. *Vallis liliorum*. III. *De tribus tabernaculis*. IV. *Gemitus & suspiria animæ pænitentis*. V. *Cohortatio ad spiritualem profectum*. Thomas à

Kempis mourut saintement en 1471, à 91 ans. Son principal ouvrage est le livre de l'*Imitation de J. C.* qui ne prêche que la douceur & la concorde, & qui a été un sujet de querelle entre les Bénédictins de S. Maur & les chanoines-réguliers de Ste. Genevieve (*voyez* NAUDÉ Gabriel, GERSEN, AMORT, QUATREMAIRE, ROSWEIDE). Cet ouvrage admirable, malgré la négligence du style, touche beaucoup plus que les réflexions pétillantes de Séneque, les arides moralités d'Epictete & de Marc-Aurele. Il charme à la fois le chrétien & le philosophe. Il a été traduit dans toutes les langues, & par-tout il a été infiniment goûté. On rapporte qu'un roi de Maroc l'avoit dans sa bibliotheque, & qu'il le lisoit avec complaisance (*voyez* SCUPOLI). La premiere édition latine est de 1492, in-12, gothique. Il en existoit alors une vieille traduction françoise, sous le titre de l'*Internelle consolation*, dont le françois a paru à quelques critiques, aussi ancien que Thomas à Kempis; mais il est certain qu'il est d'une date postérieure. L'abbé Lenglet a tiré de cette ancienne traduction, un chapitre qui n'étoit pas dans les versions latines. Ce livre de l'*Internelle consolation* a été imprimé plusieurs fois dans le 16e. siecle, in-8°. M. l'abbé Valart publia une jolie édition de l'*Imitation*, chez Barbou, en 1758, in-12; mais en voulant mettre en bon latin les expressions négligées & un peu barbares, ou qui lui paroissoient telles; en réformant ou supprimant celles qui démontrent que l'auteur étoit allemand; non-seulement il défigura l'original, mais il en affoiblit l'onction & dérogea à sa précieuse simplicité (*voyez* VALART). M. Beauzée opposa à cette édition une autre, conforme au texte primitif, & très-bien imprimée chez Barbou, 1787. Avant l'abbé Valart, le protestant Castalion avoit dénaturé cet ouvrage précieux d'une maniere bien plus condamnable, en retranchant ou réformant tout ce qui étoit contraire aux erreurs de sa secte. On comprend ce que le quatrieme livre, qui traite de l'Eucharistie, est devenu dans cette opération. L'élégance grammaticale, qu'il a substituée à la simplicité de l'original, a fait de tout l'ouvrage un didactisme aride, sans onction & sans suc. *Veræ pietatis gustum non habuit*, dit le P. Sommalius, *persuadendi efficaciam ademit, nervos virtutis incidit, denique ipsam quasi animam authoris elisit.* Nouvelle preuve, que l'hérésie ne doit, ni traiter de pareilles matieres, ni toucher à de pareils ouvrages (*voyez* BARRAL, LABADIE, PASCAL). Bassompierre a donné à Liege, une bonne édition de ce livre en 1783. Celle d'Elzevir, in-12, à Leyde, sans date, avec deux figures au frontispice, est recherchée. Il y en a eu aussi une édition au Louvre, 1640, in-fol., en gros caractere, dont l'impression est très-belle; mais elle n'est pas d'un usage commode, & elle ne peut servir que pour les grandes bibliotheques. Une des plus belles éditions, parmi les différentes versions françoises

qu'on en a faites, est celle de la traduction de de Beuil (Saci), 1663, in-8°., avec figures. Ceux qui desireront connoître les efforts que les Bénédictins ont faits pour enlever cet ouvrage à son véritable auteur, peuvent consulter la Dissertation d'Eusebe Amort, de l'abbé Ghesquiere, & du P. Desbillons, sur cette matiere. La derniere, la plus complette de toutes, a paru en 1780; elle est à la tête d'une édition très-exacte du texte original, mais qu'on auroit dû diviser par versets comme les autres; car cette division tient évidemment au style du livre, à la nature & au ton des sentences & à l'intention de l'auteur : comme on l'a montré dans le *Journal hist. & littér.* 15 mai 1788, p. 108.

KEN, (Thomas) évêque de Bath en Angleterre, instruisit son clergé, fonda des écoles, secourut les pauvres, & laissa plusieurs ouvrages de piété, estimés par les Anglicans. Il étoit né à Barktamstead, dans la province de Hertford, en 1647, & il mourut à Longe-Leate en 1711, à 64 ans. Quelqu'un l'ayant accusé auprès du roi sur certaines propositions d'un sermon qu'il avoit prêché à Wittehal, ce prince l'envoya chercher, pour qu'il se lavât de ce reproche : l'évêque de Bath lui dit, sans s'ébranler : « Si » votre majesté n'avoit pas né- » gligé son devoir, & qu'elle » eût assisté au sermon, mes » ennemis n'auroient pas eu » occasion de m'accuser ». Il justifia ensuite ce qu'il avoit dit dans son sermon, & le roi ne s'offensa point de sa liberté.

KENNETT, (White) évêque de Péterborough, fonda une bibliotheque d'antiquités & d'histoire dans sa ville épiscopale, se fit un nom par ses Sermons & ses Ecrits. Les ouvrages qui restent de lui, presque tous en anglois, décelent un homme savant & un bon littérateur. Il mourut en 1728.

KENNETT, (Basile) né en 1674 à Postling, dans le comté de Kent, frere du précédent, autant distingué par sa science que par la pureté de ses mœurs, mort à Oxford en 1714, où il venoit d'être élu président du college du Christ, laissa plusieurs ouvrages en anglois, parmi lesquels on distingue les *Vies des Poëtes Grecs*, 1697, in-8°; les *Antiquités Romaines*, 1696, 2 vol. in-12; des *Sermons*, en 5 vol. in-8°; *Paraphrase en vers des Pseaumes*, 1706, in-8°, & une version du *Traité des Loix* de Puffendorf.

KENNICOTT, (Benjamin) savant anglois dans les langues, & habile critique, étoit chanoine de l'église du Christ à Oxford, ministre à Culham, s'est d'abord fait connoître par des *Dissertations sur l'Arbre de Vie, & sur le Sacrifice de Caïn & d'Abel*, 1747. Mais ce qui lui a fait une réputation parmi les savans, c'est la *Bible Hébraïque*, qu'il a publiée en 2 vol. in-fol., à Oxford. Il a suivi l'édition de Van der Hoogt, qui passe pour la plus correcte, & a rassemblé au bas des pages toutes les variantes recueillies d'après les meilleurs manuscrits qui se trouvent dans toute l'Europe. Rien ne nous manque donc plus pour avoir le texte hébreu dans toute la

correction dont il est susceptible aujourd'hui ; mais qui, après tout ce qu'il a essuyé, ne peut en aucun sens avoir l'autorité des Septante, ni de la Vulgate (*voy.* CAPPEL, ÉLÉAZAR, GOROPIUS, MASCLEF, MORIN, PTOLOMÉE). Kennicott mourut à Oxford, dans un âge avancé, le 18 septembre 1783.

KEPLER, (Jean) célebre astronome, né à Weille en 1571, d'une famille illustre, professa la philosophie dès l'âge de 20 ans, & s'étant attaché ensuite à la théologie, il fit quelques discours au peuple, qui annonçoient moins de talent pour l'éloquence que pour d'autres études. Il en fut lui-même persuadé, & se livra exclusivement à l'astronomie. Il se vit bientôt en état de remplir la chaire des mathématiques à Gratz. Un Calendrier qu'il fit pour les grands de Styrie, auxquels il devoit sa chaire, lui fit un nom distingué. Ticho-Brahé l'appella auprès de lui en Bohême l'an 1600, &, pour qu'il se rendît plus vite à son invitation, il le fit nommer mathématicien de l'empereur. Depuis, ces deux hommes ne se quitterent plus. Si Ticho-Brahé fut d'un grand secours par ses lumieres à Kepler, celui-ci ne lui fut pas moins utile par les siennes. La mort lui ayant enlevé cet illustre ami, ce généreux bienfaiteur en 1601, Kepler consacra ses regrets dans une Elégie touchante. Le disciple survécut 30 ans à son maître. Il mourut à Ratisbonne en 1630, à 59 ans. Ce mathématicien fut le premier maître de Descartes en optique, & le précurseur de Newton en physique. On le regarde comme un législateur en astronomie. C'est à lui qu'on doit la regle, connue sous le nom de *Regle de Kepler*, selon laquelle on suppose que les planetes se meuvent ; mais qui, faute de savoir avec certitude & par des calculs uniformes leur distance précise, n'a pu être encore rigoureusement vérifiée (*voyez* les *Observ. Phil.* Ent. 1, 2 & 3). Moins philosophe qu'astronome, Kepler croyoit que les astres étoient animés, que les cometes naissoient dans l'éther comme les baleines dans l'océan ; que le soleil attiroit à soi les planetes en tournant sur lui-même, mais qu'elles ne tomboient pas dans le soleil, parce qu'elles font aussi une révolution sur leur axe. « En » faisant cette révolution, » dit-il, elles présentent au » soleil tantôt un côté ami, » tantôt un côté ennemi ; le » côté ami est attiré, & le côté » ennemi est repoussé, ce qui » produit le cours annuel des » planetes dans l'écliptique ». Il faut avouer, pour l'humiliation de la philosophie, que c'est par de tels raisonnemens que les hommes les plus célebres ont tâché d'expliquer la nature. Kepler devina la rotation du soleil sur lui-même, plus de 15 ans avant que Galilée l'annonçât à l'aide des télescopes. On lui attribue aussi la découverte de la vraie cause de la pesanteur des corps ; mais cette cause est encore inconnue, comme elle l'étoit du tems de Kepler ; & il est d'ailleurs certain que l'expérience sur laquelle il fondoit cette découverte, est tout-à-fait illusoire & étran-

gere à son objet (*voyez* LEUCIPPE). Il devança Descartes & Newton dans l'idée de dériver le flux & reflux de l'action de la lune : explication dont Galilée se moqua, attribuant tout bonnement ce phenomene au mouvement de la terre (*voy.* EULER). Kepler disoit qu'*il préféroit la gloire de ses inventions à l'électorat de Saxe* : vanité pardonnable dans un auteur & sur-tout dans un astronome, appréciant ses connoissances sur l'élévation de leur objet. Ses principaux ouvrages sont : I. *Prodromus dissertationum Cosmographicarum*, Tubinge, 1596, in-4°. Il donna aussi à ce livre le titre de *Mysterium Cosmographicum.* II. *Paralipomena quibus Astronomiæ pars Optica traditur*, 1604, in-4°. III. *De Stella nova in pede Serpentarii*, Prague, 1606, in-4°. IV. *De Cometis libri tres*, Ausbourg, 1611, in-4°. V. *Eclogæ Chronicæ*, Francfort, 1615. VI. *Ephemerides novæ*, Lintz, 1616, in-4°. VII. *Tabulæ Rodolphinæ*, Ulm, 1627, in-fol.; ouvrage qui lui coûta 20 ans de travail. VIII. *Epitome Astronomiæ Copernicanæ* 1635, 2 vol. in-8°. IX. *Astronomia nova*, 1609, in-fol. X. *Chilias Logarithmorum*, &c., in-4°. XI. *Nova Stereometria doliorum vinariorum*, &c., 1615, in-fol. XII. Une *Dioptrique*, in-4°. XIII. *De vero natali anno CHRISTI*, in-4°. Kepler ordonna qu'on mît sur son tombeau cette épitaphe, qui ne donne pas une grande idée de sa poésie :

Mensus eram cœlos, nunc terræ metior umbras :
Mens cœlestis erat, corporis umbra jacet.

Voyez sa *Vie* à la tête de ses *Lettres*, imprimées en latin à Leipsig, en 1718, in-fol.

KEPLER, (Louis) fils du précédent, médecin à Konigsberg en Prusse, publia l'ouvrage de son pere, intitulé : *Somnium, seu de Astronomia Lunari*, Francfort, 1634, in-4°. C'est dans cette production qu'il débite les rêveries dont nous avons parlé plus haut. Louis naquit à Prague en 1607, & mourut à Konigsberg en 1663. On a de lui quelques écrits.

KEPPEL, *voy.* ALBEMARLE.

KERCADO, *voy.* MOLAC.

KERCKRING, (Thomas) célebre médecin d'Amsterdam, membre de la société royale de Londres, se fit beaucoup d'honneur dans la pratique de la médecine qu'il exerça long-tems à Amsterdam. Il embrassa la Religion Catholique, & quitta la Hollande pour passer en France, d'où il se rendit à Hambourg, où il mourut en 1693. Il se fit un nom par ses découvertes & par ses ouvrages. C'est lui qui trouva le secret d'amollir l'ambre jaune, sans lui ôter sa transparence. Ses principales productions roulent sur l'anatomie : I. *Spicilegium anatomicum*, Amsterdam, 1670 & 1673, in-4°. II. *Anthropogeniæ Ichnographia*, Amsterdam, 1570, in-4°; où il soutient que l'on trouve dans le corps de toutes les femmes des œufs, dont, selon lui, les hommes sont engendrés (*voyez* GRAAF Reinier). On lui attribue encore une *Anatomie*, imprimée en 1671, in-fol.

KERI, (Jean) Hongrois, embrassa l'ordre de S. Paul, premier hermite (ordre qui

n'existe qu'en Hongrie), & s'y distingua par sa piété & par son zele apostolique. Il fut ensuite fait successivement évêque de Sirmich & de Waizen, & mourut à Tyrnaw l'an 1685, après avoir publié : I. *Ferocia Martis Turcici.* C'est une histoire de la guerre des Turcs en Hongrie de son tems. II. Un *Cours de Philosophie* en 3 vol.

KERI, (François-Borgia) né dans le comté de Zemplin en Hongrie, se fit jésuite, & se distingua dans cette société par la variété de ses connoissances & par sa piété. Il mourut à Bude l'an 1769. On a de lui : I. Une *Histoire des Empereurs d'Orient, depuis Constantin le Grand jusqu'à la prise de Constantinople*, Tyrnaw, 1744, in-fol. en latin, ornée de figures & de médailles. II. *Histoire des Empereurs Ottomans, depuis la prise de Constantinople*, Tyrnaw, 1749, 9 pet. vol. Le P. Nicolas Schmith, Jésuite, a continué cette Histoire, & en a publié deux volumes in-fol. en 1760 & 1761. III. *Dissertations sur le vide, sur le mouvement des Corps & sur les causes du mouvement*, Tyrnaw, in-8°. Il contribua beaucoup à perfectionner le télescope, & se fit un nom célebre par ses observations astronomiques. M. Cassini de Thury l'ayant vu à Tyrnaw, admira ses connoissances & le zele qui l'animoit pour faire briller dans sa patrie le flambeau des sciences : « Vous » possédez chez vous, lui dit-il » dans une lettre du 13 juillet » 1761, des trésors immenses » en littérature ; vous êtes le » Mécene des sciences. Vous » avez posé des monumens » éternels, & je desirerois que » vous le fussiez aussi, pour le » bonheur de la société, pour » le bien de la Religion & pour » les progrès des sciences ».

KERKHERDERE, (Jean-Gerard) né vers 1678 à Fauquemont, petite ville du pays d'Outre-Meuse Hollandois, à 2 lieues de Maëstricht, fit de bonnes études dans cette derniere ville, étudia la philosophie & la théologie à Louvain, se consacra à l'étude des langues savantes, de la critique sacrée & de l'antiquité ; enseigna les belles-lettres pendant plusieurs années, donna des leçons d'histoire au college des Trois-Langues, fut fait historiographe de l'empereur Joseph I en 1708, & mourut le 16 mars 1738. On a de lui : I. *Systema apocalypticum*, Louvain, 1708, in-12 : c'étoit comme un essai d'un ouvrage plus considérable qu'il intitula : *De monarchia Romæ paganæ secundùm concordiam inter SS. Prophetas Danielem & Joannem : consequens historia a monarchiæ conditoribus, usque ad Urbis & Imperii ruinam. Accessit series historiæ apocalypticæ*, Louvain, 1727, in-12 (voyez GUYAUX). II. *Prodromus Danielicus, sive novi Conatus historici, critici, in celeberrimas difficultates historiæ Veteris-Testamenti, monarchiarum Asiæ, &c., ac præcipuè in Danielem prophetam*, Louvain, 1711, in-12. L'érudition est répandue à pleine main dans ces deux ouvrages ; les hypotheses qu'on y propose ont de grandes vraisemblances, & jettent beaucoup de jour sur les difficultés historiques, chronologiques & géographiques de

l'Ecriture-Sainte. III. *De Situ Paradisi terrestris*, Louvain, 1731, in-12. Il place le paradis terrestre un peu au-dessus de la Babylonie, prend pour le Phison le bras occidental de l'Euphrate jusqu'à son embouchure, & pour le Gehon le bras oriental du même fleuve, depuis la ville de Cippara, où il se mêle à un bras du Tigre jusqu'à l'embouchure du même Tigre, près de la ville & l'isle de Charax : ce système différent de celui de Huet, est peut-être aussi probable (*voyez* EUPHRATE, TIGRE, OXUS, PARADIS TERRESTRE, dans le *Dictionn. géog.*). Kerkherdere a fait précéder ce traité du *Conatus novus de Cepha reprehenso*, où il soutient que ce Céphas est différent de S. Pierre (*voyez* CÉPHAS). On trouve encore dans ce volume une Dissertation sur le nombre des années que le Sauveur a instruit le peuple, & une autre intitulée : *De Cepha ter correpto*. IV. *Grammatica latina*, Louvain, 1706, in-12, de 117 pages, où il y a plus d'érudition que dans la plupart des grammaires, même volumineuses. V. Un grand nombre de Poésies latines, qui lui assurent une place distinguée sur le Parnasse. VI. Plusieurs ouvrages manuscrits, entr'autres *Quatuor ætates*, qui, s'il avoit été imprimé, auroit pu éclaircir plusieurs endroits de la Génese; *Opus quatuor Monarchiarum*, auquel le *Monarchia Romæ paganæ* devoit servir de 4e. partie; un traité des 70 *Semaines* de Daniel, qui étoit entre les mains du censeur, lorsque l'auteur mourut.

KERLEREC, (Louis Billouart de) brigadier des armées navales de France, gouverneur de la Louisiane, né à Quimper en 1704, s'est acquis une considération distinguée par la probité & la vigueur de son administration dans un pays lointain, où l'esprit des loix & les intérêts de l'état ne peuvent se soutenir que par la fermeté & la vertu. De retour en France en 1764, après que la province, dont il étoit gouverneur, eut été aliénée par le traité de 1763 ; il acquit l'estime de ce qu'il y avoit de plus respectable à Versailles & à Paris. Le dauphin, fils de Louis XV, & la reine, lui témoignerent la plus grande confiance. Mais la franchise avec laquelle il s'exprima sur des matieres d'état, & surtout sur la destruction des Jésuites, lui fit un ennemi puissant dans la personne du ministre Choiseul, qui après avoir suscité contre lui divers accusateurs, lui défendit de leur répondre, sous prétexte que sa cause étoit trop évidente. En août 1769, le conseil des dépêches exila l'ancien gouverneur, avec l'honorable témoignage par lequel on reconnoissoit en lui des services militaires distingués & dignes d'éloges, de grands talens pour l'administration, une probité intacte & sans reproche. En 1779 il étoit parvenu à confondre ses adversaires, & à se voir triompher avec éclat, lorsqu'il mourut à Paris, au mois de septembre de la même année.

KERVILLARS, (Jean-Marin de) Jésuite, né à Vannes en 1668, mort en 1745, à Paris, où il professoit la philosophie,

avoit du goût & de la littérature. Nous avons de lui une assez bonne *Traduction* des *Fastes* & *Elégies* d'*Ovide*, 3 vol. in-12, 1724, 1726 & 1742. Il avoit travaillé quelque tems aux *Mémoires de Trévoux*.

KESLER, (André) théologien luthérien, pensionné par Jean-Casimir, duc de Saxe, naquit à Cobourg en 1595, & mourut en 1643, avec la réputation d'un bon prédicateur, & d'un assez bon controversiste. Il laissa une *Philosophie*, en 3 vol. in-8°, dont on ne parle plus; & des *Commentaires sur la Bible*, in-4°.

KETT, (Guillaume) chef d'une rebellion sous Edouard VI, roi d'Angleterre, étoit fils d'un tanneur & tanneur lui-même. Son esprit étoit au-dessus de sa naissance : il étoit délié, souple, rusé, plein de hardiesse & de courage. S'étant mis à la tête du peuple de Nortfolck, il s'empara de la ville de Norwick; mais le duc de Warwick ayant eu ordre de marcher contre lui, le prit & le fit pendre à un chêne, avec dix des principaux complices de cette révolte.

KETTLEWELL, (Jean) théologien Anglican, né dans la province d'Yorck, mort de consomption en 1695, est connu dans son pays par plusieurs ouvrages, dont le plus célebre est intitulé : *Les mesures de l'obéissance chrétienne.* Les Anglois républicains ne trouvent pas ces mesures tout-à-fait exactes. L'auteur étoit zélé royaliste. Il avoit dédié son livre à Compton, évêque de Londres, partisan de l'autorité royale comme lui; mais ce prélat ayant changé de sentiment, & s'étant mis à la tête d'un régiment de gentilshommes contre leur prince, Kettlewell fit ôter la dédicace.

KEULEN, *voyez* VAN-KEULEN.

KEYSLER, (Jean-George) né à Thornau en 1689, voyagea en France, en Angleterre, en Suisse, en Italie, en Hollande, en Allemagne, en Hongrie, & se fit estimer par son érudition. Il fut trouvé mort dans son lit en 1743, dans une terre appartenante à M. de Bornstorff, premier ministre du roi d'Angleterre, dans l'électorat d'Hanovre. Il avoit accompagné les petits-fils de ce seigneur dans leurs voyages. La société de Londres se l'associa en 1718. Son principal ouvrage fut publié en 1720 à Hanovre, sous le titre d'*Antiquitates selectæ Septentrionales & Celticæ*, in-8°. On y voit une grande connoissance des antiquités.

KHEIL, (Jean) professeur d'astronomie à Oxford, membre de la société royale de Londres, & déchiffreur sous la reine Anne, naquit en Ecosse, & mourut en 1721, à 50 ans. C'étoit un philosophe modéré, ami de la retraite & de la paix. Cet habile homme laissa plusieurs ouvrages d'astronomie, de physique & de médecine, tous également estimés des connoisseurs. Le plus connu est son *Introduction à la Physique & à l'Astronomie*, en latin, Leyde, 1739, in-4°. M. le Monnier le fils, célebre astronome, a traduit en françois la partie astronomique de cet ouvrage estimable, Paris, 1746, in-4°. Kheil est un des premiers qui

aient réfuté les visions de Hartsoeker, & d'autres astronomes, touchant les villes, les forêts & les mers de la lune ; il assure que toutes ces imaginations s'évanouissent au moyen d'un bon télescope, & que les taches de la lune sont l'effet des inégalités & des cavernosités de cette planete. — Jacques KHEIL, son frere, excellent médecin, mort à Northampton en 1719, à 46 ans, est auteur de plusieurs Ecrits sur son art, qui ont été recherchés. *Voyez* JURIN.

KHILKOF, prince Russe, ambassadeur en Suede, fut retenu prisonnier en Suede, lorsqu'en 1700 Pierre I commença la guerre contre Charles XII. Il tâcha de se désennuyer en composant pendant sa détention, un *Abrégé de l'Histoire Russe*, qui se termine à la bataille de Pultava. Ce petit ouvrage est estimé chez les Russes, & a été imprimé en 1770 à Moskou, in-8°. Il mourut lorsqu'il étoit sur le point de recouvrer sa liberté.

KHUNRAT, *voyez* KUNRAHT.

KIDDER, (Richard) né à Suffolck, d'abord ministre à Londres, doyen de Peterborough, ensuite évêque de Bath & de Wels, fut écrasé dans son lit avec sa femme par la chute d'une cheminée, qu'une grande tempête renversa le 26 novembre 1703. Ce prélat étoit profondément versé dans la littérature hébraïque & rabbinique. On lui doit : I. Un savant *Commentaire sur le Pentateuque*, avec quelques *Lettres* contre Jean le Clerc, 1694, en 2 vol. in-8°. II. Une *Démonstration de la venue du Messie*, en 3 vol. in-8°, 1684-1700. III. Des *Ouvrages de Controverse*. IV. Des *Livres de Morale*. V. Des *Sermons*.

KILIAN ou VAN-KIEL, (Corneille) né à Duffle, près de Malines, avant le milieu du 16e. siecle, mort dans un âge avancé en 1607, fut pendant 50 ans correcteur de l'imprimerie de Plantin, qui dut une partie de sa gloire à son attention scrupuleuse. Nous avons de lui : I. *Etymologicon Linguæ Teutonicæ*, Anvers, 1599, in-8°. C'est un dictionnaire flamand-latin, le premier qui ait été fait avec soin ; Juste-Lipse en a parlé avec éloge. L'auteur y compare les mots teutoniques avec ceux des langue italienne, françoise, espagnole, angloise, grecque & latine, qui ont quelque ressemblance pour en découvrir les étymologies. II. *Solitudo, sive vitæ fœminarum Anachoritarum, carmine elegiaco explanatæ*, in-fol. C'est un recueil d'estampes avec un quatrain au bas de chacune. Il a fait un grand nombre d'Epigrammes latines ; une des plus heureuses est une Apologie des correcteurs d'imprimerie contre les auteurs, qui se trouve dans le *Theatrum vitæ humanæ* de Beyerlinck, tom. 7.

KILIAN, (Jacques) né à Prague le 14 février 1714, entra chez les Jésuites à Cracovie en 1731, & fit de grands progrès dans la physique & la géométrie. Les ouvrages qu'il a laissés, supposent les talens des Kircher, des Schott, des Bonanni & des Boscowich. Les principaux sont : I. *Causa efficiens motus astrorum ex principiis Pyrotechnicæ naturalis*, avec

fig., Dantzig, 1769, 1 vol. in-8°. II. *Prodromus physico-astronomicus pyrotechnici systematis vorticum*, Dantzig, 1770, in-8°. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait dans ces ouvrages des idées systématiques, & si l'on veut paradoxales, mais il y a bien de l'étude aussi & du génie. La nouvelle hypothese sur la cause du mouvement des astres, suffit au moins pour affoiblir la confiance qu'on a pu donner aux autres. Il a écrit encore : *Ars demittendi se ab alto. Navis horologa solaris. Statua Memnonis, sibilo Solem salutans*; mais ces ouvrages restés en manuscrit sont perdus. Après la destruction de la société, il se retira chez un gentilhomme près de Konitz, & mourut en 1774.

KIMCHI, (David) rabbin Espagnol, mort vers 1240, fut nommé en 1232 arbitre de la querelle survenue entre les Synagogues d'Espagne & de France, au sujet des livres de Maimonides. C'est celui de tous les grammairiens Juifs qui, avec Juda Chiug, a été le plus suivi, même parmi les Chrétiens, lesquels n'ont presque composé leurs Dictionnaires & leurs Versions de la Bible, que sur les livres de ce savant rabbin. On estime particuliérement sa méthode, la netteté & l'énergie de son style : les Juifs modernes le préferent aussi à tous les grammairiens. Il s'est illustré par divers ouvrages. I. Une Grammaire hébraïque, intitulée *Michlol*, c'est-à-dire, *Perfection*, Venise, 1545, in-8°.; Leyde, 1631, in-12. C'est cette Grammaire qui a servi de modele à toutes les Grammaires hébraïques. II. Un livre des *Racines hébraïques*, 1555, in-8°., ou in-fol. sans date. III. *Dictionarium Talmudicum*, Venise, 1506, in-fol. IV. Des *Commentaires* sur les *Psaumes*, sur les *Prophetes*, & sur la plupart des autres livres de l'Ancien-Testament imprimés, au moins la plus considérable partie, dans les grandes *Bibles de Venise & de Bâle*. L'on n'y a pourtant point mis ses Commentaires sur les Psaumes, qui se trouvent imprimés séparément en Allemagne. Don Janvier, Bénédictin de S. Maur, en a donné une version latine en 1669, in-4°. Ces Commentaires, ainsi que tous les autres de cet illustre rabbin, sont ce que les Juifs ont produit de meilleur & de plus raisonnable sur l'Ecriture.

KING, (Jean) né à Warnhall en Angleterre, devint chapelain de la reine Elizabeth, prédicateur du roi Jacques, doyen de l'église du Christ à Oxford, enfin évêque de Londres. Il mourut en 1621, après avoir donné plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue ses *Commentaires* sur *Jonas*, & ses *Sermons*.

KING, (Henri) fils du précédent, né à Warnhall en 1591, mort en 1669, évêque de Chichester, laissa différens ouvrages en anglois & en latin ; en prose & en vers. Les meilleurs sont des *Sermons*, une *Explication de l'Oraison Dominicale*, & une *Traduction des Psaumes*.

KING, (Guillaume) né à Antrim en Irlande, en 1650, d'une ancienne famille d'Ecosse, prit des leçons de philosophie & d'histoire sous le fameux Dodwel. Parker, archevêque

de Toam (siege qui a été transféré à Gallowai), lui procura divers emplois, & enfin le doyenné de Dublin en 1688. King, peu fidele au roi Jacques son souverain, manifesta ouvertement son attachement au prince d'Orange. Il fut mis en prison; mais quand le gendre eut détrôné le beau-pere, il eut pour prix de sa félonie l'évêché de Derby, & ensuite l'archevêché de Dublin. Il mourut en 1729, à 79 ans, sans avoir jamais voulu se marier. Ses ouvrages sont: I. L'*Etat des Protestans d'Irlande, sous le regne du roi Jacques:* ouvrage vanté par le fameux G. Burnet; mais dont M. Leslie, évêque de Ross, a fait une bonne réfutation. II. *Discours sur les inventions des Hommes dans le culte de Dieu*, souvent réimprimé. III. Un traité de l'*Origine du Mal*, en latin, traduit en anglois par Edmond Law, 1731, in-4°., & 1732, 2 vol. in-8°. Le traducteur a chargé sa version de longues notes, dans lesquelles il prétend réfuter les objections que Bayle & Leibnitz avoient faites contre ce traité. IV. Des *Ecrits polémiques*. V. Des Sermons, &c.

KING, *voyez* CHING.

KING, (Guillaume) jurisconsulte Anglois, étoit d'une illustre famille. La reine Anne le fit son secrétaire, & il accompagna le comte de Pembroke en Irlande. Il auroit pu s'enrichir par les emplois importans qu'il exerça dans ce pays; mais il aima mieux retourner en Angleterre pour cultiver les sciences & la littérature. L'étude n'affoiblit point sa gaieté naturelle. Il aimoit à dire & à entendre des bons mots, & passoit pour un excellent juge. Il mourut en 1712, & fut enterré à l'abbaye de Westminster. On a de lui un grand nombre d'Ecrits en anglois, remplis de saillies. Ses *Reflexions* sur le livre de M. Molesworth, touchant le Danemarck, furent fort goûtées: elles ont été traduites en françois.

KING, (Pierre) né à Excester, dans le Devonshire, l'an 1659, fut le disciple & l'ami de Locke, qui lui laissa la moitié de sa bibliotheque. Ses progrès dans l'étude des loix & son mérite l'éleverent à plusieurs dignités, & enfin à celle de grand-chancelier d'Angleterre. Il mourut paralytique en 1734, à Ockam, après avoir publié deux ouvrages écrits en anglois, où les critiques orthodoxes trouvent bien des inexactitudes: I. *Recherche sur la constitution, la discipline & l'unité du culte de la primitive Eglise, pendant les trois premiers siecles*, in-8°. II. *Histoire du Symbole des Apôtres, avec des réflexions critiques sur ses différens articles.*

KINSCHOT, (Henri) né en 1541, jurisconsulte, issu d'une bonne famille de Turnhout, près d'Anvers, mort à Bruxelles en 1608, a donné *Concilia juris*, Louvain, 1633, in-fol., qui ont été augmentés par son fils François de Kinschot, chancelier de Brabant, mort le 3 mai 1654; Bruxelles, 1653.

KINSCHOT, (Gaspar) né à La Haye en 1622, s'appliqua avec succès aux belles-lettres & à la jurisprudence. Il fut un des députés des Etats-Généraux pour la paix de Westphalie. Il mourut à La Haye en 1649,

âgé seulement de vingt-sept ans. On a de lui *Des Poésies latines, distribuées en 4 Livres*, La Haye, 1685, in-12. Il y a beaucoup d'imagination, de la netteté & de l'élégance.

KIPPING, (Henri) *Kippingius*, né à Rostock, fut pris par des enrôleurs, qui l'obligerent de porter les armes. Dans cette nouvelle profession, il ne laissa pas de s'adonner aux études. Un jour qu'il étoit en faction à Stade, dans le duché de Breme, M. Erskeim, conseiller du roi de Suede, l'apperçut tenant d'une main un livre qui étoit *Statius*, & de l'autre ses armes. Il l'interrogea, & s'apperçut facilement que c'étoit un homme de lettres, & le fit son bibliothécaire. Il mourut en 1678, sous-recteur du college de Breme. Il est connu par plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. Un *Supplément à l'Histoire Ecclésiastique*, par Jean Pappus. II. Un *Traité des Antiquités Romaines*, Leyde, 1713, in-8°, en latin. III. Un autre *sur les ouvrages de la Création*, Francfort, 1676, in-4°. IV. Plusieurs *Dissertations* ou *Exercitations sur l'Ancien & le Nouveau-Testament*, &c. V. Des *Dissertations philosophiques sur le Droit Public*.

KIRCH, (Christ-Fried) astronome de la société royale des sciences de Berlin, correspondant de l'académie de Paris, acquit de la réputation aux observatoires de Dantzig & de Berlin, & mourut dans cette derniere ville en 1740, à 46 ans. Kirch, ainsi que Wolff, attribuoit aux étoiles fixes un mouvement propre; & c'est peut-être à ce mouvement qu'il faut rapporter quelques apparences que d'autres astronomes ont tâché d'accorder avec d'autres causes. Godefroi KIRCH, son pere, & Marie Marguerite WINCKELMANN, sa mere, s'étoient fait un nom par leurs observations célestes. Cette famille entretenoit un commerce d'érudition astronomique dans toutes les parties de l'Europe. Les ouvrages qui nous restent d'elle en ce genre, sont très-estimables.

KIRCHER, (Athanase) naquit à Fulde en 1601, & entra chez les Jésuites à Mayence en 1618. Il professoit la philosophie & les mathématiques à Wirtzbourg, dans la Franconie, lorsque les Suédois troublerent par leurs armes le repos dont il jouissoit. Il se retira en France, passa à Avignon, & de là à Rome, où il mourut en 1680, à 79 ans. Il ne cessa d'écrire, qu'en cessant de vivre. Les principaux fruits de sa plume laborieuse & féconde, sont : I. *Prælusiones magneticæ*, 1654, in-fol. II. *Ars magna lucis & umbræ*, in-fol., Rome, 1646, 2 vol. Traité d'optique profond & lumineux pour son tems, ainsi que le suivant. III. *Primitiæ Gnomonicæ Catoptricæ*, in-4°. IV. *Musurgia universalis*, 1650, in-fol., 2 vol. V. *Obeliscus Pamphilius*, 1650, in-fol. VI. *Obeliscus Ægyptiacus*, in-fol. VII. *Œdipus Ægyptiacus*, Rome, 1652 & 1653, 4 vol. in-fol. C'est une explication d'un grand nombre d'hiéroglyphes; explication telle qu'on peut l'attendre d'un savant, qui avoit quelquefois une façon de voir toute particu-

liere; mais toujours fondée en érudition & en raison. Ce livre est rare. VIII. *Iter extaticum*, in-4°. C'est un ouvrage idéal dans les planetes & les régions supérieures du ciel. On comprend que le voyageur n'a pu rien nous en dire de bien positif; mais il en parle d'une maniere pleine d'intérêt & de sentiment; son style est élégant, pur, riche, & semble s'élever avec les objets dont l'auteur s'occupe. Il n'y a que le génie desséché par les calculs & les aridités géométriques, qui puisse avoir dicté à Maclaurin la censure brute & dédaigneuse qu'il a faite de cet ouvrage. IX. *Mundus subterraneus*, Amsterdam, 1665, in-fol. 2 vol. & en un, 1678; plein de recherches, écrit avec élégance & intérêt; on y voit quelques préjugés en matiere de physique, mais c'étoient ceux de son siecle. Entre une infinité d'observations, on y trouve une théorie vaste & hardie de la génération des êtres, dont quelques vues sont reconnues pour fausses; d'autres sans être peut-être plus vraies, ont été adoptées par des hommes célebres : le systême des molécules, si éloquemment exposé par M. de Buffon, y est pris entiérement quant au fonds, & souvent même quant aux expressions, comme on l'a démontré dans l'*Examen impartial des Epoques de la Nature* (*voyez* GRAAF Reinier, LEUWENHOECK, MUYS). X. *China illustrata*, Amsterdam, 1667, in-fol. Struvius en porte ce jugement : *Kircheri China est vera auctoris phantasia : sic autem judicatur, eò quòd Patres Jesuitæ, nuper reduces, facta pleraque in illo libro improbent.* Ce livre a été traduit en françois par d'Alquié, 1670, in-fol. XI. *Arca Noë*, in-fol. XII. *Turris Babel*, in-fol., Amsterdam, 1679. Cette production, peu commune & vraiment singuliere, traite de la construction de la Tour de Babel & de la dispersion des peuples. XIII. *Phonurgia nova*, 1673, in-fol. XIV. *Ars magna sciendi*, 1669, in-fol. Ouvrage plus subtil qu'utile, plein de combinaisons pénibles & de spéculations techniques, moins propres à faire des savans, qu'à dégoûter des sciences. XV. *Polygraphia*, 1663, in-folio. XVI. *Latium*, 1671, in-fol.; ouvrage savant, & qui a coûté beaucoup de recherches. XVII. *Scrutinium Physico-Medicum contagiosæ luis*, Leipsig, 1671, avec une Préface de Langius. C'est un traité sur la peste, fort utile & bien écrit. XVIII. *Mundus magnes*, in-4°, où l'on voit l'idée de l'attraction universelle. XIX. *Magia Catoptrica*, où l'on trouve les miroirs d'Archimede & de M. de Buffon (*voyez* ARCHIMEDE) &c. Les connoissances extrêmement variées de ce Jésuite, la maniere grande, neuve & approfondie, dont il a traité plusieurs sciences difficiles & peu cultivées jusqu'alors, l'eussent fait regarder comme un savant universel, s'il pouvoit y en avoir, & si l'esprit de l'homme pouvoit embrasser un espace, dont l'imagination même ne saisit pas le terme. Son style est coulant, pur, abondant, vigoureux, animé par des citations en vers & en

prose, ingénieusement appliquées à la matiere qu'il traite. Lors même qu'il s'égare, soit par quelque erreur qui lui est propre, soit par celles qui étoient universellement adoptées de son tems, on reconnoît le savant & l'homme de génie. Des écrivains modernes ont uni leurs efforts pour obscurcir la gloire de ce Jésuite célebre, qui a fourni bien des matériaux à leurs systêmes & à leurs spéculations; au-lieu de reconnoître leur bienfaiteur, ils ont cru qu'en le décriant, on ne soupçonneroit point qu'ils lui devoient quelque chose. Pline croyoit au contraire « qu'il » étoit de la probité & de » l'honneur de rendre une sorte » d'hommage à ceux dont on » avoit tiré quelque secours & » quelque lumiere : & que c'é» toit une extrême petitesse » d'esprit, d'aimer mieux être » surpris honteusement dans le » vol, que d'avouer ingénu» ment sa dette ». *Præf. hist. nat.* Cet homme rare & peut-être unique par la multitude & la variété de ses connoissances, avoit manqué d'être renvoyé du noviciat, le recteur le jugeant inepte aux sciences: on voit encore à Mayence la chapelle, où le novice désolé se retiroit pour demander au Ciel les lumieres nécessaires à l'état qu'il vouloit embrasser; on peut dire qu'il a été exaucé au-delà de ses vœux. Le P. Kircher laissa un riche cabinet de machines, d'antiquités & de curiosités naturelles, décrit par Ph. Bonanni, Rome, 1709, in-fol. M. Battara a donné, en 1774, une nouvelle description des pieces relatives à l'histoire naturelle.

KIRCHER, (Jean) théologien, publia en 1646, en latin, *Motifs de sa conversion* du Luthéranisme à la Religion Catholique. Les Luthériens ont vainement essayé de réfuter cet ouvrage.

KIRCHER, (Conrad) théologien Luthérien d'Ausbourg, s'est rendu célebre par sa *Concordance Grecque* de l'Ancien-Testament, qu'il fit imprimer à Francfort en 1607, en 2 vol. in-4°. Cet ouvrage peut servir de Dictionnaire Hébreu. L'auteur met d'abord les noms hébreux, & ensuite l'interprétation que les Septante leur ont donnée, & cite les endroits de l'Ecriture où ils se trouvent différemment interprétés. Le principal défaut est sans contredit d'y avoir suivi l'édition des Septante de Francfort 1597, au-lieu de suivre celle du Vatican, que tous les savans préferent. La Concordance de Trommius n'a pas fait tomber celle de Kircher, comme l'a démontré Jean Gagnier d'Oxford. *Voyez* TROMMIUS.

KIRCHMAN, (Jean) recteur de l'université de Lubeck sa patrie, exerça cet emploi avec beaucoup de distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1643, à 68 ans. Ses principaux écrits sont : I. *De Funeribus Romanorum*, Leyde, 1672, in-12: traité savant, qui lui acquit une grande réputation, & lui procura un riche mariage. II. *De annulis, liber singularis*, Lubeck, 1623, in-8°, & Leyde, 1672, in-12 : ouvrage plus curieux qu'utile.

KIRCHMAN, (N.) professeur de physique à Pétersbourg, est devenu célebre par ses ex-

périences sur la matiere électrique, & par le genre de mort qui termina ses jours le 6 août 1753. Il avoit dressé un Conducteur pour soutirer la foudre; un globe de feu en sortit au moment qu'il en approcha & lui brûla la tête. Depuis cette époque le systême des Conducteurs a éprouvé diverses destinées ; tandis que les uns les regardent comme un préservatif contre le feu du ciel, d'autres fondés sur des exemples multipliés, les envisagent comme une invention empirique & dangereuse. Les précautions infinies qu'il faut observer pour en prévenir les mauvais effets (& sur lesquelles on n'est rien moins que d'accord ; les uns voulant une chose, les autres une autre), en rendent l'exécution presqu'impossible (*voy.* le *Journ. hist. & litt.* 15 juillet 1782, p. 412. — 1 mars 1783, p. 337, & l'article PRINGLE). Un poëte latin a fait à Kirchman cette épitaphe, imitée de Virgile, au 6*e*. l. de l'Eneïde :

Vidi & crudeles dantem Salmonea pœnas,
Dùm flammas Jovis & sonitus non curat olympi
Demens, qui nimbos ac irritabile fulmen
Igniferis filis ferroque lacessit acuto.
At Pater omnipotens densa inter nubila telum
Contorsit (non ille leves de culmine tecti
Scintillas) raptumque immani turbine volvit.

KIRCHMAYER, (George-Gaspar) professeur à Wittemberg, & membre des sociétés royales de Londres & de Vienne, naquit à Ustenheim en Franconie, l'an 1635, & mourut en 1700, après avoir publié plusieurs ouvrages d'érudition & de physique. Les principaux sont : I. Des *Commentaires* sur *Cornelius Nepos*, *Tacite*, & d'autres livres classiques. II. Des *Oraisons* & des *Pieces de Poésie*. III. *De Corallo*, *Balsamo & Saccharo*, 1661, in-4°. IV. *De Tribulis*, 1692, in-4°. V. Six Dissertations sous le titre de *Hexas disputationum Zoologicarum*. Elles roulent sur le basilic, la licorne, le phénix, le béemoth & l'araignée. VI. *Pathologia vetus & nova.* VII. *Philosophia metallica.* VIII. *Institutiones metallicæ*, &c.

KIRCHMAYER, *voyez* NAOGEORGE.

KIRCHMEYER, (Jean-Sigismond) né à Allendorf en Hesse, l'an 1674, professeur de philosophie & de théologie à Marpourg, mourut en 1749. On a de lui : I. Plusieurs *Dissertations académiques*. II. Un *Traité* en latin *contre les Enthousiastes*, pour prouver que l'unique principe de la foi est la parole de Dieu. Les Protestans en font cas ; mais les Catholiques ont démontré que les principes de l'auteur justifient les Sociniens & tous les hérétiques, puisqu'ils se fondent tous sur la parole de Dieu.

KIRSTENIUS, (Pierre) médecin, né à Breslaw en 1577, eut la direction des colleges de cette ville, après avoir acquis de vastes connoissances par l'étude des langues savantes & par des voyages dans toutes les parties de l'Europe. Son emploi lui dérobant trop de tems, il se dévoua entiérement à la médecine, & se retira en

Prusse avec sa famille. Le chancelier Oxenstiern l'y ayant connu, l'emmena en Suede, & lui procura la chaire de professeur en médecine dans l'université d'Upsal. Il y mourut en 1640, à 63 ans. Son application avoit accéléré sa vieillesse, & il étoit déjà fort cassé quand il se rendit en Suede. Son épitaphe porte qu'*il savoit 26 langues* : cela peut être ; mais il ne les connoissoit pas certainement comme sa langue maternelle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : I. *Traité de l'usage & de l'abus de la médecine*, en latin, Francfort, 1610, in-8°. II. *Les IV Evangélistes, tirés d'un ancien manuscrit arabe*, Francfort, 1609, in-folio. III. *Notes sur l'Evangile de* S. Matthieu, *confronté sur les textes arabe, syriaque, égyptien, grec & latin*, Breslaw, 1612, in-fol.

KIRSTENIUS, (George) habile médecin & savant naturaliste, né à Stetin en 1613, fit long-tems & avec applaudissement des exercices publics sur la physique, la médecine, la botanique, l'anatomie, &c. On fait cas de ses *Exercitationes Phytophilologicæ*, Stetin, 1651, in-4°. Il mourut en 1660, à 47 ans.

KLAUSWITZ, (Benoît-Gotlieb) né à Leipsig en 1692, professeur de théologie à Hall, mourut en 1749. Il a donné : I. Plusieurs *Dissertations académiques*. II. Des *Explications* de divers passages de la Bible. III. Un *Traité* en allemand *sur la Raison & l'Ecriture-Sainte*, & sur l'usage que nous devons faire de ces deux grandes lumieres.

KLEIST, (Edwald-Chrétien de) ami du célebre M. Gesner, poëte Allemand, marcha sur les mêmes traces. Il a donné aux acteurs de ses *Idylles*, les mêmes sentimens de vertu & de bienfaisance qui distinguent les bergers de M. Gesner ; mais il ne s'est pas borné à des bergers : il a introduit dans l'Eglogue des jardiniers & des pêcheurs, à l'exemple de Sanazar, de Grotius & de Théocrite lui-même. Kleist mourut en 1759, des blessures qu'il avoit reçues à la bataille de Kunersdorf, où il commandoit le régiment de Hausen, au service du roi de Prusse.

KLESCH, (Christophe) fameux prédicant Luthérien, né à Iglaw, dans le comté de Scepus, en Hongrie, & mort à Berlin en 1697, s'est fait connoître par un grand nombre d'ouvrages, dont les derniers sont remplis de visions & d'un fanatisme qui marque assez le dérangement de sa tête. En assurant que le pape est la bête de l'Apocalypse à 7 têtes, il montre aussi que Louis XIV, est la bête à deux cornes, comme roi de France & de Navarre. Il trouve dans le nom *Ludovicus* le nombre 666, dont il est parlé au ℣. 18 du ch. XIII. Ce nombre y est effectivement selon la valeur des lettres romaines, & c'est tout ce qu'il y a de vrai dans le commentaire de Klesch.

KLING, *voyez* CLING.

KLINGSTET, peintre, natif de Riga en Livonie, mort à Paris en 1734, âgé de 77 ans. Il s'étoit destiné à la profession des armes, sans négliger les talens qu'il avoit pour la peinture, & qu'il eût bien fait d'exercer sur des

des sujets moins libres & moins offensans pour les mœurs. On ne peut point dire qu'il ait eu, dans un haut degré, la correction du dessin & le génie de l'invention; cependant on voit plusieurs morceaux de sa composition assez estimables. Ses ouvrages sont, pour l'ordinaire, à l'encre de la Chine. Il a excellé dans la Miniature : il donnoit beaucoup de relief & de caractere à ses figures.

KLOPPENBURG, (Jean) *voyez* CLOPPENBURG.

KLOTZIUS, (Etienne) théologien Luthérien, né à Lipstad en 1606, gouverna, en qualité de surintendant-général, les églises des duchés de Sleswick & de Holstein, & eut beaucoup de crédit auprès de Fréderic III, roi de Danemarck. Il mourut à Flensbourg en 1668. On a de lui plusieurs ouvrages de théologie & de métaphysique, peu connus, entr'autres *Pneumatica Seu Theologia naturalis de Deo*, 1640, in-8°. : *De doloribus animæ Christi in horto & in cruce; de Sudore Christi*, 1730, in-4°.

KNAET, (Jean) *voyez* SERVILIUS.

KNELLER, (Godefroi) excellent peintre dans le Portrait, naquit à Lubeck en 1648. Après s'être appliqué quelque tems aux tableaux d'Histoire, il se livra tout entier au Portrait, & passa en Angleterre, où il fut comblé de biens & d'honneurs. Il y devint premier peintre de Charles II, fut créé chevalier par le roi Guillaume III, & enfin nommé baronnet. Il mourut à Londres vers 1717. Sa touche est ferme sans être dure. On a gravé d'après ce maître.

KNORRIUS A RUSENROTH, (Christian) savant Allemand du 17e. siecle, connu principalement par un ouvrage qu'on lui attribue, & qui a pour titre : *Kabbala denudata*. L'auteur a approfondi &, l'on peut dire, épuisé la matiere qu'il traite. Parmi les rêveries, les folies & les chimeres qu'il discute, on y trouve d'excellentes recherches sur la philosophie des Hébreux, & surtout des Rabbins. Cet ouvrage est en 3 vol. in-4°. Les 2 premiers furent imprimés à Sultzbach en 1677; le 3e. à Francfort en 1684 : ce dernier volume est peu commun. Knorrius mourut en 1689, à 53 ans.

KNOT, (Edouard) Jésuite Anglois, natif de Northumberland, auteur d'un livre *sur la Hiérarchie*, censuré par le clergé de France & par la Sorbonne. Ce livre intitulé : *Modestes & courtes discussions de quelques propositions du Docteur Kellisson, par Nicolas Smith*, in-12, Anvers, 1631; est aujourd'hui parfaitement ignoré, ainsi que ses livres de controverse. Knot mourut en 1656.

KNOX ou CNOX, (Jean) fameux ministre Ecossois, un des boute-feux du Calvinisme & du Presbytérianisme en Ecosse, seconda le comte de Murrai (*voyez* ce mot) dans ses attentats, ou plutôt l'y prépara. C'étoit un moine apostat, accusé par plusieurs historiens d'un commerce infame avec sa belle-mere, & avec une multitude de dévotes abusées, accusé même des plus abominables pratiques de la magie. Poussé par la fureur qu'inspire

une conſcience bourrelée par les crimes & les remords, il communiqua ſa frénéſie aux peuples & aux nobles, qu'il entraînoit à ſa ſuite par ſes prêches forcenés & ſes calomnieux blaſphêmes. Il renverſa les égliſes & les monaſteres, chaſſa les prêtres & les évêques, pilla les biens conſacrés à Dieu, & commit contre les Catholiques, & les choſes les plus ſaintes, les profanations & les cruautés les plus inouies. Paſſant du mépris de la Religion à celui du diadême, il fit abroger l'autorité de la reine régente & la transféra aux chefs du parti, qu'on décora du titre de conſeillers; & principalement au barbare comte de Murrai, qui n'aſpiroit qu'à ravir le trône à la jeune Marie, ſa ſœur. Il mourut en 1572, à 57 ans. On a de lui des *Ouvrages de Controverſe*, marqués au coin du plus atroce fanatiſme; ainſi qu'une *Hiſtoire de la Réformation de l'Egliſe d'Ecoſſe*, Londres, 1644, in-fol. Ce monſtre va juſqu'à appeller *joyeuſe narration* la relation qu'il donne de l'aſſaſſinat du cardinal Béton (que les Ecoſſois nomment Beatoun), archevêque de St. André, qui fut lâchement maſſacré par les ſatellites de la réforme. Tel eſt l'homme, dont Beze parle comme d'un apôtre. — Il ne faut pas le confondre avec *Viceſimus* KNOX, auteur moderne, membre de l'univerſité d'Oxford, dont on a *Eſſays moral and litterary*, où il y a des choſes auſſi impartiales que raiſonnables ſur le clergé catholique & l'influence de la religion ſur la félicité publique.

KNUTZEN, (Mathias) né à Oldenſworth, dans le duché de Sleſwick, s'aviſa, après avoir fait ſes études à Konigsberg en Pruſſe, de courir le monde & de s'ériger en nouvel apôtre de l'athéiſme. En 1674 il répandit dans divers endroits de l'Allemagne, & ſur-tout à Iene en Saxe & à Altdorf, une *Lettre* latine, & deux *Dialogues* allemands, qui contenoient les principes d'une nouvelle ſecte qu'il vouloit établir, ſous le nom de la ſecte des *Conſciencieux* : c'eſt-à-dire, des gens qui ne feroient profeſſion de ſuivre en toutes choſes que les loix de la conſcience & de la raiſon. Ce chef des *Conſciencieux* nioit l'exiſtence de Dieu, l'immortalité de l'ame, & par conſéquent l'autorité de l'Ecriture-Sainte : comme ſi, ces vérités étant ôtées, il pouvoit reſter dans l'homme quelque conſcience & quelque principe de vertu. Les hiſtoriens ne nous apprennent pas quelle fut la fin de ce fanatique.

KNUTZEN, (Martin) né à Konigsberg en 1713, y fut profeſſeur en philoſophie & bibliothécaire. Il mourut en 1751. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les uns ſont en allemand, & les autres en latin. Les principaux de ceux-ci ſont : I. *Syſtema cauſarum efficientium*. II. *Elementa Philoſophiæ rationalis, methodo mathematica demonſtrata*. III. *Theoremata de parabolis infinitis*, &c. Celui de ſes livres allemands, qui lui a fait le plus d'honneur, eſt une *Défenſe de la Religion Chrétienne*, in-4°.

KOBAD, *voyez* CABADE.

KODDE, (Jean, Adrien & Gilbert Vander-) *voyez* CODDE.

KOEBERGER, (Wenceslas) premier architecte des archiducs Albert & Isabelle, à Bruxelles, né à Anvers en 1560, étudia l'architecture & la peinture sous Martin de Vos, & alla perfectionner son goût en Italie, où il séjourna quelque tems. De retour dans sa patrie, Koeberger construisit plusieurs églises à Bruxelles, à Louvain, à Anvers & ailleurs; il dessécha les marais des environs de Dunkerque & de Bergues-St.-Vinox, fit écouler dans la mer, plusieurs eaux dormantes, qui infectoient l'air du canton; bâtit des fontaines, & eut beaucoup de part à l'établissement & à la construction des Monts-de-Piété, dont il obtint la surintendance générale. Cet artiste, mort en 1630, à Bruxelles, étoit encore versé dans la connoissance des médailles. Il avoit composé un ouvrage considérable sur la peinture, l'architecture, la sculpture, les images des dieux & les médailles impériales, dont on ignore le sort. En 1621, il publia en flamand à Malines, une *Apologie des Monts-de-Piété*, in-4°.

KOEGLER, (Ignace) né à Landsberg en Baviere en 1660, entra chez les Jésuites en 1696, & se distingua particuliérement dans l'étude des mathématiques, qu'il enseigna avec beaucoup de réputation dans l'université d'Ingolstadt. Ayant desiré de se dévouer aux travaux des missions étrangeres, il fut envoyé à la Chine en 1715, où il devint président du tribunal des mathématiques, & mandarin dans le tribunal des Rites. Il jouit de la confiance & de la considération de l'empereur Yung-Ching, au point que durant la grande persécution que ce prince exerça contre les chrétiens, le P. Koegler fut presque le seul qui put calmer ses fureurs. Ses forces commençant à s'épuiser, il obtint pour associé dans sa place de président de mathématiques, le P. Augustin Hallerstein, qui le remplaça après sa mort. Il mourut à Peckin en 1746, à l'âge de 66 ans. L'empereur lui fit faire des obseques magnifiques. Ses *Observations astronomiques*, recueillies par le P. Hallerstein, & envoyées à Vienne, ont été imprimées dans cette ville avec celles du P. Hallerstein, par les soins du P. Hell, 1768, 2 vol. in-4°.

KOEMPFER *ou* COEMPFER, (Engelbert) médecin & voyageur célebre, né en 1651 à Lemgow, en Westphalie, d'un ministre, passa en Suede, après s'être adonné pendant quelques années à l'étude de la médecine, de la physique & de l'histoire naturelle. On le sollicita vivement de s'arrêter dans ce royaume; mais sa passion extrême pour les voyages lui fit préférer à tous les emplois qu'on lui offrit, la place de secrétaire d'ambassade, à la suite de Fabrice, que la cour de Suede envoyoit au roi de Perse. Il partit de Stockholm en 1683, s'arrêta 2 mois à Moskou, & passa 2 ans à Ispahan, capitale de Perse. Fabrice voulut l'engager à revenir avec lui en Europe; mais son goût pour les voyages augmentant les

connoiſſances qu'il acquéroit, il ſe mit ſur la flotte de la compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales, en qualité de chirurgien en chef. Koëmpfer fut à portée de ſatisfaire ſa curioſité; il pouſſa ſes courſes juſqu'au royaume de Siam & au Japon. De retour en Europe en 1693, il ſe fit recevoir docteur de la faculté de Leyde, & revint dans ſa patrie. La compoſition de divers ouvrages, la pratique de la médecine, & l'emploi particulier de médecin du comte de la Lippe, ſon ſouverain, l'occuperent juſqu'à ſa mort, arrivée en 1716. Parmi les ouvrages de cet obſervateur, on diſtingue: I. *Amœnitates exoticæ* 1712, in-4°, avec un grand nombre de figures. Cet ouvrage entre dans un détail curieux & ſatisfaiſant ſur l'hiſtoire civile & naturelle de la Perſe, & des autres pays orientaux. II. *Herbarium ultra Gangeticum*. III. *Hiſtoire naturelle, eccléſiaſtique & civile de l'empire du Japon*, en allemand; traduite en anglois par Scheuchzer; & en françois ſur cette verſion, en 1729, en 2 vol. in-fol. avec quantité de figures, & en 3 vol. in-12, avec les cartes ſeulement. Cette *Hiſtoire* n'eſt qu'un amâs de matériaux informes, ſans ſuite & ſouvent ſans ordre, & l'auteur étoit bien éloigné de donner à ſes Journaux & à ſes Mémoires le titre impoſant, ſous lequel on les a imprimés après ſa mort; il les a remplis des préjugés de ſa ſecte, & l'hiſtoire ſous ſa plume prend ſouvent la forme d'une ſatyre contre les Catholiques. Il ne rougit pas de calomnier d'une maniere atroce l'Égliſe naiſſante du Japon, qui a reproduit avec le courage des martyrs toutes les vertus des premiers Chrétiens. Le P. Charlevoix a mis au jour une infinité de ſes erreurs, contradictions & aſſertions qui ne peuvent être ſans mauvaiſe foi: il prouve ſon ignorance dans l'hiſtoire, comme la gaucherie de ſes vues en politique. IV. Le *Recueil* de tous ſes autres *Voyages*, Londres, 1736, en 2 vol. in-fol., avec figures. On y trouve des deſcriptions plus exactes que toutes celles qui avoient paru avant lui de la cour & de l'empire de Perſe, & quelques autres contrées orientales.

KOENIG, (Daniel) Suiſſe de nation, mort à Roterdam en 1727, à 22 ans, des coups qu'il reçut à Franeker. La populace l'entendant parler françois, le prit pour un eſpion de la France, & l'eût mis en pieces, ſi le ſénat académique ne l'avoit arraché à cette troupe mutinée; les bleſſures qu'il reçut le mirent au tombeau quelques mois après. On lui doit la *Traduction* latine des *Tables*, que le docteur Arbuthnot mit au jour ſur les monnoies des anciens, 1727, in-4°. Cet ouvrage ne fut publié qu'en 1756, in-4°, par Reitz, profeſſeur à Utrecht, qui l'orna d'une préface curieuſe & utile.

KOENIG, (Samuel) frere du précédent, né en 1712, ſe fit connoître de bonne heure par ſes talens pour les mathématiques. Il alla demeurer quelque tems au château de Cirey, avec la marquiſe du Châtelet, & lui donna des leçons. Il obſ-

tint ensuite une chaire de philosophie & de droit naturel à Franeker, 1744. En 1747, on joignit à cette place celle de professeur des mathématiques. Il passa ensuite à La Haye pour être bibliothécaire du prince Stadhouder, & de la princesse d'Orange. L'académie de Berlin se l'associa, & le rejeta ensuite de son sein. On sait à quelle occasion Koënig disputa à Maupertuis sa découverte du *Principe universel de la moindre action*. Il écrivit contre lui, & cita, en le réfutant, un fragment d'une lettre de Leibnitz, dans laquelle ce philosophe disoit avoir remarqué que, dans les modifications du mouvement, l'action devient ordinairement un *maximum*, ou un *minimum*. Maupertuis fit sommer son adversaire par l'académie de Berlin, de produire l'original de cette Lettre; l'original ne se trouvant plus, le philosophe Suisse fut condamné par l'académie. Toute l'Europe a été instruite des suites de cette querelle. Koënig en appella au public, & son *Appel*, écrit avec cette chaleur de style que donne le ressentiment, mit plusieurs personnes de son côté : le récit qu'on lit de cette affaire dans la premiere *Vie* de Fréderic II, lui est favorable. En général, quand un différend se décide par autorité, quand le manege des cours ou des académies intervient dans le jugement, les préjugés sont en faveur du condamné. « Rien, dit un auteur » moderne, ne nuit plus à une » cause quelconque dans l'opi» nion publique, que l'inter» vention de l'autorité & de » la force. Si de deux hommes » qui ont un différend, l'un » est appuyé de la cour, & » ne rougit point d'employer » les moyens de violence, qui » dans ces foyers d'iniquité » sont toujours prêts, on peut » être fonciérement convaincu » que son adversaire a pour lui » la justice & la raison ». On a de Koënig d'autres ouvrages. Il mourut en 1757, regardé comme un des plus grands mathématiciens de ce siecle.

KOENIG, (George-Mathias) né à Altdorf en 1616, mort dans cette ville en 1699, fut professeur en poésie & en langues latine & grecque, & bibliothécaire de l'université de sa patrie. La plupart des savans ne le connoissent guere que par sa *Bibliotheca vetus & nova*, gros in-fol., publié en 1678. Cet ouvrage méritoit d'être plus soigné. Ce qu'il dit des auteurs, est ou superficiel ou inexact, & a été relevé en grande partie par Jean Mollerus. — Son pere George KOENIG, natif d'Ambert, mort en 1654, à 64 ans, fut professeur de théologie à Altdorf, & a laissé un *Traité des Cas de Conscience*, in-4°., 1675, & d'autres livres théologiques.

KOENIG, (Emmanuel) célebre medecin, professeur de physique & de médecine à Bâle sa patrie, mourut en 1731, à 73 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages sur son art, qui décelent une vaste lecture. Le plus connu est son *Regnum minerale, generale & speciale*, Bâle, 1703, in-4°.; qui fut suivi du *Regnum vegetabile*, Bâle, 1708, in-4°.; & du *Regnum animale*, 1703, in-4°.

KOERTHEN, (Jeanne) femme d'Henri Bloïck, née à Amsterdam en 1650, morte en 1715, réussissoit à jeter en cire des statues & des fruits, à graver sur le verre, à peindre en détrempe; mais elle excelloit principalement dans la découpure. Tout ce que le graveur exprime avec le burin, elle le rendoit avec ses ciseaux. Elle exécutoit des paysages, des marines, des animaux, des fleurs & des portraits d'une ressemblance parfaite. Ses ouvrages sont d'un goût de dessin très-correct; on ne peut mieux les comparer qu'à la maniere de graver de Mellan. En les collant sur du papier noir, le vide de la coupe représentoit les traits comme du burin ou de la plume. C'est peut-être là l'origine de ces portraits grossiérement découpés, dont la folie a succédé parmi nous à celle des Pantins.

KOLBE, célebre voyageur, a publié une très-bonne *Description du Cap de Bonne-Espérance*, Amsterdam, 1741, 3 vol. in-8°., très-préférable à celle de M. le Vaillant, & même à celle de Sparman (*voyez* le *Journal hist. & littér.* 1790, p. 452).—Il ne faut pas le confondre avec le P. KOLBE, Jésuite, dont on a une bonne histoire abrégée des papes, intitulée : *Series Romanorum Pontificum.*

KORNMANN, (Henri) jurisconsulte Allemand, publia divers livres au commencement du 17e. siecle. I. *Templum naturæ, seu De miraculis quatuor Elementorum*, Darmstadt, 1611, in-8°. II. *De miraculis vivorum*, Kircheim, 1614, in-8°. III. *De miraculis mortuorum*, 1610, in-8°. Ces trois ouvrages, sur tout les 2 derniers, sont curieux & difficiles à trouver. IV. *De Virginitatis jure*, 1617, in-8°. V. *Linea amoris*, 1610, in-8°. Quoique ce livre & le précédent soient superficiels, il y a des choses qui supposent des recherches.

KORTHOLT, (Christian) né en 1633 à Burg, dans l'isle de Femeren, professeur de grec à Rostock en 1662, devint vice-chancelier perpétuel & professeur de théologie dans l'université nouvellement fondée à Kiel. Il mourut en 1694, à 61 ans, avec la réputation d'un homme érudit. On a de lui : I. *Tractatus de calumniis Paganorum in veteres Christianos*, Kiel, 1698, in-4°.; ouvrage curieux & intéressant pour ceux qui aiment la Religion. II. *Tractatus de origine & natura Christianismi ex mente Gentilium*, Kiel, 1672, in-4°. : livre non moins curieux que le précédent. III. *Tractatus de persecutionibus Ecclesiæ primitivæ, veterumque Martyrum cruciatibus*, Kiel, 1689, in-4°. IV. *Tractatus de Religione Ethnicâ, Mahummedanâ & Judaïcâ*, in-4°., Kiel, 1665. V. *De* CHRISTO *crucifixo, Judæis scandalo, Gentilibus stultitiâ*, Kiel, 1678, in-4°. VI. *De tribus Impostoribus magnis liber, Edoardo Herbert, Thomæ Hobbes & Benedicto Spinosæ oppositus*, dont la meilleure édition est de 1701, in-4°., par les soins de Sébastien, son fils. L'auteur de ces savans ouvrages se déshonora par des *Traités* de controverse, dont les titres annoncent le fanatisme & la fureur. *Le Papisme*

plus noir que le charbon; le *Beelzebut Romain*; le *Pape schismatique*, &c. — Christian KORTHOLT, son petit-fils, travailla au *Journal de Leipsig* jusqu'en 1736, & mourut à la fleur de son âge en 1751, professeur de théologie à Gottingen. On lui doit : I. Une édition des *Lettres latines* de Leibnitz, en 4 vol., des *Lettres françoises* du même, en un seul vol., & d'un *Recueil* de diverses Pieces philosophiques, mathématiques & historiques de ce philosophe. II. *De Ecclesiis suburbicariis*. III. *De enthusiasmo Muhammedis*. IV. De savantes *Dissertations*. V. Des *Sermons*, &c.

KOSROU & KOUROM, *voyez* GEHAN-GUIR.

KOTTER, (Christophe) corroyeur de Sprotaw en Silésie, devint fameux dans le parti protestant par les visions qu'il mit au jour. Comenius ayant fait connoissance avec lui, se rendit promulgateur de ses prophéties. Comme elles annonçoient de grands malheurs à la maison d'Autriche, & de grands avantages à ses ennemis, on le mit au pilori à Breslaw, en 1627, & on le bannit ensuite des états de l'empereur. Cette petite correction ne le corrigea pas. Il passa dans la Lusace, & y prophetisa jusqu'à sa mort, arrivée en 1647, à 62 ans. Comenius publia les délires de ce visionnaire, & ceux de Drabitius & de Christine Poniatovia, sous le titre de *Lux in tenebris*, Amsterdam, 1665. L'édition de 1657, est beaucoup moins ample.

KOUC, (Pierre) *voyez* COECH.

KOULI-KAN, (Thamas) roi de Perse, appellé aussi *Schah-Nadir*, naquit à Calot, dans la province de Khorasan, une des plus Orientales de la Perse, & sujette aux incursions des Tartares Usbecs. Après divers exploits, plus dignes d'un brigand que d'un capitaine, il se distingua honorablement en repoussant les Tartares Usbecs qui ravageoient le Khorasan; mais il irrita en même tems, par son orgueil, le gouverneur de cette province, au point que celui-ci lui fit donner la bastonnade sur la plante des pieds, jusqu'à ce que les ongles des orteils lui fussent tombés. Cet affront obligea Nadir à prendre la fuite; il se joignit à deux voleurs de grand chemin, enrôla des bandits, & se vit dans peu à la tête de 500 hommes bien montés. Avec ce corps, il ravagea tout le pays, & brûla les maisons de tous ceux qui refusoient de contribuer. Les Aghwans s'étoient rendus maîtres d'Ispahan sous la conduite de Maghmud, qui venoit d'envahir la Perse. Les Turcs & les Moscovites s'étoient, d'un autre côté, jetés sur divers états de la Perse; de sorte que Schah-Thamas, legitime successeur de Hossein, n'avoit plus que deux ou trois provinces. Un des généraux de son armée, dont il étoit mécontent, se retira secrettement auprès de Nadir avec 1500 hommes. L'oncle de Nadir, appréhendant alors qu'il ne vint le dépouiller du gouvernement à main armée, lui écrivit qu'il obtiendroit, s'il vouloit, le pardon de tout ce qu'il avoit fait, & qu'il pour-

roit entrer au service du roi. Il accepta cette offre, & partit sans différer pour Calot, avec le général fugitif & cent hommes d'élite. Il fut bien reçu; mais la nuit suivante il fit investir la place par 500 hommes, & étant monté dans la chambre de son oncle, il le tua en 1727. Schah-Thamas, ayant besoin de monde, fit dire à Nadir qu'il lui pardonneroit encore cette faute, s'il venoit le joindre, & qu'il le feroit Min-Baschi. Nadir, ravi de cette proposition, se rendit auprès du monarque, s'excusa, & promit beaucoup de fidélité. Après s'être signalé en diverses rencontres contre les Turcs, il fut fait lieutenant-général. Il sut même si bien s'insinuer dans l'esprit du roi, & rendre suspect le général de ses troupes, que ce dernier ayant eu la tête tranchée, Nadir se vit général au commencement de l'an 1729. C'est alors qu'il déploya toute l'étendue de ses talens; le roi se reposa sur lui de toutes les affaires militaires. Dans le mois d'août de cette année, Thamas apprit qu'Aschruff, successeur de Maghmud, s'avançoit avec 30,000 hommes vers le Khorasan; Nadir marcha contre lui, la bataille se donna, & Aschruff y ayant perdu 12,000 hommes, se retira à Ispahan avec environ le tiers de son armée. Ce fut alors que Thamas fit à son général le plus grand honneur qu'un roi de Perse puisse faire. Il lui ordonna de porter son nom; de sorte qu'il fut nommé THAMAS-KULI ou KOULI, *l'Esclave de Thamas*, en y ajoutant le mot KAN, qui signifie *Seigneur*. L'esclave voulut bientôt être le maître; Kouli-Kan excita une révolte contre Thamas, le fit enfermer dans une prison obscure, & se plaça sur le trône d'où il l'avoit fait descendre. Il fut couronné en 1736 à Kasbin. Le grand-seigneur & le Mogol le reconnurent pour roi de Perse. Il partit au mois de décembre, avec une armée de plus de 80,000 hommes, ayant laissé son fils Beza-Kuli-Mirla, pour commander dans Ispahan pendant son absence, & prit Kandahar après un siege de 18 mois. Quelques ministres de Mahommed-Schah, empereur du Mogol ou de l'Indostan, écrivirent à Kouli-Kan, pour l'inviter à s'emparer d'un empire, dont le monarque indolent & voluptueux n'étoit pas digne. Dès que le roi de Perse eut pris ses sûretés, il ne se refusa pas à cette conquête, si conforme à son inclination. Après avoir pris les villes de Ghorbundet & de Ghoznaw, il tira droit à Cabul, capitale de la province de même nom, & frontiere de l'Indostan: Kouli-Kan la prit, & il y trouva d'immenses richesses. Il écrivit au Grand-Mogol, que « tout ce » qu'il venoit de faire, étoit » pour le soutien de la religion » de l'empereur ». Mahommed ne répondit à cette lettre, qu'en levant des troupes. Kouli-Kan envoya un second ambassadeur, pour demander environ 100 millions de notre monnoie, & 4 provinces. L'empereur fort nonchalant, & trahi par ses ministres, ne fit aucune diligence. Pendant ces tergiversations, le Persan se rendoit devant Peishor, dont il s'empara,

après avoir défait un corps de 7000 hommes, campés devant cette place, au mois de novembre 1738. Le 19 janvier suivant, il se vit maître de Lahor. Enfin l'armée du Grand-Mogol s'ébranla, & le monarque partit de Déhli le 18 janvier. Kouli-Kan alla au-devant de lui. Son armée étoit d'environ 16,000 hommes à cheval. Il alla camper à une petite distance de l'armée ennemie. Le combat se donna, & le Persan remporta une victoire complette, quoiqu'il n'eût fait agir qu'une partie de ses troupes. La consternation & la terreur se répandirent dans le camp de l'empereur. On tint un conseil, & on fit faire des propositions d'accommodement à Kouli-Kan, qui exigea qu'avant toutes choses le Grand-Mogol vînt s'entretenir avec lui dans son camp. L'empereur fit ce qu'on demandoit de lui; & après que le roi de Perse l'eut fait asseoir à côté de lui dans le même siege, il lui parla en maître & le traita en sujet : il ordonna ensuite à un détachement de cavalerie, de s'emparer de toute l'artillerie du Grand-Mogol, & d'enlever tous les trésors, les joyaux, toutes les armes & les munitions de l'empereur & des émirs. Les deux monarques se rendirent ensuite à Déhli, capitale de l'empire, & ils arriverent avec leurs troupes le 7 mars 1739. Le vainqueur enferma le vaincu dans une prison honorable, & se fit proclamer empereur des Indes. Tout se passa d'abord avec beaucoup de tranquillité; mais une taxe que l'on mit sur le bled causa un grand tumulte, & quelques-uns des gens du roi de Perse furent tués. Le lendemain 11, le tumulte fut plus grand encore. Kouli-Kan monta à cheval, & envoya un gros détachement de ses troupes pour appaiser le tumulte, avec permission de faire main basse sur les séditieux, après avoir employé la douceur & les menaces. Le roi de Perse s'étant rendu dans une mosquée, y fut attaqué à coups de pierres; on tira même sur lui. Ce prince, se livrant alors à toute sa fureur, ordonna un massacre général; il le fit cesser enfin; mais ayant duré depuis 8 heures du matin jusqu'à 3 heures après-midi, il y eut un si grand carnage, que l'on compte qu'il y périt plus de 40,000 habitans. Pour se délivrer d'un hôte si formidable, il s'agissoit de lui payer les sommes qui lui avoient été promises. Kouli-Kan eut, pour sa part, des richesses immenses en bijoux, en diamans. Il emporta beaucoup plus de trésors de Déhli, que les Espagnols n'en prirent à la conquête du Mexique. Ces trésors, amassés par un brigandage de plusieurs siecles, furent enlevés par un autre brigandage. On fait monter le dommage que cause cette irruption des Perses, à 125 millions de livres sterlings. Un Dervis, touché des malheurs de sa patrie, osa présenter à Kouli-Kan la requête suivante: « Si tu es » Dieu, agis en Dieu; si tu » es prophete, conduis-nous » dans la voie du salut; si tu » es roi, rends les peuples » heureux, & ne les détruis » pas ». Kouli-Kan répondit

dans le ſtyle d'Attila : « Je ne » ſuis pas Dieu, pour agir en » Dieu ; ni prophete, pour » montrer le chemin du ſalut ; » ni roi, pour rendre les peu- » ples heureux. Je ſuis celui » que Dieu envoie contre les » nations, ſur lequelles il veut » faire tomber ſa vengeance ». Le monarque Perſan, qui étoit en droit de tout exiger de Mahommed, finit par lui demander en mariage une princeſſe de ſon ſang pour ſon fils, avec la ceſſion de toutes les provinces ſituées au-delà de la riviere d'Atek, & de celle de l'Indus, du côté de la Perſe. Mahommed conſentit à ce démembrement, par un acte ſigné de ſa main. Kouli-Kan ſe contenta de la ceſſion de ces belles provinces, qui étoient contiguës à ſon royaume de Perſe, & les préféra à des conquêtes plus vaſtes, qu'il eût conſervées difficilement. Il laiſſa le nom d'empereur à Mahommed; mais il donna le gouvernement à un vice-roi. Comblé de richeſſes, il ne ſongea plus qu'à retourner en Perſe. Il y arriva après une marche pénible, qui fut traverſée par pluſieurs obſtacles, que ſa valeur & ſa fortune ſurmonterent. Ses autres exploits ſont peu connus Il fut maſſacré en 1747, par Mahommed, gouverneur de Tawus, de concert avec Ali Kouli-Kan, neveu de Thamas, qui ſe fit proclamer roi de Perſe. Ses cruautés l'avoient rendu la terreur & l'exécration de la Perſe. Ses conquêtes ne furent marquées que par des ravages. Il ne fut qu'un illuſtre ſcélérat. Il aimoit exceſſivement les femmes, & ſembloit nourrir ſon humeur ſanguinaire par la jouiſſance des plaiſirs ſenſuels. Sa taille étoit de 6 pieds, ſa conſtitution fort robuſte, & ſa voix extrêmement forte. L'hiſtoire de ſes exploits eſt une vérification bien ſenſible de la réflexion de Monteſquieu. « Que » l'on ſe mette devant les » yeux d'un côté les maſſacres » continuels des rois & des » chefs Grecs & Romains, & » de l'autre la deſtruction des » peuples & des villes par ces » mêmes chefs ; Thimur & » Gengiskan qui ont dévaſté » l'Aſie, & nous verrons que » nous devons au Chriſtia- » niſme & dans le gouverne- » ment, un certain droit po- » litique, & dans la guerre, » un certain droit des gens, » que la nature humaine ne » ſauroit aſſez reconnoître ».

KRACHENINNIKOW, né en 1713, fut du nombre des jeunes éleves attachés aux profeſſeurs de l'académie de Saint-Pétersbourg. Cette compagnie ayant envoyé quelques-uns de ſes membres au Kamchatka, par ordre de l'impératrice, en 1733, pour donner une relation de ce pays, le jeune Kracheninnikow ſuivit le profeſſeur d'hiſtoire naturelle. Il en revint en 1743, avec un certain nombre d'obſervations, dont quelques-unes peuvent paroître intéreſſantes. L'académie le nomma adjoint en 1745, & profeſſeur de botanique & d'hiſtoire naturelle en 1753. Il mourut en 1755 ; il avoit été chargé par ſa compagnie de dreſſer la *Relation* des découvertes des académiciens, & de la combiner avec celle de M. Stellert, qui étoit mort en 1745.

C'eſt cet ouvrage, dont la traduction forme le 2e. vol. du *Voyage de Sibérie*, de l'abbé Chappe d'Auteroche, Paris, 1768, 2 t. en 3 vol. in-4°, avec fig., magnifiquement exécuté.

KRANS, *voyez* CRUSIUS.

KRANTZ, *voyez* FISCHET.

KRANTS *ou* CRANTZ, (Albert) profeſſeur de philoſophie & de théologie à Roſtock, puis doyen de l'égliſe de Hambourg, & ſyndic de cette ville, qui étoit ſa patrie, fut employé dans diverſes négociations, & s'en acquitta avec autant d'intelligence que de zele. Il étoit l'arbitre des différends, la reſſource des pauvres & l'exemple de ſon chapitre. Cet homme eſtimable mourut en 1517, laiſſant pluſieurs ouvrages. Les plus connus ſont : I. *Chronica regnorum Aquiloniorum*: *Daniæ*, *Sueciæ*, *Norwegiæ*, Strasbourg, 1546, in-folio, réimprimée à Francfort dans le même format, par les ſoins de Jean Wolf. II. *Saxonia*, *ſive De Saxonicæ gentis vetuſta origine*, Francfort, 1575, 1580 & 1581, in-fol. III. *Wandalia*, *ſive Hiſtoria Wandalorum*, Cologne, 1500, in-fol., réimprimée avec plus de ſoin en 1619, à Francfort, in-fol., par Wechel. IV. *Metropolis*, *ſive Hiſtoria Eccleſiaſtica Saxoniæ*, Francfort, 1575, 1590 & 1627, in-fol. Elle ne regarde que l'hiſtoire de Weſtphalie & de Jutland. V. *Ordo Miſſæ ſecundùm ritum eccleſiæ Hamburgenſis*, Roſtock, 1505, in-fol., &c. Tous les ouvrages de cet auteur offrent beaucoup de recherches; mais il ſe perd quelquefois dans les origines des peuples, quoiqu'il ſoit le premier qui ait travaillé à purger l'hiſtoire ſeptentrionale des fables dont elle étoit farcie. Si ſes *Hiſtoires* ont été miſes à l'*Index*, avec la clauſe *Donec expurgentur*, c'eſt que les ſectaires les ont défigurées : car Krants étoit très-bon catholique, & mourut avant que Luther eût produit le triſte ſchiſme, qui a déſolé l'Egliſe d'Allemagne.

KRATZ, (George) né à Schongaw en Baviere en 1714, Jéſuite en 1730, enſeigna les mathématiques dans l'univerſité d'Ingolſtadt, avec une réputation extraordinaire, & mourut à Munick en 1766. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, entr'autres : I. *De viribus corporum; de genuino principio æquilibrii corporum ſolidorum*, Ingolſtadt, 1759. II. *Obſervatio tranſitûs Veneris per diſcum ſolarem*, 6 junii 1761. III. *Methodus cujuscunque non perfectè quadrati radicem veræ quàm proximam brevi labore determinandi*, 1762. IV. *De ratione motûs medii & diſtantiæ mediæ lunæ a terra ad vires quibus in lunam premitur*, 1762. On a publié après ſa mort, *Nova virium theoria de preſſione fluidorum*, Ingolſtadt, 1765; & *Principia Hydraulicæ*, Ingolſtadt, 1770.

KRAUSEN, (Ulric) habile graveur Allemand, dont nous avons l'Ancien & le Nouveau-Teſtament, très-élégamment exécutés en taille-douce. La délicateſſe des figures fait rechercher le recueil qu'on en fit à Ausbourg, en 1705, 2 vol. in-fol. Les Epîtres & Evangiles, gravés ſéparément, en 1706, 1 vol. in-fol. L'explication étant

en allemand, cet ouvrage ne peut être recherché de ceux qui ne savent pas cette langue, qu'à cause de la beauté des gravures. *Voyez* WEIGEL.

KRETZCHMER, (Pierre) né dans le Brandebourg vers 1700, conseiller des domaines du roi de Prusse, mort en 1764, se distingua par sa patience en fait d'expériences économiques, d'agriculture, & par des observations plus curieuses qu'utiles & praticables. La plus fameuse est celle qu'il annonça dans un excellent Mémoire sur la multiplication d'un grain d'orge. Ce fut en marcotant les tiges d'une touffe d'herbe, produite par ce grain semé au printemps, & transplantées ailleurs, qu'elles produisirent d'autres touffes ; & ainsi de suite par le même procédé, *ce grain d'orge produisit jusqu'à 15,000 épis.* On sent que cette découverte, si c'en est une (car on peut donner la même fécondité à toutes les plantes qui se propagent par marcottes), demande trop de bras pour être de quelqu'utilité. Ce même auteur s'étoit proposé d'introduire en Prusse le labourage à deux chârues; il le proposa dans un autre *Mémoire.* L'idée n'étoit pas neuve : Olivier de Serres en parle dans son *Théâtre d'Agriculture ;* & il faut bien qu'on ne l'ait pas trouvé avantageuse, puisqu'on ne s'est point avisé de la réaliser. Toutes ces spéculations de cabinet sont aussi propres à rendre la terre féconde, que le systême de Newton à entretenir la marche des corps célestes. Une académie d'agriculture, composée de personnes qui n'ont jamais manié le hoyau, ni conduit la chârue, est exactement la même chose qu'une académie de chirurgiens, qui n'auroient jamais manié le scalpel, ni le bistouri.

KROMAYER, (Jean) né en 1576 à Dobelen, en Misnie, fut ministre à Eisleben, prédicateur de la duchesse douairiere de Saxe, & enfin surintendant à Weimar, où il mourut en 1643. On a de lui : I. *Harmonia Evangelistarum.* II. *Historiæ Ecclesiasticæ compendium.* III. Une *Paraphrase* estimée sur *Jérémie* & sur les *Lamentations* : elle se trouve dans la Bible de Weimar.

KROMAYER, (Jerôme) neveu du précédent, né à Zeitz en 1610, mort en 1670 à Leipsig, où il étoit professeur en histoire, en éloquence & en théologie, a donné plusieurs ouvrages infectés des erreurs de Luther, entr'autres : I. *Theologio Positivo-Polemica.* II. *Historia Ecclesiastica.* III. *Polymathia Theolog.*, &c.

KROUST, (Jean-Marie) entra chez les Jésuites, fut professeur de théologie plusieurs années à Strasbourg, puis confesseur de mesdames de France, & travailla quelque tems aux Journaux de Trévoux. Il mourut à Brumpt en Alsace en 1770. On a de lui un ouvrage en latin, en 4 vol. in-8°, intitulé : *Institutio Clericorum*, Ausbourg, 1767. Ce sont des méditations pour tous les jours de l'année, très-propres à former les prêtres à la sainteté de leur état, & au ministere de la chaire. Il a encore donné un vol. in-8°, contenant une *Retraite* de huit jours à l'usage

ques ecclésiastiques; réimprimée à Fribourg, en Brisgaw, 1765, à Ausbourg en 1792. On trouve dans ces livres le langage onctueux de l'Ecriture & des Peres.

KRUGER, (Jean-Chrétien) né à Berlin, de parens pauvres, mort à Hambourg en 1750, âgé de 28 ans, a donné la *Traduction* allemande du *Théâtre de Marivaux*, & un recueil de *Poésies*, imprimé à Leipsig : les ouvrages qu'il contient sont ses Poésies diverses, ses Prologues, & surtout ses Comédies, qui sont très-peu de chose.

KUHLMAN, (Quirinus) né à Breslaw en Silésie, se crut inspiré de Dieu, & s'imagina être dans un globe de lumiere qui ne le quittoit jamais; il ne voulut recevoir aucune leçon, parce que, disoit-il, *le St-Esprit étoit son maître*. Cet écervelé, qu'il auroit fallu enfermer, fut brûlé l'an 1689, en Moscovie, pour quelques prédictions séditieuses. Il avoit parcouru auparavant l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Orient, & n'avoit pas fait beaucoup de prosélytes. On a de ce visionnaire quelques écrits pleins de rêveries les plus absurdes. Il en préparoit un qu'il devoit intituler : *La Clef de l'Eternité & du Tems*; c'étoit la suite d'un ouvrage qu'il avoit publié en 1674 à Leyde, sous le titre de *Prodromus Quinquennii mirabilis*.

KUHNIUS, (Joachim) professeur de grec & d'hébreu dans l'université de Strasbourg, né à Gripswalde, mort en 1697, à 50 ans, laissa des *Notes* sur *Pollux*, *Pausanias*, *Elien*, *Diogene-Laërce*; & d'autres écrits, dans lesquels on remarque un grand fonds d'érudition. Le plus connu est intitulé : *Quæstiones Philosophicæ ex sacris Veteris & Novi Test. aliisque Scriptoribus*, Strasbourg, 1698, 3 tom. in-4°.

KULCZINSKI, (Ignace) abbé de Grodno, né à Wlodimir en Pologne, l'an 1707, entra de bonne heure dans l'ordre de S. Basile, & fut envoyé à Rome en qualité de procureur-général de cet ordre. Il mourut dans son abbaye de Grodno en 1747, après s'être acquis une grande réputation par son *Specimen Ecclesiæ Ruthenicæ*. On a encore de lui, en manuscrit : *Opus de vitis Sanctorum ordinis Divi Basilii magni*, 2 vol. in-fol.

KULPISIUS, (Jean-George) professeur en droit à Giessen, puis à Strasbourg, assista au congrès de Ryswick en qualité d'envoyé du duc de Wittemberg, & mourut en 1698. Le plus estimé de ses ouvrages est un *Commentaire*, in-4°, sur Grotius, sous le titre de *Collegium Grotianum*. Il est savant.

KUNADUS, (André) théologien Luthérien, né à Dobelen en Misnie, l'an 1602, fut professeur de théologie à Wittemberg, & ministre général à Grimma. Il mourut en 1662. On a de lui : I. Une *Explication de l'Epître aux Galates*. II. Un *Abrégé des Lieux-Communs* de théologie. III. Des *Dissertations sur la tentation au Désert*. IV.... Sur *la Confession de S. Pierre*;.... Sur *ceux qui ressusciterent au tems de la Passion*, in-4°, &c.

KUNCKEL DE LOEWENSTERN, Jean) né à Husum, dans le duché de Sleswick, en

1630, fut chymiste de l'électeur de Saxe, de celui de Brandebourg, & de Charles XI, roi de Suede. Ce monarque récompensa son mérite par des lettres de noblesse, & par le titre de conseiller métallique. Si l'on en croit Boerhaave, il auroit peut être surpassé Boyle, s'il eût été moins prévenu en faveur de l'alchymie. Kunckel mourut le 20 mars, en 1703, après avoir fait plusieurs découvertes, entr'autres celle du *Phosphore d'Urine*. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a publiés en allemand, & dont quelques-uns ont été traduits en latin, on distingue ses *Observationes Chymicæ*, Londres, 1678, in-12; & son *Art de la Verrerie*, traduit en françois par M. le baron d'Holbach, & imprimé à Paris en 1752, in-4°. Ils sont écrits d'un style fort bas & avec peu d'ordre. Les chymistes qui l'avoient précédé, avoient cultivé la chymie pour augmenter les lumieres de la médecine : Kunckel en fit usage pour perfectionner les arts. C'étoit un artiste qui avoit peu de théorie, mais qui portoit dans la pratique une sagacité & une intelligence qui lui tenoient lieu de savoir. Il s'attacha sur-tout à suivre le travail de Neri sur la vitrification; & ses découvertes donnerent beaucoup d'étendue à cette partie importante de la chymie. Une de ses expériences paroît démontrer contre M. de Buffon, que l'or n'est pas vitrifiable; Kunckel en a tenu dans un feu de verrerie pendant plus d'un mois, sans qu'il ait diminué d'un grain, ni reçu la moindre altération.

KUNRAHT, (Henri) chymiste de la secte de Paracelse; & aussi visionnaire que son maître, fit beaucoup parler de lui au commencement du 17e. siecle, & fut professeur en médecine à Leipsig sa patrie. Mollerus prétend que Kunraht étoit un adepte qui possedoit la *Pierre Philosophale*. Il nous apprend lui-même « qu'il avoit » obtenu de Dieu le don de » discerner le bien & le mal » dans la chymie ». Il mourut à Dresde en 1605. On a de lui plusieurs ouvrages d'une obscurité impénétrable, qui ne servent qu'à montrer le fanatisme ou la charlatanerie de leur auteur. Les curieux recherchent son *Amphitheatrum Sapientiæ æternæ, Christiano-Cabalisticum, Divino-Magicum*, Hanau, 1619, in-fol. On y mit un nouveau titre en 1653. Ce livre fut censuré par la faculté de théologie de Paris.

KUNZ de Kauffungen, gentilhomme Saxon au 15e. siecle, après avoir fidellement servi l'électeur de Saxe, Fréderic *le Doux*, reçut quelque mécontentement de ce prince, & pour s'en venger lui enleva ses deux fils Ernest & Albrecht. Ce dernier s'étant fait connoître à un charbonnier dans une vaste forêt, celui-ci aidé de ses compagnons, s'empara de Kunz, qui fut décapité. La postérité du charbonnier reçoit encore aujourd'hui deux muids de seigle par an, à titre de récompense.

KUSTER, (Ludolphe) né à Blomberge, dans le comté de Lippe, en 1670, du premier magistrat de cette ville, se distingua de bonne heure par l'étendue de sa mémoire. S'étant

rendu à Paris, où l'abbé Bignon, son ami, l'invitoit de venir, les réflexions qu'il avoit faites sur la nécessité de reconnoître une église, dont l'autorité infaillible mît fin aux controverses, l'engagerent à s'y faire catholique. La cérémonie de son abjuration se fit le 25 juillet 1713. L'abbé Bignon le présenta à Louis XIV, qui le gratifia d'une pension de 2000 livres. L'académie des belles-lettres lui ouvrit ses portes, en qualité d'associé surnuméraire: distinction qu'elle n'avoit faite à personne avant lui. Ce savant mourut peu de tems après, en 1716, à 47 ans. Ses ouvrages les plus estimés sont: I. Une *Edition de Suidas*, à Cambridge, en grec & en latin, en 1705, formant 3 vol. in-fol. Cet ouvrage demandoit une prodigieuse lecture: l'auteur n'épargna rien pour le rendre parfait en son genre. C'est aussi la meilleure édition que nous ayons du Lexicographe Grec. L'université de Cambridge récompensa l'éditeur, en le mettant au nombre de ses docteurs. II. *Bibliotheca novorum Librorum*, 5 vol. in-8°. Il commença en avril 1697, & finit avec l'année 1699. L'auteur s'étoit associé, pour ce travail, Henri Sike. III. *Historia critica Homeri*, 1696, in-8o, curieuse. IV. *Jamblicus de vita Pythagoræ*, Amsterdam, en 1707, in-4°. V. *Novum Testamentum*, en grec, 1710, Amsterdam, in-fol., avec les variantes de Mill, augmentées & rangées dans un ordre méthodique. VI. Une belle édition d'*Aristophane*, en grec & en latin, 1710, in-fol. *Voyez* ARISTOPHANE.

L

LAAR, *voyez* LAER.

LABADIE, (Jean) fils d'un soldat de la citadelle de Bourg en Guienne, naquit en 1610. Les Jésuites de Bourdeaux, trompés par sa piété apparente & charmés de son esprit, le reçurent dans la société, & il y resta 15 ans. Quoique dès-lors son esprit donnât dans les rêveries de la plus folle mysticité, il fut si bien se déguiser, que lorsqu'il voulut quitter la société, les supérieurs & les inférieurs mirent tout en usage pour le retenir. Rendu au siecle en 1639, il parcourut, en prêchant, plusieurs villes de Guienne, prêcha aussi avec applaudissement à Paris, & fut employé dans le diocese d'Amiens. On le croyoit un saint; mais un commerce criminel avec une dévote, & d'autres liaisons plus que suspectes, découvrirent en lui un scélérat hypocrite. L'évêque d'Amiens, Caumartin, alloit le faire arrêter, lorsqu'il prit la fuite. Il se sauva à Paris, & se cacha quelque tems chez Mrs. de Port-Royal. Il demeura ensuite à Bazas: il passa de là à Toulouse, & par-tout il se fit connoître comme un homme qui se servoit de la religion pour satis-

faire ses penchans. L'archevêque de Toulouse, informé de ces désordres, dispersa les religieuses, poursuivit le corrupteur qui alla se cacher dans un hermitage de Carmes, près de Bazas, s'y fit appeller *Jean de J. C.*, parla en prophete, & y sema son enthousiasme & ses détestables pratiques. Contraint de s'enfuir, il se fit calviniste en 1650, & exerça le ministere pendant 8 ans. Après avoir été fort estimé (dit M. Collet, *Vie de S. Vincent de Paul*, tom. 1, p. 536) « de l'abbé de St-» Cyran, & fort zélé pour les » sentimens de Port-Royal, il » se fit huguenot à Montau-» ban, & pour justifier son » apostasie, il publia un écrit, » où il prouva que du Jansé-» nisme, dont il avoit fait pro-» fession, au Calvinisme qu'il » venoit d'embrasser, il n'y a » qu'un pas à faire ». Labadie passa à Geneve, d'où il fut encore expulsé, & de là à Middelbourg, où il épousa, dit-on, la célebre Schurman. Après diverses courses & aventures en Allemagne & en Hollande, il mourut d'une colique violente à Altena, dans le Holstein, en 1674, âgé de 64 ans. Il avoit été déposé, peu de tems auparavant, dans le synode de Dordrecht. Les ouvrages de ce fanatique sont en grand nombre; il les intituloit singuliérement: *Le Hérault du grand Roi* JESUS, Amsterdam, 1667, in-12; *Le véritable Exorcisme, ou l'unique moyen de chasser le Diable du monde chrétien*, Amsterdam, 1667, in-12; *Le Chant-Royal du Roi J. C.*, Amsterdam, 1670, in-12; *Les Saintes Décades*, Amsterdam, 1671, in-8°; *L'Empire du Saint-Esprit*, Amsterdam, 1671, in-12; *Traité du* SOI, *ou le renoncement à* SOI-*même*, &c., &c. Les disciples de ce dévot libertin s'appellerent *Labadistes*; on assure qu'il y en avoit encore il y a peu de tems dans le pays de Cleves; mais il est incertain s'il s'en trouve encore aujourd'hui. « Cette » secte, dit un auteur moderne, » n'avoit fait que joindre quel-» ques principes des Anabap-» tistes à ceux des Calvinistes, » & la prétendue spiritualité » dont elle faisoit profession, » étoit la même que celle des » Piétistes & des Hernhutes. » Le langage de la piété, si » énergique & si touchant dans » les principes de l'Eglise Ca-» tholique, n'a plus de sens, & » paroît absurde, lorsqu'il est » transplanté chez les sectes hé-» rétiques; il ressemble aux » arbustes qui ne peuvent pros-» pérer dans une terre étran-» gere » (*voyez* BARRAL, KEMPIS, PASCAL.

LABAN, fils de Bathuel & petit-fils de Nachor, fut pere de Lia & de Rachel, qu'il donna l'une & l'autre en mariage à Jacob, pour le récompenser de 14 ans de services qu'il lui avoit rendus. Comme Laban vit que ses biens fructifioient sous les mains de Jacob, il voulut le garder encore plus long-tems par avarice; mais Jacob quitta son beau-pere sans lui rien dire. Celui-ci courut après lui durant 7 jours, dans le dessein de le maltraiter, & de ramener ensuite ses biens, ses fils & ses filles. Mais Dieu lui apparut en songe, & lui défendit de faire aucun mal à Jacob. L'ayant atteint sur la montagne de Galaad,

laad, ils offrirent ensemble des sacrifices, & se réconcilierent. Laban redemanda seulement à son gendre les idoles qu'il l'accusa de lui avoir dérobées. Jacob, qui n'avoit aucune connoissance de ce vol, lui permit de fouiller tout son bagage. Rachel assise dessus s'excusa de se lever, feignant d'être incommodée, pour ne pas restituer à son pere un objet de superstition & de faux culte. Ils se séparerent, contens les uns des autres, l'an 1739 avant J. C. On croit que Laban s'attacha dans la suite exclusivement à l'adoration du vrai Dieu, à l'exemple & par les exhortations de son gendre & de ses filles.

LABARRE, *voy.* BARRE (la).

LABAT, (Jean-Baptiste) Dominicain Parisien, d'abord professeur de philosophie à Nancy, fut envoyé en Amérique l'an 1693. Il y gouverna sagement la cure de Macouba, revint en Europe en 1705, & parcourut le Portugal & l'Espagne. Après avoir demeuré plusieurs années en Italie, il mourut à Paris en 1738, à 75 ans. On a de lui : I. *Nouveau Voyage aux Isles de l'Amérique, contenant l'Histoire naturelle de ce pays; l'origine, les mœurs, la religion & le gouvernement des habitans anciens & modernes; les guerres & les événemens singuliers qui y sont arrivés pendant le long séjour que l'auteur y a fait; le commerce, les manufactures qui y sont établies, & le moyen de les augmenter: avec une Description exacte & curieuse de toutes ces Isles, ornée de figures*, Paris, 1741, 8 vol. in-12. « Ce livre agréable » & instructif est écrit (dit » l'abbé des Fontaines) avec » une liberté qui réjouit le lecteur. On y trouve des choses » utiles, semées de traits historiques assez plaisans. Ce » n'est peut-être pas un bon » livre de voyage; mais c'est » un bon livre de colonie. » Tout ce qui concerne les » nôtres, y est traité avec étendue. On y souhaiteroit seulement un peu plus d'exactitude dans certains endroits ». II. *Voyages en Espagne & en Italie*, 8 vol. in-12, écrits avec autant de gaieté que le précédent. Ses plaisanteries cependant ne sont pas toujours de bon aloi; il prend quelquefois un ton satyrique qui déroge à sa sagesse & à sa circonspection ordinaires. III. *Nouvelle Relation de l'Afrique Occidentale*, 5 vol. in-12; composée sur les Mémoires qu'on lui avoit fournis, & par conséquent moins certaine que la Relation de son voyage en Amérique. IV. *Voyage du chevalier des Marchais en Guinée, Isles voisines, & à Cayenne, avec des cartes & des figures*, 4 vol. in-12. On y donne une idée très-étendue du commerce de ces pays. V. *Relation historique de l'Ethiopie Occidentale*, 5 vol. in-12. Cette Relation, traduite de l'italien du Capucin Cavazzi, est augmentée de plusieurs Relations Portugaises des meilleurs auteurs, & enrichie de notes, de cartes géographiques & de figures. VI. *Mémoires du chevalier d'Arvieux, envoyé du roi de France à la Porte*, 6 vol. in-12. Le P. Labat a recueilli & mis en ordre les Mémoires de ce voyageur sur l'Asie, la Syrie, la Palestine, l'Egypte, la Barbarie. A peine ces Mémoires

avoient-ils vu le jour, qu'il en parut une Critique, par M. Petis de la Croix, sous le nom d'un secrétaire de l'ambassadeur Mehemet-Effendi; cette Critique est estimée. Le style de tous les ouvrages du P. Labat est en général assez coulant, mais un peu diffus. On peut le considérer comme un des voyageurs les plus vrais & les plus dignes de la confiance du lecteur.

LABAUME, *voy.* BAUME (la).

LABE, (Sébastien) né à Rokyczan en Bohême, le 26 février 1635, entra chez les Jésuites en 1653, où il enseigna avec distinction les belles-lettres, fut pendant 15 ans prédicateur à Prague & ensuite 20 ans missionnaire. Il mourut à Klattau en 1710, après avoir publié : *Sales Epigrammatici*, dont on a fait plusieurs éditions; la derniere est de Prague, 1701, in-8°. On a encore de lui des *Cantiques* spirituels, en langue bohémienne, très-répandus parmi le peuple, & qui ont produit de grands fruits.

LABBE, (Philippe) Jésuite, né à Bourges en 1607, professa les humanités, la philosophie & la théologie avec beaucoup de réputation. Il mourut à Paris en 1667, à 60 ans, avec la réputation d'un savant profond, & d'un homme doux & poli. Le P. Commire lui fit cette épitaphe :

Labbeus hìc situs est : vitam, moresque requiris?
Vita Libros illi scribere, morsque fuit.
O nimiùm felix! qui Patrum antiqua retractans
Concilia, accessit conciliis Superûm.

Il avoit une mémoire prodigieuse, une érudition fort variée, & une ardeur infatigable pour le travail. Toutes les années de sa vie furent marquées par des ouvrages, ou plutôt par des recueils de ce qu'il avoit ramassé dans les livres des autres, ou de ce qu'il avoit déterré dans les bibliotheques. Ses principales compilations sont : I. *De Byzantinæ Historiæ Scriptoribus*, 1648, in-folio c'est une notice & un catalogue des écrivains de l'Histoire Byzantine, par ordre chronologique. II. *Nova Bibliotheca manuscriptorum*, 1657, 2 vol. in-folio : compilation de plusieurs morceaux curieux qui n'avoient pas encore été imprimés. III. *Bibliotheca Bibliothecarum*, 1664, 1672 & 1686, in-fol., & Geneve, 1686, in-4°, avec la *Biblioth. nummaria*, & un *Auctuarium*, imprimé en 1705. IV. *Concordia Chronologica*, 1670, 5 vol. in fol. Les 4 premiers vol. de cet ouvrage, fort embrouillé, peu utile, mais bien imprimé, sont du P. Labbe, & le 5e. est du P. Briet. Cependant il y a des choses qu'on chercheroit inutilement ailleurs : telle est l'*Ariadne Chronologica*, qui est au 1er. vol. Cet ouvrage ne s'étant pas vendu d'abord, Cramoisi séduit par l'esprit d'intérêt, en envoya inconsidérément une partie à la beurriere : c'est ce qui le rend rare aujourd'hui. V. *Le Chronologue François*, 6 vol. in-12, 1666, assez exact, mais écrit avec peu d'agrément. VI. *Abrégé Royal de l'Alliance Chronologique de l'Histoire sacrée & profane, avec le lignage d'Outremer*, 2 vol. in-4°, 1651. Cet

Abrégé Royal est fort confus; mais on y trouve des extraits & des pieces qu'on ne pourroit découvrir ailleurs. VII. *Concordia sacræ & profanæ Chronologiæ, ab orbe condito ad annum Christi 1638*, in-12. VIII. *Méthode aisée pour apprendre la Chronologie sacrée & profane*, in-12; en vers artificiels, si mal construits, que cette *Méthode aisée* deviendroit fort difficile pour un homme qui auroit du goût. En général, les vers techniques sont un mauvais moyen d'apprendre; on doit les employer tout au plus dans l'enseignement des langues: le mot, le genre, le régime, &c., faisant tout l'objet de la leçon, elle peut être toute entiere renfermée dans un vers; mais il n'en est pas ainsi des traits historiques. Qui ne sait que les noms & les dates, ne sait rien; & ces dates s'apprennent mieux dans la suite & l'ensemble de l'histoire, que dans ces especes de grimoires rimés. IX. Plusieurs *Ecrits sur l'Histoire de France*, la plupart ensevelis dans la poussiere: *La Clef d'or de l'Histoire de France... Les Mélanges curieux... Les Eloges historiques*, &c. X. *Pharus Galliæ antiquæ*, 1668, in-12. L'auteur y releve quelques erreurs de Sanson; mais celui-ci répliqua vivement & attaqua le P. Labbe à son tour. XI. Plusieurs autres ouvrages sur la *Géographie*. XII. Beaucoup d'Ecrits sur la Grammaire & la Poésie Grecque, entr'autres un excellent Recueil de Racines Grecques; & l'*Etymologie de plusieurs mots françois*, 1661, in-12, contre le *Jardin des Racines Grecques de Mrs. de Port-Royal*. Lancelot, dans une 2e. édition, défendit vigoureusement l'ouvrage attaqué. XIII. *Bibliotheca Anti-Janseniana*, in-4°: c'est un Catalogue des écrits composés contre Jansenius & ses défenseurs. XIV. *Notitia dignitatum omnium Imperii Romani*, 1651, in-12: ouvrage utile. XV. *De scriptoribus Ecclesiasticis dissertationes*, en 2 vol. in-8°. C'est une petite bibliotheque des écrivains ecclésiastiques, utile, mais trop abrégée: on y trouve une bonne dissertation contre la fable de la papesse Jeanne (*voyez* BENOÎT III). XVI. *Conciliorum Collectio maxima*, 17 vol. in-fol., 1672, avec des notes. Les 15 premiers volumes de cette collection sont du P. Labbe, les autres du P. Cossart, son confrere, plus judicieux & meilleur critique que lui. On y a joint un 18e. vol. C'est le plus rare. Il est sous le titre de *Apparatus alter*, parce que le 17e. tome est aussi un Apparat: cependant ce 18e. vol. n'est autre chose que le *Traité des Conciles* de Jacobatius. Elle est recherchée, quoiqu'elle renferme un assez grand nombre de fautes. Le Jésuite Hardouin s'étoit chargé d'en donner une nouvelle; mais on peut voir dans son article comment il l'exécuta. Nicolas Coleti a donné une *Collection des Conciles* plus ample, Venise, 1728 & 1732, 23 vol. in-fol.; & Jean-Dominique Mansi a donné des *Supplémens* très-estimés à cette édition, Lucques, 1748. XVII. Une édition des *Annales* de Michel Glicas, en grec & en latin, in-fol., & une de l'*Institution d'un Roi*

Chrétien, par Jonas, évêque d'Orléans. XVIII. Enfin ce savant & infatigable compilateur publia, en 1659, un *Tableau des Jésuites illustres dans la République des Lettres*, suivant l'ordre chronologique de leur mort : ouvrage sec, & qui ne peut avoir d'utilité que par rapport aux dates. En 1662, il mit encore au jour une *Bibliographie* des ouvrages que les savans de la société avoient publiés en France, dans le courant de 1661, & au commencement de 1662.

LABBÉ, (Louise CHARLY, dite) surnommée *la belle Cordiere*, parce qu'elle avoit épousé un riche négociant en cables & en cordes. Son époux Ennemond Perrin étant mort en 1565, sans enfans, la fit son héritiere universelle; & ce testament semble contredire l'idée que des biographes ont voulu nous donner de ses mœurs. Son cabinet étoit rempli de livres italiens, françois & espagnols. Elle faisoit des vers dans ces trois langues. Les beaux-esprits de son siecle l'ont célébrée. Ses *Œuvres* furent imprimées à Lyon, sa patrie, en 1555, & réimprimées dans la même ville en 1762, in-12, avec la *Vie* de cette Muse. La meilleure piece de ce recueil est intitulée : *Débats de Folie & d'Amour*, dialogue en prose. Ces deux divinités, qui devroient être fort unies, se disputent le pas à la porte du palais de Jupiter, qui avoit invité tous les dieux à un festin. Elle étoit née en 1526 ou 1527, & elle mourut en 1566.

LABBÉ, (Marin) né au village de Luc, près de Caen, fut destiné en 1678 à la mission de la Cochinchine. Rappellé en 1697, il fut nommé évêque de Tilopolis par le pape Innocent XII. Il remplit pendant 15 ans les devoirs de vicaire apostolique dans la Cochinchine, où il étoit retourné, & mourut en 1723. On a de lui une *Lettre* au pape Clément XI, sur le culte des Chinois; & un *Mémoire* qui, ainsi que la *Lettre*, semble annoncer certaines préventions, & un zele un peu amer.

LABELLE, (Pierre-François) prêtre de la congrégation de l'Oratoire, mort le 14 janvier 1760, âgé de 64 ans, est auteur du *Nécrologe des Appellans & Opposans à la Bulle UNIGENITUS*, en 2 vol. in-12. Le titre de cet ouvrage suffit pour faire connoître ses sentimens, le caractere & l'objet de son zele.

LABEO, (*Q. Fabius*) consul Romain, l'an 183 avant J. C., fut homme de guerre & homme de lettres. Il remporta une victoire navale sur les Candiots, & aida, dit-on, Térence dans ses *Comédies*. Il fut plus illustre pour son courage, que pour sa bonne foi.

LABEO, (*Caïus Antistius*) tribun du peuple, l'an 148 avant J. C., voulut se venger du censeur Metellus, qui l'avoit rayé de la liste des sénateurs. Il le condamna, sans forme de procès, à être précipité du roc Tarpéïen; & il auroit fait exécuter son arrêt sur le champ, sans un autre tribun qui survint & forma son opposition, à la priere des parens de Metellus; car rien n'est plus terrible qu'un démocrate assuré du mo-

bile & méprisable suffrage de la multitude. Non-seulement Labeo demeura impuni; mais il reprit sa place au sénat en vertu d'une nouvelle loi, par laquelle il fit statuer « que les » tribuns auroient voix déli» bérative dans cette compa» gnie »; & pour qu'il n'eût rien à desirer dans son triomphe, il prononça la confiscation des biens de Metellus, & les fit vendre, en plein marché, à son de trompe. Tant il est vrai que dans les républiques, au moins celles où des ambitieux peuvent dominer le peuple, la violence & le despotisme sont souvent plus redoutables que dans la monarchie, & qu'en général la liberté n'y est qu'un vain nom.

LABEO, (*Antistius*) savant jurisconsulte, refusa le consulat qu'Auguste lui offrit. Il passoit 6 mois de l'année à converser avec les savans, & les 6 autres mois à composer. Il laissa plusieurs ouvrages qui sont perdus. Son pere avoit été un des complices de l'assassinat de Jules César, & s'étoit fait donner la mort après la perte de la bataille de Philippes, 31 ans avant J. C.

LABERIUS, (*Decimus*) chevalier Romain, composoit avec succès de petites comédies satyriques, pour lesquelles son humeur caustique lui donnoit beaucoup de talent. A Rome, un homme de naissance qui composoit des poésies pour le théâtre, ne se dégradoit point; mais il ne pouvoit les représenter lui-même, sans se déshonorer : tant l'histrionisme a paru vil & méprisable dans tous les tems & chez toutes les nations, même chez celles où la fureur des spectacles étoit montée au comble. Jules César pressa vivement Laberius de monter sur le théâtre pour y jouer une de ses pieces. Le poëte s'en défendit en vain : il fallut céder. Dans le prologue de cette piece, Laberius exhala sa douleur d'une maniere fort respectueuse pour César, & en même tems fort touchante; c'est un des plus beaux morceaux de l'antiquité, suivant Rollin; » Comment, dit-il, aurois-je » pu refuser quelque chose, à » celui auquel les dieux même » n'ont rien refusé »?

Etenim ipsi dii negare cui nihil potuerunt,
Hominem me denegare, quis posset pati?

Il déplora ensuite son sort en ces termes :

Ergò bis tricenis actis sine notâ,
Eques Romanus lare egressus meo
Domum revertar mimus!

Mais dans le cours de sa piece, il lança contre lui divers traits satyriques : César l'en punit, en donnant la préférence à Publius Syrus, rival de Laberius, Cependant, lorsque la piece fut finie, il lui donna un anneau, comme pour le rétablir dans la noblesse qu'il avoit perdue: car dans ces tems de corruption, on regardoit encore l'histrionisme comme une source d'infamie; mais les ennemis de la liberté le protégerent, comme le plus sûr moyen de leur puissance. « Quel expédient, dit » un auteur moderne, employa » Néron & les autres fléaux de » Rome, pour affermir leur » empire odieux? Ces monstres, » pour abâtardir le peuple & » le rendre insensible à ses

» maux, l'enivroient par la » continuité & l'appareil des » spectacles, & l'aspect d'un » mime en faveur faisoit ou» blier des monceaux de vic» times, que la cruauté immo» loit tous les jours aux yeux » du public. Et sans parler des » tyrans & des fléaux de l'es» pece humaine, tous les enne» mis de la liberté & du droit » public ont saisi ce moyen » comme le plus efficace, pour » consolider leur usurpation. » Jules César regardoit comme » un chef-d'œuvre de poli» tique, l'invention de faire » jouer sur le théâtre les che» valiers Romains. Dans les » beaux tems de la république » on n'avoit point d'idée d'his» trions; de quoi eussent servi » les gesticulations & les mi» gnardises de ces gens-là, aux » Camille & aux Cincinnatus »? Laberius, descendu du théâtre, alla chercher une place au quartier des chevaliers; mais chacun jugeant qu'il s'étoit rendu indigne de ce rang, ils firent en sorte qu'il n'y en trouvât plus aucune. Cicéron, le voyant dans l'embarras, le railla en disant & en faisant allusion au grand nombre de sénateurs que César avoit faits : *Recepissem te, nisi angustè sederem.* Laberius lui répondit : *Mirum si angustè sedes, qui soles duabus sellis sedere.* Il lui reprochoit ainsi de n'avoir été ami ni de César, ni de Pompée, quoiqu'il affectât de le paroître des deux. Laberius mourut à Pouzzole, dix mois après Jules César, 44 ans avant J. C. Il avoit coutume de dire : *Beneficium dando accepit, qui digno dedit.* On trouve quelques fragmens de lui dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire.

LABERTHONIE, (Hyacinthe) Dominicain, prêcha avec réputation à Paris, particuliérement contre les incrédules; & montra beaucoup de zele pour le maintien de la régularité dans son ordre : ce zele se manifeste dans l'ouvrage qu'il publia sous ce titre : *Exposé de l'état & obligations des Freres Prêcheurs*, 1767, in-4° & in-12. Les preuves de la religion qu'il avoit exposées en chaire avec autant de lumiere que de solidité, sont consignées dans la *Défense de la Religion Chrétienne contre les Incrédules, les Juifs*, &c., 1779, 3 vol. in-12. On a encore de lui la *Relation de la conversion & de la mort de M. Bouguer*, 1784. Les difficultés & les doutes de l'incrédule sont très-bien applanis dans cet ouvrage (*voyez* BOUGUER). Le P. Laberthonie mourut en 1774.

LABIENUS, (Titus) historien & orateur du tems d'Auguste. Suétone parle de lui dans la Vie de Caligula. Séneque en fait mention dans la Préface du 5e. liv. des *Controverses*. On ne croit pas qu'il soit le même LABIENUS, lieutenant de César dans les Gaules, qui suivit depuis le parti de Pompée, & qui fut tué en Espagne, comme on le voit dans les *Commentaires de César*, & dans la continuation de Hirtius. Il s'étoit distingué sous César par un grand nombre d'exploits hardis & heureux : mais il n'eut pas les mêmes succès sous Pompée. Le comte de Turpin-Crissé, dans ses notes sur les *Commentaires de César*, parle ainsi de cette révolution dans les travaux mi-

fitaires de Labienus. « Pourquoi, dit-il, Labienus se montra-t-il dans la guerre civile si différent de ce qu'il avoit paru dans les Gaules? C'est le sort de ceux qui passent d'un parti à un autre. L'histoire ancienne & moderne en fournit mille exemples. La désertion, non-seulement est une tache à la gloire; mais presque toujours elle rend encore inutiles les plus heureuses qualités & les plus beaux talens ». Il faut convenir cependant que la cause de Pompée étant celle de la république & de la patrie, la désertion de Labienus ne manque pas de raisons justifiantes.

LABOUREUR, (Jean le) né à Montmorency, près de Paris, en 1623, fit gémir la presse dès l'âge de 19 ans. Il étoit à la cour en 1644, en qualité de gentilhomme servant, lorsqu'il fut choisi pour accompagner le maréchal de Guébriant dans son ambassade en Pologne. De retour en France, il embrassa l'état ecclésiastique, obtint le prieuré de Juvigné, la place d'aumônier du roi, & fut fait commandeur de l'ordre de S. Michel. Ce savant, mort en 1675, à 53 ans, est connu par plusieurs ouvrages. I. *Histoire du maréchal de Guébriant*, in-fol., plus exacte qu'élégante. II. *Histoire & Relation d'un voyage en Pologne*, 1648, in 4°: curieuse, quoique diffuse. III. Une bonne édition des *Mémoires de Michel de Castelnau*, en 2 vol. in-folio; avec des commentaires historiques, très-utiles pour l'intelligence de plusieurs points de l'histoire de France. IV. *Histoire du roi Charles VI*, traduite du latin en françois, en 2 vol. in-fol., 1663; elle est estimée des savans. V. *Recueil des tombeaux des personnes illustres, dont les sépultures sont dans l'église des Célestins de Paris*; 1642, in-fol. VI. *Traité de l'origine des Armoiries*, 1684, in-4°. On y trouve des choses curieuses & recherchées. VII. *Histoire de la Pairie*, en manuscrit, dans la bibliotheque du roi... Le plat *Poëme de Charlemagne*, in-8°., 1664, n'est point de lui, mais de son frere Louis, mort en 1679, qui inonda le Parnasse dans le dernier siecle de ses productions insipides.

LABOUREUR, (D. Claude le) oncle des précédens, mort en 1675, à 53 ans, étoit prévôt de l'abbaye de l'Isle-Barbe. Il fut obligé de résigner ce bénéfice, pour se soustraire au ressentiment du chapitre de Lyon, dont il avoit parlé d'une maniere peu mesurée, en présentant à l'archevêque ses *Notes & ses Corrections* sur le *Bréviaire* de ce diocese, 1643, in-8°. On a de lui *Les Masures de l'Isle-Barbe*, 2 vol. in-4°., 1681; ouvrage plein d'érudition; c'est une histoire de l'abbaye dont il avoit été prévôt.

LABOURLOTE, (Claude) l'un des plus braves capitaines de son siecle, passa par tous les degrés de la milice, jusqu'à celui de commandant des troupes wallones, au service du roi d'Espagne. Jamais il ne s'engageoit plus volontiers à une entreprise, que lorsqu'elle étoit fort périlleuse. Il fut blessé en diverses occasions, & enfin tué d'un coup de mousquet le 24 juillet 1600, pendant qu'il fai-

ſoit travailler à un retranchement entre Bruges & le fort Iſabelle.

LABRE, (Benoît-Joſeph) né à Amettes, dans le dioceſe de Boulogne-ſur-Mer, en 1740, ſe diſtingua dès ſon enfance par ſa piété & l'innocence de ſes mœurs. Sa ſanté l'ayant obligé de quitter les Chartreux & enſuite l'abbaye de Sept-Fons, où il avoit réſolu de ſe conſacrer au Seigneur, il alla à Rome, y vécut dans la pauvreté & dans l'exercice des vertus chrétiennes, & y mourut en odeur de ſainteté, le 17 avril 1783. Sa *Vie* écrite en italien par M. Alégiani, a été traduite en françois, & augmentée d'un Avertiſſement plein d'éloquence & de raiſon, Liege, 1784, pt. in-12. On a imprimé quelque tems après un *Recueil des Miracles opérés à ſon tombeau*, Paris & Liege, 1784, & une autre *Vie* par M. Marconi, ſon confeſſeur. Dans un *Mandement* de l'évêque de Boulogne, donné le 3 juillet 1783, on trouve un très-bel éloge de Benoît-Joſeph Labre, né dans ce dioceſe. « Quoique » ſon extérieur fort abject, dit » ce prélat, parût, aux yeux » de la chair, n'avoir rien que » de rebutant & d'affreux, cependant ſon inſigne piété, » ſon humilité profonde, ſon » amour auſſi grand pour la » pauvreté que généreux pour » les pauvres, avec qui il partageoit les aumônes qu'il » avoit reçues ſans les avoir » demandées, lui avoient attiré » l'eſtime, la bienveillance & » la vénération de tous les vrais » appréciateurs de ſes excellentes vertus, ſur-tout de ſa » continuelle application à la » priere, dont l'aſſiduité, que » vous, ô faux ſages de notre » ſiecle! cherchez tant à décrier, à déprimer, à détruire, » comme n'étant que le vil partage des perſonnes inutiles à » la ſociété, ne peut toutefois » être trop louée, trop exaltée, trop protégée, puiſque, » ſelon un oracle divin (*Multùm valet deprecatio juſti aſſidua.* Jac. V, 16), auquel les » diſcours artificieux de la ſageſſe humaine n'oppoſent que » des raffinemens vains & illuſoires, elle a beaucoup de » pouvoir auprès du ſouverain » Maître des tems, des cœurs » & des événemens ». A la ſuite de ce *Mandement*, on lit la traduction en françois de l'inſcription latine, miſe avec l'approbation du Saint-Siege, dans le cercueil de Benoît-Joſeph Labre, & deux lettres adreſſées à M. l'évêque de Boulogne par M. Fontaine, chargé à Rome des affaires de la Congrégation de la miſſion, dont il eſt membre. Ces lettres contiennent des détails auſſi édifians que curieux. Les miracles opérés à ſon tombeau furent l'occaſion de la converſion de M. Thayer, miniſtre proteſtant à Boſton. *Voyez* la *Relation* du néophyte lui-même, Liege, 1788, in-12, *Journ. hiſt. & littér.*, 1 février 1789, p. 161.

LABROSSE, *voyez* ANGE de Saint-Joſeph.

LACARRY, (Gilles) Jéſuite, né au dioceſe de Caſtres en 1605, profeſſa avec ſuccès les humanités, la philoſophie, la théologie morale, l'Ecriture-Sainte, fit des miſſions, obtint les emplois de ſa ſociété, & mourut à Clermont en Au-

vergne, l'an 1684. Malgré la multitude & la variété de ses occupations, il trouva le tems de composer un grand nombre d'ouvrages très-utiles, sur-tout pour ceux qui s'appliquent à l'histoire de France. Les principaux sont : I. *Historia Galliarum sub Præfectis prætorii Galliarum*, 1672, in-4°. : morceau bien fait & plein d'érudition. Elle commence à Constantin & finit à Justinien. II. *Historia Coloniarum tùm a Gallis in exteras nationes missarum, tùm ab exteris nationibus in Gallias deductarum*, 1677, in-4°. : ouvrage estimé, écrit avec autant de savoir que de discernement. III. *Epitome historiæ Regum Franciæ*, 1672, in-4°. : petit abrégé tiré du *Doctrina temporum* de Petau. IV. *De Regibus Franciæ & lege Salica*, in-4°. V. *Cornelii Taciti liber de Germania*, in-4°., 1649, avec de savantes notes, que Dithmar a suivies dans l'édition qu'il a donnée du même ouvrage en 1726, in-8°., à Francfort-sur-l'Oder. VI. *Historia Romana*, depuis César jusqu'à Constantin, appuyée sur les médailles & les autres monumens de l'antiquité. Cet ouvrage, publié en 1671, in-4°., contient des instructions utiles en faveur des personnes peu versées dans la connoissance des médailles, & offre de savantes discussions sur plusieurs faits. Il renferme aussi *Series & Numismata Regum Syriæ, Ægypti, Siciliæ & Mesopotamiæ*. VII. Une bonne *Edition de Velleïus Paterculus*, avec des notes. VIII. *Historia Christiana Imperatorum, Consulum & Præfectorum ; Notitia Magistratuum & Provinciarum Imperii utriusque, cum notis*, 1665, in-4°. On voit dans tous ces ouvrages un homme profondément versé dans les matieres les plus épineuses & les plus recherchées de l'histoire, & un savant en qui l'érudition n'a pas éteint le goût.

LACERDA, *voyez* CERDA.

LACHANIUS, seigneur Gaulois, pere de Rutilius Numatianus, s'acquit beaucoup de gloire dans les charges de questeur, de préfet du prétoire & de gouverneur de Toscane. Il étoit né à Toulouse, ou, selon D. Rivet, à Poitiers. Les peuples charmés de sa bonté, de son équité, & sur-tout de son attention à les soulager, lui firent ériger plusieurs statues en différens endroits de l'empire. Il mourut vers la fin du 4e. siecle.

LACHESIS, l'une des trois Parques, qui tenoit le fuseau de la vie humaine. *Voy.* PARQUES.

LACOMBE, *voyez* GUYON.

LA CROIX, *voyez* CROIX, DU-MAINE, NICOLLE & PETIS.

LACROIX, (Claude) né à St.-André, village entre Herve & Dalem, dans la province de Limbourg, l'an 1652, se fit jésuite l'an 1673, enseigna la théologie morale à Cologne & à Munster, & mourut à Cologne le 1 juin 1714. On a de lui un *Commentaire sur la Théologie morale de Busembaum*, Cologne, 1719, 2 vol. in-fol. Lacroix donne en entier dans son Commentaire le texte de Busembaum, pour l'expliquer & fixer le vrai sens des décisions : en quoi, s'il a eu tort, les censeurs caustiques qui l'ont accablé d'injures & d'accusations odieuses, ne sont pas non plus à l'abri de reproches (*voy.* BUSEMBAUM,

ESCOBAR, PASCAL). Le P. François-Antoine Zaccaria a justifié plusieurs opinions des deux jésuites, que Concina & Patuzzi avoient censurées avec aigreur : & il est certain que si la plupart des décisions qui paroissent relâchées, sont exactement appliquées & bornées au cas précis supposé par les auteurs, on verra presque toujours disparoître ce qu'elles semblent présenter de révoltant. Il est également vrai encore que toutes ces opinions avoient été enseignées avant les Jésuites, qui n'ont fait que les adopter & les répéter (*voy.* MOYA). L'édition, qu'on dit avoir été faite à Cologne en 1757, est supposée. Ce n'est qu'un nouveau titre & une nouvelle table ajoutés à l'ancienne édition.

LACTANCE, (*Lucius Cœlius Firmianus*) orateur & défenseur de l'Eglise, étudia sous Arnobe, à Sica en Afrique. On ne connoît ni son pays, ni sa famille. Presque tous les historiens le font Africain, mais le P. Franceschini, Carme, prétend qu'il étoit de Fermo; & ses raisons sont très-plausibles. Son éloquence lui acquit une si grande réputation, que Dioclétien le fit venir vers l'an 290 à Nicomédie, où il tenoit son siege, & l'engagea à y enseigner la rhétorique latine; mais il y eut peu de disciples, parce qu'on y parloit plus grec que latin. Là il vit commencer, l'an 303 de J. C., cette terrible persécution contre les Chrétiens; & s'il n'étoit pas lui-même chrétien alors (ce qu'on ne peut décider, parce qu'on n'a rien de certain sur l'époque de sa conversion), son humanité du moins le rendit sensible aux maux qu'il voyoit souffrir aux Chrétiens. Sa vertu & son mérite le rendirent si célebre, que Constantin lui confia l'éducation de son fils Crispe l'an 317. Lactance n'en fut que plus modeste; il vécut dans la pauvreté & dans la solitude, au milieu de l'abondance & du tumulte de la cour. Il ne reçut les présens de l'empereur, que pour les distribuer aux pauvres. Ce grand homme mourut vers l'an 328. Le style de Cicéron avoit été le modele du sien; même pureté, même clarté, même noblesse, même élégance. C'est ce qui le fit appeller le *Cicéron Chrétien.* Parmi les ouvrages dont il a enrichi la postérité, les plus célebres sont : I. Les *Institutions Divines*, en 7 livres. L'auteur y éleve le Christianisme sur les ruines de l'idolâtrie; mais il réfute beaucoup plus heureusement les chimeres du Paganisme, qu'il n'établit les vérités de la Religion Chrétienne. Il traite la théologie d'une maniere trop philosophique; il parle des mysteres avec peu d'exactitude. Il paroît néanmoins que le P. Pétau & d'autres ont jugé trop sévérement quelques-unes de ses expressions, sans considérer que dans ce tems le langage théologique n'étoit pas encore fixé, quoique la foi fût sûre & constante. Un critique plus modéré en a parlé de la maniere suivante. « Plusieurs censeurs trop rigides y » ont noté un assez grand nombre d'erreurs théologiques; » mais la plupart sont seulement des façons de parler peu » exactes, & qui sont susceptibles d'un sens orthodoxe,

» lorsqu'on ne les prend pas » à la rigueur. Il faut se souvenir que cet auteur n'étoit » pas théologien, mais orateur, » qu'il n'avoit pas fait une longue étude de la doctrine chré- » tienne, mais qu'il possédoit » très-bien l'ancienne philo- » sophie. Quoiqu'il ne fût pas » assez instruit pour expliquer » avec précision tous les dog- » mes du Christianisme, il a » cependant rendu à la Reli- » gion un service essentiel, en » mettant au grand jour les » erreurs, les absurdités & les » contradictions des philoso- » phes ». II. Un *Traité de la mort des Persécuteurs*; publié pour la *1re.* fois par Baluze, d'après un manuscrit trouvé à l'abbaye de Moissac, en Querci; & réimprimé à Utrecht, in-8°., en 1693 (*voyez* BAULDRI & FOUCAULT Nicolas). On y a ajouté une dissertation de Dodwel, *De Ripâ strigâ*, qui est d'une sécheresse extrême : mais on y voit avec plaisir la préface du P. Ruinard, *Ad Acta Martyrum*, qui réfute supérieurement une autre dissertation de cet Anglois : *De paucitate martyrum.* Dom le Nourry, trompé sans doute par les prénoms *Lucius Cœlius*, a prétendu que cet ouvrage étoit d'un Lucius Cœcilius, qui vivoit, selon lui, au commencement du *4e.* siecle; mais il a été réfuté par d'habiles critiques. Ce livre est cité par S. Jerôme, dans le Catalogue des ouvrages de Lactance. Le but de Lactance est de prouver que les empereurs qui ont persécuté les Chrétiens, ont tous péri misérablement : cet ouvrage propre à faire des impressions profondes, & consolantes pour les fideles, pourroit aisément être augmenté par des additions que fournit l'histoire de tous les siecles. Il a des rapports marqués avec le traité de Henri Spelman : *De la fatalité des Sacrileges.* L'abbé de Maucroix l'a traduit en françois, Paris, 1684, in-12. III. Un livre de l'*Ouvrage de Dieu*, où il prouve la Providence par l'excellence de son principal ouvrage, par l'harmonie qui est dans toutes les parties du corps de l'homme, & par les sublimes qualités de son ame. IV. Un livre : *De la colere de Dieu.* L'édition la plus correcte de toutes ces différentes productions, est celle du P. François-Xavier Franceschini, Carme, Rome, 1754-1760, 10 vol. in-8°, avec des dissertations pleines de critique & de jugement. La premiere s'est faite au monastere de Sublac, en 1465, in-fol.

LACYDE, philosophe Grec, natif de Cyrene, disciple d'Arcesilaüs, & son successeur dans l'académie, fut aimé & estimé d'Attalus, roi de Pergame, qui lui donna un jardin où il philosophoit. Ce prince auroit voulu le posséder à sa cour; mais le philosophe lui répondit toujours, que *le portrait des rois ne devoit être regardé que de loin.* Les principes de Lacyde étoient : « Qu'il falloit toujours » suspendre son jugement, & » ne hasarder jamais aucune » décision ». Lorsque ses domestiques l'avoient volé & qu'il s'en plaignoit, ils ne manquoient pas à lui dire : *Ne décidez rien, suspendez votre jugement.* Fatigué de se voir battre sans cesse avec ses propres armes, il leur répliqua un jour : « Mes

» enfans, nous parlons d'une » façon dans l'école, & nous » vivons d'une autre maniere » dans la maison »....Lacyde suivoit ce principe à la lettre. Tout philosophe qu'il étoit, il fit de magnifiques funérailles à une oie qu'il avoit beaucoup chérie ; enfin il mourut d'un excès de vin l'an 212 avant J. C. Tels étoient les sages que l'antiquité profane regardoit comme ses héros & ses maîtres. *Voyez* COLLIUS.

LADISLAS I, roi de Hongrie après Geisa en 1077, étoit né en Pologne, où son pere Béla I s'étoit retiré pour éviter les violences du roi Pierre. Après diverses révolutions, il monta sur le trône, & y fit éclater le courage dont il avoit donné de bonne heure des preuves. Il soumit les Bohémiens, battit les Huns, les chassa de la Hongrie, vainquit les Russes, les Bulgares, les Tartares, agrandit son royaume des conquêtes faites sur eux, & y ajouta la Dalmatie & la Croatie, où il avoit été appellé pour délivrer sa sœur des mauvais traitemens de Zuonimir, son cruel époux. Ce héros avoit toutes les vertus d'un saint. Il mourut l'an 1095. Célestin III le canonisa.

LADISLAS IV, grand-duc de Lithuanie, appellé au trône de Hongrie en 1440, après la mort d'Albert d'Autriche, possédoit déjà celui de Pologne depuis l'espace de 6 ans, sous le nom de Ladislas VI. Amurat II porta ses armes en Hongrie ; mais ayant été battu par Huniade, général de Ladislas, & se voyant pressé de retourner en Asie, il conclut la paix la plus solemnelle que les Chrétiens & les Musulmans eussent jamais contractée. Le prince Turc & le roi Ladislas la jurerent tous deux, l'un sur l'Alcoran, & l'autre sur l'Evangile. A peine étoit-elle signée, qu'il en eut des remords, parce que par-là il avoit violé la parole donnée à l'empereur Paléologue & aux Vénitiens, d'agir de concert avec eux contre l'ennemi commun. Le cardinal Julien Césarini, légat en Allemagne, arrivant dans ces circonstances, jugea qu'effectivement Ladislas n'avoit pu faire la paix sans ses alliés (& non pas, comme l'a écrit faussement un ministre Calviniste, qu'il ne falloit pas garder la parole donnée aux infideles, calomnie victorieusement réfutée par le cardinal Pazman). Ayant donc repris les armes, le roi livra bataille à Amurat, près de Varnes, en 1444 ; il fut battu & percé de coups (*voy.* AMURAT II). Sa tête, coupée par un Janissaire, fut portée en triomphe de rang en rang dans l'armée Turque ; ce qui réfute suffisamment ce que quelques auteurs rapportent des honneurs qu'Amurat fit rendre au corps de ce roi ennemi. Cet échec causa en partie la ruine de la Hongrie & celle de l'empire Grec, en ouvrant une nouvelle porte aux conquérans Ottomans. Si on en peut juger par l'événement, la Providence a puni une perfidie qui faisoit *blasphémer son nom parmi les gentils :* mais le secret des conseils de Dieu doit nous empêcher d'assigner trop affirmativement la cause des malheurs dont il frappe les peuples

& les rois. *Voyez* CÉSARINI.

LADISLAS *ou* LANCELOT, roi de Naples, surnommé *le Victorieux & le Libéral*, fut l'un & l'autre; mais ces qualités furent ternies par une ambition sans bornes & par une cruauté inouie. Il se disoit comte de Provence & roi de Hongrie. Il se fit donner cette derniere couronne à Javarin, en 1403, durant la prison du roi Sigismond, qui bientôt après le contraignit de retourner à Naples. Il avoit succédé à son pere Charles de Duras, dans le royaume de Naples, en 1386; mais les Napolitains ayant appellé Louis II, duc d'Anjou, ces diverses prétentions causerent des guerres sanglantes. Le pape Jean XXIII étoit pour le prince d'Anjou, à qui il avoit donné l'investiture de Naples, Lancelot fut battu à Roqueseche, sur les bords du Gariglian, en 1411. Après cette défaite, dont le vainqueur ne sut pas profiter, Jean XXIII reconnut Lancelot, son ennemi, pour roi (au préjudice de Louis d'Anjou, son vengeur), à condition qu'on lui livreroit le Vénitien Corario, son concurrent au Saint-Siege. Lancelot, après avoir tout promis, laissa échapper Corario, s'empara de Rome, & combattit contre le pape son bienfaiteur, & contre les Florentins, qu'il força d'acheter la paix en 1413. Ses armes victorieuses lui promettoient de plus grands succès, lorsqu'il mourut à Naples en 1414, à 38 ans, dans les douleurs les plus aiguës. La fille d'un médecin, dont il étoit passionnément amoureux, l'empoisonna avec une composition que son pere lui avoit préparée, soit pour plaire aux Florentins, soit pour se venger de ce qu'il avoit séduit sa fille.

LADISLAS I, roi de Pologne, surnommé Herman, fils de Casimir I, fut élu l'an 1081, après Boleslas II, dit le Cruel & le Hardi, son frere. Il se contenta du nom de prince & d'héritier de Pologne, & mérita des éloges par sa prudence & sa retenue, qui le porterent à maintenir la paix. Il fut pourtant obligé de prendre les armes contre les habitans de Prusse & de Poméranie, qu'il défit en 3 batailles. Ce fut de son tems que les Russes secouerent le joug de la Pologne. Il mourut en 1102, après 20 ans d'un regne aussi glorieux que tranquille.

LADISLAS II, roi de Pologne, succéda à son pere Boleslas III, en 1139. Il fit la guerre à ses freres sous de vains prétextes, & fut chassé de ses états, après avoir été vaincu dans plusieurs batailles. Boleslas IV, le Frisé, monta sur le trône, à sa place, en 1146, & lui donna la Silésie à la priere de Fréderic-Barberousse. Ladislas mourut à Oldembourg en 1159.

LADISLAS III, roi de Pologne en 1296, surnommé *Loketeck*, c'est-à-dire *d'une coudée*, à cause de la petitesse de sa taille, pilla ses peuples & s'empara des biens du clergé. Ces violences tyranniques porterent ses sujets à lui ôter la couronne, & à la donner à Wenceslas, roi de Bohême. Après la mort de ce prince, Ladislas, retiré à Rome, fit solliciter puissamment par ses

partisans secrets, & obtint de nouveau le sceptre. Ses malheurs en avoient fait, d'un tyran, un bon prince. Il gouverna avec autant de douceur que de sagesse; il étendit les bornes de ses états, & se fit craindre & respecter par ses ennemis. La Poméranie s'étant révoltée, Ladislas la réduisit par ses armes jointes à celles des chevaliers Teutoniques. Ces religieux guerriers demanderent & prirent Dantzig pour leur récompense, & firent d'autres entreprises sur la Pologne. Ladislas marcha contr'eux, & en défit 20,000 dans une sanglante bataille. Il mourut peu de tems après, en 1333, avec une grande réputation de bravoure & de prudence. Il avoit institué l'an 1325 l'ordre de chevalerie de l'Aigle blanc, lors du mariage de son fils Casimir, avec Anne, fille du grand-duc de Lithuanie.

LADISLAS V, dit *Jagellon*, grand-duc de Lithuanie, obtint la couronne de Pologne en 1386, par son mariage avec Hedwige, fille de Louis, roi de Hongrie. Cette princesse avoit été élue reine de Pologne, à condition qu'elle prendroit pour époux, celui que les Etats du royaume lui choisiroient. Ladislas étoit païen; mais il se fit baptiser pour épouser la reine. Il unit la Lithuanie à la Pologne, battit en diverses occasions les chevaliers Teutoniques, sur-tout à la fameuse bataille de Tannenberg en 1410, refusa le trône de Bohême, que les Hussites lui offrirent, & mourut en 1434, à 80 ans, après un regne de 48. Son courage égaloit sa sagesse. Il contribua beaucoup à la conversion des Samogites, peuple qui habite une province de la Lithuanie. Ce prince est peint assez défavorablement dans l'*Histoire de l'Ordre Teutonique*, par M. le B. de Wal, occupé à justifier les chevaliers Teutoniques, & sur-tout le grand-maître Ulric de Jungingen, contre les historiens Polonois qui en parlent avec une partialité outrée. Selon M. le B. de Wal, Jagellon auroit été la seule cause de la guerre terrible qui ensanglanta les plaines de Tannenberg & tant d'autres, il auroit joint le parjure à l'hypocrisie; mais la répugnance avec laquelle il avoit pris les armes dans cette occasion, semble l'absoudre de ce reproche. « Les disputes des » princes, comme celles des » particuliers, dit un auteur, » sont souvent si embrouillées, » leurs droits réciproquement » si douteux, les traités & » les titres sur lesquels ils » se fondent, sujets à tant » d'explications, de modifica» tions & d'exceptions, que » tandis que les contendans » croient avoir chacun de son » côté l'évidence du droit, » l'homme impartial ne sait » qu'en penser, & n'a pas de » peine à supposer une erreur » involontaire dans celui qui » a tort ».

LADISLAS VI, roi de Pologne, est le même que Ladislas IV, roi de Hongrie: *voyez* son article ci-dessus.

LADISLAS-SIGISMOND VII, roi de Pologne & de Suede, monta sur le trône après Sigismond III son pere, en 1632. Avant son avénement à la couronne, il s'étoit signalé

contre Osman, sultan des Turcs, auquel il avoit tué plus de 150,000 hommes en diverses rencontres. Le monarque soutint la réputation que le général s'étoit acquise. Il défit les Russes, les contraignit à faire la paix à Viasima, repoussa les Turcs; & après avoir donné des marques de valeur, il donna des exemples de toutes les vertus royales & chrétiennes. Il mourut en 1648, à 52 ans.

LADISLAS, fils aîné d'Etienne Dragutin, épousa, un peu avant la mort de son pere, la fille de Ladislas, vaivode de Transilvanie; & à cause de cette alliance, faite avec une princesse schismatique, fut excommunié par le cardinal de Montefiore, légat du Saint-Siege. Ladislas étoit l'héritier présomptif de la couronne de Servie: son pere, en y renonçant, avoit réservé le droit des enfans. Milutin, son oncle, voulant posséder ce trône, fit enfermer Ladislas après la mort de son pere, & le tint en prison jusqu'à la sienne, arrivée en 1421. Ladislas, devenu alors roi de Servie, refusa l'apanage à Constantin son frere, qui n'ayant pu l'obtenir de gré, le lui demanda à la tête d'une armée. Il fut vaincu & fait prisonnier: Ladislas poussa la cruauté jusqu'à le faire pendre, & ensuite écarteler. Cette barbarie atroce lui attira la haine des peuples, qui offrirent la couronne à Etienne, fils naturel de Milutin, banni alors à Constantinople. Ladislas, abandonné de tout le monde, fut pris à Sirmick, & jeté dans une prison, d'où il ne sortit plus.

LADVOCAT, (Louis-François) né à Paris en 1644, mort dans la même ville, doyen de la chambre-des-comptes, le 8 février 1735, à 91 ans. Son principal ouvrage est intitulé: *Entretiens sur un nouveau Systéme de Morale & de Physique, ou la recherche de la Vie heureuse selon les lumieres naturelles*, in-12. La seule idée de présenter, dans le 18e. siecle, un *nouveau Systéme de Morale*, montre assez que l'auteur n'étoit pas destiné à trouver la *Vie heureuse*.

LADVOCAT, (Jean-Baptiste) né en 1709, du subdélégué de Vaucouleurs, dans le diocese de Toul, fut docteur, bibliothécaire, & professeur de la chaire d'Orléans en Sorbonne. Après avoir fait ses études de philosophie chez les Jésuites de Pont-à-Mousson, qui voulurent en vain l'attacher à leur société, il alla étudier en Sorbonne. Il fut admis en 1734 à l'hospitalité, & à la société en 1736, étant déjà en licence. Rappellé dans son diocese, il occupa la cure de Dom-Remi; lieu célebre par la naissance de la Pucelle d'Orléans. Mais la Sorbonne l'enviant à la province, le nomma en 1740 à une de ses chaires royales, & lui donna le titre de bibliothécaire en 1742. M. le duc d'Orléans, prince aussi religieux que savant, ayant fondé en Sorbonne une chaire pour l'hébreu en 1751, en confia l'exercice à l'abbé Ladvocat, qui remplit cet emploi avec succès jusqu'à sa mort, arrivée le 29 décembre 1765. Ce savant avoit un cœur digne de son esprit; une noble franchise animoit tous ses sentimens. Il

n'ornoit ni ce qu'il écrivoit ni ce qu'il disoit; mais on sentoit dans toutes ses actions cette humanité & cette douceur, qui est la vraie source de la politesse. Nous avons de lui: I. *Dictionnaire Géographique portatif*, in-8°, plusieurs fois réimprimé. Cet ouvrage, publié sous le nom de Vosgien, & donné comme une traduction de l'anglois, est un assez bon Abrégé du *Dictionnaire Géographique* de la Martiniere. Le livre françois est beaucoup plus exact que l'anglois, avec lequel il n'a presqu'aucun rapport; mais M. Ladvocat voulut accréditer son ouvrage, en le présentant au public comme une production de l'Angleterre. On a fait usage de ce *Dictionnaire* dans la rédaction d'un autre plus ample & plus correct, imprimé pour la seconde fois à Liege, chez Bassompierre, 1791 à 1794, 2 vol. in-8°. II. *Dictionnaire Historique portatif*, en 2 vol. in-8°, dont il y a eu plusieurs éditions & contrefaçons. Quelques unes ont été défigurées & altérées de toutes les manieres; les Jansénistes & les Protestans y ont glissé leurs préventions & leurs erreurs. Il en a paru une en 3 vol., à Paris, 1777, avec des augmentations bonnes & mauvaises. Les bornes étroites dont l'auteur avoit circonscrit son ouvrage, ne lui ont pas permis de donner à un grand nombre d'articles un développement convenable; mais son impartialité, son attachement aux droits de la Religion & de la vertu, rendent son Dictionnaire, tout imparfait qu'il est, très-préférable à la plupart de ceux par lesquels on a voulu le remplacer. III. *Grammaire Hébraïque*, 1755, in-8°. L'auteur l'avoit composée pour ses éleves; elle réunit la clarté & la méthode nécessaires. IV. *Dissertations* latines *sur le Pentateuque*, *sur Job* & *sur les Pseaumes*, & une *Dissertation* en françois *sur le lieu du naufrage de S. Paul*. V. *Tractatus de Conciliis in genere*, Caen, 1769, in-12. VI. *Dissertation sur le Pseaume 67*, Exurgat Deus... VII. *Lettre sur l'autorité des Textes originaux de l'Ecriture-Sainte*, Caen, 1766, in-8°. VIII. *Jugemens sur quelques nouvelles Traductions de l'Ecriture-Sainte, d'après le Texte-Hébreu.* Ces quatre derniers ouvrages sont posthumes, & ont été imprimés à La Haye en 1767. C'est une bonne réfutation du systême de l'abbé Villefroy & des Capucins éleves de cet abbé.

LÆLIEN, (*Ulpius Cornelius Lælianus*) est un de ces généraux qui prirent le titre d'empereur dans les Gaules, sur la fin du regne de Gallien. Il fut proclamé Auguste par ses soldats à Mayence, l'an 266. Il étoit d'un âge avancé; mais il avoit de la valeur & de la politique. Lælien ne régna que pendant quelques mois. Posthume le Jeune ayant aspiré comme lui au trône des Césars, rassembla ses légions, le vainquit près de Mayence au commencement de l'an 267; & l'usurpateur perdit dans la même journée l'empire & la vie. On l'a confondu mal-à-propos avec le tyran Lollien, qui prit la pourpre après lui; & avec Pomponius Ælianus, qui se révolta sous Dioclétien.

LÆLIUS, (Caïus) consul Romain, l'an 140 avant J. C., étoit l'intime ami de Scipion l'Africain le Jeune. Il signala sa valeur en Espagne, dans la guerre contre Viriathus, général des Espagnols. Il ne se distingua pas moins par son goût pour l'éloquence & pour la poésie, & par la protection qu'il accorda à ceux qui les cultivoient. On croit qu'il eut part aux *Comédies* de Térence. Son éloquence éclata plusieurs fois dans le sénat pour la veuve & pour l'orphelin. Ce grand homme étoit modeste. N'ayant pas pu venir à bout de gagner une cause, il conseilla à ses parties d'avoir recours à Galba, son émule; & il fut le premier à le féliciter, lorsqu'il sut qu'il l'avoit gagnée. — Il y a eu un autre LÆLIUS, consul Romain 190 ans avant J. C. Il accompagna, le premier, Scipion l'Africain en Espagne & en Afrique, & eut part aux victoires remportées sur Asdrubal & sur Siphax.

LAER ou LAAR, (Pierre de) surnommé *Bamboche*, peintre né en 1613 à Laar, village proche de Naarden en Hollande, mourut à Harlem l'an 1675. Le surnom de Bamboche lui fut donné, à cause de la singuliere conformation de sa figure. Il étoit d'une grande gaieté, rempli de saillies, & tiroit parti de sa difformité pour réjouir ses amis, le Poussin, Claude le Lorrain, Sandrart, &c. Mais cette gaieté n'étoit que dans ses organes; & dès qu'il cessoit de faire le farceur, il étoit en proie à la mélancolie la plus noire, qui augmenta encore avec l'âge. Son cœur n'étoit pas fait pour goûter la joie. Comme il ne tenoit aucun compte des pratiques de religion, il fut surpris avec quatre autres, mangeant de la viande en Carême, par un ecclésiastique qui les réprimanda avec un zele qui les irrita; Bamboche, aidé des autres qui étoient avec lui, noya le prêtre. Les remords que ce crime lui causa, joints à quelques disgraces qu'il eut à essuyer, hâterent sa mort; quelques-uns disent qu'il se précipita dans un puits. Ce peintre ne s'est exercé que sur de petits sujets. Ce sont des *Foires*, des *Jeux d'enfans*, des *Chasses*, des *Paysages*.

LAERCE, *voyez* DIOGENE LAERCE.

LAET, (Jean de) directeur de la compagnie des Indes, savant dans l'histoire & dans la géographie, naquit à Anvers, & y mourut en 1649. On a de lui: I. *Novus Orbis*, Leyde, 1633, in-fol. avec grand nombre de cartes & de figures qui représentent les animaux, les plantes & les fruits de l'Amérique. Cette description du Nouveau-Monde en 18 livres, quoique quelquefois inexacte, a beaucoup servi aux géographes. Laët traduisit lui-même son ouvrage en françois. Cette version fidelle, mais plate, parut à Leyde en 1640, in-fol., sous le titre d'*Histoire du Nouveau-Monde*. II. *De Gemmis & Lapidibus libri duo*, Leyde, 1647, in-8°. III. *Respublica Belgarum*, in-24, assez exacte. IV. *Gallia*, in-24, moins estimée que la précédente. V. *De Regis Hispaniæ regnis & opibus*, in-24. VI. *Historia naturalis Brasiliæ G. Pisonis, & Georgii Marggravii*, Leyde, 1648, in-fol.

avec fig. VII. *Turcici Imperii ſtatus*, in-24. VIII. *Perſia, ſeu Regni Perſici ſtatus*, in-24. IX. *De Imperio magni Mogolis*, 1631. X. *Portugallia*, 1642. XI. *Reſpublica Poloniæ, Lithuaniæ, Pruſſiæ & Livoniæ* 1642. Tous ces petits ouvrages, imprimés chez Elzevir, contiennent une deſcription ſuccincte des différens pays, dont le royaume, que le géographe parcourt, eſt compoſé. On y parle des qualités du climat, des productions du terroir; du génie, de la religion, des mœurs des peuples; du gouvernement civil & politique; de la puiſſance & des richeſſes de l'état. Les géographes qui ſont venus après Laët, ont beaucoup profité de ces ouvrages. On eſtime beaucoup ſon édition de *Vitruve*, avec les notes de Philandre, de Barbaro, de Saumaiſe, accompagnée de pluſieurs *Traités* de divers auteurs ſur la même matiere, chez Elzevir en 1649, in-folio.

LÆTA, dame Romaine, fille d'Albin, grand-pontife, épouſa, ſur la fin du 4e. ſiecle, Toraxe, fils de Ste. Paule. Albin fut ſi touché de la vertu de ſon gendre & de la ſageſſe de ſa fille, qu'il renonça au Paganiſme & embraſſa la Religion Chrétienne. Læta fut mere d'une fille, nommée Paule, comme ſon aïeule: c'eſt à cette occaſion que S. Jerôme lui adreſſa une *Epître* d'une éloquence vive & pleine de choſes, qui commence ainſi: *Apoſtolus Paulus ſcribens ad Corinthios*, &c., dans laquelle il lui donne des inſtructions pour l'éducation de cet enfant chéri.

LÆTUS, capitaine de la garde Prétorienne de l'empereur Commode, dans le ſecond ſiecle, empêcha que ce prince barbare ne fît brûler la ville de Rome, comme il l'avoit réſolu. Commode ayant voulu le faire mourir avec quelques autres, celui-ci le prévint, & de concert avec eux, il lui fit donner du poiſon l'an 193. Lætus éleva à l'empire Pertinax; & trois mois après il le fit maſſacrer, parce qu'il rétabliſſoit trop ſévérement la diſcipline militaire, & que, par l'innocence & la droiture de ſes mœurs, il lui reprochoit tacitement ſa diſſolution. Didier-Julien le punit de mort peu de tems après.

LÆTUS POMPONIUS, *voy.* POMPONIUS.

LÆVINUS TORRENTIUS, *voyez* TORRENTIUS.

LÆVIUS, ancien poëte latin, dont il ne nous reſte que *deux vers* ſeulement dans *Aulu-Gelle*, & *ſix* dans *Apulée*. On croit qu'il vivoit avant Cicéron.

LAFARE, (Charles-Auguſte, marquis de) né au château de Valgorge, dans le Vivarais, en 1644, fut capitaine-des-gardes de Monſieur, & de ſon fils, depuis régent du royaume. Il plut à ce prince par l'enjouement de ſon imagination & la délicateſſe de ſon eſprit. Ses Poéſies reſpirent cette liberté, cet air riant & facile, que l'art tenteroit en vain d'imiter; mais elles ont auſſi les défauts de la nature livrée à elle-même: le ſtyle en eſt incorrect & ſans préciſion, ſans parler d'un autre défaut beaucoup plus grave. C'eſt l'Amour, c'eſt Bacchus, plutôt qu'Apollon, qui inſpiroient le marquis de Lafare. Les fruits de ſa muſe

ſe trouvent à la ſuite des anciennes éditions des *Œuvres de l'abbé de Chaulieu*, ſon ami. Le marquis de Laſare mourut en 1712, à 68 ans. Outre ſes *Poéſies*, réimprimées à part en 1781, 1 vol. petit in-12, on a de lui des *Mémoires* & des *Réflexions* ſur les principaux événemens du regne de Louis XIV, in-12. Ils ſont écrits avec une liberté qui eſt ſouvent pouſſée trop loin. On a encore de lui les paroles d'un opéra intitulé: *Panthée*, que le duc d'Orléans mit en partie en muſique.

LAFFICHARD, (Thomas) né en 1698 à Ponflon, dioceſe de St.-Paul-de-Léon, & mort à Paris le 20 août 1753, a donné un grand nombre de Pieces de Théâtre. Celles qui ſont imprimées, ſont recueillies en un vol. in-8°. Elles eurent un ſuccès paſſager.

LAFITAU, (Joſeph-François) né à Bourdeaux, entra de bonne heure dans la Compagnie de JESUS, où ſon goût pour les belles-lettres & pour l'hiſtoire le tira de la foule. Il ſe fit connoître dans la république des lettres par quelques ouvrages. I. *Les Mœurs des Sauvages Américains, comparées aux Mœurs des premiers tems*, imprimées à Paris en 1723, en 2 vol. in 4°, & 4 vol. in-12; c'eſt un livre très-eſtimable, attaqué fort mal à propos par Robertſon dans ſon *Hiſtoire de l'Amérique*, ouvrage ſuperficiel, plein d'obſervations fauſſes & de principes pernicieux (*voyez* le *Journ. hiſt. & litt.*, 15 mars 1778. Le P. Lafitau avoit été miſſionnaire parmi les ſauvages; auſſi n'avons-nous rien d'auſſi exact ſur ce ſujet. Son parallele des anciens peuples avec les Américains eſt fort ingénieux, & ſuppoſe une grande connoiſſance de l'antiquité, quoique tout n'y ſoit pas également plauſible, & qu'il y ait pluſieurs rapprochemens forcés. II. *Hiſtoire des découvertes des Portugais dans le Nouveau-Monde*, 1733, 2 vol. in-4°, & 1734, 4 vol. in-12: exacte & bien écrite. III. *Remarques ſur le Gin-Seing*, Paris, 1728, in-12. L'auteur mourut vers 1740.

LAFITAU, (Pierre-François) naquit à Bourdeaux en 1685, d'un courtier de vin, & dut ſa fortune à ſon eſprit. Il entra fort jeune chez les Jéſuites, & s'y diſtingua par ſon talent pour la chaire. Ayant été envoyé à Rome au ſujet des diſputes élevées par les Janſéniſtes contre la Bulle *Unigenitus*, il plut à Clément XI. Sa converſation vive & aiſée, ſon eſprit fécond en ſaillies, donnerent au Pontife une idée favorable de ſon caractere & de ſes talens. Il ſortit de ſon ordre, & fut nommé à l'évêché de Siſteron; il y fut l'exemple de ſon clergé. Après avoir paſſé ſa vie dans l'exercice des vertus épiſcopales, il mourut au château de Lurs en 1764, à 79 ans. L'évêque de Siſteron s'étoit toujours montré ennemi ardent du Janſéniſme. On a de lui pluſieurs ouvrages: I. *Hiſtoire de la Conſtitution* UNIGENITUS, en 2 vol. in-4°, & en 3 vol. in-12. « On y trouve le vrai, » dit l'auteur des *Trois ſiecles*, » qui doit être la baſe de tout » ouvrage hiſtorique, & avec » le vrai, de l'ordre, de la » clarté, du développement, » un ſtyle noble, convenable

» à l'hiſtoire, & une modé-
» ration dont on ne doit jamais
» s'écarter ». Il en a paru une nouvelle édition à Maeſtricht, 1789, 2 vol. in-12. II. *Réfutation des Anecdotes ou Mémoires ſecrets ſur l'acceptation de la Conſtitution* UNIGENITUS, *par Villefore*, 1734, 3 vol. in-8°. Ouvrage qui prouve, ainſi que le précédent, qu'il connoiſſoit à fond la ſecte dont il dévoiloit les intrigues; cette connoiſſance alloit juſqu'à voir bien avant & d'une maniere bien préciſe dans l'avenir, comme il conſte par le paſſage ſuivant, ſi littéralement vérifié lors de la révolution de 1789. « Qu'on
» revienne préſentement ſur
» tout ce qu'on a lu dans cette
» hiſtoire, & on trouvera que
» le Queſnelliſme n'eſt au fond
» que le Calviniſme même, qui
» n'oſant ſe montrer en France
» à découvert, s'eſt caché ſous
» les erreurs du tems. C'eſt
» ce qu'on a vu dans ces fa-
» meux projets où les Queſ-
» nelliſtes vouloient réunir l'E-
» gliſe de France à l'Egliſe An-
» glicane (*voyez* du PIN), &
» dans tous ces fameux libelles
» où ils ont érigé un tribunal à
» l'eſprit particulier. Mais C'EST
» CE QUI PAROÎTROIT EN-
» CORE MIEUX DANS UNE DE
» CES OCCASIONS CRITIQUES,
» QUE DIEU VEUILLE DÉ-
» TOURNER, OÙ IL S'AGI-
» ROIT DE TROUBLER TOUT
» POUR ÉTABLIR UNE EN-
» TIERE LIBERTÉ DE CON-
» SCIENCE; POUR LORS IL EST
» INDUBITABLE QU'ON VER-
» ROIT LES QUESNELLISTES
» S'ASSOCIER OUVERTEMENT
» AUX PROTESTANS, pour ne
» plus faire qu'un même corps,
» comme ils ne font déjà qu'une
» même ame avec eux ». III. *Hiſtoire de Clément XI*, en 2 vol. in-12. IV. Des *Sermons*, en 4 vol. in-12, qui ne répondirent point à l'attente du public. Ce prélat avoit plus de geſte & de repréſentation, que d'éloquence. Il cite rarement l'Ecriture & les Peres; les preuves manquent de choix, & les meilleures reſtent ſouvent de côté : ils ſont cependant bien ſupérieurs aux diſcours légers de la plupart de nos orateurs modernes. Il traitoit la morale avec plus de ſuccès que les myſteres. V. *Retraite de quelques jours*, in-12. VI. *Avis de direction*, in-12 VII. *Conférences pour les Miſſions*, in-12. VIII. *Lettres ſpirituelles*, in-12. Tous ces ouvrages, remplis de bonnes moralités, ſont quelquefois foiblement penſés; ils ſont cependant très-utiles pour la direction des conſciences. IX. *La Vie & les Myſteres de la Ste. Vierge*, 2 vol. in-12. L'auteur y montre plus de piété que de critique, & aſſocie à des choſes inconteſtables, des traditions incertaines ou fauſſes.

LAFONT, LAFOSSE, *voyez* lettre F.

LAGALLA, (Jules-Céſar) naquit en 1571, d'un pere juriſconſulte à Padulla, petite ville de la Baſilicate, au royaume de Naples. Après avoir fait ſes premieres études dans ſa patrie, il fut envoyé à Naples, à l'âge de 11 ans, pour y étudier la philoſophie. Son cours étant achevé, il s'appliqua à la médecine, & fit tant de progrès dans cette ſcience, qu'après avoir été reçu docteur gratuitement, par une diſtinction que

le college des médecins de Naples voulut lui accorder, il fut nommé à l'âge de 18 ans médecin des galeres du pape. A 19 il se fit recevoir docteur, en philosophie & en médecine, dans l'université de Rome; & à 21 ans, il fut jugé digne, par Clément VIII, de la chaire de logique du college Romain, qu'il occupa avec une grande réputation jusqu'à sa mort, arrivée en 1624. Les travaux de cette place lui laissoient peu de tems pour pratiquer la médecine; aussi est-il plus connu comme philosophe, que comme médecin. On avoit cependant une telle opinion de ses talens dans l'art de guérir, que Sigismond III, roi de Pologne & de Suede, voulut l'avoir auprès de lui en qualité de médecin; ce que sa mauvaise santé ne lui permit pas d'accepter. Ce savant étoit doué d'une mémoire admirable, & ce don de la nature lui fut plus utile qu'à tout autre, son écriture étant indéchiffrable, & vu qu'il n'écrivoit qu'avec la plus grande répugnance. Aussi est-il resté peu d'ouvrages de lui. Leo-Allatius, qui a donné sa *Vie*, y cite un Traité intitulé : *Disputatio de Cœlo animato*, Heidelberg, 1622; & un sur l'*Immortalité de l'ame*, Rome, 1621, in-4°.

LAGARDIE, *voyez* GARDIE.

LAGERLOOF *ou* LAGERLOEF, *Laurifolius*, (Pierre) habile Suédois, né dans la province de Wermeland, le 4 novembre 1648, devint professeur d'éloquence à Upsal, & fut choisi par le roi de Suede pour écrire l'histoire ancienne & moderne des royaumes du nord. Il mourut le 7 janvier 1699. On a de lui : I. *De Orthographia Suecana*. II. *De Commerciis Romanorum*. III. *De Druidibus*. IV. *De Gothicæ Gentis sedibus*, Upsal, 1691, in-8°. V. Des *Discours* & des *Harangues*, &c.

LAGNEAU, (David) connu seulement par sa folie pour la pierre philosophale, qui lui fit perdre le jugement & sa fortune, & qui l'engagea à traduire & à augmenter le livre insensé de Basile Valentin, intitulé : *Les douze Clefs de Philosophie*. La traduction de Lagneau fut imprimée à Paris en 1660, in-8°. Les fous comme lui la recherchent. Cet auteur mourut sur la fin du dix-septieme siecle.

LAGNY, (Thomas FANTET, sieur de) célebre mathématicien, né à Lyon en 1660, fut destiné par ses parens au barreau; mais la physique & la géométrie l'emporterent sur la jurisprudence. Connu de bonne heure à Paris, il fut chargé de l'éducation du duc de Noailles. L'académie des sciences lui ouvrit ses portes en 1695, & quelque tems après Louis XIV lui donna la chaire d'hydrographie à Rochefort. Son mérite le fit rappeller à Paris 16 ans après, & lui obtint une place de pensionnaire de l'académie, celle de sous-bibliothécaire du roi pour les livres de philosophie & de mathématiques, & une pension de 2000 liv., dont le duc d'Orléans le gratifia. Cet homme illustre mourut en 1734, regretté des gens-de-lettres, dont il étoit l'appui & l'ami, & des pauvres, dont il étoit le pere. Les

ouvrages les plus connus de ce célebre mathématicien sont : I. *Méthodes nouvelles & abrégées pour l'extraction & l'approximation des racines*, Paris, 1692 & 1697, in-4°. II. *Elémens d'Arithmétique & d'Algebre*, Paris, 1697, in-12. III. *La Courbature de la Sphere*, 1702, la Rochelle, in-12. IV. *Analyse générale, ou Méthode pour résoudre les Problêmes*, publiée à Paris par Richer, en 1733, in-4°. V. Plusieurs Ecrits importans dans les Mémoires de l'Académie des Sciences. Ils décelent tous un grand géometre.

LAGUILLE, (Louis) Jésuite, né à Autun en 1658, mort à Pont-à-Mousson en 1742, se fit estimer par ses vertus & ses talens. Il s'étoit trouvé au congrès de Bade, en 1714; & le zele pour la paix qu'il avoit fait paroître dans cette assemblée, lui valut une pension. On a de lui plusieurs ouvrages. Le principal est une *Histoire d'Alsace ancienne & moderne, depuis César jusqu'en 1725*, Strasbourg, en 2 vol. in-fol. & en 8 vol. in-8°, 1727. Cette Histoire commence par une notice utile de l'ancienne Alsace, & finit par plusieurs titres qui lui servent de preuves, & desquels on peut tirer de grandes lumieres. L'*Alsatia illustrata* de M. Schœpflin n'a point fait oublier cet ouvrage du P. Laguille.

LAGUNA, (André) médecin, né à Ségovie en 1499, passa une grande partie de sa vie à la cour de l'empereur Charles-Quint, qui avoit une grande confiance en lui. Il se rendit à Metz l'an 1540, prodigua tous ses soins à ses habitans, durant une épidémie pestilentielle, & s'acquit par-là leur estime & leur reconnoissance, dont il profita adroitement, pour resserrer les nœuds qui les attachoient à l'Eglise Romaine & à leur souverain. Il se rendit de là à Rome, où Léon X lui donna des marques d'une grande estime, parcourut ensuite l'Allemagne, les Pays-Bas, & alla enfin finir ses jours dans sa patrie en 1560. Ce médecin étoit aussi un bon critique. On a de lui : I. *Anatomica methodus*, Paris, 1635, in-8°. II. *Epitome Galeni operum, adjectis vitâ Galeni & libello de Ponderibus & Mensuris*, Lyon, 1643, in-fol. III. *Annotationes in Dioscoridem*, Lyon, 1554, in-12. IV. Une *Version* espagnole des ouvrages de Dioscoride, Valence, 1636, in-fol., &c.

LAGUS, (Daniel) Luthérien, professeur de théologie à Gripswald, mourut en 1678. On a de lui : I. *Theoria meteorologica*. II. *Astrosophia mathematico-physica*. III. *Steichologia... Psychologia... Archologia* : ce sont trois traités différens. IV. *Examen trium Confessionum reformatarum, Marchiacæ, Lipsiensis & Thorunensis*. V. Des *Commentaires* sur les *Epîtres aux Galates*, aux *Ephésiens* & aux *Philippiens*.

LAHIRE, *voyez* HIRE.

LAIMAN ou LAYMAN, (Paul) Jésuite, né à Inspruck en 1576, enseigna la philosophie, le droit canon & la théologie, à Ingolstadt, à Munich & à Dilingen, & mourut à Constance en 1635, à 60 ans. On a de lui une *Théologie morale*, in-fol., qui est d'un grand usage, non-seulement pour les

théologiens, mais aussi pour les canonistes. On en a fait plusieurs éditions ; celle de Paris, 1622, est estimée.

LAINÉ, *voyez* LAISNÉ.

LAINEZ, (Jacques) né à Almaçano, bourg du diocese de Siguenza, l'un des premiers compagnons de S. Ignace, contribua beaucoup à l'établissement de sa société, & lui succéda dans le généralat en 1558, deux ans après sa mort. Il assista au concile de Trente, comme théologien de Paul III, de Jules III & de Pie IV. Il s'y signala par son savoir, par son esprit, & sur-tout par son zele contre les sectes de Luther & de Calvin, & s'y fit tellement estimer, qu'ayant la fievre-quarte, les congrégations des théologiens & des cardinaux ne se tenoient point les jours de sa fievre. Il parla fortement contre l'usage du calice, demandé pour les Allemands par le roi Ferdinand & le duc de Baviere, malgré les grandes obligations que la société naissante avoit à ces princes ; persuadé que ces sortes de condescendances, au-lieu de contenter les novateurs, ne font que les enhardir. Lainez vint en France à la suite du cardinal de Ferrare, légat de Pie IV, & y parut au colloque de Poissi, pour s'opposer aux prétentions des Calvinistes. Ses premiers traits s'adresserent à la reine Catherine de Médicis. Il eut le courage de lui remontrer l'inutilité & le danger de ces sortes de disputes qui semblent rendre la vérité problématique. Il disputa pourtant contre Beze dans cette assemblée, & parla avec force contre les erreurs modernes. De retour à Rome, il refusa la pourpre, & mourut en 1565, à 53 ans. On a de lui quelques ouvrages de théologie & de morale. Théophile Raynaud le fait auteur des *Déclarations sur les Constitutions des Jésuites* ; & quelques écrivains lui attribuent les Constitutions mêmes : mais c'est une erreur réfutée par les dates & les faits les plus incontestables (*voyez* IGNACE) ; ce que quelques auteurs ont écrit touchant les changemens apportés par Lainez, dans l'Institut des Jésuites, est également fabuleux. Personne ne saisit mieux que lui l'esprit du fondateur, & ne s'appliqua avec plus d'ardeur à le conserver parmi ses enfans.

LAINEZ, (Alexandre) de la même famille que le précédent, né à Chimay, dans le Hainaut, en 1650, se distingua de bonne heure par ses talens pour la poésie & par son goût pour les plaisirs. Après avoir parcouru la Grece, l'Asie mineure, l'Egypte, la Sicile, l'Italie, la Suisse, il revint dans sa patrie dépourvu de tout ; mais ce poëte trouva de l'accueil par ses saillies & ses vers qu'il faisoit souvent sur le champ. Content d'être applaudi à table le verre à la main, ce poëte épicurien ne voulut jamais confier à personne les fruits de sa muse. La plupart des petites pieces qui nous restent de lui, recueillies en 1753, in-8°, ne sont presque que des impromptu. Lainez mourut à Paris en 1710, à 60 ans. Il avoit imaginé follement de se faire mener dans la plaine de Montmartre, & d'y mourir pour voir encore une fois lever le soleil (trait

imité par J. J. Rousseau qui fit ouvrir sa fenêtre, pour voir encore une fois la belle nature). Sa vie voluptueuse l'avoit conduit à ces sentimens. Tous ses écrits n'en sont qu'un trop fidele tableau. Le choix qu'il avoit fait de *Pétrone* pour le traduire en prose & en vers, marque aussi son penchant. Cette traduction n'a point été imprimée.

LAIRESSE, (Gérard) peintre & graveur, né à Liege en 1640, mourut à Amsterdam en 1711. Il avoit l'esprit cultivé, la poésie & la musique firent tour-à-tour son amusement, & la peinture son occupation. Son pere fut son maître dans le dessin : Lairesse réussissoit, dès l'âge de 15 ans, à peindre le portrait. Il gagnoit de l'argent avec beaucoup de facilité, & le dépensoit de même. L'amour fit les plaisirs & les tourmens de sa jeunesse ; il pensa être tué par une de ses maîtresses, qu'il avoit abandonnée. Pour ne plus être le jouet de l'inconstance, il se maria. Ce peintre entendoit parfaitement la poétique de la peinture ; ses idées sont belles & élevées ; il inventoit facilement, & excelloit dans les grandes compositions ; ses tableaux sont distingués par un riche fonds d'architecture. On admire une *Assomption* à la Cathédrale de Liege, un *Orphée & Euridice* chez le chanoine Diffui, la *Conversion* & le *Baptême* de S. Augustin aux Ursulines. On lui reproche d'avoir fait des figures trop courtes & peu gracieuses. Etant devenu aveugle à 50 ans, il se consola de ce malheur en présidant à des conférences sur la peinture, & en dictant en hollandois toute sa théorie. Ces leçons recueillies avec soin par ses auditeurs & ses disciples, forment un traité complet de peinture, dont M. Jansen a donné une traduction françoise; sous le titre de *Grand livre des Peintres*, Paris, 1787, 2 vol. in-4°. On y trouve aussi les *Principes du Dessin*, qui avoient été imprimés long-tems avant. Lairesse a laissé beaucoup d'Estampes gravées à l'eau-forte. On a gravé d'après ce maître. Lairesse fut pere de trois fils, dont deux furent ses éleves dans son art. Il avoit aussi trois freres peintres, Ernest & Jean, qui s'attacherent à peindre des animaux, & Jacques qui représentoit fort bien les fleurs. Ce dernier a composé en flamand un ouvrage sur la *Peinture pratique*.

LAIRVELS, (Servais) né à Soignies en Hainaut, l'an 1560, abbé de Ste-Marie-aux-Bois, & réformateur de l'ordre de Prémontré, fit approuver sa réforme par Louis XIII, qui lui permit de l'introduire dans les monasteres de son royaume, & par les papes Paul V & Grégoire XV. L'abbé Lairvels eut la consolation de voir revivre en France, comme en Lorraine, l'esprit de pauvreté, de charité, d'humilité & de mortification, qui anima les premiers disciples de S. Norbert. Il mourut à l'abbaye de Ste-Marie-aux-Bois en 1631, après avoir publié quelques ouvrages de piété, écrits d'une maniere diffuse. I. *Statuts de la Réforme* de l'ordre de Prémontré. II. *Catéchisme des Novices*. III. L'*Optique des Réguliers* de l'ordre des Augustins, &c.

LAÏS, fameuse courtisanne, née à Hyccara, ville de Sicile, fut transportée dans la Grece, lorsque Nicias, général des Athéniens, ravagea sa patrie. Corinthe fut le premier théâtre de sa lubricité. Princes, grands, orateurs, philosophes, tout courut à elle. Le fameux Démosthenes fit exprès le voyage de Corinthe; mais Laïs lui ayant demandé environ 4000 liv. de notre monnoie, il s'en retourna en disant : *Je n'achete pas si cher un repentir.* Laïs avoit un goût décidé pour les philosophes. Le dégoûtant Cynique Diogene lui plut, & en obtint tout ce qu'il voulut. Aristippe, autre philosophe, dépensa avec elle une partie de son patrimoine. Cette femme badinoit quelquefois sur la foiblesse de ces gens qui prenoient le nom de Sages. « Je ne sais ce qu'on » entend, disoit-elle, par l'aus» térité des philosophes; mais » avec ce beau nom, ils ne » sont pas moins souvent à ma » porte que les autres Athé» niens ». Après avoir corrompu une partie de la jeunesse de Corinthe, Laïs passa en Thessalie pour y voir un jeune-homme dont elle étoit amoureuse. On prétend que quelques femmes, jalouses de sa beauté, l'assassinerent dans un temple de Vénus, vers l'an 340 avant J. C. La Grece lui éleva des monumens, à la honte de la décence & des mœurs que l'aveugle gentilité ne connoissoit pas, & dont la divinité, comme dit S. Paul, étoit la partie la plus honteuse de l'être corporel: *Quorum deus venter est, & gloria in confusione eorum*, Phil. 3.

LAISNÉ *ou* LAINAS, (Vincent) Pere de l'Oratoire de France, né à Lucques en 1633, professa avec distinction, & fit des *Conférences* sur l'Ecriture-Sainte à Avignon, à Paris & à Aix. Elles furent si applaudies, que dans cette derniere ville on fut obligé de dresser des échafauds dans l'église. Sa santé avoit été toujours fort délicate; on l'avoit envoyé à Aix pour la rétablir : il y mourut en 1677, à 45 ans. On a de lui : I. *Les Oraisons funebres du chancelier Seguier & du maréchal de Choiseul.* Les louanges y sont mesurées, & les endroits délicats maniés avec adresse. Son éloquence est à la fois fleurie & chrétienne. II. Des *Conférences sur le Concile de Trente*, imprimées à Lyon. III. Des *Conférences* manuscrites en 4 vol. in-fol. sur l'Ecriture-Sainte. Un magistrat d'Aix les conserve dans sa bibliotheque.

LAITH *ou* LEITH, étoit un chaudronnier, qui éleva trois enfans, nommés *Jacob*, *Amrou* & *Ali*. Le pere & les enfans, s'ennuyant de leur métier, voulurent porter les armes. Laith se mit donc en campagne avec ses trois enfans, & ayant ramassé quelques gens de fortune, dont il se fit le chef, il devint *Capitaine de voleurs*. Il voloit pourtant en galant homme; car il ne dépouilloit jamais entiérement ceux qui tomboient entre ses mains, se contentant de partager avec eux ce qu'ils avoient. Il fut connu & estimé pour sa bravoure & pour celle de ses enfans, par Darhan, qui régnoit alors dans le Ségestan. Ce prince l'attira à sa cour, & l'avança jusqu'aux premieres charges de l'état : de sorte que

Laith laissa en mourant à son fils Jacob, l'espérance & les moyens de parvenir à quelque chose de plus grand. En effet ce fut ce même Jacob qui fonda la Dynastie des *Soffarides*.

LAÏUS, fils de Labdacus, roi de Thebes, & époux de Jocaste; *voyez* ŒDIPE.

LALANDE, (Jacques de) conseiller & professeur en droit à Orléans sa patrie, naquit en 1622, & mourut en 1703. Il fut aussi regretté pour son savoir, que pour son zele & son inclination bienfaisante, qui lui mériterent le titre de *Pere du Peuple*. On a de lui: I. Un excellent *Commentaire* sur la coutume d'Orléans, in-folio, 1677, & réimprimé en 1704, en 2 vol.; la 1re. édition est la meilleure. II. *Traité du Ban & de l'Arriere-Ban*, in-4°., 1674. III. Plusieurs autres Ouvrages de Droit, en latin.

LALANDE, (Michel-Richard de) musicien françois, né à Paris en 1657, mourut à Versailles en 1726. Il s'attacha à l'orgue & au clavecin, & se fit bientôt desirer dans plusieurs paroisses. Louis XIV le choisit pour montrer à jouer du clavecin aux deux jeunes princesses ses filles, Mlles. de Blois & de Nantes. Il obtint successivement les 2 charges de maître-de-musique de la chambre, les 2 de compositeur; celle de surintendant de la musique; & les 4 charges de maître de la chapelle. Les Motets qu'il a fait exécuter devant Louis XIV & Louis XV, toujours avec beaucoup de succès & d'applaudissement, ont été recueillis en 2 vol. in-fol. On admire sur-tout le *Cantate*, le *Dixit*, le *Miserere*.

LALANE, (Pierre) Parisien, fils d'un garde-rôle du conseil-privé, n'est connu que par quelques *Stances* & une espece d'*Eglogue*, insérée dans le tom. IV du *Recueil des plus belles Pieces des Poëtes François*, par Mlle. d'Aunoi, & quelques autres pieces recueillies en 1759, in-12, avec celles de Montplaisir. Il mourut vers 1761.

LALANE, (Noël de la) fameux docteur de Sorbonne, né à Paris, fut le chef des députés à Rome, pour l'affaire de Jansenius, à la défense duquel il travailla toute sa vie. On lui attribue plus de 40 ouvrages différens sur ces matieres, sur lesquelles l'autorité de l'Eglise eût dû lui donner des sentimens différens. Les principaux sont: I. *De initio piæ voluntatis*, 1650, in-12. II. *La Grace victorieuse*, in-4°., sous le nom de Beaulieu: la plus ample édition est de 1666. III. *Conformité de Jansenius avec les Thomistes, sur le sujet des V Propositions.* IV. *Vindiciæ Sancti Thomæ circa Gratiam sufficientem*, contre le P. Nicolaï, Dominicain, avec Arnauld & Nicole. Lalane mourut en 1673, à 55 ans.

LALLEMANT, (Louis) Jésuite, né à Châlons-sur-Marne, en 1578, mort recteur à Bourges en 1635, est auteur d'un *Recueil de Maximes*, qu'on trouve à la fin de sa *Vie*, publiée en 1694, in-12, par le P. Champion, & qui a paru depuis sous le titre de *Doctrine Spirituelle*; la derniere édition est d'Avignon, 1781. Il y a d'excellentes choses, fruits d'une grande expérience dans les choses de Dieu, mais aussi quelques minuties, mysticités un peu exo-

tiques, & des assertions au moins incertaines.

LALLEMANT, (Jacques-Philippe) Jésuite, né à St.-Valery-sur-Somme, mourut à Paris en 1748. Il étoit un des plus zélés défenseurs de la Constitution *Unigenitus*, & de l'autorité de l'Eglise. On a de lui : I. *Le véritable Esprit des Disciples de S. Augustin*, 1705 & 1707, 4 vol. in-12 : tableau vrai à certains égards, mais qui n'est pas sans caricatures. II. *Le sens propre & littéral des Pseaumes*, en prose, in-12, & qui met dans un beau jour les sublimes Cantiques du Prophete roi. On en a fait une multitude d'éditions ; & ce livre ne sauroit être trop familier aux Chrétiens : c'est le meilleur livre de prieres qu'on puisse leur suggérer. Le P. Goldhagen a donné une paraphrase allemande sur ce modele, Mayence, 1780, in-8°. (*voyez* DAVID). III. *Réflexions sur le Nouveau-Testament*, 12 vol. in-12 ; qu'il opposa à celui de Quesnel. Si, comme l'ont prétendu les gens du parti, il lui est inférieur pour les graces du style, ce désavantage est bien réparé par une exacte orthodoxie. Il y a à la fin de chaque chapitre, de très-bonnes notes pour l'intelligence du sens littéral, par le P. Languedoc. IV. Une *Traduction* de l'Imitation de J. C., 1 vol in-12. V. Plusieurs ouvrages contre les réfractaires aux décisions de l'Eglise.

LALLEMANT, (Pierre) chanoine-régulier de Ste. Genevieve, natif de Rheims, n'embrassa cet état qu'à l'âge de 33 ans. La chaire, la direction & les œuvres de piété remplirent le cours de sa vie. Il la termina par une mort sainte en 1673, à 51 ans, après avoir été chancelier de l'université. Nous avons de lui : I. *Le Testament spirituel*, in-12. II. *Les saints desirs de la Mort*, in-12. III. *La Mort des Justes*, in-12. Ces trois ouvrages sont entre les mains de toutes les personnes pieuses. IV. *Abrégé de la Vie de Ste. Genevieve*, in-8° : elle manque de critique. V. *Eloge funebre de Pompone de Bellievre*, in-4°.

LALLI, (Jean-Baptiste) *Lallius*, fut employé par le duc de Parme, & par le pape, au gouvernement de différentes villes, & mourut à Norsia dans l'Ombrie, sa patrie, en 1637, à 64 ans. On a de lui plusieurs Poëmes Italiens. I. *Domiziano Moscheida*, in-12. II. *Il mal Francese*, in-12. III. *La Jerusalemme desolata*, in-12. IV. *L'Eneïde travestita*, in-12. V. Un vol. de *Poésies diverses*, 1638, in-12.

LALLI, (Thomas Arthur, comte de) gentilhomme Irlandois, dont les ancêtres suivirent la fortune de Jacques II, roi d'Angleterre, lorsqu'il chercha un asyle en France, se distingua par des actions de valeur, devint lieutenant-général, & en 1756, gouverneur des possessions françoises dans l'Inde. Il arriva à Pondichéri le 28 avril 1758. La guerre étoit déclarée entre la France & l'Angleterre. Il s'empara d'abord de Gondelour & de St-David : mais il échoua devant Madras ; & après la perte d'une bataille, il fut obligé de se retirer sous Pondichéri, que les Anglois bloquerent & prirent le 16 janvier 1761. Sa

garnison fut faite prisonniere de guerre, & la place rasée. Il avoit indisposé tous les esprits par son humeur violente & hautaine, & par les propos les plus outrageans. Les Anglois le firent conduire à Madras le 18 janvier, pour le soustraire à la colere des officiers françois. Arrivé en Angleterre le 23 septembre suivant, il obtint le 21 octobre la permission de retourner en France. Le consul de Pondichéri & le cri général l'accusoient de concussion, & d'avoir abusé du pouvoir que le roi lui avoit confié; il fut renfermé à la Bastille. Le parlement eut ordre de lui faire son procès, & il fut condamné, le 6 mai 1766, à être décapité, comme *duement atteint d'avoir trahi les intérêts du roi, de l'état & de la compagnie des Indes, d'abus d'autorité, vexations & exactions.* L'arrêt fut exécuté, & ce lieutenant-général finit sa vie sur un échafaud. En 1778, un fils du comte de Lally, dont la légitimité est contestée par une niece (madame la comtesse de la Heuse), s'est pourvu en cassation de l'arrêt prononcé contre son pere. Il réussit à le faire casser en effet, & à faire renvoyer ce procès au parlement de Dijon, mais ce tribunal confirma la sentence du parlement de Paris, par un arrêt du 23 août 1783. Le *Factum* que Voltaire a publié en faveur de cet infortuné général, est rempli d'assertions fausses & calomnieuses : il est toujours beau de prendre le parti des malheureux, mais il ne faut pas sacrifier à leur défense l'innocence & l'honneur d'autrui.

LALLOUETTE, (Ambroise) chanoine de Ste. Opportune à Paris, sa patrie, mort en 1724, à 71 ans, s'appliqua avec succès à la direction, & aux missions pour la réunion des Protestans à l'Eglise Romaine. On lui doit : I. Des *Traités sur la Présence réelle, sur la Communion sous une espece*, réunis en un vol. in-12. II. L'*Histoire des Traductions françoises de l'Ecriture-Sainte*, 1692, in-12. L'auteur parle des changemens que les Protestans y ont faits en différens tems, & entre dans des détails curieux, mais quelquefois inexacts. III. La *Vie d'Antoinette de Gondi, supérieure du Calvaire*, in-12. IV. La *Vie du cardinal le Camus, évêque de Grenoble*, in-12. V. On lui attribue communément l'*Histoire & l'Abrégé des Ouvrages Latins, Italiens & François pour & contre la Comédie & l'Opéra*, in-12.

LALLOUETTE, (Jean-François) musicien François, disciple de Lully, mort à Paris en 1728, à 75 ans, obtint successivement la place de maître-de-musique de l'église de S. Germain-l'Auxerrois, & de celle de Notre-Dame. Il a composé plusieurs Motets à grand chœur, qui ont été fort applaudis; mais on n'a gravé de ses ouvrages que quelques Motets pour les principales fêtes de l'année, à une, deux & trois voix, avec la basse continue. Son *Miserere* sur-tout est très-estimé.

LAMARCHE, (Jean-François) Jésuite, né en Bretagne en 1700, s'est distingué par des ouvrages dont la justesse & la solidité font le principal mérite; tels sont : *La Foi justifiée de tous*

reproche de contradiction, 1762, in-12. *Instructions dogmatiques sur les Indulgences*, 1751, in-12. On a encore de lui un *Discours sur la Géométrie*. Il mourut en 1763.

LAMARE, *voyez* MARE.

LAMBECIUS, (Pierre) né à Hambourg en 1628, fit des progrès si rapides dans la littérature, qu'à l'âge de 19 ans, il publia ses savantes *Remarques* sur *Aulu-Gelle*. Des voyages dans les différentes contrées de l'Europe répandirent son nom & augmenterent ses connoissances. De retour à Hambourg, il fut nommé en 1652 professeur d'histoire, & en 1664 recteur du college. Deux ans après il épousa une femme riche, mais vieille, avare & acariâtre. Ne pouvant plus vivre avec cette furie, il passa à Rome, où il embrassa publiquement la Religion Catholique; là le pape Alexandre VII & la reine Christine lui firent un sort heureux. Il oublia aisément sa patrie, où l'envie, après avoir critiqué ses études & ses ouvrages, l'avoit accusé d'être hérétique & même athée. Il devint ensuite bibliothécaire, conseiller & historiographe de l'empereur, & mourut dans ce poste, à Vienne, en 1680, à 52 ans. Les ouvrages qui honorent sa mémoire, sont: I. *Origines Hamburgenses ab anno 808, ad annum 1292*; 2 vol. in-4°, 1652 & 1661; & 2 vol. in-fol., 1706 & 1710: ouvrage chargé d'érudition. II. *Animadversiones ad Codini Origines Constantinopolitanas*, très-savantes; Paris, 1655, in-fol. III. *Commentariorum de Bibliotheca Cæsaria Vindobonensi libri VIII*, 1665, 8 vol. in-12. C'est un catalogue savant des manuscrits de la bibliotheque de l'empereur. Il faut joindre à cet ouvrage, le *Supplément* de Daniel de Nessel, 1690, 2 vol, in-fol. IV. *Prodromus Historiæ litterariæ, & Iter Cellense*: ouvrage posthume, publié en 1710, in-fol. par Jean-Albert Fabricius.

LAMBERT, empereur, ou roi d'Italie, étoit fils de Gui, duc de Spolete, auquel il succéda en 894. Deux ans après il s'accommoda avec Bérenger, son compétiteur, & mourut d'une chute de cheval, qu'il fit à la chasse en 898. Ce prince donnoit les plus belles espérances, s'il eût régné plus long-tems.

LAMBERT, (S.) évêque de Maestricht, sa patrie, vers 670, fut chassé de son siege après la mort de Childeric, par le barbare Ebroïn, l'an 674, qui mourut 7 ans après. Lambert rétabli sur le trône épiscopal, par Pepin de Heristal, l'an 681, convertit un grand nombre d'infideles, adoucit leur férocité & fut tué en 709 par Dodon (suivant les Bollandistes, & en 696 ou 697 selon d'autres), à cause de la liberté avec laquelle il reprit Pepin, qui menoit une vie scandaleuse avec Alpaïs. Dodon étoit parent de cette concubine. Son martyre arriva à Liege, qui n'étoit qu'un petit village, & qui devint par cet événement une ville considérable, la dévotion des fideles y ayant attiré beaucoup de peuples. S. Hubert fut son successeur. Il y a eu deux autres Saints de ce nom; l'un archevêque de Lyon, mort en 688; l'autre évêque de Vence en 1114.

LAMBERT DE SCHAWEMBOURG, ou, selon d'autres, d'Aschaffembourg, célebre bénédictin de l'abbaye d'Hirchfelden en 1058, entreprit le voyage de Jérusalem. De retour en Europe, il composa une *Chronique* depuis Adam jusqu'en 1077. Cette Chronique n'est qu'un mauvais abrégé jusqu'à l'an 1050; mais depuis 1050 jusqu'en 1077, c'est une histoire d'Allemagne, d'une juste étendue. Ce monument fut imprimé à Bâle en 1669, in-fol. avec celui de Conrad de Liechtenaw, & dans le premier volume des *Ecrivains d'Allemagne* de Pistorius. Un moine d'Erfurt en a donné une *Continuation* jusqu'à l'an 1472, assez bonne, mais confuse. Cette continuation se trouve aussi dans le recueil de Pistorius.

LAMBERT, évêque d'Arras, né à Guines, se distingua tellement par la prédication pendant qu'il étoit chanoine de Lille, que les Artésiens desirant séparer leur église de celle de Cambray, à laquelle elle étoit unie depuis 500 ans, l'élurent pour évêque en 1092. Urbain II confirma cette élection & sacra le nouvel évêque à Rome, malgré les oppositions des Cambraisiens. Lambert assista à quelques conciles, & mourut en 1115. Il fut enterré dans sa cathédrale, où on lui mit une épitaphe, qui annonce: » Que la Ste. Vierge étoit apparue à Lambert & lui avoit donné un cierge qui avoit la vertu de guérir du mal des Ardens, alors si commun en France ». On a dans le *Miscellanea* de Baluze un *Recueil de Chartres & de Lettres* qui concernent l'évêché d'Arras, attribué à Lambert.

LAMBERT, (François) cordelier d'Avignon sa patrie, quitta son couvent pour prêcher le Luthéranisme, & sur-tout pour avoir une femme. Luther en fit son apôtre dans la Suisse & en Allemagne, & lui procura la place de premier professeur de théologie à Marpurg. Il y mourut de la peste en 1530, après avoir publié: I. Deux Ecrits, l'un pour justifier son apostasie, & l'autre pour décrier son ordre; 1523, in-8°. Le 1er. a été réimprimé avec plusieurs de ses *Lettres*, & de ses *Questions Théologiques*, dans les *Amœnitates Litterariæ* de Selhorn. II. Des *Commentaires* sur *S. Luc*, sur *le Mariage*, sur le *Cantique des Cantiques*, sur les *petits Prophetes* & sur l'*Apocalypse*, in-8°. III. Un *Traité de la vocation*, in-8°. IV. Un autre Traité renfermant plusieurs discussions théologiques, sous le titre assez juste de *Farrago*, in-8°. Ce moine apostat se déguisa long-tems sous le nom de *Johannes Serranus*, Jean de Serres. Ses écrits sont aussi bouffis d'emportement, que vides de raison.

LAMBERT, surnommé *le Begue*, à cause de la difficulté de sa prononciation, mourut l'an 1177, à son retour de Rome, où Raoul, évêque de Liege, l'avoit envoyé. Ce fut lui qui institua les Béguines des Pays-Bas; établissement fort répandu dans ces provinces, & qui est de la plus grande utilité à la Religion & à la société; en assurant des moyens de vertu & de subsistance à une multitude de filles, sans leur ôter la li-

liberté de rentrer dans le siecle. Plusieurs auteurs attribuent l'institution des *Béguines* à Ste. Beggue; on peut voir les raisons de cette attribution dans la *Diplomat. Belgica* de Foppens, t. 2, p. 948.

LAMBERT, (Anne-Thérese de Marguenat de Courcelles, marquise de) naquit à Paris d'un maître-des-comptes. Elle perdit son pere à l'âge de 3 ans. Sa mere épousa en secondes noces le facile & ingénieux Bachaumont, qui se fit un devoir & un amusement de cultiver les heureuses dispositions qu'il découvrit dans sa belle-fille. Cette aimable enfant s'accoutuma dès-lors à faire de petits extraits de ses lectures. Elle forma peu-à-peu un trésor littéraire, propre à assaisonner ses plaisirs & à la consoler dans ses peines. Après la mort de son mari, Henri Lambert, marquis de St.-Bris, qu'elle avoit épousé en 1666, & qu'elle perdit en 1686, elle essuya de longs & cruels procès, où il s'agissoit de toute sa fortune. Elle les conduisit & les termina avec toute la capacité d'une personne qui n'auroit point eu d'autre talent. Libre enfin, & maîtresse d'un bien considérable qu'elle avoit presque conquis, elle établit dans Paris une maison où il étoit honorable d'être reçu : c'étoit la seule, à un petit nombre d'exceptions près, qui se fût préservée de la maladie épidémique du jeu, & où l'on se trouvât pour parler raisonnablement, Aussi les gens frivoles lançoient, quand ils pouvoient, quelques traits malins contre la maison de madame de Lambert, qui, très-délicate sur les discours & sur l'opinion du public, craignoit quelquefois de donner trop à son goût. Cette dame illustre mourut en 1733, à 86 ans. Ses ouvrages ont été réunis en 2 vol. in-12. Les principaux sont : I. Les *Avis d'une Mere à son Fils & d'une Mere à sa Fille*; ce ne sont point des leçons seches, qui sentent l'autorité d'une mere; ce sont des préceptes donnés par une amie, & qui partent du cœur. C'est un philosophe aimable, qui seme de fleurs la route dans laquelle il veut faire marcher ses disciples; qui s'attache moins aux frivoles définitions des vertus, qu'à les inspirer en les faisant connoître par leurs agrémens. Tout ce qu'elle prescrit porte l'empreinte d'une ame noble & délicate, qui possede sans faste & sans effort les qualités qu'elle exige dans les autres. On sent partout cette chaleur du cœur, qui seule donne le prix aux productions de l'esprit. II. *Nouvelles Réflexions sur les Femmes, ou Métaphysique d'Amour*: elles sont pleines d'imagination, de finesse & d'agrément. III. *Traité de l'Amitié*. L'ingénieuse auteur peint les avantages, les charmes, les devoirs de cette vertu avec autant de vérité que de délicatesse. IV. *Traité de la Vieillesse*, non moins estimé que celui de l'Amitié. V. *La Femme hermite*, petit roman extrêmement touchant. VI. Des morceaux détachés de Morale ou de Littérature. C'est par-tout le même esprit, le même goût, la même nuance. Il y a quelquefois, mais rarement, du précieux.

LAMBERT, (Joseph) fils

d'un maître-des-comptes, naquit à Paris en 1654, prit le bonnet de docteur de Sorbonne, & obtint le prieuré de Palaiseau, près Paris. L'église de St.-André-des-Arcs, sa paroisse, retentit long-tems de sa voix douce & éloquente. Il eut le bonheur de convertir plusieurs Calvinistes & plusieurs pécheurs endurcis. Sa charité pour les pauvres alloit jusqu'à l'héroïsme. Ils perdirent le plus tendre des peres, le plus sage consolateur, & le plus généreux protecteur, lorsque la mort le leur enleva en 1722, à 68 ans. Ce fut à la réquisition de ce saint homme, que la Sorbonne fit une déclaration qui rend nulles les theses de ceux qui s'y feroient nommés titulaires de plusieurs bénéfices. On a de lui : I. *L'Année Evangélique*, ou *Homélies*, 7 vol. in-12. Son éloquence est véritablement chrétienne, simple, douce & touchante. Tous ses ouvrages sont marqués au même coin, & l'on ne peut trop les recommander à ceux qui sont obligés par état à instruire le peuple. Si le style en est négligé, on doit faire attention qu'il écrivoit pour l'instruction des gens de la campagne, & non pour les courtisans. II. Des *Conférences*, en 2 vol. in-12, sous le titre de *Discours sur la vie ecclésiastique*. III. *Epîtres & Evangiles de l'année*, avec des réflexions, en 1 vol. in-12. IV. *Les Ordinations des Saints*, in-12. V. *La maniere de bien instruire les Pauvres*, in-12. VI. *Histoires choisies de l'Ancien & du Nouveau-Testament*, 1 vol. in-12 : recueil utile aux catéchistes. VII. *Le Chrétien instruit des Mysteres de la Religion & des vérités de la Morale*. VIII. *Instructions courtes & familieres* pour tous les Dimanches & principales Fêtes de l'année, en faveur des pauvres, & particuliérement des gens de la campagne, in-12. IX. Deux *Lettres sur la pluralité des Bénéfices*, contre l'abbé Boileau. X. *Instructions sur les Commandemens de Dieu*, en faveur des pauvres & des gens de la campagne, en 2 vol. in-12. XI. *Instructions sur le Symbole*, 2 vol. in-12.

LAMBERT, (Michel) musicien François, né en 1610 à Vivone, petite ville du Poitou, mort à Paris en 1690, excelloit à jouer du luth, & marioit, avec beaucoup d'art & de goût, les accens de sa voix aux sons de l'instrument. Il fut pourvu d'une charge de maître-de-musique de la chambre du roi. Il a fait quelques petits Motets, & a mis en musique des *Leçons de Ténebres*. On a encore de lui un Recueil contenant plusieurs Airs à une, 2, 3 & 4 parties, avec la basse continue.

LAMBERT, (Jean) général des troupes d'Angleterre sous la tyrannie de Cromwel, signala sa valeur dans différentes occasions, & eut les qualités d'un chef de parti. Cromwel ayant cassé le parlement l'an 1653, établit un conseil dont Lambert fut le chef. Lorsqu'il fut déclaré *Protecteur* de la république, Lambert empêcha qu'il ne fût déclaré roi. Cromwel le regarda dès-lors comme son rival, & lui ôta le généralat. Après la mort du Protecteur, arrivée en 1658, Lambert se ligua avec le chevalier Vane

contre

contre le parlement, & contre le nouveau protecteur, Richard Cromwel, fils d'Olivier. Il s'opposa ensuite de toute sa force au rétablissement de la monarchie ; ses intrigues furent inutiles. Son armée ayant été défaite, il fut pris par le général Monck, qui le fit mettre dans la tour de Londres avec Vane son complice. Il fut condamné à mort l'an 1662 ; mais le roi modéra la rigueur de cette sentence, & se contenta de reléguer Lambert dans l'isle de Jersey, où il passa le reste de sa vie.

LAMBERT, (Claude-François) né à Dole, eut la cure de Saineau, dans le diocese de Rouen, qu'il abdiqua ensuite. Il vint à Paris & s'y mit aux gages des libraires, pour lesquels il compila divers ouvrages, qui lui coûtoient peu, & qui ne valoient pas ce qu'ils lui coûtoient. Les principaux sont : I. *Le Nouveau Télémaque*, ou *Mémoires & Aventures du C. de *** & de son fils*, 3 vol. in-12. II. *La Nouvelle Mariamne*, 3 vol. in-12. III. *Mémoires & Aventures d'une femme de qualité*, 3 vol. in-12. On voit que, dans ces divers romans, il a cherché à persuader qu'il copioit de bons modeles ; mais cela ne paroît que dans le titre, & c'est à ce titre qu'ils ont dû tout leur succès. Ils sont dénués d'imagination & d'élégance. IV. *L'Infortunée Sicilienne*, in-12. V. *Recueil d'Observations sur tous les Peuples du monde*, 4 vol. in-12. VI. *Histoire générale de tous les Peuples du monde*, 14 vol. in-12, qui se relient en 15. Il a réuni dans ce livre ce qui se trouve répandu dans les différens voyageurs ; mais il manque d'exactitude dans les faits & de graces dans la narration. VII. *Histoire Littéraire de Louis XIV*, 3 vol. in-4°, qui lui valut une pension : ce n'est qu'une compilation indigeste & mal écrite des Mémoires de Nicéron, des Eloges des différentes académies, des Jugemens des journalistes. L'auteur y a mis des Discours préliminaires sur les progrès de chaque science sous le regne illustre de Louis le Grand ; mais ces discours, vides de pensées, ne sont pleins que de phrases emphatiques. VIII. *Histoire de Henri II*, 2 vol. in-12. IX. *Bibliothèque de Physique*, 7 vol. in-12. X. *Mémoires de Pascarille*, in-12, mauvais roman, &c. Il mourut à Paris en 1765. La manie compilatrice de l'abbé Lambert est devenue parfaitement épidémique. Cette nuée épaisse de brochures de tous les genres, & ces romans plus ou moins encyclopédiques qui inondent la terre, sont un effet de cette maladie.

LAMBERT, (N.) mathématicien, naquit à Mulhausen en Alsace, vers l'an 1728, & mourut à Berlin de consomption le 25 septembre 1777. Son esprit avoit quelque chose de singulier & d'original. Ayant été présenté au roi de Prusse, interrogé par ce prince sur ce qu'*il pourroit entreprendre en fait de science, astronomie, histoire ou enfin quelle autre partie ?* il répondit *tout*. Quoique cette réponse prévînt contre lui, le prince l'excusa sans doute à raison de la légéreté & de la suffisance du siecle dont les jeunes gens se défendent difficilement, & lui fit accueil ; il

devint pensionnaire de l'académie de Berlin, & conseiller au département des bâtimens. Lambert avoit une prédilection marquée pour les choses nouvelles & extraordinaires, & les saisissoit avec cette vivacité qui se tient si près de l'erreur. Le prétendu satellite de Vénus est une de ces découvertes du siecle, sur laquelle il s'exerça beaucoup. Il assura que ce satellite paroîtroit d'une maniere évidente le 1 juin 1777, & bien des astronomes l'attendirent avec une attention & une patience qui prouvent bien le crédit dont jouissoit parmi eux celui de Berlin. Outre les pieces qu'il inséra dans les Mémoires de Berlin, de Bâle, de Munich, on a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: I. Un *Traité sur les propriétés les plus remarquables de la route de la Lumiere*, La Haye, 1759. II. Une *Perspective*, Zurich, 1758. III. Une *Photométrie*, Ausbourg, 1760. IV. Un *Traité sur les Orbites des Cometes*, Ausbourg, 1761. V. Des *Opuscules* mathématiques, &c. M. Mérian, de l'académie de Berlin, a publié le *Systême du monde par M. Lambert*, en 1770; la seconde édition a paru en 1784, in-8°. Cet astronome fait de toutes les étoiles visibles (celles de la Voie lactée exceptées), un seul & même systême (tourbillon, ensemble, machine): elles tournent toutes en masse, avec notre soleil, autour d'un corps opaque d'une grandeur monstrueuse, & qu'on dit se trouver dans Orion, où depuis longtems il se voit une lueur pâle, qui est à coup sûr ledit corps, centre de tout le systême. La Voie lactée en fait autant de son côté, & rend le même hommage à son corps opaque. Mais ces grands systêmes ne sont encore que de petites parties d'un autre systême; & la Voie lactée n'est qu'une appartenance d'une autre Voie lactée, une petite roue d'une machine composée de cent autres roues, &c. On peut voir diverses réflexions sur ce systême, dans le *Journ. hist. & littér.*, 15 mai 1786, p 97.

LAMBIN, (Denys) né à Montreuil-sur-Mer en Picardie, voyagea en Italie avec le cardinal de Tournon, & obtint par son crédit la place de professeur en langue grecque au college-royal de Paris. Il l'occupa jusqu'à sa mort, occasionnée en 1572 par la perte de son ami Ramus, tué dans l'exécution de la Saint-Barthélemi. Il avoit alors 56 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve une érudition vaste, mais quelquefois accablante. Le soin qu'il a de rapporter les diverses leçons avec la plus scrupuleuse exactitude, ennuya bien des savans, & fit naître le mot de LAMBINER. Lambin a donné des *Commentaires* sur *Lucrece*, 1563, in-4°; sur *Cicéron*, 1585, 2 vol.; sur *Plaute*, 1588; & sur *Horace*, 1605: tous trois in-fo'. Son travail sur Horace a été applaudi; mais il a été moins heureux dans les corrections qu'il a faites aux Œuvres de l'orateur latin. Il change le texte de Cicéron à son gré, sans être autorisé par les anciens manuscrits. Il ôte les mots des éditions qui se trouvent entre les

mains de tout le monde, pour en ſubſtituer de nouveaux, qu'il n'a pris que dans ſa bizarre imagination. Toutes les fois qu'il ajoute ces mots: *Invitis & repugnantibus libris omnibus*, on peut aſſurer qu'il ſe trompe.

LAMECH, de la race de Caïn, fils de Mathuſala, pere de Jabel, de Jubal, de Tubalcaïn & de Noëma, eſt célebre dans l'Ecriture par la polygamie, dont on le croit le premier auteur dans le monde. Il épouſa Ada & Sella. Un jour Lamech dit à ſes femmes: » Ecoutez-moi, femmes de » Lamech! J'ai tué un homme » pour ma bleſſure, & un » jeune-homme pour ma meurtriſſure. On tirera vengeance » 7 fois du meurtrier de Caïn, » & 70 fois du meurtrier de » Lamech » (*Geneſ.* 4.) Ces paroles renferment une obſcurité impénétrable; on n'a pu les expliquer que par des conjectures, parce qu'on n'eſt point inſtruit de tout le détail des choſes qui ſe paſſerent dans ces premiers tems du monde. Il paroît cependant qu'une partie de ce diſcours regarde Caïn, qu'on croit avoir été tué par Lamech, & dont le meurtrier devoit être puni *au ſeptuple*, comme il eſt dit au chap. 4 de la Géneſe. Ce qu'on peut conclure en général, c'eſt que Lamech étoit un homme violent & emporté, dont Dieu a puni la brutale colere, & que la divine juſtice aggravoit le châtiment de l'homicide par une ſévérité croiſſante à meſure que cette barbarie atroce gagnoit parmi les enfans des hommes.

LAMECH, fils de Mathuſalem, pere de Noé, qu'il eut à l'âge de 182 ans; après la naiſſance de ſon fils, il en vécut encore 575. Ainſi tout le tems de ſa vie fut de 757 ans. Il mourut la 5*e*. année avant le déluge, 1343 avant J. C.

LAMET, *voyez* DELAMET.

LAMETRIE, *voyez* METRIE.

LAMI, (Bernard) prêtre de l'Oratoire, né au Mans en 1645, d'une bonne famille, profeſſa les humanités & la philoſophie dans divers colleges de ſa congrégation, & dans tous avec le plus grand ſuccès. Son zele pour les opinions de Deſcartes ſouleva contre lui les partiſans d'Ariſtote. Il eſſuya des chagrins à Saumur & à Angers, où il enſeigna ſucceſſivement la philoſophie; on en vint juſqu'à demander & obtenir une lettre de cachet contre lui. Le ſavant Oratorien fut privé de ſa chaire & relégué à Grenoble. Le cardinal le Camus, évêque de cette ville, l'aſſocia au gouvernement de ſon dioceſe, & lui confia la place de profeſſeur en théologie dans ſon ſéminaire. Lami joignit l'Ecriture-Sainte à la théologie, & dès-lors il prépara les matériaux des ouvrages qu'il a publiés ſur cette matiere. Celui qui a fait le plus de bruit eſt ſa *Concorde des Evangéliſtes*, dans laquelle il avança trois ſentimens, qui l'engagerent dans de longues conteſtations. Il y ſoutenoit: Premiérement, que S. Jean-Baptiſte avoit été mis deux fois en priſon, la 1*re*. fois par l'ordre des Prêtres & des Phariſiens; la 2*e*. par celui d'Hérode.... Secondement, il prétendoit que J. C. ne mangea pas l'Agneau Paſchal dans la der-

niere Cene, & que le véritable AgneauPaschal fut mis en croix, pendant que les Juifs immoloient le typique ou le figuratif... Troisiémement, les deux Maries & la pécheresse étoient, selon lui, la même personne, en quoi il paroît avoir dit vrai (*voyez* MAGDELENE). Bulteau, Tillemont, Mauduit, Witasse, Daniel, Piednud attaquerent ces opinions avec beaucoup de feu, celle de la Pâque surtout, qui ne sembloit pas s'accorder avec le récit évangélique : *Apud te facio Pascha cum discipulis meis.* Le P. Lami étoit un homme très-estimable, ami de la retraite, simple, modeste ; ses mœurs étoient pures & austeres. Il parloit aisément & sur toutes sortes de matieres. La république des lettres le perdit en 1715. Il mourut à Rouen, à 70 ans. On lui doit : I. *Elémens de Géométrie & de Mathématiques*, 2 vol. in-12. Il les composa dans un voyage qu'il fit à pied de Grenoble à Paris. II. *Traité de Perspective*, 1700, in-8°. III. *Traité de l'Equilibre*, 1687, in-12. IV. *Traité de la Grandeur en général*, in-12. Tous ces différens Traités furent bien reçus dans le tems, mais à présent ils ne sont presque d'aucun usage. V. *Entretiens sur les Sciences*, & *sur la maniere d'étudier*, 1706, in-12 : ils forment une composition estimable, dont la lecture seroit très-utile aux jeunes gens assez sages pour vouloir s'instruire, avant d'exercer leur plume au hasard & sans principes. L'auteur leur donne des avis très-judicieux contre la présomption & la précipitation qui les égarent, & peint excellemment bien les savans de notre siecle (*voyez* SPIZELIUS). VI. *Démonstration de la sainteté & de la vérité de la Morale Chrétienne*, en 5 vol. in-12, 1706 à 1716. VII. *Introduction à l'Ecriture-Sainte*, traduite de l'*Apparatus Biblicus* de Boyer, in-4°. : l'édition latine est in-8°. Il y en a un *Abrégé*, in-12. L'abbé de Bellegarde l'a aussi traduit sous le titre d'*Apparat de la Bible*, in-8°. Ce livre remplit son titre, & l'on gagne beaucoup à le lire avant que d'étudier les Livres-Saints. VIII. *De Tabernaculo fœderis, de sancta Civitate Jerusalem & de Templo ejus*, in-fol., ouvrage savant. IX. *Harmonia sive Concordia Evangelica*, Lyon, 1699, 2 vol. in-4°. : nous en avons déjà parlé. X. Une *Rhétorique*, avec des *Réflexions sur l'Art Poétique*, 1715, in-12. Le style de cet écrivain est assez net & assez facile ; mais il n'est pas toujours pur.

LAMI, (Dom François) né à Montyreau, village du diocese de Chartres, l'an 1636, de parens nobles, porta d'abord les armes, qu'il quitta ensuite pour entrer dans la Congrégation de S. Maur. Il y fit profession en 1659, & mourut à Saint-Denys en 1711. Il fut infiniment regretté, tant pour les lumieres de son esprit, que pour la bonté de son cœur, la candeur de son caractere & la pureté de ses mœurs. Les ouvrages dont il a enrichi le public, portent l'empreinte de ces différentes qualités. Les principaux sont : I. Un traité estimé *De la connoissance de Soi-même*, 6 vol. in-12, dont la plus ample édition est celle de

1700. Celui d'Abbadie, sur le même sujet, semble être plus profondément pensé. II. *Nouvel Athéisme renversé*, in-12, contre Spinosa : ouvrage assez foible, & où l'auteur n'assure point à ses raisonnemens le triomphe éclatant que les absurdités de Spinosa rendoient bien facile. III. *L'incrédule amené à la Religion par la Raison, ou Entretien sur l'accord de la Raison & de la Foi*; Paris, 1710, in-12 : livre estimé & peu commun. IV. *De la connoissance & de l'amour de Dieu*, in-12 : ouvrage posthume. V. *Lettres Philosophiques sur divers sujets*, in-12. VI. *Lettres Théologiques & Morales*, in-12. VII. *Les gémissemens de l'Ame sous la tyrannie du Corps*, in-12. VIII. *Les premiers Elémens, ou Entrée aux connoissances solides*, suivie d'un *Essai de Logique* en forme de dialogue, in-12. IX. *Réfutation du Systême de la Grace universelle* de Nicole. X. *Réflexions sur le Traité de la Priere publique* de Duguet. XI. Un petit traité physique, fort curieux, sous ce titre : *Conjectures sur divers effets du Tonnerre*, 1689, in-12. XII. *La Rhétorique de College trahie par son Apologiste*, in-12, contre Gibert. Le sujet de la querelle étoit la question, *si la connoissance du mouvement des esprits animaux, dans chaque passion, est d'un grand poids à l'orateur pour exciter celles qu'il veut dans le discours*. Le professeur Pourchot avoit soutenu l'affirmative ; le Bénédictin la soutint avec lui contre le professeur de rhétorique. Il paroît cependant que tout ce qui est l'effet de telles spéculations, est naturellement foible pour convaincre & toucher.

LAMI, (Jean) théologien du grand-duc de Toscane, professeur de l'histoire ecclésiastique dans l'université de Florence, mort dans cette ville le 6 janvier 1770, à 74 ans, s'est fait connoître par un grand nombre d'ouvrages latins, entr'autres par les *Délices des Savans*, Florence, 1737, 12 vol. in-8°, & par le *Vrai Sentiment des Chrétiens sur le Mystere de la très-sainte Trinité*, divisé en 6 livres; Florence, 1737, in-4°.

LAMIA, nom d'une illustre famille Romaine, de laquelle descendoit Ælius Lamia, qui est loué dans Horace. — Il y eut un Lucius Ælius LAMIA, qui fut exilé pour avoir embrassé avec trop de chaleur le parti de Cicéron contre Pison. Il fut édile, puis préteur après la mort de César. On croit que c'est lui que Pline place avec Aviola & Tuberon, au nombre des hommes qui ont été crus morts, & qui ont été réveillés par le feu du bûcher qui devoit les consumer. *Hist. nat.* l. 7, c. 52. Mais ces asphixies n'ont rien de comparable à celle dont il est parlé dans le *Journ. hist. & litt.*, 1 décembre 1776, p. 490. On peut voir diverses réflexions sur ces événemens, *ibid.* 1 décembre 1791, p. 492.

LAMIE, fille de Neptune, née en Afrique, étoit d'une beauté ravissante. Jupiter en fit sa maîtresse la plus chérie ; Junon irritée & jalouse fit périr tous ses enfans. Ce malheur rendit Lamie si furieuse, qu'elle dévoroit tous ceux qu'elle rencontroit, & fut changée en

chienne. C'eſt ſans doute cette fable qui a donné lieu à celle des *Lamies*, ſur leſquelles on peut conſulter Ulricus Molitor, qui croyoit ces Lamies bien réelles : *Tractatus de Pythonicis mulieribus*; rempli de faits étonnans & incroyables ; item *Magia Operatrice* de Torreblanca, chap. 18.

LAMIE, fameuſe courtiſanne, fille d'un Athénien, de joueuſe de flûte, devint maîtreſſe de Ptolomée I, roi d'Egypte. Elle fut priſe dans la bataille navale que Demetrius Polyorcete gagna ſur ce prince, auprès de l'iſle de Chypre. Le vainqueur l'aima autant que le vaincu, quoiqu'elle fût déjà d'un âge aſſez avancé. Les Athéniens & les Thébains lui éleverent, comme à toutes les célebres corruptrices des bonnes mœurs, un temple ſous le nom de *Vénus Lamie*. Voyez LAÏS.

LAMOIGNON, (Charles de) d'une ancienne famille du Nivernois, qui remonte juſqu'au 13*e*. ſiecle, mourut en 1573, maître-des-requêtes. Il fut viſité pluſieurs fois dans ſa derniere maladie par le roi : ſa ſageſſe & ſon intégrité lui avoient mérité cette diſtinction. — Son fils Pierre de Lamoignon, mort en 1584 conſeiller-d'état, étoit un bon poëte latin. Chrétien, ſon autre fils, fut pere du ſuivant.

LAMOIGNON, (Guillaume de) marquis de Baſville, étoit petit-fils du précédent. Il fut reçu conſeiller au parlement de Paris en 1635, maître-des-requêtes en 1644, & ſe diſtingua dans ces deux places par ſes lumieres & par ſa probité. Son mérite lui procura la charge de premier préſident du parlement de Paris, en 1658. Le préſident de Lamoignon remplit tous les devoirs de ſa place avec autant de ſageſſe que de zele ; il ſoutint les droits de ſa compagnie ; il éleva ſa voix pour le peuple ; il déſarma la chicane par ſes arrêts ; enfin il crut que *ſa ſanté & ſa vie étoient au public, & non pas à lui :* c'étoient les expreſſions dont il ſe ſervoit. Ses harangues, ſes réponſes, ſes arrêtés étoient tous autant d'écrits ſolides & lumineux. Son ame égaloit ſon génie. Simple dans ſes mœurs, auſtere dans ſa conduite, il étoit le plus doux des hommes, quand la veuve & l'orphelin étoient à ſes pieds. Il ſe délaſſoit de ſes travaux par les charmes de la littérature. Les Boileau, les Racine, les Bourdaloue compoſoient ſa petite cour. Il mourut en 1677, à 60 ans. Fléchier prononça ſon Oraiſon funebre, & Boileau le célébra dans ſes Poéſies. Ses *Arrêtés* ſur pluſieurs matieres importantes du Droit françois, parurent à Paris en 1702, in-4° & in-8°, 1768.

LAMOIGNON, (Chrétien-François de) fils aîné du précédent, naquit à Paris en 1644. Il reçut du Ciel, avec un eſprit grand, étendu, facile, ſolide, propre à tout, un air noble, une voix forte & agréable ; une éloquence naturelle, à laquelle l'art eut peu de choſe à ajouter ; une mémoire prodigieuſe, un cœur juſte & un caractere ferme. Son pere cultiva ces heureuſes diſpoſitions. Reçu conſeiller en 1666, ſa compagnie le chargea des commiſſions les plus importantes. Il devint

ensuite maître-des-requêtes, & enfin avocat-général : place qu'il remplit pendant 25 ans, & dans laquelle il parut tout ce qu'il étoit. Au commencement de 1690, le roi lui donna l'agrément d'une charge de président-à-mortier ; mais l'amour du travail le retint encore 8 ans entiers dans le parquet, & il ne profita de la grace du prince, que lorsque sa santé & les instances de sa famille ne lui permirent plus de fuir un repos honorable. L'académie des Inscriptions lui ouvrit ses portes en 1704, & le roi le nomma président de cette compagnie l'année d'après. C'est lui qui fit abolir l'épreuve, aussi ridicule qu'infame, du Congrès. On n'a imprimé qu'un de ses ouvrages, tel qu'il est sorti de sa plume ; c'est une *Lettre* sur la mort du P. Bourdaloue, Jésuite, qu'on trouve à la fin du tome 3*e*. du *Carême* de ce grand orateur. — Ce nom illustre a été en quelque sorte obscurci par le garde-des-sceaux, LAMOIGNON de Malesherbes, qui s'étant fait l'instrument & l'organe des innovations subversives, que Louis XVI, à l'instigation d'une puissance étrangere, avoit entrepris d'introduire en France, hâta la révolution, & dans les accès d'une mélancolie noire, se tua d'un coup de pistolet dans son château de Basville, le 16 mai 1789.

LAMOURETTE, (Adrien) né à Frevent en Artois, entra dans la congrégation de S. Vincent de Paul, & se distingua par une piété apparente, ou, si elle étoit sincere, peu constante & incapable de lutter contre la séduction du monde. La révolution de 1789 développa son caractere : il servit de secrétaire à Mirabeau, & lui fournit les discours que celui-ci prononça contre le clergé & la Religion. Pour prix de cette lâcheté, il devint évêque constitutionnel de Lyon ; mais ayant été accusé de conspiration contre la Convention nationale, il périt par la guillotine au commencement de 1794. Avant son apostasie il avoit composé un assez bon livre, intitulé : *Les Délices de la Religion :* s'il les avoit réellement goûtées, on peut dire qu'elle avoit favorisé un ingrat. Voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 septembre 1789, *pag.* 26.

LAMPE, (Fréderic-Adolphe) né à Dethmold, dans le comté de la Lippe, le 18 février 1683, fut successivement ministre de plusieurs églises, puis docteur & professeur en théologie, & d'histoire ecclésiastique, à Utrecht, & mourut à Brême d'une hémorragie, en 1729, à 46 ans, laissant plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue son traité *De Cymbalis veterum*, Utrecht, 1703, in-12, & son *Commentaire sur l'Evangile de S. Jean*, en 3 gros vol. in-4°, plein de savantes minuties. On a encore de lui un *Abrégé de la Théologie naturelle*, in-8°. Il travailla avec Théodore de Hase à un Journal intitulé *Bibliotheca Historico-Philologico-Theologica* ; & donna une édition de *Hist. Ecclesiæ reformatæ in Hungaria & Transilvania*, de Paul Ember, avec des supplémens, Utrecht, 1728, in-8°.

LAMPETIE ou LAMPETUSE, fille d'Apollon & de

Neæra. Son pere l'avoit chargée du soin des troupeaux qu'il avoit en Sicile. Les compagnons d'Ulysse en ayant tué quelques bœufs, Apollon porta ses plaintes à Jupiter, qui les fit tous périr. — Il y eut une autre LAMPETIE, sœur de Phaëton, laquelle fut métamorphosée en peuplier.

LAMPRIDE, (*Aelius Lampridius*) historien latin du 4e siecle, avoit composé les *Vies* de plusieurs empereurs; mais il ne nous reste que celles de Commode, de Diadumene, fils de Macrin, d'Héliogabale & d'Alexandre Sévere. On les trouve dans l'*Historiæ Augustæ Scriptores*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8°. Cet auteur offre des choses curieuses, omises par la plupart des historiens, & qui concourent cependant à former une idée juste de ces souverains de Rome. Son style est plutôt celui d'un recueil d'anecdotes que d'une histoire suivie.

LAMPRIDE, (Benoît) célebre poëte, natif de Crémone, enseigna les langues grecque & latine avec réputation à Rome, où Léon X le protégea. Après la mort de ce pontife, il se retira à Padoue, & fut ensuite précepteur du fils de Fréderic de Gonzague, duc de Mantoue. On a de lui des *Epigrammes*, des *Odes*, & d'autres Pieces de vers, en grec & en latin, Venise, 1550, in-8°. Il mourut en 1540.

LAMPSON, (Dominique) né à Bruges en 1532, s'attacha au célebre cardinal Polus, le suivit en Angleterre, & se retira à Liege, après la mort de ce prélat, en 1558. Il y fut secrétaire des évêques & princes Gerard de Groesbeck & d'Ernest de Baviere. Malgré ses occupations, il trouva le loisir de prendre avec fruit des leçons de peinture de Lambert Lombart. Par reconnoissance, il écrivit la *Vie* de ce peintre, qui fut publiée à Bruges par Hubert Goltzius, en 1565. Il célébra aussi en vers latins les peintres les plus renommés des Pays-Bas, & mourut à Liege l'an 1599.

LANA, (François de) né à Bresse (*Brixia*, qu'il ne faut pas confondre avec *Brixinium*, Brixen) l'an 1637, se fit Jésuite, & enseigna avec beaucoup de distinction la philosophie & les mathématiques. On a de lui plusieurs ouvrages savans & curieux sur la physique, écrits en italien, entr'autres un Recueil des nouvelles inventions, sous le titre de *Prodromo all' arte Maestra*, Bresse, 1670, in-folio; ouvrage qui a reparu dans la même ville en 1684, sous le titre de *Magisterium naturæ & artis*, 3 vol. in-fol., avec fig. On ignore l'année de sa mort (*voyez* STURM Christophe, & le *Journ. hist. & littér.*, 1 mars 1784, p. 346). Les Œuvres de François Lana & de Philippe Lobmeir, sur *la Navigation dans les Airs*, ont paru traduites en allemand avec des remarques, par M. Heerbrandt, Tubingen, 1784, in-8°, de 80 pages. Ce Philippe Lobmeir mit au jour à Wittemberg en 1679 une dissertation avec ce titre: *Exercitatio physica de artificio navigandi per aerem.* Il paroît avoir copié Lana ou plutôt Sturm, dont le *Collegium* avoit paru trois ans avant son *Exercitatio*.

LANCELOT, (Jean-Paul) jurisconsulte célebre de Pérouse, mort dans sa patrie en 1591, à 80 ans, composa divers ouvrages, entr'autres celui des *Institutes du Droit Canon* en latin, à l'imitation de celles que l'Empereur Justinien avoit fait dresser pour servir d'introduction au Droit Civil. Il dit dans la préface de cet ouvrage, qu'il y avoit travaillé par ordre du pape Paul IV, & que ces Institutes furent approuvées par des commissaires députés pour les examiner. Nous en avons diverses éditions avec des notes. La meilleure est celle de Doujat en 2 vol. in-12. M. Durand de Maillane en a donné une traduction en françois, avec des remarques, en 10 vol. in-12, Lyon, 1770. On a encore de Lancelot un *Corps du Droit Canon*, in-4°.

LANCELOT, (Dom Claude) né à Paris en 1616, fut employé par les solitaires de Port-Royal, dans une école qu'ils avoient établie à Paris, & y enseigna les humanités & les mathématiques. Il fut ensuite chargé de l'éducation des princes de Conti. Cette éducation lui ayant été ôtée après la mort de la princesse leur mere, il prit l'habit de S. Benoît dans l'abbaye de S. Cyran. Ayant contribué à élever quelques troubles dans ce monastere, il fut exilé à Quimperlay en Basse-Bretagne, où il mourut en 1695, à 79 ans. Les vertus que lui attribuent les *Mémoires sur Port-Royal*, ne s'accordent guere avec ce qu'en disoit le comte de Brienne en 1685. » Claude LANCELOT, né en » 1616, est bien le plus entêté » Janséniste & le plus pédant » que j'aie jamais vu. Son pere » étoit mouleur de bois à Paris. » Il fut précepteur de messeigneurs les princes de Conti, » d'auprès desquels le roi le » chassa lui-même, après la » mort de la princesse leur » mere : ce qui l'obligea de se » retirer en l'abbaye de S. Cyran, où il avoit déjà reçu le » sous-diaconat. Depuis son retour dans cette abbaye, il y » faisoit la cuisine, & très-mal ; » ce qu'il continua jusqu'à la » mort du dernier abbé de » S. Cyran ». Ses principaux ouvrages sont : I. *Nouvelle Méthode pour apprendre la Langue Latine*, in-8°, chez Vitré, 1664 ; & réimprimée depuis chez le Petit, en 1667, in-8°, avec des corrections & des augmentations, & en 1761, in-8°. Lancelot est le premier qui se soit affranchi de la coutume de donner à des enfans les regles du latin en latin même ; coutume qui, avec des difficultés d'abord rebutantes, avoit l'avantage de hâter les progrès des écoliers, & de leur donner la pratique avec la théorie : aussi s'apperçoit-on que depuis qu'on l'a négligée, l'usage de la langue latine est fort déchu. Les Grammaires de Despautere, d'Alvarès, & d'autres qui ont fait tant de bons latinistes, étoient écrites en latin. On a beau dire que cela est absurde, qu'*il est contre la nature & l'ordre des choses d'enseigner une langue dans cette langue même, puisque cela suppose qu'on la sait déjà.* Dans les langues mortes cela est absolument nécessaire. C'est le seul moyen de se les rendre familieres, & de suppléer l'avan-

tage qu'on a dans l'apprentissage des langues vivantes. Dès qu'on en sait assez pour comprendre imparfaitement quelques constructions, il faut s'attacher aux Grammaires latines. C'est le cas d'un enfant qui apprend à marcher, à danser, ce n'est qu'en pratiquant ces choses qu'il les apprend. Savoit-il la langue maternelle quand on a entrepris de la lui apprendre? (*voyez* la Défense de ces observations dans le *Journ. hist. & littér.*, 15 janvier 1783). On peut regarder l'ouvrage de Lancelot comme un extrait de ce que Valle, Scaliger, Sciopius, Saturnius & sur-tout Sanctius ont écrit sur la langue latine. On y trouve des remarques curieuses sur les noms romains, sur les Sesterces, sur la maniere de prononcer & d'écrire des anciens, &c. II. *Nouvelle Méthode pour apprendre le Grec.* Elle vit le jour en 1656, in-8°, chez Vitré, & a été réimprimée en 1754. III. Des *Abrégés* de ces deux ouvrages. On prétend que Louis XIV se servit de la Méthode Latine. Les vers françois de ces deux ouvrages sont de Sacy. IV. *Le Jardin des Racines Grecques*, in-8°, 1657 (*voyez* LABBE). V. Une *Grammaire Italienne*, in-12. VI. Une *Grammaire Espagnole*, in-12 VII. *Grammaire générale & raisonnée*, in-12, réimprimée en 1756 par les soins de Duclos, secrétaire de l'académie françoise. Cet ouvrage, fait sur le plan & sur les idées du docteur Arnauld, a été traduit en plusieurs langues. VIII. *Delectus Epigrammatum*, en 2 vol. in-12, avec une Préface par Nicole. IX. *Mémoires pour servir à la Vie de S. Cyran*, en 2 parties in-12; ouvrage d'un enthousiaste qu'il faut apprécier sur la vie & les qualités connues de son héros (*voyez* VERGER). X. *Dissertation sur l'émine de vin & la livre de pain de S. Benoît*, in-12. Le savant Mabillon réfuta modestement l'opinion de l'auteur. XI. Les *Dissertations*, les *Observations* & la *Chronologie sacrée*, qui se trouvent dans la *Bible* de Vitré, Paris, 1662, in-fol.

LANCELOT, *voyez* LADISLAS.

LANCISI, (Jean-Marie) né à Rome en 1654, mort dans cette ville en 1720, professeur d'anatomie au college de la Sapience, médecin & camérier secret d'Innocent XI & de Clément XI, exerça ces emplois avec beaucoup de succès. Il laissa une nombreuse bibliotheque, qu'il donna à l'hôpital du St.-Esprit, à condition qu'elle seroit publique. La plupart de ses ouvrages ont été imprimés à Geneve en 1718, 2 vol. in-4°; réimprimés en latin en 1739, in-fol. On y trouve différens *Traités* curieux sur les morts subites, sur les mauvais effets des vapeurs de marais, sur le ver solitaire, sur les maladies épidémiques des bestiaux, sur la maniere dont les médecins doivent étudier. On a encore de lui une édition de la *Metallotheca Vaticana* de Michel Mercati, Rome, 1717, avec un Supplément de 1719, qui manque souvent.

LANCRET, (Nicolas) peintre Parisien, né en 1690, mort en 1743, aimé & estimé, eut Watteau pour maître; mais il ne saisit ni la finesse de son

pinceau, ni la délicateffe de fon deffin. Il a fait pourtant plufieurs chofes agréables & d'une compofition riante. On a gravé plus de 80 fujets d'après fes tableaux.

LANDA, (Catherine) dame de Plaifance, cultivoit les lettres fans vanité, & n'avoit pas les défauts ordinaires des femmes favantes. Elle écrivit en 1526 une Lettre latine à Bembo, qui fe trouve avec celles de cet habile homme. Elle étoit fœur du comte Auguftin Lando, & femme du comte Jean Fermo Trivulcio.

LANDES, *voy.* DESLANDES.

LANDINI, (Chriftophe) littérateur Vénitien, du 15*e.* fiecle, a traduit l'Hiftoire naturelle de Pline. Sa *Verfion*, qui n'eft pas toujours exacte, fut imprimée par Jenfon à Venife, en 1476, in-fol. En 1482, on imprima à Florence, in-fol. fes *Commentaires* latins fur *Horace.* Ils ont été réimprimés plufieurs fois depuis; mais la premiere édition eft la plus recherchée. On lui doit auffi des *Notes* fur *le Dante*, qui ont été jointes à celles de Vellutello fur le même auteur, par Sanfovino, &c.

LANDO, (Ortenfio) médecin Milanois du 16*e.* fiecle, auteur de plufieurs ouvrages, fe plaifoit à les publier fous des noms fuppofés. On a de lui: I. Un dialogue intitulé: *Fortianæ quæftiones*, où il examine les mœurs & l'efprit des divers peuples d'Italie, & où il prend le nom de *Philalethes Polytopienfis*, Louvain, 1550, in-8°. II. Deux autres Dialogues, l'un intitulé: *Cicero relegatus*, & l'autre *Cicero revocatus*, qui ont été fauffement attribués au cardinal Jerôme Aleandre. Ils parurent à Lyon, où Lando étoit alors, en 1534 in-8°. III. Plufieurs de fes Opufcules ont été réimprimés à Venife, en 1554, fous ce titre: *Varii componimenti d'Ortenfio Lando, cioe dialoghi, novelle, favole;* c'eft un vol. in-8°. Lando, dans fes voyages en Allemagne, en Suiffe, &c., s'étoit laiffé corrompre par les novateurs; plufieurs de fes ouvrages ont été mis à l'Index.

LANDON, pape après Anaftafe III, en 913 ou 914, mourut à Rome après 6 mois de pontificat. Soumis aveuglément aux volontés de la fameufe Theodora, mere de Marofie, il ordonna archevêque de Ravenne le diacre Jean, un des favoris de cette femme impérieufe. La mort enleva ce fantôme de pontife peu de tems après.

LANDRI, maire-du-palais de Clotaire, fut le défendre pendant fa jeuneffe contre Childebert. Landri fit avancer vers le camp de Childebert quelques troupes, avec des ramées qu'elles planterent: de forte que les gens de Childebert s'imaginoient être auprès d'un boistaillis. Mais au point du jour, les foldats de Landri fortirent de ces feuillages, & attaquerent fi brufquement ceux de Childebert, qu'ils les mirent en fuite en 593. Stratagême digne de figurer parmi ceux que rapporte Julius Frontinus dans fon traité: *De ftratagematibus*, & qui eft affez femblable à quelques-uns de ceux qu'il dit avoir le mieux réuffi.

LANDRI, (S.) évêque de Paris, fignala fa charité durant

la grande famine qui affligea cette ville l'an 651. Ce fut lui qui fonda vers le même tems l'hôpital, qui dans la suite a pris le nom d'*Hôtel-Dieu*. Après sa mort, sa précieuse dépouille fut déposée dans l'église de St. Germain-l'Auxerrois, qui alors étoit sous l'invocation de S. Vincent.

LANFRANC, fils d'un conseiller du sénat de Pavie, passa en France après s'être distingué par son esprit en Italie, & se consacra à Dieu dans le monastere du Bec, en 1041, dont il devint prieur. C'est alors qu'il ouvrit son école, qui devint la plus célebre de l'Europe. Il se distingua aussi par le zele avec lequel il combattit les erreurs de Bérenger au concile de Rome, en 1059, & dans plusieurs autres conciles. Guillaume, duc de Normandie, le tira de son monastere, pour le mettre à la tête de l'abbaye de St. Etienne de Caen, en 1063, qu'il venoit de fonder. Lanfranc y ouvrit une école qui devint aussi fameuse que celle du Bec. Ce prince étant monté ensuite sur le trône d'Angleterre, appella Lanfranc, & lui donna l'archevêché de Cantorbery en 1070. Il mourut en 1089, illustre par ses vertus & par son zele pour le maintien de la discipline, des droits de son église & des immunités ecclésiastiques. Il fut regardé à la fois comme un homme-d'état habile, & comme un prélat savant. Ses ouvrages ont été recueillis par dom d'Achery en 1648, in-fol. On y trouve : I. Son fameux *Traité du corps & du sang de notre Seigneur, contre Bérenger*. II. Des *Commentaires sur S. Paul*. III. Des *Notes sur Cassien*. IV. Des *Lettres*. V. Des *Sentences*, où il est parlé en détail des exercices de la vie monastique : ouvrage découvert par dom d'Achery, après son édition des écrits de Lanfranc, & inséré dans le 4e. tome de son *Spicilege*. « Cet auteur, dit l'abbé » Bergier, se sent moins que » ses contemporains de la rudesse du siecle, dans lequel » il écrivoit ; il montre une » grande connoissance de l'Ecriture-Sainte, de la tradition, & du droit canonique : » on trouve dans ses écrits plus » de naturel, d'ordre & de » précision, que dans les autres productions du onzieme » siecle. Les Protestans qui ont » témoigné en faire peu de » cas, parce qu'il étoit moine, » avoient oublié que son mérite seul le fit placer sur le » premier siege d'Angleterre, » qu'il gagna la confiance de » Guillaume le Conquérant, » que pendant l'absence de ce » prince, Lanfranc gouverna » plusieurs fois le royaume » avec toute la sagesse possible. Il ne faut donc juger » des hommes, ni par l'habit » qu'ils ont porté, ni par le » siecle dans lequel ils ont vécu ; le cloître fut & sera toujours le séjour le plus propre » pour se livrer à l'étude, pour » acquérir tout-à-la-fois beaucoup de connoissances & de » vertus. On n'a qu'à confronter ce qu'a écrit Lanfranc, » pour établir le dogme de » l'Eucharistie, avec ce que les » plus habiles ministres Protestans ont fait pour l'attaquer, » on verra de quel côté il y a » plus de justesse & de soli-

» dité ». Quelques écrivains satyriques & détracteurs ont attaqué la mémoire de ce prélat; mais on trouve une réfutation solide de ce qu'ils ont avancé dans l'*Anglia Sacra* de Warthon.

LANFRANC, médecin de Milan, professa en cette ville la médecine & la chirurgie. Cependant il essuya des chagrins, dont il ne dit point le sujet: il fut même arrêté & mis en prison; mais le vicomte Matthieu lui permit de se transporter où il jugeroit à propos, & ayant choisi la France, le vicomte l'y fit conduire. Il fut appellé en divers lieux du royaume, & demeura quelque tems à Lyon. L'an 1295 il fut appellé à Paris par plusieurs seigneurs & maîtres en médecine; mais particuliérement par maître Jean de Passavant, & par les bacheliers en médecine, pour lire publiquement la chirurgie & démontrer les opérations de cet art. La chirurgie étoit entiérement abandonnée aux barbiers. Il fit naître une classe mitoyenne entre les médecins & les barbiers, qui joignoient la pratique des opérations manuelles à la science médicale, comme faisoit Lanfranc: c'est d'où vient l'établissement du *College des Chirurgiens de St.-Côme* à Paris, qui a commencé du tems de S. Louis. On a de lui: *Chirurgia magna & parva*, Venise, 1490, in-fol., & réimprimée plusieurs fois depuis: dans l'édition de Lyon, 1553, on y trouve Gui de Chauliac, & autres anciens chirurgiens. Lanfranc a souvent copié Guillaume Salicet sans le citer.

LANFRANC, (Jean) peintre, né à Parme en 1581, mort à Rome en 1647, à 66 ans, fut d'abord page du comte Scotti; mais étant né avec beaucoup de dispositions & de goût pour le dessin, il en faisoit son amusement. Le comte s'en apperçut, & le mena lui-même dans l'école d'Augustin Carrache, & depuis dans celle d'Annibal Carrache. Les progrès rapides que Lanfranc faisoit dans la peinture, lui acquirent bientôt un grand nom, & lui méritèrent la dignité de chevalier. Ce peintre avoit une imagination vaste, qui exigeoit de grands sujets. Il ne réussissoit que médiocrement aux tableaux de chevalet.

LANG, (Jean-Michel) né à Ezelwangen, dans le duché de Sultzbach, en 1664, obtint la chaire de théologie à Altorf. Mais s'y étant attiré des ennemis, il quitta cette place & alla demeurer à Prentzlow, où il mourut le 20 juin 1731. On a de lui: I. *Philologia Barbaro-Græca*, Nuremberg, 1708, in-4°. II. *Dissertationes Botanico-Theologicæ*, Altorf, 1705, in-4°. III. Plusieurs Traités latins sur le Mahométisme & l'Alcoran: *De fabulis Mohammedicis*, 1697, in-4°.

LANGALERIE, (Philippe de Gentils, marquis de) premier baron de Saintonge, se consacra aux armes dès sa jeunesse, fit 32 campagnes au service de France, donna de grandes preuves de valeur, & parvint au grade de lieutenant-général en 1704. De mauvaises affaires qu'il se suscita, l'engagerent à passer au service de l'empereur en 1706. Il obtint l'emploi de général de la cava-

lerie; mais il ne le garda pas long-tems, parce qu'il s'attira la disgrace du prince Eugene. Il quitta l'empereur, passa en Pologne, où il fut fait général de la cavalerie Lithuanienne, & ne fut pas plus tranquille. Il se fit calviniste en 1714, dans l'espérance de trouver plus facilement de l'emploi chez les princes protestans. Après diverses courses à Francfort, à Berlin, à Hambourg, à Brême, à Cassel, il partit pour la Hollande, où il se lia très-étroitement avec l'Aga Turc, ambassadeur à La Haye, qui conclut un traité avec lui au nom du grand-seigneur. On n'en a jamais bien su les articles; mais en général on croit qu'il s'agissoit d'une descente en Italie, dont le marquis devoit commander les troupes. C'étoit l'effet des intrigues du cardinal Albéroni, qui s'étoit ligué avec les Ottomans pour donner de l'occupation à l'empereur, & réaliser son vaste & chimérique projet. Le marquis passoit à Hambourg pour faire préparer des vaisseaux, lorsque l'empereur le fit arrêter à Stade en 1716. On le conduisit à Vienne, où il mourut de chagrin en 1717. Il a paru en 1753 des *Mémoires du Marquis de Langalerie, Histoire écrite par lui-même dans sa prison à Vienne;* La Haye, in-12. Cette prétendue histoire est un roman, qu'on a voulu débiter à la faveur d'un nom connu. Les noms, les faits, les dates, tout en démontre la fausseté. On prétend que le marquis de Langalerie avoit fait le projet de rassembler dans les isles de l'Archipel, les restes de la nation hébraïque.

LANGBAINE, (Gerard) né à Barton-Kirke, dans le Westmoreland, en Angleterre, mort en 1657, à 50 ans, fut garde des archives de l'université d'Oxford. On a de lui plusieurs écrits, dans lesquels l'érudition est semée à pleines mains. Les plus connus sont: I. Une *Edition de Longin*, en grec & en latin, avec des notes. II. *Fœderis Scotici examen*, en anglois, 1644, in-4°. III. Une *Traduction* angloise de l'*Examen du Concile de Trente*, par Martin Chemnitz. *Voyez* ce mot.

LANGE, (Joseph) *Langius*, né à Keiserberg, dans la haute Alsace, fut professeur en grec à Fribourg, dans le Brisgaw, vers 1610, se fit ensuite catholique, & publia la compilation intitulée: *Polyanthea*, 1659, 2 vol. in-fol. On y trouve des passages sur toutes sortes de matieres. On a encore de lui *Florilegium*, in-8°.; *Elementale Mathematicum*, in-8°.

LANGE, (Paul) Bénédictin Allemand, & ensuite disciple de Luther, natif de Zwickau en Misnie, parcourut en 1515 tous les couvens d'Allemagne, afin de rechercher des monumens. Il est auteur d'une *Chronique des Evêques de Zeitz*, en Saxe, depuis 968 jusqu'en 1515, imprimée dans le 1er. tome des Ecrivains d'Allemagne. Il y loue Luther, Carlostad & Mélanchthon, & y déclame contre le clergé: c'est ce qui l'a rendue si précieuse aux Protestans; comme si le suffrage d'un moine apostat pouvoit justifier le schisme fatal par lequel ils ont déchiré l'Eglise.

LANGE, (Jean) né à Loewenberg, en Silésie, l'an 1485,

mort à Heidelberg en 1565, exerça la médecine en cette ville avec distinction, & fut médecin de quatre électeurs Palatins. On a de lui : *Epistolarum Medicinalium opus miscellaneum*, Francfort, 1689, in-8°. : recueil rempli d'une rare érudition, & dont la lecture est utile à tous ceux qui veulent apprendre l'histoire de la nature. — il est différent de Christophe-Jean LANGE, né à Pegau, dans la Misnie, en 1655, professeur en médecine à Leipsig, mort en 1701, dont les ouvrages ont paru à Leipsig, 1704, en 2 tomes in-fol.

LANGE, (Charles-Nicolas) habile naturaliste Suisse, a donné en latin : I. *Historia Lapidum figuratorum Helvetiæ*, Venise, 1708, in-4°. II. *Origo Lapidum figuratorum*, Lucerne, 1706, in-4°. III. *Methodus testacea marina distribuendi*, Lucerne, 1722, in-4°. Ces ouvrages, & sur-tout le premier, sont recherchés par les naturalistes.

LANGE, (Rodolphe) gentilhomme de Westphalie & prévôt de la cathédrale de Munster, fut envoyé par son évêque & par son chapitre, vers le pape Sixte IV, pour une affaire importante, & s'acquitta très-bien de sa commission. A son retour, il fit établir un college à Munster. Lange fut, par cet établissement & par ses écrits, le principal restaurateur des lettres en Allemagne. On a de lui plusieurs *Poëmes* latins (sur *le dernier siege de Jérusalem ;* sur la *Ste. Vierge ;* sur *S. Paul*), que l'on ne croit pas avoir été imprimés. Maittaire en indique cependant une édition de Munster, 1486, in-4°. Lange mourut en 1519, à 81 ans, pleuré de ses concitoyens, dont il avoit été le bienfaiteur & la lumiere.

LANGE, (François) avocat au parlement de Paris, natif de Rheims, mort à Paris en 1684, à 74 ans, s'est fait un nom par le livre intitulé : *Le Praticien François*, 2 vol. in-4°., 1755.

LANGEAC, (Jean de) né d'une ancienne maison à Langeac, ville de la basse Auvergne, acheva ses études à Paris, & embrassa l'état ecclésiastique. La quantité de bénéfices qu'il posséda est étonnante; mais il faisoit un bon usage de ses revenus. François I, qui l'aimoit, le fit son aumônier en 1516, maître-des-requêtes en 1518; ambassadeur en Portugal, en Pologne, en Hongrie, en Suisse, en Ecosse, à Venise, à Ferrare, en Angleterre, & enfin à Rome. Ce fut à sa recommandation que Robert Cenalis lui succéda en l'évêché d'Avranches. Dans tous les lieux où il se trouva, il ne fut occupé que du bien public. Sa mémoire subsiste encore à Limoges, où on l'appelle *le bon Evêque*. Il aimoit & protégeoit les lettres. Etienne Dolet lui dédia son traité *De Legatis*, imprimé à Lyon en 1541, in-8°. Ce digne prélat mourut la même année à Paris, très-regretté.

LANGEVIN, (Raoul) chanoine de Bayeux, composa en 1269 le fameux Cartulaire de cette église, si connu sous le nom de son auteur. C'est une compilation des statuts, usages & cérémonies qui se pratiquoient de son tems dans cette cathédrale, à laquelle elle sert encore de loi. Ce manuscrit précieux fut sauvé par un accident

heureux, des horribles ravages des Proteſtans, en 1562.

LANGEVIN, (Eléonor) docteur de Sorbonne, natif de Carentan, mort en 1707, eſt auteur d'un livre intitulé : L'*Infaillibilité de l'Egliſe, touchant la foi & les mœurs*, contre Maſius, profeſſeur de Copenhague, Paris, 1701, 2 vol. in-12.

LANG-JEAN, (Remi) peintre, natif de Bruxelles, mort en 1671, fut le meilleur des éleves de Vandyck. Il forma ſa maniere ſur celle de ſon maître, & il a aſſez bien ſaiſi ſon coloris ; mais il n'a pu atteindre à la même fineſſe de deſſin. On voit peu de tableaux de chevalet de Lang-Jean. Ses principaux ouvrages ſont des ſujets de dévotion, peints en grand.

LANGIUS, *voyez* LANGE.

LANGIUS *ou* LANGHE, (Charles) né, ſelon quelques-uns, à Gand, & ſelon d'autres, à Bruxelles, fut chanoine de l'égliſe de Liege, où il mourut dans un âge peu avancé, le 29 juillet 1573. Il fut étroitement lié avec Juſte-Lipſe & pluſieurs autres ſavans de ſon tems. Langius étoit très-verſé dans le grec & le latin, bon poëte, & l'un des plus judicieux critiques de ſon ſiecle ; tous ceux qui en ont parlé, conviennent qu'il réuniſſoit en lui une érudition extraordinaire & une piété très-exemplaire. Nous avons de lui des *Commentaires* ſur les *Offices* de Cicéron, ſur les *Comédies* de Plaute, & pluſieurs Pieces de vers.

LANGLADE, *voy.* SERRE.

LANGLE, (Jean-Maximilien de) miniſtre Proteſtant, né à Evreux, mourut en 1674, âgé de 84 ans. Il a laiſſé 2 vol. de *Sermons*, & une *Diſſertation* pour la défenſe de Charles I, roi d'Angleterre.

LANGLE, (Pierre de) né à Evreux en 1644, docteur de Sorbonne en 1670, fut choiſi, à la ſollicitation du grand Boſſuet ſon ami, pour précepteur du comte de Toulouſe. Louis XIV le récompenſa en 1698, de ſes ſoins auprès de ſon éleve, par l'évêché de Boulogne. Le Mandement qu'il publia en 1717, au ſujet de ſon appel de la Bulle *Unigenitus*, ſcandaliſa les catholiques, cauſa ſa diſgrace à la cour, & excita des troubles violens dans ſon dioceſe. Les habitans de Calais ſe ſouleverent ; ceux de Quernes en Artois le reçurent dans une viſite à coup de pierres & à coups de bâtons. Ce prélat s'oppoſa, avec l'évêque de Montpellier, Colbert, à l'accommodement de 1720. Cette démarche irrita le Régent, qui l'exila dans ſon dioceſe. Il y mourut en 1724, à 80 ans, ayant ſacrifié les douceurs de la paix, les avantages de la ſoumiſſion à l'Egliſe, la ſatisfaction attachée aux devoirs d'un paſteur fidele, à l'eſprit de diſpute & de parti.

LANGLOIS, (Jean-Baptiſte) Jéſuite, né à Nevers en 1663, & mort en 1706, publia divers écrits contre l'Edition de S. Auguſtin, donnée par les Bénédictins de S. Maur. Nous avons de lui un ouvrage eſtimable par les grandes recherches, la critique & la diction noble, aiſée, & ſouvent pleine de chaleur & d'élégance, C'eſt ſon *Hiſtoire des Croiſades contre les Albigeois*, Paris, 1703, in-12. Ce qu'il rapporte des vices, des erreurs, & des excès des

des Albigeois prouve combien des écrivains modernes ont eu tort de blâmer les rigueurs exercées envers ces ſectaires.

LANGVELDT, *voy*, MACROPEDIUS.

LANGUET, (Hubert) né à Vitteaux en Bourgogne, l'an 1518, étudia en droit à Boulogne. Ayant lu le livre des *Lieux-Communs* de Mélanchthon, il prit la résolution de l'aller voir à Wittemberg. Il y arriva en 1549, & y lia une étroite amitié avec cet homme fameux, qui lui inſpira les erreurs de Luther. Après la mort de Mélanchthon, Languet ſe retira auprès d'Auguſte, électeur de Saxe, qui lui confia les négociations les plus importantes. Envoyé en France en 1570, il fit une harangue inſolente à Charles IX, au nom des princes Proteſtans d'Allemagne (elle ſe trouve dans les Mémoires de ce roi). Les différends ſurvenus en Saxe entre les Luthériens & les Zuingliens ſur l'Euchariſtie, l'obligerent de demander ſon congé au duc de Saxe, dont il étoit un des premiers miniſtres. Il mourut à Anvers en 1581, à 63 ans, au ſervice du prince d'Orange. Languet fut, ſuivant la penſée de Dupleſſis-Mornai, ce que bien des gens tâchent de paroître, & il vécut de la façon que les gens de bien veulent mourir; mais on ſent aſſez que des éloges que les gens de parti font les uns des autres, il y a toujours quelque choſe à rabattre. On a de lui pluſieurs ouvrages; les principaux ſont: I. Des *Recueils de Lettres* en latin, à l'électeur de Saxe, publiées à Hall, in-4°, en 1699; à Camerarius, pere & fils, imprimées en 1685, Francfort, in-12; au chevalier Sidnei, miſes au jour en 1646, in-12. II. *Vindiciæ contra Tyrannos*, publiées ſous le nom de *Stephanus Junius Brutus* 1579, in-8°, traduites en françois, 1581, in-8°. C'eſt la production d'un républicain qui ne ménage rien, & qui penſe ſur les monarques, comme on parloit dans le ſénat de Rome après l'expulſion des Tarquins. Il eſt malheureux que dans ces derniers tems le deſpotiſme & le gouvernement capricieux des rois, ait paru juſtifier ces ſortes de productions. III. Une *Relation de l'expédition de l'électeur Auguſte, contre Guillaume Grumbach* & autres révoltés de Saxe, avec l'*Hiſtoire* de ce que fit l'empereur contre ce prince, 1562, in-4°. IV. On lui attribue l'*Apologie du Prince d'Orange contre le Roi d'Eſpagne*, 1581, in-4°; ſatyre groſſiere & calomnieuſe, que le fanatique Watſon a oſé donner comme une piece authentique, ſur laquelle on devoit juger Philippe II (*voyez* ce mot). Sa *Vie* a été écrite par la Mare, conſeiller au parlement de Dijon, Hall, 1700, in-12.

LANGUET, (Jean-Baptiſte-Joſeph) arriere-petit neveu du précédent, naquit à Dijon en 1675, du procureur-général au parlement de cette ville. Il prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1703, & obtint la cure de S. Sulpice en 1714. L'égliſe de ſa paroiſſe n'étoit guere digne de la capitale: on vouloit la rétablir, & on avoit déjà conſtruit le chœur; mais le reſte étoit imparfait. L'abbé Languet conçut le vaſte deſſein

d'élever un temple, capable de contenir ses nombreux paroissiens. Il entreprit ce grand ouvrage, n'ayant d'autres fonds qu'une somme de 100 écus. Il employa cet argent à acheter des pierres, qu'il étala dans toutes les rues pour annoncer son dessein au public. Les secours lui vinrent aussi-tôt de toutes parts; & le duc d'Orléans, régent du royaume, lui accorda une loterie. Ce prince posa la premiere pierre du portail l'an 1718; & le curé de S. Sulpice n'épargna, pendant toute sa vie, ni soins, ni dépenses, pour rendre son église l'une des plus magnifiques de France en architecture & en décorations. La consécration s'en fit en 1745. Un autre ouvrage, qui ne fait pas moins d'honneur à l'abbé Languet, est l'établissement de la maison de l'*Enfant Jesus*, en faveur des pauvres femmes & filles, & d'un certain nombre de demoiselles nobles. L'abbé Languet ne cessa de soutenir cette maison jusqu'à sa mort, arrivée en 1750, à 75 ans, dans son abbaye de Bernay. Jamais homme ne fut plus habile & plus industrieux que lui, à se procurer d'abondantes aumônes & des legs considérables. On sait de bonne part qu'il distribuoit environ un million chaque année. Il préféroit toujours les familles nobles réduites à la pauvreté, & l'on a appris, de personnes dignes de foi, qu'il y avoit dans sa paroisse quelques familles de distinction, à chacune desquelles il donnoit jusqu'à 30,000 livres par an. Généreux par caractere, il donnoit grandement, & savoit prévenir les besoins. Dans le tems de la cherté du pain, en 1725, il vendit, pour soulager les pauvres, ses meubles, ses tableaux, & d'autres effets rares & curieux, qu'il avoit amassés avec beaucoup de peine. Il n'eut depuis ce tems-là que 3 couverts d'argent, point de tapisserie, & un simple lit de serge que madame de Cavois ne fit que lui prêter, ayant vendu auparavant, pour les pauvres tous ceux qu'elle lui avoit donnés en différens tems. Bien loin d'enrichir sa famille, il distribua jusqu'à son patrimoine. Sa charité ne se bornoit point à sa paroisse. Dans le tems de la peste de Marseille, il envoya des sommes considérables en Provence, pour soulager ceux qui étoient affligés de ce fléau. Il s'intéressa sans cesse & avec zele à l'avancement & au progrès des arts, au soulagement du peuple & à la gloire de la nation. L'abbé Languet refusa constamment l'évêché de Conserans, celui de Poitiers, & plusieurs autres. Sa piété & son application continuelle aux œuvres de charité, ne l'empêchoient point d'être gai & agréable dans la conversation. Il y faisoit paroître beaucoup d'esprit, & avoit souvent des reparties fines & délicates. On lui a élevé dans l'église de S. Sulpice, un superbe mausolée.

LANGUET, (Jean-Joseph) frere du précédent, entra, à la sollicitation du grand Bossuet, son ami & son compatriote, dans la maison de Navarre, dont il devint supérieur, y prit le bonnet de docteur de Sorbonne, & fut nommé évêque de Soissons en 1715. Son zele

pour la Constitution *Unigenitus* ne contribua pas peu à lui procurer la mitre, & ce zele ne diminua point lorsqu'il l'eut obtenue. Il signala chaque année de son épiscopat par des *Mandemens* & par des *Ecrits* contre les anticonstitutionnaires, les appellans, les réappellans, les convulsionnaires & les dévots au diacre Pâris. Ses adversaires prétendirent que Tournely avoit eu la plus grande part à ces différens ouvrages contre eux; & après la mort de ce docteur, l'évêque ayant mis au jour la *Vie de Marie Alacoque*, un mauvais plaisant du parti dit que *Tournely avoit emporté l'esprit de l'évêque de Soissons, & qu'il ne lui avoit laissé que la Coque.* Cette plaisanterie n'étoit pas plus fondée que cette autre antithese, enfantée par je ne sais qui, lorsqu'il eut été admis à l'académie françoise & au conseil-d'état. « L'évêque de » Soissons a traité la théolo- » gie, sans en être instruit; il » est académicien, sans en » avoir les talens; & conseiller- » d'état, sans connoître les af- » faires ». Tout ces traits portent à faux. Languet n'étoit ni un Fénélon, ni un Bossuet, on le sait très-bien; mais il savoit écrire, & même avec élégance. Ses ennemis devroient l'avouer, & l'avoueroient, si le bandeau de l'esprit de parti ne cachoit toute vérité. Il se peut qu'il ait trop donné à son zele dans ses ouvrages polémiques; qu'il n'ait pas assez distingué le dogme de l'opinion; qu'il n'ait pas toujours vu le mérite de ses adversaires: mais il n'est pas moins vrai que plusieurs morceaux de ses productions font honneur à son savoir & à son esprit. Ce prélat passa, en 1731, de l'évêché de Soissons à l'archevêché de Sens; & mourut en 1753, à l'âge de 76 ans, regardé comme un prélat pieux & charitable. Ses ouvrages polémiques ont été traduits en latin, imprimés à Sens en 1753, en 2 vol. in-fol. On a encore de lui: I. Une *Traduction des Psaumes*, in-12. II. *De l'Esprit de l'Eglise dans ses cérémonies*, contre le Traité de Claude de Vert, trésorier de Cluni, sur les cérémonies de l'Eglise. III. Des Livres de Piété, pleins d'onction; entr'autres le *Traité de la confiance en la miséricorde de Dieu*, bien propre à la faire naître dans les cœurs des fideles. IV. Des *Remarques* sur le fameux *Traité* du Jésuite Pichon, touchant la fréquente communion. V. Une réfutation des *Lettres* de Jacques Varlet (*voyez* ce mot). VI. La *Vie de Marie Alacoque*, 1729, in-4°, peu digne de ce célebre archevêque. VII. Plusieurs *Discours* dans les recueils de l'académie françoise. Ils prouvent qu'il étoit très-capable de composer lui-même ses ouvrages. Son style est un peu diffus; mais clair, naturel, élégant & assez noble.

LANNOY, (Charles de) d'une des plus illustres maisons de Flandre, fut chevalier de la Toison d'or en 1516, gouverneur de Tournay en 1521, & vice-roi de Naples pour l'empereur Charles-Quint, en 1522. Il eut le commandement général des armées de ce prince, après la mort de Prosper Colonne, en 1523. Il s'immortalisa à la journée de Pavie, en 1525,

où François I fut fait prisonnier. On sait que ce prince ne voulut se rendre qu'au vice-roi. « Monsieur de Lannoy, lui dit-il en italien, voilà l'épée d'un roi qui mérite d'être loué, puisqu'avant que de la rendre, il s'en est servi pour répandre le sang de plusieurs des vôtres ». Cela étoit vrai, & le roi avoit un peu trop profité de la certitude où il étoit, que les Impériaux ne vouloient pas le tuer, pour en tuer lui-même très-inutilement & impunément plusieurs qui cherchoient à le faire prisonnier. Aussi Lannoy, en prenant son épée, & lui en donnant une autre, lui dit: « Je prie votre majesté d'agréer que je lui donne la mienne, qui a épargné le sang de plusieurs des vôtres». Le généreux Lannoy traita toujours François I en roi. Craignant que ses rroupes n'entreprissent de se saisir de la personne de ce prince pour s'assurer de leur paiement, il le fit mener dans le château de Pizzighitone. Ensuite, pour l'engager à passer en Espagne, il lui dit qu'il pourroit s'aboucher avec l'empereur, & qu'ils s'accorderoient facilement ensemble; lui promettant qu'au cas qu'ils ne pussent convenir, il le rameneroit en Italie. Le traité ayant été fait entre Charles-Quint & François I, ce fut Lannoy qui conduisit le roi près de Fontarabie, sur le bord de la riviere de Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne. L'empereur Charles-Quint lui donna la principauté de Sulmone, le comté d'Ast, & celui de la Roche en Ardennes. Il mourut à Gayette en 1527, d'une fievre ardente qui l'emporta en 4 jours. Lannoy étoit un général réfléchi, mesuré, capable de décider la victoire par ses talens militaires autant que par son courage. Propre au cabinet comme à un champ de bataille, il savoit traiter une négociation & ménager une affaire.

LANOUE, *voyez* NOUE.

LANSBERGHE *ou* LANDSBERGHE, (Philippe) mathématicien, né à Gand en 1561, fut pendant quelque tems ministre à Anvers. Cette ville étant rentrée sous l'obéissance de Philippe II, le 17 août 1585, il se vit obligé de chercher un asyle dans les Provinces-Unies. Il y fut ministre à Ter-Goes, en Zélande, & se retira sur la fin de ses jours à Middelbourg, où il mourut en 1632, à 71 ans. On a de lui: I. Une *Chronologie sacrée*, Middelbourg, 1645, in-4°. II. *Progymnasmata Astronomiæ restitutæ*, 1629, in-4°. III. *Commentarius in motum terræ*, dans le précédent. Il s'y déclare pour le systême de Copernic. IV. *Tabulæ motuum Cœlestium perpetuæ*, Middelbourg, 1633, in-fol. On dit qu'il travailla 40 ans à ces Tables. V. *Introductio in quadrantem tum astronomicum tum geometricum*, &c., Middelbourg, 1633, in-fol. VI. *Horologiographia nova*, &c. Tous ces ouvrages ont été réunis à Middelbourg, 1663, in-fol. — Son fils, Jacques LANDSBERGHE, s'appliqua aussi aux mathématiques, & publia une *Apologie* des ouvrages de son pere, Middelbourg, 1633, in-4°; & mourut en Hollande en 1657. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Jacques

LANDSBERGHE, connu par une *Description de la ville de Hulst*, La Haye, 1687, in-8°; ni avec N. LANDSBERGHE, habile ingénieur Hollandois, qui publia *La nouvelle maniere de fortifier les Places*, La Haye, 1712, in-4°. Cet ouvrage est curieux par la nouveauté du systême que l'auteur y propose, & par la critique qu'il y fait des places qui paroissent les mieux fortifiées.

LANSBERG, (Jean) natif d'une ville de ce nom, en Baviere, se fit Chartreux à Cologne, mourut en 1539, n'ayant pas encore atteint la 50*e*. année de son âge, avec le surnom de *Juste*, & laissa un grand nombre d'ouvrages ascétiques, qui respirent une piété tendre. Ils ont été recueillis à Cologne en 1693, en 5 vol. in-4°. Ses *Entretiens de J. C. avec l'Ame fidelle*, ont été traduits en françois. L'auteur étoit un homme zélé, qui travailla avec ardeur, à faire rentrer dans le sein de l'Eglise ceux que les erreurs de Luther en avoient fait sortir.

LANSBERG, (Matthieu) est regardé par le peuple comme un ancien & savant mathématicien, quoique son existence ne soit pas plus réelle que celle de Gil-Blas & de Robinson Crusoë. Mais ce nom adoptif est devenu célebre par la splendeur qu'il reçoit du

sublime siege,
D'où flanqué des trente-deux vents
L'auteur de l'Almanach de Liege
Lorgne l'histoire du beau tems,
Et fabrique avec privilege
Ses astronomiques romans.
GRESSET. *Chartr.*

LANSIUS *ou* LANZIUS, (Thomas) jurisconsulte Allemand, né en 1577 à Bergen, dans la haute Autriche, voyagea beaucoup, acquit une grande connoissance des mœurs & des loix des différentes nations, & devint professeur de jurisprudence à Tubinge. On a de lui : *Orationes*, *seu Consultatio de principatu inter Provincias Europæ*, Amsterdam, 1636, in-8°. Il faut bien se garder de croire toutes les anecdotes qu'il annonce dans cet ouvrage; il y en a d'absolument fausses & calomnieuses, en particulier ce qu'il raconte du cardinal Bembo. Lansius mourut octogénaire en 1657.

LANUZA, (Jerôme-Baptiste de Sellan de) surnommé le *Dominique de son siecle*, naquit à Ixar, dans le diocese de Saragosse, en 1553, se fit Dominicain, & devint provincial de son ordre. Il exerçoit cet emploi avec beaucoup de distinction, lorsqu'il présenta une requête à Philippe III, contre la doctrine de Molina, & la liberté que les papes laissoient aux théologiens de l'enseigner. Cette requête peut faire honneur au zele de l'auteur pour la prédétermination physique, mais elle n'en fait pas à sa modération. Les pontifes avoient laissé la liberté, parce qu'ils voyoient que dans les questions controversées, rien n'intéressoit la foi (*voyez* LEMOS). Ce pieux Dominicain fut élevé en 1616 sur le siege de Balbastro, & en 1622 sur celui d'Albarazin. Il mourut dans cette derniere ville en 1625, après une vie remplie par les devoirs d'un évêque & par les exercices d'un religieux. Philippe III faisoit

tant de cas de sa vertu, qu'il le fit prier, à son avénement au trône, de lui indiquer les ecclésiastiques & les religieux qu'il jugeroit dignes des premieres dignités de l'Eglise. On a de lui : I. Des *Traités Evangéliques*, écrits simplement & solidement. II. Des *Homélies*, en 3 vol., traduites de l'espagnol en latin assez fidellement, par Onésime de Kien, Mayence, 1649, 4 vol. in-4°; & en françois, par Louis Amariton, avec peu d'exactitude. III. La *Requête contre les Jésuites.* Lanuza étoit un peu fâché du crédit dont ils jouissoient; il n'étoit pas prophete, sans quoi il n'eût point porté envie à leur destinée.

LANZONI, (Joseph) médecin & professeur à Ferrare, membre de l'académie des Curieux de la Nature, naquit à Ferrare en 1663, & montra dès l'enfance un attrait vif pour l'étude. La réputation qu'il acquit dans l'exercice de la médecine, lui mérita la confiance de plusieurs personnes illustres. Tout le tems que sa profession n'absorboit point, il l'employoit à la littérature, ou à l'étude de l'antiquité. Plusieurs académies d'Italie & étrangeres se l'associerent. Il a été le restaurateur & le secrétaire de celle de Ferrare. Il mourut en 1730. On a imprimé en 1738 à Lausanne le Recueil de ses ouvrages manuscrits avec ceux déjà imprimés, 3 vol. in-4°, en latin.

LAOCOON, fils de Priam & d'Hécube, & grand prêtre d'Apollon, s'opposa aux Troyens, lorsqu'ils voulurent faire entrer le cheval de bois dans la ville; mais ils s'obstinerent à ne pas le croire. Il osa alors, pour les convaincre de ses frayeurs, décocher une fleche dans les flancs de cette vaste machine, qui rendit à l'instant un son terrible, comme d'armes & de soldats renfermés ; mais les dieux, irrités contre Troie, boucherent les oreilles de ses citoyens à ses instances, & le punirent même de sa témérité. Il sortit à l'instant de la mer deux énormes serpens, qui vinrent attaquer ses enfans au pied d'un autel; il courut à leur secours, & fut étouffé comme eux dans les nœuds que ces monstres faisoient avec leurs corps. Virgile, dans le 2*e*. liv. de l'Enéide, a décrit cet événement d'une maniere pleine de force & d'images, qui a inspiré & dirigé le sculpteur AGESANDRE. *Voy*. ce mot.

LAODAMIE, fille de Bellerophon, fut aimée de Jupiter, & en eut Sarpedon. Diane la tua à coups de fleches pour son orgueil. — Il y eut une autre LAODAMIE, fille d'Acaste. Elle mourut de douleur en embrassant l'ombre de son mari Protesilas, tué par Hector.

LAODICE, fille de Priam & d'Hécube, & femme d'Hélicaon. Elle est connue par sa passion effrénée pour Acamas, compagnon de Diomede au siege de Troie. — Il y eut trois autres LAODICE; l'une, femme de Phronée; une autre, fille de Cinyre; la 3*e*., fille d'Agamemnon & de Clytemnestre, qu'on offrit en mariage à Achille.

LAODICE, sœur & femme de Mithridate, roi de Pont, s'imaginant que ce prince étoit mort, s'abandonna aux plaisirs & lui devint infidelle. Il avoit quitté secrettement sa cour, pour reconnoître les lieux

où il devoit un jour faire la guerre, & n'avoit donné aucune de ses nouvelles depuis son départ. A son retour, Laodice craignant ses reproches, voulut l'empoisonner; mais son dessein ayant été découvert, Mithridate la fit mourir. Elle avoit épousé en premieres noces Ariarathe, roi de Cappadoce. *Voyez* ce mot & MITHRIDATE.

LAOMEDON, roi de Phrygie, fils d'Ilus & pere de Priam, convint avec Neptune & Apollon d'une somme d'argent, s'ils vouloient l'aider à bâtir les murs de Troie. L'ouvrage étant fini, il ne voulut plus tenir sa parole. Pour l'en punir, Apollon affligea le pays d'une grande peste, & Neptune envoya un monstre après une inondation terrible. Les Troyens consulterent l'oracle, qui répondit, que pour être délivrés de leurs maux, il falloit réparer l'injure faite aux dieux, en exposant au monstre, Hésione, fille de Laomedon. Hercule vint délivrer cette infortunée, à condition qu'il l'épouseroit; mais ce prince refusa encore de lui donner sa fille comme il l'avoit promis. Hercule indigné ruina sa ville, le tua, & donna Hésione à Telamon, qui l'emmena dans la Thrace.

LAPARELLI, (François) naquit à Cortone le 5 avril 1521. Son application aux sciences militaires & méchaniques le fit estimer de Côme I, grand-duc de Toscane. Il obtint sous Pie IV une compagnie de 200 hommes, avec laquelle il fut chargé de garder Civita-Vecchia, dont il fortifia les murs & le port. Michel-Ange Buonarotti lui confia ensuite l'exécution de ses desseins pour l'église de S. Pierre. Soliman II, en 1565, ayant résolu de chasser de Malte, avec 240 voiles, les chevaliers de Jérusalem, ce pape y envoya François Laparelli. Il travailla à fortifier l'isle, & donna le projet d'une nouvelle ville, laquelle porta le nom de la *Valette*, parce que Jean Parisot de la Valette étoit alors grand-maître de Malte. Dans la suite, les Turcs ayant formé des entreprises sur l'isle de Chypre, Laparelli offrit ses services aux Vénitiens; & étant arrivé à Candie, où toute la flotte chrétienne s'étoit réunie, il y mourut de la peste le 26 d'octobre 1570.

LAPIERRE, *voyez* MALLEROT & PIERRE (Corneille de la).

LAPPO, *voyez* GIOTTINO.

LARCHANT, (Nicolas de Grimouville de) principal du college de Bayeux, sa patrie, mort en 1736, cultivoit la poésie latine, mais la consacra à des sujets infames, tels que le *Philotanus* de l'abbé Grécourt.

LARDNER, (N.) théologien Anglois, naquit à Hawkurst, dans le comté de Kent, l'an 1684, & mourut pauvre le 24 juillet 1768. Sa vie offre un exemple de plus, de l'indigence où se trouvent souvent les gens-de-lettres. Nous avons de lui des ouvrages estimables, quoique peu nouveaux pour le fonds des choses. Le 1er. est intitulé : *La crédibilité de l'histoire de l'Evangile*, en 8 vol. in-12, publiés en 1755, 1756 & 1757. Le second a pour titre : *Le témoignage des anciens Juifs & Païens en faveur de la Religion Chrétienne.* Il est en 4 vol.

qui ont paru en 1763, 1765, 1766 & 1767. M. Bullet & le P. de Colonia l'avoient devancé dans cette carriere. Il a encore donné au public plusieurs écrits moins considérables; tels que l'*Essai sur le récit de Moïse*, concernant la création & la chute de l'homme, publié en 1753. Ouvrage systématique où l'auteur donne ses idées pour celles de l'Ecriture; où l'on n'apprend rien qui explique les véritables difficultés de la Genese. C'est une physico-théologie aussi arbitraire que celle de Burnet.

LARGILLIERE, (Nicolas de) excellent peintre dans le portrait, naquit à Paris en 1656. Il passa en Angleterre; mais le célebre le Brun le fixa en France. L'académie le reçut comme peintre d'histoire : il réussissoit en effet très-bien dans ce genre; mais l'occasion le fit travailler principalement au portrait. A l'avénement de Jacques II à la couronne d'Angleterre, Largilliere fut mandé nommément pour faire le portrait du roi & de la reine; il retourna ensuite en France, & mourut à Paris en 1746, laissant de grands biens. Ce maître peignoit, pour l'ordinaire, de pratique; cependant son dessin est correct, & la nature parfaitement saisie. Sa touche est libre, savante & légere; son pinceau moëlleux; sa composition riche & ingénieuse. Il donnoit une ressemblance parfaite à ses têtes; ses mains sont admirables, & ses draperies d'un grand goût. Un de ses fils, mort en 1742, a laissé quelques Pieces de Théâtre.

LAROQUE, *voy.* ROQUE.

LARREY, (Isaac de) né à Lintot, près Bolbec, dans le pays de Caux, de parens calvinistes, en 1638, exerça pendant quelque tems la profession d'avocat dans sa patrie. Le huguenotisme ayant été proscrit en France, il passa en Hollande, & devint l'historiographe des Etats-Généraux. L'électeur de Brandebourg l'appella ensuite à Berlin, & l'y fixa par une pension. Il y mourut en 1719, à 81 ans. La vivacité de son esprit rendoit son humeur inégale, & le portoit quelquefois aux extrémités opposées. Aidé d'une mémoire excellente, il s'y fioit trop, & ne faisoit pas d'extraits de ses lectures. Delà les inexactitudes qui fourmillent dans quelques-uns de ses écrits. Les plus connus sont : I. Une *Histoire d'Angleterre*, en 4 vol. in-folio, 1697 à 1713; éclipsée par celle de Rapin Thoyras, qui pourroit l'être à son tour. Cet ouvrage, qu'on ne lit plus aujourd'hui, eut un grand succès dans sa naissance; mais on ne tarda pas à revenir de ce préjugé. II. *Histoire de Louis XIV*, 1718, 3 vol. in-4° & 9 vol. in-12 : compilation de Gazettes infidelles, sans agrément dans le style & sans exactitude dans les faits, les dates & les noms propres; dans une infinité d'endroits c'est une répétition des calomnies des Protestans, auxquelles l'auteur en ajoute de nouvelles. Les 3 derniers volumes sont de la Martiniere. On remarqua des différences essentielles entre Larrey écrivant la Vie de Louis XIV, & Larrey écrivant les Vies de Charles II, Jacques II & Guil-

laume III. La plume des historiens, du moins du plus grand nombre, est presque toujours à vendre, comme la muse de certains poëtes. II. *Histoire d'Auguste*, 1690, in-8° : le premier ouvrage historique de Larrey, écrit d'un style ferme & avec beaucoup de vérité. Il a été réimprimé avec l'*Histoire des Triumvirats*, par Citri de la Guette. IV. L'*Héritiere de Guienne*, ou *Histoire d'Eléonore, fille de Guillaume, dernier duc de Guienne, femme de Louis VII, roi de France*; in-12, 1692 : morceau d'histoire écrit d'un style emphatique, vif & un peu romanesque. V. *Histoire des sept Sages*, en 2 vol. in-8°, 1713, composée pour amuser les oisifs, & qui ne parvient pas toujours à son but. Larrey parut aussi sur la scene en qualité de controversiste. Il donna, en 1709, une mauvaise *Réponse* à l'*Avis aux Réfugiés*, réimprimée à Rouen, in-12, 1714 & 1715.

LARROQUE, (Matthieu de) né à Leirac, près d'Agen, en 1619, de parens calvinistes, prêcha à Charenton avec applaudissement. La duchesse de la Trimouille l'ayant entendu, le choisit pour son ministre à Vitré en Bretagne. Après avoir servi cette église pendant 27 ans, il alla exercer le ministere à Rouen, & mourut en 1684, à 65 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. Une *Histoire de l'Eucharistie*, Elzevir, 1669, in-4°, & 1671, in-8° : malgré l'érudition qu'il y étale, c'est l'un des écrits les plus foibles que les Protestans aient publiés contre ce mystere, qui comme les autres dogmes Chrétiens, peut bien prêter à des difficultés de raisonnement, mais contre lequel il n'est pas prudent de chercher des preuves dans l'histoire, la tradition & la doctrine des Peres. II. *Réponse au livre de M. de Meaux, de la Communion sous les deux especes*, 1683, in-12. III. Un *Traité sur la Régale*. IV. Deux *Dissertations* latines sur *Photin* & *Libere*. V. Plusieurs autres Ecrits de controverse, estimés dans son parti.

LARROQUE, (Daniel de) fils du précédent, né à Vitré, quitta la France après la révocation de l'édit de Nantes, passa à Londres, de là à Copenhague, ensuite à Amsterdam, & enfin revint à Paris pour embrasser la Religion Catholique. Un écrit satyrique, contre Louis XIV (à l'occasion de la famine de 1693), auquel il avoit eu part, le fit enfermer au Châtelet, d'où il fut transféré au château de Saumur. Etant sorti 5 ans après de sa prison, il obtint un poste dans le bureau des affaires étrangeres, & une pension de 4000 liv. dans le tems de la régence. Il mourut en 1731, à 70 ans. On a de lui : I. *Vie de l'imposteur Mahomet*, traduite de l'anglois du savant Prideaux, in-12. II. Deux mauvais romans satyriques ; l'un sous le titre de *Véritables motifs de la conversion de Rancé*, abbé de la Trappe, 1685, in-12 ; l'autre sous celui de *Vie de Mézerai l'historien*, in-12. L'auteur etoit jeune, dit l'abbé d'Olivet, lorsqu'il fit ce dernier ouvrage ; mais l'étoit-il lorsqu'il le publia en 1726 ? III. *Traduction de l'Histoire Romaine* d'Echard, retouchée & publiée par l'abbé

des Fontaines (*voyez* ce mot). IV. L'abbé d'Olivet lui attribue *Avis aux Réfugiés*, 1690, in-12. On crut cependant dans toute la Hollande que Bayle étoit l'auteur de ce livre, & on le croit encore communément aujourd'hui. L'auteur quel qu'il soit, y donne de très-bons conseils aux réfugiés, dont les déclamations contre la France ne rendoient pas la cause meilleure. V. Il travailla aux *Nouvelles de la République des Lettres*, pendant une maladie de Bayle.

LAROQUE, *voyez* ROQUE (la).

LASCA, *voyez* GRAZZINI.

LASCARIS, (Théodore) d'une ancienne famille Grecque, passa dans la Natolie, après la prise de Constantinople par les Latins, & s'y fit reconnoître despote. L'empire Grec étoit déchiré de toutes parts; il profita de l'état de foiblesse où il étoit, pour se faire déclarer empereur à Nicée en 1206. Après avoir donné diverses preuves de valeur, il mourut en 1222. C'étoit un prince estimable, qui retarda par son courage & sa prudence la chute de l'empire d'Orient. — Jean Ducas Vatace, son successeur, eut un fils nommé aussi Théodore LASCARIS. Ce dernier régna à Nicée depuis 1255 jusqu'en 1259, & laissa un fils nommé Jean. *Voy.* JEAN LASCARIS.

LASCARIS, (André-Jean) dit *Rhyndacene*, parce qu'il étoit de Rhyndace, ville située entre la Phrygie & l'Hellespont, de la même famille que le précédent, passa en Italie, après la prise de Constantinople. La Grece étoit devenue la proie des Ottomans & le séjour de la barbarie. La maison de Laurent de Médicis, l'asyle des gens-de-lettres, fut celui de Lascaris. Ce seigneur Florentin, occupé alors à former sa vaste bibliotheque, l'envoya deux fois à Constantinople pour chercher des manuscrits grecs. A son retour, Louis XII l'appella à Paris, & l'envoya à Venise comme ambassadeur; fonction à laquelle il étoit moins propre, qu'à celle de bibliothécaire. Quelque tems après, le cardinal de Médicis ayant été élevé au pontificat sous le nom de Léon X; Lascaris, son ancien ami, passa à Rome, & obtint de ce pontife la direction d'un college des Grecs. Il mourut de la goutte en 1535, à 90 ans. On imprima à Bâle en 1537, & à Paris, 1544, in-4°, quelques *Epigrammes* de Lascaris en grec & en latin: car il possédoit parfaitement ces deux langues. Son style a de la vivacité & de l'harmonie. Une des grandes obligations qu'on lui a, c'est d'avoir apporté en Europe la plupart des beaux manuscrits grecs que nous avons.

LASCARIS, (Constantin) quitta Constantinople, sa patrie, en 1453, lorsque les Turcs s'en furent rendus maîtres, & se réfugia en Italie, où ses talens reçurent l'accueil qu'ils méritoient. Il enseigna les belles-lettres à Milan, ensuite à Naples, & enfin à Messine. De son école sortirent Bembo & d'autres hommes illustres. Il laissa sa bibliotheque, qui contenoit beaucoup de manuscrits précieux, qu'il avoit apportés de Constantinople, au sénat de Messine, qui l'avoit honoré du

droit de bourgeoisie en 1465, & qui lui fit élever un tombeau de marbre. On a de lui une *Grammaire Grecque*, en grec seulement; Milan, 1476, in-4°. C'est la premiere production grecque de l'imprimerie; elle a été réimprimée avec quelques autres *Traités de Grammaire*, Venise, 1537, in-4°.

LASCENE *ou* LASENA, (Pierre) avocat de Naples, originaire de Normandie, habile dans les belles-lettres & dans la jurisprudence, mourut à Rome le 20 août 1636, à 46 ans. On a de lui: I. *Nepenthes Homeri, seu De abolendo luctu;* Lyon, 1624, in-8°. II. *Cleombrotus, sive De iis qui in aquis pereunt;* Rome, 1637, in-8°. III. *Dellantico Ginnasio Napoletano*, Naples, 1688, in-4°.

LASCUS *ou* LASCO, (Jean) d'une famille illustre de Pologne, fut prévôt de Gnesne, puis évêque de Vesprin en Hongrie. Il abandonna la foi catholique pour embrasser la prétendue réforme, qu'il prêcha en Hollande & en Angleterre, d'où il fut chassé par la reine Marie, parcourut l'Allemagne, le Danemarck, & mourut en Pologne l'an 1560. Ses principaux ouvrages sont: I. *Tractatus de Sacramentis*, Londres, 1552, in-8°. II. *Forma Ministerii in peregrinorum Ecclesiâ, institutâ Londini an. 1550, per Eduardum VI*, in-8°.

LASNE, (Michel) dessinateur & graveur, natif de Caen, mort en 1667, âgé de 72 ans, a donné quelques planches au burin, d'après Raphaël, Paul Veronese, Josepin, Rubens, Annibal Carrache, Vouet, le Brun & autres. Il a aussi fait beaucoup de morceaux de génie, dans lesquels on admire son talent pour exprimer les passions.

LASIUS, *voyez* LAZIUS.

LASSENIUS, (Jean) né l'an 1636 à Waldan en Poméranie, voyagea avec un jeune seigneur de Dantzig, en Hollande, en France, en Angleterre, & visita les bibliotheques & les savans de ces pays, avec lesquels il forma des liaisons. Etant à Nuremberg il se fit des affaires fâcheuses, en publiant un libelle intitulé: *Classicum belli Turcici*, contre deux Jésuites, les PP. Otton d'Ausbourg & Neuhausen de Ratisbonne, & contre le docteur Jæger. On l'enleva secrettement, & on l'enferma dans une prison en Hongrie. Ayant obtenu sa liberté, il fut nommé pasteur de diverses églises luthériennes en Allemagne, puis professeur de théologie à Copenhague, où il mourut en 1692. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages en allemand, peu connus même des Luthériens.

LASSUS *ou* LASUS, poëte dithyrambique, né à Hermione, dans le Péloponnese, l'an 500 avant J. C., l'un des sept Sages de la Grece, après la mort de Périandre, applaudi de son tems.

LASSUS, (Orland) célebre musicien du 16e. siecle, né à Mons en 1520, & mort à Munich le 15 juin 1593, étoit le premier homme de son art, dans un tems où la musique n'étoit pas ce qu'elle est aujourd'hui. Il fit briller ses talens dans les cours de France, d'Angleterre, de Baviere, &c., fut maître de musique à Naples, & chef & maître de la chapelle

de S. Jean de Latran à Rome. On a de lui un grand nombre de pieces de musique sur des sujets sacrés & profanes, sous le titre de *Meslanges d'Orlando Lassus*, Paris, 1576; & *Continuation des Meslanges*, 1584. On doute de l'existence des autres ouvrages que lui attribuent communément les bibliographes, tels que *Theatrum musices; Patrocinium Musarum; Motetorum & Madrigalium libri; Liber Missarum*, &c. Ses contemporains le vanterent comme la merveille de son siecle, & le mirent au-dessus d'Orphée & d'Amphion. Un poëte a dit de lui :

Hic ille est Lassus lassum qui recreat orbem,
Discordemque suâ copulat harmoniâ.

LATERANUS, (Plautius) fut désigné consul l'an 65 de J. C. Avant de prendre possession de son consulat, il fut tué par ordre de Néron, pour être entré dans la conjuration de Pison contre ce prince. C'est de *Plautius Lateranus*, que le célebre palais de Latran a tiré son nom; car c'étoit autrefois la maison qu'habitoient ceux de cette famille. Les auteurs contemporains la mettoient au nombre des plus magnifiques de Rome.

LATHBER, (Jean) Cordelier Anglois du 15*e*. siecle, dont on a des *Commentaires* estimés sur les *Psaumes*, sur *Jérémie*, & sur les *Actes des Apôtres*. Il a fini celui sur Jérémie, en 1406.

LATINUS, roi des Latins en Italie, étoit fils de Faune, & commença à régner vers l'an 1239 avant J. C. Lavinie, sa fille unique, épousa Enée, selon la fable, après que ce prince Troyen eut tué Turnus, roi des Rutules.

LATINUS PACATUS DREPANIUS, orateur latin, né à Drépane dans l'Aquitaine, dont nous avons un *Panégyrique de Théodose le Grand*, prononcé devant ce prince en 389, après la défaite du tyran Maxime. Il y en a une édition de 1651, in-8°.; & on le trouve dans les *Panegyrici veteres*, 1677, in-4°.

LATINUS-LATINIUS *ou* LATINO-LATINI, comme l'appelle le P. Nicéron, vit le jour à Viterbe en 1513. Il fut employé à la correction du *Décret* de Gratien, & mourut à Rome en 1593, après avoir publié des remarques & des corrections sur Tertullien & sur plusieurs autres écrivains, & une savante compilation sous le titre de *Bibliotheca sacra & profana*. Ce recueil d'observations, de corrections, de variantes, de conjectures, fut imprimé à Rome en 1667 par les soins de Dominique Macri, qui l'enrichit de la *Vie* de l'auteur. C'est faussement qu'on a accusé celui-ci d'avoir supprimé les pieces des anciens qui ne s'accordoient pas avec ses sentimens. Latinus avoit été secrétaire de plusieurs cardinaux. Juste-Lipse l'appelle, *Probissimus senex, & omni litterarum genere instructissimus*. Quoiqu'il eût une santé très-délicate, il la ménagea si bien, qu'il poussa sa carriere jusqu'à 80 ans.

LATINUS, célebre Ethiopien, développa un génie & des connoissances, qu'on étoit bien loin de soupçonner dans un Africain du 16*e*. siecle, & donna

des leçons publiques de musique, de poésie & de langue latine, dans un college de Grenade. Sa réputation étoit extraordinaire, & tous les curieux accouroient pour voir un *Negre* briller dans les connoissances des beaux-esprits d'Europe, & les enseigner aux Européens même. « Nouvelle preuve après » tant d'autres, dit un physiologue, que la raison de » l'homme est à elle-même; » que c'est un feu céleste, » comme s'exprime un ancien, » qui se développe par-tout où » il peut, *divinæ particula* » *auræ*; & que si des circonstances locales ou organiques, » mettent des obstacles à son » essor, ou donnent des facilités, elles ne peuvent jamais » en être la cause productive ». Latinus mourut vers 1590.

LATOMUS ou MASSON, (Jacques) savant théologien scholastique, né à Cambron, dans le Hainaut, vers 1475, étoit docteur de Louvain, chanoine de S. Pierre de la même ville & de la cathédrale de Cambray, & inquisiteur de la foi. Il écrivit contre Luther, & fut l'un des meilleurs controversistes de son tems. Il mourut en 1544. Tous ses ouvrages furent recueillis & donnés au public en 1550, in-fol. Les Luthériens furent si sensibles aux coups que leur porta Latomus, qu'ils le déchirerent de son vivant, & après sa mort par des satyres, des romans, & par les termes les plus injurieux. — Jacques LATOMUS son neveu, né à Cambron au commencement du 16e. siecle, chanoine de S. Pierre à Louvain, mort le 29 juillet 1596, s'étoit appliqué à la poésie latine; & a donné *Psalmi omnes Davidis in carmen conversi*, Anvers, 1587, in-8°. Buchanan & le P. Commire l'ont surpassé dans ce genre.

LATOMUS, (Barthélemi) né à Arlon, dans le duché de Luxembourg, en 1485, fut un des hommes les plus versés dans les belles-lettres de son siecle. Il professa la rhétorique à Cologne, fut principal du college de Fribourg en Brisgaw, & passa ensuite à Paris, où François I le nomma l'an 1534 pour remplir le premier une chaire d'éloquence latine dans le college-royal de France qu'il venoit d'établir. Sur la fin de la même année, les Sacramentaires ayant eu l'audace d'afficher des écrits insolens contre l'auguste Sacrement de nos autels & contre le roi, on en accusa les Allemands qui étoient alors à Paris; & on se souleva contr'eux indistinctement. Latomus craignit d'être enveloppé dans ce soulevement; mais François I ayant fait faire une exacte recherche des auteurs de ces libelles, trouva qu'ils étoient tous François: il y en eut au moins vingt-quatre qui périrent par le dernier supplice. Latomus enseigna jusqu'à l'an 1542, avec distinction; puis il se retira à Coblentz, où il fut fait conseiller de l'électeur de Treves. Les hérétiques, & en particulier Martin Bucer, l'attaquerent dans sa retraite; il se tira de ces disputes avec honneur, & en homme bien instruit de sa religion. La réputation qu'il se fit par ses ouvrages de controverse, engagea Charles-Quint à l'envoyer au

colloque de Ratisbonne, tenu en 1546, pour y assister en qualité d'auditeur du côté des Catholiques. Il mourut à Coblentz en 1566. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages de littérature, entr'autres des notes sur une grande partie des ouvrages de Cicéron. Ces notes ont été rassemblées dans une édition de *Cicéron*, donnée par Jean Oporin, Bâle, 1553, in-fol.

LATONE, fille de Cæus & de Phœbé. Comme Jupiter l'aimoit, Junon par jalousie la fit poursuivre par le serpent Python; & pendant toute sa grossesse, cette infortunée erra de côté & d'autre, jusqu'à ce que Neptune par pitié eût fait paroître l'isle de Délos au milieu des eaux, où elle alla se réfugier, & y accoucha d'Apollon & de Diane.

LATTAIGNANT, (Gabriel-Charles) né à Paris, fut chanoine de Rheims, & mourut en cette ville en 1778. Il s'adonna d'abord à la poésie légère, & enfanta un grand nombre de *Chansons*, où il paroît oublier la décence de son état. Il faut cependant lui rendre cette justice; que jamais il ne se permit aucun de ces transports qu'on appelle philosophiques; toujours il respecta dans ses vers la Religion. On peut même dire à sa gloire, qu'il répara les légéretés de sa muse par des productions plus dignes de ses talens. Ses *Cantiques Spirituels* lui feront plus d'honneur dans les esprits sages, que ses ouvrages de galanterie ne lui ont attiré d'applaudissemens de la part des esprits frivoles.

LAU, (Théodore-Louis) fameux spinosiste du 18e. siecle, conseiller du duc de Curlande, s'est malheureusement fait connoître par un traité imprimé à Francfort en 1717, sous ce titre: *Meditationes Philosophicæ de Deo, mundo, homine.* Ce livre fut proscrit, ce qui l'a rendu fort rare. Lau y dit (paragraphe IV): *Deus est materia simplex : Ego materia modificata... Deus oceanus : Ego fluvius... Deus terra : Ego gleba...* Tels sont les délires où s'engage l'altiere & imprudente Raison, quand elle se sépare de la Révélation, fidelle conservatrice de ses lumieres. Il a fait aussi quelques Traités de politique, qui ne valent pas mieux que ses Traités théologiques.

LAVAL, (Gilles de) seigneur de Retz, maréchal de France, d'une maison de Bretagne, féconde en hommes illustres, se signala par son courage sous Charles VI & sous Charles VII. Il contribua beaucoup à chasser les Anglois de la France. Les services qu'il rendit à sa patrie l'auroient immortalisé, s'il ne les avoit pas ternis par des meurtres, des impiétés & des débauches effrénées. Ayant ajouté à ses autres crimes celui de félonie & de trahison envers le duc de Bretagne, il fut condamné à être brûlé vif dans la prairie de Nantes en 1440. Le duc, témoin de cette exécution, permit qu'on l'étranglât auparavant, & qu'on ensevelît son corps. Le maréchal de Laval étoit d'une prodigalité extrême. Il consuma en folles dépenses 200,000 écus d'or comptant, dont il hérita à 20 ans; & plus de 30,000 livres de rente, qui

en valoient dans ce tems-là 300,000 de celui-ci. Quelque part qu'il allât, il avoit à sa suite un serrail, des comédiens, une musique, des instrumens, des devins, des magiciens, une compagnie de cuisiniers, des meutes de chiens de toute espece, & plus de 200 chevaux de main. Mezerai dit qu'*il entretenoit des sorciers & des enchanteurs pour trouver des trésors; & corrompoit de jeunes garçons & de jeunes filles, qu'il tuoit après pour en avoir le sang, afin de faire ses charmes.* De telles abominations seroient incroyables si on ne connoissoit par d'autres exemples, de quel excès de corruption & de scélératesse le cœur humain est capable. N'avons-nous pas vu dans le 17*e*. siecle, une dame Hongroise immoler successivement plus de 600 filles à la chimérique idée de s'embellir par leur sang, & se nourrir enfin de leur chair? On peut voir cette histoire incontestable dans l'élégant ouvrage du P. Turoczi, *Hungaria cum suis Regionibus*, pag. 189. *Voyez* TUROCZI Ladislas.

LAVAL, (André de) seigneur de Lohéac & de Retz, 2*e*. fils de Jean de Montfort, seigneur de Kergorlay & d'Anne de Laval, dont il prit le nom & les armes; rendit des services signalés au roi Charles VII, qui le fit amiral, puis maréchal de France. Il fut suspendu de sa charge au commencement du regne de Louis XI; mais ce prince le rétablit peu de tems après, & lui donna le collier de l'ordre de S. Michel en 1469. Il mourut en 1486, à 75 ans, sans laisser de postérité, & plus riche en réputation qu'en biens. Envoyé en 1455 contre Jean V, comte d'Armagnac, qui étoit excommunié pour avoir épousé publiquement sa propre sœur, il l'avoit poussé si vivement, qu'en une seule campagne il l'eut dépouillé de ses états.

LAVAL, (Urbain de) marquis de Sablé & de Bois-Dauphin, maréchal de France & gouverneur d'Anjou, se signala en divers sieges & combats. Il suivit le parti de la ligue, fut blessé & fait prisonnier à la bataille d'Ivry en 1590. Il fit ensuite son accommodement avec Henri IV. Son crédit augmenta sous le regne suivant. Lorsque le prince de Condé & beaucoup d'autres mécontens se furent unis, pour empêcher le mariage de Louis XIII avec l'infante d'Espagne; la reine Marie de Médicis, & le marquis d'Ancre son confident, firent commander à Laval l'armée qu'ils mirent sur pied pour combattre celle des mutins : mais il ne répondit pas à l'opinion qu'on avoit de ses talens. A la fin de ses jours il se retira dans une terre, où il mourut tranquillement en 1629.

LAVAL-MONTMORENCY, (François de) premier évêque de Quebec, étoit fils de Hugues de Laval, seigneur de Montigni. Il fut d'abord archidiacre d'Evreux, & ensuite nommé au siege nouvellement érigé à Quebec, qu'il alla remplir en 1673. Il fonda un Séminaire, s'y fit estimer de tout le monde par sa vertu & par son éminente piété, & y mourut en 1708, à 86 ans, après s'être démis de son évêché. L'abbé de la Tour, doyen

du chapitre de Montauban, a écrit sa *Vie*, in-12.

LAVAL, (Antoine de) sieur de Belair, maître des eaux & forêts du Bourbonnois, puis capitaine des châteaux de Beaumanoir-les-Moulins, étoit savant dans les langues, l'histoire & la theologie. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages. Le plus considérable est : *Desseins de Professions nobles & publiques*, contenant entr'autres l'*Histoire de la Maison de Bourbon*, Paris, 1605, in-4°. Il mourut en 1631, à 80 ans.

LAVARDIN, *voyez* BEAUMANOIR, MASCARON & HILDEBERT.

LAVATER, (Louis) controversiste protestant, né à Kibourg, dans le canton de Zurich, en 1527, mort chanoine & pasteur de cette derniere ville en 1586, a laissé une *Histoire Sacramentaire*, des *Commentaires* & des *Homélies*. Ces divers ouvrages sont lus par les gens de son parti. Mais son curieux traité *De Spectris* (Geneve, 1580, in-8°, & Leyde, 1687, in-12) est recherché de tout le monde.

LAVAU, *voyez* FLONCEL.

LAVAUR, (Guillaume de) avocat au parlement de Paris, mort en 1730 à Saint-Ceré, dans le Quercy, sa patrie, âgé de 76 ans, fut l'oracle de son pays par ses connoissances. Il joignoit à un cœur bon & généreux, une mémoire prodigieuse & une vaste littérature. On a de lui : I. L'*Histoire secrette de Néron ou le Festin de Trimalcion*, traduit de Pétrone avec des remarques historiques, in-12, 1726. II. *Conférence de la Fable avec l'Histoire-Sainte*, 1730, 2 vol. in-12. L'auteur prouve que les grandes fables, le culte & les mysteres du paganisme, ne sont que des altérations des usages, histoires & traditions des anciens Hébreux. Il y a beaucoup d'érudition dans ce livre; mais les conjectures n'y sont pas toutes également heureuses. Huet avoit eu la même idée avant l'auteur; il n'est pas difficile de s'appercevoir que Lavaur a profité de sa *Démonstration Evangélique*. L'abbé Guérin du Rocher a répandu beaucoup de lumiere sur cet objet dans sa savante *Histoire des tems fabuleux*, vainement attaquée par Mrs. de la Harpe, de Guignes & du Voisin, & défendue avec feu par M. l'abbé Chapelle. On doit voir aussi *Hérodote, historien du peuple Hébreu, sans le savoir*, par l'abbé Bonnaud, Liege, 1790, in-12. Il est certain que les Grecs ont pu facilement avoir communication des Livres-Saints, soit par les Juifs qu'ils faisoient esclaves, comme on le voit dans le prophete Joël, soit par les Phéniciens qui ont fait transpirer dans la Grece, comme dans les autres parties de l'Europe & de l'Afrique, tant de connoissances utiles. « Les » philosophes de ce siecle, dit » un critique, ont une aver» sion décidée de cette espece » de combinaison. Ils ne peu» vent souffrir que l'Ecriture » ait servi de fond aux écrits » historiques & mythologiques » des anciens. Un Gebelin, un » Bailly, ont mieux aimé faire » des romans puérils de chro» nologie, de géographie, de » physique & d'histoire, que » d'adhérer à une observation » simple

» simple & péremptoire ». *Voyez* OPHIONÉE.

LAUBANIE, (Yrier de Magonthier de) né en 1641 dans le Limousin, parvint par ses services au grade de lieutenant-général, & s'en rendit digne par les preuves de courage qu'il donna dans quantité d'occasions. Nommé gouverneur de Landau en 1704, il y fut assiégé par deux armées, commandées par le prince Louis de Bade & le prince Eugene, soutenues par l'armée d'observation de milord Marleborough; il défendit la place durant 69 jours, & obtint la plus honorable capitulation. Il fut grand-croix de l'ordre de S. Louis, & se retira à Paris, où il mourut en 1706.

L'AUBESPINE, *voyez* AUBESPINE.

LAUBRUSSEL, (Ignace de) Jésuite, né à Verdun en 1663, professa avec distinction dans son ordre, fut provincial de la province de Champagne & ensuite préfet des études du prince Louis des Asturies; & lorsque ce prince se maria, il devint confesseur de la princesse. Il mourut au Port-Ste-Marie en Espagne, l'an 1730, après avoir publié quelques ouvrages. Les plus connus sont: I. *La Vie du Pere Charles de Lorraine*, Jésuite, Nancy, 1733, in-8°. II. *Traité des abus de la Critique en matiere de Religion*, Paris, 1710, 2 vol. in-12. Son but étoit de venger la Religion, des coups impuissans que lui portent les incrédules & les hérétiques; il y a de bonnes choses, mais elles pourroient être énoncées avec plus de dignité & de force.

LAUD, (Guillaume) de Reading en Angleterre, illustre par ses talens & par sa constance dans ses malheurs, prit le bonnet de docteur à Oxford, & parvint par son mérite, après avoir rempli divers sieges à l'archevêché de Cantorbery. Son attachement à Charles I lui fut funeste. Les ennemis de ce prince firent mettre l'archevêque à la tour de Londres. Il fut accusé par le parlement d'avoir voulu introduire la Religion Catholique, d'avoir entrepris de réunir l'Eglise Romaine avec l'Anglicane. Charles ayant été entiérement défait, & les séditieux n'ayant plus rien à craindre, on fit couper la tête à cet illustre prélat, en 1644: il avoit alors 72 ans. On a de lui une *Apologie de l'Eglise Anglicane* contre Fischer, Londres, 1639, in-fol. C'est l'apologie du schisme & de l'hérésie, qui prouve assez que c'est sans fondement qu'on l'accusa d'avoir fait des démarches en faveur de l'Eglise Catholique. Warthon publia en 1695, in-fol., la *Vie* de cet archevêque. Elle est curieuse & recherchée. On y trouve l'histoire du procès de Laud, composée par lui-même dans la tour de Londres, avec beaucoup de vérité.

LAUDON, (Gédeon baron de) propriétaire d'un régiment d'infanterie Allemande, grand-croix de l'ordre militaire de Marie-Thérese, feld-maréchal des armées Autrichiennes, un des plus habiles & des plus heureux capitaines du 18e. siecle, naquit en Livonie d'une ancienne famille du pays, en 1716. Il fit ses premieres cam-

pagnes sous le maréchal Munich, dans la guerre de 1738, & se trouva à la prise d'Oczakow, de même qu'aux batailles de Choczim & Stawutschane, où les Turcs furent entiérement défaits. En 1756, étant à peine entré au service de la maison d'Autriche, avec le grade de lieutenant-colonel, il se fraya tellement le chemin à la gloire, qu'en moins d'une année il se vit général d'artillerie, & en 3 ans commandant en chef d'une armée entiere. Ce fut lui qui délivra Olmutz du siege des Prussiens, qui battit le roi même a Kunersdorf près de Francfort-sur-l'Oder, qui fit prisonnier le général Fouquet à Landshut, qui emporta d'assaut Glatz & Schweidnitz, & qui arrêta enfin les progrès de Fréderic, dans une guerre qui auroit pu être fatale à la maison d'Autriche. Ce fut lui également qui, l'année 1778, ayant été fait maréchal & mis à la tête de 60 mille hommes, empêcha que le prince Henri de Prusse ne réunît son armée à celle du roi son frere en Bohême. En 1788 & 1789, il se rendit maître de Dubitza, de Novi, Gradisca & Belgrade. Ayant été nommé en 1790 commandant-général en Bohême & en Moravie, il mourut le 14 juillet, dans son quartier-général de Neu-Ditschein, dans la 75e. année de son âge. Fréderic II estimoit ses talens militaires, en même tems qu'il redoutoit sa vigilance & son extrême activité. Il l'appelloit sa *sentinelle*, & disoit qu'*il estimoit les dispositions des autres généraux, mais qu'il craignoit les batailles de Laudon.* La carriere de ce grand général n'a pas toujours été également brillante, & il y a eu plusieurs époques, où il restoit comme dans le plus parfait oubli; car pour ce qui regarde la faveur de la cour, il ne put s'en assurer que dans les derniers mois de sa vie. Simple dans toutes ses manieres, ennemi de l'adulation & de l'intrigue, privé de tous les moyens qu'ont les riches de se faire valoir dans la capitale, & tout isolé au milieu de ses rares qualités, Laudon se refusa toujours à la moindre démarche pour gagner l'amitié des courtisans, pour lesquels son grand mérite ne fut qu'un objet d'étonnement, comme il étoit celui de l'admiration des ministres & de tous les citoyens. Il avoit été élevé dans la religion Luthérienne; mais il se fit catholique avec une pleine connoissance de cause, & fut fidele à tous les devoirs que la Religion prescrit. Il reçut, avant de mourir, les saints Sacremens avec beaucoup de piété. Il avoit donné le même exemple en partant, en 1788, pour le camp de Dubitza, & sortit de l'église pour aller directement à l'armée. Arrivé au camp, il remarqua qu'on négligeoit la priere du matin & du soir, & n'eut rien de plus pressant que de rétablir cette pratique chrétienne. Toute l'armée l'a pleuré comme son pere, comme le gage & le garant de ses victoires. Dans ses derniers momens, voyant les officiers qui environnoient son lit fondre en larmes, il les consola & les raffermit par des paroles puisées dans la vraie philosophie; il leur recommanda d'unir toujours la Religion à la

valeur guerriere, de se défendre de ce qu'on appelle les maximes des esprits-forts, ajoutant ces paroles remarquables : » Je dois à ma confiance en » Dieu tous les succès que j'ai » eus, comme les consolations » que je goûte dans le moment » de paroître devant lui ». C'est d'un témoin oculaire qu'on tient ces détails. Il a donné lui-même pour inscription à mettre sur son tombeau : *Commemoratio mortis optima philosophia*. M. de Pezzl a publié sa *Vie* en allemand, & elle a été traduite en françois par M. de Bock, 1 vol. in-12.

LAUDUN, *voy.* DELAUDUN.

LAUGIER, (Marc-Antoine) né à Manosque en Provence, en 1713, entra de bonne heure chez les Jésuites. Il se consacra à la chaire, & prêcha à la cour avec applaudissement. Ayant quitté la Compagnie de Jesus, il se tourna du côté des beaux-arts. Son *Essai sur l'Architecture*, 1755, in-8°, dont il y a eu 2 éditions, prouva qu'il étoit né pour eux. Il y a sans doute quelques réflexions hasardées dans cet ouvrage ; mais on y trouve encore plus de vues justes & d'idées saines. Il est d'ailleurs bien écrit. Ses *Observations sur l'Architecture*, 1765, in-12, & *Maniere de juger les ouvrages de Peinture*, 1771, in-12, acheverent de prouver qu'il avoit le talent de saisir les principes & les finesses de ces arts. Son *Histoire de la République de Venise*, qu'il publia en 12 vol. in-12, 1758 & années suivantes, & celle *de la Paix de Belgrade*, en 2 vol. in-12, 1768, lui assurent un rang parmi les historiens. Il réunit dans l'une & dans l'autre, à quelques endroits près, le caractere de la vérité au mérite de l'exactitude. Le style auroit pu être plus soigné dans certains morceaux ; moins ampoulé, moins surchargé de traits plus oratoires qu'historiques, & de comparaisons amphigouriques. On a encore de lui : I. *Paraphrase du* Miserere, traduite de Segneri, in-12. II. *Voyage à la Mer du Sud*, traduit de l'anglois, 1756, in 4° & in-12. III. *Apologie de la Musique Françoise*, 1754, in-8°. IV. *Oraison funebre du Prince de Dombes*, pleine des beautés d'une vraie éloquence. Cet écrivain estimable mourut au mois d'avril 1769.

LAVINIE, fille de Latinus, roi du Latium, étoit promise à Turnus, roi des Rutules ; mais elle épousa Enée, & en eut un fils posthume, nommé Sylvius, parce qu'elle l'enfanta dans un bois où elle s'étoit retirée par la crainte qu'elle avoit d'Ascanius, fils d'Enée.

LAVIROTTE, (Louis-Anne) médecin, né à Nolay, diocese d'Autun, mort le 3 mars 1759, dans la 34e année de son âge, étoit bon physicien & observateur habile. Il a traduit de l'anglois : I. *Observations sur les crises par le pouls*, de Nihell, in-12. II. *Dissertation sur la transpiration*, in-12. III... *Sur la chaleur*, in-12. IV. *Découvertes Philosophiques de Newton*, par Maclaurin, 1749, in-4°. V. *Méthode pour pomper le mauvais air des vaisseaux*, 1740, in-8°. VI. *Observations microscopiques* de Needham, 1750, in-8°. Il a donné, de son propre fonds,

des *Observations sur une Hydrophobie spontanée, suivie de la rage*, in-12.

LAUNAY, (Pierre de) écrivain de la religion prétendue réformée, né à Blois en 1573, quitta une charge des finances, le titre de secrétaire du roi, & toutes les prétentions de fortune, pour se livrer à l'étude des livres sacrés. Les Protestans de France avoient en lui une confiance extrême. Il fut député à tous les synodes de sa province, & à presque tous les synodes nationaux qui se tinrent de son tems; & mourut en 1662, à 89 ans, très-regretté de ceux de sa communion. On a de lui: I. Des *Paraphrases sur toutes les Epîtres de S. Paul*, sur *Daniel*, l'*Ecclésiaste*, les *Proverbes* & l'*Apocalypse*. II. Des *Remarques sur la Bible, ou Explication des mots, des phrases & des figures difficiles de la Sainte-Ecriture*, Geneve, 1667, in-4°. Ces deux ouvrages sont estimés des Calvinistes.

LAUNAY, (François de) né à Angers en 1612, reçu avocat à Paris en 1638, suivit le barreau, plaida, écrivit & consulta avec un succès égal. Il fut le premier pourvu de la chaire de droit françois, fondée en 1680 au college de Cambray. Il fit l'ouverture de ses leçons par un Discours, dans lequel il prouva « que le droit Romain » n'est pas le droit commun de » France ». Du Cange, Bigot, Coutelier, Ménage & plusieurs autres savans se faisoient un plaisir de converser avec lui. Ils trouvoient dans ses entretiens un fonds inépuisable des maximes les plus certaines de la jurisprudence ancienne & moderne. Ses mœurs relevoient beaucoup son savoir; elles étoient douces & pures, sa piété solide, sa charité bienfaisante. Il ne savoit rien refuser; mais en secourant les misérables, sur-tout ceux qui mendioient plutôt par paresse que par besoin, il leur disoit: *Vous pourriez bien travailler pour gagner votre vie; je me leve à 5 heures du matin pour gagner la mienne.* Cet homme estimable mourut en 1693, à 81 ans. On a de lui: I. Un savant *Commentaire sur les Institutes coutumieres* d'Antoine Loysel, 1688, in-8°. II. Un traité du *Droit de Chasse*, 1681, in-12. III. Des *Remarques sur l'institution du Droit Romain & du Droit François*, in-4°, 1686.

LAUNOY, (Mathieu de) prêtre de la Ferté-Alais, au diocese de Sens, se fit protestant en 1560, & exerça le ministere à Sedan, où il se maria. Une scene scandaleuse qu'il donna dans cette ville, l'obligea de fuir. Il redevint catholique, & fut pourvu d'un canonicat à Soissons. Ayant embrassé le parti de la ligue, il se mit à la tête de la faction des Seize, & fut le promoteur de la mort du président Brisson. Le duc de Mayenne ayant fait poursuivre les meurtriers de ce magistrat, Launoy passa en Flandre, & y mourut. On a de lui: *Les Motifs* de sa *Conversion* & une *Réponse aux Calomnies*, qu'il prétendoit que les ministres avoient semées contre lui, & quelques Ecrits de controverse.

LAUNOY, (Jean de) né à Valdesie, village de Normandie, près de Valognes, en 1603,

prit le bonnet de docteur en 1636. Un voyage qu'il fit à Rome augmenta son érudition, & lui procura l'amitié & l'estime d'Holstenius & d'Allatius. De retour à Paris, il se renferma dans son cabinet, recueillant les passages des Peres & des auteurs sacrés & profanes, sur toutes sortes de matieres. Les *Conférences* qu'il tint chez lui tous les lundis, furent une espece d'école académique, où l'on trouvoit à s'instruire & quelquefois aussi à s'égarer; & comme elles prenoient l'air de conventicules, où se rendoient des gens d'une humeur dogmatisante, le roi les interdit en 1636. On s'y occupoit de la défense des opinions de Richer, & à établir ce systême démocratique & anarchique, qui ne convient à aucune société, mais sur-tout point à une société telle qu'est l'Eglise Catholique. Pour détourner de dessus cet objet l'attention du public, on faisoit la guerre aux légendes, en attaquant les fables qu'elles renferment, & en même tems plusieurs faits vrais ou probables, que la critique de M. Launoy ne distinguoit pas des faits supposés. C'est ce qui fit surnommer Launoy le *Dénicheur des Saints*. Aussi le curé de S. Roch disoit : *Je lui fais toujours de profondes révérences, de peur qu'il ne m'ôte mon S. Roch.* M. le président de Lamoignon le pria un jour de ne pas faire de mal à S. Yon, patron d'un de ses villages. *Comment lui ferois-je du mal*, répondit le docteur? *je n'ai pas l'honneur de le connoître.* Il avoit rayé de son calendrier *sainte Catherine*, martyre; & le jour de sa fête, il affectoit de dire une messe de *Requiem*; comme si le défaut d'authenticité dans les actes d'une sainte honorée dans l'Eglise de Dieu, pouvoit conclure contre son existence ou sa sainteté (*voy.* CATHERINE). Soit goût, soit affectation, il vécut toujours pauvrement & simplement, ennemi du cérémonial. Il aima mieux se faire exclure de la Sorbonne, que de souscrire à la censure du docteur Arnauld, condamné par Rome & par l'Eglise de France. Il fit plus, il écrivit contre le Formulaire de l'assemblée du clergé de 1656. Il mourut en 1678 dans l'hôtel du cardinal d'Estrées. L'abbé Granet a donné une édition de ses ouvrages en 1731, en 10 vol. in-fol.; il y a joint la *Vie* de l'auteur, & plusieurs de ses écrits qui n'avoient point encore vu le jour. Ce critique n'écrit ni avec pureté, ni avec élégance : son style est dur & forcé. Il s'exprime d'une maniere toute particuliere, & donne des tours singuliers à des choses très-communes. Ses citations sont fréquentes, extraordinairement longues, & d'autant plus accablantes, qu'il ne craint pas de les répéter; il faut bien s'en défier; quand un passage le gênoit, il le corrompoit, & le rapportoit tel qu'il l'avoit créé, avec une impudence incroyable; l'éditeur même de ses *Œuvres* en rapporte un exemple frappant. Dans le dessein de prouver que l'adultere rompt le lien conjugal, il allegue une lettre du pape Jean VIII, où il est dit: *Nulla ratione prorsùs illi conceditur aliam vivente priore conju-*

çere ; & ajustant la lettre à son systême, il retranche les mots *nulla ratione prorsùs*, & s'en tenant aux paroles *illi conceditur*, il conclut d'une maniere triomphante, en s'écriant : *Quid clarius vel expressius ?* Et ce n'est pas la seule altération de ce genre dans cette même lettre de Jean VIII (*voyez* le *Journ. hist. & litt.*, 1 novembre 1787, p. 338, & le 8*e*. vol. des *Réclam. Belg.*, pag. 193). La plupart de ses raisonnemens ne sont pas plus justes que ses citations, & il semble quelquefois avoir eu d'autres vues que celles qu'il annonce. Ses principaux ouvrages sont : I. *De varia Aristotelis fortuna in Academia Parisina* voy. ARISTOTE). II. *De duobus Dionysiis*. III. *Historia Gymnasii Navarræ*, pleine de savantes recherches. IV. *Inquisitio in Chartam immunitatis Sancti Germani a Pratis* : ouvrage très-abondant en citations. V. *De commentitio Lazari, Magdalenæ, Marthæ & Maximini in Provinciam appulsu* : où il réprouve absolument la tradition des Provençaux touchant l'arrivée de Lazare, de Magdelene & de Marthe en Provence, tradition à laquelle les Bollandistes ont paru plus favorables. VI. *De auctoritate negantis argumenti* : Launoy donne trop de force à cet argument; mais il en faisoit si grand usage dans ses critiques, qu'il ne pouvoit s'empêcher de le faire valoir. VII. *De veteribus Parisiensium Basilicis*, savant & curieux. VIII. *Judicium de auctore librorum* DE IMITATIONE CHRISTI (voyez AMORT). IX. *De frequenti Confessionis & Eucharistiæ usu*. X. *De cura Ecclesiæ pro Sanctis & Sanctorum reliquiis* : ouvrage judicieux. XI. *De cura Ecclesiæ pro miseris & pauperibus*, plein d'érudition. XII. *De veteri ciborum delectu in jejuniis* : qui mérite le même éloge que le précédent. L'auteur y montre qu'on pourroit, absolument parlant, jeûner avec de la viande; il le fit au sujet du siege de Paris : mais dans ces dernieres années, des esprits superficiels en abuserent pour renverser la discipline de l'Eglise. XIII. *De scholis celebrioribus a Carolo magno exstructis* : il y a des recherches. XIV. *De Sacramento Unctionis Extremæ*. XV. *Romanæ Ecclesiæ traditio circa Simoniam* ; la matiere y est épuisée. XVI. *De vero auctore fidei Professionis quæ Pelagio, Augustino & Hieronymo tribui solet*. XVII. Des *Lettres*, imprimées séparément, Cambridge, 1689, in-fol. XVIII. Plusieurs écrits sur *la véritable Tradition de l'Eglise, touchant la Grace*, & sur divers points de critique historique, &c. XIX. *Regia in matrimonium potestas*, 1 vol. in-4°. ; ouvrage où le mariage chrétien devient une affaire purement civile, puisque l'auteur ôte à l'Eglise le droit d'établir des empêchemens dirimans, & l'attribue exclusivement aux princes contre la doctrine expresse du concile de Trente; car tel est certainement le sens du canon qui dit *anathême* à ceux qui nient que l'Eglise ait le pouvoir de poser des empêchemens dirimans. Les écrivains orthodoxes de toutes les nations en conviennent. » Jamais, dit le cardinal-archevêque de Malines, dans sa » Déclaration de 1789, il ne

» s'est élevé à ce sujet aucune » dispute entre les docteurs catholiques ; ils ont soutenu » comme une vérité constante » & très-assurée, que l'Eglise » avoit reçu de J. C. le pouvoir d'établir des empêchemens dirimans du mariage, » & ont placé cette doctrine » parmi les points définis dans » le Concile de Trente, de » sorte que, dans tous les pays » catholiques, on fut saisi d'étonnement & d'indignation, » lorsque le docteur Launoy » eut la témérité de contester » ce pouvoir à l'Eglise. Cette » témérité excita d'abord les » réclamations des écrivains » contemporains, & attira sur » l'auteur le blâme des évêques de sa nation & de toute » la chrétienté. Son étrange systême ne produisit aucune révolution, ni dans la théologie, ni dans la jurisprudence: » l'ouvrage déféré à Rome y » fut relégué parmi les livres » pernicieux, d'où il tomba » dans l'oubli & le mépris. » Lorsqu'on ressuscita, sur la » fin du dix-huitieme siecle, » la prétention de Launoy, elle » rencontra, dans les écoles » chrétiennes, les mêmes oppositions qu'elle avoit éprouvées au dix-septieme ; & » l'Eglise Romaine, la mere » & la maîtresse de toutes les » Eglises, toujours attentive » à conserver le dépôt commun de la doctrine, dont la » garde lui est spécialement » confiée, n'a point manqué » de se déclarer contre cette » vieille nouveauté ; ainsi qu'il » en conste par plusieurs rescrits du pape régnant ». Indépendamment de ces observations, on peut dire que le sentiment de Launoy conduit à la destruction totale des mœurs chrétiennes. Car, si la validité des mariages dépend uniquement de l'autorité profane, qui empêchera les chrétiens d'épouser leurs sœurs, comme les illustres Ptolomée, & avec eux toute l'Egypte? d'établir la communauté des femmes, comme le vouloit l'incomparable Platon, & comme le pratiquoit le grave Caton? de devenir polygames par l'avis du prophete Arabe? de renouveller les nôces abominables de Néron & de Sporus?.... & qu'on ne parle pas de la loi naturelle comme opposée à ces infamies. La connoissons-nous mieux cette loi naturelle, que les Platon, les Caton, les Socrate, &c.? Ne savons-nous pas que de la nature, ainsi que de la raison, l'on fait ce que l'on veut, lorsque ces éternelles pupilles ne se trouvent pas sous la tutelle de la Religion? On voit par-là à quelles conséquences Launoy se laissoit entraîner par le goût des paradoxes, & l'amour de la singularité, les grands mobiles & la regle directive de ses opinions. Cet ouvrage proscrit par sa nature même & son but au tribunal de tout lecteur chrétien, fut condamné à Rome par un décret du 10 décembre 1688. On peut voir sur cette matiere, le traité *de l'Autorité des deux Puissances*, seconde édition, 1788 & 1791, tom. 3, p. 158 & suivantes; l'*Apologie du Mariage chrétien*, 1788; *Recueil des Représentations Belgiques*, tom. 6, p. 179. (*voyez* DOMINIS, ESPENCE, GERBAIS Jean, GIBERT Jean.

Pierre). — Un autre écrit dont on a beaucoup parlé, a été brûlé avant sa mort; un lexicographe prétend qu'il rouloit sur la prétendue altération du dogme par la scholastique : mais il est certain que l'ouvrage qui remplit ce but absurde, existe, & qu'il n'est pas de Launoy, mais de Faydit. L'écrit brûlé étoit contre le P. Alexandre. Launoy avoit eu de vifs démêlés avec les Dominicains ; & c'est le canif de ces Peres (& non celui des Jésuites, comme M. Chaudon l'insinue) qu'il feignoit de craindre. Il le dit clairement dans sa *Confirmatio dissert. de verâ plenarii apud August. concilii notione*, tom. 2, part. 2, pag. 131 & 169. Mais cette crainte simulée étoit à l'égard des uns comme des autres de ces religieux, une injure atroce. Launoy avoit quelque chose de sinistre dans le caractere, qui se déceloit sur sa physionomie. Adrien de Valois le peint comme une ame lâche & adulatrice, comme un parasite importun & de la plus ferme contenance. *Quotidiè*, dit-il, *ad optimatum mensas non invitatus accedis, quotidiè procerum patinas lingis, & tu quidem eos amicos ac etiam admiratores tuos arbitraris ; cùm plerique te adversentur, spernantque & irrideant, improvisò venientem excipiant inviti, quoniam honestè excludere ; domove expellere nequeunt. Horum è procerum convivatorumque tuorum numero quidam, magno vir ingenio, magnaque virtute, nuper interrogatus ab amico, quid ita Launojum petulantis linguæ & calami scriptorem mensâ suâ dignaretur ; ita respondit : Quid faciam ? hunc ego hominem amare non possem ; sed molestum effugere non valeo ; discedentem è curiâ in extremis gradibus stans diligenter observat.* Adr. Val. *Def. dissert. de Basilicis.* On trouve le même passage dans les *Œuvres de Launoy*, t. 4, part. 2, fol. 361.

LAURATI, (Pietro) peintre, natif de Sienne, disciple de Giotto, florissoit dans le 14e. siecle. Cet artiste a travaillé à Sienne & à Arrezzo ; il réussissoit principalement dans le jet des draperies, & à faire sentir sous l'étoffe le nu de ses figures. Il a aussi excellé dans les parties qui regardent la perspective.

LAURE, *voyez* NOVES.

LAUREA, *voyez* LAURIA.

LAURENS, (André du) natif d'Arles, disciple de Louis Duret, devint professeur de médecine à Montpellier, & premier médecin du roi Henri IV. On a de lui, entr'autres, un bon *Traité d'Anatomie*, en latin, in-fol., qui a été traduit en françois. Du Laurens mourut en 1609.

LAURENS, (Honoré du) frere du précédent, & avocat-général au parlement de Provence, se distingua dans le parti de la Ligue. Devenu veuf, il embrassa l'état ecclésiastique, & Henri IV lui donna l'archevêché d'Embrun. Il gouverna son diocese avec sagesse, & mourut à Paris en 1612. On a de lui : I. Un *Traité* sur l'*Edit* de Henri III, pour réunir les Protestans à l'Eglise Catholique, 1588, in-8°. II. La *Conférence de Surêne*, entre les députés des Etats-Généraux, & ceux du roi de Navarre, 1593, in-8°.

LAURENS, *voyez* LORENS.

LAURENT, (S.) diacre de l'Eglise Romaine sous le pape Sixte II, administroit en cette qualité les biens de l'Eglise. L'empereur Valérien ayant allumé le feu de la persécution par un édit cruel, Sixte fut mis en croix, & du haut de son gibet il promit à Laurent, impatient de le suivre, qu'il recevroit dans 3 jours la couronne du martyre. On l'arrêta bientôt après, & le préfet de Rome lui demanda, au nom de l'empereur, les trésors qui lui avoient été confiés. Laurent ayant obtenu un délai de 3 jours, pendant lequel il rassembla tous les pauvres chrétiens, il les présenta au préfet: *Voilà*, lui dit-il, *les trésors de l'Eglise.* Ce barbare, outré de dépit, le fit étendre sur un gril ardent, après l'avoir fait déchirer à coups de fouet. Le héros chrétien, tranquille sur les flammes, dit à son tyran : *J'ai été assez long-tems sur ce côté, faites-moi retourner sur l'autre, afin que je sois rôti sur tous les deux.* Le préfet, d'autant plus furieux que Laurent étoit plus intrépide, le fit retourner. *Mangez hardiment*, dit le généreux martyr à cet homme de sang, *& voyez si la chair des Chrétiens est meilleure rôtie que crue.* Il pria ensuite pour ses persécuteurs, pour ses bourreaux, pour la ville de Rome, & expira le dix août 258. Sa mort fit beaucoup de chrétiens. Plusieurs païens, touchés de sa constance, ne tarderent pas d'embrasser la Religion qui la lui avoit inspirée.

LAURENT, évêque de Novare dans le 6e. siecle, s'illustra par ses vertus & par son zele. On trouve quelques-unes de ses *Homélies* dans la Bibliotheque des Peres.

LAURENT, (S.) moine & prêtre de Rome, envoyé par S. Grégoire-le-Grand, avec S. Augustin, pour convertir les Anglois, en baptisa un grand nombre. Il succéda à S. Augustin dans l'archevêché de Cantorbery, & termina ses travaux apostoliques en 619. — Il ne faut pas le confondre avec S. LAURENT, issu du sang royal d'Irlande, qui fut abbé de Glindale, puis archevêque de Dublin : il mourut dans la ville d'Eu en Normandie, l'an 1181.

LAURENT DE LIEGE, religieux, Bénédictin du monastere de S. Laurent, près de Liege, d'où il tire son nom, passa de là dans le monastere de S. Vanne à Verdun, & composa une *Chronique* des évêques de Verdun & des abbés de S. Vanne, depuis l'an 1040 jusqu'en 1144, insérée dans le 12e. tome du *Spicilege* de dom d'Achery, & dans le 1er. tome de l'*Histoire de Lorraine* de dom Calmet.

LAURENT de la Résurrection, (le Frere) convers de l'ordre des Carmes-Déchaussés, né à Hérimini en Lorraine, mourut à Paris en 1691, à 80 ans. Fénélon, archevêque de Cambray, qui avoit été fort lié avec lui, le peint comme un homme gai dans ses plus grandes maladies, & en tout & par-tout un homme de Dieu. On a publié sa *Vie* à Châlons en 1694, sous le titre de : *Mœurs & Entretiens du Frere Laurent.*

LAURENT DE BRINDES, Capucin, né à Brindes dans le royaume de Naples en 1559,

se rendit illustre par sa piété, sa mortification, son zele & ses connoissances. Il jouit de la plus grande considération auprès de l'empereur Rodolphe II, Philippe III, roi d'Espagne, l'électeur de Baviere, & tous les princes catholiques; confondit les hérétiques dans plusieurs occasions, & rendit à l'Eglise les plus grands services. Il mourut à Lisbonne en 1619. Un auteur connu en a tracé le portrait suivant. « Sous » le pauvre & austere habit de » capucin, sous les dehors & » dans l'impression de l'humilité chrétienne profondément » sentie, le P. Laurent de » Brindes avoit un grand cœur, » un esprit vaste, un jugement » sûr, une sagesse agissante, » & ces vertus fécondes qui » en engendrent d'autres, & » répandent au loin ce que la » vivacité de la foi & du zele » ne sauroit circonscrire dans » les bornes d'un espace quelconque. Les pontifes & les » rois l'ont écouté avec respect; il fut le pere & le » protecteur des peuples, la » terreur des hérétiques, & le » grand défenseur de la foi » dans la Germanie : en un » mot, c'étoit un saint & un » grand homme; attributs qui » se réunissent si aisément & » si naturellement, quand les » circonstances favorisent ou » provoquent le développement des qualités du vrai » chrétien ». Pie VI l'a mis au nombre des bienheureux. Sa *Vie* a été imprimée à Paris, 1787, in-12, diffuse; mais édifiante & instructive. On trouve à la fin le catalogue de ses ouvrages, qu'on conserve en manuscrit au couvent des Capucins de Venise.

LAURENT, (Jacques) fils d'un trésorier de l'extraordinaire des guerres en France, porta long-tems l'habit ecclésiastique, qu'il quitta dans un âge assez avancé. Il fut secrétaire du duc de Richelieu, pere du maréchal vainqueur de Mahon. Laurent cultivoit la poésie; mais il est moins connu par ses vers, qui sont très-médiocres, que par la traduction de l'*Histoire de l'Empire Ottoman* de Sagredo, en 6 vol. in-12, Paris, 1724. Le traducteur, après avoir poussé sa carriere jusqu'à 85 ans, fut brûlé dans l'incendie de sa maison, arrivé le 6 mars 1726.

LAURENT JUSTINIEN, *voyez* JUSTINIANI.

LAURENT D'UPSAL, *voy.* GOTH.

LAURENT DE MÉDICIS, *voyez* MÉDICIS.

LAURENTIA, *voyez* ROMULUS.

LAURENTIEN, (Laurent) professeur en médecine à Florence & à Pise dans le 15e siecle, traduisit en latin le *Traité de Galien sur les Fievres*, & commenta les *Pronostics* d'Hippocrate, Lyon, 1550, in-12. Ses bonnes qualités étoient obscurcies par une noire mélancolie, qui le rendoit insupportable à lui-même. Il finit par se précipiter dans un puits.

LAURÈS, (Antoine, chevalier de) né à Gignac dans le diocese de Montpellier, d'une bonne famille, s'appliqua avec succès à la littérature, & surtout à la poésie. Il est connu par sa traduction ou plutôt son imitation en vers de la *Phar-*

sale de Lucain, 1 vol. in-8°, 1773. Laurès mourut à Paris en 1778.

LAURI, (Philippe) peintre, né à Rome en 1623, mort dans cette ville en 1694, a excellé à peindre en petit des sujets de *Métamorphoses*, des *Bacchanales* & des morceaux d'*Histoire*. Sa touche est légere, ses compositions gracieuses, son dessin correct; mais son coloris, rarement dans le ton convenable, est tantôt foible & tantôt outré. Il a fait quelques Paysages, où l'on remarque beaucoup de fraîcheur & de goût.

LAURIA, (François-Laurent de) tiroit ce nom de la ville de Lauria, dans le royaume de Naples, où il étoit né; car son nom de famille étoit *Brancati*. Il se fit Cordelier, & de dignités en dignités parvint à la pourpre Romaine en 1687, sous Innocent XI. Ce cardinal mourut à Rome en 1693, à 82 ans, laissant plusieurs ouvrages de théologie, dont celui qui est intitulé: *De Prædestinatione & reprobatione*, in-4°, Rome 1688, Rouen, 1705, a eu de la célébrité par les critiques & les éloges qu'on en a faits.

LAURIERE, (Eusebe-Jacob de) avocat au parlement de Paris, sa patrie, naquit en 1659. Il suivit le barreau pendant quelque tems; mais son goût pour les travaux du cabinet l'obligea de l'abandonner. Il fouilla toutes les parties de la jurisprudence ancienne & moderne; il débrouilla le chaos de l'ancienne procédure; il porta la lumiere dans la nuit obscure des coutumes particulieres de diverses provinces de la France, & par des recherches épineuses il se rendit l'oracle de la jurisprudence. Les savans les plus distingués de son tems se firent un honneur & un plaisir d'être liés avec lui. Lauriere fut associé aux études du jeune d'Aguesseau, depuis chancelier de France. Cet habile homme mourut à Paris en 1728, à 69 ans. On a de lui: I. *De l'origine du Droit d'Amortissement*, 1692, in-12: l'auteur y traite aussi du *Droit des Francs-Fiefs*, qui est fondé sur les mêmes principes. II. *Texte des Coutumes de la Prévôté de Paris*, réimprimé avec beaucoup de notes nouvelles, Paris, 1777, 3 vol. in-12. III. *Bibliotheque des Coutumes*, in-4°, avec Berroyer. Cet ouvrage, qui n'est proprement que le plan d'un édifice immense, renferme la Préface d'un nouveau *Coutumier* général, & une Dissertation profonde sur l'origine du Droit François. IV. *Glossaire du Droit François*, in-4°, 1704. Ce Dictionnaire de tous les vieux mots des ordonnances des rois de France & des autres titres anciens, avoit été donné d'abord par Ragueau; Lauriere le mit dans un meilleur ordre. V. *Institutes Coutumieres* de Loisel, avec de savantes notes, 2 vol. in-12, Paris. VI. Le *1er.* & le *2e.* tome du *Recueil* curieux & immense des *Ordonnances des Rois de France*, qui forme aujourd'hui onze vol. in-fol. (*voy.* SECOUSSE). VII. *Table Chronologique des Ordonnances*, in-4°, avec deux de ses confreres. VIII. Une édition des *Ordonnances* compilées par Néron & Girard, 1720, 2 vol. in-fol.

LAURO, (Vincent) né à Tropea en Calabre, cultiva de

bonne heure la médecine, & joignit à cette science une grande capacité pour les affaires. Pie V, qui connoissoit tout le mérite de ce savant, lui conféra l'évêché de Mondovi en Piémont. Sous le pontificat de Grégoire XIII, Lauro fut envoyé nonce en Pologne. Il remplit cette nonciature successivement auprès de Sigismond-Auguste, de Henri de Valois, duc d'Anjou, & d'Etienne Battori. A sa persuasion, Jean III, roi de Suede, reçut dans sa cour le Jésuite Antoine Possevin, qui ramena Sigismond, fils de ce prince, à la Religion Catholique. Grégoire XIII, en reconnoissance des services de Lauro, le décora de la pourpre Romaine en 1583. Dans cinq conclaves consécutifs, Lauro eut un grand nombre de voix pour être placé sur la chaire de S. Pierre. Il mourut à l'âge de 70 ans, en 1592, avec la gloire de n'avoir dû son élévation qu'à son mérite.

LAURO, (Jean-Baptiste) né à Pérouse en 1581, devint camérier d'Urbain VIII, chanoine de Ste-Marie, secrétaire du consistoire, &c. On a de lui: I. *Epistolæ*, 1624, in-8°. II. *Poëmata*, 1623, in-12. III. *Un Eloge abrégé des Savans qui vivoient à Rome de son tems*, Rome, 1625, in-8°. Il mourut en 1629, âgé de 48 ans.

LAUTREC, *voyez* FOIX (Odet de).

LAW, (Jean) Ecossois, naquit en 1688, à Edimbourg, d'un coutelier. Ayant séduit à Londres la fille d'un lord, il tua le frere de sa maîtresse, & fut condamné à être pendu. Obligé de fuir de la Grande-Bretagne, il passa en Hollande & de là en Italie. Il avoit depuis long-tems rédigé le plan d'une compagnie, qui payeroit en billets les dettes d'un état, & qui se rembourseroit par les profits. Il proposa cet établissement au duc de Savoie, depuis 1er. roi de Sardaigne (Victor-Amédée), qui répondit qu'*il n'étoit pas assez puissant pour se ruiner.* Il le vint proposer au contrôleur-général de France (Desmarêts) en 1709 ou 1710, & ne réussit pas mieux. Enfin il trouva tout favorable sous la régence du duc d'Orléans, deux milliards de dettes à éteindre, un prince & un peuple amoureux des nouveautés. Il établit d'abord une banque en son propre nom l'an 1716; elle devint bientôt un bureau général des recettes du royaume. On y joignit une compagnie du Mississipi: compagnie dont on faisoit espérer de grands avantages. Le public, séduit par l'appât du gain, s'empressa d'acheter avec fureur des actions de cette compagnie & de cette banque réunies. Les richesses auparavant resserrées par la défiance, circulerent avec profusion; les billets doubloient, quadruploient ces richesses. La banque fut déclarée banque du roi en 1718; elle se chargea du commerce du Sénégal, des fermes-générales du royaume, & acquit l'ancien privilege de la compagnie des Indes. Cette banque étant établie sur de si vastes fondemens, ses actions augmenterent 20 fois au-delà de leur premiere valeur. En 1719 elles valoient 80 fois tout l'argent qui pouvoit circuler dans le royaume. Le gouver-

nement remboursa en papier tous les rentiers de l'état, & ce fut l'époque de la subversion des fortunes les mieux établies. Ce fut alors, en 1720, qu'on donna la place de contrôleur des finances à Law. On le vit en peu de tems d'Ecossois devenir François par la naturalisation; de Protestant, Catholique; d'aventurier, seigneur des plus belles terres; & de banquier, ministre-d'état. Le désordre étoit au comble. Le parlement de Paris s'opposa, autant qu'il le put, à ces innovations; & il fut exilé à Pontoise. Enfin dans la même année, Law, chargé de l'exécration publique, fut obligé de quitter le pays qu'il avoit voulu enrichir, & qu'il avoit bouleversé. Il se retira d'abord dans une de ses terres en Brie; mais ne s'y trouvant pas en sûreté; il parcourut une partie de l'Allemagne, & descendit en Italie par le Tirol. Après avoir entrepris quelques autres courses de Hollande, en Angleterre, en Danemarck; il se fixa enfin à Venise, où il mourut l'an 1729, l'esprit plein de projets imaginaires & de calculs immenses. Le jeu avoit commencé sa fortune, & cette passion servit à la détruire. Quoique son état ne fût guere au-dessus de l'indigence, il joua jusqu'à sa mort. *Voyez* l'*Histoire du système des Finances* par du Haut-Champs, La Haye, 1734, 6 vol. in-12; & les *Mémoires de la Régence*, 5 vol. in-12, 1749.

LAW, (Edmond) *voyez* KING, Guillaume.

LAUZUN, (Antoine-Nompar de Caumont, duc de) né en 1634, sut s'attirer les bonnes graces de Louis XIV, & celles de Mlle. de Montpensier (*voyez* ce dernier article)... Lauzun sorti de Pignerol passa l'an 1689 en Angleterre, pour aider le roi Jacques II à reconquérir son royaume. Ce prince obtint pour lui le titre de duc de Lauzun en 1692. On peut voir sur son caractere & l'histoire de sa vie, les particularités remarquables dans les *Mémoires* du duc de St-Simon: le résultat n'en donne pas une idée favorable. Mais il se corrigea beaucoup dans les dernieres années de sa vie, & finit par une mort très-édifiante au couvent des Petits-Augustins, à Paris, en 1723, âgé de 91 ans. Il ne laissa point de postérité de la fille du maréchal de Lorges, qu'il avoit épousée après la mort de Mlle. de Montpensier.

LAYMAN, *voyez* LAIMAN.

LAZARE, frere de Marie & de Marthe, demeuroit à Béthanie; Jesus qui l'aimoit, alloit quelquefois loger chez lui. Le Sauveur vint en cette ville 4 jours après la mort de Lazare, se fit conduire à son tombeau, & en ayant fait ôter la pierre, il lui rendit la vie. Ce miracle éclatant, opéré aux portes de Jérusalem, & dont l'objet sensible & subsistant repoussoit tous les doutes, ayant été rapporté aux princes des Prêtres & aux Phariliens, ces ennemis de la vérité prirent la résolution de faire mourir J. C. & Lazare. Ils exécuterent leur mauvais dessein envers le Sauveur; mais à l'égard de Lazare, l'Histoire-Sainte ne nous apprend pas ce qu'il devint. Les Grecs disent qu'il mourut dans l'isle de Chypre, où il étoit évêque, & que ses reliques ont été transpor-

tées à Constantinople sous l'empereur Léon le Sage. Quelques anciens martyrologes d'Occident semblent confirmer cette tradition. Il paroît que l'on n'a parlé qu'assez tard de son voyage en Provence avec Marie-Magdelene & Marthe, ses sœurs, & que l'on a supposé qu'il est mort évêque de Marseille. *Voyez* MAGDELENE.

LAZARE, pauvre, véritable ou symbolique, que le Fils de Dieu nous représente, dans l'Evangile, tout couvert d'ulceres, couché devant la porte d'un riche, où il ne desiroit que les miettes qui tomboient de sa table, sans que personne les lui donnât. Dieu, pour récompenser la patience de Lazare, le retira du monde, & son ame fut portée dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, & eut l'enfer pour sépulture. Lorsqu'il étoit dans les tourmens, il vit de loin Lazare, & lui demanda quelques rafraîchissemens; mais Abraham lui répondit, qu'*ayant été dans les délices pendant que Lazare souffroit, il étoit juste qu'il fût dans les tourmens pendant que celui-ci étoit dans la joie.* Quelques interpretes ont cru que ce que le Fils de Dieu rapporte ici de Lazare & du mauvais riche, est une histoire réelle; d'autres prétendent que ce n'est qu'une parabole; & enfin quelques-uns, tenant le milieu, veulent que ce soit un fonds historique, embelli par le Sauveur de quelques circonstances paraboliques.

LAZARE, religieux Grec, qui avoit le talent de la peinture, consacra son pinceau à des sujets de piété. L'empereur Théophile, Iconoclaste furieux, fit déchirer le peintre à coups de fouet, & lui fit appliquer aux mains des lames ardentes. Lazare, guéri de ses plaies, continua de peindre J.C., la Ste Vierge & les Saints. Il mourut à Rome, en 867, où l'empereur Michel l'avoit envoyé. Il a été mis au nombre des Saints; le Martyrologe Romain met sa fête au 23 février.

LAZARE, *voyez* PONCE de Lazare.

LAZARELLI, (Jean-François) poëte Italien, né à Gubio, d'abord auditeur de rote à Macerata, ensuite prévôt de la Mirandole, mourut en 1694, âgé de plus de 80 ans. On a de lui un poëme singulier, intitulé: *La Cicceide legitima.* La 2*e*. édition qui est augmentée, est de Paris sans date, in-12, & a été réimprimée une 3*e*. fois. C'est un recueil de sonnets & de vers mordans contre un nommé *Arrighini*, son collegue à la rote de Macerata.

LAZERME, (Jacques) professeur de médecine en l'université de Montpellier, mort au mois de juin 1756, âgé de plus de 80 ans, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Tractatus de morbis internis Capitis*, 1748, 2 vol. in-12; ouvrage qui n'a été mis au jour que par le desir d'être utile aux jeunes médecins. M. Didier des Marêts l'a traduit en françois. Il a été imprimé à Paris en 1754, sous ce titre: *Traité des Maladies internes & externes*, 2 vol. in-12. On a encore de lui: I. *Curationes morborum*, 1751, 2 vol. in-12; mises en françois sous ce titre: *Méthode pour guérir les Maladies*, traduite du latin de M. Lazerme,

Paris, 1753, in-12. Cet ouvrage est un peu superficiel. II. *De suppurationis eventibus*, 1724, in-8°. III. *De febre tertiana intermittente*, 1731, in-8°.

LAZIUS, (Wolfgang) professeur des belles-lettres & de médecine à Vienne en Autriche, sa patrie, naquit en 1514, & mourut en 1565, avec le titre d'historiographe de l'empereur Ferdinand I, & avec la réputation d'un homme fort laborieux, mais mauvais critique. On a de lui : I. Un savant traité *De Gentium migrationibus*, 1572, in-fol. Il roule principalement sur les émigrations des peuples du Nord. II. *Commentariorum Reipublicæ Romanæ, in exteris Provinciis bello acquisitis constitutæ, libri XII*, 1598, in-fol., pleins de recherches & d'inexactitudes. III. *De rebus Viennensibus*, 1546, in-fol., savant, mais semé de fautes. Les Etats de Vienne jugerent cependant son travail digne d'une récompense honorable. IV. *Geographia Panoniæ*, dans *Ortelius*. V. *In Genealogiam Austriacam Commentarii*, 1564, in-fol., &c. La plupart des ouvrages de Lazius ont été recueillis à Francfort, 1698, en 2 vol. in-fol.

LÉANDRE, (S.) fils d'un gouverneur de Carthagene, embrassa d'abord la vie monastique, & fut ensuite évêque de Seville, où il célébra un concile en 590. Il travailla avec beaucoup de succès à la conversion des Ariens de son diocese, assista avec éclat au concile de Tolede en 589, & mourut en 601. Quelques-uns lui attribuent le *Rite Mosarabique* (*voyez* ORTIZ Alfonse). S. Grégoire-le-Grand lui dédia ses *Morales* sur *Job*, qu'il avoit entreprises à sa persuasion. On a de S. Léandre une *Lettre* à Florentine sa sœur, qui renferme des avis fort utiles pour des religieuses. On la trouve dans la *Bibliotheque des Peres*; ainsi que son *Discours* sur la conversion des Goths Ariens, inséré aussi à la fin des *Actes* du 3e. concile de Tolede.

LÉANDRE, *voyez* HÉRO.

LÉANDRE, (le Pere) Capucin, mort à Dijon, sa patrie, en 1667, composa plusieurs ouvrages qui lui firent un nom. Les plus accueillis sont : *Les Vérités de l'Evangile*, 1661 & 1662, Paris, 2 vol. in-fol. & un *Commentaire* sur les *Epitres* de S. Paul, 1663, 2 vol. in-fol. Ce dernier est en latin.

LÉANDRE, *voyez* ALBERTI.

LEBBÉE, *voyez* JUDE, (S).

LE BEUF, *voyez* BEUF.

LEBID, le plus ancien des poëtes Arabes, qui ont vécu depuis l'origine du Mahométisme. Mahomet employa sa muse à répondre aux chansons & aux satyres que les poëtes Arabes lançoient contre lui. Ce prophete disoit que la plus belle sentence qui fût sortie de la bouche des Arabes, étoit celle-ci de Lebid : *Tout ce qui n'est pas Dieu, n'est rien.* Celle de S. François, *Deus meus & omnia*, est néanmoins plus énergique & plus simple. Le versificateur arabe mourut âgé, dit-on, de 140 ans.

LEBLANC, *voyez* BEAULIEU & BLANC (le).

LEBLANC, (Marcel) Jésuite, né à Dijon en 1653, fut un des 14 mathématiciens envoyés par Louis XIV au roi

de Siam. Il travailla à la conversion des Talapoins, & s'embarqua pour la Chine; mais le vaisseau sur lequel il étoit ayant été battu par la tempête, le P. Leblanc reçut un coup à la tête, dont il mourut, en 1693, au Mozambic. On a de lui: l'*Histoire de la Révolution de Siam en 1688*, Lyon, 1692, 2 vol. in-12, avec un détail de l'état présent des Indes. Cette *Relation* est exacte; le 2e vol. offre plusieurs remarques utiles aux navigateurs.

LEBOSSU, *voyez* BOSSU.

LEBRIXA, *voyez* ANTOINE *Nebrissensis*.

LEBRUN, *voyez* BRUN.

LECHE, (N.) mort en 1764, membre de l'académie des sciences de Stockholm, professeur d'histoire naturelle à Abo, a été le rédacteur d'un ouvrage entrepris par l'ordre du roi de Suede, & qui a paru après la mort de l'auteur sous ce titre: *Instruction sur la plantation des Arbres & Arbrisseaux sauvages*, &c. C'est un extrait des ouvrages de Linnæus & de plusieurs autres savans naturalistes, relatifs à cette matiere.

LECLAIR, (Jean-Marie) né à Lyon en 1697, d'un pere musicien, obtint la place de symphoniste de Louis XIV, qui l'honora de ses bontés. Après un voyage en Hollande, il se fixa à Paris, où le duc de Gramont, dont il avoit été le maître, lui donna une pension. Leclair jouissoit en paix de sa réputation & de l'estime des honnêtes gens, lorsqu'il fut assassiné la nuit du 22 au 23 octobre 1764. Il débrouilla le premier l'art du violon, il en décomposa les difficultés & les beautés, & on peut le regarder comme le créateur de cette exécution brillante qui distingue nos orchestres. Ses ouvrages sont: I. Quatre livres de *Sonates*, dont le 1er parut en 1720. II. Deux livres de *Duo*. III. Deux de *Trio*. IV. Deux de *Concerto*. V. Deux Divertissemens sous le titre de *Récréations*. VI. L'*Opéra de Scylla & Glaucus*, où l'on a trouvé des morceaux d'harmonie du premier genre.

LECLERC, *voy.* CLERC (le), LESSEVILLE & le P. JOSEPH.

LECOQ, *voyez* COQ (le) & NANQUIER.

LECTIUS, (Jacques) fut 4 fois syndic de Geneve, & jouit d'une grande considération dans sa petite république. On a de lui: I. Des *Poésies*, 1609, in-8°. II. Des *Discours*, 1615, in-8°. III. Il a donné une édition des *Poëtæ Græci veteres Heroïci*, Geneve, 1606, in-fol. Les *Tragiques* ont paru en 1614, in-fol. Lectius mourut en 1611, à 53 ans.

LECKSINSKA, *voyez* MARIE LECKSINSKA.

LECKSINSKI, *voyez* STANISLAS LECKSINSKI.

LÉDA, femme de Tyndare, fut aimée de Jupiter. Ce dieu ne pouvant la surprendre, se métamorphosa en cygne, & la trompa en jouant avec elle sur les bords du fleuve Eurotas, où elle se baignoit. Elle conçut deux œufs, de l'un desquels sortirent Helene & Clytemnestre, & de l'autre Castor & Pollux.

LEDESMA, (Pierre) Dominicain, natif de Salamanque, mort en 1616, enseigna à Ségovie, à Avila & à Salamanque. On

On a de lui un *Traité du Mariage*, une *Somme des Sacremens*, & divers autres ouvrages. — Il ne faut pas le confondre avec Diégo de LEDESMA, Jésuite Espagnol, natif de Cuellar, qui s'acquit l'estime du pape Grégoire XIII, & qui mourut à Rome en 1575 : on a de lui divers écrits. Il y a eu deux autres Dominicains de ce nom, tous les deux théologiens scholastiques; le 1*er*, Barthélemi, né à Nieva, près de Salamanque, mourut évêque d'Oxaca en 1604; le 2*e*, Martin, finit ses jours en 1584 : l'un & l'autre laisserent des ouvrages.

LEDESMA, (Alfonse) né à Ségovie, appellé par les Espagnols le *Poëte Divin*, est une divinité peu connue par les étrangers. Il mourut en 1623, à 71 ans. On a de lui diverses *Poésies* sur des sujets sacrés & profanes. On y trouve de la force & de la noblesse; mais l'auteur s'est trop abandonné à son imagination, & n'a pas assez consulté le goût. Au reste, le nom de *Divin* lui fut moins donné à cause de la sublimité de son génie, que parce qu'il s'appliqua à traiter en vers des sujets pris de l'Ecriture-Sainte.

LEDRAN, (Henri-François) chirurgien fameux, surtout pour la lithotomie, mort à Paris le 17 octobre 1770, à 85 ans, brilla également par la dextérité de la main & par l'étendue des lumieres. On a de lui : I. *Parallele des différentes manieres de tirer la pierre de la vessie*, Paris. 1730. Il a donné une suite à cet ouvrage en 1756. II. *Observations de Chirurgie*, Paris, 1751, 2 vol. in-12. III. *Traité des Opérations de Chirurgie*, Paris, 1742, in-8°. IV. *Réflexions sur les plaies d'armes à feu*, Paris, 1759, in-12. V. *Consultations sur la plupart des maladies qui sont du ressort de la Chirurgie*, Paris 1765, in-8°. VI. *Traité économique de l'anatomie du corps humain*, 1768 : ouvrage moins estimé que les autres productions de cet habile homme, qui ont mérité les suffrages, non-seulement des François, mais aussi des étrangers : la plupart ont été traduits en allemand & en anglois. — Son pere Henri LEDRAN, fut un des plus grands opérateurs de son siecle : il s'acquit sur-tout cette réputation dans les armées & à la cour. Il mourut l'an 1720.

LEDROU, Pierre-Lambert) natif de Hui, religieux Augustin, docteur de Louvain, professa la théologie dans l'université de cette ville avec beaucoup de réputation. Innocent XI, instruit de son mérite, le fit venir à Rome, & lui donna la préfecture du college de la Propagande. Les papes Alexandre VIII, Innocent XII & Clément XI, n'eurent pas moins d'estime pour lui. Innocent le nomma à l'évêché *in partibus* de Porphyre. Ayant eu quelque désagrément à l'occasion de l'affaire du P. Quesnel, dans laquelle il avoit été nommé consulteur, il se retira à Liege avec la qualité de vicaire-général de ce diocese. Il y mourut le 6 mai 1721, à 81 ans. On a de lui IV *Dissertations sur la Contrition & l'Attrition*, Rome, 1707, & Munich, 1708.

LÉE, (Nathanaël) poëte dramatique Anglois, élevé dans

l'école de Westminster, puis au college de la Trinité à Cambridge, a laissé *XI Pieces*, représentées avec succès sur le théâtre anglois. Les sujets n'en sont pas toujours bien choisis, ni les intrigues bien conduites; mais il y a de beaux vers. Il mourut dans un état de démence. Adisson lui a donné des louanges.

LEEU, (Gerard) se fit une grande réputation dans le 15*e*. siecle par son imprimerie qu'il établit vers 1477 à Goude en Hollande, & qu'il transporta vers 1484 à Anvers, où il mourut l'an 1492. Il sortit un très-grand nombre de livres de ses presses. C'étoit un homme qui avoit beaucoup de connoissances.

LEEUWEN, (Simon-Van) jurisconsulte Hollandois, né à Leyde en 1625, exerça longtems la profession d'avocat avec beaucoup de réputation dans sa ville natale, & mourut à La Haye le 13 janvier 1682. Il étoit versé dans le droit romain, mais encore mieux dans celui de son pays. Ses ouvrages seroient estimés plus qu'ils ne le sont, s'il avoit mieux possédé les belles-lettres. Il a donné: I. *Pratique à l'usage des Notaires*, en flamand, &c., Roterdam, 1741, 2 vol. in-8°. II. *Censura forensis*, Leyde, 1741, 2 vol. in-fol. III. Une *Edition du Corps de Droit Civil*, grec & latin, avec les notes d'un grand nombre de savans; Leyde, 1663, in-fol., belle édition. IV. *De origine & progressu Juris Civilis Romani*, 1672, in-8°. V. *Description de la Ville & de l'Université de Leyde*, en flamand, Leyde, 1672. VI. *Traité de l'Origine, des Usages, &c., des anciens Bataves*, en flamand, La Haye, 1685, in-fol., &c.

LEEW, *voyez* LÉONIN.

LEFEVRE, *voyez* FEVRE.

LEGER, (S.) *Leodegarius*, évêque d'Autun, fut ministre d'état sous la minorité de Clotaire III, &, suivant quelques auteurs, maire du palais sous Childeric II. Il ne s'occupa qu'à faire régner ces princes avec justice & humanité. Les courtisans l'ayant rendu suspect à Childeric, il se retira à Luxeuil: mais sa retraite ne le mit pas à l'abri de la persécution. Ebroïn lui fit souffrir des tourmens horribles; enfin il fut décapité l'an 680, dans la forêt de Lucheu en Picardie, diocese d'Arras. Il nous reste de lui des *Statuts synodaux*, dans les Conciles du P. Labbe; & une *Lettre de consolation à Sigrade*, dans la Bibliotheque des Manuscrits du P. Labbe.

LEGER, (Antoine) théologien protestant, né à Ville-Seiche, dans la vallée de St-Martin en Piémont, l'an 1594, alla, en qualité de chapelain de l'ambassadeur des Etats-Généraux, à Constantinople. Il y lia une étroite amitié avec Cyrille Lucar, qu'il confirma dans les erreurs de Luther, & dont il obtint une *Confession de Foi*, que les Grecs ont hautement désavouée. De retour dans les Vallées, il y exerça le ministere; mais le duc de Savoie l'ayant fait condamner à mort comme fanatique & séditieux, il se retira à Geneve, où il obtint une chaire de théologie: il y mourut en 1661, à 67 ans. On a de lui une *Edition* du *Nouveau-Testament* en grec ori-

ginal & en grec vulgaire, en 2 vol. in-4°. — Antoine LEGER, son fils, né à Geneve en 1652, mourut dans cette ville en 1680. On a de lui cinq volumes de *Sermons* imprimés après sa mort. — Jean LEGER, né en 1615, neveu d'Antoine Leger, ministre de l'église de St. Jean, après l'avoir été de quelques autres en Piémont, fut député en 1661 auprès de plusieurs puissances protestantes, pour en obtenir de quoi faire une révolte. La cour de Turin en étant informée, fit raser à St. Jean la maison du neveu, & le fit déclarer criminel de lese-majesté. Il devint ensuite pasteur de l'église wallone à Leyde, & il remplissoit encore cette place en 1665. Il a laissé l'*Histoire des Eglises Evangéliques des Vallées de Piémont*, in-fol.; c'est le fruit du ressentiment uni à l'esprit de secte.

LEGER, (Claude) né à Attichi, petite ville du diocese de Soissons, en 1699, embrassa l'état ecclésiastique, & en eut toutes les vertus. Devenu curé de St-André-des-Arcs à Paris, il gagna l'estime & le respect de tous les gens de bien par sa charité, son zele, son désintéressement. Il mourut à Paris en 1774, regretté sur-tout d'un grand nombre de prélats qui avoient été ses éleves dans les sciences du saint ministere. A l'occasion du monument qui lui fut érigé en 1781, l'évêque de Senez (M. de Beauvais) prononça son *Eloge funebre*, vrai chef-d'œuvre en ce genre, & en même tems excellent traité des obligations & des vertus pastorales, écrit avec chaleur & avec sentiment, animé par les applications & les citations les plus heureuses. L'illustre orateur ne fait point difficulté, en appliquant à ce respectable curé un passage de saint Hilaire, de dire que les évêques même auroient cru s'élever trop haut s'ils s'étoient mis à côté de ce simple prêtre: *Nemo unquàm episcoporum sibi tantùm assumpsit, ut se presbyteri illius collegam computaret.*

LEGET, (Antoine) né dans le diocese de Fréjus, fut supérieur du séminaire d'Aix sous le cardinal de Grimaldi. On a de lui: I. Une *Retraite de dix jours*, in-12. II. La *Conduite des Confesseurs dans le Tribunal de la Pénitence*, in-12. III. Les *Véritables Maximes des Saints sur l'amour de Dieu*, Il mourut en 1728, à 71 ans, directeur de la maison de sainte Pélagie.

LEGIONENSIS, *voyez* LÉON Aloysius.

LEGRAND, LEGROS & autres, *voyez* lettre G.

LE JAY, *voyez* JAY.

LEIBNITZ, (Guillaume-Godefroi, baron de) né à Leipsig en 1646. Après avoir fait ses premieres études, il s'enferma dans la nombreuse bibliotheque que son pere lui avoit laissée, & s'abandonna entiérement aux sciences. Poëtes, orateurs, historiens, jurisconsultes, théologiens, philosophes, mathématiciens, il ne donna l'exclusion à aucun genre de littérature. Les princes de Brunswick, instruits de ses talens pour l'histoire, lui conferent celle de leur maison. Il parcourut toute l'Allemagne, pour ramasser les matériaux de cet édifice; & passa de là en Italie, où les marquis de Tos-

cane, de Ligurie & d'Est, sortis de la même souche que les princes de Brunswick, avoient leurs principautés. De retour de ce voyage en 1690, il commença à faire part au public de la récolte abondante qu'il avoit faite dans ses savantes courses. Son mérite, connu bientôt dans toute l'Europe, lui procura des pensions & des charges honorables. L'électeur Ernest-Auguste le fit, en 1696, son conseiller-privé de justice: il l'étoit déjà de l'électeur de Mayence & du duc de Brunswick-Lunebourg. En 1699, il fut mis à la tête des associés étrangers de l'académie des sciences de Paris; il n'avoit tenu qu'à lui d'y avoir place beaucoup plutôt, & avec le titre de pensionnaire. Dans un voyage qu'il fit en France, on voulut l'y fixer fort avantageusement, pourvu qu'il quittât le Luthéranisme; mais tout tolérant qu'il étoit, il rejeta cette condition. Il inspira à l'électeur de Brandebourg le dessein d'établir une académie des sciences à Berlin, & fut fait président. Un champ non moins vaste & non moins glorieux s'ouvrit à lui en 1711. Le czar le vit à Torgaw, & ce législateur de barbares traita Leibnitz avec la considération qu'un Sage couronné a pour un Sage qui mériteroit la couronne. Il lui fit un magnifique présent, lui donna le titre de son conseiller-privé de justice, avec une pension considérable. L'empereur d'Allemagne ne le récompensa pas moins généreusement que celui de Russie; il lui donna le titre de conseiller-aulique avec une forte pension, & lui fit des offres considérables pour le fixer dans sa cour. La vie de Leibnitz ne fut marquée que par des événemens flatteurs, si l'on en excepte la dispute de la découverte du *Calcul différentiel*. Cette querelle couvoit sous la cendre depuis 1699; elle éclata en 1711. Les admirateurs de Newton accuserent le philosophe Allemand d'avoir dérobé à celui-ci l'invention de ce calcul. La chose n'étoit pas aisée à prouver; Keill l'en accusa pourtant à la face de l'Europe. Leibnitz commença par réfuter cette imputation avec beaucoup d'impétuosité dans les *Journaux de Leipsig*, & finit par se plaindre à la société royale de Londres, en la demandant pour juge. L'examen des commissaires, nommés pour discuter les pieces de ce grand procès, ne lui fut point favorable. La société royale donna à son concitoyen l'honneur de la découverte; & pour justifier son jugement, elle le fit imprimer avec toutes les pieces qui pouvoient servir à appuyer l'arrêt. Les autres tribunaux de l'Europe savante, jugerent Leibnitz avec moins de sévérité, & peut-être avec plus de justice. Bien des gens penserent que le philosophe Anglois & le philosophe Allemand pouvoient avoir saisi chacun la même lumiere & la même vérité. Ce qui les confirma dans leurs opinions, c'est qu'ils ne se rencontroient que dans le fonds des choses; ce que l'un appelloit *Fluxions*, l'autre le nommoit *Différences*. L'infiniment-petit étoit marqué, dans Leibnitz, par un caractere plus commode & d'un plus

grand usage, que le caractere employé par Newton. Leibnitz n'apprit qu'avec un chagrin mortel la perte de son procès; & par une foiblesse qui fait bien voir le peu de ressources de la philosophie, ce chagrin le consuma peu-à-peu, & hâta, dit-on, sa mort, arrivée le 14 novembre 1716, à 70 ans, à Hanovre. Ce philosophe ne s'étoit point marié, & la vie qu'il menoit ne lui permettoit guere de l'être. Il ne régloit point ses repas à de certaines heures, mais selon ses études; il n'avoit pas de ménage, & étoit peu propre à en avoir. Il étoit toujours d'une humeur gaie, mais il se mettoit aisément en colere; il est vrai qu'il en revenoit aussi-tôt. On l'a accusé de n'avoir été qu'un rigide observateur de la loi naturelle, & d'avoir aimé l'argent. Quoiqu'il eût un revenu très-considérable, il vécut toujours assez grossiérement. Sa mémoire étoit admirable; toujours prêt à répondre sur toutes sortes de matieres, il mérita que le roi d'Angleterre l'appellât *son Dictionnaire vivant*. C'étoit le savant le plus universel de l'Europe; mais il poussa l'amour de cette universalité si loin, qu'il se fit des idées fausses sur une infinité de choses, qu'il n'avoit pu approfondir assez pour en avoir de justes. Ce goût qu'il avoit pour l'universalité des talens, & peut-être l'ambition d'être envisagé comme un homme qui n'ignoroit rien, l'engagea à joindre à ses autres titres de gloire celui de poëte. Il fit un poëme *sur la conquête de la Terre-Sainte*, qui ne servit qu'à le rendre ridicule, & à prouver la réflexion de l'abbé Desfontaines, touchant la difficulté d'allier une grande étude de la géométrie avec les richesses de l'imagination & le génie des belles-lettres; de même que ses idées romanesques & paradoxales vérifient l'observation de Pascal & de Scaliger, touchant l'influence de la géométrie sur les autres facultés intellectuelles (*voyez* Christian WOLFF). Nous avons de lui: I. *Scriptores rerum Brunswicarum*, en 3 vol. in-fol., 1707: recueil utile pour l'Histoire générale de l'Empire & l'Histoire particuliere d'Allemagne. II. *Codex Juris gentium diplomaticus*, avec le Supplément, publié sous le titre de *Mantissa codicis Juris*, &c., Hanovre, 1693, 2 vol. in-fol. C'est une compilation de différens traités pour servir au droit public, précédés d'excellentes préfaces. Il y remonte aux premiers principes du droit naturel & du droit des gens. III. *De jure suprematûs ac legationis Principum Germaniæ*, 1687, sous le nom supposé de *César Furstener*: ouvrage composé pour faire accorder aux ambassadeurs des princes de l'empire, non-électeurs, les mêmes prérogatives qu'aux princes d'Italie. IV. Le 1er. volume des Mémoires de l'Académie de Berlin, en latin, in-4°, sous le titre de *Miscellanea Berolinensia*. V. *Notitia Opticæ promotæ*, dans les ouvrages posthumes de Spinosa. VI. *De arte combinatoria*, 1690, in-4°. VII. Une foule de *Questions de Physique & de Mathématiques*, résolues ou proposées dans les Journaux de France, d'Angleterre,

de Hollande, & sur-tout de Leipsig. Ce fut dans ce dernier Journal qu'il inséra, en 1684, les *Regles* du Calcul différentiel. VIII. *Essais de Théodicée sur la bonté de Dieu, la liberté de l'Homme*, Amsterdam, 1747, 2 vol. in-12. Fruit d'une métaphysique singuliere & fausse à plusieurs égards; mais qui ne manque pas de vues justes & profondes ; il y a de bonnes réflexions contre les Manichéens : mais l'auteur semble donner dans l'extrémité contraire, en niant l'existence du mal, ou la défigurant de maniere à ne pas s'y reconnoître. Son *Optimisme* a donné à un philosophe, moins amateur de systême, l'occasion de faire les réflexions suivantes: « 1°. L'on » ne peut nier que, par rapport » à Dieu, tout soit bien, parce » que Dieu ne sauroit rien » faire qui soit mal, quoiqu'il » puisse augmenter le bien & » le perfectionner à l'infini. 2°. » Par rapport à l'homme, con» sidéré dans cette vie préci» sément & sans l'espérance » de l'avenir, il est certain » que tout n'est pas bien; & » c'est insulter à ses maux, » que d'oser lui dire le con» traire. 3°. Le systême de » l'Optimisme, qui, pris dans » le sens de ses partisans, n'est » qu'un raffinement métaphy» sique, né dans une imagi» nation plus riante que vraie, » se vérifie en quelque sorte » dans la personne de l'homme » juste, dont les vertus s'ac» croissent dans le malheur, » & chez qui l'attente du bien » à venir est toujours un sou» lagement aux maux présens. » Dans l'une & dans l'autre » fortune, il jouit en paix de » son Dieu, comme il jouit » de lui-même; il jouit avec » transport de toute la nature; » il jouit sans crainte & sans » envie de tout ce qu'il y a » de bon dans les autres; il » supporte sans aigreur, sans » amertume, le mal qui s'y » rencontre & qu'il ne peut » y corriger; il prête à tout ce » qu'il voit, le jour le plus favo» rable; il embellit tout ce qu'il » touche. Il sait que Dieu a » placé dans les souffrances » même le germe de la félicité » de ses enfans. Les sentimens » de patience, de paix, de » consolation, d'espérance, » qui accompagnent cette con» noissance, font, de cette vie » même, une vie heureuse. » La paille est séparée du grain » sous la main du batteur. » L'huile coule épurée, après » avoir passé sous la meule, » qui a brisé l'amande & ses » enveloppes. La même main » qui s'appesantit sur le juste, » l'éprouve & le purifie, tandis » que le pécheur se désespere » & se damne. *Creatura enim* » *tibi factori deserviens, exar*» *descit in tormentum adversùs* » *injustos, & lenior fit ad bene*» *faciendum his qui in te con*» *fidunt*. Sap. 16. *Diligenti*» *bus Deum omnia cooperan*» *tur in bonum*. Rom. 8. *Una* » *eademque vis irruens bonos* » *probat, purificat, eliquat;* » *malos vastat, damnat, exter*» *minat*. August. ». IX. Plusieurs *Ecrits de Métaphysique*, sur l'espace, sur le tems, sur le vide, sur la matiere, sur l'union du corps & de l'ame, & d'autres objets qu'il discute quelquefois en homme d'esprit,

plutôt qu'en philosophe profond : il semble moins chercher à expliquer la maniere dont les choses existent réellement, qu'à proposer d'ingénieuses hypotheses, propres à embarrasser ceux qui voudroient les attaquer : ce que l'on voit sur-tout dans ses *Monades*, imaginés pour donner une idée des premiers élémens de la matiere ; & dans son *Harmonie pré-établie*, destinée à rendre compte de l'union du corps & de l'ame. Du reste, si Leibnitz a échoué dans ces recherches, il est dans le cas de tous les savans, qui ont essayé de remonter aux principes des choses, & à franchir les barrieres qui environnent le sanctuaire de la nature. » Plus on avance en l'obser» vant, dit un physicien, plus » elle semble devenir secrete, » & repousser ceux qui l'ap» prochent de trop près » (*voy.* le *Cath. philos.*, t. 3, n. 418). Les idées politiques de Leibnitz peuvent être mises à côté de ses idées métaphysiques. Il vouloit réduire l'Europe sous une seule puissance quant au temporel, & sous un chef unique quant au spirituel. L'empereur & le pape auroient été les chefs de ces deux gouvernemens, l'un du premier, & l'autre du second. Il ajoutoit à ce projet celui d'une *Langue universelle philosophique* pour tous les peuples du monde : projet imaginé long-tems avant lui, & proposé encore après lui ; mais que ni la philosophie, ni la politique ne parviendront à réaliser. « Ne doutons pas, a dit » quelqu'un à cette occasion, » que la diversité des langues » ne soit l'ouvrage de celui » qui répandit la confusion » parmi les hommes, lorsqu'ils » étoient encore réunis dans » l'usage d'une seule ; & qui » en répartissant sur la terre » ces tribus éparses, les diffé» rencia par leur langage, » autant que par les bornes de » leurs habitations, comme dit » l'Apôtre, & le tems circons» crit de leur gloire & de leur » durée. *Definiens statuta tem*» *pora & terminos habitationis* » *eorum.* Act. 17 ». X. *Theoria motûs abstracti & motûs concreti*, contre Descartes. XI. *Accessiones Historiæ*, 2 vol. in-4° : recueil d'anciennes pieces. XII. *De origine Francorum disquisitio*, réfutée par le P. Tournemine, Jésuite, & par dom Vaissette, Bénédictin. XIII. *Sacro-Sancta Trinitas, per nova inventa Logica, defensa*, contre Wissovatius, neveu de Socin ; il y a de très-bonnes idées. L'auteur prouve que non-seulement une bonne logique n'est pas contraire à la croyance de ce mystere, mais qu'elle fournit des argumens propres à repousser victorieusement les attaques des Sociniens. Effectivement, il en est de ce mystere comme des autres, que la révélation nous a manifestés, & que Dieu nous ordonne de croire. La raison ne les enseigne pas, ne les prouve pas : mais elle les défend du reproche de contradiction & d'impossibilité (*voyez* CLAYTON, MALEZIEU). XIV. Des *Lettres* à Pelisson, sur la tolérance civile des religions ; Paris, 1692, in-12, avec les réponses de Pelisson. XV. Plusieurs volumes de *Lettres*, recueillies par KORTHOLT (*voy.* cet article). XVI. Des *Poësies*

Latines & Françoises; elles prouvent l'observation que nous avons faite sur le peu de talens qu'il avoit pour ce genre de compositions. Malgré une certaine originalité de caractere, & un penchant assez marqué pour les idées extraordinaires ou même bizarres, Leibnitz avoit des principes auxquels il tenoit. Né dans une religion qui n'a point de base assurée, il vécut dans une espece de fluctuation qui lui fit former le projet de se réunir aux Catholiques; projet pour lequel il fut quelque tems en correspondance avec Bossuet (*voyez* MOLANUS Gérard). Il fut toujours zélé pour le Christianisme. Il ne parloit des Livres-Saints qu'avec respect : *Ils sont remplis*, disoit il, *d'une morale nécessaire aux hommes*. On ne croyoit pas encore de son tems que le verbiage philosophique ou philantropique pouvoit remplacer l'Evangile. Il parloit presque toujours honorablement de l'Eglise Romaine & de ses pontifes ; il reconnoissoit hautement les avantages qu'elle avoit sur les sectes séparées de sa communion. « Voilà, dit-il » dans une de ses lettres, la » Chine ouverte aux Jésuites, » le pape y envoie nombre de » missionnaires. Notre peu d'u» nion ne nous permet pas » d'entreprendre ces grandes » conversions ». Quelques-uns ont écrit qu'il étoit mort dans le sein de l'Eglise Romaine ; mais cela ne paroît pas fondé. Cependant M. de Murr, savant Protestant, dans son *Journal pour Arts & Littér.*, 7e. part., fait mention d'un manuscrit de Leibnitz, qu'on garde dans la bibliotheque électorale de Hanovre ; » où, dit-il, la doctrine catho» lique, dans les points même » auxquels les Protestans sont » les plus opposés, est défendue » avec tant d'ardeur, que si » on ne connoissoit pas l'écri» ture de Leibnitz, par mille & » mille feuilles écrites de sa » main, on ne pourroit le croire » l'auteur de cet ouvrage ». M. Dutens a publié le recueil des *Œuvres mathématiques* de Leibnitz, en 6 vol. in-4°., 1767 & 1768; & peu de tems après on a imprimé son *Esprit* à Lyon, 2 vol. in-12. Ces deux recueils sont intéressans.

LEICH, (Jean-Henri) professeur d'humanités & d'éloquence à Leipsig, où il étoit né en 1720, travailla au *Journal* & aux *Nouvelles littéraires* de cette ville, & y mourut en 1750. Ses ouvrages sont : I. *De origine & incrementis Typographiæ Lipsiensis*. II. Une Edition du *Trésor* de Fabri. III. *De vita & rebus gestis Constantini Porphyrog.* IV. *De Diptycis veterum, & de Diptyco emin. Card. Quirini*. V. *Diatribe in Photii Bibliothecam*, &c.

LEIDRADE, archevêque de Lyon, bibliothécaire de Charlemagne, mort en 816, dans le monastere de S. Médard de Soissons, après s'être démis de son archevêché, eut une grande réputation de savoir & de piété. Il nous reste de lui un *Traité sur le Baptême*, quelques *Lettres* qu'on trouve dans la Bibliotheque des Peres, & divers *Opuscules* dans les Analectes de D. Mabillon. Baluze a donné une Edition de ses *Œuvres* avec celles d'Agobard.

LEIGH, (Edouard) cheva-

lier Anglois, né dans le comté de Leicester, s'est fait un nom par plusieurs ouvrages, dans lesquels regnent la connoissance des langues & une critique sage. Les principaux sont : I. Des *Réflexions* en anglois sur les cinq livres poétiques de l'Ancien Testament, *Job*, les *Pseaumes*, les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste* & le *Cantique des Cantiques;* à Londres, 1657, in-fol. II. Un *Commentaire sur le Nouveau-Testament*, in-fol., 1650. III. Un Dictionnaire Hébreu, & un Dictionnaire Grec, qui se joignent ensemble sous le titre de *Critica sacra*, in-fol., à Amsterdam, 1696. Le 1*er*. a paru en françois en 1703, par les soins de Wolzoque, sous ce titre : *Dictionnaire de la Langue Sainte, contenant ses origines, avec des observations*. IV. Un *Traité de la liaison qu'il y a entre la Religion & la Littérature*, matiere mieux traitée depuis par l'évêque du Puy, le Franc de Pompignan, sous le titre de *La Dévotion réconciliée avec l'Esprit*, Paris, 1755; & dans un excellent discours de M. de la Tour du Pin, *Alliance des Sciences avec la Religion*. Ce savant mourut en 1671.

LEIGH, (Charles) né à Grange dans le duché de Lancastre, pratiqua, avec beaucoup de succès, la médecine en Angleterre, & particuliérement à Londres, où il fut fait membre de la société royale. Il parcourut presque toute l'Angleterre en habile naturaliste, étendit ses observations jusqu'en Amérique, & mourut au commencement du 18*e*. siecle. Le fruit de ses recherches sont : I. *Histoire naturelle des Provinces de Lancastre, de Chester & de Derbi, avec le détail des antiquités qu'on trouve dans ces provinces;* Oxford, 1630, in-fol., Londres, 1700, avec fig. en anglois. II. *Histoire de la Virginie*, Londres, 1705, in-12; ouvrage superficiel. III. *Exercitationes de aquis mineralibus*, Londres, 1697, in-8°.

LELAND, (Jean) né à Londres, obtint du roi Henri VIII, le titre d'antiquaire & une forte pension. Il parcourut toute l'Angleterre, & fit une ample moisson; mais il ne put pas profiter des matériaux qu'il avoit amassés. Sa pension ne lui étant point payée, il perdit l'esprit de chagrin & mourut fou en 1552. On conserve ses manuscrits dans la bibliotheque bodléïenne. Le plus estimé de ses ouvrages imprimés est un savant *Traité des Ecrivains de la Grande-Bretagne*, en latin, Oxford, 1709, 2 vol. in-8°. Il passe pour exact. On accuse Cambden d'en avoir beaucoup profité, sans en rien dire. On a encore de lui : I. L'*Itinéraire d'Angleterre*, en anglois, Oxford, 1710, in-8°, 9 tomes. II. *De rebus Britannicis collectanea*, Oxford, 1715, 6 vol. in-8°. — Il ne faut pas le confondre avec Jean LELAND, né à Wigan en Angleterre en 1691, ministre Puritain à Dublin, auteur : I. de l'*Avantage & nécessité de la Révélation chrétienne*, 2 vol in-4°, traduit en françois, 4 vol. in-12. II. de l'*Examen des écrits des Déistes*.

LELIO, *voyez* CAPILUPI.

LELLIS, (S. Camille de) né à Bacchianico dans l'Abruzze, en 1550, entra, après une vie fort déréglée & très-vagabonde,

dans l'hôpital de S. Jacques des Incurables, à Rome. Devenu économe de cette maison, il se proposa de prendre des moyens plus efficaces pour soulager les malades, que ceux qu'on avoit employés jusqu'alors Son état de laïc lui faisant craindre de grands obstacles pour son projet, il se mit au rudiment à 32 ans, & parvint dans peu de tems au sacerdoce. C'est alors qu'il jeta les fondemens d'une congrégation de *Clercs réguliers, Ministres des Infirmes.* Les papes Sixte V, Gregoire XIV & Clément VIII, approuverent ce nouvel ordre, digne en effet de tous les suffrages & de tous les encouragemens qu'on a vu prodigués à des associations moins utiles. Le cardinal de Mondovi lui laissa tous ses biens à sa mort, arrivée en 1592, après l'avoir protégé pendant sa vie. Lellis, voyant son ouvrage affermi & sa congrégation répandue dans plusieurs villes, se démit de la supériorité en 1607, & mourut saintement en 1614. Benoît XIV le béatifia en 1742. Cicatello, son disciple, a écrit sa *Vie* en italien. Le P. Halloix, jésuite, en a donné une bonne traduction latine, Anvers, 1632.

LELY, (Pierre) peintre, né en 1618 à Soest en Westphalie, mort à Londres en 1680. Il s'appliqua d'abord au paysage; mais le talent de faire des portraits le fixa. Lely passa en Angleterre, à la suite de Guillaume II de Nassau, prince d'Orange, & peignit toute la famille royale.

LEMERY, (Nicolas) né à Rouen en 1645, d'un procureur au parlement, se consacra à l'étude de la chymie, & parcourut toute la France pour s'y perfectionner. Cettte science étoit alors une espece de chaos, où le faux étoit entiérement mêlé avec le vrai. Lemery les sépara; il réduisit la chymie à des idées plus nettes & plus simples, abolit la barbarie inutile de son langage, semblable à la langue sacrée de l'ancienne théologie d'Egypte & aussi vide de sens; il ouvrit des cours publics de cette science, d'où sortirent tous ceux qui y excellerent. Obligé de passer en Angleterre, à cause de son attachement au Calvinisme, & ne pouvant oublier la France & sa famille, il y retourna, & se fit catholique en 1686. L'académie des sciences se l'associa en 1699, & lui donna ensuite une place de pensionnaire. Elle le perdit en 1715, à 70 ans. C'étoit un homme infatigable, bon ami, d'une exacte probité, & d'une simplicité de mœurs assez rare. Il ne connoissoit que la chambre de ses malades, son cabinet, son laboratoire & l'académie. Il fut une preuve que qui ne perd point de tems, en a beaucoup. On a de lui: I. Un *Cours de Chymie*, dont la meilleure édition est celle de M. Baron, en 1756, in-4°, avec de savantes notes. La 1*re.* édition de ce livre, traduit dans toutes les langues de l'Europe, se vendit comme un ouvrage de galanterie ou de satyre. II. Une *Pharmacopée universelle*, 1764, in-4°. C'est un recueil très-exact de toutes les compositions des remedes décrits dans les meilleurs livres de pharmacie. III. Un *Dictionnaire universel des Drogues simples* 1759, in-4°: ouvrage qui est la base du pré-

cédent, & qui eſt auſſi eſtimé. IV. Un *Traité de l'Antimoine*, in-8°. Lemery s'étoit beaucoup enrichi par le débit du blanc d'Eſpagne, qu'il poſſéda ſeul pendant un long-tems.

LEMERY, (Louis) fils du précédent & digne de lui par ſes connoiſſances en chymie & en médecine, fut pendant 33 ans médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris, acheta une charge de médecin du roi, & obtint une place à l'academie des ſciences. Il mourut en 1743, à 66 ans, aimé & eſtimé. On a de lui: I. Un *Traité des Alimens*, 1702, in-12: ouvrage clair & méthodique, réimprimé en 2 vol. II. Un grand nombre d'excellens *Mémoires* ſur la chymie, inſérés dans ceux de l'académie des ſciences. III. Trois *Lettres* contre le *Traité de la génération des vers dans le corps de l'homme*, par Andry; 1704, in-12.

LEMNIUS, (*Lævinus*) né à Ziriczée en Zélande, l'an 1505, exerça la médecine avec reputation. Après la mort de ſa femme, il fut élevé au ſacerdoce, & devint chanoine de Ziriczée, où il mourut en 1568. On a de lui: I. *De occultis Naturæ miraculis*, in-8°: ouvrage curieux & ſavant pour le tems où il parut. II. *De Aſtrologiâ* in-8°. III. *De Plantis biblicis*, Francfort, 1591, in-12. Lemnius eſt le premier qui ait traité des plantes dont il eſt fait mention dans l'Ecriture, mais il en parle d'une maniere aſſez ſuperficielle & inexacte; Scheuchzer a mieux fait dans ſa *Phyſica ſacra*. On a donné un Recueil des ouvrages de Lemnius, Francfort, 1628, auquel on a ajouté le traité *De Gemmis* de Rueus. Le latin de Lemnius eſt eſtimé des connoiſſeurs. — Guillaume LEMNIUS, ſon fils, fut premier médecin d'Eric XIV, roi de Suede. On le fit mourir lorſque ce prince fut détrôné. — Il y a un poëte de ce nom, Simon LEMNIUS, qui vivoit en 1550, & dont on a de mauvaiſes *Epigrammes*, in-8°.

LEMOS, (Thomas) Dominicain né à Rivadavia en Galice, vers l'an 1550, de parens nobles, eſt célebre par le zele avec lequel il combattit pour S. Thomas contre Molina. Le chapitre général de ſon ordre, convoqué à Naples en 1600, le chargea d'aller à Rome pour défendre la doctrine des écoles Dominicaines. On étoit à examiner le livre de Molina, de la *Concorde du Libre-Arbitre & de la Grace*: le P. Lemos excita les juges de cet ouvrage de vive voix & par écrit. Il parut avec éclat dans les congrégations *de Auxiliis*; les papes Clément VIII & Paul V, qui les avoient convoquées, applaudirent pluſieurs fois à ſon éloquence & à ſon ſavoir. Le Jéſuite Valentia, ſi on en croit les Dominicains, fut terraſſé par cet habile homme, & mourut peu de tems après, conſumé par le chagrin. Pierre Arrubal, ſon confrere, le remplaça, mais il ne put tenir contre le Dominicain. Outre que la nature l'avoit fait naître avec une poitrine de fer, il étoit environné d'*une gloire en maniere de couronne, qui éblouiſſoit ſes adverſaires, & les cardinaux mêmes*. C'eſt le R. P. Chouquet, Dominicain, qui nous atteſte ce prodige dans ſon curieux livre des *Entrailles maternelles de la*

Sainte Vierge pour l'Ordre des Freres Prêcheurs. On ſent bien que les Jéſuites ſe donnent également l'avantage dans ces diſputes (voyez *Hiſtoria Controverſiarum de Auxiliis divinæ gratiæ, a Livino Meyer*). Elles furent terminées, comme l'on ſait, par une permiſſion donnée aux deux parties d'enſeigner & de défendre leurs ſentimens ; ce qui prouve aſſez que les papes ont jugé qu'il n'y avoit ni dans les uns, ni dans les autres, rien qui intéreſſât eſſentiellement la foi. Effectivement les Dominicains & les Jéſuites, en raiſonnant diverſement ſur la prédeſtination & la grace, ſe réuniſſoient parfaitement dans les concluſions générales que l'Egliſe oppoſe aux hérétiques (*voyez* MOLINA). Le roi d'Eſpagne offrit à Lemos un évêché, qu'il refuſa. Il ſe contenta d'une penſion, dont il jouit juſqu'à ſa mort, arrivée en 1629, à 80 ans. Il étoit depuis long-tems conſulteur général. On a de lui: I. *Panoplia gratiæ*, 2 vol. in-folio, 1676, à Béziers, ſous le nom de Liege. Il y traite à fond des matieres de la grace & de la prédeſtination; mais après avoir lu tout ce qu'il en dit, on finit par où les théologiens devroient commencer, par cette exclamation ſi ſage de l'Apôtre des Gentils : *O ! Altitudo divitiarum !* &c. II. Un *Journal de la Congrégation* de Auxiliis, Rheims, 1702, in-folio, ſous le nom de Louvain. III. Un grand nombre d'autres *Ecrits* ſur les queſtions de la grace, qu'on ne demande pas aſſez, & ſur laquelle on diſpute trop.

LENCLOS, (Anne, *dite* NINON) naquit à Paris en 1615, de parens nobles. Sa mere qui étoit de la famille des Abra de Raconis, vouloit en faire une fille vertueuſe ; ſon pere, homme diſſipé & frivole, réuſſit beaucoup mieux à en faire une épicurienne. Ninon perdit l'un & l'autre à l'âge de 15 ans. Maîtreſſe de ſa deſtinée dans une grande jeuneſſe, elle ſe forma toute ſeule. Son imagination s'étoit exaltée & égarée ſur plus d'un article eſſentiel par la lecture des ouvrages de Montagne & de ſon copiſte Charron, lecture que le célebre Malebranche croyoit la plus propre à corrompre les jeunes gens. Elle étoit déjà connue dans Paris par ſes bons mots, ſa philoſophie, & la parade qu'elle faiſoit d'une maniere de penſer tout-à-fait particuliere. Un goût décidé pour le libertinage, l'empêcha de ſe prêter à aucun engagement ſolide. Ayant mis ſon bien à fonds-perdu, elle jouiſſoit de 8 à 10 mille livres de rente viagere. Le plan de vie qu'elle ſe traça, n'avoit point eu d'exemple. Elle ne voulut pas faire un trafic honteux de ſes charmes ; mais donner à ſon libertinage un air de décence, & s'il eſt permis de le dire, un air de dignité. Ce deſſein extravagant ne lui réuſſit que trop bien ; la corruption humaine accueillant avec empreſſement tout ce qui ſemble dénaturer le vice & lui donner part aux honneurs de la vertu. Sa maiſon fut le rendez-vous de ce que la cour & la ville avoient de plus poli. Scarron la conſultoit ſur ſes *Romans*, Saint-Evremont ſur ſes *Vers*, Moliere ſur ſes *Comédies*, Fontenelle ſur ſes *Dialogues*.

Car telle eſt la lâcheté des beaux-eſprits & des philoſophes, prétendant à la célébrité, que le jugement d'une courtiſanne peut les flatter aſſez pour la faire l'arbitre de leurs penſées & de leurs talens. Les Coligni, les Villarceaux, les Sévigné, le Grand-Condé, le duc de la Rochefoucault, le maréchal d'Albret, Gourville, Jean Bannier, la Châtre, furent ſucceſſivement ſes amans; mais tous reconnurent que Ninon n'étoit pas ſuſceptible d'attachement. Le dernier l'éprouva ſur-tout d'une façon ſinguliere. Obligé de rejoindre l'armée, incrédule aux ſermens les plus tendres, Ninon le raſſura par un billet ſigné de ſa main, dans lequel elle lui donnoit ſa parole d'honneur, que malgré ſon abſence elle n'aimeroit que lui. A peine eut-il diſparu, qu'elle ſe trouva dans les bras d'un nouvel amant. Madame de Maintenon voulut, dit-on, l'engager à vivre en femme honnête & chrétienne, & l'invita même à venir la voir. Ninon aſſervie à un long déſordre, préféra ſa voluptueuſe indépendance, à la gêne d'être vertueuſe en ſi bonne compagnie. En vain des directeurs ſages voulurent la ramener à la Religion: elle n'en fit que plaiſanter. Ninon n'aimoit point pourtant qu'on fit parade de l'irréligion. Un de ſes amis refuſant de voir ſon curé dans une maladie, elle lui mena ce prêtre, en lui diſant: *Monſieur, faites votre devoir; je vous aſſure que, quoiqu'il raiſonne, il n'en ſait pas plus que vous & moi.* Elle définiſſoit elle-même parfaitement la paſſion à laquelle elle ſacrifia ſon honneur & ſa conſcience, en diſant que c'étoit « une ſenſation plutôt qu'un ſentiment; un goût » aveugle, purement ſenſuel, » une illuſion paſſagere que la » ſatiété détruit; un plaiſir machinal, commun à l'homme » & à la brute, qui ne ſuppoſe aucun mérite, ni dans » celui qui le donne, ni dans » celui qui le reçoit ». Cette Epicurienne, ſi charmante aux yeux des hommes mous & lâches, mais ſi coupable aux yeux de Dieu, mourut le 17 octobre 1705, ſuivant les uns, comme elle avoit vécu; ſuivant d'autres, dans des ſentimens plus chrétiens. Elle avoit alors 90 ans. Elle laiſſa quelques enfans. L'un de ſes fils eſt mort officier de marine. Avant qu'il vînt au monde, un militaire & un eccléſiaſtique ſe diſputerent le criminel honneur de la paternité. La choſe étoit douteuſe, le ſort en décida. On prit des dez, & l'abbé perdit cette funeſte gloire. L'autre fils de Ninon finit ſes jours d'une maniere bien tragique. Il devint amoureux de ſa mere, à qui il ne croyoit pas appartenir de ſi près; mais dès qu'il eut découvert le ſecret de ſa naiſſance, il ſe poignarda de déſeſpoir: tous les genres d'horreurs paroiſſant devoir ſe réunir dans cette longue ſcene de proſtitution. Sa manie étoit d'avoir l'air & les manieres d'un homme, & de diſputer à ce ſexe les avantages qu'il a ſur le ſien. *A la bonne heure*, a dit à cette occaſion J. J. Rouſſeau; *mais je ne voudrois pas plus de cet homme-là pour mon ami que pour ma maîtreſſe.* Deux auteurs nous

ont donné la *Vie* de cette nouvelle Laïs : M. Bret en 1751, in-12; & M. Damours à la tête des *Lettres* qu'il a supposé écrites par Ninon au marquis de Sévigné, 1764, 2 vol. in-12, dans lesquelles il y a beaucoup d'esprit, des sentimens exaltés & romaneiques, qui en prouvent la supposition. En 1790, on a donné la *Correspondance secrette entre Ninon Lenclos, le marquis de Villarceaux & Mme. de M....* Il n'est pas possible de s'y méprendre; ce n'est ni le ton ni le style de cette époque, qui n'étoit point encore celle du brillant persifflage. Il n'existe que 7 ou 8 Lettres qui soient vraiment de Ninon Lenclos. Elles ont été insérées dans les Œuvres de Saint-Evremont. Ce sont des especes de billets écrits sans prétention.

LENET, (Pierre) fils & petit-fils de deux présidens du parlement de Dijon, a été lui-même conseiller dans ce corps, ensuite procureur-général, & enfin conseiller-d'état. Il fut, pendant le siege de Paris, l'un des intendans de justice, de police & des finances. Le siege fini, il retourna à la cour, où l'on se servit de lui en beaucoup d'occasions importantes. On a imprimé ses *Mémoires, contenant l'histoire des Guerres civiles des années 1649 & suivantes, principalement de celles de Guienne*. Ils ont paru en 1729, en 2 vol. in-12, sans nom de ville ni d'imprimeur. Ces Mémoires ne sont pas bien écrits; mais ils contiennent quelques faits intéressans. L'auteur n'y dit presque que ce qu'il a vu, & il a eu part à la plus grande partie des choses qu'il raconte. Il mourut en 1671.

LENFANT, (David) Dominicain Parisien, mort dans sa patrie en 1688, à 85 ans, publia plusieurs compilations, dont les principales sont: I. *Biblia Bernardiana; Biblia Augustiniana; Biblia Thomæ Aquinatis*, en trois vol. in-4°. Ces ouvrages renferment tous les passages de l'Ecriture expliqués par ces Peres. II. Un Recueil des Sentences de S. Augustin, sous le titre de *Concordantiæ Augustinianæ*, 2 vol. in-fol. III. Une *Histoire générale*, superficielle & mal écrite, en 6 vol. in-12, 1684. Une singularité de cet ouvrage, c'est que l'auteur observe ce qui s'est passé de particulier dans l'univers chaque jour de l'année, depuis la naissance de J. C. Le P. d'Avrigni en releva plusieurs fautes dans les dates.

LENFANT, (Jacques) né à Bazoche en Beauce, l'an 1661, d'un pere ministre, fit ses études à Saumur & à Geneve. Il passa à Heidelberg en 1682, & y obtint les places de ministre ordinaire de l'église françoise, & de chapelain de l'électrice douairiere palatine. L'invasion des François dans le Palatinat, en 1688, l'ayant obligé de se retirer à Berlin, il y fut prédicateur de la reine de Prusse, chapelain du roi son fils, & mourut d'une paralysie en 1728, à 67 ans. Les plus connus de ses ouvrages sont: I. *Histoire du Concile de Constance*, 2 vol. in-4°, 1727; celle du *Concile de Pise*, 2 vol. in-4°, 1724; celle du *Concile de Bâle*, 1731, même format & même nombre de volumes. Ces trois Histoires, défigurées par

l'esprit de parti & de secte qui animoit l'auteur, ont été réunies en 1731, en 6 vol. in-4°. II. *Nouveau-Testament*, traduit en françois sur l'original grec, avec des notes littérales, conjointement avec Beausobre, en 2 vol. in-4°. Dartis, ministre de Berlin, a accusé les traducteurs d'avoir affoibli les preuves de la divinité de J. C. III. *L'Histoire de la papesse Jeanne*, 1694, in-12. Lenfant revint dans la suite de ses préjugés au sujet de cette fable si ridiculement inventée; mais Vignoles donna une nouvelle édition de son ouvrage en 1720, en 2 vol. in-12, avec des augmentations considérables, dans lesquelles il fit de vains efforts pour appuyer ce roman (*voyez* BENOIT III). IV. Une Traduction latine du livre de la *Recherche de la Vérité*, du P. Malebranche, 2 vol. in-4°. V. *Poggiana*, en 2 vol. in-12 : ouvrage aussi inexact que toutes les productions de ce genre. C'est une Vie du Pogge, avec un recueil de ses bons mots & quelques-uns de ses ouvrages. VI. Des *Sermons*, 2 vol. in-12. VII. Des *Ecrits de Controverse*. Le plus connu est intitulé : *Préservatif contre la réunion avec le siege de Rome*, 1725, en 5 vol. in-8°. Il y prétend réfuter un ouvrage de mademoiselle de Beaumont, qui met au néant les raisons de la séparation des Protestans d'avec l'Eglise Romaine. VIII. *Traduction* des *Lettres choisies* de S. Cyprien aux Confesseurs & aux Martyrs, avec des remarques historiques & morales, in-12. IX. Plusieurs Pieces dans la *Bibliotheque choisie* & dans la *Bibliotheque Germanique*, à laquelle il eut beaucoup de part, & qui par-là se ressent de ses préjugés.

LENGLET, (Pierre) natif de Beauvais, professeur royal d'éloquence, fut recteur de l'université de Paris en 1650, & mourut en 1707. On a de lui un recueil de Poésies héroïques, où il y a du goût, un style aisé & pur, intitulé : *Petri Lengleti Carmina*, 1692, in-8°.

LENGLET DU FRESNOY, (Nicolas) naquit à Beauvais en 1674. Après le cours de ses premieres études qu'il fit à Paris, la théologie fut le principal objet de ses travaux; il la quitta ensuite pour la politique. En 1705, le marquis de Torcy, ministre des affaires étrangeres, l'envoya à Lille, où étoit la cour de l'électeur de Cologne, Joseph-Clément de Baviere. Il y fut admis en qualité de premier secrétaire pour les langues latine & françoise. Il fut chargé en même tems de la correspondance étrangere de Bruxelles & de Hollande. L'abbé Langlet avoit eu occasion de connoître le prince Eugene après la prise de Lille en 1708. Dans un voyage qu'il fit à Vienne en 1721, il vit de nouveau ce prince, qui le nomma son bibliothécaire : place qu'il perdit bientôt après. L'abbé Langlet ne sut jamais profiter des circonstances heureuses que la fortune lui offrit, & des protecteurs puissans que son mérite & ses services lui acquirent. Il voulut écrire, penser, agir & vivre librement. Il dépendit de lui de s'attacher au cardinal Passionnei, qui auroit voulu l'attirer à

Rome ; ou à le Blanc, ministre de la guerre : il refusa tous les partis qui lui furent proposés. *Liberté*, *liberté* : telle étoit sa devise. Cet éloignement pour la servitude s'étendoit jusque sur son extérieur. Il étoit ordinairement assez mal vêtu, mais il ne croyoit pas l'être. Malgré cela on le recevoit avec plaisir dans plusieurs maisons, parce qu'il avoit beaucoup de feu & d'agrément dans l'esprit, & sur-tout une mémoire admirable. Ce don de la nature lui inspira le goût des ouvrages d'érudition. Toutes ses études étoient tournées du côté des siecles passés ; il en affectoit jusqu'au langage gothique. Il vouloit, disoit-il, être *Franc-Gaulois* dans son style comme dans ses actions. Aussi seroit-on tenté de le prendre, dans quelques-uns de ses ouvrages, pour un savant du 16*e* siecle, plutôt que pour un littérateur du 18*e*. Il a dans ses notes & dans ses jugemens, une causticité mordante. C'est ce qui lui occasionna tant de querelles avec les censeurs de ses manuscrits. Il ne pouvoit souffrir qu'on lui retranchât une seule phrase ; & s'il arrivoit que l'on rayât quelqu'endroit auquel il fût attaché, il le rétablissoit toujours à l'impression. Il a été mis à la Bastille 10 ou 12 fois dans le cours de sa vie : il en avoit pris en quelque sorte l'habitude. Depuis plusieurs années il s'appliquoit à la chymie, & l'on prétend même qu'il cherchoit la pierre philosophale. Parvenu à l'âge de 82 ans, il périt d'une maniere funeste, le 16 janvier 1755. Il rentra chez lui sur les 6 heures du soir, & s'étant mis à lire un livre nouveau, il s'endormit & tomba dans le feu. Ses voisins accoururent trop tard pour le secourir. Il avoit presque la tête toute brûlée lorsqu'on le tira du feu. Les principaux fruits de sa plume vive, féconde & incorrecte, sont : I. Un *Nouveau-Testament* en latin, enrichi de notes historiques & critiques, ni trop longues, ni trop courtes, & assez claires ; à Paris, 1703, 2 vol. in-16 ; réimprimé en 1735, même format. II. Le *Rationarium Temporum* du savant Petau, continué depuis 1631 jusqu'en 1701, 2 vol. in-12. Paris, 1700. Cette édition est incorrecte, & ce que l'abbé Lenglet y a ajouté, est d'une latinité assez médiocre. III. *Commentaire de du Puy* sur le *Traité des Libertés de l'Eglise Gallicane* de Pierre Pithou, 1715, 2 vol. in-4° : édition belle & correcte. Cet ouvrage essuya de grandes contradictions. IV. *L'Imitation de J. C. traduite & revue sur l'ancien original latin, d'où l'on a tiré un chapitre qui manque dans les autres éditions*, Amsterdam, 1731, in-12. V. *Arresta Amorum*, *cum commentariis Benedicti Curtii*, 1731, en 2 vol. in-12. Cette édition, devenue rare, est d'une grande beauté ; la Préface offre des endroits curieux & piquans. VI. *Réfutation des erreurs de Spinosa*, par Fénélon, Lami & Boullainvilliers, 1731, in-12. VII. *Œuvres de Clément*, *Jean & Michel Marot*, La Haye, 1729, en 4 vol. in-4° : édition plus magnifique qu'utile, sur le plus beau papier, chaque page encadrée... & en 6 vol. in-12 : édition très-inférieure à la précédente,

cédente, l'une & l'autre pleines de fautes. Des différentes pieces qui grossissent ce recueil, les unes offrent des observations curieuses & fort justes, les autres des plaisanteries du plus mauvais ton, des obscênités dignes de la plus vile canaille, des déclamations satyriques qui méritoient un châtiment exemplaire. L'abbé Lenglet se cacha sous le nom de *Gordon de Percel.* VIII. Les *Satyres & autres Œuvres de Regnier*, 1733, grand in-4°: édition qui plaît autant aux yeux, qu'elle déplaît au cœur & à l'esprit. L'abbé Lenglet éclaircit un texte licencieux, par des notes plus licencieuses encore. Il avoit du goût pour tout ce qui avoit rapport à la plus sale lubricité. On lui a attribué (& ce n'est pas tout-à-fait sans fondement) des éditions de l'*Aloysia Sigea*, du *Cabinet satyrique*, & de plusieurs autres infamies. IX. Une édition du *Roman de la Rose*, avec d'autres ouvrages de Jean de Meun, Paris (Rouen) 1735, 3 vol. in-12. On y trouve une préface curieuse, & des notes dont beaucoup sont communes & par conséquent inutiles, quelques-unes ridicules, d'autres obscenes, & un glossaire très-abrégé & très-superficiel. X. Une édition de *Catulle*, *Properce* & *Tibulle*, comparable à celles des Elzevirs pour la beauté & la correction, à Leyde (Paris, chez Coustelier) 1743, in-12. XI. Le 6e volume des *Mémoires de Condé*, 1743, in-4°, Londres (Paris): bel'e édition; mais pleine de traits si vifs & de réflexions si hardies, que l'editeur en fut puni par un assez long séjour à la Bastille. XII. *Journal de Henri III*, 1744, en 5 vol. in-8°, Paris, sous le nom de Cologne, avec un grand nombre de pieces curieuses sur la Ligue. XIII. *Mémoires de Comines*, 1747, 4 vol. in-4°, (*voyez* COMINES), XIV. Une édition de *Lactance* (*voyez* LACTANCE). XV. *Mémoires de la Régence de M. le Duc d'Orléans*, 1749, en 5 vol. in-12. L'abbé Lenglet n'a été que le reviseur de cet ouvrage, qui est de M. Piossens. Il a ajouté des pieces essentielles, sur-tout la conspiration du prince de Cellamare, & l'abrégé du fameux systême. XVI. *Métallurgie d'Alfonse Barba*, traduite de l'espagnol en françois, 1751, 2 vol. in-12; le 2e. vol. est de Lenglet. XVII. *Cours de Chymie* de Nicolas le Fêvre, 1751, 5 vol. in-12, dont les deux derniers sont de l'éditeur. XVIII. *Méthode pour étudier l'Histoire, avec un Catalogue des principaux Historiens*, en 12 vol. in-12 & en 7 vol. in-4°.; le meilleur ouvrage que nous ayons en ce genre. L'auteur y établit les principes & l'ordre qu'on doit tenir pour lire l'histoire utilement; il discute plusieurs points historiques intéressans; il fait connoître les meilleurs historiens, & accompagne le titre de leurs ouvrages de notes historiques, littéraires, critiques & le plus souvent satyriques. Ce livre seroit encore plus estimé, s'il n'avoit pas grossi son Catalogue de tant d'historiens inconnus, & s'il s'étoit borné à faire un ouvrage de goût plutôt qu'une compilation. La 5e. édition de 1729 attira l'attention du ministere, qui y fit mettre un grand

nombre de cartons. Le recueil de ces morceaux supprimés forme un in-4°. assez épais, qui se vendit séparément & sous le manteau à un prix considérable. Cet ouvrage a été réimprimé en 1772, en 15 vol. in-12, avec des additions & de prétendues corrections qui se ressentent étrangement de la corruption que l'histoire a subie dans ce siecle. XIX. *Méthode pour étudier la Géographie.* Elle est assez recherchée, malgré quelques inexactitudes. On y trouve un catalogue des meilleures cartes & un jugement sur les différens géographes. La derniere édition est de 1767, 10 vol. in-12, avec les augmentations & les corrections nécessaires. XX. *De l'usage des Romans, où l'on fait voir leur utilité & leurs différens caracteres, avec une Bibliotheque des Romans*, 1734, 2 vol. in-12 : ouvrage proscrit par tous les gens sages, comme un livre scandaleux. XXI. *L'Histoire justifiée contre les Romans*, 1735, in-12. C'est le contre-poison du livre précédent, que l'auteur n'avoit pas intérêt qu'on lui attribuât; mais l'antidote est plus foible que le venin. Les auteurs qui se rétractent par des considérations humaines, ont toujours soin de laisser subsister leurs erreurs, & de ne les combattre que par des coups qui ne les abattent pas. XXII. *Plan de l'Histoire générale & particuliere de la Monarchie Françoise.* Il n'en a donné que 3 vol. & il a fort bien fait de ne pas continuer; car ce livre est mal fait & mal écrit. XXIII. *Lettre d'un Pair de la Grande-Bretagne sur les affaires présentes de l'Europe*, 1745, in-12. Elle est curieuse. XXIV. *L'Europe pacifiée par l'équité de la Reine de Hongrie*, par M. Albert Van-Heussen, &c., Bruxelles, 1745, in-12; ouvrage recherché à cause des traits hardis, mais vrais, qu'il renferme. XXV. *Calendrier historique, où l'on trouve la Généalogie de tous les Princes de l'Europe*, 1750, in-24. Ce petit ouvrage le fit mettre à la Bastille. XXVI. *Diurnal Romain*, latin & françois, 2 vol. in-12, 1705. Il fit cette version à la sollicitation de madame la princesse de Condé, qui disoit tous les jours son bréviaire. XXVII. *Géographie des Enfans*, en un petit vol. in-12. XXVIII. *Principes de l'Histoire*, 1736 & années suivantes, 6 vol. in-12 : ouvrage foible, écrit incorrectement, & dont les faits ne sont pas toujours bien choisis; l'auteur l'avoit composé pour servir à l'éducation de la jeunesse. XXIX. *Histoire de la Philosophie Hermétique*, 3 vol. in-12, Paris, 1742. Cette mystérieuse philosophie y est traitée de façon à ne pas faire connoître la maniere de penser de l'auteur sur son objet. XXX. *Tablettes Chronologiques*, publiées pour la 1re. fois en 1744, en 2 vol. in-8°., & de nouveau en 1778, avec les corrections & les augmentations, dont cet ouvrage très-instructif avoit besoin. On n'a pas tout corrigé, à la vérité; mais comment le pourroit-on dans des livres si chargés de noms & de dates? XXXI. *Traité historique & dogmatique sur les apparitions, les visions, &c.*, 1751, 2 vol. in-12 : curieux, mais mal digéré; presque sans

ensemble & sans résultat : le jugement de l'auteur n'égaloit pas, à beaucoup près, sa mémoire. XXXII. *Recueil de Dissertations anciennes & nouvelles sur les apparitions, les visions, les songes, &c.*, 4 vol. in-12, 1752 : collection plus ample que bien choisie : il n'a pas fait difficulté d'y insérer l'absurde dissertation d'un nommé Meyer, qui prétend que les chevaux & les bœufs morts peuvent plutôt revenir en ce monde que les hommes. XXXIII. *Histoire de Jeanne d'Arc*, 1753, in-12, en 3 parties, composée sur un manuscrit d'Edmond Richer. On l'a lue avec plaisir. Le style est comme celui de ses autres productions, vif, familier & incorrect. XXXIV. *Traité historique & dogmatique du secret inviolable de la Confession*, Paris, 1713, in-12 : livre utile, & l'un des meilleurs de ce fécond écrivain. M. Michault a publié, en 1761, des *Mémoires* curieux *pour servir à l'Histoire de la vie & des ouvrages de l'abbé Lenglet.*

LENONCOURT, (Robert de) d'une des plus anciennes maisons de Lorraine, fut archevêque de Rheims. Il se distingua tellement par son éminente piété & par sa charité, qu'il s'acquit le titre de *Pere des Pauvres.* Il sacra le roi François I, & mourut en odeur de sainteté l'an 1531.

LENONCOURT, (Robert de) neveu du précédent, fut évêque de Châlons-sur-Marne, puis de Metz. Paul III l'avoit fait cardinal en 1538. Il fut aussi archevêque d'Embrun, d'Arles, &c. Il mourut à la Charité-sur-Loire, en 1561. Les huguenots ayant pris cette ville l'année suivante, eurent la fureur d'ouvrir son tombeau & d'en tirer son corps.

LENONCOURT, (Philippe de) neveu du précédent, cardinal & archevêque de Rheims, s'acquit l'estime & la confiance des rois Henri III & Henri IV, & du pape Sixte V. Il mourut à Rome en 1591, à 65 ans. Il avoit autant d'esprit que de piété.

LENOSTRE, *voy.* NOSTRE.

LENS *ou* LENSEI, (Arnoul de) *Lensæus*, naquit au village de Belœil, près Ath, dans le Hainaut. Après avoir fait un voyage dans les Pays-Bas, il passa en Moscovie, devint médecin du czar, & périt à Moscou, lorsque cette ville fut brûlée l'an 1575 par les Tartares. Nous avons de lui une Introduction aux Elémens de géométrie d'Euclide, imprimée à Anvers, sous ce titre : *Isagoge in geometrica Elementa Euclidis.*

LENS, (Jean de) frere du précédent, chanoine de Tournay, & professeur de théologie à Louvain. Il mourut en 1593. Il a laissé plusieurs ouvrages de controverse. Il fut un de ceux qui composerent, en 1588, la Censure de l'université de Louvain contre Lessius, sur la Doctrine de la Grace (*voyez* LESSIUS). Il se distingua plus louablement contre Baïus, & composa par ordre de la faculté de théologie, une formule de doctrine, contradictoire aux propositions condamnées de ce novateur.

LENTULUS - GETULICUS, (*Cneius*) d'une famille consulaire illustre & ancienne, fut élevé au consulat l'an 26 de J. C. Il étoit proconsul dans la

Germanie, lorsque Séjan fut tué à Rome. Il fut accusé d'avoir eu dessein de donner sa fille en mariage au fils de ce ministre : Lentulus s'en défendit par une lettre si éloquente, qu'il fit exiler son délateur & qu'il échappa du danger qui le menaçoit ; mais l'affection des soldats pour Lentulus, ayant donné ensuite de la jalousie à Tibere, ce prince le fit mourir. Suétone parle, dans la Vie de Caligula, d'une *Histoire* écrite par ce consul. Martial dit aussi, dans la préface du premier livre de ses Epigrammes, qu'il étoit poëte. — Un sénateur du même nom fut mis à mort en prison, pour être entré dans la conjuration de Catilina.

LENTULUS, (Scipion) Napolitain, se retira dans le pays des Grisons, où il embrassa le Calvinisme, & exerça le ministere à Chiavenne. Il est connu par son *Apologie* d'un édit des Ligues Grises contre des sectaires ariens, in-8°, 1570; & par une *Grammaire Italienne*, publiée à Geneve en 1568. Bayle remarque, à l'occasion de son *Apologie*, « que les apostats » affichent un grand zele pour » la religion qu'ils ont embrassée ; & que quoiqu'ils aient » grand besoin de tolérance, » ils sont ordinairement très- » intolérans ». Cette *Apologie* d'ailleurs ne fait que mieux remarquer l'inconséquence des Protestans, qui s'élevent contre les Ariens, après avoir secoué eux-mêmes le joug de l'Eglise. Car si les Protestans ont le droit de s'en tenir à l'Ecriture-Sainte, & de l'expliquer même par l'*esprit privé*, pourquoi les Ariens n'auroient-ils pas le même privilege ? Et si l'on peut expliquer arbitrairement contre l'autorité de l'Eglise, la tradition & les saints Peres, les passages de l'Ecriture touchant la présence réelle, pourquoi ne feroit-on pas la même chose avec ceux qui regardent la divinité de J. C. ? On peut voir cette observation établie avec autant de force que d'évidence dans un petit traité du Jésuite Kaprinay, publié contre les Calvinistes de Hongrie : *Vel Christus est in Eucharistiâ vel non est Deus*. On la trouve aussi très-bien discutée dans la *Perpétuité de la Foi*, tom. 1, p. 47. 48, 50, &c. *Voyez* SERVET, MÉLANCHTHON, VORSTIUS Conrad.

LÉON, (S.) surnommé *le Grand*, vit le jour à Rome, suivant les uns, & en Toscane suivant d'autres. On ne sait rien de particulier sur ses premieres années. Les papes S. Célestin I & Sixe III l'employerent dans les affaires les plus importantes & les plus épineuses, lors même qu'il n'étoit que diacre. Après la mort de ce dernier pontife, en 440, il fut élevé sur le Saint-Siege par le clergé de Rome. Le peuple apprit son élection avec transport, & le vit sur le trône pontifical avec admiration. Léon réprima par sa fermeté les progrès des hérétiques, & en ramena plusieurs à la foi par sa douceur. Ayant découvert à Rome un nombre infini de Manichéens, il fit contr'eux une information juridique & publique, mit au grand jour les infamies ténébreuses de leurs mysteres, & livra les plus opiniâtres au bras séculier. Il s'arma

du même courage contre les Pelagiens & les Priscillianistes, & extermina entiérement les restes de ces hérétiques en Italie. Son zele, non moins ardent contre les Eutychiens, le porta à protester par ses légats contre les actes du *Brigandage d'Ephese*, où l'erreur avoit été canonisée en 449. L'empereur Marcien ayant assemblé, à la sollicitation de Léon, un concile écuménique à Chalcédoine en 451, S. Léon y envoya 4 légats pour y présider. La 2e. session fût employée à lire une lettre du saint pape à Flavien, patriarche de Constantinople, dans laquelle il développoit d'une maniere admirable la doctrine de l'Eglise Catholique sur l'Incarnation. Le concile lui donna tous les éloges qu'elle méritoit. L'erreur fut proscrite, & la vérité prit sa place. Dans le tems qu'on tenoit ce concile en Orient, Attila ravageoit l'Occident, & s'avançoit vers Rome pour la réduire en cendres. L'empereur Valentinien choisit S. Léon pour arrêter ce guerrier terrible & pour faire des propositions de paix. Le pontife lui parla avec tant de majesté, de douceur & d'éloquence, qu'il amollit son caractere féroce. Ce roi barbare sortit de l'Italie & repassa le Danube, emportant dans son cœur de l'amitié, du respect & de l'admiration pour le pontife Romain. Genseric fit ce qu'Attila n'avoit pas fait. Il surprit Rome en 455 & l'abandonna au pillage; ses troupes saccagerent la ville pandant 14 jours avec une fureur inouie. Tout ce que put obtenir S. Léon, fut qu'on ne commettroit ni meurtres, ni incendies, & qu'on ne toucheroit point aux trois principales basiliques de Rome, enrichies par Constantin de présens magnifiques. L'illustre pontife, en veillant aux biens spirituels, ne négligea point les intérêts temporels des peuples, & mourut en 461, avec la réputation d'un saint & d'un grand homme. Son pontificat embarrasse étrangement ceux qui rapportent la grande autorité des papes aux fausses décrétales. Jamais le siege de Rome ne fut plus respecté, ni ses décrets d'une force plus marquée que sous le pape Léon (*voy.* GRÉGOIRE le Grand, INNOCENT I, ISIDORE MERCATOR, LUTHER, S. PIERRE). C'est le premier pape dont nous ayons un corps d'ouvrages. Il nous reste de lui *XCVI Sermons*, & *CXLI Lettres*. Plusieurs savans lui attribuent aussi les livres: *De la vocation des Gentils*, & *Epître à Démétriade* : mais le pape Gélase, qui vivoit à la fin de ce siecle, cite ces livres comme étant d'un docteur de l'Eglise, sans les attribuer à S. Léon; quelques-uns, parmi lesquels se trouve l'àbbé Anthelmi, les attribuent à S. Prosper, mais le style n'est pas favorable à cette opinion, car c'est réellement celui de S. Léon; style poli, coulant, nombreux, plein de dignité & de force, d'une latinité pure & riche. Toutes ses périodes ont une certaine cadence mesurée, qui surprend sans déplaire. Il est semé d'épithetes bien choisies & d'antitheses très-heureuses, mais un peu trop fréquentes. Le P. Quesnel a donné une édition des ouvrages de ce S. Pere, qui parut à Paris en 1675, en 2

vol. in-4°, ensuite à Lyon l'an 1700, in-fol., Baluze, Anthelmi, Jean Salinas & dom Coustant, ont reproché au P. Quesnel un grand nombre de falsifications ; il paroît avoir pris à tâche d'affoiblir dans plus d'un endroit l'impression de l'autorité pontificale, plus forte dans les ouvrages de S. Léon que dans ceux de la plupart des papes postérieurs, comme Casaubon lui-même l'a remarqué. On prétend même que c'est dans ce dessein que le P. Quesnel, intéressé à combattre l'autorité du chef de l'Eglise, a entrepris cette traduction. Les *Œuvres de S. Léon* ont été publiées de nouveau à Rome en 1733, en 2 vol. in-fol., par le P. Cacciari, Carme, & à Venise par Mrs. Ballarimi, l'une & l'autre en 3 vol. in-folio. Le P. Cacciari a fait paroître en 1751, *Exercitationes in Opera S. Leonis*, in-fol. Ce sont des dissertations d'un style assez négligé, mais pleines de choses. L'abbé de Bellegarde a donné une traduction françoise des *Sermons* de ce S. Pere, Paris, 1701. Le P. Maimbourg a écrit l'*Histoire* de son pontificat, in-4°, ou 2 vol. in-12. *Voyez* S. HILAIRE d'Arles.

LÉON II, (S.) Sicilien, successeur du pape Agathon en 682, envoya l'année suivante le soudiacre Constantin, régionnaire du Saint-Siege, à Constantinople, en qualité de légat. Il le chargea d'une lettre pour l'empereur, dans laquelle il confirmoit, par l'autorité de S. Pierre, la définition du 6*e*. concile, & disoit anathême à Théodore de Pharan, Cyrus d'Alexandrie, Sergius, Pyrrhus, Paul & Pierre de Constantinople, à Macaire, Etienne & Polychrone, & même au pape Honorius ; « parce que, comme il s'en explique dans sa premiere lettre aux évêques d'Espagne, » Honorius n'a point éteint dans » sa naissance la flamme de la » doctrine hérétique comme il » convenoit à son siege » (*voy.* HONORIUS). Il mourut vers le milieu de l'année 683, après avoir tenu le bâton pastoral avec autant de fermeté que de sagesse. Il institua le *Baiser de paix* à la Messe, & l'*Aspersion de l'Eau Bénite* sur le peuple ; perfectionna le chant grégorien, & composa plusieurs Hymnes pour l'office de l'Eglise. On lui attribue *IV Epîtres*, que Baronius croit supposées.

LÉON III, Romain, monta sur la chaire de S. Pierre après Adrien I, en 795. Une de ses premieres démarches fut d'envoyer à Charlemagne des légats chargés de lui présenter les clefs de la basilique de S. Pierre & l'étendard de la ville de Rome, en le priant de députer un seigneur pour recevoir le serment de fidélité des Romains. Il se forma, peu de tems après, une conjuration contre Léon. Elle éclata en 799, le jour de S. Marc. Le primicier Pascal, & Campule sacellaire, tous deux neveux du dernier pape, à qui ils n'avoient pas pu succéder, étoient à la tête. Après l'avoir assailli avec une troupe de scélérats, tandis qu'il sortoit à cheval du palais de Latran, pour se rendre à la procession des *Grandes Litanies*, ils jeterent par terre le pontife, le maltraiterent avec fureur, & firent tous leurs efforts pour lui arra-

cher la langue & les yeux. De la rue il fut traîné au monastere de S. Silvestre, où ils réitérerent leurs cruautés, pour s'assurer que jamais il ne seroit usage de la vue ni de la parole. Peu après néanmoins il recouvra l'une & l'autre dans la ville de Spolette, où le transporta le duc Vinigise qui étoit accouru à son secours avec ses troupes. Les auteurs & tous les plus grands personnages du tems donnent cette guérison pour un miracle, avec un concert sur le fait & les circonstances, qu'une critique raisonnable ne sauroit mépriser. « C'est un » miracle, dit Theodulfe d'Or- » léans, que le pape con- » tinue à voir & à parler, » si ses assassins ont exécuté le » projet qu'ils avoient formé » de lui couper la langue & de » lui crever les yeux ; & s'ils » ne l'avoient pu exécuter, » ayant eu le pontife en leur » pouvoir, ce seroit un autre » miracle encore plus difficile » à croire ». Léon sortit du monastere pour se sauver en France auprès de Charlemagne. Ce monarque le renvoya en Italie avec une escorte. Il rentra à Rome, comme en triomphe, au milieu de tous les ordres de la ville, qui vinrent au-devant de lui avec des bannieres. Charlemagne passa en Italie l'an 800; le pape l'y couronna empereur d'Occident le jour de Noël de la même année, & obtint de lui la grace de Pascal & de Campule, que ce prince avoit condamnés à mort. Les ennemis de Léon ayant de nouveau conspiré contre lui après la mort de Charlemagne, il en fit périr plusieurs par le dernier supplice, en 815. Il mourut l'année d'après, regardé comme un pontife politique. On a de lui *XIII Epîtres*, Helmstadt, 1655, in-4°. On lui attribue mal-à-propos l'*Enchiridion Leonis papæ*, petit livre de prieres contenant les sept Psaumes & diverses oraisons énigmatiques, dont les alchymistes font cas, & que les curieux recherchent par cette raison. Il a été imprimé à Lyon en 1601 & 1607, in-24, & à Mayence en 1633. Mais l'édition recherchée est celle de Rome, en 1525, in-24; & la meilleure après celle-là est celle de Lyon, en 1584, aussi in-24.

LÉON IV, (S.) Romain, pape en 847, après Sergius II, mourut saintement en 855. Il illustra le pontificat par son courage & par ses vertus. Il eut la douleur de voir les Sarrasins aux portes de Rome, prêts à faire une bourgade mahométane de la capitale du Christianisme. Les empereurs d'Orient & ceux d'Occident sembloient l'avoir abandonnée. Léon IV, plus grand homme qu'eux, prit dans ce danger l'autorité d'un souverain, d'un pere qui défend ses enfans. Il employa les richesses de l'Eglise à réparer les murailles, à élever des tours, à tendre des chaînes sur le Tibre. Il arma les milices à ses dépens; il engagea les habitans de Naples & de Gayette à venir défendre les côtes & le port d'Ostie; il visita lui-même tous les postes, & reçut les Sarrasins à leur descente, non pas en équipage de guerrier, mais comme un pontife qui exhortoit un peuple chrétien, & comme un roi qui veilloit à la

sûreté de ses sujets. Il étoit né Romain. « Le courage des premiers âges de la république » (dit l'auteur de l'*Histoire générale*) revivoit en lui dans » un tems de lâcheté & de » corruption ». Son courage & ses soins furent secondés. On reçut les Sarrasins courageusement à leur descente ; & la tempête ayant dissipé la moitié de leurs vaisseaux, une partie de ces conquérans, échappés au naufrage, fut mise à la chaîne. Le pape rendit sa victoire utile, en faisant travailler aux fortifications de Rome & à ses embellissemens, les mêmes mains qui devoient la détruire. Il enferma ensuite d'une bonne muraille, tout le Mont-Vatican, où il se forma un nouveau quartier, ou une nouvelle ville, qui prit le nom de *Léonine*. Il s'appliqua fortement à la réformation des mœurs & au rétablissement de la discipline ecclésiastique, tint à ce sujet un concile à Rome en 853, & pour faire un exemple, déposa Anastase, cardinal-prêtre de S. Marcel, pour n'avoir pas résidé dans sa paroisse. C'est le même Anastase qui disputa la papauté à Benoit III. Nous avons de Léon une *Homélie* adressée aux évêques & aux pasteurs sur leurs devoirs. Elle a été publiée par le P. Labbe, & se trouve dans le *Pontifical Romain*. Cinq jours après sa mort, Benoît III fut élu pape : ce qui détruit l'opinion fabuleuse de ceux qui ont placé le pontificat prétendu de la papesse Jeanne entre ces deux pontifes. *Voyez* BENOÎT III & JEAN VIII.

LÉON V, natif d'Andrea, succeda au pape Benoît IV, en 903. Il fut chassé & mis en prison environ un mois après par Christophe, qui s'empara de son siege. Léon y mourut de chagrin.

LÉON VI, Romain, succéda au pape Jean X, sur la fin de juin 928, & mourut au commencement de février 929. Quelques-uns prétendent que c'étoit un *intrus*, placé sur le Saint-Siege par les ennemis de Jean X. Etienne VII fut son successeur.

LÉON VII, Romain, fut élu pape après la mort de Jean XI, en 936, & n'accepta cette dignité que malgré lui. Il fit paroître beaucoup de zele & de piété dans sa conduite, & mourut en 939. Il est appellé Léon VI dans plusieurs catalogues. Il eut Etienne VIII pour successeur. On a de lui une *Lettre* à Hugo, abbé de Tours, insérée dans le *Spicilege* de dom d'Achery. Elle est une preuve de son zele pour la discipline monastique.

LÉON VIII, fut élu pape après la déposition de Jean XII, le 6 décembre 963, par l'autorité de l'empereur Othon. Fleury en parle comme d'un pape légitime ; mais Baronius & le P. Pagi le traitent d'*intrus* & d'antipape. Au reste, ce fut la grande probité de Léon qui détermina les suffrages en sa faveur ; & quoique pendant la vie de Jean XII on n'ait pu le regarder comme canoniquement élu, rien n'empêche qu'il ne puisse être considéré comme pape légitime après la mort de ce pontife, sur-tout lorsque Benoît V, qui avoit été élu pour succéder à Jean XII, eut acquiescé, pour finir le scandale,

à ſa dépoſition, quoiqu'injuſte. Enfin, en le plaçant dans le catalogue des papes légitimes, on ne fait que ſuivre tous les anciens qui lui ont accordé cet honneur. Il mourut au mois d'avril 965; & le 5 juillet de cette année, Jean XIII fut élu pape après la mort de ces deux pontifes.

LÉON IX, (S.) appellé auparavant Brunon, fils du comte d'Egesheim, né en Alſace l'an 1002, paſſa du ſiege de Toul à celui de Rome en 1048, par le crédit de l'empereur Henri II, ſon couſin, qui le fit élire à Worms par les évêques, les grands de l'empire, & les légats de l'Egliſe Romaine. Elevé au pontificat malgré lui, il partit pour Rome en habit de pélerin, & ne prit celui de ſouverain pontife, que lorſque les acclamations de joie du peuple Romain l'eurent déterminé à accepter la tiare. Le nouveau pontife aſſembla des conciles en Italie, en France, en Allemagne, ſoit pour remédier à des maux, ſoit pour introduire des biens. En 1050, il tint à Rome un concile, où les erreurs de Bérenger ſur l'Euchariſtie furent condamnées. La ſimonie & le concubinage étoient alors les deux plus cruels fléaux de l'Egliſe; mais la vigilance ſévere avec laquelle les ſouverains pontifes les repouſſerent, prouvent aſſez que le mal n'étoit ni général, ni toléré. Léon IX porta un Décret, dans un concile tenu à Rome en 1051, où il étoit dit, que *les femmes qui, dans l'enceinte des murs de Rome, ſe ſeroient abandonnées à des prêtres, ſeroient à l'avenir adjugées au palais de Latran comme eſclaves*. C'eſt ſous ſon pontificat que le ſchiſme des Grecs, dont Photius avoit jeté les premiers fondemens, éclata par les écrits de Michel Cerularius, patriarche de Conſtantinople. Léon réfuta ſolidement ces écrits, & fit une belle Apologie de la diſcipline obſervée parmi les Latins. En 1053, il marcha en Allemagne pour obtenir du ſecours contre les Normands; il en obtint. Ayant armé contre ces guerriers, il fut battu & pris près de Bénévent, qui, ſous ſon pontificat, avoit été donné au Saint-Siege par l'empereur Henri III. Après un an de priſon, il fut conduit à Rome par ſes vainqueurs, & mourut le 19 avril 1054. Il avoit paſſé le tems de ſa captivité dans les exercices de la pénitence. L'archidiacre Wibert a écrit ſa *Vie* en latin, que le P. Sirmond a miſe au jour, Paris, 1615, in-8°. On a de ce ſaint pontife des *Sermons* dans les Œuvres de S. Léon, des *Epîtres Décrétales* dans les Conciles du P. Labbe, & une *Vie de S. Hidulphe* dans le *Theſ. Anecdot.* de Dom Martene.

LÉON X, (Jean & non Julien de Médicis) fils de Laurent de Médicis, créé cardinal à 14 ans par Innocent VIII, devint dans la ſuite légat de Jules II. Il exerçoit cette dignité à la bataille de Ravenne, gagnée par les François en 1512, & il y fut fait priſonnier. Les ſoldats qui l'avoient pris, charmés de ſa bonne mine & de ſon éloquence, lui demanderent humblement pardon d'avoir oſé l'arrêter. Après la mort de Jules II, il obtint la tiare le 5 mars 1513. Léon X fit ſon en-

trée à Rome le 11 avril, le même jour qu'il avoit été fait prisonnier l'année précédente, & étant monté sur le même cheval. Ce pontife avoit reçu l'éducation la plus brillante : Ange Politien & Demetrius Chalcondyle avoient été ses maîtres. Sa famille étoit celle des beaux-arts; elle recueillit les débris des lettres chassées de Constantinople par la barbarie turque : elle mérita que ce siecle s'appellât le *Siecle des Médicis*. Léon X joignoit au goût le plus fin, la magnificence la plus recherchée. Le nouveau pontife vécut, si on en croit quelques auteurs, en prince voluptueux; mais Paul Jove, qui d'ailleurs ne lui est pas favorable, en condamnant ses dépenses excessives & ses profusions, rend le plus beau témoignage à la pureté de ses mœurs. Dans le sein de la magnificence & des plaisirs fastueux, Léon X n'oublia pas les intérêts du pontificat. Il termina les différends que Jules II avoit eus avec Louis XII, & conclut en 1517 le concile de Latran. Il choisit ses secrétaires parmi les plus beaux esprits de l'Italie. Le style barbare de la daterie fut aboli, & fit place à l'éloquence douce & pure des cardinaux Bembo & Sadolet. Il fit fouiller dans les bibliotheques, déterra les anciens manuscrits, & procura des éditions exactes des meilleurs auteurs de l'antiquité. Les poëtes étoient sur-tout l'objet de sa complaisance; il aimoit les vers, & en faisoit de très-jolis. Dans le tems qu'il préparoit aux hommes des plaisirs purs, en faisant renaître les beaux-arts, il se forma une conspiration contre sa vie. Les cardinaux Petrucci & Soli, irrités de ce que ce pape avoit ôté le duché d'Urbin à un neveu de Jules II, corrompirent un chirurgien qui devoit panser un ulcere secret du pape; & la mort de Léon X devoit être le signal d'une révolution dans beaucoup de villes de l'état ecclésiastique. La conspiration fut découverte; il en coûta la vie à plus d'un coupable. Les deux cardinaux furent appliqués à la question, & condamnés à la mort. On pendit le cardinal Petrucci dans la prison en 1517; l'autre racheta sa vie par ses trésors. Léon X, pour faire oublier le supplice d'un cardinal mort par la corde, en créa 31 nouveaux. Il méditoit, depuis quelque tems, deux grands projets : l'un étoit d'armer les princes chrétiens contre les Turcs, devenus plus formidables que jamais sous le sultan Selim II; l'autre, d'embellir Rome & d'achever la basilique de S. Pierre, commencée par Jules II, le plus beau monument qu'aient jamais élevé les hommes. Il fit publier en 1518 des Indulgences plénieres dans toute la chrétienté, pour contribuer à l'exécution de ces deux projets. Il s'éleva à cette occasion une vive querelle en Allemagne, entre les Dominicains & les Augustins. Ceux-ci avoient toujours été en possession de la prédication des Indulgences; ils virent avec peine la préférence donnée aux Dominicains. Luther se fit l'organe de leur mécontentement. C'étoit un moine ardent, infecté des erreurs de Jean Hus (*voyez* LU-

THER). Ses prédications & ses livres enleverent des peuples entiers à l'Eglise Romaine. Léon X tenta vainement de ramener l'héréfiarque par la douceur; il fut enfin forcé de l'anathématiser par deux Bulles consécutives; l'une en 1520, l'autre en 1521. Le feu de la guerre s'alluma vers le même tems dans toute l'Europe. François I & Charles-Quint recherchant l'alliance de Léon X, ce pontife flotta long-tems entre ces deux princes; il fit, presqu'à la fois, un traité avec l'un & avec l'autre; en 1520 avec François I, auquel il promit le royaume de Naples, en se réservant Gayette; & en 1521 avec Charles-Quint, pour chasser les François de l'Italie, & pour donner le Milanez à François Sforce, fils puîné de Louis le Maure, & sur-tout pour donner au Saint-Siege Ferrare, qu'on vouloit toujours ôter à la maison d'Est. On prétend que les malheurs de la France dans cette guerre lui causerent tant de plaisir, qu'il fut saisi d'une petite fievre, dont il mourut le 1er. décembre 1521, à 44 ans. Son talent étoit de manier les esprits; il s'empara si bien de celui de François I, dans une entrevue qu'ils eurent à Bologne en 1515, que ce prince consentit à l'abolition de la Pragmatique (*voyez* FRANÇOIS I). Le goût du luxe & des plaisirs, goût plus convenable à un prince voluptueux qu'à un pontife; les moyens qu'il employa pour élever sa famille, son humeur vindicative, ternirent l'éclat de ses bonnes qualités, & celui que les beaux-arts avoient répandu sur son pontificat. Il ne faut pas croire cependant tous les bruits répandus sur Léon X par les Protestans, qui l'ont peint comme un athée, qui se moquoit de Dieu & des hommes. Ces bruits scandaleux ne sont fondés que sur de prétendues anecdotes, & sur des propos qu'il est impossible qu'il ait tenus. On sent assez que ces sectaires ont dû se déchaîner contre le pontife, qui avoit lancé la premiere excommunication contre leur patriarche & ses adhérans.

LÉON XI, (Alexandre-Octavien, de la maison des Médicis, cardinal de Florence) fut élu pape le 1er. avril 1605. & mourut le 27 du même mois à 70 ans, infiniment regretté. Ses vertus & ses lumieres présageoient aux Romains & à l'Eglise un regne glorieux.

LÉON, (Pierre de) antipape, *voyez* INNOCENT II.

LÉON I, ou l'*Ancien*, empereur d'Orient, monta sur le trône après Marcien, l'an 457. On ne sait rien de sa famille; tout ce qu'on connoît de sa patrie, c'est qu'il étoit de Thrace. Il signala les commencemens de son regne par la confirmation du concile de Chalcédoine contre les Eutychiens, & par la paix qu'il rendit à l'empire, après avoir remporté de grands avantages sur les Barbares. La guerre avec les Vandales s'étant rallumée, Léon marcha contre eux; mais il ne fut pas heureux, par la trahison du général Aspar. Cet homme ambitieux l'avoit placé sur le trône, dans l'espérance de régner sous son nom. Il fut trompé, & dès-lors il ne cessa

de susciter des ennemis à l'empereur. Léon fit mourir ce perfide, avec toute sa famille, en 471. Les Goths, pour venger la mort d'Aspar, leur plus fort appui dans l'empire, ravagerent pendant environ 2 ans les environs de Constantinople, & firent la paix après des succès divers. Léon mourut en 474, loué par les uns, blâmé par les autres. Son zele pour la foi, la régularité de ses mœurs, lui mériterent des éloges. L'avarice obscurcit ces vertus; il ruina les provinces par des impôts onéreux, écouta les délateurs, & punit souvent les innocens.

LÉON II, ou *le Jeune*, fils de Zénon, dit l'*Isaurien*, & d'Ariadne, fille de Léon I, succéda à son aïeul en 474. Mais Zénon régna d'abord sous le nom de son fils, & se fit ensuite déclarer empereur au mois de février de la même année. Le jeune Léon mourut au mois de novembre suivant, & Zénon demeura seul maître de l'empire. Léon avoit environ 16 ans, & non pas 6; il avoit ruiné sa santé par des débauches qui hâterent sa mort.

LÉON III, l'*Isaurien*, empereur d'Orient, étoit originaire d'Isaurie. Ses parens vivoient du travail de leurs mains & étoient cordonniers. Léon s'enrôla dans la milice. Justinien II l'incorpora ensuite dans ses gardes, & Anastase II lui donna la place de général des armées d'Orient, après diverses preuves de valeur : c'étoit le poste qu'il occupoit, lorsqu'il parvint à l'empire en 717. Les Sarrasins, profitant des troubles de l'Orient, vinrent ravager la Thrace, & assiéger Constantinople avec une flotte de 80 voiles. Léon défendit vaillamment cette ville, & brûla une partie des vaisseaux ennemis par le moyen du feu grégeois. Ses succès l'enorgueillirent; il tyrannisa ses sujets, & voulut les forcer à briser les images; il chassa du siege de Constantinople le patriarche Germain, & mit à sa place Anastase, qui donna tout pouvoir au prince sur l'Eglise. Léon, ayant en vain répandu le sang pour faire outrager les tableaux des Saints, tâcha d'entraîner dans son parti les gens-de-lettres, chargés du soin de la bibliotheque. N'ayant pu les gagner ni par promesses, ni par menaces, il les fit enfermer dans la bibliotheque entourée de bois sec & de toutes sortes de matieres combustibles, & y fit mettre le feu. Des médailles, des tableaux sans nombre, & plus de 30,000 volumes, périrent dans cet incendie. Le barbare fut excommunié par Grégoire II & Grégoire III (*voyez* GRÉGOIRE II). Il équipa une flotte pour se venger du pape; mais elle fit naufrage dans la mer Adriatique, & le tyran mourut peu de tems après en 741, regardé comme un fléau de la Religion & de l'humanité. Son regne fut de 24 ans.

LÉON IV, surnommé *Chazare*, fils de Constantin Copronyme, naquit en 750, & succéda à son pere en 775. C'étoit un tems où les disputes des Iconoclastes agitoient tout l'Orient. Léon feignit d'abord de protéger les Catholiques; mais ensuite il se moqua également de ceux qui honoroient & qui

détruisoient les images. Son regne ne fut que de 5 ans, pendant lesquels il eut le bonheur de repousser les Sarrasins en Asie. Il mourut en 780, d'une maladie pestilentielle, dont il fut frappé, disent les historiens grecs, pour avoir osé porter une couronne ornée de pierreries, qu'il avoit enlevée à la grande église de Constantinople. Il avoit épousé la fameuse Irene. *Voyez* ce mot.

LÉON V, *l'Arménien*, ainsi appellé, parce qu'il étoit originaire d'Arménie, devint par son courage général des troupes; mais ayant été accusé de trahison sous Nicéphore, il fut battu de verges, exilé, & obligé de prendre l'habit monastique. Michel Rhangabe, l'ayant rappellé, lui donna le commandement de l'armée; mais profitant de l'imprudence & du malheur de son maître, il s'éleva à sa place, & en fut jugé digne. Ce fut à la noblesse de son extérieur, tout petit qu'il étoit, à un air ferme & imposant, à une voix de tonnerre qui faisoit merveille un jour de bataille, à l'hypocrisie même & à l'art du déguisement, talent d'importance dans la nation qu'il avoit à gouverner, qu'il dut les suffrages des gens de guerre. Les troupes le proclamerent empereur en 813, après avoir destitué Michel. Il remporta l'année d'après une victoire signalée sur les Bulgares, & fit, en 817, une treve de 30 ans avec eux. Ce qu'il y eut de singulier dans ce traité, c'est que l'empereur chrétien jura par les faux dieux de l'observer; & le roi bulgare, qui étoit païen, appella à témoin de son serment, ce que le Christianisme a de plus sacré. La cruauté de Léon envers ses parens & les défenseurs du culte des images, ternit sa gloire & avança sa mort. Il fut massacré la nuit de Noël, en 820, comme il entonnoit une antienne.

LÉON VI, *le Sage* & *le Philosophe*, fils de Basile le Macédonien, monta après lui sur le trône en 886. L'empire étoit ouvert à tous les Barbares: Léon voulut dompter les Hongrois, les Bulgares, les Sarrasins; mais il ne réussit contre aucun de ces peuples. Les Turcs, appellés à son secours, passerent en Bulgarie, mirent tout à feu & à sang, enleverent des richesses immenses, & firent un nombre prodigieux de prisonniers qu'ils vendirent à Léon. En se servant des armes des Turcs, Léon leur ouvrit le chemin de Constantinople, & après en avoir été les soutiens, ils en furent les destructeurs. Il se montra meilleur politique en chassant de son siege le patriarche Photius. Un des successeurs de cet homme fameux, le patriarche Nicolas, excommunia l'empereur, parce qu'il s'étoit marié pour la 4e. fois: ce que la discipline de l'église grecque défendoit. Il termina cette affaire, en faisant déposer le patriarche. Léon mourut de la dyssenterie en 911. Il fut appellé *le Sage* & *le Philosophe* par des flatteurs qui distribuoient, comme aujourd'hui, la célébrité selon leurs intérêts. » Ce prince, surnommé le Philosophe, je ne sais pourquoi » (dit le traducteur des *Avis* » *de l'Emp. Basile à Léon son* » *fils & son collegue*), ne fut

» qu'un pédant sans vertu, qui » fit des livres, se laissa battre » par ses ennemis, & donna à » ses sujets l'exemple d'un li- » bertinage scandaleux ». Il se plaisoit à composer des *Sermons*, au-lieu de s'occuper de la défense de l'empire. Nous en avons 33 pour différentes fêtes dans la Bibliotheque des Peres. Combefis, Savil, Maffei & Gretser en ont publié quelques-uns. L'éloquence de ce prince tenoit beaucoup de la déclamation. Il nous reste encore de lui : I. *Opus Basilicon*, dans lequel on avoit rassemblé par son ordre toutes les loix des empereurs Grecs. Fabrot les a traduites & a publie le *Basilicon* grec & latin, Paris, 1647, 7 vol. in-fol. II. *Novellæ Constitutiones*, pour corriger plusieurs nouveautés que Justinien avoit introduites. Leunclavius les a données à la fin de son Abrégé du *Basilicon*, Bâle, 1575. III. Un *Traité de Tactique*, publié par Meursius, Leyde, 1612. C'est le plus intéressant de ses ouvrages. On y voit l'ordre des batailles de son tems, & la maniere de combattre des Hongrois & des Sarrasins. Ce livre, important pour la connoissance du Bas-Empire, a été traduit en françois par M. de Maiseroi, 1771, 2 vol. in-8°. On a encore de cet empereur un *Cantique sur le Jugement dernier*, traduit en latin par Jacques Pontanus ; 17 *Prédictions sur le sort de Constantinople*, publiées par George Codinus dans son ouvrage *De Imperatoribus Constantinopolitanis*, Paris, 1655 ; & une *Lettre à Omar* pour prouver la vérité de la Religion Chrétienne & l'impiété de celle des Sarrasins ; on la trouve dans les nouvelles éditions de la Bibliotheque des Peres.

LÉON *le Grammairien*, qui vivoit dans le 12*e*. siecle, composa une *Chronique de Constantinople*, depuis Léon l'Arménien jusqu'à Constantin VII. Elle est jointe à la *Chronique* de S. Théophane, imprimée au Louvre en 1655, in-fol., & fait partie de la *Byzantine*.

LÉON DE BYZANCE, natif de cette ville, se forma dans l'école de Platon. Ses talens pour la politique & pour les affaires, le firent choisir par ses compatriotes dans toutes les occasions importantes. Ils l'envoyerent souvent, vers les Athéniens, & vers Philippe, roi de Macédoine, en qualité d'ambassadeur. Ce monarque ambitieux, désespérant de se rendre maître de Byzance, tant que Léon seroit à la tête du gouvernement, fit parvenir aux Byzantins une lettre supposée, par laquelle ce philosophe promettoit de lui livrer sa patrie. Le peuple, sans examiner, court furieux à la maison de Léon, qui s'étrangla pour échapper à la frénésie de la populace. Cet illustre infortuné laissa plusieurs Ecrits d'histoire & de physique ; mais ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Il florissoit vers l'an 350 avant J. C.

LÉON, (S.) évêque de Bayonne, & apôtre des Basques, étoit de Carentan en Basse-Normandie. Il fut chargé d'une mission apostolique par le pape Etienne V, pour le pays des Basques, tant en deçà qu'au-delà des Pyrénées ; mais pendant qu'il exerçoit son ministere, il fut martyrisé vers l'an

900 par les idolâtres du pays.

LÉON D'ORVIETE, (*Leo Urbevetanus*) natif de cette ville, Dominicain suivant les uns, & Franciscain suivant d'autres, laissa deux *Chroniques*; l'une *des Papes*, qui finit en 1314, & l'autre *des Empereurs*, qu'il a terminée à l'an 1308. Jean Lami les publia toutes les deux en 1737, en 2 vol. in-8°. Le style de Léon se sent de la barbarie de son siecle. Il adopte plusieurs fables que la lumiere de la critique a dissipées. A ces défauts près, son ouvrage est utile pour l'histoire de son tems.

LÉON, (Jean) habile géographe, natif de Grenade, se retira en Afrique après la prise de cette ville, en 1492, ce qui lui fit donner le nom d'*Africain*. Après avoir long-tems voyagé en Europe, en Asie & en Afrique, il fut pris sur mer par des pirates. Il abjura le Mahométisme en 1513 sous le pape Léon X, qui lui donna le nom de *Jean* & des marques singulieres de son estime; mais il ne tarda guere de donner des preuves d'une conversion peu sincere. Il prit de nouveau le turban & mourut vers 1526. Nous avons de Jean Léon les *Vies des Philosophes Arabes*, que Hottinger fit imprimer en latin à Zurich en 1664, dans son *Bibliothecarius quadri-partitus*. On les a inférees aussi dans le tom. XIII de la *Bibliotheque* de Fabricius, sur une copie que Cavalcanti avoit envoyée de Florence. Il composa en arabe la *Description de l'Afrique*, qu'il traduisit ensuite en italien. Elle est assez curieuse & assez estimée; il y traite principalement des arbres, herbes & racines de cette partie du monde. Jean Temporal la traduisit en françois, & la fit imprimer à Lyon en 1556, en 2 vol. in-fol. sous le titre de *Historiale description de l'Afrique*. Il y en a une mauvaise traduction latine par Florian. Louis Marmol, qui ne cite jamais Léon, l'a copié presque par-tout.

LÉON DE MODENE, célebre rabbin de Venise au 17e. siecle, est auteur d'une excellente *Histoire des Rits & Coutumes des Juifs*, en italien. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Venise, en 1638. Richard Simon a donné une traduction françoise, Paris, 1674, in-12, de ce livre qui instruit en peu de mots des coutumes des Juifs, & sur-tout des anciennes, auxquelles l'auteur s'attache plus qu'aux modernes. Le traducteur a enrichi sa version de deux morceaux curieux, l'un sur la secte des *Caraïtes*, l'autre sur celle des *Samaritains* d'aujourd'hui. On a encore de Léon un *Dictionnaire Hébreu & Italien*, Venise, 1612, in-4°: 2e. édition augmentée, Padoue, 1640.

LÉON, *Legionensis*, (*Aloysius* ou Louis de) religieux Augustin, professeur de théologie à Salamanque, se rendit très-habile dans le grec & l'hébreu. Il fut mis à l'inquisition pour avoir commenté d'une maniere assez inconsidérée le *Cantique des Cantiques*. Il y donna des exemples héroïques de patience & de grandeur d'ame, & sortit de son cachot au bout de deux ans. On le rétablit dans sa chaire & dans ses emplois. Il mourut en 1591, à 64 ans. Il avoit le génie de la poésie espagnole, & ses vers avoient de la

force & de la douceur; mais il est plus connu par ses livres théologiques. Son principal ouvrage est un savant traité en latin, intitulé : *De utriusque Agni, typici & veri, immolationis legitimo tempore.* Le P. Daniel a donné ce livre en françois, 1695, in-12, avec des réflexions. L'original & la version sont également curieux. Son *Commentaire* sur le *Cantique des Cantiques* parut à Venise 1604, in-8°, en latin.

LÉON, (Pierre Cieça de) voyageur espagnol, passa en Amérique à l'âge de 13 ans, & s'y appliqua pendant 17 ans à étudier les mœurs des habitans du pays. Il composa l'*Histoire du Pérou*, & l'acheva à Lima en 1550. La 1re. partie de cet ouvrage fut imprimée à Séville l'an 1553, in-fol., en espagnol; & à Venise en italien, in-8°, 1557; elle est estimée des Espagnols, & elle mérite de l'être.

LÉON HÉBREU ou *Juda*, fils aîné d'Isaac Abrabanel, célebre rabbin Portugais, suivit son pere réfugié à Venise après l'expulsion des Juifs par Ferdinand le Catholique. On a de lui un *Dialogue sur l'Amour*, traduit de l'italien en françois par Denys Sauvage & Pontus de Thiard : il a été souvent imprimé in-8° & in-12 dans le 16e. siecle.

LÉON DE ST-JEAN, Carme, né à Rennes l'an 1600, étoit appellé avant son entrée en religion Jean Macé; il fut élevé successivement presqu'à toutes les charges de son ordre, & s'acquit l'estime de Léon XI, d'Alexandre VII, de plusieurs cardinaux, & des grands hommes de son siecle. Il prêcha devant Louis XIII & Louis XIV avec applaudissement. Ami intime du cardinal de Richelieu, il recueillit les derniers soupirs de ce ministre. Il mourut le 30 décembre 1671, à Paris, après avoir publié un très-grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : I. *Studium sapientiæ universalis*, 3 vol. in-fol., le premier parut à Paris en 1657 : il comprend les sciences profanes; les deux autres ont été imprimés à Lyon en 1664; ils ont pour but la science de la Religion : on estime principalement ce qui regarde la théologie dogmatique. Le style de cet ouvrage est pur & coulant. II. *Vie de Sainte Magdelene de Pazzi*, Paris, 1636, in-8°. III. *Vie de Françoise d'Amboise*, Paris, 1634. IV. *Journal de ce qui s'est passé à la maladie & à la mort du cardinal de Richelieu*, Paris, 1642, in-4°. V. Plusieurs ouvrages ascétiques, & quelques-uns pour soutenir la prétendue antiquité de son ordre. VI. *Histoire de la Province des Carmes de Tours*, en latin, Paris, 1640, in-4°. VII. *La Somme des Sermons Parénétiques & Panégyriques*, 4 vol. in-fol., Paris, 1671-1675.

LÉON, *voyez* LEONTIUS.

LÉON DE CASTRO, *voyez* CASTRO.

LÉONARD, (S.) solitaire du Limousin, mort vers le milieu du 6e. siecle, a donné son nom à la petite ville de *St. Léonard le Noblac*, à 5 lieues de Limoges. L'*Histoire de sa Vie*, écrite par un anonyme, est pleine de faussetés & de fables absurdes; on estime celle de l'abbé Oroux, imprimée à Paris, chez Barbou, en 1760.

LÉONARD

LÉONARD MATTHEI D'UDINE, Dominicain du 15e. siecle, ainsi nommé du lieu de sa naissance, enseigna la théologie avec réputation, & fut l'un des plus célebres prédicateurs de son tems. On a de lui un grand nombre de Sermons latins, dont le mérite est très-médiocre; mais comme les éditions en sont anciennes, quelques curieux les recherchent. Les principaux sont : I. Ceux *de Sanctis*, 1473; ceux *du Carême*, Paris, 1478, in-fol. II. Il a laissé aussi un traité : *De Sanguine Christi*, 1473, in-fol.

LÉONARD DE PISE, (*Leonardo Pisano*) est le premier qui fit connoître en Italie, au commencement du 13e. siecle, les chiffres arabes & l'algebre, & qui y enseigna la maniere d'en faire usage. On conserve à Florence, dans la bibliotheque de Magliabecchi, un traité d'Arithmétique en latin, intitulé : *Liber Abbaci compositus a Leonardo filio Bonacci Pisano in anno* 1202. L'auteur y dit dans la préface, qu'étant à Bugie, ville d'Afrique, où son pere étoit facteur pour des marchands Pisans, il avoit été initié dans la maniere de compter des Arabes; & que l'ayant trouvée plus commode, & de beaucoup préférable à celle qui étoit en usage en Europe (en quoi il disoit bien certainement vrai), il a entrepris ce Traité pour la faire connoître en Italie. C'est delà que les chiffres arabes & l'algebre se répandirent ensuite dans les autres pays de l'Europe, à l'égard de laquelle Léonard de Pise peut presque passer pour inventeur, ayant enseigné le premier les regles de cette science, & l'ayant même perfectionnée. Il est encore auteur d'un *Traité d'Arpentage*, que l'on conserve dans la même bibliotheque.

LÉONARD, *voy.* VINCI & MALESPEINES.

LÉONARDI, (Jean) instituteur des *Clercs-Réguliers de la Mere de Dieu de Lucques*, né à Decimo en 1541, érigea sa congrégation en 1583. Le but de cet institut est de consacrer une vie pauvre & laborieuse à un des objets les plus importans de la société civile, à l'instruction de la jeunesse. Le pieux instituteur essuya des contradictions à Lucques; mais il en fut dédommagé par l'estime du pape Clément VIII, & du grand-duc de Toscane. Il mourut à Rome en 1609, à 69 ans. On a de lui quelques ouvrages peu connus, & il est plus recommandable comme fondateur que comme écrivain. Sa *Vie* a été donnée en italien par Maracci, prêtre de sa congrégation, Venise, 1617, in-fol.

LÉONCE, philosophe Athénien, est principalement célebre, parce qu'il donna le jour à Athenaïs, qui devint impératrice d'Orient. *Voyez* EUDOXIE, femme de Théodose le Jeune.

LÉONCE, (S.) né à Nismes en Languedoc, évêque de Frejus en 361, se fit un nom par son savoir, & édifia par le spectacle des plus éminentes vertus. C'est lui qui engagea S. Honorat, son ami, qui vouloit mener la vie solitaire, à se fixer dans son diocese, & lui désigna l'isle de Lérins, où il bâtit le célebre monastere de ce nom. Cassien, fondateur de l'abbaye

de S. Victor de Marseille, dédia à S. Léonce, vers l'an 423, les dix premiers livres de ses *Conférences*. Quelques auteurs ont cru qu'elles furent dédiées à un évêque, nommé aussi Léonce, mais différent du Saint dont nous parlons ; ce sentiment n'est point appuyé sur des preuves satisfaisantes. S. Léonce mourut, suivant la commune opinion, vers 450 ; mais Anthelmi, dans son ouvrage *De initiis Ecclesiæ Forojuliensis*, paroît prouver solidement qu'il mourut vers l'an 432 ou 433. On compte ce saint évêque parmi ceux des Gaules, auxquels les papes Boniface & Célestin écrivirent pour des affaires importantes. La Lettre du premier concernoit les mesures à prendre dans la cause de Maxime de Valence, contre lequel on avoit porté des plaintes graves au St.-Siege. Il s'agissoit dans celle de Célestin, d'imposer silence aux Sémi-Pélagiens, qui attaquoient la doctrine de S. Augustin sur la grace. On a quelquefois donné à cet évêque le titre de martyr, mais sans fondement.

LÉONCE, *le Scholastique*, prêtre de Constantinople dans le 6*e*. siecle, laissa plusieurs livres d'Histoire & de Théologie, entr'autres un *Traité du Concile de Chalcédoine*, qu'on trouve dans la Bibliotheque des Peres, & dans le 4*e*. volume des *Anciennes Leçons* de Canisius, in-4°.

LÉONCE, patrice d'Orient, donna des preuves de son courage sous Justinien II. Cet empereur, prévenu contre lui par ses envieux, le tint 3 ans dans une dure prison. Léonce, ayant eu sa liberté, dépossédа Justinien, & se mit sur son trône en 695. Il gouverna l'empire jusqu'en 698, que Tibere Absimare lui fit couper le nez & les oreilles, & le confina dans un monastere. Justinien, rétabli par le secours des Bulgares, condamna Léonce à perdre la tête ; ce qui fut exécuté en 705. Le soin que cet usurpateur avoit eu de conserver la vie à Justinien, donne une idée assez avantageuse de son humanité, & peut-être Justinien l'eût-il traité avec plus de douceur, s'il avoit pu le faire sans danger.

LEONICENUS, (Nicolas) célebre médecin, né à Lunigo, dans le Vicentin, en 1428, professa pendant plus de 60 ans la médecine à Ferrare avec beaucoup de succès. C'est à lui qu'on doit la premiere traduction latine des Œuvres de Galien. Il parvint à un âge fort avancé, & mourut en 1524, dans sa 96*e*. année, emportant les regrets des savans & du peuple. Paul Jove lui ayant demandé par quel secret il avoit conservé si long-tems une mémoire sûre, des sens entiers, un corps droit & une santé pleine de vigueur ; il lui répondit que c'étoit l'effet de l'innocence des mœurs, de la tranquillité d'esprit & de la frugalité : *Vividum ingenium perpetuâ vitæ innocentiâ; salubre verò corpus hilari frugalitatis præsidio facilè tuemur* (voy. HASECH, TOSCHEL). Le duc & le sénat de Ferrare firent élever un monument à sa mémoire. Il ne s'attacha que très-peu à la pratique de la médecine. *Je rends*, disoit-il, *plus de services au public, que si je visitois les malades, puisque j'en-*

seigne ceux qui les guérissent. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. Une *Grammaire Latine*, 1473, in-4°. II. Une *Traduction* latine des *Aphorismes* d'Hippocrate. III. Celle de plusieurs Traités de Galien. IV. Un traité curieux : *De Plinii & plurium aliorum Medic. in medicina erroribus*, Bâle, 1532, in-fol.; ouvrage rare. V. Des *Versions* italiennes de l'*Histoire* de Dion & de celle de Procope. VI. Une autre des *Dialogues* de Lucien. VII. Trois livres d'*Histoires diverses*, in-fol., en latin. On les traduisit en italien, & cette version parut à Venise, in-8°., en 154:. VIII. *De Morbo Gallico liber*, Bâle, 1536, in-4°. On voit par ces differentes productions que Leonicenus, en cultivant la médecine, n'avoit pas négligé la littérature & l'étude de l'antiquité. Ses ouvrages furent recueillis à Bâle, 1533, in-fol.

LEONICUS THOMÆUS, (Nicolas) savant philosophe Vénitien & originaire d'Albanie, étudia le grec à Florence sous Demetrius Chalcondyle. Il rétablit le goût des belles-lettres à Padoue, où il expliqua le texte grec d'Aristote. Il mourut en 1531, à 75 ans. On a de lui une *Traduction* du *Commentaire* de Proculus sur le *Timée* de Platon, & d'autres *Versions* italiennes & latines.

LÉONIDAS I, roi des Lacédémoniens, de la famille des Agides, s'acquit une gloire immortelle en défendant, avec 300 hommes d'élite, le détroit des Thermopyles contre l'armée de Xercès, roi des Perses, dix mille fois, dit-on, plus nombreuse, l'an 480 avant Jesus-Christ. Les Spartiates, accablés par le nombre, périrent dans cette journée avec leur monarque. Xercès lui ayant demandé ses armes, il ne lui répondit que ces mots : *Viens les prendre.* Comme quelqu'un lui rapporta que l'armée ennemie étoit si nombreuse, que le soleil seroit obscurci de la grêle de leurs traits : *Tant mieux*, dit Léonidas, *nous combattrons à l'ombre.*

LÉONIDAS II, roi de Sparte, vers l'an 256 avant J. C., fut chassé par Cléombrote son gendre, & rétabli ensuite. Il étoit petit-fils de Cléomene II, & successeur d'Arée II.

LÉONIN *ou* LEEW, (Elbert *ou* Engelbert) de l'isle de Bommel, dans la Gueldre, enseigna le droit à Louvain avec un succès extraordinaire. Il eut la confiance la plus intime du prince d'Orange, qui l'employa beaucoup dans l'établissement des Provinces-Unies. Léonin fut chancelier de Gueldre après le départ de l'archiduc Mathias en 1581 ; & l'un des ambassadeurs que les Etats envoyerent à Henri III, roi de France. Cet habile politique mourut à Arnheim en 1598, à 79 ans. Il ne fut point protestant, & ne voulut jamais prendre part aux desseins des mécontens contre la Religion Catholique. On a de lui plusieurs ouvrages, entr'autres : I. *Centuria Conciliorum*, Anvers, 1584, in-fol. II. *Emendationum septem Libri*, Arnheim, 1610, in-4°. Les jurisconsultes se sont beaucoup servis autrefois de ces deux productions.

LEONIUS, poëte latin de Paris, célebre dans le 12*e.* siecle par l'art de faire rimer l'hémistiche de chaque vers avec la fin, dont voici un exemple dans un apologue, qui ne peint que trop bien les pénitences tardives & forcées :

Dœmon languebat, monachus tunc esse volebat.
Ast ubi convaluit, mansit ut antè fuit.

Voici comme ces deux vers ont été traduits en françois.

Le diable est-il malade, il se fait solitaire ;
L'infirmité le quitte, il quitte aussi la haire.

En voici un autre sur la providence & la justice de Dieu :

Vos malè gaudetis, quia tandem percipietis
Nequitiæ fructum, tenebras, incendia, luctum ;
Nam pius indultor, justusque tamen Deus ultor,
Quæ sua sunt munit, quæ sunt hostilia punit.

Il mit en vers de ce genre presque tout l'Ancien-Testament. Ces vers un peu barbares, mais qui souvent exprimoient d'utiles vérités, furent appellés *Léonins :* non parce que Leonius en fut l'inventeur, mais parce qu'il y réussit mieux que les autres. L'abbé le Beuf a donné une Dissertation pour détruire l'opinion commune, qui fait Leonius chanoine de S. Benoît de Paris ; il prétend qu'il étoit chanoine de Notre-Dame. Sa plus forte preuve est que Leonius, dans une de ses pieces, invite un de ses amis à venir à la fête des Foux (pieuse farce, qui ne se faisoit alors que dans l'église de Paris), pour y déposer l'office de bâtonnier, & le transmettre à un autre avec la nouvelle année. Il parle de cet ami comme d'un de ses confreres, & par conséquent ils étoient l'un & l'autre chanoines de Notre-Dame. Comme cette discussion n'est pas bien importante, & que d'ailleurs les preuves du savant dissertateur ne sont que des conjectures, on ne s'y arrêtera pas davantage.

LÉONOR, évêque régionnaire en Bretagne, au 6*e.* siecle, étoit du pays de Galles. Ses travaux apostoliques & ses vertus l'ont fait mettre au nombre des Saints.

LÉONORE, *voyez* ÉLÉONORE.

LEONTIUM, courtisanne Athénienne, philosopha & se prostitua toute sa vie. Epicure fut son maître, & les disciples de ce philosophe ses galans. Métrodore fut celui qui eut le plus de part à ses faveurs ; elle en eut un fils, qu'Epicure recommanda en mourant à ses exécuteurs testamentaires. Leontium soutint avec chaleur les dogmes de son maître, qui avoit été aussi son amant (*voyez* EPICURE). Elle écrivit contre Théophraste, avec plus d'élégance que de solidité. Son style, suivant Cicéron (*De nat. Deor.* l. 1) étoit pur & attique. Leontium eut aussi une fille nommée Danaé, héritiere de la lubricité de sa mere. Cette fille fut aimée de Sophron, préfet d'Ephese, & ayant favorisé l'évasion de son amant, condamné à mort, elle fut précipitée d'un rocher. Elle fit éclater dans ses derniers momens des sentimens extravagans & impies, tels qu'on

devoit les attendre d'une prostituée, disciple d'Épicure.

LEONTIUS-PILATUS *ou* LEON, disciple de Barlaam, moine de Calabre, est regardé comme le premier de ces savans Grecs, à qui on est redevable de la renaissance des lettres & du bon goût en Europe. C'est lui aussi qui enseigna le premier le grec en Italie vers le milieu du 14*e*. siecle: Pétrarque & Bocace furent au rang de ses disciples. Il passa dans la Grece pour en rapporter des manuscrits; mais il fut tué d'un coup de tonnerre sur la mer Adriatique, en retournant en Italie. Ce moine, très-versé dans la littérature grecque, ne connoissoit que médiocrement la latine. *Voyez* sa *Vie* dans l'ouvrage de Humfroi Hody, *De Græcis illustribus*, in-8°, Londres 1742.

LÉOPARD, (Paul) humaniste d'Isemberg, près de Furnes, aima mieux passer sa vie dans un petit college à Bergues-St.-Vinox, que d'accepter une chaire de professeur royal en grec, qu'on lui offrit à Paris. Il mourut en 1567, à 57 ans. On a de lui en latin des *Remarques critiques*, divisées en vingt livres. Les dix premiers ont été imprimés à Anvers, 1568, in-4°. Les dix derniers ont paru pour la premiere fois en 1604 dans le 3*e*. vol. du *Fax Artium* de Gruter. On convient généralement que ces Remarques sont pleines de savoir, de bon sens & de bon goût. Il a donné encore une *Traduction* assez fidelle de quelques *Vies* de Plutarque, Anvers, 1556, in-8°. — Il y a eu encore de ce nom Jerôme LÉOPARD, poëte Florentin peu connu.

LÉOPOLD, (S.) fils de Léopold le Bel, marquis d'Autriche, succéda à son pere en 1096. Sa vertu lui mérita le titre de *Pieux*. Pénétré des maximes de l'Evangile, dont il avoit fait de bonne heure une étude particuliere, il sentit que la Religion étoit la même pour les princes & pour les particuliers; il mortifia ses passions, renonça aux plaisirs du monde, nourrit son ame de la priere, pratiqua toutes sortes de bonnes œuvres, & répandit sur-tout des aumônes abondantes dans le sein des malheureux. Les Autrichiens étoient alors aussi grossiers que superstitieux; il travailla à adoucir leurs mœurs, à les former aux œuvres & véritable esprit du Christianisme. Ces entreprises réussirent au-delà de ses espérances. Léopold fit le bonheur de ses sujets, diminua les impôts, traita avec une égale bonté le pauvre & le riche, & fit rendre à tous une justice très-exacte. Sa valeur, égale à sa piété, éclata sous l'empereur Henri IV, & se soutint sous Henri V, qui lui donna, en 1106, Agnès sa sœur en mariage. Après la mort de ce prince il eut plusieurs voix pour lui succéder à l'empire; mais Lothaire l'ayant emporté, Léopold se fit un devoir de le reconnoître. Après un regne glorieux, ce prince mourut saintement en 1139, après avoir fondé plusieurs monasteres. Innocent VIII le canonisa en 1485. Il avoit eu d'Agnès 18 enfans, 8 garçons & 10 filles, qui se montrerent dignes de leurs illustres parens.

LÉOPOLD, duc d'Autriche, fit la guerre aux Suisses, qui

avoient secoué le joug de sa maison, fut vaincu & tué à la bataille de Sempach, le 9 juillet 1386. On conserve encore son armure dans l'arsenal de Lucerne.

LÉOPOLD I, empereur, second fils de Ferdinand III, & de Marie-Anne d'Espagne, né en 1640, roi de Hongrie en 1655, roi de Bohême en 1656, remplaça son pere sur le trône impérial en 1658, à l'âge de 18 ans. Un article de la capitulation qu'on lui fit signer en lui donnant le bâton impérial, fut qu'il ne donneroit aucun secours à l'Espagne contre la France. Les Turcs menaçoient alors l'Empire. Ils battirent les troupes impériales près de Barcan, & ravagerent la Moravie, parce que l'empereur continuoit de soutenir le prince de Transilvanie, qui avoit cessé depuis 6 ans d'envoyer un tribut annuel de 200,000 florins, que ses prédécesseurs avoient promis de payer à l'empire Ottoman. Montecuculli, général de Léopold, soutenu par un corps de 6000 François choisis, sous les ordres de Coligni & de la Feuillade, les défit à Saint-Gothard en 1664, après un combat sanglant, où la victoire fut long-tems douteuse. Les Turcs n'en furent guere affoiblis, & firent une paix avantageuse; ils retinrent leurs conquêtes, & on consentit que le prince de Transilvanie fût leur tributaire. L'Allemagne & la Hongrie désapprouverent ce traité; mais le ministere impérial avoit ses vues. Les finances étoient en mauvais état. On songeoit à assujettir absolument les Hongrois, & à terminer les troubles qui s'élevoient sans cesse dans ce royaume. La paix, ou plutôt la treve, fut conclue pour 20 années. La Hongrie occupa bientôt après les armes de l'empereur. Les seigneurs de ce royaume vouloient à la fois défendre leurs privileges & recouvrer leur liberté; ils songerent à se donner un roi de leur nation. Ces complots coûterent la tête à Serini, à Frangipani, à Nadasti & à plusieurs autres; mais ces exécutions ne calmerent pas les troubles. Tekeli se mit à la tête des mécontens, & fut fait prince de Hongrie par les Turcs, moyennant un tribut de 40,000 sequins. Cet usurpateur appella les Ottomans dans l'Empire. Ils fondirent sur l'Autriche avec une armée de 200,000 hommes, & mirent le siege devant Vienne en 1683. Cette place étoit sur le point d'être prise, lorsque Jean Sobieski vola à son secours, tandis que l'empereur se sauvoit à Passau. Secondé de l'armée impériale sous la conduite du duc Charles de Lorraine, le roi de Pologne attaqua les Turcs dans leurs retranchemens & y pénétra. Une terreur panique saisit le grand-visir Mustapha, qui prit la fuite & abandonna son camp aux vainqueurs. Après cette défaite, les Turcs furent presque toujours vaincus, & les Impériaux reprirent toutes les villes dont ils s'étoient emparés. Léopold regardant les rebelles de Hongrie comme la cause des maux qui avoient menacé l'Empire, ordonna qu'ils fussent punis avec rigueur. On éleva dans la place publique d'Eperies, en 1687, un échafaud, où l'on immola

les victimes qu'on crut les plus nécessaires à la paix. Les principaux nobles Hongrois furent ensuite convoqués; ils déclarerent au nom de la nation que la couronne étoit héréditaire. Léopold eut d'autres guerres à soutenir. Ce prince, qui ne combattoit jamais que de son cabinet, ne cessa de s'opposer à l'humeur conquérante de Louis XIV, premiérement en 1671, d'abord après l'invasion de la Hollande, qu'il secourut contre le monarque François; ensuite, quelques années après la paix de Nimegue en 1686, lorsqu'il fit cette fameuse Ligue d'Ausbourg, dont l'objet étoit d'accabler la France & de chasser Jacques II du trône d'Angleterre; enfin en 1701, à l'avénement du petit-fils de Louis XIV à la couronne d'Espagne. Léopold fut dans toutes ces guerres intéresser le corps de l'Allemagne, & les faire déclarer ce qu'on appelle guerres de l'Empire. La 1re. fut assez malheureuse, & l'empereur reçut la loi à la paix de Nimegue en 1678. L'intérieur de l'Allemagne ne fut pas saccagé; mais les frontieres du côté du Rhin furent maltraitées. La fortune fut moins inégale dans la 2e. guerre, produite par la Ligue d'Ausbourg. La 3e. fut encore plus heureuse pour Léopold. La mémorable bataille d'Hochstet, donnée en 1704, changea tout, & ce prince mourut l'année suivante le 5 mai, à 65 ans, avec l'idée que la France seroit bientôt accablée, & que l'Alsace seroit réunie à l'Allemagne : ce qui effectivement seroit arrivé si on avoit profité de l'humiliation de la France pour conclure à Gertruidenberg la paix à laquelle elle étoit prête de donner les mains. Ce qui servit le mieux Léopold dans toutes ces guerres, ce fut la grandeur de Louis XIV, qui s'étant produite avec trop de faste, irrita tous les souverains. L'empereur Allemand, plus doux & plus modeste, fut moins craint, mais plus aimé. Il avoit été destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique. Son éducation avoit été conforme à cette vocation prématurée : on lui avoit donné de la piété & du savoir; mais on négligea de lui apprendre l'art de régner. Il régna cependant avec succès; ses sujets furent heureux & l'aimerent comme leur pere : tant la Religion a de ressources pour tenir lieu de toute autre science. Ses ministres le gouvernerent quelquefois; mais leur rôle étoit difficile à soutenir : dès que le prince s'appercevoit de sa subjection, une prompte disgrace le vengeoit d'un ministre impérieux. Cependant presque tous ses choix furent heureux; & si le ministere de Vienne commit des fautes pendant un regne de 46 ans, il faut avouer qu'avec une lenteur prudente il sut faire presque tout ce qu'il voulut. On lui a reproché de s'être ligué avec les ennemis de Jacques II, & d'avoir par-là détruit les espérances que ce prince avoit fait naître en Angleterre en faveur de la Religion Catholique; mais Jacques étant intimement lié avec la France, ennemie de l'Espagne & de l'Allemagne, il n'étoit pas au pouvoir de Léopold de prendre des arrangemens différens. D'ail-

leurs Louis XIV fomentoit continuellement les mouvemens des Hongrois, & par-là favorisoit les Turcs, contre lesquels l'empereur ne pouvoit se flatter d'avoir des succès durables sans occuper la France ailleurs. Ses fils Joseph & Charles remplirent successivement le trône impérial ; il les avoit eus d'Eléonore de Baviere-Neubourg, sa troisieme épouse, princesse célebre par sa piété & ses vertus, dont on a la *Vie* in-8°. François Wagner, Jésuite, a écrit l'Histoire de Léopold en latin, Vienne, 1719-1734, 2 vol. in-fol.; elle est estimée.

LÉOPOLD II, fils de l'empereur François I & de Marie-Thérese d'Autriche, naquit à Vienne le 5 mai 1747, & succéda à son pere dans le duché de Toscane en 1765. Il gouverna d'abord cette province d'une maniere paisible & heureuse pour lui & pour les peuples ; mais ayant adopté les systêmes des philosophistes, économistes & jansénistes (car cette secte est aujourd'hui de toutes les entreprises), il forma des projets qui mécontenterent la multitude. Le peuple se souleva à différentes fois, sur-tout à Pistoie & à Prato. M. Ricci qui avoit ces deux évêchés, ayant tenu un synode presbytérien en 1786, pour abolir la discipline actuelle de l'Eglise universelle, & introduire des nouveautés singulieres, fut condamné au concile de Florence en 1787 : mais le grand-duc supprima les actes du concile, & les fit ensuite paroître avec de prolixes commentaires qui en combattoient les décisions. L'empereur Joseph II étant mort le 20 février 1790, Léopold partit pour Vienne, pour prendre le gouvernement de ses états : le mécontentement des Toscans éclata alors d'une maniere terrible ; pour les appaiser, on leur accorda le redressement de leurs griefs, mais bientôt ils furent sévérement punis, & plus de 600 furent condamnés aux galeres. Son second fils, Ferdinand, ayant été déclaré grand-duc en 1791, chassa l'évêque de Pistoie, qui fut remplacé par un prélat sage & orthodoxe, anéantit toutes les opérations de son pere, & rendit le calme à la Toscane. Léopold, couronné empereur le 9 octobre 1790, conclut l'année suivante la paix avec les Turcs, en rendant Belgrade & presque toutes les places conquises. Dès la fin de 1790, il étoit entré dans la possession de la Belgique, que l'Angleterre, la Prusse & la Hollande obligerent à se soumettre à lui : mais son attachement à ses projets de réforme, empêcha la paix de renaître dans ces provinces. Les réclamations de la nation se multiplioient, les subsides étoient refusés, & l'on étoit dans l'impatience de voir à quoi ces troubles aboutiroient, lorsque Léopold mourut à Vienne le 1 mars 1792, après trois jours de maladie, à l'âge de 44 ans. Il étoit, dit-on, sur le point de prendre un parti quelconque dans les affaires de France : mais on ne croit pas qu'il y eût mis beaucoup de vigueur. On est persuadé qu'il approuvoit la plupart des effets de la révolution françoise, mais il eût voulu les concilier avec l'autorité royale : comme

si cette autorité pouvoit subsister, si ses fondemens & sa sanction n'existent plus. Il avoit épousé en 1765, Marie-Louise, infante d'Espagne, dont il eut plusieurs princes & princesses. François, son fils aîné, lui succéda dans ses états héréditaires. M. Mallet-du-Pan, qui dans ses notices historiques, met pour l'ordinaire beaucoup de modération, & n'exagere, quand certains préjugés ne l'égarent pas, ni en louange ni en blâme, parle ainsi de Léopold II dans son *Mercure François*, du 24 mars 1792, pag. 218. « Ce » monarque, enlevé à l'Allemagne dans la force de l'âge » & de l'expérience, gouverna vingt-cinq ans le » grand-duché de Toscane, où » sa mémoire ne périra point. » Quoiqu'au milieu des innombrables ordonnances par lesquelles il administra ce petit » état, on découvre un amour » excessif du régime réglementaire, une attention exagérée à des détails fort au dessous du souverain, un penchant à des innovations, » dont l'utilité n'a pas toujours » été reconnue; ses loix sur la » détention des débiteurs, ses » encouragemens aux défrichemens, & plusieurs autres » actes de son administration, » mériterent à ce souverain des » éloges qui allerent jusqu'à » l'enthousiasme, sur-tout en » France, où les nouveautés » quelconques ont des admirateurs tout prêts. On lui a » reproché une trop grande » economie, la passion de gouverner dans chaque détail; » une vigilance fatiguante sur » les actions même indifférentes » du citoyen; des imitations » peu heureuses de changemens qui offensoient non-seulement les préjugés du peuple, mais encore ses sentimens; telle, par exemple, » que cette ordonnance bientôt » retirée pour les sépultures » communes. Enfin, on a paru » craindre que l'habitude de » gérer trop minutieusement » les affaires d'un petit état, » l'empereur ne la portât dans » l'administration d'une grande » monarchie ».

LÉOPOLD-GUILLAUME, archiduc d'Autriche, évêque de Passau, de Strasbourg, &c., grand-maître de l'ordre Teutonique & gouverneur des Pays-Bas, fils de l'empereur Ferdinand II, commanda les armées Autrichiennes contre les Suédois & les François, durant la guerre de 30 ans, que sa maison soutint pour le maintien de la Religion Catholique en Allemagne. Il eut de grands succès & de grands revers. C'étoit un prince sage, doux & pieux; il ne manquoit ni de courage, ni de talens militaires; mais il n'étoit pas le maître de ses opérations, & ceux dont il dépendoit, le secondoient mal. Il mourut à Vienne en 1662.

LÉOPOLD, duc de Lorraine, fils de Charles V & d'Eléonore d'Autriche, naquit à Inspruck en 1679. Il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse, & se signala en 1695 à la journée de Temeswar. Le duc Charles V son pere, ayant pris parti contre la France, avoit vu la Lorraine envahie, & elle étoit encore au pouvoir de la France à sa mort, arrivée en 1690. Léopold fut rétabli

dans ses états par la paix de Ryswick en 1697; mais à des conditions auxquelles son pere n'avoit jamais voulu souscrire. Il ne lui étoit pas seulement permis d'avoir des remparts à sa capitale. Quelque mortification que dût lui donner la perte d'une partie des droits régaliens, il crut pouvoir être utile à son peuple, & il ne s'occupa dès-lors que de son bonheur. Il trouva la Lorraine désolée & déserte; il la repeupla & l'enrichit. Aussi grand politique que son pere étoit brave guerrier, il sut conserver la paix, tandis que le reste de l'Europe étoit ravagé par la guerre. Sa noblesse, réduite à la derniere misere, fut mise dans l'opulence par ses bienfaits. Il faisoit rebâtir les maisons des gentilshommes pauvres, il payoit leurs dettes, il marioit leurs filles. Protecteur des arts & des sciences, il établit un college à Lunéville, & alla chercher les talens jusque dans les boutiques & dans les forêts, pour les mettre au jour & les encourager. *Je quitterois*, disoit-il, *demain ma souveraineté, si je ne pouvois faire du bien.* Il mourut en 1729 à Lunéville, à 50 ans. Il laissa son exemple à suivre à François I son fils, depuis empereur, & jamais exemple n'a été mieux imité. Léopold avoit épousé Elizabeth, fille du duc d'Orléans, morte en 1744: femme sage & vertueuse, qui conspiroit avec son époux à faire le bonheur de leurs sujets.

LÉOTAUD, (Vincent) Jésuite, né dans le diocese d'Embrun en 1595, habile mathématicien, mort le 13 juin 1672, a publié un ouvrage savant, où il montre que l'on travaille vainement à la démonstration de la quadrature du cercle. Il a pour titre: *Examen circuli quadraturæ*, Lyon, 1654, in-4°.

LÉOTYCHIDE, roi de Sparte, & fils de Menaris, défit les Perses dans un grand combat naval près de Mycale, l'an 479 avant J. C. Dans la suite, ayant été accusé d'un crime capital par les Ephores, il se réfugia à Tégée dans un temple de Minerve, où il mourut. Archidamus, son petit-fils, lui succéda.

LÉOWICZ, (Cyprien) habile astronome Bohémien, eut en 1569 une conférence sur l'astronomie avec Tycho-Brahé, qui fit un voyage exprès pour le voir. Il finit ses jours à Lawingen en 1574, âgé de 50 ans. On a de lui: I. Une *Description des Eclipses*, in-fol. II. Des *Ephémérides*, in-fol. III. *Prédictions* depuis 1564 jusqu'en 1607, in-8°, 1565. IV. *De indiciis Nativitatum*, in-4°; & d'autres ouvrages en latin. Il donnoit dans l'astrologie judiciaire, & on lui attribue quelques prédictions que l'événement ne vérifia point.

LEPAUTRE, LEPAYS & autres, *voyez* lettre P.

LÉPICIER, (Bernard) graveur, mort à Paris en janvier 1755, âgé d'environ 59 ans, manioit parfaitement le burin. Ses gravures sont d'un beau fini, & traitées avec beaucoup de soin & d'intelligence. On a de lui un *Catalogue raisonné des Tableaux du Roi*, 2 vol. in-4°: ouvrage curieux & instructif pour les peintres & les amateurs.

LEPIDUS, (*M. Æmilius*) d'une des plus anciennes & des

plus illuſtres familles de Rome, parvint aux premiers emplois de la république. Il fut grand-pontife, général-meſtre de la cavalerie, & obtint 2 fois le conſulat les années 42 & 46 avant J. C. Pendant les troubles de la guerre civile, excitée par les héritiers & les amis de Jules-Céſar, Lepidus ſe mit à la tête d'une armée & ſe diſtingua par ſon courage. Marc-Antoine & Auguſte s'unirent avec lui. Ils partagerent entre eux l'univers. Lepidus eut l'Afrique. Ce fut alors que ſe forma cette ligue funeſte, appellée *Triumvirat*. Lepidus fit périr tous ſes ennemis, & livra ſon propre frere à la fureur des tyrans avec leſquels il s'étoit aſſocié. Il eut part enſuite à la victoire qu'Auguſte remporta ſur le jeune Pompée en Sicile. Comme il étoit venu du fond de l'Afrique pour cette expédition, il prétendit en recueillir ſeul tout le fruit, & ſe diſpoſa à ſoutenir ſes prétentions par les armes. Auguſte le mépriſoit, parce qu'il ſavoit qu'il étoit mépriſé par ſes troupes. Il ne daigna pas tirer l'épée contre lui. Il paſſa dans ſon camp, lui enleva ſon armée, le deſtitua de tous ſes emplois, à l'exception de celui de grand-pontife, & le relégua à Circeïes, petite ville d'Italie, l'an 36 avant J. C. Lepidus étoit d'un caractere à pouvoir ſupporter l'exil. Plus ami du repos, qu'avide de puiſſance, il n'eut jamais cette activité opiniâtre qui peut ſeule conduire aux grands ſuccès & les ſoutenir. Il ne ſe prêta qu'avec une ſorte de nonchalance aux circonſtances les plus favorables à ſon agrandiſſement; &, pour nous ſervir des expreſſions de Paterculus, il ne mérita point les careſſes dont la fortune le combla long-tems.

LEPOIS, *voyez* Pois.

LEQUESNE & autres, *voyez* lettre Q.

LERAC, *voyez* Carel.

LERAMBERT, (Louis) ſculpteur, natif de Paris, reçu à l'académie de peinture & de ſculpture en 1663, mort en 1670, s'eſt acquis un grand nom par ſes ouvrages. Ceux qu'on voit de lui dans le parc de Verſailles, ſont un groupe d'une *Bacchante* avec un *Enfant* qui joue des caſtagnettes, deux *Satyres*, une *Danſeuſe*, des *Enfans* & des *Sphinx*.

LERI, (Jean de) miniſtre proteſtant, né à la Margelle, village de Bourgogne, fit en 1556 le voyage du Bréſil avec deux miniſtres & quelques autres Proteſtans, que Charles Durand de Villegagnon, chevalier de Malte & vice-amiral de Bretagne, avoit appellés pour y former une colonie de huguenots ſous la protection de l'amiral de Coligny. Cet établiſſement n'ayant pas réuſſi, Leri revint en France. Il eſſuya dans ſon retour tous les dangers du naufrage & toutes les horreurs de la famine. Il ſe vit réduit avec ſes compagnons à manger les rats & les ſouris, & juſqu'aux cuirs des malles. On a de lui une *Relation* de ce voyage, imprimée in-8° en 1578, & pluſieurs fois depuis. Elle eſt louée par de Thou. Leri ſe trouva dans Sancerre, lorſque cette ville fut aſſiégée par l'armée catholique en 1573, & il publia l'année ſuivante,

in-8°, un *Journal* curieux de ce siege & de la cruelle famine que les assiégés y endurerent. Il mourut à Berne en 1611.

LERIDANT, (Pierre) avocat au parlement de Paris, né en Bretagne, fut un de ces jurisconsultes du 18*e*. siecle, qui contribuerent le plus par leurs écrits à corrompre les notions du droit, & sur-tout à renverser les antiques principes qui sont la base de la société civile & religieuse ; tels sont : I. L'*Examen de deux Questions importantes sur le Mariage*, 1753, in-4°, qui n'est qu'un petit plagiat fait à Launoy, tout comme celui-ci avoit dépouillé le fameux de Dominis : car ces hétérodoxes docteurs n'ont pas même le mérite de l'originalité. M. Jacques Clémens, chanoine de Gand, a réfuté cet Examen dans son *Traité du pouvoir de l'Eglise, sur le mariage des Catholiques*, Liege, 1768, in-4° (*voyez* LAUNOY). II. *Consultation sur le mariage d'un Juif*, 1758, in-4°. III. *Code Matrimonial*, in-4°, infecté de diverses erreurs. Il a écrit encore sur d'autres matieres, comme l'*Antifinancier*, 1764, in-12. *Institutiones philosophicæ*, 1761, 3 vol. in-12. Il mourut le 28 novembre 1768.

LERME, (François de Roxas de Sandoval, duc de) premier ministre de Philippe III, roi d'Espagne, fut le plus chéri de ses favoris. Il étoit d'un caractere plutôt indolent que pacifique : aussi se hâta-t-il de conclure une treve avec les Provinces-Unies. Il semble qu'un gouvernement ami de la paix, sans tributs, sans impôts odieux, auroit dû le faire aimer des peuples ; mais le maître étoit foible, livré à ses favoris ; & le ministre étant également incapable, également gouverné par des commis insolens & avides, il devint l'objet de l'horreur & du mépris. Les moyens de le décrier manquerent ; on eut recours à la calomnie. Il fut accusé d'avoir fait empoisonner la reine Marguerite par Rodrigue Calderon, sa créature & son confident. Quelqu'éloignée que cette action fût de son caractere, le roi ne put tenir contre la haine des courtisans. Il fut disgracié en 1618. Il étoit entré dans l'état ecclésiastique après la mort de sa femme, & Paul V l'avoit honoré de la pourpre. Le cardinal de Lerme mourut 4 ans après en 1625, dépouillé de la plus grande partie de ses biens par Philippe IV. Le duc d'Uzéda, son fils, s'étoit montré son plus cruel ennemi, & lui avoit succédé dans le ministere ; mais sa faveur finit avec Philippe III, en 1621.

LERNUTIUS, (Jean) poëte, né à Bruges en 1545, après avoir achevé ses études, voulut connoître les principales universités de France, d'Italie & d'Allemagne ; il entreprit ce voyage avec Juste-Lipse. De retour dans son pays, malgré les embarras de quelques charges dont il y fut honoré, il n'abandonna point les muses dont il faisoit ses délices ; il mourut le 29 septembre 1619. On a recueilli ses poésies sous ce titre : *Jani Lernutti Basia, Ocelli, & alia poemata*, Leyde, Elzevir, 1612. Elles lui assurent un rang parmi les bons poëtes latins.

LE ROUX, LEROY, *voyez* lettre R.

LERUELZ, *voyez* LAIRUELS.

LESBONAX, philosophe de Mitylene au 1er. siecle de l'ere chrétienne, enseigna la philosophie dans cette ville avec beaucoup d'applaudissement. Il avoit été disciple de Timocrate; mais il corrigea ce qui lui paroissoit trop austere dans les mœurs & dans les leçons de son maître. Sa patrie fit tant de cas de lui, qu'elle fit frapper sous son nom une médaille, qui avoit échappé jusqu'à nos jours aux recherches des antiquaires. Cary, membre de l'académie de Marseille, l'ayant recouvrée, la fit connoître dans une Dissertation curieuse, publiée en 1744, in-12, à Paris, chez Barois. Lesbonax avoit mis au jour plusieurs ouvrages, mais ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous. On lui attribue néanmoins : I. Deux *Harangues*, que nous avons dans le Recueil des *Anciens Orateurs* d'Alde, 1513, 3 tom. in-fol. II. *De figuris Grammaticis* avec Ammonius, Leyde, 1739, 2 part. in-4°. Potamon, son fils, fut un des plus grands orateurs de Mitylene.

LESCAILLE, (Jacques) poëte & imprimeur Hollandois, natif de Geneve, fit des vers heureux, & donna des éditions très-nettes & très-exactes. L'empereur Léopold l'honora en 1663 de la couronne poétique. Il mourut en 1677, à 67 ans.

LESCAILLE, (Catherine) surnommée la *Sapho Hollandoise* & la *Dixieme Muse*, étoit fille du précédent. Elle surpassa son pere par ses vers. Le libraire Ranck, son beau-frere, recueillit ses *Poésies* en 1728. On trouve dans cette collection plusieurs *Tragédies*, qu'on ne doit pas juger à la rigueur. Les regles y sont souvent violées; mais on y apperçoit de tems en tems des étincelles de génie. Elle mourut en 1711, à 62 ans.

LESCARBOT, (Marc) avocat au parlement de Paris, natif de Vervins, alla dans la Nouvelle-France *ou* Canada, & il y séjourna quelque tems. A son retour, il publia une *Histoire* de cette vaste partie de l'Amérique, dont la meilleure édition est celle de Paris en 1612, in-8°. Cette Histoire étoit assez bonne pour son tems; celle du Pere Charlevoix l'a entiérement fait oublier. Lescarbot aimoit à voyager; il suivit en Suisse l'ambassadeur de France, & il publia le *Tableau des XIII Cantons*, en 1618, in 4°, en vers fort plats & fort ennuyeux.

LESCHASSIER, (Jacques) avocat & substitut du procureur-général au parlement de Paris, sa patrie, né en 1550, mort en 1625, à 75 ans, lia amitié avec Pibrac, Pithou, Loisel, & d'autres savans hommes de son siecle. Pendant la guerre de la Ligue, il sortit de Paris pour suivre Henri IV. La plus ample édition de ses *Œuvres*, est celle de Paris en 1652, in-4°. Son petit *Traité de la liberté ancienne & canonique de l'Eglise Gallicane*, a été plus applaudi des Protestans que des Catholiques. Sa *Consultation d'un Parisien* en faveur de la république de Venise, lors de ses différends avec le pape Paul V, 1606, in-4°., lui valut une chaîne d'or.

LESCOT, (Pierre de) seigneur de Clagny & de Clermont, conseiller au parlement & chanoine de Paris, se rendit célebre dans l'architecture, qu'il cultiva sous les regnes de François I & de Henri II. C'est à lui qu'on attribue l'architecture de la *Fontaine des Saints Innocens*, rue St.-Denis, admirée des connoisseurs pour sa belle forme, son élégante simplicité, ses ornemens sages & délicats, & ses bas-reliefs, dont le fameux Goujon a été le sculpteur. L'un & l'autre ont aussi travaillé de concert au Louvre. Il mourut à Paris, en 1578, âgé de 60 ans.

LESCUN, *voy.* FOIX, (Thomas de).

LESDIGUIERES, (François de Bonne, duc de) né à St.-Bonnet de Champsaut, dans le Haut-Dauphiné, en 1543, d'une famille ancienne, porta les armes de fort bonne heure, & avec beaucoup de valeur. Ses grandes qualités pour la guerre le firent choisir par les Calvinistes, après la mort de Montbrun, pour être leur chef. Il fit triompher leur parti dans le Dauphiné, & conquit plusieurs places. Henri IV, qui faisoit grand cas de lui, lorsqu'il n'étoit encore que roi de Navarre, lui donna toute sa confiance, lorsqu'il fut monté sur le trône de France. Il le fit lieutenant-général de ses armées de Piémont, de Savoie & de Dauphiné. Il remporta de grands avantages sur le duc de Savoie, qu'il défit aux combats d'Esparron en 1591, de Vigort en 1592, de Gresilane en 1597. Ses services lui mériterent le bâton de maréchal de France en 1608. Sa terre de Lesdiguieres fut érigée en duché-pairie. Quelque tems après la mort de Henri IV, il servit utilement Louis XIII, contre les huguenots, dont les rebellions continuelles lui étoient enfin devenues odieuses. Il assiégea en 1621 St.-Jean-d'Angeli & Montauban. Ce grand général s'y exposa en soldat. Ses amis le blâmant de cette témérité : *Il y a soixante ans*, leur dit-il, *que les mousquetades & moi nous nous connoissons.* L'année d'après il abjura le Calvinisme à Grenoble, & reçut à la fin de la cérémonie, des mains du maréchal de Créqui son gendre, les lettres de connétable, *pour avoir toûjours été vainqueur, & n'avoir jamais été vaincu.* En 1625 il prit quelques places sur les Génois; il se signala à la bataille de Bestagne, & fit lever le siege de Verue aux Espagnols. Les huguenots du Vivarais avoient profité de son absence pour prendre les armes; Lesdiguieres parut, & ils tremblerent. Ayant mis le siege devant Valence, il fut attaqué d'une maladie dont il mourut en 1626, à 84 ans. Sa réputation étoit si grande en Europe, que la reine Elizabeth d'Angleterre disoit, que *s'il y avoit deux Lesdiguieres en France, elle en demanderoit un à Henri IV.* Les lecteurs qui voudront connoître plus particuliérement ce grand homme, peuvent consulter sa *Vie* par Louis de Videl, son secrétaire, in-fol., 1638 : ouvrage curieux & intéressant, quoiqu'écrit d'une maniere ampoulée. L'auteur ne dissimule point les vices de son héros, comme son avi-

dité pour les richesses, ses débauches publiques avec la femme d'un marchand, les mariages inceſtueux qu'il fit faire dans ſa famille pour y conſerver ſes terres, &c.

LESDIGUIERES, *voyez* CRÉQUI (Charles).

LESLEY, (*on prononce* LELIE) *Leſlæus*, (Jean) évêque de Roſs en Ecoſſe, étoit d'une des plus nobles familles de ce royaume; il fut ambaſſadeur en 1571 de la reine Marie Stuart à la cour d'Angleterre, & y ſouffrit de grandes perſécutions. Il rendit des ſervices importans à cette princeſſe, & négocia pour ſa liberté à Rome, à Vienne & dans pluſieurs autres cours. Il fonda trois ſéminaires pour les Ecoſſois; l'un à Rome, l'autre à Paris & le troiſieme à Douay, & exerça pendant ſept ans les fonctions épiſcopales dans le dioceſe de Malines. Il mourut à Bruxelles le 31 mai 1596. On a de lui une Hiſtoire d'Ecoſſe en latin, ſous ce titre : *De origine, moribus & rebus geſtis Scotorum*, Rome, 1578, 2 vol. in-4°.; & quelques Ecrits en faveur du droit de la reine Marie & de ſon fils à la couronne d'Angleterre. Les Proteſtans ont accuſé ſon Hiſtoire de partialité; mais elle ne pouvoit manquer d'eſſuyer ce reproche de leur part, à moins d'en retrancher les faits les plus vrais & les plus connus. *Voyez* KING.

LESLEY, (Charles) *Lelie*, évêque de Carliſle, mort en 1721, fut tout-à-la-fois zélé défenſeur du Chriſtianiſme, & zélé partiſan de la maiſon de Stuart. Il eſt auteur de pluſieurs traités eſtimés des Anglicans. I. *Méthode courte & facile contre les Déiſtes*, in 8°., traduite en latin, in-4°. II. *Méthode courte & facile contre les Juifs;* plus étendue que la précédente, & tirée en partie de l'ouvrage de Limborch, intitulé: *Amica collatio cum erudito Judæo* (voyez LIMBORCH). III. *Défenſe de la Méthode contre les Déiſtes*. IV. *Lettre ſur le Dieu des Siamois, Sontmonochodom*. V. *Lettre à un Déiſte converti*. VI. *La vérité du Chriſtianiſme démontrée*, dialogue entre un Chrétien & un Déiſte, in-8°. VII. *Diſſertation ſur le jugement particulier, & ſur l'autorité en matiere de foi.* Tous ces écrits, excepté le 6e., traduits de l'anglois en françois par le P. Houbigant de l'Oratoire, ont paru à Paris l'an 1770 en un vol. in-8°.

LESMAN, (Gaſpar) habile graveur en pierres fines, vivoit à la fin du 16e. ſiecle ſous l'empereur Rodolphe II, dont il étoit valet-de-chambre. On lui doit la découverte d'un nouveau genre d'opérer, au moyen de laquelle la matiere ſe trouve ſuſceptible d'une infinité de travaux qu'on n'auroit oſé tenter auparavant. C'eſt à cette pratique, conſervée dans les fabriques de Bohême, qu'on doit ces ouvrages de verre, dont la délicateſſe & le grand fini étonnent même les connoiſſeurs.

LESPARRE, *voyez* FOIX (Odet).

LESSEVILLE, (Euſtache le Clerc de) de Paris, d'une famille noble, ſe ſignala tellement dans ſes études, qu'il fut recteur de l'univerſité de cette ville avant l'âge de 20 ans. Il devint docteur de la maiſon & ſociété de Sorbonne, l'un des

aumôniers ordinaires du roi Louis XIII, conseiller au parlement, & enfin évêque de Coutances. Il s'acquit l'estime & l'amitié de ses diocésains, & fut l'arbitre des affaires les plus importantes de la province. Une connoissance profonde de la théologie & de la jurisprudence, le rendirent particuliérement recommandable. Cet illustre prélat mourut à Paris en 1665, pendant l'assemblée du clergé, à laquelle il étoit député.

LESSIUS, (Léonard) né à Brechtan, village près d'Anvers, en 1554, prit l'habit de Jésuite l'an 1572, & professa avec distinction la philosophie pendant 7 ans à Douay, & la théologie à Louvain, depuis l'an 1585 jusqu'en 1605. Il fit soutenir, de concert avec Hamelius son confrere, en 1586, des *Theses* qui paroissoient opposées aux sentimens de S. Thomas. La faculté de théologie de Louvain censura 34 propositions tirées des Theses de Lessius. Elle crut voir que le Jésuite, en combattant le Baïanisme, s'étoit jeté dans le Sémi-Pélagianisme. Stapleton, professeur à Louvain, se déclara contre cette Censure dans une lettre à l'évêque de Middelbourg, insérée dans l'Histoire des congrégations *de Auxiliis* du P. de Meyer, p. 32. L'université de Douay se joignit à celle de Louvain. Il regne dans la censure de Douay un air de vivacité, qui montre un peu de passion. Lessius en ayant appellé à Rome, Sixte V fit examiner dans une congrégation la doctrine condamnée dans Lessius, & après un rigoureux examen, ses propositions furent déclarées *sanæ doctrinæ articuli*. La censure fut cassée, & le jugement pontifical publié à Louvain, par ordre du nonce Octavio, évêque de Cajazzo en 1588. Quesnel & Gerberon publierent chacun une Apologie historique de la Censure; mais ces deux Apologies furent condamnées par Innocent XII en 1697. Lessius fit déclarer pour lui les universités de Mayence, de Treves & d'Ingolstadt. On peut voir ce qui regarde cette affaire, amplement détaillé par M. Habert, évêque de Vabres, dans son livre *De la Defense de la Foi sur la Grace*, chap. 14, §. 3. On sait que M. Habert n'étoit pas favorable aux Jésuites, & sa relation acquiert par-là une considération particuliere : elle est toute à la décharge de Lessius. Ce Jésuite célebre mourut en 1623, à 69 ans. Il savoit la théologie, le droit, les mathématiques, la médecine & l'histoire; ses ouvrages en sont un témoignage. Les principaux sont : I. *De Justitia & Jure, libri IV*, in-fol. S. François de Sales estimoit beaucoup cet ouvrage, comme il en conste par une lettre qu'il lui écrivit, & dont l'original fut gardé jusqu'en 1773 au college des Jésuites à Anvers. C'est dans la même lettre que le saint évêque se déclare pour les sentimens de Lessius sur la prédestination & la grace (*). II. *De potestate summi Pontificis*,

(*) Le P. Graveson (*voyez* ce mot) ayant nié la réalité de cette lettre, on en fit graver l'original en 1729, avec la plus grande exactitude chalco-

ouvrage

ouvrage solide & bien écrit; mais l'auteur paroît tenir encore à l'opinion de la puissance temporelle des papes; opinion du reste bien excusable aujourd'hui que les maximes philosophiques ont étrangement renchéri sur elle, sans en avoir ni les motifs, ni les regles. III. *Hygiasticon seu vera ratio valetudinis bonæ, & vitæ, unà cum sensuum, & judicii & memoriæ integritate ad extremam senectutem conservandi*; avec le Traité de Louis Cornaro sur la même matiere, traduit de l'italien par Lessius, Cambridge, 1634, in-8°. Ces deux Traités ont été traduits en françois par Séb. Hardi, Paris, 1646, & enrichis de notes par de la Bonnodiere, Paris, 1701. IV. Plusieurs Opuscules, recueillis en 2 vol. in-fol., pleins de lumieres & de sentimens, écrits avec beaucoup de clarté, d'élégance & d'intérêt. On y distingue le petit traité *De capessendâ verâ Religione*, ouvrage qui, dans sa briéveté, fait un excellent traité de controverse, par lequel beaucoup d'hérétiques ont été ramenés à l'Eglise; & celui de *Providentiâ Numinis*, plein

graphique, & des copies imprimées en furent répandues par-tout. C'est sur une de ces copies, qui deviennent rares, que nous la transcrivons. Elle est si propre à faire connoître le saint prélat & le savant religieux, qu'on ne sera pas fâché de la trouver ici " *Admodùm Reverende in Christo Pater. Attulit mihi Paternitatis Vestræ litteras dilectissimus nobis magister Gabriel, quæ ut perhonorificæ, ità & jucundissimæ mihi fuerunt. Amabam jam pridem, imò etiam venerabar te nomenque tuum, mi Pater, non solùm quià soleo quidquid ex vestrâ illâ Societate procedit, magni facere, sed etiam quià sigillatim de vestrâ reverentiâ multa audivi præclara primùm, deindè vidi, inspexi & suspexi. Vidi namque ante aliquot annos opus illud utilissimum* De Justitiâ & Jure, *in quo & breviter simul & luculenter, difficultates illius partis theologiæ, præ cæteris autoribus quos viderim, egregiè solvis. Vidi posteà consilium quod a magni consilii angelo per te mortalibus datum est* De verâ Religione eligendâ, *ac demùm obiter vidi in bibliothecâ collegii Lugdunensis tractatum* De Prædestinatione; *& quamvis non nisi sparsim, ut fit, oculos in eum injicere contigerit, cognovi tamen, Paternitatem Vestram sententiam illam, antiquitate, suavitate, ac Scripturarum nativâ autoritate nobilissimam* De Prædestinatione ad gloriam post prævisa opera *amplecti ac tueri; quod tam mihi gratissimum fuit, qui nimirùm eam semper, ut Dei misericordiæ ac gratiæ magis consentaneam, veriorem ac amabiliorem existimavi; quod etiam tantisper in libello* De Amore Dei *indicavi. Cùm igitur ità erga Paternitatis Vestræ merita, quam dudùm laudaverant apud me opera ejus, affectus essem, mirificè profectò gavisus sum, me tibi vicissim utcumque etiam carum esse; quod ut semper contingat, & dictum magistrum Gabrielem commendatissimum habebo, & si quid umquam potero quod tibi placere cognoscam, id exequar quàm impensissimè. Valeat interim reverenda Paternitas tua, & te Deus usque in senectam & senium numquam derelinquat, sed canos tuos benedictionibus cœlestibus ornet & compleat. Annessi Gebennensium, 26 Augusti* 1613. *Admodùm Reverendæ Paternitatis Vestræ humillimus & addictissimus frater & servus in Christo, Franciscus, episcopus Gebennensis* ".

de pensées justes, profondes & touchantes. La vie de ce Jésuite a paru sous ce titre : *De Vita & moribus L. Lessii*, Paris, 1644, in-12. On garde dans la bibliotheque de l'archevêché de Malines, les informations manuscrites sur sa vie & ses vertus. On les avoit prises d'abord après sa mort, dans la croyance que l'on travailleroit un jour à sa béatification.

LESTANG, (François & Christophe de) deux freres, dont le premier fut président-à-mortier au parlement de Toulouse; & le second, évêque de Lodeve, puis d'Alet & de Carcassonne. Ils furent l'un & l'autre attachés à la Ligue; mais lorsque la paix eut été rendue à la France, ils servirent utilement Henri IV & Louis XIII. François mourut en 1617, à 79 ans, laissant quelques ouvrages de piété & de littérature; & Christophe en 1621.

LESTONAC, (Jeanne de) fondatrice de l'ordre des *Religieuses Bénédictines de la Compagnie de Notre-Dame*, naquit à Bourdeaux en 1556. Elle étoit fille de Richard de Lestonac, conseiller au parlement de cette ville, & niece du célebre Michel de Montaigne. Après la mort de Gaston de Montferrand, son mari, dont elle eut 7 enfans, elle institua son ordre pour l'instruction des jeunes filles, & le fit approuver par le pape Paul V en 1607. Quand ce pontife eut donné sa bulle, il dit au général des Jésuites: » Je viens de vous unir à de » vertueuses filles, qui ren- » dront aux personnes de leur » sexe les pieux services que » vos Peres rendent aux hom- » mes dans toute la chré- » tienté ». Madame de Lestonac, en se consacrant à la vie religieuse, avoit sacrifié tous les agrémens de la figure & les avantages de la naissance. Sa congrégation se répandit en France, & y eut un grand nombre de maisons, que la révolution de 1789 n'épargna pas plus que les autres établissemens édifians & utiles. *Voyez* l'*Histoire des Religieuses de Notre-Dame*, par Jean Bouzonie; & la *Vie de madame de Lestonac*, par le P. Beaufils, Jésuite, Toulouse, 1742, in-12.

LETI, (Grégoire) né à Milan en 1630, d'une famille Bolonoise, montra de bonne heure beaucoup d'esprit & peu de vertu. Après avoir fait ses études chez les Jésuites, il se mit à voyager, & se fit connoître pour un homme d'un caractere ardent. L'évêque d'Aquapendente, son oncle, qu'il alla voir en passant, fut si choqué de la hardiesse de ses propos sur la Religion, qu'il le chassa en lui prédisant qu'il se laisseroit infecter du poison de l'hérésie. Ses craintes n'étoient pas sans fondement. Leti vit à Genes un Calviniste, qui lui inspira ses principes. Il passa de là à Lausanne, où il fit profession de la nouvelle religion. Un médecin de cette ville lui fit épouser sa fille. De Lausanne il alla à Geneve, en 1660, mais son humeur querelleuse l'ayant obligé de sortir de cette ville, après y avoir demeuré environ 20 ans, il se réfugia d'abord en France, où l'on ne s'accommoda guere de lui, puis à Londres: Charles II le reçut avec bonté, & dès la premiere audience il lui fit

un présent de 1000 écus, & lui promit la charge d'historiographe. Ce bienfait n'empêcha pas qu'il n'écrivît l'*Histoire d'Angleterre* avec une licence qui lui fit donner son congé. Amsterdam fut son dernier asyle. Il y mourut en 1701, à 71 ans, avec le titre d'historiographe de la ville. Leti étoit un historien famélique, qui en écrivant consultoit plus les besoins de son estomac que la vérité. Il offrit ses services à tous les potentats de l'Europe. Il leur promettoit de les faire vivre dans la postérité; mais c'étoit à condition qu'ils ne le laisseroient pas mourir de faim dans ce monde. Sa plume est toujours flatteuse ou passionnée. Plus soigneux d'écrire des faits extraordinaires que des choses vraies, il a rempli ses ouvrages de mensonges, d'inepties & d'inexactitudes. Son style est assez vif, mais diffus, mordant, hérissé de réflexions pédantesques & souvent très-mauvaises, & de digressions accablantes. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en italien. Les principaux de ceux qui ont été traduits en françois, sont: I. La *Monarchie universelle du roi Louis XIV*, 1689, 2 vol. in-12. Il y eut une réponse à cet ouvrage, sous le titre de: L'*Europe ressuscitée du tombeau de M. Leti*, Utrecht, 1690. II. Le *Népotisme de Rome*, 2 vol. in-12, 1667. III. La *Vie du pape Sixte-Quint*, traduite en françois en 2 vol. in-12, 1694, & plusieurs fois réimprimée depuis. L'auteur répondit à une princesse qui lui demandoit, si tout ce qu'il avoit écrit dans ce livre étoit vrai? *Une chose bien imaginée fait plus de plaisir que la vérité destituée d'ornemens.* Le traducteur y fit des retranchemens & en eût dû faire davantage. IV. La *Vie de Philippe II, roi d'Espagne.* Elle a été traduite en 1734, en 6 vol. in-12. L'auteur ne s'y montre ni catholique, ni protestant. Si, pour être bon historien, il suffisoit de n'avoir ni religion, ni amour pour sa patrie, Leti l'auroit été à coup sûr. V. La *Vie de Charles-Quint*, traduite en françois, en 4 vol. in-12, par les filles de l'auteur: compilation ennuyeuse. VI. La *Vie d'Elizabeth, reine d'Angleterre*, 1694 & 1741, 2 vol. in-12. Le roman y est mêlé avec l'histoire. VII. L'*Histoire de Cromwel*, 1694 & 1703, 2 vol. in-12; ramas confus de tout ce qu'il a lu ou entendu; celle de l'abbé Raguenet est tout d'un autre goût, & incomparablement mieux écrite. VIII. La *Vie de Pierre Giron, duc d'Ossone*, 1700, Paris, 3 vol. in-12; assez intéressante, mais trop longue. IX. *Le Syndicat d'Alexandre VII, avec son Voyage en l'autre monde*, 1669, in-12; satyre emportée, telle qu'on devoit l'attendre d'un apostat. Ce n'est pas la seule qu'il ait publiée contre Rome, les papes & les cardinaux; mais de telles horreurs ne doivent pas même être citées. X. *Critique historique, politique, morale, économique & comique sur les Loteries anciennes & nouvelles*, en 2 vol. in-12. C'est un fatras satyrique, où il maltraite beaucoup de personnes. Parmi ses ouvrages italiens, on distingue: I. Son *Histoire de Geneve.* L'auteur n'y ménage pas cette ville. II. Son *Théâtre de la Grande-Bretagne*,

1684, qui le fit chaſſer d'Angleterre. L'un & l'autre ſont en 5 vol. in-12. III. *Le Théâtre de la France*, 7 vol. in-4°, mauvais ouvrage. IV. Le *Théâtre Belgique*, 2 vol. in-4°, auſſi mauvais que le précédent. V. L'*Italie régnante*, 4 vol. in-12. VI. L'*Hiſtoire de l'Empire Romain en Germanie*, 4 vol. in-4°. VII. *Le Cardinaliſme de la ſainte Egliſe*, 3 vol. in-12 : c'eſt une ſatyre baſſe & ſans eſprit. VIII. *La juſte balance, dans laquelle on peſe toutes les maximes de Rome & les actions des cardinaux vivans*, 4 vol. in-12; libelle du même genre & dans le même goût que le précédent. IX. *Le Cérémonial hiſtorique*, 6 vol. in-12. X. *Dialogues politiques, ſur les moyens dont ſe ſervent les Républiques d'Italie pour ſe conſerver*, 2 vol. in-12. XI. *Abrégé des vertus patriotiques*, 2 vol. in-8°. XII. *La Renommée jalouſe de la Fortune.* XIII. *Panégyrique de Louis XIV*, in-4°. XIV. *Eloge de la Chaſſe*, in-12. XV. *Des Lettres*, 1 vol. in-12, où il avoue lui-même que ſa vie n'étoit pas fort réglée, & qu'il menoit celle d'un débauché (*part. 1, pag. 14, lett. 3; p. 26, lett. 5*). XVI. *L'Itinéraire de la Cour de Rome*, 3 vol. in-8°. XVII. *Hiſtoire de la Maiſon de Saxe*, 4 vol. in-4°. XVIII. *De celle de Brandebourg*, 4 vol. in-4°. XIX. *Le carnage des Réformés innocens*, in-4°. XX. *Les précipices du Siege Apoſtolique*, 1672, in-12, &c. Leti avoit encore fait divers autres ouvrages qu'il a eu raiſon de déſavouer. Tous ceux qui portent ſon nom ont été généralement condamnés à Rome le 22 octobre 1700.

LEU, (S.) appellé auſſi *S. Loup*, évêque de Sens, ſuccéda à S. Arteme l'an 609, ſe fit eſtimer du roi Clotaire II, & aimer de ſon peuple; il mourut le 1er. ſeptembre 623, après l'avoir édifié par ſes vertus.

LEVAU, architecte, *voy.* VAU.

LEUCIPPE, philoſophe Grec, diſciple de Zénon, étoit d'Abdere, ſuivant la plus commune opinion. Il inventa le premier le fameux ſyſtême des Atômes & du Vide, développé enſuite par Démocrite & par Epicure. L'hypotheſe des Tourbillons, perfectionnée par Deſcartes, eſt auſſi de l'invention de Leucippe, comme le ſavant Huet l'a prouvé. On a cru trouver dans le ſyſtême de Leucippe le germe de ce grand principe de méchanique, que Deſcartes emploie ſi efficacement : *Les corps qui tournent, s'éloignent du centre autant qu'il eſt poſſible;* parce que le philoſophe Grec enſeigne, que *les atômes les plus ſubtils tendent vers l'eſpace vide comme en s'élançant.* Mais ce n'eſt pas à raiſon du tournoiement que les atômes *les plus ſubtils tendent vers l'eſpace vide;* par cette raiſon les moins ſubtils y tendent davantage. Les deux principes ſont donc très-différens & en quelque ſorte oppoſés. Il paroît néanmoins que Kepler & enſuite Deſcartes ont ſuivi Leucippe à l'égard des tourbillons & des cauſes de la peſanteur, & ont été, comme l'on ſait, accuſés de n'être que les copiſtes du ſyſtémateur Grec; mais il ſe peut que le reproche ne ſoit pas juſte. Les idées de Leucippe n'étoient pas aſ-

sez merveilleuses pour croire qu'elles n'aient pu venir à l'esprit de ceux qui auroient ignoré la doctrine de ce philosophe. Leucippe vivoit vers l'an 428 avant J. C.

LEUCOTHOÉ, fille d'Orchame, roi d'Achéménie & d'Eurynome. Apollon qui l'aimoit, prit la figure de sa mere pour s'insinuer auprès d'elle, & en abusa par cet artifice. Orchame, irrité du déshonneur de sa fille, dont il fut instruit par Clytie sa rivale, fit enterrer Leucothoé toute vive; mais Apollon la changea en arbre qui porte l'encens.

LEVE, (Antoine de) Navarrois, prince d'Ascoli, duc de Terre-Neuve, général des armées de Charles-Quint, naquit dans l'obscurité, & fut d'abord simple soldat. Il parvint au commandement par d'utiles découvertes, & par une suite d'actions, la plupart heureuses & toutes hardies. Un extérieur ignoble ne lui ôtoit rien de l'autorité qu'il devoit avoir, parce qu'il joignoit au talent de la parole une audace noble, à laquelle les hommes ne résistent pas. Il se signala d'abord dans le royaume de Naples, sous Gonsalve de Cordoue; & ensuite dans le Milanez, d'où il chassa l'amiral Bonnivet en 1523. La bataille de Rebec s'étant donnée en 1524, il y servit avec beaucoup de valeur. Il défendit Pavie l'année suivante contre François I, qui y fut pris. Ses succès lui procurerent des distinctions flatteuses. Charles-Quint s'étant rendu en Italie, le fit asseoir à côté de lui, & le voyant obstiné à ne se pas couvrir, il lui mit lui-même le chapeau sur la tête, en disant « qu'un capitaine qui avoit fait 60 campagnes toutes glorieuses, méritoit bien d'être assis & couvert devant un empereur de 30 ans ». Ce grand général soutint sa réputation en Autriche, où il fut envoyé en 1529, contre Soliman qui assiégeoit Vienne, & en Afrique, où il suivit l'empereur en 1535. L'année d'après il fut témoin du mauvais succès de l'expédition de Provence, en mourut de douleur en 1536, à 76 ans, & fut enterré à S. Denis, près de Milan. On a raconté de lui des anecdotes romanesques qui ne méritent aucune croyance. — Ses fils, Sanche & Antoine de LEVE, servirent l'Espagne avec zele, & se signalerent en divers combats. Le premier eut deux fils, Alfonse & Sanche, qui se distinguerent sous le duc de Parme aux Pays-Bas.

LÉVESQUE DE POUILLI, (Louis) né à Rheims en 1692, d'une famille ancienne, membre de l'académie des inscriptions, fut élu lieutenant des habitans de la ville de Rheims en 1746. Il fit venir dans cette ville des eaux de fontaine plus salutaires que celles de puits, qui les incommodoient beaucoup, & mourut en 1750, à 59 ans. Pouilli est sur-tout connu par sa *Théorie des Sentimens agréables*, petit ouvrage imprimé pour la 4e. fois en 1774, in-8°: c'est la production d'un esprit net & délicat, qui sait analyser jusqu'aux plus petites nuances du sentiment. Il y a quelques propositions auxquelles on pourroit donner un mau-

vais sens; mais un lecteur sage doit toujours choisir le plus favorable : le mieux seroit sans doute qu'on ne pût leur en donner d'autre.

LÉVESQUE DE GRAVELLE, (Michel-Philippe) conseiller au parlement de Paris, mort en 1752, avoit le goût des beaux-arts. On lui doit un *Recueil de Pierres gravées antiques*, 1732 & 1737, 2 vol. in-4°, curieux & recherché.

LEUFROI, (S.) 1er. abbé de Madrie dans le diocese d'Evreux, où il étoit né d'une famille noble, mourut l'an 738. Ce monastere, nommé anciennement en latin *Madriacense*, du nom du village où il étoit situé, s'appella dans la suite *la Croix St-Ouen*, puis *la Croix St-Leufroi*. Sa mense conventuelle fut unie au petit séminaire d'Evreux, par décret de l'ordinaire, au mois de mars 1741, confirmé par lettres patentes du mois d'avril de la même année.

LÉVI, 3e. fils de Jacob & de Lia, naquit en Mésopotamie l'an 1748 avant J. C. C'est lui qui, voulant venger avec son frere Siméon l'injure faite à Dina, leur sœur, passa au fil de l'épée tous les habitans de Sichem. Jacob en témoigna un déplaisir extrême, & prédit au lit de la mort, qu'en punition de cette cruauté, la famille de Lévi seroit divisée & n'auroit point de portion fixe au partage de la Terre-Promise. En effet elle fut dispersée dans Israël, & n'eut pour partage que quelques villes qui lui furent assignées dans le lot des autres tribus. Lévi descendit en Egypte avec son pere, ayant déjà ses 3 fils Gerson, Caath & Merari, dont le 2e. eut pour fils Amram, de qui naquirent Moyse, Aaron & Marie. Il y mourut l'an 1612 avant J. C., à 137 ans. Sa famille fut toute consacrée au service de Dieu; & c'est de lui que les Prêtres & les Lévites tirerent leur origine. Ceux de sa tribu s'allioient souvent à la maison royale, ainsi que le prouve la généalogie des parens de J. C. selon la chair.

LÉVI BEN GERSOM, Rabbin, a composé les *Guerres du Seigneur* en hébreu, Wallenstadt, 1560, in-fol., & des *Commentaires* imprimés séparément & dans les grandes Bibles. C'étoit un esprit singulier, qui a rempli tous ses livres de vaines subtilités métaphysiques. On ignore le tems où il a vécu.

LÉVIS *ou* LÉVI, (Guy de) d'une illustre maison de France, fut le chef de toutes les branches que l'on en connoît aujourd'hui. Il se croisa contre les Albigeois & fut élu maréchal des Croisés. C'est en mémoire de cette charge, que sa postérité a toujours conservé le titre de *Maréchal de la Foi*. Il se signala dans cette guerre, & eut la terre de Mirepoix & plusieurs autres situées en Languedoc, de la dépouille de ces rebelles fanatiques. Il mourut en 1230; il avoit fondé en 1190 l'abbaye de la Roche. Ses successeurs ont joint au nom de Lévis, celui de seigneurs de Mirepoix.

LÉVI, *voyez* PHILIPPE Lévi.

LÉVIS, *voyez* QUELUS.

LEUNCLAVIUS, (Jean) natif d'Amelbrun en Westpha-

lie, d'une famille noble, voyagea dans presque toutes les cours de l'Europe. Pendant le séjour qu'il fit en Turquie, il ramassa de très-bons matériaux pour composer l'histoire Ottomane; & c'est à lui que le public est redevable de la meilleure connoissance qu'on en ait. Il joignit à l'intelligence des langues savantes, celle de la jurisprudence. Cet érudit mourut à Vienne en Autriche en 1593, à 60 ans. Ses mœurs n'étoient pas trop pures, si on en croit Scaliger qui dit: *Habebat scorta secum;* mais cet écrivain satyrique peut l'avoir calomnié. On a de lui : I. *L'Histoire Musulmane*, 1591, in-fol. II. Les *Annales des Sultans Othomanides*, in-fol. qu'il traduisit en latin, sur la version que Jean Gaudier, autrement Spiégel, en avoit faite de turc en allemand. III. La Suite de ces Annales, qu'il continua jusqu'en 1588, sous le titre de *Pandectæ Turcicæ* : on trouve ces deux ouvrages à la fin du *Chalcondyle* du Louvre. On peut profiter de ses recherches, mais en les rectifiant, comme a fait le P. Nicolas Schmit (*voyez* ce mot). IV. Des *Versions* latines de *Xénophon*, de *Zozime*, de *Constantin Manassès*, de *Michel Glycas*, de l'*Abrégé des Basiliques* : celle-ci parut en 1590, 2 vol. in-fol. V. *Commentatio de Moscorum bellis adversùs finitimos gestis*, dans le Recueil des Historiens Polonois de Pistorius, Bâle, 1581, 3 vol. in-fol. VI. *De jure Græco-Romano*, Francfort, 1596. VII. Un Abrégé du *Basilicon* de l'empereur Léon VI, avec les *Novellæ Constitutiones*, Bâle, 1575.

LEUPOLD, (Jacques) conseiller & commissaire des mines du roi de Pologne, membre de la société royale de Berlin, & de diverses autres, fut un des plus habiles hommes de l'Europe pour les instrumens mathématiques. Il mourut à Leipsig en 1727, après s'être rendu célebre par son grand ouvrage intitulé : *Theatrum Machinarum*, Leipsig, 1724, 3 vol. in-fol. Cette compilation est utile & recherchée.

LEUSDEN, (Jean) naquit à Utrecht en 1624, fut professeur d'hébreu dans sa patrie, & s'y acquit avec justice une grande réputation. Il mourut en 1699, à 75 ans. Quoique cet écrivain n'ait point fait de nouvelles découvertes dans la critique grammaticale, il la connoissoit bien; & il enseignoit avec autant de clarté que de méthode. On a de lui plusieurs ouvrages estimés. I. *Onomasticon sacrum*, Utrecht, 1684, in-8°. II. *Clavis hebraïca & philologica Veteris Testamenti*, 1683, in-4°. III. *Novi Testamenti Clavis Græca, cum annotationibus philologicis*, 1672, in-8°. IV. *Compendium Biblicum Veteris Testamenti*, 1688, in-8°. V. *Compendium Græcum Novi Testamenti*, dont la plus ample édition est celle de Londres en 1688, in-12. VI. *Philologus Hebræus*, 1695, in-4°. VII. *Philologus Hebræo-Græcus*, 1695, in-4°. VIII. *Philologus Hebræo-Mixtus*, 1699, in-4°. IX. Des *Notes* sur *Jonas*, *Joël* & *Ozée*, &c. X. C'est à lui qu'on est redevable des éditions correctes de *Bochart*, de *Lighfoot*, & de la *Synopse* des Critiques de Polus. XI. On lui

doit aussi la meilleure *Edition* de la *Bible* d'Athias, imprimée à Amsterdam en 2 vol. in 8°., 1705 ; & du *Nouveau-Testament Syriaque*, 1708, 2 vol. in-4°. — Rodolphe LEUSDEN, son fils, a donné une édition du *Nouveau-Testament Grec.*

LEUTARD, paysan fanatique du bourg de Vertus, dans le diocese de Châlons-sur-Marne, vers la fin du 10e. siecle, brisoit les croix & les images, prêchoit qu'il ne falloit pas payer les dimes, & soutenoit que les Prophetes avoient dit des choses répréhensibles. Il se faisoit suivre par une multitude innombrable de personnes qui le croyoient inspiré de Dieu. Gibuin, évêque de Châlons, désabusa & convainquit ces pauvres gens. L'héréfiarque, désespéré de se voir abandonné, se précipita dans un puits. Ses erreurs triomphent aujourd'hui en France, & Leutard passeroit pour un prophete ou un apôtre dans les clubs & dans l'assemblée nationale.

LEUTINGER, (Nicolas) né dans le Brandebourg, professeur de belles-lettres & ministre Luthérien, mourut à Wittemberg en 1612, à 64 ans. On a de lui une *Histoire de Brandebourg*, depuis 1499 jusqu'en 1594; elle parut avec ses autres ouvrages, & sa *Vie*, à Francfort, en 1729, 2 vol. in-4°.

LEUWEN, *voy.* LEEUWEN.

LEUWENHOECK, (Antoine de) célebre physicien, né à Delft en 1632, excelloit à faire des verres pour des microscopes & pour des lunettes. Ses découvertes lui ont fait un nom distingué ; plusieurs sont utiles & réelles, mais d'autres sont parfaitement chimériques. Son systême des vers spermatiques, dont il faisoit le principe de la génération, n'a eu d'autre vogue que celle de la nouveauté ; croyant détruire l'ovarisme, il lui substitua une hypothese beaucoup plus défectueuse, & qui ne soutient point le premier regard d'un homme judicieux. Ce qui l'excuse en quelque sorte, est l'impuissance reconnue, où sont tous les physiciens, de rien dire de satisfaisant sur ce profond mystere de la nature. Le moyen qu'il crut avoir d'y parvenir, étoit illusoire ; comme l'a très-bien remarqué M. Fabre dans son *Essai sur les facultés de l'ame*, Paris, 1785. « Ce n'est » pas, dit-il, dans le développement du germe que consiste » le mystere de la génération, » mais dans sa formation ; & » c'est là où les observations » microscopiques ne sauroient » atteindre ». (*Voyez* GRAAF, KIRCHER, MUYS). Le goût sûr qui décide de la solidité d'une observation, lui manquoit absolument, aussi-bien que la littérature qui porte la lumiere dans toutes les sciences. On doit cependant lui savoir gré d'avoir contribué à la découverte des germes, qui suivant un philosophe de ce siecle, suffit seule pour anéantir l'athéisme ; il l'anéantiroit en effet, si les sectateurs d'une si monstrueuse opinion pouvoient saisir la justesse d'une conséquence. Il mourut en 1723, à 91 ans ; on lui a élevé un beau mausolée à Delft, dans la vieille église, avec une épitaphe emphatique. Il a publié différens ouvrages en hollan-

dois, qui ont été traduits en latin, & ont paru sous le titre d'*Arcana naturæ detecta*, Delft, 1695 à 1719, 4 vol. in-4°., Leyde, 1722. On a imprimé en 1722, in-4°., ses *Lettres* à la société royale de Londres, dont il étoit membre, & à divers savans.

LEYDE, (Philippe de) né d'une famille noble de cette ville, fut conseiller de Guillaume de Baviere comte de Hollande, puis grand-vicaire & chanoine d'Utrecht, où il mourut en 1380. On a de lui : *De Reipublicæ cura, & sorte principantis, & nonnulli alii tractatus*, Leyde, 1516, in-fol., & Amsterdam, 1701, in-4°., avec la *Vie* de l'auteur. Ce qu'il a écrit sur le gouvernement civil, ne vaut pas ce qu'il dit du gouvernement domestique. Il avoit professé le droit à Orléans & à Paris, & laissa d'autres ouvrages oubliés aujourd'hui.

LEYDECKER, (Melchior) théologien calviniste, né à Middelbourg en 1652, professeur de théologie à Utrecht en 1678, mort en 1721, à 69 ans, étoit un homme dur & passionné, qui ne savoit réprimer ni sa langue, ni sa plume. On a de lui plusieurs ouvrages pleins d'érudition, mais qui manquent souvent de critique. Les principaux sont : I. *Traité de la République des Hébreux*, 2 vol. in-folio, Amsterdam, 1714 & 1716 : recueil curieux, semé d'anecdotes sur le Judaïsme moderne. Il y a joint une réfutation de l'*Archéologie* de Burnet. Ce Traité de la république des Hébreux n'a pas fait oublier celui de Sigonius sur la même matiere. II. Un *Commentaire* latin sur le *Catéchisme* d'Heidelberg. III. Une *Dissertation* contre le *Monde enchanté* de Becker. IV. Une *Analyse de l'Ecriture, avec la Méthode de prêcher*. V. Une *Histoire du Jansénisme*, Utrecht, 1695, in-8°. VI. *Fax veritatis*, Leyde, 1677, in-8°. VII. La *Continuation* de l'*Histoire Ecclésiastique* de Hornius, Francfort, 1704, in-8°. VIII. *Histoire de l'Eglise d'Afrique*, in-4°. IX. *Synopsis controversiarum de fœdere*. Tous ces ouvrages sont écrits en latin, d'un style dur & dans les préjugés de l'auteur.

LEYDEN, (Jean de) voyez JEAN.

LEYDEN, (Jean Gerbrand de) ainsi nommé, parce qu'il étoit de la ville de ce nom, se fit Carme, s'appliqua avec une grande assiduité à toutes les fonctions de la vie apostolique, & consacra ses momens de loisir à l'étude de l'histoire de son pays. Il mourut l'an 1504. On a de lui : I. *Chronicon Hollandiæ comitum & episcoporum Ultrajectensium, a S. Willebrordo ad annum 1417*; Francfort, 1620, in-fol. II. *Chronicon Egmondanum, sive Annales abbatum Egmondensium*, publié par Antoine Matthieu, Leyde, 1698, in-4°. On lui attribue une Histoire de l'ordre des Carmes, ce n'est qu'une répétition de celle d'Arnold Bostius.

LEZANA, (Jean Baptiste de) Carme, naquit à Madrid le 23 novembre 1586. Il enseigna avec réputation à Tolede, à Alcala & à Rome; Urbain VIII le fit assesseur de la congrégation dell'Indice, & Innocent X de celle des Rites. Il mourut à Rome le 29 mars 1659, à 73 ans. On a de lui : I. *Summa quæstio-*

num Regularium, Lyon, 1655, 4 vol. in-fol.; c'eſt une théologie qui a pour objet principal les devoirs des Religieux. II. *Summa Theologiæ ſacræ*, Rome, 1654, 3 vol. in-fol. III. *Annales ſacri, prophetici & Eliani ordinis*, &c., Rome, 1651 — 56, 4 vol. in-fol., pleins de fables ridicules ſur l'origine de cet ordre. IV. *De Regularium reformatione*, Rome, 1646, in-4°.

LEZIN, (S.) *Licinius*, évêque d'Angers en 586, mort le 1er. novembre 605. Le pape S. Grégoire lui écrivit la *Lettre* 52 du livre IXe.

L'HOSTE, *voyez* HOSTE.

LHOTSKI, (George) Jéſuite, né à Zbirow en Bohême l'an 1724, mourut en 1758, étant recteur du college de Telcz, après avoir enſeigné les lettres & les ſciences avec réputation. On a de lui : I. *Controverſia Philoſophica de ſyſtemate Philoſophiæ Mechanicæ, id eſt, Mechaniſmo Coſmico & individuali*, Prague, 1748, in-8°. II. *Doctrina Theologica de gratia, juſtificatione, merito, virtutibus, vitiis & peccatis*, 1753, in-4°. III. *Doctrina Theologica de fide, ſpe, & charitate*. Ibidem, 1755, in-4°.

LHOYD, *voyez* LLOYD.

L'HUILLIER, *voyez* LUILLIER.

LIA, fille aînée de Laban, fut mariée avec Jacob par la ſupercherie de ſon pere, qui la ſubſtitua à Rachel, que Jacob devoit épouſer : cependant Jacob vécut bien avec elle, & en eut ſix fils, Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Iſſachar, Zabulon, & une fille nommée Dina.

LIANCOURT, (Jeanne de Schomberg, ducheſſe de) fille du maréchal de Schomberg & femme de Roger du Pleſſis, duc de Liancourt, connu par les deux lettres que lui écrivit le docteur Arnauld, détacha du monde ſon mari par ſes leçons & par ſes exemples. Les deux époux ſe lierent étroitement avec les ſolitaires de Port-Royal, & montrerent beaucoup d'ardeur pour la défenſe de Janſenius. Ils moururent en 1674. Le duc ne ſurvécut que 2 mois à ſon épouſe. On a d'elle un ouvrage édifiant de l'éducation des enfans de l'un & de l'autre ſexe. L'abbé Boileau le publia en 1698, ſous ce titre : *Réglement donné par une femme de haute qualité à ſa petite-fille, pour ſa conduite & pour celle de ſa maiſon*, in-12 ; réimprimé à Paris en 1779. L'éditeur joignit à cet ouvrage un réglement que la ducheſſe de Liancourt avoit fait pour elle-même, avec un tableau des vertus de cette dame ; on ſent bien qu'on n'y trouve pas l'humilité & la docilité d'eſprit qui operent la ſoumiſſion aux déciſions de l'Egliſe.

LIBANIUS, (fameux ſophiſte d'Antioche, élevé à Athenes, profeſſa la rhétorique à Conſtantinople & dans ſa patrie. S. Baſile & S. Jean-Chryſoſtome furent les diſciples de ce maître, qui, quoique païen, faiſoit beaucoup de cas des talens & des vertus de ſes deux éleves. On prétend qu'il auroit choiſi Chryſoſtome pour ſon ſucceſſeur, ſi le Chriſtianiſme ne le lui avoit enlevé. L'empereur Julien n'oublia rien pour engager Libanius à venir à ſa cour ; mais il ne put y réuſſir, même en lui offrant la qualité de préfet du prétoire. Libanius qui n'étoit pas plus modeſte que

les autres sages de l'antiquité païenne, répondit constamment à ceux qui le sollicitoient, que la qualité de sophiste étoit fort au-dessus de toutes les dignités qu'on lui offroit. Julien, irrité contre les magistrats d'Antioche, avoit fait mettre en prison le sénat de cette ville. Libanius vint parler à l'empereur pour ses concitoyens, avec une liberté courageuse. Un homme pour qui ce ton ferme étoit apparemment nouveau, lui dit : « Orateur, tu es bien » près du fleuve Oronte, pour » parler si hardiment ». Libanius le regarda avec dédain, & lui dit : « Courtisan, la menace que tu me fais ne peut » que déshonorer le maître que » tu veux me faire craindre »; & il continua. On ignore le tems de sa mort; quelques-uns la placent à la fin du 4e. siecle. Libanius avoit beaucoup de goût lorsqu'il jugeoit les productions des autres, quoiqu'il en manque quelquefois dans ses écrits. Julien soumettoit à son jugement ses actions & ses ouvrages; & le sophiste, plus attaché à la personne qu'à la fortune de ce prince, le traitoit moins en courtisan qu'en juge févere. La plupart des *Harangues* de ce rhéteur ont été perdues, & ce n'est pas peut-être un grand mal: sans parler des citations multipliées d'Homere, de la fureur d'exagérer, d'un luxe d'érudition très-déplacé, il gâte tout par l'affectation & l'obscurité de son style, qui ne manque d'ailleurs ni de force, ni d'éclat. On estime davantage ses *Lettres*, dont on a donné une excellente édition à Amsterdam en 1738, in-fol. Ce recueil offre plus de 1600 Epîtres, dont la plupart ne renferment que des complimens. On en lit plusieurs autres curieuses & intéressantes, qui peuvent donner des lumieres sur l'histoire civile, ecclésiastique, littéraire de ces tems-là. Antoine Bongiovani a publié à Venise, en 1755, *XVII Harangues* de Libanius, en un vol. in-fol., tirées de la bibliotheque de S. Marc. Il faut joindre ce recueil à l'édition de ses Œuvres, Paris, 1606 & 1627, 2 vol. in-fol. On trouve dans les Œuvres de ce philosophe de fréquentes invectives contre la Religion Chrétienne, & l'empereur Constantin, qu'il avoue néanmoins avoir été plus vertueux que tous les empereurs Romains qui ont régné avant lui. On met au nombre des prédictions de la mort de Julien, une réponse ingénieuse d'un grammairien chrétien d'Antioche à Libanius. Ce sophiste, pour se moquer de la Religion, lui demanda, tandis que Julien étoit dans l'expédition où il périt : *Que fait maintenant le fils du charpentier? Il fait un cercueil*, répondit le grammairien.

LIBAVIUS, (André) docteur en médecine, né à Hall en Saxe, mourut à Cobourg en Franconie l'an 1616, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages sur la chymie, & cherché toutes les occasions de réfuter toutes les rêveries de Paracelse & de ses sectateurs. Ses principaux ouvrages sont : I. *Syntagma selectorum Alchimiæ arcanorum*, Francfort, 1613, 2 tom. in-fol. en 1 vol. II. *Appendix syntagmatis arcanorum*, 1615, in-fol. III. *Epistolarum Chymicarum lib*

tres, 1595. La chymie a fait tant de progrès depuis Libavius, que ces ouvrages ne sont plus recherchés. Il est le premier qui ait parlé de la transfusion du sang d'un animal dans un autre : opération qui a fait tant de bruit dans le 17*e*. siecle, & qui a dû être prohibée par les loix, à raison de l'abus étrange qu'on en faisoit. *Voyez* DENYS Jean-Baptiste, MERKLIN.

LIBERAT, (S.) abbé du monastere de Capse en Afrique, souffrit le martyre avec 6 de ses compagnons, le 2 juillet 483, pendant la persécution d'Hunneric.

LIBERAT, diacre de l'église de Carthage au 6*e*. siecle, l'un des plus zélés défenseurs des *Trois Chapitres*, fut employé dans diverses affaires importantes, & fut envoyé à Rome l'an 535. On a de lui un livre intitulé : *Breviarium de Causa Nestorii & Eutychetis*, que le P. Garnier donna au public en 1675, in-8°, à Paris, avec des Commentaires qui corrigent ce qu'il y a de défectueux dans le texte.

LIBERE, Romain, fut élevé sur la chaire de S. Pierre en 352, après le pape Jules I. Il la mérita par sa piété & par son zele pour la foi. L'empereur Constance, ayant tenté vainement de le faire souscrire à la condamnation de l'illustre Athanase, le relégua à Bérée dans la Thrace. La rigueur avec laquelle on le traita dans son exil, & la douleur de voir son siege occupé par l'antipape Félix, ébranlerent sa constance. Il consentit enfin à la condamnation d'Athanase, & signa la *Formule* de Sirmium; non pas celle du dernier concile, qui étoit visiblement hérétique; ni celle du second, qui étoit également repréhensible, & qui fut rédigée par Valens & Ursace en 357; mais du premier, dressée en 351 avec beaucoup d'art par les Ariens, & qui pouvoit à la rigueur être défendue, comme elle le fut par S. Hilaire. Par cette foiblesse il rentra dans la communion des Orientaux. On lui fit approuver dans le concile d'Ancyre, en 358, un écrit qui rejetoit le mot *Consubstantiel*; mais il protesta en même tems qu'il anathématisoit ceux qui disoient que le Fils n'étoit pas semblable au Pere en substance & en toutes choses. L'empereur lui permit alors de retourner à Rome, où le peuple le reçut assez froidement. Cet accueil le fit rentrer en lui-même: il reconnut sa faute, la pleura, fit ses excuses à Athanase, rejeta la confession de foi du concile de Rimini en 359, & mourut saintement le 24 septembre 366. C'est ainsi que ce pape termina sa carriere avec toute la gloire qui avoit illustré la très-grande partie d'un pontificat de plus de 14 ans, & que sa chute, quelle qu'elle ait été, n'a pu flétrir. Cette foiblesse passagere se trouve réparée par tant de traits d'un courage soutenu parfaitement depuis son repentir, que presque tous les Peres l'ont qualifié de *Bienheureux*. Son nom se lit dans les plus anciens Martyrologes latins. On a de lui des *Epîtres* qui se trouvent dans celles des papes par D. Coustant.

LIBERGE, (Martin) né au

Mans, professeur de droit à Poitiers, fut élu échevin perpétuel de cette ville, pour avoir appaisé deux séditions du peuple au commencement de la ligue. Il harangua Henri IV, lorsqu'il passa par Angers en 1595; & ce prince fut si charmé de son discours, qu'il l'embrassa. Liberge mourut en 1599. Nous avons de lui la *Relation du siege de Poitiers*, où il étoit présent, 1625, in-12; & quelques *Traités* de droit.

LIBERIUS A JESU, Carme, natif de Novare, enseigna la controverse pendant 38 ans à Rome, & fut préfet de la Propagande. Il mourut l'an 1719, après avoir publié: *Controversiæ dogmaticæ*, Rome, 1701, in-fol. Cette édition fut défendue, parce que l'auteur y étoit favorable au Jansénisme; mais l'ayant corrigé, & s'étant rétracté, on permit l'édition, qui fut faite l'an 1710. Liberius qui avoit promis 3 vol. in-fol. quand il en publia le premier, augmenta tellement l'ouvrage, qu'on l'a imprimé à Milan en 11 vol. in-fol. l'an 1742.

LIBERTÉ, divinité allégorique. On la représentoit sous la figure d'une femme vêtue de blanc, tenant un sceptre d'une main, un casque de l'autre, & ayant auprès d'elle un faisceau d'armes & un joug rompu: le chat lui étoit consacré. Quoique la liberté soit en général un bien précieux, elle est si sujette à dégénérer, que quelques moralistes mythologues ont douté s'il falloit la ranger parmi les divinités bienfaisantes ou sinistres. Horace a dit:

In vitium Libertas excidit & vim
Dignam lege regi.

LIBERTINUS, (Charles) né à Mulhausen en Bohême, l'an 1638, entra chez les Jésuites en 1654, & mourut à Klattau en 1683, après avoir enseigné les belles-lettres & la langue grecque, & prêché avec réputation. On a de lui le Traité de Gennade, ou Georges Scholarius, *sur la Prédestination*, traduit en latin avec de fort bonnes notes, Prague, 1673, in-8°. Il a publié encore *Franciscus Xaverius, Indiarum apostolus, elogiis illustratus*, Breslaw, 1681; Prague, 1771, in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec Jean LIBERTINUS, aussi Jésuite, né à Leutmeritz en 1654, mort vers 1724, dont on a un ouvrage, en langue bohémienne, *sur l'éducation de la Jeunesse*, Prague, 1715, in-12; & un traité *De la conformité de la volonté de l'Homme avec celle de Dieu*, dans la même langue, Prague, 1710, in-12.

LIBITINE, divinité qui présidoit aux funérailles. C'est la même que Proserpine (*voyez* ce mot). Elle avoit un temple à Rome, où l'on gardoit tout ce qui étoit nécessaire aux pompes funebres.

LIBON, célebre architecte Grec, vivoit 450 ans avant Jesus-Christ: c'est lui qui bâtit le fameux temple de Jupiter, auprès de Pruse ou Olympie, si renommée par les Jeux Olympiques qu'on y célébroit tous les 4 ans.

LICETI *ou* LICETO, *Licetus*, (Fortunius) fils d'un célebre médecin & médecin lui-même, naquit à Rapalo, dans l'état de Genes en 1577, avant le 7e. mois de la grossesse de sa mere. Son pere le fit mettre dans une

boëte de coton, & l'éleva avec tant de soin, qu'il jouit d'une santé aussi parfaite que s'il ne fût pas venu au monde avant le tems. Il professa la philosophie à Pise, & ensuite la médecine à Padoue avec beaucoup d'applaudissement. Il y mourut en 1657, à 79 ans. On a de lui un très-grand nombre de Traités. Les principaux sont : I. *De Monstris*, Amsterdam : 1665, in-4°. On y trouve quelques contes populaires ; mais il y a de bonnes vues & des principes sages. II. *De Cometarum attributis*, in-4°. III. *De his qui vivunt sine alimentis*, in-folio. IV. *Mundi & hominis Analogia*, in-4°. V. *De Annulis antiquis*, in-4°. VI. *De novis Astris & Cometis*, Venise, 1622, in-4°. VII. *De ortu spontaneo viventium*, Vicence, 1618, in-fol. VIII. *De animorum rationalium immortalitate*, Padoue, 1629, in-fol. IX. *De Fulminum naturâ*, in-4°. X. *De ortu Animæ humanæ*, Venise, 1603, in-4°. XI. *Hydrologia, sive De Maris tranquillitate & ortu Fluminum*, Udine, 1655, in-4°. XII. *De Lucernis antiquis*, ibid., 1653, in-fol., &c. Dans ce dernier traité, il soutient que les anciens avoient des lampes sépulcrales qui ne s'éteignoient point ; mais les savans croient communément que ces prétendues *Lampes éternelles* n'étoient que des phosphores, qui s'allumoient pour quelques instans après avoir été exposés à l'air. C'est le sentiment de Ferrari dans sa dissertation *De Veterum lucernis sepulchralibus*, qu'il publia en 1685, in-4°, dans son livre *De re vestiaria*.— Joseph LICETI, pere de Fortunius, est auteur d'un livre intitulé : *Nobilità de principali membri dell' Uomo*, 1599, in-8°.

LICHTENAW ; on appelloit de ce nom CONRAD, connu aussi sous le nom d'*Abbas Uspergensis*. Voyez CONRAD.

LICHTENSTEIN, (Joseph-Wenceslas, prince de) duc de Troppau & de Jægerndorf en Silésie, chevalier de la Toison-d'or, feld-maréchal au service de l'impératrice Marie-Thérese, directeur général de l'artillerie, entra au service de la maison d'Autriche en 1716, & fut fait colonel d'un régiment de dragons en 1723. Charles VI l'envoya en 1738 en qualité d'ambassadeur à la cour de Versailles ; emploi qu'il remplit pendant trois ans avec distinction. Il commanda en chef les armées en Italie en 1746, & gagna le 16 juin la bataille de Plaisance, qui mit les affaires de sa souveraine dans un état très-avantageux en Italie. En 1760, il fut nommé ambassadeur extraordinaire à la cour de Parme, pour épouser par procuration l'infante Isabelle au nom de l'archiduc Joseph, depuis empereur. Quatre ans après, il remplit à Francfort la dignité de commissaire impérial pour l'élection du roi des Romains, & mourut à Vienne le 10 février 1772, âgé de 75 ans, considéré comme le plus fidele ministre & le plus zélé sujet de Marie-Thérese dans des tems très-difficiles, comme le restaurateur de l'artillerie Autrichienne, qui sous sa direction devint un des plus formidables ressorts de la tactique moderne. L'auguste princesse le regarda comme un des

ſoutiens de ſon trône, dans les circonſtances où il s'ébranloit de toutes parts, & lui fit élever un beau monument en bronze dans l'arſenal de Vienne. Les artiſtes perdirent en lui un protecteur, les infortunés un appui, & les pauvres un pere.

LICINIA, veſtale, fut punie de mort avec deux autres, Emilie & Marcia, à cauſe de leurs débauches, vers l'an 112 avant J. C.

LICINIUS, (*Caïus*) tribun du peuple, d'une famille des plus conſidérables de Rome entre les Plébéïennes, fut choiſi par le dictateur Manlius pour général de la cavalerie, l'an 365 avant J. C. Licinius fut le premier Plébéïen honoré de cette charge. On le ſurnomma *Stolo*, c'eſt-à-dire *Rejeton inutile*, à cauſe de la loi qu'il publia avec Sextius pendant ſon tribunat, par laquelle il défendoit à tout citoyen Romain de poſſéder plus de 500 arpens de terre, ſous prétexte que ceux qui en avoient davantage, ne pouvoient cultiver leur bien avec ſoin. Ces deux tribuns ordonnerent encore » que les intérêts qui auroient » été payés par les débiteurs, » demeuraſſent imputés ſur le » principal des dettes, & que » le ſurplus ſeroit acquitté en » trois diverſes années »; ce qui étoit une violation manifeſte de la propriété: enfin, « que l'on » ne créeroit plus de conſul à » l'avenir, que l'un d'eux ne » fût de famille Plébéïenne ». Ils furent tous les deux conſuls, en conſéquence de cette derniere loi: Sextius l'an 362 avant J. C., & Licinius 2 ans après. On a toujours remarqué que l'ambition, la cupidité & la jalouſie, cherchoient à flatter la multitude, & à gagner la faveur populaire pour atteindre leurs vues. *Voyez* GRACCHUS.

LICINIUS-TEGULA, (*Publ.*) célebre poëte comique latin, vers l'an 200 avant J. C. Licatius, cité par Aulu-Gelle, lui donne le 4e. rang parmi les poëtes comiques. Mais comme il ne nous reſte de lui que des fragmens dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire, il eſt difficile de dire s'il méritoit le rang qu'on lui aſſigne.

LICINIUS-CALVUS, *voy.* CALVUS.

LICINIUS ou LICINIANUS, (*C. Flavius-Valerianus*) empereur Romain, fils d'un payſan de Dacie, parvint du rang de ſimple ſoldat aux premiers emplois militaires. Galere-Maximien, qui avoit été ſoldat avec lui, & auquel il avoit rendu des ſervices importans dans la guerre contre les Perſes, l'aſſocia à l'empire en 307, & lui donna pour département la Pannonie & la Rhétie. Conſtantin voyant ſon crédit, s'unit étroitement avec Licinius, & pour reſſerrer les nœuds de leur amitié, il lui fit épouſer Conſtantia, ſa ſœur, en 313. Cette année fut célebre par les victoires de Licinius ſur Maximin Daïa. Il le battit le 30 avril entre Héraclée & Andrinople, le pourſuivit juſqu'au Mont-Taurus, le força à s'empoiſonner & maſſacra toute ſa famille. Enorgueilli par ſes ſuccès & jaloux de la gloire de Conſtantin, il perſécuta les Chrétiens, pour avoir un prétexte de lui faire la guerre. Il n'en falloit pas davantage pour

se brouiller avec lui. Les deux empereurs marcherent l'un contre l'autre à la tête de leurs armées. Ils se rencontrent auprès de Cibales en Pannonie, combattent tous les deux avec valeur, & Licinius est enfin obligé de céder. Il répara bientôt cette perte, & en vint une seconde fois aux mains auprès d'Andrinople. Son armée, quoique vaincue une 2*e*. fois, pilla le camp de Constantin. Les deux princes, las de cette guerre ruineuse & si peu décisive, résolurent de faire la paix : Licinius l'acheta par la cession de l'Illyrie & de la Grece. Constantin ayant passé sur ses terres en 323, son rival irrité viola le traité de paix. On arma des deux côtés, & le voisinage d'Andrinople devint encore le théâtre de leurs combats. L'armée de Licinius y fut taillée en pieces; il prit la fuite du côté de Chalcédoine, où le vainqueur le poursuivit. Craignant d'être obligé de donner bataille, & n'ayant que très-peu de troupes, il demanda la paix à Constantin, qui la lui accorda; mais dès qu'il eut reçu du secours, il rompit encore le traité. Il y eut une nouvelle bataille près de Chalcédoine, où Licinius fut derechef vaincu & contraint de fuir. Constantin le suivit de si près, qu'il l'obligea de s'enfermer dans Nicomédie. Licinius, dans cette extrémité, se remit à la clémence de son vainqueur. Constantia, sa femme, employa les larmes & les prieres pour toucher son frere; Licinius se joignit à elle, & se dépouilla de la pourpre impériale. Constantin, après lui avoir accordé son pardon & l'avoir fait manger à sa table, le relégua à Thessalonique, où apprenant qu'il ne cessoit d'intriguer & qu'il traitoit secrettement avec les barbares pour renouveller la guerre, il le fit étrangler l'an 324. Il avoit un fils, que Constantin prit d'abord chez lui, & qu'il fit mourir un an après (*voyez* l'article suivant). Licinius se distingua par son courage; mais cette vertu étoit balancée par beaucoup de vices. Il étoit avare, dur, cruel, impudique; il persécuta les Chrétiens, pilla ses sujets, & leur enleva leurs femmes; son inconstance & son ambition lui faisoient rompre à la premiere occasion les traités les plus solemnels.

LICINIUS, (*Flavius-Valerius-Licinianus*) surnommé *le Jeune*, étoit fils du précédent & de Constantia, sœur de Constantin. Il naquit en 315, & fut déclaré césar en 317, ayant à peine 20 mois. Constantin le fit élever sous ses yeux à Constantinople. Mais sa jeunesse ne lui permettant pas de cacher les saillies de son imagination, il lui échappoit des traits qui faisoient connoître ses desirs ambitieux & les troubles qu'il causeroit dans l'empire. On en fit des plaintes à Constantin, & Fausta sa femme lui peignit si vivement le danger de l'état, qu'il fit mourir le jeune prince, en 326, lorsqu'il étoit dans sa 12*e*. année.

LICINIUS, *voyez* Lezin.

LICINIUS de Ste. Scholastique, Carme, né à Saumur, mort à Paris dans le couvent dit *des Bilettes*, le 15 février 1674, après avoir publié : I. *De Scientiis*

Scientiis acquirendis tam divinis quàm humanis, Paris, 1664. II. *Preuves de l'infidélité des Janséniſtes dans la traduction des ſaints Peres.* III. *Vie du P. Philippe Thibault, auteur de la réforme des Carmes de l'obſervance de Rennes;* Paris, 1673. IV. Un grand nombre d'ouvrages aſcétiques. C'étoit un homme appliqué & qui ne cherchoit qu'à ſe rendre utile, à confondre l'erreur, à démaſquer l'hypocriſie, & à nourrir la piété.

LIEBAUT, (Jean) médecin, né à Dijon, mort à Paris en 1596, laiſſa divers Traités de medecine, & eut part à la *Maiſon Ruſtique*: ouvrage dont Charles Etienne, imprimeur, ſon beau-pere, eſt le premier & le principal auteur. Ce livre, qui ne formoit d'abord qu'un volume, en compoſe à préſent deux in-4°. On a encore de lui: I. Des *Traités* ſur les *Maladies*, l'*Ornement* & la *Beauté des femmes*, 1582, 3 vol. in-8°. II. *Theſaurus ſanitatis*, 1578, in-8°. III. *De præcavendis curandiſque venenis Commentarius.* IV. Des *Scholies* ſur Jacques *Hollerius*, en latin, 1579, in-8°, &c.

LIEBE, (Chrétien-Sigiſmond) ſavant antiquaire Allemand, mort à Gotha en 1736, dans un âge avancé, s'eſt principalement fait connoître par ſon ouvrage, intitulé: *Gotha Nummaria*, Amſterdam, 1730, in-fol.

LIEBICH, (Jean) né à Glogau en Siléſie en 1681, entra chez les Jéſuites, où il enſeigna diverſes ſciences avec réputation, fut pendant dix ans chancelier de l'univerſité d'Olmutz, & mourut dans cette ville en 1757. Ses principaux ouvrages ſont: I. *Quæſtiones Theologicæ de fide, ſpe & charitate*, Olmutz, 1728, in-8°. II. *Breviarium ſcripturiſticum in Evangelia adventûs & plures dominicas ſequentes uſque ad Dominicam ſeptuageſimæ*, Olmutz, 1731, in-8°. III. *Pœnitentiæ ſacramentum per reſolutiones ſpeculativo-practicas ad munus confeſſariorum ſe diſponentibus ſervituras diſcuſſum*, Troppau, 1732, in-8°. IV. *Quæſtio juris & facti hiſtorico-theologica de Conciliis S. Romanæ Eccleſiæ*, Troppau 1732, in-12.

LIEBKNECHT, (Jean-George) célebre profeſſeur de Gieſſen, natif de Waſungen, devint membre de la ſociété royale de Londres, de l'académie des ſciences de Berlin, & de la ſociété des Curieux de la Nature, & mourut à Gieſſen en 1749. On a de lui un grand nombre de *Diſſertations théologiques, philoſophiques & littéraires*, eſtimées; & divers autres ouvrages.

LIEUTAUD, (Joſeph) premier médecin du roi de France, préſident de la ſociété royale de médecine, naquit à Aix en Provence en 1703, & mourut à Paris le 6 décembre 1780. On a de lui: I. *Eſſais Anatomiques, contenant la deſcription exacte de toutes les parties qui compoſent le corps humain*, Paris, 1772, 2 vol. in-8°. M. Portal en a donné une nouvelle édition en 1777, avec des notes & des obſervations. II. *Elementa Phyſiologiæ*, Paris, 1749, in-8°. III. *Précis de la Médecine pratique*, 1770, 2 vol. in-4°. & 3 vol. in-12. IV. *Précis de la matiere médicale*, 1777, 2 vol.

in-4° & 3 vol. in-12. V. *Historia anatomico-medica*, 1767, 2 vol. in-4°. avec des observations de M. Portal.

LIEUTAUD, (Jacques) né à Arles, mourut à Paris en 1733, membre de l'académie des sciences, à laquelle il avoit été associé en qualité d'astronome. On a de lui 27 volumes de la *Connoissance des Tems*, depuis 1703 jusqu'en 1729.

LIGARIUS, (Quintus) lieutenant de Caïus Confidius, proconsul d'Afrique, se fit tendrement aimer des Africains. Ils le demanderent & l'obtinrent pour leur proconsul, lorsque Confidius fut rappellé. Il continua de se faire aimer dans son gouvernement, & ces peuples voulurent l'avoir à leur tête, lorsqu'ils prirent les armes, au commencement de la guerre civile de César & de Pompée; mais il aima mieux retourner à Rome. Il embrassa les intérêts de Pompée, & se trouva en Afrique dans le tems de la défaite de Scipion & des autres chefs qui avoient renouvellé la guerre. Cependant César lui accorda la vie, mais avec défense de retourner à Rome. Ligarius se vit contraint de se tenir caché hors de l'Italie. Ses freres & ses amis, & sur-tout Cicéron, mettoient tout en œuvre pour lui obtenir la permission de rentrer dans Rome, lorsque Tuberon se déclara dans les formes l'accusateur de Ligarius. Ce fut alors que Cicéron prononça pour l'accusé cette harangue admirable, qui passe avec raison pour un chef-d'œuvre, & par laquelle il obtint de César l'absolution de Ligarius, quoique ce prince n'eût pas dessein de l'absoudre. Tuberon fut si fâché de l'issue de sa cause qu'il renonça au barreau. Cependant Ligarius devint dans la suite un des complices de la conjuration où César fut assassiné : tant il est vrai que les usurpateurs du pouvoir & les violateurs des loix publiques ne sont jamais assurés de l'impunité, lors même qu'ils se signalent par des actes de justice ou de bonté.

LIGER, (Louis) auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur l'agriculture, le jardinage & l'économie domestique, naquit à Auxerre en 1658, & mourut à Guerchi, près de cette ville, en 1717. Il étoit fort honnête homme; mais c'étoit un auteur médiocre, rebattant cent fois les mêmes choses dans ses différens ouvrages. Les meilleurs sont : I. *La nouvelle Maison rustique*, 2 vol. in-4°., avec fig., dont la onzieme édition est de 1777. II. *Le Jardinier fleuriste*, in-12. Voyez LIEBAUT. Il s'attachoit plus à compiler qu'à réfléchir sur les matieres qu'il traitoit.

LIGHFOOT, (Jean) l'un des plus habiles hommes de son siecle dans la connoissance de l'hébreu, du Talmud & des rabbins, né en 1602 à Stoke, dans le comté de Stafford, mort à Cambridge en 1675, à 73 ans, fut vice-chancelier de l'université de cette derniere ville & chanoine d'Ely. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle d'Utrecht, 1699, en 3 vol. in-fol., mise au jour par les soins de Jean Leusden. Ses principaux ouvrages sont : I. *Horæ Hebraïcæ & Talmudicæ in Geographiam Terræ-Sanctæ.* On y

trouve des observations propres à rectifier les erreurs des géographes qui ont travaillé sur la Palestine. II. Une *Harmonie de l'Ancien-Testament.* III. Des *Commentaires* sur une partie du *Nouveau.* Ils respirent l'érudition la plus recherchée, ainsi que ses autres ouvrages. Il y fait un usage heureux des connoissances talmudiques pour l'explication des usages des Juifs modernes. Strype a publié à Londres en 1700, in-8º, de nouvelles *Œuvres posthumes* de Lighfoot. On trouve dans ses écrits quelques sentimens condamnables; que les Juifs étoient entiérement rejetés de Dieu; que les clefs du royaume des cieux n'avoient été données qu'à S. Pierre; que son pouvoir ne regardoit que la doctrine & non la discipline, &c. Erreurs qui n'ont rien de surprenant dans un auteur calviniste.

LIGNAC, (Joseph-Adrien le Large de) naquit à Poitiers d'une famille noble. Il passa quelque tems chez les Jésuites, qu'il quitta pour aller dans l'Oratoire. On lui confia divers emplois, dont il s'acquitta avec succès. Dans un voyage qu'il fit à Rome, Benoît XIV & le cardinal Passionei l'accueillirent avec cette bonté & cette familiarité nobles, qui leur étoient ordinaires envers les savans. L'abbé de Lignac mourut à Paris en 1762, après être sorti de l'Oratoire. Nous avons de lui: I. *Possibilité de la présence corporelle de l'homme en plusieurs lieux*, 1764, in-12. L'auteur y montre, contre M. Boullier, que le dogme de la Transubstantiation n'a rien d'incompatible avec les idées de la saine philosophie; il y a cependant d'autres moyens plus simples peut-être de mettre ce mystere à l'abri des chicanes de l'erreur (*voyez* le *Catéch. Philos.* nº. 441 & suiv.). II. *Mémoire pour l'histoire des Araignées aquatiques*, en 1748, in-12. III. *Lettres à un Américain sur l'Histoire Naturelle de M. de Buffon*, 1751, 2 vol. in-12, pleines d'observations sensées; mais quelques-unes sont minutieuses. IV. *Le témoignage du sens intime & de l'expérience, opposé à la foi profane & ridicule des Fatalistes modernes*, 3 vol. in-12, 1760. V. *Elémens de Métaphysique tirés de l'expérience*, 1753, in-12. VI. *Examen sérieux & comique du Livre de l'Esprit*, 1759, 2 vol. in-12. Ouvrages pleins de raisons & d'excellentes observations, quoique le dernier soit quelquefois superficiel & contienne des choses mal vues, en particulier une espece de roman touchant la condamnation de Galilée. L'abbé de Lignac travailloit à exécuter le plan des preuves de la Religion, que Pascal avoit conçu quand la mort le surprit. Son style à la vérité étoit fort inférieur à celui de cet homme célebre; mais il pensoit profondément, sur-tout en métaphysique, & tous ses ouvrages en sont la preuve. S'il a eu des liaisons peut-être trop marquées avec les gens du parti, il n'a pas perdu son tems à défendre leurs opinions. On en voit cependant çà & là, quelques symptômes dans ses ouvrages, mais foiblement prononcés & susceptibles pour l'ordinaire, d'une interprétation favorable.

LIGNIERE, *voyez* LINIERE.

LILIENTHAL, (Michel) né à Liebstadt en Prusse l'an 1686, s'établit à Konisberg, où il fut pasteur & professeur jusqu'à sa mort, arrivée en 1750. On a de lui : I. *Acta Borussica ecclesiastica, civilia, litteraria*, 3 vol. II. Plusieurs bonnes *Dissertations* académiques. III. *Selecta Historica & Litteraria*, 2 vol. in-12. IV. *De Machiavellismo litterario.* Cet ouvrage roule sur les petites ruses dont les gens-de-lettres se servent pour se faire un nom : ruses auxquelles presque tous les *grands hommes* de nos jours doivent leur célébrité. V. *Annotationes in Struvii Introductionem ad notitiam rei litterariæ*, Leipsig, 1729, in-8°. Ces écrits sont pleins de savantes recherches.

LILIO, *voyez* GRÉGOIRE XIII.

LILLY, (Guillaume) astrologue Anglois, dont on a *Merlinus Anglicus junior*, en anglois, Londres, 1655, in-4°, & plusieurs autres ouvrages. Il étoit très-lié avec Ashmole, qui en fait mention dans le *Journal* de sa Vie. Leurs goûts & quelquefois l'état de leurs têtes étoient les mêmes. Il mourut en 1681.

LILLY, (Guillaume) natif d'Odeham dans le Hampshire, voyagea dans la Terre-Sainte, dans l'Italie, & fut le premier maître de l'école de S. Paul de Londres, fondée par Colles. On a de lui des *Poésies*, & une *Grammaire Latine*, Oxford, 1673, in-8°. Il mourut en 1522.

LIMBORCH, (Philippe de) théologien remontrant, né à Amsterdam en 1633, d'une bonne famille, fut ministre à Gouda en 1657, puis à Amsterdam en 1667. Il obtint la même année en cette ville la chaire de théologie, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1712, à 79 ans. Il étoit grand partisan de la tolérance ; & avec cela il a rempli ses écrits du fiel le plus amer contre l'Eglise Catholique. Jean le Clerc en fait un grand éloge, mais le socinianisme, qui réunissoit les deux auteurs par l'attachement aux mêmes opinions, rend cet éloge fort suspect. On a de lui plusieurs ouvrages estimés des Protestans. Les principaux sont : I. *Amica collatio de veritate Religionis Christianæ, cum erudito Judæo*, in-12 ; l'édition de Goude, in-4°, 1687, n'est pas commune. On en a fait une à Bâle, in-8°, 1740. Le Juif avec lequel Limborch eut cette conférence, est Isaac Orobio de Séville, qui savoit ergoter & nullement distinguer le vrai du faux. Il n'étoit pas difficile à Limborch de repousser les foibles traits de cet adversaire ; mais il l'auroit fait avec plus d'avantage en accordant moins à son Juif & en omettant les digressions qu'il fait contre les Catholiques, qui font croire qu'il avoit plus d'envie de déclamer contr'eux que de triompher de son antagoniste. Asservi lui-même aux erreurs de Calvin & de Socin, il ne pouvoit réfuter celles des Juifs avec cette raison vigoureuse & conséquente, qui n'appartient qu'à ceux qui embrassent la vérité toute entiere. II. Un *Corps complet de Théologie*, 1715, Amsterdam, in-fol., selon les opinions & la doctrine des Remontrans. L'auteur y rejette

toutes sortes de traditions ; mais lorsqu'il s'agit de discerner les livres canoniques d'avec les apocryphes, il a recours à la tradition de l'Eglise, sans se mettre en peine d'une contradiction si manifeste. III. *Historia Inquisitionis*, Amsterdam, 1692, in-fol. On ne doit point s'attendre d'avoir une histoire bien exacte de ce tribunal par un Protestant. M. le Clerc & le P. Nicéron disent qu'il l'a tirée des *Ouvrages mêmes des Inquisiteurs* ; mais Limborch, dans la liste qu'il donne des écrivains dont il s'est servi, y place Fra-Paolo, Protestant déguisé sous le froc, Dellon, auteur de la *Relation de l'inquisition de Goa*, qui est également Protestant, &c. D'ailleurs Limborch n'a pris dans les écrits des inquisiteurs que ce qu'il a voulu, & combien de fois n'a-t-il pas tronqué les passages ? Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à faire attention à sa maniere de citer ; souvent ce ne sont que de petits lambeaux, des dernieres phrases. C'est dans cet ouvrage, dans l'*Abrégé* qu'en a fait l'abbé Marsollier, dans madame d'*Aunoy*, dans les *Délices d'Espagne*, dans l'*Histoire générale* de Voltaire &c., que l'on puise l'idée affreuse que l'on se forme de l'inquisition : les amateurs du vrai qui voudront s'en former une plus juste, doivent consulter M. l'abbé de Vayrac, qui a écrit sur cette matiere en homme judicieux, exact & très-instruit (*Etat present de l'Espagne*, édition d'Amsterdam, 1719, tom. 2, pag. 381). Une observation qu'il ne faut point omettre, c'est que les nations qui ont le plus déclamé contre l'inquisition, ont exercé envers les Catholiques des atrocités que les inquisiteurs n'ont jamais imaginées contre les hérétiques & les apostats. « Les Anglois, » dit un des grands adversaires » de l'inquisition, ont été plus » superstitieux, & sont encore » plus intolérans que les *Papistes* ; eux qui décrient avec » tant de chaleur l'inquisition, » en ont surpassé, par des loix » réfléchies, la barbarie & » l'iniquité.... L'inquisition, » même dans ses cruautés, suppose des formes : elle admet » des différences, tant dans les » délits que dans les peines ; » ce qu'elle punit, c'est moins » le malheur d'avoir été engagé dans un culte erroné, » que l'obstination à y persister ; les premieres chutes ne » sont châtiées que par des pénitences ecclésiastiques ; elle » n'appelle le bras séculier & » les supplices que contre les » relaps ; ses principes sont de » ménager le sang des hommes, » en corrigeant leurs méprises ; » ce que les passions de ses ministres y ont ajouté de défectueux dans la pratique, n'est » pas dans l'esprit de son institution. — En Angleterre, » la proscription du *papisme*, » la peine de mort prononcée » contre ses ministres, ne sont » susceptibles ni de modification, ni d'adoucissement ; il » suffit qu'un prêtre catholique » soit convaincu d'avoir exercé » quelqu'une de ses fonctions, » pour être dévoué & envoyé » au gibet. Cette législation est » atroce ; nos *Chapelains* sont » les maîtres sans doute de ne » pas venir dire la Messe à

» Londres, mais la loi qui attache un supplice ignominieux à un délit de cette nature, est une loi plus qu'inquisitoriale; il sied mal à ceux dont la Religion présente des potences pour prix d'un zele indiscret, de trouver à redire aux *carochas* & aux *san-benito* des *Auto-da-fé* ». On peut consulter encore un petit ouvrage imprimé en 1782 à Liege, sous le nom de Rouen, intitulé : *Eclaircissement sur la Tolérance* (voyez ISABELLE de CASTILLE, LUCIUS III, NICOLAS EYMERICH, TORQUEMADA, VAYRAC). On a encore de Limborch des *Sermons*. Le P. Nicéron dit qu'ils sont *méthodiques*, *solides & édifians* : jugement qui ne fait guere honneur à ce critique. Le Clerc lui-même en parle moins favorablement; il dit que les Sermons de Limborch étoient peu travaillés & qu'il y paroissoit peu d'éloquence. Limborch a aussi procuré la plupart des éditions des ouvrages du fameux Episcopius, son grand-oncle maternel, des écrits duquel il avoit hérité.

LIMBOURG, (Robert de) docteur en médecine, membre de l'académie de Bruxelles, mort à Theux, bourg dans le pays de Liege, le 20 février 1792. Né dans le même bourg, le 1 décembre 1731, d'une famille, qui depuis près de trois siecles a produit plusieurs médecins très-versés dans leur profession, il se fit de l'étude un plaisir plutôt qu'une occupation, & s'arrêta particuliérement sur l'histoire naturelle. Etant sur le point de partir pour Montpellier, pour y faire ses études en médecine, il publia une Dissertation sur ce sujet : *Quelle est l'influence de l'Air sur les Végétaux*, que l'académie des belles-lettres, sciences & arts de Bourdeaux, avoit proposé pour la seconde fois; & l'an 1757 il remporta le prix. Après avoir demeuré quelque tems à Montpellier, il fut reçu docteur en médecine, le 12 août 1760. Associé en 1773 à l'académie impériale & royale des sciences & belles-lettres de Bruxelles, il composa diverses Dissertations, qui ont été insérées dans les *Mémoires* de cette compagnie; une autre où il propose des vues sur l'hydraulique, a été présentée à l'académie des sciences de Paris, qui en fit une mention honorable, en invitant l'auteur à la perfectionner ultérieurement. Il avoit rassemblé un cabinet d'histoire naturelle, qui sans être vaste, ni en apparence fort précieux, contenoit des objets remarquables & propres à fixer l'œil d'un observateur.

LIMIERS, (Henri-Philippe de) docteur en droit, & membre des académies des sciences & arts, passa sa vie à compiler sans choix de mauvaises gazettes. Il publia ses recueils sous différens titres : I. *Histoire de LOUIS XIV*, 1718, in-12. II. *Annales de la Monarchie Françoise*, 1721, in-fol. III. *Abrégé Chronologique de l'Histoire de France, pour servir de suite à Mézerai*, 2 ou 3 vol. in-12. IV. *Mémoires de CATHERINE, impératrice de Russie.* V. *Histoire de CHARLES XII, roi de Suede*, 6 vol. in-12. VI. *Annales historiques*, 3 vol. in-fol. VII. *Traduction de Plaute* grossiérement travesti, 10 vol.

in-12. Les productions de Limiers sont sans exactitude & sans agrément. On le compare au fécond & intarissable Caraccioli, & le parallele est juste quant aux productions ridicules & gazetieres du marquis auteur. Mais il faut convenir que les premieres brochures de celui-ci annonçoient un fonds de réflexion & des talens, que Limiers n'eut jamais, & que son imitateur n'eut pas long-tems. On a encore de lui une version françoise des *Explications* latines *des Pierres gravées* de Stosch, Amsterdam, 1724.

LIMNŒUS, (Jean) célebre jurisconsulte Allemand, né à Iene en 1592, d'un pere qui professoit les mathématiques, fut chargé successivement de l'éducation de plusieurs jeunes seigneurs, avec lesquels il voyagea dans presque toutes les cours de l'Europe. Enfin Albert, margrave de Brandebourg qu'il avoit accompagné en France, le fit son chambellan & son conseiller-privé en 1639. Limnœus exerça ces emplois jusqu'à sa mort, arrivée le 13 mars 1665. On a de lui divers ouvrages. Les principaux sont: I. *De jure Imperii Romano-Germanici*, Strasbourg, 5 vol. in-4°; compilation savante, mais assez mal digérée. II. *Commentarius ad Bullam auream*, in-4°, 1666, & Leyde, 1690. Cette derniere édition est la meilleure. III. *Capitulationes Imperatorum*, Leipsig, in-4°, 1691. IV. *De Academiis*, in-4°. V. *Notitia regni Galliæ*, 2 vol. in-4°.

LIMOJON DE ST-DIDIER, (Alexandre-Toussaint) suivit, en qualité de gentilhomme, le comte d'Avaux dans son ambassade de Hollande, & se fit un nom par sa profonde connoissance de la politique européenne. On en a des preuves dans l'*Histoire des Négociations de Nimegue*, Paris, 1680, in-12: ouvrage estimé; & dans le livre intitulé: *La Ville & la République de Venise*. On a encore de lui: *Le Triomphe Hermétique, ou la Pierre Philosophale victorieuse*. Cette derniere production est curieuse, & ne contient que 153 pages; mais on préfere les deux autres. Il étoit oncle du suivant.

LIMOJON, (Ignace-François) co-seigneur de Venasque & de St-Didier, naquit à Avignon en 1668, & y mourut en 1639. Il cultiva la poésie provençale & la françoise, & réussit assez bien dans l'une & dans l'autre, sur-tout dans la premiere. Il fut en sa jeunesse le *Pindare* de l'académie des Jeux Floraux, qui le couronna trois fois. L'académie françoise lui décerna aussi ses lauriers en 1720 & 1721. St-Didier, enhardi par ces succès, voulut s'élever jusqu'au poëme épique. Il publia en 1725, in-8°, la 1re. partie de son *Clovis*, qui ne fut pas suivie d'une seconde. Le public trouva qu'il avoit péché dans le dessein de l'ouvrage, & qu'il avoit plus de génie pour trouver des rimes & des épithetes, que pour marcher dans la carriere des Homere & des Virgile; il y a cependant des beautés de détail & d'heureux vers. La Beaumelle lui a appliqué ce mot d'un ancien: *Dùm flueret lutulentus, erat quod tollere velles*; & donne pour exemple ces vers sur la Trinité:

De leurs perfections naît leur amour immense ;
Ils ont tous même esprit, même feu, même essence ;
Ces trois divins soleils unissant leur clarté,
Forment de l'Eternel l'ineffable unité.

Voltaire a dit depuis, peut-être avec moins d'exactitude théologique :

La Puissance, l'Amour, avec l'Intelligence,
Unis & divisés, composent son essence.

Comparant ces vers avec ceux de Limojon, La Beaumelle observe que *divisés* manque de justesse ; il faudroit *distingués* : mais cela n'iroit pas encore ; parce que *distingué* répond théologiquement à *un*, & non à *unis*. Nos mysteres ne sont pas faits pour la rime. On a encore de lui un ouvrage satyrique, mêlé de vers & de prose contre la Mothe, Fontenelle & Saurin, partisans des modernes, sous le titre de *Voyage du Parnasse*, in-12. Ces trois académiciens n'y sont pas ménagés.

LIN, (S.) successeur immédiat de S. Pierre sur le siege de Rome, suivant S. Irenée, Eusebe, S. Epiphane, S. Optat, S. Augustin, &c. : mais Tertullien dit dans son livre *De Præscript.*, *cap.32*, que le prince des Apôtres designa S. Clément pour le remplacer. On concilie ces passages en supposant que S. Clément refusa cette dignité jusqu'après la mort de S. Lin & de S. Clet. On ajoute que ce qui a fait placer par quelques auteurs S. Clément immédiatement après S. Pierre, est que du vivant de cet apôtre & pendant un de ses voyages apostoliques, il avoit été son vicaire & avoit administré pour lui les affaires de son siege. Quoi qu'il en soit, selon l'opinion générale, S. Lin monta sur la chaire de S. Pierre, lorsque ce premier vicaire de J. C. eut été martyrisé, l'occupa depuis l'an 65 jusqu'à l'an 76, & gouverna l'Eglise avec le zele de son prédécesseur. C'est durant son pontificat qu'arriva la ruine de Jérusalem, l'an 70. Il est nommé parmi les martyrs dans le canon de la Messe de l'Eglise Romaine, qui est d'une plus haute antiquité que le Sacramentaire de Gelase, & d'une plus grande autorité sur ce point. On voit d'ailleurs par de très-anciens Pontificaux, qu'il versa son sang pour la foi ; Stilting a réfuté l'opinion contraire de Tillemont. Ce pape fut enterré sur le Mont-Vatican, près du tombeau de S. Pierre. Sa fête est marquée au 23 septembre dans le Martyrologe Romain.

LINACRE ou LINACER, (Thomas) médecin Anglois, né l'an 1461 à Rochester suivant Freind ; & à Cambridge selon d'autres, étudia à Florence sous Demetrius Chalcondyle & sous Politien, & se distingua tellement par sa politesse & par sa modestie, que Laurent de Médicis le donna pour compagnon d'étude à ses enfans. De retour en Angleterre, il devint précepteur du prince Arthus, fils aîné du roi Henri VII ; ensuite médecin ordinaire de Henri VIII, frere d'Arthus. Il mourut en 1524, à l'âge de 64 ans. Il s'étoit fait prêtre sur la fin de sa vie. C'est à Linacre que l'on doit la fondation du college des médecins

de Londres. Il en fut le premier président, & légua sa maison à ce nouvel établissement. Avant lui les médecins étoient reçus à la licence par les évêques. On a de lui : I. *De emendata Latini Sermonis structura*, Leipsig, 1545, in-8°. II. *Galeni Methodus medendi*, in-8°. III. Quelques autres ouvrages de Galien, traduits du grec en latin. IV. *Rudimenta Grammatices*, 1533, in-8° ; & d'autres écrits qui sont estimés des savans. Son style est pur, mais il sent trop le travail suivant Erasme & Paul Emile.

LINANT, (Michel) né à Louviers en 1709, remporta trois fois le prix de l'académie françoise en 1739, 1740 & 1744, tems où le choix des sujets se prêtoit peu au développement des talens, & où cette compagnie s'éloignoit déjà de l'esprit de son institution, quoiqu'éloignée encore du fanatisme philosophique, dont elle fut dans la suite une zélée propagatrice. Il a composé quelques *Tragédies*, avec des succès divers. On a encore de lui des *Odes* & des *Epîtres*. Voltaire lui rendit des services que Linant célébra dans ses vers avec l'enthousiasme de la reconnoissance · cependant il ne tint pas à lui que le protecteur ne renonçât à sa *manie anti-théologique*, & il lui prédit tous les désagrémens qu'elle répandroit sur sa vie. Linant mourut en 1749, à 40 ans.

LINCK, (Henri) célebre jurisconsulte du 17e. siecle, natif de Minnie, & professeur en droit à Altorf, laissa un *Traité du Droit des Temples*, où il y a des choses curieuses.

LINDANUS, (Guillaume) né à Dordrecht en 1525, fut professeur de l'Ecriture-Sainte à Dilingen, puis grand-vicaire du diocese d'Utrecht, & inquisiteur de la foi dans la Hollande & dans la Frise. Philippe II, roi d'Espagne, le nomma à l'évêché de Ruremonde en 1562, qui venoit d'être érigé. Il y eut beaucoup à souffrir dans le tems des troubles. Il fit deux voyages à Rome, se fit estimer du pape Grégoire XIII, fut transféré à l'évêché de Gand en 1588, & mourut trois mois après, à 63 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages très-estimés, entr'autres : I. *De optimo genere interpretandi Scripturas*, Cologne, 1558, in-8°. II. *Tabulæ analyticæ omnium hæreseon hujus sæculi*. III. *Panoplia Evangelica*, Cologne, 1590, in-fol. IV. *Psalterium vetus, a mendis 600 repurgatum & de græco atque hebraïco fontibus illustratum*, Anvers. V. Grand nombre d'Ecrits de controverse. On lui doit aussi une édition de la *Messe Apostolique*, faussement attribuée à S. Pierre ; elle parut, accompagnée d'une Apologie & de Commentaires, à Anvers en 1588, in-8°, & à Paris en 1595. La 1re. édition est la moins commune. Ce prélat, non moins éclairé que vertueux, possédoit les langues, les Peres, & l'antiquité sacrée & profane. Il avoit d'excellens principes de théologie & de morale, & autant d'élévation dans l'esprit que de force dans le raisonnement. *Fuit vir ille*, dit le cardinal Baronius, *non tantùm omnis generis litterarum eruditione clarissimus, verùm*

etiam egregii confessoris fidei nobilitatus insignibus : quippe qui exilia, proscriptiones, ærumnas incredibiles, ac mortes ferè frequentes, inconcusso robore, fidei caussâ sustinuit. Sa vie a été écrite par Havensius dans son ouvrage : *De erectione novorum in Belgio episcopatuum*, & on a donné le Catalogue de ses ouvrages à Bois-le-Duc, 1584, in-8°.

LINDANUS *ou* LINDEN, *voyez* VANDER-LINDEN.

LINDEBORN, (Jean) né à Deventer vers 1630, fut curé à Utrecht & pro-vicaire de l'évêché de Deventer. Il remplit toutes les fonctions d'un pasteur zélé pendant quarante ans, sans cesser de donner ses momens de loisir à l'étude. Il mourut le 5 août 1696. Il étoit fort versé dans la théologie & les sciences qui y ont rapport. Il avoit aussi de grandes connoissances dans l'histoire profane. Nous avons de lui : I. *Historia seu notitia episcopatûs Daventriensis*, Cologne, 1670, in-12, estimé. II. *Tractatus de efficaciâ sacrificiorum quæ obtulit lex Divino-Mosaïca*, Anvers, 1677, in-12. III. *Notæ Catecheticæ in Baptismatis, Pœnitentiæ, Extremæ Unctionis, Ordinis, Matrimonii Sacramenta ;* Cologne, 1675-1684, 5 vol. in-12 ; savans & curieux. IV. *Explication littérale des circonstances de la Passion de Notre-Seigneur*, Cologne, 1684-1690, 3 vol. in-12.

LINDEN, *voyez* VANDER-LINDEN.

LINDENBRUCK *ou* LINDENBROGIUS, (Erpoldus) né à Brême, & chanoine (Luthérien) de Hambourg, a publié l'*Histoire Ecclésiastique* d'Adam de Brême, son traité : *De situ Daniæ*, & d'autres ouvrages en un recueil, in-4°, Leyde, 1595, réimprimés avec d'autres livres, par Jean-Albert Fabricius, Hambourg, 1706, in-fol. Lindenbruck mourut dans sa 76e. année, le 20 juin 1616.

LINDENBRUCK, (Fréderic) fils aîné du précédent, fut comme son pere, chanoine de Hambourg, enseigna le droit, & mourut à Hambourg le 9 septembre 1648, & selon d'autres 1647. Il donna des *Editions* de *Virgile*, de *Térence*, d'*Albinovanus*, d'*Ammien Marcellin*, &c. Ce qu'il a fait sur ce dernier, se trouve dans l'édition de cet historien par Adrien de Valois. L'histoire & le droit-public l'occuperent ensuite. On lui doit en ce genre un livre curieux, intitulé : *Codex Legum Antiquarum, seu Leges Wisigothorum, Burgundionum, Longobardorum*, &c., Francfort, 1613, in-fol. Ce livre devient rare. L'édition des *Priapeia*, prouve que l'amour des bonnes mœurs & de la décence, n'entroit pour rien dans ses goûts.

LINDENBRUCK, (Henri) frere puîné du précédent, fut directeur de la bibliotheque que Jean-Adolphe, duc de Holstein, avoit formée à Gottorp en 1606. On a de celui-ci des notes sur Censorin : *De die natali.* Colomiés & Crenius accusent Henri Lindenbruck d'avoir volé, étant à Paris, des livres manuscrits de la bibliotheque de S. Victor. On ajoute que sans le crédit de MM. Calignou & Du Puy l'aîné, il eût couru risque d'être pendu ; car on l'avoit déjà fait conduire tête nue au

cachot. Lui & Jean Wower (celui de Hambourg, & non celui d'Anvers) étoient nommés communément *les corsaires de Hambourg*. Mais Jean Burchard Mencken attribue ces vols à Fréderic Lindenbruck. Quelques lexicographes, entr'autres le P. Chaudon, ont confondu ces trois Lindenbruck, & en ont fait un seul personnage; ce qui a répandu dans la notice biographique de tous les trois, des obscurités & des antilogies difficiles à débrouiller. Nous ignorons l'année de la mort de Henri.

LINEK, (Mathias) né à Prague en 1722, entra chez les Jésuites, où il se distingua par son érudition, & particuliérement par la connoissance de l'antiquité ecclésiastique, & mourut à Prague en 1784, après avoir publié : *Commentationes theologicæ de fide, spe & charitate*, Prague, 1763, in-4°, suivi de plusieurs autres traités théologiques, imprimés successivement dans la même ville. Sa dissertation : *De festis quinque primorum sæculorum*, Olmutz, 1758, in-4°, lui a mérité les éloges des savans par les recherches & la bonne critique qui la distinguent.

LINGELBACK, (Jean) né à Francfort en 1625, a peint avec beaucoup d'intelligence des *Marines*, des *Paysages*, des *Foires*, des *Charlatans*, des *Animaux*, &c. On remarque dans ses tableaux un coloris séduisant, une touche légere & spirituelle, des lointains qui semblent échapper à la vue. Il a gravé quelques Paysages. Nous ignorons l'année de sa mort.

LINGENDES, (Claude de) né à Moulins en 1591, Jésuite en 1607, fut provincial & ensuite supérieur de la maison professe à Paris, où il mourut en 1660, âgé de 69 ans. On a de lui 3 vol. in-4° ou in-8°, de *Sermons*, qu'il composoit en latin, quoiqu'il les prononçât en françois. L'applaudissement avec lequel il avoit rempli le ministere de la chaire, fut un augure favorable pour ce recueil, très-bien reçu du public. Les vérités évangéliques y sont exposées avec beaucoup d'éloquence; le raisonnement & le pathétique s'y succedent tour-à-tour. Son extérieur répondoit à ses autres talens. On a traduit quelques-uns de ses Sermons en françois sur l'original latin, en profitant néanmoins des manuscrits de plusieurs copistes qui avoient écrit les Discours du P. de Lingendes, tandis qu'il les prêchoit. Ses autres ouvrages sont : I. *Conseils pour la conduite de la vie*. II. *Votivum monumentum ab urbe Molinensi Delphino oblatum*, in-4°. Ce dernier fut fait dans le tems qu'il étoit recteur du college de Moulins.

LINGENDES, (Jean de) évêque de Sarlat, puis de Mâcon, mort en 1665, étoit aussi de Moulins & parent du précédent. Il fut précepteur du comte de Moret, fils naturel de Henri IV. Il prêcha avec beaucoup d'applaudissement sous Louis XIII & sous Louis XIV. Il n'emprunta point l'art imposteur de la flatterie, & ne craignit pas d'attaquer le vice sous le dais & sous la pourpre.

LINGENDES, (Jean de) poëte François, natif de Mou-

lins, de la même famille des précédens, floriffoit fous le regne de Henri-le-Grand. On fe plaît encore à la lecture de fes *Poëfies*, foibles à la vérité, mais qui ont de la douceur & de la facilité. Ce poëte a particuliérement réuffi dans les Stances. Il mourut en 1616, à la fleur de fon âge. Ses productions font en partie dans le recueil de Barbin, 5 vol. in-12. La meilleure eft fon *Elégie pour Ovide*.

LINIERE, (François Pajot de) poëte François, mort en 1704, à 76 ans, eft moins connu aujourd'hui par fes vers que par fes impiétés. On l'appelloit l'*Athée de Senlis*; & il avoit mérité ce nom, non-feulement par fes propos, mais par plufieurs chanfons abominables. C'eft fans raifon que madame des Houlieres, dont le fort, dit un auteur, fut de donner au public de bonnes chofes, & de prendre toujours le parti des mauvaifes, a voulu juftifier Liniere. Ce blafphémateur mourut comme il avoit vécu. Il fe brouilla avec Boileau, qui lui reprochoit fon irréligion. Uni avec Saint-Pavin, autre impie, il fit des couplets contre le fatyrique, qui s'en vengea à fa maniere, & lui dit qu'*il n'avoit de l'efprit que contre Dieu.* Le libertinage de l'efprit avoit commencé dans Liniere comme dans prefque tous les incrédules, par celui du cœur. Le vin & l'amour remplirent toute fa vie, & ne lui laifferent pas le tems de faire des réflexions. Il avoit le talent de traiter facilement un fujet frivole. Ses vers fatyriques ne manquoient pas de feu; mais ils lui attirerent plus de coups de canne que de gloire.

LINNÉ, (Charles Von) ou *Linnæus*, un des hommes les plus illuftres du 18*e.* fiecle, & dont le génie n'a ceffé jufqu'à fa mort de porter la lumiere dans l'hiftoire naturelle & la médecine, a été l'un des fondateurs de l'académie de Stockholm, dont il fut le premier préfident; & a procuré une grande célébrité à l'univerfité d'Upfal par fes leçons de botanique. Il mourut en 1778, à l'âge de 71 ans. Guftave III, pour éternifer la mémoire de ce favant, a fait frapper une médaille repréfentant d'un côté le bufte de ce favant, & de l'autre la déeffe Cybele, fymbole de la nature affligée & entourée des attributs du regne minéral, de plantes & de quadrupedes. On lit à l'entour: *Deam luctus angit amiffi*, & à l'exergue: *Poft obitum, Upfaliæ, D. 10 januarii M. DCC. LXXVIII. Rege jubente.* Réformateur de la méthode de Tournefort, Linné en a imaginé une nouvelle pour la divifion des plantes en claffes, en genres & en efpeces. Les différentes parties qui fervent à la fructification lui ont fourni les regles qu'il a fuivies. Il a propofé vingt-quatre claffes de plantes différenciées avec tant de jufteffe & de difcernement, qu'elles viennent pour ainfi dire fe ranger d'elles-mêmes dans la place qui leur convient. Les botaniftes ont trouvé beaucoup d'avantage dans la méthode de Linné, & elle eft aujourd'hui prefqu'univerfellement reçue. Ce favant a donné un très-grand nombre d'ouvrages au

public, presque tous écrits en latin, qui feront vivre son nom aussi long-tems que l'on cultivera l'histoire naturelle. Il n'y a point de physicien qui ait montré plus d'application à suivre la nature dans ses plus petits détails, & qui ait fait plus d'observations longues & pénibles, pour former des résultats aussi sûrs que curieux. Ses principaux ouvrages en latin sont : I. *Systema naturæ, sistens regna tria naturæ*, Leyde, 1735, in-fol., & 1756, 2 vol. in-8°. Ce fut par ce traité qu'il débuta pour la réforme de la botanique. II. *Bibliotheca botanica*, Amsterdam, 1741, in-8°. Il y donne une notice de plus de mille ouvrages sur les plantes. III. *Hortus Cliffortianus*, Amsterdam, 1737, in-fol., avec fig. C'est une description des plantes rares que George Clifford cultivoit à Hortecamp en Hollande. IV. *Critica botanica*, Leyde, 1737, in-8°. Il y fait voir la nécessité de changer les noms dans les genres & les especes des plantes. V. *Flora Laponica*, Amsterdam, 1737, in-8°. C'est le fruit d'un voyage qu'il fit en Laponie en 1732, d'où il rapporta 536 plantes. VI. *Genera plantarum, earumque characteres naturales*, Stockholm, 1754, in-8° (*voyez* TOURNEFORT). VII. *Flora Suecica*, Leyde, 1745. C'est le tableau des plantes de la Suede. VIII. *Fauna Suecica*, Stockholm, 1746, in-8°, avec fig. On y trouve les quadrupedes, oiseaux, poissons, insectes, &c., de la Suede. IX. *Flora Zeylanica*, Stockholm, 1747, in-4°. Ce sont les plantes de l'isle de Ceylan, dont Paul Hermann avoit donné la description, arrangées selon le systême de Linné. X. *Hortus Upsaliensis*, Stockholm, 1748, in-8°, avec fig. C'est le catalogue des plantes étrangeres que Linné a procurées pour le jardin botanique d'Upsal, depuis 1742 jusqu'à 1748. XI. *Amœnitates academicæ*, Stockholm, 1749-1760, 5 vol. in-8°., avec fig.; dissertations intéressantes en forme de theses. XII. *Materia Medica*, Stockholm, 1763, in-8°. XIII. *Animalium specierum in classes*, Leyde, 1759, in-8°. XIV. *Oratio de incrementis telluris habitabilis*, Leyde, 1744, in-8°. Par la raison que la terre a été entiérement couverte d'eau dans les jours de la création, & que cet amas d'eau s'est retiré pour laisser la terre à découvert, il prétend que les mers continuent de se retirer insensiblement. Systême qui n'a point servi à brillanter sa réputation, & qui est suffisamment réfuté par l'état de l'ancienne géographie, comparée avec la moderne. M. de Buffon lui a donné plus d'étendue, & y a attaché des conséquences qui paroissent opposées à l'histoire de la création de Moyse, & à toutes les notions reçues. On en trouve une réfutation détaillée dans l'*Examen impartial des Epoques de la nature*, 1 vol. in-8°., Luxembourg, 1780, Embrun, 1781, Maëstricht, 1792. XV. *Nemesis divina*, recueil d'observations pour prouver que Dieu punit les impies & les scélérats, même en ce monde; ouvrage qui pour le fonds des choses ressemble en partie à celui de Salvien, *De Providentiâ*. Son nom doit être inscrit

dans la liste des philosophes qui ont été amis de la Religion. Il avoit fait mettre sur la porte de son cabinet ce fragment d'un vers connu :

Innocui vivite, Numen adest.

On a publié en 1789, une *Revue générale des écrits de Linné; ouvrage dans lequel on trouve les anecdotes les plus intéressantes de sa vie privée, un abrégé de ses systêmes & de ses ouvrages, un extrait de ses aménités académiques*, &c., par Richard Pulteney; traduit de l'anglois par Millin de Grandmaison, avec des notes & des additions du traducteur, 2 vol. in-8°.

LINUS DE CHALCIDE, fils d'Apollon & de Terpsicore, ou selon d'autres, de Mercure & d'Uranie, & frere d'Orphée, fut le maître d'Hercule, auquel il apprit l'art de jouer de la lyre. Il s'établit à Thebes, inventa les *Vers Lyriques* & donna des leçons au poëte Thamire. Linus fut tué par Hercule, disciple peu docile, qui, las & impatient de sa sévérité, lui brisa un jour la tête d'un coup de son instrument. Selon d'autres mythologistes, il fut mis à mort par Apollon, pour avoir appris aux hommes à substituer des cordes aux fils dont on montoit alors les instrumens de musique. On trouve dans *Stobée* quelques *Vers* sous le nom de *Linus*; mais on peut douter qu'ils soient de lui. Il paroît que pour les lui attribuer, il faut au moins être sûr de son existence, qui dans l'ensemble de son histoire est certainement fabuleuse : mais quelques traits mythologiques ne doivent pas d'abord faire suspecter, ni la réalité des hommes célebres, ni les attributions qu'on leur a faites de divers ouvrages, puisque de très-anciens & judicieux auteurs en ont parlé sans aucun doute. Virgile met Linus à côté d'Orphée :

Non me carminibus vincat nec Thracius Orpheus,
Nec Linus : huic mater quamvis, atque huic pater adsit.

LIONNE, (Pierre de) célebre capitaine du 14e. siecle, d'une des plus anciennes maisons de Dauphiné, rendit de grands services aux rois Jean, Charles V & Charles VI, contre les Anglois & contre les Flamands. Il se signala sur-tout à la journée de Rosebec en 1382, & mourut en 1399.

LIONNE, (Hugues de) de la même famille que le précédent, s'acquit l'amitié & la confiance du cardinal Mazarin, & se distingua dans ses ambassades de Rome, de Madrid & de Francfort. Il devint ministre d'état, fut chargé des négociations les plus difficiles, & mourut à Paris en 1671, à 60 ans. Ce ministre étoit aussi dissipé dans la société que laborieux dans le cabinet. Prodigue à l'excès, il ne regardoit les biens & les richesses que comme un moyen de se procurer tous les plaisirs. Il se livra sans ménagement à ceux du jeu, de l'amour & de la table; sa santé & sa fortune en souffrirent également. On a ses *Négociations à Francfort*, in-4°.; & des *Mémoires* imprimés dans un recueil de pieces, 1668, in-12 : ils ne sont pas communs. — Arthus de LIONNE, l'un de ses fils, fut évêque de Rosalie, & vicaire

apostolique dans la Chine. Il mourut à Paris le 2 août 1713, à 58 ans, avec une grande réputation de vertu & de zele.

LIONS, *voyez* DESLIONS.

LIPENIUS, (Martin) Luthérien Allemand, mort en 1692, à 62 ans, épuisé de travail, de chagrins & de maladies, étoit un laborieux compilateur. On a de lui : I. Un *Traité curieux sur les Etrennes*, 1670, in-4°. II. *Bibliotheca realis*, 6 vol. in-fol. C'est une table universelle, mais très-inexacte, des matieres pour les différentes sciences, avec le nom & les ouvrages des auteurs qui en ont traité. Il y a 2 vol. pour les théologiens, 2 pour les philosophes; les jurisconsultes & les médecins en ont chacun un. Elle parut à Francfort en 1675 & 1685.

LIPMAN, Rabbin Allemand, dont on a un *Traité* contre la Religion Chrétienne, qu'il composa en hébreu en 1399. Il est intitulé : *Nitsachon*, c'est-à-dire, *Victoire*. Mais rien n'est moins victorieux pour les Juifs que ce pitoyable ouvrage. Théodoric Hakspan le publia en 1644, à Nuremberg, in-4°. On trouve dans *Tela ignea Satanæ* de Wagenseil, un abrégé de cet ouvrage avec la réfutation.

LIPPI, (Philippe) peintre, natif de Florence, mourut âgé de 57 ans, en 1488, avec la réputation d'un homme qui avoit plus de talens que de mœurs. Il eut beaucoup de partisans dans sa patrie, & le jour de son enterrement toutes les boutiques furent fermées. — Il laissa un fils, nommé aussi Philippe LIPPI, qui fut peintre comme lui. Il l'avoit eu d'une jeune pensionnaire qu'il corrompit dans un monastere de Florence, où il avoit été appellé pour son art. Ce fils, aussi réglé dans sa conduite que son pere avoit été débauché, mourut en 1505, à 45 ans.

LIPPI, (Laurent) peintre & poëte Florentin, est auteur d'un poëme burlesque, intitulé: *Malmantile Raquistato*, imprimé à Florence en 1688, in-4°, sous le nom de *Perlone Zipoli*, qui est l'anagramme de *Lorenzo Lippi*. On l'a réimprimé en 1731, in-4°, à Florence, avec des notes de Salvini & de Biscioni. Lippi est plus connu par cette production de sa muse, que par celles de son pinceau, quoique ses tableaux l'élevassent au-dessus du commun. Il mourut en 1664.

LIPPOMAN, (Louis) savant Vénitien, fut chargé des affaires les plus importantes, & parut avec éclat au concile de Trente. Il fut l'un des trois présidens de ce concile sous le pape Jules III. Paul IV l'envoya nonce en Pologne l'an 1556, & le fit son secrétaire, ensuite évêque de Modon, puis de Vérone, & enfin de Bergame. Il mourut en 1559. Ce prélat possédoit les langues, l'histoire ecclésiastique, sacrée & profane, & sur-tout la théologie, & ne s'acquit pas moins d'estime par l'innocence de ses mœurs que par sa doctrine. Il s'opposa fortement aux Juifs & aux hérétiques pendant sa nonciature en Pologne. On a de lui : I. Huit volumes de compilations de *Vies des Saints*, 1558, in-fol., recueillies sans critique & sans choix. II. *Catena*

in Genesim, in Exodum & in aliquot Psalmos, 3 vol. in-fol. III. *Confirmatio dogmatum Catholicorum.* IV. *Expositio vulgaris Symboli Apostolici & Orationis Dominicæ.*

LIPPOMAN, (Jerôme) noble Vénitien, tour-à-tour ambassadeur à Turin, à Dresde, à Naples, à Constantinople, s'acquitta des commissions les plus importantes avec beaucoup de succès. Mais ayant été accusé, devant les inquisiteurs d'état, d'avoir vendu le secret de la patrie aux princes avec lesquels il avoit eu à traiter, il fut arrêté à Constantinople, & conduit à Venise. Lippoman prévint son supplice par sa mort. Un jour ayant amuse ses gardes, il se jeta dans la mer pour se sauver à la nage. Les mariniers le reprirent; mais il mourut 2 heures après, en 1591.

LIPSE, (Juste) né à Ober-Isch, village près de Bruxelles, en 1547, commença à écrire lorsque les autres enfans commencent à lire. A 9 ans il fit quelques Poëmes; à 12 des discours; à 19 son ouvrage intitulé *Variæ lectiones.* Le cardinal de Granvelle, surpris & charmé de son génie, le mena à Rome, en qualité de son secrétaire. A son retour, il s'arrêta en Allemagne, & prit du goût pour les opinions des Protestans; il professa avec beaucoup d'applaudissement l'histoire à Iene & à Leyde. Mais les remords le ramenant vers la Religion qu'il avoit abandonnée, il se rétracta solemnellement, & fut depuis cette époque un excellent catholique, tant par sa foi, que par sa conduite. Il enseigna à Louvain avec tant de réputation, que l'archiduc Albert, & l'infante Isabelle son épouse, allerent entendre ses leçons avec toute leur cour, & le firent conseiller-d'état. Philippe II l'honora du titre d'historiographe. Henri IV, Paul V, les Vénitiens voulurent l'enlever à Louvain; mais ils ne purent le gagner, ni par les présens, ni par les promesses. Scaliger, Casaubon & lui, passoient pour les *Triumvirs* de la république des lettres. On ne se contentoit pas d'admirer Lipse; tous les jeunes gens cherchoient à l'imiter. Le goût du public a été de tous les tems une vraie machine, qui s'est élevée & qui s'est abaissée au gré des auteurs célebres. Juste Lipse eut assez de réputation dans son tems, pour être pris universellement pour modele. Sa latinité est effectivement belle, riche & en général pure, mais quelquefois un peu obscure & gênée; ce qui paroît être l'effet d'une trop grande attention à vouloir imiter Tacite. Il savoit par cœur cet historien, & il s'obligea un jour à réciter mot pour mot tous les endroits de ses ouvrages qu'on lui marqueroit. Il mourut à Louvain en 1606, à 58 ans, entre les bras du Pere Léonard Lessius. Comme dans ses douleurs on lui parla de la force stoïque, dont il avoit paru faire l'éloge dans un de ses traités, il répondit: *Vana sunt ista*, & montrant l'image du Sauveur crucifié: *Hæc est vera patientia.* Les ouvrages de Lipse ont été recueillis en 6 vol. in-fol., à Anvers, 1637; & cette collection n'est guere feuilletée que par des savans. Les principaux

paux écrits qu'elle renferme sont : I. Un *Commentaire* sur *Tacite*, estimé. Muret prétend que ce qu'il y a de mieux dans cet ouvrage, a été tiré de ses écrits ; mais cette prétention ne se soutient pas à l'examen. Les savans de ce tems-là s'accusoient mutuellement de plagiat, & s'inquiétoient par toutes sortes de querelles, peu convenables & honorables au paisible regne des lettres. II. Ses *Saturnales*. III. Son Traité *De militia Romana*. IV. Ses *Electes*, ouvrage d'une critique raisonnable. V. Un *Traité de la Constance* : son meilleur ouvrage, suivant quelques critiques, qu'il semble avoir fait pour s'affermir & affermir les autres dans la vertu, dont il avoit manqué lorsqu'il s'étoit laissé amadouer par les Protestans. VI. Ses *Diverses Leçons* : ouvrage de sa tendre jeunesse, écrit d'une maniere plus naturelle & plus agréable que les productions de ses derniers jours. VII. *Monita & exempla politica*; recueil utile aux maîtres & administrateurs des états, & propre à les garantir de bien des erreurs, funestes à eux & aux peuples. VIII. *Politicorum sive civilis doctrinæ libri sex, qui ad principatum maximè spectant*. On y lit, entr'autres avis importans, cette réponse d'un sage politique : *De Religione curam principi esse ; unam illi retinendam ; puniendos, nisi aliter expediat, qui dissentiunt ; falsam pacem esse tolerantissimum ; hunc esse divini numinis irrisionem, publicæ felicitatis & legum destructorem*. IX. *De una Religione* : c'est là où il exprime particulierement son attachement à la seule Religion Catholique, dont il établit l'exclusive vérité. X. *De divâ Virgine Hallensi ; De divâ Virgine Sichemiensi sive de Aspricolle*. Ce sont des Histoires de l'image de Notre-Dame à Halle & à Montaigu ; elles sont bien écrites, & quoi qu'en puissent dire les esprits-forts, avec discernement. Juste Lipse n'étoit ni crédule, ni enthousiaste. Dans un petit livre écrit postérieurement avec autant de candeur que de bon sens, touchant l'image de Notre-Dame à Montaigu, on trouve 137 guérisons surnaturelles, attestées par la justice municipale de différens endroits, examinées par le sage & judicieux Miræus, évêque d'Anvers, approuvées par le grave & prudent Hovius, archevêque de Malines. Il en est plusieurs dont on ne sauroit lire les détails sans une pleine conviction. Mais si de ces 137 faits miraculeux il n'en est qu'un seul vrai, l'incrédulité est tout aussi-bien confondue que s'ils étoient vrais tous. XI. *De Cruce libri tres*, Leyde, 1695 in-12, plein d'érudition & de bonne critique. XII. *De Crucis supplicio apud Romanos usitato*, dans les *Antiquités Romaines* de Kippingius. XIII. *De Amphitheatris*, dans les *Antiquités Romaines* de Grævius, & beaucoup d'autres ouvrages, recherchés & consultés par les savans. Les huit *Harangues* qui ont paru à Iene sous son nom, sont une production du mensonge & de la calomnie, comme il l'a prouvé lui-même péremptoirement. Aubert le Mire a écrit sa *Vie* en latin, Anvers, 1609. On a encore : *Defensio Lipsii posthu-*

ma, écrite avec autant de vérité que d'élégance par le P. Charles Scribani.

LIRE, *voyez* NICOLAS DE LYRE.

LIRON, (Jean) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, naquit à Chartres en 1665, & mourut au Mans en 1749. Nous avons de lui deux ouvrages : I. La *Bibliotheque des Auteurs Chartrains*, 1719, in-4°. Une foule d'évêques, de chanoines, de curés, de petits écrivains connus seulement par une chanson non imprimée, y font une figure inutile : les éloges y sont prodigués à des écrivains qui en méritent bien peu. II. *Les Singularités historiques & littéraires*, Paris, 1734-1740, 4 vol. in-12. Ce sont des faits échappés aux plus laborieux compilateurs, des noms tirés de l'oubli, des points de critique éclaircis, des bévues d'écrivains célebres relevées, des opinions combattues, d'autres établies.

LISIAS, *voyez* LYSIAS.

LISIEUX, *voy.* ZACHARIE *de Lisieux*.

LISLE, (Claude de) naquit à Vaucouleurs en Lorraine, l'an 1644, d'un pere qui étoit médecin. Le fils se fit recevoir avocat; mais l'étude de la jurisprudence n'étant pas de son goût, il se livra tout entier à l'histoire & à la géographie. Pour se perfectionner, il vint à Paris, où il se fit bientôt connoître. Il y donna des leçons particulieres d'histoire & de géographie, & compta parmi ses disciples, les principaux seigneurs de la cour, & le duc d'Orléans, depuis régent du royaume. De Lisle mourut à Paris le 2 mai 1720, à 76 ans, laissant 4 fils & une fille. On a de lui : I. Une *Relation historique du Royaume de Siam*, 1684, in-12, assez exacte. II. Un *Abrégé de l'Histoire Universelle*, depuis la création du monde jusqu'en 1714, Paris, 1731, 7 vol. in-12. Cet ouvrage ennuyeux & superficiel, est le fruit des leçons que de Lisle avoit faites sur l'histoire. Il y a cependant quelques singularités qui le firent rechercher dans le tems. III. Une *Introduction à la Géographie*, avec un *Traité de la Sphere*, 2 vol. in-12, Paris, 1746 : livre publié sous le nom de son fils aîné, le géographe, qui suit.

LISLE, (Guillaume de) fils du précédent, naquit à Paris en 1675. Dès l'âge de 8 ou 9 ans il commença à dessiner des cartes, & ses progrès dans la géographie furent tous les jours plus rapides. A la fin de 1699 il donna ses premiers ouvrages, une *Mappemonde*, IV *Cartes* des quatre parties de la terre, & deux *Globes*, l'un céleste, l'autre terrestre, qui eurent une approbation générale. Ces ouvrages furent suivis de plusieurs autres, qui lui mériterent une place à l'académie des sciences en 1702, le titre de premier géographe du roi & une pension en 1718. Choisi pour montrer la géographie au roi, il entreprit plusieurs ouvrages pour l'usage de ce monarque; il dressa une *Carte générale du monde*, & une autre de la fameuse *Retraite des dix mille*. L'illustre éleve profita de ses leçons, & composa avec succès un *Traité du cours de tous les Fleuves*. La réputation de de Lisle étoit si répandue & si bien établie,

qu'il ne paroissoit presque plus d'Histoire & de Voyage, qu'on ne voulût l'orner de ses Cartes. Il travailloit à celle de Malte pour l'*Histoire* de l'abbé de Vertot, lorsqu'il fut emporté par une apoplexie en 1726, à 51 ans. Ses Cartes sont en très-grand nombre & très-estimées; on peut en voir la liste dans le *Mercure* de mars 1726. Il devoit donner une *Introduction à la Géographie*, dans laquelle il auroit rendu compte des raisons qu'il avoit eues de faire des changemens aux Cartes anciennes; mais sa mort prématurée priva le public de cette utile production.

LISLE, (Joseph-Nicolas de) frere du précédent, naquit à Paris en 1688. Après avoir fait de bonnes études au college Mazarin, il se consacra tout entier aux mathématiques. L'astronomie avoit sur-tout des attraits puissans pour lui. L'éclipse totale de soleil, arrivée le 12 mars 1706, fut comme le signal que la nature sembla donner à son génie. La place d'éleve que l'académie des sciences lui donna en 1714, fut un nouveau lien pour le jeune astronome. Les Mémoires de cette compagnie furent bientôt ornés de ses réflexions & de ses dissertations. Il proposa en 1720 de déterminer la figure de la terre en France; & les vues à ce sujet furent depuis mises en exécution, avec des résultats différens, & dont on n'a pu donner encore une théorie bien sûre (*voyez* CONDAMINE). Il fit en 1724 le voyage d'Angleterre, & y fut très bien accueilli par Newton & Halley. La société royale, & successivement d'autres compagnies savantes de l'Europe, s'empresserent de s'associer M. de Lisle. Appellé en Russie en 1726, il y obtint une pension considérable & un observatoire vaste & commode; & ne revint dans sa patrie qu'en 1747: il y termina sa longue carriere en 1768. Une piété vraie, des mœurs douces, une société tranquille, le désintéressement le plus grand, telles étoient les qualités de cet astronome. La droiture de son ame éclata dans toute sa conduite; & s'il ne fut pas toujours communicatif, il ne connut pas non plus ces aigreurs, ces jalousies qui divisent quelquefois les savans. Il a laissé un grand nombre de porte-feuilles, renfermant plusieurs collections qui peuvent être utiles aux astronomes, aux géographes, aux navigateurs. Nous avons encore de lui: I. D'excellens *Mémoires pour servir à l'Histoire de l'Astronomie*, 1738, en 2 vol. in-4°. II. Divers *Mémoires*, insérés dans ceux de l'académie des sciences & dans quelques Journaux. III. *Nouvelles Cartes des Découvertes de l'Amiral de Fonte*, 1753, in-4°.

LISLE DE LA DREVETIERE, (Louis-François de) né à Suze-la-Rousse en Dauphiné, mort au mois de novembre 1756, est auteur de plusieurs Comédies. On a encore de lui: *Essai sur l'amour-propre*, poëme, 1738, in-8°; la *Découverte des Longitudes*, in-12, 1740; *Danaüs*, tragédie, 1732.

LISOLA, François, baron de) né à Salins en 1613, entra au service de l'empereur en 1639, & fut employé dans tous les traités les plus célebres, &

mourut en 1677, un peu avant les conférences de Nimegue. On a de lui : I. Un ouvrage intitulé : *Bouclier d'Etat & de Justice*, dans lequel il réfute les droits que la France s'attribuoit sur divers états de la monarchie d'Espagne. Cet ouvrage plut beaucoup à la maison d'Autriche, & fut naturellement très-désagréable à la France. Verjus, l'un des plénipotentiaires au traité de Ryswick, en 1697, écrivit contre cet auteur avec plus de vivacité que de raison. Lisola lui répondit par une brochure qu'il intitula : *La Sausse au Verjus*, faisant allusion au nom de son adversaire. Louis XIV semble avoir décidé ce procès en faveur de Lisola, lorsqu'il se repentit de ses guerres légérement entreprises, & qu'il exhorta son successeur à ne point l'imiter en ce point. II. *Lettres & Mémoires*, in-12.

LISTER, (Martin) natif d'Yorck, médecin ordinaire d'Anne, reine d'Angleterre, sous le regne de laquelle il mourut, au commencement du 18e. siecle, pratiqua la médecine avec beaucoup de succès, & en exposa la théorie dans plusieurs ouvrages. Il écrivit aussi beaucoup sur l'histoire naturelle. Ses livres les plus connus sont : I. *Historiæ Conchyliorum libri IV*, *cum Appendice*, Londres, 1685 à 1693, 5 tom. en un vol. in-folio. Ce ne sont que des figures, au bas desquelles se trouve le nom de la Coquille qui y est représentée. Il y a 1057 planches. On en a donné une nouvelle édition à Oxford, 1770, in-fol., avec des *Tables* de Guill. Huddesfort. II. *Exercitatio anatomica de Buccinis fluviatilibus & marinis*, *cum Exercitatione de Variolis*, 1695, in-8°. III. *Voyage de Paris*, en anglois, Londres, 1699, in-8°: il est curieux. IV. *Tractatus de Araneis & de Cochleis Angliæ : accedit Tractatus de Lapidibus ejusdem insulæ ad cochlearum quandam imaginem figuratis*, 1678, in-4°. V. *De Morbis chronicis Dissertatio.* VI. *Exercitatio anatomica de Cochleis, maximè terrestribus & limacibus*, 1678, in-4°. VII. Une édition du traité d'Apicius : *De Opsoniis & condimentis*, 1709, in-8°, avec des remarques. VIII. *Exercitationes & descriptiones Thermarum ac fontium Angliæ*, in-12.

LISZINSKI, (Casimir) gentilhomme Polonois, fut accusé d'athéisme à la diete de Grodno, en 1688, par l'évêque de Posnanie. On trouva chez lui des écrits où il avançoit, entr'autres propositions, cette assertion abominable, ou plutôt ce délire d'impiété, que *Dieu n'étoit pas le créateur de l'homme*, *mais que l'homme étoit le créateur d'un Dieu qu'il avoit tiré du néant.* Commentaire digne de l'absurdité Pétronienne : *Primus in orbe deos fecit timor.* Liszinski fut arrêté : il tâcha de s'excuser, en disant qu'il n'avoit écrit ces extravagances que pour les réfuter ; mais on ne l'écouta point. Il fut condamné à périr dans un bûcher, & la sentence fut exécutée le 30 mars 1689.

LITLE, ou *le Petit*, (Guillaume) surnommé DE NEUBRIDGE, (*Neubrigensis*) du nom du college où il demeuroit, né en 1136 à Bridlinton,

dans la province d'Yorck, étoit chanoine-régulier de St. Augustin en Angleterre, & mourut vers 1208 ou 1220. Il laissa une *Histoire d'Angleterre*, en 5 liv., dont la meilleure édition est celle d'Oxford par Héarne, 1719, en 3 vol. in-8°, avec des *Notes* de plusieurs savans, & 3 *Homélies* attribuées au même Litle. Elle commence en 1066, & finit en 1197. Les historiens trouveront dans cet ouvrage des matériaux utiles, en les débarrassant de quelques faits faux ou exagérés.

LITOLPHI-MARONI, (Henri) évêque de Bazas, étoit de la famille des marquis de Suzarre Litolphi-Maroni, originaire de Mantoue. Il naquit à Gauville, à une lieue d'Evreux, devint aumônier du roi, & fut nommé par Louis XIII à l'évêché de Bazas. Litolphi fut très-attaché aux solitaires de Port-Royal, & prit Singlin pour son directeur. Il se distingua dans l'assemblée du clergé de France, qui condamna les maximes des casuistes relâchés; & mourut en 1645 à Toulouse, où il étoit allé pour se rendre à l'assemblée du clergé, qui alloit se tenir. Godeau, évêque de Vence, fit son *Oraison funebre*. On a de lui une *Ordonnance* pour prouver l'utilité des séminaires, qu'il composa lors de l'érection du sien : elle fut imprimée in-4°, 1646, chez Vitré; & réimprimée avec la traduction des livres *du Sacerdoce* de S. Jean-Chrysostome.

LITTLETON, (Adam) humaniste de Shropshire, fit ses études dans l'école de Westminster, & en devint le second maître en 1658. Ses vastes connoissances le firent surnommer dans son pays le *Grand Dictateur de la Littérature*. Il enseigna ensuite à Chelsea, dans le Middlesex, & fut fait curé de cette église en 1664. Enfin il devint chapelain ordinaire du roi, chanoine, puis sous-doyen de Westminster, & mourut à Chelsea en 1694. Son principal ouvrage est un *Dictionnaire Latin-Anglois*, 1685, in-4°., qui est d'un grand usage en Angleterre. Il en avoit commencé un pour la langue grecque, qu'il n'eut pas le tems d'achever. La littérature orientale & rabbinique, les historiens, les orateurs, les poëtes anciens lui étoient très-familiers. La Préface latine des Ouvrages de Cicéron, publiés à Londres en 1681, en 2 vol. in-fol., est de lui. Il est encore auteur d'une dissertation latine *De Juramento Medicorum*, in-4°., 1693; d'une traduction angloise du *Janus Anglorum* de *Selden*; de *Sermons* en sa langue, in-fol., &c., &c.

LITTLETON, (Georges) né en 1709, fit ses études à Oxford, voyagea en France, en Italie, & à son retour fut député au parlement, & se distingua dans le parti de l'opposition, du tems que Robert Walpole étoit principal ministre d'Angleterre. Le prince de Galles ayant quitté la cour, choisit Littleton pour son secrétaire. Il devint ensuite trésorier de l'Epargne, conseiller-privé, & mourut le 22 août 1773. On a de lui : I. *La Religion Chrétienne démontrée par la conversion & l'apostolat de S. Paul*, 1747 : ouvrage traduit en fran-

çois par l'abbé Guenée, Paris, 1754, in-12. On voit par cet ouvrage que Littleton, entraîné dans le déiſme, a été ramené au Chriſtianiſme par les réflexions qu'il a faites ſur la converſion de S. Paul, telle qu'il la rapporte lui-même dans les Actes des Apôtres & dans ſes Epitres. Il y a des vues profondes & parfaitement convaincantes : il eſt à regretter que l'auteur ait fait contraſter avec les meilleurs raiſonnemens les préjugés de ſa ſecte, juſqu'à aſſimiler les miracles de l'Egliſe catholique, aux ſcenes honteuſes de S. Médard. II. *Dialogue ſur la Mort*, in-8°. III. *Hiſtoire de Henri II*, 1764, 3 vol.

LITTLETON, (Thomas) juriſconſulte Anglois, fut créé chevalier de Bath, & l'un des juges des communs plaidoyers ſous le regne d'Edouard IV. Il mourut en 1482 dans un âge avancé. On a de lui un livre célebre, intitulé : *Tenures de Littleton*, 1604, in-8°.; qui eſt, ſelon Cambden, ſon commentateur, à l'égard du droit coutumier Anglois, ce qu'eſt Juſtinien par rapport au droit civil. Cet ouvrage a beaucoup ſervi à M. David Houard, auteur des *Anciennes Loix des François, conſervées dans les Coutumes Angloiſes*, Rouen, 1766, 2 vol. in-4°.; ſuivis, en 1776, de 4 autres vol. in-4°.

LITTRE, (Alexis) né à Cordes en Albigeois, l'an 1658, ſe fit une réputation à Paris par ſes connoiſſances anatomiques. L'académie des ſciences ſe l'aſſocia en 1699, & il fut choiſi quelque tems après pour être médecin du Châtelet. Il mourut d'apoplexie en 1725. La facilité de parler lui manquoit abſolument ; mais il avoit en revanche beaucoup de préciſion, de juſteſſe & de ſavoir. On remarquoit ces différentes qualités dans les ouvrages qu'il liſoit à l'académie, & dont elle a orné ſes *Mémoires*.

LIVIE DRUSILLE, fille de Livius Druſus Calidianus, épouſa Tibere Claude Néron, dont elle eut deux enfans, l'empereur Tibere, & Druſus, ſurnommé *Germanicus*. Elle avoit les graces de la figure & tous les talens de l'eſprit. Auguſte en devint paſſionnément amoureux. Il l'enleva à ſon mari, & quoiqu'elle fût groſſe de Tibere, il ne laiſſa pas de l'épouſer, de l'aveu des prêtres de Rome, plus effrayés de la puiſſance du Triumvir, qu'attachés aux loix & à l'équité. L'eſprit vif & inſinuant de Livie lui donna beaucoup d'empire ſur Auguſte, qui partagea avec elle ſes ſoins & ſa puiſſance. Son ambition ne ſe borna pas à être la femme d'un empereur, elle voulut en être la mere. Elle fit adopter par Auguſte les enfans qu'elle avoit eus de ſon premier mari ; & pour combler l'eſpace qui étoit entre le trône & eux, elle fit périr, dit-on, tous les parens d'Auguſte qui auroient pu y prétendre. On l'accuſa même d'avoir hâté la mort de ſon époux, dans la crainte qu'il ne déſignât Agrippa-Poſthume pour ſon ſucceſſeur, au préjudice de Tibere. Ce fils, le motif de tous ſes crimes, la traita avec la plus noire ingratitude & pendant ſa vie & après ſa mort, arrivée l'an 29 de J. C. à 86 ans. Il ne prit aucun ſoin de ſes

funérailles, cassa son testament, & défendit de lui rendre aucun honneur. Cette femme intrigante a été mise au rang des plus grands politiques, c'est-à-dire, dans le sens du monde, des plus habiles scélérats.

LIVINEIUS, (Jean) natif de Dendermonde, étoit originaire de Gand. Levinus Torrentius, évêque d'Anvers, son oncle maternel, lui inspira le goût de la littérature sacrée. Etant allé à Rome, il y trouva les savans cardinaux Guillaume Sirlet & Antoine Caraffa, qui l'associerent à leur travail sur la *Bible des Septante*, qui parut en 1587 sous l'autorité de Sixte V. Il profita de son séjour à Rome pour tirer des copies de divers manuscrits grecs de la bibliotheque du Vatican & de quelques autres. Livineius a donné des *Versions* de quelques opuscules des Peres Grecs, qu'il a accompagnées de notes qui prouvent qu'il étoit bon critique, mais son latin est dur. Il fut ensuite chanoine & chantre d'Anvers, & y travailla avec Guillaume Canterus à examiner & à confronter quelques manuscrits de la version des Septante, & leurs observations servirent à la partie grecque de la *Polyglotte* de Plantin : il y mourut en 1599, d'après son épitaphe, âgé de 52 ans. Nous avons de lui une premiere Edition latine & grecque des *Livres de la Virginité* de S. Grégoire de Nysse, & de S. Jean Chrysostome, qui ont passé toutes les deux dans le recueil des Œuvres de ces deux saints Peres, par le P. Fronton du Duc. II. *Panegyrici veteres*, Anvers, 1599, in-8°. III. Une premiere Version des *Sermons* de S. Théodore Studite, & des *Homélies* de S. Eucher ; Anvers, 1602, in-8°.

LIVONIERE, (Claude Pocquet de) né à Angers en 1652, se fit recevoir avocat, après avoir servi pendant quelque tems, & suivit le barreau à Paris, où il se distingua. L'amour de la patrie le fit revenir à Angers ; il y occupa une place de conseiller & une de professeur en droit, qu'il céda à son fils en 1720. Il mourut en 1726 à Paris, où il étoit venu suivre un procès. On a de lui : I. Un bon *Recueil de Commentaires sur la Coutume d'Angers*, Paris, 1725, 2 vol. in-fol. II. *Traité des Fiefs*, 1729, in-4°. III. *Regles de Droit François*, 1768, in-12, qu'on attribue avec plus de raison à son fils aîné. Le pere & le fils connoissoient bien les loix Romaines & la jurisprudence Françoise. Ils furent très-consultés.

LIVOY, (Timothée de) Barnabite, né à Pithiviers dans la Beauce, de l'académie des Arcades, mort en 1777, est auteur du *Dictionnaire des Synonymes François*, in-8°, plusieurs fois réimprimé & assez utile. Il a traduit de l'italien : I. *Tableau des révolutions de la littérature de Denina*, 1767, 2 vol. in-12. II. *Traité du bonheur public de Muratori*, 1772, 2 vol. in-12. III. *L'Homme de Lettres du P. Bartoli*, 1768, 2 vol. in-12. IV. *L'Exposition des caracteres de la vraie Religion du P. Gerdil*, in-12. V. *Voyage d'Espagne fait en 1755*, avec des notes historiques, géographiques & critiques, 1772, 2 vol. in-12.

LIZET, (Pierre) de Cler-

mont en Auvergne, avocat-général, puis premier président au parlement de Paris, où il mourut en 1554, à 72 ans, a publié des *Ouvrages de controverse*, en 2 vol. On voit qu'il avoit lu beaucoup, & qu'il étoit animé d'un zele ardent pour la défense de la vraie foi; mais comme il n'étoit pas théologien, il ne raisonne pas toujours juste: ce qui fournit matiere à Beze de le ridiculiser dans une satyre, d'ailleurs très-mauvaise, intitulée: *Magister Benedictus Passavantius.*

LLOYD, (Guillaume) naquit à Tylchurst, dans le Berkshire, en 1627. Il devint chapelain du roi d'Angleterre en 1666, docteur de théologie en 1667, puis évêque de Saint-Asaph en 1680. Lloyd fut l'un des six prélats qui, avec l'archevêque Sancroft, s'éleverent contre l'*Edit de Tolérance*, publié par Jacques II. Cette conduite déplut au roi, & les sept censeurs mitrés furent mis à la tour de Londres. Aussi-tôt après la révolution, Lloyd se déclara pour le roi Guillaume & la princesse Marie. Il fut nommé aumônier du roi, puis évêque de Cowentry, de Lichfield en 1692, & de Worcester en 1699, où il résida jusqu'à sa mort, arrivee en 1717, à 91 ans. C'étoit un prélat inconstant, qui, de la tolérance avoit passé à l'intolérance la plus outrée; car il avoit pensé d'abord, qu'on devoit souffrir les Catholiques, & opina depuis à les opprimer sans ménagement. En général, la tolérance des sectaires n'est qu'en faveur de l'erreur: la vraie foi seule leur paroît intolérable. On a de lui: I. Une *Description du Gouvernement Ecclésiastique*, tel qu'il étoit dans la Grande-Bretagne & en Irlande, lorsqu'on y reçut le Christianisme, in-8°. II. *Series Chronologica Olympionicarum*, dans le *Pindare* de l'édition d'Angleterre, in-fol. III. Une *Histoire Chronologique de la Vie de Pythagore*, & d'autres auteurs comtemporains de ce philosophe. On comprend que c'étoit fouiller dans les matieres les plus obscures de l'antiquité, rien n'étant plus incertain que tout ce que l'on raconte de ce philosophe, des gens & des choses de la même date.

LLOYD, (Nicolas) natif de Holton, devint pasteur de Newington Ste-Marie, près de Lambeth, où il mourut en 1680, à 49 ans, regardé comme un littérateur doux & poli. On a de lui un *Dictionnaire Historique, Géographique & Poétique*, dont Hofman & Moreri se sont beaucoup servis. Cet ouvrage fut imprimé pour la *1re.* fois à Oxford, 1670, in-fol. La meilleure édition est celle de 1695, in-4°. Le fonds de ce Lexique appartient à Charles-Etienne. Lloyd y a fait des corrections & des additions; mais il n'a pas supprimé toutes les fautes, & il y en a mis de nouvelles. — Il ne faut pas le confondre avec Humphrey LLOYD *ou* LHOYD, savant antiquaire & médecin Anglois du 16*e.* siecle, natif de Debinga, dans la province de Galles, dont on a *De Mona Druidum insula antiquitati suæ restituta*, in-4°, & plusieurs autres ouvrages: ni avec Edouard LLOYD *ou* LHUYD, garde du cabinet d'Ashmol à Oxford, mort en 1709, dont on a:

I. Un bon Abrégé de l'hiſtoire des pierres, intitulé *Lithophylacii Britannici Ichnographia*, Londres, 1699, in-8°. II. *Archæologia Britannica*, Oxford, 1707, in-fol. III. Des Mémoires ſur la botanique dans les *Tranſactions philoſophiques.*

LOAYSA, (Garcias de) de Talavera en Caſtille, ſe fit Dominicain, & parvint par ſon mérite à la place de général de ſon ordre & à l'évêché d'Oſma. Charles-Quint le choiſit pour ſon confeſſeur, le fit préſident du conſeil des Indes, le transféra au ſiege archiépiſcopal de Séville, & lui obtint le chapeau de cardinal en 1530. Ce prélat mourut à Madrid en 1546, dans un âge avancé, laiſſant une mémoire reſpectable. Lorſqu'on délibéra au conſeil de Charles-Quint, ſur la conduite qu'on devoit tenir à l'égard de François I, fait priſonnier à la bataille de Pavie, le généreux Loayſa fut d'avis qu'*on lui rendît la liberté ſans rançon & ſans condition.* L'événement juſtifia qu'on avoit eu grand tort de ne pas ſuivre ce conſeil, inſpiré par la politique autant que par la magnanimité; car François I ayant manqué de parole, ne céda point la Bourgogne qu'on avoit miſe pour prix à ſa liberté, & l'Eſpagne ne retira aucun fruit de ſa priſon; ſans que le priſonnier lui ſût gré de ſon élargiſſement. C'eſt fauſſement que quelques lexicographes lui attribuent *Concilia Hiſpanica*, Madrid, 1595, in-fol.; ouvrage de Giron Garcias de Loayſa, archevêque de Tolede. *Voyez* GIRO.

LOBEL, (Mathias) né en 1538 à Lille, médecin & botaniſte de Jacques I, mourut à Londres en 1616, à 78 ans. Il publia pluſieurs ouvrages eſtimés de ſon tems. I. *Plantarum ſeu ſtirpium hiſtoria*, Anvers, 1576, in-fol. II. *Dilucidæ ſimplicium medicamentorum explicationes & ſtirpium adverſaria*, &c., Londres, 1605, in-fol. III. *Icones ſtirpium*, 1581, in-4°. IV. *Balſami explanatio*, Londres, 1598, in-4°. V. *Stirpium illuſtrationes*, Londres, 1655, in-4°.

LOBERE, (Anne de) plus connue ſous le nom d'ANNE DE JESUS, né à Medina del Campo, d'une famille illuſtre, en 1545, embraſſa l'inſtitut de ſainte Thérèſe, & fut la fidelle adjutrice de ſes travaux pour la réforme du Carmel. Après avoir fondé divers monaſteres en Eſpagne, elle fut appellée en France pour la même fin, & de là aux Pays-Bas, où les archiducs Albert & Iſabelle l'honorerent de leur confiance intime. Elle mourut à Bruxelles en odeur de ſainteté, le 4 mars 1621, dans ſa 76e. année. Lorſque ſous le regne de Joſeph II, les Carmélites des Pays-Bas chercherent un aſyle en France, elles emporterent le corps d'Anne avec celui de S. Albert, & celui d'Anne de S. Barthélemi, autre compagne de ſainte Thérèſe, & les placerent dans l'égliſe des Carmélites de S. Denis, où ils reſterent juſqu'en 1790, que la révolution des Pays-Bas rappella ces vertueuſes filles dans leur patrie, avec les reſpectables dépôts qu'elles avoient emmenés. L'abbé de Montis a écrit la *Vie* d'*Anne de Jeſus*, Paris, 1788, in-12. *Voyez* le *Journ. hiſt. & litt.*, 15 mars 1791, p. 421.

LOBINEAU, (Gui-Alexis) né à Rennes en 1666, Bénédictin en 1683, mourut en 1727, à 61 ans, à l'abbaye de S. Jagut, près de St-Malo. Ses ouvrages roulent sur l'histoire, à laquelle il consacra toutes ses études. On lui doit : I. L'*Histoire de Bretagne*, Paris, 1707, en 2 vol. in-fol., dont le second est utile par le grand nombre de titres que l'auteur y a rassemblés. L'abbé de Vertot & l'abbé Moulinet des Thuileries l'attaquerent vivement. L'un & l'autre prétendirent que dom Lobineau s'étoit plus livré aux préjugés & à l'amour de sa patrie qu'à celui de la vérité. Ils tâcherent de conserver à la Normandie, des droits que l'historien Breton s'étoit efforcé de lui enlever. Lobineau a un style un peu sec, & il est avare d'ornemens ; mais il a de la netteté, & il évite autant la rudesse que l'affectation. II. L'*Histoire des deux Conquêtes d'Espagne par les Maures*, 1708, in-12 : ouvrage moitié romanesque, moitié historique, traduit de l'espagnol de Miguel Luna. III. *Histoire de Paris*, en 5 vol. in-fol. commencée par dom Félibien, achevée & publiée par dom Lobineau (*voyez* FELIBIEN dom Michel). On trouve à la tête du 1*er.* vol., une savante *Dissertation* sur l'origine du corps municipal, par le Roy, contrôleur des rentes de l'hôtel-de-ville. IV. L'*Histoire des Saints de Bretagne*, Rennes, 1724, in-fol. Ce livre a de l'exactitude ; mais il manque d'onction. V. Les *Ruses de guerre de Polyen*, traduites du grec en françois, Paris, 1738, 2 vol. in-12 : version estimée. L'auteur avoit beaucoup de goût pour la littérature grecque, & il avoit traduit plusieurs comédies d'Aristophane ; mais cette version n'a pas vu le jour, & ce n'est pas une perte. Enfin, on a attribué à dom Lobineau les *Aventures de Pomponius, chevalier Romain*, ouvrage satyrique, in-12, qui n'est pas de lui.

LOBKOWITZ, (Bohuslas de Hassenstein, baron de) étoit d'une des plus illustres maisons de Bohême. Il entreprit de longs voyages, à dessein de se perfectionner dans les sciences, pour lesquelles il avoit beaucoup de goût. A son retour il prit le parti des armes, où il se signala ; mais son amour pour l'étude l'emportant sur toute autre passion, il préféra l'état ecclésiastique, & fut secrétaire-d'état en Hongrie, & grand-chancelier de Bohême. Ces emplois ne l'empêcherent pas de se livrer à son goût dominant. Il étoit jurisconsulte, historien, poëte, littérateur. Cet habile homme mourut dans son château de Hassenstein en 1510, laissant des *Poésies Latines*, & différens *Traités*, imprimés à Prague en 1563 & 1570. De la même famille étoit le prince Georges-Chrétien de LOBKOWITZ, mort en 1753, dans sa 68*e*. année, après avoir commandé long-tems les troupes Autrichiennes, sous l'impératrice-reine de Hongrie. *Voyez* FOUCQUET Charles-Louis.

LOBKOWITZ, *voyez* CARAMUEL.

LOBO, (Jerôme) Jésuite de Lisbonne, envoyé dans les missions des Indes, pénétra jusque dans l'Ethiopie ou Abyssi-

nie, & y demeura plusieurs années. De retour dans sa patrie, il fut fait recteur du college de Conimbre, où il mourut en 1678, âgé d'environ 85 ans. On a de ce missionnaire une *Relation curieuse de l'Abyssinie.* Il y entre dans des détails satisfaisans sur la source du Nil & d'autres objets (*voyez* PAÏS). L'abbé le Grand en publia une traduction françoise en 1728, in-4°, avec des *Dissertations*, des *Lettres* & plusieurs *Mémoires* très-instructifs.

LOBO, (Rodriguez-François) poëte Portugais, né à Leiria, se noya en revenant dans un esquif, d'une maison de campagne, à Lisbonne. Ses *Poésies* ont été recueillies en 1721, in-fol. Sa meilleure piece, ou du moins la plus applaudie par les Portugais, est sa comédie d'Euphrosine.

LOCCENIUS, (Jean) professeur-royal à Upsal, florissoit en 1670. Il a traduit en latin *Leges West-Gothicæ*, Upsal, in-fol. livre curieux & rare. Il a aussi laissé des *Notes* sur quelques auteurs anciens.

LOCHON, (Etienne) Chartrain, docteur de la maison de Navarre, fut pendant plusieurs années curé de Bretonvilliers, dans le diocese de Chartres. Sa mauvaise santé l'obligea de quitter cette cure. Il mourut à Paris vers 1720, après avoir publié plusieurs ouvrages de piété & de morale. Les principaux sont: I. *Abrégé de la discipline de l'Eglise pour l'instruction des Ecclésiastiques*, en 2 vol. in-8°. II. *Les Entretiens d'un Homme de Cour & d'un Solitaire sur la conduite des Grands*, 1713, in-12. C'est une fiction pieuse, dans laquelle l'auteur fait converser le fameux réformateur de la Trappe avec le comte de ***. III. *Traité du secret de la Confession:* ouvrage propre à instruire les confesseurs & à rassurer les pénitens, in-12. C'étoit le meilleur Traité sur cette matiere importante, avant que celui de l'abbé Lenglet eût paru.

LOCKE, (Jean) naquit à Wrington, près de Bristol, en 1632, d'un pere capitaine dans l'armée que le parlement leva contre Charles I. Après avoir fait les études ordinaires, il se dégoûta des universités & s'enferma dans son cabinet, pour lire & pour penser. Il s'attacha pendant quelque tems à la médecine; mais la foiblesse de sa santé ne lui permit pas de l'exercer. Après deux voyages, l'un en Allemagne & l'autre en France, il se chargea de l'éducation du fils de milord Ashley, depuis comte de Shaftesbury. Ce lord, devenu grand-chancelier d'Angleterre, lui donna la place de secrétaire de la présentation des bénéfices; mais son protecteur ayant été disgracié en 1673, le philosophe perdit cette place. La crainte de tomber dans la phthisie l'obligea d'aller à Montpellier en 1675, d'où il passa à Paris & de là en Hollande. Ce fut-là qu'il acheva son *Essai sur l'entendement humain:* ouvrage qui a fait beaucoup de bruit. Il auroit été à souhaiter que l'auteur n'eût pas toujours consulté la physique, dans une matiere que son flambeau ne peut éclairer. En voulant développer la raison humaine, comme un anatomiste explique les ressorts du

corps humain, il a fait presqu'une machine de l'être spirituel qui l'anime. Son idée, que *Dieu par sa toute-puissance pourroit rendre la matiere pensante*, a paru avec raison d'une dangereuse conséquence, ainsi qu'elle est en elle-même fausse & contraire à toutes les lumieres d'une saine métaphysique. Il n'est pas vrai cependant, comme quelques écrivains plus zélés qu'intelligens l'ont avancé, que cette erreur de Locke renverse le dogme de l'immortalité de l'ame; car il faudroit pour cela prouver qu'une matiere capable d'intelligence n'est pas capable de l'immortalité, & qu'il est plus impossible de concevoir une matiere immortelle qu'une matiere pensante. La pensée est aussi excellente que l'immortalité; si la matiere est élevée jusqu'à l'une, pourquoi n'atteindroit-elle pas l'autre? Il y a plus; les élémens de la matiere sont réellement indestructibles, à raison de leur simplicité (ou exemption de mélange) & de leur incorruptibilité; pourquoi notre ame n'auroit-elle pas, supposé qu'elle fût de même nature, la même proprieté? C'est ce qui a fait dire à un homme de génie: « Il » n'y a qu'un intérêt secret & » honteux, contraire à l'amour » naturel que nous avons pour » l'existence, qui puisse nous » faire excepter notre ame du » sort éternel des matieres » brutes & inanimées ». Non, la spiritualité de l'ame n'est pas la seule preuve de son immortalité. 1°. La Religion Chrétienne est un fait établi par des preuves victorieuses; cette Religion m'enseigne que je suis immortel: il faut la convaincre de fausseté, avant de corriger ma croyance. 2°. L'existence de Dieu est une vérité à laquelle un homme sensé ne peut se refuser: & cette vérité est évidemment liée avec l'immortalité de nos ames. L'univers est un fait qui suppose une cause, & nous déduisons du fait l'existence & les attributs de la cause; or, parmi ces attributs, il y en a qui supposent évidemment la conservation de l'ame humaine, quelle qu'elle soit de sa nature. 3°. La distinction du vice & de la vertu n'est pas une chose arbitraire, mais née avec les hommes, gravée dans leur ame avec des caracteres ineffaçables, & cette distinction seroit abolie si l'ame de l'homme n'échappoit pas à la ruine du corps... Du reste l'ouvrage de Locke est estimable pour la clarté, la méthode & l'esprit d'analyse qui le caractérisent. Il n'y avoit pas un an que Locke étoit sorti d'Angleterre, lorsqu'on l'accusa d'avoir fait imprimer en Hollande des libelles contre le gouvernement Anglois. Cette affaire lui fit perdre sa place dans le college de Christ à Oxford. Le philosophe Locke avoit du goût pour les conspirations; il se trouva impliqué dans l'affaire du duc de Montmouth, & s'enfuit en Hollande: nouvelle preuve que ces philosophes qui se disent des gens si paisibles & si pacifiques, sont toujours prêts à profiter des troubles de l'état (*voyez* VESPASIEN). Jacques II le fit demander aux états-généraux, & Locke fut obligé de se cacher jusqu'à ce que le monarque

Anglois fut détrôné par le prince d'Orange, son gendre. Il retourna alors dans sa patrie sur la flotte qui y conduisit la princesse, depuis reine d'Angleterre, & devint commis du commerce & des colonies Angloises; place qu'il remplit jusqu'en 1707. Il s'en démit, parce que l'air de Londres lui étoit absolument contraire; & se retira à dix lieues de cette ville, chez le chevalier Marsham, son ami. Il y passa le reste de ses jours, partageant son tems entre la priere & l'étude de l'Ecriture-Sainte : occupation bien remarquable dans un homme qui avoit essayé d'attribuer la pensée à la matiere. Il mourut en philosophe chrétien en 1704, à 72 ans. Il nous reste de lui un grand nombre d'ouvrages en anglois, dans lesquels on voit briller l'esprit géométrique, quoique l'auteur n'eût jamais pu se soumettre à la fatigue des calculs, ni à la sécheresse des vérités mathématiques. Ils ont été recueillis en 3 vol. in-fol., 1714, & 4 vol. in-4°, 1748. Les principaux sont: I. *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, dont la meilleure édition en anglois est celle de 1700, in-fol. Il a été traduit en françois par Coste, sous les yeux de l'auteur, 1729, in-4°, réimprimé en 4 vol. in-12. Cette version a été abrégée en un vol. in-12. II. Un traité intitulé : *Du Gouvernement Civil*, en anglois, qui a été assez mal traduit en françois, in-12, 1724; il y a une édition de 1780. Le philosophe y combat fortement le pouvoir arbitraire, & semble même ébranler les principes de tout gouvernement monarchique. III. Trois *Lettres sur la Tolérance* en matiere de religion. IV. Quelques *Ecrits* sur la monnoie & le commerce. V. *De l'Education des Enfans*. Ce livre estimable a beaucoup d'égards, mais dont plusieurs endroits ont été critiqués avec raison, a été traduit en françois, en allemand, en hollandois & en flamand. VI. Un traité intitulé : *Le Christianisme raisonnable*, traduit aussi en françois, & imprimé en 1715, en 2 vol. in-12. Quelques propositions de ce livre, prises à la rigueur, pourroient le faire soupçonner de Socinianisme. Il y soutient que J. C. & les Apôtres n'annonçoient d'autre article de foi, que de croire que J. C. étoit le Messie. Il s'excusa ou tâcha de se justifier dans des lettres au docteur Stillengfléet. M. Coste a traduit la *Défense de Locke*, & l'a ajoutée à celle du *Christianisme raisonnable*. Il y a du reste dans cet ouvrage d'excellentes choses & de solides réfutations du philosophisme : on y trouve même des observations sur la convenance & la nécessité de l'autorité suprême du Chef de l'Eglise, qui seules suffiroient pour confondre les Richéristes, les Jansénistes, & les Fébroniens, (*voyez* GROTIUS, MÉLANCHTHON). VII. Des *Paraphrases sur quelques Epitres de S. Paul*. VIII. Des *Œuvres diverses*, 1710, en 2 vol. in-12. On y trouve une *Méthode* très-commode pour dresser des recueils: plusieurs savans l'ont suivie. IX. Des *Œuvres posthumes*. Elles renferment des morceaux sur

divers sujets de philosophie. Locke avoit une grande connoissance des mœurs du monde & des arts. Il avoit coutume de dire que « la connoissance des » arts méchaniques renferme » plus de vraie philosophie que » tous les systêmes, les hypo- » theses & les spéculations des » philosophes ». Jugement qui lui fait honneur & qui est d'une vérité aussi sensible qu'intéressante. Son style n'a ni la force de la Bruyere, ni le coloris de celui de Malebranche : mais il a beaucoup de justesse, de clarté & de netteté. Sa conversation étoit enjouée. Il savoit plusieurs contes agréables, qu'il rendoit encore plus piquans par la maniere dont il les racontoit. Son humeur étoit portée à la colere ; mais ses accès n'étoient que passagers, & il étoit le premier à reconnoître ses torts.

LOCMAN, fameux philosophe d'Ethiopie ou de Nubie. Les Arabes en racontent mille fables. Ils prétendent qu'il étoit esclave, & qu'il fut vendu aux Israélites du tems de Salomon. Ils en rapportent plusieurs choses que les Grecs ont attribuées à Esope. Nous avons un livre de *Fables* & de *Sentences*, que les Arabes disent être l'ouvrage de Locman : mais l'on croit que ce livre est moderne. S'il est vrai que Locman est le même qu'Esope, il paroît que les Grecs ont forgé l'histoire de celui-ci sur celle du premier, & que dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, ils se sont approprié avec diverses altérations, les hommes & les événemens célebres qui ont illustré l'Asie (*). Les Fables & les Apologues attribués à Locman sont trop conformes au génie des peuples, où l'on prétend qu'il a vécu, pour croire que les Arabes aient ici pillé les Grecs. Les historiens peignent Locman comme un homme également estimable par ses connoissances & par ses vertus. C'étoit un philosophe taciturne & contemplatif, occupé de l'amour de Dieu & détaché de celui des créatures. Des savans ont prétendu que Locman étoit Salomon & que ses Apologues étoient ceux de ce philosophe roi. « L'histoire des » premiers philosophes dont » les Grecs se glorifient (dit un » critique célebre), & dont la » patrie n'est nullement certai- » ne, contient un grand nom- » bre d'altérations de nos divi- » nes Ecritures; & spécialement » quelques-uns des livres de » Salomon (*le Sage* par ex- » cellence) ont eu l'influence » la plus marquée dans les ou- » vrages des philosophes de la » Grece, sous différens noms, » traduits de nos Livres-Saints. » Le Locman des Orientaux, » loin d'avoir été l'Esope des » Grecs, selon le préjugé com- » mun, reprendra son vrai » nom de Salomon, lequel » signifie *sage* en hébreu, & a » été traduit par celui de » Locman, qui a le même » sens en arabe. Les auteurs » Orientaux parlent beaucoup » de la *sagesse* de Salomon. De » ce personnage qu'ils ont al-

(*) Voyez l'*Hist. vérit. des Tems Fabuleux*, tom. 3. pag. 571 ; & les articles FICIN, LAVAUR, PLATON, NUMENIUS, OPHIONÉE, OVIDE.

» téré, ils en ont fait plusieurs, » un entr'autres, sous le nom » de Locman. Ce mot est » arabe, & est le même que » celui de Salomon. Locman » est formé originairement de » l'article arabe *Al*, & du mot » *Echm*, qui signifie *sage*. » Dans la *Bibliotheque Orientale* de M. d'Herbelot, on » trouve sur le mot LOCMAN, » ALHAKIM LOCMAN, LOCMAN *le sage*. C'est exactement le surnom de Salomon, » traduit en arabe. Quelques-uns ont prétendu qu'Esope » étoit le même personnage » que Locman & Bidpay, » appellé vulgairement *Pilpay*, & ont par conséquent » mis sur le compte de Locman, les fables d'Esope. Si » Salomon a été masqué sous » le nom de Locman, cette » découverte conduiroit à un » doute très-grave sur quelques fables attribuées à Esope » confondu avec Locman. En » attendant des éclaircissemens » sur un fait aussi important, » nous ferons observer que » l'on trouve dans les *Proverbes* de Salomon (vj. 6.) » la fable de la *Fourmi* (*), & » celle du *Pot de terre* & du » *Pot de fer* dans l'*Ecclésiastique* (XIII. 2 & 3). Ce ne » sont pas les seuls apologues » qu'on rencontre dans l'Ecriture-Sainte. On y lit la fable » des *Arbres qui se choisissent un roi* (*Judic.* IX. 8.); celles » du *Riche* & du *Pauvre* & des » *Deux Fils* (II. *Reg.* XII. 1.), » du *Cedre* & du *Chardon* (IV. » *Reg.* XIV, 9 & II *Paral.* XXV. » 18). Ainsi les écrivains sacrés ont évidemment l'honneur de l'invention de l'apologue, puisque *Hésiode* qui » long-tems avant Esope, avoit » donné la fable de l'*Epervier* » & du *Rossignol* (*Oper. & Dies*, 1, 200), est moins » ancien que l'auteur du livre » des *Juges*, où nous trouvons » la fable des *Arbres* ». On pourroit citer à l'appui de ces dévoilemens sur Locman, un ouvrage intitulé : *Vie des écrivains étrangers, tant anciens que modernes*, par M. le prévôt d'Exmes (à Paris, chez la veuve Duchesne, 1784) où sont rapprochés les grands traits de ressemblance qui se trouvent entre Salomon & Locman. On pourroit citer encore les *Nouveaux contes Arabes*, ou *Supplément aux Mille & une nuits, suivis de Mélanges de littérature orientale & de Lettres, par M. l'abbé* *** (à Paris, chez Prault, in-12 de 424 pages). Dans les Lettres qui terminent cet ouvrage, on prouve presque jusqu'à l'évidence que le Locman des Arabes est le premier fabuliste ; que l'Esope des Grecs n'en est que le traducteur, & que son histoire publiée par le moine Planudes est fabuleuse & controuvée, ainsi que le recueil d'apologues qu'il a compilé très-mal-adroitement. De plus, dans les *Pensées* & *Ada-*

(*) L'Ecriture nous dit expressément qu'il composa trois mille paraboles ou apologues, & mille & cinq poëmes. *Locutus est Salomon tria millia parabolas, & fuerunt carmina ejus quinque & mille.* III. Reg. IV. 32. Les Septante ont *quinquies mille*, mais l'hébreu & le chaldéen sont conformes à la Vulgate.

ges, traduits de l'arabe, on trouve plusieurs maximes de nos auteurs sacrés. Le premier *Adage* est celui-ci : *La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse.* Ces rencontres singulieres paroissent embarrasser le traducteur. Il les attribue à *l'influence éternelle de la nature, toujours uniforme dans ses opérations, soit morales, soit physiques.* Mais sans critiquer l'espece de phébus qu'on croit appercevoir dans cette *influence éternelle de la nature*, & sans demander au traducteur pourquoi cette *influence éternelle* n'a pas produit les mêmes adages chez tous les philosophes & chez toutes les nations, nous nous bornerons à remarquer que cette ressemblance des moralistes Arabes avec ceux de l'Ecriture, reçoit une explication aussi simple que satisfaisante des observations que nous venons de faire (*voy.* ESOPE, PLANUDES, MEZIRIAC). Erpenius a publié les *Fables* de Locman en arabe & en latin, 1636 & 1656, in-4°. Galland les traduisit en françois, avec celles de Pilpay, Paris, 1714, 2 vol. in-12; & Gueullette en 1724.

LOCNERUS *ou* LOCHNER, (Michel-Fréderic) né à Furth, près de Nuremberg, en 1662, mort à Nuremberg en 1720, à 58 ans, étoit très-versé dans l'antiquité & dans l'histoire naturelle. On a de lui : I. *Papaver ex antiquitate erutum*, Nuremberg, 1713, in-4°. II. *Heptas dissertationum ad Historiam Naturalem pertinentium*, 1717, in-4°. III. *Rariora musæi Besleriani*, 1716, in fol. & plusieurs ouvrages sur les simples exotiques.

LOCRES, (Ferry de) né à St.-Paul ou St.-Pol, ville de l'Artois, en 1571 curé de S. Nicolas d'Arras, mort en 1614, partagea son tems entre les devoirs de son ministere & l'étude des antiquités de son pays. Nous devons à ses recherches : I. *Discours de la Noblesse*, où il fait mention de la piété & de la vertu des rois de France, Arras, 1605, in-8°. II. *Histoire des Comtes, Pays & Ville de St.-Paul*, Douay, 1613, in-4°., ouvrage estimé. III. *Chronicon Belgicum ab anno 258 ad annum 1600*, Arras, 1616, in-4°. C'est plutôt une chronique du pays d'Artois que des Pays-Bas. La critique y manque, sur-tout pour les premiers tems.

LOCUSTA, fameuse empoisonneuse, vivoit à la cour de Néron, l'an 60 de J. C. Ce prince barbare se servoit de cette misérable pour faire périr les objets de sa haine & de sa vengeance. Tacite dit qu'il craignoit si fort de la perdre, qu'il la faisoit garder à vue. Il employa son ministere, lorsqu'il voulut se défaire de Britannicus. Comme le poison n'opéroit pas assez tôt, il alloit ordonner qu'on la fît mourir; la mort soudaine de Britannicus lui sauva la vie. Suétone rapporte que Néron lui faisoit préparer ses poisons dans son palais, & que pour prix de ses abominables secrets, il lui pardonna non-seulement tous ses crimes, mais qu'il lui donna de grands biens & des éleves pour apprendre son métier.

LOCUTIUS, *voyez* AÏUS.

LOEBER, (Christian) théologien Allemand, né à Orlamunde en 1683, mort en 1747, fut

ſut ſurintendant-général à Altembourg. On a de lui des *Diſſertations académiques* & un *Abrégé de Théologie* en latin. Il eut un fils Gothilf-Friedman & une fille Chriſtine-Dorothée, qui ſe diſtinguerent par leurs poéſies.

LOER, (Thierry) appellé auſſi *Loërius de Stratis*, parce qu'il étoit natif d'Hoogſtraten en Brabant, ſe fit Chartreux à Cologne, & mourut à Würtzbourg en 1554, après avoir composé ſur les Hoſties miraculeuſes conſervées à Bruxelles, un Ouvrage imprimé à Cologne en 1532, peu de tems après la maladie de la *ſuette*, qui avoit fait de grands ravages à Bruxelles en 1529. C'eſt le premier ouvrage qui ait été imprimé ſur ces Hoſties ſi célebres dans la Belgique. Il a pour titre: *Præſtantiſſima quædam ex innumeris miracula, quæ Bruxellis, nobili apud Brabantos oppido, circa venerabilem Euchariſtiam hactenùs multis ab annis ad Chriſti gloriam fiunt*, &c. Quoique juſqu'à préſent il ne conſte d'aucun imprimé avant cette époque; le fait hiſtorique eſt ſupérieurement prouvé, tant par des Lettres originales de 1370 (époque du miracle), que par d'autres manuſcrits rédigés par des témoins oculaires & contemporains, joints à une conſtante tradition & un culte non interrompu juſqu'à nos jours; culte qui n'eſſuya aucune critique que de la part des hérétiques, vers la fin du 16e. ſiecle. On peut voir la *Diſſertation hiſtorique*, imprimée à Bruxelles, chez Lemaire, 1790, in-8°, ou le précis qui s'en trouve dans le *Journ. hiſt. & litt.*, 1 ſept. 1790, pag. 7.

LOERIUS, *voyez* Loyer.

LOESEL, (Jean) né en 1607, a vécu juſqu'au milieu du 17e. ſiecle à Konisberg. On a de lui: *Flora Pruſſica*, Konisberg, 1703, in-4°. George-André Helving en a donné le *Supplément*, Dantzig, 1712, in-4°.

LOEWENDAL, (Ulric-Fréderic Woldemard, comte de) né à Hambourg en 1700, étoit arriere-petit-fils d'un fils naturel de Fréderic III, roi de Danemarck. Il commença à porter les armes en Pologne en 1713 comme ſimple ſoldat, & après avoir paſſé par les grades de bas-officier, d'enſeigne & d'aide-major, il devint capitaine en 1714. L'Empire alors n'étoit point en guerre; il alla ſervir comme volontaire dans les troupes de Danemarck contre la Suede, & s'y diſtingua par ſon activité & par ſon courage. La guerre étant ſurvenue en Hongrie, il y paſſa en 1716, & ſe ſignala à la bataille de Peterwaradin, au ſiege de Temeſwar, à la bataille & au ſiege de Belgrade. Le roi Auguſte de Pologne, au ſervice duquel il entra enſuite, le fit maréchal-de-camp & inſpecteur-général de l'infanterie Saxonne. Il fit les campagnes de 1734 & de 1735 ſur le Rhin. La czarine l'ayant attiré à ſon ſervice, fut ſi contente de la maniere dont il ſe conduiſit dans la Crimée & dans l'Ukraine, qu'elle le nomma chef de ſes armées. La grande réputation que ſa valeur lui avoit faite, engagea le roi de France à ſe le procurer. Il obtint en 1743 le grade de lieutenant général, & dès l'année ſuivante il ſe ſignala aux ſieges de Menin, d'Ypres,

de Furnes, & à celui de Fribourg en 1744. Dans la campagne de 1745, il commanda le corps de réserve à la bataille de Fontenoy, & partagea la gloire de la victoire. Il prit dans la même campagne, Gand, Oudenarde, Ostende, Nieuport. Il commença la suivante par les sieges de l'Ecluse & du Sas-de-Gand; & la finit par celui de Berg-Op-Zoom, qui fut prise d'assaut le 16 septembre 1747; le duc de Parme avoit échoué devant cette place en 1588, & Spinola en 1622; & depuis ces sieges elle avoit été fortifiée par le fameux Coehorn, le Vauban des Hollandois, qui la regardoit comme son chef-d'œuvre. Mais des intelligences secretes seconderent la valeur françoise, & la brêche à peine praticable s'étant trouvée en plein midi sans défenseurs, les assiégeans y entrerent sans résistance Un régiment Ecossois ayant tenté de les en chasser, fut haché en pieces. Le lendemain de cette journée, le comte de Loewendal reçut le bâton de maréchal de France. Il ne survécut pas long-tems à sa gloire. Un petit mal qui lui survint au pied, & qui fut suivi de la gangrene, l'emporta en 1755, à 55 ans. Il avoit été constamment attaché à la Religion Catholique, dont il pratiquoit les devoirs, & laissa un fils élevé dans les mêmes sentimens, nommé François-Xavier-Joseph.

LOGOTHETE, *voyez* ACROPOLITE.

LOHEAC, *voyez* LAVAL (André de).

LOHENSTEIN, (Daniel-Gaspar de) conseiller de l'empereur, syndic de la ville de Breslaw, né à Nimptsch en Silésie l'an 1635, fit de bonnes études, & voyagea dans toutes les parties de l'Europe, où il s'acquit l'estime des savans. Il mourut en 1683, à 49 ans. Son génie avoit été précoce; à l'âge de 15 ans il donna trois *Tragédies* applaudies. C'est le premier qui ait tiré la Tragédie Allemande du chaos. On a de lui: I. Plusieurs Pieces dramatiques. II. *Le généreux capitaine Arminius, vaillant défenseur de la liberté Germanique*, en 2 vol. in-4°. C'est un roman moral, assez ennuyeux, dont le but est d'inspirer de l'ardeur pour les sciences aux personnes destinées aux emplois publics. III. *Des Réflexions Poétiques sur le 53e. chapitre d'Isaïe.*

LOIR, (Nicolas) peintre, né à Paris en 1624, fit une étude si particuliere des ouvrages du Poussin, & les copioit avec tant d'art, qu'il est difficile de distinguer la copie d'avec l'original. Louis XIV le gratifia d'une pension de 4000 livres. Loir s'attacha au coloris & au dessin. Il avoit de la propreté & de la facilité. Il peignoit également bien les figures, les paysages, l'architecture & les ornemens; mais il excelloit à peindre des femmes & des enfans. Il mourut à Paris en 1679. Alexis LOIR, son frere, s'est distingué dans la gravure.

LOISEAU, *voyez* LOYSEAU.

LOISEL, (Antoine) avocat au parlement de Paris, né à Beauvais en 1536, d'une famille féconde en personnes de mérite, étudia à Paris sous le fameux Ramus, qui le fit son

exécuteur testamentaire ; à Toulouse & à Bourges, sous Cujas. Il s'acquit une grande réputation par ses plaidoyers, & fut revêtu de plusieurs emplois honorables dans la magistrature. Il mourut à Paris en 1617, à 81 ans. On a de lui : I. Huit Discours intitulés : *La Guienne de M. Loisel*, parce qu'il les prononça, étant avocat du roi, dans la chambre de justice de Guienne. II. Le *Trésor de l'Histoire générale de notre tems*, depuis 1610 jusqu'en 1628, in-8° : ouvrage médiocre. III. Le *Dialogue des Avocats du Parlement de Paris*. IV. Les *Regles du Droit François*. V. Les *Mémoires de Beauvais & Beauvoisis*, in-4°, pleins de recherches curieuses. VI. Les *Institutes coutumieres*, 1710, en 2 vol. in-12, réimprimées plusieurs fois. VII. Des *Poésies Latines*. VIII. *Opuscules divers*, in-4°, 1656. Ils furent publiés par l'abbé Joly, son neveu & chanoine de Paris, qui les orna de la *Vie* de l'auteur.

LOISEL, *voyez* LOESEL & OISEL.

LOLLARD ou LOLHARD, (Walter) hérésiarque Allemand, enseigna, vers l'an 1315, que les démons avoient été chassés du ciel injustement, & qu'ils y seroient rétablis un jour. S. Michel & les autres anges, coupables de cette injustice, devoient être (selon lui) damnés éternellement avec tous les hommes qui n'étoient pas dans ces sentimens. Il méprisoit les cérémonies de l'Eglise, ne reconnoissoit point l'intercession des Saints, & croyoit que les Sacremens étoient inutiles. Le mariage, selon lui, n'étoit qu'une prostitution jurée, &c. Ce fanatique se fit un grand nombre de disciples en Autriche, en Bohême, &c. Il établit 12 hommes choisis entre ses disciples, qu'il nommoit ses apôtres, & qui parcouroient tous les ans l'Allemagne, pour affermir ceux qui avoient adopté ses sentimens. Les inquisiteurs firent arrêter Lollard, & ne pouvant vaincre son opiniâtreté, le condamnerent. Il fut brûlé à Cologne en 1422, sans donner aucune marque de repentir. On découvrit un grand nombre de ses disciples, dont on fit, selon Trithême, un grand incendie. Les Lollards se propagerent en Allemagne, passerent en Flandre & en Angleterre. Ces enthousiastes séduisirent beaucoup d'Anglois, & leur secte fit du progrès dans ce royaume. Ils se réunirent aux Wiclefites, & préparerent la ruine du clergé d'Angleterre & le schisme de Henri VIII ; tandis que d'autres Lollards disposoient les esprits en Bohême pour les erreurs de Jean Hus, & pour la guerre des Hussites. Tant il est vrai que laisser germer des sectes, c'est non-seulement préparer des maux inévitables à la Religion, mais ébranler encore la constitution des états.

LOLLIA PAULINA, petite-fille du consul Lollius, étoit mariée à C. Memmius Regulus, gouverneur de Macédoine, quand l'empereur Caligula fut épris de sa beauté. Afin de l'épouser dans les formes, il obligea Memmius à se dire le pere de cette dame, dont il étoit le véritable mari. Elle ne porta pas long-tems le titre si

envié & si dangereux d'impératrice : la fameuse Agrippine, dévorant dans son cœur le trône qu'elle occupoit, la fit accuser de sortilege, & sous ce prétexte la fit bannir par l'empereur, puis assassiner par un tribun, l'an 49*e.* de Jesus-Christ.

LOLLIEN, (*Spurius-Servilius Lollianus*) soldat de fortune, né dans la lie du peuple, s'avança dans les armes par son intelligence & sa bravoure. Il fut revêtu de la pourpre impériale par les soldats Romains qui venoient de massacrer Posthume le Jeune : ce fut dans le commencement de l'an 267. L'usurpateur se défendit à la fois contre les troupes de Gallien & contre les barbares d'au-delà du Rhin. Après les avoir contraints de retourner dans leur pays, il fit rétablir les ouvrages qu'ils avoient détruits. Comme il faisoit travailler ses soldats à ces travaux, ils se mutinerent & lui ôterent la vie après quelques mois de regne.

LOLLIUS, (*Marcus*) consul Romain, fut estimé d'Auguste. Cet empereur lui donna le gouvernement de la Galatie, de la Lycaonie, de l'Isaurie & de la Pisidie 23 ans avant J. C. Il le fit ensuite gouverneur de Caïus-César, son petit-fils, lorsqu'il envoya ce jeune prince dans l'Orient pour y mettre ordre aux affaires de l'empire. Lollius fit éclater dans ce voyage son avarice & d'autres mauvaises qualités qu'il avoit cachées auparavant avec adresse. Les présens immenses qu'il extorqua de tous les princes pendant qu'il fut auprès du jeune César, découvrirent ses vices. Il entretenoit la discorde entre Tibere & Caïus-César, & l'on croit même qu'il servoit d'espion au roi des Parthes pour éloigner la conclusion de la paix. Caïus ayant appris cette trahison, l'accusa auprès de l'empereur. Lollius, craignant d'être puni, comme il le méritoit, s'empoisonna : laissant des biens immenses à Marcus Lollius son fils, qui fut consul, & dont la fille Lollia Paulina épousa Caligula. C'est ce dernier Lollius auquel Horace adresse la 2*e.* & la 18*e.* Epîtres de son 1*er.* livre, & qu'il appelle *maxime Lolli.*

LOM *ou* LOMMIUS, (Josse Van) savant médecin, né à Buren, dans le duché de Gueldre, vers 1500, exerça sa profession principalement à Tournay & à Bruxelles, & mourut vers l'an 1562. Nous avons de lui : I. *Commentarii de Sanitate tuenda, in primum lib. de Re medica C. Celsi ;* Leyde, 1761. II. *Observationum medicinalium libri tres.* On en a fait un grand nombre d'éditions ; la plus récente est celle d'Amsterdam, 1761, in-12. Il a été traduit deux fois en françois, Paris, 1712 & 1759. III. *De curandis febribus*, Amsterdam, 1761. Le latin de Lommius est pur & élégant. On prétend qu'aucun médecin de son siecle n'a fait mieux connoître les maladies, ni prescrit une pratique plus judicieuse & plus sûre. Ses observations sont sages & solides. En parlant des avantages de la sobriété, il remarque que le précepte que fait l'Eglise de la quarantaine, qui a lieu au commencement du printems, est parfaitement conforme aux loix de l'Hygiene, & qu'étant

obſervée avec régularité, elle prévient pluſieurs maladies. Tous les ouvrages de Lommius ont été imprimés à Amſterdam en 1745 & 1761, 3 vol. in-12.

LOMAZZO, (Jean-Paul) né à Milan en 1538, devint habile dans la peinture & dans les belles-lettres. La littérature lui fut d'un grand ſecours, quand il eut perdu la vue à la fleur de ſon âge, ſuivant la prédiction que lui en avoit faite Cardan. Il mourut en 1598. On a de lui deux ouvrages peu communs: I. Un *Traité de la Peinture* en italien, Milan, 1585, in-4°. II. *Idea del Tempio della Pittura*, 1590, in-4°.

LOMBARD, (Pierre) *voy.* PIERRE LOMBARD.

LOMBART, (Lambert) né à Liege en 1506, s'appliqua avec ſuccès à la peinture. Il ſe perfectionna dans ſon art en Allemagne, en France & ſurtout en Italie, où il paſſa à la ſuite du célebre cardinal Polus. De retour dans ſa patrie, il y établit le bon goût dans la peinture & l'architecture, & forma des éleves qui firent de grands progrès dans ces arts. Hubert Goltzius publia la Vie de Lombart par Dominique Lampſon, ſous ce titre: *Lamberti Lombardi apud Eburones pictoris celeberrimi Vita*, Bruges, 1565, in-8°. Goltzius y donne un témoignage éclatant de ſa reconnoiſſance pour les leçons qu'il avoit reçues de Lombart. Ce peintre étoit encore en vie l'an 1565; on ignore l'année de ſa mort.

LOMBERT, (Pierre) avocat au parlement de Paris, ſa patrie, fut uni à Mrs. de Port-Royal, & demeura quelque tems dans leur maiſon. Il traduiſit les écrits des SS. Peres, & mourut en 1710, après avoir publié pluſieurs verſions. Les plus eſtimées ſont: I. Celle de l'*Explication du Cantique des Cantiques* par S. Bernard. II. Celle de *la Guide du Chemin du Ciel*, écrite en latin par le cardinal Bona. III. Celle de *tous les Ouvrages de S. Cyprien*, en 2 vol. in-4°, accompagnée de notes, d'une nouvelle *Vie* de ce Pere, tirée de ſes écrits, & la traduction de l'ancienne par le diacre Ponce, &c. IV. Une traduction des *Commentaires* de S. Auguſtin: *De Sermone Chriſti in monte*. V. Enfin la traduction de la *Cité de Dieu* du même docteur, avec des notes, en 2 vol. in-8°, 1675. On peut reprocher à Lombert ce qu'on a reproché à Dubois, autre traducteur de Port-Royal. S. Bernard, S. Auguſtin & S. Cyprien ont chez lui à-peu-près le même ſtyle, les mêmes tours & le même arrangement.

LOMEIER, (Jean) miniſtre réformé à Zutphen, s'eſt diſtingué par ſon *Traité hiſtorique & critique des plus célebres Bibliotheques anciennes & modernes*, imprimé à Zutphen en 1699, in-12. De tous les livres que nous avons ſur cette matiere, c'eſt le plus ſavant, mais non pas le mieux écrit; & depuis qu'il a été publié, il y auroit bien des additions à faire.

LOMÉNIE, (Henri-Auguſte de) comte de Brienne, fut fait par Louis XIII capitaine du château des Thuileries en 1622, & envoyé en Angleterre 2 ans après, pour régler les articles du mariage de Henriette de France avec le prince de Galles. Il ſuivit enſuite le roi

au siege de la Rochelle. Dans le commencement du regne de Louis XIV il eut le département des affaires étrangeres. Il se conduisit avec beaucoup de prudence durant les troubles de la minorité, & mourut en 1666, à 71 ans. Il laissa des *Mémoires* manuscrits, depuis le commencement du regne de Louis XIII jusqu'à la mort du cardinal Mazarin. On en a pris les morceaux les plus intéressans pour composer l'ouvrage connu sous le titre de *Mémoires de Loménie*, imprimés à Amsterdam en 1719, en 3 vol. in-12. L'éditeur les a poussés jusqu'en 1681. Ils offrent quelques détails curieux & des anecdotes utiles pour l'histoire de son tems.

LOMÉNIE, (Henri-Louis de) comte de Brienne, fils du précédent, fut pourvu en 1661, dès l'âge de 16 ans, de la survivance de la charge de secrétaire-d'état qu'avoit son pere, & commença à l'exercer à 23 ans, après avoir voyagé en différentes contrées d'Europe. Mais l'affliction que lui causa la mort de sa femme, Henriette de Chavigni, en 1665, aliéna son esprit. Louis XIV fut obligé de lui demander sa démission. L'ex-ministre se retira chez les Peres de l'Oratoire, après avoir vainement tenté d'entrer chez les Chartreux. Il vécut d'abord avec sagesse, & reçut même les ordres sacrés; mais il ne tarda pas de se dégoûter d'une vie qui lui paroissoit trop uniforme. Il reprit ses voyages, passa en Allemagne, s'enflamma, dit-on, pour la princesse de Meckelbourg, & lui déclara sa passion. Louis XIV, à qui cette princesse en porta ses plaintes, ordonna à Loménie de revenir à Paris, & le fit enfermer dans l'abbaye de S. Germain. On fut obligé de le confiner ensuite à S. Benoît-sur-Loire, puis à S. Lazare. L'écrit qui l'occupa le plus dans sa prison, fut une Histoire du Jansénisme, sous le titre de *Roman véritable, ou l'Histoire secrette du Jansénisme; Dialogues de la composition du M. de* MÉLONIE (Loménie) *sire de Nebrine*, &c., 1685. Cet ouvrage n'a point été imprimé; c'est un mélange de prose & de vers en 9 livres. Les portraits d'Arnaud, de Lancelot & de quelques autres y sont peints avec beaucoup de feu. L'auteur y ménage peu les solitaires de Port-Royal, dont les partisans ne l'ont pas ménagé à leur tour. Lorsqu'il pouvoit calmer les agitations de son esprit, il étoit aimable; son cœur étoit sensible & généreux. Quelques années avant sa mort, il eut ordre de se retirer à l'abbaye de S. Séverin de Château-Landon, où il mourut en 1698. Outre son *Roman véritable*, dans lequel on recueilleroit quelques anecdotes, si l'on pouvoit en séparer le sérieux, des plaisanteries qui y dominent; on a de lui : I. Les *Mémoires de sa Vie* en 3 vol. in-fol. II. Des *Satyres* & des *Odes*. III. Un *Poëme*, plus que burlesque, *sur les Fous de S. Lazare*. Les ouvrages précédens sont manuscrits. IV. *L'Histoire de ses Voyages*, in-8°, écrite en latin avec assez d'élégance & de netteté. V. La traduction des *Institutions* de Thaulere, 1665, in-8°. VI. Un *Recueil de Poësies Chrétiennes & diverses*, 1671, 3 vol. in-12. On y trouve plu-

ſieurs de ſes propres ouvrages. L'auteur avoit de la facilité & de la vivacité, mais ſon imagination n'étoit pas toujours dirigée par un goût ſûr. VII. *Les Regles de la Poéſie Françoiſe*, qu'on trouve à la ſuite de la *Méthode Latine de Port-Royal.* C'eſt un canevas qui a ſervi à tous ceux qui ont écrit ſur la même matiere. — Le nom de LOMÉNIE de BRIENNE, eſt devenu fameux avant & durant la révolution de France, de l'an 1789, dans la perſonne du cardinal archevêque de Sens, un des principaux inſtrumens d'abord des innovations qui troublerent ce royaume, enſuite du déplorable ſchiſme qui l'arracha à l'Egliſe Catholique.

LOMER, (S.) *Launomarus*, abbé au dioceſe de Chartres, mourut le 19 janvier 594. Ses reliques, portées dans le dioceſe de Blois, donnerent lieu d'y fonder au 10e. ſiecle une abbaye qui porte ſon nom.

LOMONOSSOU, (Michel) conſeiller-d'état en Ruſſie, publia en 1760 un *Abrégé des Annales de Ruſſie, depuis l'origine de la nation Ruſſe juſqu'à la mort du grand-duc Jaroſlaw I, en 1054*, en langue du pays. Il a été traduit en allemand par le baron de Holbach & imprimé à Leipſig, & en françois, Paris, 1772. L'auteur auroit pouſſé ſon ouvrage plus loin ſi la mort ne l'avoit prévenu le 4 avril 1765.

LONDE, (François-Richard de la) né à Caen en 1685, mort en 1765, ſe livra à la poéſie, à la muſique, à la peinture, au deſſin & au génie. Il a laiſſé : I. *Le Plan & les vues de Caen*, exécutés avec beaucoup de netteté. II. *Paraphraſes* en vers *des ſept Pſaumes de la Pénitence*, 1748, in-8°. III. *Mémoires concernant le commerce de la Baſſe-Normandie*, manuſcrits. IV. *Recherches ſur l'antiquité du château & de la ville de Caen*, auſſi en manuſcrit. V. Diverſes *Pieces de Poéſie*, les unes manuſcrites, les autres inſérées dans des Recueils & Journaux.

LONG, (Jacques le) prêtre de l'Oratoire, né à Paris en 1665, fut envoyé dans ſa jeuneſſe à Malte pour y être admis au nombre des Clercs de S. Jean de Jéruſalem. A peine fut-il arrivé, que la contagion infecta l'iſle. Il rencontra par haſard des perſonnes qui alloient enterrer un homme mort de la peſte : il les ſuivit; mais dès qu'il fut rentré dans la maiſon où il logeoit, on en fit murer les portes, de peur qu'il ne communiquât le poiſon dont on le croyoit attaqué. Cette eſpece de priſon garantit ſes jours & ceux des perſonnes avec leſquelles il étoit enfermé. Le jeune le Long, échappé à la contagion, quitta l'iſle qu'elle ravageoit, & revint à Paris, où il entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1686. Après avoir profeſſé dans pluſieurs colleges, il fut nommé bibliothécaire de la maiſon de S. Honoré à Paris. Cette bibliotheque augmenta de plus d'un tiers ſous ſes mains. L'excès de travail le jeta dans l'épuiſement, & il mourut d'une maladie de poitrine en 1721, à 56 ans, regardé comme un ſavant vertueux. Ses principaux ouvrages ſont : I. Une *Bibliotheque ſacrée*, en latin, réimprimée en 1723, en 2 vol. in-fol., par les ſoins du P. Deſmolets, ſon con-

frere & son successeur dans la place de bibliothécaire : elle est divisée en deux parties : dans la premiere il donne un catalogue des manuscrits & des textes originaux de la Bible avec leurs éditions & versions. Dans la seconde il donne une notice des auteurs & des ouvrages faits sur l'Ecriture-Sainte. II. *Bibliotheque historique de la France*, in-fol. Cet ouvrage, plein d'érudition & de critique, coûta bien des recherches à son auteur : il est d'une grande utilité à ceux qui s'appliquent à l'histoire de la nation Françoise, & un homme d'esprit ne balance pas de l'appeller *un véritable monument du regne de Louis XIV*. On y trouve, ainsi que dans l'ouvrage précédent, quelques inexactitudes; mais quel ouvrage, sur-tout de ce genre, en est exempt ? M. de Fontette en a donné, en 1768 & années suivantes, une nouvelle édition en 5 vol. in-fol., corrigée & considérablement augmentée. III. Un *Discours historique sur les Bibles Polyglottes & leurs différentes éditions*, 1713, in-8°.

LONGEPIERRE, (Hilaire-Bernard de Roqueleyne, seigneur de) né à Dijon en 1659 d'une famille noble, fut secrétaire des commandemens du duc de Berri, & eut quelque réputation comme poëte & comme traducteur. Il se fit un nom dans le genre dramatique par trois Tragédies : *Médée*, *Electre* & *Sésostris* ; cette derniere n'a pas été imprimée. Ces pieces sont dans le goût de Sophocle & d'Euripide ; les détracteurs de l'antiquité se servirent des copies pour déprifer les originaux. On a encore de Longepierre : I. Des *Traductions* en vers françois, ou pour mieux dire, en prose rimée, d'*Anacréon*, de *Sapho*, de *Théocrite*, 1688, in-12 ; de *Moschus* & de *Bion*, Amsterdam, 1687, in-12. L'auteur les a enrichies de notes qui prouvent qu'il connoissoit l'antiquité, quoiqu'il ne sût en faire passer dans la langue françoise, ni les beautés, ni la délicatesse. II. Un *Recueil d'Idylles*, Paris, 1690, in-12. La nature y est peinte de ses véritables couleurs ; mais la versification en est prosaïque & foible. Il mourut à Paris en 1721.

LONGIANO, (Fausto de) auteur Italien du 16e. siecle, dont on a un *Traité des Duels*, Venise, 1552, in-8° ; des *Observations sur les Oraisons de Cicéron*, 1556, in-8°. Une *Traduction* de *Dioscoride* en italien, Venise, 1542, in-8°.

LONGIN, (S.) *Longinus* : c'est ainsi qu'on a appellé le soldat qui perça d'un coup de lance le côté de Notre-Seigneur, lorsqu'il étoit en croix. Ce nom semble n'avoir d'autre fondement que le mot grec d'où il est dérivé, lequel signifie *Lance*. Le texte sacré n'est pas absolument favorable à l'opinion qui confond ce soldat avec le centurion, qui s'écria : *Vraiment cet homme étoit le Fils de Dieu*. Il ne faut cependant pas s'élever avec trop de zele ou de confiance contre ces sortes de traditions, appuyées des martyrologes, & peut-être d'autres témoignages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

LONGIN, (Denys) philosophe & littérateur, né à

Athenes, eut une grande réputation dans le 3*e*. siecle par son éloquence & par sa philosophie. Ce fut lui qui apprit le grec à Zénobie, femme d'Odenat & reine de Palmyre. Cette princesse le fit son ministre. L'empereur Aurelien ayant assiégé sa capitale, Longin lui conseilla de résister autant qu'elle pourroit. On dit qu'il lui dicta la réponse noble & fiere qu'elle fit à cet empereur, qui la pressoit de se rendre. Longin fut la victime de son zele pour Zénobie. Palmyre ayant ouvert ses portes à Aurelien, ce prince le fit mourir en 273. Longin souffrit les plus cruels tourmens avec constance, & consola même ceux qui pleuroient autour de lui. Cet homme illustre avoit un goût délicat & une érudition profonde. On disoit de lui qu'il étoit une *Bibliotheque vivante*, & on disoit vrai. Il avoit composé en grec des *Remarques critiques* sur tous les anciens auteurs. Cet ouvrage n'existe plus, ainsi que plusieurs autres productions de philosophie & de littérature, dont il ne nous reste que le *Traité du sublime*. L'auteur y donne à la fois des leçons & des modeles; il y rend justice aux beautés de l'Ecriture-Sainte, & admire en particulier les expressions vives & énergiques, dont se sert Moïse dans l'Histoire de la Création. Boileau l'a traduit en françois, & Tollius l'a fait imprimer à Utrecht en 1694, in-4°, avec les remarques de différens savans. Boileau a accompagné sa traduction de plusieurs notes, dont quelques-unes peuvent être utiles. Il y en a une édition en grec, latin, italien & françois, de Vérone, 1733, in-4°.

LONGIN, (*Cæsar Longinus*) est auteur d'un livre singulier & peu commun, intitulé: *Trinum Magicum*, Francfort, 1616, 1630, ou 1673, in-12.

LONGINUS, *voyez* CASSIUS.

LONGO, (George) docteur & premier garde de la bibliotheque Ambrosienne, vivoit au commencement du 16*e*. siecle. Il laissa un *Traité* en latin, plein d'érudition, touchant les *Cachets des Anciens*; Milan, 1615, in-8°. On le trouve aussi dans le recueil des divers traités *De annulis*, publié à Leyde en 1672.

LONGO, (Pietro) *voyez* AARSENS.

LONGOLIUS, *voyez* LONGUEIL.

LONGOMONTAN, (Christian) né dans un village de Jutland, dans le Danemarck, en 1562, étoit fils d'un pauvre laboureur. Il essuya dans ses études toutes les incommodités de la mauvaise fortune, partageant, comme le philosophe Cléanthe, tout son tems entre la culture de la terre, & les leçons que le ministre du lieu lui faisoit. Il se déroba du sein de sa famille à l'âge de 14 ans, pour se rendre dans un college. Quoiqu'il fût obligé de gagner sa vie, il s'appliqua à l'étude avec tant d'ardeur, qu'il se rendit très-habile, sur-tout dans les mathématiques. Longomontan étant allé ensuite à Copenhague, les professeurs de l'université le recommanderent au célebre Tycho-Brahé, qui le reçut très-bien en 1589. Longomontan passa 8 ans auprès de

ce fameux astronome, & l'aida beaucoup dans ses observations & dans ses calculs. Entraîné par le desir d'avoir une chaire de professeur, il quitta Tycho-Brahé, & devint professeur de mathématiques à Copenhague, en 1605, emploi qu'il remplit avec beaucoup de réputation jusqu'à sa mort, arrivée en 1647. On a de lui plusieurs ouvrages estimables. Les principaux sont: I. *Astronomia Danica*, Amsterdam, 1640, in-fol. L'auteur y propose un nouveau *Systême* du monde, composé de ceux de Ptolomée, de Copernic & de Tycho-Brahé; ce systême n'a pas eu beaucoup de sectateurs, quoiqu'il semble réunir les avantages de tous les autres. Il servit à montrer combien on avoit tort de vouloir établir un systême certain sur une chose qui pouvoit être expliquée de tant de manieres diverses (*voy.* SCHEINER, COPERNIC, TYCHO &c.). II. *Systema mathematicum*, in-8°. III. *Problemata Geometrica*, in-4°. IV. *Disputatio Ethica de animæ humanæ morbis*, in-4°. Parmi les maladies de l'esprit humain, l'auteur ne compte pas cette manie qui dévoroit les philosophes de son tems, comme ceux du nôtre, de vouloir faire chacun un systême, & de chercher sans cesse ce qu'on ne peut trouver. Longomontan y étoit sujet comme les autres. Il croyoit bonnement avoir trouvé la quadrature du cercle; il consigna cette prétendue découverte dans sa *Cyclométrie*, 1612, in-4°, & réimprimée en 1617 & 1664; mais Pell, mathématicien Anglois, lui prouva que sa découverte étoit une chimere.

LONGUEIL, (Richard-Olivier, de) archidiacre d'Eu, puis évêque de Coutances, étoit d'une ancienne famille de Normandie. Le pape le nomma pour revoir le procès de la Pucelle d'Orléans, & il se signala parmi les commissaires qui déclarerent l'innocence de cette héroïne & l'injustice de ses juges. Charles VII l'envoya ambassadeur vers le duc de Bourgogne, le fit chef de son conseil, premier président de la chambre-des-comptes de Paris, & lui obtint la pourpre Romaine du pape Calixte III, en 1456. Le cardinal de Longueil se retira à Rome sous le pontificat de Pie II, qui lui confia la légation d'Ombrie, & lui donna les évêchés de Porto & de sainte Rufine, réunis ensemble, comme un gage de son estime. Il mourut à Pérouse en 1470, regretté par le souverain pontife & par les gens de bien.

LONGUEIL, (Christophe de) *Longolius*, selon Scevole de Sainte-Marthe, étoit fils naturel d'Antoine de Longueil, évêque de Léon, & naquit à Malines, où son pere étoit ambassadeur de la reine Anne de Bretagne, qui l'avoit fait déjà son chancelier: selon Erasme (qui l'assure sur la foi de Pierre Longueil, oncle paternel de Christophe), il étoit Hollandois de la ville de Schoonhove. Il montra de bonne heure beaucoup d'esprit & de mémoire, & embrassa toutes les parties de la littérature, antiquités, langues, droit civil, droit canon, médecine, théologie. Le succès avec lequel il exerça à Paris la profession de jurisconsulte, lui valut une charge de

conseiller au parlement. Il fut professeur de droit à Poitiers. Pour donner encore plus d'étendue à son génie, il parcourut l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse, où il fut retenu captif par le peuple, irrité contre les François, vainqueurs à la bataille de Marignan, qui venoit de se donner. Il mourut à Padoue en 1522, à 34 ans. On a de lui des *Epîtres* & des *Harangues*, avec sa *Vie* par le cardinal Polus, Florence, 1524, in-4°; Paris, 1733, in-8°. La diction en est pure & élégante, mais le fonds n'en est pas toujours assez fourni. Il étoit du nombre des savans qui imitoient avec succès le style de Cicéron. Dans ses premieres productions, il a peut-être trop accordé à une imagination abondante & vigoureuse; mais le jugement & la réflexion réparerent bientôt cet abus des richesses. L'auteur de la *Vie* du cardinal Polus (*voyez* PHILIPS Thomas) fait de Longolius le plus grand éloge, & l'on ne peut disconvenir que cet éloge ne soit bien mérité.

LONGUEIL, (Jean de) sieur de Maisons, de la famille des précédens, fut président-aux-enquêtes au parlement de Paris, & ensuite conseiller-d'état en 1549, sous Henri II. Il se rendit célebre dans ces emplois par son habileté & par sa prudence; & laissa un *Recueil* curieux de 271 *Arrêts notables* rendus de son tems. Il mourut le 1*er* mai 1551.

LONGUEIL *ou* LONGOLIUS, Gilbert de) né à Utrecht en 1507, fut médecin de Herman, archevêque de Cologne, & mourut dans cette derniere ville en 1543. Comme il avoit paru attaché au Luthéranisme, on ne voulut pas l'enterrer à Cologne, & ses amis furent obligés de transporter son corps à Bonn. On a de lui: I. *Lexicon Græco-Latinum*, in-8°, Cologne, 1533. II. Des *Remarques* sur *Ovide*, *Plaute*, *Cornelius Nepos*, *Cicéron*, *Laurent Valla*, &c., Cologne, 4 vol. in-8°. III. Une *Traduction* latine de plusieurs *Opuscules* de Plutarque, Cologne, 1542, in-8°. IV. Une *Version* latine du 2*e*. *Concile de Nicée*. V. Une édition grecque & latine, avec des notes, de la *Vie d'Apollonius de Thiane*, par Philostrate, Cologne, 1532, in-8°. VI. *Dialogus de avibus & earumdem nominibus Græcis, Latinis & Germanicis*, Cologne, 1544, in-8°.

LONGUERUE, (Louis Dufour de) abbé de Sept-Fontaines & du Jard, naquit à Charleville, d'une famille noble de Normandie, en 1652. Son pere n'épargna rien pour son éducation. Richelet fut son précepteur; d'Ablancourt son parent veilla à ses études, & ne manqua pas, en bon Calviniste, de lui donner du goût pour les erreurs de sa secte. A 14 ans il commença à s'appliquer aux langues orientales; il savoit déjà une partie des langues mortes, & quelques-unes des vivantes: c'est cette précocité sans doute, & cette surcharge d'idées qui dérogea à son jugement, qui ne fut jamais au même degré que sa mémoire. L'histoire fut la partie de la littérature à laquelle il se consacra, sans négliger pourtant la théologie, l'Ecriture-Sainte, les antiquités &

les belles-lettres. Ne connoissant d'autre délassement que le changement de travail & la société de quelques amis, il leur ouvroit libéralement le trésor de ses connoissances, & composoit souvent pour eux des morceaux assez longs ; mais ces services n'étoient pas assaisonnés de bonne grace. Des traits vifs & souvent brusques, des saillies d'humeur, des critiques téméraires, une liberté cynique, un ton tranchant & souvent trop hardi ; voilà le caractere de sa conversation. C'est aussi celui du *Longueruana*, recueil publié après sa mort. On l'y voit en déshabillé, & ce déshabillé ne lui est pas toujours avantageux. Ce savant mourut à Paris en 1733, à 81 ans. On a de lui : I. Une *Dissertation* latine *sur Tatien*, dans l'édition de cet auteur, Oxford, 1700, in-8°. II. *La Description historique de la France*, Paris, 1719, in-fol. L'auteur n'y paroît ni géographe exact, ni bon citoyen. Il y rapporte quantité de faits contre le droit immédiat des rois de France sur la Gaule Transjurane & sur d'autres provinces. III. *Annales Arsacidarum*, in-4°., Strasbourg, 1732. IV. *Dissertation sur la Transsubstantiation*, que l'on faisoit passer sous le nom du ministre *Allix* son ami, & qui n'est point favorable à la foi catholique. Il paroît par quelques endroits du *Longueruana*, qu'il pensoit sur certains points de doctrine comme les Protestans, entr'autres, sur la confessionauriculaire; il y vante le *Bellum papale* de Thomas James, comme un ouvrage utile & important ; cet abbé, léger dans ses critiques & facile à se prévenir, n'avoit pas vu sans doute la réfutation du P. Bukentop (*voyez* ce mot & BIANCHINI). V. Plusieurs ouvrages manuscrits, dont on peut voir la liste à la tête du *Longueruana*.

LONGUEVAL, (Jacques) né près de Péronne en 1680, d'une famille obscure, fit ses humanités à Amiens & sa philosophie à Paris avec distinction. Il entra ensuite dans la société des Jésuites, où il professa avec succès les belles-lettres, la théologie & l'Ecriture-Sainte. S'étant retiré dans la maison professe des Jésuites de Paris, il y travailla avec ardeur à l'*Histoire de l'Eglise Gallicane*, dont il publia les 8 premiers volumes. Il avoit presque mis la derniere main au 9e. & au 10e., lorsqu'il mourut d'apoplexie le 14 janvier 1735, à 54 ans. Cette *Histoire* est écrite sensément & avec une noble simplicité. Les Discours préliminaires, qui ornent les 4 premiers volumes, prouvent une érudition profonde & une critique judicieuse. Les Peres Fontenay, Brumoy & Berthier l'ont continuée, & l'ont poussée jusqu'au 18e. vol. in-4°., & jusqu'à l'an 1559. On en a donné une nouvelle édition à Nismes en 1781, 18 vol. in-8°. « C'est, en fait d'histoire » ecclésiastique, dit un auteur, » ce que nous avons de mieux » en françois ; & quoique ce » ne soient que les annales d'une » Eglise particuliere, les vues » vastes & habilement combi- » nées des rédacteurs, & sur- » tout les grands & constans » rapports de l'Eglise de France » avec presque toutes les Egli-

» ses du monde, en ont fait, en » quelque sorte, une histoire » générale. L'érudition, le discernement, l'impartialité, la » modération y marchent d'un » pas égal ; & l'on ne peut » que souhaiter de voir le tableau de l'Eglise universelle » tracé sur ce modele ». On a encore du P. Longueval : I. Un *Traité du Schisme*, in-12, Bruxelles, 1718. II. Une *Dissertation sur les Miracles*, in-4°. III. D'autres *Ecrits* sur les disputes de l'Eglise de France, dans lesquels on trouve de l'esprit & du feu. IV. Une *Histoire* étendue *du Sémi-Pélagianisme*, en manuscrit.

LONGUEVILLE, (Anne-Genevieve de BOURBON, duchesse de) née au château de Vincennes en 1618, étoit fille de Henri II, prince de Condé, & de Marguerite de Montmorency. Elle épousa à l'âge de 23 ans Henri d'Orléans, duc de Longueville, d'une famille illustre, qui devoit son origine au brave comte de Dunois. Ce duc, qui s'étoit signalé comme plénipotentiaire au congrès de Munster en 1648, & qui avoit le gouvernement de Normandie, se jeta dans la Faction de la Fronde, & ensuite dans celles de Condé & de Conti, dont il partagea la prison en 1650. Dès qu'il eut recouvré sa liberté, il renonça pour toujours aux partis qui troubloient l'état. La duchesse de Longueville fut moins sage. Ardente, impétueuse, née pour l'intrigue & la faction, elle avoit tâché de faire soulever Paris & la Normandie ; elle s'étoit rendue à Rouen, pour essayer de corrompre le parlement. Se servant de l'ascendant que ses charmes lui donnoient sur le maréchal de Turenne, elle l'avoit engagé à faire révolter l'armée qu'il commandoit. Pour gagner la confiance du peuple de Paris pendant le siege de cette ville en 1648, elle avoit été faire ses couches à l'hôtel-de-ville. Le corps municipal avoit tenu sur les fonts de baptême l'enfant qui étoit né, & lui avoit donné le nom de *Charles-Paris* : ce prince, d'une grande espérance, fut tué au passage du Rhin en 1672, avant d'être marié. Lorsque les princes furent arrêtés, madame de Longueville évita la prison par la fuite, & ne voulut point imiter la conduite prudente de son époux. Cependant le feu de la guerre civile étant éteint, elle revint en France, & comme il falloit un aliment à sa vivacité & à son inquiétude naturelle, elle se jeta dans les affaires du Jansénisme. Elle y mit la même ardeur qu'elle avoit fait paroître dans les guerres civiles. Après la mort du duc de Longueville, en 1663, elle quitta la cour pour se lier plus étroitement avec le parti; fit construire à Port-Royal-des-Champs un bâtiment pour s'y retirer, & se partagea entre ce monastere & celui des Carmélites du fauxbourg Saint-Jacques. Elle mourut dans ce dernier le 15 avril 1679, & y fut enterrée. Son cœur fut porté à Port-Royal. Ce fut elle qui forma le projet de la paix de Clément IX, qui se donna tous les mouvemens nécessaires pour la faire conclure, & qui n'y réussit, comme l'on sait, que d'une maniere illusoire,

ſans aucun bien durable (*voyez* CLÉMENT IX). Son hôtel fut l'aſyle des écrivains de Port-Royal ; elle les déroba à la pourſuite de l'autorité tant eccléſiaſtique que civile, ſoit par ſon crédit, ſoit par les moyens qu'elle trouvoit de les ſouſtraire aux arrêts qui tendoient à la deſtruction de cette ſecte naiſſante. Villefore a donné ſa *Vie*, Amſterdam, 1739, 2 vol. petit in-8° ; panégyrique dicté par l'eſprit de parti.

LONGUEVILLE, (Antoinette d'Orléans de) *voyez* ANTOINETTE.

LONGUS, auteur Grec, fameux par ſon roman intitulé : *Paſtorales de Daphnis & de Chloé.* Amyot en a donné une traduction françoiſe. Comme les auteurs anciens ne parlent point de Longus, il eſt difficile de fixer avec certitude le tems auquel il a vécu. La meilleure édition grecque & latine de *Longus* eſt celle de Franeker en 1660, in-4°, & celle de 1654, Paris, in-4°. On en a donné deux éditions avec 29 figures deſſinées par le Régent, & gravées par Benoît Audran. L'ouvrage de Longus eſt en proſe. Son pinceau dirigé par une imagination luxurieuſe ne peut plaire qu'aux libertins qui ſe jouent des mœurs & de la décence.

LONICERUS, (Jean) né en 1499 à Otthern, dans le comté de Mansfeld, s'appliqua à l'étude avec une ardeur extrême, & ſe rendit habile dans le grec & l'hébreu, & dans les ſciences. Il enſeigna enſuite avec réputation à Strasbourg, en pluſieurs autres villes d'Allemagne, & ſur-tout à Marpurg, où il mourut en 1569, à 70 ans. Mélanchthon & Joachim Camerarius le choiſirent pour mettre la derniere main au *Dictionnaire Grec & Latin*, auquel ils avoient travaillé. On a de lui pluſieurs traductions d'ouvrages grecs en latin, entr'autres des poëmes *Theriaca & Alexipharmaca* de Nicandre, Cologne, 1531, in-4° ; & une édition de *Dioſcoride* d'Anazarbe, Marpurg, 1543, in-fol.

LONICERUS, (Adam) fils du précédent, né à Marpurg en 1528, fut un habile médecin, & mourut à Francfort en 1586, à 58 ans. On a de lui pluſieurs ouvrages d'hiſtoire naturelle & de médecine : I. *Methodus rei herbariæ*, Francfort, 1540, in-4°. II. *Hiſtoria naturalis plantarum*, *animalium & metallorum*, Francfort, 1551 & 1555, en 2 vol. in-fol. III. *Methodica explicatio omnium corporis humani affectuum.* IV. *Hortus ſanitatis* de Jean Cuba, dont la derniere édition eſt d'Ulm, 1713, in-fol., fig., &c.— Il y a encore un Philippe LONICERUS, auteur d'une *Chronique des Turcs*, pleine de recherches, écrite en latin, avec élégance, exactitude & intérêt, 1 vol. in-fol.

LOOS, (Corneille) né à Goude vers 1546, & chanoine de cette ville ſelon Valere-André, quoiqu'il ne conſte nullement qu'il y ait eu une collégiale, ſe retira à Mayence pendant les troubles de ſa patrie. Sa façon de penſer ſur les ſorciers, dont il nioit la réalité, lui cauſa des chagrins. Il s'en ouvroit dans ſes converſations, & travailloit à établir ſon ſentiment dans un livre ; lorſqu'il

fut emprisonné. Il se rétracta pour avoir sa liberté ; mais ayant de nouveau enseigné son opinion, il fut arrêté. Il sortit cependant encore de prison, & il y auroit été mis une troisieme fois, si la mort ne l'eût enlevé à Bruxelles en 1595. Il blâmoit ouvertement la pratique des exorcismes, aussi ancienne que l'Eglise qui l'approuve (*voyez* DELRIO). On a de Loos : I. *De tumultuosâ Belgarum seditione sedandâ*, Mayence, 1582, in-8°. II. *Annotiationes in Ferum super Joannem* ; il y releve plusieurs fautes de Ferus. III. *Illustrium Germaniæ scriptorum catalogus*, Mayence, 1581, in-12. C'est une notice de 89 écrivains Belges fort seche & peu exacte. IV. *Institutionum sacræ Theologiæ libri IV*, Mayence, in-12 ; c'est un abrégé de Melchior Canus ; & plusieurs ouvrages de controverse & de piété.

LOPEZ, *voyez* FERDINAND LOPEZ.

LOPEZ DE VEGA, *voyez* VEGA.

LOREDANO, (Jean-François) sénateur de Venise au 17e. siecle, s'éleva par son mérite aux premieres charges, & rendit de grands services à la république. Sa maison étoit une académie de gens-de-lettres. Ce fut lui qui jeta les fondemens de celle des *gli Incogniti*. On a de lui : I. *Bizzarie Academiche*. II. *Vita del Marini*. III. *Morte del Valstein*. IV. *Ragguagli di Parnasso*. V. Une *Vie d'Adam*, traduite en françois. VI. L'*Histoire des Rois de Chypre* (Lusignan), sous le nom de *Henri Giblet*. VII. Plusieurs *Comédies* en italien. On a recueilli ses *Œuvres* en 7 vol. in-24, & 1653, 6 vol. in-12. Loredano étoit né en 1606, mais nous ignorons l'année de sa mort. — Le doge François LOREDANO, élu en 1752, mort dix ans après, âgé de 87 ans, étoit de sa famille.

LORENS, (Jacques du) né dans le Perche, & mort en 1655, à 75 ans, fut le premier juge du bailliage de Château-neuf en Thimerais. Il étoit fort versé dans la jurisprudence, bon magistrat, d'une probité incorruptible, & l'arbitre de toutes les affaires de son pays. Il possédoit les auteurs Grecs & Latins, & sur-tout les poëtes & les orateurs. Il n'avoit pas moins de goût pour les beaux-arts, & en particulier pour la peinture. Ses *Satyres* furent imprimées à Paris en 1646, in-4° ; elles sont au nombre de 26. La versification en est plate & rampante. Son siecle y est peint avec des couleurs assez vraies ; mais grossieres & dégoûtantes. On a encore de lui : *Notes sur les Coutumes du Pays Chartrain*, 1645, in-4°.

LORENZETTI, (Ambrosio) peintre, natif de Sienne, mort âgé de 83 ans, vivoit dans le 14e. siecle. Ce fut Giotto qui lui apprit les secrets de son art ; mais Lorenzetti se fit un genre particulier, dans lequel il se distingua beaucoup. Il fut le premier qui s'appliqua à représenter en quelque sorte les vents, les pluies, les tempêtes, & ces tems nébuleux, dont les effets sont si piquans en peinture.

LORET, (Jean) de Carentan en Normandie, mort en 1665, âgé d'environ 65 ans, se du-

tingua par son esprit & par sa facilité à faire des vers françois. Il avoit commencé vers 1650 une *Gazette* burlesque, qu'il continua jusqu'en 1665 en partie. Il l'avoit dédiée à mademoiselle de Longueville, qui lui faisoit une gratification annuelle de 2000 liv., même depuis qu'elle fut duchesse de Nemours. Cette *Gazette* rimée renfermoit les nouvelles de la cour & de la ville. Loret les contoit d'une maniere naïve & assez piquante dans la nouveauté, sur-tout pour ceux qui faisoient plus d'attention aux faits qu'à sa versification lâche, prosaïque & languissante. On a recueilli ses Gazettes en 2 vol. in-fol., 1650, 1660 & 1665, avec le portrait de l'auteur, gravé par Nanteuil. Il reste encore de Loret de mauvaises *Poésies burlesques*, imprimées en 1646, in-4°.

LORGES, (Guy-Aldonce de Durfort, duc de) fils puîné de Guy-Aldonce de Durfort, marquis de Duras & d'Elizabeth de la Tour, fit ses premieres armes sous le maréchal de Turenne, son oncle maternel. S'étant signalé en Flandre & en Hollande, & sur-tout au siege de Nimegue, dont il obtint le gouvernement, il s'éleva par ses services au grade de lieutenant-général. Il servoit en cette qualité dans l'armée de Turenne, lorsque ce grand homme fut tué près de la ville d'Acheren, le 25 juillet 1675. Alors faisant treve à sa douleur, & cherchant plutôt à sauver une armée découragée par la perte de son chef, qu'à acquérir de la gloire en livrant témérairement bataille, il fit cette retraite admirable, qui lui valut le bâton de maréchal de France en 1676. Il commanda depuis en Allemagne, prit Heidelberg & chassa les Impériaux de l'Alsace. Ses exploits lui mériterent les faveurs de la cour. Le roi érigea en duché la ville de Quintin en Basse-Bretagne, pour lui & ses successeurs mâles, sous le titre de *Lorges-Quintin*. Il fut capitaine des gardes-du-corps, chevalier des ordres du roi, & gouverneur de Lorraine. Il mourut à Paris en 1702, à 72 ans, & fut regretté comme un digne éleve de Turenne, & de plus, comme un homme foncièrement vertueux & un parfait chrétien. « On n'a point » connu, dit le duc de Saint-» Simon, une plus belle ame, » ni un cœur plus grand, ni » meilleur que le sien, & cette » vérité n'a point trouvé de » contradicteurs. Jamais un plus » honnête-homme, plus droit, » plus égal, plus uni, plus » simple, plus aisé à servir & » prompt à obliger, & bien » rarement aucun qui le fût » autant. D'ailleurs, la vérité, » la candeur même, sans hu-» meur, sans fiel, toujours » porté à pardonner ». Il eut de Genevieve de Frémont 4 filles & un fils, dont la postérité soutient la gloire du maréchal de Lorges. *Voyez* DURAS.

LORICH, (Gerard) *Lorichius*, d'Hadamar en Wétéravie, publia divers ouvrages. Le plus célebre est un *Commentaire* latin sur l'*Ancien-Testament*, Cologne, 1546, in-fol. Le *Commentaire* sur le *Nouveau* avoit vu le jour 5 ans auparavant, en 1541, aussi in-fol.

LORIN,

LORIN, (Jean) Jésuite, né à Avignon en 1559, enseigna la théologie à Paris, à Rome, à Milan, &c., & mourut à Dole en 1634, à 75 ans. On a de lui des *Commentaires* en latin sur le *Lévitique*, les *Nombres*, le *Deutéronome*, les *Pseaumes*, l'*Ecclésiaste*, la *Sagesse*, sur les *Actes des Apôtres*, & les *Epîtres Catholiques*. Il y explique les mots hébreux & grecs en critique, & s'étend sur diverses questions d'histoire, de dogme & de discipline. Mais plusieurs de ces questions pouvoient être traitées d'une maniere plus concise, & quelques-unes n'ont qu'un rapport éloigné à leur sujet. C'est de lui qu'est venu l'usage de faire à Avignon toutes les semaines une instruction aux Juifs; ce qui en a converti un grand nombre.

LORIOT, (Julien) prêtre de l'Oratoire, se consacra aux missions sur la fin du 17e. siecle. Ne pouvant plus supporter la fatigue de ces pieux exercices, il donna au public les *Sermons* qu'il avoit prêchés dans ses courses évangéliques. Il y a 9 vol. de *Morale*, 6 de *Mysteres*, 3 de *Dominicale*; en tout 18 vol. in-12, 1695 à 1713. Le style en est simple; mais la morale en est exacte, & toujours appuyée sur l'Ecriture & sur les Peres.

LORIT, (Henri) surnommé *Glareanus*, à cause de Glaris, bourg de la Suisse, où il naquit en 1488, mourut en 1563, âgé de 75 ans. Il se rendit célebre par ses talens pour la musique & pour les belles-lettres; & fut ami d'Erasme & de plusieurs autres savans. Son nom est plus connu que ses ouvrages, quoiqu'il ait écrit.

LORME, (Philibert de) natif de Lyon, mort en 1577, se distingua par son goût pour l'architecture. Il alla, dès l'âge de 14 ans, étudier en Italie les beautés de l'antique. De retour en France, son mérite le fit rechercher à la cour de Henri II, & dans celle des rois ses fils. Ce fut de Lorme qui fit le fer à cheval de Fontainebleau, & qui conduisit plusieurs magnifiques bâtimens, dont il donna les dessins; comme le château de Meudon, celui d'Anet, de St-Maur, le palais des Thuileries, & qui orna & rétablit plusieurs maisons royales. Il fut fait aumônier & conseiller du roi, & on lui donna l'abbaye de St. Eloi & celle de St. Serge d'Angers. Ronsard ayant publié une satyre contre lui, de Lorme s'en vengea, en faisant refuser la porte du jardin des Thuileries, dont il étoit gouverneur, au satyrique, qui crayonna sur la porte ces trois mots: *Fort. Reverent. Habe.* L'architecte, qui entendoit fort peu le latin, crut trouver une insulte dans ces paroles, & s'en plaignit à la reine Catherine de Médicis. Ronsard répondit, que ces trois mots étoient latins, & le commencement de ces vers du poëte Ausone, qui avertissoit les hommes nouvellement élevés par la fortune à ne point s'oublier:

Fortunam reverenter habe, quicumque repentè
Dives ab exili progrederêre loco.

On a de de Lorme: I. *Dix Livres d'Architecture*, 1668, in-fol. II. Un *Traité sur la maniere de bien bâtir & à peu de frais*.

LORME, (Charles de) né à

Moulins en 1584 de Jean de Lorme, 1*er.* médecin de la reine Marie de Médicis, prit des degrés en médecine à Montpellier, fut reçu licencié en 1608, & soutint pour cette cérémonie 4 Theses. Il examina dans la 1*re.* *si les amoureux & les fous pouvoient être guéris par les mêmes remedes*, & il décida pour l'affirmative. Ce célebre médecin passa de Montpellier à Paris, devint médecin ordinaire du roi, & fut très-recherché par les malades & par ceux qui se portoient bien : il donnoit la santé aux uns & inspiroit la gaieté aux autres. Il mourut à Moulins en 1678, à 94 ans. Il avoit épousé à 86 ans une jeune fille, à laquelle il survécut encore. On a de lui *Laureæ Apollinares*, in-8°., Paris, 1608. C'est un recueil de ses Theses.

LORRAIN, (le) peintre, *voyez* GELÉE (Claude).

LORRAIN, (Jean le) vicaire de S. Lo à Rouen, sa patrie, se distingua par la solidité de ses instructions & par la force de ses exemples. Son érudition ne le rendit pas moins recommandable ; il avoit une mémoire heureuse, une vaste lecture, & beaucoup de jugement. Il prêchoit quelquefois jusqu'à trois fois par jour des sermons différens, & on l'écoutoit toujours avec utilité. Il devint chapelain titulaire de la cathédrale de Rouen, où il mourut en 1710, âgé de 59 ans. L'abbé le Lorrain avoit fait une étude profonde des rits ecclésiastiques. Nous avons de lui un excellent traité *De l'ancienne coutume d'adorer debout les jours de Dimanches & de Fêtes, & durant le tems de Pâques, ou Abrégé historique des Cérémonies anciennes & modernes.* Ce dernier titre donne une idée plus juste de cet ouvrage, qui est en effet un savant traité des cérémonies anciennes & modernes, & plein de recherches peu communes. Il est en 2 vol. in-12, & parut en 1700. On a encore de lui : *Les Conciles généraux & particuliers, & leur Histoire, avec des Remarques sur leurs Collections*, Cologne, 1717, 2 vol. in-8°. Les ouvrages de cet auteur ne sont pas communs. — Il ne faut pas le confondre avec Pierre le LORRAIN, connu sous le nom de l'*abbé de Vallemont.* Voyez ce mot.

LORRAIN, (Robert le) sculpteur, né à Paris en 1666, mort dans la même ville en 1743, fut éleve du célebre Girardon. Ce grand maître le regardoit comme un des plus habiles dessinateurs de son siecle. Il le chargea, à l'âge de 18 ans, d'instruire ses enfans & de corriger ses éleves. Ce fut lui & le Nourrisson qu'il choisit pour travailler au mausolée du cardinal de Richelieu en Sorbonne. Ses ouvrages sont remarquables par un génie élevé, un dessin pur & savant, une expression élégante, un choix gracieux, des têtes d'une beauté rare. Sa *Galathée* est un morceau fini. On voit de lui un *Bacchus* à Versailles, un *Faune* à Marli & un *Andromede* en bronze, justement estimés des connoisseurs ; mais les ouvrages qui lui font le plus d'honneur sont dans le palais de Saverne, qui appartient aux évêques de Strasbourg. Cet artiste mourut étant recteur de l'académie royale de peinture & de sculpture.

LORRAINE, *voyez* GUISE, CHARLES, FRANÇOIS, LÉOPOLD, &c.

LORRANS, (le) *voyez* GARIN.

LORRIS, (Guillaume de) mort vers l'an 1260, composa le *Roman de la Rose*, dont la meilleure édition est celle de l'abbé Lenglet, Amsterdam, 1735, 3 vol. in-12 (*voyez* LENGLET). Cet ouvrage, imité du poëme de l'*Art d'Aimer* d'Ovide, est fort au-dessous de son modele. L'auteur y a mêlé des moralités, auxquelles son style naïf & simple donne quelque prix. On l'entendra plus facilement par le moyen d'un *Glossaire*, publié en 1737, in-12. *Voyez* CLOPINEL.

LORRY, (Paul-Charles) avocat au parlement, professeur en droit dans l'université de Paris, mort le 4 novembre 1766, à 47 ans, étoit un jurisconsulte éclairé & profond, qui se vit consulté & estimé par les magistrats & le public. Il a mis au jour le *Commentaire* latin de son pere (François LORRY) sur les *Institutes* de Justinien, 1757, in-4°.; & un *Essai de Dissertation ou Notes sur le Mariage*, 1760, in-8°.

LORRY, (Anne-Charles) né à Crosne, à 4 lieues de Paris, en 1725, fut fait docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, en 1748, donna au travail du cabinet tout le tems qu'il pouvoit dérober à une pratique aussi brillante qu'étendue, & prouva par ses ouvrages qu'il étoit aussi versé dans les belles-lettres que dans la médecine. Cet habile homme, qui avoit autant de modestie que de talent, répétoit souvent : « Je ne » me permettrai jamais de dire : » *J'ai guéri*, mais, *j'ai donné* » *mes soins à un tel malade*, & » *sa maladie s'est terminée heu-* » *reusement* ». Il mourut le 18 septembre 1783, à Bourbonne-les-Bains, après avoir publié : I. *Essai sur l'usage des alimens*, Paris, 1753, in-12. Cet ouvrage, qui lui fit beaucoup d'honneur, traite de l'aliment en général; il fut suivi d'un second volume en 1757, où il parle de l'usage des alimens considérés dans leurs rapports avec les mœurs, les climats, les différens sujets, les lieux, les saisons, &c. La théorie la plus satisfaisante y est jointe aux lumieres de la plus saine chymie; on préfere cet ouvrage à ceux que Lemery & Arbuthnot ont donnés sur la même matiere. II. *De Melancholia & morbis melancholicis*, Paris, 1765, 2 vol. in-8°.; tout y est intéressant : le style plaît, la théorie est solide & lumineuse. III. *Tractatus de Morbis cutaneis*, Paris, 1777, in-4°. Il y ramene aux principes les plus reconnus de l'art le traitement des maladies de la peau, qui ont si long-tems été soumises à l'empirisme. IV. Une Edition latine des Œuvres de Richard Méad, avec une préface, 1751, & 1758, 2 vol. in-8°. V. Une Edition de l'ouvrage de Santorio, intitulé : *De Medicina statica Aphorismi*, avec des commentaires, 1770, in-12. VI. Une Edition des *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier*, par Astruc, 1767, in-4°., avec une préface & l'éloge historique de l'auteur. VII. *Aphorismi Hip-*

pocratis græcè & latinè, 1759, in-8°.

LOSERTH, (Philippe) né à Fulnek en Moravie en 1712, entra chez les Jésuites en 1729, & mourut à Fulnek en 1776, après avoir enseigné avec réputation les belles-lettres, la philosophie & la théologie. On estime son Traité *De Potentia auditiva cum ejus objecto, sono & voce*, Olmutz, 1748, in-8°; & un autre *De Potentia olfactiva & tactiva*, Olmutz, 1749, in-8°; quoiqu'on y remarque quelques idées péripatéticiennes, souvent les meilleures pour expliquer ce qu'on ne comprend pas. On a encore de lui: *De infallibilitate Papæ, & facultate concedendi Indulgentias*, Olmutz, 1745.

LOTH, fils d'Aran, petit-fils de Tharé, suivit son oncle Abraham, lorsqu'il sortit de la ville d'Ur, & se retira avec lui dans la terre de Chanaan. Comme ils avoient l'un & l'autre de grands troupeaux, ils furent contraints de se séparer, pour éviter la suite des querelles qui commençoient à se former entre leurs pasteurs, l'an 1920 avant J. C. Loth choisit le pays qui étoit autour du Jourdain, & se retira à Sodome, dont la situation étoit riante & agréable. Quelque tems après, Chodorlahomor, roi des Elamites, après avoir défait les cinq petits rois de la Pentapole, qui s'étoit révoltés contre lui, pilla Sodome, enleva Loth, sa famille & ses troupeaux, l'an 1912. Abraham en ayant été informé, poursuivit le vainqueur, le défit, & ramena Loth avec ce qui lui avoit été enlevé. Celui-ci continua de demeurer à Sodome, jusqu'à ce que les crimes de cette ville infame étant montés à leur comble, Dieu résolut de la détruire avec les villes voisines. Il envoya trois Anges, qui vinrent loger chez Loth sous la forme de jeunes gens. Les Sodomites les ayant apperçus, voulurent forcer Loth à les leur abandonner; mais les Anges les frapperent d'aveuglement, & firent sortir Loth de la ville avec sa femme & ses deux filles. Sodome, Gomorre, Adama & Séboïm furent consumés par le feu du ciel. Les Païens comme les Juifs ont conservé la mémoire de ce terrible événement. Diodore de Sicile, Strabon, Tacite, Justin, Solin, rapportent la tradition qui a toujours subsisté, que le lac Asphaltique a été formé par un embrasement, dans lequel plusieurs villes avoient été détruites (*voyez* le *Journ. hist. & litt.*, 1 mars 1792, p. 345). Loth se retira d'abord à Ségor, qui fut conservé à sa priere, & ensuite dans une caverne avec ses filles (car sa femme, pour avoir regardé derriere elle, contre la défense expresse de Dieu, avoit été changée en statue de sel.). Les filles de Loth s'imaginant que la race des hommes étoit perdue, enivrerent leur pere. Dans cet état, elles conçurent de lui chacune un fils; Moab, d'où sortirent les Moabites; & Ammon, qui fut la tige des Ammonites. On ne sait ni le tems de la mort, ni le lieu de la sépulture de Loth, & l'Ecriture n'en dit plus rien. On a donné bien des manieres d'expliquer le changement de sa femme en

ſtatue de ſel; mais il eſt tout ſimple de dire qu'elle a été entiérement pénétrée d'une vapeur chargée de ſoufre, de bitume, de ſels métalliques & nitreux. Heidegger parle d'un tremblement de terre où des hommes & des animaux furent étouffés & demeurerent ſans vie & ſans mouvement comme des ſtatues. Cela n'empêche pas que la tranſmutation de la femme de Loth ne fût miraculeuſe & un effet direct de la colere de Dieu, qui par un monument terrible & ſubſiſtant, vouloit avertir les hommes des châtimens préparés à l'indocilité & à la déſobéiſſance. Quelques anciens, comme S. Irenée, atteſtent qu'elle conſervoit de leur tems la forme de femme, & qu'elle ne perdoit rien de ſa groſſeur, quoiqu'on en arrachât toujours quelque morceau. Ils ajoutent d'autres circonſtances prodigieuſes & incroyables, mais moins abſurdes, & ſur-tout moins contraires au reſpect dû aux Livres-Saints, que les turlupinades d'un Carme hébraïſant, nommé *Thaddée de S. Adam*, qui par des fineſſes grammaticales, a réduit ce grand événement à un ſimple orage (*voyez* le *Journal hiſt. & littér.*, 15 octobre 1784, p. 257 — 1 mai 1785, p. 257). Nous finirons cet article par un avis utile, qu'un homme verſé dans les Saintes-Ecritures, donne aux hermeneutes & autres commentateurs légers & téméraires. « Il eſt aiſé de voir » que tout ce faux appareil » d'une ſcience grammaticale » & pédanteſque eſt dirigé con» tre la réalité & la croyance » des miracles, cette grande » voie que la Providence a tra» cée à la foi des peuples; » celle que J. C. a employée » pour prouver ſa divinité, & » par laquelle les deux loix ont » commencé. Ce ſont ſur-tout » les miracles de l'Ancien-Teſ» tament, ſur leſquels s'achar» nent nos hermeneutes. Il n'y » a point d'abſurdité qu'ils n'i» maginent pour ôter l'inter» vention de l'Eternel, dans » les événemens où il a dé» ployé ſa puiſſance avec plus » d'éclat & s'eſt montré d'une » maniere plus convaincante & » plus ſenſible. Le Pentateu» que, & ſur-tout la Geneſe, » qui ſont remplis de faits de » cette nature, ſont devenus » entre les mains des inter» pretes tudeſques, des eſ» peces de romans de cabaret, » où la licence & l'ivreſſe font » aſſaut d'impertinences & d'i» nepties. Mais ce ſont préci» ſément ces livres & ces faits » qui attachent particuliére» ment l'attention du chrétien, » qui fixent ſes réflexions les » plus ſérieuſes & les plus tou» chantes, & où il trouve le » plus riche fonds d'inſtruction. » Malheur à l'homme, qui ne » ſent rien au récit de ces ap» paritions ſi fréquentes dans » les premiers tems, de ce » commerce inappréciable de » la Divinité avec les hommes, » de cette théocratie familiere, » pour ainſi dire, & domeſti» que, où Dieu, comme un » bon pere de famille, ſe ma» nifeſtoit & parloit à ſes en» fans; où ſa conduite perſon» nelle (que cette expreſſion » me ſoit permiſe) étoit aſſortie » à la ſimplicité & à l'inno» cence des mœurs du tems;

» où pour former à la vertu le monde dans son enfance, il vouloit l'instruire par lui-même, avant de lui envoyer les docteurs & les prophetes; où il agissoit avec une promptitude & une force toujours présente, pour récompenser & punir, pour épouvanter & encourager! Quelles scenes que celles du paradis fermé à l'homme, de la mort d'Abel, & de tout ce que dit Dieu à cette occasion! Quelles leçons profondes & terribles! Que dire de la catastrophe du déluge, de Noë sortant de l'arche, d'Abraham & des Anges ses convives; du même patriarche arrêté par une main céleste au moment d'un sacrifice douloureux; de Moïse devant le buisson ardent; de ce désert si fécond en prodiges & en avertissemens redoutables!... O pauvres critiques, qui vous exercez sur de tels sujets; qui cherchez à convertir en fables arides & stériles, des choses si propres à nourrir l'ame, à la fortifier, à l'avertir de ce qu'elle est devant Dieu même! Oui, vous avez raison de dégrader & d'avilir la Bible; elle n'est pas faite pour vous. Votre condamnation s'y trouve à chaque page. Si elle pouvoit s'accorder avec vos goûts, vos sophismes, votre factice & théâtrale érudition, vos ignorantes & herméneutiques innovations; elle feroit l'ouvrage de l'enfer ».

LOTH, (Jean-Charles) peintre, né à Munich en 1611, mort à Venise en 1698. Michel-Ange & le chevalier Liberi furent ses maîtres pour la peinture. Loth étoit grand coloriste, & possédoit aussi plusieurs autres parties de son art.

LOTHAIRE I, fils de Louis le Débonnaire & d'Ermengarde, fille de Hugues, comte d'Alsace, fut associé à l'empire par son pere en 817, à l'assemblée d'Aix-la-Chapelle, & nommé roi des Lombards en 820. L'ambition l'emporta chez lui sur la reconnoissance. Il s'unit avec les grands seigneurs pour détrôner l'empereur, se saisit de sa personne, & l'enferma dans le monastere de S. Médard de Soissons. Nous faisons connoître les suites de cet attentat dans l'article du prince détrôné. Louis le Débonnaire étant sorti de sa prison par la discorde entre ses fils, les deux cadets voulant faire augmenter leur portion, se déclarerent contre Lothaire, & l'obligerent à demander pardon à leur pere commun. Après la mort de ce prince, Lothaire s'arrogea la supériorité sur deux de ses freres, & voulut les restreindre, l'un à la seule Baviere, & l'autre à l'Aquitaine. Charles, depuis empereur, & Louis de Baviere, s'unirent contre lui, & remporterent une célebre victoire à Fontenai, l'an 841. Cette journée fut sanglante; il y périt, dit-on, près de 100,000 hommes. Les trois freres se disposoient à lever de nouvelles troupes, lorsqu'ils convinrent d'une treve, suivie d'un traité de paix conclu à Verdun en 843. La monarchie Françoise fut partagée en 3 parties égales, & indépendantes l'une de l'autre. Lothaire eut l'Empire, l'Italie & les provinces situées entre le

Rhin & le Rhône, la Saône, la Meuse & l'Escaut. Louis, surnommé *le Germanique*, reçut toutes les provinces situées sur la rive droite du Rhin, & quelques villes sur la rive gauche, comme Spire & Mayence, *propter vini copiam*, disent les annalistes; & Charles devint roi de toute la France, excepté de la portion cédée à Lothaire. Ce traité est la premiere époque du droit public d'Allemagne (Pepin ne fut point appellé au partage, étant mort en 838). Dix ans après cette répartition, Lothaire abdiqua la couronne, par la lassitude des troubles de son vaste empire, & sur-tout par crainte de la mort. Il alla expier, dans le monastere de Prum, à 12 lieues au nord de Treves, les fautes que l'ambition lui avoit fait commettre contre son pere & contre ses freres. Il prit l'habit monastique & mourut six jours après, le 28 septembre 855, à l'âge de 60 ans. Il laissa 3 fils, Louis, Charles & Lothaire, auxquels il divisa ses états; Louis eut en partage le royaume d'Italie ou de Lombardie, avec le titre d'empereur; Charles, la Provence jusque vers Lyon; & Lothaire, le reste des domaines de son pere en-deçà des Alpes, jusqu'aux embouchures du Rhin & de la Meuse. Cette partie fut nommée *le Royaume de Lothaire*. C'est de ce dernier qu'est venu le nom de *Lotharinge* ou *Lorraine*. Voyez LOTHAIRE, roi de Lorraine.

LOTHAIRE II, empereur d'Occident & duc de Saxe, fils de Gerhard, comte de Supplembourg, fut élu roi de Germanie après la mort de l'empereur Henri V en 1125, & couronné empereur de Rome en 1133 par le pape Innocent II, qui lui céda l'usufruit des terres de la comtesse Mathilde. Ce prince remercia le pontife, en lui baisant les pieds & en conduisant sa mule quelques pas. Il avoit juré auparavant de *défendre l'Eglise*, & de *conserver les biens du Saint-Siege*. L'Empire avoit été disputé après la mort de Henri V; Lothaire fut préféré à Conrad de Franconie & à Fréderic de Suabe, fils d'Agnès, sœur du dernier empereur; ce qui causa de grands troubles. Il mourut sans enfans le 4 décembre 1137, dans le village de Bretten, près Trente. Ce regne fut l'époque de la police établie en Allemagne, vaste pays livré depuis longtems à la confusion. Les privileges des églises, des évêchés & des abbayes, furent confirmés, ainsi que les hérédités & les coutumes des fiefs & arriere-fiefs. Les magistratures des bourg-mestres, des maires, des prévôts, furent soumises aux seigneurs féodaux. On se plaignoit des injustices de ces magistrats; & on eut bientôt à se plaindre de la tyrannie de ceux dont ils dépendirent.

LOTHAIRE, roi de France, fils de Louis d'Outremer & de Gerberge, sœur de l'empereur Othon I, naquit en 941, fut associé au trône en 952, & succéda à son pere en 954. Il fit la guerre avec succès à l'empereur Othon II, auquel il céda la Lorraine en 980, pour la tenir en fief de la couronne de France. Il avoit cédé aussi à Charles son frere le duché de la Basse-Lorraine; ce qui déplut

à tous les grands du royaume. Il mourut à Compiegne en 986, dans sa 45e. année, empoisonné, à ce qu'on croit, par Emme sa femme, fille de Lothaire II, roi d'Italie. Ce prince étoit recommandable par sa bravoure, son activité, sa vigilance, ses grandes vues; mais il étoit peu exact à tenir sa parole, & finissoit presque toujours mal, après avoir bien commencé.

LOTHAIRE, roi de Lorraine, fils de l'empereur Lothaire I, abandonna Thietberge sa femme pour épouser Valdrade sa maîtresse. Ce divorce est approuvé par deux conciles, l'un assemblé à Metz, l'autre à Aix-la-Chapelle; soit que par de vaines raisons, Lothaire eût persuadé aux évêques, que son mariage n'étoit pas légitime; soit que dans ces tems d'ignorance, la doctrine de l'indissolubilité ait souffert quelque obscurcissement. Le pape Nicolas I cassa les décrets des deux conciles, & Lothaire fut obligé de quitter la femme qu'il aimoit, pour reprendre celle qu'il devoit aimer. Ce décret contre lequel personne ne réclama, prouve combien l'autorité du chef de l'Eglise étoit alors solidement établie en France. Le pape Adrien II ayant été élevé sur le trône pontifical, le roi de Lorraine passa en Italie au secours de l'empereur Louis I son frere, contre les Sarrasins, espérant obtenir la dissolution de son mariage. Mais le pape lui fit jurer en lui donnant la Communion, qu'il avoit sincérement quitté Valdrade; & les seigneurs qui accompagnoient ce prince, firent le même serment. Ils moururent subitement presque tous; Lothaire lui-même fut attaqué à Plaisance d'une fievre violente, qui l'emporta le 7 août 869, un mois après ce sacrilege parjure. *Voyez* LOTHAIRE I & LOUIS III.

LOTICHIUS, (Pierre) né en 1501 dans le comté de Hanau, y devint abbé de Solitaire, en allemand *Schluchtern*, l'an 1534. Il introduisit dans son abbaye le Luthéranisme, dont il fut un des plus fanatiques sectateurs, & mourut en 1567, laissant quelques ouvrages imprimés à Marpourg, 1640, in-12.

LOTICHIUS, (Pierre) neveu du précédent, se fit surnommer *Secundus*, pour se distinguer de son oncle. Il naquit en 1528 à Solitaire, & après avoir fait ses études en Allemagne, il prit le parti des armes en 1546. Mais il les quitta bientôt, voyagea en France & en Italie, se fit recevoir docteur en médecine à Padoue, & alla professer cette science à Heidelberg, où il mourut de frénésie en 1560. C'étoit un habile médecin, & l'un des meilleurs poëtes que l'Allemagne ait produits. Ses *Poésies* latines, & surtout ses *Elégies*, 1580, in-8°, ont quelque mérite. Sa candeur & sa bonté lui firent des amis illustres. On trouve sa *Vie* à la tête de ses *Poésies*, publiées par Jean Hagius, médecin.

LOTICHIUS, (Christian) frere cadet du précédent, mort en 1568, est auteur de plusieurs Pieces de vers latins, estimées. Elles ont été imprimées séparément, & avec celles du suivant, Francfort, 1620, in-8°.

LOTICHIUS, (Jean-Pierre) petit-fils de Christian, né à Francfort-sur-le-Mein en 1598, professa la médecine avec distinction à Rintlen en Westphalie, ne dédaigna pas les Muses, & mourut en 1652. Il publia en 1629 un *Commentaire* sur *Pétrone*, in-4°. On a de lui divers autres ouvrages en vers & en prose (*voyez* l'article précédent), des *Livres* de médecine, une *Histoire des empereurs Ferdinand II & III*, 1646, 4 tom. in-fol., fig.

LOUAIL, (Jean) naquit à Mayenne dans le Maine. Après avoir demeuré quelque tems avec l'abbé le Tourneux au prieuré de Villiers, que celui-ci possédoit, il fut mis auprès de l'abbé de Louvois pour diriger ses études. Son éleve étant mort, l'abbé Louail se retira à Paris, où il se donna bien des mouvemens pour le parti de Jansenius. Il mourut en 1724. Il étoit prêtre & prieur d'Auzai. On a de lui: I. La 1re. partie de l'*Histoire du Livre des Réflexions morales sur le Nouveau-Testament & de la Constitution* Unigenitus, *servant de Préface aux Hexaples*, en 6 vol. in-12, & en un gros vol. in-4°, Amsterdam, 1726. On peut considérer cet ouvrage comme la base & le modele des *Nouvelles Ecclésiastiques*. Il est écrit dans le même goût, avec la même véracité & la même modération que les feuilles du *Scélérat obscur*, comme l'appelle M. d'Alembert (*voyez* ROCHE Jacques). Cadry a continué cette prétendue *Histoire* en 3 vol. in-4°, & l'a conduite presque jusqu'au tems où ont commencé les *Nouvelles Ecclésiastiques*. II. *Réflexions critiques* sur le livre du *Témoignage de la vérité dans l'Eglise*, par le P. de la Borde. III. L'*Histoire abrégée du Jansénisme*, & des *Remarques sur l'Ordonnance de l'archevêque de Paris*, in-12, avec madame de Joncoux, dont il revit aussi la traduction des notes de Nicole sur les *Provinciales*.

LOUBERE, (Simon de la) né à Toulouse en 1642, fut d'abord secrétaire d'ambassade auprès de St-Romain, ambassadeur François en Suisse. Ses talens pour les négociations déterminerent Louis XIV à l'envoyer à Siam en 1687, en qualité d'envoyé extraordinaire. Il n'y resta qu'environ trois mois, pendant lesquels il s'occupa à rassembler des Mémoires sur l'histoire civile & naturelle du pays, sur l'origine de la langue, le caractere & les mœurs des habitans. De retour en France, il fut envoyé exécuter une commission secrete en Espagne & en Portugal. On croit que c'étoit pour détacher ces deux cours de l'alliance qui avoit produit la révolution d'Angleterre. Son dessein transpira. Il fut arrêté à Madrid, & n'obtint sa liberté qu'avec beaucoup de peine. La Loubere, rendu à la France, s'attacha au chancelier de Pontchartrain, alors contrôleur-général des finances. Ce fut par le crédit de ce ministre qu'il obtint une place à l'académie françoise, en 1693. Il se retira peu de tems après dans sa patrie, y rétablit les Jeux Floraux, autrefois si célebres & alors si dégénérés. Après s'être montré citoyen zélé & savant, il mourut en 1729, à 87 ans. La Loubere savoit non-

seulement le grec & le latin, mais encore l'italien, l'espagnol & l'allemand. Il cultivoit à la fois la poésie, les mathématiques, la politique & l'histoire; mais il n'excella dans aucun genre. Ses principaux ouvrages sont : I. Des *Poésies*, répandues dans différens recueils. II. Une *Relation* curieuse de son voyage de Siam, en 2 vol. in-12. III. Un traité de la *Résolution des Equations*, in-4°., 1729, peu connu, &c.

LOUCHALI *ou* ULUZZALI *ou* OCCHIALI, fameux corsaire, né dans la Calabre en Italie, fut fait esclave par les Turcs dès sa jeunesse, & fut mis en liberté en renonçant au Christianisme. La fortune & sa valeur l'éleverent jusqu'à la vice-royauté d'Alger. Lorsque les Turcs se préparoient au siege de Famagouste l'an 1570, après s'être rendus maîtres de Nicosie dans l'isle de Chypre; Louchali alla joindre leur flotte avec son escadre, composée de 9 galeres & de 30 autres vaisseaux. A la bataille de Lépante, en 1571, il commandoit l'aile gauche de l'armée des Turcs, & étoit opposé à l'escadre de Doria, qui le mit en fuite. Cependant il rentra comme en triomphe dans Constantinople, parce qu'il mena avec lui quelques bâtimens chrétiens qu'il avoit pris dès le commencement du combat. Le grand-seigneur donna de grands éloges à sa valeur, & le nomma bacha de la mer à la place d'Hali. Ce renégat se distingua dans plusieurs autres occasions, sur-tout à la prise de la Goulette en Afrique l'an 1574, & mourut à la fin du 16*e*. siecle.

LOUET, (Georges) d'une noble & ancienne famille d'Anjou, conseiller au parlement de Paris, & agent du clergé de France, s'acquit une grande réputation par sa science, par ses talens, par sa prudence & par son intégrité. Il fut nommé à l'évêché de Treguier; mais il mourut en 1608, avant que d'avoir pris possession de cet évêché. On a de lui : I. Un *Recueil de plusieurs notables Arrêts*, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1742, 2 vol. in-fol., avec les Commentaires de Julien Brodeau. II. Un *Commentaire* sur l'ouvrage de du Moulin des *Regles de la Chancellerie*.

LOUIS I, *le Débonnaire*, ou *le Foible*, fils de Charlemagne & d'Hildegarde sa 2*e*. femme, naquit en 778, parvint à la couronne de France en 814, & fut proclamé empereur la même année, âgé de 36 ans. Ce prince signala le commencement de son regne par la permission qu'il accorda aux Saxons transportés en des pays étrangers, de retourner dans leur patrie. Louis ne continua pas comme il avoit commencé. Le zele de Charlemagne pour la Religion avoit fortifié sa puissance, & la dévotion mal-entendue de son fils l'affoiblit. Trop occupé de la réforme de l'Eglise, & trop peu du gouvernement de son état, il s'attira la haine des ecclésiastiques, & perdit l'estime de ses sujets. Ce prince, jouet de ses passions & dupe de ses vertus mêmes, ne connut ni sa force ni sa foiblesse; il ne sut se concilier ni la crainte ni l'amour, & avec peu de vices dans le cœur il eut toutes sortes de défauts dans

l'esprit. Le mécontentement du clergé ne tarda pas à éclater. Une cruauté de Louis en fut l'occasion. Bernard, roi d'Italie (bâtard de Pepin dit *le Bossu*, fils aîné de Charlemagne), irrité de ce que Lothaire son cousin lui avoit été préféré pour l'empire, prit les armes en 818. L'empereur, ayant marché contre lui, l'intimida tellement par sa présence, que Bernard, abandonné de ses troupes, vint se jeter à ses pieds. En vain il demanda sa grace; Louis lui fit arracher les yeux, & ce jeune prince mourut des suites de cette cruelle opération. Ce ne fut pas tout, Louis fit arrêter tous les partisans de Bernard, & leur fit éprouver le même supplice. Plusieurs ecclésiastiques lui inspirerent des remords sur ces exécutions barbares. Les évêques & les abbés lui imposerent une pénitence publique. Louis s'y soumit, & parut dans l'assemblée d'Attigni couvert d'un cilice. » Il crut, dit le président Hé» nault, devoir donner cette » marque de repentir au mé» contentement des évêques. » Nous sommes surpris aujour» d'hui de voir une si grande » autorité aux évêques; mais » c'est faute de se souvenir que » c'étoit cette même autorité » qui fut si favorable à nos rois » dans l'origine. *Les évêques*, » dit l'abbé du Bos, *avoient* » *grande part au gouvernement* » *d'alors*, *& présidoient aux dé-* » *libérations des peuples & à* » *leurs entreprises*, *non comme* » *chefs de la Religion*, *mais* » *comme premiers citoyens* ». Dès l'an 817 Louis avoit suivi le mauvais exemple de son pere, en partageant son autorité & ses états à ses 3 fils, Lothaire, Pepin & Louis le Germanique. Il associa le premier à l'empire, proclama le second roi d'Aquitaine, & le dernier roi de Baviere. Il lui restoit un 4e. fils, qui fut depuis empereur sous le nom de *Charles le Chauve*. Il voulut, après le partage, ne pas laisser sans état cet enfant d'une femme qu'il aimoit, & lui donna en 829 ce qu'on appelloit alors l'Allemagne, en y ajoutant une partie de la Bourgogne. Judith de Baviere, mere de cet enfant nouveau roi d'Allemagne, gouvernoit l'empereur son mari, & étoit gouvernée par un Bernard, comte de Barcelone, son amant, qu'elle avoit mis à la tête des affaires. Les trois fils de Louis, indignés de sa foiblesse, & encore plus de ce qu'on avoit démembré leurs états, armerent tous trois contre leur pere. Quelques évêques excités par Ebbon, archevêque de Rheims, & plusieurs seigneurs se joignirent à eux, & abandonnerent le parti de l'empereur. Le pape Grégoire IV vint en France à la priere de Lothaire, & ne put mettre la paix entre le pere & les enfans (*voyez* GRÉGOIRE IV). Au mois de juin de l'année 833, Lothaire se mit à la tête d'une puissante armée, augmentée bientôt par la défection presque totale des troupes de son pere. Ce malheureux prince se voyant abandonné, prit le parti de passer au camp de ses enfans, retranchés entre Bâle & Strasbourg, dans une plaine appellée depuis le *Champ du mensonge*, aujourd'hui Rotleube, entre Brisach

& la riviere d'Ill. C'est-là qu'on le déclara déchu de la dignité impériale, qui fut déférée à Lothaire. On partagea de nouveau l'empire entre ses trois fils, Lothaire, Pepin & Louis. A l'égard de Charles, cause innocente de la guerre, il fut renfermé au monastere de Prum. L'empereur fut conduit dans celui de St. Médard de Soissons, & l'impératrice Judith menée à Tortone en Lombardie, après que les vainqueurs l'eurent fait raser. Louis n'étoit pas à la fin de ses malheurs : on tint dans le mois d'octobre une assemblée à Compiegne, où ce prince fut engagé à se soumettre à la pénitence publique, comme *s'avouant coupable de tous les maux qui affligeoient l'état.* On le conduisit à l'église de Notre-Dame de Soissons; il y parut en présence des évêques & du peuple sans les ornemens impériaux, & tenant à sa main un papier qui contenoit la confession de ses fautes. Il quitta ses vêtemens & ses armes, qu'il mit au pied de l'autel, & s'étant revêtu d'un habit de pénitent & prosterné sur un cilice, il lut la liste de ses délits. Alors les évêques lui imposerent les mains; on chanta les Pseaumes, & on dit les oraisons pour l'imposition de la pénitence. Les auteurs ont parlé diversement de cette action : les uns ont prétendu que c'étoit un trait de la politique de Louis, qui crut devoir cette satisfaction aux évêques & aux seigneurs de son royaume : d'autres l'ont regardée comme l'effet de la vertu. Quoi qu'il en soit, il sera toujours vrai de dire que c'étoit pousser la vertu ou la politique plus loin qu'elles ne devoient aller. Louis fut enfermé un an dans une cellule du monastere de St. Médard de Soissons, vêtu du sac de pénitent. Mais la désunion de ses trois fils lui rendit la liberté & la couronne. Louis ayant été transféré à Saint-Denys, deux de ses fils, Louis & Pepin, vinrent le rétablir, & remettre entre ses bras sa femme & son fils Charles. L'assemblée de Soissons fut condamnée par le concile de Thionville en 835. Louis y fut réhabilité; Ebbon, archevêque de Rheims (*voyez* ce mot), qui avoit présidé à l'assemblée de Compiegne, & quelques autres évêques furent déposés. On a donc tort d'imputer la déposition de Louis au clergé de France; ce ne fut le crime que de quelques seigneurs & prélats. Une grande partie des évêques réclama contre cet excès, demeura attachée à Louis, & le clergé en corps improuva la conduite des factieux en déposant Ebbon & en rétablissant Louis. Bientôt après un de ces mêmes enfans qui l'avoient rétabli, Louis de Baviere, se révolte encore; mais il est mis en fuite. Le malheureux pere mourut en 840, de chagrin, dans une isle du Rhin, au-dessus de Mayence, en disant : *Je pardonne à Louis, mais qu'il sache qu'il m'arrache la vie.* On prétend qu'une éclipse totale de soleil, qui survint pendant qu'il marchoit contre son fils, effraya son esprit que les malheurs avoient affoibli, & hâta sa mort. Il est difficile d'accorder ce récit avec les connoissances astronomiques que plusieurs historiens lui ont at-

tribuées : la chose cependant n'est pas impossible si on veut adopter cette réflexion du P. Petau : *Sed nec absurdum existimem, insignes potissimùm solis eclipses ità dispositas a Deo, ac suis spatiis definitas, ut in ea temporum momenta caderent, quibus illustrium eventuum indicia dare possent.* Quoi qu'il en soit, la foiblesse de Louis & ses inconséquences firent le malheur de son regne & ternirent ses autres qualités. Il connoissoit les loix anciennes & modernes, & il en fit observer quelques-unes. Il rendit au clergé de son royaume *la liberté des élections*, & se réserva seulement le droit de les confirmer. En déplorant les tristes dissensions qui déchirerent son regne, on ne peut s'empêcher d'admirer les effets du Christianisme qui, dans le tumulte même des passions, fait respecter à un certain point la voix de la nature. Sous le regne du Paganisme ces divisions eussent été terminées par des assassinats & des parricides, & c'eût été un tableau d'horreurs de plus, ajouté à ceux qui composent l'histoire des prédécesseurs de Constantin, & qui forment encore aujourd'hui les annales des nations qui ne connoissent point l'Evangile. Thegan, corévêque de Treves, a écrit son *Histoire*.

LOUIS II, *le Jeune*, empereur d'Occident, fils aîné de Lothaire I, créé roi d'Italie en 844, monta sur le trône impérial en 855, eut un différend avec les souverains de Constantinople, qui, méprisant sa foiblesse, lui disputoient le titre d'empereur. Il se défendit assez mal, & n'allégua contr'eux que la possession. Il mourut en 875.

LOUIS III, dit *l'Aveugle*, né en 880 de Boson, roi de Provence, & d'Ermengarde, fille de l'empereur Louis le Jeune, n'avoit que 10 ans quand il succéda à son pere. Il passa en Italie l'an 900, pour défendre ses droits contre Bérenger, qui lui disputoit l'empire ; & après l'avoir battu 2 fois, il se fit couronner empereur à Rome par le pape Benoît IV. Il ne tint que 5 ans le sceptre impérial. S'étant laissé surprendre dans Vérone par son rival, celui-ci lui fit crever les yeux, & le renvoya en Provence, où il mourut l'an 924.

LOUIS IV, dit *l'Enfant*, fils de l'empereur Arnoul, fut roi de Germanie après la mort de son pere, en 900, à l'âge de 7 ans. L'Allemagne fut dans une entiere désolation sous son regne. Les Hongrois la ravagerent, & il fallut les faire retirer à prix d'argent. A ces incursions étrangeres, se joignirent des guerres civiles entre les princes & le clergé. On pilla toutes les églises : les Hongrois revinrent pour avoir part au pillage ; Louis IV s'enfuit à Ratisbonne, où il mourut en 911 ou 912. Il fut le dernier prince en Allemagne de la race des Carlovingiens. La couronne, qui devoit être héréditaire dans la maison de Charlemagne, devint élective ; les états de la nouvelle monarchie profiterent de cette révolution. Les Allemands, maîtres de disposer du trône, se donnerent des privileges excessifs. Les duchés & les comtés, administrés jusqu'alors par commission, devinrent des fiefs hé-

réditaires. Peu-à-peu la noblesse, & les Etats des duchés, qui dans les premiers tems ne reconnoissoient que la souveraineté du roi seul, furent réduits à dépendre absolument de leurs ducs, & à tenir en arriere-fiefs des terres qui mouvoient auparavant en droiture de la couronne. D'un autre côté, l'Italie commença à être asservie à l'Allemagne, & c'est la source de plusieurs différends funestes entre les papes & les empereurs.

LOUIS V, nommé ordinairement *Louis de Baviere*, fils de Louis le Sévere, duc de Baviere, & de Mathilde, fille de l'empereur Rodolphe I, naquit l'an 1284, & fut élu empereur à Francfort en 1314, à l'âge d'environ 30 ans. Il fut couronné à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Mayence, tandis que Fréderic le Bel, fils de l'empereur Albert I, étoit sacré à Cologne, après avoir été nommé à l'empire par une partie des électeurs. Ces deux sacres produisirent des guerres civiles, d'autant plus cruelles, que Louis de Baviere étoit oncle de Fréderic son rival. Les deux empereurs consentirent, après avoir répandu beaucoup de sang, à décider leur querelle par 30 champions: usage des anciens tems, que la chevalerie a renouvellé quelquefois. Ce combat ne décida rien, & ne fut que le prélude d'une bataille, dans laquelle Louis fut vainqueur. Cette journée, suivie de quelques autres victoires, le rendit maître de l'empire. Fréderic ayant été fait prisonnier, y renonça au bout de trois ans pour avoir sa liberté. Le pape Jean XXII avoit observé jusqu'alors la neutralité entre les deux concurrens, espérant que Louis, dont il connoissoit les mauvaises qualités & le peu de religion, seroit obligé de céder l'empire à Fréderic, prince sage & vertueux: mais après la bataille décisive de Michldorff en 1322, il ordonna à Louis V de suspendre l'exercice de ses droits & de les soumettre au jugement du pape; donna plusieurs monitoires contre lui, où il lui reprochoit de favoriser les hérétiques & les ennemis du Saint-Siege, & déclara l'empire vacant (*voyez au sujet de ces procédés des papes, les articles* FRÉDERIC Barberousse, FRÉDERIC II, GRÉGOIRE VII, &c.). L'empereur appella du *pape, mal instruit* au *pape mieux instruit*, & enfin au concile général. Ayant été excommunié, il entra en Italie, entreprit de placer de son autorité des évêques sur plusieurs sieges d'Italie, & de chasser ceux qui y avoient été nommés par le pape; entra dans Rome, s'y fit couronner, fit élire l'antipape Pierre de Corbiere ou Corbario, prononça une sentence de mort contre le pape & son défenseur le roi de Naples, & les condamna tous les deux à être brûlés vifs: trait qui donne une plus mauvaise idée de ce prince que toutes les bulles de Jean XXII. Comment après de tels excès des empereurs, les écrivains modernes ont-ils pu s'attacher à inculper exclusivement les papes, dont les torts sont toujours restés beaucoup en deçà de si étranges emporte-

mens (*voyez* GÉLASE II) ? Ne seroit-il pas plus sage de jeter un voile sur les fautes réciproques des pontifes & des rois, & de louer la modération dont au moins les premiers donnent aujourd'hui le consolant spectacle ? Les fureurs de Louis irriterent tout le monde, les Romains conspirerent contre lui ; le roi de Naples arrive avec une armée aux portes de Rome. L'empereur & son antipape sont obligés de s'enfuir ; celui-ci demande pardon au pape la corde au cou. Clément VI marcha sur les traces de Jean XXII, son prédécesseur. Il lança les foudres ecclésiastiques sur Louis en 1346. Cinq électeurs élurent roi des Romains Charles de Luxembourg, marquis de Moravie. L'ancien & le nouvel empereur se firent la guerre ; mais un accident arrivé en 1347 termina ces querelles funestes. Louis tomba de cheval en poursuivant un ours à la chasse, & mourut de sa chute à 63 ans ; d'autres disent qu'il fut empoisonné. Ce prince est le premier empereur qui ait résidé constamment dans ses états héréditaires, à cause du mauvais état du domaine impérial, qui ne pouvoit plus suffire à l'entretien de sa cour. Avant lui les empereurs avoient voyagé continuellement d'une province à l'autre. Louis est aussi le premier qui dans ses sceaux se soit servi de deux aigles pour désigner les armes de l'empire. Ils furent changés sous Wenceslas & réduits à un seul à deux têtes. C'est par la protection qu'il accorda aux Suisses révoltés, pour affoiblir la puissance d'une maison rivale, qu'il a contribué à fonder la république helvétique. *Voyez* TELL.

LOUIS I, roi de France ; *voyez* LOUIS I, le Débonnaire.

LOUIS II, *le Begue*, ainsi nommé à cause du défaut de sa langue, étoit fils de Charles le Chauve. Il fut couronné roi d'Aquitaine en 867, succéda à son pere dans le royaume de France le 6 octobre 877, reçut honorablement le pape Jean VIII, & se fit couronner par lui roi de France au concile de Troyes l'an 878. Il fut contraint de démembrer une grande partie de son domaine, en faveur de Boson qui s'étoit fait roi de Provence, & de plusieurs autres seigneurs mécontens ; & mourut à Compiegne le 10 avril 879, à 35 ans. Il eut d'Ansgarde, sa 1re. femme (qu'il fut obligé de répudier par ordre de son pere), Louis & Carloman, qui partagerent le royaume entr'eux ; & laissa en mourant Adélaïde, sa 2e. femme, grosse d'un fils, qui fut Charles le Simple.

LOUIS III, fils de Louis le Begue & frere de Carloman, partagea le royaume de France avec son frere, & vécut toujours uni avec lui. Il eut l'Austrasie avec la Neustrie, & Carloman l'Aquitaine & la Bourgogne. Louis III défit Hugues le Bâtard, fils de Lothaire & de Valdrade, qui revendiquoit la Lorraine ; marcha contre Boson, roi de Provence, & s'opposa aux courses des Normands, sur lesquels il remporta une grande victoire dans le Vimeu en 882. Il mourut sans enfans le 4 août suivant. Après sa mort, Carlo-

man son frere fut seul roi de France.

LOUIS IV, ou *d'Outremer*, ainsi nommé à cause de son séjour en Angleterre pendant 13 ans, étoit fils de Charles le Simple & d'Ogine. Il succéda à Raoul, roi de France, en 936. Il voulut s'emparer de la Lorraine; mais l'empereur Othon I le força de se retirer. Les grands de son royaume se révolterent plusieurs fois, & il les réduisit avec peine. S'étant emparé de la Normandie sur Richard, fils du duc Guillaume, il fut défait & pris prisonnier par Aigrold, roi de Danemarck, & par Hugues le Blanc, comte de Paris, en 944. On lui rendit la liberté l'année suivante, après l'avoir obligé de remettre la Normandie à Richard, & de céder le comté de Laon à Hugues le Blanc. Cette cession occasionna une guerre opiniâtre entre ce comte & le roi; mais Louis d'Outremer étant soutenu de l'empereur Othon, du comte de Flandre & du pape, Hugues le Blanc fut enfin obligé de faire le paix, & de rendre le comté de Laon en 950. Louis d'Outremer finit ses jours d'une maniere funeste; il fut renversé par son cheval en poursuivant un loup, & mourut à Rheims de cette chute le 10 septembre 954, à 38 ans. Il laissa de Gerberge, fille de l'empereur Henri l'Oiseleur, 2 fils: Lothaire & Charles. Lothaire lui succéda; & Charles ne partagea point, contre la coutume de ce tems-là, tant à cause de son bas âge, que parce qu'alors il ne restoit presque plus que Rheims & Laon en propre au roi. Depuis, le royaume ne fut plus divisé également entre les freres. L'aîné seul eut le titre de *Roi*, & les cadets n'eurent que de simples apanages. C'est une des époques de la grandeur de l'état. Louis d'Outremer étoit un grand prince à plusieurs égards; mais il ne se méfioit pas assez des hommes, & il étoit souvent trompé.

LOUIS V, *le Fainéant*, roi de France après Lothaire son pere en 986, se rendit maître de la ville de Rheims, & fit paroître beaucoup de valeur dès le commencement de son regne. Il fut empoisonné par la reine Blanche, sa femme, le 21 mai de l'année suivante 987, âgé d'environ 20 ans. Louis étoit d'un caractere turbulent & inquiet; le nom de *Fainéant* ne convenoit pas à un tel homme. Il paroît que ce nom ne lui a été donné, que parce que son regne n'offre rien de mémorable; & que pouvoit-il faire dans le peu de tems qu'il occupa le trône? C'est le dernier des rois de France de la 2*e*. race des Carlovingiens, laquelle a régné en France 236 ans. Après sa mort, le royaume appartenoit de droit à Charles son oncle, duc de la Basse-Lorraine, & fils de Louis d'Outremer; mais ce prince s'étant rendu odieux aux François, il fut exclus de la succession, & la couronne fut déférée à Hugues Capet, duc de France, & le prince le plus puissant du royaume. Les causes de la ruine de la 2*e*. race sont particuliérement les suivantes: 1°. La division du corps de l'état en plusieurs royaumes; division suivie nécessairement de guerres civiles entre les freres,

freres. 2°. L'amour excessif que Louis le Débonnaire eut pour son trop cher fils Charles le Chauve. 3°. La foiblesse de la plupart des rois ses successeurs : à peine en compte-t-on 5 ou 6 qui aient eu à la fois du bon sens & du courage. 4°. Le ravage des Normands, qui désolerent la France pendant près d'un siecle, & qui favoriserent les révoltes des grands seigneurs.

LOUIS VI, *le Gros*, fils de Philippe I & de Berthe de Hollande, né en 1081 (quelques chronologistes disent en 1077), parvint à la couronne en 1108. Le domaine qui appartenoit immédiatement au roi, se réduisoit alors au duché de France. Le reste étoit en propriété aux vassaux du roi, qui se conduisoient en tyrans dans leurs seigneuries, & qui ne vouloient point de maître. Ces seigneurs vassaux étoient presque tous des rebelles. Le roi d'Angleterre, duc de Normandie, ne manquoit pas d'appuyer leurs révoltes : delà ces petites guerres entre le roi & ses sujets; guerres qui occuperent les dernieres années de Philippe I & les premieres de Louis le Gros. Ce prince s'apperçut trop tard de la faute qu'on avoit faite de laisser prendre pied en France aux Anglois, en ne s'opposant point à la conquête que Henri I fit de la Normandie sur Robert son frere aîné. Le monarque Anglois, étant en possession de cette province, refusa de raser la forteresse de Gisors, comme on en étoit convenu. La guerre s'alluma, & après des succès divers elle fut terminée en 1114, par un traité qui laissoit Gisors à l'Angleterre sous la condition de l'hommage. Elle se ralluma bientôt. Louis le Gros, ayant pris sous sa protection Guillaume Cliton, fils de Robert dit *Courte-Cuisse* ; qui avoit été dépouillé de la Normandie, voulut le rétablir dans ce duché ; mais il n'étoit plus tems : Henri étoit devenu trop puissant, & Louis le Gros fut battu au combat de Brenneville en 1119. L'année d'après, la paix se fit entre Louis & Henri, qui renouvella son hommage pour la Normandie. Le roi d'Angleterre ayant perdu toute sa famille & la fleur de sa noblesse, qui périt à la vue du port de Barfleur, où elle s'étoit embarquée pour passer en Angleterre ; cet événement renouvella la guerre. Guillaume Cliton, soutenu par plusieurs seigneurs Normands & François, que Louis le Gros appuyoit secrettement, profita de ce tems funeste à Henri pour la lui faire; mais le monarque Anglois en eut l'avantage, & vint à bout de soulever l'empereur Henri V contre le roi de France. Henri leve des troupes & s'avance vers le Rhin ; mais Louis le Gros lui ayant opposé une armée considérable, l'empereur fut bientôt obligé de reculer. Le monarque François auroit pu aisément marcher tout de suite contre le roi d'Angleterre & reprendre la Normandie; mais les vassaux qui l'avoient suivi contre un prince étranger, l'auroient abandonné, s'il eût fallu combattre le duc de Normandie, par l'intérêt qu'ils avoient de balancer ces deux puissances l'une par l'autre. Il est le premier qui ait

entrepris de donner à la France un gouvernement. Avant lui, depuis que les nobles avoient *forcé le roi de déclarer leurs titres héréditaires*, il n'y avoit aucune puissance publique, la majesté royale étoit avilie ; dès que Louis fut en état de monter à cheval, il poursuivit les seigneurs & les gentilshommes, qui, du haut de leurs donjons, se répandoient pour piller dans les campagnes sans défense, sur les grands chemins & sur les rivieres. Toute sa vie il eut les armes à la main, courant par-tout où des opprimés réclamoient son secours, & payant de sa personne comme un simple cavalier. Quand il eut rangé à la raison la plupart de ces *tyranneaux*, il entreprit de rétablir l'ordre ; il accorda aux villes des chartres de communes, qui, en les déclarant libres, leur permettoient de se choisir des maires & des échevins, pour juger leurs procès entr'eux, & maintenir la police. Devenues ainsi de petites démocraties, les villes fournissoient au roi un certain nombre de gens de guerre. Chaque paroisse combattoit pour lui sous la banniere de son Saint. » Genre de milice, dit un politique moderne, qui ne pesoit pas à beaucoup près sur » le peuple, autant que ces » énormes armées, nourries » & payées également en tems » de paix comme en tems de » guerre, aux dépens de la » liberté des citoyens, aux » dépens de la sécurité & de » la confiance publique, de la » population, des mœurs, & » de tout ce qui doit être cher » à un gouvernement sage » (*voyez* FRÉDERIC II, roi de Prusse, MARIE-THÉRESE, XIMENÈS). La jurisprudence occupa également ce monarque. Les justices royales, long-tems négligées & méconnues, refleurirent. Le monarque, garant des chartres de communes, prononça sur les différends qui survinrent entre les villes & les seigneurs ; il institua l'usage d'appeller en plusieurs cas à ses juges, des sentences rendues par les officiers seigneuriaux. Il envoya des commissaires pour éclairer la conduite des juges. A la vérité, ce fut moins son ouvrage que celui de l'abbé Suger, son principal ministre ; mais comme on tient compte aux rois de ce qui se fait de mal sous eux, on doit aussi leur tenir compte de ce qui se fait de bien. Cette entreprise importante fut continuée sous Louis le Jeune, son fils. Les dernieres années de Louis le Gros furent occupées à venger le meurtre de Charles le Bon, comte de Flandre, & à éteindre le schisme entre le pape Innocent II & Anaclet. Une dyssenterie l'enleva le 1 août 1137, à 56 ans. Il mourut en chrétien, couché sur un tapis qu'il avoit fait étendre à terre, & couvrir de cendres en forme de croix. Les dernieres paroles de ce monarque mourant sont une belle leçon pour les rois : *N'oubliez jamais*, dit-il à son fils, *que l'autorité royale est un fardeau dont vous rendrez un compte très-exact après votre mort.* Sa veuve Alix de Savoie épousa, en secondes noces, Matthieu de Montmorenci, connétable, c'est-à-dire en langage de ce tems-là, premier

écuyer du roi; elle mourut en 1154. Louis étoit un prince recommandable par la douceur de ses mœurs (dit le président Hénault) & par toutes les vertus qui font un bon roi. Il est le premier roi de France qui ait été prendre à S. Denys l'*Oriflamme*, espece de banniere de couleur rouge, fendue par le bas, & suspendue au bout d'une lance dorée.

LOUIS VII, *le Jeune*, fils du précédent, né en 1120, succéda à son pere en 1137, après avoir régné avec lui quelques années. Il eut au commencement de son regne un différend avec Innocent II & avec Thibaut IV, comte de Champagne. Innocent ayant nommé à l'archevêché de Bourges, & ne croyant pas devoir approuver l'élection que le clergé avoit faite; Louis se déclara d'une maniere violente contre le pape, qui l'excommunia & mit son domaine en interdit. Le roi s'en vengea sur Thibaut, qui étoit dévoué au pontife, & mit en 1141 la ville de Vitri à feu & à sang. Les temples mêmes ne furent pas épargnés, & 1300 personnes réfugiées dans une église périrent comme tout le reste dans les flammes. S. Bernard lui en fit de vifs reproches: le prince en fut touché, mais beaucoup trop tard; & se réconcilia avec le pontife. Le même Saint, chargé par le pape Eugene de prêcher une croisade, y engagea Louis contre l'avis de l'abbé Suger, qui sans désapprouver la croisade, s'opposoit au départ du roi (*voyez* SUGER). Cette seconde croisade ne répondit point aux desirs & aux efforts de Louis; mais elle eut d'ailleurs de très-bons effets; ce fut une nouvelle époque de la liberté que les villes acheterent du roi ou de leurs seigneurs, qui faisoient argent de tout pour se croiser. Depuis long-tems il n'y avoit plus en France que la noblesse & les ecclésiastiques qui fussent libres; le reste du peuple étoit esclave, & même nul ne pouvoit entrer dans le clergé sans la permission de son seigneur. Le roi n'avoit d'autorité que sur les serfs des terres qui lui appartenoient. Mais quand les villes & les bourgs eurent acheté leur liberté, le roi, devenu leur défenseur naturel contre les entreprises des seigneurs, acquit en eux autant de sujets. Cette défense occasionna de la dépense; il falloit qu'ils la payassent, & ils devinrent ainsi contribuables du roi, au-lieu de l'être de leurs seigneurs. Ils ne firent donc que changer de maîtres; mais la servitude du roi étoit si douce, qu'on vit dès-lors renaître en France les sciences, l'industrie & le commerce. L'occasion de la croisade étoit la prise d'Edesse par Noradin. Le roi partit en 1147, avec Eléonore sa femme & une armée de 80,000 hommes. Il fut défait par les Sarrasins. Il mit le siege devant Damas, & fut obligé de le lever en 1149 par la trahison des Grecs. C'est ainsi du moins qu'en ont parlé la plupart des historiens d'Occident; les Orientaux ne conviennent pas de cette trahison. Louis le Jeune, en revenant en France, fut pris sur mer par des Grecs, & délivré par le général de Roger, roi de Sicile. Ce monarque,

après tant de malheurs, ne fut pas dégoûté des croisades : à peine fut-il arrivé, qu'il en médita une nouvelle; mais les esprits étoient si refroidis, qu'il fut obligé d'y renoncer. Suger entreprit d'en faire une à ses dépens, mais la mort le prévint (*voyez* GODEFROID de Bouillon, S. BERNARD, PIERRE l'Hermite, S. LOUIS, *&c.*). L'épouse de Louis, Eléonore, héritiere de la Guienne & du Poitou, qui l'avoit accompagné dans sa course aussi longue que malheureuse, s'étoit dédommagée des fatigues du voyage avec Raimond d'Antioche, son oncle paternel, & avec un jeune Turc d'une rare beauté, nommé Saladin. Louis crut laver cette honte en faisant casser en 1152 son mariage, pour épouser Alix, fille de ce même Thibaut, comte de Champagne, son ancien ennemi. C'est ainsi qu'il perdit la Guienne. Eléonore répudiée, se maria six semaines après avec Henri II, duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre, & lui porta en dot le Poitou & la Guienne. La guerre éclata entre la France & l'Angleterre en 1156, au sujet du comté de Toulouse. Louis, tantôt vaincu, tantôt vainqueur, ne remporta aucune victoire remarquable. La paix fut conclue entre les deux monarques en 1161. Elle fut suivie d'une nouvelle guerre, terminée en 1177, par la promesse de mariage du second fils de Henri II & de la fille cadette de Louis le Jeune. Ce prince mourut en 1180, à 60 ans, d'une paralysie qu'il contracta en allant au tombeau de S. Thomas de Cantorbery, auquel il avoit donné une retraite dans sa fuite. Il entreprit ce voyage pour obtenir la guérison de Philippe son fils, dangereusement malade. Louis le Jeune étoit pieux, bon, courageux, mais presque sans succès; ce qu'on attribua aux excès qui marquerent le commencement de son regne, & que S. Bernard regarda dès-lors comme une source de calamités.

LOUIS VIII, roi de France, que sa bravoure a fait surnommer *le Lion*, fils de Philippe-Auguste & d'Isabelle de Hainaut, naquit en 1187. Il se signala en diverses expéditions sous le regne de son pere, & monta sur le trône en 1223. C'est le 1*er*. roi de la 3*e*. race qui ne fut point sacré du vivant de son pere. Henri III, roi d'Angleterre, au-lieu de se trouver à son sacre, comme il le devoit, lui envoya demander la restitution de la Normandie; mais le roi refusa de la rendre, & partit avec une nombreuse armée, résolu de chasser de France les Anglois. Il prit sur eux Niort, St. Jean d'Angeli, le Limousin, le Périgord, le pays d'Aunis, &c. Il ne restoit plus que la Gascogne & Bordeaux à soumettre pour achever de chasser les Anglois, lorsqu'il se vit obligé à faire la guerre aux Albigeois, qui portoient avec le poison de l'erreur, les dégâts les plus sanglans dans les provinces méridionales du royaume. Il fit le siege d'Avignon à la priere du pape Honoré III, & prit cette ville le 12 septembre 1226. La maladie se mit ensuite dans son armée, le roi lui-même tomba malade, & mourut à Montpensier en Auvergne le 8

novembre 1226, à 39 ans. Thibaut VI, comte de Champagne, éperdument amoureux de la reine, fut soupçonné de l'avoir empoisonné ; mais cette accusation est dénuée de fondement. La valeur de Louis VIII, sa chasteté & ses vertus ont rendu son nom immortel. Il légua par son testament cent sous à chacune des 2000 léproseries de son royaume. La lepre étoit alors, comme l'on voit, une maladie fort commune. Il légua encore 30,000 livres une fois payées (c'est-à-dire environ 540,000 livres de la monnoie d'aujourd'hui) à sa femme la célebre Blanche de Castille. Cette remarque fera connoître quel étoit alors le prix de la monnoie. C'est, dit un historien, le pouls d'un état, & une maniere assez sûre de reconnoître ses forces.

LOUIS IX, (S.) fils de Louis VIII & de Blanche de Castille, né en 1215, parvint à la couronne en 1226, sous la tutelle de sa mere, qui réunit pour la premiere fois la qualité de tutrice & de régente. La minorité du jeune roi fut occupée à soumettre les barons & les petits princes, toujours en guerre entr'eux, & qui ne se réunissoient que pour bouleverser l'état. Le cardinal Romain, légat du pape, aida beaucoup la reine par ses conseils. Thibaut VI, comte de Champagne, depuis long-tems amoureux de Blanche, fut jaloux de l'ascendant que prenoit Romain, & arma contre le roi. Blanche, qui avoit méprisé jusqu'alors son amour, s'en servit avec autant d'habileté que de vertu pour ramener le comte, & pour apprendre de lui les noms, les desseins & les intrigues des factieux. Louis, parvenu à l'âge de majorité, soutint ce que sa mere avoit si bien commencé, & ne s'occupa que du bonheur de ses sujets. Il se conduisit avec beaucoup de prudence durant les différends de Grégoire IX & de Fréderic II, & ne voulut pas que son frere Robert acceptât la couronne impériale, que le pape lui offroit. Il condamnoit hautement la conduite de Fréderic ; mais il ne croyoit pas *qu'on pût lui ôter la couronne, s'il n'étoit condamné dans un concile général.* Ce qui prouve quelle étoit sur ce point, même dans les cours, la jurisprudence de ce tems-là, relativement aux rois, & combien l'on a eu tort, de nos jours, de s'élever à ce sujet contre les papes (*voyez* FRÉDERIC II, GRÉGOIRE VII, GRÉGOIRE IX, *&c.*). Après l'excommunication de ce prince au concile de Lyon, & sa déposition, qu'il sembloit ne pas approuver, quoiqu'il en reconnût la légalité, il travailla à le réconcilier avec le pape ; mais Fréderic ne répondit pas à ses vues. Louis leva des troupes contre le roi d'Angleterre Henri III, & contre les grands vassaux de la couronne de France, unis avec ce monarque. Il les battit deux fois ; la 1re., à la journée de Taillebourg en Poitou, l'an 1241 ; la 2e., 4 jours après, près de Saintes, où il remporta une victoire complette. Henri fut obligé de faire une paix désavantageuse. Le comte de la Marche & les autres vassaux révoltés rentrerent dans leur devoir &

n'en sortirent plus. Louis n'avoit alors que 27 ans. Il quitta son royaume bientôt après, pour passer dans la Palestine. Dans les accès d'une maladie violente, dont il fut attaqué en 1244, il crut entendre une voix qui lui ordonnoit de prendre la croix contre les Infideles : de faire restituer aux Chrétiens les belles provinces que les Sarrasins leur avoient enlevées, & de les délivrer du plus cruel esclavage qui fut jamais : il fit dès-lors vœu de passer dans la Terre-Sainte. La reine sa mere, la reine sa femme, le prierent de différer jusqu'à ce qu'il fût entiérement rétabli ; mais Louis n'en fut que plus ardent à demander la croix. L'évêque de Paris la lui attacha, fondant en larmes, comme s'il eût prévu les malheurs qui attendoient le roi dans la Terre-Sainte. Louis prépara pendant quatre ans cette expédition aussi illustre que malheureuse ; enfin, laissant à sa mere le gouvernement du royaume, il s'embarqua l'an 1248 à Aigues-Mortes, avec Marguerite de Provence sa femme, & ses trois freres : presque toute la chevalerie de France l'accompagna. Arrivé à la rade de Damiette, il s'empara de cette ville en 1249. Il avoit résolu de porter la guerre en Egypte, pour attaquer dans son pays le sultan maître de la Terre-Sainte ; il passa le Nil à la vue des Infideles, remporta deux victoires sur eux, & fit des prodiges de valeur à la journée de Massoure en 1250. Les Sarrasins eurent bientôt leur revanche ; la famine & la maladie contagieuse ayant obligé les François à reprendre le chemin de Damiette, ils vinrent les attaquer pendant la marche, les mirent en déroute & en firent un grand carnage. Le roi, dangereusement malade, fut pris près de Massoure avec tous les seigneurs de sa suite & la meilleure partie de l'armée. Louis parut dans sa prison aussi grand que sur le trône. Les Musulmans ne pouvoient se lasser d'admirer sa patience & sa fermeté à refuser ce qu'il ne croyoit pas raisonnable. Ils lui disoient : « Nous » te regardions comme notre » captif & notre esclave ; & » tu nous traites, étant aux » fers, comme si nous étions » tes prisonniers » ! On osa lui proposer de donner une somme excessive pour sa rançon ; mais il répondit aux envoyés du sultan : « Allez dire à votre » maître, qu'un roi de France » ne se rachete point pour de » l'argent. Je donnerai cette » somme pour mes gens, & Da» miette pour ma personne ». Il paya en effet 400,000 livres pour leur rançon, rendit Damiette pour la sienne, & accorda au sultan une treve de 10 ans. Son dessein étoit de repasser en France ; mais ayant appris que les Sarrasins, au-lieu de rendre les prisonniers, en avoient fait périr un grand nombre dans les tourmens pour les obliger de quitter leur Religion, il se rendit dans la Palestine, où il demeura encore 4 ans, jusqu'en 1254. Le tems de son séjour fut employé à fortifier & à réparer les places des Chrétiens, à mettre en liberté tous ceux qui avoient été faits prisonniers en Egypte, & à

travailler à la conversion des Infideles. Arrivé en France, il trouva son royaume dans un meilleur état qu'il n'auroit dû naturellement espérer. La Providence avoit veillé sur un pays, qu'il n'avoit abandonné que par les motifs les plus chrétiens. Son retour à Paris, où il se fixa, fit le bonheur de ses sujets & la gloire de la patrie. Il établit le premier la justice du ressort; & les peuples, opprimés par les sentences arbitraires des juges des baronnies, purent porter leurs plaintes à 4 grands Bailliages Royaux, créés pour les écouter. Sous lui les hommes d'études commencerent à être admis aux séances de ses parlemens, dans lesquelles des chevaliers, qui rarement savoient lire, décidoient de la fortune des citoyens. Il diminua les impôts, & révoqua ceux que l'avidité des financiers avoit introduits. Il porta des édits séveres contre les blasphémateurs & les impies; bâtit des églises, des hôpitaux, des monasteres; & publia une *Pragmatique-Sanction* en 1269, pour conserver les anciens droits des églises cathédrales & la liberté des élections. Le 6e. canon défend de payer les sommes que la cour de Rome pourroit exiger; mais Fleury observe « que ce » canon manque dans beau» coup d'exemplaires; dans les » autres canons il n'est nulle» ment fait mention de la cour » de Rome, & on croit que le » saint roi n'y a eu en vue que » les entreprises des seigneurs » & des juges laïques sur les » bénéfices ». Le président Hénault doute que cette *Pragmatique* soit de S. Louis. Ce monarque reçut en 1264 un honneur, qu'on ne peut rendre qu'à un monarque vertueux: le roi d'Angleterre Henri III & les barons le choisirent pour arbitre de leurs querelles. Ce prince étoit venu le voir à Paris au retour de son voyage de Palestine, & l'avoit assuré qu'*il étoit son seigneur & qu'il le seroit toujours*. Le comte d'Anjou, Charles son frere, dut à sa réputation & au bon ordre de son royaume, l'honneur d'être choisi par le pape pour roi de Sicile. Louis augmentoit cependant ses domaines, de l'acquisition de Péronne, d'Avranches, de Mortagne, du Perche. Il pouvoit ôter aux rois d'Angleterre tout ce qu'ils possédoient en France: les querelles de Henri III & de ses barons lui en facilitoient les moyens; mais il préféra la justice à l'usurpation. Il les laissa jouir de la Guienne, du Périgord, du Limousin, en les faisant renoncer pour jamais à la Touraine, au Poitou, à la Normandie, réunie à la couronne par Philippe-Auguste son aïeul. Voyant la France florissante & son gouvernement bien affermi, il partit pour la 6e. croisade en 1270. Il assiégea Tunis en Afrique; huit jours après il emporta le château, & mourut dans son camp le 25 août de la même année, d'une maladie contagieuse qui ravageoit son armée. Dès qu'il en fut attaqué, il se fit étendre sur la cendre, & expira, à l'âge de 55 ans, avec la ferveur d'un anachorete & le courage d'un héros, & la satisfaction d'avoir fait aux ennemis du nom chré-

tien une guerre sage & juste, quoiqu'avec des succès variés & d'éclatans revers (*voyez* l'excellent discours *sur le troisieme âge de l'Eglise*, à la fin du 14*e*. tome de l'*Histoire Ecclésiastique* de l'abbé Bérault, & les articles Louis VII, Pierre l'Hermite, *&c.*). Boniface VIII le canonisa en 1297. La bulle de canonisation du saint roi est un éloge magnifique & très-étendu, fondé, comme il y est dit, sur une certitude entiere de la pureté de ses mœurs, de la régularité & de l'austérité de sa vie, de son amour pour la justice, de son zele généreux pour le progrès de la foi, de sa charité envers les pauvres, les infirmes, les gens sans appui & de toute nation, en un mot de toutes ses vertus chrétiennes, royales, héroïques. On avoit reçu à ce sujet la déposition sous serment de plus de 300 témoins, & l'on avoit vérifié jusqu'à 63 miracles. S. Louis a été, au jugement du P. Daniel & du président Hénault, un des plus grands princes & des plus singuliers qui aient jamais porté le sceptre; compatissant comme s'il n'avoit été que malheureux; libéral, sans cesser d'avoir une sage économie; intrépide dans les combats, mais sans emportement. Il n'étoit courageux que pour de grands intérêts. Il falloit que des objets puissans, la justice ou l'amour de son peuple, excitassent son ame, qui hors delà paroissoit foible, simple & timide. Prudent & ferme à la tête de ses armées & de son conseil: quand il étoit rendu à lui-même il n'étoit plus que particulier. Ses domestiques devenoient ses maîtres, sa mere le gouvernoit, & les pratiques de la dévotion la plus simple remplissoient ses journées. Il est vrai que ces pratiques étoient anoblies par des vertus solides & jamais démenties; elles formoient son caractere. C'est à ce regne, suivant Joinville, que se doit rapporter l'institution des maîtres-des-requêtes. Ils n'étoient d'abord que trois; ils sont à présent 80, depuis l'édit de 1752, qui les a fixés à ce nombre. S. Louis proscrivit aussi des terres de son domaine, l'absurde procédure des duels judiciaires, & y substitua la voie d'appel à un tribunal supérieur: ainsi il ne fut plus permis, comme auparavant, de se battre contre sa partie, ni contre les témoins qu'elle produisoit... Joinville, la Chaise & l'abbé de Choisi ont écrit sa *Vie*. *Voyez* leurs articles.

LOUIS X, roi de France & de Navarre, surnommé *Hutin* (c'est-à-dire *mutin* & *querelleur*), succéda à Philippe le Bel, son pere, le 29 novembre 1314; étant déjà roi de Navarre par Jeanne sa mere, & s'étant fait couronner en cette qualité à Pampelune le 1*er*. octobre 1308. Veuf de Marguerite de Bourgogne, il différa son sacre jusqu'au mois d'août de l'an 1315, à cause des troubles de son royaume, & parce qu'il attendoit sa nouvelle épouse, Clémence, fille de Charles, roi de Hongrie. Pendant cet intervalle, Charles de Valois, oncle du roi, se mit à la tête du gouvernement, & fit pendre Enguerrand de Marigni à Montfaucon, au gibet que ce ministre avoit lui-même fait dresser

sous le feu roi. Louis X rappella les Juifs dans son royaume, fit la guerre sans succès contre le comte de Flandre, & laissa accabler son peuple d'impôts sous le prétexte de cette guerre. Il contraignit encore le reste des serfs de ses terres de racheter leur liberté : ce qu'ils firent avec peine. En remplissant un devoir connu, ils étoient tranquilles ; & ils ignoroient ce qu'on exigeroit d'eux quand ils seroient libres. L'édit du roi portoit que *selon le droit de nature chacun doit naître franc*, & il faisoit acheter ce droit *de nature*. « On a remarqué en » tout tems, dit un philosophe, que les prôneurs de la » liberté ne la connoissoient « guere ; & que s'ils en saisissoient quelques traits, c'étoit toujours à leur profit ». Louis X mourut à Vincennes le 8 juin 1316, à 26 ans. Il eut de Clémence un fils posthume, nommé Jean, né le 15 novembre 1316 ; mais ce jeune prince ne vécut que 8 jours. Il s'éleva une grande difficulté au sujet de la succession. Jeanne, fille du roi & de sa premiere femme, devoit succéder, selon le duc de Bourgogne. Les Etats-Généraux déciderent que la loi salique excluoit les femmes de la couronne. Leur avis prévalut, & ce fut Philippe le Long, 2e. fils de Philippe le Bel, qui monta sur le trône de France. Jeanne, sa fille, eut pour sa part la couronne de Navarre, qu'elle porta en dot à Philippe, petit-fils de Philippe le Hardi, qui l'épousa.

LOUIS XI, fils de Charles VII & de Marie d'Anjou, fille de Louis II, roi titulaire de Naples, naquit à Bourges en 1423. Il se signala dans sa jeunesse par plusieurs exploits guerriers contre les Anglois, qu'il obligea de lever le siege de Dieppe en 1443. La gloire que lui acquit son courage fut ternie par la noirceur de son caractere. Impatient de monter sur le trône, il se révolta contre son pere, & entraîna dans sa rebellion plusieurs grands seigneurs. Les dernieres années de Charles VII furent remplies d'amertume ; son fils causa sa mort. Louis XI, parvenu à la couronne en 1461 par la mort de Charles VII, prit un plan de conduite & de gouvernement entiérement différent. Il ôta aux officiers & aux magistrats leurs charges, pour les donner aux rebelles qui avoient suivi ses retraites dans le Dauphiné, dans la Franche-Comté, dans le Brabant. Il traita la France comme un pays de conquête, dépouilla les grands, accabla le peuple d'impôts, & abolit la Pragmatique-Sanction ; mais le parlement de Paris la soutint avec tant de vigueur, qu'elle ne fut totalement anéantie que par le Concordat fait entre Léon X & François I. Ses violences exciterent contre lui tous les bons citoyens. Il se forma une ligue entre Charles, duc de Berri, son frere, le comte de Charolois, le duc de Bretagne, le comte de Dunois & plusieurs seigneurs, non moins mécontens de Louis XI. Jean d'Anjou, duc de Calabre, vint se joindre aux princes confédérés, & leur amena 500 Suisses, les premiers qui aient paru dans les armées Françoises. La guerre, qui suivit cette ligue formée

par le mécontentement, eut pour prétexte la réformation de l'état & le soulagement des peuples : elle fut appellée la *Ligue du bien public.* Louis arma pour la dissiper. Il y eut une bataille non décisive à Montlhéri le 16 juillet 14 5. Le champ resta aux troupes confédérées; mais la perte fut égale des deux côtés. Le monarque François ne désunit la ligue, qu'en donnant à chacun des principaux chefs ce qu'ils demandoient : la Normandie à son frere; plusieurs places dans la Picardie au comte de Charolois; le comté d'Etampes au duc de Bretagne, & l'épée de connétable au comte de Saint-Pol. La paix fut conclue à Conflans le 5 octobre de la même année. Le roi accorda tout par ce traité, espérant tout ravoir par ses intrigues. Il enleva bientôt la Normandie à son frere, & une partie de la Bretagne au duc de ce nom. L'inexécution du traité de Conflans alloit ranimer la guerre civile : Louis XI crut l'éteindre en demandant à Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, une conférence à Péronne, dans le tems même qu'il excitoit les Liégeois à faire une perfidie à ce duc & à prendre les armes contre lui. Charles, instruit de cette manœuvre, le retint prisonnier dans le château de Péronne, le força à conclure un traité fort désavantageux, & à marcher à sa suite contre ces Liégeois mêmes qu'il avoit armés. Le comble de l'humiliation pour lui fut d'assister à la prise de leur ville, & de ne pouvoir obtenir son retour à Paris, qu'après avoir prodigué les bassesses & essuyé mille affronts. Le duc de Berri, son frere, fut la victime de cet élargissement. Louis XI le força de recevoir la Guienne en apanage, au-lieu de la Champagne & de la Brie : il voulut l'éloigner de ces provinces, dans la crainte que le voisinage du duc de Bourgogne ne fût une nouvelle source de division. Louis XI n'en fut pas plus tranquille. Le duc de Bourgogne fit offrir sa fille unique au nouveau duc de Guienne; mais cette alliance ne se fit pas : le duc mourut empoisonné avec sa maîtresse, par une pêche qui leur fut donnée, *non sans soupçon*, dit le président Hénault, *contre le roi lui-même.* Oder d'Aidie, favori du prince empoisonné, voulut venger la mort de son maître. Il enleva l'empoisonneur & le conduisit en Bretagne, pour pouvoir lui faire son procès en liberté; mais le jour qu'on devoit prononcer l'arrêt de mort, on le trouva étouffé dans son lit. Cependant le duc de Bourgogne se prépare à tirer une vengeance plus éclatante de la mort d'un prince qu'il vouloit faire son gendre. Il entre en Picardie, met tout à feu & à sang, échoue devant Beauvais, défendu par des femmes, passe en Normandie, la traite comme la Picardie, & revient en Flandre lever de nouvelles troupes. Cette guerre cruelle fut terminée, pour quelques instans, par le traité de Bouvines, en 1474 : mais cette même année il y eut une ligue offensive & défensive, formée par le duc de Bourgogne, entre Edouard IV, roi d'Angleterre, & le duc de Bretagne, contre le roi de France. Le prince An-

glois débarque avec ses troupes; Louis peut le combattre, mais il aime mieux le gagner par des négociations. Il paie ses principaux ministres; il séduit les premiers officiers, au-lieu de se mettre en état de les vaincre; il fait des présens de vin à toute l'armée; enfin il achete le retour d'Edouard en Angleterre. Les deux rois conclurent à Amiens, en 1475, un traité, qu'ils confirmerent à Picquigni. Ils convinrent d'une treve de 7 ans; ils y arrêterent le mariage entre le dauphin & la fille du monarque Anglois; & Louis s'engagea de payer, jusqu'à la mort de son ennemi, une somme de 50,000 écus d'or. Le duc de Bretagne fut aussi compris dans ce traité. Celui de Bourgogne, abandonné de tous & seul contre Louis XI, conclut avec lui à Vervins une treve de 9 années. Ce prince, ayant été tué au siege de Nancy en 1477, laissa pour héritiere Marie sa fille unique, que Louis XI, par une politique mal-entendue, refusa pour le dauphin son fils. Cette princesse épousa Maximilien d'Autriche, fils de l'empereur Fréderic III, & ce mariage fut l'origine des querelles que la France ne cessa de faire à la maison d'Autriche, souveraine des Pays-Bas. La guerre commença peu de tems après cette union, entre l'empereur & le roi de France. Celui-ci s'empara de la Franche-Comté par la valeur de Chaumont d'Amboise. Il y eut une bataille à Guinegate, où l'avantage fut égal des deux côtés. Un traité, fait à Arras en 1482, termina cette guerre. On y arrêta le mariage du dauphin avec Marguerite, fille de Marie de Bourgogne. Louis XI ne jouit pas long-tems de la joie que lui devoient inspirer ces heureux événemens. Sa santé dépérissoit de jour en jour; enfin, sentant la mort approcher, il se renferma au château du Plessis-les-Tours, où l'on n'entroit que par un guichet, & dont les murailles étoient hérissées de pieux de fer. Inaccessible à ses sujets, entouré de gardes, dévoré par la crainte de la mort, par la douleur d'être haï, par les remords & par l'ennui, il fit venir de Calabre un pieux hermite, révéré aujourd'hui sous le nom de S. François de Paule. Il se jeta à ses pieds, il le supplia en pleurant de demander à Dieu la prolongation de ses jours. « Mais le Saint, dit » un orateur célebre, lui parla » en prophete, & lui dit, » comme un autre Isaïe: *Dispone domui tuæ quia morieris tu, & non vives.* Sire, » mettez ordre à votre état, » & ce que vous avez de plus » précieux dans votre état, » qui est votre conscience: car » il n'y a pas de miracle pour » vous; votre heure est venue, » & il faut mourir. C'étoit une » parole bien dure pour tout » homme, encore plus pour » un roi, mais sur-tout pour un » roi si attaché à la vie. » Cependant Louis écouta François avec respect, le pria de le disposer à la mort, & expira entre ses bras le 21 août 1483, à 60 ans: heureux si de vifs & sinceres repentirs ont effacé les iniquités de sa vie. Les Chroniques du tems comptent 4000 sujets (nombre sans doute exagéré) exécutés sous son regne.

en public ou en secret. Les cachots, les cages de fer, les chaînes dont on chargeoit les victimes de sa barbare défiance, sont les monumens qu'a laissé ce monarque. Tristan l'Hermite, prévôt de son hôtel, étoit le juge, le témoin & l'exécuteur de ses vengeances; & ce roi cruel ne craignoit pas d'y assister, après les avoir ordonnées. Lorsque Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, accusé peut-être sans raison du crime de lese-majesté, fut exécuté en 1477 par ses ordres, Louis XI fit placer sous l'échafaud les enfans de ce prince infortuné, pour recevoir sur eux le sang de leur pere. Ils en sortirent tout couverts, & dans cet état on les conduisit à la Bastille, dans des cachots faits en forme de hottes, où la gêne que leurs corps éprouvoient, étoit un continuel supplice. Ce cruel monarque eut pour ses confidens & pour ses ministres, des hommes dignes de lui; il les tira de la boue: son barbier devint comte de Meulan & ambassadeur: son tailleur, héraut-d'armes: son médecin chancelier. Il abâtardit la nation, en lui donnant ces vils simulacres pour maîtres; aussi sous son regne il n'y eut ni vertu ni héroïsme. L'obéissance & la bassesse tinrent lieu de tout; & le peuple fut enfin tranquille, dit un historien ingénieux, comme les forçats le sont dans une galere. Sa dévotion auroit dû, par un effet même naturel, adoucir son cœur dur, & corriger son caractere inconstant, bizarre, inquiet & perfide; mais sa dévotion n'étoit que la crainte servile d'une ame basse, pusillanime & égarée. Toujours couvert de reliques & d'images, portant à son bonnet une Notre-Dame de plomb, il lui demandoit pardon de ses assassinats, & en commettoit toujours de nouveaux. Il fit solliciter auprès du pape le droit de porter le surplis & l'aumuce, & de se faire oindre une seconde fois de l'ampoule de Rheims; au-lieu d'implorer la miséricorde de l'Être-Suprême, de laver ses mains souillées de tant de meurtres commis avec le glaive de la justice. Si la nature le fit naître avec un cœur pervers, elle lui donna de grands talens dans l'esprit. Il avoit du courage; il connoissoit les hommes & les affaires. Il avoit, suivant ses expressions, *tout son conseil dans sa tête*: maxime conforme d'ailleurs à son humeur ombrageuse & défiante. Prodigue par politique, autant qu'avare par goût, il savoit donner en roi. Paris, désolé par une contagion, fut repeuplé par ses soins; une police rigoureuse y régnoit. S'il avoit vécu plus long-tems, les poids & les mesures auroient été uniformes dans ses états. Ce fut lui qui établit les postes jusqu'alors inconnues en France (*). Deux cent trente couriers, à

(*) Il est fait mention des chevaux de poste dans le Code Théodosien, au titre *De Cursu Publico*, en la loi 3, 6, 7, 15, &c.; mais ces postes n'étoient pas établies de la maniere qu'elles le sont aujourd'hui dans toute l'Europe; c'étoient seulement des chevaux publics. Selon Hérodote, ce fut Cyrus ou Xerxès, qui le premier établit des couriers & des chevaux de

ses gages, portoient les ordres du monarque & les lettres des particuliers dans tous les coins du royaume. Il est vrai qu'il leur fit payer chérement cet établissement; il augmenta les tailles de trois millions, & leva, pendant 20 ans, 4 millions 700,000 liv. par an: ce qui pouvoit faire environ 23 millions d'aujourd'hui; au-lieu que Charles VII n'avoit jamais levé par an que 1800 mille francs. En augmentant son pouvoir sur ses peuples par ses rigueurs, il augmenta son royaume par son industrie. L'Anjou, le Maine, la Provence, la Bourgogne & quelques autres grands fiefs, furent réunis sous lui à la couronne. Ce prince a fait recueillir les *Cent Nouvelles nouvelles*, ou Histoires contées par différens seigneurs de sa cour, Paris, Verard, in-fol., sans date; mais dont la belle édition est d'Amsterdam, 1701, 2 vol. in-8°., figures de Hoogue: quand les figures sont détachées de l'imprimé, elles sont plus recherchées (*voyez* MARGUERITE de Valois). Si on en croit quelques auteurs, c'est sous son regne, en 1469, que le prieur de Sorbonne fit venir des imprimeurs de Mayence; Charles VII avoit déjà tâché, quoique sans succès, d'introduire cet art en France (*voy.* JENSON). Duclos, historiographe de France, a publié l'*Histoire* de ce prince en 3 vol. in-12: elle est curieuse, intéressante & bien écrite. Il y en a une autre par mademoiselle de Lussan en 6 vol. « Une réflexion, dit un » critique éclairé, qu'il ne faut » pas perdre de vue dans ce » qui regarde Louis XI, c'est » que ses délits & ses mau- » vaises qualités n'auroient pas » tant provoqué le courroux » philosophique, s'il n'avoit » en même tems respecté la » Religion. S'il avoit été impie » & cruel à la fois, il deve- » noit un des héros chéris du » siecle. Il est vrai que l'incon- » séquence en matiere de piété » est particuliérement odieuse » aux gens de bien, & que » la Religion souffre plus de » ce mélange & de cet odieux » contraste, que de l'impiété » manifeste & déclarée: mais » il est également vrai que la » haine du Christianisme s'at- » tache même à ses dehors, » & pardonneroit, justifieroit » peut-être les crimes les plus » atroces, s'ils étoient assaison- » nés d'une dose d'athéisme ».

LOUIS XII, roi de France, naquit à Blois en 1462 de Charles, duc d'Orléans, & de Marie de Cleves; & parvint à la couronne en 1498, après la mort de Charles VIII. Son hu-

poste, afin d'être instruit avec plus de diligence de tout ce qui se passoit dans toute l'étendue de l'empire. Le mot de *poste* vient de ce que les chevaux sont posés (*positi*) d'intervalle en intervalle, & l'on attribue à Louis XI, d'avoir ordonné le changement des chevaux de deux lieues en deux lieues pour une plus grande promptitude; au-lieu que les Perses n'en plaçoient qu'au bout de l'espace de chemin qu'un cheval pouvoit faire par jour. L'ordre n'étoit pas si bon dans l'empire Romain: les couriers étoient réduits à contraindre les villes, ou les particuliers, à leur fournir des chevaux. Ce fut l'empereur Adrien qui déchargea le peuple de cette nécessité.

meur bienfaisante ne tarda pas d'éclater ; il soulagea le peuple & pardonna à ses ennemis. Louis de la Trimouille l'avoit fait prisonnier à la bataille de St-Aubin ; il craignoit son ressentiment ; il fut rassuré par ces belles paroles : *Ce n'est point au roi de France à venger les querelles du duc d'Orléans.* Epris de l'esprit de conquêtes, il jeta ses vues sur le Milanès, sur lequel il prétendoit avoir des droits par son aïeule Valentine, sœur unique du dernier duc de la famille des Visconti. Ludovic Sforce en étoit possesseur : le roi envoya une armée contre lui en 1499, & dans moins de 20 jours le Milanès fut à lui. Il fit son entrée dans la capitale le 6 octobre de la même année; mais par une de ces révolutions si ordinaires dans les guerres d'Italie, le vaincu rentra dans son pays d'où on l'avoit chassé, & recouvra plusieurs places. Sforce, dans ce rétablissement passager, payoit un ducat d'or pour chaque tête de François qu'on lui portoit. Louis XII fit un nouvel effort ; il renvoya Louis de la Trimouille, qui reconquit le Milanès. Les Suisses qui gardoient Sforce le livrerent au vainqueur. Maître du Milanès & de Genes, le roi de France voulut encore avoir Naples ; il s'unit avec Ferdinand le Catholique pour s'en emparer. Cette conquête fut faite en moins de 4 mois, l'an 1501. Fréderic, roi de Naples, se remit entre les mains de Louis XII, qui l'envoya en France avec une pension de 120,000 livres de notre monnoie d'aujourd'hui. A peine Naples fut-il conquis, que Ferdinand le Catholique s'unit avec Alexandre VI pour en chasser les François. Ses troupes, conduites par Gonsalve de Cordoue, qui mérita si bien le titre de *Grand-Capitaine*, s'emparerent en 1503 de tout le royaume, après avoir gagné les batailles de Seminare & de Cerignole. Cette guerre finit par un traité honteux en 1505. Le roi y promettoit la seule fille qu'il eût d'Anne de Bretagne au petit-fils de Ferdinand, à ce prince depuis si terrible à la France sous le nom de Charles-Quint ; sa dot devoit être composée de la Bourgogne & de la Bretagne, & on abandonnoit Milan & Genes, sur lesquels on cédoit ses droits. Ces conditions parurent si onéreuses aux Etats assemblés à Tours en 1506, qu'ils arrêterent que ce mariage ne se feroit point. Les Génois se révolterent la même année contre Louis XII. Il repassa les Monts, les défit, entra dans leur ville en vainqueur, & leur pardonna. L'année 1508 fut remarquable par la ligue de Cambray, formée par JULES II (*voyez* l'article de ce pontife). Le roi de France y entra, & défit les Vénitiens à la bataille d'Aignadel le 14 mai 1509. La prise de Crémone, de Padoue & de plusieurs autres places, fut le fruit de cette victoire. Jules II, qui avoit obtenu par les armes de Louis XII à-peu-près ce qu'il vouloit, n'avoit plus d'autre crainte que celle de voir les François en Italie. Il se ligua contr'eux. Le jeune Gaston de Foix, duc de Nemours, repoussa une armée de Suisses, prit Bologne, & gagna en 1511 la bataille de Ravenne, où il

perdit la vie. La gloire des armes Françoises ne se soutint pas ; le roi étoit éloigné, les ordres arrivoient trop tard & quelquefois se contredisoient. Son économie, quand il falloit prodiguer l'or, donnoit peu d'émulation. L'ordre & la discipline étoient inconnus dans les troupes. En moins de trois mois les François furent hors de l'Italie. Le maréchal Trivulce, qui les commandoit, abandonna, l'une après l'autre, toutes les villes qu'ils avoient prises, du fond de la Romagne aux confins de Savoie. Louis XII eut la mortification de voir établir dans Milan, par les Suisses, le jeune Maximilien Sforce, fils du duc, mort prisonnier dans ses états. Genes, où il avoit étalé la pompe d'un roi asiatique, reprit sa liberté & chassa les François. Elle fut soumise de nouveau ; mais la perte de la bataille de Novarre, gagnée par les Suisses contre la Trimouille le 6 juin 1513, fut l'époque de la totale expulsion des François. L'empereur Maximilien, Henri VIII & les Suisses, attaquerent à la fois la France. Les Anglois mirent le siege devant Térouane, qu'ils prirent après la journée de Guinegate, dite la *Journée des Eperons*, où les troupes Françoises furent mises en déroute sans presque livrer de combat. La prise de Tournay suivit celle de Térouane. Les Suisses assiégerent Dijon, & ne purent être renvoyés qu'avec 20,000 écus comptant, une promesse de 4000, & sept ôtages qui en répondoient. Louis XII, battu de tous côtés, a recours aux négociations ; il fait un traité avec Léon X, renonce au conciliabule de Pise & reconnoît le concile de Latran ; il en fait un autre avec Henri VIII, & épouse sa sœur Marie, pour laquelle il donne un million d'écus. Il avoit alors 53 ans, & étoit d'une santé fort délicate : il mourut au bout de 2 mois de mariage, en 1515. Si Louis XII fut malheureux au-dehors de son royaume, il fut heureux au-dedans. On ne peut reprocher à ce roi que la vente des charges. Il en tira en 17 années la somme de 1200 mille liv. dans le seul diocese de Paris ; mais les tailles & les aides furent modiques. Il auroit été plus loué, si, en imposant des tributs nécessaires, il eût conservé l'Italie ; ou plutôt si renonçant à des conquêtes lointaines, incertaines & peu justes, il avoit épargné le sang de ses sujets, & donné ses soins à la bonne administration d'un beau & grand royaume qui pouvoit suffire à son ambition : mais on peut en quelque sorte pardonner ces fautes, en faveur des qualités précieuses de bon roi, de prince humain & équitable. Lorsqu'il alloit à la guerre, il se faisoit suivre de quelques hommes vertueux & éclairés ; chargés, même en pays ennemi, d'empêcher le désordre & de réparer le dommage lorsqu'il avoit été fait. Ces principes de probité furent sur-tout remarqués après la prise de Genes, qui avoit secoué le joug de la France. Son avant-garde ayant pillé quelques maisons du fauxbourg S. Pierre d'Arena, le prince, quoique personne ne se plaignît, y envoya des gens de confiance pour examiner à quoi se pouvoit

monter la perte, & ensuite de l'argent pour payer la valeur de ce qui avoit été pris. L'Alviane, général des Vénitiens, ayant été pris à la bataille d'Aignadel, fut conduit au camp François, où il fut traité avec toute l'honnêteté possible. Ce général, plus aigri par l'humiliation de sa défaite, que touché de l'humanité de son vainqueur, ne répondit aux démonstrations les plus consolantes, que par une fierté brusque & dédaigneuse. Louis se contenta de le renvoyer au quartier où l'on gardoit les prisonniers. *Il vaut mieux le laisser*, dit-il; *je m'emporterois & j'en serois fâché. Je l'ai vaincu, il faut me vaincre moi-même.* Cependant il avoit quelquefois des accès de colere, où il n'étoit plus maître de lui-même, & n'écoutoit plus que la fougue de cette passion aveugle (*voyez* JULES II). Son Edit de 1499, a rendu sa mémoire chere à tous ceux qui administrent la justice & à ceux qui l'aiment. Il ordonne par cet édit qu'*on suive toujours la loi, malgré les ordres contraires que l'importunité pourroit arracher du monarque.* Louis XII fut le premier des rois qui mit le laboureur à couvert de la rapacité du soldat, & qui fit punir de mort les gendarmes qui rançonnoient le paysan. Les troupes ne furent plus le fléau des provinces, & loin de vouloir les en éloigner, les peuples les demanderent. Il étoit affable, doux, caressant; il égayoit la conversation par des bons mots, plaisans sans être malins. On lui reproche avec raison d'avoir répudié la reine Jeanne, après un long mariage, quoique le pape Alexandre VI ait paru admettre ses raisons de nullité (*voyez* JEANNE DE FRANCE). On a imprimé ses *Lettres* au cardinal d'Amboise, Bruxelles, 1712, 4 vol. in-12. L'abbé Tailhié a donné sa *Vie*, Paris, 1755, 3 vol. in-8°. Louis XII avoit pris pour devise le *Porc-Epic* avec ces mots, *Comminùs & eminùs*, qui en étoient l'ame. L'académie Françoise ayant proposé en 1787 pour prix, l'Eloge de Louis XII, la mémoire de ce prince fut barbouillée par tous les lieux communs du philosophisme; il n'y eut qu'une piece écrite d'une maniere digne de la vérité & de l'histoire, & ce ne fut pas celle que l'académie couronna.

LOUIS XIII, surnommé *le Juste*, né à Fontainebleau en 1601 de Henri IV & de Marie de Médicis, monta sur le trône en 1610, après l'assassinat de son pere, sous la tutelle & la régence de sa mere. Cette princesse changea le systême politique du regne précédent, & dépensa en profusions, pour acquérir des créatures, tout ce que Henri-le-Grand avoit amassé pour rendre sa nation puissante. Les troupes à la tête desquelles il alloit combattre, furent licenciées; son fidele ministre, son ami Sulli se retira de la cour; l'état perdit sa considération au-dehors & sa tranquillité au-dedans. Les princes du sang & les grands seigneurs, le maréchal de Bouillon à leur tête, remplirent la France de factions. On appaisa les mécontens par le traité de Ste.-Menehould, le 15 mai 1614; on leur accorda tout, & ils se soumirent pour quelque tems. Le roi, ayant été déclaré majeur le 2 octobre de la

la même année, convoqua le 27 suivant les Etats-Généraux. Le résultat de cette assemblée fut de parler de beaucoup d'abus, de disserter sur les maux publics, sans pouvoir remédier presqu'à aucun. La France resta dans le trouble, gouvernée par le Florentin Concini, connu sous le nom de *Maréchal d'Ancre.* Cet homme obscur, parvenu tout-à-coup au faîte de la grandeur, disposa de tout en ministre despotique, & fit de nouveaux mécontens. Henri II, prince de Condé, se retire encore de la cour, publie un manifeste sanglant, se ligue avec les huguenots toujours prêts à prendre les armes. Ces troubles n'empêcherent point le roi d'aller à Bourdeaux, où il épousa Anne d'Autriche, infante d'Espagne. Cependant il avoit armé contre les rebelles; mais les soldats produisant peu de chose, on eut recours aux négociations. Le roi conclut avec lui la paix à Loudun en 1615; mais apprenant qu'il tramoit de nouveaux projets, il le fit mettre à la Bastille peu de tems après. Les princes, à la nouvelle de cet emprisonnement, se préparerent à la guerre; ils la firent avec peu de succès, & elle finit tout-à-coup par la mort du maréchal d'Ancre. Le roi, mécontent de la dépendance où son ministre le tenoit, & conduit par les conseils de Luynes son favori, consentit à l'emprisonnement de Concini. Vitri, chargé de l'ordre, voulut l'exécuter; & sur la résistance du maréchal, il le tua sur le pont du Louvre le 24 octobre 1617. L'éloignement de Marie de Médicis reléguée à Blois, suivit ce meurtre. Le duc d'Epernon, qui lui avoit fait donner la régence, alla la tirer de cette ville, & la mena dans ses terres à Angoulême. On l'avoit haïe toute-puissante, on l'aima malheureuse. Louis XIII voyant les dispositions du peuple, chercha à se raccommoder avec sa mere, & y réussit par le moyen de l'évêque de Luçon, si connu & si craint depuis sous le nom de cardinal de *Richelieu.* La paix se fit à Angoulême en 1619; mais à peine fut-elle signée, qu'on pensa à la violer. La reine, conseillée par l'évêque de Luçon, qui vouloit faire acheter sa médiation, prit de nouveau les armes; mais elle fut obligée de les quitter bientôt après. Le roi, après s'être montré dans la Normandie pour appaiser les mécontens, passa à Angers où sa mere étoit retirée, & la força à se soumettre. La mere & le fils se virent à Brissac en versant des larmes, pour se brouiller ensuite plus que jamais. La nomination de Richelieu au cardinalat fut le seul fruit de ce traité. Louis XIII réunit alors le Béarn à la couronne par un édit solemnel. Cet édit, donné en 1620, restituoit aux Catholiques les églises dont les Protestans s'étoient emparés, & érigeoit en parlement le conseil de cette province. Ce fut l'époque des troubles que les Huguenots exciterent sous ce regne. Rohan & Soubise furent les chefs des factieux. Le projet des Calvinistes étoit de faire de la France une république; ils la diviserent en 8 cercles, dont ils comptoient donner le gouvernement à des seigneurs de

leur parti. Ils offrirent à Lesdiguieres le généralat de leurs armées & 100,000 écus par mois; mais Lesdiguieres aima mieux les combattre, & fut fait maréchal-général des armées du roi. Luynes, devenu connétable en même tems, marcha contre les rebelles vers la Loire, en Poitou, en Béarn, dans les provinces méridionales. Le roi étoit à la tête de cette armée. Presque toutes les villes lui ouvrirent leurs portes; il soumit plus de 50 places. Ses armes, victorieuses dans tout le royaume, échouerent devant Montauban, défendu par le marquis de la Force; il fut obligé de lever le siege, quoiqu'il y eût mené six maréchaux de France; le nombre des chefs fut nuisible par le défaut de subordination. Luynes étant mort le 15 décembre de la même année 1621, Louis XIII n'en continua pas moins la guerre. Les avantages & les désavantages furent réciproques de part & d'autre. Le roi donna une grande marque de courage en Poitou, lorsqu'à minuit, à la tête de ses gardes, il passa dans l'isle de Riez (que quelques auteurs ont mal-à-propos confondue avec l'isle de Ré), & en chassa Soubise, après avoir défait les troupes qui défendoient ce poste. Il ne se signala pas moins au siege de Royan en Saintonge; il monta 3 ou 4 fois sur la banquette pour reconnoître la place, avec danger évident de sa vie. Cependant les Huguenots se lassoient de la guerre; on leur donna la paix en 1623. Pendant cette courte paix, Louis XIII rétablit la tranquillité dans la Valteline en 1624, & secourut en 1625 le duc de Savoie contre les Génois. Les troupes Françoises & les Piémontoises firent quelques conquêtes, qu'elles reperdirent presqu'aussi-tôt. Les huguenots toujours inquiets & rebelles avoient recommencé la guerre, continuant à vérifier par l'effet, le mot de Charles IX : *D'abord vous ne demandiez qu'une petite liberté, bientôt vous voudrez être les maîtres & nous chasser du royaume.* La Rochelle, le boulevard des Calvinistes, reprend les armes, & est secourue par l'Angleterre. Les vaisseaux Anglois furent vaincus près de l'isle de Ré; & cette isle, dont les rebelles s'étoient rendus maîtres, fut de nouveau à la France. Richelieu méditoit un coup plus important, la prise de la Rochelle même. Une femme (c'étoit la mere du duc de Rohan, chef des hérétiques révoltés) défendit cette ville pendant un an contre l'armée royale, contre l'activité du cardinal de Richelieu & contre l'intrépidité de Louis XIII, qui affronta plus d'une fois la mort à ce siege. Elle se rendit enfin le 28 octobre 1628, après avoir souffert toutes les extrémités de la famine. On dut la reddition de cette place à une digue de 747 toises de long, que le cardinal de Richelieu fit construire, à l'exemple de celle qu'Alexandre le Grand fit autrefois élever devant Tyr, & Alexandre de Parme devant Anvers. Cette digue dompta la mer, la flotte Angloise & les Rochellois (*voyez* GUITON & MÉTÉZEAU). Les Anglois travaillerent en vain à la forcer; ils furent obligés de re-

tourner en Angleterre, & le roi entra enfin dans la ville rebelle, qui, depuis Louis XI jusqu'à Louis XIII, avoit été armée contre ses maîtres. Ce dernier siege coûta 40 millions. Les fortifications furent démolies, les fossés comblés, les privileges de la ville anéantis, & la Religion Catholique rétablie. Les philosophistes de nos jours déclament contre cette expédition, devenue indispensable au repos du royaume. Un écrivain judicieux & équitable a réfuté leurs déclamations, en s'adressant aux Huguenots eux-mêmes. « Les » temples sont profanés, dit-il, » les choses saintes outragées » & brûlées, l'asyle des cloîtres » violé, les vierges saintes » sont déshonorées, l'autel est » ébranlé, le trône lui-même » est menacé. De sourdes cons» pirations ont été découver» tes, & la révolte a éclaté. » Il est tems de mettre fin à » tant d'excès ; trop long» tems on les a dissimulés. » C'est par l'impunité que s'est » accrue votre audace. Contre » des maux aussi grands, il » faut employer des remedes » violens. Subissez, il en est » tems, la peine due à tant » d'attentats, & qu'un exem» ple, terrible mais nécessaire, » arrête enfin les progrès du » mal qui ne pourra s'accroître, » sans entraîner la ruine en» tiere, non pas de l'Eglise » seulement, mais de l'état » entier. Cependant vous pou» vez encore éviter le châti» ment. Si nous armons contre » vous des soldats pour arrêter » & punir vos excès, nous » vous envoyons des mission» naires zélés pour éclairer » vos consciences. Ouvrez les » yeux à la vérité ; abjurez vos » erreurs ; rentrez dans le sein » de l'Eglise ; & vous nous ver» rez oublier vos fureurs pas» sées, & vous embrasser com» me des freres. Croyez, même » au fond du cœur, tout ce » qu'il vous plaira. Conformez» vous seulement à l'extérieur, » au culte dominant. En intro» duire un autre, c'est trou» bler l'harmonie & la tran» quillité de l'état. Nous avons » la possession & la vérité pour » nous ; & si vous persistez à » vouloir nous dépouiller, n'est» il pas juste que nous son» gions enfin à nous défendre, » & à repousser la force par » la force » ? La prise de la Rochelle fut suivie d'un édit appellé l'*Edit de Grace*, dans lequel le roi parla en souverain qui pardonne. Après cet événement, si funeste pour le Calvinisme & si heureux pour la France, le roi partit pour secourir le duc de Nevers, nouveau duc de Mantoue, contre l'empereur qui lui refusoit l'investiture de ce duché. Arrivé en Piémont il força le Pas de Suse en 1629, ayant sous lui les maréchaux de Créqui & de Bassompierre ; battit le duc de Savoie, & signa un traité à Suse, par lequel ce prince lui remit cette ville pour sûreté de ses engagemens. Louis XIII fit ensuite lever le siege de Casal, & mit son allié en possession de son état. Le duc de Savoie n'ayant rien exécuté du traité de Suse, la guerre se renouvella en Savoie, en Piémont & dans le reste de l'Italie. Le marquis de Spinola occupoit

le Montferrat avec une armée Espagnole. Le cardinal de Richelieu voulut le combattre lui-même, & le roi le suivit bientôt après. L'armée Françoise s'empare de Pignerol & de Chambery en 2 jours ; le duc de Montmorenci remporte avec peu de troupes une victoire au combat de Veillane sur les Impériaux, les Espagnols & les Savoisiens réunis, en juillet 1630. La même armée défit peu de tems après les Espagnols au pont de Carignan & délivra Casal. Ces succès amenerent le traité de Quiérasque, conclu en 1631, & ménagé par Mazarin, depuis cardinal. Le duc de Nevers fut confirmé, par ce traité, dans la possession de ses états. Louis XIII & Richelieu, de retour à Paris, y trouverent beaucoup plus d'intrigues qu'il n'y en avoit en Italie entre l'Empire, l'Espagne, Rome & la France. Gaston d'Orléans, frere unique du roi, & la reine-mere, tous deux mécontens & jaloux du cardinal, se retirerent, l'un en Lorraine & l'autre à Bruxelles. Se voyant sans ressource dans ce pays, Gaston porta le malheur qui l'accompagnoit en Languedoc, dont le duc de Montmorenci étoit gouverneur. Montmorenci, engagé dans sa révolte, fut blessé & fait prisonnier à la rencontre de Castelnaudari le 1*er.* septembre 1631. Le moment de la prise de ce général fut celui du découragement de Gaston & de tout son parti. Le procès fut fait au prisonnier selon la rigueur des loix ; & le 30 octobre suivant il eut la tête tranchée à Toulouse, sans que le souvenir de ses victoires pût le sauver. Gaston, toujours fugitif, avoit passé de Languedoc à Bruxelles, & de Bruxelles en Lorraine. Le duc Charles IV fut la victime de sa complaisance pour lui. Le roi réunit le duché de Bar à la couronne ; il s'empara de Lunéville & de Nancy en 1633, & l'année suivante de tout le duché. Gaston ayant fait cette année un traité avec l'Espagne, fut invité à se réconcilier avec le roi, & accepta la paix qu'on lui offrit. Les Espagnols, irrités contre la France, qui protégeoit ouvertement la révolte des Hollandois, surprirent Treves le 26 mars 1635, égorgerent la garnison Françoise, & arrêterent prisonnier l'électeur qui s'étoit mis sous la protection du monarque François, contre ce qu'il devoit à l'empereur & au corps Germanique. La guerre fut aussitôt déclarée à l'Espagne ; il y eut une Ligue offensive & défensive entre la France, la Savoie & le duc de Parme : Victor-Amédée en fut fait capitaine-général. Les événemens de cette nouvelle guerre, qui dura 13 ans contre l'empereur, & 25 contre l'Espagne, furent mêlés d'abord de bons & de mauvais succès. L'alliance que fit le roi avec les Suédois & les Protestans d'Allemagne porta, contre son intention, un grand coup à la Religion Catholique. On se battit en Alsace, en Lorraine, en Franche-Comté & en Provence, où les Espagnols avoient fait une descente. Le duc de Rohan les défit sur les bords du Lac de Cosme, le 18 avril 1636 ; mais ils prenoient Corbie d'un

autre côté. Cet échec met l'effroi dans Paris; on y leve 20,000 hommes, laquais pour la plupart, ou apprentis. Le roi s'avance en Picardie, & donne au duc d'Orléans la lieutenance-générale de son armée, forte de 50,000 hommes. Les Espagnols furent obligés de repasser la Somme; & les Impériaux qui avoient pénétré en Bourgogne, se virent repoussés jusqu'au Rhin par le cardinal de la Valette & le duc de Weimar, qui leur firent périr près de 8000 hommes. L'année suivante, 1637, fut encore plus favorable à la France. Le comte d'Harcourt reprit les isles de Lérins, qu'occupoient les Espagnols depuis 2 ans. Le maréchal de Schomberg les battit en Roussillon; le duc de Savoie & le maréchal de Créqui, en Italie: tandis que le cardinal de la Valette prenoit Landreci & la Capelle; le maréchal de Châtillon, Yvoi & Damvilliers, & que le duc de Weimar battoit les Lorrains. Ce général soutint la gloire des armes Françoises en 1638. Il gagna une bataille complette, dans laquelle il fit 4 généraux de l'empereur prisonniers, entr'autres le fameux Jean de Wert. Louis XIII eut, l'année suivante 1639, six armées sur pied; l'une vers les Pays-Bas, une autre vers le Luxembourg, la 3*e*. sur les frontieres de Champagne, la 4*e*. en Languedoc, la 5*e*. en Italie, la 6*e*. en Piémont. Celle de Luxembourg, commandée par le marquis de Feuquieres, qui assiégeoit Thionville, fut défaite par Piccolomini. La fin de l'année 1640 fut plus heureuse: la France fit naître une révolte en Catalogne, & envahit cette province. Cependant le Portugal s'étoit révolté contre l'Espagne, & avoit donné le sceptre au duc de Bragance. On négocioit toujours en faisant la guerre; elle étoit au-dedans & au-dehors de la France. Le comte de Soissons, inquiété par le cardinal de Richelieu, signa un traité avec l'Espagne, & fit des rebelles dans le royaume. Il remporta, le 6 juillet 1641, une victoire à la Marfée, près de Sedan, qui auroit été funeste au cardinal, si le vainqueur n'y avoit trouvé la mort. Le maréchal de la Meilleraie & le maréchal de Brezé eurent quelques succès en Allemagne. La guerre y fut continuée en 1642 avec désavantage; mais on fut plus heureux ailleurs. La Meilleraie fit la conquête du Roussillon. Tandis qu'on enlevoit cette province à la maison d'Autriche, il se formoit une conspiration contre le cardinal (*voyez* CINQ-MARS). Pendant ces intrigues sanglantes, Richelieu & Louis XIII, tous deux attaqués d'une maladie mortelle, étoient près de descendre au tombeau: ils moururent l'un & l'autre; le ministre le 4 décembre 1642, & le roi le 14 mai 1643, dans la 42*e*. année de son âge, à pareil jour que son pere Henri IV, après un regne de 33 ans. Les vues de ce prince étoient droites, son esprit sage & éclairé, ses mœurs pures, son cœur porté à la piété. Il n'eut point à se reprocher ces passions honteuses qui déshonorent le trône d'un si grand nombre de princes. » Ses amours, dit un historien,

» étoient purement ſpirituels » d'ame à ame, & les jouiſ- » ſances en étoient vierges. » Jamais il n'uſa de la moindre » liberté envers les femmes. » La reine ayant un jour reçu » un billet, l'attacha à la tapiſ- » ſerie de ſa chambre, afin de » ne pas oublier d'y répondre. » Le roi auquel elle en vouloit » faire un myſtere, étant en- » tré, elle dit à mademoiſelle » d'Hautefort de prendre & » de ſerrer ce billet; ce qu'elle » fit: le roi voulut le lui ôter, » & ils ſe débattirent aſſez » long-tems en badinant; mais » mademoiſelle d'Hautefort ne » pouvant plus ſe défendre, » mit le billet dans ſon ſein, » & le jeu finit, le roi n'ayant » pas oſé porter ſa curioſité » plus loin ». Il n'imaginoit point, mais il jugeoit bien, & ſon miniſtre ne le gouvernoit qu'en le perſuadant. Fils & pere de deux des plus grands rois que la France ait eus, il affermit le trône encore ébranlé de Henri IV, & prépara les merveilles du regne de Louis XIV. Les Catholiques lui ont reproché les efforts qu'il fit pour maintenir ou rétablir les Proteſtans d'Allemagne contre les efforts de l'empereur; mais des vues politiques lui cacherent ſans doute dans cette circonſtance les intérêts de la Religion. Il écrivit au pape qui s'en plaignoit, qu'il étoit prêt à abandonner ſes alliés, ſi l'Eſpagne vouloit l'aider à détruire le huguenotiſme. Mais eſt-il vraiſemblable que l'Eſpagne, & l'empereur ſur-tout, n'euſſent pas accepté une telle offre, ſi elle avoit été faite ſérieuſement? Sa *Vie* a été écrite par le Vaſſor, le Pere Griffet, Dupin, M. de Bury: celle-ci eſt en 4 vol. in-12. Un Proteſtant publia, en 1643, le prétendu *Codicile de Louis XIII*, 2 petits vol. in-18. C'eſt un recueil rempli d'abſurdités, & ſi rare qu'il a été vendu juſqu'à 90 livres. *Voyez le Mercure de France*, ſeptembre 1754, page 78 & ſuiv.

LOUIS XIV, né à Saint-Germain-en-Laye le 5 ſeptembre 1638, fils de Louis XIII & d'Anne d'Autriche, fut ſurnommé *Dieudonné*, parce que les François le regarderent comme un préſent du Ciel accordé à leurs vœux, après 22 ans de ſtérilité de la reine. La gloire de ſon regne lui acquit enſuite le ſurnom de *Grand*. Il parvint à la couronne le 14 mai 1643, ſous la régence d'Anne d'Autriche, ſa mere. Cette princeſſe continua la guerre contre le roi d'Eſpagne Philippe IV, ſon frere. Le duc d'Enghien, général des armées Françoiſes, gagna la bataille de Rocroy, qui entraîna la priſe de Thionville. Le maréchal de Brezé battit peu de tems après la flotte Eſpagnole à la vue de Carthagene, tandis que le maréchal de la Mothe remportoit pluſieurs avantages en Catalogne. Les Eſpagnols reprirent Lerida l'année d'après, 1644, & firent lever le ſiege de Tarragone; mais la fortune étoit favorable aux François en Allemagne & en Flandre. Le duc d'Enghien ſe rendit maître de Philisbourg & de Mayence; Roze prit Oppenheim; & le maréchal de Turenne conquit Worms, Landau, Neuſtadt & Manheim. L'année ſuivante,

1645, fut encore plus glorieuse à la France. Le roi étendit ses conquêtes en Flandre, en Artois, en Lorraine & en Catalogne. Torstenson, général des Suédois, alliés de la France, remporta une victoire sur les Impériaux dans la Bohême. Turenne prit Treves & y rétablit l'électeur, devenu libre par la médiation du roi. Le duc d'Enghien (que nous nommerons le prince de Condé) gagna la bataille de Nortlingue, prit Furnes & Dunkerque l'année d'après, & remporta une victoire complette sur l'archiduc dans les plaines de Lens en 1648, après avoir réduit Ypres. Le duc d'Orléans s'étoit distingué par la prise de Courtray, de Bergues & de Mardick; la flotte Espagnole avoit été battue sur les côtes d'Italie par une flotte Françoise de vingt vaisseaux & vingt galeres, qui composoient presque toute la marine de France; Guébriant avoit pris Rotweil; le comte de Harcourt, Balaguier. Ces succès ne contribuerent pas peu à la paix conclue à Munster en 1648, entre le roi, l'empereur Ferdinand III, Christine reine de Suede, & les Etats de l'Empire. Par ce traité, Metz, Toul, Verdun & l'Alsace demeurerent au roi en toute souveraineté. L'empereur & l'Empire lui céderent tous leurs droits sur cette province, sur Brisach, sur Pignerol, & sur quelques autres places. Dans le tems que cette paix avantageuse faisoit respecter la puissance de Louis XIV, ce roi se voyoit réduit par les frondeurs (parti formé contre le cardinal Mazarin, son ministre) à quitter la capitale. Il alloit, avec sa mere, son frere & le cardinal, de province en province, poursuivi par ses sujets. Les Parisiens, excités par le duc de Beaufort, par le coadjuteur de Paris, & sur-tout par le prince de Condé, leverent des troupes, & il en coûta du sang avant que la paix se fît. Les ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, partisans des frondeurs, firent soulever la Guienne, qui ne put se calmer que par la présence du roi & de la reine régente. Les Espagnols profitant de ces troubles, faisoient diverses conquêtes par eux-mêmes ou par leurs alliés, en Champagne, en Lorraine, en Catalogne & en Italie; mais le maréchal du Plessis-Praslin les battit à Rethel, & après avoir gagné une bataille contre le maréchal de Turenne, lié avec le duc de Bouillon son frere, il recouvra Château-Porcien & les autres villes situées entre la Meuse & la Loire. Le roi, devenu majeur, tint son lit-de-justice en 1651 pour déclarer sa majorité. L'éloignement du cardinal Mazarin, retiré à Cologne, sembloit avoir rendu la tranquillité à la France: son retour en 1652 ralluma la guerre civile. Le parlement de Paris avoit donné en vain plusieurs arrêts contre lui; ils furent cassés par un arrêt du conseil-d'état. Le prince de Condé se tourna du côté des rebelles, & fut nommé généralissime des armées. Il défit le maréchal d'Hocquincourt à Bléneau; mais ayant été attaqué par l'armée royale dans le fauxbourg S. Antoine, il auroit été fait prisonnier, &

les Parisiens ne lui avoient ouvert leurs portes, & n'avoient fait tirer sur les troupes du roi le canon de la Bastille. On négocia bientôt de part & d'autre pour appaiser les troubles. La cour se vit obligée de renvoyer Mazarin qui en étoit le prétexte. Cependant les Espagnols profitoient de ces querelles pour faire des conquêtes. L'archiduc Léopold prenoit Gravelines & Dunkerque; don Juan d'Autriche, Barcelonne; le duc de Mantoue, Casal : mais à peine la tranquillité fut rendue à la France, qu'ils reperdirent ce qu'ils avoient conquis. Les généraux François reprirent Rethel, Ste.-Menehould, Bar, Ligny; le maréchal de Grancey gagna une bataille en Italie contre le marquis de Caracene; on eut des succès en Catalogne; le vicomte de Turenne battit l'armée Espagnole en 1654, réduisit le Quesnoy & fit lever le siege d'Arras. Cet exploit important rassura la France, & le cardinal de Mazarin, retourné de nouveau en France, & dont la fortune, dit le président Hénault, dépendoit presque de l'événement de cette journée. Le roi ne s'y trouva point, & auroit pu y être. Ce fut dans cette guerre qu'il fit sa premiere campagne : il étoit allé à la tranchée au siege de Stenai; mais le cardinal ne voulut pas qu'il exposât davantage sa personne, de laquelle dépendoient le sort de l'armée & le repos de l'état. Le maréchal de Turenne soutint sa réputation les années suivantes, & se signala sur-tout en 1658; il prit Saint-Venant, Bourbourg, Mardick, Dunkerque, Furnes, Dixmude, Ypres, Mortagne. Le prince de Condé & don Juan ayant ramassé toutes leurs forces, tenterent en vain de secourir Dunkerque; il les défit entiérement à la journée des Dunes. La paix fut conclue en 1659, dans l'isle des Faisans, par Mazarin & don Louis de Haro, plénipotentiaires des deux puissances, après 24 conférences : c'est ce qu'on nomme *la Paix des Pyrénées*. Les principaux articles de ce traité furent le mariage du roi avec l'infante Marie-Thérese; la restitution de plusieurs places à l'Espagne, & le rétablissement du prince de Condé. Le mariage du roi, fait à S. Jean-de-Luz avec beaucoup de magnificence, couronna cette paix. Les deux époux revinrent triomphans à Paris, & leur entrée dans cette capitale eut un éclat dont on se souvint long-tems. Le cardinal Mazarin mourut l'année suivante 1661. Le roi, qui par reconnoissance n'avoit osé gouverner de son vivant, prit en main les rênes de son empire, & les tint avec une fermeté qui surprit dans un jeune monarque, qui n'avoit montré jusqu'alors que du goût pour les plaisirs. Il vérifia ce que Mazarin avoit dit de ce prince, en confidence, au maréchal de Gramont : *Il y a de l'étoffe en lui pour faire quatre rois & un honnête homme.* Tout prit une face nouvelle. Il fixa à chacun de ses ministres les bornes de son pouvoir, se faisant rendre compte de tout à des heures réglées, leur donnant la confiance qu'il falloit pour accré-

diter leur ministere, & veillant sur eux pour les empêcher d'en trop abuser. Une chambre fut établie pour mettre de l'ordre dans les finances, dérangées par un long brigandage. Le surintendant Foucquet, condamné par des commissaires à un bannissement, eut pour successeur le grand Colbert, ministre qui répara tout, & qui créa le commerce & les arts. Des colonies Françoises partirent pour s'établir à Madagascar & à la Cayenne ; les académies des sciences, de peinture & de sculpture furent établies ; des manufactures de glaces, de points de France, de toiles, de laines, de tapisseries, furent érigées dans tout le royaume. Le canal de Languedoc pour la jonction des deux mers fut commencé ; la discipline rétablie dans les troupes, l'ordre dans la police & dans la justice ; tous les arts furent encouragés au-dedans & même au-dehors du royaume ; 60 savans de l'Europe reçurent de Louis XIV des récompenses, & furent étonnés d'en être connus. *Quoique le roi ne soit pas votre souverain*, leur écrivoit Colbert, *il veut être votre bienfaiteur : il vous envoie cette lettre de change comme un gage de son estime.* Un Florentin, un Danois recevoient de ces lettres datées de Versailles. Plusieurs étrangers habiles furent appellés en France, & récompensés d'une maniere digne d'eux & du rémunérateur. Louis XIV faisoit à 22 ans ce que Henri IV avoit fait à 50. Né avec le talent de régner, il savoit se faire respecter par les puissances étrangeres, autant qu'aimer & craindre par ses sujets. Il exigea une réparation authentique, en 1662, de l'insulte faite au comte d'Estrades, son ambassadeur à Londres, par le baron de Batteville, ambassadeur d'Espagne, qui prétendoit le pas sur lui. La satisfaction que lui fit 2 ans après le pape Alexandre VII, de l'attentat des Corses sur le duc de Créqui, ambassadeur à Rome, ne fut pas moins éclatante. Le cardinal Chigi, légat & neveu du pontife, vint en France pour faire au roi des excuses publiques. Quoique la paix régnât dans tous les états chrétiens, ses armées ne demeurerent pas oisives ; il envoya contre les Maures une petite armée qui prit Gigeri, & secourut les Allemands contre les Turcs. Ses troupes, conduites par les comtes de Coligny & de la Feuillade, contribuerent beaucoup à la victoire de Saint-Gothard, en 1664. Ses armes triomphoient sur mer comme sur terre. Le duc de Beaufort prit & coula à fond un grand nombre de vaisseaux Algériens, mais il périt dans cette action. Les Anglois & les Hollandois étoient alors en dispute pour le commerce des Indes Occidentales. Le roi, allié avec ces derniers, les secourut contre les premiers. Il y eut quelques batailles navales ; les Anglois perdirent l'isle de Saint-Christophe, mais ils y rentrerent par la paix conclue à Breda en 1667. Philippe IV, pere de la reine, étoit mort deux ans auparavant ; le roi croyoit avoir des prétentions sur son héritage & surtout sur les Pays-Bas. Il mar-

cha en Flandre pour les faire valoir, comptant plus sur ses forces que sur ses raisons. Il étoit à la tête de 35,000 hommes; Turenne étoit sous lui le général de cette armée. Louvois, nouveau ministre de la guerre, & digne émule de Colbert, avoit fait des préparatifs immenses pour la campagne. Des magasins de toute espece étoient distribués sur la frontiere. Louis couroit à des conquêtes assurées. Les Espagnols, qui n'avoient pas même imaginé que le roi pût envahir leurs états au milieu de la paix, n'avoient fait aucuns préparatifs. Il entra dans Charleroi comme dans Paris. Ath, Tournay furent prises en deux jours; Furnes, Armentieres, Courtray, Douay ne tinrent pas davantage. Lille, la plus florissante ville de ces pays, la seule bien fortifiée, capitula après 9 jours de siege. La conquête de la Franche-Comté, faite l'année suivante 1668, fut encore plus rapide. Louis XIV entra dans Dole au bout de 4 jours de siege, 12 jours après son départ de Saint-Germain. Enfin, dans 3 semaines, toute la province lui fut soumise. Tant de fortune réveilla l'Europe assoupie: un traité entre la Hollande, l'Angleterre & la Suede, pour tenir la balance de l'Europe & réprimer l'ambition du jeune roi, fut proposé & conclu en 5 jours; mais il n'eut aucun effet guerrier, & produisit la paix qui se fit avec l'Espagne à Aix-la-Chapelle, le 2 mai de la même année. Le roi rendit la Franche-Comté, & garda les villes conquises dans les Pays-Bas. Pendant cette paix, Louis continua comme il avoit commencé, à régler, à fortifier, à embellir son royaume. Les ports de mer, auparavant déserts, furent entourés d'ouvrages pour leur ornement & leur défense, couverts de navires & de matelots, & contenoient déjà 60 grands vaisseaux de guerre. L'hôtel des Invalides, où des soldats blessés & vainqueurs trouvent les secours spirituels & temporels, s'élevoit en 1671 avec une magnificence vraiment royale. L'observatoire étoit commencé depuis 1665. On traçoit une méridienne d'un bout du royaume à l'autre. L'académie de St-Luc étoit fondée à Rome pour former nos jeunes peintres. Les traductions des bons auteurs Grecs & Latins s'imprimoient au Louvre à l'usage du *Dauphin*, confié aux plus éloquens & aux plus savans hommes de l'Europe. Rien n'étoit négligé. On bâtissoit des citadelles dans tous les coins de la France, & on formoit un corps de troupes composé de 400,000 soldats. Louis XIV résolut de conquérir les Pays-Bas, & commença par la Hollande en 1672. Au mois de mai il passa la Meuse avec son armée, commandée sous lui par le prince de Condé & par le maréchal de Turenne. Les places d'Orsoi, Burick, Wesel, Rhinberg, Emmerick, Groll, furent réduites en 6 jours. Toute la Hollande s'attendoit à passer sous le joug, dès que le roi seroit au-delà du Rhin; il y fut bientôt. Ses troupes traverserent ce fleuve en présence des ennemis. La reddition de plus de 40 places, la plupart mal défendues ou mal pourvues, fut le fruit de ce

paſſage. Les provinces de Gueldre, d'Utrecht & d'Overiſſel ſe rendent. Les Etats, aſſemblés à La Haye, ſe ſauvent à Amſterdam avec leurs biens & leurs papiers. Dans cette extrémité ils font percer les digues qui retenoient les eaux de la mer. Amſterdam fut comme une vaſte fortereſſe au milieu des flots. Il n'y avoit plus de conquêtes à faire dans un pays inondé. Louis quitte ſon armée, laiſſant Turenne & Luxembourg achever la guerre. L'Europe, effrayée de ſes ſuccès, étoit dès-lors conjurée contre lui. L'empereur, l'Eſpagne, l'électeur de Brandebourg, réunis, étoient de nouveaux ennemis à combattre. Louis XIV, afin de regagner la ſupériorité d'un autre côté, s'empara de la Franche-Comté. Turenne entra dans le Palatinat où ſes troupes commirent des excès horribles. Le comte de Schomberg battit les Eſpagnols dans le Rouſſillon. Le prince de Condé livra à Senef, au prince d'Orange, une bataille dont les deux partis s'attribuerent le ſuccès. Turenne, qui avoit paſſé le Rhin à Philisbourg, remporta pluſieurs avantages ſur le vieux Caprara, ſur Charles IV, duc de Lorraine, ſur Bournonville. Ce général, ſachant tour-à-tour reculer comme Fabius & avancer comme Annibal, vainquit l'électeur de Brandebourg à Turckeim en 1675, tandis que les autres généraux de Louis XIV ſoutenoient la gloire de ſes armes. Tant de proſpérités furent troublées par la mort de Turenne. Ce général fut tué d'un coup de canon au milieu de ſes victoires, dans le tems qu'il ſe croyoit ſûr de battre Montecuculli. L'armée Françoiſe fut obligée à la retraite; les Impériaux paſſerent le Rhin & entrerent en Alſace; mais ils ne purent s'y maintenir longtems. Le maréchal de Créqui fut mis en déroute au combat de Conſarbruck, & fait priſonnier dans Treves. La fortune fut entiérement pour les François en 1676. Le duc de Vivonne, ſecondé par du Queſne, lieutenant-général de l'armée navale de France, gagna deux batailles contre Ruyter, amiral de Hollande, qui périt dans la derniere, & qui fut regretté par Louis XIV comme un grand homme. Ce monarque étoit alors en Flandre, où Condé, Bouchain, Aire & le fort de Linck reçurent ſes loix. La campagne de 1677 s'ouvrit par la priſe de Valenciennes & de Cambray. Philippe, duc d'Orléans, frere unique du roi, gagna contre le prince d'Orange la bataille de Caſſel, lieu célebre par la victoire qu'un autre Philippe, roi de France, y avoit remportée 350 ans auparavant. Le maréchal de Créqui battit le prince Charles de Lorraine auprès de Strasbourg, l'obligea de repaſſer le Rhin, & l'ayant repaſſé lui-même, aſſiégea & prit Fribourg. Les ſuccès n'étoient pas moindres en Flandre & en Allemagne. Le roi forma lui-même en 1678 le ſiege de Gand & celui d'Ypres, & ſe rendit maître de ces deux places. L'armée d'Allemagne, ſous les ordres de Créqui, mit les ennemis en déroute à la tête du pont de Rheinsfeld, & brûla celui de Strasbourg, après en avoir occupé tous les forts en pré-

sence de l'armée ennemie. Cette glorieuse campagne finit par la paix, qui fut signée par toutes les puissances en 1678. Il y eut trois traités; l'un entre la France & la Hollande; le 2*e*. avec l'Espagne; le 3*e*. avec l'empereur & avec l'Empire, à la réserve de l'électeur de Brandebourg. Par ces traités la France resta en possession de la Franche-Comté, d'une partie de la Flandre, & de la forteresse de Fribourg. Ce qu'il y eut de remarquable dans le traité signé avec les Hollandois, c'est qu'après avoir été l'unique objet de la guerre de 1672, ils furent les seuls à qui tout fut rendu. On venoit de signer cette paix à Nimegue, lorsque le prince d'Orange, qui n'en étoit pas encore authentiquement informé, livra le sanglant & inutile combat de St-Denys, où les François & les ennemis firent une perte à-peu-près égale. Louis XIV ayant dicté des loix à l'Europe, victorieux depuis qu'il régnoit, n'ayant assiégé aucune place qu'il n'eût prise, à la fois conquérant & politique, mérita le surnom de *Grand*, que l'hôtel-de-ville de Paris lui déféra en 1680. Ce monarque fit de la paix un tems de conquête; l'or, l'intrigue & la terreur lui ouvrirent les portes de Strasbourg & de Casal : le duc de Mantoue, à qui appartenoit cette derniere ville, y laissa mettre garnison Françoise. Louis XIV, craint par-tout, ne songea qu'à se faire craindre davantage. Le pape Innocent XI ne s'étant pas montré favorable au dessein qu'avoit le roi d'étendre le droit de régale sur tous les dioceses de sa nomination; ce prince fit donner en 1682, une déclaration par le clergé de France, renfermée en 4 propositions. La premiere est, que *le pape n'a aucune autorité sur le temporel des rois;* la deuxieme, que *le concile est au-dessus du pape;* la troisieme, que *l'usage de la puissance apostolique doit être réglé par les canons;* & la quatrieme, qu'*il appartient principalement au pape de décider en matiere de foi; mais que ses décisions ne sont irréformables qu'après que l'Eglise les a reçues* (*voyez* INNOCENT XII, SOARDI, SFONDRATI). Le différend avec le pontife fut poussé au point de s'emparer du Comtat & à faire craindre les dernieres extrémités. L'affaire des franchises qu'Innocent vouloit abolir, augmenta encore l'animosité réciproque : & l'on peut dire que le roi s'opiniâtra peu sagement à maintenir un abus que l'empereur & les autres princes avoient laissé abolir sans répugnance. La conduite que Lavardin de Beaumanoir tint à Rome à cette occasion, étoit peu digne d'un ambassadeur de France. Louis donnoit en même tems son attention à divers autres objets. Il établit une chambre contre les empoisonneurs, qui en ce tems-là infectoient la France. Une chaire de droit François fut fondée, tandis que d'habiles gens travailloient à la réforme des loix. Le canal de Languedoc fut enfin navigable en 1681. Le port de Toulon sur la Méditerranée fut construit à frais immenses, pour contenir 60 vaisseaux de ligne, avec un arsenal & des magasins magnifiques; sur l'océan, le port de Brest se formoit avec la même

grandeur ; Dunkerque, le Havre-de-Grace se remplissoient de vaisseaux ; la nature étoit forcée à Rochefort ; des compagnies de cadets dans les places, de gardes marines dans les ports, furent instituées, & composées de jeunes gens qui apprenoient tous les arts convenables à leur profession, sous des maîtres payés du trésor public ; 60,000 matelots étoient retenus dans le devoir par des loix aussi séveres que celles de la discipline militaire ; enfin, on comptoit plus de 100 gros vaisseaux de guerre, dont plusieurs portoient cent canons : ils ne restoient pas oisifs dans les ports. Les escadres, sous le commandement de du Quesne, nettoyoient les mers infestées par les corsaires de Barbarie. Alger fut bombardée en 1684 ; & les Algériens obligés de faire toutes les soumissions qu'on exigea d'eux. Ils rendirent tous les esclaves chrétiens, & donnerent encore de l'argent. L'état de Genes ne s'humilia pas moins devant Louis XIV que celui d'Alger. Genes avoit vendu de la poudre aux Algériens & des galeres aux Espagnols ; elle fut bombardée la même année, & n'obtint sa tranquillité que par une satisfaction bien humiliante. Le doge, accompagné de quatre sénateurs, vint à Versailles faire tout ce que le roi voulut exiger de sa patrie. La loi de Genes est, que le *Doge perd sa dignité & son titre dès qu'il est sorti de la ville ;* mais Louis voulut qu'il les conservât. Des ambassadeurs du roi de Siam avoient flatté, l'année d'auparavant, le goût que le monarque François avoit pour les choses d'éclat. Tout sembloit alors garantir une paix durable ; pour l'assurer davantage, Louis résolut d'étouffer le germe des guerres civiles qui avoient tant de fois désolé l'état. Il y avoit long-tems qu'il songeoit à révoquer l'édit de Nantes, « ouvrage de la nécessité, » comme s'exprime un auteur » célebre, du besoin qu'avoit » Henri IV de s'affermir, du » reste de son penchant pour » d'anciens alliés dont il avoit » si long-tems reçu les services » & partagé les erreurs, avant » de devenir leur maître ; c'é» toit la suite de l'influence » qu'avoit dans ses conseils & » dans ses armées la multitude » de Protestans qu'il crut injuste » & même dangereux d'en ex» clure : mais ce n'en étoit pas » moins un accord monstrueux, » avilissant pour la couronne, » préjudiciable au royaume : » un foyer, toujours prêt à » s'enflammer, de séditions, » de défiances & de scandales. » C'étoit une république con» servée dans le sein d'une mo» narchie : c'étoient des sujets » reconnus indépendans, & » exposés à la tentation de se » faire justice eux-mêmes, cha» que fois qu'ils se croyoient » lésés ; puisqu'ils avoient des » assemblées, des synodes, où » en veillant aux désordres spi» rituels, il étoit impossible » qu'on ne s'occupât des inté» rêts temporels ». Cet édit fut révoqué en 1685, les temples des Calvinistes abattus, & la Religion Catholique rétablie dans tout le royaume. Cet événement, qui dans le tems où nous sommes, a exalté toutes les têtes, qui a fait la matiere de tant de satyres lancées contre la mé-

moire de Louis XIV, & qu'après un siecle révolu un autre événement qui fut la suite immédiate du rappel des Huguenots, a si terriblement justifié; semble demander ici une discussion particuliere, plus longue que ne comporte la nature de ce Dictionnaire, mais trop assortie aux circonstances pour qu'on puisse nous en faire un reproche. Nous laisserons parler un auteur contemporain, parfaitement instruit de tous les détails de cette opération fameuse, trop intéressé à la chose pour dissimuler les plaies faites à un royaume dont il étoit l'héritier, trop éclairé, trop présent à tout pour avoir ignoré la vérité. Louis, dauphin, pere de Louis XV, le sage & vertueux éleve de Fénélon, dans un mémoire qui a passé à ses descendans & qui est actuellement entre les mains du roi Louis XVI, s'exprime de cette maniere: « Je ne » m'attacherai pas à considérer » ici les maux que l'héréfie a » faits en Allemagne, dans les » royaumes d'Angleterre, d'E- » cosse & d'Irlande, dans les » Provinces-Unies & ailleurs; » c'est du royaume seul qu'il est » question. Je ne rappellerai » pas même dans le détail cette » chaîne de désordres consi- » gnés dans tant de monumens » authentiques: ces assemblées » secretes, ces sermens d'asso- » ciation, ces ligues avec l'é- » tranger, ces refus de payer » les tailles, ces pillages des » deniers publics, ces menaces » séditieuses, ces conjurations » ouvertes, ces guerres opi- » niâtres, ces sacs de villes, » ces incendies, ces massacres » réfléchis, ces attentats con- » tre les rois, ces sacrile- » ges multipliés & jusqu'alors » inouis; il me suffit de dire » que, depuis François I jus- » qu'à nos jours, c'est-à-dire, » sous sept regnes différens, » tous ces maux & d'autres en- » core ont désolé le royaume » avec plus ou moins de fureur. » Voilà, dis-je, le fait his- » torique, que l'on peut char- » ger de divers incidens, mais » que l'on ne peut contester » substantiellement & révo- » quer en doute. Et c'est ce » point capital qu'il faut tou- » jours envisager dans l'exa- » men politique de cette affaire. » Or, partant du fait notoire, » il m'est peu important de dis- » cuter si tous les torts attri- » bués aux Huguenots furent » uniquement de leur côté. Il » est hors de doute que les » Catholiques auront eu aussi » les leurs, & je leur en con- » nois plus d'un, dans l'excès » de leurs représailles. Il ne » s'agit pas même de savoir, » si le conseil des rois a tou- » jours bien vu & sagement » opéré dans ces jours de con- » fusion: si la sanglante expé- » dition de Charles IX, par » exemple, fut un acte de jus- » tice, devenu nécessaire à la » sûreté de sa personne & à » celle de l'état, comme le sou- » tiennent quelques-uns, ou » l'effet d'une politique om- » brageuse & une indigne ven- » geance, comme d'autres le » prétendent: que l'héréfie ait » été la cause directe, ou seu- » lement l'occasion habituelle » & toujours renaissante de ces » différens désordres, toujours » est-il vrai de dire, qu'ils n'au- » roient jamais eu lieu sans l'hé-

» résie : ce qui suffit pour faire » comprendre combien il im» portoit à la sûreté de l'état » qu'elle y fût éteinte pour » toujours. Cependant on fait » grand bruit, on crie à la » tyrannie, & l'on demande si » les princes ont droit de com» mander aux consciences, & » d'employer la force pour le » fait de la religion ? Comme » c'est de la part des Huguenots » que viennent ces clameurs, » on pourroit, pour réponse, les » renvoyer aux chefs de leur » réforme. Luther pose pour » principe : qu'il faut extermi» ner & jeter à la mer ceux » qui ne sont pas de son avis, » à commencer par le pape & » les souverains qui le prote» gent ; & Calvin pense à cet » égard comme Luther. Nos » principes sont bien différens » sans doute. Mais, sans don» ner au prince des droits qui » ne lui sont pas dus, nous lui » laissons ceux qu'on ne sauroit » lui contester ; & nous disons, » qu'il peut & qu'il doit même, » comme pere de son peuple, » s'opposer à ce qu'on le cor» rompe par l'erreur : qu'il peut » & qu'il doit même, comme » l'ont fait les plus grands » princes de tous les tems, prê» ter son épée à la Religion, » non pas pour la propager, ce » ne fut jamais l'esprit du Chris» tianisme, mais pour réprimer » & pour châtier les méchans » qui entreprennent de la dé» truire. Nous disons enfin que, » s'il n'a pas le droit de com» mander aux consciences, il » a celui de pourvoir à la sû» reté de ses états, & d'en» chaîner le fanatisme qui y » jette le désordre & la confu» sion. Que les ministres hu» guenots comparent, s'ils le » veulent, la conduite modé» rée que l'on a tenue à leur » égard, avec la cruauté des » premiers persécuteurs de la » Religion : j'admets la com» paraison, tout injuste qu'elle » est ; & je dis, que les Césars » eussent été fondés à pros» crire le Christianisme, s'il » eût porté ceux qui le profes» soient à jeter le trouble dans » l'empire : mais les Chrétiens » payoient fidellement les char» ges de l'état ; ils servoient » avec affection dans les ar» mées ; on les éloignoit des » emplois publics, on les em» prisonnoit, on mettoit à mort » des légions entieres ; ils ne » résistoient point ; ils n'appel» loient point les ennemis de » l'état ; ils ne croyoient point, » *qu'il falloit égorger les em-* » *pereurs & les jeter à la mer.* » Cependant ils avoient pour » eux la justice & la vérité. » Leur invincible patience an» nonçoit la bonté de leur » cause, comme les révoltes & » l'esprit sanguinaire des Hu» guenots prouvent l'injustice » de la leur. Il est vrai qu'ils » ont causé moins de désordres » éclatans sous le regne actuel » que sous les précédens ; mais » c'étoit moins la volonté de » remuer qui leur manquoit, » que la puissance. Encore se » sont-ils rendus coupables de » quelques violences, & d'une » infinité de contraventions » aux ordonnances, dont quel» ques-unes ont été dissimu» lées, & les autres punies par » la suppression de quelques » privileges. Malgré leurs pro» testations magnifiques de

» fidélité, & leur soumission » en apparence la plus parfaite » à l'autorité, le même esprit » inquiet & factieux subsistoit » toujours, & se trahissoit quel- » quefois. Dans le tems que le » parti faisoit au roi des offres » de services, & qu'il les réali- » soit même, on apprenoit, » par des avis certains, qu'il » remuoit sourdement dans les » provinces éloignées, & qu'il » entretenoit des intelligences » avec l'ennemi du dehors(*voy.* » SOULIER). Nous avons en » main les actes authentiques » des synodes clandestins, dans » lesquels ils arrêtoient de se » mettre sous la protection de » Cromwel, dans le tems où » l'on pensoit le moins à les » inquiéter; & les preuves de » leurs liaisons criminelles avec » le prince d'Orange, subsis- » tent également. L'animosité » entre les Catholiques & les » Huguenots étoit aussi tou- » jours la même. Les plus sages » réglemens ne pouvoient pa- » cifier & rapprocher deux par- » tis, dont l'un avoit tant de » raisons de suspecter la droi- » ture & les bonnes intentions » de l'autre. On n'entendoit » parler dans le conseil que de » leurs démêlés particuliers. » Les Catholiques ne vou- » loient point admettre les Hu- » guenots aux assemblées de pa- » roisses: ceux-ci ne vouloient » point contribuer aux charges » de fabrique & de commu- » nauté: on se disputoit les ci- » metieres & les fondations de » charité: on s'aigrissoit, on » s'insultoit réciproquement. » Les Huguenots, dans les » campagnes où ils n'avoient » pas de temples, affectoient, » dans le désœuvrement des » jours de fêtes, de troubler » l'Office Divin par des attrou- » pemens autour des églises, » & par des chants profanes. » Les Catholiques indignés sor- » toient quelquefois du Lieu- » Saint pour donner la chasse » à ces pertubateurs; &, quand » les Huguenots faisoient leurs » prêches, ils manquoient ra- » rement d'user de représailles. » Il arriva un jour que les ha- » bitans d'un village de la Sain- » tonge, tous Catholiques, » mirent le feu à la maison d'un » Huguenot qu'ils n'avoient pu » empêcher de s'établir parmi » eux; donnant pour raison, » qu'il ne falloit qu'un seul » homme pour répandre peu- » à-peu l'hérisie dans tout le » village. Les protecteurs de » la réforme firent grand bruit » de cette affaire, où il s'agis- » soit d'une chaumiere estimée » quatre cent soixante livres; » & il en fut question dans le » conseil. Le roi, en condam- » nant les habitans du lieu à » dédommager le propriétaire » de la maison, ne put s'em- » pêcher de dire: Que ses pré- » décesseurs auroient épargné » bien du sang à la France, » s'ils s'étoient conduits par la » politique prévoyante de ces » villageois, dont l'action ne » lui paroissoit vicieuse que par » le défaut d'autorité. Quoi- » que le roi sût assez que les » Huguenots n'avoient pour » titres primordiaux de leurs » privileges que l'injustice & la » violence: quoique les nou- » velles contraventions aux » ordonnances lui parussent » une raison suffisante pour les » priver de l'existence légale

» qu'ils

» qu'ils avoient envahie en » France, les armes à la main; » sa majesté néanmoins voulut » encore consulter avant de » prendre un dernier parti : » elle eût des conférences sur » cette affaire avec les per- » sonnes les plus instruites & » les mieux intentionnées du » royaume; &, dans un con- » seil de conscience particulier, » dans lequel furent admis » deux théologiens & deux » jurisconsultes, il fut décidé » deux choses; la premiere : » Que le roi, pour toutes sor- » tes de raisons, pouvoit ré- » voquer l'édit de Henri IV, » dont les Huguenots préten- » doient se couvrir comme » d'un bouclier sacré. La se- » conde : Que, si sa majesté le » pouvoit licitement, elle le » devoit & à la Religion & au » bien de ses peuples. Le roi, » de plus en plus confirmé par » cette réponse, laissa mûrir » encore son projet pendant » près d'un an, employant ce » tems à concerter l'exécution » par les moyens les plus doux. » Lorsque sa majesté proposa » dans le conseil de prendre » une derniere résolution sur » cette affaire, Monseigneur, » d'après un mémoire anony- » me qui lui avoit été adressé » la veille, représenta qu'il y » avoit apparence que les Hu- » guenots s'attendoient à ce » qu'on leur préparoit : qu'il y » auroit peut-être à craindre » qu'ils prissent les armes, » comptant sur la protection » des princes de leur religion, » & que, supposé qu'ils n'osas- » sent le faire, un grand nom- » bre sortiroit du royaume; » ce qui nuiroit au commerce » & à l'agriculture, & par-là » même affoibliroit l'état. Le » roi répondit : Qu'il avoit tout » prévu depuis long tems, & » pourvu à tout : que rien au » monde ne lui seroit plus dou- » loureux que de répandre une » seule goutte du sang de ses » sujets; mais qu'il avoit des » armées & de bons généraux, » qu'il emploiroit, dans la né- » cessité, contre les rebelles » qui voudroient eux-mêmes » leur perte. Quant à la raison » d'intérêt, il la jugea peu » digne de considération, com- » parée aux avantages d'une » opération qui rendroit à la » Religion sa splendeur, à l'é- » tat sa tranquillité, & à l'au- » torité tous ses droits. Il fut » conclu, d'un sentiment una- » nime, pour la suppression de » l'édit de Nantes. Le roi, qui » vouloit toujours traiter en » pasteur & en pere ses sujets » les moins affectionnés, ne » négligea aucun des moyens » qui pouvoient les gagner en » les éclairant. On accorda » des pensions, on distribua » des aumônes, on établit des » missions, on répandit par- » tout des livres qui conte- » noient des instructions à la » portée des simples & des » savans. Le succès répondit » à la sagesse des moyens ; » &, quoiqu'il semble, d'après » les déclamations emportées » de quelques ministres hu- » guenots, que le roi eût armé » la moitié de ses sujets pour » égorger l'autre, la vérité est » que tout se passa au grand » contentement de sa majesté, » sans effusion de sang & sans » désordre. Par-tout les tem- » ples furent purifiés ou dé-

» molis : le plus grand nombre » fit abjuration : les autres s'y » préparerent, en assistant aux » prieres & aux instructions » de l'Eglise. Tous envoyerent » leurs enfans aux écoles ca- » tholiques. Les plus séditieux, » étourdis par ce coup de vi- » gueur, & voyant bien que » l'on étoit en force pour les » châtier, s'ils tentoient la re- » bellion, se montrerent les » plus traitables. Ceux de Pa- » ris, qui n'avoient plus Claude » pour les ameuter, donnerent » l'exemple de la soumission. » Les plus entêtés de l'hérésie » sortirent du royaume, & » avec eux la semence de tous » les troubles. Et l'Europe » entiere fut dans l'étonnement » de la promptitude & de la » facilité avec laquelle le roi » avoit anéanti, par un seul » édit, une hérésie qui avoit » provoqué les armes de 6 rois » ses prédécesseurs, & les avoit » forcés de composer avec » elle. On a exagéré infini- » ment le nombre des Hugue- » nots qui sortirent du royaume » à cette occasion, & cela de- » voit être ainsi : comme les » intéressés sont les seuls qui » parlent & qui crient, ils af- » firment tout ce qui leur plaît. » Un ministre qui voyoit son » troupeau dispersé, publioit » qu'il avoit passé chez l'é- » tranger. Un chef de manu- » facture, qui avoit perdu » deux ouvriers, faisoit son » calcul comme si tous les fa- » bricans du royaume avoient » fait la même perte que lui. » Dix ouvriers sortis d'une » ville, où ils avoient leurs » connoissances & leurs amis, » faisoient croire, par le bruit » de leur fuite, que la ville » alloit manquer de bras pour » tous les ateliers. Ce qu'il y » a de surprenant, c'est que » plusieurs maîtres-des-re- » quêtes, dans les instructions » qu'ils m'adresserent sur leurs » généralités, adopterent ces » bruits populaires, & annon- » cerent par-là combien ils » étoient peu instruits de ce qui » devoit le plus les occuper. » Aussi leur rapport se trouva- » t-il contredit par d'autres, » & démontré faux par la vé- » rification faite en plusieurs » endroits. Quand le nombre » des Huguenots qui sortirent » de France à cette époque » monteroit, suivant le calcul » le plus exagéré, à 67,732 » personnes, il ne devoit pas » se trouver parmi ce nombre, » qui comprenoit tous les âges » & tous les sexes, assez » d'hommes utiles pour laisser » un grand vide dans les cam- » pagnes & dans les ateliers, » & influer sur le royaume » entier. Il est certain d'ail- » leurs que ce vide ne dut ja- » mais être plus sensible qu'au » moment où il se fit. On ne » s'en apperçut pas alors, & » l'on s'en plaint aujourd'hui. » Il faut donc en chercher une » autre cause : elle existe en » effet, &, si on veut la sa- » voir, c'est la guerre. Quant » à la retraite des Huguenots, » elle coûta moins d'hommes » utiles à l'état, que ne lui en » enlevoit une seule année de » guerre civile. Il est bien sur- » prenant que certaines per- » sonnes se laissent ébranler par » les raisons les plus frivoles, » au point de douter s'il n'y » auroit pas un avantage à ré-

» tablir les choses sur l'ancien » pied ; &, par conséquent, si » l'on n'a pas eu tort de faire » ce que l'on a fait ? Mais, » dans la supposition, bien » fausse assurément, que l'on » ait eu tort de faire ce que » l'on fit, je maintiens que l'on » auroit un bien plus grand » tort aujourd'hui de le dé- » faire. Ce seroit se ruiner à » démolir une forteresse, parce » qu'on se seroit épuisé à l'é- » lever. Il y a des torts dont il » faut savoir profiter, des torts » qui ne sauroient se réparer » que par de plus grands torts » encore ; & cette opération, » si elle en étoit un, seroit de » ce genre. Rappeller les Hu- » guenots, ne seroit-ce pas » leur dire : Vous nous êtes » nécessaires : nous vous avons » fait une injustice, nous vous » en faisons excuse. Quel or- » gueil une telle demarche » n'inspireroit-elle pas à de pa- » reils sujets ? Ne se croiroient- » ils pas alors plus en droit » que jamais de composer avec » leur souverain, & plus en » état de lui faire la loi ? Rap- » peller les Huguenots, ne se- » roit-ce pas rappeller les amis » des ennemis de la France ? » Et ceux qui entretenoient » des correspondances avec ses » mêmes ennemis, dans le tems » qu'on les laissoit tranquilles, » nous seroient-ils plus fideles » & moins dévoués à nos en- » nemis, actuellement qu'ils » auroient sous les yeux les » auteurs de leur disgrace, & » qu'ils se rappelleroient avec » reconnoissance ceux qui les » ont accueillis dans leurs mal- » heurs ? Rappeller les Hugue- » nots, ce seroit, dans une » affaire qui a dû être & qui » fut en effet le résultat des plus » mûres délibérations, offrir à » toute l'Europe une variation » de principes pitoyable. En » un mot, rappeller les Hugue- » nots, ce seroit s'écarter de » cette politique de fermeté qui » fait le soutien des empires : » ce seroit, en se donnant un » grand ridicule, exposer l'état » je ne sais à quels dangers. Je » ne parle pas encore des inté- » rêts de la Religion : car ne » seroit-ce pas en même tems » imprimer à l'hérésie le sceau » de la perpétuité en France ? » Ne seroit-ce pas exposer tous » les nouveaux convertis aux » railleries, aux persécutions » & au danger évident de la » rechute ? Ne seroit-ce pas ex- » poser la Religion à se trouver » parmi nous, avant un demi- » siecle, dans l'état malheu- » reux où nous la voyons chez » les peuples qui nous avoisi- » nent ? Je sais que certains » prétendus politiques s'ima- » ginent avoir fait une belle » découverte, & trouvé le re- » mede à tous les maux, dans » un concordat que feroient » réciproquement les princes » catholiques & huguenots, » de laisser en repos les sujets » des deux religions dans leurs » états. Mais, d'abord, la par- » tie ne seroit pas égale, puis- » qu'on mettroit la Religion » du ciel en parallele & de » niveau avec l'hérésie. Qu'à » la bonne heure les Luthé- » riens, les Zuingliens, les » Calvinistes & autres nova- » teurs passent entr'eux ce con- » cordat ; nouveauté pour nou- » veauté, erreur pour erreur, » il n'y auroit point de partie

» essentiellement lésée dans ce » pacte; au-lieu que les Ca- » tholiques ne pourroient le » faire qu'avec un désavantage » évident; ce seroit comme si, » pour arranger deux freres, » qui seroient en différend sur » leur légitime, on vouloit » obliger celui qui a le droit » d'aînesse à le partager, par » égale portion, avec son ca- » det, lequel auroit encore » la tache de bâtardise. En » second lieu, est-ce une véri- » té bien incontestable, qu'un » prince chrétien puisse per- » mettre que le mal se fasse » dans ses états, pour obtenir » que le bien se fasse dans les » états étrangers? & qu'il puisse » dire: Souffrez que Dieu soit » honoré chez vous, je souf- » frirai qu'il soit blasphémé » chez moi. En supposant qu'il » le puisse, ce que je ne crois » pas, personne assurément ne » soutiendra qu'il le doive. En » outre, quand même tous les » souverains conviendroient » entr'eux de laisser en repos » leurs sujets des deux reli- » gions, reste à savoir s'ils vou- » droient y rester, & s'il seroit » bien facile de les y obliger. » Il n'est pas question de savoir » ici comment les deux reli- » gions peuvent compatir dans » d'autres pays: l'expérience » la plus funeste & la plus » longue n'a que trop prouvé » qu'elles étoient incompati- » bles dans ce royaume: & » c'est, encore un coup, le » point auquel il faut s'en tenir, » & ne jamais perdre de vue. » Catherine de Médicis, en » suivant précisément l'idée de » ce concordat, avoit préten- » du ménager & contenir les » deux partis; que résulta-t-il » de sa politique? la plus grande » confusion, qui conduisit enfin » à la scene sanglante de la St.- » Barthélemi, qu'elle crut né- » cessaire pour se débarrasser » une bonne fois des Hugue- » nots, qu'elle n'avoit rendus » que plus insolens & plus fac- » tieux en les flattant. Mais ce » qui vient de se passer dans » les Cévennes ne suffit-il pas » pour faire toucher au doigt » la sagesse de l'opération du » roi & la nécéssité de la main- » tenir. C'est par les excès » inouis & les horribles bri- » gandages que les Huguenots » viennent d'exercer dans le » Languedoc, qu'il faut juger » des autres maux qu'ils eus- » sent pu nous faire pendant la » guerre actuelle, s'ils se fus- » sent trouvés au point de puis- » sance où ils étoient encore, » il y a 25 ans. Et au moment » où j'écris ceci, & où le parti » semble, par une modération » feinte, désavouer les hor- » reurs auxquelles se sont por- » tés les Camisards, des pa- » piers interceptés nous dé- » couvrent que ses liaisons » avec l'Anglois subsistent tou- » jours » (*voyez* la *Vie du Dauphin, pere de Louis XV*, tom. 2, p. 98 & suiv. On peut consulter encore deux excellens mémoires de l'abbé C., intitulés: *La voix du vrai Patriote Catholique; & Mémoire politico-critique, où l'on examine s'il est de l'intérêt de l'Eglise & de l'état d'établir pour les Calvinistes du royaume une nouvelle forme de se marier*). C'est ridiculement & calomnieusement que M. de Mayer a avancé que Louis XIV s'étoit repenti à sa mort de l'o-

pération la plus réfléchie qu'il avoit faite durant son regne ; ce repentir, imaginé par le brochuraire, est démenti par les preuves les plus décisives (*voy.* le *Journ. hist. & litt.*, 1 mars 1790, p. 368.) Bayle, qui ne doit pas être suspect aux incrédules, a soutenu que les Calvinistes eux-mêmes ont forcé ce prince à révoquer l'édit de Nantes ; qu'en cela il n'a fait tout au plus que suivre l'exemple des Etats de Hollande, qui n'ont tenu aucun des traités qu'ils avoient faits avec les Catholiques. Il a prouvé que toutes les loix des Etats Protestans ont été plus séveres contre le Catholicisme, que celles de France contre le Calvinisme. Il rappelle le souvenir des émissaires que les Huguenots envoyerent à Cromwel, en 1650, des offres qu'ils lui firent, des résolutions séditieuses qu'ils prirent dans leurs synodes de la Basse-Guienne. Il se moque de leurs lamentations sur la prétendue persécution qu'ils éprouvent, & il leur déclare que leur conduite justifie pleinement la sévérité avec laquelle on les a traités en France (*Œuvres de Bayle*, tom. 2, p. 544). Toutes ces réflexions ont été vérifiées d'une maniere terrible sous Louis XVI, le rappel des Protestans n'ayant pas précédé d'un an le détrônement du roi & le renversement de la monarchie. Tandis que Louis XIV travailloit à assurer la paix dans l'intérieur de son état, une ligue se formoit secrettement en Europe entre le duc de Savoie, l'électeur de Baviere, l'électeur de Brandebourg (depuis roi de Prusse), l'empereur, le roi d'Espagne, le prince d'Orange & autres princes inquiets des projets de Louis XIV & de son esprit de conquêtes. Le monarque François résolut de prévenir cette ligue, connue sous le nom de *Ligue d'Ausbourg*, & commença la guerre en 1688, par la dévastation du Palatinat. Mais l'année suivante les confédérés ayant réuni leurs forces, les François abandonnerent à leur approche plusieurs bourgs & toutes les places qu'ils avoient prises. Un malheur plus grand pour la France fut le détrônement de Jacques II, & l'élévation du prince d'Orange sur le trône d'Angleterre. L'année 1690 fut plus heureuse. Le maréchal de Luxembourg gagna une bataille contre le prince de Valdeck, à Fleurus. La flotte Françoise, commandée par le comte de Tourville, défit dans la Manche les flottes d'Angleterre & de Hollande. Catinat se rendit maître du Pas-de-Suse, prit Nice, Ville-Franche, & remporta la victoire de Stafarde contre les troupes du duc de Savoie. Le prince d'Orange fut obligé de lever le siege de Limerick en Irlande. Mons dans les Pays-Bas, Valence en Catalogne, Carmagnole & Montmélian en Savoie, furent les conquêtes de la campagne suivante. Ces succès furent contrebalancés par la perte de la bataille navale de la Hogue, en 1692. Le combat dura depuis le matin jusqu'à la nuit ; 50 vaisseaux François combattirent contre 84. La supériorité du nombre l'emporta. Les François, obligés de faire retraite, furent dispersés par le vent sur les côtes de Bretagne & de

Normandie, & l'amiral Anglois leur brûla 13 vaisseaux. Cette défaite sur mer, une des premieres époques du dépérissement de la marine de France, fut affoiblie par les avantages qu'on remporta sur terre. Le roi assiégea Namur en personne, prit la ville en 8 jours & les châteaux en 22. Luxembourg empêcha Guillaume de passer la Mehaigne à la tête de 80,000 hommes, & de venir faire lever le siege. Ce général gagna peu de tems après 2 batailles: celle de Steinkerque en 1692, & celle de Nerwinde en 1693. Peu de journées furent plus meurtrieres. L'année 1694, remarquable par la disette qu'on souffrit en France, ne le fut par aucun succès éclatant. La campagne de 1695 se réduisit à la prise de Casal, dont les fortifications furent rasées entiérement. Comme les recrues se faisoient difficilement en 1695, des soldats répandus dans Paris enlevoient les gens propres à porter les armes, les enfermoient dans des maisons, & les vendoient aux officiers. Ces maisons s'appelloient des *fours*: il y en avoit 30 dans la capitale. Le roi, instruit de cet attentat contre la liberté publique, que le magistrat n'avoit osé réprimer de crainte de lui déplaire, fit arrêter les enrôleurs, ordonna qu'ils fussent jugés dans toute la rigueur des loix, rendit la liberté à ceux qui l'avoient perdue par fraude ou par violence, & dit qu'*il vouloit être servi par des soldats & non par des esclaves.* On s'attendoit à de grands événemens du côté de l'Italie en 1696. Le maréchal de Catinat, qui avoit remporté l'importante victoire de la Marsaille en 1693 sur le duc de Savoie, étoit campé à 2 lieues de Turin. Ce prince, las de la guerre, conclut un accommodement avec la France, le 18 septembre 1696. Par ce traité Louis XIV lui rendit tout ce qu'il avoit pris pendant la guerre, lui paya 4 millions, eut la vallée de Barcelonnette en échange de Pignerol, & maria le duc de Bourgogne avec la fille aînée du duc. Cette paix particuliere fut suivie de la paix générale, signée à Ryswick le 10 octobre 1697. Les eaux du Rhin furent prises pour bornes de l'Allemagne & de la France. Louis XIV garda ce qu'il possédoit en deçà de ce fleuve, & rendit ce qu'il avoit conquis en delà. Il reconnut le prince d'Orange pour roi d'Angleterre. Les Espagnols recouvrerent ce que l'on avoit pris sur eux depuis le traité de Nimegue, qui servit presque par-tout de fondement à celui de Ryswick. Cette paix fut précipitée par le motif de soulager les peuples, accablés par les impôts & par la misere. L'Europe se promettoit en vain le repos après une guerre si cruelle, après tant de sang répandu, après les malheurs de tant d'états. Depuis long-tems diverses puissances soupiroient après la succession d'Espagne. Charles II, mort sans enfans en 1700, laissa par testament sa couronne à Philippe de France, duc d'Anjou, au préjudice des princes de sa maison. Les potentats de l'Europe, alarmés de voir la monarchie Espagnole soumise à la

France, s'unirent presque tous contre elle. Les alliés n'eurent d'abord pour objet que de démembrer ce qu'ils pourroient de cette riche succession ; & ce ne fut qu'après plusieurs avantages, qu'ils prétendirent ôter le trône d'Espagne à Philippe. La guerre commença par l'Italie. L'empereur, voulant procurer ce trône à l'archiduc Charles, y envoya le prince Eugene avec une armée considérable. Il se rendit maître de tout le pays entre l'Adige & l'Adda, & manqua de prendre Crémone en 1702 (*voyez* son article). L'année suivante fut mêlée de succès & de revers ; mais l'année 1704 vit changer la face de l'Europe. L'Espagne fut presque conquise par le Portugal, qui venoit d'entrer dans la grande alliance, & dont les troupes étoient fortifiées de celles d'Angleterre & de Hollande. L'Allemagne fut en un moment délivrée des François. Les alliés, commandés par le prince Eugene, par Marlebourough, par le prince de Bade, taillerent en pieces à Hochstet l'armée Françoise, commandée par Tallard & Marsin. Cette bataille, dans laquelle 27 bataillons & 4 régimens de dragons furent faits prisonniers, 12,000 hommes tués, 30 pieces de canon prises, ôta aux François cent lieues de pays, & du Danube les jeta sur le Rhin. L'année 1705, plus glorieuse pour la France, fut plus funeste pour l'Espagne. Nice & Ville-Franche furent prises ; la victoire de Cassano fut disputée au prince Eugene par le duc de Vendôme ; la Champagne garantie d'invasion par Villars. Mais Tessé leva le siege de Gibraltar ; les Portugais se rendirent maîtres de quelques places importantes, Barcelone se rendit à l'archiduc d'Autriche, le concurrent de Philippe V dans la succession ; Gironne se déclara pour lui. En 1706, la bataille de Ramillies fut perdue par Villeroi, malheureux en Flandre, après l'avoir été en Italie ; Anvers, Gand, Ostende & plusieurs autres villes furent enlevées à la France. Alcantara en Espagne tomba entre les mains des ennemis, qui, profitant de cet avantage, s'avancerent jusqu'à Madrid & s'en rendirent les maîtres. On tenta vainement de prendre Turin ; le duc d'Orléans fut défait par le prince Eugene devant cette ville, délivrée par cette bataille. Le mauvais succès de ce siege fit perdre le Milanès, le Modénois, & presque tout ce que l'Espagne avoit en Italie. Les François n'étoient pas pourtant découragés. Ils mirent à contribution, en 1707, tout le pays qui est entre le Mein & le Neker, après que le maréchal de Villars eut forcé les lignes de Stolhoffen. Le maréchal de Berwick remporta à Almanza, le 25 avril de la même année, une victoire signalée, suivie de la réduction des royaumes de Valence & d'Aragon. Le chevalier de Forbin & du Guay-Trouin se distinguerent sur mer, battirent les flottes ennemies en diverses rencontres, & firent des prises considérables. La fortune ne favorisa pas les François en 1708, ni en Allemagne, ni en Italie. La ville de Lille fut prise par les alliés, qui avoient gagné peu de tems au-

paravant la bataille d'Oudenarde. Les Impériaux, qui s'étoient rendus maîtres du royaume de Naples l'année précédente, s'emparerent du duché de Mantoue, pendant que les Anglois conquirent le Port-Mahon. Le cruel hiver de 1709 acheva de désespérer la France; les oliviers, les orangers, ressource des provinces méridionales, périrent; presque tous les arbres fruitiers gelerent; il n'y eut point d'espérance de récolte; le découragement augmenta avec la misere : Louis XIV demanda la paix, mais la hauteur avec laquelle il s'étoit conduit à l'égard de ses ennemis vaincus, les rendirent fiers à leur tour. Déjà Marleborough avoit pris Tournay, dont Eugene avoit couvert le siege; déjà ces deux généraux marchoient pour investir Mons. Le maréchal de Villars rassemble son armée, marche au secours, & leur livre bataille près du village de Malplaquet : il la perdit & fut blessé. Le roi, ferme dans l'adversité, mais vivement affligé des malheurs de ses peuples, envoya en 1710 le maréchal d'Uxelles & le cardinal de Polignac pour demander la paix. Il porta la modération jusqu'à promettre de fournir de l'argent aux alliés, pour les aider à ôter la couronne à son petit-fils; ils vouloient plus, ils exigeoient qu'il l'obligeât d'abdiquer. Cette demande fit dire au roi : *Puisqu'il faut que je fasse la guerre, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfans.* Philippe V, battu près de Saragosse, fut obligé de quitter la capitale de ses états, & y rentra par une victoire. Les négociations pour la paix recommencerent en 1711, & eurent un effet heureux auprès d'Anne, reine d'Angleterre. Une suspension d'armes fut publiée entre les deux couronnes le 24 août 1711. On commença enfin à Utrecht des conférences pour une pacification générale. La France n'en fut pas moins dans la consternation; des détachemens considérables, envoyés par le prince Eugene, avoient ravagé une partie de la Champagne, & pénétré jusqu'aux portes de Rheims. L'alarme étoit à Versailles comme dans le reste du royaume. La mort du fils unique du roi, arrivée depuis un an; le duc de Bourgogne, la duchesse de Bourgogne, leur fils aîné, enlevés rapidement & portés dans le même tombeau; le dernier de leurs enfans moribond : toutes ces infortunes domestiques, jointes aux étrangeres, faisoient regarder la fin du regne de Louis XIV comme un tems marqué pour la calamité, ainsi que le commencement l'avoit été pour la fortune & pour la gloire. Dieu qui l'avoit élevé jusqu'à en faire un objet d'envie & de terreur pour les nations voisines, appesantit son bras sur lui, & l'attaqua par les endroits les plus sensibles. Comme pere & comme roi, il fut également éprouvé. Environné d'une foule de princes ses enfans, qui faisoient la consolation de sa vieillesse, l'ornement de sa cour, l'espérance du royaume; il sembloit que l'Europe n'auroit pas eu assez de couronnes pour leur en donner à tous, & en moins de dix mois il se trouva réduit à sou-

haiter qu'il lui en restât un seul qui portât la sienne. Tout couvert des lauriers qu'il avoit cueillis depuis qu'il étoit sur le trône, il comptoit le nombre de ses années par celui de ses prospérités, & il vit tout-à-coup sa puissance, auparavant si formidable, devenir le jouet de la fortune & le mépris de ses ennemis : forcé à demander la paix à ceux qui l'avoient attaqué, lui qui avoit accoutumé d'attaquer les autres ; à ceux qui l'avoient vaincu, lui qui avoit toujours passé pour invincible, il la sollicita sans pouvoir l'obtenir. Louis, n'ayant de ressource ni dans la modération des victorieux, ni dans les bras des vaincus, en trouva dans sa patience & dans sa résignation sans bornes. Naturellement fort sensible, mais assez maître de son cœur & de ses yeux pour ne le point paroître, on le vit recevoir les plus tristes nouvelles avec un visage assuré, rassurer même le courtisan & le ministre consterné. Le roi conquérant & le pere béni aussi bien que les anciens patriarches par une nombreuse postérité, parurent moins admirables, que le pere affligé dans sa famille, & le conquérant réduit à demander la paix ; parce que les revers ne lui ôterent rien de cette fermeté qui fait le caractere du véritable héros. Quelques écrivains rapportent cette fermeté d'ame à la prédiction qui lui avoit été faite de tous ces malheurs par un homme de la petite ville de Salon en Provence. On peut voir cette anecdote, décrite d'une maniere curieuse & intéressante, dans la *Vie du Dauphin, duc de Bourgogne*, par l'abbé Proyart, tom. 2, p. 113. Le duc de St.-Simon en parle aussi dans ses *Mémoires ;* mais d'une maniere plus générale (*voy.* MARÉCHAL DE SALON). Au milieu de ces désastres, le maréchal de Villars force le camp des ennemis à Denain & sauve la France : cette victoire est suivie de la levée du siege de Landrecie par le prince Eugene, de la prise de Douay, de celle du Quesnoy, de celle de Bouchain. Ces avantages, mais plus encore la défection de l'Angleterre, accélérerent la conclusion de la paix générale. Elle fut signée à Utrecht par la France & l'Espagne, avec l'Angleterre, la Savoie, le Portugal, la Prusse & la Hollande, le 11 avril 1713 ; & avec l'empereur le 11 mars 1714, à Rastad. Par ces différens traités, le roi reconnut l'électeur de Brandebourg, roi de Prusse ; ou plutôt il laissa à la maison d'Autriche quelques villes qu'avant la guerre il possédoit dans les Pays-Bas Catholiques ; il promit de faire démolir les fortifications de Dunkerque : les frontieres de l'Allemagne resterent dans l'état où elles étoient après la paix de Ryswick. Les dernieres années de la vie de ce prince furent troublées par l'hérésie Jansénienne, qu'il s'efforça en vain d'étouffer, en joignant son autorité à celle du pape & de l'Eglise universelle. La mort de Louis fut celle d'un héros chrétien, qui quitte la vie sans se plaindre & les grandeurs sans les regretter. Le courage d'esprit avec lequel il vit sa fin, fut dépouillé de cette osten-

tation répandue sur toute sa vie. Ce courage alla jusqu'à avouer ses fautes. Il recommanda à son successeur « de » soulager ses peuples, & de » ne pas l'imiter dans la passion pour la gloire, pour » la guerre, pour les bâtimens ». Il expira le 1er. septembre 1715, à 77 ans, dans la 73e. année de son regne. Il avoit vu 4 rois en Danemarck, 4 en Suede, 5 en Pologne, 4 en Portugal, 3 en Espagne, 4 en Angleterre, 3 empereurs, 9 papes, & plus de 100 autres princes d'Italie ou d'Allemagne. Quoiqu'on lui ait reproché trop de hauteur avec les étrangers dans ses succès, de la foiblesse pour plusieurs femmes, de trop grandes sévérités dans des choses personnelles, des guerres légérement entreprises, l'embrasement du Palatinat, & les excès horribles commis dans cette province, & dans d'autres de ces contrées par ses ordres exprès; cependant ses grandes qualités, mises dans la balance, l'ont emporté sur ses fautes. La postérité admirera dans son gouvernement une conduite ferme, noble & suivie, quoiqu'un peu trop absolue; dans sa cour, le modele de la politesse, du bon goût & de la grandeur. Il gouverna ses ministres, loin d'en être gouverné. Il eut des maîtresses; mais elles n'influerent pas dans les affaires générales, & il cessa d'en avoir depuis que madame de Maintenon eut fixé son cœur. S'il aima les louanges, il souffrit la contradiction. On sait jusqu'où alla son respect pour les choses saintes, son attention à la priere, sa modestie dans les temples, son attachement à la foi de ses ancêtres, sa soumission aux décrets de l'Eglise, son zele contre les erreurs & les nouveautés, sa haine contre toutes sortes de vices. L'impiété n'osa se montrer devant lui; il put faire des hypocrites, il ne put faire des libertins; pour lui plaire il falloit être homme de bien, en avoir du moins le masque. Dans sa vie privée, il fut à la vérité trop plein de sa grandeur, mais affable; ne donnant point à sa mere de part au gouvernement, mais remplissant avec elle tous les devoirs d'un fils; infidele à son épouse, mais observant tous les devoirs de la bienséance: bon pere, bon maître, toujours décent en public, laborieux dans le cabinet, exact dans les affaires, pensant juste, parlant bien, & aimable avec dignité. On se souvient encore de plusieurs de ses reparties; les unes pleines d'esprit, les autres d'un grand sens. Le marquis de Marivaux, officier-général, homme un peu brusque, avoit perdu un bras dans une action, & se plaignoit au roi, qui l'avoit récompensé autant qu'on pouvoit le faire pour un bras cassé: *Je voudrois avoir perdu aussi l'autre*, dit-il, *& ne plus servir votre majesté.* — *J'en serois bien fâché pour vous & pour moi*, lui répondit le roi; & ce discours fut suivi d'un bienfait... Lorsque le cardinal de Noailles le vint remercier de la pourpre qu'il lui avoit fait obtenir: *Je suis assuré, monsieur le cardinal*, lui répondit-il, *que j'ai eu plus de plaisir à vous donner le chapeau, que*

vous n'en avez eu à le recevoir. Il avoit dit quelque chose d'aussi obligeant à Pontchartrain, en le faisant chancelier... Le prince de Condé l'étant venu saluer après le gain d'une bataille, le roi se trouva sur le grand escalier, lorsque le prince qui avoit de la peine à monter à cause de sa goutte, s'écria : *Sire, je demande pardon à votre majesté, si je la fais attendre.* — *Mon cousin*, lui répondit le roi, *ne vous pressez pas ; on ne sauroit marcher bien vîte, quand on est aussi chargé de lauriers que vous l'êtes...* Le maréchal du Plessis, qui ne put faire la campagne de 1672 à cause de son grand âge, ayant dit au roi « qu'il portoit envie à ses » enfans qui avoient l'honneur » de le servir : que pour lui il » souhaitoit la mort, puisqu'il » ne lui étoit plus propre à » rien » ; le roi lui dit en l'embrassant : « Monsieur le maré» chal, on ne travaille que pour » approcher de la réputation » que vous avez acquise. Il est » agréable de se reposer après » tant de victoires »... La discipline ne pouvoit pas être beaucoup plus sévere chez les Romains, que dans les belles années de Louis XIV. Ce prince, passant ses troupes en revue, frappa d'une baguette la croupe d'un cheval. Le cavalier ayant été désarçonné par le mouvement que fit le cheval à cette occasion, fut renvoyé sur le champ, comme incapable de servir. Dans le tems que ce monarque travailloit à établir une discipline austere & inviolable dans ses troupes, il chercha l'occasion d'en donner lui-même un exemple remarquable. L'armée commandée par le grand Condé ayant campé dans un endroit où il n'y avoit qu'une maison, le roi ordonna qu'on la gardât pour le prince. Condé voulut en vain se défendre de l'occuper ; il y fut forcé : *Je ne suis que volontaire*, dit le monarque, *& je ne souffrirai point que mon général soit sous la toile, tandis que j'occuperai une habitation commode...* Louis XIV encouragea & récompensa la plupart des grands hommes ; & le même monarque qui sut employer les Condé, les Turenne, les Luxembourg, les Créqui, les Catinat, les Villars dans ses armées ; les Colbert, les Louvois dans ses cabinets : choisit les Boileau & les Racine pour écrire son Histoire ; les Bossuet & les Fénélon pour instruire ses enfans ; & les Fléchier, les Bourdaloue, les Massillon pour l'instruire lui-même. « Quel » siecle plus mémorable ! dit » l'auteur de la *Décadence des* » *Lettres & des Mœurs*. Que » Louis XIV paroît grand, » quand du haut de sa gloire, on » le voit appuyé sur cette mul» titude innombrable d'hom» mes de génie qui lui doivent » leur renommée, parce qu'il » les a excités, qu'il a créé » pour ainsi dire leurs talens ; » comme il leur doit égale» ment les fondemens inébran» lables de sa grandeur » ! La révolution qui se fit dans les arts, les esprits, les mœurs, influa sur toute l'Europe. Elle s'étendit en Angleterre ; elle porta le goût en Allemagne, les sciences en Russie ; elle ranima l'Italie languissante : mais c'est peut-être aussi ce qui pr...

para ou avança les événemens qui, ſous le ſecond de ſes ſucceſſeurs, jeterent la France dans un état de diſſolution, & donnerent de ſi étranges ſecouſſes à toute l'Europe : une trop grande extenſion dans l'uſage des lettres, des ſciences & de la philoſophie, ne pouvant que nuire à la multitude qui n'en a aucun beſoin, & dont les qualités eſſentielles à la ſociété, s'alterent par des ſpéculations étrangeres à ſon état (*voyez* FRÉDERIC-GUILLAUME I, Lilio GIRALDI, J.J. ROUSSEAU). Depuis qu'une fauſſe philoſophie a entrepris d'anéantir la gloire des princes religieux pour relever celle des héros profanes, de faire des annales des peuples un dépôt de fiel & de corruption, de traveſtir, d'altérer les événemens pour les diriger vers le but d'une ſubverſion générale, on a vu des écrivains conteſter à ce monarque le titre de *Grand*. Mais en dépit de la malignité & de la calomnie, ſon nom vivra dans les faſtes des François, & la poſtérité le placera avec ceux de Charlemagne & de Clovis. Moins attaché au centre de l'Unité, moins zélé pour la foi de l'Egliſe, il auroit trouvé des admirateurs parmi ceux qui le décrient, des panégyriſtes parmi ſes cenſeurs. Il n'a ceſſé d'être *Grand*, que parce qu'il a fait ſervir ſa puiſſance à maintenir la pureté de la foi & à exterminer l'erreur (*voyez* la fin des articles MAINTENON & PHILIPPE II). Limiers, Larrei, Reboulet, Lahode & Voltaire ont écrit ſon Hiſtoire; mais celui-ci eſt trop court, & a trop donné à ſon imagination; les autres trop diffus ſe ſont en quelque ſorte bornés à compiler & à défigurer des Gazettes.

LOUIS XV, 3*e*. fils du duc de Bourgogne (depuis dauphin), petit-fils de Louis XIV, & de Marie-Adélaïde de Savoie, naquit à Fontainebleau le 15 février 1710, & fut d'abord nommé duc de Bretagne. Devenu dauphin le 8 mars 1712 par la mort de ſon illuſtre pere, il ſuccéda à Louis XIV, ſon biſaïeul, le 1*er*. ſeptembre 1715. Il avoit 5 ans & demi lorſqu'il monta ſur le trône. Philippe, duc d'Orléans, ſon plus proche parent, devoit être régent; mais il voulut devoir cette place à ſa naiſſance, & non au teſtament de Louis XIV. Ce teſtament, qui auroit beaucoup gêné ſon adminiſtration, fut caſſé par le parlement, & la régence lui fut déférée le 2 ſeptembre, c'eſt-à-dire le lendemain de la mort de Louis XIV, qui avoit bien prévu que les choſes iroient ainſi, & qui avoit fait ce teſtament ſans beaucoup eſpérer qu'il ſeroit exécuté. « Il ſavoit » très-bien, dit un hiſtorien, » où l'autorité royale expiroit, » & que les affaires d'état ſont » des choſes qu'un roi mort ne » peut plus régler. Il arrive cependant quelquefois que par » reſpect pour le défunt monarque, ſur-tout lorſque l'idée de ſes grandes qualités » dépaſſe le tombeau avec » l'affection & les regrets des » peuples, que ſes dernieres » volontés ſont adoptées par » ſes ſucceſſeurs & par l'Etat, » & ſuivies comme un tableau » de direction & comme des

» conseils : & c'eût été le cas » de Louis XIV, sans l'oppo- » sition du régent & des par- » lemens ». Les premiers soins du régent furent de rétablir les finances qui étoient dans le plus grand dérangement. Il permit à Law, intriguant Ecossois, de former une banque, dont on se promettoit les plus grands avantages (*voyez* les articles LAW & PHILIPPE, duc d'Orléans). Les suites des dangereuses nouveautés de Law furent la subversion de cent mille familles, la disgrace du chancelier d'Aguesseau & l'exil du parlement à Pontoise. Le roi ayant été couronné à Rheims en 1722, & déclaré majeur l'année suivante, le duc d'Orléans remit les rênes de l'état dont il avoit eu la conduite pendant la minorité. Le cardinal Dubois, alors secrétaire-d'état, fut chargé pendant quelque tems de la direction générale des affaires; mais ce ministre étant mort au mois d'août 1723, le duc d'Orléans accepta le titre de premier ministre. Ce prince, mort le 2 décembre de la même année, eut pour successeur dans le ministere le duc de Bourbon, qui s'empressa de chercher une épouse au jeune monarque. Il choisit la princesse de Pologne, Marie Leczinska, fille du roi Stanislas. Le mariage fut célébré à Fontainebleau le 5 septembre 1725, & une heureuse fécondité fut le fruit de cette union. Le nouveau ministere ayant effarouché le parlement, la noblesse & le peuple par quelques édits bursaux, le duc de Bourbon fut disgracié. Le cardinal de Fleuri, qui prit sa place, substitua une sage économie aux profusions dont on se plaignoit. Sans avoir le titre de premier ministre, il eut toute la confiance de Louis XV, & il s'en servit pour faire le bien & réparer les maux passés. La double élection d'un roi de Pologne, en 1733, alluma la guerre en Europe. Louis XV, gendre de Stanislas, qui venoit d'être élu pour la seconde fois, le soutint contre l'électeur de Saxe, fortement appuyé par l'empereur Charles VI. Ce dernier souverain agit si efficacement pour le prince qu'il protégeoit, que Stanislas fut obligé d'abandonner la couronne qui lui avoit été décernée & de prendre la fuite. Louis XV, voulant se venger de cet affront sur l'empereur, s'unit avec l'Espagne & la Savoie contre l'Autriche. La guerre se fit en Italie, & elle fut glorieuse. Le maréchal de Villars, en finissant sa longue & brillante carriere, prit Milan, Tortone & Novarre. Le maréchal de Coigni gagna les batailles de Parme & de Guastalle. Enfin en 1734 l'empereur avoit perdu presque tous ses états d'Italie. La paix lui étoit devenue nécessaire, il la fit; mais elle ne fut avantageuse qu'à ses ennemis. Par les préliminaires signés le 3 octobre 1735 & le traité définitif, signé le 18 novembre 1738, le roi Stanislas, qui avoit abdiqué le trône de Pologne, devoit en conserver les titres & les honneurs, & être mis en possession des duchés de Lorraine & de Bar, pour être réunis après sa mort à la couronne de France. Ainsi la réunion de cette riche province, si long-tems desirée & si inutilement tentée jusqu'a-

lors, fut consommée par une suite d'événemens auxquels la politique ne se seroit pas attendue. La mort de l'empereur Charles VI, arrivée en 1740, ouvrit une nouvelle scene. La succession de la maison d'Autriche, quoique garantie à sa fille Marie-Thérese par la Pragmatique-Sanction, acceptée & signée par les princes qui pouvoient y paroître intéressés, lui fut disputée par 4 puissances. Louis XV s'unit aux rois de Prusse & de Pologne, pour faire élire empereur Charles Albert, électeur de Baviere. Créé lieutenant-général du roi de France, ce prince se rend maître de Passau, arrive à Lintz, capitale de la haute Autriche; mais au-lieu d'assiéger Vienne, dont la prise eût été un coup décisif, il marche vers Prague, s'y fait couronner roi de Bohême, & va recevoir à Francfort la couronne impériale sous le nom de *Charles VII*. Ces premiers succès furent suivis de pertes rapides. Prague fut reprise en 1742; & la bataille de Dettingue perdue l'année suivante, détruisit presque toutes les espérances de l'empereur protégé par la France. Il fut bientôt chassé de ses états héréditaires & errant dans l'Allemagne, tandis que les François étoient repoussés au Rhin & au Mein. Ce fut dans ces circonstances que Louis XV fit sa premiere campagne au printems de 1744. Il prend Courtray, Menin & Ypres. Il quitte la Flandre, où il avoit des succès, pour aller au secours de l'Alsace, où les Autrichiens avoient pénétré. Tandis qu'il marchoit contre le prince Charles de Lorraine, général de l'armée ennemie, qui avoit passé le Rhin, il est réduit à l'extrémité par une maladie dangereuse qui l'arrête à Metz. Ce fut à cette occasion que les François lui donnerent des témoignages singuliers de leur tendresse alarmée: il fut surnommé *le Bien-Aimé*. A peine est-il rétabli, qu'il va assiéger Fribourg, & le prend le 5 novembre 1744. Les batailles de Fontenoi, de Rocoux & de Lawfelt gagnées en 1745, 1746 & 1747, la journée de Melle suivie de la prise de Gand, Ostende forcée en 6 jours, Bruxelles prise au cœur de l'hiver, Berg-Op-Zoom emporté d'assaut, Maestricht investi en présence de 80,000 hommes, auroient assuré à la France une paix glorieuse, si elle avoit eu par-tout les mêmes succès. Mais tandis que tout lui cédoit en Flandre, les affaires d'Italie étoient dans le plus mauvais état. La bataille de Plaisance, perdue en 1746 par le maréchal de Maillebois, avoit forcé les François à repasser les Alpes. Les troupes du duc de Savoie & de la reine de Hongrie ravageoient la Provence. Les Anglois, aussi heureux sur mer que les Autrichiens l'étoient en Italie, ruinoient le commerce de la France; ils s'emparoient de Louisbourg & du Cap-Breton; ils faisoient par-tout des prises immenses: la paix fut conclue à Aix-la-Chapelle le 18 octobre 1748. Le roi assura Parme, Plaisance & Guastalle à don Philippe son gendre, fit rétablir le duc de Modene son allié, & la république de Genes, dans leurs droits; mais il rendit

toutes les conquêtes faites aux Pays-Bas. La paix fut encore troublée pour quelques terrains incultes de l'Acadie, dans l'Amérique septentrionale. Les Anglois les disputerent aux François en 1755 ; ceux-ci les harceloient dans ces possessions lointaines, tandis que les Anglois pour s'en venger faisoient de grandes captures sur mer. Le roi de Prusse, auparavant allié des François, se ligue avec l'Angleterre ; tandis que l'Autriche s'unit avec la France. Les Anglois furent d'abord battus dans le Canada, & craignirent une invasion dans leurs isles. Ils perdirent le Port-Mahon, que le maréchal de Richelieu prit d'assaut en 1756, après une victoire navale remportée par le marquis de la Galissoniere. Le maréchal d'Estrées gagnoit, d'un autre côté, la bataille de Hastenbeck sur le duc de Cumberland. Le maréchal de Richelieu, envoyé pour commander à sa place, poussa l'Anglois, & le força de capituler à Closter-Séven avec toute son armée. L'électorat de Hanovre étoit conquis. Une armée Françoise, jointe à celle des Cercles, marcha la même année, 1757, contre le roi de Prusse en Saxe, & fut battue à la fameuse journée de Rosbac, donnée au commencement de novembre. Cette victoire fut décisive : l'électorat de Hanovre fut repris par les Anglois, malgré la capitulation de Closter-Séven. Les François furent encore battus à Crevelt par le prince de Brunswick en 1758 ; mais le duc de Broglie les vengea en remportant une victoire complette à Bergen, près de Francfort, le 13 avril 1759. Enfin, après différens combats, où chaque parti étoit tantôt vaincu, tantôt vainqueur, tous les princes pensent sérieusement à la paix. La France en avoit un besoin extrême ; les Anglois avoient fait des conquêtes prodigieuses dans les Indes ; ils avoient ruiné entiérement le commerce des François en Afrique ; ils s'étoient emparés de presque toutes leurs possessions en Amérique. Le Pacte de Famille, conclu en 1761 entre toutes les branches souveraines de la maison de France, ne les avoit pas empêchés d'enlever aux Espagnols la Havane, l'isle de Cuba dans le golfe du Mexique, & les isles Philippines dans la mer des Indes. Par le traité de paix qui fut signé à Paris, au commencement de 1763, ils rendirent quelques-unes de leurs conquêtes ; mais ils en garderent la meilleure partie. La France céda à l'Angleterre Louisbourg ou le Cap-Breton, le Canada, toutes les terres sur la gauche du Mississipi, excepté la Nouvelle-Orléans. L'Espagne ajouta encore la Floride. Les Anglois gagnerent environ 1500 lieues de terrain en Amérique. On leur abandonna le Sénégal en Afrique, & ils restituerent la Gorée. Minorque fut échangé contre Belle-Isle. Telle fut la fin de cette guerre, funeste à la France. Les années qui suivirent furent tranquilles, si l'on en excepte l'affaire du duc de Parme avec le pape Clément XIII, qui engagea le roi à se rendre maître du Comtat-Venaissin en 1768, la conquête de la Corse, & les chan-

gemens arrivés dans la magiſtrature en 1770 & 1771. L'extinction des Jéſuites conſommée en France en 1764, le fut dans toute l'Europe en 1773. Au commencement de mai 1774, Louis XV fut attaqué pour la ſeconde fois de la petite vérole, & cette maladie l'enleva le 10 du même mois. Il étoit dans ſa 65*e.* année, & occupoit le trône depuis 59 ans 8 mois & quelques jours. Nous ne parlerons pas de l'accident du 5 janvier 1757 (*voyez* DAMIENS). Louis XV étoit, à ſa mort, le plus ancien des monarques de l'Europe. Ce prince avoit eu d'abord le goût des beaux-arts; & connoiſſoit l'hiſtoire & la géographie. On a de lui un petit vol. in-8°., 1718, ſur le *Cours des principales Rivieres de l'Europe :* ouvrage devenu rare, & qu'il avoit compoſé ſous la direction du célebre géographe de Liſle. Les ſciences ont été encouragées ſous ſon regne. Le voyage au Pôle par Maupertuis, & à l'Equateur par la Condamine, entrepris l'un & l'autre à de ſi grands frais, quoique ſans utilité réelle, d'autres voyages aux Philippines, à la Californie, en Sibérie, faits par ordre du gouvernement, prouvent le zele du roi & de ſes miniſtres pour tout ce qui avoit rapport à l'aſtronomie, à la navigation, à l'hiſtoire naturelle. La phyſique expérimentale & la méchanique ont fait des progrès qui ont influé ſur les arts néceſſaires. Les étoffes ont été manufacturées à moins de frais, par les ſoins du célebre Vaucanſon, & de quelques autres méchaniciens. Un horloger ingénieux (M. le Roy) a inventé une pendule, qui ſupplée en quelque ſorte à la connoiſſance qui nous eſt refuſée des longitudes ſur la mer. Il faut avouer néanmoins qu'il y a eu, ſur-tout vers la fin de ſon regne, moins de génie & de grands talens que dans les beaux jours de Louis XIV. Les ſciences ſemblent avoir perdu en profondeur ce qu'elles ont gagné en ſuperficie; leur lumiere en frappant tous les yeux a produit une infinité d'ouvrages dans tous les genres, mais très-peu qui paſſeront à la poſtérité. L'étude de la nature eſt devenue d'un goût général, mais l'eſprit de ſyſtême & une multitude de fauſſes hypotheſes, ont rendu preſqu'inutiles les travaux des obſervateurs. L'hiſtoire atteinte du ſouffle brûlant de la philoſophie, a ſubi une entiere métamorphoſe; tous ſes traits ont été défigurés pour prendre l'empreinte des préventions dominantes, pour ſervir d'aliment aux paſſions & aux erreurs. Les ſources du beau ont été négligées, le grec & le latin ont ceſſé d'être en honneur. Le goût de la déclamation, la manie des antitheſes & des tours nouveaux, ont beaucoup altéré le ſtyle, en ont affoibli la dignité & la vigueur; l'éloquence a pris le ton de la ſaillie & cette délicateſſe affectée, qui dégénere en ſéchereſſe, & qui ramene enfin la barbarie. Les mœurs, ſi on en croit un écrivain judicieux, ont beaucoup influé ſur cette révolution. La ſenſibilité pour les plaiſirs ayant en quelque ſorte abſorbé ſon antagoniſte, la ſenſibilité de l'eſprit, on n'a plus eu cette ardeur & ce noble enthouſiaſme, quand

il s'est agi de la vérité & du beau littéraire. Pour suppléer à ce feu divin, on a eu recours à ce qu'on appelle *de l'esprit ;* mais il n'est pas plus fait pour remplacer la force du sentiment, que quelques étincelles le sont pour tenir la place d'une lumiere brillante. Voltaire a donné le *Siecle de Louis XV*, ouvrage superficiel & très-inexact, bien inférieur au *Siecle de Louis XIV*, malgré les défauts de celui-ci : il y a des choses tout uniment imaginées, & nées dans le cerveau de l'auteur, qui ne les a tirées d'aucun mémoire, d'aucune relation même romanesque & fabuleuse. On a donné aussi sa *Vie privée ;* il y a parmi quelques anecdotes intéressantes, des preuves trop vraies de la profonde corruption des cours, & des réflexions de l'auteur qui ne valent pas mieux que les choses qu'il raconte. Il faut porter le même jugement d'un ouvrage de Crébillon le fils, sous ce titre anagrammatique : *Amours de Zeokinizul, roi des Kofirans.*

LOUIS XVI, fils de Louis, dauphin de France, & dauphin après la mort de son pere, né à Versailles le 23 août 1754, épousa en 1770 Marie-Antoinette d'Autriche, & succéda en 1774 à Louis XV son aïeul. Pour avoir un guide dans un gouvernement vaste & difficile, il appella auprès de lui le comte de Maurepas, froid égoïste qui l'engagea dans plusieurs démarches dont le bon prince eut lieu de se repentir. Sans parler du rappel des anciens parlemens, dont la lutte persévérante contre l'Eglise & le trône, avoit amené la disgrace sur la fin du regne de Louis XV ; le triomphe de Voltaire, que la secte philosophique célébra à Paris en 1778, & qui fut celui de l'irréligion personnifiée ; l'appel au ministere & à la régie des finances du protestant Necker, homme vain, incapable, intriguant ; puis la guerre d'Amérique, entreprise en faveur des sujets rebelles de l'Angleterre, & quelques autres opérations, ne convainquirent que trop le public que le roi avoit mal choisi son principal ministre (*voyez* PONTCHARTRAIN Louis *à la fin de l'article*). Cette guerre fut très-funeste à la France, dont elle acheva de ruiner les finances, & à laquelle elle présentoit l'exemple d'une révolte approuvée, & soutenue par le roi (*voyez* GRAVIER). Il y eut plusieurs batailles navales indécises, où les deux partis s'attribuerent l'avantage, mais celle du 12 avril 1782 fut entiérement en faveur des Anglois : le comte de Grasse y fut pris avec 6 vaisseaux de ligne. Le fruit de la paix, conclue en 1783, fut l'indépendance de l'Amérique, & quelques isles & comptoirs cédés aux François. L'an 1787 fut remarquable par un édit de tolérance en faveur de toutes les sectes, & par l'essai qu'on fit sur la noblesse & le clergé, des systêmes que l'empereur Joseph II avoit tâché d'introduire dans ses états. Necker, alternativement disgracié & rappellé, & Loménie de Brienne, archevêque de Sens, étoient les deux hommes qui se signalerent le plus en faveur des nouveautés. Il y eut

de grands troubles : la nobleſſe du Dauphiné & de la Bretagne ſur-tout oppoſa une forte réſiſtance : on ne lui répondit que par des violences & la priſon. La convocation des Etats-Généraux en 1789 termina ces agitations, pour en faire naître d'autres bien plus funeſtes. Après de longs débats entre les ordres, la démocratie l'emporta, le clergé & la nobleſſe furent ſacrifiés, l'autorité du roi méconnue, les troupes inſultées ou ſéduites, la Baſtille priſe, &c. Les années ſuivantes furent plus malheureuſes encore ; le ſang coula dans preſque toutes les contrées de la France : dans les provinces méridionales les huguenots maſſacroient les catholiques ; dans d'autres, les royaliſtes ſe battoient contre les partiſans de l'Aſſemblée nationale. Dès le commencement de 1790 le roi avoit comparu à l'Aſſemblée pour faire une eſpece d'abdication, en reconnoiſſant l'autorité ſouveraine du peuple. Le 6 août de la même année, il fut arraché de ſon palais de Verſailles, & obligé d'aller habiter les Thuileries à Paris. Ayant tâché de fuir vers les frontieres & de gagner la fortereſſe de Montmédi, il fut arrêté à Varennes le 21 juin 1792, & reconduit à Paris, où le reſte de ſa vie ne fut qu'une ſuite d'outrages & de ſouffrances. Condamné à la mort par la Convention nationale, il parut plus grand dans ſes dernieres heures que tout le tems qu'il avoit été ſur le trône ; il déploya toute la fermeté de l'homme chrétien, parla ſur l'échafaud avec dignité, mais fut d'abord interrompu ; & exécuté par la guillotine, le 21 janvier 1793. Prince humain, doux, bienfaiſant, ayant de la piété & des mœurs integres, zélé pour le bien & cherchant avec des intentions pures le bonheur de ſes ſujets, il eut le malheur d'être conſeillé par des hommes qu'il croyoit dignes de ſa confiance & qui ne l'étoient pas. Sa facilité, ſa bonne foi, une meſure de lumieres improportionnelle à ſa bonne volonté, ont fait de ſon regne la plus triſte époque de la monarchie Françoiſe, ſourdement minée depuis long-tems par l'irréligion & la philoſophie. Son ame paroît à découvert dans ſon Teſtament, piece dont toute l'Europe a admiré le contenu. Il y regne un langage de religion, de franchiſe & de bonhomie, qui ne peut partir que d'un cœur droit & pur. On peut en juger par ce morceau. « Aujourd'hui, 25*me*. » jour de décembre 1792, » moi, Louis XVI du nom, » roi de France, étant depuis » plus de quatre mois, ren» fermé avec ma famille dans » la tour du Temple à Paris, » par ceux qui étoient mes ſu» jets, & privé de toute com» munication quelconque, mê» me, depuis le onze du cou» rant, avec ma famille ; de » plus impliqué dans un pro» cès, dont il eſt impoſſible » de prévoir l'iſſue, à cauſe » des paſſions des hommes, » & dont on ne trouve aucun » prétexte ni moyens dans au» cune loi exiſtante ; n'ayant » que Dieu pour témoin de mes » penſées, & auquel je puis » m'adreſſer, je déclare ici en

» sa présence mes dernieres volontés & mes sentimens. Je » laisse mon ame à Dieu, mon » Créateur ; je le prie de la » recevoir dans sa miséricorde, » de ne pas la juger d'après » ses mérites, mais par ceux » de notre Seigneur J. C., qui » s'est offert en sacrifice à Dieu » son Pere, pour nous autres » hommes, quelqu'indignes que » nous en fussions, & moi le » premier. Je meurs dans l'union de notre sainte mere » l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, qui tient » ses pouvoirs, par une succession non interrompue, de » Pierre, auquel J. C. les avoit » confiés. Je crois fermement, » & je confesse tout ce qui est » contenu dans le Symbole & » les Commandemens de Dieu » & de l'Eglise, les Sacremens » & les mysteres, tels que » l'Eglise catholique les enseigne & les a toujours enseignés. Je n'ai jamais prétendu me rendre juge dans » les différentes manieres d'expliquer les dogmes, qui déchirent l'Eglise de J. C.; » mais je m'en suis rapporté, » & rapporterai toujours, si » Dieu m'accorde vie, aux » décisions que les supérieurs » ecclésiastiques, unis à la » sainte Eglise catholique, » donnent & donneront, conformément à la discipline de » l'Eglise, suivie depuis J. C. » Je plains de tout mon cœur » nos freres, qui peuvent être » dans l'erreur : mais je ne » prétends pas les juger, & » je ne les aime pas moins tous » en J. C... suivant ce que la » charité chrétienne nous enseigne. Je prie Dieu de me » pardonner tous mes péchés ; » j'ai cherché à les connoître » scrupuleusement, à les détester & à m'humilier en sa » présence. Ne pouvant me » servir du ministere d'un prêtre catholique, je prie Dieu » de recevoir la confession que » je lui en ai faite, & sur-tout » le repentir profond que j'ai » d'avoir mis mon nom (quoique cela fût contre ma volonté) à des actes qui peuvent être contraires à la discipline & à la croyance de » l'Eglise catholique, à laquelle » je suis toujours resté sincérement uni de cœur. Je prie » Dieu de recevoir la ferme résolution où je suis, s'il m'accorde vie, de me servir, » aussi-tôt que je le pourrai, » du ministere d'un prêtre catholique, pour m'accuser de » tous mes péchés, & recevoir le sacrement de Pénitence. Je prie tous ceux que » je pourrois avoir offensés » par inadvertance (car je » ne me rappelle pas d'avoir » fait sciemment aucune offense » à personne), ou ceux à qui » j'aurois pu avoir donné de » mauvais exemples ou des » scandales, de me pardonner » le mal que je peux leur avoir » fait. Je prie tous ceux qui » ont de la charité, d'unir leurs » prieres aux miennes, pour » obtenir de Dieu le pardon de » mes péchés ». Le corps du roi fut enterré sans aucune cérémonie, dans une fosse profonde qu'on remplit de chaux. Neuf mois après, la reine son épouse eut le même sort. *Voyez* MARIE-ANTOINETTE.

LOUIS, (S.) petit neveu de S. Louis, roi de France, &

neveu, par sa mere, de sainte Elizabeth de Hongrie, naquit de Charles II, surnommé *le Boiteux*, roi de Naples & de Sicile, & de Marie, fille d'Etienne V, roi de Hongrie. Louis commença dès l'âge de 14 ans, à se sanctifier en Catalogne, où pour délivrer son pere, alors prince de Salerne, il avoit été donné en ôtage au roi d'Aragon, qui l'avoit fait prisonnier dans un combat naval. On ne remarquoit pas seulement en lui beaucoup d'attrait pour la priere, pour les saintes lectures, pour la fréquentation des Sacremens, une douceur & une modestie angélique, une délicatesse de pureté, qu'une parole libre faisoit frémir; mais il montra encore une force de courage & de vertu, qui alla jusqu'à se réjouir de son emprisonnement, comme d'un moyen précieux de sanctification. Il recouvra la liberté en 1294, par le traité conclu entre son pere & Jacques II, roi d'Aragon. Charles-Martel, son frere aîné, ayant été reconnu roi de Hongrie, dont la possession réelle ne parvint cependant qu'à son fils Charobert, Louis céda la couronne de Naples à Robert, son cadet, après avoir fait vœu d'embrasser l'humble & austere profession des Freres-Mineurs, qu'il vouloit accomplir avant de recevoir l'ordination épiscopale. Sa famille s'étant opposée à son entrée en religion, les supérieurs différerent quelque tems à le recevoir parmi eux, quand Boniface VIII lui accorda une dispense d'âge pour recevoir la prêtrise à vingt-deux ans. En vertu d'une autre dispense, il fut nommé à l'évêché de Toulouse, & obligé de l'accepter par obéissance, ayant fait auparavant le voyage de Rome, où il accomplit son vœu & fit profession la veille de Noël 1296, dans le couvent d'*Ara cœli*. Il fut sacré évêque l'année suivante. « Il parut dans son » diocese, dit un historien, » sous l'habit d'un pauvre Re- » ligieux; mais on le reçut à » Toulouse avec le respect dû » à un Saint, & avec la magni- » ficence qui convenoit à un » prince. Sa modestie, sa dou- » ceur & sa piété inspiroient l'a- » mour de la vertu à tous ceux » qui le voyoient. Son premier » soin fut d'y visiter les hôpi- » taux, & de pourvoir aux » besoins des malheureux. S'é- » tant fait représenter l'état de » ses revenus, il en réserva » une petite partie pour l'entre- » tien de sa maison, & destina » le reste aux pauvres. Il en » avoit tous les jours vingt- » cinq à sa table; il les servoit » lui-même, & quelquefois un » genou en terre. Tout le » royaume de son pere éprou- » voit les effets de ses libéra- » lités. Il fit la visite de son » diocese, & laissa par-tout des » monumens de son zele & » de sa charité ». Effrayé de la grandeur de ses obligations, il songeoit à quitter son évêché, lorsqu'il mourut saintement le 19 août 1297, à l'âge de 23 ans & demi, au château de Brignoles en Provence, où il étoit allé pour quelques affaires ecclésiastiques. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il dit à ceux qui étoient autour de lui: " Après » un voyage dangereux, me » voilà enfin arrivé à la vue » du port, après lequel j'ai

» long-tems soupiré avec ar» deur. Je vais jouir de mon » Dieu, dont le monde me dé» roberoit la possession. Bien» tôt je serai délivré de ce » poids que je ne puis porter ». Il fut enterré chez les Franciscains de Marseille, comme il l'avoit demandé. Jean XXII, successeur de Boniface VIII, le canonisa à Avignon en 1317, & adressa un Bref à ce sujet à la mere du Saint, qui vivoit encore. On a sa *Vie* écrite avec fidélité par un auteur qui l'avoit connu intimement, & publiée par Sedulius à Anvers, 1602, in-8°.

LOUIS, dauphin, fils de Louis XIV & de Thérese d'Autriche, né à Fontainebleau en 1661, eut le duc de Montausier pour gouverneur, & Bossuet pour précepteur. Ce fut en faveur de ce prince, qu'on nomme communément *le Grand-Dauphin*, que furent faits les commentaires & les belles éditions des bons auteurs latins, dites *ad usum Delphini*. Il joignoit beaucoup de courage à un caractere bon & facile. Son pere le mit à la tête des armées en 1688, il prit Philipsbourg, Heidelberg, Manheim; accompagna ensuite Louis XIV au siege de Mons, à celui de Namur, & commanda l'armée de Flandre en 1694. Son second fils, le duc d'Anjou, qu'il avoit eu de Marie-Christine de Baviere, son épouse, fut appellé en 1700 à la couronne d'Espagne. Ce prince passa la plus grande partie de sa vie à Meudon & à Choisi, dont Mademoiselle lui avoit donné l'usage. Dans cette vie retirée, il se livroit aux plaisirs & à l'amour, quoiqu'il fût gêné dans ses inclinations par le roi son pere. Il s'attacha en dernier lieu à Marie-Emilie de Joly de Choin, qui paroit être devenue son épouse (*voyez* CHOIN). Ce prince mourut à Meudon en 1711, de la petite vérole, à 50 ans. On raconte qu'on lui avoit prédit *que fils de roi, il seroit pere de roi, & qu'il ne régneroit jamais*. Il passa les dernieres années de sa vie dans la retraite & dans les exercices chrétiens.

LOUIS, dauphin, fils aîné du précédent & pere de Louis XV, né à Versailles en 1682, reçut en naissant le nom de *Duc de Bourgogne*. Le duc de Beauvilliers, un des plus honnêtes hommes de la cour, & Fénélon, un des plus vertueux & des plus aimables, veillerent à son éducation, l'un en qualité de gouverneur, l'autre en qualité de précepteur. Sous de tels maîtres il devint tout ce qu'on voulut. Il étoit naturellement emporté; il fut modéré, doux, complaisant. L'éducation changea tellement son caractere, qu'on eût dit que ses vertus lui étoient naturelles. Il fut général des armées d'Allemagne en 1701, généralissime de celle de Flandre en 1702, & battit la cavalerie ennemie près de Nimegue. Mais il se distingua moins par les qualités guerrieres que par les vertus morales & chrétiennes. Les malheurs de la guerre, toujours suivis de ceux des peuples, l'affligeoient sensiblement. Il voyoit les maux; il chercha les remedes pour les appliquer lorsqu'il seroit sur le trône. Il s'instruisit de l'état du royaume; il voulut connoître les provinces. Il joignit aux connois-

ſances de la littérature & des ſciences, celles d'un prince qui veut régner en roi ſage & faire des heureux. La France fondoit les plus belles eſpérances ſur lui, lorſqu'une maladie cruelle l'enleva à la patrie en 1712 avec la dauphine. Il mourut à Marly le 18 février 1712, un an après ſon pere, dans ſa 30*e*. année, non ſans ſoupçon de poiſon. On ſait les bruits qui coururent à ce ſujet ſur le compte du duc d'Orléans; ſon apologiſte, le duc de St-Simon, n'a pas cru pouvoir les réfuter. Il prouve au contraire que le poiſon donné à ce prince, ainſi qu'à ſon épouſe, eſt une choſe très-réelle, ſans néanmoins en accuſer nommément perſonne. « L'eſpece » de la maladie du dauphin, » dit-il, ce qu'on ſut que lui-» même en avoit cru, le ſoin » qu'il eut de faire recomman-» der au roi les précautions » pour la conſervation de ſa » perſonne, la promptitude & » la maniere de ſa fin com-» blerent la déſolation & les af-» faires, & redoublerent les or-» dres du roi ſur l'ouverture de » ſon corps. Elle fut faite dans » l'appartement du dauphin à » Verſailles : elle épouvanta. » Fagon, Boudin & quelques » autres y déclarerent le plus » violent effet d'un poiſon très-» ſubtil & très-violent ». C'eſt pour ce prince que l'illuſtre Fénélon compoſa ſon *Télémaque* & la plupart de ſes autres ouvrages. Il avoit épouſé Marie-Adélaïde de Savoie, qui étoit morte 6 jours avant lui: leurs corps furent portés enſemble à Saint-Denys (*voyez* les *Vertus de* LOUIS *de France, duc de Bourgogne*, par le P. Martineau, Jéſuite, ſon confeſſeur, 1712, in-4°; & ſon *Portrait* par l'abbé Fleury, ſon ſous-précepteur, Paris, 1714, in-12). Voltaire ne connoiſſoit ſans doute pas ces ouvrages, quand il a dit: » Nous avons, à la honte de » l'eſprit humain, cent vo-» lumes contre Louis XIV, » ſon fils Monſeigneur, le duc » d'Orléans ſon neveu, & pas » un qui faſſe connoître les ver-» tus de ce prince, qui auroit » mérité d'être célebre, s'il » n'eût été que particulier ». Qui ne croiroit pas à entendre parler ainſi l'écrivain le plus fécond de ſon ſiecle, qu'il va conſacrer les premiers inſtans de ſon loiſir à réparer l'injuſtice de ſes contemporains? Cependant Voltaire depuis ce tems-là compoſa trente volumes, & l'on ſait quels volumes! Et cet ouvrage, qu'il étoit *honteux pour l'eſprit humain* de n'avoir pas encore produit, n'a jamais occupé ſa plume. Du reſte, ce paſſage prouve combien le mérite de ce prince étoit éminent; puiſque malgré ſa religion & ſa piété, la philoſophie la plus irréligieuſe lui rend un ſi éclatant hommage. L'abbé Proyard a donné depuis ſa *Vie, écrite ſur les Mémoires de la cour*, 2 vol. in-12, 1782. Quoiqu'en général aſſez foiblement écrite, elle a l'avantage de l'exactitude; on y trouve des morceaux curieux & très-intéreſſans, entr'autres les réflexions vraiment remarquables de ce judicieux prince ſur la révocation de l'édit de Nantes (*voyez* LOUIS XIV). On a juſtement appliqué à ce prince, qui auroit fait le bonheur & la gloire de la France, ces vers de Virgile:

Nimiùm vobis Romana propago
Visa potens, Superi, propria hæc si dona fuissent.

LOUIS, dauphin, fils de Louis XV & pere de Louis XVI, né à Versailles en 1729, montra de bonne heure tant de goût pour la vertu, que la reine sa mere disoit : *Le Ciel ne m'a accordé qu'un fils ; mais il me l'a donné tel que j'aurois pu le souhaiter.* Il épousa, le 25 février 1745, Marie-Thérese, infante d'Espagne. Cette princesse étant morte en 1746, il épousa au commencement de l'année suivante Marie-Josephe de Saxe, dont il a eu plusieurs fils. Le dauphin accompagna le roi son pere pendant la campagne de 1745, & se trouva à la bataille de Fontenoi, où il donna des preuves de valeur & d'humanité. Il joignoit à des talens naturels, des connoissances étendues, & donnoit à la France les espérances les mieux fondées d'un regne de sagesse & de justice, lorsqu'il mourut à Fontainebleau le 20 décembre 1765. Sa douceur, son affabilité, son application constante à tous ses devoirs, ont rendu sa mémoire précieuse à tous les cœurs françois. On a admiré la justesse de l'application de ces paroles de l'Ecriture, mises à la tête de son Oraison funebre : *Abstulit magnificos meos Dominus de medio mei.* Thren. I. Il y a plusieurs traits de lui qui méritent d'être transmis à la postérité. Telle est la sublime leçon qu'il fit aux jeunes princes ses fils, lorsqu'on leur suppléa les cérémonies du baptême. On apporte les registres sur lesquels l'Eglise inscrit sans distinction ses enfans. « Voyez, leur dit-il, » votre nom placé à la suite de » celui du pauvre & de l'in» digent. La Religion & la na» ture mettent tous les hommes » de niveau ; la vertu seule » met entr'eux quelque diffé» rence : & peut-être que celui » qui vous précede, sera plus » grand aux yeux de Dieu, » que vous ne le serez jamais » aux yeux des peuples.... Con» duisez mes enfans, disoit ce » bon prince, dans la chau» miere du paysan : montrez» leur tout ce qui peut les at» tendrir ; qu'ils voient le pain » noir dont se nourrit le pauvre ; » qu'ils touchent de leurs mains » la paille qui lui sert de lit... » Je veux qu'ils apprennent à » pleurer. Un prince qui n'a » jamais versé de larmes, ne » peut être bon ». Le roi vouloit qu'on augmentât sa pension. *J'aimerois mieux*, dit le dauphin, en refusant l'augmentation, *que cette somme fût diminuée sur les tailles.* Un jour qu'on parloit devant lui des livres contraires à la Religion & aux mœurs, & qu'on en justifioit la circulation comme celle d'un objet de commerce : » Malheur, dit-il, au royaume » qui prétendroit s'enrichir par » un tel commerce, qui sacri» fieroit des richesses vraies » & durables à des richesses » factices & éphémeres, qui » étoufferoit la vertu des ci» toyens & croiroit acquérir les » moyens de la faire paroître ». Il croyoit qu'il falloit chercher la source de tous les désordres propres à ce siecle dans la licence effrénée de parler & d'écrire. « On n'écrit, disoit-il, » presque plus que pour rendre

» la Religion méprisable & la » royauté odieuse. Il ne paroît » presque point de livres où » la Religion ne soit traitée de » superstition & de chimere, » où les rois ne soient représentés comme des tyrans, & » leur autorité comme un despotisme insupportable. Les » uns le disent ouvertement & » avec audace, les autres se contentent de l'insinuer adroitement. Et à quoi bon tant » de livres ? La vie entiere de » l'homme ne suffiroit pas pour » lire ce qu'il y a de mieux » écrit en quelque genre que » ce soit; on ne fait plus que » répéter ce que les autres ont » dit, & si l'on veut s'en » éloigner pour se frayer des » routes nouvelles, on donne » dans des écarts. Quel avantage y a-t-il donc à espérer » pour le progrès des arts & » des sciences, de ce torrent » de volumes, de brochures » & de libelles, dont le public » est inondé ? en deviendra-t-on plus savant ? Au contraire, cette liberté d'écrire » à tort & à travers sur toutes » sortes de sujets, ne produit » qu'une science légere & superficielle, qui est souvent » pire que l'ignorance ; elle n'a » servi qu'à mettre au jour des » principes faux, dangereux » ou détestables, qui enivrent » tous les esprits ». La dévotion du dauphin lui avoit dicté plusieurs prieres qu'il s'étoit rendu familieres, & qui toutes ont une onction & une force dignes de la véritable piété. Nous donnerons pour exemple, celle qu'il faisoit tous les jours pour le bonheur général du royaume, en s'adressant à Dieu par l'intercession de S. Louis, le plus illustre de ses aïeux & depuis long-tems son modele. Elle est en latin & imite parfaitement l'énergie & la dignité des anciennes oraisons de la liturgie de l'Eglise : *Æterne Deus, qui Francorum imperium benigno favore ab initio tutaris, sancti Ludovici precibus exoratus & votis, da nepotibus, da servo tuo, da populo, virtutes imitari, quas coluit; ut pacem intùs, pacem foris colentes, ad regni istius lætitiam totâ mente tendamus, ubi reges & populi tibi, soli Pastori & Patri servientes, æterno inter se caritatis fœdere sociabuntur.* On a publié en 1777 d'excellens *Mémoires pour servir à l'Histoire* de ce prince, recueillis par le P. Griffet, 2 vol. in-8°. Sa *Vie* a été écrite par l'abbé Proyart, Paris, 1778, in-12. On ne peut rien voir de plus touchant que le *Récit des principales circonstances de la maladie* de ce prince, Paris, 1766. L'auteur de l'*Histoire de la révolution de France* (M. Montjoie), répand des doutes sur les causes de sa mort, & ne paroît pas trop disposé à la croire naturelle. Quand on réfléchit que le dauphin, la dauphine & la reine moururent dans l'espace de deux ans & demi, & avec les mêmes symptômes, ses conjectures semblent prendre une certaine consistance. » Peut-être, dit-il, faut-il regarder comme un événement » qui appartient à l'histoire de » la révolution, la mort prématurée du dauphin, pere » du roi actuel. Ce prince calomnié, tant qu'il vécut, » avec un acharnement qui » déceloit des desseins bien

» finiſtres, & loué, même par » ſes ennemis, lorſqu'on n'eut » plus à le redouter, étoit imbu » de principes bien contraires » à ceux qu'on met aujourd'hui » en pratique ; & tout ce qu'on » connoiſſoit de ſa vie privée, » annonçoit qu'il ſoutiendroit » avec fermeté ſes opinions » religieuſes & politiques. Il » avoit des mœurs pures, » l'ame ſenſible & bienfai- » ſante, du courage, l'amour » de l'étude, l'eſprit cultivé, » le jugement ſain, un cœur » droit ; tout annonçoit en un » mot qu'il ſeroit un digne ſuc- » ceſſeur de Louis IX, de » Henri IV, de Louis XIV ; » & il eſt inconteſtable que » s'il eût régné, la monarchie » exiſteroit encore ſur ſes baſes; » il les eût affermies, & nous » n'euſſions jamais vu établi le » gouvernement populaire. Sa » mort fut donc une véritable » conquête pour les novateurs. » Je n'entends pas pour cela » leur attribuer ce nouveau ré- » gicide ; mais il eſt inconteſ- » table que les forfaits qu'a en- » fantés le deſir d'une révolu- » tion, ne ſont pas tous bien » connus ; il en eſt de ſecrets » & qu'il n'eſt pas tems de révé- » ler ; il eſt certain encore que » la poſtérité aura de grands » reproches à faire au feu duc » de Choiſeul, & qu'elle lui de- » mandera compte de ſon inti- » mité avec les prétendus phi- » loſophes, & de ſon antipathie » pour un prince qui avoit tou- » tes les qualités d'un ſage ».

LOUIS I, *le Pieux* ou *le Vieil*, roi de Germanie, 3*e.* fils de Louis le Débonnaire, & frere utérin de l'empereur Lothaire & de Pepin, fut proclamé roi de Baviere en 817. Il ſe ſouleva avec ſes freres contre ſon pere, ſe brouilla enſuite avec eux, gagna, avec Charles-le-Chauve ſon frere paternel, la bataille de Fontenay contre Lothaire en 841, étendit les limites de ſes états, & ſe rendit redoutable à ſes voiſins. Il mourut à Francfort en 876, à 70 ans. Ce fut un des plus grands princes de la famille de Charlemagne. Il n'eut pas toutes les vertus d'un bon roi, mais il eut les qualités des héros (*voyez* LOTHAIRE I). — LOUIS II, le *Jeune*, ſon fils, auſſi courageux que lui, & ſon ſucceſſeur au trône de Germanie, fut attaqué par ſon oncle Charles-le-Chauve, qu'il vainquit près d'Andernach en 876. Il mourut à Francfort en 882, dans le tems qu'il levoit des troupes pour les oppoſer aux Normands qui commençoient leurs ravages.

LOUIS III, roi de Germanie; *voyez* LOUIS III, empereur.

LOUIS I, D'ANJOU, roi de Hongrie & de Pologne, ſurnommé *le Grand*, naquit à Bude en 1326, & ſuccéda en 1342 à Charles-Robert le Boiteux ſon pere, iſſu de Charles I, comte d'Anjou, frere de S. Louis. Il chaſſa les Juifs de la Hongrie, fit la guerre avec ſuccès aux Tranſilvains, aux Croates, aux Tartares & aux Vénitiens; il vengea la mort d'André ſon frere, roi de Naples, mis à mort en 1345 ; & fut élu roi de Pologne après la mort du roi Caſimir, ſon oncle, en 1370. Il fit paroître un ſi grand zele pour la Religion Catholique, que le pape Innocent VI

le fit grand-gonfalonnier de l'Eglise. Ce prince sage & juste mourut à Tirnaw en 1382, à 57 ans. « Jamais souverain, dit » un historien, n'a été regretté » comme il le fut, ni aucune » administration si fort exaltée. » Chacun admiroit son habi- » leté à maintenir la paix inté- » rieure & le talent qu'il avoit » eu d'établir l'union entre tant » de différens peuples soumis » à sa domination. Inaccessible » aux favoris & aux courti- » sans, il gouverna constam- » ment par lui-même, & dé- » ploya autant de sagacité que » de fermeté dans la distribu- » tion des charges & dignités » qu'il n'accordoit qu'aux ta- » lens, à la vertu & au vrai » mérite. Travesti & sans au- » cune suite, il aimoit à par- » courir les provinces de son » royaume pour éclairer de » près la conduite des officiers » & des magistrats, & pour » tirer avantage des observa- » tions que lui faisoient les per- » sonnes qui ne le connoissoient » pas. Libéral sans profusion, » il dispensa avec économie les » trésors de l'état, & malgré » les guerres nombreuses qu'il » eut à soutenir, il n'établit au- » cun nouvel impôt. La restric- » tion des peines aux seules » personnes des coupables date » de son regne, comme il fut le » premier qui défendit l'usage » des jugemens de Dieu dans » les tribunaux. Ne pouvant » réprimer l'usure des Juifs, » ruineuse pour le menu peu- » ple, ni faire de cette nation » des citoyens utiles à l'état, » il rendit un édit, par lequel » il leur fut enjoint de sortir du » royaume ». Sa mort fut suivie de grands troubles en Hongrie. *Voyez* GARA.

LOUIS II, roi de Hongrie, succéda à Ladislas son pere en 1516. Trop jeune & trop foible pour résister au terrible Soliman II, il s'engagea inconsidérément, & périt à Mohacz en 1526, à 22 ans; & avec lui périt presque tout le haut clergé & la noblesse de Hongrie, rassemblés contre l'ennemi le plus redoutable de la Religion & de l'état. Le roi se noya en traversant le Carasse, petite riviere marécageuse; son petit cheval n'ayant jamais pu s'élever jusqu'au bord qui étoit fort escarpé. Quelques historiens ont cru que la Providence l'avoit puni de ce qu'il avoit fait jeter l'ambassadeur de Soliman avec toute sa suite dans un vivier où ils furent mangés des poissons; & le genre de mort qui termina les jours du jeune roi, rend cette observation remarquable. Il est vrai que dans ce tems les Turcs se portoient à des barbaries qui, lorsque l'occasion se présentoit, sembloient étouffer tout sentiment d'humanité dans le cœur des Chrétiens; mais la sainteté de l'Evangile suppose dans ses sectateurs, des vertus auxquelles ce genre de justification ne peut suffire. Les historiens rapportent qu'au moment qu'il monta à cheval pour aller combattre, un aigle qui couvroit son casque, tomba & le blessa légérement au visage : ce qui fut regardé comme un mauvais augure. On retrouva le cadavre du prince peu de tems après, & on le transporta avec pompe à Albe-Royale, dans le tombeau de ses ancêtres. Ce mémorable combat est élégamment décrit

par Etienne Brodericus (*voyez* ce mot), & plus en abrégé, par Isthuanfi. On voit dans le magnifique arsenal de Vienne, la statue équestre de ce jeune prince, parée des armes qu'il portoit le jour de cette bataille. On pourroit bien y mettre pour épigraphe ce vers de l'*Eneide* :

Infelix puer, atque impar congressus Achilli !

En 1687 le duc Charles V de Lorraine, secondé par l'électeur de Baviere & le prince Louis de Baden, vengea la mort de tant de Chrétiens, par une grande victoire remportée sur les Turcs dans cette même plaine de Mohacz.

LOUIS, prince de Tarente, neveu de Robert le Bon, roi de Sicile, né en 1322, épousa le 20 d'août 1347 Jeanne, reine de Naples, sa cousine (*voyez* JEANNE, reine de Jérusalem), après la mort d'André son premier mari, à laquelle il avoit contribué. Contraint de sortir du royaume par Louis, roi de Hongrie, qui s'y étoit rendu avec une armée pour venger l'assassinat d'André son frere, il vint se réfugier avec la reine son épouse en Provence; & tous deux furent déclarés innocens dans un consistoire tenu par Clément VI à Avignon. Rappellés ensuite par les Napolitains, ils chasserent les troupes Hongroises restées dans le royaume, & se firent couronner solemnellement à Naples le jour de la Pentecôte 1352. Louis mourut l'an 1362 sans laisser d'enfans. Il avoit institué l'ordre du *Saint-Esprit du nœud*, qui ne dura que pendant son regne. Lorsque Henri III passa par Venise, à son retour de Pologne, la Seigneurie lui fit présent du manuscrit qui contenoit les statuts de cet ordre. Ce prince s'en servit pour établir son ordre du *St.-Esprit*, & commanda au chancelier de Chiverny de faire brûler le livre; mais la volonté du roi ne fut pas exécutée en ce point, & le manuscrit fut conservé. Il a été imprimé dans les *Monumens de la Monarchie Françoise* de D. Montfaucon, & depuis séparément, sous le titre de *Mémoires pour servir à l'Histoire de France du 14e. siecle*, avec les notes de l'abbé le Fêvre, 1764, in-8°.

LOUIS I, duc d'Anjou, 2e fils de Jean, roi de France, & de Bonne de Luxembourg, se chargea de la régence du royaume pendant la minorité de Charles VI son neveu. Il ne fut occupé que du soin de remplir ses coffres, pour se mettre en état d'aller prendre possession du trône de Naples, que la reine Jeanne, citée dans l'article précédent, lui avoit légué l'an 1380 par son testament. Ce prince se rendit en Italie deux ans après, avec des trésors immenses, pour faire valoir ses prétentions; mais quand il arriva, il trouva le trône occupé par Charles de Duras, parent de la reine morte depuis peu. Il fit de vains efforts pour l'en chasser. Trahi d'ailleurs par Pierre de Craon (*voyez* ce mot), qu'il avoit renvoyé en France faire de nouvelles levées, & qui dissipa tout l'argent à Venise avec des courtisannes; il en mourut de chagrin à Paris, le 20 septembre 1384. Ses descendans tenterent à diverses

reprises de s'emparer de ce royaume, & ne purent jamais y réussir.

LOUIS DE FRANCE, duc d'Orléans, comte de Valois, d'Ast, de Blois, &c., second fils du roi Charles V, naquit en 1371, & eut beaucoup de part au gouvernement pendant le regne de Charles VI son frere. Jean, duc de Bourgogne, oncle du roi, jaloux de l'autorité du duc d'Orléans, le fit assassiner à Paris le 23 novembre 1407. Ce meurtre fut l'origine de la fameuse division, si fatale à la France, entre les maisons d'Orléans & de Bourgogne. *Voyez* JEAN Sans-Peur.

LOUIS DE BOURBON, premier du nom, prince de Condé, naquit en 1530 de Charles de Bourbon, duc de Vendôme. Il fit sa premiere campagne sous Henri II, se distingua à la bataille de St-Quentin, & recueillit à la Fere les débris de l'armée. Il ne servit pas moins utilement aux sieges de Calais & de Thionville en 1558; mais après la mort funeste de Henri II, son ambition & son humeur inquiete le jeterent dans le parti des Réformés. Il fut, dit-on, le chef muet de la conspiration d'Amboise, & il auroit péri par le dernier supplice, si la mort de François II n'eût fait changer les affaires. Charles IX le mit en liberté, & le prince de Condé n'en profita que pour se mettre de nouveau à la tête des Protestans. Il se rendit maître de diverses villes, & il se proposoit de pousser plus loin ses conquêtes, lorsqu'il fut pris & blessé à la bataille de Dreux en 1562. Il perdit ensuite celle de St-Denys en 1567, & périt à celle de Jarnac en 1569, à l'âge de 39 ans. Il avoit un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchoit aux ennemis, le cheval du comte de la Rochefoucault, son beau-frere, lui donna un coup de pied qui lui fit une blessure considérable à la jambe. Ce prince, sans daigner se plaindre, s'adressa aux gentilshommes qui l'accompagnoient: *Apprenez*, leur dit-il, *que les chevaux fougueux nuisent plus qu'ils ne servent dans une armée.* Il chargea dans le moment, avec son bras en écharpe & sa jambe toute meurtrie. Pressé de tous côtés, il fut obligé de se rendre à deux gentilshommes, qui le traiterent avec humanité; mais Montesquiou, capitaine-des-gardes du duc d'Anjou, qui avoit à se venger de quelqu'injure particuliere, eut la cruauté de le tuer de sang-froid d'un coup de pistolet. Le prince de Condé étoit petit, bossu, & cependant plein d'agrémens, spirituel, l'homme des femmes galantes: avantages qui ne conduisent pas à la victoire. On imprima en 1565 un *Recueil de Pieces* qui concernent les affaires auxquelles il eut part, en 3 vol. petit in-12, auxquels on ajoute un in-16, imprimé en 1568, & un autre en 1571. Mais l'édition de ces différens *Mémoires*, donnée par Secousse & l'abbé Lenglet en 1743, 6 vol. in-4°., est beaucoup plus ample. Elle a fait diminuer le prix de l'édition originale, qui est toujours fort rare.

LOUIS DE BOURBON II, surnommé *le Grand*, prince de Condé, premier prince du sang & duc d'Enghien, arriere-petit-

fils de celui dont nous venons de parler, naquit à Paris en 1621 de Henri II de Condé (prince sage & vertueux, dont nous avons l'Eloge par le P. Bourdaloue, ayant pour texte *In memoriâ æternâ erit justus*). La plupart des grands capitaines, dit un historien, le sont devenus par degrés : Condé naquit général ; l'art de la guerre sembla en lui un instinct naturel. A 22 ans, en 1643, il gagna la bataille de Rocroi sur les Espagnols, commandés par le comte François de Mello, marquis de la Tour de Laguna, gouverneur des Pays-Bas. Les Espagnols perdirent 10,000 hommes dans cette journée ; le vieux comte de Fuentes, général de l'infanterie, fut tué au milieu d'un bataillon quarré, qu'on ne put rompre qu'avec du canon : on fit 5000 prisonniers. Les drapeaux, les étendards, le canon & le bagage resterent au vainqueur. Le duc d'Enghien honora sa victoire par sa Religion & son humanité. On le vit se mettre à genoux sur le champ de bataille, & remercier le Dieu des armées d'un si éclatant succès. Il eut autant de soin d'épargner les vaincus & de les arracher à la fureur du soldat, qu'il en avoit pris pour les vaincre. Cette victoire fut suivie de la prise de Thionville & de plusieurs autres places. L'année suivante, 1644, il passa en Allemagne, attaqua le général Merci, retranché sur deux éminences vers Fribourg ; donna 3 combats de suite en 4 jours, & fut vainqueur toutes les trois fois : il se rendit maître de tout le pays, de Mayence jusqu'à Landau. On dit que, dans un de ces combats, le jeune héros jeta son bâton de commandement dans les retranchemens des ennemis, & marcha pour le reprendre, l'épée à la main, à la tête du régiment de Conti. Le maréchal de Turenne, auquel il laissa son armée, ayant été battu à Mariendal, Condé vole reprendre le commandement, & joint à la gloire de commander Turenne, celle de réparer encore sa défaite. Il attaque de nouveau Merci dans les plaines de Nortlingue, & le bat le 3 août 1645 ; le général ennemi resta sur le champ de bataille. Il prit Dunkerque l'année suivante. Mais ayant été envoyé en Catalogne, il échoua en 1647 devant Lérida, dont il fut obligé de lever le siege. Bientôt les affaires chancelantes obligerent le roi de le rappeller en Flandre. L'archiduc Léopold, frere de l'empereur Ferdinand III, assiégeoit en 1648 Lens & Artois ; Condé le battit & délivra la place. Une guerre civile troubloit le ministere de Mazarin, déchiroit Paris & la France. Ce cardinal s'adressa à lui pour l'appaiser ; la reine l'en pria les larmes aux yeux. Le vainqueur de Rocroi & de Lens termina à l'amiable ces querelles funestes & ridicules, dans une conférence tenue à St.-Germain-en-Laye. Cette paix ayant été rompue par les factieux, il mit le siege devant Paris, défendu par un peuple innombrable, avec une armée de 7 à 8 mille hommes, & y fit entrer le roi, la reine & le cardinal Mazarin. Les inquiétudes que son ambition commençoit à donner, le firent

enfermer, le 18 janvier 1650, à Vincennes ; & après avoir été transféré pendant un an de prison en prison, on lui donna sa liberté. La cour crut lui faire oublier cette sévérité en le nommant au gouvernement de Guienne. Condé s'y retira tout de suite; mais ce fut pour se préparer à la guerre & pour traiter avec l'Espagne. Il courut de Bourdeaux à Montauban, prenant des villes & grossissant par-tout son parti. Il passa d'Agen, à travers mille aventures & déguisé en courier, à 100 lieues de là, pour se mettre à la tête d'une armée commandée par les ducs de Nemours & de Beaufort. Il profite de l'audace que son arrivée imprévue donne aux soldats, attaque le maréchal d'Hocquincourt, général de l'armée royale campée près de Gien, lui enleve plusieurs quartiers, & l'eût entiérement défait, si Turenne ne fût venu à son secours. Après ce combat, il vole à Paris, pour jouir de sa gloire & des dispositions favorables d'un peuple aveugle. Delà il se saisit des villages circonvoisins, pendant que Turenne s'approchoit de la capitale pour le combattre. Les deux généraux s'étant rencontrés près du fauxbourg St.-Antoine le 2 juillet 1652, se battirent avec tant de valeur, que la réputation de l'un & de l'autre, qui sembloit ne pouvoir plus croître (dit un historien célebre), en fut augmentée. Cette journée cependant auroit été décisive contre lui, si les Parisiens n'avoient ouvert leurs portes pour recevoir son armée. La paix se fit peu de tems après; mais il ne voulut pas y entrer. Il se retira dans les Pays-Bas, où il soutint avec assez de gloire les affaires des Espagnols. Il en acquit beaucoup par le secours qu'il jeta dans Cambray, & par la fameuse retraite qu'il fit à la levée du siege d'Arras en 1654. Deux ans après il fit lever le siege de Valenciennes; mais il fut battu par Turenne à la journée des Dunes. La paix des Pyrénées rendit ce prince à la France en 1659. Le cardinal Mazarin, qui traita de cette paix avec don Louis de Haro, ne consentit au rétablissement de Condé, que par l'insinuation que lui fit le ministre Espagnol, que l'Espagne, au cas de refus, procureroit à ce prince des établissemens dans les Pays-Bas ; établissemens qui auroient causé peut-être bien des inquiétudes. Le prince de Condé, rendu à la patrie, la servit utilement dans la conquête de la Franche-Comté en 1668, & dans celle de Hollande en 1672. Il prit Wesel, fut blessé près du fort de Tolhuis, & continua les années suivantes à rendre des services importans. En 1674 il mit en sûreté les conquêtes des François, s'opposa au dessein des armées des alliés, & parut avoir l'avantage à Senef, quoique les alliés s'attribuassent également la gloire de cette journée. Oudenarde assiégée lui dut sa délivrance. Après la mort du vicomte de Turenne, en 1675, il continua la guerre d'Allemagne avec avantage. La goutte, dont il étoit tourmenté, l'obligea de se retirer; & dans la douce tranquillité de sa belle maison de Chantilli, il cultiva les lettres, & fortifia son ame par la pratique des vertus chré-

tiennes. Il mourut à Fontainebleau en 1686, à 65 ans; il s'y étoit rendu pour voir madame la duchesse sa petite-fille, qui avoit la petite vérole. Le génie du grand Condé pour les sciences, pour les beaux-arts, pour tout ce qui peut être l'objet des connoissances de l'homme, ne le cédoit point dans lui à ce génie presqu'unique pour conduire & commander les armées. Turenne parvenu par son mérite aux premiers emplois militaires, donnoit ses ordres de vive voix. L'honneur lui en revenoit si on réussissoit; l'officier qui en étoit chargé, étoit responsable de l'événement, s'il éprouvoit quelque infortune. Condé s'en chargeoit, donnant ses ordres par écrit. Delà l'officier qui devoit les exécuter, alloit au combat avec plus de calme & de tranquillité. Ses principes dans l'art militaire qu'il transmit aux Luxembourg, aux Catinat, aux Vendôme, aux Villars, aux Feuquiere, rendirent long-tems la France victorieuse & triomphante. C'est donc à tort que quelques écrivains ont dit qu'il ne forma point d'éleves. « Sous » lui, dit un orateur célebre, » se formoient & s'élevoient » ces soldats aguerris, ces offi» ciers expérimentés, ces bra» ves dans tous les ordres de la » milice, qui se sont depuis » signalés dans nos dernieres » guerres, & qui n'ont acquis » tant d'honneur au nom fran» çois, que parce qu'ils avoient » eu ce prince pour maître & » pour chef ». Sa physionomie annonçoit ce qu'il étoit: il avoit le regard d'un aigle. Ce feu, cette vivacité qui formoient son caractere, lui firent aimer la société des beaux ou plutôt des bons esprits. Corneille, Bossuet, Racine, Despréaux, Bourdaloue étoient souvent à Chantilli, & ne s'y ennuyoient jamais. M. Désormeaux a donné la *Vie* de ce prince, Paris, 1766, 4 vol. in-12. On en trouve une autre dans les *Hommes illustres de France* de Charles Perrault. Bourdaloue déploya toute son éloquence dans l'Oraison funebre de ce héros. On y admire l'art avec lequel il parle de la révolte du prince contre sa patrie, & sur-tout la maniere touchante & profondément raisonnée, dont il parle de sa Religion. « Au milieu » même des égaremens du » monde, il avoit une raison » saine, & son cœur qui étoit » droit, a toujours été sur le » point de la Religion, d'in» telligence & d'accord avec sa » raison. S'il avoit eu moins de » lumieres, semblable à ces » demi-savans, qui ne sont im» pies que parce qu'ils sont igno» rans, il auroit, comme dit » l'Apôtre, témérairement con» damné tout ce qu'il auroit » ignoré. S'il avoit eu moins de » droiture, il n'auroit cru que » ce qu'il auroit voulu; & à » l'exemple de l'insensé, il au» roit dit dans son cœur : *Il* » *n'y a point de Dieu.* Mais » parce que la droiture de son » cœur répondoit parfaitement » à l'abondance de ses lumieres » & à l'intégrité de sa raison, » il a toujours dit, & dans sa » raison & dans son cœur : *Il* » *y a un Dieu;* & par un en» chaînement de conséquences, » contre l'évidence desquelles » il a cent fois confessé que le » libertinage le plus fier n'avoit

» rien à oppofer que de foible » & de pitoyable ; fon cœur, » de concert avec fa raifon, lui » a toujours fait conclure : *Il » y a un Dieu. Il y a une Reli- » gion, qui eft le vrai culte de » Dieu. De toutes les religions » du monde, la Chrétienne eft » uniquement & inconteftable- » ment l'ouvrage de Dieu. De » toutes les fociétés Chrétiennes, » il n'y a que la Catholique » où fe trouve l'Unité, où fub- » fifte l'ordre, & par conféquent » où réfide l'efprit de Dieu.* C'eft » ainfi que raifonnoit ce grand » prince, & c'eft à quoi, s'en » ouvrant lui-même à fes plus » confidens amis, il protef- » toit qu'il s'en étoit toujours » tenu ». Il y a auffi d'excellens morceaux dans l'éloge que Boffuet a fait du même prince ; la péroraifon fur-tout eft d'un intérêt vif & touchant, d'une éloquence négligée & en même tems inimitable.

LOUIS, III*e*. du nom, duc de BOURBON-CONDÉ, fils de Henri-Jules & d'Anne de Baviere, grand-maître de France, chevalier des ordres du roi, & gouverneur de Bourgogne & de Breffe, marcha fur les traces de fon aïeul le grand Condé. Il fe trouva au fiege de Philisbourg fous les ordres de monfieur le dauphin ; il fuivit le roi en 1689 à celui de Mons, & en 1692 à celui de Namur. Il fe fignala aux batailles de Steinkerque & de Nerwinde. Il fit encore la campagne de Flandre en 1694, & mourut fubitement à Paris, l'an 1710, à 42 ans.

LOUIS-HENRI, duc de Bourbon, d'Enghien, &c., fils du précédent, né à Verfailles en 1692, fut nommé chef du confeil-royal de la régence fous la minorité de Louis XV ; enfuite furintendant de l'éducation de ce monarque, & enfin premier miniftre-d'état, après la mort du duc d'Orléans régent, arrivée en 1723. Il en remplit toutes les fonctions jufqu'au 11 juin 1726, qu'il fut exilé. Livré pendant fon court miniftere à des financiers, qui propoferent des taxes odieufes, & qui irriterent la nobleffe & le peuple, il fut obligé d'abandonner fa place. Il mourut à Chantilli en 1740, à 48 ans.

LOUIS DE BOURBON, duc de Montpenfier, fouverain de Dombes, prince de la Roche-fur-Yon, fils de Louis de Bourbon, né à Moulins en 1513, fe fignala dans les armées fous François I & Henri II, rendit de grands fervices à Charles IX pendant les guerres civiles, foumit les places rebelles du Poitou en 1574, & mourut dans fon château de Champigny en 1583, à 70 ans.

LOUIS D'ORLÉANS, duc d'Orléans, premier prince du fang, né à Verfailles en 1703 de Philippe, depuis régent du royaume, reçut de la nature un efprit pénétrant, propre à tout, & beaucoup d'ardeur pour l'étude. Sa jeuneffe fut affez diffipée ; mais après la mort de fon pere & celle de fon époufe, il quitta le monde pour fe confacrer entiérement aux exercices de la pénitence, aux œuvres de charité, & à l'étude de la Religion & des fciences. En 1730, il prit un appartement à l'abbaye Sainte Genevieve, & s'y fixa totalement en 1742. Il ne fortoit de fa

ſa retraite que pour ſe rendre à ſon conſeil au palais-royal, ou pour aller viſiter des hôpitaux & des égliſes. Marier des filles, doter des religieuſes, procurer une éducation à des enfans, faire apprendre des métiers, fonder des colleges, répandre ſes bienfaits ſur les miſſions, ſur les nouveaux établiſſemens; voilà les œuvres qui remplirent tous les inſtans de la vie de ce prince juſqu'à ſa mort, arrivée le 4 février 1752; & ce qui fit dire à une auguſte & pieuſe princeſſe : *Que c'étoit un bienheureux, qui laiſſeroit après lui beaucoup de malheureux*. Le duc d'Orléans cultiva toutes les ſciences; il poſſédoit l'hébreu, le grec, l'Hiſtoire-Sainte, les Peres de l'Egliſe, la géographie, la phyſique, la peinture. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en manuſcrit. Les principaux ſont, ſuivant l'abbé Ladvocat, de qui nous empruntons ces particularités : I. Des *Traductions littérales*, des *Paraphraſes* & des *Commentaires* ſur une partie de l'*Ancien-Teſtament*. II. Une *Traduction littérale des Pſaumes*, faite ſur l'hébreu, avec une paraphraſe & des notes. Cet ouvrage eſt un des plus complets de ce pieux & ſavant prince. Il y travailloit encore pendant la maladie qui l'enleva, & il y mit la derniere main peu de tems avant ſa mort. On y trouve des explications ſavantes & ingénieuſes, & une critique ſaine & exacte. Il eſt accompagné d'un grand nombre de diſſertations très-curieuſes & remplies d'érudition, dans l'une deſquelles il prouve clairement que « les » notes grecques ſur les Pſaumes, qui ſe trouvent dans la » Chaîne du P. Cordier, & » qui portent le nom de Théo» dore d'Héraclée, ſont de » Théodore de Mopſueſte » : découverte que ce prince a faite le premier. III. Pluſieurs *Diſſertations* contre les Juifs, pour ſervir de réfutation au fameux livre hébreu, intitulé : *Le Bouclier de la Foi*. Le duc d'Orléans n'étant point ſatisfait de la réfutation de ce livre par Gouſſet, entreprit lui-même de le réfuter; mais il n'a point eu le tems d'achever cette réfutation. IV. Une *Traduction littérale des Epîtres de S. Paul*, faite ſur le grec, avec une paraphraſe, des notes littérales & des réflexions de piété. V. Un *Traité contre les Spectacles*. VI. Une *Réfutation* ſolide du gros ouvrage françois, intitulé : *Les Héxaples*. C'eſt-là que ce prince donne des preuves bien préciſes de ſon attachement à l'Egliſe, & de ſon éloignement d'un parti qui en combattoit les déciſions. Ceux qui avoient pu mal interpréter certaines ſingularités, & un air de réforme peut-être trop prononcé, furent détrompés; & jugerent que ſi ce prince n'a pas aſſez évité d'être remarqué dans un tems où une ſecte inſidieuſe abuſoit de l'appareil de la vertu pour étendre ſes conquêtes, c'eſt qu'il n'a pas cru qu'elle pût ſe vanter un moment de l'avoir rangé parmi ſes proſélytes. VII. Pluſieurs autres *Traités* & *Diſſertations* curieuſes ſur différens ſujets. Il ne voulut jamais faire imprimer aucun de ſes écrits.

LOUIS - GUILLAUME,

prince de Baden, né à Paris le 8 avril 1655, succéda à son aïeul, s'attacha ensuite à l'empereur qui le nomma général, & se distingua dans les guerres de Hongrie contre les Turcs en 1687. Il se trouva à la bataille de Mohacs, & vengea, conjointement avec le duc Charles V de Lorraine & l'électeur de Baviere, par une victoire complette, la défaite que les Chrétiens avoient essuyée le siecle précédent dans cette même plaine de Mohacs. Il continua les années suivantes à repousser les infideles, & les défit successivement à Jagodna, près de Nissa, & à Viddin qu'il emporta, après avoir battu un corps de 8000 hommes. En 1691, il gagna sur eux une victoire signalée à Salankemen en Esclavonie; le grand-visir resta sur le champ de bataille avec près de 20,000 des siens. En 1702, il y eut entre lui & le duc de Villars à Fridelingen, une action pour laquelle on chanta le *Te Deum* à Vienne & à Paris. Il commanda sur le Rhin les années suivantes, & se trouva à la bataille de Hochstet en 1704, & au siege de Landau la même année. Il fut récompensé par le gouvernement de Javarin, & fut nommé quelque tems après maréchal de camp-général de l'Empire. Il mourut le 4 janvier 1707, à 52 ans, avec la réputation d'un des plus grands capitaines de son siecle.

LOUIS-FRANÇOIS de Bourbon, prince de CONTI; *voyez* CONTI.

LOUIS, (Pierre de ST.) *voy.* PIERRE.

LOUIS *le Maure*, *voyez* SFORCE.

LOUIS DE LORRAINE, *voy.* GUISE.

LOUIS, (Antoine) né à Metz le 13 février 1723, a su unir au plus haut degré, dans l'exercice de la chirurgie, la théorie & la pratique. Sa théorie, dirigée sur les principes des plus grands maîtres, étoit encore étayée par la connoissance approfondie des auteurs anciens : elle lui a fourni de nouveaux documens sur l'art, consignés dans ses ouvrages, & sur-tout dans le Recueil de l'académie de chirurgie. Placé très-jeune à l'armée, en qualité de chirurgien aide-major, nommé ensuite par le roi chirurgien en chef de l'hôpital de charité, puis chirurgien-major consultant des armées dans les guerres d'Allemagne; de retour à Paris, livré à la grande pratique de la chirurgie, partout il a opéré avec sûreté & intelligence. Devenu secrétaire de l'académie de chirurgie, il remplit cette place autant en homme d'érudition & de lettres, qu'en homme consommé dans la science de sa profession. Parmi les divers écrits de M. Louis, il en est qui regardent des différends survenus entre les médecins & les chirurgiens, & autres objets qui concernent la partie littéraire ou légale de chirurgie. Parmi les ouvrages qui ont pour objet la pratique de son art, on distingue ses *Lettres sur la certitude des signes de la mort*, ouvrage devenu rare, & le *Parallele des différentes méthodes de traiter la maladie vénérienne*, publié en 1764. Il mourut à Paris, d'une hy-

dropisie de poitrine, le 13 février 1792. Il a voulu, par son testament, que ses cendres reposassent à côté de celles des pauvres qu'il avoit servis dans un vaste hôpital (la Salpêtriere), où il entra en qualité d'éleve à l'âge de 21 ans, & où il avoit gagné sa maîtrise par un travail consécutif de six années. Cependant le même homme qui a voulu être enterré au cimetiere de l'hôpital de la Salpêtriere, le même homme, ancien ami de l'abbé Prévôt, l'abandonna dans la maladie dont mourut cet écrivain célebre, par cette seule raison que chrétien éclairé, mais longtems égaré, il avoit jugé devoir consacrer à la Religion ses derniers momens. On lui a reproché aussi d'avoir débuté, très-jeune encore, par une Lettre sur l'électricité; critique amere contre l'abbé Nollet, physicien alors célebre, dont il suivoit les leçons. Il fut l'auteur d'une These donnée sous le nom d'un de ses éleves, qui, par son sujet, prêta beaucoup à la curiosité & à la plaisanterie : *An certæ sint virginitatis notæ ?* & sur laquelle, au jugement des vrais savans, il ne développa que des vues superficielles ou fausses. M. Pelletan, membre très-distingué de l'académie de chirurgie, dans un éloge nécrologique de M. Louis, remarque fort judicieusement que ce ne fut pas un homme de génie; mais il fut abondant. Son humeur étoit vive, brusque, & souvent emportée; son esprit de société étoit parfois celui de la raillerie; & son caractere, celui d'une vanité excessive. Franc & tranchant, il ne dissimuloit jamais aucune de ses opinions, quelles qu'elles fussent, sans réfléchir sur les conséquences d'une véracité imprudente, & sans jamais douter de la justesse de ses jugemens.

LOUISE DE SAVOIE, duchesse d'Angoulême, fille de Philippe, comte de Bresse, puis duc de Savoie, & de Marguerite de Bourbon, épousa en 14·8 Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, dont elle eut le roi François I. Cette princesse est principalement célebre par ses démêlés avec Charles de Bourbon. Elle avoit d'abord beaucoup aimé ce prince, & avoit même obtenu pour lui l'épée de connétable; mais piquée ensuite de ce qu'il avoit refusé de l'épouser, son amour se tourna en une haine violente. Elle revendiqua les biens de la maison de Bourbon, dont elle étoit du côté de sa mere, & qu'elle prétendoit lui appartenir par la proximité du sang. Les juges ne furent pas assez corrompus pour adjuger cette succession à la régente; mais ils furent assez foibles pour la mettre en séquestre. Bourbon, se voyant dépouillé de ses biens, quitta la France & se ligua avec l'empereur Charles-Quint. Louise négocia ensuite la paix à Cambray entre le roi & l'empereur. Le traité fut conclu le 3 août 1529. Cette princesse mourut peu de tems après, en 1531, à 55 ans, regardée comme une femme aussi propre à une intrigue d'amour qu'à une affaire de cabinet.

LOUISE-MARGUERITE DE LORRAINE, princesse de Conti, fille de Henri, duc de

Guise, & femme de François de Bourbon, prince de Conti, née à Blois en 1588, perdit son époux en 1614, & mourut à Eu en 1631. On a d'elle un ouvrage assez frivole, les *Amours du grand Alcandre* dans le Journal d'Henri III, 1744, 5 vol. in-8°. C'est une histoire des amours de Henri IV, avec le récit de quelques actions louables & de quelques paroles de ce prince.

LOUISE-MARIE DE GONZAGUE, reine de Pologne; *voyez* GONZAGUE.

LOUISE DE LA MISÉRICORDE, *voyez* VALLIERE (Louise-Françoise de la Baume le Blanc, duchesse de la).

LOUISE DE FRANCE, fille de Louis XV, née le 14 juillet 1738, religieuse Carmelite de S. Denis en 1771, sous le nom de *Thérese de S. Augustin*, mourut d'un coup d'apoplexie, le 23 décembre 1788, dans la 51*e.* année de son âge. Les plus grands sacrifices n'avoient rien coûté à cette princesse pour suivre les mouvemens de sa piété. Depuis le moment qu'elle entra au couvent des Carmelites, jusqu'à celui de son décès, elle ne cessa d'édifier sa communauté par les sentimens les plus religieux, ainsi que par la pratique la plus exacte des regles austeres de son ordre. Sa mort excita les plus vifs regrets de tous les gens attachés à la Religion. C'étoit la mere des pauvres & des affligés; toujours prête à employer ses moyens & son crédit pour toutes les œuvres saintes & charitables; & pour citer un fait entre mille, c'est à sa sollicitation & à son zele, que les Religieuses des Pays-Bas, expulsées sous le regne de l'empereur Joseph II, furent reçues & accueillies en France. « Les fastes » de l'Eglise, dit un auteur, » nous offrent de fréquens » exemples de reines & de princesses qui se sont dérobées à » l'éclat & aux délices de la » cour, pour se dévouer à la » solitude & aux austérités du » cloître: quelqu'admirables, » quelqu'héroïques que fussent » de pareils sacrifices, ils ont » dû paroître moins étonnans, » sans doute, dans ce tems où » la piété étoit en honneur, » où le monde payoit un tribut public de respects & » d'hommages à ces ames nobles & courageuses qui se » consacroient dans la retraite, » à la pratique des plus sublimes conseils de l'Evangile: mais dans un siecle tel » que le nôtre, où de vains » & orgueilleux raisonneurs, » incapables de s'élever au-dessus des froids calculs de » l'égoïsme, osent traiter de » superstition & de foiblesse, » les victoires même que la » Religion remporte sur la nature; dans un siecle où les » demeures sacrées, qui servent d'asyle à la vertu & à » l'innocence, contre les vices » & la corruption de la société, sont devenues l'objet » du mépris & de la dérision » publics, & regardées comme » des monumens du fanatisme » & de l'imbécillité de nos » aïeux; quand on voit la fille » du plus puissant roi de l'univers, supérieure aux faux » jugemens des hommes, préférer au faste du trône l'obscurité d'un monastere, s'arracher aux plaisirs & aux

» honneurs, pour se livrer aux » exercices de l'humilité & de » la pénitence ; ce trait de » grandeur d'ame est assuré- » ment le plus beau triomphe » de la foi sur l'incrédulité, » & il semble que l'Etre-Su- » prême réservoit à notre » siecle ce grand spectacle, » pour lui montrer que la Reli- » gion sait beaucoup mieux que » la philosophie, élever une » ame au-dessus des passions » & des foiblesses de l'huma- » nité ». M. de Sancy fit à cette princesse l'épitaphe suivante, qui finit par une espece de prophétie, trop tôt accomplie :

Du sommet des grandeurs au sommet du Carmel,
Et des marches du trône aux marches de l'Autel,
Louise avoit franchi cet immense intervalle,
Préférant le cilice à la pompe royale :
Mais Dieu la fait monter, en ce jour glorieux,
Des ténebres du cloître à la splendeur des cieux.
Là près de saint Louis, de son auguste frere,
Elle unira ses vœux, aux pieds du Tout-Puissant,
Pour écarter des yeux d'un prince bienfaisant,
L'horrible impiété, les désordres, la guerre,
Ces fléaux destructeurs d'un état florissant.

M. François, prêtre de la mission, dans l'Oraison funebre de la pieuse princesse, qu'il prononça dans l'église des Carmelites de la Grenelle, semble avoir prévu ces fléaux divers dans le passage suivant. « Saint » Paul, dans Athenes, sentoit » son cœur frémir & ses entrailles se déchirer à la vue » de ce peuple, le plus poli » & le plus aimable de tous » les péuples, plongé dans les » ténebres de l'idolâtrie. Avec » quel déchirement plus cruel » encore, Thérese de S. Au- » gustin ne voyoit-elle pas la » foi de ses peres se refroidir » & s'obscurcir dans un royau- » me, où elle avoit répandu » autrefois un si grand éclat ? » Les temples presque déserts, » les autels abandonnés, le » culte négligé, le refroidisse- » ment du zele parmi les mi- » nistres de la Religion, le sel » de la terre affadi, le feu de » la ferveur éteint dans les » asyles élevés pour sa con- » servation. Avec quelle tris- » tesse & quelle douleur elle » voyoit encore la corruption » des mœurs étendre ses ra- » vages ; la philosophie auda- » cieuse menacer de tout en- » vahir ; les scandales, de tout » submerger ; la débauche sans » honte, la licence sans frein, » & l'indifférence apathique, » le dernier de tous les excès, » parce qu'elle ne laisse pres- » que plus aucune espérance, » ni de retour ni de remede ! » Aussi Thérese de S. Augus- » tin ne coule plus ses jours » que dans l'abattement & dans » la langueur : c'est Héli, qui » ne peut plus survivre à la » prise de l'Arche : c'est Eléa- » zar, qui s'immole de peur » d'être témoin de la désola- » tion qui menace son peuple. » O France ! ô nation jus- » qu'ici favorisée des cieux ! » apprends que ce sont tes » abominations qui précipitent » le cours d'une vie si pré- » cieuse, & que la fille de tes

» rois n'expire que de l'excès » de tes maux : mais apprends » en même tems à profiter des » derniers momens qui termi- » nerent une si sainte car- » riere ». Il a paru une *Histoire de la vie édifiante* de cette princesse, Paris, 1788. Elle présente un tableau de vertus pures, & des détails pleins d'intérêt pour les ames chrétiennes ; mais l'auteur pour la rendre également intéressante pour les gens du monde, y a fait entrer bien des choses étrangeres à son sujet ; c'est d'ailleurs un mélange de vers & de prose, qui pour la forme fait ressembler cette Histoire au Voyage de Bachaumont. Quelques-uns de ces vers sont néanmoins heureusement amenés, tels que ces vieilles stances du naïf Racan.

Ces hautes qualités de têtes couronnées,
Ces trônes, ces états pendant quelques années
Contentent notre vanité ;
Mais toute cette gloire est courte & variable :
Il n'en reste non plus que d'un songe agréable,
Quand on est dans l'éternité.

Là, les soupirs des cœurs accablés de tristesse,
Seront mieux entendus que des chants d'alégresse
Qui sortent des esprits contens ;
Et là les vieux lambeaux qui couvrent l'innocence,
Seront plus estimés que la magnificence
Des habits les plus éclatans.

Parmi les diverses *Oraisons funebres*, consacrées à la mémoire de cette princesse, on distingue, outre celle dont nous avons parlé, celle de M. l'abbé Almalric, prononcée dans l'église des Carmelites de S. Denis (voyez le *Journ. hist. & littér.* 1 novembre 1788, p. 332), & celle de l'abbé du Serre-Figon, prononcée dans l'église des Carmelites de Pontoise (*ibid.* 15 mai 1789, p. 103).

LOUP, (S.) *Lupus*, né à Toul, épousa la sœur de S. Hilaire, évêque d'Arles. La vertu avoit formé cette union ; une vertu plus sublime la rompit. Les deux époux se séparerent l'un de l'autre pour se consacrer à Dieu dans un monastere. Loup s'enferma dans celui de Lérins. Ses vertus le firent élever sur le siege de Troyes en 427. Loup, entiérement occupé des devoirs de l'épiscopat, mérita les respects & les éloges des plus grands hommes de son siecle. Sidoine Apollinaire l'appelle *le premier des Prélats*. Les évêques des Gaules le députerent, avec Saint Germain d'Auxerre, pour aller combattre les Pélagiens qui infectoient la Grande-Bretagne. Cette mission produisit de grands fruits. Loup, de retour à Troyes, sauva cette ville de la fureur d'Attila ; ce barbare conquérant s'appelloit lui-même *le fléau de Dieu*, se croyant destiné à punir les péchés des peuples. Déjà Rheims, Cambray, Besançon, Auxerre & Langres avoient ressenti les effets de sa fureur. Ses coups alloient tomber sur Troyes : les habitans de cette ville étoient dans la plus grande consternation. S. Loup intercéda pour son peuple auprès de Dieu, auquel il adressa durant plusieurs jours des prieres ferventes, accompagnées de larmes, de jeûnes & de plusieurs autres bonnes œuvres. Enfin

mettant sa confiance dans la protection du Ciel, il prit ses habits pontificaux, & alla trouver Attila, qui étoit à la tête de son armée. Le prince barbare, quoiqu'infidele, fut pénétré de respect à la vue du saint évêque, suivi de son clergé en procession, & précédé de la croix. Lorsque le serviteur de Dieu fut auprès du roi des Huns, il lui adressa la parole, en lui demandant qui il étoit : » Je suis, dit Attila, le fléau » de Dieu. — Nous respec- » tons, reprit le Saint, ce qui » nous vient de la part de » Dieu : mais si vous êtes le » fléau avec lequel le Ciel nous » châtie, souvenez-vous de ne » faire que ce qui vous est per- » mis par la main toute-puis- » sante qui vous meut & vous » gouverne ». Attila, frappé de ce discours, promit d'épargner Troyes. Ainsi les prieres de S. Loup protégerent une ville, dépourvue de tout secours, contre une armée de 400,000 hommes, qui ayant ravagé la Thrace, l'Illyrie & la Grece, avoit passé le Rhin, & porté ensuite la désolation dans les contrées les plus fertiles de la France. Attila ayant fait retirer ses troupes de devant Troyes, s'avança dans les plaines de Châlons. Il y fut attaqué & défait par les Romains que commandoit le brave Aëtius. Durant sa retraite, il envoya chercher S. Loup, & le pria de l'accompagner jusqu'au Rhin, s'imaginant que la présence d'un si grand serviteur de Dieu, seroit une sauvegarde assurée pour lui & pour son armée. Lorsqu'il le renvoya, il se recommanda instamment à ses prieres. Cette action du saint évêque déplut aux généraux de l'empire : on le soupçonna d'avoir favorisé l'évasion des barbares ; & il fut obligé de quitter Troyes pour deux ans. Mais il triompha par sa patience & sa charité, de l'envie & de la malice des hommes. On lui permit de revenir dans son diocese, où il mourut en 479, après l'avoir gouverné 52 ans. On garde son corps à Troyes, dans l'église qui porte son nom. Il y avoit anciennement en Angleterre plusieurs églises dédiées sous son invocation. Le P. Sirmond a publié une *Lettre* de cet illustre évêque dans le 1er. vol. de sa collection des Conciles de France — Il ne faut pas le confondre avec S. LOUP, évêque de Lyon, mort en 542; ni avec S. LOUP, évêque de Bayeux, mort vers 465.

LOUP, abbé de Ferrieres, parut en 844 au concile de Verneuil, dont il dressa les canons, & au concile de Soissons en 853. Le roi & les évêques de France lui commirent plusieurs affaires importantes. Charles le Chauve l'envoya à Rome vers le pape Léon IV en 847, & le chargea de réformer tous les monasteres de France avec le célebre Prudence. Loup mourut en 862. Il est le même que Loup Servat, comme l'ont démontré le P. Sirmond & Baluze contre Mauguin. On a de lui plusieurs ouvrages : I. *Lettres* sur différens sujets; elles sont au nombre de 134, & mettent dans un grand jour plusieurs affaires de son tems. On y trouve divers points de doctrine & de discipline ecclésiastique discutés. II. Un Traité intitulé : *Des III Quest-*

tions (de la prédestination, du libre-arbitre & de la rédemption de J. C.) *contre Gotescalc*. L'auteur s'y attache à la doctrine des Peres & sur-tout à celle de S. Augustin. III. Un recueil de passages sur la prédestination. IV Une *Vie* de S. Wigbert. Le style de Loup est clair, élégant & nerveux. Baluze a recueilli ces différens écrits, Paris, 1664, in-8°, & les a enrichis de notes curieuses. On en a fait une nouvelle édition avec des corrections & des additions, à Leipsig, sous le nom d'Anvers.

LOUVARD, (dom François) Bénédictin de S. Maur, natif du Mans, fut le premier de sa congrégation qui s'éleva contre la constitution *Unigenitus*. Ce religieux, qui auroit dû rester dans la retraite & dans l'obscurité, écrivit à quelques prélats des Lettres si séditieuses, que le roi le fit enfermer à la Bastille, & en d'autres maisons de force. Il disoit dans une de ces Lettres, qu'*il falloit soutenir* ce qu'il appelloit *la vérité*, contre *le fer*, *le feu*, *le tems & les princes....* & dans une autre, qu'*une bonne & vigoureuse guerre valoit mieux qu'un mauvais accommodement*. Il mourut à Schoonaw, près d'Utrecht, où il s'étoit réfugié, en 1729, âgé de 78 ans, laissant une *Protestation* qui fit beaucoup de bruit quand elle vit le jour : il l'avoit composée au château de Nantes 5 mois avant sa mort.

LOUVENCOURT, (Marie de) née à Paris, morte au mois de novembre 1712, âgée de 32 ans. Cette demoiselle apporta en naissant des dispositions heureuses pour les beaux-arts. Rousseau l'a peu ménagée dans ses Epîtres; mais l'on ne doit pas toujours s'arrêter au jugement d'un poëte piqué. Mlle de Louvencourt a particuliérement réussi dans la poésie érotique. Ses vers sont, la plupart, des Cantates en musique, & gravés. On a encore quelques-unes de ses Poésies dans le recueil de Vertron.

LOUVENCOURT, (Marie-Joachim-Elizabeth de) née en 1747 d'une famille distinguée, & morte en odeur de sainteté à Amiens en 1778, a donné de grands exemples de vertu, & sur-tout d'une active & courageuse charité envers le prochain. Sa *Vie* a été imprimée à Malines en 1781, un vol. in-12.

LOUVER *ou* LOWER, (Richard) né vers 1631 à Tremere, dans la province de Cornouailles, disciple de Thomas Willis, exerça la médecine à Londres avec réputation. Il étoit du parti des Wighs, & mourut en 1691. Ce médecin pratiqua la transfusion du sang d'un animal dans un autre. Il voulut même passer pour l'inventeur de cette opération empirique, dont il promettoit de grands avantages, & qui n'en a produit aucun; mais il ne fit que la présenter sous un nouveau jour; car il est certain que Libavius est le premier qui en ait donné l'idée (*voyez* LIBAVIUS). Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Traité du cœur, du mouvement & de la couleur du sang, & du passage du chyle dans le sang*; Londres, 1669; Leyde, 1722, in-8°, & 1749; traduit en françois 1679, in-8°. Louver est le premier qui ait éclairci cette matiere. Avant lui on n'avoit qu'une idée très-vague

de ce viſcere ; mais M. Senac a depuis étendu les lumieres que Louver a répandues ſur cet objet. On a ajouté au traité du *Cœur* la *Diſſertation* ſuivante. II. *Diſſertation de l'origine du catharre & de la ſaignée*, Londres, 1671, in-8°. III. Une *Défenſe* de la *Diſſertation de Willis ſur les fievres*, Londres, 1665, in-8°. Ces ouvrages furent recherchés de ſon tems, & ſont encore utiles. Ils ſont en latin.

LOUVET, (Pierre) avocat du 17*e.* ſiecle, natif de Reinville, village ſitué à 2 lieues de Beauvais, fut maître-des-requêtes de la reine Marguerite, & mourut en 1646. On a de lui : I. L'*Hiſtoire & les Antiquités de Beauvais*, tom. 1*er*, 1609 & 1631, in-8° ; tom. 2*e*, Rouen, 1614, in-8°. Le 1*er.* vol. traite de ce qui concerne l'état eccléſiaſtique du Beauvoiſis ; le 2*e.* de l'état civil (*voyez* SIMON Denis). II. *Nomenclatura & Chronologia rerum Eccleſiaſticarum Diœceſis Bellovacenſis*, Paris, 1618, in-8°. III. *Hiſtoire des Antiquités du dioceſe de Beauvais*, imprimée en cette ville, 1635, in-8°. IV. *Anciennes Remarques ſur la Nobleſſe Beauvoiſine, & de pluſieurs familles de France*, 1631 & 1640, in-8°, très-rare. Cet ouvrage eſt par ordre alphabétique, & ne va que juſqu'à l'*N.* V. *Abrégé des Conſtitutions & Réglemens...... pour les études & réformes du couvent des Jacobins de Beauvais*, 1618. Le mérite de ces ouvrages conſiſte dans les recherches ; il ſeroit inutile de chercher les agrémens du ſtyle.

LOUVET, (Pierre) docteur en médecine, natif de Beauvais, profeſſa la rhétorique en province, & enſeigna la géographie à Montpellier. Il ſurchargea le public, depuis 1657 juſqu'en 1680, d'une foule d'ouvrages ſur l'hiſtoire de Provence & de Languedoc, écrits du ſtyle le plus lâche & le plus traînant. Ses matériaux ſont ſi mal digérés, & ſes inexactitudes ſont ſi fréquentes, qu'on oſe à peine le citer. On a de lui : I. *Remarques ſur l'Hiſtoire de Languedoc*, in-4°. II. *Traité, en forme d'Abrégé, de l'Hiſtoire d'Aquitaine, Guienne & Gaſcogne, juſqu'à préſent*, Bourdeaux, 1659, in-4°. III. *La France dans ſa ſplendeur*, 2 vol. in-12. IV. *Abrégé de l'Hiſtoire de Provence*, 2 vol. in-12 ; avec des *Additions* ſur cette Hiſtoire, auſſi en 2 vol. in-12. V. *Projet de l'Hiſtoire du pays de Beaujolois*, in-4°. VI. *Hiſtoire de Ville-Franche, capitale du Beaujolois*, in-8°. VII. *Hiſtoire des troubles de Provence, depuis 1481 juſqu'en 1598*, 2 vol. in-12. La moins mauvaiſe de ſes productions eſt ſon *Mercure Hollandois*, en 10 vol. in-12. C'eſt une hiſtoire mauſſade des conquêtes de Louis XIV en Hollande, en Franche-Comté, en Allemagne & en Catalogne, & des autres événemens qui occuperent l'Europe depuis 1672 juſqu'à la fin de 1679. Louvet avoit quitté la médecine pour l'hiſtoire ; il étoit auſſi peu propre à l'une qu'à l'autre, quoiqu'honoré du titre d'*Hiſtoriographe* de S. A. R. le prince de Dombes.

LOUVIERES, (Charles-Jacques de) vivoit dans le 14*e.* ſiecle, ſous le regne de Charles V, roi de France. On lui attribue aſſez communément

le *Songe du Vergier*, 1493, in-fol., & réimprimé dans le recueil des *Libertés de l'Eglise Gallicane*, en 1731, 4 vol. in-fol.; Goldaſt l'a inſéré dans ſon recueil : *De Monarchia*, & les Proteſtans ont tâché de lui trouver du mérite, quoiqu'il n'en ait pas d'autre que de flatter l'autorité temporelle en déprimant la ſpirituelle. Ce traité ne paſſe pas univerſellement pour être de Louvieres; car les uns l'ont donné à Raoul de Preſle, ou à Jean de Vertu, ſecrétaire de Charles V, & les autres à Philippe de Maizieres.

LOUVILLE, (Eugene d'Allonville, chevalier de) né au château de ce nom en Beauce, l'an 1671, d'une famille noble & ancienne, ſervit d'abord ſur mer, enſuite ſur terre. Il fut brigadier des armées de Philippe V, & eut part aux affaires du gouvernement. La paix d'Utrecht l'ayant rendu à lui-même, il ſe conſacra aux mathématiques, & principalement à l'aſtronomie. L'académie des ſciences de Paris le reçut au nombre de ſes membres; & la ſociété royale de Londres lui fit le même honneur quelque tems après. Il mourut en 1732, à 61 ans. On a de lui pluſieurs *Diſſertations* ſur des matieres de phyſique & d'aſtronomie, imprimées dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*; & quelques autres dans le *Mercure*, depuis 1720, contre le P. Caſtel, Jéſuite. Son imagination dérogeoit quelquefois à ſon jugement, & pluſieurs de ſes raiſonnemens tiennent plus à ſon humeur & à ſes goûts, qu'aux regles d'une bonne logique. On l'a vu attribuer aux chaleurs de la canicule la liquéfaction du ſang de S. Janvier, dont il avoit été témoin oculaire à Naples, quoique ce phénomene ſe reproduiſe réguliérement le 19 ſeptembre, & qu'il ſoit contre la nature d'un ſang durci de ſe fondre par la chaleur (*Mém. polit. & milit. de M. de Noailles*, t. 2, p. 42).

LOUVOIS, (le marquis de) *voyez* TELLIER François.

LOUVREX, (Mathias Guillaume de) né à Liege en 1665 d'une ancienne famille patricienne, rendit à ſa patrie des ſervices importans dans les divers emplois qu'il occupa, & ſe diſtingua extraordinairement par ſes connoiſſances dans le droit civil & canonique. Les avocats des nations voiſines le conſultoient fréquemment, ſurtout dans les matieres bénéficiales, & ſes déciſions étoient ordinairement ſuivies comme des regles ſûres. L'illuſtre Fénélon ayant appris que dans un procès, Louvrex défendoit la cauſe de ſon adverſaire, voulut lire ſon Mémoire, & après l'avoir lu, non content de ſe déſiſter de ſes prétentions, lui envoya la collection de ſes ouvrages avec une lettre remplie des ſentimens de la plus grande eſtime, & lui demanda ſon amitié. Doué de la mémoire la plus heureuſe, il connoiſſoit non-ſeulement tous les livres d'une très-ample bibliotheque, mais déſignoit ſouvent l'endroit du paſſage dont il avoit beſoin; par ce moyen, après avoir perdu entiérement la vue, il ne ceſſa de dicter avec la même préſence d'eſprit qu'auparavant. Il mourut à Liege le 13 ſeptembre

1734, estimé autant par la simplicité de ses mœurs, sa modestie, son désintéressement & sa charité envers les pauvres, que par sa profonde science. Nous avons de lui : I. Des *Dissertations Canoniques sur l'origine, l'élection, les devoirs & les droits des Prévôts & des Doyens des Eglises cathédrales & collégiales*, en latin, Liege, 1729, in-fol. II. *Recueil contenant les Edits du pays de Liege & comté de Looz, les Privileges accordés par les empereurs, les Concordats & Traités faits avec les Puissances voisines*, 3 vol. in-fol., avec des notes utiles & savantes, Liege, 1714-1735. On en a donné une édition augmentée par les soins de Bauduin Hodin, Liege, 1751, 4 vol. in-fol. III. D'excellentes notes sur l'ouvrage de Charles de Méan, intitulé : *Observationes & res judicatæ*, &c. (*voyez* MÉAN). IV. Le troisieme volume de l'*Historia Leodiensis*, avec M. de Craffier. *Voyez* FOULON.

LOWENDAL, *voyez* LOEWENDAL.

LOWTH, (Guillaume) théologien Anglois, pasteur à Buriton, mort en 1732, s'est acquis l'estime des savans par les Notes qu'il a données sur S. Clément d'Alexandrie, sur Josephe, & sur les historiens ecclésiastiques grecs, insérées dans les éditions de ces livres, données en Angleterre. Il a publié aussi : I. L'*Autorité & l'inspiration du Vieux & du Nouveau Testament*, 1699, in-12, solidement écrit ; mais il a pu se convaincre en composant ce livre, que l'autorité des Livres-Saints n'est pas une regle suffisante pour diriger notre foi. II. *Direction pour la lecture de l'Ecriture-Sainte*, 1708, in-12. — Il ne faut pas le confondre avec Robert LOWTH, professeur en poésie à Oxford, puis évêque de Londres, dont on a un Traité très-estimé *de sacrâ Poësi Hebræorum*, quatre fois imprimé à Oxford, & deux fois à Goettingue. Ses *Carmina latina* ont été publiés par l'abbé Weissenbach, Bâle, 1783, in-12. Ce sont des paraphrases de plusieurs psaumes, cantiques, passages prophétiques, *&c.*

LOYER, (Pierre le) *Loerius*, conseiller au présidial d'Angers, & l'un des plus savans hommes de son siecle dans les langues orientales, naquit au village d'Huillé, dans l'Anjou, en 1540, & mourut à Angers en 1634, à 94 ans. On a de lui : I. Un *Traité des Spectres*, in-4°., Paris, 1605. II. *Edom, ou les Colonies Iduméennes* en Europe & en Asie, *avec les Phéniciennes*, Paris, 1620, in-8°. On remarque dans ces deux ouvrages une érudition & une lecture immense; mais des idées bizarres, & un entêtement ridicule pour les étymologies tirées de l'hébreu & des autres langues. Le Loyer prétendoit trouver dans *Homere* le village d'Huillé, lieu de sa naissance, son nom de famille, celui de sa province. Lorsqu'on lui reprochoit de se vanter de savoir ce qu'il ne pouvoit pas connoître, il répondoit que *c'étoit la grace de Dieu qui opéroit ces effets merveilleux*. III. Des *Œuvres & Mélanges Poëtiques*, Paris, 1579, in-12.

LOYSEAU, (Charles) avocat au Parlement de Paris, & habile jurisconsulte, issu d'une famille originaire de la Beauce,

fut lieutenant-particulier à Sens sa patrie, puis bailli de Châteaudun, & enfin avocat consultant à Paris, où il mourut en 1627, à 63 ans. On a de lui plusieurs ouvrages estimés, Lyon, 1701, in-fol. Son *Traité du Déguerpissement* passe pour son chef-d'œuvre, à cause du mélange judicieux qu'il y a fait du droit romain avec le droit françois.

LOYSEL, *voyez* LOISEL.

LUBBERT, (Sibrand) docteur protestant dans l'université d'Heidelberg, né à Langoword, dans la Frise, vers 1556, devint professeur à Franeker, où il mourut en 1625. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui prouvent que c'étoit un esprit querelleur & tracassier, qui se plaisoit à attaquer tout le monde. Il écrivit contre les Protestans raisonnables avec la même fureur que contre les Catholiques. Grotius, Arminius, Gretzer, Bellarmin, &c., furent l'objet de ses déclamations & de ses sophismes. Scaliger qui trouvoit en lui un autre lui-même, le regardoit comme un savant. Son traité *De Papâ Romano*, 1594, in-8°., est la principale production de son fanatisme.

LUBIENIETSKI, (Stanislas) *Lubienietius*, gentilhomme Polonois, né à Cracovie en 1623, fut un des soutiens du Socinianisme. Il n'oublia rien auprès des princes d'Allemagne pour le faire autoriser ou du moins tolérer dans leurs états; mais il n'y put réussir. Il mourut empoisonné en 1675, après avoir vu périr de même deux de ses filles, & fut enterré à Altena, malgré l'opposition des ministres luthériens. On a de lui: I. *Theatrum Cometicum*, Amsterdam, 1668, 2 vol. in-fol. On y trouve l'histoire des Cometes, depuis le Déluge jusqu'en 1667. II. Une *Histoire de la Réformation de Pologne*, Freistadt, 1685, in-8°.; fruit de ses préventions & de ses erreurs.

LUBIENSKI, (Stanislas) évêque de Plocsko, mort l'an 1660, à 68 ans, a publié un grand nombre d'ouvrages, entr'autres: I. *Narratio profectionis in Succiam Sigismundi III.* II. Une Dissertation intitulée *De rebus Silesiacis.* III. *De jure regni Polonici ad Russicas & Moscoviticas regiones.* IV. *Vitæ Plocensium Episcoporum*, &c.

LUBIN, (S.) né à Poitiers de parens pauvres, devint abbé du monastere de Brou, puis évêque de Chartres en 544. Il mourut en 556, après avoir passé sa vie dans les exercices de la pénitence & dans la pratique des vertus.

LUBIN, (Eilhard) né à Wersterstede, dans le comté d'Oldenbourg, en 1565, se rendit habile dans les langues grecque & latine. Il devint professeur de poésie à Rostock en 1595, & on lui donna une chaire de théologie dans la même ville 10 ans après. Il mourut en 1621, à 56 ans, avec la réputation d'un bon humaniste & d'un mauvais théologien. On a de lui: I. Des *Notes* sur *Anacréon*, *Juvenal*, *Perse*, *Horace*. II. *Antiquarius*, in-12 & in-8°.: c'est une interprétation assez claire & assez courte, par ordre alphabétique, des mots vieux ou peu usités. III. Un traité sur la nature & l'origine du mal, intitulé: *Phosphorus de causa prima, & natura mali*, Rostock,

in-8°. & in-12, 1596. L'auteur y soutient qu'il faut admettre deux principes coéternels, savoir : *Dieu* & *le Néant;* Dieu en qualité de bon principe; & le néant, en qualité de mauvais principe. Il prétend que le mal n'est autre chose, que la tendance vers ce néant, auquel il applique ce qu'Aristote a dit de la matiere premiere. Albert Grawer réfuta cette extravagance dans son traité *De natura mali.* IV. Une Apologie du livre précédent, intitulée : *De causa peccati*, Rostock, 1602, in-4°. V. Des *Vers* latins, dans le tome 3e. du recueil *Deliciæ Poëtarum Germanorum.*

LUBIN, (Augustin) savant religieux Augustin, naquit à Paris en 1624. Il devint géographe du roi, & fut provincial de la province de France, puis assistant général des Augustins François à Rome. Il mourut dans le couvent des Augustins du fauxbourg St.-Germain à Paris, en 1695, à 72 ans. L'esprit de retraite & l'amour de l'étude lui donnerent le moyen d'enrichir la république des lettres de divers ouvrages. On a de lui : I. Le *Mercure géographique*, ou *le Guide des Curieux*, in-12, Paris, 1678. Ce livre, qui fut recherché dans le tems, ne peut guere servir aujourd'hui. II. Des *Notes sur les Lieux dont il est parlé dans le Martyrologe Romain*, Paris, 1661, in-4°. III. Le *Pouillé des Abbayes de France*, in-12. IV. La *Notice des Abbayes d'Italie*, in-4°., en latin. V. *Orbis Augustinianus*, ou la Notice de toutes les maisons de son ordre, avec quantité de Cartes qu'il avoit autrefois gravées lui-même, Paris, in-12. VI. *Tabulæ sacræ Geographicæ*, in-8°., Paris, 1670. C'est un dictionnaire de tous les lieux de la Bible, qui est souvent joint avec la Bible connue sous le nom de *Léonard.* VII. Une traduction de l'*Histoire de la Laponie* par Scheffer, in-4°. VIII. *Index Geographicus, sive In Annales Usserianos Tabulæ & observationes Geographicæ*, publiées à la tête de l'édition d'*Usserius*, faite à Paris en 1673, in-fol. Tous ces ouvrages sont des témoignages de l'érudition du P. Lubin. Il étoit versé dans la géographie ancienne & moderne, & dans l'histoire sacrée & profane. Ses livres ne sont pas écrits avec agrément, mais les recherches en sont utiles.

LUC, (S.) Evangéliste, étoit d'Antioche, métropole de Syrie, & avoit été médecin. On ne sait s'il étoit juif ou païen de naissance. Il fut compagnon des voyages & de la prédication de S. Paul, & commença à le suivre l'an 51, quand cet Apôtre passa de Troade en Macédoine. On croit qu'il prêcha l'Evangile dans la Dalmatie, les Gaules, l'Italie & la Macédoine, & qu'il mourut en Achaïe; mais on ne sait rien de certain ni sur le tems, ni sur le lieu de sa mort. Outre son *Evangile*, qu'il écrivit sur les Mémoires des Apôtres, & dont le caractere est d'être plus historique, & de rapporter plus de faits que de préceptes qui regardent la morale; on a de lui les *Actes des Apôtres.* C'est l'histoire de leurs principales actions à Jérusalem & dans la Judée, depuis l'Ascension de J. C. jusqu'à leur dispersion. Il y rap-

porte les voyages, la prédication & les actions de S. Paul, jusqu'à la fin des 2 années que cet Apôtre demeura à Rome, c'est-à-dire, jusqu'à l'an 63 de J. C. : ce qui donne lieu de croire que ce livre fut composé à Rome. C'est un tableau fidele des merveilleux accroissemens de l'Eglise, & de l'union qui régnoit parmi les premiers Chrétiens. Il contient l'histoire de 30 ans, & S. Luc l'écrivit sur ce qu'il avoit vu lui-même. Toute l'Eglise l'a toujours reconnu pour un livre canonique. Il est écrit en grec avec élégance; la narration en est noble, & les discours qu'on y trouve sont remplis d'une douce chaleur. S. Jerôme dit que « cet » ouvrage, composé par un » homme qui étoit médecin de » profession, est un remede » pour une ame malade ». S. Luc est celui de tous les auteurs inspirés du Nouveau-Testament, dont les ouvrages sont le mieux écrits en grec. Il y regne une simplicité & en même tems une grace, une onction, que la littérature profane n'a jamais su rendre. La maniere dont il a écrit l'histoire de J. C., de ses actions & de sa doctrine, a comme celle des trois autres Evangélistes, ce caractere frappant de vérité, ce ton de persuasion & de conviction, qui subjugue l'entendement & confond la philosophie la plus irréligieuse. « Dirons-nous, demande J. J. Rousseau, que » l'histoire de l'Evangile est » inventée à plaisir? Non, ce » n'est pas ainsi qu'on invente. » Il seroit plus inconcevable » que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, » qu'il ne l'est qu'un seul en » ait fourni le sujet. Jamais des » auteurs Juifs n'eussent trouvé » ce ton. Et l'Evangile a des » caracteres de vérité si grands, » si frappans, si parfaitement » inimitables, que l'inventeur » en seroit plus étonnant que » le héros » (*voyez* MARC). On pense que c'est l'Evangile de S. Luc que S. Paul appelle *son Evangile* dans l'Epître aux Romains. L'Eglise célebre la fête de cet Evangéliste le 18 octobre. S. Jerôme prétend qu'il demeura dans le célibat, & qu'il vécut jusqu'à 83 ans.

LUC, *voyez* LUCAS.

LUC, (St-) *voyez* ESPINAY.

LUCA, *voyez* SIGNORELLI.

LUCA, (Jean-Baptiste de) savant cardinal, natif de Venozza dans la Basilicate, mort en 1683, à 66 ans, s'éleva à la pourpre par son mérite; car il étoit d'une naissance très-obscure. On lui doit : I. Des *Notes* sur le concile de Trente. II. Une *Relation* curieuse *de la Cour de Rome*, 1680, in-4°. III. Une compilation étendue sur le droit ecclésiastique, en 12 vol. in-fol. Elle est intitulée : *Theatrum justitiæ & veritatis*. La meilleure édition est celle de Rome.

LUCAIN, (*Marcus Annæus*) naquit à Cordoue en Espagne, vers l'an 39e. de J. C., d'Annæus Mela, frere de Séneque le philosophe. Il vint à Rome de bonne heure, & s'y fit connoître par ses déclamations en grec & en latin. Néron, charmé de son génie, le fit élever avant l'âge aux charges d'augure & de questeur. Cet empereur vouloit avoir sur le Parnasse le même rang qu'il occupoit dans le monde; Lucain eut la noble

imprudence de disputer avec lui le prix de la poésie, & le dangereux honneur de le remporter. Les sujets qu'ils traiterent tous les deux étoient *Orphée* & *Niobé*. Lucain s'exerça sur le premier & Néron sur le second. Cet empereur eut la douleur de voir son rival couronné sur le théâtre de Pompée. Il chercha toutes les occasions de mortifier le vainqueur, en attendant celle de le perdre. Elle se présenta bientôt. Lucain, irrité contre son persécuteur, entra dans la conjuration de Pison, & fut condamné à mort. Toute la grace que lui fit le tyran, fut de lui donner le choix du supplice. Il se fit ouvrir les veines dans un bain chaud, & prononça, dit Tacite, dans ses derniers momens, les vers qu'il avoit faits sur un soldat qui étoit mort de la sorte; mais ce sang-froid ne répond guere aux efforts qu'il fit pour se conserver la vie. Il chargea sa mere & rejeta sur elle tous les complots. Il est difficile de concilier cette lâcheté avec les sentimens élevés que ses ouvrages respirent; mais on sait que les leçons des philosophes ne sont pas toujours d'accord avec leurs actions. Il expira l'an 65 de J. C. « Telle fut » la fin tragique de Lucain, » dit un philosophe, qu'une » vaine dispute, pour un lau» rier stérile, avança; car peut» être n'eût-il jamais conspiré » contre Néron, si le tyran » n'eût pas eu la folie de join» dre à ses autres fureurs, celle » de vouloir être bel-esprit. » Mais ce qui doit étonner, » c'est que les juges, malgré la » terreur & la crainte qu'il ins» piroit, aient eu le courage » de déclarer mauvais ses vers, » en couronnant ceux de son » rival ». De tous les ouvrages qu'il avoit composés, il ne nous reste que sa *Pharsale*, ou *la Guerre de César & de Pompée*. Lucain n'a osé s'écarter de l'histoire dans ce poëme, & par-là il l'a rendu sec & aride. En vain veut-il suppléer au défaut d'invention par la grandeur des sentimens; il est presque toujours tombé dans l'enflure, dans le faux sublime & dans le gigantesque. César & Pompée y sont quelquefois petits à force d'y être grands. Ce poëte n'emploie ni la poésie briliante d'Homere, ni l'harmonie de Virgile. Mais s'il n'a pas imité les beautés du poëte grec & du latin, il a aussi des traits qu'on chercheroit vainement dans l'*Iliade* & dans l'*Eneide*. Au milieu de ses déclamations ampoulées, il offre des pensées mâles & hardies, des maximes sages & profondément réfléchies. La 1*re*. édition de *Lucain* est de Rome, 1469, in-fol.; l'édition *cum notis Variorum* est de Leyde, 1669, in-8°.: celle de Leyde, 1728, en 2 vol. in-4°., est plus estimée que celle de 1740; mais toutes le cedent à l'édition de Strawberry, Hill, 1767, in-4°., gr. pap. Il y en a une jolie édition de Paris, Barbou, 1767, in-12. Brébeuf a traduit la *Pharsale* en vers françois, & il ne falloit pas moins que l'imagination vive & fougueuse de ce poëte, pour rendre les beautés & les défauts de l'original. Mrs. Marmontel & Masson en ont donné deux versions en prose, l'une en 1768, 2 vol. in-8°., & l'autre en 1766, 2 vol. in-12.

M. le chevalier de Laurès a publié en dernier lieu une nouvelle traduction de *Lucain* en vers, ou plutôt une imitation, 1 vol. in-8°.

LUCANUS, *voy*, OCELLUS.

LUCAR, *voyez* CYRILLE-LUCAR.

LUCAS, *voyez* LUCO.

LUCAS DE LEYDE, peintre & graveur, né en 1494, apporta en naissant un goût décidé pour la peinture, & il le perfectionna par une grande application. A 12 ans il fit un tableau estimé des connoisseurs. Ses talens lui acquirent l'estime de plusieurs célebres artistes, & particuliérement d'Albert Durer, qui vint exprès en Hollande pour le voir. S'étant imaginé, au retour d'un voyage de Flandre, qu'on l'avoit empoisonné, il passa ses six dernieres années dans un état languissant, & presque toujours couché. Il ne cessa pas pour cela de peindre & de graver : *Je veux*, disoit-il, *que mon lit me soit un lit d'honneur.* Il mourut en 1533, à 39 ans. Ses figures ont beaucoup d'expression, ses attitudes sont naturelles, & il a un bon ton dans le choix de ses couleurs; mais il n'a pas jeté assez de variété dans ses têtes, ses draperies ne sont pas bien entendues, son dessin est incorrect, & son pinceau n'est pas assez moëlleux.

LUCAS TUDENSIS, ou *Luc de Tuy*, écrivain du 13e siecle, ainsi nommé, parce qu'il étoit diacre, puis évêque de Tuy en Galice, fit divers voyages en Orient & ailleurs, pour s'informer de la religion & des cérémonies des différentes nations. Il composa à son retour : I. Un Ouvrage *contre les Albigeois*, écrit d'une maniere exacte & judicieuse, imprimé à Ingolstadt en 1612, & qui se trouve dans la Bibliotheque des Peres. II. Une *Histoire d'Espagne*, depuis Adam jusqu'en 1236. III. La *Vie de S. Isidore de Séville*, composée l'an 1236, insérée dans Mabillon, *Sæc.* 2 *Benedict.*

LUCAS BRUGENSIS, (François) ou *Luc de Bruges*, licencié en théologie à Louvain, & doyen de l'église de Saint-Omer, mourut en 1619, à 70 ans. Il possédoit les langues grecque, hébraïque, syriaque & chaldaïque. On a de lui : I. 1°. L'*Itinéraire de J. C.* tiré des quatre Evangélistes. 2°. *Commentaires sur les Evangiles.* 3°. *Usage de la Paraphrase Chaldaïque de la Bible.* 4°. *Remarques sur les Corrections les plus notables des Bibles latines.* 5°. *Notes critiques sur les Exemplaires des Bibles latines & les Variantes.* 6°... *Sur les Variantes des Evangiles*, tant du texte grec que du latin. Tous ces ouvrages, imprimés plusieurs fois séparément, ont été recueillis avec ordre à Leyde, 1712, 5 vol. in-fol. II. Des *Concordances de la Bible* selon la Vulgate de Sixte V. Hubert Phalesius, Bénédictin de l'abbaye d'Affligem dans le Brabant, mort l'an 1638, en donna une édition plus ample & plus correcte à Anvers, l'an 1642, in-fol. Hugues de Saint-Cher est l'inventeur de cet ouvrage si utile pour trouver sans peine tel passage de l'Ecriture que l'on souhaite. III. *Instructions pour les Confesseurs.* IV. Des *Sermons & Oraisons funebres*, Anvers, in-8°.

LUCAS, (Paul) né à Rouen en

en 1664 d'un marchand de cette ville, eut dès sa jeunesse une inclination extrême pour les voyages, & il la satisfit dès qu'il put. Il parcourut plusieurs fois le Levant, l'Egypte, la Turquie & différens autres pays. Il en rapporta un grand nombre de médailles & d'autres curiosités pour le cabinet du roi de France, qui le nomma son antiquaire en 1714, & lui ordonna d'écrire l'histoire de ses voyages. Louis XV le fit partir de nouveau pour le Levant en 1723. Lucas revint avec une abondante moisson de choses rares, parmi lesquelles on distingua 40 Manuscrits pour la bibliotheque du roi, & 2 Médailles d'or très-curieuses. Sa passion pour les voyages s'étant réveillée en 1736, il partit pour l'Espagne, & mourut à Madrid l'année d'après, après 8 mois de maladie. Les Relations de ce célebre voyageur sont en 7 vol. Son *Ier. Voyage* en 1699, Paris, 1714, est en 2 tom. in-12, qui se relient en un. Son *IIe. Voyage* en 1704, parut à Paris, 1712, 2 vol. in-12. Son *IIIe. Voyage*, fait en 1714, fut publié à Rouen, 1724, 3 vol. in-12. On assure que ces voyages ont été mis en ordre par différentes personnes; le 1*er*. par Baudelot de Dairval, le 2*e*. par Fourmont l'aîné, & le 3*e*. par l'abbé Banier. Ils sont passablement écrits & assez amusans pour ceux qui dans ces sortes d'ouvrages ne cherchent ni la vérité ni même la vraisemblance. Dans les choses même que le voyageur étoit le plus à même de vérifier, il n'a mis ni discernement ni exactitude.

LUCAS, (Richard) théologien Anglois & docteur d'Oxford, né en Ecosse, mourut en 1715, âgé de 76 ans. On a de lui des *Sermons ;* une *Morale* sur l'Evangile ; des *Pensées Chrétiennes ;* le *Guide des Cieux*, & d'autres ouvrages en anglois.

LUCCHESINI, (Jean-Vincent) savant prélat de Lucques, fut secrétaire des papes Clément XI & de Benoît XIV, & mourut à Rome, âgé de plus de 80 ans, vers le milieu du 18*e*. siecle. On a de lui : I. Une *Histoire* de son tems *estimée en Italie*, dit l'abbé Lenglet, *& qui le seroit ailleurs si elle étoit connue.* Elle a paru à Rome, 1725, 3 vol. in-4°. II. Une *Traduction* en latin des Oraisons de Démosthenes.

LUCENA, (Jean) né dans le Portugal, Jésuite l'an 1565, mort en 1600, à 51 ans, se rendit célebre par ses Sermons. Il a laissé l'*Histoire des Missions* de ceux de sa Société dans les Indes, avec la *Vie* de S. François-Xavier. Cet ouvrage a été traduit du portugais en latin & en espagnol.

LUCENA, (Louis de) né à Guadalaxara, dans la Nouvelle Castille, docteur en médecine, florissoit dans le 16*e*. siecle. Il employa plusieurs années à faire de longs voyages pour étudier la nature. Après diverses courses, il se rendit à Toulouse, où il exerça la médecine. Ce fut certainement dans cette ville qu'il écrivit son traité *De tuendâ, præsertim a peste, integrâ valetudine, deque hujus morbi remediis ;* & il y fut imprimé en 1523, in-4°. L'auteur mourut à Rome en 1552, âgé de 61 ans.

LUCIDO, *voyez* LUCIUS Jean.

LUCIDUS, (Jean) surnommé *Samotheus* ou *Samosathenus*, se distingua dans le 15*e*. siecle par ses progrès dans les mathématiques. On a de lui plusieurs ouvrages de chronologie en latin : I. *De emendatione Temporum*. II. *Epitome emendationis Calendarii Romani*, &c.

LUCIE *ou* **LUCE**, (Ste.) vierge célebre dans l'histoire de l'Eglise de Sicile, souffrit le martyre à Syracuse vers l'an 304, sous l'empire de Dioclétien, en prédisant la prochaine tranquillité de l'Eglise, qui eut effectivement lieu après la mort des tyrans & le triomphe de Constantin. Sigebert de Gemblours dit que l'empereur Othon I fit porter son corps à Metz; où il est honoré dans l'église de S. Vincent. Les savans ne sont pas tous disposés à reconnoître les Actes de cette Sainte pour authentiques, quoiqu'ils soient anciens, puisque S. Adhelme qui vivoit dans le 7*e*. siecle, les a cités (voyez les *Acta sincera S. Luciæ V. M. ex codice græco primùm edita, & illustrata, opera & studio Joannis de Joanne Tauromenitani*), Palerme, 1758, in-8°. Quelque rigueur de critique qu'on puisse exercer à cet égard, il sera toujours vrai que le culte de Ste Lucie, l'idée générale de sa foi & de ses vertus ont des fondemens très-solides, puisque son nom se trouve dans le Canon de la Messe, piece de la plus haute antiquité, avec ceux des Saints les plus illustres des premiers siecles. *Voyez* STE CATHERINE, S. ROCH.

LUCIEN, né à Samosate, sous l'empire de Trajan, d'un pere de condition médiocre, fut mis entre les mains d'un de ses oncles, habile sculpteur; mais ne sentant aucune inclination pour l'art de son parent, il cassa la premiere pierre qu'on lui mit entre les mains. Il embrassa la profession d'avocat; mais aussi peu propre à la chicane qu'au ciseau, il se consacra à la philosophie & l'éloquence. Il les professa à Antioche, dans l'Ionie, dans la Grece, dans les Gaules & l'Italie. Athenes fut le théâtre où il brilla le plus long-tems. Marc-Aurele le nomma greffier du préfet d'Egypte. On croit qu'il mourut sous l'empereur Commode dans un âge fort avancé. Nous avons de Lucien divers écrits dont le style est naturel, vif, plein d'esprit & d'agrément. Il fait éprouver ces sensations vives & agréables, que produisent la simplicité fine & l'enjouement naïf de la plaisanterie attique. Lucien est principalement connu par ses *Dialogues des Morts*. Il y peint, avec autant de finesse que d'enjouement, les travers, les ridicules & la sottise des philosophes, qui affectent de mépriser les richesses & les honneurs, tandis qu'ils sont dévorés de cupidité & d'orgueil; qui ne parlent que de vertu & de grandeur d'ame, tandis que l'on ne connoît rien de plus lâche ni de plus vicieux parmi les hommes. » Pour comble d'absurdités, » dit-il, je vis, en suivant mes » philosophes dans les détails » de leur vie, que leur con» duite étoit par-tout en con» tradiction avec leurs prin» cipes. Ceux qui parlent le » plus du mépris des richesses, » sont aussi les plus intéressés ; » on les voit tous les jours

» prêter à usure & se plaindre » sans cesse de leurs débiteurs. » Ils n'enseignent que pour de » l'argent, & la soif de l'or les » rend capables des dernieres » bassesses. D'autres en affec- » tant la plus grande indiffé- » rence pour la gloire, n'ont » qu'elle en vue dans tous leurs » travaux. Tels déclament en » public contre la volupté, qui » dans le secret de leur vie en » sont les esclaves les plus sou- » mis ». Lucien insiste particuliérement sur l'ignorance & les incertitudes qu'il avoit observées dans ceux qui se donnoient pour *Précepteurs du genre humain*, & qui n'ont jamais pu s'accorder un moment dans les questions les plus intéressantes sur l'origine, le gouvernement & la destination du monde. » L'incertitude & le doute ac- » compagnerent les premiers » pas que je fis dans la con- » noissance de ce que les phi- » losophes appellent *le Monde*. » Je ne pouvois concevoir ni » par qui, ni comment il avoit » pu être formé, quel avoit été » son commencement & quelle » seroit sa fin. Ce fut bien pis » encore, lorsque je vins à » examiner en détail chacune » des parties qui le composent. » Le hasard seul me paroissoit » avoir présidé à la disposition » des étoiles, jetées en appa- » rence sans ordre & sans des- » sein dans les espaces du ciel; » la matiere & la nature du so- » leil excitoient vivement ma » curiosité; les phases de la lune » & la vicissitude de ses diffé- » rens aspects étoient à mes » yeux des merveilles aussi » étonnantes qu'incompréhen- » sibles. La splendeur étince- » lante des éclairs, le bruit » éclatant du tonnerre, la pluie, » la neige & la grêle qui se » forment sur nos têtes, tout » cela étoit pour moi autant de » mysteres inexplicables, & » dans lesquels je désespérois de » pénétrer jamais sans quelque » secours. Pour sortir de cet » état d'ignorance & de per- » plexité, je crus n'avoir rien » de mieux à faire que de re- » courir aux philosophes. Per- » suadé qu'ils étoient les dépo- » sitaires de toutes les vérités, » & qu'ils dissiperoient mes » doutes sur ces divers sujets, » je m'adressai à ceux d'entre » eux que je crus les plus ha- » biles. Je jugeai de leur mé- » rite, à la gravité de leux ex- » térieur, à la pâleur de leur » visage, & à la longueur de » leur barbe; marques infail- » libles, selon moi, de la pro- » fondeur & de la sublimité de » leurs connoissances. Lorsque » je me fus mis entre leurs » mains, il fallut convenir du » prix, qui n'étoit pas modi- » que; encore m'obligea-t-on » d'en payer la moitié d'a- » vance, avec promesse d'ac- » quitter le reste quand le cours » des leçons seroit fini. Je vou- » lus d'abord être instruit de » tous les contes qu'ils nous » font sur ce qui se passe dans » le ciel, & savoir comment ils » s'y prennent pour nous ex- » pliquer l'ordre établi dans » l'univers. Quel fut mon éton- » nement, lorsque mes doctes » maîtres, bien loin de dissiper » ma premiere incertitude, me » plongerent dans un aveugle- » ment mille fois plus grand » encore? J'avois tous les jours » les oreilles rebattues des

» grands mots, de *principes*, » de *fins*, d'*atômes*, de *vide*, » de *matiere*, de *formes*. Ce » qu'il y avoit de plus insup- » portable pour moi, c'est que » chacun d'eux, en m'ensei- » gnant précisément le con- » traire de ce que m'avoient » dit tous les autres, exigeoit » que je n'eusse confiance qu'en » lui seul, & me donnoit son » systême comme le seul bon ». Ces portraits & beaucoup d'autres que Lucien fait des anciens philosophes, sont remarquables par leur ressemblance avec ceux que J. J. Rousseau a tracés des philosophes modernes, & prouvent que la fausse sagesse est la même dans tous les tems (*). Un autre objet des critiques de Lucien étoient les dieux du paganisme, & les délires divers de cette religion absurde. Mais cette partie de ses ouvrages est bien moins intéressante & moins originale; les Chrétiens ayant prévenu presque toutes les observations sur les extravagances de la mythologie. Cette lecture peut même faire de très-mauvaises impressions sur des esprits superficiels. Le satyrique confond le vrai & le faux, le bon & le mauvais, & donne à ses sarcasmes une étendue qui compromet les vérités les plus respectables. Les Chrétiens en démolissant le monstrueux édifice du paganisme, le remplaçoient par un bâtiment auguste, solide & excellemment assorti dans toutes ses parties; Lucien ne fait que détruire, & laisse son lecteur dans un désert qui ne differe presque point d'un néant parfait. On remarque aussi que ce Grec érige en héros des polissons que la police de nos villes ne souffriroit point dans les rues (*voyez* DEMONAX); Lucien lui-même s'est assuré une place parmi eux, il ne respecte ni la bienséance ni la pudeur. Son goût pour l'épicurisme paroît par l'éloge qu'il fait d'Epicure, en l'appellant *un homme digne d'être placé sur les autels*, *un esprit divin*, *un sage qui a mis dans les routes de la vraie sagesse & du vrai bonheur tous ceux qui ont écouté ses leçons*. Il n'a point écrit expressément contre le Christianisme, mais il a horriblement maltraité & J. C. & ses adorateurs, dans son récit de la mort de Péregrin, qu'il suppose très-faussement avoir joué un grand rôle parmi les Chrétiens. Il est diffi-

(*) Cependant si l'on veut être juste, il ne faut pas négliger l'observation suivante que fait un auteur impartial & équitable. " Quand un pa- „ ganisme insensé couvroit la face de la terre, la philosophie a pu „ porter quelques hommes à se séparer de la contagion, & à faire même, „ comme Platon, des vœux, pour qu'un Dieu vînt instruire l'homme; „ mais aujourd'hui que leurs vœux sont accomplis, & que le Christianisme „ répand la plus pure lumiere, le philosophe ne doit être distingué du „ peuple que par une foi plus épurée; & il n'y a que la lie de l'humanité „ qui se rejette dans des absurdités plus dangereuses que le paganisme „ même „. Cette remarque met une différence remarquable entre les philosophes modernes & les anciens. Le parallele est tout en faveur de ceux-ci : il peut servir à excuser à un certain point leurs travers & à alléger les justes reproches qu'on leur fait.

tile de comprendre après cela, comment quelques ſavans ont pu croire qu'il a été chrétien lui-même. Le Dialogue intitulé *Philopatris*, ſur lequel ils fondent ſon prétendu chriſtianiſme, ne peut avoir été fait par *Lucien*. L'auteur de cet ouvrage, écrit ſur la fin du premier ſiecle, dit qu'il avoit vu S. Paul, & qu'il avoit reçu de lui le baptême; ce qui ne convient pas à Lucien, qui floriſſoit ſous Marc-Aurele, & qui mourut un ſiecle après S. Paul (*voyez* les notes de la derniere édition de *Lucien* à Amſterdam, & une ſavante Diſſertation de Conrad Geſner). Suidas rapporte qu'il mourut déchiré par les chiens, en punition de ce qu'il avoit plaiſanté ſur J. C.; mais le ſilence des auteurs contemporains peut rendre cette anecdote douteuſe. D'Ablancourt a traduit tous les ouvrages de Lucien, Amſterdam, 2 vol. in-8°., 1709; mais quiconque ne les connoît que par cette verſion lâche, infidelle & tronquée, ne peut qu'en avoir une très-fauſſe idée. L'abbé Maſſieu en a donné une meilleure, Paris, 1781, 6 vol. in-12, effacée cependant par celle qui a paru en 1788 avec des notes hiſtoriques & critiques, par Belin de la Ballue, Paris, 6 vol. in-8°. Les meilleures éditions des ouvrages de Lucien ſont: Celle de Paris, in-fol., 1615, en grec & en latin, par Bourdelot; d'Amſterdam, 1687, 2 vol. in-8°., *cum notis Variorum*; & de la même ville, 1743, 3 vol. in-4°., auxquels il faut joindre un *Index*; Utrecht, 1746, in-4°.

LUCIEN, (S.) prêtre d'Antioche & martyr, avoit d'abord évité la fureur de la perſécution de Dioclétien; mais ayant été dénoncé par un prêtre Sabellien, il fut conduit devant Maximin, ſurnommé *Daïa*. Au lieu de blaſphémer la Religion chrétienne, comme on vouloit le lui perſuader, il compoſa pour ſa défenſe une *Apologie* éloquente. Maximin le fit tourmenter de pluſieurs manieres; mais n'ayant pu ébranler ſa foi, il le fit noyer (ſelon quelques-uns, décapiter) vers l'an 312. L'illuſtre martyr emporta au tombeau une grande réputation de ſavoir & de ſainteté. Il avoit ouvert à Antioche une école pour développer les principes de la Religion, & pour applanir les difficultés de l'Ecriture. Il ne nous reſte aucun des ouvrages qu'il avoit compoſés. S. Jerôme dit qu'il avoit revu avec beaucoup de ſoin la *Verſion des Septante*. Toutes les égliſes qui étoient entre Antioche & Conſtantinople, ſe ſervoient de cette *Verſion*. On l'accuſa d'avoir eu du penchant pour l'Arianiſme. Il eſt certain que les principaux chefs des Ariens avoient été diſciples du ſaint martyr; mais ils s'éloignerent des vérités que leur maître leur avoit enſeignées, & ſe ſervirent de ſon nom pour répandre leurs erreurs. S. Athanaſe l'a juſtifié de façon à diſſiper tous les nuages répandus ſur ſa foi. — Il y a eu trois autres LUCIEN: l'un martyriſé ſous Dece l'an 250; l'autre premier évêque de l'égliſe de Beauvais; & un troiſieme, dont nous avons une Lettre *ſur l'invention du corps de S. Etienne*. Il a vécu dans le 4e. & 5e. ſiecle, &

écrivoit l'an 415. *Voyez* GAMALIEL.

LUCIFER, c'est-à-dire *Porte-Lumiere*, fils de Jupiter & de l'Aurore, selon les poëtes, est, suivant les astronomes, la planete brillante de Vénus. Lorsqu'elle paroît le matin, elle se nomme *Lucifer;* mais on l'appelle *Hesperus*, c'est-à-dire l'*Etoile du soir*, lorsqu'on la voit après le coucher du soleil. — LUCIFER est le nom qu'on donne ordinairement au premier Ange rebelle, précipité du ciel aux enfers; dénomination fondée sur un passage d'Isaïe (chap. 14), où ce prophete parle à la vérité littéralement du roi de Babylone, mais qui dans le sens figuré exprime très-bien la chute du premier Ange. Aussi les SS. Peres l'ont-ils ainsi expliqué, & les expressions dont le prophete se sert, marquent assez qu'il prétend retracer cet ancien & mémorable événement à l'occasion du châtiment de ce roi impie & superbe. La chute des Anges n'a pas été inconnue aux sages profanes. Voyez le *Catéch. philos.*, n°. 264, 265, & les art. ASMODÉE, OPHIONÉE, &c.

LUCIFER, fameux évêque de Cagliari, métropole de la Sardaigne, soutint la cause de S. Athanase avec tant de véhémence & d'intrépidité, au concile de Milan en 355, que l'empereur Constance, irrité de son zele, l'exila à Germanicie en Syrie; il trouva sur le siege épiscopal de cette ville Eudoxe, l'un des chefs de l'Arianisme. Son ardeur contre cette hérésie ne s'y ralentit pas, ce qui le fit transporter à Eleuthéropolis; il y trouva le même objet de son zele: Eutychius, fameux Arien, en étoit évêque. Ce fut-là qu'il écrivit son premier livre contre Constance, qui le relégua dans la Thébaïde en Egypte, où il resta jusqu'à la mort de ce prince. Lucifer, rappellé sous Julien en 361, alla à Antioche, y trouva l'église divisée, & ne fit qu'augmenter le schisme en ordonnant Paulin. Cette ordination déplut à S. Eusebe de Verceil, que le concile d'Alexandrie avoit envoyé pour terminer cette querelle (*voyez* MELECE de Melitine). Lucifer inflexible dans ses sentimens, se sépara de sa communion, & ternit par cette espece de schisme l'éclat de ses triomphes sur l'Arianisme. Il en causa un autre dont les conséquences furent plus funestes. Il refusa de communiquer non-seulement avec les Peres de Rimini qui, après leur repentir public, avoient été conservés sur leurs sieges, mais même avec ceux qui les recevoient à la communion, c'est-à-dire avec le pape & toute l'Eglise. Il eut un grand nombre de partisans en Orient, en Egypte, en Afrique, en Espagne & en Sardaigne, qui furent appellés *Lucifériens*. Il se retira à Cagliari, où il mourut l'an 371. Il nous reste de lui: I. *v Livres* contre l'empereur Constance. II. Un *Livre contre les rois apostats*. III. Les livres intitulés: *Il ne faut point épargner les pécheurs; On ne doit point communiquer avec les hérétiques; Nous devons mourir pour le Fils de Dieu*, imprimés à Paris en 1568 par les soins de du Tillet, évêque de Meaux,

Ces ouvrages font écrits avec aigreur ; & malgré les éloges que quelques Peres ont pu en faire par égard au zele de l'auteur pour la pureté de la foi, on ne peut difconvenir que fon caractere n'étoit pas affez modéré, ni fes expreffions affez mefurées. Lucifer étoit recommandable par des mœurs pures, par fon favoir, par fon détachement du monde. Les anciens auteurs ne lui reprochant que fon fchifme, on ne doit point lui imputer les maximes hétérodoxes que Théodoret attribue à fes fectateurs : ceux-ci en ont été les peres ; & quant à fon fchifme, il peut fe faire qu'il ne l'ait point envifagé comme une vraie féparation, mais feulement comme un mécontentement marqué, qu'il croyoit devoir témoigner pour ramener les autres à une rigueur qui lui paroiffoit néceffaire. » Dans ces tems, dit un auteur » moderne, où les communi» cations entre les provinces » & les évêques étoient peu » régulieres & peu fûres, où » le conflict des opinions & » les rapports contradictoires » rendoient l'état des chofes » difficile à connoître, il peut » fe faire que Lucifer ait été » mal inftruit de l'affaire de » Rimini, & des autres qui » ont outré fon zele & dérouté » fa prudence ». On fait fa fête à Cagliari le 20 mai. Les curieux peuvent confulter un livre imprimé dans cette ville en 1639, fous ce titre : *Defenfio fanctitatis B. Luciferi.* Voyez S. Jerôme, *adv. Luciferianos ;* S. Ambroife, *de obitu Satyri ;* Tillemont ; D. Ceillier, &c.

LUCILIO, *voyez* VANINI.

LUCILIUS, (*Caïus*) chevalier Romain, né à Sueffa l'an 147 avant J. C., étoit grand-oncle maternel du grand Pompée. Il porta d'abord les armes, fuivant quelques écrivains, fous Scipion l'Africain, à la guerre de Numance, & fut intimement lié avec ce général, qu'il délaffoit par fes bons mots des fatigues des armes. On regarde Lucilius comme l'inventeur de la fatyre parmi les Latins, parce qu'il lui donna fa derniere forme, telle qu'Horace, Perfe & Juvenal l'imiterent depuis. Ennius & Pacuvius avoient, à la vérité, travaillé dans ce genre ; mais leurs effais étoient trop groffiers, pour qu'on leur donnât l'honneur de l'invention. Lucilius leur fut fupérieur, & il fut furpaffé à fon tour par ceux qui vinrent après lui. Horace le compare à un fleuve qui roule un fable précieux parmi beaucoup de boues. De XXX *Satyres* qu'il avoit compofées, il ne nous refte que quelques fragmens, imprimés dans le *Corps des Poëtes* Latins de Maittaire. François Douza les a publiées féparément, & la meilleure édition eft celle d'Amfterdam, 1651, in-4°, avec de favantes remarques. Lucilius mourut à Naples, âgé feulement de 46 ans, vers l'an 103 avant J. C. Ce poëte difoit qu'*il ne vouloit ni des lecteurs trop favans, ni des lecteurs trop ignorans ;* il eut ce qu'il fouhaitoit. Ses talens firent des enthoufiaftes, qui, le fouet à la main, châtioient ceux qui ofoient dire du mal de fes vers. Leur admiration étoit dérai-fonnable à plufieurs égards ;

Lucilius versifioit durement; & quoiqu'il travaillât avec précipitation, ses ouvrages avoient un air forcé.

LUCILLE, fille de Marc-Aurele & sœur de l'empereur Commode, ne valoit pas mieux que son frere, pour lequel elle eut, dit-on, des complaisances criminelles; & ne donna pas une grande idée de l'éducation qu'elle reçut du philosophe son pere. Mariée à un homme qu'elle n'aimoit pas (*Lucius Verus*), elle avoit donné son affection à un amant qu'elle vouloit élever, & ne pouvoit souffrir de se voir obligée de céder le pas à Crispine, épouse de Commode. Ces raisons la porterent à former une conjuration contre ce prince. Pompeïen, à qui elle avoit fiancé sa fille, fut le principal acteur de cette tragédie. Elle y fit aussi entrer Quadrat & plusieurs autres sénateurs; mais elle n'en dit rien à son mari. Commode entrant un jour dans l'amphithéâtre par un endroit secret & obscur, le jeune Pompeïen, qui l'y attendoit, lui montra son poignard & lui dit : *Voilà ce que le sénat t'envoie.* Tandis qu'il veut le massacrer, les gardes de l'empereur l'arrêtent; bientôt son procès & celui de ses complices furent faits, & ils subirent le dernier supplice. Lucille fut envoyée en exil à Caprée, & quelque tems après on la fit périr : elle avoit environ 38 ans.

LUCINE, divinité qui présidoit aux accouchemens chez les Romains, étoit la même, selon quelques-uns, que Junon, & selon d'autres, que Diane. On lui donna le nom de *Lucine*, du mot *Lux*, parce qu'on croyoit qu'elle soulageoit les femmes en travail dans leurs douleurs, & qu'elle les faisoit promptement mettre au jour leur fruit :

Quæ laborantes utero puellas
Ter vocata audis, &c. HOR.

LUCIUS VERUS, empereur, *voyez* VERUS.

LUCIUS I, (S.) monta sur la chaire de S. Pierre après S. Corneille, au mois de septembre de l'an 252, & fut exilé aussi-tôt après son élection. Il reçut la couronne du martyre le 4 ou le 5 de mars 253, n'ayant gouverné l'Eglise que 5 mois seulement & quelques jours. Il ne reste rien de lui. S. Cyprien lui écrivit une Lettre sur sa promotion & sur son bannissement, qui ne fut pas long; il lui en écrivit une seconde lorsque le pape fut rappellé de son exil, pour lui témoigner la part qu'il prenoit à cet événement. Entr'autres Décrets qu'on lui attribue, il y en a un qui ordonne que l'*évêque sera toujours accompagné de deux prêtres & de trois diacres, afin qu'il ait des témoins de sa conduite.*

LUCIUS II, (*Gérard de Caccianemici*) natif de Bologne, bibliothécaire & chancelier de l'Eglise de Rome, puis cardinal, employé en diverses légations, succéda au pape Célestin II en 1144. Il eut beaucoup à souffrir des partisans d'Arnaud de Bresse, & mourut à Rome en 1145, d'un coup de pierre qu'il reçut dans une émeute populaire. On a de lui *x Epîtres*, qu'on trouve dans les *Annales* de Baronius & dans la *Bibliotheque* de Cluni.

LUCIUS III, (*Humbaldo Allincigoli*) natif de Lucques, ſuccéda au pape Alexandre III en 1181. Le peuple de Rome s'étant ſoulevé contre lui, il ſe retira à Vérone; mais peu après il rentra dans ſa capitale, & ſoumit les rebelles avec le ſecours des princes d'Italie. Il fut enſuite obligé de ſe retirer de nouveau à Vérone, où il mourut en 1185. On a de lui *III Epîtres*. Ce pape, dans le concile tenu à Vérone l'an 1184, où l'empereur Fréderic fut préſent, fit une *Conſtitution* bien raiſonnée, dans laquelle on voit le concours des deux puiſſances pour l'extirpation des héréſies. On y entrevoit auſſi l'origine de l'inquiſition contre les hérétiques, en ce que cette Conſtitution ordonne aux évêques de s'informer par eux-mêmes, ou par des commiſſaires, des perſonnes ſuſpectes d'héréſie; ce qui eſt d'ailleurs un devoir inhérent à la qualité d'évêque; & l'on peut dire que l'inquiſition, ſagement conſtituée & adminiſtrée, n'eſt qu'un ſupplément de la vigilance épiſcopale. On y voit encore, qu'après que l'Egliſe avoit employé contre les coupables les peines ſpirituelles, elle les abandonnoit au bras ſéculier, pour exercer contre eux les peines temporelles (*voy.* ISABELLE de Caſtille, LIMBORCH, &c.). On comprend que ſous ce point de vue, les hérétiques ne l'ont pas épargné. Par un plat calambour, ils l'ont comparé au brochet, en latin *Lucius*, dans une Epigramme qui commence ainſi:

Lucius eſt piſcis, rex atque tyrannus aquarum,
A quo diſcordat Lucius ille parùm.

LUCIUS, (S.) évêque d'Andrinople, vers le milieu du 4e. ſiecle, célebre dans l'Egliſe par ſes exils, & par le zele qu'il fit paroître pour la foi catholique contre les Ariens, étoit né dans les Gaules. On croit qu'il aſſiſta au concile de Sardique en 347, & qu'il mourut en exil.

LUCIUS, fameux Arien, fut chaſſé du ſiege d'Alexandrie en 377, & mourut enſuite miſérablement. Il avoit uſurpé le ſiege d'Alexandrie ſur S. Athanaſe.

LUCIUS, LUCIDO *ou* LUCIO, (Jean) né à Traw en Dalmatie, d'une famille noble & ancienne, fit ſes études à Rome avec ſuccès, & s'y acquit l'eſtime des ſavans, ſurtout d'Ugheli, qui lui conſeilla d'écrire l'hiſtoire de ſa patrie. Il ſuivit ce conſeil, retourna en Dalmatie pour y faire les recherches néceſſaires, viſita les archives, les bibliotheques des monaſteres; mais il fut arrêté au milieu de ſes recherches. Un nommé Paul Andronics, jaloux de ſon mérite & de ſes talens, lui ſuſcita des déſagrémens qui l'engagerent à retourner à Rome, où il travailla à l'hiſtoire projettée autant que ſes Mémoires le lui permirent. Il y mourut en 1664. Ses ouvrages ſont: I. *Mémoires hiſtoriques de Traw*, Veniſe, 1673, in-4°, en italien. II. *Hiſtoire de la Dalmatie, & en particulier de Traw, de Spalatro & de Sebenico*, Veniſe, 1674, in-4°, en italien. III. *Dalmatia illuſtrata, ſeu Commentarii Rerum Dalmatiæ & Croatiæ*, 1666, in-fol.; Vienne, 1758, in-fol., & dans *Scriptores Rerum Hungaricarum*, avec la *Vie* de l'auteur, par

Mathias Belius. Il y regne beaucoup de critique, & les savans regrettent qu'il n'ait pu le rendre aussi complet qu'il l'auroit voulu. IV. *Inscriptiones Dalmaticæ*, &c.; *addenda vel corrigenda in opere De regno Dalmatiæ & Croatiæ*, Venise, 1673, in-4°.

LUCRECE, (*Lucretia*) dame Romaine, épousa Collatin, parent de Tarquin, roi de Rome. Un jour que son époux étoit à table avec les fils de ce monarque, il peignit la beauté de sa femme avec des couleurs si brillantes, que Sextus, fils aîné de Tarquin, prit du goût pour elle. Collatin l'ayant mené chez lui le même jour, il vit que le portrait n'étoit pas flatté, & son amour naissant devint une passion violente. Impétueux dans ses desirs, il se déroba quelques jours après du camp d'Ardée pour voir l'objet de ses vœux. Il se glissa pendant la nuit dans sa chambre, & menaça de la tuer, & avec elle l'esclave qui le suivoit, afin que le cadavre de ce malheureux, placé auprès d'elle dans un même lit, fît croire que la mort de l'un & de l'autre avoit été le châtiment de leur crime. Lucrece succombe à cette crainte; & Sextus, après avoir satisfait ses desirs, la laisse dans l'amertume de la plus vive douleur. Elle fait appeller à l'instant son pere, son mari & ses parens, leur fait promettre de venger son outrage, & s'enfonce un poignard dans le cœur, l'an 509 avant. J. C. Le fer sanglant dont elle s'étoit percée, fut le signal de la liberté romaine. On convoque le sénat, on expose à ses yeux le corps de Lucrece, & les Tarquins sont proscrits à jamais. Le tableau que fait Ovide de cette catastrophe, au 2e. livre de ses *Fastes*, est touchant & tracé de main de maître : cette infortunée, ayant commencé le récit de sa funeste aventure devant ses parens assemblés, lorsqu'elle en fut venue à l'attentat qui consomma sa honte : *Restabant ultima*, dit le poëte... *Flevit*. Ce dernier trait est d'une vérité & d'une simplicité sublime. Cette histoire prouve combien la foi conjugale étoit sacrée chez les anciennes nations, aussi long-tems que le luxe & la corruption des mœurs n'en altérerent point les principes (*voyez* ABIMELECH). On a souvent comparé Lucrece à Susanne; mais tout l'avantage de la comparaison est à celle-ci. L'une préféra la vie à la vertu, & s'en priva ensuite dans l'accès d'un inutile désespoir; l'autre aima mieux mourir & essuyer le reproche du crime que de le commettre. On connoît ces beaux vers latins :

Casta Susanna placet; Lucretia cede Susannæ!
Tu post, illa mori maluit ante scelus.

Un autre moderne a fait contraster avec la foiblesse & les tardifs regrets du Lucrece, l'intrépidité d'une jeune religieuse, assaillie par cinq ou six soldats forcenés dans le pillage d'une ville de Pologne. « Pâle du » danger que court son inno» cence, elle se prosterne aux » pieds d'un de ces furieux, » & lui dit : Si tu veux me » respecter, je te rendrai in» vulnérable; ce secret vient

» de mes peres, fais-en l'essai » sur moi. Le soldat crédule » tire son sabre, & lui tranche » la tête ». Sans juger avec rigueur la moralité de cette action sous tous les rapports, il faut convenir qu'en fait de courage & de chasteté, elle est bien propre à confondre les panégyristes de Lucrece.

LUCRECE, (*Titus Lucretius Carus*) poëte & philosophe, naquit à Rome d'une ancienne famille, environ un siecle avant J. C. Il fit ses études à Athenes, & c'est dans cette ville qu'il puisa les principes de la philosophie d'Epicure. Il fut le premier qui fit paroître dans Rome la physique, ornée des fleurs de la poésie. Le poëte philosophe adopta l'Infini d'Anaximandre & les Atômes de Démocrite. Il tâcha de concilier les principes de ces deux philosophes avec ceux d'Epicure, dans son poëme *De Rerum natura* en 6 livres. Son ouvrage est moins un poëme héroïque qu'une suite de raisonnemens, quelquefois bons, mais plus souvent absurdes. Jamais homme ne nia plus hardiment la Providence, & ne parla avec plus de témérité de l'Être-Suprême. Il semble que son but n'a été que de détruire l'empire de la Divinité, & d'enlever à l'homme toutes les consolations que lui présentent la Religion & une raison saine, qui, par la vue & l'usage des créatures, fait remonter jusqu'au Créateur. Il croit l'en dédommager par la jouissance des plaisirs sensuels, annoncés dans l'invocation même de son poëme, où il appelle Vénus la seule mere des plaisirs dont les hommes & les dieux puissent espérer de jouir :

Æneadum genitrix, divûmque hominumque voluptas.

Cette brutale philosophie l'aveugla au point d'assurer que *les yeux n'étoient pas faits pour voir, mais qu'on s'avisoit de voir, parce qu'on avoit des yeux* (voyez EPICURE). Le poëte ne vaut guere mieux que le philosophe. On a vu des littérateurs épris de la doctrine d'Epicure, pousser l'enthousiasme jusqu'à préférer son chantre à celui d'Enée. Ce paradoxe n'est pas nouveau, un ancien s'en plaignoit déjà : *Lucilium pro Horatio, Lucretium pro Virgilio legunt* (Author anon. *De causis corruptæ eloq.*). Il faut convenir que pour cela la corruption du goût ne suffit pas, il faut encore celle de l'esprit & du cœur. Quoique né avant Auguste, on prendroit Lucrece pour un écrivain postérieur de trois siecles à Virgile; tant son style est dur, sa versification négligée, sa marche pénible & embarrassée. On a beau dire que *le pinceau de la poésie n'est pas fait pour les objets qu'il avoit à peindre*; cette excuse, imaginée par quelques-uns de ses partisans, est suffisamment réfutée par les *Géorgiques*, dont la nature est aussi didactique que celle du poëme épicurien. Lucrece se tua à la fleur de son âge, à 42 ans, le 52*e*. avant J. C., dans une frénésie causée, dit-on, par un philtre que lui donna sa maîtresse; mais si l'on considere la multitude des suicides que la doctrine d'Epicure produit tous les jours parmi nous, on ne sera pas dans le cas de recourir au

pniltre. Il eſt d'ailleurs conſtant que ſa tête étoit depuis quelque tems dérangée par une bile noire, fruit de ſes longues méditations ſur le déſeſpérant ſyſtême du néant. La premiere édition de ſon ouvrage, faite à Vérone en 1486, eſt recherchée. On a encore celle *ad uſum Delphini*, 1680, in-4°.; celle de Créech, avec la traduction en anglois, Oxford, 1695, in-8°., eſt plus belle que la réimpreſſion de 1717. Ce traducteur avoit ſi bien médité l'original, qu'il prit auſſi le parti de ſe défaire à l'âge de 41 ans. La baron des Coutures en publia une traduction françoiſe en 1685, avec des notes. Cette verſion, qui n'eſt pas exacte & qui pourroit être mieux écrite, a été éclipſée par celle qu'a donnée M. la Grange, avec de ſavantes notes, Paris, 1767, 2 vol. in-8°. & in-12. M. le Blanc de Guillet en a donné en 1789 une traduction en vers, dont un critique a porté le jugement qui ſuit. « Une juſtice qu'il faut » rendre à M. le Blanc, c'eſt » qu'il ne contribuera point » par les charmes de ſon ſtyle » à répandre & à faire aimer le » poiſon de cette doctrine ſcan» daleuſe & impie : ſa poéſie » eſt un puiſſant antidote con» tre la ſéduction ». *Voyez* MAROLLES Michel, HÉNAULT Jean, POLIGNAC & MARCHETTI.

LUCRECE, *voyez* OBIZZI.

LUCULLUS, (*Lucius-Licinius*) de famille conſulaire, naquit vers l'an 115 avant J. C. Il montra de bonne heure des diſpoſitions pour la philoſophie & pour l'éloquence. Après avoir paru avec éclat dans le barreau, il fut fait queſteur en Aſie & préteur en Afrique. Il gouverna ces deux provinces avec beaucoup de juſtice & d'humanité. Ses premiers exploits militaires furent contre Amilcar, ſur lequel il remporta deux victoires navales. Elevé au conſulat & chargé de faire la guerre à Mithridate, il dégagea ſon collegue Cotta, que l'ennemi avoit enfermé dans Chalcédoine, & remporta une victoire ſur les bords du Granique, l'an 74 avant J. C. L'année d'après il reprit toute la Bithynie, à l'exception de la ville de Nicomédie, où Mithridate s'étoit renfermé. Il détruiſit dans deux journées, une flotte que ce prince envoyoit en Italie. Le vaincu, déſeſpéré de la perte de ſes forces maritimes, ſe retira dans ſon royaume, où le vainqueur le pourſuivit. Les progrès de Lucullus furent d'abord aſſez lents; mais la fortune le ſeconda enſuite au-delà de ſes eſpérances, & le dédommagea bien du danger qu'il avoit couru d'être aſſaſſiné par un transfuge vendu à Mithridate. Les troupes de ce prince ayant attaqué dans un lieu déſavantageux un convoi eſcorté par quelques milliers de Romains, furent entiérement défaites & diſſipées. L'alarme fut ſi vive dans le camp de Mithridate, qu'il prit la fuite ſur le champ & ſe réfugia chez ſon gendre Tigrane, roi d'Arménie, l'an 72 avant J. C. Lucullus paſſa l'Euphrate & vint fondre ſur Tigrane, qui l'attendoit avec une armée formidable. Ce lâche monarque fut des premiers à tourner le dos, dès qu'il vit le

général Romain s'avancer fiérement à pied & l'épée à la main. En fuyant il perdit son diadême, qui tomba entre les mains de Lucullus ; ce consul, avec une poignée d'hommes, lui tua ou lui prit cent mille fantassins & presque toute sa cavalerie. La prise de Tigranocerte, capitale du royaume, suivit de près cette victoire. Le roi d'Arménie avoit transporté une partie de ses richesses dans cette ville; elles devinrent la proie du vainqueur. Ces succès de Lucullus ne se soutinrent pas : il n'essuya personnellement aucune défaite; mais il aliéna l'esprit de ses soldats par trop de sévérité & de hauteur. Cicéron appuya par sa belle oraison *Pro lege maniliâ*, le vœu public qui désignoit Pompée pour le remplacer, & ce général vint effectivement lui ôter le commandement. Cependant le vainqueur de Tigrane, de retour à Rome, obtint les honneurs du triomphe. Sa vie fut depuis moins brillante, mais plus douce & plus tranquille. Il reconnut, & il le dit souvent à ses amis, que *la fortune avoit des bornes qu'un homme d'esprit devoit connoître.* Livré à l'étude & au commerce des hommes les plus ingénieux & les plus polis de son siecle, il passoit avec eux les jours entiers dans une riche bibliotheque qu'il avoit remplie de livres précieux, & destinés à l'usage de tous les savans. Il surpassa en magnificence & en luxe les plus grands rois de l'Asie qu'il avoit su vaincre. Il avoit plusieurs sallons, à chacun desquels il donna le nom d'une divinité ; & ce nom étoit, pour son maitre-d'hôtel, le signal de la dépense qu'il vouloit faire. Pompée & Cicéron l'ayant surpris un jour, il dit seulement qu'il souperoit dans le sallon d'Apollon ; & on leur servit un repas qui coûta 25,000 livres. Il se fâcha un jour très-sérieusement contre son maître-d'hôtel, qui sachant qu'il devoit souper seul, avoit fait préparer un repas moins somptueux qu'à l'ordinaire : *Ne savois-tu pas*, lui dit-il, *qu'aujourd'hui Lucullus devoit souper chez Lucullus?* Ce fut lui qui apporta du royaume de Pont les premiers cerisiers que l'on ait vus en Europe. Il tomba en démence dans ses derniers jours, & mourut à l'âge de 67 ou 68 ans, avec la réputation d'un homme qui égaloit Sylla pour le mérite militaire, & le surpassoit pour les vertus civiles. Il fut fils tendre, bon frere, pere indulgent, ami sincere, maître généreux, excellent citoyen, général habile. Il se piquoit de la plus grande droiture, & malgré ses profusions, il eût été difficile de trouver dans l'ancienne Rome un homme d'une probité plus exacte & plus sévere. Voyez l'*Histoire de Lucullus*, dans le 1er. vol. des *Mélanges historiques & critiques* de M. le président d'Orbessan.

LUDEWIG, (Jean-Pierre) conseiller-intime du roi de Prusse, chancelier du duché de Magdebourg, professeur en droit, mort le 7 septembre 1743, à 73 ans, a beaucoup écrit en latin & en allemand. On a de lui : I. *Scriptorum rerum Germanicarum*, Francfort & Leipsig, 1718, 2 vol. in-fol. II. *Manuscripta omnis Ævi, diplomata ac monumenta inedita*,

1720-1740, 12 vol. in-8°. III. La *Vie de Justinien & de Tribonien*, 1731. IV. *Œuvres diverses*, 1720, 2 vol. V. *Recueil des écrivains de l'Histoire de l'évêché de Wurtzbourg*, Francfort, 1713, in-fol., en allemand; la plupart n'avoient pas encore été imprimés. VI. *Recueil des écrivains de l'évêché de Bamberg*, 1718, in-fol. Ces recueils sont estimés & recherchés. On trouve son *Eloge* dans le tome 4 des Journaux de Florence.

LUDGER, (S.) né vers l'an 743, d'une des premieres maisons de Frise, fut mis de bonne heure selon ses desirs, sous la conduite de S. Grégoire, disciple & successeur de S. Boniface, qui prenant un soin particulier de son éducation, & charmé des progrès que son éleve faisoit dans les sciences & la vertu, lui donna la tonsure cléricale. Ludger voulant se perfectionner de plus en plus dans les connoissances propres à former son esprit & son cœur, passa en Angleterre & suivit quatre ans & demi le célebre Alcuin, qui étoit à la tête de l'école d'Yorck. Avare de son tems, il en partageoit tous les momens entre les exercices de la Religion & l'étude de l'Ecriture & des saints Peres. En 773, il retourna dans sa patrie; & S. Grégoire étant mort en 776, Albéric son successeur éleva Ludger à la dignité sacerdotale, & l'employa plusieurs années à prêcher l'Evangile dans la Frise. Le succès répondit à son zele. Il convertit une multitude innombrable d'infideles & de mauvais chrétiens, fonda plusieurs monasteres & bâtit des églises de toutes parts sur les ruines du paganisme. Mais les Saxons étant venus fondre sur la Frise, il fut obligé d'interrompre ses travaux apostoliques, & de quitter le pays. Pendant ce tems, il fit un voyage à Rome, afin de consulter le pape Adrien II sur le parti qu'il avoit à prendre pour exécuter la volonté de Dieu. Il se retira ensuite au Mont-Cassin pendant trois ans, & y pratiqua toutes les austérités de cette maison, sans y avoir fait néanmoins les vœux monastiques. Charlemagne ayant vaincu les Saxons, & s'étant rendu maître de la Frise en 787, Ludger revint dans son pays & y continua ses missions. Il annonça l'Evangile aux Saxons, & en convertit un grand nombre. Il porta ensuite la lumiere de la foi dans la province de Sudergou, aujourd'hui la Westphalie, & fonda le monastere de Werden dans le comté de la Marck. En 802, Hildebaud, archevêque de Cologne, sacra Ludger évêque de Mimigardeford, malgré la résistance de ce dernier. Ce fut alors que la ville de Mimigardeford prit le nom de Munster, du monastere que Ludger y bâtit pour des chanoines-réguliers, destinés à faire l'Office divin dans la cathédrale. Le nouvel évêque joignit à son diocese cinq cantons de Frise, qu'il avoit gagnés à J. C. On lui est encore redevable de la fondation du monastere de Helmstadt, dans le duché de Brunswick, qui fut ensuite appellé de son nom. Doux & affable envers les pauvres, il étoit plein de fermeté & de résolution à l'égard des riches enflés de leurs trésors,

& d'une rigueur inflexible envers les pécheurs impénitens. Une dame de qualité, coupable d'inceste, en fit l'expérience. Elle ne put rien gagner sur l'esprit de l'évêque; & comme elle ne se corrigeoit pas, il la retrancha de la communion des fideles. Dans tous les tems, la vertu eut des censeurs & des calomniateurs. Aussi celle de Ludger n'en fut pas à l'abri. On le décria auprès de Charlemagne; on lui reprocha qu'il ruinoit son évêché, qu'il négligeoit l'embellissement des églises de sa jurisdiction. Le prince donna dans le piege, & ordonna à Ludger de se rendre à la cour. Ludger obéit. Le lendemain de son arrivée, un officier le vint avertir que l'empereur l'attendoit; mais comme il étoit occupé à dire son office, il répondit qu'il iroit trouver le prince aussi-tôt qu'il auroit fini. L'empereur le fit chercher jusqu'à trois fois, & dès qu'il fut arrivé, Charlemagne lui demanda avec un peu d'émotion pourquoi il le faisoit attendre si long-tems: « Je sais, Sire, » dit-il, tout ce que je dois à » votre majesté; mais j'ai cru » que vous ne trouveriez pas » mauvais que Dieu eût la pré- » férence. Quand on est avec » lui, il faut oublier toutes les » autres choses. D'ailleurs, en » agissant de la sorte, je me » suis conformé aux intentions » de votre majesté, puisqu'a- » près m'avoir choisi pour » évêque, elle m'a commandé » de préférer le service de Dieu » à celui des hommes ». Cette réponse fit seule sa justification, & l'empereur le traita avec distinction, & disgracia tous ceux qui avoient voulu le perdre. Ludger mourut en 809, après avoir exercé jusqu'au dernier moment les fonctions de l'apostolat.

LUDOLPHE VAN-CEULEN, *voyez* VAN-CEULEN.

LUDOLPHE DE SAXE, d'abord Dominicain, puis Chartreux, étoit prieur de Strasbourg en 1330; c'est tout ce qu'on sait sur son compte. Outre une traduction du livre de l'*Imitation* qu'il passe pour avoir faite, on lui doit une *Vie de* JESUS-CHRIST, in-fol., en latin, imprimée, à ce qu'on croit, en 1474, dans son monastere, elle a été réimprimée avec une version françoise, en 2 vol. in-fol. Ces deux éditions sont peu communes.

LUDOLPHE *ou* LUDOLF, (Job) né en 1624 à Erfort d'une famille ancienne, s'appliqua à l'étude des langues avec un travail infatigable. Ludolphe voyagea beaucoup, visita les bibliotheques des différens pays, en rechercha les curiosités naturelles & les antiquités, & forma des liaisons avec les savans. Il fut conseiller à Erfort pendant près de 18 ans, & se retira ensuite à Francfort avec sa famille. L'électeur Palatin le mit alors à la tête de ses affaires, & lui confia le soin de ses revenus. Ludolphe étoit aussi propre aux affaires tumultueuses de l'état qu'aux recherches pénibles des sciences. Son ardeur pour le travail étoit si vive, que dans ses repas même il avoit toujours un livre devant les yeux. Il savoit beaucoup de langues, & s'étoit particuliérement appliqué à celle des Ethiopiens. Il mourut à Francfort

en 1704, à 80 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Historia Æthiopica*, Francfort, 1681, in-fol. On en publia en 1684 un abrégé en françois. II. Un *Commentaire sur cette Histoire*, 1691, in-fol., en latin. III. Un *Appendix* pour le même ouvrage, 1693, in-4°., en latin. L'histoire des Ethiopiens, leur religion, leurs coutumes sont développées dans ces différens écrits avec beaucoup d'érudition; mais avec peu d'exactitude. L'abbé Renaudot en a relevé plusieurs fautes dans son *Histoire des Patriarches d'Alexandrie*, & dans sa *Collection des Liturgies Orientales*. IV. Une *Grammaire* & un *Dictionnaire Abyssin*, 1698, in-fol. V. *Dissertatio de Locustis*, Francfort, 1694, in-fol. VI. *Fasta Ecclesiæ Alexandrinæ*, Francfort, 1691, in-fol. VII. Un grand nombre d'autres Ouvrages, dont on peut voir la liste dans la *Vie* de Ludolphe par Juncker; mais il ne faut pas s'en tenir à l'idée exagérée que ce biographe donne des qualités & des connoissances de son héros.

LUDOVIC SFORCE, *voyez* SFORCE.

LUGO, (Jean de) né à Madrid en 1583, se disoit néanmoins de Séville, parce que son pere y faisoit sa résidence. Il se fit Jésuite en 1603, & après la mort de son pere il partagea sa succession, qui étoit fort considérable, entre les Jésuites de Séville & les Jésuites de Salamanque. Après avoir enseigné la philosophie & la théologie en divers colleges, il fut envoyé à Rome pour y professer cette derniere science; ce qu'il fit avec applaudissement pendant vingt ans. Le pape Urbain VIII le nomma cardinal en 1643, & se servit de lui en plusieurs occasions. Cette dignité ne dérogea en rien à son humilité, à sa modestie, à son amour pour la pauvreté & la simplicité religieuse; il ne souffrit jamais dans son palais aucun meuble brillant ou précieux. Lugo mourut à Rome en 1660, à 77 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin, qu'on a recueillis en 7 gros vol. in-fol. Ils roulent tous sur la théologie scholastique & morale, & furent imprimés successivement à Lyon, depuis 1633 jusqu'en 1660. Le volume qui a été le plus lu par les théologiens, est le 3e.: *De virtute & Sacramento Pœnitentiæ*, publié à Lyon en 1630, & réimprimé en 1644 & 1651. Ceux qui ont prétendu voir dans ses ouvrages le *péché philosophique*, ont mis dans cette accusation une animosité qui prouve mieux l'esprit de parti dont ils étoient animés, que l'erreur du cardinal qui n'a jamais enseigné cette doctrine. Le cardinal de Lugo étoit fort charitable. Ce fut lui qui donna le premier beaucoup de vogue au quinquina, qu'on appella la *Poudre de Lugo*, & que les Anglois appellent encore aujourd'hui la *Poudre des Jésuites*. Il la donnoit gratuitement aux pauvres, & multiplioit par-là les occasions de s'assurer des propriétés de ce fébrifuge, qui se vendoit alors très-cher. — Son frere aîné (François de LUGO), Jésuite comme lui, mort en 1652, à 72 ans, est auteur d'un *Commentaire* sur *saint Thomas*, en 2 vol in-fol., d'un

d'un *Traité des Sacremens*, & de plusieurs *Traités* de théologie, 3 vol. in-4°.

LUILLIER, (Jean) d'une famille ancienne de Paris, seigneur d'Orville & maître-des-comptes, fut élu prévôt des marchands en 1592. Il rendit de grands services à Henri IV, & obtint pour récompense une charge de président à la chambre-des-comptes, que le roi créa en sa faveur. — De la même famille étoit Jean LUILLIER, fils de l'avocat-général du parlement de Paris, qui fut recteur de l'université en 1447, docteur & professeur en théologie quelque tems après, puis évêque de Meaux en 1483. Il fut aussi confesseur de Louis XI, & ne contribua pas peu à terminer la guerre du *Bien Public*. Il mourut le 11 septembre 1500, âgé d'environ 75 ans.

LUILLIER, (Magdelene) fille du président Jean Luillier, fut mariée à Claude le Roux de Sainte-Beuve, conseiller au parlement de Paris. Ayant perdu son époux, elle oublia les vaines délices du siecle, dont les suites sont si ameres, & s'attacha à un bien plus solide & indépendant des événemens humains. Après avoir fondé à Paris le monastere des Religieuses Ursulines du fauxbourg S. Jacques, elle les édifia par ses vertus, & y mourut en odeur de sainteté l'an 1628.

LUINES, *voyez* ALBERT & LUYNES.

LUISINO, LUISINI *ou* LUITSINO, (François) célebre humaniste d'Udine, dans le Frioul, recommandable par son amour pour la littérature, & par l'intégrité de sa vie, enseigna quelque tems les lettres grecques & latines à Reggio, & devint ensuite secrétaire du duc de Parme. Il mourut en 1568, à 45 ans. On a de lui : I. *Parergôn Libri tres, in quibus, tam in Græcis quàm in Latinis Scriptoribus multa obscura loca declarantur*. Cet ouvrage est inséré dans le tom. 3e. du recueil de Jean Gruter, intitulé : *Lampas seu fax Artium, hoc est Thesaurus criticus*. II. Un *Commentaire* latin sur l'*Art Poëtique* d'Horace, Venise, 1554, in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec Louis LUISINO (*Aloysius Luisinus*), natif d'Udine, qui vivoit dans le même tems, a mis en vers hexametres les *Aphorismes* d'Hippocrate, Venise, 1552, in-8°, & donné le *Recueil des Auteurs qui ont traité de la maladie vénérienne*, 2 vol. in-fol., imprimés à Venise, l'un en 1567, l'autre en 1599, dont Boerhaave a donné une nouvelle édition à Leyde, 1728, in-fol. On le connoît encore par son excellent traité *De Compescendis animi affectibus*, Bâle, 1562, in-8°, & Strasbourg, 1713.

LUITPRAND, roi des Lombards, succéda à son pere Ansprand en 713. Il fut toujours lié d'amitié avec Charles Martel, soumit Thrasimond, duc de Spolete, & mourut en 743. C'étoit un prince pieux & zélé pour la Religion Catholique. Il acheta pour une somme considérable le corps de S. Augustin, qui avoit été transporté d'Afrique en Sardaigne, & le fit déposer à Pavie avec beaucoup de solemnité & de magnificence.

LUITPRAND, LIUTPHRAND *ou* LITOBRAND,

diacre de Pavie, puis évêque de Crémone, fit deux voyages à Constantinople en qualité d'ambassadeur; l'un en 948, au nom de Bérenger II, roi d'Italie, avec qui il se brouilla à son retour; l'autre en 968, au nom de l'empereur Othon, auprès duquel il s'étoit retiré, après avoir été disgracié de Bérenger. Il fut l'interprete de cet empereur au concile de Rome de l'an 963. La meilleure édition des Œuvres de Luitprand est celle d'Anvers en 1640, in-fol., donnée par Jerôme de la Higuera & Laurent Ramiresius. Le style en est dur, serré & très-véhément. Il affecte de faire parade de grec, & de mêler des vers à sa prose. On y trouve une *Histoire* de ses *légations à Constantinople*, & une *Relation* en 6 livres de ce qui s'étoit passé en Europe de son tems. Le 6*e*. livre n'est pas entiérement de lui; le 6*e*. chapitre inclus le 11*e*. sont d'une main étrangere. L'*Histoire* de sa légation auprès de Nicéphore Phocas, l'an 968, avoit été publiée par Henri Canisius, Ingolstadt, l'an 1600. Ses récits ne sont pas toujours fideles; il est ou flatteur ou satyrique. Le livre des *Vies des Papes*, depuis S. Pierre jusqu'à Formose, & les *Chroniques des Goths*, qu'on lui attribue, ne sont point de lui.

LULLE, (Raimond) surnommé *le Docteur illuminé*, né dans l'isle de Majorque en 1236, s'appliqua, avec un travail infatigable, à l'étude de la philosophie des Arabes, de la chymie, de la médecine & de la théologie. Il alla ensuite annoncer les vérités de l'Evangile en Afrique, & fut assommé à coups de pierres en Mauritanie, le 29 mars 1315, à 80 ans. Il est honoré comme martyr à Majorque, où son corps fut transporté. Il nous reste de lui un grand nombre de *Traités* sur toutes les sciences, dans lesquels on remarque beaucoup d'étude & de subtilité, mais peu de solidité & de jugement. Quoiqu'il y ait encore aujourd'hui des gens qui prétendent qu'en saisissant la clef de ces mystérieux écrits, on trouve des connoissances vraies & simples; il est certain que cette voie d'y parvenir est pénible & puérile, qu'elle suppose dans celui qui la trace, un esprit tortueux & faux, & fronde la premiere qualité de l'enseignement, qui est la clarté. On a donné à Mayence, en 1714, le catalogue des ouvrages de cet auteur, in-8°. On y trouve des *Traités* sur la *Théologie*, la *Morale*, la *Médecine*, la *Chymie*, la *Physique*, le *Droit*, &c.: car les docteurs de ces siecles embrassoient toutes les sciences, quoiqu'ils n'en possédassent parfaitement aucune. Il n'est cependant pas certain que tous les ouvrages énoncés dans ce catalogue soient de lui; on peut croire que plusieurs auteurs, pour donner de la vogue à leurs ouvrages, les ont décorés de ce nom célebre alors; & l'on peut croire encore que plusieurs ont été défigurés: par-là on concilie très-simplement & sans effort les idées contradictoires qui résultent des écrits de cet homme si fameux. On a en françois deux *Vies* de Raimond Lulle: l'une de M. Perroquet, Vendôme, 1667, in-8°; l'autre du P. Jean-Marie de Vernon, Paris, 1668, in-12. Jordanus Brunus a donné deux ouvrages

qui ont rapport à l'hiſtoire de Lulle : I. *Liber de Lampade combinatoria R. Lulli*, Prague, 1588, in-8°. II. *De compendioſa architectura & complemento artis Lulli*, Paris, 1582, in-16. Mais cet apoſtat, fanatique forcené, dont les organes étoient évidemment dérangés, ne mérite aucune croyance dans tout ce qu'il dit de Lulle. Les écrivains qui prononcent difficilement ſur le caractere des hommes extraordinaires, pour leſquels le bien & le mal ſemblent plaider avec une force à-peu-près égale, regardent Raimond Lulle comme un perſonnage preſqu'indéfiniſſable : de vie d'abord diſſipée & même libertine, enſuite frere très-fervent du Tiers-Ordre de S. François, amateur de la ſolitude & ſolliciteur aſſidu des princes, qu'il vit tous & preſſa juſqu'à l'importunité, pour les faire entrer dans les plans de ſon zele ; négociateur d'une activité unique, auteur de plus de volumes qu'un homme n'en pourroit tranſcrire & preſque lire durant le meſure ordinaire de la vie, accuſé d'héréſie & martyriſé chez les Mahométans d'Afrique; homme en un mot ſi différent de lui-même & chargé de tant de contrariétés inconciliables, que ſi tout ce qu'on en raconte, eſt vrai, les faits les plus romaneſques ne ſont plus chymériques. On lui a attribué juſqu'à la découverte du grand œuvre; & il ſe l'attribue lui-même, ſi le paſſage où il dit qu'il l'a appriſe par révélation, eſt réellement de lui. On a cru lui reconnoître des traits de reſſemblance avec Paracelſe & Corneille Agrippa; mais il paroît qu'il ne mérite pas cette comparaiſon. Le P. Kircher, dans ſon *Mundus ſubterraneus*, obſerve que ſi Lulle a eu des travers, il ne faut pas douter qu'il en ait fait pénitence dans la vie auſtere & édifiante qu'il a menée enſuite ; qu'il avoit réſolu de brûler ſes livres, mais que ſes diſciples les ont dérobés à cet acte de ſageſſe & de juſtice.

LULLE DE TERRACA, (Raimond) ſurnommé le *Néophyte*, de Juif ſe fit Dominicain, & retourna enſuite au judaïſme. Il ſoutint des erreurs monſtrueuſes, condamnées par le pape Grégoire XI en 1376.

LULLI, (Jean-Baptiſte) muſicien, né à Florence en 1633, quitta ſa patrie de bonne heure. Ce fut un officier François qui engagea Lulli, encore jeune, à aller en France. A peine fut-il arrivé, qu'il ſe fit rechercher pour le goût avec lequel il jouoit du violon. Mademoiſelle de Montpenſier l'attacha à ſon ſervice ; & Louis XIV lui marqua bientôt après le cas qu'il faiſoit de ſon talent, en lui donnant l'inſpection ſur ſes violons. On en créa même une nouvelle bande en ſa faveur, qu'on nomma les *Petits-Violons*, par oppoſition à la bande des Vingt-Quatre, la plus célebre alors de toute l'Europe. Les ſoins de Lulli, & la muſique qu'il fournit à ſes éleves, mirent en peu de tems les Petits-Violons dans la plus haute réputation. Lulli a fait pluſieurs innovations dans la muſique, qui lui ont toutes réuſſi. Avant lui la baſſe & les parties du milieu n'étoient qu'un ſimple accompagnement, & l'on ne conſidéroit que le chant

du dessus dans les pieces de violon; mais Lulli a fait chanter les parties aussi agréablement que le dessus. Il y a introduit des fugues admirables; il a étendu l'empire de l'harmonie; il a trouvé des mouvemens nouveaux, & jusques-là inconnus à tous les maîtres. Il a fait entrer dans les concerts jusqu'aux tambours & les tymbales. Des faux accords & des dissonances, écueil ordinaire où les plus habiles échouoient, Lulli a su composer les plus beaux endroits de ses ouvrages, par l'art qu'il a eu de les préparer, de les placer & de les sauver. Le caractere de la musique de cet artiste est une variété merveilleuse, une mélodie & une harmonie qui enchante. Ses chants sont si naturels & si insinuans, qu'on les retient, pour peu qu'on ait de goût & de disposition pour la musique. Lulli mourut à Paris en 1687, à 54 ans, pour s'être frappé rudement le bout du pied en battant la mesure avec sa canne. Le mauvais germe que la débauche avoit mis dans son sang, fit empirer le mal. Au premier danger, Lulli consentit à livrer à son confesseur un Opéra nouveau, *Achille & Polixene*; le confesseur le brûla. Quelques jours après, Lulli se portant mieux, un prince, qui aimoit ce musicien, fut le voir: *Eh quoi! Baptiste*, lui dit-il, *tu as jeté ton Opéra au feu? Tu étois bien fou de brûler une si belle musique!* — *Paix, paix, monseigneur*, lui répondit Lulli à l'oreille, *je savois bien ce que je faisois: j'en avois une seconde copie*; trait qui du premier abord ne paroît que plaisant, mais qui dans le fond marque une ame fausse & hypocrite. Une rechute lui fit bientôt tenir un langage différent. Il se fit mettre sur la cendre, la corde au cou, fit amende-honorable, & chanta les larmes ax yeux: *Il faut mourir, pécheur*, &c. Lulli formoit lui-même ses musiciens & ses acteurs. Son oreille étoit si fine, que d'un bout du théâtre à l'autre il distinguoit le violon qui jouoit faux. Dans son premier mouvement de colere, il brisoit l'instrument sur le dos du musicien: la répétition faite, il l'appelloit, lui payoit son instrument plus qu'il ne valoit, & l'emmenoit dîner avec lui. Lulli avoit l'enthousiasme du talent, sans lequel on réussit toujours foiblement. Il savoit ce qu'il valoit dans son genre, & le faisoit trop sentir aux autres. Malgré une ardeur continuelle de caractere, personne n'apportoit dans la société plus de gaieté que lui, mais d'une gaieté qui dégénéroit en polissonnerie. Il étoit violent & emporté, & l'on a peine à croire tous les traits qu'on cite de sa fureur. La grossesse de Mlle. le Rochois retardant la représentation d'un de ses *Opéra*, il donna à cette actrice un coup de pied dans le ventre, qui lui fit faire une fausse-couche. Boileau, dans l'*Epître au marquis de Segnelay*, le peint par ces six vers:

En vain par la grimace un bouffon odieux
A table nous fait rire & divertit nos yeux,
Ses bons mots ont besoin de farine & de plâtre.
Prenez-le tête-à-tête, ôtez lui son théâtre,

Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux,
Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.

On a de lui des *Opéra*, des *Tragédies*, des *Pastorales*, des *Divertissemens*; outre ces pieces, Lulli a encore fait la musique d'environ 20 Ballets, & de plusieurs Comédies de Moliere; des *Trio* de violons & plusieurs *Motets* à grands chœurs, &c.

LUMAY, *voyez* LA MARCK.

LUNA, (Alvarez de) gentilhomme Espagnol, s'empara de l'esprit de Jean II, roi de Castille, dont il obtint l'épée de connétable, & qu'il gouvernoit non en favori, mais en maître despotique. Il abusa de son pouvoir, alluma la guerre dans le royaume, persécuta les grands, s'enrichit du bien d'autrui, & reçut de l'argent des Maures pour empêcher la prise de la ville de Grenade. Convaincu de ces crimes, il fut condamné à Valladolid, l'an 1453, à avoir la tête coupée, qu'on exposa pendant plusieurs jours avec un bassin, pour trouver de quoi faire enterrer son corps. On assure que Luna ayant voulu savoir d'un astrologue quelle seroit sa fin, celui-ci lui répondit qu'il mourroit à *Cadahalso*. C'étoit le nom d'une de ses terres, & ce terme signifie aussi *échafaud* en espagnol.

LUNDORPIUS, (Michel-Gaspar) écrivain Allemand, a continué l'*Histoire de Sleidan*, mais d'une maniere fort inférieure : cette *Continuation*, qui est en 3 volumes, va jusqu'à l'an 1609. On a encore de lui : I. *Acta publica*. II. Des *Notes* sur *Pétrone*, sous le nom supposé de *George Erhard*; elles sont peu recherchées.

LUNE, (Pierre de) *voyez* BENOÎT, antipape.

LUPI, (Antoine-Marie) Jésuite, né à Florence, mort à Palerme en 1737, a écrit beaucoup de dissertations savantes, sur-tout pour éclaircir les antiquités sacrées & profanes. Le P. Zaccaria a donné une édition des *Œuvres* du P. Lupi, son confrere, à Faenza, 1785, 2 vol. in-4°, avec des notes. — Il ne faut pas le confondre avec MARIO LUPI, camérier du pape Pie VI, & chanoine de Bergame, dont on a aussi d'excellentes dissertations sur les antiquités; entr'autres : *Codex diplomaticus civitatis & ecclesiæ Bergamensis*; & *De Parochiis, ante annum Christi millesimum*. Dans ce dernier ouvrage, imprimé à Bergame en 1788, 1 vol. in-4°, il ruine de fond en comble les prétentions des curés de Pistoie, qui voulurent s'ériger en évêques, dans le conventicule qu'ils tinrent en 1786, pour renverser la hiérarchie & la discipline de l'Eglise. Il prouve que les cures & les curés sont d'institution moderne; qu'il n'y avoit anciennement aucune paroisse dans les villes épiscopales, si on excepte Rome & Alexandrie; expose les raisons pourquoi il y en avoit dans ces deux villes, & réfute ceux qui delà ont conclu qu'il y en avoit dans les autres : il réfute également quelques écrivains qui ont parlé de grandes paroisses établies à la campagne, qui avoient sous elles plusieurs paroisses moindres & dépendantes, & montre qu'avant le onzieme siecle, il n'y a point eu de telles paroisses. Il prouve enfin

que ce qu'on a appellé le *Sénat de l'Eglise*, que les prêtres appellés *Cardinaux*, que ceux qui intervinrent avec voix consultative, dans les conciles généraux ou provinciaux, n'étoient nullement curés ou recteurs de paroisse; & que ces prérogatives appartenoient dans leur plus ancienne origine, au clergé supérieur ou bien aux chanoines des cathédrales. « Il est à souhaiter, dit un critique, que les curés qui voudroient imprudemment s'élever au-dessus de leur état, & du rang qu'ils tiennent dans l'Eglise, lisent cet ouvrage avec attention, pour se guérir d'une erreur dangereuse; mais le nombre, grace à la divine Providence qui veille sur l'ordre établi dans son Eglise, n'en est pas grand. Si on excepte ceux que la nouvelle secte a su s'associer pour travailler de concert avec elle à la subversion de la foi Catholique, on ne trouve dans cette précieuse classe du sacerdoce Chrétien, aucun membre atteint de la ridicule & ambitieuse envie de s'égaler aux premiers pasteurs». Nous ignorons si cet érudit & orthodoxe écrivain est encore en vie.

LUPUS, (Chrétien) ainsi nommé, parce que son nom de famille *Wolf*, signifie *Loup*, religieux Augustin, né à Ypres en 1612, enseigna la philosophie à Cologne, puis la théologie à Louvain, avec un succès distingué. Il exerça ensuite les premieres charges de son ordre dans sa province. Le pape Clément IX voulut lui donner un évêché, avec l'intendance de sa sacristie; mais le P. Lupus, préférant l'étude & le repos à l'esclavage brillant des dignités, refusa constamment l'un & l'autre. Innocent XI & le grand-duc de Toscane lui donnerent aussi des marques publiques de leur estime. Il fut pendant quelque tems favorable au Jansénisme, mais il se détacha de ce parti, & mourut bon catholique à Louvain en 1681, à 70 ans. Il s'étoit fait lui-même une épitaphe, dans laquelle il disoit modestement qu'il étoit *dignus nomine reque Lupus... Indignus non re, sed solo nomine doctor.* On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin. Les principaux sont: I. De savans *Commentaires sur l'Histoire & sur les Canons des Conciles*, 1665-1673, 5 vol. in-4°. II. Un *Traité des Appels au Saint-Siege*, in-4°, contre Quesnel. On y trouve une bonne réfutation faite d'avance d'un fameux compilateur de nos jours (Hontheim), qui a étrangement défiguré cette matiere comme bien d'autres; le droit d'appeller au pape y est démontré par la nature de sa primauté, & par toute l'histoire ecclésiastique (*voyez* ATHANASE, INNOCENT I, ZOSIME). III. Un *Traité sur la Contrition*, Louvain, 1666, in-4°, aussi savant que solide, où il se déclare pour la nécessité de l'amour dans le Sacrement de pénitence (*voyez* NÉERCASSEL). IV. *Recueil de Lettres & de Monumens, concernant les Conciles d'Ephese & de Chalcédoine*, Louvain, 1682, 2 vol. in-4°, avec des notes. V. Un recueil des *Lettres* de S. Thomas de Cantorbery, précédées de sa *Vie*, Bruxelles, 1682, 2 vol. in-4°. VI. Un *Commentaire* sur les *Proscriptions* de

Tertullien, Bruxelles, 1675, in-4°. VII. *Opuscula posthuma*, publiés par le P. Guillaume Wynants du même ordre, Bruxelles, 1690, in-4°. Ce recueil renferme plusieurs dissertations, entr'autres sur la *Simonie des Monasteres* contre Van-Espen, sur *l'Ancienne discipline de la Milice Chrétienne*, sur l'*Exposition du S. Sacrement*, sur le *Droit des Réguliers de prêcher* contre Steyart, &c. VIII. *De l'origine des Hermites, des Clercs & des Religieuses de l'ordre de S. Augustin*, Douay, 1651, in-8°, &c. Ces ouvrages, écrits en latin, sont remplis d'érudition. Ils ont été réunis à Venise en 4 vol. in-fol., 1724, par le P. Thomas Philippino de Ravenne, du même ordre. On les a aussi en 12 vol. in-4°.

LUPUS, *voyez* LOUP.

LUSCINIUS, (Othmar) chanoine de Strasbourg sa patrie, laissa plusieurs écrits, entr'autres : I. Des *Traductions* latines des *Simposiaques* de Plutarque, & des *Harangues* d'Isocrate à Demonicus & à Nicoclès : d'*Epigrammes Grecques*, &c. Elles sont plus fidelles qu'élégantes. II. Des *Commentaires sur l'Ecriture-Sainte*. Il mourut en 1535.

LUSIGNAN, *voyez* LUZIGNAN.

LUSSAN, (François d'Esparbez de) vicomte d'Aubeterre, servit sous Henri IV & sous Louis XIII, & se distingua dans différentes occasions. Il fut pourvu par le premier, l'an 1590, du gouvernement de Blaye, sur la démission de son pere ; & par le second, l'an 1620, de la dignité de maréchal de France, après avoir remis son gouvernement de Blaye à Brantes, frere du connétable de Luynes. Il se déclara pour la reine en 1620, fit le siege de Nérac & de Caumont en 1621, sous le duc de Mayenne ; & se retira ensuite à Aubeterre, où il mourut en 1628. Son pere, Jean-Paul d'Esparbez, s'étoit maintenu dans Blaye malgré le maréchal de Matignon, qui l'y assiégea pour l'en déposséder. Il avoit commencé à servir en Italie sous Montluc, qui parle avec éloge de sa bravoure naissante au siege de Sienne en 1554.

LUSSAN, (Marguerite de) fille d'un cocher & de la Fleury, célebre diseuse de bonne aventure, naquit à Paris vers 1682. Le savant Huet ayant eu occasion de la connoître, goûta son esprit, & l'exhorta, dit-on, à composer des romans moraux ; mais il est à croire qu'il n'eût point approuvé tous ceux qui sortirent de sa plume. On vit d'abord paroître l'*Histoire de la Comtesse de Gondès*, en 2 vol. Ignace-Louis de la Serre, sieur de Langlade, auteur de quelques Opéra, dirigea ce premier ouvrage de Mlle. de Lussan, & vécut toujours dans la plus grande intimité avec son associée. Elle commença par avoir pour lui des sentimens qui passoient les bornes de la reconnoissance. Elle fit croire ensuite, par la continuité de ses attentions, qu'il étoit son mari ; on se trompoit. On attribue à M. l'abbé de Boismorand les *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguste*, en 6 part. ou 2 vol. in-12, qui virent le jour en 1733, & qui ont été souvent réimprimées depuis. C'est sans contredit le meilleur ouvrage

qui ait paru ſous le nom de Mlle. de Luſſan. La figure de cette romanciere n'étoit point agréable. Elle étoit louche & brune à l'excès. Sa voix & ſon air n'appartenoient pas à ſon ſexe, & montroient aſſez que la marotte des ſciences dénature le caractere des femmes (*voy*. GÉOFRIN, GRAFIGNY, des HOULIERES, SUSE, TENCIN). Comme elle étoit fort gourmande, un excès dans le manger lui cauſa une indigeſtion, dont elle mourut à Paris le 31 mai 1758, âgée de 75 ans. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a d'elle : I. Les *Veillées de Theſſalie*, 4 part. ou 2 vol. in-12. C'eſt un recueil de contes agréables & de fictions ingénieuſes. II. *Mémoires ſecrets & intrigues de la Cour de France ſous Charles VIII*, 1741, in-12. III. *Anecdotes de la Cour de François I*, 1748, 3 vol. in-12. IV. *Marie d'Angleterre*, 1749, in-12. V. *Annales de la Cour de Henri II*, 1749, 2 vol. in-12. VI. On a vu paroître auſſi ſous ſon nom l'*Hiſtoire de la vie & du regne de Charles VI, roi de France*, 1753, 9 vol. in-12. *L'Hiſtoire du regne de Louis XI*, 1755, 6 vol. in-12; & l'*Hiſtoire de la derniere révolution de Naples*, 1756, 4 vol. in-12. Mais ces trois derniers ouvrages ſont de Baudot de Juilli, le même qui en 1696 donna l'*Hiſtoire de Charles VII*, 2 vol. in-12, réimprimée en 1755. VII. La *Vie du brave Crillon*, 1757, en 2 vol. in-12 : ouvrage prolixe & mal écrit. Le défaut de préciſion eſt celui de preſque tous les écrits de Mlle. de Luſſan.

LUTATIUS-CATULUS, (Caïus) conſul Romain l'an 242 avant J. C. commandoit la flotte de la république dans le combat livré aux Carthaginois entre Drépani & les iſles Ægates. Il leur coula à fond 50 navires & en prit 70. Cette victoire obligea les vaincus à demander la paix, & mit fin à la premiere guerre punique.

LUTATIUS-CATULUS, (Quintus) conſul Romain l'an 102 avant J. C. vainquit les Cimbres de concert avec Marius ſon collegue. Après la mort de Sylla, Catulus voulut maintenir les légions dans la poſſeſſion des terres que le dictateur leur avoit données. Lepidus prétendit qu'il falloit les rendre aux premiers propriétaires. Cette querelle excita de nouveaux troubles, dans leſquels Lutatius entra avec chaleur. L'impétuoſité de ſon génie lui fit beaucoup d'ennemis, & il périt miſérablement dans les guerres civiles. Ce magiſtrat fut du nombre des orateurs illuſtres. Il avoit fait de belles *Harangues* & l'*Hiſtoire de ſon Conſulat;* mais ces ouvrages ne ſont point parvenus juſqu'à nous.

LUTHER, (Martin) né à Iſlebe, dans le comté de Mansfeld, en 1483, d'un pere forgeron, fit ſes études avec beaucoup de ſuccès. La foudre tua un de ſes compagnons, tandis qu'il ſe promenoit avec lui. Cette mort le frappa tellement, qu'il embraſſa la vie monaſtique chez les Hermites de S. Auguſtin à Erfort. Ses talens engagerent ſes ſupérieurs à l'envoyer profeſſer dans la nouvelle univerſité de Wittemberg, fondée depuis peu par Fréderic, électeur de Saxe. Il donna ſucceſſivement des leçons de philoſophie & de théologie avec beaucoup de réputation; on remarqua

ſeulement en lui un penchant extrême pour les nouveautés. Luther étoit un de ces hommes ardens & impétueux, qui, lorſqu'ils ſont vivement ſaiſis par un objet, s'y livrent tout entiers, n'examinent plus rien, & deviennent en quelque maniere abſolument incapables d'écouter la ſageſſe & la raiſon. Une imagination forte, nourrie par l'étude, le rendoit naturellement éloquent, & lui aſſuroit les ſuffrages de ceux qui l'entendoient tonner & déclamer. Il ſentoit bien ſa ſupériorité; & ſes ſuccès, en flattant ſon orgueil, le rendoient toujours plus hardi & plus entreprenant. Lorſqu'il donnoit dans quelqu'écart, les remontrances, les objections n'étoient pas capables de le faire rentrer en lui-même : elles ne ſervoient qu'à l'irriter. Un homme d'un tel caractere devoit néceſſairement enfanter des erreurs. Le moine Auguſtin, s'étant rempli des livres de l'héréſiarque Jean Hus, conçut une haine violente contre les pratiques de l'Egliſe Romaine, & ſur-tout contre les théologiens ſcholaſtiques. Dès l'an 1516 il fit ſoutenir des Theſes publiques, dans leſquelles les gens éclairés virent le germe des erreurs qu'il enſeigna depuis. Ainſi il eſt faux que Luther ait commencé à dogmatiſer à l'occaſion des diſputes ſurvenues entre les Dominicains & les Auguſtins pour la diſtribution des indulgences plénieres, qui ne furent accordées par Léon X qu'en 1517. Seckendorf, & depuis lui Lenfant & Chais, ont démontré que, long-tems avant l'éclat des indulgences, Luther avoit commencé à combattre divers points de doctrine de l'Egliſe Romaine. Il eſt vrai que les abus que commettoient les quêteurs des aumônes qu'on donnoit pour les indulgences, & les propoſitions outrées que les prédicateurs débitoient ſur leur pouvoir, lui fournirent une occaſion de répandre avec plus de liberté ſa bile & ſon poiſon. Le Luthéraniſme n'étoit qu'une étincelle en 1517; mais en 1518 ce fut un incendie. Fréderic, électeur de Saxe, & l'univerſité de Wittemberg ſe déclarerent protecteurs de Luther. Cet héréſiarque s'ouvroit peu-à-peu. D'abord il n'attaqua que l'abus des indulgences; enſuite il attaqua les indulgences mêmes; enfin il examina le pouvoir de celui qui les donnoit. De la matiere des indulgences il paſſa à celle de la juſtification & de l'efficace des Sacremens, & avança des propoſitions toutes plus erronées les unes que les autres. Le pape Léon X, l'ayant vainement fait citer à Rome, conſentit que cette querelle fût terminée en Allemagne par le cardinal Cajetan ſon légat. Cajetan avoit ordre de faire rétracter l'héréſiarque, ou de s'aſſurer de ſa perſonne : il ne put exécuter ni l'une ni l'autre de ces commiſſions. Luther lui parla dans deux conférences avec beaucoup d'orgueil & de morgue; puis craignant d'être arrêté, il prit ſecrettement la fuite, après avoir fait afficher un acte d'appel du *pape mal informé au pape mieux informé*. Du fond de ſa retraite il donna carriere à toutes ſes idées. Il écrivit contre le *Purgatoire*, le *Libre-Arbitre*, les *Indulgences*, la *Confeſſion auriculaire*, la *Primauté du Pape*, les *Vœux Monaſtiques*,

la *Communion sous une seule espece*, les *Pélerinages*, &c. Il menaçoit encore d'écrire; mais le pape, pour opposer une digue à ce torrent d'erreurs, anathématisa tous ses écrits dans une bulle du 20 juin 1520. L'héréſiarque en appella au futur concile; & pour toute réponse à la bulle de Léon X, il la fit brûler publiquement à Wittemberg avec les Décrétales des autres papes ses prédécesseurs. Ce fut alors qu'il publia son livre *De la Captivité de Babylone.* Après avoir déclaré qu'il se repentoit d'avoir été si modéré, il expie cette faute par toutes les injures que le délire le plus emporté peut fournir à un frénétique. Il y exhorte les princes à secouer le joug de la papauté, qui étoit, selon lui, le royaume de Babylone. Il supprime tout d'un coup quatre Sacremens, ne reconnoissant plus que le Baptême, la Pénitence & le Pain. C'est l'Eucharistie qu'il désigne sous le nom de Pain. Il met à la place de la *Transsubstantiation* qui s'opere dans cet adorable Sacrement, une *Consubstantiation*, qu'il tiroit de son cerveau échauffé. Le pain & le vin demeurent dans l'Eucharistie; mais le vrai corps & le vrai sang y sont aussi, *comme le feu se mêle dans un fer chaud avec le métal*, ou *comme le vin est dans & sous le tonneau.* Léon X opposa une nouvelle bulle à ces extravagances: elle fut lancée le 3 janvier 1521. L'empereur Charles-Quint convoque en même tems une diete à Worms, où Luther se rend sous un sauf-conduit & refuse de se rétracter. A son retour il se fit enlever par Fréderic de Saxe, son protecteur, qui le fit enfermer dans un château désert, pour qu'il eût un prétexte de ne plus obéir. Cependant la Faculté de théologie de Paris se joint au pape, & anathématise le nouvel hérétique. Luther fut d'autant plus sensible à ce coup, qu'il avoit toujours témoigné une grande estime pour cette Faculté, jusqu'à la prendre pour juge. Henri VIII, roi d'Angleterre, publia dans le même tems contre lui un écrit, qu'il dédia au pape Léon X. L'héréſiarque furieux eut recours à sa réponse ordinaire, aux injures. « Je ne sais si la folie » elle-même, disoit-il à ce monarque, peut être aussi insensée qu'est la tête du pauvre » Henri. O! que je voudrois » bien couvrir cette majesté » Angloise de boue & d'ordure! j'en ai bien le droit.... » Venez, disoit-il encore, » monsieur Henri, je vous apprendrai : *Veniatis domine* » *Henrice, ego docebo vos* ». Sur quoi Erasme n'a pu s'empêcher d'observer que Luther auroit du moins dû parler latin, puisque le roi d'Angleterre lui en donnoit l'exemple, & ne pas joindre des solécismes aux grossiéretés : *Quid invitabat Lutherum ut diceret: Veniatis domine Henrice, ego docebo vos? Saltem regis liber latinè loquebatur.* Ce fougueux apôtre appelloit le château où il étoit enfermé, son *Isle de Pathmos.* Sans doute que, pour mieux ressembler à l'Evangéliste S. Jean, dit M. Macquer, il crut ne pouvoir se dispenser d'avoir des révélations dans son isle. Il eut une conférence avec le diable, qui lui révéla que s'il vouloit pourvoir à son salut, il falloit qu'il

s'abstînt de célébrer des messes privées. Luther suivit exactement ce conseil de l'ange des ténebres. Il fit plus; il écrivit contre les messes basses & les fit abolir à Wittemberg. Luther étoit trop resserré dans son isle de Pathmos, pour qu'il voulût y rester long-tems. Il se répandit dans l'Allemagne ; & pour avoir plus de sectateurs, il dispensa les prêtres & les religieux de la vertu & du vœu de continence, dans un ouvrage où la pudeur est offensée en mille endroits. Ce fut cette même année 1523, qu'il écrivit son *Traité du Fisc-Commun.* Il le nommoit ainsi, parce qu'il y donnoit l'idée d'un fisc ou trésor public, dans lequel on feroit entrer les revenus de tous les monasteres rentés, des évêchés, des abbayes, & en général de tous les bénéfices qu'il vouloit enlever à l'Eglise. L'espérance de recueillir les dépouilles des ecclésiastiques engagea beaucoup de princes dans sa secte, & lui fit plus de prosélytes que tous ses livres. « Il ne faut pas » croire, dit un écrivain ingé» nieux, que Jean Hus, Lu» ther ou Calvin fussent des » génies supérieurs. Il en est » des chefs de sectes comme » des ambassadeurs; souvent » les esprits médiocres y réussis» sent le mieux, pourvu que » les conditions qu'ils offrent, » soient avantageuses ». Fréderic II, roi de Prusse, appelloit Luther & Calvin *de pauvres gens.* Si en effet on veut réduire les causes des progrès de la réforme à des principes simples, on verra qu'en Allemagne ce fut l'ouvrage de l'intérêt, en Angleterre celui de l'amour, & en France celui de la nouveauté. L'amorce des biens ecclésiastiques fut le principal apôtre du Luthéranisme. Cependant Luther lui-même eut le tems de voir que ces biens n'avoient point enrichi les princes qui s'en étoient emparés. Il trouva même que l'électeur de Saxe & ses favoris qui avoient partagé cette dépouille, n'en étoient pas devenus plus riches. L'expérience, disoit-il, nous apprend que ceux qui s'approprient les biens ecclésiastiques, n'y trouvent qu'une source d'indigence & de détresse : *Comprobat experientia, eos qui ecclesiastica bona ad se traxerunt, ob ea tandem depauperari & mendicos fieri.* Il rapporte à cette occasion les paroles de Jean Hund, conseiller de l'électeur de Saxe, auquel il paroissoit que les biens de l'Eglise, envahis par les nobles, avoient dévoré leur patrimoine : *Nos nobiles cœnobiorum opes ad nos traximus. Opes nostras equestres illæ comederunt, & consumpserunt hæ cœnobiales, ut neque cœnobiales neque equestres ampliùs habeamus.* Il finit par l'apologue d'un aigle, qui emportant de l'autel de Jupiter des viandes qui lui étoient offertes, emporta en même tems un charbon qui mit le feu à son nid (*Symposiac. cap. 4*). L'observation n'étoit que trop vraie. Des courtisans avides, des administrateurs infideles ont dévoré les monasteres, les abbayes, les hôpitaux ; eux & le prince dont ils servoient la passion, semblables aux harpies de la fable, paroissoient par leurs déprédations augmenter leurs besoins; tout s'évanouissoit dans ces mains voraces (*voyez* HENRI VIII).... Cependant le parti se fortifioit

de jour en jour dans le Nord, où l'ignorance des peuples étoit plus grande, & dès-lors l'attachement à la Religion plus foible, & la séduction plus facile. De la haute Saxe il s'étendit dans les duchés de Lunebourg, de Brunswick, de Meckelbourg & de Poméranie; dans les archevêchés de Magdebourg & de Brémen; dans les villes de Wismar & de Rostock, & tout le long de la Mer-Baltique. Il passa même dans la Livonie & dans la Prusse, où le grand-maître de l'ordre Teutonique se fit Luthérien. Le fondateur du nouvel évangile quitta vers ce tems-là le froc d'Augustin, pour prendre l'habit de docteur. Il renonça à la qualité de *Révérend Pere*, qu'on lui avoit donnée jusqu'alors, & n'en voulut point d'autre que celle de *Docteur Martin Luther*. L'année d'après, 1525, il épousa Catherine de Bore, jeune religieuse d'une grande beauté, qu'il avoit fait sortir de son couvent deux ans auparavant pour la catéchiser & la séduire. Le réformateur Luther avoit déclaré dans un de ses sermons, qu'*il lui étoit aussi impossible de vivre sans femme*, *que de vivre sans manger*. Mais il n'avoit pas osé en prendre une pendant la vie de l'électeur Fréderic, son protecteur, qui blâmoit ces alliances. Dès qu'il fût mort, il voulut profiter d'une commodité que sa doctrine accordoit à tout le monde, & dont il prétendoit avoir plus de besoin que personne. Cette conduite de Luther & des autres chefs des nouvelles sectes, faisoit dire à Erasme que « les tragédies que jouoient les réformateurs, étoient de vraies comédies, puisque le mariage en étoit le dénouement ». Quelques années après, Luther donna au monde chrétien un spectacle encore plus étrange. Philippe, landgrave de Hesse, le second protecteur du Luthéranisme, voulut, du vivant de sa femme Christine de Saxe, épouser sa maîtresse. Il crut pouvoir être dispensé de la loi de n'avoir qu'une femme : loi formelle de l'Evangile, & sur laquelle est fondé le repos des états & des familles. Il s'adressa pour cela à Luther. Le patriarche de la Réforme assemble des docteurs à Wittemberg en 1539, & lui donne une permission pour épouser deux femmes. Rien de plus ridicule que le long discours que les docteurs du Nouvellisme adresserent au landgrave à cette occasion. Après avoir avoué que le Fils de Dieu a aboli la Polygamie, ils prétendent que *la loi qui permettoit à un Juif la pluralité des femmes à cause de la dureté de leur cœur*, *n'a pas été expressément révoquée*. Ils se croient donc autorisés à user de la même indulgence envers le landgrave, qui avoit besoin d'une femme de moindre qualité que sa premiere épouse, afin de la pouvoir mener avec lui aux dietes de l'Empire, où la bonne chere lui rendoit la continence impossible. L'empereur Charles-Quint, touché de ces scenes scandaleuses, avoit tâché dès le commencement d'arrêter les progrès de l'hérésie. Il convoqua plusieurs dietes : à Spire en 1529, où les Luthériens acquirent le nom de *Protestans*, pour avoir protesté contre le décret qui or-

donnoit de ſuivre la religion de l'Egliſe Romaine : à Ausbourg en 1530, où les Proteſtans préſenterent leur *Confeſſion de foi*, & dans laquelle il fut ordonné de ſuivre la croyance catholique. Ces différens décrets produiſirent la *Ligue* offenſive & défenſive *de Smalkalde* entre les princes proteſtans. Charles-Quint, hors d'état de réſiſter à la fois aux princes confédérés & aux armes Ottomanes, leur accorda la liberté de conſcience à Nuremberg en 1532, juſqu'à la convocation d'un concile général. Luther, ſe voyant à la tête d'un parti redoutable, n'en fut que plus fier & plus emporté. C'étoit chaque année quelque nouvel écrit contre le ſouverain pontife, ou contre les princes & les théologiens Catholiques. Rome n'étoit plus, ſelon lui, que la *Racaille de Sodome ;* la *Proſtituée de Babylone.* Le pape n'étoit qu'*un ſcélérat qui crachoit des diables ;* les cardinaux, *des malheureux qu'il falloit exterminer.* « Si j'é» tois le maître de l'empire, » écrivoit-il, je ferois un même » paquet du pape & des car» dinaux, pour les jeter tous » enſemble dans la mer : ce bain » les guériroit, j'en donne ma » parole, j'en donne J. C. pour » garant ». L'impétueuſe ardeur de ſon imagination éclata ſur-tout dans le dernier ouvrage qu'il publia en 1545, contre les théologiens de Louvain & contre le pape. Il y prétend que *la papauté Romaine a été établie par Satan*, & faute d'autres preuves, il mit à la tête de ſon livre une eſtampe, où le pontife de Rome étoit repréſenté, entraîné en enfer par une légion de diables. Quant aux théologiens de Louvain, il leur parle avec la même douceur : les injures les plus légeres ſont *bête*, *pourceau*, *épicurien*, *athée*, &c. Il étoit avec ſes propres ſectateurs auſſi emporté qu'avec les Catholiques ; il les menaçoit, s'ils continuoient à le contredire, de rétracter tout ce qu'il avoit enſeigné : menace digne d'un apôtre du menſonge. Cet homme trop fameux mourut à Iſlebe en 1546, à 63 ans, après avoir vaqué à ſon ordinaire à un bon repas. Un auteur moderne en a fait le portrait ſuivant : « Moine » apoſtat & corrupteur d'une » religieuſe apoſtate, ami de » la table & de la taverne, » inſipide & groſſier plaiſant, » ou plutôt impie & ſale bouf» fon, qui n'épargna ni pape, » ni monarque ; d'un tempé» rament d'énergumene con» tre tous ceux qui oſoient le » contredire, muni, pour tout » avantage, d'une érudition » & d'une littérature qui pou» voit impoſer à ſon ſiecle » ou à ſa nation, d'une voix » foudroyante, d'un air altier » & tranchant : tel fut Luther, » le nouvel évangéliſte, ou » comme il ſe nommoit, le » nouvel eccléſiaſte, qui mit » le premier l'Egliſe en feu, » ſous prétexte de la réformer, » & qui pour preuve de ſon » étrange miſſion qui deman» doit certainement des mi» racles du premier ordre, » allégua les miracles dont ſe » prévaut l'Alcoran, c'eſt-à» dire les ſuccès du cimeterre » & les progrès des armes, » les excès de la diſcorde, de » la révolte, de la cruauté, » du ſacrilege & du brigan-

» dage ». Sa secte se divisa après sa mort, & de son vivant même, en plusieurs branches. Il y eut les *Luthero-Papistes*, c'est-à-dire ceux qui se servoient d'excommunication contre les Sacramentaires ; les *Luthero-Zuingliens*, les *Luthero-Calvinistes*, les *Luthero-Osiandriens*, &c., c'est-à-dire ceux qui mêlerent les dogmes de Luther avec ceux de Calvin, de Zuingle ou d'Osiander, &c. Ces sectaires differoient tous entr'eux par quelqu'endroit, & ne s'accordoient qu'en ce point, *de combattre l'Eglise & de rejeter tout ce qui vient du pape*. C'est cette haine qui leur fit prendre, durant les guerres de religion du 16e. siecle, cette devise : PLUTÔT TURC QUE PAPISTE ; devise qui marque bien la fureur la plus extravagante, mais qui est néanmoins parfaitement assortie à l'esprit de secte, à qui rien n'est plus opposé que l'autorité d'un chef & un centre d'unité. Cependant les hommes les plus sensés parmi les Protestans, tels que Mélanchthon, Grotius, &c., ont toujours regretté l'autorité pontificale, & l'ont regardée comme une chose sans laquelle l'ensemble du Christianisme ne pouvoit subsister. Luther laissa un grand nombre d'ouvrages à ses disciples, imprimés à Iene en 1556, 4 vol. in-fol. ; & à Wittemberg en 7 vol. in-fol., 1572. On préfere les éditions publiées de son vivant, parce que dans celles qui ont vu le jour après sa mort, ses sectateurs ont fait des changemens très-considérables. On voit par ses écrits, que Luther avoit du savoir & beaucoup de feu dans l'imagination ; mais il n'avoit ni douceur dans le caractère, ni goût dans la maniere de penser & d'écrire. Il donnoit dans les grossiéretés les plus impudentes & dans les bouffonneries les plus basses. Jean Aurifaber, disciple de Luther, a mis en latin & publié en 1566, in-8°, les Discours que cet hérésiarque tenoit à table, sous ce titre : *Sermones Mensales*, ou *Colloquia Mensalia*. C'est une espece d'*Ana*, dont la lecture prouve la véracité du portrait que nous avons tracé du réformateur de l'Allemagne. On conserve dans la bibliotheque du Vatican un exemplaire de la Bible, à la fin duquel on voit une priere en vers allemands, écrite de la main de Luther, dont le sens est : « Mon » Dieu, par votre bonté, pour» voyez-nous d'habits, de » chapeaux, de capottes & de » manteaux ; de veaux bien » gras, de cabris, de bœufs, de » moutons & de genisses ; de » beaucoup de femmes & de » peu d'enfans. Bien boire & » bien manger est le vrai » moyen de ne point s'en» nuyer ». Cette priere où l'indécence, l'impiété, la luxure, la gourmandise disputent qui aura le dessus, est très-certainement de la main de Luther ; en vain Misson a-t-il voulu en faire douter, Christian Junker, son historien, en convient & la rapporte mot à mot (*Vita Lutheri*, p. 225) :

O Gott, durch deine guhte,
Bescher uns kleider und hute ;
Auch mæntel und roecke,
Fette kælber und boecke ;
Ochsen, schaffe und rinder,
Viele weiber, wenig kinder.

Schlechte speise und tranck
Machen einem das jahr lang.

LUTTI, (Benoît) peintre, né à Florence en 1666, mort à Rome en 1726, s'attacha sur-tout au coloris. Il a fait un grand nombre de tableaux de chevalet, qui l'ont fait connoître dans presque toutes les cours de l'Europe. L'empereur le fit chevalier, & l'électeur de Mayence accompagna ses lettres-patentes d'une croix enrichie de diamans. Le pinceau de Lutti est frais & vigoureux; il mettoit beaucoup d'harmonie dans ses couleurs, & donnoit une belle expression à ses figures. On lui reproche de n'être pas toujours correct. Le *Miracle de S. Pierre*, qu'il a peint dans le palais Albani à Rome, passe pour son chef-d'œuvre.

LUTWIN, (S.) né de parens illustres, fonda de ses biens l'abbaye de Mettloch, où il fit profession de la vie monastique dès que la mort de sa femme lui permit de renoncer au siecle. Le siege archiépiscopal de Treves étant devenu vacant par la retraite de S. Basin, oncle de S. Lutwin, celui-ci fut tiré de sa solitude pour le remplir. Il déploya pendant 18 ans qu'il gouverna cette illustre église, toutes les qualités d'un grand évêque. L'abbaye de Mettloch, où il fut enterré, possede encore aujourd'hui les précieuses dépouilles de sa mortalité.

LUXEMBOURG, l'une des plus anciennes & des plus illustres maisons de l'Europe. Elle a produit 5 empereurs, dont 3 ont été rois de Bohême. Elle a possédé les premieres charges en France, & a donné naissance à 6 reines & à plusieurs princesses, dont l'alliance a relevé l'éclat des familles les plus distinguées. La branche aînée de la maison de Luxembourg fut fondue dans celle d'Autriche par le mariage d'Elizabeth, fille de l'empereur Sigismond, morte en 1447; avec Albert I, archiduc d'Autriche & empereur. La branche cadette de Luxembourg-Ligny, quoique moins illustrée que la premiere, a produit:

LUXEMBOURG, (Valeran de) comte de St-Pol, fut nommé gouverneur de Genes en 1396, & grand-maître des eaux & forêts de France en 1402. Il fit la guerre aux Anglois, & fut deux fois battu. Le duc de Bourgogne le fit pourvoir de la charge de grand-bouteiller de France l'an 1410, du gouvernement de Paris, & de l'épée de connétable en 1411. Il mourut en 1415, à 60 ans, au château d'Ivoi.

LUXEMBOURG, (Pierre de) frere du précédent, né à Ligny en 1369, se fit remarquer dès sa plus tendre jeunesse par une ardeur extraordinaire pour la pratique du bien, par son assiduité à la priere, son goût pour la mortification, son amour pour l'humilité, & sur-tout par sa charité pour les pauvres. Envoyé à Paris à l'âge de 10 ans, il s'y appliqua successivement aux belles-lettres, à la philosophie & au droit canon. En 1383, il devint chanoine de Notre-Dame de Paris, quelque tems après archidiacre de Dreux, puis évêque de Metz en 1384, & mourut le 2 juillet 1387, âgé de 18 ans, à Avignon, où Clément VII, que la France reconnoissoit pour pape légitime du-

rant le grand schisme, l'avoit appellé. Pierre avoit été fait cardinal l'année précédente. Quoiqu'il eût le gouvernement de son diocese, il n'étoit point prêtre, sa prudence & sa sainteté ayant été jugée une raison suffisante pour le dispenser du défaut d'âge. Il semble cependant qu'il étoit diacre, & sa dalmatique se garde à Avignon. Les miracles, opérés par son intercession, porterent les Avignonois à construire une chapelle sur son tombeau. On a depuis bâti un couvent de Célestins au même endroit. Il fut béatifié en 1527, par Clément VII (le vrai pontife de ce nom). L'histoire de ses miracles a été publiée par les Bollandistes.

LUXEMBOURG, (Louis de) de la même famille, fut élu évêque de Térouane en 1414. Henri VI, roi d'Angleterre, qui prenoit le titre de roi de France, le fit chancelier en 1425, & archevêque de Rouen en 1436. Il s'étoit tellement dévoué aux intérêts de ce prince, qu'il conduisoit lui-même du secours aux places assiégées, & ne négligeoit rien pour rétablir ce parti chancelant. Il se jeta dans la Bastille, lorsque Paris se soumit à Charles VII, en 1436; mais il fut obligé d'en sortir par composition, & se retira en Angleterre, où il fut évêque d'Ely, & cardinal en 1439. Il mourut en 1443.

LUXEMBOURG, (Louis de) comte de St-Pol, neveu du précédent, avoit servi Charles VII avec succès dans divers sieges. Après sa mort, il s'attacha au duc de Bourgogne, qui lui donna le commandement de l'avant-garde de son armée à la bataille de Montlhéri. Louis XI, pour l'attirer à son service, lui donna l'épée de connétable; mais pour se maintenir dans la ville de St-Quentin, dont il s'étoit emparé, il trahit successivement & le roi & le duc de Bourgogne. Ses perfidies furent découvertes. Craignant la sévérité de Louis XI, il se retira auprès du duc de Bourgogne, qui le rendit au roi. Son procès lui fut fait, & il eut la tête tranchée à Paris le 19 décembre 1475.

LUXEMBOURG, (François-Henri de Montmorenci, duc de) maréchal de France, né posthume en 1628, étoit fils de François de Montmorenci, comte de Boutteville & de Lusse, qui eut la tête tranchée sous Louis XIII, pour s'être battu en duel, dans un tems où cette détestable manie étoit punie comme elle doit l'être. Il se trouva à la bataille de Rocroi en 1643, sous le Grand-Condé, dont il fut l'éleve, & qu'il suivit dans sa bonne & sa mauvaise fortune. Le jeune guerrier avoit dans le caractere plusieurs traits du héros qu'il avoit pris pour modele: un génie ardent, une exécution prompte, un coup-d'œil juste, un esprit avide de connoissances. On vit briller en lui ces différentes qualités à la conquête de la Franche-Comté en 1668, où il servit en qualité de lieutenant-général. La guerre ayant recommencé en 1672, il commanda en chef pendant la fameuse campagne de Hollande, prit Grool, Deventer, Cœworden, Swol, Campen, &c., & repoussa les troupes des États près de Bodegrave & de Voerden.

Voerden. Les historiens Hollandois prétendent que Luxembourg partant pour cette derniere expédition, avoit dit à ses troupes : « Allez, mes enfans, pillez, tuez, violez, » & s'il y a quelque chose de » plus effrayant, ne manquez » pas de le faire ; afin que je » voie que je ne me suis pas » trompé en vous choisissant » comme les plus braves des » hommes & les plus propres » à pousser les ennemis avec » vigueur ». Il est difficile de croire que le général François ait tenu un discours si barbare ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que les soldats mirent le feu à Bodegrave, & se livrerent, à la lueur des flammes, à la débauche & à la cruauté ; que par des exploits de cette nature les affaires des François tournerent mal, & que le duc fut obligé de faire retraite, ce qu'il exécuta avec plus de succès qu'on n'en devoit espérer. Louis XIV ayant fait une nouvelle expédition dans la Franche-Comté, Luxembourg l'y suivit. Il se trouva ensuite à la bataille de Senef, obligea le prince d'Orange de lever le siege de Charleroi, & obtint en 1675 le bâton de maréchal de France. Il commanda une partie de l'armée Françoise après la mort de Turenne, & ne fit pas de choses dignes de sa réputation. Le Grand-Condé ne put s'empêcher de dire, quoique son ami : *Luxembourg fait mieux l'éloge de Turenne que Mascaron & Fléchier.* Il laissa prendre Philisbourg à sa vue par le duc de Lorraine, & essaya en vain de la secourir avec une armée de 50,000 hommes. Il fut plus heureux en combattant Guillaume d'Orange. Ce prince ayant attaqué le général François, qui ne s'y attendoit point, à St.-Denys près de Mons, cette surprise n'empêcha pas le maréchal de Luxembourg de disputer la victoire avec beaucoup de valeur. Quelques-uns même lui adjugent le champ de bataille, dont les alliés se glorifierent. Dans la seconde guerre que Louis XIV soutint contre les puissances de l'Europe, réunies en 1690, Luxembourg, nommé général de l'armée de Flandre, gagna la bataille de Fleurus. Il eut encore l'avantage au choc de Leuse en 1691, au combat de Steinkerque en 1692, & battit le roi Guillaume à Nerwinde en 1693. Peu de journées furent plus meurtrieres. Il y eut environ 20,000 morts, dont les François firent au moins la moitié. C'est à cette occasion qu'on dit qu'il falloit chanter plutôt un *De Profundis* qu'un *Te Deum.* Les François avoient été repoussés plusieurs fois à la droite & à la gauche des alliés fortement retranchés ; mais le curé de Laer indigné de ce que les troupes du prince d'Orange avoient exercé quelque pillage chez lui, indiqua au maréchal un endroit où le retranchement n'étoit pas achevé, & qui étoit masqué par des abattis ; une nouvelle attaque décida la victoire. Le maréchal de Luxembourg termina sa carriere par la longue marche qu'il fit, en présence des ennemis, depuis Vignamont jusqu'à l'Escaut, près de Tournay. Il mourut l'année d'après en 1695, à 67 ans, regretté comme le plus grand général qu'eût alors la France.

Sa vie n'avoit pas toujours été édifiante ; ses écarts allerent jusqu'à donner deux fois lieu à une accusation de magie, fondée en partie sur des liaisons & des sociétés peu dignes de lui ; dans une de ces deux occasions, il fut 14 mois en prison, & cela dans un siecle où ces sortes d'accusations n'étoient pas légérement reçues, sur-tout à l'égard d'un homme tel que lui. Sa mort fut bien chrétienne. Le P. Bourdaloue qui l'assista dans ses derniers momens, dit : *Je n'ai pas vécu comme lui, mais je voudrois bien mourir comme lui.* On imprima à Cologne en 1695, in-12, une satyre contre la France & contre lui, intitulée : *Le maréchal de Luxembourg au lit de la mort*, tragi-comédie en 5 actes & en prose. Ce guerrier est bien plus favorablement dépeint dans l'*Histoire de la maison de Montmorenci*, par M. Déformeaux, & par le compilateur Manuel dans son *Année Françoise ;* mais il faut se tenir en garde contre les panégyriques, comme contre les satyres ; la vérité de l'histoire souffre également des uns & des autres.

LUYKEN, (Jean) graveur Hollandois. On remarque dans ses ouvrages un feu, une imagination & une facilité admirables. Son œuvre est considérable & fort estimé. Il étoit né à Amsterdam en 1649, & il mourut en 1712. On estime sa *Bible en figures*, imprimée dans cette ville en 1732, in-folio ; son *Théâtre des Martyrs*, en 115 planches, in-4°., mériteroit également des éloges, si par un fanatisme aussi absurde que dégoûtant, l'auteur n'avoit associé aux vrais martyrs, les enthousiastes dogmatisans & séditieux, que le glaive de la justice a immolés au repos des états, plus encore qu'à la conservation de la vraie foi. « Voilà, » dit un auteur, où sont ré» duites les sectes. Convain» cues de la nouveauté de leur » existence, elles compulsent » les annales du délire & de » la sédition, pour se donner » une apparence de continuité » & de succession » (*voyez* JURIEU). — Il y a eu un Gaspar LUYKEN, dont on voit plusieurs beaux dessins dans la Bible de Weigel. *Voyez* ce mot.

LUYNES, (Paul d'Albert de) cardinal & archevêque de Sens, est un des prélats qui pendant le 18*e*. siecle ont le plus honoré l'Eglise de France, par leur zele & leurs lumieres. Formé par les leçons & les exemples de Fénélon, il a pendant toute sa vie fait éclater les fruits d'une si avantageuse institution. Rien n'égaloit le soin avec lequel il veilloit sur la pureté de la doctrine, & la promptitude avec laquelle il repoussoit les erreurs qui menaçoient d'infecter son peuple. Assistant un jour à un sermon où l'on avoit glissé quelques opinions favorites de la secte qui rougit de son nom, il imposa silence au prédicateur, le fit descendre de la chaire, y monta lui-même, & réfuta l'erreur avec autant d'éloquence que d'exactitude théologique. Il mourut à Sens le 23 janvier 1788, à l'âge de 85 ans, regretté des pauvres dont il étoit le pere, & de son clergé dont il étoit le modele. L'abbé le Gris a fait son Eloge funebre.

LUYNES, *voyez* ALBERT.

LUYTS, (Jean) philosophe & astronome, né dans la Nord-Hollande en 1655, fut professeur de physique & de mathématiques à Utrecht, depuis 1677 jusqu'à sa mort, arrivée le 12 mars 1721. Il a donné : I. *Astronomica Institutio*, Utrecht, 1689, in-4°. Il y rejette le systême de Copernic. On y voit un grand nombre d'observations astronomiques, curieuses & utiles, expliquées d'une maniere laconique, alliée à beaucoup de clarté. II. *Introductio ad geographiam novam & veterem*, avec beaucoup de cartes, 1692, in-4°., estimée.

LUZIGNAN, (Guy de) fils de Hugues de Luzignan, mort vers 1164, d'une des plus anciennes maisons de France, fit le voyage d'Outremer. Il épousa Sybille, fille aînée d'Amauri, roi de Jérusalem. Par ce mariage il acquit le royaume en son nom, & le reperdit en 1187, lorsque la ville se rendit à Saladin. Luzignan ne conserva que le titre de roi de Jérusalem, qu'il vendit bientôt à Richard, roi d'Angleterre, pour l'isle de Chypre. Il y prit la qualité de roi, & y mourut en 1194. Sa maison conserva cette isle jusqu'en 1473. Amauri de Luzignan, son frere, lui succéda. Au reste, cette famille tire son nom de la petite ville de Luzignan en Poitou, dont le château passoit autrefois pour imprenable, parce que le vulgaire croyoit qu'il avoit été bâti par une fée moitié femme, moitié serpent.

LYBAS, Grec de l'armée d'Ulysse. La flotte de ce prince ayant été jetée par une tempête sur les côtes d'Italie, Lybas insulta une jeune fille de Témesse, que les habitans de cette ville vengerent en tuant le Grec. Bientôt les Témessiens furent tourmentés par un spectre qui exigea le sacrifice annuel d'une jeune fille : mais ils en furent délivrés par Euthyme. *Voyez* ce mot.

LYCAMBE, *voy.* ARCHILOQUE.

LYCAON, roi d'Arcadie. Il fut métamorphosé en loup par Jupiter, pour avoir immolé un enfant, qu'il servit à ce dieu assis à sa table (*voy.* ARCAS). — Il y a eu plusieurs autres Lycaons ; un, frere de Nestor, qui fut tué par Hercule ; un autre, fils de Priam, tué par Achille, &c.

LYCOMEDE, *voyez* ACHILLE.

LYCOPHRON, fils de Périandre, roi de Corinthe vers l'an 628 avant J. C., n'avoit que 17 ans lorsque son pere tua Melise sa mere. Proclus, son aïeul maternel, roi d'Epidaure, le fit venir à sa cour avec son frere nommé Cypsele, âgé de 18 ans, & les renvoya quelque tems après à leur pere, en leur disant : *Souvenez-vous qui a tué votre mere.* Cette parole fit une telle impression sur Lycophron, qu'étant de retour à Corinthe, il s'obstina à ne point vouloir parler à son pere. Périandre indigné l'envoya à Corcyre (aujourd'hui Corfou), & l'y laissa sans songer à lui. Dans la suite, se sentant accablé des infirmités de la vieillesse, & voyant son autre fils incapable de régner, il envoya offrir à Lycophron son sceptre & sa couronne ; mais le jeune prince dédaigna même de parler au messager. Sa sœur, qui se rendit ensuite

auprès de lui pour tâcher de le gagner, n'en obtint pas davantage. Enfin, on lui envoya proposer de venir régner à Corinthe, & que son pere iroit régner à Corfou. Il accepta ces conditions; mais les Corcyriens le tuerent, pour prévenir cet échange qui ne leur plaisoit pas.

LYCOPHRON, fameux poëte & grammairien Grec, natif de Chalcide dans l'isle d'Eubée, vivoit vers l'an 304 avant J. C., & fut tué d'un coup de fleche, selon Ovide. Suidas a conservé les titres de 20 Tragédies de ce poëte. Il ne nous reste de lui qu'un Poëme intitulé: *Cassandre*; mais il est si obscur, qu'il fit donner à son auteur le nom de *Ténébreux*. C'est une suite de prédictions qu'il suppose avoir été faites par Cassandre, fille de Priam. La plupart ne méritent pas la peine que les savans ont prise pour les expliquer. Porter a donné une édition de ce Poëme, avec une version & des notes, Oxford, 1697; & elle a été réimprimée en 1702, in-fol. Lycophron étoit un des poëtes de la Pleïade, imaginée sous Ptolomée Philadephe.

LYCORIS, fameuse courtisanne du tems d'Auguste, est ainsi nommée par Virgile dans sa 10e. Eglogue. Le poëte y console son ami Cornelius Gallus, de ce qu'elle lui préféroit Marc-Antoine. Cette courtisanne suivoit ce général dans un équipage magnifique, & ne le quittoit jamais, même au milieu des armées. Cléopatre la supplanta.

LYCOSTHENES, en allemand WOLFHART, (Conrad) né l'an 1518 à Ruffack, dans la Haute-Alsace, se rendit habile dans les langues & dans les sciences. Il fut ministre, & professeur de logique & des langues à Bâle, où il mourut en 1561. Il fut paralytique les 7 dernieres années de sa vie. On a de lui: I. *Chronicon prodigiorum*, Bâle, 1557, in-fol. II. *De Mulierum præclarè dictis & factis.* III. *Compendium Bibliothecæ Gesneri*, 1557, in-4°. IV. Des *Commentaires* sur *Pline le Jeune*. V. *Apophthegmata*, 1614, in-8°. Ce fut lui qui commença le *Theatrum vitæ humanæ*, publié & achevé par Théodore Zwinger son gendre. Cette compilation forme 8 vol. in-fol., de l'édition de Lyon, 1656.

LYCURGUE, roi de Thrace, se déclara implacable ennemi de Bacchus; ce dieu, pour s'en venger, lui inspira une telle fureur, qu'il se coupa les jambes.

LYCURGUE, législateur des Lacédémoniens, étoit, dit-on, fils d'Eunome, roi de Sparte, & frere de Polydecte qui régna après son pere. Après la mort de son frere, sa veuve offrit la couronne à Lycurgue, s'engageant de faire avorter l'enfant dont elle étoit grosse, pourvu qu'il voulût l'épouser; mais Lycurgue refusa ces offres abominables. Content de la qualité de tuteur de son neveu Charilaüs, il lui remit le gouvernement lorsqu'il eut atteint l'âge de majorité, l'an 870 avant J. C. Soit qu'il se repentît de cette générosité, soit qu'on lui attribuât une inconstance qu'il n'eût pas, on l'accusa de vouloir usurper la souveraineté. Il quitte sa patrie & passe en Crete, renommée par ses loix dures & austeres; il voit la magnificence de l'Asie, & de là

se rend en Egypte. De retour de ses voyages, Lycurgue donna aux Lacédémoniens des loix que les uns élevent jusqu'aux nues & que les autres traitent de barbares. Les plus instruits doutent si ces loix sont de Lycurgue, ainsi que de tout ce qu'on raconte de ce philosophe. Plutarque, dans l'Introduction à la vie de Lycurgue, où tous les historiens modernes ont puisé presque tous les faits qu'ils attribuent à ce législateur, dit : (Trad. d'Amyot.) *On ne sauroit du tout rien dire de Lycurgus, qui établit les loix des Lacédémoniens, en quoi il n'y ait quelque diversité entre les historiens..... mais moins encore que toute autre chose s'accordent-ils du tems auquel il a vécu.* Il termine ce paragraphe qu'il faut lire en entier, par ces termes : *Mais toutefois encore qu'il y ait tant de diversité entre les historiens, nous ne laisserons pas pour cela de recueillir & mettre par escript ce que l'on treuve de lui, & anciennes histoires, en élisant les choses où il y a moins de contradiction.* Par cette derniere phrase, il avoue de bonne foi qu'il aime mieux risquer de transcrire des faits peu certains, que de ne rien dire sur ce personnage. Si l'on ajoute à ce témoignage de Plutarque, que Lycurgue, qui a vécu dans des tems très-reculés (puisque Xénophon prétend qu'il existoit du tems des Héraclides) n'a rien laissé par écrit chez une nation où l'ignorance étoit regardée comme une vertu méritoire, où il ne s'est trouvé aucun historien, où le séjour des étrangers étoit fixé à un tems très-court par la loi appellée *Xenelasie ;* dès-lors il sera évident que malgré l'apologie que Plutarque a faite de ce personnage, il est fort incertain qu'il soit seul l'auteur du systême de législation qu'on lui attribue. Mais en l'en supposant l'auteur, comme on doit juger de la bonté des causes de cette nature, 1°. par leurs effets nécessaires sur le cœur humain, 2°. par la confirmation de ces effets d'après le rapport de l'histoire, on trouvera, en suivant cette regle, que la législation de Sparte n'a produit l'admiration des anciens & des modernes, que dans l'opinion encore barbare & sauvage où ils étoient, que toute action forte, fût-elle contraire aux premieres loix de l'équité & de l'humanité, étoit une action vertueuse. Il est reconnu généralement qu'il a eu l'intention formelle, 1°. d'augmenter la force naturelle des Spartiates, par la force artificielle des institutions militaires; 2°. de perpétuer l'ignorance la plus profonde chez ce peuple, en proscrivant de l'éducation les sciences & les arts, excepté seulement la musique guerriere ; de sorte que dans ces tems prétendus heureux où ses loix étoient, dit-on, fidellement observées, aucun Spartiate ne savoit lire : ce qui d'ailleurs leur étoit inutile, puisque jusqu'aux loix constitutionnelles de la république, rien n'étoit écrit ; 3°. d'entretenir par toute sorte de moyens la férocité & même la cruauté dans l'ame des Spartiates, entre autres par l'usage de ces combats entre les enfans, où ils se massacroient les uns les autres;

par les fustigations cruelles des enfans devant l'autel de Diane Orthia, & sur-tout par les barbaries qu'il leur permit d'exercer contre les Ilotes; car Aristote & Platon assurent que pour empêcher la trop grande multiplication de ces malheureux esclaves, il établit l'affreuse coutume que les jeunes Spartiates iroient se mettre la nuit en embuscade pour en tuer un certain nombre, ce qui étoit véritablement une boucherie, puisqu'il étoit défendu aux Ilotes d'avoir & encore moins de porter des armes en tems de paix; 4°. de se servir du libertinage pour empêcher la pudeur, la chasteté, l'union conjugale, d'adoucir les mœurs. D'après cet exposé, que même les admirateurs de Lycurgue & des Spartiates ne peuvent révoquer en doute, on laisse à juger si une législation dont le but est d'augmenter chez un peuple la force, l'ignorance, la cruauté, le libertinage, & par une suite nécessaire, l'orgueil, l'avidité, l'injustice; en un mot, dont le but est de former une troupe de soldats ignorans, cruels & sans mœurs, pour la faire servir à la désolation des laborieux cultivateurs & des peuples qui l'avoisinent, peut être un ouvrage capable d'immortaliser son auteur, & si elle mérite les éloges que lui prodiguent encore des hommes qui prétendent se connoître en législation; tels que Montesquieu, & l'abbé de Gourcy dans un amphigourique *Eloge philosophique & politique de Lycurgue*, & l'abbé Barthélemy dans son *Voyage d'Anacharsis*. L'auteur *de la Félicité publique*, quoiqu'ennemi forcené du Christianisme, montre combien les républiques chrétiennes, les moins bien constituées, sont plus heureuses que les Lacédémoniens, les Athéniens, & tous ces anciens peuples crus libres au sein de la tyrannie. Cependant Lycurgue, s'il faut croire ce qu'on en raconte, regardoit ses loix comme le fruit de la plus sublime sagesse. Pour engager les Lacédémoniens à les observer inviolablement, il leur fit promettre avec serment *de n'y rien changer jusqu'à son retour*; & s'en alla ensuite dans l'isle de Crete, où il se donna la mort, après avoir ordonné que l'on jetât ses cendres dans la mer. Il craignoit que si on rapportoit son corps à Sparte, les Lacédémoniens ne crussent être absous de leur serment. On voit dans tous ces anciens sages des traits éclatans de folie, presque toujours produits par la vanité & l'égoïsme philosophique. *Voyez* COLLIUS, LUCIEN, ZÉNON, SOLON.

LYCURGUE, orateur Athénien, contemporain de Démosthenes, eut l'intendance du trésor public, fut chargé du soin de la police, & l'exerça avec beaucoup de sévérité. Il chassa de la ville tous les malfaiteurs, & tint un registre exact de tout ce qu'il fit pendant son administration. Lorsqu'il fut hors de charge, il fit attacher ce registre à une colonne, afin que chacun eût la liberté d'en faire la censure. Dans sa derniere maladie, il se fit porter au sénat pour rendre compte de ses actions; & après y avoir confondu le seul accusateur qui se présenta, il se fit reporter chez lui, où il expira bientôt après, vers l'an 356 avant J. C.

Lycurgue étoit du nombre des 30 orateurs, que les Athéniens refuserent de donner à Alexandre. Ce fut lui qui, voyant le philosophe Xenocrate conduit en prison pour n'avoir pas payé le tribut qu'on exigeoit des étrangers, le délivra, & y fit mettre à sa place le fermier qui avoit fait traiter si durement un homme de lettres. Action souvent louée, mais qui dans le fond étoit une violence & une injustice, puisqu'il n'y avoit aucune loi qui exceptoit de ce tribut les gens-de-lettres. Les Aldes imprimerent à Venise en 1513, en 2 vol. in-fol., un recueil des *Harangues* de plusieurs anciens orateurs Grecs, parmi lesquelles se trouvent celles de Lycurgue. M. l'abbé Auger les a traduites en 1783, Paris, 1 vol. in-8°. On distingue celle qui regarde un citoyen d'Athenes, nommé *Léocrate*, qui avoit abandonné sa patrie dans le malheur, après la bataille de Chéronnée, & y étoit revenu huit ans après, lorsque le péril étoit passé; l'orateur demande qu'il soit puni de mort comme un lâche & un traître.

LYCUS, l'un des généraux de Lysimachus, célebre parmi les successeurs d'Alexandre le Grand, se rendit maître d'Ephese pas le moyen d'Andron, chef de corsaires, qu'il gagna à force d'argent. Andron introduisit dans la ville quelques soldats de Lycus, comme s'ils eussent été des prisonniers, mais avec des armes cachées. Dès qu'ils furent entrés dans la place, ils tuerent ceux qui faisoient la garde aux portes, & donnerent en même tems le signal aux troupes de Lycus, lesquelles s'emparerent de la place, & firent prisonnier Enete qui en étoit gouverneur. Frontin a placé cette histoire dans ses *Stratagêmes*.

LYDIAT, (Thomas) mathématicien Anglois, né à Okerton, dans le comté d'Oxford, en 1572, mort en 1646, eut le sort de plusieurs savans. Il traîna une vie laborieuse dans l'indigence. Il fut long-tems en prison pour dettes; & lorsqu'il eut obtenu sur la fin de ses jours un petit bénéfice, il fut persécuté par les parlementaires, parce qu'il étoit attaché au parti royal. Il laissa plusieurs ouvrages en latin sur des matieres de chronologie, de physique & d'histoire. Les principaux sont: I. *De variis annorum formis*, Londres, 1605, in-8°, contre Clavius & Scaliger. Ce dernier ayant répondu avec beaucoup d'emportement, Lydiat fit une *Apologie* de son ouvrage, imprimée en 1607. II. *De l'origine des Fontaines*, 1605, in-8°. III. Plusieurs *Traités Astronomiques & Physiques*, sur la nature du ciel & des élémens; sur le mouvement des astres; sur le flux & le reflux, &c.

LYDIUS, (Jacques) fils de Balthasar, ministre à Dordrecht, & auteur de quelques mauvais ouvrages de controverse, succéda à son pere dans le ministere, & se fit connoître au 17*e*. siecle dans la république des lettres par plusieurs livres: I. *Sermonum connubialium libri duo*, in-4°, 1643. C'est un traité des différens usages des nations dans la maniere de se marier. II. *De re Militari*, in-4°, 1698: publié par Van-Thil, qui l'en-

richit de plusieurs remarques. III. *Agonostica sacra*, &c., Roterdam, 1657, in-12. IV. *Belgium gloriosum*, Dordrecht, 1668, in-12.

LYNCÉE, un des Argonautes qui accompagnerent Jason à la conquête de la Toison d'or. Il avoit la vue si perçante, selon la Fable, qu'il voyoit au travers des murs, & découvroit même ce qui se passoit dans les cieux & dans les enfers. L'origine de cette fable vient de ce que Lyncée enseigna le moyen de trouver les mines d'or & d'argent, & qu'il fit des observations nouvelles sur l'astronomie.

LYNCÉE, l'un des 50 fils d'Egyptus, épousa Hypermnestre, l'une des 50 filles de Danaüs, roi d'Argos; cette princesse ne voulut pas l'égorger la nuit de ses noces à l'imitation de ses autres sœurs, & aima mieux désobéir à son pere, que d'être cruelle envers son mari. Lyncée, échappé du danger, arracha le trône & la vie à son cruel beau-pere.

LYND, (Humphrey) chevalier Anglois, né à Londres en 1578, mort l'an 1636, publia deux Traités de controverse, estimés, dit-on, de ses compatriotes, & traduits en françois par Jean de la Montagne. L'un traite de la *Voie sûre*, & l'autre de la *Voie égarée*.

LYNDWOODE, (Guillaume de) *voyez* GUILLAUME.

LYONET, (Pierre) secrétaire des Chiffres des Etats-Généraux des Provinces-Unies, membre de la société-royale de Londres, des académies de Rouen & de Berlin, de l'académie impériale de Pétersbourg, de la société des sciences à Harlem, mort à La Haye, le 7 janvier 1789, dans la 82*e*. année de son âge, a mérité par ses travaux sur les insectes une place distinguée parmi les amateurs de l'histoire naturelle. Son *Traité anatomique de la chenille qui ronge le bois de saule*, La Haye, 1762, 1 vol. in-4°, avec 18 planches, gravées par l'auteur, suppose un observateur aussi exact que patient. Quoique ce Traité ne regarde directement que cette espece d'insectes, il est fait avec tant de soin, l'auteur y a mis tant d'attention & de recherches, qu'il peut diriger l'amateur qui se livreroit à l'étude *des chenilles* en général. On peut compter sur l'exactitude des gravures, qui d'ailleurs sont très-belles; l'auteur a gravé sur les corps mêmes, la loupe à la main. Il a traduit en françois la *Théologie des insectes*, par Lesser. Au mérite des talens & de l'application il joignoit la sagesse des principes, qu'il amenoit & déduisoit d'une maniere particuliérement satisfaisante. L'on regrette que la mort l'ait empêché de mettre au jour un nouvel ouvrage sur les insectes, qu'il se proposoit de publier; mais l'on se flatte que son parent, M. Croiset, secrétaire des postes de Hollande, à qui l'on apprend qu'il l'a légué, n'en privera pas le public, & fera graver le reste des planches qui y manquent encore.

LYRE, (Nicolas de) *voyez* NICOLAS de Lyre.

LYSANDRE, amiral des Lacédémoniens dans la guerre contre Athenes, détacha Ephese du parti des Athéniens, & fit alliance avec Cyrus le Jeune, roi de Perse. Fort du secours de ce prince, il livra un com-

bat naval aux Athéniens, l'an 405 avant J. C., défit leur flotte, tua 3000 hommes, emporta diverses villes & alla attaquer Athenes. Cette ville, pressée par terre & par mer, se vit contrainte de se rendre l'année suivante. La paix ne lui fut accordée, qu'à condition qu'on démoliroit les fortifications du Pirée; qu'on livreroit toutes les galeres, à la réserve de 12; que les villes qui lui payoient tribut, seroient affranchies; que les bannis seroient rappellés, & qu'elle ne feroit plus la guerre que sous les ordres de Lacédémone. La démocratie fut détruite, & toute l'autorité remise entre les mains de 30 Archontes. C'est ainsi que finit la guerre du Péloponnese, après avoir duré 27 ans. Le vainqueur alla soumettre ensuite l'isle de Samos, alliée d'Athenes; & retourna triomphant à Sparte avec des richesses immenses, fruit de ses conquêtes. Son ambition n'étoit pas satisfaite; il chercha à s'emparer de la couronne, mais moins en tyran qu'en politique. Il décria la coutume d'hériter du trône, comme un usage barbare, insinuant dans les esprits qu'il étoit plus avantageux de ne déférer la royauté qu'au mérite: ce qui seroit bien vrai, si tout un peuple pouvoit s'entendre, sans trouble & sans erreur, sur le choix. Après avoir tenté en vain de faire parler en sa faveur les oracles de Delphes, de Dodone & de Jupiter Ammon, il fut obligé de renoncer à ses prétentions. La guerre s'étant rallumée entre les Athéniens & les Lacédémoniens, Lysandre fut un des chefs qu'on leur opposa. Il fut tué dans une bataille l'an 366 avant J. C. Les Spartiates furent délivrés par sa mort d'un ambitieux, pour qui l'amour de la patrie, la religion du serment, les traités, l'honneur n'étoient que de vains noms. Comme on lui reprochoit qu'il faisoit des choses indignes d'Hercule, de qui les Lacédémoniens le flattoient de descendre: *Il faut*, dit-il, *coudre la peau du renard où manque celle du lion*; faisant allusion au lion d'Hercule: maxime digne d'un tyran fourbe & hypocrite. Il disoit qu'*on amuse des enfans avec des osselets, & les hommes avec des paroles*: cela n'est que trop vrai; mais si ceux qui sont amusés sont des sots, ceux qui les amusent sont de méprisables imposteurs. *La vérité*, ajoutoit-il, *vaut assurément mieux que le mensonge; mais il faut se servir de l'un & de l'autre dans l'occasion*: maxime que Machiavel a adoptée pour une de ses plus favorites.

LYSCHANDER, (Claude-Christophe) historiographe du roi de Danemarck Christiern IV, n'a guere mérité cette distinction par l'*Abrégé des Histoires Danoises, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours*, Copenhague, 1662, in-fol., en danois. Le titre seul montre que l'auteur étoit peu judicieux. Torfœus a réfuté cet abrégé, mais il n'en valoit pas les peines. — Il ne faut pas le confondre avec Jean LYSCHANDER, dont on a *Antiquitatum Danicarum Sermones XVI*, Copenhague, 1642, in-4°; ouvrage qui peut servir de pendant à celui de son parent.

LYSERUS, (Polycarpe) naquit à Winendéen, dans le

pays de Wittemberg, en 1552. Le duc de Saxe, qui l'avoit fait élever à ses dépens dans le college de Tubinge, l'appella en 1577 pour être ministre de l'église de Wittemberg. Lyserus signa, l'un des premiers, le livre de la *Concorde*, & fut député, avec Jacques André, pour le faire signer aux théologiens & aux ministres de l'électorat de Saxe. Il mourut à Dresde, où il étoit ministre, en 1610, à 58 ans. Beaucoup de querelles, dont il paroît avoir été amateur, ne l'empêcherent pas de composer un grand nombre d'ouvrages en latin & en allemand. Les principaux sont : I. *Expositio in Genesim*, en 6 parties in-4°, depuis 1604 jusqu'en 1609. II. *Schola Babylonica*, 1609, in-4°. III. *Colossus Babylonicus*, 1608, in-4°. L'auteur y donne, sous ces deux titres bizarres, un commentaire sur les 2 premiers chapitres de *Daniel*. IV. Un *Commentaire* sur les *XII petits Prophetes*, publié à Leipsig en 1609, in-4°, par Polycarpe Lyserus, son petit-fils. V. Une foule de Livres de théologie & de controverse, remplis de préjugés de secte. VI. L'édition de l'*Histoire des Jésuites*, de l'ex-jésuite & apostat Hasenmuller, qu'il publia après la mort de celui-ci sous ce titre : *Historia Ordinis Jesuitici, de Societatis JESU auctore, nomine, gradibus, incrementis, ab Eliâ Hasenmullero, cum duplici præfatione Polycarpi Lyseri*, Francfort, 1594 & 1606, in-4°. Le Jésuite Gretser réfuta cette prétendue histoire, & Lyserus la défendit dans son *Strena ad Gretserum pro honorario ejus*, in-8°, 1607. Les deux auteurs ne s'épargnent point les injures. C'étoit le style ordinaire entre les savans de ce tems-là, & il n'est pas encore hors de mode.

LYSERUS, (Jean) docteur de la confession d'Ausbourg, de la même famille que le précédent, fut l'*Apôtre de la Polygamie* dans le 17e. siecle. Sa manie pour cette erreur alla si loin, qu'il consuma ses biens & sa vie pour prouver que non-seulement la pluralité des femmes est permise, mais qu'elle est même commandée en certains cas. Il voyagea avec assez d'incommodité en Allemagne, en Danemarck, en Suede, en Angleterre, en Italie & en France, pour rechercher dans les bibliotheques de quoi appuyer son opinion, & pour tâcher de l'introduire dans quelques pays. Son entêtement sur la pluralité des femmes surprenoit d'autant plus, qu'une seule l'auroit fort embarrassé, suivant Bayle. Après bien des courses inutiles, il crut pouvoir se fixer en France, & alla demeurer chez le docteur Masius, ministre de l'envoyé de Danemarck. Il se flatta ensuite de rendre sa fortune meilleure à la cour, par le jeu des échecs qu'il entendoit parfaitement, & s'établit à Versailles ; car tous ces réformateurs de la morale chrétienne, savent mieux jouer que raisonner. Repoussé & méprisé par tous les gens sensés, & étant tombé malade de dépit, il voulut revenir à pied à Paris. Cette fatigue augmenta tellement son mal, qu'il mourut dans une maison sur la route, en 1684. On a de lui, sous des noms empruntés, un grand nombre de livres en fa-

veur de la polygamie. Le plus considérable est intitulé : *Polygamia Triumphatrix*, in-4°, 1682, à Amsterdam. Brunsmanus, ministre à Copenhague, a réfuté cet ouvrage par un livre intitulé : *Polygamia Triumphata*, 1689, in-8°. On a du même auteur un autre livre contre Lyserus intitulé : *Monogamia Victrix*, 1689, in-8°. On trouva dans les manuscrits de Lyserus une liste curieuse de tous les polygames de son siecle. Il est à croire que cette liste auroit été plus longue, si l'auteur y avoit fait entrer tous ceux qui n'ayant qu'une femme, vivent avec plusieurs. Les bons esprits n'ont vu dans son égarement que l'effet naturel de la luxure, *qui semblable à l'avarice*, dit Montesquieu, *plus elle a, plus elle veut avoir*. Il est démontré d'ailleurs qu'elle détruit la population, & que les pays où elle a lieu (toutes choses étant d'ailleurs égales), sont déserts, en comparaison des autres.

LYSIAS, célebre orateur Grec, naquit à Syracuse l'an 459 avant J. C., & fut mené à Athenes par Céphales son pere, qui l'y fit élever avec soin. On le regarde communément comme le plus élégant, le plus gracieux & le plus simple des orateurs Grecs. Il s'est exercé sur des sujets bien peu favorables à l'éloquence ; il ne plaidoit pas lui-même, mais composoit des plaidoyers pour les particuliers qui avoient des procès, & ces plaidoyers roulent presque tous sur de très-petites causes. La propriété & la clarté des expressions, un tour aisé & naturel, un talent admirable pour la narration, une prodigieuse sagacité, un tact exquis des convenances, & par-dessus tout, la grace qu'on sent si bien & qu'on ne peut définir, forment le caractere distinctif de Lysias. Un des principaux avantages qu'on puisse retirer aujourd'hui de ses discours, c'est la connoissance des mœurs & des usages des Athéniens. On rapporte que Lysias ayant donné un de ses plaidoyers à lire à son adversaire dans l'Aréopage, cet homme lui dit : « La » 1re. fois que je l'ai lu, je l'ai » trouvé bon ; la 2e., moindre ; » la 3e., mauvais ». *Hé bien*, répliqua Lysias, *il est donc bon, car on ne le récite qu'une fois*. Il mourut dans un âge fort avancé, l'an 374 avant J. C. Nous avons de lui 34 *Harangues*. Parmi les diverses éditions qu'on en a données, on distingue celle de Taylor, in-4°, 1740, à Cambridge, & celle de l'abbé Auger, en grec & en latin, avec une nouvelle traduction françoise, Paris, 1783, 2 vol. in-8°. On les trouve aussi dans le Recueil des Orateurs Grecs d'Alde, in-fol., 1513, & de Henri Etienne, in-fol., 1575.

LYSIAS, (Claude) *voyez* CLAUDE.

LYSIMACHUS, disciple de Callisthenes, l'un des capitaines d'Alexandre le Grand, se rendit maître d'une partie de la Thrace, après la mort de ce conquérant, & y bâtit une ville de son nom l'an 309 avant J. C. Il suivit le parti de Cassandre & de Seleucus contre Antigone & Demetrius ; & se trouva à la célebre bataille d'Ipsus l'an 301 avant J. C. Lysimachus s'empara de la Macédoine & y régna 10 ans ;

mais ayant fait mourir son fils Agathocle & commis des cruautés inouies, les principaux de ses sujets l'abandonnerent. Il passa alors en Asie, pour faire la guerre à Seleucus qui leur avoit donné retraite, & fut tué dans un combat contre ce prince, l'an 282 avant J. C., à 74 ans. On ne reconnut son corps sur le champ de bataille, que par le moyen d'un petit chien qui ne l'avoit point abandonné.

LYSIMACHUS, Juif, parvint au souverain pontificat de sa nation, l'an 204 avant J. C., après avoir supplanté son frere Menelaüs, en payant une somme d'argent que celui-ci n'avoit pu fournir au roi Antiochus Epiphanes. Les violences, les injustices & les sacrileges sans nombre qu'il commit pendant son gouvernement, forcerent les Juifs, qui ne pouvoient plus le souffrir, à s'en défaire dès l'année suivante.

LYSIMACHUS, frere d'Apollodore, ennemi déclaré des Juifs, eut le gouvernement de Gaza. La grande jalousie qu'il conçut contre son frere (que le peuple & les soldats aimoient & considéroient plus que lui) le porta à le tuer en trahison, & à livrer cette ville à Alexandre Jannée qui l'assiégeoit.

LYSIPPE, très-célebre sculpteur Grec, natif de Sicyone, exerça en premier lieu le métier de ferrurier. Il s'adonna ensuite à la peinture, & la quitta pour se livrer tout entier à la sculpture. Il avoit eu d'abord pour maître le Doryphore de Polyclete; mais dans la suite il étudia uniquement la nature, qu'il rendit avec tous ses charmes, & sur-tout avec beaucoup de vérité. Il étoit contemporain d'Alexandre-le-Grand. C'étoit à lui & à Apelles seulement, qu'il étoit permis de représenter ce conquérant. Lysippe a fait plusieurs statues d'Alexandre, suivant ses différens âges. Une entr'autres étoit d'une beauté frappante, l'empereur Néron en faisoit grand cas; mais comme elle n'étoit que de bronze, ce prince crut que l'or en l'enrichissant la rendroit plus belle. Cette nouvelle parure gâta la statue au-lieu de l'orner; on fut obligé de l'ôter, ce qui dégrada sans doute beaucoup ce chef-d'œuvre. Lysippe est celui de tous les sculpteurs anciens qui laissa le plus d'ouvrages. On en comptoit près de 600 de son ciseau. Les plus connus sont l'Apollon de Tarente, de 40 coudées de haut; la statue de Socrate; celle d'un homme sortant du bain, qu'Agrippa mit à Rome devant ses thermes; Alexandre encore enfant; & les 25 cavaliers qui avoient perdu la vie au passage du Granique. Il florissoit vers l'an 364 avant J. C.

LYSIS, philosophe Pythagoricien, précepteur d'Epaminondas, est auteur, suivant la plus commune opinion, des *Vers dorés* que l'on attribue ordinairement à Pythagore. Nous avons sous le nom de Lysis une *Lettre à Hipparque*, dans laquelle il lui reproche de divulguer les secrets de Pythagore, leur maître commun. Cette lettre est dans les *Opuscula mythologica & philosophica* de Thomas Gale. On croit que Lysis vivoit vers l'an 388 avant Jesus-Christ.

FIN DU TOME CINQUIEME.

